Digitized by Google

Digitized by Google

BCU - Lausanne

1094803771

R 00.1917

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

AU

DICTIONNAIRE

DE FELLER.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

AU

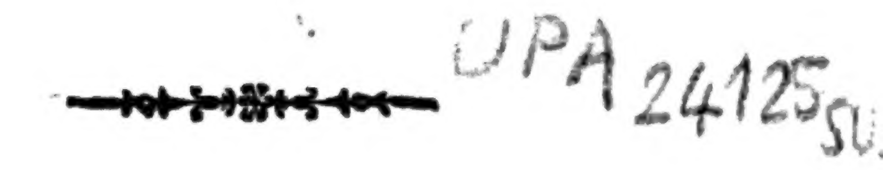
DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES GRANDS HOMMES,

PAR L'ABBÉ DE FELLER,

PUBLIÉ, de 1821 à 1823, par J. F. ROLLAND,

CONTENANT TOUS LES PERSONNAGES QUI PEUVENT AVOIR ÉTÉ OMIS DANS L'OUVRAGE OU MORTS DEPUIS L'IMPRESSION.

TOME SECOND.


UPA 24125

A LYON,

Chez ROLLAND, Imprimeur-Libraire, rue du Pérat, n.° 4.

1829.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

AU

DICTIONNAIRE DE FELLER.

HACKERT (Philippe), célèbre paysagiste, né en 1737, à Prenslow dans la Marche-Uckraine, étoit fils et petit-fils de peintres. Il commença ses études sous la direction de son père, et alla se perfectionner à Berlin. Lesueur alors directeur de l'académie de peinture de cette ville, encouragea son talent et lui conseilla de se livrer exclusivement au paysage. Guidé par son propre génie, et par l'étude approfondie des premiers maîtres, Hackert fit de rapides progrès et égala bientôt ses modèles. Il quitta la Prusse pour aller continuer ses études en d'autres contrées plus favorables à son art; il se rendit d'abord à Paris où il fut favorablement accueilli, et où il s'acquit d'utiles protecteurs. Ses charmantes gouaches très-recherchées des connoisseurs, lui procurèrent bientôt une honnête aisance; alors il se rendit à Rome où il fut chargé par l'impératrice de Russie d'une grande entreprise qui consistoit en six tableaux de batailles qui furent le fondement de la réputation et de la fortune qu'il acquit dans la suite. Depuis 1775 il parcourut une partie de la Suisse et de l'Italie, et alla s'établir en 1782 à Naples, où l'ambassadeur de Russie le présenta au roi qui l'accueillit avec la plus grande distinction et lui donna un appartement dans son palais. Il vécut ainsi jusqu'à ce que la guerre de la révolution françoise atteignit le royaume de Naples. La famille royale s'étant réfugiée en Sicile, Hackert se retira à Florence où il mourut d'une attaque d'apoplexie vers la fin de 1805. Hackert passe pour un des plus célèbres paysagistes de son temps. Il excelle surtout dans la perspective, et s'est tellement perfectionné dans cette partie, qu'il paroit impossible de le surpasser et peut-être même de l'égaler. Ses vues de Tivoli, de Naples et de Rome, sont des chefs-d'œuvre où la dif-

Digitized by Google

ficulté du travail disparoit sous les grâces de l'exécution. On a de lui, outre beaucoup de peintures à l'huile, un grand nombre de gouaches très-estimées et une quantité prodigieuse de dessins à la sepia que l'on trouve dans toutes les collections de l'Europe. Il s'est acquis aussi beaucoup de réputation dans la restauration des tableaux, comme le prouve son écrit, en forme de lettres, au chevalier d'Hamilton : *Sull' uso della vernice nella pittura*, 1788, traduit en allemand, en 1801, par M. Riebel inspecteur de la galerie de Dresde. Il a aussi publié des *Fragmens sur la peinture du paysage*, qui méritent d'être consultés par les paysagistes.

HADLEY (sir John), astronome anglois, du 18.e siècle, a inventé l'instrument connu sous le nom de *Octant* ou *Quartier de réflexion*, à l'aide duquel on peut observer les astres en mer, et mesurer des angles malgré le roulis du vaisseau. Hadley a publié dans les *Transactions philosophiques* : *Description d'un nouvel instrument pour mesurer les angles*, 1731 ; *Observations faites à bord du Châtam en* 1732 ; *Description d'un niveau à l'esprit de vin fixé à un quart de cercle*, 1733 ; *Traité sur la cause des vents alisés*, 1735, etc.

HADOT. *Voy.* Supplément fin du tome X, page 608.

HAEBERLIN (Charles-Frédéric), né à Helmstaedt en 1756, étudia le droit, et se forma dans la jurisprudence. Il fut ensuite appelé à Erlang, en qualité de professeur de droit public ; il y ouvrit sa carrière d'écrivain par son *Répertoire du droit public allemand*, *et du droit féodal.* Nommé bientôt après professeur de jurisprudence à Helmstaedt ; il publia son *Manuel du droit allemand* qui réunit les plus importantes recherches à la plus vaste érudition. La publication de ses *Annonces politiques*, augmenta sa réputation comme jurisconsulte. Appelé à la diète de Rastadt, en qualité de plénipotentiaire, par le duc de Brunswick, il justifia sa confiance, et lui prédit la destinée terrible et prochaine de l'Allemagne. Après la création du royaume de Westphalie, Haeberlin fut nommé membre de la commission législative des états du royaume ; mais il ne posséda pas long-temps cette place ; atteint d'une maladie grave, il fut forcé de retourner à Cassel, dans sa famille, où il mourut, peu de jours après son retour, en 1808.

HAHN (Philippe-Mathieu), célèbre mécanicien, né en 1730 à Scharnhausen, près de Stuttgard. Il montra dès son enfance de grandes dispositions pour la peinture et l'astronomie, qu'il étudia seul et sans secours ; son père ministre protestant ayant une nombreuse famille, et peu de fortune, n'étoit pas en état de seconder les heureuses dispositions de ce fils qui alla étudier la théologie à l'université de Tubingen ; là il employoit tous ses momens de loisir à fabriquer des instrumens astronomiques et d'optique. N'ayant pas le moyen d'acheter les ouvrages nécessaires à ses travaux, il alloit les copier dans les bibliothèques publiques. En 1764 il fut nommé pasteur à Onsmettingen, et sans négliger les devoirs de son état, il s'occupa plus que jamais, de se perfectionner dans les mathématiques. Il inventa plusieurs

Digitized by Google

machines astronomiques très-importantes. La vue du ciel étoilé lui ayant inspiré l'idée de construire une machine qui représentât le mouvement des corps célestes, il fit exécuter une horloge dont le mouvement se communiquoit à un disque sur lequel le soleil, la lune et les principales étoiles fixes, se levoient et se couchoient, toute l'année, à l'heure indiquée par les observations astronomiques. Encouragé par ce succès, il exécuta une petite machine astronomique, ayant pour base un cercle cubique portant une sphère droite et un calendrier pour 8000 ans, surmonté d'un globe céleste mobile, sur lequel s'exécutoient les mouvemens apparens de toutes les planètes et étoiles fixes. Il fit aussi executer des machines pour additionner, bien moins couteuses que les grandes machines arithmétiques, et plusieurs autres perfectionnemens mécaniques, qu'il seroit trop-long d'énumérer. L'excès du travail lui causa une maladie dont il mourut le 2 mai 1790. On a de lui : I. *Description d'une petite machine astronomique faite pour le prince de Hechingen*, 1769, in-4 ; II. *Notice de ses machines fabriquées par ses ouvriers depuis six ans*, 1774, 3 numéros, in-8; III. *Tabula chronologica qua œtas mundi septem chronis distincta sistitur*, 1774; IV. *Observations sur les cadrans solaires*, Erfurt 1784, in-8. Il a aussi publié des *Mélanges théologiques*, en 4 vol. in-8, des *Sermons*, 2 vol. in-8, et le *Nouveau testament traduit en allemand et commenté*, 2 vol. in-12.

HAINERS (N.), directeur de la société royale des sciences de Gottingue, professa à l'université de cette ville, et devint correspondant de l'institut de France. Il est mort en 1810, après avoir donné des *Lettres* sur la Suisse et différens *Mémoires* lus à la société royale de Gottingue; il a laissé en outre un ouvrage, en allemand, estimé qui a pour titre : *de la Décadence des sciences en Grèce*.

HALEM (G. A. DE), jurisconsulte et poète, né à Oldenbourg en 1752, fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, et prit ses degrés de docteur en droit à Copenhague. On cite encore aujourd'hui sa thèse, *De jure elimitorum*. Nommé conseiller de régence au tribunal d'Oldenbourg, il rendit de grands services à cette ville en introduisant des réformes utiles dans l'administration civile et judiciaire. Halem montra de bonne heure du talent pour la poésie. Il fonda en 1783 la société littéraire qui existe encore aujourd'hui à Oldenbourg, et mourut le 4 janvier 1819. On a de lui : I. *Histoire d'Oldenbourg*; II. *Vie de Pierre-le-Grand*, 3 vol. in-8; III. *Le comte Munich*; IV. *Coup-d'œil sur une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de la France*, 1791, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est un des plus intéressans qui ait paru sur ces pays à cette époque; V. *Recueil des principaux documens sur l'histoire moderne*, avec *un aperçu chronologique des événemens les plus remarquables*, Oldenbourg, 1806 et 1807; on y trouve des documens sur la réforme politique occasionée en Europe par la révolution françoise. Ce jurisconsulte s'est aussi adonné à la poésie, et il a fourni beaucoup de pièces à *l'Almanach des Muses de Woss*, au *Musée allemand* et à plusieurs autres recueils littéraires.

Digitized by Google

HALLER (Théophile-Emmanuel DE), fils aîné du célèbre Albert de Haller, né à Berne en 1735, embrassa la carrière de la magistrature, après avoir quitté la médecine qu'il avoit étudiée de bonne heure. Il a publié plusieurs mémoires sur cette science; il s'est livré aussi à des recherches d'histoire et d'antiquités. Haller mourut en 1786. On a de lui : I. *Cabinet des monnoies et médailles Suisses*, 1780, 2 vol.; II. *Bibliothèque raisonnée des ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse*, 1785-1787, Berne 6 vol. in-8, et une table générale, 1788 1 vol. Ces deux ouvrages sont en allemand. — Haller (Albert DE), son frère, cultiva avec succès les sciences naturelles et particulièrement la botanique. Il a laissé plusieurs manuscrits utiles, dit-on, pour la composition d'une *Flore Helvétique*. Il est mort à Berne le 1.er mars 1823.

HALMA (l'abbé Nicolas B.), célèbre mathématicien, né à Sédan en 1756, s'adonna d'abord à l'étude de la médecine et embrassa ensuite l'état ecclésiastique. Il étoit principal du collége de Sédan au commencement de la révolution. La suppression des colléges l'auroit laissé sans moyens de subsistance, si ses talens ne lui eussent procuré des ressources honorables et un abri contre les orages révolutionnaires; il fut employé successivement comme adjoint de première classe au génie militaire, comme chirurgien de troisième en ambulance; ensuite il fut placé au cadastre en qualité de géomètre calculateur, et enfin nommé professeur de mathématiques au prytanée de Paris; il fut aussi chargé de donner des leçons de géographie à l'impératrice Joséphine et à diverses autres personnes de sa famille. Plus tard il obtint la place de bibliothécaire des ponts et chaussées, qui lui laissa quelques loisirs; après la restauration il fut nommé conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et en 1817, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Paris, et correspondant de l'académie royale des sciences de Berlin. Il est mort à Paris le 4 juin 1828. Ce savant avoit une érudition aussi vaste que variée. Il connoissoit le corps humain et les livres, les sciences exactes, la théologie et l'astronomie, la plupart des langues mortes et plusieurs langues vivantes. Ses principaux ouvrages sont : I. *Leçons élémentaires de géographie*, 1792, in-8; II. *Abrégé de géographie pour servir de préparation aux leçons*, 1792, in-8; III. *Composition mathématique de Claude Ptolémée* ou *Astronomie ancienne*, plus connue sous le nom arabe d'*Almageste*, traduite pour la première fois en françois, avec le texte grec, 1813 et 1816, 2 vol. in-4. Cet ouvrage que l'auteur eut l'honneur de présenter au roi, a été enrichi de notes par Delambre, et a excité la curiosité des héllénistes et des astronomes; IV. *Tables logarythmiques, mises dans un meilleur ordre*, par M. de Prasse, revues et corrigées, 1814, in-18; V. *Table chronologique des règnes prolongés jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, apparition des fixes de C. Ptolémée, Théon, etc. et *introduction de Geminus aux phénomènes célestes*, traduite pour la première fois du grec en françois, et suivie de *Recherches historiques sur les observations*

Digitized by Google

astronomiques des anciens, traduites de l'allemand de M. Ideler, précédées de deux *Dissertations sur la réduction des années et des mois des anciens, à la forme actuelle des nôtres*, 1819, in-4; VI. *Hypothèses et époques des planètes de C. Ptolémée et hypotyposes de Proclus Diadochus*, traduites pour la première fois du grec en françois, et suivies de trois *Mémoires* traduits de l'allemand de M. Ideler, sur les connoissances astronomiques des Chaldéens, sur le cycle de Meton, et sur l'ère persique, et précédés d'un *Discours préliminaire* et de *Deux dissertations sur les mois macédoniens et sur le calendrier judaïque*, 1820, in-4; VII. *Commentaire de Théon d'Alexandrie, sur le premier et le second livre de la composition mathématique de Ptolémée*, traduit pour la première fois du grec en françois, pour servir de suite à la *Traduction de l'astronomie de Ptolémée*, 1821, 1822, 3 vol. in-4; VIII. *Commentaire sur les tables manuelles astronomiques de Ptolémée*, jusqu'à présent inédites, première partie contenant les *Prolégomènes de Ptolémée, les Commentaires de Théon et les tables préliminaires, terminées par les ascensions des signes du zodiaque dans la sphère droite*, précédées d'un *Mémoire sur la mort d'Alexandre-le-Grand*, traduit de l'allemand de M. Ideler, 1822, in-4; IX. *Examen et explication du zodiaque de Denderah, comparé au globe céleste antique d'Alexandrie, conservé à Rome et de quelques autres zodiaques egyptiens*, avec figures, 1822, in-8; X. *Examen et explication des zodiaques d'Esmé, suivis d'une réfutation du mémoire sur le zodiaque primitif des Egyptiens*, avec figures, 1822, in-8; XI. *Examen et explication du tableau peint au plafond du tombeau des rois de Thèbes*, 1822, in-8; XII. *Supplément de l'examen et explication du zodiaque de Denderah*, avec figures, et *Tableau chronologique*, 1823, in-8; XIII. *Tables manuelles astronomiques de Ptolémée et de Théon*, jusqu'à présent inédites, 2.e partie, contenant les *ascensions dans la sphère oblique, les mouvemens du soleil, de la lune et des planètes, etc.*, 1823, in-4; XIV. *Astrologie judiciaire et divinatoire egyptienne du planisphère zodiacal de Denderah*, 1824, in-8; les diverses explications de ce monument antique, données par l'abbé Halma, ont trouvé quelques incrédules, mais ont prouvé la vaste érudition de ce savant; XV. *Preuves de la juste et légale célébration de la fête de Pâques dans l'église romaine, le 3 avril 1825, nonobstant la coïncidence de la Pâque des juifs, etc.*, 1825, in-4; XVI. *Table pascale du moine Isaac Argyre, faisant suite à celle de Ptolémée et de Théon*, traduite du grec en françois, 1825, in-4; XVII. *Tables manuelles astronomiques de Ptolémée et de Théon*, 3e. partie, *comprenant les latitudes des planètes, leurs stations, leurs phases, etc.*, suivies de la *Construction des éphémérides ou almanach des Grecs et des scholies d'Isaac Argyre*, 1825, in-4; XVIII. *Mémoire concernant le mode et l'étendue de l'enseignement des mathématiques à l'usage d'un prince*, 1826, in-4.

HAMANN (Jean-George), philosophe et savant écrivain allemand, surnommé le *Mage du*

Digitized by Google

nord, né à Kœnigsberg en Prusse en 1730, étoit fils d'un habile chirurgien; il fut destiné à l'état ecclésiastique qu'il abandonna après avoir fait quelques cours de théologie; il prit alors des leçons de jurisprudence, dont il se dégouta aussi vite que de la théologie, et se livra uniquement pendant cinq ans, à la poésie et aux belles lettres. La médiocrité de sa fortune le força de se charger de quelques éducations particulières; mais son amour pour l'indépendance lui fit encore abandonner cette carrière, pour étudier la théorie des sciences politiques et commerciales; il entreprit plusieurs voyages pour le compte d'une maison de commerce, et revint en 1767 dans sa ville natale, où il obtint l'administration de l'entrepôt des douanes. Son inconstance qui ne lui permettoit pas de se fixer longtemps au même lieu, lui fit demander sa démission; il la reçut en 1787 avec une pension considérable, et mourut à Dusseldorf le 21 juillet 1788. Hamann possédoit de vastes connoissances en théologie, jurisprudence, littérature ancienne et moderne, dans les langues orientales et dans l'économie politique. Quelques-uns l'ont comparé à Winckelmann, d'autres l'ont regardé comme un auteur obscur et inintelligible, parce que ses citations et allusions ne sont pas à la portée de tous les lecteurs; enfin les plus grands écrivains de l'allemagne, s'accordent à le placer au premier rang. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : I. *Mémoires socratiques recueillis pour l'ennui du public, par un amateur de l'ennui*, Amsterdam (Kœnigsberg), 1759, in-8; II. *les Nuées*, comédies supplémentaires aux mémoires socratiques, Altona, 1761, in-8; III. *Nouvelle apologie de la lettre H*, ou *Observations extraordinaires sur l'orthographe des allemands*, Pise (Francfort), 1775, in-8; IV. *Dictionnaire de phrases poétiques*, Leipsick, 1775, in-8. Hamann a publié en françois; V. *Essais à la mosaïque*, 1762, in-8, renfermant une *Lettre néologique et provinciale sur l'inoculation du bons sens et une Glose philippique;* VI. le *Kermès du nord, ou la cochenille de Pologne*, 1774, in-4.

HAMILTON (Guillaume), peintre écossois, né à Bangor en 1704, combattoit en 1745 parmi les défenseurs de Charles-Edouard, et chantoit les succès passagers des armes de ce prince. Il se réfugia en France, après la défaite de Culloden, et mourut à Lyon en 1754. On a de lui : un *Poème*, des *Chants guerriers* et quelques Traductions. Ses œuvres réunies ont été imprimées à Glascow, 1748, et à Edimbourg 1760, in-8.

HAMILTON (William Gérard), homme d'état, célèbre orateur au parlement d'Angleterre, né à Londres en 1729, fut d'abord membre de la chambre des communes; on le surnomma *Single speech* parce qu'il n'y prononça qu'un seul discours. Secrétaire d'état en 1771, il fut introduit au parlement de Dublin où il se fit remarquer par la sagesse de ses vues et la force de son éloquence; il entra au parlement d'Angleterre en 1765, et mourut chancelier de l'échiquier en 1796. Ses discours ont été recueillis sous le titre de *Logique parlementaire*, Londres 1808, in-8; on l'a cru assez long-temps l'auteur des fameuses *Lettres de Ju-*

Digitized by Google

nius; mais ce n'est qu'une conjecture, l'auteur de cet ouvrage paroît-être lord Germaine.

HAMILTON (Gavin), peintre célèbre, né en Écosse, dirigea les fouilles de Rome, de Tivoli et fit la découverte de plusieurs monumens antiques très-précieux. Il est mort en 1797, et a laissé plusieurs beaux tableaux, parmi lesquels on remarque *Achille s'attachant au corps de Patrocle, et repoussant les consolations des chefs de l'armée grec; Hélène et Pâris.* On lui doit un ouvrage intitulé: *Scola italica picturæ*, Rome 1773, in-folio; ce volume fait partie de la belle collection de Piranesi.

HAMILTON (Robert), médecin, né en 1721 à Édimbourg, et mort en 1793, a inventé plusieurs appareils de chirurgie qui sont encore en usage en Angleterre; il est aussi l'auteur d'un *Traité sur les écrouelles*, 1791; d'*Observations sur la fièvre de marais rémittente*, 1801, in-8. — Hamilton (William), autre médecin anglois, né en 1764, mort à St.-Edmond's-bury en 1808, a laissé des *Observations sur la préparation, les vertus et l'usage de la digitale pourprée dans les maladies de poitrine, l'hydropysie, la fièvre scarlatine, etc.*, Londres 1807, in-8.

HANCARVILLE. *Voyez* le Sup. à la fin du tome X, pag. 608.

HARDENBERG (Charles-Auguste prince DE), chancelier d'état, ministre du cabinet du roi de Prusse, etc., né dans le Hanovre, le 31 mai 1750, d'une famille qui fait remonter son origine jusqu'au 11.e siècle, au temps de Henri l'oiseleur, et Othon-le-Grand. Dès 1275 sa famille acquit le village de Noten, situé près de l'ancien château de Hardenberg qui est encore la résidence de la branche aînée de cette famille. Son père étoit un général estimé qui se distingua par sa bravoure dans la guerre de sept ans et parvint par son mérite au grade de feld-maréchal. Le jeune Hardenberg fit de brillantes études à l'université de Gœttingue, et passa ensuite en Angleterre où il séjourna plusieurs années; de retour dans le Hanovre il s'y maria, et fut employé dans l'administration; mais une querelle particulière le força de quitter son pays en 1781. Il se retira auprès du duc de Brunswick qui l'accueillit très-bien, et le chargea de porter à Berlin le testament de Frédéric II, qui avoit été déposé aux archives de Brunswick. Il administra pour la Prusse, avec beaucoup de sagesse, les margraviats d'Anspach et de Bayreuth, et fut chargé de se faire rendre, au nom du roi, l'hommage du civil et du militaire, d'introduire la constitution de la Prusse dans ces nouvelles provinces, et d'en guider l'administration. Appelé ensuite à Francfort-sur-le-Mein, il y passa l'hiver afin de pourvoir aux besoins de l'armée; il devint immédiatement commissaire du roi pour les affaires politiques et reçut, en cette qualité, la mission d'examiner les propositions qu'apportoit lord Malmesbury. Il remplaça encore en 1795 M. de Goltz dans les négociations entamées à Bâle entre la Russie et la France, et signa la paix le 5 avril. Il retourna alors dans les principautés de Franconie pour en achever l'organisation, et régler les passages accordés, en vertu d'une convention, aux armées étrangères. A

Digitized by Google

l'avènement de Frédéric-Guillaume III, il cessa d'être ministre souverain, parce que les départemens furent séparés, ce qui restreignit ses pouvoirs, mais n'affoiblit pas le crédit dont il jouissoit; quoique depuis cette réforme il eût fixé sa résidence à Berlin, il n'en resta pas moins chef de l'administration des deux principautés d'Anspach et de Bayreuth; il obtint même plus tard le département de Magdebourg, de Halberstadt, celui de Westphalie et de Neuchâtel. La réputation du prince de Hardenberg, comme homme d'état, alloit toujours croissant, il sembloit que le roi vouloit l'augmenter encore par de nouvelles faveurs; il remplaça en 1804 le ministre des affaires étrangères, qui venoit de donner sa démission. Cependant une circonstance fâcheuse fournit bientôt à la malveillance des armes contre M. de Hardenberg, il avoit adressé à lord Harrowby, ambassadeur à Berlin, une lettre dans laquelle il lui garantissoit, au nom de Frédéric-Guillaume, l'entière sécurité des troupes angloises dans le Hanovre, à condition que si la Prusse étoit attaquée par les François les troupes angloises lui prêteroient assistance; mais pendant cet intervalle, le comte de Haugwitz avoit signé à Vienne un traité avec Buonaparte, dont on n'eut connoissance à Berlin que le 25 décembre, trois jours après l'envoi de la lettre de M. de Hardenberg; Buonaparte chercha alors à le faire disgracier, en faisant insérer dans le Moniteur, qu'il avoit manqué à ses devoirs et compromis son souverain. Cédant au temps et aux circonstances, il quitta volontairement sa place; mais il s'expliqua d'une manière franche, sur cette démarche, dans les feuilles de Berlin. Il conserva cependant le département d'Anspach et de Bayreuth, ainsi que les bonnes graces de son roi qu'il suivit en Prusse après les événemens malheureux de 1806. Lors de l'arrivée de l'empereur Alexandre à Memel, au printemps de 1807, il reprit la direction des affaires étrangères. Malheureusement la journée de Friedland le mit de nouveau au pouvoir de Buonaparte, qui le fit destituer une seconde fois; il habita depuis 1808, sa terre de Tempelberg entre Berlin et Francfort-sur-l'Oder. Ce fut de cette solitude que le roi le rappela en 1812, dans le cercle des affaires, pour le mettre à la tête de toute l'administration, et le nomma chancelier d'état. Le prince de Hardenberg étoit sincèrement et invariablement dévoué à son roi, qui dès l'année 1813 fit signer par lui seul, le premier appel à la jeunesse du pays; preuve certaine de la grande confiance qu'il avoit en lui. L'empressement joyeux avec lequel la jeunesse courut aux armes, prouve également la confiance que mettoit dans ce ministre la nation, qui reconnut et respecta sans hésiter la volonté du roi, dans l'appel de son chancelier. On connoît les évènemens de la guerre qui a affranchi la Prusse et son plein succès; le roi par reconnoissance, pour les services de son ministre, lui donna le titre de prince. On sait que d'après les bases du traité de Paris, l'étendue géographique de la monarchie prussienne fut augmentée et fixée au congrès de Vienne; il eut besoin de beaucoup d'habileté et de persévérance de volonté, pour as-

Digitized by Google

surer cette base et procurer à l'état cette augmentation de territoire; mais ce n'est que lors qu'on sera à même de juger avec calme, à une certaine distance, les derniers résultats du grand nombre d'intérêts différens qui se croisèrent dans ces arrangemens, qu'on pourra apprécier convenablement le mérite de l'homme d'état qui sut les exécuter. Ce diplomate est mort à Gènes où il avoit fait une excursion de Véronne, pendant les opérations du congrès, le 26 novembre 1822, à 72 ans, emportant les regrets de toute la Prusse et plus particulièrement encore de son souverain. Le prince de Hardenberg a reçu les décorations des ordres des principales cours de l'Europe, et s'est toujours fait remarquer par la fermeté de ses principes et sa constance à suivre le même système politique. Dans les circonstances les plus difficiles, il n'a jamais désespéré du salut de son pays. Il a attendu avec résignation les événemens, et a su en profiter avec habileté. On peut le regarder, enfin, comme un des hommes qui ont le plus contribué au rétablissement de la puissance prussienne, et à la chûte de Buonaparte.

HARDOUIN (Jean-Etienne), littérateur, né à Paris en 1735, mort dans la même ville le 25 juin 1817, est auteur d'une version rimée des *Nuits d'Young, traduite de l'anglois par Letourneur*, Paris 1792, in-12; d'une semblable version de Télémaque, sous ce titre: les *Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, par F. de Salignac de la Mothe-Fénélon et Télémaque*, poème, Paris 1792-1793, 6 vol. in-12, le texte s'y trouve en regard des vers, et l'auteur a enrichi son ouvrage de notes prises de l'édition de Hambourg, où sont indiqués les passages imités des poètes grecs et latins; enfin d'un *Recueil de poésies d'Anacréon et de Théocrite, etc.*, Paris 1812, in-12.

HARDT (Hermann-Von-Der), orientaliste, né à Melle (Westphalie) en 1660, fit de brillantes études à Iéna et à Leipsick, fut nommé professeur des langues orientales à l'université d'Helmstadt, et mourut à Marienbourg en 1745 où il étoit recteur du gymnase depuis 1709. Ses principaux ouvrages sont: I. *Autographia lutheri aliorumque celebrium virorum ab anno* 1517 *ad ann.* 1546, *etc.*, Brunswick 1690, 1691, Helmstadt 1693, 3 vol. in-8; II. *Mag. Constantiense concil. de universali Ecclesiæ reformatione, unione et fide*, Francfort 1697, 3 vol. in-folio, 1700-1742, 6 vol. in-folio; III. *Histor. litteraria reformationis*, Francfort 1717, 5 parties in-folio qui se relient en un volume; IV. *Enigmata prisci orbis, etc.*, Helmstadt 1723, in-folio; V. *Tom. primus in Jobum, historiam populi Israelis in assyriaco exilio, Samaria eversâ et regno extincto illustrans*, Helmstadt 1728, in-folio, etc. — Hardt Richard-Von-Der, son frère, est connu par des *Lettres latines*, 1703-1707, in-4; et par une *Holmia litterata*, 2.e édition, Stockholm 1707, in-4.

HARDY (Joseph), général de division des armées françoises, né à Mouzon en Lorraine en 1763, entra à vingt-un ans au service comme simple soldat; la révolution lui procura bientôt de l'avancement; après en avoir fait les premières campagnes avec dis-

Digitized by

tinction, il fut chargé en 1798 de commander l'expédition d'Irlande, et fut fait prisonnier sur le vaisseau Hoche, au combat du 11 octobre. L'année suivante Hardy fut élevé au grade de général de division, et servit en cette qualité à l'armée du Rhin. Il fut envoyé ensuite à St.-Domingue où il contribua beaucoup aux premiers succès du géral Leclerc; en décembre 1801 il s'empara du poste d'Ennery dont sa division chassa Christophe; mais atteint des maladies du pays, il y succomba et mourut le 6 juin 1802 à treute-neuf ans. Hardy connoissoit très-bien la topographie, et a dressé et publié une excellente carte du Hunsdruck.

HARDY (Antoine-François), exerça la profession de médecin à Rouen avant la révolution, dont il embrassa la cause, fut nommé en 1792 député du département de la Seine-Inférieure à la convention, y vota dans le procès de Louis XVI pour la détention et son banissement à la paix. Sur la question de l'appel au peuple, il émit une opinion très-hardie, et se déclara pour le sursis à l'exécution. Ennemi des Montagnards et attaché au parti de la Gironde, il fut mis hors de la loi le 28 juillet 1793; mais il parvint à se soustraire au jugement, et reprit l'exercice de ses fonctions législatives après le 9 thermidor. Exaspéré par sa proscription il déclara que les membres du comité de salut public méritoient la mort, quoiqu'il eut reconnu publiquement que l'un d'eux avoit sauvé sa famille entière mise hors de la loi. Pendant la disette de 1795, il proposa de déclarer propriété nationale toute la récolte prochaine, et vota la peine de mort contre ceux qui refuseroient du grain pour des assignats. A la séance du 31 août, il provoqua des mesures sévères contre l'agiotage. Hardy entra le 1.er septembre au comité de sûreté générale, se déclara contre les sections de Paris au 13 vendémiaire, fut réélu plus tard au conseil des cinq cents, poursuivit avec acharnement le parti de Clichy, et fut un des plus zélés défenseurs du directoire; il s'opposa à toute amnistie en faveur des prêtres, prétendant qu'il vaudroit mieux l'accorder à l'armée de Condé; en septembre 1797 il provoqua de nouveau des mesures violentes contre les prêtres, les émigrés, et au mois de novembre de la même année il dénonça l'état-major de la garde nationale de Rouen, comme vendu à l'homme de Blankembourg; c'est ainsi qu'il appeloit le roi Louis XVIII, résidant alors dans cette ville. Hardy se montra neanmoins favorable à la révolution du 18 brumaire 1799 qui plaça le pouvoir dans les mains de Buonaparte; il entra aussitôt après au nouveau corps législatif dont il sortit en 1803. Il fut alors nommé directeur des droits réunis du département de l'Ardèche; mais il perdit cet emploi à la restauration, rentra dans la vie privée et conserva ses principes révolutionnaires jusqu'à sa mort arrivée à Paris le 25 novembre 1823.

HAREL (Marie-Maximilien), né à Rouen en 1749, entra de bonne heure chez les pénitens du tiers ordre de Saint-François, et y fit profession sous le nom de père Elie, prit ensuite les degrés de docteur en théologie, s'adonna à la prédication avec succès et fut nommé gardien du couvent de Nazareth, dans la rue du temple, et

Digitized by Google

publia à la même époque plusieurs ouvrages. La révolution destructrice du trône et de l'autel, força le père Elie de s'expatrier; il erra dix ans dans les pays étrangers, séjourna quelque temps à Rome où il fut reçu membre de l'académie des Arcades. Pendant son émigration, son zèle ne resta point oisif, une paroisse située au milieu des Alpes lui fut confiée; l'abbé Harel passa trois ans dans cette solitude au milieu des glaces et des frimats, rentra en France après le concordat de 1802, reprit l'exercice de la prédication et fut attaché en qualité de vicaire à la paroisse de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, à laquelle il rendit de grands services. Il convertit plusieurs protestans par ses exhortations, son affabilité et ses vertus; son zèle étoit infatigable, on étoit toujours sûr de le trouver partout où il y avoit une bonne œuvre à faire. L'abbé Harel fut atteint à la fin de 1822, d'une maladie qui le força de subir l'opération de la pierre, et il y succomba dans le mois de février 1823. On lui doit : I. *Voltaire, recueil de particularités curieuses de sa vie et de sa mort*, 1781, in-8, réimprimé en 1817 à l'occasion du mandement des grands vicaires de Paris sur l'édition de M. Desœr, et augmenté de réflexions sur cette pièce; cet ouvrage a été traduit en allemand; II. *La vraie philosophie*, 1783, de 274 pages, opuscule divisé en trois parties qui traitent, 1.° de *Dieu;* 2.° de l'*Eglise;* 3.° de l'*Incrédulité*, et renferme de très-bonnes réflexions; III. *Les causes du désordre publié par un vrai citoyen*, 1784, in-12, 1789, in-12, 4.e édition; IV. *Vie de Benoit Joseph Labre*, 1784, in-12; V. *Histoire de l'émigration des religieuses supprimées dans les Pays-Bas, et conduites en France par M. l'abbé de Saint-Sulpice, rédigée d'après les mémoires de cet abbé*, Bruxelles 1784, in-12; VI. l'*Esprit du sacerdoce* ou *recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres*, 1818, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est très-utile aux ecclésiastiques. « L'abbé Harel leur » remet devant les yeux, (dit l'ami de la religion et du roi, tom. » 18 n.° 454), ce qu'il y a de plus » grave et de plus effrayant dans » la religion en dirigeant toujours » ses réflexions et ses exhortations » sur ce qui est relatif aux prêtres. » Ainsi il traite successivement de » la vocation à l'état ecclésiasti- » que, de la grandeur et de la di- » gnité du sacerdoce, des qualités » essentielles aux ecclésiastiques, » du zèle, du bon exemple, de la » vigilance, du mépris du monde, » etc. Mais c'est surtout lorsqu'il » s'agit des fautes où peuvent tom- » ber les prêtres, qu'il s'anime » d'une nouvelle ardeur. Il montre » combien ce qui est simplement » répréhensible dans un laïque » devient souvent scandaleux dans » un prêtre, et il tonne contre l'oi- » siveté, l'avarice et les autres » péchés auxquels les prêtres se » laisseroient entraîner..... Nous » n'avons garde (continue le même » rédacteur), de blâmer le zèle de » M. Harel pour l'honneur du sa- » cerdoce; nous ne savons pas seu- » lement s'il n'eut pas été à propos » d'adoucir quelquefois certaines » peintures, et d'éviter certains » détails. Il y a aussi, sur l'article » des bénéfices, des choses qui » sont maintenant sans applica- » tion.... A ces remarques près, » l'*Esprit du sacerdoce* nous a pa- » ru un livre excellent; il est nour-

» ri des passages de l'écriture et » des pères, qui donnent une nouvelle force aux maximes et aux » réflexions de l'auteur. Il y règne » un ton de simplicité, de piété et » un esprit tout à fait sacerdotal. » M. Harel ne craint point de s'accuser lui-même de n'avoir pas » assez bien compris combien » les méditations sont nécessaires » à un ecclésiastique. Ce sont les » méditations faites dans la solitude des Alpes, qui remplissent » les deux volumes. Elles sont « divisées en quarante chapitres, » et adressées particulièrement aux » ecclésiastiques qui n'auroient pas » bien connu les obligations de » leur état, ou qui auroient eu le » malheur de s'en écarter. »

HARENBERG (Jean-Christophe), théologien protestant, orientaliste et historien, né en 1696 à Langenholzen, dans l'ancien évêché de Hildesheim. Harenberg annonça dès son enfance de grandes dispositions pour les sciences, et étudia la théologie, l'histoire et les belles lettres; ses connoissances assez étendues dans les langues orientales, le firent choisir pour en enseigner les élémens à l'université d'Helmstadt. En 1720, il fut nommé recteur de l'école du chapitre de Gandersheim, mit en ordre les titres de ce chapitre et composa beaucoup de dissertations, qui furent insérées dans la *bibliotheca Bremensis;* il y explique plusieurs passages difficiles de l'écriture sainte, et les Hollandois goutèrent tellement ses travaux en ce genre, qu'ils le placèrent au rang des meilleurs critiques de son temps. Nommé en 1733 inspecteur général des écoles, dans le duché de Wolfenbuttel, il fut reçu membre de l'académie royale des sciences à Berlin en 1738; il enseigna en 1745 l'histoire ecclésiastique et la géographie politique au *Carolinum* de Brunswick. Il mourut le 12 novembre 1774, dans le monastère de Saint-Laurent, près de Schœningen où il étoit prevôt depuis plusieurs années. Harenberg possédoit une grande érudition et beaucoup de mémoire; mais son discernement étoit foible, cette foiblesse et la prise qu'il a donnée à la critique n'empêche pas qu'il ne soit regardé comme un auteur distingué. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur lesquels on peut consulter le cinquième volume de l'histoire des *auteurs vivans* par Rathlef, page 94 et 144, et l'*histoire de l'érudition*, par Strodtmann, tome V. page 230-253, etc. Nous ne citerons de ses ouvrages que les principaux qui sont: I. *Introduction succincte à la théologie ancienne et moderne de l'Ethiopie, et surtout de l'Abyssinie*, publiée sous le nom d'*Adolphe Windhorn*, Helmstadt 1719, in-4; II. *De lenitate frigoris hiberni in Germaniâ sensim crescente*, Goslar 1721, in-4; III. *De globi crucigeri imperialis origine et fatis præcipuis*, Hildesheim 1721, in-4; IV. *Jura Israelitarum in Palestinâ*, Hildesheim 1724, in-4; V. *Historia ecclesiæ Gandersheimensis cathedralis ac collegiatæ diplomatica*, Hanovre 1734, in-folio avec 43 planches, Haremberg répondit aux critiques qu'on fit de cet ouvrage en publiant; VI. *Vindiciæ Harenbergianæ*, Francfort et Leipsick, 1739, in-4; VII. *Histoire pragmatique de l'ordre des jésuites, depuis leur origine jusqu'au temps actuel*, Halle et Helmstadt 1760, 2 vol. in-8; VIII. *Explication de*

Digitized by Google

l'apocalypse, Brunswick 1759, in-8.

HARGRAVE (Francis), né en 1740, célèbre jurisconsulte anglois, conseiller du roi et juge assesseur du tribunal de Liverpool, mort en 1821. On a de lui : I. *Affaires de James Sommerset, nègre, devant la cour du banc du roi*, 1772, in-8; 3.e édition, 1783, in-4; II. *Défense de la propriété littéraire*, 1774, in-8; III. *Collection d'affaires d'état*, 1781, 11 vol. in-folio; IV. *Collection de discours sur les lois d'Angleterre*, traité extrait des manuscrits, 1787, in-4; V. *Juridiction de la chambre des lords du parlement examinée par le lord chef de justice*, Halle 1796, in-4; nouvelle édition 1810; VI. *Argumens et collections juridiques*, 1797-1799, 2 vol. in-4; VII. *Adresse au grand juri, aux sessions de Liverpool, sur la crise des affaires présentes*, 1804, in-8; VIII. *Questions de droit*. Cet ouvrage commencé en 1811, devoit former 6 volumes.

HARLES (Théophile-Christophe), philologue allemand, né à Culmbach en 1738, mort en 1815, a publié : I. *De præconum apud græcos officio*, 1764; II. *De pedantismo philologico, de galantismo æsthetico et philologico*, Cobourg 1765-68; III. Les *vies* latines des philologues, seconde édition, Brême 1770-1772, cette seconde édition est estimée. Cet ouvrage offre un intérêt véritable : on y voit des biographies, en général exactes et soignées des professeurs les plus distingués de cette époque; IV. *Opuscula varii argumenti*, Halle 1773, V. une édition fort estimée de la *bibliothèque grecque* de Fabricius, Hambourg 1790-1812; VI. une *Anthologie grecque poétique*; VII. des *Dissertations sur la bibliothèque académique d'Erlany*, 1800-1809. On a encore de Harles des éditions de *Cornélius-Népos*; de *Coluthus*, joint au *Plutus d'Aristophane*; de *Valérius Flaccus*; des *Verrines de Cicéron*, et de ses *Dialogues* de oratore, de *Moschus, de Bion et de Théocrite*. On trouve dans ce dernier quelques notes de botanique qui sont assez utiles.

HARMAND (Jean-Baptiste baron), membre de la légion-d'honneur, né en 1756, exerçoit la profession d'avocat à l'époque de la révolution, en embrassa la cause avec chaleur, fut nommé en 1792 député à la convention nationale par le département de la Meuse, vota dans le procès du roi contre la peine de mort, pour l'appel au peuple, et le sursis à l'exécution. Harmand demeura étranger aux débats des girondins et des jacobins, resta caché dans les rangs de *la Plaine*, silencieux et docile aux ordres des vainqueurs, et figura parmi les réacteurs thermidoriens; devenu membre du comité de sûreté générale, il y pressa l'organisation de la police, et s'opposa en 1795 à la réunion de la Belgique à la France. Harmand entra ensuite au conseil des anciens, et en fut bientôt nommé secrétaire; il s'y montra modéré et s'opposa aux mesures révolutionnaires. Cependant il parut se déclarer pour le directoire au 18 fructidor, et sortit du conseil des anciens en 1798; il fut réélu à celui des cinq cents en 1799, et devint après le 18 brumaire, d'abord préfet du Haut-Rhin et ensuite de la Mayenne. Ayant perdu sa place il vivoit dans un état approchant du besoin, et mourut presque de

Digitized by Google

misère à la fin de 1815 ou au commencement de 1816. Il a publié : *Anecdotes relatives à quelques personnages et à plusieurs événemens remarquables de la révolution*, 1814, in-8 ; on lui attribue l'ouvrage intitulé : *Catéchisme de morale, pour l'éducation de la jeunesse*, 1791, in-8.

HARTLEBEN (François-Joseph), né à Dusseldorf en 1740, fut nommé d'abord professeur de droit romain à l'université de Mayence, puis conseiller à la cour de cassation ; il occupa ces deux places avec distinction, ainsi que plusieurs autres charges qui lui furent confiées successivement. Il mourut à Vienne en 1808. On a de lui : *Bibliothèque universelle du droit*, 1784-1792 ; et des *Médit. Pandect.*, mises au nombre des ouvrages classiques en Allemagne.

HARWOOD (Edward), savant ministre anglois non-conformiste, né dans le comté de Lancaster en 1729, suivit d'abord la carrière de l'enseignement, et acquit une profonde connoissance de la langue grecque. Il fut chargé de la direction d'une congrégation à Bristol en 1765 ; mais la haine du peuple qu'il s'attira par l'immoralité de sa vie et par la réimpression d'un écrit qu'on supposoit entaché d'arianisme, le força de quitter cette ville et d'aller à Londres où il reprit ses fonctions d'instituteur, et il y mourut le 14 janvier 1794 dans une grande pauvreté. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont voici les meilleurs : *Introduction à l'étude du nouveau testament*, 1767, in-8, traduit en differentes langues, ainsi que l'ouvrage suivant ; *Examen des diverses éditions des classiques grecs et romains*, 1775, in-8, 4.^e^ édition, 1790, in-12, traduit en italien par Maffeo Pinelli, sous ce titre : *Prospetto di varie edizioni degli autori classici*, etc. Venise 1780, in-8. Cette édition est recherchée, surtout celle de Venise 1793, 2 vol. in-12, considérablement augmentée par Mauro Boni et Bart. Gamba. On a encore de lui : *Biographia classica* ou vies et caractères des classiques grecs et romains, revus et augmentés de plusieurs notices biographiques, Londres 1778, 2 vol. in-12. — Il y a un autre Edward Harwood, antiquaire anglois qui a publié *Populorum et urbium selecta numismata græca ex ære*, etc., Londres 1818, in-4, belle édition. Cet ouvrage manque souvent d'exactitude et de discernement.

HARWOOD (sir Busik), médecin et chirurgien anglois, né à Newmarket, vers le milieu du 18.^e^ siècle, acheva ses études médicales à Londres, et passa ensuite aux Indes orientales, où il séjourna quelque temps et y acquit de la fortune et de la réputation ; il revint en Angleterre en 1785, et fut admis dans la société des antiquaires et dans la société royale ; il fut nommé professeur d'anatomie de l'université de Cambridge, et fut choisi en 1800 pour enseigner la médecine domestique, au collége Downing. Il fut créé chevalier en 1806, et mourut en 1814. Il a publié en anglois : I. *Tableau d'un cours de leçons sur l'anatomie et la physiologie*, 1786, in-8 ; II. *Système d'anatomie et de physiologie comparées*, première livraison, 1796, in-4.

HASELBAUER (François), jésuite et savant orientaliste, né en 1677 à Franemberg en Bohême,

Digitized by Google

enseigna l'hebreu pendant vingt ans à l'université de Prague, et y exerça pendant quarante-cinq les fonctions de censeur des ouvrages en langue hébraique; il mourut à Prague en 1756. On lui doit : I. *Idée exacte du christianisme*, en allemand, Prague 1719-1722, 2 vol. in-8; II. la *Haute noblesse dans l'ordre ecclésiastique*, Prague 1727, in-4; III. *Abrégé de la loi chrétienne, en cent instructions, pour ceux des enfans d'Israël qui veulent croire au vrai Messie*, 1730, in-8; IV. *Prières chrétiennes*, 1731, in-8; V. *Fundamenta grammatica duarum præcipuarum linguarum orientalium, scilicet hebraicæ et chaldaïcæ; cum appendice de idiotismo germanico judæorum*, 1742, in-8, 1753, in-8; VI. *Lexicon hebraïco-chaldaïcum, unà cum capitibus dictorum seu abbreviaturis in libris et scriptis judæorum passim occurentibus, novâ methodo ad investigandum thema seu radicem facillimâ*, Prague 1743, in-folio; VII. *Les quatre évangiles publiés en hébreu et en latin à Rome en* 1668, par J. B. Jona, et réimprimés en caractères hébraiques, avec une *Traduction* allemande, Prague 1746, in-folio.

HASENCLEVER (Pierre), célèbre négociant allemand, né en 1716 à Reimsched, dans le duché de Berg, d'une famille ancienne dans le commerce, prit de bonne heure le goût d'une vie active et industrieuse, et après avoir travaillé lui-même comme ouvrier, il fit plusieurs voyages en France, en Saxe, dans la Silésie, la Pologne, la Prusse, la Russie, en Portugal, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, pour examiner à fond l'état de l'industrie et du commerce dans ces pays. C'est d'après ses avis que l'on changea le mode de fabrication des toiles en Westphalie et en Silésie, pour adopter celui qui est usité en Bretagne. Il s'étoit acquis une telle réputation, que le roi de Prusse voulut le consulter dans un voyage qu'il fit à Berlin en 1754, pour un traité de commerce qu'il se proposoit de conclure avec l'Espagne; mais Haseuclever l'en dissuada en lui prouvant qu'il n'en retireroit aucun avantage. En 1764 il forma une maison de commerce à Londres, et il obtint l'approbation du gouvernement pour aller établir dans les provinces américaines des fonderies, des forges, l'exploitation du chanvre, de la potasse et autres productions. Malgré les difficultés qu'il eut à surmonter, plusieurs de ces établissemens lui procurèrent des bénéfices considérables; toutefois les folles dépenses du gérent de la maison de Londres, l'obligèrent de revenir dans cette ville, et il sacrifia plus d'un million de sa fortune particulière pour soutenir son établissement; mais la mauvaise foi de ses associés et l'injustice des tribunaux anglois à l'égard des étrangers, l'obligèrent d'abandonner à ses créanciers le reste de la fortune qu'il avoit acquise en Angleterre et en Amérique, et il se retira à Schmiedeberg en Silésie où il ouvrit à l'industrie de ce pays, de nouvelles sources de richesses. Il est mort le 13 juillet 1793, après avoir eu la satisfaction de voir son nom réhabilité, par un jugement rendu par le grand chancelier d'Angleterre. *L'exposé de sa situation envers ses co-propriétaires anglois des établissemens industriels qu'il*

avoit créés dans l'Amérique septentrionale, adressé au roi et au parlement d'Angleterre, a été publié à Londres en 1773, in-8 et traduit en danois et en allemand. On trouve plusieurs *Mémoires* de lui fort intéressans sur l'économie politique, sur l'industrie et le commerce de l'Amérique dans les *Cahiers pour le commerce*, publiés par Sinapius, dans la *Correspondance de Schlœzer*, dans le *Journal politique*, 1781, 82 et 83 et les *Feuilles provinciales Silésiennes*. Sa vie a été insérée dans le tome 2 du *Nécrologe* de Schlichtegroll et dans la *Galerie historique du 18.^e siècle*, par Baur. Elle a été aussi publiée séparément à Landshut 1794, in-8.

HASSENCAMP (Jean-Mathieu), savant mathématicien et orientaliste, né à Marbourg en 1743. Il enseigna long-temps les mathématiques et les langues orientales à l'université de Rinteln, et il en devint ensuite bibliothécaire. On lui doit: I *Commentatio de pentateucho LXX interpretum græco*, 1765, in-4; II. *Histoire de la recherche des longitudes en mer*, 1764, in-8, 2.^e édition, 1774, in-4; III. *De la grande utilité des paratonnerres et de la manière de les établir pour protéger les villes entières*, 1784, in-4; IV. *Annales de la littérature théologique et de l'histoire ecclésiastique moderne*, 1789-96, 8 années in-8, et un grand nombre d'articles dans la *Gazette littéraire de Halle*, et dans les *Mémoires de la société des antiquités de Cassel*; il est aussi l'éditeur de la traduction allemande des *Voyages de James Bruce en Afrique et en Abyssinie*, 1791 2 vol. in-8, avec cartes. Il mourut à Rinteln le 6 octobre 1797. Sa vie a été publiée par Wachler dans les *Annales de la littérature*, 1797.

HASSENFRATZ (Jean-Hypolite), né à Paris le 22 décembre 1753, étudia les mathématiques sous le célèbre Monge, et remplit en 1780 l'emploi d'ingénieur géographe au camp de Saint-Omer; il fut reçu élève des mines en 1782, et fut envoyé l'année suivante par le gouvernement, en Styrie et en Corinthie, pour y étudier et rapporter en France l'art de fabriquer le fer et l'acier; il voyagea aussi en Allemagne et en Hongrie, pour y apprendre la connoissance pratique des mines. De retour en France, le célèbre Lavoisier lui confia la direction de son laboratoire. Au commencement de la révolution Hassenfratz en embrassa la cause avec chaleur, fut nommé membre de la commune révolutionnaire de Paris, et figura parmi les électeurs de cette ville en 1792; il fut chargé l'année suivante par le ministre Servan, de diriger le matériel de la guerre, et accusa successivement Dumouriez et Custine; il se fit surtout remarquer au 31 mai 1793, par sa haine contre les girondins dont il provoqua la mise en accusation, comme ennemis du peuple. Hassenfratz excédé des fatigues de l'administration des bureaux de la guerre, donna sa démission de premier commis, et devint membre d'une commission chargée de réunir les objets d'arts et métiers confisqués par la république, mais qui ne fut employée réellement qu'au besoin des armées. Ayant continué de professer les principes montagnards après la chûte de Robespierre, il fut accusé d'avoir participé aux révoltes jacobines de 1795, et devoit être traduit au tri-

Digitized by Google

bunal criminel d'Eure-et-Loire: averti à temps il se refugia à Sédan où il trouva un asile inviolable, et en fut rappelé par les comités de sûreté générale et de salut public; cependant il ne jouit d'une entière liberté qu'à l'amnistie du 3 brumaire qui mit fin à cette procédure. Depuis cette époque Hassenfratz se livra entièrement aux sciences; il devint membre de l'institut, professeur à l'école des mines, puis professeur de physique à l'école polytechnique, et il conserva cet emploi jusqu'en 1814. Il est mort à Paris le 26 février 1827. On a de lui : I. *Ecole d'exercice* ou *manuel militaire de l'infanterie, cavalerie et artillerie nationale*, 1790, in-12, nouvelle édition sous le titre de *Catéchisme militaire* ou *manuel du garde national*, 1792, in-12; II. *Géographie élémentaire à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexe*, 1792, in-12, 5.e édition, 1809; III. *Cours révolutionnaire d'administration militaire*, 1794, in-4; IV. *Cours de physique céleste*, 1802, in-8; V. *Traité de l'art du charpentier*, 1804, in-4; VI. *Sidérotechnie* ou *l'art de traiter les minerais de fer, pour en obtenir de la fonte, du fer et de l'acier*, 1812, 2 vol. in-4. L'institut regarde cet ouvrage comme le plus riche et le plus complet, à tous égards, qui ait été fait en ce genre; VII. *Dictionnaire physique de l'encyclopédie par ordre de matières*, 1816-1821, 4 vol. in-4; VIII. *Traité théorique et pratique de l'art de calciner la pierre calcaire, et de fabriquer toutes sortes de cimens, bétons, etc., soit à bras d'hommes, soit à l'aide de machines*, Paris 1825, in-4, planches. Hassenfratz a aussi donné des mémoires dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans le *Journal de physique*, dans les *Mémoires de la société royale de Londres, etc.*

HASTINGS (Waren), ancien gouverneur général du Bengale, né en 1732 à Daylesford-house, dans le comté d'Oxford, où son père étoit recteur du petit bénéfice de Churchill. Resté orphelin et sans fortune, un de ses oncles le fit élever à l'école de Westminster, et en 1749 il obtint une place d'écrivain dans l'Inde. Il fut d'abord attaché à une des factoreries du Bengale, et il se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues orientales et à tout ce qui pouvoit intéresser les établissemens anglois; enfin les connoissances qu'il avoit acquises en administration, le firent nommer en 1761 membre du gouvernement du Bengale. La compagnie des Indes l'éleva en 1771 au rang de gouverneur de ce vaste pays, et en 1773 il en fut nommé gouverneur général. Il y exerça un pouvoir absolu jusqu'en 1785 qu'il revint en Angleterre, où il avoit été rappelé par suite de diverses dénonciations; mais il fut toujours soutenu par la compagnie, et quoique Burke eut porté contre lui, devant le parlement, une accusation véhémente en vingt-deux articles qui forment un gros vol. in-8, où il lui reprochoit des actes d'injustices, de cruauté et de trahison, il fut acquitté après un procès qui dura sept ans, et couta à l'état environ 100,000 livres sterlings, et à lui-même plus de 60,000. La compagnie qui le regarda comme innocent, des inculpations qui lui avoient été faites, lui vota, en considération de ses souffrances et de

ses longs services, une pension de 4000 livres sterlings; mais elle la fit remonter à 28 ans, ce qui faisoit une somme de 112,000 livres, dont 40,000 lui furent payés comptant; depuis cette époque Hastings vécut dans la retraite et s'occupa de littérature. Il est auteur de plusieurs pièces de poésies. Pendant son administration il a publié plusieurs écrits en anglois. Les principaux sont: I. *Récit de l'insurrection de Benarès*, 1782, in-4; II. *Revue de l'état du Bengale pendant les trois derniers mois de sa résidence*, 1786, in-8; III. *Mémoires relatifs à l'état de l'Inde.* Il est mort en 1820, avec le titre de docteur en droit civil et de membre du conseil privé de S. M. Britannique; il passoit aussi pour bon architecte et habile ingénieur.

HAUBER (Ebherard-David), historien et géographe allemand, né en 1715 à Hohenhasbach; il obtint la place de surintendant et conseiller du consistoire à Stadthagen, en remplit les fonctions avec zèle, et fit cesser les discussions scandaleuses qui avoient jusqu'alors entretenu l'animosité entre les luthériens et les calvinistes. Hauber fut nommé en 1746, pasteur de l'église de Saint-Pierre à Copenhague. Il mourut dans cette ville en 1765. On lui doit: I. *Introduction à la géographie, contenant une notice tirée des meilleurs écrivains, sur l'état physique, politique et la religion de tous les pays connus, et principalement de l'Allemagne;* un *Traité particulier sur la prononciation des diverses langues*, etc., Ulm 1721, in-8; II. *Essai d'une histoire détaillée des cartes géographiques, avec une notice historique de celles de Souabe*, Ulm, 1724, in-8; III. *Discours sur l'état actuel de la géographie surtout en Allemagne*, Ulm 1727, in-8; IV. *Primitiæ Schauenburgicæ quibus variæ circa res Schauenburgicas observationes historicæ atque litterariæ continentur aut alibi obviæ emendantur*, Wolfenbuttel 1728, deux parties, in-8; V. *Plan d'une histoire de la géographie et de l'établissement d'une société géographique*, 1730, in-8; VI. *Harmonie des quatre évangelistes*; Lemgow 1732, in-8; VII. *Bibliotheca acta et scripta magica continens*, ou *notices et examen des ouvrages et des faits relatifs au pouvoir de satan, sur les corps*, Lemgow 1738-1745, 3 vol., chacun de 12 numéros, in-8; VIII. *Nouvelles observations sur quelques passages difficiles de l'écriture sainte, faites sur un nouveau plan*, Copenhague et Leipsick 1750, in-8; IX. la *Chronologie de la bible, établie d'après le texte*, Copenhague 1753, in-8; X. *Notices sur des médailles judaiques, communément nommées médailles samaritaines, et sur les ouvrages qui en traitent*, Copenhague 1767, in-8, figures.

HAUBOLD (Christian-Gottlieb), célèbre jurisconsulte saxon, né le 4 novembre 1766, fut successivement professeur ordinaire, puis doyen de la faculté de droit de Leipsick, où il professa avec distinction pendant trente-huit ans. Dès 1803 il enseigna, tour à tour, le droit romain et le droit saxon, et s'associa de bonne heure aux travaux de l'école historique, devenue si florissante en Allemagne; il fit aussi plusieurs cours sur les sources du droit romain, principalement sur les *Institutes de Gaius.* Haubold étoit également versé dans l'étude des auteurs classiques

Digitized by Google

et dans celle du droit, comme le prouvent ses nombreux ouvrages. Il avoit une grande érudition, et possédoit une des plus riches bibliothèques de l'Allemagne. Il mourut le 24 mars 1824. Ses principaux ouvrages sont : I. *De consistorio principum ;* II. une nouvelle édition de l'*Epitome de Gaius* d'après le *Breviarium*, 1792 ; III. *De origine juris* fragment de Pomponius, 1792 ; IV. *Institutiones juris romani litterariæ et dogmaticæ*, 1819, in-4 ; V. *Manuale basilicorum*, 1819, in-4 ; VI. *Doctrinæ pandectarum lineamentum, cum locis classicis*, 1820 ; VII. *Institutionum juris romani privi historico dogmaticarum denuo recognitarum epitome*, etc., 1821. On a publié après sa mort, *Christ.-Gott. Haubold opuscula academica, ad exempla à defuncto recognita, partim emendavit, partim auxit, orationesque selectas nondùm editas adjecit Car. Frid. Christ. Wenck, Lipsiæ, Barth*, 1825, tome 1., in-8. Haubold a fourni en outre plusieurs articles au magasin du droit civil; il a préféré dans ses écrits la langue latine à la langue allemande.

HAUGWITZ (le comte Chrétien-Henri-Charles DE), ministre d'état prussien, naquit en Silésie, en 1758, d'une famille noble et très-opulente. Doué de la figure la plus avantageuse, et né avec un tempérament fougueux et une imagination ardente, il se livra dès sa jeunesse à des travers de tout genre, et se laissa entraîner à la mysticité. Ce nouveau penchant l'introduisit dans la société de Frédéric-Guillaume II, qui séduit par sa physionomie, un esprit aimable et séduisant, le crut propre aux affaires diplomatiques, et l'envoya en 1791 à la cour de Vienne, comme ministre plénipotentiaire. On ajoute que ce qui décida encore le monarque, c'est que le jeune Haugwitz possesseur d'une fortune immense, qu'il prodiguoit pour satisfaire ses goûts et son ambition, proposa de remplir ce poste sans aucun traitement. L'année suivante il fut chargé du porte-feuille des affaires étrangères, et il devint bientôt le directeur exclusif de la politique du cabinet de Berlin, surtout depuis 1800 jusqu'en 1804, que sa paresse et son indolence pour les affaires, poussée à l'excès pour satisfaire son goût pour la table et le jeu, l'obligèrent de céder aux plaintes qui s'élevoient de toutes parts contre lui, et de quitter momentanément le porte-feuille. Cependant il conserva les bonnes graces du roi; il fut rappelé en 1805 et envoyé comme négociateur à Vienne, auprès de Buonaparte qui par suite de ses conquêtes avoit pénétré dans cette ville. On ignore les instructions que le comte de Haugwitz avoit reçues; mais il est certain que ses négociations ne produisirent aucun résultat satisfaisant, et que la bataille d'Austerlitz plaça toute l'Allemagne sous la puissance de Buonaparte. Il ne montra en cette occasion qu'une funeste complaisance pour les ennemis de la Prusse, dont il compromit les intérêts, en suivant aveuglément l'impulsion qui lui fut donnée par les ministres françois; en janvier 1806 il fut encore envoyé à Paris pour la pacification générale, et à son retour à Berlin il fut rétabli dans le ministère par les insinuations de la France, qui obligèrent le prince de Hardenberg à se retirer des affaires. Le comte de Haugwitz si-

gna alors le traité de Paris, qui à cette époque sembloit avoir pacifié l'Europe; cependant peu après il parut changer de système et se déclara pour la guerre contre la France; ce qui étonna d'autant plus, qu'il s'y étoit opposé l'année précédente où les circonstances se trouvoient beaucoup plus favorables. Il suivit son souverain dans cette funeste campagne, et après la bataille d'Iéna, s'appercevant que son crédit diminuoit, il se retira dans sa terre de Krappitz, où il resta sans emploi jusqu'en 1811, qu'il fut nommé curateur de l'université de Berlin. Dans les dernières années de sa vie il perdit la vue et mourut au commencement de 1828. Le comte d'Entraigues qui avoit élevé publiquement la voix contre ce ministre, dans son *Fragment du XVIII livre de Polybe*, l'a dépeint d'une manière bien odieuse. « Le comte de Haugwitz, dit-il, a été partagé toute » sa vie entre l'extravagance et le » vice; il fit des études superficielles et peu solides à l'univer» sité où il passoit pour un homme » sans caractère; il fut il y a trente » ans un de ces écervelés en Alle» magne qui jouoient le génie. » Il ambitionna ensuite pendant » quelque temps d'être en odeur » de sainteté, et se distingua » comme théosophe et magicien. » Participant, après cette époque » aux orgies de la comtesse de » Lichtenau (maîtresse de Frédé» ric-Guillaume II), il perdit son » temps au jeu, et se ruina par » des débauches de toute espèce; » enfin traître envers ses amis, in» triguant, perfide, voluptueux, » lâche et malhonnête, il est de» puis long-temps couvert d'une » infamie ineffaçable. » On ne peut douter que la conduite du comte de Haugwitz ne mérite de graves reproches; mais ce jugement paroît bien rigoureux, et on doit peut-être l'imputer à la mauvaise humeur du comte d'Entraigues qui ne partageoit point ses opinions politiques.

HAUKSBÉE (François), physicien anglois du 17.e siècle, s'est exercé principalement sur l'électricité, et a fait beaucoup d'expériences sur cette branche de la physique; il a substitué dans ses expériences le verre au soufre employé par Guerick, et a fait plusieurs découvertes importantes, entre autres celle du phosphore électrique. Hauksbée a publié en anglois ses découvertes sur l'électricité et sur la lumière, sous ce titre : *Expériences physico-mécaniques*, Londres 1709, in-4. Cet ouvrage a été traduit en italien et en françois. Cette dernière trad. a été revue par Desmarets, 1754, 2 v. in-12. On trouve aussi le détail des expériences d'Hauksbée dans les *Transactions philosophiques*, numéro 308 et 309.

HAUNOLD (Jean-Sigismond DE), numismate silésien, né à Breslau en 1634, étoit membre du sénat de cette ville; il reçut le titre de conseiller impérial et royal, et mourut en 1711. Les principaux manuscrits d'Haunold sont : I. *Theatrum monetarium*, 8 vol. in-folio; II. *Curiosa artis et naturæ;* III. *Regnum animale minerale et vegetabile;* IV. *Recreatio mentis et oculi;* V. *Botanica*, en 2 vol.

HAUSSMANN (Jean-Michel), habile fabricant, né à Colmar en 1749, d'un pharmacien qui le destinant à son état l'envoya à Genève, ensuite à Paris pour y travailler

Digitized by Google

dans les laboratoires des pharmacies les plus renommées; mais la chimie avoit seule des attraits pour lui, et il obtint de sa famille la permission de s'y livrer uniquement; il opéra d'abord sans but bien fixe, mais il se décida bientôt à l'appliquer aux arts, et ses premiers essais tendirent à perfectionner la teinture. Quelques succès qu'il obtint en ce genre, le déterminèrent à former un établissement à Rouen; il vint ensuite rejoindre ses frères qui avoient établi une manufacture d'indiennes à Logelbach, près Colmar, et il la porta au plus haut degré de prospérité par une foule de procédés nouveaux, dont voici les principaux : il simplifia les mordans, en règla la composition par une théorie claire, méthodique, et produisit par l'art raisonné de la teinture, des nuances nouvelles qui étoient alors inconnues; il perfectionna et étendit considérablement le système des couleurs directes, dites d'*application;* il introduisit en France le bleu anglois, dit *fayencé*, et il est le premier fabricant qui ait employé le blanchiment chimique ou artificiel pour les tissus de coton. C'est aussi lui qui a trouvé le moyen de fixer sur les toiles de coton ou de lin, le prussiate de fer, et qui a imaginé d'employer des couleurs solides de teinture pour enluminer les fonds teints des mouchoirs et indiennes. Jusque là on n'avoit employé que des couleurs d'application; enfin, par de nombreux essais, il parvint il y a plus de vingt ans, à teindre le plus beau rouge écarlate sur laine, au moyen de la garance. Cette découverte pouvoit lui être très avantageuse; mais ses nombreux travaux pour la fabrication d'indiennes, ne lui laissèrent pas le temps de se livrer à cette nouvelle branche d'industrie. Il abandonna son établissement à ses enfans en 1817; mais il continua à s'occuper de la chimie et deux ans avant sa mort il adressa encore un mémoire à M. Gay-Lussac sur la formation des diamans, et sur les moyens que l'art pourroit employer pour essayer d'en produire; on trouve plusieurs autres notices ou mémoires sur son art dans les anciennes *Annales de chimie* et dans le *Journal de physique*, publié par de Lamétherie depuis 1787, jusqu'en 1806. Il est mort à Strasbourg le 16 décembre 1824.

HAUTEFAGE (Jean), né à Puy-Morin en 1735, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut en 1816. On lui doit : *Abrégé de l'institution et instruction chrétienne*, Naples (Paris), 1735, in-12; *Table des nouvelles ecclésiastiques*, 3.^e partie, 1761 à 1790, in-4. Il a été aussi l'éditeur des *Œuvres de Ant. Arnauld*, 1775 et années suivantes, 42 vol., in-4.

HAUTEROCHE (Louis-Allier DE), chevalier des ordres de St.-Jean de Jérusalem et du Saint-Sépulchre, né d'une famille noble de Lyon, passa fort jeune à Constantinople et s'y occupa de former une collection de médailles grecques, qu'il augmenta beaucoup dans le cours de ses voyages dans l'Attique, en Egypte et dans le Levant. En 1800 il revint en France et fut employé dans le département des affaires étrangères, d'abord comme consul à Héraclée, puis à Cos; ensuite il fut attaché au consulat de Smyrne et à l'inspection générale du Levant, et il accompagna le baron Félix de Beaujour, dans la tournée que cet

inspecteur fit en 1817 pour visiter tous les établissemens françois en Turquie. De retour à Paris il s'occupoit de classer ses médailles et de les décrire; il avoit commencé à les graver lorsque la mort l'enleva en novembre 1827. Il a légué au cabinet du roi deux morceaux extrêmement précieux, la Teyssère Syrienne à double date, et une médaille, en or, de Persée roi de Macédoine. Il a en outre fondé en faveur de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres une rente de 400 francs, pour être employée annuellement en un prix à décerner au meilleur ouvrage de numismatique. Sa collection de médailles grecques qu'il a laissée, peut-être la plus complette qu'il y ait dans les cabinets particuliers de l'Europe, est particulièrement remarquable par l'assortiment des pièces, et surtout par leur beauté et leur conservation. On lui doit: I. un *Essai sur l'explication d'une Teyssere antique portant deux dates*, qu'il publia en 1820, et qui fixe une époque importante dans l'histoire de Syrie; II. une *Notice sur les deux Sapho*, lue dans le mois d'août 1822, à la société asiatique; III. un *Mémoire sur une médaille de Polémon I roi de Pont*, imprimé à Cambrai en juillet 1826

HAUY (Réné-Just.) *Voyez* le Supplément, tome X, page 609.

HAUY (Valentin.) *Voyez* le Supplément, tome X, page 609.

HAVERMANN (Marguerite), née à Amsterdam en 1720; elle entra à l'école du célèbre Van-Huysum, et fit de rapides progrès sous un tel maître. Elle excelloit comme lui dans le genre des fleurs et des fruits. Marguerite vint ensuite se fixer à Paris où ses ouvrages lui acquirent bientôt de la réputation; elle mourut vers la fin du 18.e siècle, et ses tableaux sont encore recherchés par les amateurs.

HAVESTAD (Bernard), missionnaire et jésuite, né à Cologne en 1715, se destina de bonne heure aux missions étrangères; mais il commença par faire des missions dans l'évêché de Munster; enfin il s'embarqua pour le Chili en 1746. De Rio-Janeiro il passa à Buenos-Ayres, où il prononça ses derniers vœux le 2 février 1748, et quelques jours après il se mit en route pour Sant-Iago. A peine y fut il arrivé qu'on l'envoya à la Conception où il passa vingt ans, pendant lesquels il parcourut plusieurs milliers de lieues, poussant ses courses jusqu'au 39.e dégré de latitude australe. Lors de la suppression des jésuites, il fut arrêté le 29 juin 1768 avec tous ses confrères, et conduit à Lima, d'où il fut enlevé pendant la nuit pour aller par mer à Panama. Le bâtiment sur lequel il descendoit la rivière de Chagres, fit naufrage à Barbacoa; malgré cela le père Havestad arriva heureusement en Espagne, d'où il passa en Italie qu'il visita en partie, revint en Westphalie et se fixa chez ses parens à Munster, où il mourut en 1780. On a de lui: *Chilidugu sive res Chilenses, vel descriptio status tum naturalis, tum civilis, cum moralis, regni, populique Chilensis, inserta suis locis perfectæ ad Chilensem linguam manuductioni deo O. M. multis ac miris modis juvante, operâ sumptibus periculisque Bernardi Havestad*, Munster 1777, 2 vol. in-12, avec une carte. On y trouve une grammaire du Chili; l'*Indiculus* du

Digitized by Google

P. Pomey, traduit en chilien, un itinéraire de ses courses; un vocabulaire indien avec l'explication latine, etc. Il paroît que les matériaux qu'il avoit rassemblés pour cet ouvrage ont été enlevés avec ses autres papiers à Lima; car il ne tient pas tout ce que promet le titre, et la carte ne peut-être que d'un foible secours en géographie.

HAVET (Armand-Etienne-Maurice), né à Rouen en 1795, embrassa la médecine; mais passionné pour la botanique, il en fit une étude particulière. Nommé en 1819 naturaliste voyageur du gouvernement, il obtint aussi le titre de docteur de la faculté de Paris, et partit pour Madagascar le 27 janvier 1820. Arrivé à Bourbon, le commandant de l'île le fit partir en qualité d'envoyé extraordinaire, auprès d'un des principaux souverains de Madagascar. Il aborda le 8 juin à la rade de Tamatare, se mit en route le 16 pour se rendre à Emyrne, lieu de la résidence du souverain; il fut atteint de la fièvre le 24 et mourut le 1.er juillet 1820. On a de lui: I. Des articles dans le *dictionnaire des sciences médicales;* II. le *Moniteur médical*, 1820, in-12; III. (avec M. Lanein) le *Dictionnaire des ménages* ou *recueil de recettes et d'instructions pour l'économie domestique*, 1820, in-8, 2.e édition corrigée et augmentée par Steph. Robinet et madame Gacon-Dufour, 1822, in-8. On a publié une notice nécrologique sur E. A. M. Havet, par A. L. marquis D. M., Paris, Guiraudet et Gallet, 1822.

HAWES (William), médecin anglois, né à Islington en 1736, reçut son éducation dans des écoles particulières, et vint s'établir à Londres en 1759. Dès 1773 l'attention de Hawes fut attirée sur la traduction angloise des mémoires de la société fondée à Amsterdam et publiée cette même année par le docteur Cogan, pour rappeler les noyés à la vie. Hawes donna tous ses soins à ce sujet intéressant; ses premiers efforts rencontrèrent beaucoup d'opposition; mais il vint à bout d'en triompher en proposant une récompense pécuniaire à toute personne qui étant parvenue à sauver un noyé, lui auroit donné les secours qu'il prescrivoit. Il fonda en 1774 la société d'humanité de Londres, en fut sous-sécrétaire, puis sécrétaire. Trois ans après il publia son *adresse au public*, *sur les morts et sur les inhumations précipitées*, et offrit encore une guinée à chaque nourrice ou garde, dont les soins auroient rendu à la vie un enfant ou un adulte, pourvu que le fait fut certifié. Il étoit membre honoraire de plusieurs sociétés d'humanité d'Amérique et d'Angleterre, et vice-président du dispensaire électrique de Londres. D'un naturel doux et modeste, il consacra ses talens et sa fortune à soulager les malheureux. Il mourut en 1808. On a de lui: I. *Examen de la médecine primitive du rév. John Wesley*, 1776-1780; II. *Adresse à la législature sur l'importance de la société d'humanité*, *et adresse au roi et au parlement de la Grande-Bretagne*, *pour la conservation de la vie des habitans*, *et la régularisation des bills de mortalité*, 1781; III. *Transactions de la société royale d'humanité* de 1774 à 1784-1796, in-8.

HAWKESWORTH (Jean), célèbre écrivain anglois, né à Londres en 1715 ou 1719, travail-

Digitized by Google

la d'abord chez un horloger, devint ensuite clerc de procureur, et finit par se livrer tout entier à la culture des lettres. Il commença sa carrière littéraire par rédiger les débats parlementhires dans un journal intitulé : *Gentleman's Magazine*, et il y inséra plusieurs pièces de vers; il fut aussi un des créateurs de l'*Adventurer*, et les articles qu'il y inséra lui acquirent de la réputation et des amis. Il reçut le titre de docteur en droit civil, et fut nommé en 1773 directeur de la compagnie des Indes, par la protection d'une dame qui avoit beaucoup d'actions; mais il ne put prendre qu'une part peu active aux affaires, sa santé déclinant rapidement; il expira le 17 novembre de la même année. On a de lui : outre ses articles de journaux dont une partie a éte traduite par l'abbé Blavet, sous le titre de *Contes*, 1774, 2 v. in-12; I. une espèce de pièce féerie intitulée *Edgard et Emmeline*, qu'il fit représenter en 1761, et qui eut un grand succès; II. *Almoran et Hamet*, roman oriental qui a été traduit en françois par l'abbé Prévost; III. une édition des *Œuvres de Swift*, 1765, avec une notice sur la vie de l'auteur et un commentaire; IV. *Lettres inédites du même*, avec des notes explicatives, 3 vol., in-8, 1768; V. une bonne *Traduction* angloise de Télémaque, 1768, in-4; VI. *Relation des voyages de Cook*, Londres 1773, in-4, traduit par Suard et Demeunier, 1774, 4 vol. in-4; l'exécution de cet ouvrage avoit été confiée à Hawkesworth par le gouvernement, et une somme de 120,000 livres lui avoit été accordée pour ce grand ouvrage, qui ne répondit point à l'attente générale. Dès qu'il parut il fut lu avec empressement et loué d'abord par les journaux littéraires; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que sa préface renfermoit des idées opposées aux principes de la religion, et que ce voyage contenoit beaucoup de descriptions sur les mœurs des sauvages, aussi contraires à la vérité qu'à la décence; on l'accusa de plus, d'avoir dénaturé en plusieurs points les documens qui avoient été mis entre ses mains, et on lui reprocha beaucoup de bévues scientifiques. Des épigrammes, des chansons, des satyres furent faites contre lui, et il eut la honte de se voir associé à ces écrivains infâmes qui consacrent leur plume à corrompre et à dégrader l'espèce humaine. Il eut encore le chagrin de voir paroître sous son nom, un recueil de planches qui répondoit à la licence de ses récits.

HAWLEY (Gédéon), prédicateur anglo-américain, né au Connecticut en 1716, exerça pendant cinquante ans les fonctions de missionnaire, et mourut en 1807. On a de lui plusieurs écrits insérés dans les recueils historiques de Massachussett, parmi lesquels on remarque *des Anecdotes biographiques et topographiques sur le Sandwich* et le *Marshpée*, *et un récit de son voyage à Onohoghgwage*.

HAY (William), écrivain anglois, né en 1695 dans le comté de Sussex, voyagea en France, en Allemagne, en Hollande. De retour dans sa patrie en 1734, il fut élu membre du parlement par le bourg de Seaford, qu'il continua de représenter avec une assiduité remarquable, jusqu'à la fin de sa vie. Il exerça aussi les fonctions

Digitized by Google

de juge de paix dans le comté qui l'avoit vu naître, et mourut en 1755, gardien des archives de la tour de Londres. Il a publié en anglois : I. *Essai sur le gouvernement civil*, 1728; II. *le Mont-Caburn*, 1730, poème où il décrit les beautés champêtres du pays où il reçut le jour; III. *Remarques sur les lois concernant les pauvres*, 1735, 2.e édition 1751, IV. *la Religion du philosophe*, 1753; V. *Essai sur la laideur*, 1754, où il plaisante avec beaucoup de gaîté sur sa propre figure; VI. une traduction de l'*Immortalité de l'ame*, poème latin de Hawkins, 1754; VII. des *Traductions* ou *imitations* de plusieurs *Epigrammes de Martial*. Tous ses écrits ont été recueillis et publiés en 1794, 2 vol. in-4, avec une vie de l'auteur par Tutte.

HAYLEY. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, page 609.

HEDOUVILLE (Gabriël-Marie-Théodore-Joseph, comte D'), né à Laon en 1755, d'une famille noble, mais peu fortunée, vouée à la carrière des armes depuis plusieurs siècles. Il fut élevé à l'école militaire, devint d'abord page de la reine, puis sous-lieutenant au régiment de Languedoc dragons; en 1789 il étoit lieutenant. N'ayant pas pris le parti de l'émigration, il obtint un avancement rapide. Dès le 13 septembre 1793, il servit dans l'armée du Nord avec le grade de général de brigade, et il obtint des succès importans sur les Hollandois aux affaires de Warwick, de Comines et de Menin. Peu de temps après, il partagea la disgrace de Houchard, pour n'avoir pas exécuté le plan d'attaque arrêté par les représentans du peuple, et fut traduit au tribunal révolutionnaire; mais il fut acquitté, et reprit son rang dans l'armée. Il devint chef de l'état-major des côtes de l'Océan, puis commandant en second sous Hoche, et enfin commandant en chef en 1797. Par sa valeur et sa modération, il contribua puissamment à la pacification de la Vendée, ce qui décida le directoire à l'envoyer à Saint-Domingue avec le titre de commissaire extraordinaire, comme capable plus qu'aucun autre de rattacher à la France la plus belle de ses colonies; mais n'ayant pas reçu des forces suffisantes, ni pu acquérir assez d'influence pour balancer celle de Toussaint-Louverture, il fut obligé de revenir à Paris. Lorsque les Chouans reprirent les armes en 1799 pour relever le trône de nos rois, il fut envoyé de nouveau dans la Vendée, et il parvint à conclure un armistice, qui fournit au général Brune, son successeur, les moyens de terminer la guerre sans coup férir. Vers la fin de 1801, le comte d'Hédouville fut nommé ambassadeur à Pétersbourg, d'où il revint en juillet 1804. Peu après, il reçut les titres de chambellan ordinaire de l'empereur, de sénateur et de grand-officier de la légion d'honneur : enfin, il fut nommé ministre plénipotentiaire de France près la Confédération du Rhin, à la résidence de Francfort. Le général d'Hédouville fit encore la campagne de 1806 contre les Prussiens en qualité de chef de l'état-major de Jérôme Buonaparte, dont il étoit le premier chambellan. Après la paix de Tilsitt, il retourna à Francfort en qualité de ministre de France. Le 1.er avril 1814, il fut du nombre des sénateurs qui votèrent la déchéance

de Buonaparte et la création d'un gouvernement provisoire. Le comte d'Hédouville fut élevé à la pairie le 4 juin 1814, et décoré, le 27 du même mois, de la croix de Saint-Louis. Pendant les cent jours il ne prit aucune part aux affaires publiques, et à la seconde restauration, il rentra à la chambre des pairs, où il ne parut que rarement à cause de ses infirmités. Il est mort le 31 mars 1825, dans sa maison de la Fontaine, près Arpajon.

HEIM (Jean-Louis), géologue et minéralogiste allemand, né à Salz le 29 juin 1741, mort le 19 janvier 1819. On lui doit : I. *Essai géologique sur la formation des vallées par les courans*, Weimar 1791, in-8 ; II. *Description des montagnes de la Thuringe*, 1796-1812, 6 vol., dont sa fille a dessiné les planches.

HEINICKE (Samuel), instituteur des sourds-muets à Leipsick, né à Nauschutz près de Weissenfels dans la Saxe, en 1725 ; il a introduit l'enseignement des sourds-muets dans le nord de l'Allemagne, et a publié plusieurs ouvrages à leur usage. Les principaux sont : I. *Histoire sainte de l'ancien Testament*, Hambourg 1775, in-8 ; II. *Observations sur les muets et sur la parole*, 1778, in-8 ; III. *de la Manière dont se forme la pensée chez les sourds-muets*, Leipsick 1780, in-8 ; IV. *Découvertes importantes en psychologie et sur le langage humain*, 1783, in-8. Heinicke est mort en 1790. On trouve dans le Chronologue de Weckhrlin, n.° 6, une notice assez détaillée sur sa vie et sa méthode qui obtint le plus grand succès, et fut généralement adoptée dans le nord de l'Allemagne.

HEINITZ (Antoine-Frédéric baron DE), ministre-d'état prussien, né en 1724, s'adonna d'abord à l'étude de la minéralogie, et obtint une place dans le duché de Brunswick. Peu de temps après, il conçut le plan d'une école des mines à Freyberg, dont les heureux effets se sont fait sentir dans tous les pays civilisés. En 1763 il fut appelé à Dresde, où il continua de travailler avec beaucoup d'activité ; mais sa santé affoiblie le força, en 1774, de renoncer à ses emplois civils pour se vouer exclusivement aux sciences. En 1776, il fit un voyage en France et en Angleterre. De retour dans sa patrie, Frédéric II l'appela auprès de lui en qualité de ministre d'état et directeur du département des mines et des usines. Frédéric-Guillaume II lui confia la direction de l'académie des arts. Il mourut en 1802. Il étoit membre de l'académie des sciences de Berlin et de plusieurs académies étrangères. Il a publié en françois un ouvrage estimé sous ce titre : *Essai d'économie politique.*

HELMERS (Jean-Frédéric), poète hollandois, né à Amsterdam en 1767, mort le 26 février 1813. Il se fit connoître, à 19 ans, par deux Odes qui furent bien accueillies : l'une, intitulée la *Nuit*; l'autre, *le Poète*. En 1790, il donna *Socrate*, poème en 3 chants, qui accrut considérablement sa réputation ; mais son ouvrage le plus important a pour titre : *la Nation hollandoise*, poème en 6 chants, que les hollandois regardent comme un chef-d'œuvre. Il a aussi publié : *la Délivrance d'Athènes*, tragédie qui n'eut qu'un médiocre succès quoiqu'elle renferme de beaux endroits, et une feuille des-

Digitized by Google

tinée à la critique théâtrale sous le nom de *Théâtre national d'Amsterdam*, qui ne réussit guère mieux. Après sa mort, on a trouvé plusieurs pièces de poésies fugitives que l'on a recueillies en 2 v. in 8, et qui ont été réimprimées en 1815.

HEMERT (Paul-Van), ancien professeur de philosophie à La Haye, se montra un des plus zélés partisans de la doctrine de Kant, qu'il contribua puissamment à faire adopter dans sa patrie. Il a publié à cet effet diverses brochures, et il a traduit en flamand : *Principes de la philosophie de Kant*, Amsterdam 1796; 4 vol. in-8. Le système de ce philosophe ayant été attaqué, il prit la plume pour le défendre dans un ouvrage intitulé : *Magasin critique*, 6 vol. in-8. Le professeur Witembach l'a vivement réfuté dans sa *Bibliotheca critica*, ouvrage estimé des savans. Hemert a encore publié, en 1807, des *Mélanges de littérature, de philosophie et d'histoire*, qui forment 16 volumes, et sont devenus classiques en Hollande. Il est mort le 25 février 1825.

HEMEY-D'AUBERIVE (Nicolas-Philibert), docteur de Sorbonne, abbé d'Ebreuil, ancien grand-vicaire d'Autun, puis de Lyon, etc., né à Chalons-sur-Marne en 1739, fit ses études chez les jésuites de cette ville, et montra une grande ardeur pour l'étude. Il travailloit en secret la nuit, et après avoir terminé avec succès ses humanités, il voulut embrasser l'état ecclésiastique, et fut envoyé à Paris chez les Robertins, où il fit ses études théologiques avec beaucoup de distinction. M. de Noë, évêque de Lescar, l'attira auprès de lui et le fit son grand-vicaire ; il s'attacha ensuite à M. de Marbeuf qui venoit d'être nommé évêque d'Autun et qui le fit successivement grand-vicaire, chanoine, premier archidiacre, et lui donna toute sa confiance. Non-seulement il se reposoit sur lui du soin de beaucoup d'affaires de son diocèse, mais il l'employoit encore dans l'administration des états de Bourgogne dont il étoit président-né : ainsi l'abbé Hemey fut chargé plusieurs fois de rapports, de démarches, de discussions, et il se fit connoître aux états par la netteté de son esprit, la sagesse de ses avis et son habileté à traiter les affaires les plus épineuses. Malgré tant d'embarras et de distractions, comme il se levoit de grand matin et se couchoit fort tard, il trouvoit le temps de lire et d'étudier beaucoup, et il s'instruisoit non-seulement dans les connoissances de son état, mais encore sur d'autres matières de sciences, de critique et d'érudition. M. de Marbeuf ayant été chargé de la feuille des bénéfices en 1777, vint demeurer à l'abbatiale de Saint-Germain-des-Prés à Paris ; l'abbé Hemey l'y suivit, et depuis cette époque, il eut une part encore plus considérable dans l'administration du diocèse d'Autun, et il y faisoit tous les ans un assez long séjour, l'évêque ne pouvant y aller que rarement. Lorsque l'abbe Hemey étoit à Paris, c'étoit lui qui dirigeoit toute la correspondance et que l'on consultoit pour les affaires. Actif et laborieux il suffisoit à tout, et ne laissoit rien en arrière. En récompense de son zèle il fut nommé, en 1780, à l'abbaye d'Ebreuil, dans le diocèse de Clermont, et il y rétablit le temporel qui avoit été fort né-

Digitized by Google

gligé par son successeur; il répara l'abbatiale, et consacra la plus grande partie du revenu à vivifier le pays et à soulager les pauvres. Le roi le nomma, en 1784, à l'évêché de Digne, mais il refusa cet honneur, et aima mieux travailler en second et avoir moins de responsabilité. Lorsque M. de Marbeuf passa à l'archevêché de Lyon en 1788, l'abbé Hemey fut chargé d'aller mettre de l'ordre dans ce nouveau diocèse. La tâche étoit pénible. On sait que tous les emplois étoient occupés par les jansénistes; il renvoya les plus ardens, rétablit la signature du formulaire, et fit cesser l'enseignement de la théologie du P. Valla. Lorsque la révolution éclata, il continua, le plus long-temps qu'il lui fut possible, de gouverner le diocèse au milieu des orages; mais enfin obligé de se retirer, il alla dans son abbaye d'Ebreuil où il n'étoit connu que par ses bienfaits, et où il espéroit trouver de la tranquillité; mais les idées révolutionnaires y étouffoient, comme partout, les idées de reconnoissance, il fut obligé de s'enfuir dans le moment où l'on pilloit les châteaux, et il confia ses effets à une famille dont il se croyoit assuré de la fidélité; mais à peine fut-il parti, que la maison abbatiale fut mise en vente, et tout son mobilier pillé: il perdit entr'autres une malle de papiers contenant des extraits d'ouvrages, des notes sur différens sujets, fruit de 30 ans de travail et de recherches: c'est ce qu'il regretta le plus. Il se réfugia d'abord en Bresse chez un ami, mais la crainte de le compromettre l'engagea de passer à Genève pour sortir de France et rejoindre M. de Marbeuf: diverses circonstances s'y opposèrent; il revint à Paris, où il vécut déguisé et dans la plus grande obscurité, travaillant tout le jour dans les bibliothèques publiques, et cherchant dans l'étude une distraction aux malheurs de la religion et de son pays. Peu après la terreur, il rencontra l'abbé Emery, se lia d'amitié avec lui, et l'aida dans la publication du *Christianisme de Bacon*, des *Pensées de Leibnitz*, et depuis, des *Pensées de Descartes*. Il est probable qu'il eut part aussi à quelques écrits de M. Emery sur les affaires de l'église. A l'époque du concordat, Buonaparte lui offrit successivement les évêchés de Digne et d'Agen; il se rappeloit fort bien d'avoir vu l'abbé Hemey chez M. de Marbeuf, et qu'il l'avoit conduit dans sa jeunesse à l'école de Brienne, mais il ne voulut pas profiter de cette circonstance pour satisfaire son ambition; il refusa, et n'accepta pas même, quoiqu'il fut peu riche, la modique pension que le gouvernement accordoit aux ecclésiastiques. Il continua dans la retraite ses études et ses recherches. On lui doit une édition de la *Doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, ouvrage composé par Hay, vicaire apostolique en Ecosse, et traduit en françois par M. Nagot de Saint-Sulpice, auquel il a ajouté des *observations et additions* sur différens sujets. Il s'étoit chargé de diriger une édition des *Œuvres de Bossuet*; entreprise par Lebel à Versailles, mais il n'a publié que les 4 premiers volumes et laissé quelques Notes pour les autres. Un effort qu'il fit le priva tout-à-coup de la vie le 10 octobre 1815. Il a laissé en manuscrit des *Recherches sur la magie* et une *Histoire de l'art*

Digitized by Google

de la verrerie chez les anciens, dont il n'y a qu'une partie de terminée. Il a aussi fourni plusieurs articles à l'*Ami de la Religion et du Roi*, qui a publié sur lui une Notice assez étendue, d'où nous avons emprunté ces détails.

HEMMELINCK (Jean), né en Flandre en 1450, s'adonna à la peinture et fut l'un des premiers maîtres de l'école flamande. On a de lui, la nativité de J. C., la châsse de Sainte-Ursule et Saint-Christophe portant l'enfant Jésus.

HEMSTERHUYS (Tibère), célèbre philologue et helleniste du 17.e siècle, né à Groningue en 1685, annonça dès son enfance des dispositions extraordinaires, et entra à l'université à quatorze ans; il s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques, où il fit de si grands progrès que Jean Bernouilli son maître, le regardoit comme le premier de ses élèves; il se distingua aussi dans l'étude de la littérature et des langues savantes. L'athénée d'Amsterdam lui offrit, à l'age de vingt ans, la chaire de mathématiques et de philosophie. A cette époque le grec étoit très négligé par les littérateurs hollandois, qui presque tous paroissoient avoir pris pour devise, ce mot de Juste Lipse, *que la connoissance du grec fait honneur à un savant, mais ne lui est pas nécessaire.* L'exemple d'Hemsterhuys produisit une heureuse révolution, et on voulut joindre comme lui l'étude du grec à celle du latin; aussi on peut le regarder comme le restaurateur des lettres en Hollande. Il introduisit dans l'étude du grec, une méthode fondée sur l'analogie et qui fut adoptée dans toutes les écoles de son pays; mais cette méthode fut froidement accueillie en France et encore plus froidement en Allemagne, où elle fut vivement critiquée. Hemsterhuys est mort le 1.er avril 1766 à 82 ans. Son éloge a été écrit en latin par Ruhukenius. On a de lui : I. la *Continuation du Pollux de Léderlin;* II *Un choix de dialogues de Lucien*, 1708; III. *Une édition de Lucien avec des commentaires*, terminée par Reitz et Gesner, 1720, 1737; IV. le *Plutus d'Aristophane avec des notes*, 1744; V. *Harangues latines*, 1784; VI. des *Notes sur Xénophon d'Ephèse*, imprimées d'abord dans les observations mêlées d'Amsterdam, et réimprimées par extrait dans l'édition que le baron de Locella a donnée de ce romancier: VII. la *Traduction latine des oiseaux d'Aristophane* dans l'édition de Kuster.

HEMSTERHUYS (François), philosophe hollandois, fils du précédent, passa la plus grande partie de sa vie à la Haye; il employoit tous ses momens de loisir à la culture des beaux arts, de la littérature ancienne, de la philosophie et ne connut jamais d'autre passion que celle de l'étude. Il étoit premier commis de la secrétairerie du conseil d'état des provinces-unies des Pays-Bas, et mourut à la Haye en 1790. On a de lui : *Lettre sur la sculpture*, Amsterdam 1669, in-4; *Lettre sur les desirs*, 1770; *Lettre sur l'homme et ses rapports*, 1773; *Sophyle* ou *la Philosophie*, dialogue, 1778; *Aristée* ou *la Divinité*, 1779; *Alexis* ou *de l'Age d'or; Simon* ou *les facultés de l'ame*, Riga 1787. On a recueilli ses *Œuvres philosophiques*, Paris 1792, 1809, 2 vol. in-8.

HENKEL (Jean-Frédéric), chi-

Digitized by Google

miste et minéralogiste allemand, né en 1679 à Freiberg en Saxe. Le roi Auguste II le nomma conseiller des mines, et il mourut le 26 janvier 1744. La manufacture de porcelaine située à Meissen doit à ses procédés chimiques la grande réputation dont elle jouit. Il a laissé une riche collection de fossiles et de minéraux, qui a été transportée à Saint-Pétersbourg, et plusieurs ouvrages qui se font remarquer par l'esprit d'observation, I. *Flora saturnizans* ou *l'affinité du règne végétal et du règne minéral avec un appendix sur le kali géniculatum*, et une couleur qu'on en prépare et qui ressemble à l'outremer, Léipsick 1722, in-8 avec, neuf planches, 2.e édition 1755; II. *Pyritologia* ou *Histoire naturelle de la pyrite, avec une préface sur l'utilité de l'exploitation des mines, surtout dans la Saxe électorale*, 1725, in-8, avec trois planches, 2.e édition, 1754. Cet ouvrage a été traduit en françois avec le précédent, par le baron d'Holbach, Paris 1760 2.e parties, in-4; III. *Bethesda portuosa* ou *les eaux salutaires à la conservation d'une longue vie, surtout les eaux minérales de Lauchstaedt et celles de Freiberg, avec de nouvelles découvertes d'après l'histoire, la chimie et la médecine*, Freiberg 1726, in-8, ouvrage estimé; IV. *Opuscules minéralogiques et chimiques, avec une préface sur la science des mines, au profit de l'état, et avec des notes*, publiés par Zimmermann; V. *Henkelius in mineralogiá redivivus* ou *Introduction à la minéralogie*, publié par Stephani après la mort de l'auteur, Dresde 1747 et 1759, in-8, traduit en françois par le baron d'Holbach, Paris 1756, 2 vol. in-12.

HENNERT (Charles-Guillaume), né à Berlin en 1739, et mort en 1800, servit d'abord dans la guerre de sept ans, et devint ensuite inspecteur en chef des constructions du département de l'administration forestière, puis conseiller privé de l'administration des forêts. Il a beaucoup contribué en Prusse à l'amélioration de cette partie de l'économie politique, et il a publié un grand nombre d'ouvrages sur cette matière et sur l'art militaire; les plus estimés sont : I. *Dissertation sur la cavalerie dans les temps les plus anciens, d'après les récits d'Homère*, Berlin 1774, in-8; II. *Mémoire sur la science forestière, déduits de la géométrie appliquée*, 1783, in-8, avec onze planches; III. *Indication succincte de quelques inventions géométriques dont l'application peut servir en différentes occasions aux forestiers, chargés de l'administration des forêts mises en coupes réglées*, 1789, in-8, avec gravures; IV. *Mémoires pour servir à l'histoire des guerres de la maison de Brandebourg sous l'électeur Frédéric III*, 1790, in-4.

HERBIN. *Voyez* Supplément fin du tome X, page 610.

HERISSANT DES CARRIÈRES (Jean-Thomas), né à Paris, passa à Londres, où il donna des leçons pendant près d'un demi siècle; il y est mort en 1820 après avoir publié, I. une *Grammaire angloise*, à l'usage des anglois, Londres 1793, in-12; II. un *Précis de l'histoire de France jusqu'au temps présent*, en françois et en anglois, 1792, in-8; III. une édition de la *Grammaire angloise* de Chambaud; IV une édition du *Dictionnaire anglois* de Boyer déjà revu

par Chambaud, V. *Petit parnasse françois* ou *Recueil de morceaux choisis dans tous les différens genres de poésie françoise, à l'usage de la jeunesse*, Londres 1796, in-8.

HERMANN (Christian-Gottlieb), savant professeur de l'université d'Erfurt, naquit en cette ville en 1765, et y mourut en 1823. Il a publié en allemand : I. *Comparaison des théories sur le beau de Kant et d'Hemsterhuis*, Erfurt 1792, in-8; II. *Livre élémentaire de la religion chrétienne, à l'usage des classes supérieures du gymnase*, 1796, in-8, et plusieurs *Mémoires* et *Dissertations*. Il a aussi dirigé les *Annales d'Erfurt*, depuis 1793 jusqu'en 1800.

HERMELIN (Samuel-Gustave baron), minéralogiste suédois, né à Stockholm en 1744, d'une famille noble, et dont le père parvint à la dignité éminente de sénateur du royaume. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des mines, qui sont la meilleure source de richesses pour ce pays, et il commença par visiter celle de cuivre de Fahlun, qui est une des plus importantes, et où il contribua à fonder une fabrique de vitriol, de soufre et de colcotar. Il s'occupa aussi de la mine d'or d'Adelfors, et après avoir acquis une connoissance approfondie de tout ce que la Scandinavie offre de plus remarquable en ce genre; il obtint la permission de visiter les pays étrangers. Il traversa l'Allemagne, les Pays-Bas, la France et se rendit aux Etats-Unis d'Amérique, pour y remplir une mission politique dont il avoit été chargé. Il en parcourut presque toutes les parties et revint en Suède par l'Angleterre en 1784. Il forma alors le projet de répandre un nouveau jour sur la géographie, la géologie et la statistique de la Suède qui lui sembloit imparfaitement connue, et il fit parcourir à ses frais les provinces du Nord, sur lesquelles on avoit le moins de renseignemens; il en résulta une carte de la Westro-Bothnie et de la Laponie. Ce fut le commencement de la grande entreprise géographique à laquelle il consacra pendant quinze ans une grande partie de sa fortune et les soins les plus assidus. Manquant de ressources après les vingt-six premières cartes, il fut obligé de céder ce travail à une compagnie; mais il en eut la principale direction, et il eut le bonheur avant de mourir de voir ce grand atlas de Suède entièrement achevé. Ses efforts patriotiques ne se sont pas bornés à cette seule entreprise; touché de l'extrême pauvreté des habitans des provinces septentrionales de la Suède, et connoissant la richesse des mines de fer que ces provinces possèdent, il y établit des fourneaux et des forges, ouvrit de nouvelles routes, perfectionna les moyens de transport par eau et fit défricher sur les frontières de la Laponie une superficie de terrain égale dit-on, à celle du royaume de Portugal; mais mal secondé dans ses entreprises et contrarié par des circonstances accidentelles, il épuisa tous ses moyens et se vit obligé d'abandonner ses propriétés à ses créanciers. Ainsi il éprouva comme beaucoup d'autres, que les entreprises les plus utiles et les mieux calculées, tournent rarement au profit des premiers entrepreneurs; au moins il n'eût pas à se plaindre de l'ingratitude de ses concitoyens. Le collége des nobles

fit frapper en 1800 une médaille en son honneur, avec cette légende en suédois. « Offert à Hermelin par ses concitoyens et amis, pour avoir mieux fait connoître notre patrie et pour avoir enrichi et peuplé des déserts. » En 1815 il quitta l'administration des mines après cinquante-quatre ans de service, et conserva ses appointemens auxquels les états du royaume ajoutèrent une pension de 6000 rixdalers. Il mourut le 4 mai 1820; les mémoires de l'académie de Stockolm dont il étoit membre, contiennent son éloge avec l'énumération de ses ouvrages; le baron de Ferussac en a inséré un extrait dans le bulletin des *Annonces et nouvelles scientifiques.* Ses principaux ouvrages sont: I. *Sur la fonte des minéraux de cuivre*, Stockolm 1766; II. *Sur l'emploi des pierres que fournissent les carrières de Suède*, 1771; III. *Sur l'emploi des ressources des différentes provinces de Suède*, 1773; IV. *Tableau de la population et de l'industrie de la Westro-Bothnie*, Stockolm, 1801.

HERMÈS (Jean-Thimothée), théologien et philologue, né Petznick, près de Stargard dans la Poméranie citérieure, fut d'abord professeur à l'académie noble de Brandebourg; ensuite il fut appelé à Breslau où il remplit différens emplois ecclésiastiques, et devint successivement surintendant de l'église métropolitaine, premier pasteur de Sainte-Elisabeth et professeur principal de théologie. Il est mort le 4 juillet 1821. Il a publié en allemand: I. *Morale de la femme* dont il a publié successivement plusieurs volumes; II. *Fanny Wilkes*, Berlin 1766, 2 vol. in-8, traduit en françois; III. *Voyage de Sophie*, 1770-75, 5 vol., trad. aussi en françois par Lamare, Paris 1800, 3 vol. in-8, qui fit une grande sensation, et qui est son meilleur ouvrage.

HÉROUVILLE DE CLAYE (Antoine de Ricouart comte D'), lieutenant général des armées du roi, né à Paris en 1713, cultiva les lettres et les sciences avec succès, et mourut en 1782. Il avoit été question de le porter au ministère sous Louis XV, et il y seroit vraisemblablement parvenu sans un second mariage trop inégal pour la condition qu'il avoit contracté sans l'aveu de sa famille. C'est à lui que l'on doit le *Traité des légions* publié sous le nom du maréchal de Saxe, parcequ'il a été imprimé sans la participation du véritable auteur, sur une copie trouvée parmi les papiers de ce grand capitaine, à qui il avoit été communiqué. Cet ouvrage a été aussi imprimé sous le titre de *Memoires sur l'infanterie* ou *Traité des légions composé suivant l'exemple des anciens romains par le maréchal de Saxe* (ouvrage posthume); le nom du maréchal ne se trouve plus sur le frontispice de la 4.e édit. qui a été revue avec soin sur un manuscrit du comte d'Hérouville, Paris 1757, petit in-12. Il s'étoit aussi beaucoup occupé d'une *Histoire générale des guerres* qui n'a pas paru. Il a encore fourni à la grande *Encyclopédie* des *Mémoires* très-curieux sur la minéralogie, et il en a publié d'autres sur le colzat, la garance, etc.

HERSCHELL. *Voyez* Supplément fin du tome X, page 611.

HERRLIBERGER (David), graveur, né à Zurich en 1697, mort dans la même ville en 1777. Il s'étoit perfectionné sous Bernard Picard

card, et il a beaucoup travaillé pour lui. On lui doit : une *Nouvelle description topographique de la Suisse*, en 53 cahiers formant 3 vol. in-4, et contenant 323 planches. Il a eu des coopérateurs pour ce grand ouvrage dont les différentes parties sont d'un mérite inégal. Il en avoit entrepris en 1774 une nouvelle édition sous le titre : de *Topographie particulière des Alpes*, augmentée d'une section; mais elle n'a point été terminée. On a encore de lui une édition des *Cérémonies religieuses* de Picard, dont il a gravé de nouveau les planches qu'il a imitées parfaitement; quelques cahiers d'un *Panthéon suisse* renfermant les portraits et les éloges des suisses célèbres; les *Cris de Zurich et de Bâle* et un grand nombre d'autres gravures.

HESPELLE (l'abbé Augustin), né à Neuville Saint-Vaast, près d'Arras, le 9 décembre 1731; il étoit chapelain des quinze-vingts au commencement de la révolution et il passa dans les Pays-Bas où il fit imprimer quelques ouvrages. On ignore l'année de sa mort. Il a publié : I. le *Chemin du ciel* ou la *Vie du chrétien sanctifiée par la prière*, Paris, 1773, in-12; II. la *Théotrescie* ou la *Véritable religion démontrée contre les athées, les déistes et tous les sectaires*, 1774, 2 vol. in-12, nouvelle édit. 1780, 3 vol. in-12; III. *Recueil de prières, dédié aux carmélites de Saint-Denis;* IV. l'*Aurore du fiat lux*, 1797; V. le *Dédale des aberrations du cahos françois; il n'y a plus ni activité, ni énergie, ni foi, ni loi, où l'on démontre* (contre M. de Beausset) *qu'on ne peut ratifier par un serment* la soumission des lois, *aux caprices d'un individu, sans saper tout principe de morale*, etc., Malines (vers 1797, in-8; VI. le *Fiat lux du cahos françois, où l'on voit la déviation de tout principe, de toute vérité et de toute tradition*, etc., Bruxelles, sans date, (1799). On lui attribue le *Jansénisme démontré et condamné*.

HESS (J. Louis DE), né à Stralsund dans la Poméranie suédoise, vers 1760, se fit d'abord soldat et devint officier de l'un des régimens qui formoient la garnison de Stralsund; mais bientôt son goût pour la littérature, et les succès qu'il obtint, le déterminèrent à quitter le service; il alla s'établir à Hambourg où il travailla d'abord au journal d'Archenholtz intitulé *Minerve;* il fonda ensuite un ouvrage périodique sous le titre de *Journal des journaux* qui dura deux ans; il a aussi fourni des articles au journal de Reikhard. Hess malgré ces différentes occupations exerçoit en même temps la médecine gratuitement et avec la plus grande générosité; il avoit pris le bonnet de docteur à l'université de Kœnigsberg. Lorsque les François évacuèrent pour la première fois Hambourg en 1814; il se fit remarquer par son ardent patriotisme, et le général russe Tettenborn le chargea de la formation de la garde bourgeoise, et lui en donna le commandement qui lui fut confirmé par un décret du sénat et de la bourgeoisie. Lors de la rentrée des François à Hambourg, sous le commandement de Davoust, il fut du nombre des vingt-huit citoyens exceptés de l'amnistie; alors il voyagea en Angleterre, en Danemarck, et publia à son retour en 1815, un ouvrage intitulé : l'*Agonie de la république de Hambourg*

Digitized by Google

en 1813, qui fit la plus grande sensation dans toute l'Allemagne. Hess accuse dans cette brochure plusieurs sénateurs de Hambourg, d'avoir trahi les intérêts de leur ville pour la livrer aux généraux Davoust et Vandamme. Il est mort en 1823. On a encore de lui : I. *Essai de voir*, Hambourg 1796 et 1800; II. *Voyage par l'Allemagne, les Pays-Bas et la France*, 7 vol. in-8, 3.^e^ édition, 1802; III. *Description topographique, politique et historique de la ville de Hambourg*, 2.^e^ édition 1812, 3 vol. in-8, avec cartes.

HESSE-CASSEL (George-Guillaume électeur DE), né le 3 juin 1743, fut d'abord feld-maréchal au service de Prusse. Ayant été marié le 1.^er^ septembre 1764 à l'électrice Wilhelmine-Caroline, fille de Frédéric V roi de Danemarck, il commença à régner sur le comté de Hanau en 1764, et sur toute la Hesse le 31 octobre 1785. Il entra dans la coalition contre la France en 1792, et conclut l'année suivante un traité de subsides avec l'Angleterre, à laquelle il envoya 8000 hommes. En même temps il joignit ses troupes à l'armée prussienne et il les commanda en personne contre l'armée françoise. En 1794 il projeta avec les margraves de Bade et autres princes d'Allemagne, une croisade pour la défense de la religion et de la constitution germanique; cependant en 1795 il refusa de payer *l'antique tribut* connu sous le nom de *Mois romain*, et signa la paix avec la république françoise. George-Guillaume fut élevé à la dignité d'électeur de l'empire germanique par le traité des indemnités du 27 avril 1803. Dès lors il parut garder une stricte neutralité; néanmoins Buonaparte après la bataille d'Iéna le priva de ses états pour en former un royaume en faveur de son frère Jérôme, sous prétexte que l'électeur de Hesse avoit permis le passage des troupes prussiennes sur son territoire. Ce prince demeura sept ans privé de sa souveraineté qu'il ne recouvra qu'en 1813, après la signature du traité de Francfort et il s'efforça avec une constance remarquable, à y rétablir les anciennes institutions et les vieux privilèges, même l'usage du bâton dans les régimens. Il a persévéré dans son système, malgré l'exemple de ses voisins, jusqu'à sa mort arrivée à Cassel le 27 février 1821, par suite d'une attaque d'apoplexie. On a trouvé dans son trésor onze millions en numéraire.

HESSELINK (Gérard), théologien anabaptiste hollandois, né à Groningue en 1755, fit de bonnes études et fut nommé en 1786 professeur de théologie au séminaire des anabaptistes d'Amsterdam; il obtint en 1800 la chaire de philosophie du même séminaire qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1811. On a de lui, outre une *Thèse* intéressante, plusieurs ouvrages dont voici les principaux : I. *Dictionnaire hermeneutique* ou *Exégétique du nouveau testament*, 2 vol. in-8; II. *Mémoire sur le rapport qui existe entre la religion naturelle, la religion judaïque et la religion chrétienne*; III. *Mémoire sur le septicisme et l'inconvenance d'une décision magistrale dans les affaires de religion*; IV. *Mémoire sur l'influence du gouvernement sur la religion*; Ces trois mémoires furent couronnés par la société Teyler de Harlem; V. *Mémoire*

sur le sacerdoce de J. C., tel qu'il est représenté dans l'épitre de Saint-Paul aux hébreux, couronné par la société théologique de la Haye; VI. *Mémoire hydrostatique, contenant des observations sur la thèse qui établit que les fluides pèsent dans les fluides de même nature;* VII. *Mémoire sur le rhythme et la prosodie des anciens;* VIII. *Eloge de Poot;* IX. *Divers mémoires sur la physique, l'histoire naturelle, la littérature*, etc. M. R. Koopmans a publié en 1812, une notice sous le titre d'hommage à *G. Hesselink*.

HESSELN (Mathias-Robert DE), censeur royal, né à Foulquemont en Lorraine, le 21 mars 1733. Il a publié : I. *Dictionnaire universel de la France contenant la description géographique des provinces, des villes, bourgs et lieux remarquables du royaume*, 1771, 6 vol. in-8; II. *Nouvelle topographie*, ou *Description détaillée de la France*, 71 cartes avec les discours, 1785, in-folio. Il est mort vers 1800.

HEURTELOUP (Nicolas), célèbre chirurgien, né à Tours le 26 novembre 1750. Il suppléa par un esprit pénétrant et d'heureuses dispositions à l'éducation incomplète qu'il avoit reçue; ses qualités personnelles lui acquirent des protecteurs qui lui fournirent le moyen d'étendre ses connoissances. Entraîné vers la chirurgie, une sœur de la charité, remarquable par son instruction variée lui en enseigna les élémens; il partit pour la Corse en 1770, en qualité de chirurgien-élève et profita de son séjour dans cette île pour continuer ses travaux et apprendre la langue italienne. Heurteloup obtint en 1782 l'emploi de chirurgien major des hôpitaux de la Corse, et passa quatre ans après avec le même emploi à Toulon; il partit de là pour les côtes en qualité de chirurgien-consultant des armées du midi et peu après fut appelé au conseil de santé où il a toujours siégé depuis. Il déploya dans tous ces emplois un grand talent d'administration, et une probité scrupuleuse. Dès le mois de septembre 1800 il reçut le brevet de premier chirurgien des armées françoises; en 1808 il remplaça le célèbre docteur Percy à la grande armée d'Allemagne, et justifia le choix qu'on avoit fait de lui en imitant son prédécesseur. Il déployoit tant de zèle, de talent et d'activité que Buonaparte le créa officier de la légion-d'honneur et baron. Heurteloup reçut une autre récompense peut-être encore plus flatteuse. Les chirurgiens militaires de tout grade qui se trouvoient à Vienne en Autriche, se réunirent par députation pour faire frapper une médaille qui conserva à la postérité le souvenir des vertus et des talens de leur chef. Heurteloup mourut à Paris le 27 mars 1812. Il étoit membre des sociétés de médecine de Paris, de Tours, de Bordeaux, de Bruxelles; des sociétés d'agriculture, sciences et arts, des départemens d'Indre-et-Loire et du Nord; de la société royale d'encouragement pour les sciences naturelles de Naples, etc. On a de lui : *Précis sur le tétanos des adultes*, Paris 1792, in-8; *Un traité complet des tumeurs*, resté en manuscrit, et plusieurs *Dissertations* savantes. Heurteloup est en outre éditeur ou traducteur des ouvrages suivans : I. *Rapport de la commission medico-chirurgicale instituée à Milan*, ou *résul-*

Digitized by Google

tats des observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine, traduit de l'italien, avec des notes, Paris 1802, in-8; II. *De la nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter*, ouvrage du docteur Giannini, traduit de l'italien, avec des notes et des additions, Paris 1808, 2 vol. in-8; III. *Notice sur Maune chirurgien de la marine*, Berlin 1808, in-8; IV. *Instruction sur la culture et la récolte de la betterave*, *sur la manière d'en extraire économiquement le sucre et le sirop*, par C. F. Achard, trad. de l'allemand par Copin, avec une préface et des notes par Heurteloup, Paris 1812, in-8.

HEURTIER architecte, né à Paris en 1739, entra au service et fit deux campagnes, la première comme dessinateur de plans et de fortifications, la seconde comme aide-de-camp du marquis de Thiboutaut. La paix étant faite, il reprit ses études, obtint le grand prix d'architecture en 1764, et alla passer à Rome les quatre années de sa pension. De retour en France il construisit en 1782 le théâtre Favart qui a été jugé avec beaucoup de sévérité; il est probable que le péristyle de l'édifice n'eût point encouru le reproche de lourdeur dont il est généralement l'objet, si la vanité des comédiens, n'eût forcé l'architecte de sacrifier ses premières dispositions, et de construire son théâtre de manière à ce qu'il tournât le dos au boulevard. Cet édifice est le seul qu'Heurtier ait construit; il consacra le reste de sa vie à soigner et à restaurer les monumens de Versailles, devint inspecteur du château, enfin architecte du roi et inspecteur de tous les bâtimens. Après la révolution il fut attaché à la grande voierie de Paris et entra au conseil des bâtimens. Heurtier est mort à Versailles en 1823, il étoit membre de l'institut, section d'architecture. Son éloge a été prononcé par M. Quatremère de Quincy, à la séance publique de l'institut, du 2 octobre 1824, et il a été imprimé à Paris 1824, in-4.

HEYM (Jean), né à Braunscheich, dans la basse Saxe en 1759, passa en Russie à l'âge de vingt ans, et y donna long-temps des leçons dans des maisons particulières; enfin en 1796 il fut nommé professeur de langue allemande et d'antiquités à l'université de Moscou, et en 1804 professeur d'histoire, de statistique et de la science du commerce. En 1816 il fut choisi pour enseigner la géographie aux élèves du *Corps des guides*, fondé à Moscou par le général Mouravief; il devint aussi inspecteur de plusieurs collèges et instituts et fut élu recteur de l'université de Moscou quatre fois consécutives. Il est mort le 28 octobre 1821. Heym connoissoit presque toutes les langues de l'Europe et étoit très-versé dans la littérature ancienne et dans la littérature orientale. On lui doit : I. *Essai d'une encyclopédie géographique et topographique de l'empire russe, par ordre alphabétique*, 1796, in-8; II. *Nouveau dictionnaire complet*, ou *dictionnaire allemand*, *russe et françois*, Moscou 1796-97, 2 vol. in-4; III. *Dictionnaire complet russe*, *françois et allemand*, *composé d'après celui de l'académie russe*, Moscou 1799-1802, 3 vol. in-4, réimprimé à Calcutta où l'on s'en sert pour l'étude de la langue russe; IV. *Discours prononcé dans une*

séance de l'université en 1799, V. *Sur l'état des sciences en Russie sous Paul I;* VI. *Grammaire allemande*, Moscou 1802, in-8; VII. *Dictionnaire contenant les mots les plus usités et les plus nécessaires dans la vie sociale, en allemand, en françois et en russe*, Moscou 1803 et 1819, in-8; VIII. *Dictionnaire de poche, russe-françois et allemand*, Riga 1804, 2 v. in-16; IX. *Manuel de la science du commerce*, Moscou 1804, in-8; X. *Grammaire russe à l'usage des allemands*, Leipsick 1798, 3.ᵉ édition, 1818; XI. *Livre de lectures russes* ou *choix de morceaux tirés des meilleurs auteurs russes*, Riga 1805, in-8; XII. *Dictionnaire portatif françois-russe et allemand*, 1805, in-16; XIII. *Dictionnaire de poche, allemand-russe-françois;* 1805, in-16; XIV. *Livre de lectures allemandes à l'usage des écoles*, Moscou 1808, in-8; XV. *Dictionnaire françois et russe, composé d'après les meilleurs dictionnaires françois*, Moscou 1809, in-8; XVI. *Esquisse de géographie universelle*, Moscou 1811 ,in-8, *d'après la nouvelle division des états*, 1817; XVII. *Statistique des royaumes de la Grande-Bretagne*, 1811, in-8 : XVIII. *Dictionnaire françois-russe-allemand*, 1811 et 1817, 2 vol. in-8; XIX. *Dictionnaire russe-françois-allemand*, Saint-Pétersbourg 1813, 2 vol. in-8; XX. *Principes fondamentaux de la géographie moderne*, Moscou 1813, in-8; XXI. *Essai de statistique des principaux états;* 1821, in-8, tome 1. Il a aussi rédigé la *Gazette de Moscou*, depuis le mois de janvier 1811, jusqu'au mois de septembre 1812.

HIDALGO Y COSTILLA (Don Miguel), curé du village de Dolores, né au Mexique, de parens espagnols. Il avoit des talens, de l'instruction et il avoit acquis une grande influence sur les Indiens; il s'en servit pour les porter à l'insurrection, lors de la révolution espagnole, et il se mit à la tête des mécontens pour les aider à s'affranchir de la métropole; d'abord il attira à son parti deux escadrons du régiment de la reine et marcha en toute hâte sur la ville de Zetaha, dont il s'empara dans le mois de septembre 1810, et où il trouva deux régimens qui se réunirent à sa troupe déjà nombreuse. Il entra ensuite presque sans résistance dans l'opulente ville de Guanaxuato, peuplée de 60,000 habitans, où il trouva beaucoup d'or en lingots et cinq millions en espèces appartenant à l'Espagne. Il s'en servit pour payer ses soldats et se procurer les armes, les munitions et les vivres dont il avoit besoin. Pour mieux attirer les indigènes à sa cause, il les affranchit de la taxe imposée depuis la conquête; il fit aussi battre monnoie au nom de la liberté américaine, et il arma ceux à qui il n'avoit pu procurer des fusils avec des piques, des haches, des couteaux et des bâtons; il entra ainsi à Valladolid le 20 octobre au milieu des cris de joie de la multitude. Il y trouva encore plus d'un million de piastres appartenant à l'Espagne, et deux régimens de milice qu'il incorpora à son armée dont il fut proclamé généralissime le 24 du même mois; elle étoit alors composée d'environ 80,000 hommes, mais peu disciplinés et mal armés; néanmoins il se décida à marcher sur Mexico, et il arriva à la vue de cette cité le 31 octobre.

Au lieu de tenter sur le champ l'assaut pour entrer dans la ville qu'il auroit infailliblement emportée, n'étant pas en état de défense, il campa sur une montagne presque triangulaire, en face de la ville et laissa au vice-roi le temps de réunir les troupes qu'il avoit en sa disposition, et qui se trouvoient dispersées dans les environs. Celui-ci plus entreprenant sans lui laisser le temps de s'affermir dans sa position, l'attaqua avec 6000 hommes et mit son armée en pleine déroute. Hidalgo ne put rallier les fuyards; mais il se retira en assez bon ordre avec ce qu'il avoit de troupes réglées, et battit même plusieurs fois les Espagnols dans sa marche rétrograde; enfin il se trouva encore une autorité pleine et absolue dans les intendances de Valladolid, Mechoacan, Zacatecas, Guadalaxara, San-Louis de Potosi et Sonora; mais ayant été attaqué de nouveau le 17 janvier 1811, par l'armée royale, qui venoit de recevoir des renforts, son armée fut dispersée malgré la bravoure qu'il montra dans l'action. Il parvint encore à rallier quelques troupes et se porta sur Zacatégas, où il rétablit son artillerie, et forma différens corps de guérillas; il se dirigea ensuite sur Saltillo qui est à environ 200 lieues de Mexico, et fit prononcer en sa faveur les provinces orientales; poursuivi dans ces contrées par un autre corps de troupes royales, il chercha à pénétrer dans la Louisiane pour y réunir ses partisans; mais il fut trahi par plusieurs chefs de son parti qui l'attaquèrent à l'improviste et le firent prisonnier avec cinquante de ses officiers, qui lui étoient restés fidèles, et qui furent fusillés sur-le-champ. Hidalgo subit le même sort après avoir été dégradé de la prêtrise par ordre de l'inquisition, et montra beaucoup de courage dans ses derniers momens. Toutefois l'insurrection ne fut pas étouffée; parmi les patriotes qui étoient accourus sous sa bannière, il avoit choisi les plus capables d'émouvoir le peuple et les avoit envoyés pour soulever les provinces. Morrelos qui servoit sous lui, et se trouvoit dans celle d'Acapulco parut de nouveau à la tête d'un parti nombreux, et la révolte éclata dans toutes les parties de l'état.

HILLIARD-D'AUBERTEUIL (N.), colon françois dans les îles d'Amérique, où il mourut assassiné vers 1788, a laissé les ouvrages suivans : I. *Considérations sur l'état présent de la colonie françoise de Saint-Domingue*, ouvrage politique et législatif, Paris 1776-77, 2 v. in-8 ; II. *Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains*, Bruxelles 1782, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-8 ; III. *Histoire de l'administration de lord North, depuis* 1770 *jusqu'en* 1782, *et de la guerre d'Amérique septentrionale*, *etc.*, Londres et Paris 1784, 2 vol. in-8 ; IV. *des Mœurs, de la puissance, du courage et des lois considérés relativement à l'éducation d'un prince*, Bruxelles et Paris 1784, in-8 ; *Miss Mac Rea*, roman historique, Philadelphie 1784, petit in-12, etc.

HIMBERT DE FLEIGNY (Alexandre, baron), ancien officier des eaux et forêts, né le 12 décembre 1750, fut nommé député à la convention nationale, et se récusa comme juge dans le procès de Louis XVI, mais vota, comme législateur et par mesure de sûreté

Digitized by Google

générale, pour la détention du roi et son bannissement à la paix. Il ne monta à la tribune que pour parler de finances et d'administration, et fut envoyé en mission pendant la disette de 1793 dans les départemens avoisinant Paris, pour veiller aux approvisionnemens de cette ville alors en proie à une affreuse disette. Elu au conseil des anciens, il en fut secrétaire jusqu'en 1798. Il se prononça pour la libre circulation des grains dans toute la France, et défendit avec chaleur les fugitifs du Bas-Rhin qu'on vouloit mettre au nombre des émigrés. Himbert fit partie du tribunat à sa création, et fut nommé préfet des Vosges en 1804, poste qu'il occupa jusqu'à l'invasion de 1814, qu'il fut enlevé d'Epinal par les cosaques et conduit prisonnier à Bâle, puis à Ulm. La paix de 1814 lui rendit sa liberté, mais non son emploi. Pendant les cent-jours, il refusa la préfecture de Tarn et Garonne, et ne fut plus employé jusqu'à sa mort arrivée à La Ferté-sous-Jouarre le 11 juin 1825. Il a publié *la Mort de Henri de Guise*, tragédie en 5 actes, Aubusson 1823 in-8; Paris, Crapelet 1823, in-8. Ces deux éditions n'ont pas été mises dans le commerce.

HIRZEL (Jean-Gaspard), ancien sénateur et premier médecin de la ville de Zurich, né dans cette ville en 1725, rendit, comme médecin, d'importans services à sa patrie qui lui doit plusieurs établissemens de police médicale et d'éducation publique; il cultiva aussi la littérature et les sciences, et il devint, en 1772, un des premiers membres de la société helvétique créée en 1762. Il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie le 19 février 1803, à 80 ans. Hirzel a publié : I. *Dissertatio de animi læti et erecti efficacià in corpore sano et ægro, speciatim grassantibus morbis epidemicis*, Leyde 1746, in-4; II. *Economie domestique d'un cultivateur philosophe*, en allemand, Zurich 1761, in-4; seconde édition, 1774, in-8, trad. en françois par Deslandes, Paris 1773, in-12; III. *Journal des observations météorologiques pendant l'année* 1762 Zurich 1763, in-4; IV. *Monument élevé au docteur Zellweger* 1765, in-4; V. *Portrait d'un vrai patriote*, Zurich, in-8; VI. *le Marchand philosophe*, Zurich 1775, in-8; VII. *Hirzel à Gleim sur le philosophe Sulzer*, Winterthur 1780, 2 vol. in-8; VIII. *Instructions pour les femmes sur l'art des accouchemens*, Zurich 1784, in-8; IX. *Nouvel examen du cultivateur philosophe, avec un aperçu sur le génie de ce siècle et sur d'autres objets qui intéressent l'humanité*, Zurich 1785, in-8. Hirzel a traduit en allemand l'*ouvrage de Linguet contre le pain*, Zurich 1780, in-8; et l'*Avis au peuple de Tissot*, Zurich 1762, 4.ᵉ édition, 1789. On a encore de lui un grand nombre de *Mémoires*.

HOFER (André), chef des insurgés tyroliens, né à Passeyer en 1765, où il tenoit une auberge, et faisoit un commerce assez considérable en blé, vin et bétail, lorsque le Tyrol fut cédé, en 1809, à la Bavière par la paix de Presbourg. Les habitans, qui regrettoient la domination autrichienne, prirent alors les armes pour chasser les Bavarois; et Hofer, qui étoit doué d'une force prodigieuse et d'une haute stature, qui avoit

Digitized by Google

des relations habituelles avec les principaux montagnards, et une connoissance parfaite du pays, fut choisi pour chef de l'insurrection. En peu de jours tout le Tyrol fut délivré des troupes bavaroises qui ne purent résister au premier choc, et toute communication fut coupée entre l'Italie et l'Allemagne ; mais les succès rapides de l'armée françoise qui marchoit sur Vienne, ramenèrent bientôt dans le Tyrol les Bavarois, qui furent encore forcés de l'évacuer dans le mois de juin suivant; enfin, après le traité de Vienne qui assuroit de nouveau le Tyrol à la Bavière, Hofer, qui s'étoit distingué dans les diverses affaires qui avoient eu lieu par son humanité et sa modération, mit bas les armes et refusa de passer en Autriche, croyant n'avoir rien à craindre pour sa personne, Buonaparte ayant assuré qu'il ne seroit exercé aucune pousuite contre les insurgés tyroliens. Cependant il apprit que l'ordre de l'arrêter avoit été donné : alors il se retira dans les montagnes, et sa tête fut mise à prix. Sa retraite ayant été indiquée par un de ses amis qui croyoit avoir à se plaindre de lui, il fut arrêté sur un pic presque inaccessible, et conduit à Mantoue où on le traduisit pour la forme devant un conseil de guerre qui avoit reçu l'ordre de le faire fusiller. Il mourut avec la plus grande fermeté. Ses compatriotes, dont il avoit gagné l'estime et l'affection, l'ont regardé comme un saint et un martyr, d'autant plus qu'il avoit toujours montré un zèle ardent pour la religion. Il paroît qu'il n'avoit pas de grands talens militaires, et qu'il manquoit de résolution; mais on ne peut lui disputer un attachement particulier pour ses anciens souverains. On a proposé d'élever un monument à sa mémoire, et de bâtir un hôpital sur l'emplacement où il a été arrêté.

HOFFMAN (François-Benoît), célèbre littérateur et critique, né à Nancy le 11 juillet 1760, et non en 1745, fit en cette ville de bonnes études, et s'adonna, au sortir du collége, aux sciences, puis à la culture des lettres pour lesquelles il avoit un goût décidé; mais trop borné en province, il vint à Paris à plus de 20 ans, et se fit connoître avantageusement par des *Poésies fugitives*, qu'il fit insérer dans l'*Almanach des Muses* de 1782, et dont il publia un *Recueil* en 1785. L'année suivante il présenta à l'académie royale de musique l'opéra de *Phèdre*, dont Lemoine avoit composé la musique, et qui réussit. Ce premier succès le détermina pour la carrière dramatique. Il donna successivement plusieurs autres drames lyriques, dont le célèbre Méhul composa la musique. Les plus connus sont *Adrien* au grand-opéra, pièce qui fut dénoncée en 1799 au conseil des cinq cents comme anti-républicaine, et dont on suspendit les représentations; *Euphrosine et Coradin*, *Stratonice*, le *Secret*, le *Château de Montenero*, le *jeune Sage* et le *vieux Fou*. Ces différentes pièces qu'il fit représenter à l'Opéra-comique, se font remarquer par un style élégant et facile, par une entente parfaite de la scène, et par des combinaisons ingénieuses pour amener des situations propres aux effets de la musique. Il a aussi donné au Théâtre-François l'*Original* qui fut bien accueilli, mais que les comédiens lui rendirent par une petite vengeance,

Digitized by Google

parce qu'il avoit fait tous ses efforts pour maintenir les droits des auteurs, et le *Roman d'une heure*, qu'il fut obligé de leur retirer. Son talent pour la polémique se manifesta en 1802, dans sa querelle avec Geoffroy, qui critiqua avec beaucoup d'aigreur, dans les feuilletons du *Journal des Débats*, sa piece de *Lisistrate*, et la musique de son opéra d'*Adrien*. Il s'attacha particulièrement à défendre son ami Méhul, et il le fit avec tant d'esprit, qu'il fut appelé peu d'années après à concourir à la rédaction du même journal, et ses articles désignés sous les lettres initiales Z ou H, lui obtinrent la réputation d'un de nos plus spirituels écrivains. Il critiqua, en 1809, avec beaucoup de sévérité *les Martyrs* de M. de Châteaubriand, non pour le mérite littéraire auquel il rendit justice, mais parce qu'il le regardoit comme dangereux pour la jeunesse, sous le point de vue qu'il pouvoit rabaisser dans son imagination les mystères et le culte des chrétiens au niveau des fables du paganisme. Il attaqua aussi avec beaucoup de vigueur le magnétisme, le somnambulisme, et il se déclara contre le système du docteur Gall; mais on a vu avec peine que dans ces derniers temps il se soit prononcé avec tant d'aigreur contre les jésuites, auxquels certainement il n'a pas lieu de reprocher de funestes doctrines. Il a même voulu soutenir une lutte contre leurs apologistes, et il a fouillé dans les écrits d'anciens jésuites pour leur trouver quelques torts; mais que prouvent contre les jésuites actuels quelquespropositions extraites de livres publiés par ceux qui sont morts depuis cent ou deux cents ans. On sait d'ailleurs que des morceaux ainsi isolés peuvent paroître répréhensibles, et que souvent ils ne le sont plus vus avec ce qui suit ou ce qui précède. La critique d'Hoffman en général, quoique sévère, ne laisse pas de plaire par la variété de ses connoissances, par le mérite du style et par le talent de manier la plaisanterie; trop souvent cependant elle fut âpre et poussée jusqu'à la dureté; en certaines occasions, il ne mettoit pas assez de réserve dans ses expressions, ce qui rendoit quelquefois la lecture de ses articles désagréables. Hoffman étoit d'un caractère singulier, il ne recevoit aucune visite, et vivoit dans une profonde retraite, toujours occupé de travaux littéraires. Il est mort subitement le 25 avril 1828. Outre les pièces que nous avons citées de lui, il en a donné un assez grand nombre d'autres. On lui attribue *Dialogues critiques* ou *Résumés de discours*, *discussions*, etc., 1811, in-8. On se propose, dit-on, de réunir ses articles de journaux.

HOFFMANN (Ernest-Théodore-Amadeus), né à Kœnigsberg en Prusse le 24 janvier 1776, manifesta de bonne heure un goût décidé pour la musique dont il reçut les premiers principes de son oncle. Il montra aussi de grandes dispositions pour le dessin, la peinture et particulièrement pour la caricature. Il étudia encore le droit pour complaire à son oncle, et fut nommé référendaire auprès du tribunal de Berlin, et peu de temps après, assesseur près d'un tribunal de Posen, où malgré toutes les occupations d'une vie dissipée, il ne cessa de cultiver les beaux arts. Il fut ensuite transféré

à Plozk, puis à Varsovie, d'où il fut obligé de s'éloigner lorsque les François pénétrèrent en Pologne en 1806. Plus tard, il se vit obligé d'avoir recours à ses talens pour trouver quelques moyens d'existence. Il composa divers morceaux de musique, donna des leçons de chant, peignit des portraits et composa des ouvrages; enfin il devint compositeur, directeur de musique et décorateur du théâtre de Bamberg. Ayant perdu cet emploi, il tomba dans la plus grande misère; cependant dans les dernières années de sa vie, il rentra au service du gouvernement prussien, et fut nommé conseiller en 1816. La vie dissipée qu'il avoit menée et ses nombreux travaux avoient épuisé ses forces : il mourut à Berlin le 24 juillet 1822. On a de lui des *Mélanges de fantaisie à la manière de Callot*, *l'élixir du diable*, roman, qui, malgré beaucoup d'intérêt et les agrémens du style, est d'une diffusion qui en rend la lecture fatigante; *Undine*, opéra qui eut un succès éclatant, et quelques autres opéra, romans et contes. Ces derniers se sont fait remarquer par leur singularité. Il a aussi fourni plusieurs jolis morceaux au *Serapion*.

HOGUE (Louis-Gilles DE LA), né à Paris le 16 janvier 1740, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et après avoir fait ses études à Laon, sous MM. de Saint-Sulpice, entra en Sorbonne, où il fit son cours de licence avec distinction. En 1764 il fut ordonné prêtre; en 1767 il devint professeur d'Ecriture sainte, et pendant plus de vingt ans qu'il remplit cette chaire, il s'attacha particulièrement à répondre aux difficultés des incrédules contre le livre de la Genèse et autres livres de l'Ecriture sainte. Nommé censeur-royal en 1772, il eut souvent à lutter contre les auteurs dont il ne vouloit pas tolérer les écarts; et, en différentes occasions, il montra beaucoup de fermeté; cependant il se laissa surprendre plus d'une fois par des écrivains pleins d'artifices. L'amitié lui fit aussi accorder plusieurs fois son approbation de confiance, sans avoir bien lu les ouvrages qu'on lui soumettoit. Lorsque la révolution éclata, il la combattit par ses écrits, et donna de sages conseils aux évêques et aux ecclésiastiques qui s'adressèrent à lui. Le 16 novembre 1791, il réclama, ainsi que les autres professeurs, contre la fermeture des écoles de la Sorbonne; cependant la terreur croissant de plus en plus, il se vit obligé d'abandonner son logement, et il perdit, dans le pillage qui eut lieu dans ces temps désastreux, ses manuscrits, fruits de ses recherches et de ses travaux sur l'Ecriture. Il ne parvint qu'à travers les plus grands dangers à gagner les côtes hospitalières de l'Angleterre. L'évêque de Saint-Pol-de-Léon le nomma aussitôt un de ses grands-vicaires et le choisit pour l'assister dans la distribution des secours acordés aux François proscrits. L'abbé de la Hogue devint le conseil de ses confrères; ses lumières et son expérience leur furent souvent utiles. Dans le printemps de 1798, les commissaires du collége royal de Maynootk près Dublin, lui offrirent la chaire de dogme qui se trouvoit vacante, et il saisit avec empressement cette occasion de reprendre ses travaux favoris,

Digitized by Google

et de servir la religion. Il se rendit en Irlande, et dans le mois de septembre il prit possession de sa nouvelle chaire. Par son excellente méthode et l'influence de ses conseils il parvint à établir cette sage discipline et cette exactitude de doctrine qui ont donné à l'église d'Irlande de si dignes ministres. Cependant en 1810 ses infirmités l'obligèrent de renoncer à l'enseignement ; mais il ne voulut point quitter l'Irlande, et refusa avec constance toutes les offres qui lui furent faites pour revenir en France contribuer à la nouvelle organisation du clergé. Il est mort le 9 mai 1827, et mérite, par les services qu'il a rendus à la religion, d'être placé parmi les ecclésiastiques les plus distingués des derniers temps. On a de lui : I. *Entretiens entre un curé et son paroissien*, brochure in-8, pleine de réflexions solides, qu'il publia en 1791 ; II. *Exposé des motifs qui ont déterminé le clergé de France à se retirer en pays étrangers*, qu'il publia peu après son arrivée à Londres ; III. *S. Cyprianus ad martyres et confessores ad usum confessorum ecclesiæ gallicanæ*, Londres 1794, in-12, dont il donna une traduction françoise sous ce titre : *Saint Cyprien consolant les fidèles persécutés de l'église de France, convainquant de schisme l'église constitutionnelle, et traçant à ceux qui sont tombés des règles de pénitence*, Londres 1797, 2.ᵉ édit. augmentée ; IV. une édition françoise revue et corrigée de l'*Imitation*, connue sous le nom de *Beuil*, mais qui est de le Maistre de Sacy ; V. une édition de la *Journée du chrétien*, avec un abrégé de la Doctrine chrétienne qui est de lui, et qui depuis a été souvent réimprimé ; VI. une édition augmentée de l'*Introductio ad sacram Scripturam et compendium Historiæ ecclesiasticæ*, 1811, in-12 ; ouvrage qui avoit paru vers 1750, et qui a été réimprimé en 1820, avec de nouvelles additions ; VII. une suite de *Traités de théologie*, qu'il rédigea en Irlande pour épargner à ses élèves la peine de transcrire ses leçons, et qui ont paru depuis 1808 jusqu'en 1813. Ils ont été adoptés par plusieurs séminaires, même au-dehors de l'Irlande. Ses *Traités de la Religion et de l'Eglise* ont été réimprimés à Paris en 1815 et 1816.

HOHENLOHE-INGELFINGEN (Frédéric-Louis prince DE), né le 31 janvier 1746, entra de bonne heure au service de la Prusse, et reçut le commandement d'une division dans la campagne de 1792 contre la France. Il se signala à Oppenheim, à la bataille de Pirmasen, et surtout à la prise des lignes de Weissembourg, sous les ordres de M. de Wurmser. Il se distingua de nouveau dans plusieurs occasions en 1794, et au commencement de l'année suivante, il prit le commandement de la ligne de neutralité sur l'Ems. Le roi de Prusse le nomma, en 1804, gouverneur de la Franconie et commandant de Breslau. En 1806, il fut nommé général de l'armée prussienne et saxonne qui se rassembla à Erfurt, et après la défaite de l'avant-garde commandée par le prince Louis-Ferdinand, il rassembla à Magdebourg les débris de la grande armée prussienne qui avoit été battue à Iéna, et les conduisit sur l'Oder, où le roi cherchoit à rallier ses régimens, pour opérer sa jonction avec les Russes

Digitized by

qui s'avançoient en toute hâte; mais se trouvant sans cavalerie et réduit à une infanterie harassée et manquant de tout, il n'osa hasarder une bataille, et se vit réduit à capituler le 28 octobre 1806 à Prenzlau, près de Stettin, avec 17,000 hommes. Il écrivit au roi de Prusse pour se justifier, et son chef d'état-major resta seul compromis. A cette époque le prince de Hohenlohe quitta le service, céda sa principauté à ses fils, et se retira dans un de ses châteaux en Silésie, où il mourut en 1818.

HOMMEL (Charles-Ferdinand), savant jurisconsulte allemand, naquit à Leipsick le 6 janvier 1722, et fut nommé professeur extraordinaire de droit en 1750. Il obtint ensuite successivement les chaires de droit féodal, d'instituts civiles, de droit canonique, et fut aussi honoré de diverses charges de magistrature. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 16 mai 1781. Hommel a beaucoup contribué aux améliorations du code pénal et à l'abolition de la torture dans l'électorat de Saxe. Ses principaux ouvrages sont : I. *Oblectamenta juris feudalis, seu grammaticæ observationes jus rei clientelariæ et antiquitates germanicas variè illustrantes*, Leipsick 1755, in-4; II. *Sceleton juris civilis, seu jurisprudentia universa paucis tabulis delineata*, 4.e édit. 1767, réimprimé à Turin 1784, 6 feuilles in-folio; III. *Effigies jurisconsultorum in indicem redactæ*, Leipsick 1760, in-8; IV. *Litteratura juris*, 2.e édition entièrement refondue, 1779, in-8, avec fig. Cet ouvrage est fort piquant, plein de recherches, et écrit avec beaucoup de facilité et d'élégance : il est divisé en deux parties; la première se compose de notices sur les ouvrages classiques les plus importans; la deuxième traite des jurisconsultes poètes, des homonymes, des femmes qui ont étudié le droit; un tableau des jurisconsultes morts depuis 1408 jusqu'en 1760, termine l'ouvrage; V. *Bibliotheca juris rabbinica et saracenorum arabica*, 1762, in-8; VI. *Jurisprudentia numismatibus illustrata, necnon sigillis, gemmis, aliisque picturis vetustis variè exornata*, 1763, in-8, auquel le conseiller Klotz a donné une suite, 1765, in-8; VII. *le Flavius allemand* ou *Introduction complète à la pratique judiciaire, civile et criminelle*, Bareuth 1763, in-8, en allemand, 4.e édit. très-augmentée, Bareuth 1800, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, qui est devenu classique en allemagne, est rempli d'une érudition aussi curieuse que variée; VIII. *Rhapsodia quæstionum in foro quotidiè obvenientium neque tamen legibus decisarum*, 3.e édition, Bareuth 1769-79, 5 vol. in-4; le docteur Roessig en donna une 4.e édit. 1782-87, in-4, augmentée d'un sixième vol. de remarques et d'un septième contenant des tables, une vie d'Hommel par l'éditeur; une autre vie qu'Hommel avoit fournie lui-même à Weidlich pour ses notices biographiques des jurisconsultes vivans; enfin, son éloge, par Aug. Guill. Ernesti; IX. *Corpus juris civilis cum notis variorum*, Leipsick 1767, in-8; X. *Palingenesia librorum juris veterum seu pandectarum loca integra ad modum indicis Labitti et Wielingi oculis exposita et ab exemplari Taurelli Florentino accuratissimè descripta*, Leyde 1767-68, 3 vol. in-8; XI. *Epitome sacri*

Digitized by Google

juris, Leyde 1777, in-8; XII. *la Théologie des peuples du Nord éclaircie par l'explication du cornet d'or*, 1769 in-8, fig; XIII. *sur les Récompenses et les peines dans la législation des Turcs*, Leyde 1770-1772, in-8; XIV. *Promptuarium juris Bertochianum ad modum lexici juris practici.... ex recentiorum jurisconsultorum scriptis*, 1777, 2 vol. in-8, nouv. édit. sous ce titre: *Bertochii promptuarium juris post C. F. Hommelium curavit C. A. Gunther*, Leipsick 1788, 2 vol. in-8; XV. *Pensées philosophiques sur le droit criminel*, en allemand, Breslau 1784, in-8, avec des notes de C. G. Rossig qui en fut l'éditeur; XVI. *Opuscula juris universi et imprimis elegantioris selecta*, *pars prima*, Breslau 1785, in-8; publié par Rossig; XVII. *de Jure arlequinizante*, *seu de legibus ridiculis aut histrionica jurisprudentiâ*, Bayreuth 1761, in-8; XVIII. *Pensées sur une langue universelle* (*Allgemeine Weltsprache*) *que chaque peuple pourroit apprendre en peu de jours*, dans le recueil intitulé: *Zuverlœssige nachrichte von den gegenwœrt zustande der Wissenschaften*, et beaucoup d'autres dissertations et morceaux de critiques dans divers ouvrages périodiques.

HORDT (comte DE), lieutenant-général des armées prussiennes, né au commencement du 18.^e siècle, d'une famille noble et ancienne de Suède, embrassa le parti des armes dès sa jeunesse, et figura dans la révolution de 1756, qui anéantit l'autorité royale dans sa patrie. Pour se dérober au supplice, il quitta la Suède, entra au service du roi de Prusse, fit la guerre de sept ans, accompagna ensuite le prince Henri de Prusse dans ses voyages en Russie, et mourut à Berlin vers 1785. On a publié *Memoires d'un gentilhomme suédois* (le comte de Hordt), Berlin 1788, in-8, réimprimés la même année à Paris sous ce titre: *Mémoires du comte de Hordt* (rédigés par Borelli), *mais publiés sans son concours*, 2 vol. in-8. Il y a une nouvelle rédaction de ces mémoires, intitulée: *Mémoires historiques, politiques et littéraires du comte de Hordt, rédigés* en françois *par Borelli, ancien membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin*, Paris 1806, 2 vol. in-8.

HORN (comte DE), d'une famille distinguée de Suède, fut impliqué dans la conspiration contre Gustave III et condamné à mort pour non révélation, mais sa peine fut adoucie, il fut seulement banni à perpétuité. Le comte de Horn changea son nom en celui de Classen-Horn, et se retira à Copenhague, où il mourut en 1823. Il avoit un caractère aimable, une conversation spirituelle, des connoissances étendues, et étoit habile mathématicien; les langues anciennes lui étoient familières, ainsi que le françois et l'allemand; il cultivoit encore avec succès la poésie et la musique. Le comte de Horn a fait imprimer à Copenhague, sans date et sans nom de lieu, le *Recueil de ses poésies fugitives* en suédois, qu'il distribua uniquement à ses amis, et où l'on trouve plusieurs morceaux d'une grande beauté. Son portrait se voit sur le titre à la place de son nom, avec cette épigraphe tirée des tristes d'Ovide: *Parve liber, ibis in orbem*. Ces poésies ont été tra-

duites en danois par M. Rabbek, Copenhague 1824.

HORNEMANN (Frédéric-Conrad), célèbre voyageur allemand, né à Hildesheim en 1772. Il exerça d'abord le ministère évangélique en Hanovre; mais entraîné bientôt par un goût décidé pour les voyages, il sollicita, en 1795, une recommandation auprès de la société d'Afrique à Londres, qui l'employa à faire des découvertes. Il se trouvoit au Caire lors du débarquement des François en Egypte, et il obtint du général Buonaparte les moyens de continuer son voyage. Le 5 septembre 1799, il quitta le Caire avec la caravane de Fezzan, et arriva à Mourzouk après 74 jours d'une marche pénible; il fit ensuite une excursion à Tripoli, d'où il repartit le 29 janvier 1800; enfin, il écrivit le 6 avril qu'il alloit partir avec la grande caravane de Bournon; depuis on n'a plus reçu de ses nouvelles, ce qui fait présumer qu'il a péri dans ses tentatives périlleuses. *Le Journal des voyages de Frédéric Hornemann depuis le Caire jusqu'à Mourzouk* en 1797 et 1798, traduit en anglois sur le manuscrit allemand qu'il avoit envoyé à la société d'Afrique a été imprimé à Londres en 1802, in-4, avec cartes, et publié la même année en allemand à Weimar in-8. On en a donné deux traductions françoises : la première, Paris 1802, sans cartes, est très-inexacte; la deuxième, publiée par Labaume, Paris 1803, est revue sur le texte allemand et enrichie de notes par Langlès.

HORSLEY (Samuel), prélat anglois, né en 1773, il occupa successivement les siéges de Saint-David, de Rochester, de Saint-Asaph; et mourut en 1806. Il a laissé des *Sermons* qui ont été recueillis après sa mort en 3 vol. in-8, 1810 et 1812. On a aussi imprimé son *Discours* au parlement et ses *Mandemens*, 1813, in-8. Il avoit publié en anglois plusieurs ouvrages d'érudition et de piété, dont on trouve les titres dans le *Dictionnaire historique de Crabb*, 1825, in-4, et des éditions latines des *Elémens d'Euclide* et des *Œuvres de Newton*, etc.

HOUDON (Jean-Antoine), célèbre sculpteur, né à Versailles en 1740, obtint le grand prix au concours académique, et alla passer quelques années à Rome où il perfectionna son talent par l'étude des grands modèles de l'antiquité. De retour à Paris, Houdon acquit bientôt de la célébrité, et fut reçu, en 1778, membre et professeur de l'académie royale de peinture et de sculpture; il s'occupa peu de son art pendant la révolution, mais à la formation de l'Institut en 1795, il fut nommé membre de la troisième classe, et en 1805, professeur des écoles spéciales de peinture et de sculpture. Il obtint quelques années après la croix de la légion-d'honneur. Une ordonnance royale de 1816 maintint Houdon à l'académie des beaux arts où il étoit professeur-recteur; il en devint émérite les dernières années de sa vie. Il tomba dans l'enfance en 1826, et expira le 15 juillet 1828 à 88 ans. Il avoit beaucoup de talens pour l'imitation et une facilité de travail prodigieuse; artiste plein de goût, il a mieux réussi dans les statues et les bustes faits d'après les modèles que dans les sujets d'imagination. Il a produit un très-grand nombre d'ouvrages.

Digitized by Google

Les principaux sont : les *Bustes de Catherine II*, de *Louis XVIII*, alors comte de Provence, de *Mesdames Victoire* et *Adélaïde de France*, ses tantes; un petit *Bas relief représentant une Grive morte ;* un *Médaillon en marbre représentant Minerve ;* une *Vestale servant de lampe de nuit ;* le *Buste de Louis XVI*, celui de *Buffon* commandé par l'impératrice de Russie ; la *Frileuse*, statue citée parmi ses chefs-d'œuvre et qui a été achetée par le roi de Prusse.

HOUGHTON (le major). Après avoir résidé quelque temps chez le consul anglois dans l'empire de Maroc et à Gorée, il offrit ses services à la société d'Afrique, qui le chargea de remonter jusqu'à la source du Niger, d'en déterminer le cours et de prendre des documens sur les villes de Tombut et de Houssa. Il étoit parvenu à Simbing, village sur la frontière du pays de Bambouc, lorsqu'il fut volé et abandonné en traversant le grand désert, par des marchands maures avec lesquels il faisoit route; il revint à Jarra et y mourut d'une dyssenterie. La société d'Afrique a recueilli ses lettres et les a publiées dans le second numéro de ses *Mémoires*, Londres 1792, in-4. Il en existe une traduction françoise, sous ce titre : *Voyages et découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, par le major Hougton et Mungo-Park*, in-8, avec trois cartes.

HOVITZ (François-Godard), célèbre médecin suédois, mort en 1826 à l'âge de 36 ans. Il a publié : I. un ouvrage *Sur la démence ;* II. *le Déterminisme* ou *Hume opposé à Kant*, Copenhague 1824, in-8 ; III. *Mon dernier mot sur le déterminisme et les considérations de M. Œrsted*, 1825, in-8.

HUBE (Michel-Jean), savant polonois, né à Thorn en 1737, fut nommé en 1765 secrétaire du sénat de la ville de Thorn, et plus tard de la cour de Stanislas-Auguste Poniatowski; enfin il devint directeur du corps des cadets de Varsovie, et il mourut en 1808. Il a publié : I. *de Figurà telluris*, Gœttingue 1761; II. *Réflexions sur l'architecture*, Leipsick 1765; III. *Traité de physique*, Cracovie 1783; IV. *Lettres physiques*, 4 v., Varsovie 1791; V. *La physique pour les écoles nationales*, Cracovie 1792, qu'il composa par ordre de la commission d'éducation, qui fut traduit en polonois et adopté pour l'enseignement des écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages en allemand qui est la langue généralement adoptée à Thorn.

HUGO (Joseph-Léopold-Sigisbert comte), lieutenant général, né à Nancy en 1774. Il entra au service à quatorze ans comme simple soldat, fut fait officier en 1790, et se fit bientôt remarquer par ses talens et son courage, soit dans la Vendée, soit en Italie; il passa ensuite au service de Joseph Buonaparte qui étoit alors roi de Naples, et il extirpa de ce royaume le fléau du brigandage, en détruisant les bandes du chef redoutable connu sous le nom de *Fra-Diavolo*. En récompense de ses services il fut nommé maréchal du palais, chef militaire de la province d'Aveline, et dans ces postes importans il acquit de nouveaux droits à l'estime du roi Joseph, qu'il suivit peu après en Espagne. Hugo fut chargé de la formation et du commandement du régiment royal étranger,

et le roi y ajouta l'inspection de tous les corps formés et à former dans le royaume. A trente-quatre ans il se vit général et gouverneur de trois provinces. Il eut à combattre pendant plusieurs années le fameux *Empecinado*, et il le battit dans presque toutes les rencontres; il continua à se signaler dans les campagnes de 1809, 10 et 11, et lors de la retraite il fut chargé du commandement de l'arrière-garde, et il eut la gloire de sauver la vie à beaucoup de françois en arrêtant les anglois à la hauteur d'Alegria. Rentré en France il fut appelé au commandement de Thionville qu'il mit en état de défense, et où il soutint un bombardement. Le roi le créa chevalier de Saint-Louis en 1814; néanmoins pendant les cent-jours il reprit du service sous Buonaparte, et résista de nouveau aux prussiens dans Thionville; mais lors de la rentrée du roi il sauva cette ville d'une entière destruction en contenant la garnison qui vouloit se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Mis à la retraite il s'occupa à rédiger ses *Mémoires*, qui ont été publiés à Paris en 1825, en 2 vol. in-8. Il est mort d'une apoplexie foudroyante le 30 janvier 1828. Il a publié quelques autres ouvrages, et il travailloit à un *Traité de la défense des places fortes*, qu'il se proposoit de publier par souscription; mais il n'a eut que le temps d'en publier le prospectus.

HUGUES (Victor), né à Marseille, d'une famille commerçante, fut envoyé fort jeune à Saint-Domingue, et il y étoit propriétaire d'une boulangerie lors de la révolte des noirs, qui le força de revenir en France pour ne pas en être la victime. Il y arriva en 1793, embrassa la révolution avec chaleur, et fut nommé accusateur public près les tribunaux révolutionnaires de Rochefort et de Brest. Il exerça cet emploi jusqu'en 1794, qu'il fut nommé avec Lebas commissaire de la convention aux îles. En arrivant à la Guadeloupe ils apprirent qu'elle étoit au pouvoir des anglois, ainsi que le reste des Antilles. Les commissaires françois formèrent aussitôt le projet de les attaquer. Hugues fut chargé du commandement; il prit d'assaut le fort de Fleur-d'Épée qui domine la rade de la Pointe-à-Pître, et après plusieurs actions très-vives et très-opiniâtres, il parvint à s'emparer de la ville. Peu après il cerna de toute part les anglois qui furent obligés de capituler, et le général Graham, ainsi que son armée, furent faits prisonniers. Le reste des anglois retiré dans une autre partie de l'île sous les ordres du général Prescott fut obligé d'évacuer la Guadeloupe. Les commissaires françois ayant reçu du renfort, Hugues fit rentrer successivement sous la domination de la France les îles qui s'en étoient soustraites, à l'exception de la Dominique et de la Martinique. Il fut accusé auprès du directoire en 1798, de vouloir se perpétuer dans son emploi et de mettre les cultivateurs dans ses intérêts, d'avoir armé des corsaires qui, sous prétexte d'enrichir la république, n'auroient servi qu'à grossir sa fortune particulière. Le directoire ne fit aucune attention à ces accusations, ainsi qu'à plusieurs autres de ce genre. Un congé fut accordé à Hugues pour venir en France, où il séjourna quelque temps, et fut nommé gouverneur de la Guiane. Il se rendit

Digitized by Google

rendit à sa destination après le 18 brumaire et fut confirmé dans son emploi par les consuls; il l'exerçoit encore en 1808. Lors de la prise de Cayenne par les Portugais et les Anglois, on l'a accusé de n'avoir rien préparé pour leur résister, de ne pas s'être défendu avec fermeté, et d'avoir capitulé sans consulter les autorités civiles et militaires, et sans convoquer de conseil de guerre; enfin d'avoir sacrifié la colonie au désir de sauver ses richesses particulières. De retour en France, Hugues fut traduit devant un conseil de guerre en 1809; il fut acquitté à l'unanimité et ce jugement fut confirmé par le conseil de révision; il retourna alors à Cayenne, où il vécut en simple particulier, revint de nouveau en France, et y mourut en 1826.

HULLIN-DE-BOISCHEVALLIER, (Louis-Joseph), conseiller-référendaire-honoraire de première classe à la cour des comptes, né le 18 janvier 1742, mourut à Paris le 24 mars 1823. On a de lui: I. *Répertoire* ou *Almanach historique de la révolution françoise, depuis l'ouverture de la première assemblée des notables, le 22 février 1787, jusqu'au 22 septembre 1796*; l'ouvrage forme cinq parties, Paris, petit in-12. La première a paru en 1797; la seconde en 1798; la troisième en 1799; la quatrième en 1800; la cinquième en 1802; II. *Répertoire historique de l'empire françois, depuis le rétablissement du culte et la paix d'Amiens, jusqu'au traité de Tilsitt, faisant suite au répertoire ou almanach historique de la révolution françoise*, sixième partie, Paris 1807, petit in-12. Hullin a laissé en outre quelques ouvrages en manuscrit.

HUMBERT (Hubert), né en 1686 au village de Vauclans, diocèse de Besançon, d'honnêtes cultivateurs, qui quoique chargés d'une nombreuse famille ne négligèrent rien pour former leurs enfans à la vertu et à la piété chrétienne. Hubert l'aîné de tous, fit avec beaucoup de succès ses cours d'humanités, de philosophie et de théologie, et s'adonna particulièrement à l'art oratoire afin de satisfaire son goût pour le ministère de la prédication, pour lequel il se sentoit particulièrement appelé. En 1714 il s'associa aux prêtres missionnaires de Besançon, dits de *Beaupré*, et il se fit remarquer par la pénétration de son esprit, la solidité de son jugement et l'étendue de ses connoissances. Il avoit un genre particulier de prêcher qui n'étoit qu'à lui, et il savoit en faire sortir fréquemment des traits frappans d'éloquence bien propres à toucher, à ramener les pécheurs. Quoique par sa vocation il fut principalement destiné à annoncer la parole de Dieu dans les campagnes, il parut aussi souvent dans les villes, soit en mission, ou dans d'autres circonstances, et toujours il attiroit un concours prodigieux d'auditeurs. Les fidèles de toutes les classes n'étoient pas moins empressés de l'avoir pour guide de leur conscience dans le saint tribunal. Il fut encore souvent appelé aux retraites ecclésiastiques, et il y secondoit avec succès les directeurs du séminaire. Ainsi pendant sa longue carrière, il fut l'apôtre des simples fidèles et des pasteurs, et comme il joignoit toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales au zèle et à la science, il eut le mérite de servir long-temps de lumière

et d'exemples à tout le diocèse. Il mourut en 1778 après avoir passé soixante-cinq ans dans la société des missionnaires, dont il fut longtemps le supérieur. Le P. Humbert a publié : I. *Instructions chrétiennes pour les jeunes gens*, in-12, qui ont obtenu un grand nombre d'éditions, et qui se réimpriment toujours : II. *Pensées sur les plus importantes vérités de la religion et sur les principaux devoirs du christianisme*, publiées aussi sous le titre d'*Instructions sur les principales vérités de la religion, adressées par l'évêque de Toul aux fidèles de son diocèse*, aussi très-souvent réimprimées ; III. *Instructions abrégées sur les devoirs et les exercices du chrétien, à l'usage des missions des prêtres missionnaires du diocèse de Besançon*, 1750, in-12 ; IV. *Instructions sur les égaremens de l'esprit et du cœur humain, et sur les vertus nécessaires au salut*, Paris 1770 ; V. plusieurs *Cantiques spirituels* insérés dans les *Recueils de cantiques* à l'usage du diocèse de Besançon. Il a laissé en manuscrit des *Sermons* et plusieurs autres ouvrages.

HUNAULD (François-Joseph), né à Châteaubriant, en Bretagne, le 24 février 1701, embrassa la médecine, et se livra avec zèle à l'étude de l'astronomie. Il fut reçu en 1724 à l'académie des sciences, et voyagea en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, où il se lia avec Boerhaave : plus tard il obtint le titre de membre de la société royale de Londres. Hunauld succéda en 1730 à Duverney, dans la place de professeur d'anatomie au jardin des plantes. Il mourut en 1742. Il a publié plusieurs mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*. Les meilleurs sont : *Recherches anatomiques sur les os du crâne de l'homme* ; d'autres sur l'*Accourcissement* ou l'*alongement du cœur dans la systole* ; des *réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale*. On attribue à Hunauld les ouvrages suivans : I. *Dissertation en forme de lettres au sujet de J. L. Petit sur les maladies des os, suivie du chirurgien médecin*, ou *lettre contre les chirurgiens qui exercent la médecine*, Paris 1726, in-12. Cette dernière lettre paroît-être de Rénéaume de la Garonne ; II. *Nouveau traité de physique sur toute la nature*, Paris 1742, 2 vol. in-12.

HUNTER (Alexandre ou André), célèbre médecin anglois, né à Édimbourg en 1735, étudia son art sous les plus habiles médecins d'Angleterre et de France. De retour dans sa patrie il exerça la médecine avec distinction dans plusieurs villes. Il concourut en 1770 à l'établissement d'une société d'agriculture à York, fit le plan d'un hospice dans cette ville pour les fous, s'occupa beaucoup des maladies de l'esprit, et mourut en 1809. Hunter étoit membre des sociétés royales de Londres et d'Édimbourg. On a de lui le recueil des travaux de la société d'agriculture d'York, sous le titre d'*Essais géorgiques*, 6 vol. in-8, 1803. *Essais sur des cas de démence* ; Une édition de la *Sylva d'Evelyn*, et plusieurs autres écrits utiles.

HUNTER (William), né à Montrose en 1760, étudia la chirurgie pendant quatre ans. Il obtint ensuite un emploi à bord d'un vaisseau de l'Inde, et quitta cette place en 1781 pour entrer au service de la compagnie des Indes

dans le Bengale. Il fut attaché pendant quelque temps à l'établissement médical de cette compagnie, remplit plus tard et successivement les différens emplois d'inspecteur général des hôpitaux dans l'île de Java, devint sécrétaire de la société asiatique, et fut professeur et examinateur au collége de Calcutta. Il étoit associé étranger de la société médicale de Londres et membre honoraire de la société des sciences de Paris. Hunter connoissoit plusieurs idiomes de l'Inde, et il cultiva avec succès la littérature indienne. Il mourut en 1813 après un séjour de trente-huit ans dans les Indes. On lui doit : I. une *Description abrégée du Pégu*, en anglois, Calcutta 1784, in-8, réimprimée à Londres en 1789, in-12, et traduite en françois avec des notes par M. Langlès, sous le titre de *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, Paris 1793, in-8 ; II. un *Traité sur le colera morbus*, maladie qui attaque les Lascars, qui servent sur les vaisseaux de la compagnie des Indes à la place des matelots européens. Il a indiqué un traitement que le succès a presque toujours couronné, 1804, in-folio ; III. *Dictionnaire hindoustany-Anglois*, Calcutta 1808, 2 vol. in-4. On a encore de lui un grand nombre de *Mémoires* sur la littérature indienne, insérés dans le recueil de la société asiatique et dans divers autres ouvrages périodiques.

HURDIS (James), poète anglois, né en 1763 dans le comté de Sussex, mourut en 1801. Il a publié plusieurs opuscules poétiques parmi lesquels on remarque le *Curé de village*, 1788 et 1789; *Adriano* ou le *premier de juin*, 1790; les *Jumeaux orphelins*, etc. Les poèmes d'Hurdis ont paru à Oxford en 3 vol. et ont été plusieurs fois réimprimés. On a encore de lui *Douze dissertations* sur des psaumes et des prophéties, 1801, in-8; des *Remarques* critiques sur divers sujets de littérature et de religion.

HURET (Grégoire), dessinateur et graveur, né à Lyon en 1610, a gravé beaucoup d'après ses propres desseins. Il avoit du talent, et ses estampes ne sont pas sans mérite quoiqu'elles ne soient pas entièrement sans défaut. Huret est mort à Paris en 1670. Il a gravé plusieurs portraits et différens sujets d'histoire, d'après Vouet, Champagne, Bourdon et autres maîtres françois; une *Histoire de la passion* en trente tableaux de sa composition. Cet artiste s'est occupé aussi d'architecture et il a donné sur cet art : I. *Règle précise pour décrire le profil élevé du fust des colonnes*, Paris 1765; II. *Réponse de Grégoire Huret au quatrième article du journal des savans*, 11 mars 1665. Les journalistes n'ayant pas répondu, Huret revint à la charge et publia *cinq Avis donné par G. Huret, aux auteurs du* journal *dit* des savans, *en considération de ce qu'ils sont demeurés sans réplique à sa réponse*, in-4.

HURTAULT (Maximilien-Joseph), célèbre architecte, né à Huningue en Alsace en 1765, de parens pauvres, montra dès son enfance un goût décidé pour les arts; le directeur des fortifications d'Huningue lui apprit les élémens du dessin. Il vint à Paris et travailla d'abord comme tailleur de pierre. Il conduisit ensuite les constructions des bâtimens de la reine à Trianon, et y obtint l'emploi de

Digitized by Google

dessinateur. La révolution lui ayant enlevé cette place, ses connoissances en dessein et en mathématiques le firent employer dans la grosse artillerie; puis il obtint la place de professeur à l'école polytechnique, enfin il devint inspecteur des salles d'assemblée des conseils des anciens et des cinq-cents. Hurtault commença à cette époque une bibliothéque et un cabinet d'architecture où il réunit pendant trente ans les ouvrages les plus précieux et les plus rares qui concernent cet art. Il n'avoit fait dans sa jeunesse que des études foibles, il les reprit sous M. Percier, obtint un prix d'architecture, voyagea en Italie, y séjourna vingt mois, y recueillit et dessina une précieuse collection de monumens et d'édifices de tout genre. Hurtault qui avoit été employé pendant onze ans à l'inspection des travaux qu'on exécutoit aux Tuileries, sous la direction de MM. Percier et Fontaine, fut nommé à son retour d'Italie, architecte du palais de Fontainebleau; il s'occupa d'abord de la construction de la galerie de Diane qui tomboit en ruine, et la mit dans l'état de magnificence où elle est aujourd'hui. Il a ensuite élevé dans le jardin, qui est sous les fenêtres de la galerie, un petit monument, la fontaine de Diane, qui est un modèle de finesse, d'élégance et de goût. Il a encore dessiné à Fontainebleau un jardin des plus agréables dans le style anglois. Il seroit trop-long de nommer ici tous les bâtimens qu'Hurtault a fait construire ou réparer, il suffira de dire qu'il fit élever dans la forêt de Fontainebleau une chapelle avec un porche pour servir d'asile aux voyageurs, et qu'outre les travaux importans qu'il a dirigé dans les bâtimens royaux, il a construit plusieurs édifices ou maisons particulières; on reconnoît dans toutes le caractère gracieux et noble qu'il donnoit à ses moindres ouvrages; on admire surtout sa propre maison, qui est un chef-d'œuvre de simplicité et de goût. Le préfet de la Seine ayant demandé à divers architectes des fontaines pour la ville de Paris, Hurtault présenta la sienne qu'on a vu à l'exposition de 1818. Sa fontaine étoit consacrée à Apollon et aux Muses. Hurtault fut élu membre de l'institut en 1819; il étoit aussi membre du jury de l'école des beaux arts, et fut nommé successivement inspecteur général et membre du conseil des bâtimens civils, puis directeur des travaux de St.-Cloud; il se distingua dans la construction des petits pavillons de la grille de Sèvres, etc. Percier l'avoit proposé pour le remplacer dans l'exécution du monument à élever à la mémoire du duc de Berry; il s'en occupoit lorsque la mort l'enleva, le 2 mai 1824.

HUSCHKE célèbre philologue allemand et professeur d'éloquence à Rostoche, mourut à Grenssen en Thuringe le 18 février 1828, à 68 ans. On a de lui un excellent commentaire sur Tibulle; il est en outre éditeur de plusieurs auteurs anciens.

HUTTEAU (François-Louis), célèbre avocat, né à Malesherbes en 1729, étudia le droit et fut reçu avocat au parlement de Paris; il plaidoit sept à huit causes chaque jour et pouvoit suffir à peine à répondre aux jeunes avocats qui venoient sans cesse le consulter; il montra beaucoup de fermeté pendant les contestations de la magis-

Digitized by Google

trature sous Louis XV, et ne parut point au barreau pendant l'exil du parlement en 1771; il reprit son état lors du rappel de ce corps, fut nommé en 1786 membre de l'assemblée provinciale de la généralité d'Orléans, et développa de grandes connoissances en matière politique. Hutteau élu aux états-généraux, par la ville de Paris fut le seul député du tiers-état de la capitale qui soit demeuré fidèle au roi; il fut aussi le seul de sa députation qui signa les protestations de la minorité de l'assemblée constituante. Sa fermeté souleva contre lui les factieux, il quitta Paris la veille des massacres du premier septembre, et se retira à Malesherbes, où Santerre vint pour l'arrêter en 1793; mais il fut repoussé au milieu de l'assemblée populaire, par le cri universel qu'Hutteau étoit l'avocat, le protecteur et le père des pauvres, et en effet il a honoré son état par son zèle pour la défense des pauvres, son désintéressement et ses talens. Depuis cette époque il a constamment vécu dans la retraite à Malesherbes, où il mourut le 27 juin 1807. On a de lui un grand nombre de *Mémoires* imprimés qui forment une collection de 26 vol. in-4. Louis XVIII a accordé des lettres de noblesse à ses enfans pour récompense de son dévouement pendant la révolution.

HUTTON (James), physicien et philosophe sceptique anglois, né à Edimbourg en 1726. Il s'adonna d'abord aux sciences mathématiques, ensuite il étudia la médecine qu'il abandonna pour se livrer à la pratique de l'agriculture, à l'étude de la minéralogie et de la géologie. Après avoir effectué divers voyages en Angleterre, en Flandres, il revint en Ecosse en 1754 et il introduisit dans une ferme qu'il possédoit dans le comté de Berwick, le nouveau mode d'agriculture qui a fait de si grands progrès dans ce pays; enfin vers 1768 il vint se fixer à Edimbourg pour s'adonner entièrement aux recherches scientifiques. Il est mort le 26 mars 1799. Le professeur Playfair a donné de grands détails sur Hutton et son système dans un ouvrage intitulé: *The Huttonian geology*, qui a été traduit en françois par C. A. Basset ancien bénédictin, sous ce titre: *Explications de Playfair sur la théorie de la terre par Hutton, et examen comparatif des systèmes géologiques fondés sur le feu et sur l'eau, par M. Murray, en réponse à l'explication de Playfair, traduits de l'anglois et accompagnés de notes et planches*, 1815, in-8. Les ouvrages publiés par Hutton, sont: I. *Considérations sur la nature, la qualité et les différences des charbons*; II. *Dissertations sur différents sujets de philosophie naturelle*, 1792; III. *Recherches des principes de la connoissance et des progrès de la raison*, 1794, 3 vol. in-4 où il combat plusieurs doctrines de Locke et penche vers le scepticisme philosophique; IV. *Théorie de la terre*, 1796, 2 vol, in-8. 2.e édition avec beaucoup d'additions, et un nouveau système minéralogique. Ses opinions sont opposées à celles de Werner et autres géologues; il combat aussi le système de Deluc; V. *Dissertation sur la philosophie de la lumière, de la chaleur et du feu*, 1794, in-8; VI. divers *Mémoires* insérés dans les *Transactions* de la société royale d'Edimbourg dont il étoit membre, parmi lesquels on

remarque sa *Théorie de la pluie* qui fut vivement combattue par Deluc.

HUTTON (William), membre de la société des antiquaires d'Edimbourg, né à Derby en 1723, de parens pauvres qui furent obligés de négliger son éducation, et de le placer à sept ans apprenti dans un moulin à soie. A quatorze il entra comme second apprenti chez un de ses oncles fabricant de bas; enfin à vingt-sept il commença à travailler pour son compte, d'abord comme relieur, puis comme libraire. Plus tard il épousa une femme riche, et sans abandonner son commerce il s'occupa d'agriculture. Hutton fut nommé quelques années après commissaire de la cour des requêtes; il occupa cette place dix-neuf ans et obtint alors celle de président de la même cour. A soixante-neuf ans il quitta le commerce et se retira, avec une grande fortune, à Bennet's-hill, près Birmingham. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une santé robuste, et mourut en 1315 à quatre-vingt-douze ans. On a de lui : I. *Histoire de Birmingham*, in-8, 1779. Cet ouvrage qui a eu quatre éditions, passe pour une des meilleures histoires topographique, et mérita à Hutton l'honneur d'être nommé, en 1782, membre de la société des antiquaires d'Edimbourg. Il avoit cinquante-six ans lorsqu'il publia cet ouvrage, le premier qui soit sorti de sa plume; II. *Voyage de Birmingham à Londres*, *entre-mêlé d'anecdotes*, 1785, in-12; III. *Cour des requêtes*, *description de ses attributions*, *utilité et pouvoir*, 1786, in-8; IV. *Histoire des tribunaux de canton* (*Hundred-Court*), 1787, in-8; V. *Histoire de Blackpool*, *dans le comté de Lancastre*; VI. *Bataille de Boswthon-field* (en 1485), *avec un plan descriptif*, 1788, in-8; VII. *Dissertation sur les jurés*, 1789, in-8; VIII. *Histoire de Derby*, 1790, in-8; IX. les *Barbiers* ou la *Route des richesses*, poème, 1793, in-8; X. *Edgar* et *Elfrida*, poème, 1794, in-8; *Remarques sur le nord du pays de Galles*, 1800, in-8; XII. *Histoire de la muraille des Romains*, 1801, in-8, 2.^e édition avec des additions par Nichols, 1803; XIII. *Voyage à Scarborough*, 1803, in-8; XIV. *Poèmes* et *Contes*, 1804, in-8; XV. *Voyage par mer aux bains de Coatham*, *dans le comté d'York*, 1810; in-8. Les ouvrages de Hutton offrent beaucoup d'intérêt sous le rapport de l'exactitude; il a visité plusieurs fois à pied tous les pays qu'il décrit.

HUTTON (Charles), né à Newcastle-sur-Tyne en 1737, de parens pauvres, fut élevé dans une école de village où il apprit seulement à lire, à écrire, un peu de latin et les élémens de géométrie. Il devint lui-même maître d'école, quitta cet emploi et son village en 1760 pour se rendre à Newcastle; s'appliqua aux mathématiques et publia plusieurs ouvrages, tous en anglois; son traité sur l'arpentage lui donna l'entrée de la société royale de Londres. Hutton fut nommé professeur à l'académie royale militaire de Wolwich et occupa cette place jusqu'en 1807 qu'il la résigna; le gouvernement lui accorda une pension considérable. Il mourut à Londres en 1823. Ses principaux ouvrages sont : I. *A treatise on mensuration*, 1768, in-4; II. *Elements of the conic sections*, 1777, in-8;

Digitized by Google

III. *Tables des logarithmes*, 1785, in-8, 5.e édition, 1811; IV. *Mathematical and philosophical dictionary*, 1796, 2 vol. in-8; V. *Nouveau cours de mathématiques pour les cadets de l'académie royale militaire*, 1798, 2 v. in-8; un troisième a paru en 1811. Hutton a aussi publié en 1812 trois volumes de *Mélanges* sur divers points des sciences mathématiques.

HUVIER DES FONTENELLES (Pierre-Marie-François), né à Coulommiers, en Brie, fut élevé au collége royal de Juilly, et entra dans la congrégation de l'oratoire, où il passa plusieurs années. Il la quitta en 1780 pour aider son père, bailli de Coulommiers et subdélégué de l'intendance. Huvier des Fontenelles ayant profité des leçons et des exemples d'un père très-instruit, auroit été un excellent administrateur; mais son aversion constante pour les principes révolutionnaires, l'empêcha d'accepter aucune place avant la restauration. Il consacra tous ses instans aux lettres. Il habitoit le village de Mouroux dont il étoit maire, et où il mourut le 21 octobre 1823 à 66 ans. Huvier des Fontenelles avoit été un des otages de Louis XVI. On a de lui: *Les soirées amusantes*, ou *Entretiens sur les jeux à gages et autres*, Paris 1788. Nouvelle édition, 1790, in-12. Il a publié les brochures anonymes suivantes: I. *La Targétade*, tragédie-parodie d'*Athalie*, Paris 1791, in-8, contre Target, du comité de révision de la constitution de 1791; II. *Les remontrances du parterre, etc., par M. Bellemare, ci-devant commissaire général de police à Anvers, réfutées par M. H. D., otage de Louis XVI*, Paris 1814, in-8.

HYDER-ALY ou HAIDER-ALY, né vers l'an 1718, étoit fils de Feth-Mohamed, commandant de la forteresse de Kolar, et montra dès le bas-âge un caractère si impétueux et si impatient de tout joug qu'il ne put jamais apprendre à lire ni à écrire; mais il y suppléa par une mémoire prodigieuse. A peine fut il en âge de porter les armes qu'il entra comme volontaire dans une compagnie appartenant à son frère aîné, et bientôt il donna une si haute idée de ses talens militaires, que le premier ministre du rajah Maïssour lui confia le corps qui avoit été commandé par son père. Dès 1740 il épousa la fille d'un commandant de place, de laquelle naquit vers 1749, le malheureux Tippoo-Saïb. Ayant hérité par la mort de son frère d'un territoire qui avoit appartenu à Mohamed, il conçut le projet de s'agrandir et il s'empara d'abord de Bangalore dont le petit souverain vivoit pourtant en parfaite intelligence avec son protecteur, ensuite du riche canton du petit Balapour, toujours avec le consentement du rajah; enfin il repoussa plusieurs fois, à la tête des armées de l'empire, les Mahrattes ennemis acharnés des Maïssouriens; cependant comme il avoit gardé pour lui ses premières conquêtes et qu'il augmentoit toujours ses richesses par les prises qu'il faisoit sur l'ennemi, le ministre s'apperçut mais trop tard des projets ambitieux de son protégé, et il résolut de s'emparer de sa personne par la trahison; il l'invita donc de se rendre à Séringapatnam, dans les termes les plus affectueux, et cependant avec le projet de le faire assassiner. Hyder averti par les intelligences qu'il entretenoit

à la cour, du piège qu'on lui tendoit, se rendit à l'audience du ministre, mais avec des forces capables d'en imposer, de sorte que le projet que celui-ci avoit formé, ne put s'effectuer. Toutefois Hyder n'osa pas se représenter à une nouvelle audience, craignant d'être victime de mesures mieux prises. Sous différens prétextes il évita donc de reparoître; mais quelques jours après il fit enlever par ses troupes le ministre avec toute sa famille. Cette mesure vigoureuse répandit l'alarme dans le palais du foible rajah devant lequel il eut encore la hardiesse de se présenter pour lui offrir ses hommages; mais il n'eut pas besoin de rien demander. Le rajah lui offrit la place de celui qu'il avoit enlevé, avec le titre de béhâdour. Le souverain s'estima trop heureux de recevoir de son nouveau ministre un acte qui lui garantissoit, ainsi qu'à ses descendans la souveraineté du Maïssour : cet événement eut lieu en 1759. Le premier acte d'Hyder-Aly fut d'envoyer son rival disgracié dans la forteresse de la ville avec ses deux fils, et il leur fit payer régulièrement une pension. Peu soupçonneux, quoiqu'il y eut dans la cour du souverain un parti assez fort contre lui, il n'y prit aucune attention; il envoya même 5000 hommes, l'élite de ses troupes, au secours de M. de Lally qui étoit assiégé dans Pondichéry, et il continua de résider dans une maison de plaisance à une lieue de Séringapatam, avec une garde de 300 cavaliers seulement; mais qui lui étoient dévoués à toute épreuve. Cependant l'armée mahratte reparut sur le territoire Maïssourien vers le mois de juin 1760; Hyder crut d'abord qu'elle venoit exiger le tribut que le pacifique rajah payoit depuis plusieurs années; mais le trop confiant général apprit que son prince vouloit sortir de tutelle, et qu'il avoit appelé lui-même les Mahrattes à son secours. Il n'eut que le temps de prendre la fuite avec le peu de troupes qui lui restoient, et il laissa derrière lui ses trésors et sa famille; enfin arrivé dans sa forteresse de Bangalore il s'empressa de rappeler les troupes qu'il avoit envoyées au secours du gouverneur françois de l'Inde, et il fit écrire à tous les gouverneurs de sa dépendance pour leur ordonner de venir le joindre sur-le-champ avec les troupes dont ils pourroient disposer, et elles lui suffirent pour repousser l'armée que le rajah du Maïssour avoit envoyé à sa poursuite. Lorsqu'il eut réuni toutes ses forces il se présenta devant Séringapatam dont on lui ouvrit les portes en 1761. Le rajah lui rendit son premier emploi et ne conserva qu'une vaine représentation. Hyder s'empara de toute l'autorité et le tint confiné dans son palais sous bonne garde, ne lui laissant que le droit de délivrer quelques diplômes, et de mettre son nom sur la monnoie. Ce malheureux prince termina sa triste carrière, après sept ans de captivité, dans le mois d'avril 1766. Mais revenons à Hyder, après avoir usurpé le pouvoir du souverain, il s'empara des états et des trésors de plusieurs princes ses voisins, et se fit reconnoître roi de Canara et de Courga, et prince de Bednore; toutefois son ambition excita contre lui plusieurs conspirations qui lui firent commettre beaucoup de cruautés, et une nouvelle

Digitized by Google

invasion de l'armée des Mahrattes qui prétendoient avoir été appelés par les grands de Bednore, et qui ne vinrent dans le fait que pour piller et obtenir de nouveaux tributs. Trop foible pour leur résister en rase campagne, il se vit obligé de se retrancher dans un camp défendu par une nombreuse artillerie, et il ne parvint à obtenir leur retraite, qu'après avoir compté environ 15 millions de fr. au général ou à ses lieutenans. Alors il dirigea son armée vers les côtes de Malabar où il fit encore de grandes conquêtes et ramassa des trésors immenses. Les anglois alarmés de sa puissance lui suscitèrent de nouveaux ennemis; mais Hyder-Aly qui joignoit une habile politique à une valeur indomptée, déploya dans cette nouvelle guerre de grands talens, et l'on vit avec surprise l'un des peuples les plus civilisés de l'Europe, trouver un rival redoutable dans un chef de bandes indiennes. Nous ne le suivrons pas plus loin dans ses expéditions, quelquefois vaincu, plus souvent vainqueur, il abusa de sa fortune et massacra impitoyablement ses ennemis, malgré les remontrances des François qu'il avoit attirés dans ses armées et qui ne contribuèrent pas peu à les discipliner. Il faut ajouter qu'il sut gouverner comme il avoit su conquérir; il administra la justice avec une grande impartialité, encouragea l'agriculture et le commerce, et se montra constamment indulgent envers ses sujets. Il est mort d'un ulcère à la nuque, dans la ville d'Arcate, le 7 décembre 1782, laissant sa souveraineté à Tippoo-Saïb et à Kerym-Saïb, ses deux enfans légitimes, qui lui firent élever un monument magnifique à Séringapatam. Sa vie a été écrite sous le titre : d'*Histoire d'Hyder-Ali-Kan* ou *nouveau mémoire sur l'Inde*, *par maître de la Tour*, Paris 1783, 2 vol. in-12. On trouve aussi de très-grands détails sur ce conquérant dans les *Essais historiques sur le midi de l'Inde*, etc. *par le colonel Mark Wilks*, Londres 1811 et 1817, 3 vol. in-4, ouvrage remarquable par l'immensité des recherches et par l'exactitude.

I

IABLONOWSKI (Wladislas), général polonois, né en Pologne en 1769, d'une famille noble, fut envoyé en France à l'école militaire pour y achever ses études. Il en sortit en 1789 et fut nommé lieutenant dans le régiment royal allemand; il entra dans l'armée nationale polonoise à l'époque de la proclamation du 3 mai, et fit avec distinction les campagnes de 1793 et 1794, contre les Russes. Iablonowski revint prendre du service en France en 1798; il entra d'abord dans l'armée françoise en Italie, commanda ensuite une des légions polonoises formée par le général Dumbrowski, fut nommé adjudant-général en 1799 et continua de servir jusqu'à la paix d'Amiens. Il s'embarqua à Toulon avec la légion polonoise qu'il commandoit à l'époque de l'expédition de Saint-Domingue, rejoignit la flotte aux îles Canaries, partagea le désastre de l'armée françoise et périt avec presque tous ses polonois.

IAKUBOWSKI (Vincent), savant polonois, né dans le Palatinat de Cracovie en 1751; il fut nommé recteur à Gora et mourut à

Digitized by Google

Varsovie en 1826 à 73 ans. On a de lui : I. *Avis au peuple*, traduit de Tissot, 2 vol.; II. *Pensées de Pascal sur la religion*, traduites du françois en polonois, ouvrage qui n'a pas encore été imprimé; III. *Poésies latines ;* IV. *Sermons de dimanche ;* V. une très-bonne traduction en vers polonois du dixième, onzième et douzième livre de l'*Eneïde* de Virgile, servant de complément à la traduction du littérateur polonois Dmochowski.

IERZMANOWSKI (Jean Paul), né en 1737, d'une famille noble et ancienne, fut constamment élu aux diètes de Pologne, depuis 1754, jusqu'en 1791. Il improvisoit ses discours, parloit avec véhémence et exerçoit une grande influence sur l'assemblée. Il montra la plus grande énergie contre les violences que trois Puissances usurpatrices exercèrent dans ce temps, contre ce malheureux pays, et malgré les persécutions et les dangers que cette résistance lui fit éprouver, il n'a jamais voulu signer le traité de partage. Il est mort en 1802 après avoir eu la douleur d'être témoin une seconde fois de l'anéantissement de sa patrie.

IETZELER (Christophe), né à Schaffhouse en 1734, fut d'abord pelletier; mais il quitta bientôt cet état pour se livrer à l'étude des mathématiques; il se rendit à Berlin pour prendre des leçons du célèbre Euler, fit de grands progrès sous un tel maître et voyagea en France, en Allemagne et en Angleterre. De retour dans sa patrie il y fut nommé architecte de la ville, et en 1775 on lui confia la chaire de mathématiques au gymnase de Schaffhouse. Il y établit une maison d'orphelins, à la fondation de laquelle il employa la plus grande partie de sa fortune, en publia le *plan*, et mourut dans sa patrie en 1791. On a encore de lui une *Description du nouveau pont de Schaffhouse.*

IEZIERSKI (François abbé), né en Pologne, mort en 1807. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, tous anonymes, en voici les principaux : I. *Des interrègnes et des élections en Pologne, depuis la mort de Sigismond Auguste jusqu'à nos jours*, Varsovie 1790; II. *Quelqu'un qui écrit de Varsovie*, 1790; III. *Catéchisme sur les mystères du gouvernement de Pologne, vers l'an 1735, par Sterne, traduit de l'anglois en françois, et de celui-ci en polonois par Iezierski*, Varsovie 1790, in-8; IV. *Observations de Jérôme Kutazinski, gentilhomme de Lukow, sur les roturiers*, Varsovie, 1790, in-8; V. *Extrait de la chronique de Witykind, traduit par Grégoire de Slupia* (vivant vers 1375), Varsovie 1790, in-4; VI. *Notice sur l'union de la Pologne et de la Lithuanie, dans l'esprit de l'égalité et de la liberté*, Varsovie 1790, in-8; VII. *La journée du 3 mai*, 1791, Varsovie 1791; VIII. *Recueil des traités, conventions et autres pièces publiques entre la Pologne et les Puissances étrangères, de 1764 à 1791*, Varsovie, 2 vol., in-8; IX. *Goworck* aux *armes de Rawicz, Palatin de Sandomir*, roman historique, Varsovie 1789; X. *Rzepicha, mère des rois et femme de Piast, monarque païen de la Pologne*, roman historique, Varsovie 1790.

IEZIERSKI, castellan de Lukow, né dans l'ancien Palatinat de Poldaquie, prit une part ac-

Digitized by Google

tive à la révolution de Pologne, et mourut en 1826. Ses principaux ouvrages sont : I *Du règne successionel en Pologne*, Varsovie, 1790 ; II. *Iezierski écrit comme il pense;* III. *Copie d'une lettre à un certain anglois*, Varsovie 1791.

IGNARRA (l'abbé Nicolas), savant antiquaire, né à Pietrabianca, près de Naples, en 1728. Il entra à dix ans dans le collége ou séminaire, dit Urbano du cardinal Spinelli, alors archevêque de Naples, y étudia les lettres et les sciences, et fit de si grand progrès qu'à vingt ans il fut chargé d'enseigner la langue grecque et la poésie aux élèves du même séminaire. Il prit les ordres sacrés à vingt-cinq ans. Charles III ayant créé en 1755 la fameuse académie herculanèse, et voulant la composer des littérateurs les plus instruits de son royaume, choisit Ignarra pour un des quinze membres qui composèrent d'abord cette académie. Il fut nommé en 1763 pour remplacer Mazzocchi à l'université royale, dans la chaire d'interprétation de l'écriture sainte. Ignarra devint directeur de l'imprimerie royale en 1782, et deux ans après précepteur du prince héréditaire, François de Bourbon. Il obtint un canonicat à la cathédrale; mais il refusa plus tard l'archevêché de Reggio prétextant son incapacité. Eloigné de toute ambition, l'abbé Ignarra se concilia l'estime et la bienveillance du roi Charles III et de toute la famille royale; il se vit aussi honoré de la considération d'hommes illustres par leur rang ou par leurs lumières, tant nationaux qu'étrangers. Il étoit doux, affable, obligeant pour tout le monde et très-charitable pour les pauvres. Son séjour à la cour n'affoiblit point sa piété, et sa conduite fut toujours exempte de reproches. Ignarra perdit, à 70 ans, subitement la mémoire, usée sans doute par le travail excessif auquel il s'étoit livré toute sa vie, ne se resouvenant pas même du nom de ses parens, de ses amis, du titre de ses livres, etc. Il vécut dix ans dans cette seconde enfance, et mourut à Naples à 80 ans, le 6 août 1808. Sa vie a été écrite par Joseph Castaldi. Les principaux ouvrages de l'abbé Ignarra sont : I. *De palæstrâ neapolitanâ commentarium*, Naples 1770 ; II. *Doctissimi Mazzocchi vita*, Naples 1778; III. *De fratriis neapolitanis ;* IV. *Opusculi*, Naples 1807. Ce volume contient des dissertations, des inscriptions, des vers latins et des lettres à divers personnages.

ILDELFONSE DE SAINT-CHARLES (le P.), né à Rome vers 1709, de la famille des Tarditi, entra chez les élèves réguliers des écoles pies, et fut d'abord employé dans quelques colléges de son institut ; mais bientôt son mérite le fit choisir pour précepteur du fils de Jacques II roi d'Angleterre, Charles Edouard, plus connu sous le nom de *prétendant* ou *duc d'Yorck* qui devint depuis cardinal. Le P. Ildefonse occupa les emplois les plus honorables de son ordre, même celui d'assistant général; Il fut aussi recteur du collège *de Propagandâ fide*, mais il s'en démit dans ses dernières années et se retira dans la maison du noviciat de son ordre à Saint-Laurent in Borgo, où il mourut le 30 novembre 1790. Le pape Benoît XIV l'avoit employé en plusieurs circonstances pour son travail personnel, et l'avoit chargé de tra-

Digitized by Google

duire de l'italien en latin les *Edits pontificaux* et *Lettres pastorales* qui devoient entrer dans la collection complette de ses œuvres.

IMBERT (Guillaume), naquit à Limoges en 1752; son père le fit entrer fort jeune dans l'ordre de Saint-Benoît, mais peu de temps après avoir fait profession il réclama contre ses vœux, qu'il n'auroit pas dû prononcer puisqu'il ne vouloit pas les observer; il alléguoit qu'il y avoit été forcé, et la protection de personnes puissantes lui obtint d'être sécularisé bien avant la révolution. Lorsqu'elle éclata il en embrassa la cause avec chaleur, fut nommé officier municipal à Limoges, et persécuta tous ceux qui ne pensoient pas comme lui. Imbert mourut à Paris en 1803. On a de lui: I. *Etat présent de l'Espagne et de la nation espagnole*, traduit de l'anglois, 1770, 2 vol in-12. Cet ouvrage fut supprimé dans le temps; II. *La philosophie de la guerre*, *Extrait des mémoires du général Lloyd*, *traduit par un officier françois*, 1790, in-12; III. *Correspondance littéraire secrète*, 1774 à 1793. Imbert s'y livre à son penchant pour la satire, et il attaque les personnes les plus respectables, comme les choses les plus sacrées. On avoit commencé une réimpression de cet ouvrage sous le titre de *Correspondance secrète*, *politique et littéraire*, ou *mémoires pour servir à l'histoire des cours*, *des sociétés et de la littérature en France depuis la mort de Louis XVI*, Londres, Maestricht, 1787, 1790, 18 vol. in-12, qui ne vont que jusqu'aux premiers jours d'octobre 1785.

IMBERT COLOMÈS (Jacques), né à Lyon en 1725, d'une ancienne famille de commerce. Il étoit premier échevin à Lyon en 1788, et montra le plus grand zèle pendant ce rigoureux hiver; ses soins procurèrent la farine et les provisions nécessaires aux habitans de cette cité. Imbert en étoit commandant en 1790 en l'absence du prévôt des marchands, et s'opposa de tout son pouvoir aux troubles qui éclatèrent à cette époque; il montra la plus grande fermeté et un sang froid à l'épreuve de tout danger; mais voyant ses efforts inutiles et sa tête menacée, il quitta la ville et échappa avec beaucoup de peine à la fureur de la populace. Il se réfugia à Bourg où il fut bien accueilli, ensuite il revint secrètement à Lyon où il se trouvoit au moment du siège; ayant reçu une mission qui l'en éloigna, il ne put y rentrer. Imbert émigra alors, se retira dans le Piémont et voyagea aussi en Allemagne, en Russie; il revint en France en 1797, comme un des commissaires secrets des Bourbons. Quoique Imbert fut bien connu pour être dévoué à la famille royale, et qu'il fut inscrit sur la liste des émigrés, il fut cependant nommé député du département du Rhône au conseil des cinq-cents; il se fit remarquer dans cette assemblée par une dénonciation contre le directoire exécutif, relativement à la violation du secret des lettres. Imbert combattit constamment les révolutionnaires, mais le 18 fructidor le fit porter sur la liste de déportation; il parvint à s'y soustraire et se réfugia en Allemagne. Il fut du petit nombre des proscrits auxquels le gouvernement consulaire ne permit pas de rentrer en France après la révolution du 18 brumaire; en 1801 Buonaparte le fit arrêter à

Digitized by Google

Bareuth et fit saisir ses papiers qui furent publiés sous le titre de *Papiers saisis à Bareuth*. Ayant recouvré sa liberté, il rejoignit Louis XVIII en Angleterre, et mourut à Bath en 1809.

IMPERIALI (Jean-Vincent), littérateur et poète, né à Gènes vers la fin du 16.e siècle d'une des premières familles de cette ville; son père Jean Imperiali fut élu doge en 1617. Cette dignité ouvrit à son fils la carrière des emplois publics, et il fut d'abord ambassadeur en Espagne, puis amiral. Dans ces divers emplois il rendit d'importans services à sa patrie, et purgea les côtes des pirates qui les infectoient. Son affabilité et ses autres qualités l'ayant rendu l'idole du peuple, le sénat le bannit, craignant qu'il ne voulut s'emparer de l'autorité. Imperiali supporta son exil avec courage et l'adouçit par la culture des lettres. Il obtint ensuite son rappel, et mourut dans sa patrie dans un âge fort avancé en 1645. Il étoit membre de la plupart des académies italiennes qui florissoient de son temps. On lui doit: I. *Lo stato rustico*, poème (*in versi sciolti*), Gènes 1611, Venise 1613, in-12; II. *Il Ritratto del Cazalino abbozzato poëma in-quarta rima*, in-4, sans date ni indication de lieu d'impression, Bologne 1637 même format; III. *Gl'indovini pastori; la santa Teresa;* IV. *I funerali del cardinale orazio Spinola;* V. *Cento discorsi politici*, etc. On a encore de lui une édition de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, Gènes 1604, in-12, avec de nouveaux argumens à la tête de chaque chant; on le croit aussi l'éditeur des *Opere spirituali* du chanoine Bat. Vernacia son compatriote.

INCHBALD (mistriss Elisabeth.) *Voyez* le Supplément fin du tome X, page 612.

INÈS DE CASTRO, célèbre par sa beauté et ses malheurs, étoit issue d'une maison illustre de Castille et fut placée auprès de la princesse Constance, femme de Don Pedre, lorsqu'il n'étoit encore qu'infant et auquel elle inspira une passion violente. Constance succomba, dit-on, au chagrin qu'elle en éprouva, et Don Pedre qui ne pouvoit espérer le consentement de son père Alphonse IV, roi de Portugal, épousa secretement Inès. Les courtisans redoutant l'influence que l'élévation de cette princesse donneroit à ses frères Alvarès et Ferdinand, peignirent à Alphonse cette union comme trop inégale, et lui firent sentir la nécessité de la rompre. Ce prince n'ayant rien pu obtenir de son fils se rendit à Coimbre, où Inès vivoit paisiblement, espérant arracher par des menaces, ce que Don Pèdre refusoit à ses vœux; cependant touché de la beauté de cette jeune épouse, et attendri à la vue de ses enfans, il céda au mouvement de la nature et se retira sans avoir rien conclu; mais les courtisans qui avoient résolu la perte d'Inès détruisirent bientôt cette disposition favorable et le décidèrent même à la faire assassiner. Trois d'entr'eux se chargèrent de cette odieuse commission et la poignardèrent en 1344, entre les bras de ses femmes. Don Pedre furieux prit les armes contre son père et ravagea les provinces où se trouvoient les biens des meurtriers de son épouse; mais les larmes et les instances de sa mère, parvinrent à le faire rentrer dans le devoir; toutefois il conserva au fond du cœur la plus

Digitized by

ardente soif de vengeance. Alphonse étant mort en 1357, Don Pedre monta sur le trône, et un des premiers actes de son pouvoir, fut de réclamer les assassins d'Inès, qui s'étoient refugiés en Castille et qui lui furent livrés par le souverain de ce pays. Il les fit périr dans les plus horribles supplices; ensuite il fit exhumer le corps d'Inès qu'il fit revêtir d'ornemens royaux, et il enjoignit aux grands de la reconnoître pour reine; enfin il fit déclarer habiles à succéder au trône les enfans qu'il avoit eus de ce mariage. Après cette cérémonie il fit élever deux superbes mausolées dans le monastère royal d'Alcobaca, l'un pour lui, l'autre pour Inès, et il ne cessa de la pleurer jusqu'à sa mort. Cet évènement a fourni un bel épisode à Camoens pour sa Lusiade, et un sujet de tragédie très-intéressant à la Mothe. M. Forbin a essayé de faire revivre le souvenir de cette illustre victime dans un tableau qu'il a présenté à l'exposition de 1817. Il a paru encore une nouvelle tragédie sur ce sujet, sous le titre de *Pierre de Portugal*, représentée au théâtre françois.

INNÈS (Louis), né vers 1650 d'une famille noble d'Ecosse, se trouvoit principal du collége des écossois à Paris, lorsque Jacques II roi d'Angleterre vint chercher un asile dans cette capitale. Innès devint alors aumonier de la reine et secrétaire d'état pour les affaires des Ecossois. On lui attribue la rédaction des *Mémoires* écrits par Jacques II et que ce monarque avoit déposé l'année de sa mort en 1701, au collége des écossois. Cet ouvrage long-temps conservé manuscrit a été imprimé par les soins du docteur Clarke bibliothécaire ordinaire du prince, Londres 1816, 2 vol. in-4, et traduit en françois par J. Cohen ancien censeur royal, Paris 1819, 4 vol. in-8.

INNES ou INNÈS (Thomas), d'une famille noble d'Ecosse, vint faire ses études à Paris et embrassa l'état ecclésiastique; il fut nommé principal du collége des Ecossois à Paris, où il mourut à 82 ans en 1744. On lui doit un ouvrage très-savant en anglois, intitulé *Essai critique sur les anciens habitans des parties septentrionales de la Grande-Bretagne* ou *d'Ecosse, contenant l'histoire des romains et des bretons qui ont habité le pays compris entre les deux murailles, dont l'une fut construite par Lollius Urbicus au nord, et l'autre par l'empereur Sévère*, Londres 1729, 2 vol. in-8. On trouve des détails curieux et étendus sur cet ouvrage dans plusieurs numéros du *Journal des savans* de l'année 1764.

IRSON (Claude), grammairien et juré teneur de livres, né en Bourgogne au 17.^e siècle, mort probablement à Paris dans un âge avancé; mais on en ignore l'époque. On a de lui : I. *Nouvelle méthode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue françoise*, Paris 1656, 1662, in-8; II. *Méthode abrégée et familière, extrait du précédent*, 1667, in-12; III. *Aritmétique universelle et raisonnée*, Paris 1672, in-4. L'auteur en fit paroître un *Abrége* en 1695, in-12; IV. *Méthode des comptes en parties doubles*, Paris 1678, in-folio.

ISOLANI (Marie-Joseph), né à Bologne en 1686, d'une famille distinguée, entra dans la congrégation de l'oratoire en 1705, y pratiqua toutes les vertus chré-

Digitized by Google

tiennes et religieuses, et mourut saintement à Bologne en 1756. Ce religieux a rassemblé grand nombre de *Mémoires sur les vies des saints, des bienheureux et des plus illustres serviteurs de Dieu*, dont il forma des recueils cités souvent comme autorité. Le P. Isolani a publié I. *Vita di Anna-Maria Calegari Zucchini, Bolognese*, Bologne 1742; II. *Vita del P. Luigi Fenaroli, prete dell' oratorio di Bologna*, Brescia 1759. Il a laissé un grand nombre d'ouvragesde piété en manuscrits, conservés dans la bibliothèque des pères de l'oratoire de Bologne. Le P. Barbieri a publié sa vie en italien, Venise 1751.

ISLA. *Voyez* le Suppl. fin du tome X, page 612.

ITURBIDE (don Augustin de), né en 1784 à Yucatan, dans le Mexique, d'une famille considérable du pays, qui lui fit donner une éducation soignée; cependant il n'étoit en 1810 que lieutenant au régiment de Valladolid; mais il obtint un avancement rapide en combattant les divers chefs d'insurgés, jusqu'à ce qu'il se mit lui-même à la tête de l'insurrection en 1820, époque où la constitution des cortès avoit été proclamée en Espagne, et où le parti de l'indépendance qui n'avoit jamais été qu'incomplettement battu au Mexique, sentit ranimer toutes ses espérances. Effectivement au bout de quelques mois il avoit affranchi presque tout le pays de la domination espagnole, et il bloquoit la ville de Mexico dernier refuge du vice-roi espagnol, lorsque le lieutenant-général Odonoju envoyé d'Europe avec pleins pouvoirs, eut la foiblesse, étonné de l'état où il trouvoit le pays, de signer la convention de Cordova qui, tout en réservant le sceptre du Mexique aux Bourbons d'Espagne, consommoit pleinement la séparation de ce pays, d'avec la mère-patrie. Ce traité ouvrit dans le mois de septembre 1821, les portes de Mexico à Iturbide qui prenoit alors le titre de premier chef de l'armée impériale mexicaine des *Trois garanties, l'Indépendance, la Religion, l'Union.* Il devint d'abord président de la régence ou junte de gouvernement, qui fut établie ensuite de ce traité; mais se voyant entravé par le parti républicain qui étoit considérable, et menacé de perdre le commandement de l'armée, qu'une commission vouloit faire déclarer incompatible avec l'exercice du pouvoir exécutif, il prépara un mouvement militaire semblable à celui que la journée du 18 brumaire vit réussir à Saint-Cloud, et il se fit déclarer empereur sous le nom d'*Augustin I* le 18 mai 1822; toutefois en paroissant hésiter afin qu'on semblât lui faire violence; il fut décidé en même temps que la couronne seroit héréditaire dans sa famille. Dès ce moment il devint odieux au parti républicain, et le système despotique qu'il adopta contribua encore à aigrir les esprits; enfin deux officiers supérieurs de son armée, qui avoient des griefs contre lui, donnèrent le signal de la révolte et leur exemple fut bientôt suivi de plusieurs autres qui se réunirent pour proclamer la souveraineté du peuple et réclamer le rétablissement du congrès qu'Iturbide avoit dissous de sa propre autorité. Alors il se décida à marcher contre cette portion de l'armée qui menaçoit son pouvoir; mais au lieu de combattre il se mit à négo-

cier et consentit d'abord, à convoquer un nouveau congrès. Pendant ce temps la plupart des officiers dont il avoit avancé la fortune, se montroient à l'envi les plus prompts à l'abandonner. Menacé d'une défection générale Iturbide prit le parti de rappeler le congrès qu'il avoit dissous par la violence, et d'abdiquer la couronne le 20 mars 1823, en demandant l'autorisation de s'exiler de son pays natal. Le congrès se montra généreux à son égard; le délai qu'il demandoit pour régler ses affaires lui fut accordé et on lui alloua une pension de 25,000 piastres pendant sa vie, pourvu cependant qu'il établit sa résidence dans quelque partie de l'Italie. Iturbide mit à la voile pour l'Europe le 11 mai et débarqua à Livourne; il fixa d'abord sa résidence aux environs de cette ville, mais sentant qu'il étoit sous la main de la diplomatie de la sainte alliance, ou peut-être méditant déjà de nouveaux desseins, il partit inopinément pour l'Angleterre. Le congrès mexicain en apprenant son départ rendit un décret en date du 28 avril 1824, qui le déclaroit traître et proscrit, et portoit que s'il paroissoit sur un point quelconque du territoire, il seroit considéré comme ennemi public de l'état. Iturbide trompé par cette inquiétude qui tourmente assez ordinairement ceux qui ont vu le souverain pouvoir échapper de leurs mains, ne tarda pas de concevoir le téméraire dessein de faire une tentative pour le ressaisir. Il avoit singé Buonaparte au 18 brumaire et dans son abdication, il voulut encore l'imiter dans son expédition des cent jours. Le Mexique après la chûte du gouvernement impérial avoit adopté une constitution républicaine, et paroissoit jouir d'une certaine prospérité; cependant sur la foi de quelques lettres particulières et de quelques articles de journaux, ou plutôt tourmenté par une ambition inquiète, Iturbide se persuada que les mexicains regrettoient sa monarchie et le recevroient comme un libérateur; il s'embarqua donc pour le Mexique sur un brigantin anglois, le 11 mai 1824, avec sa femme, deux de ses enfans, un neveu et un polonois nommé Charles Beneski, en qualité de secrétaire, et il arriva en vue du port de Soto la Marina le 14 juillet; ayant débarqué, il fut reconnu et arrêté comme cet autre malheureux imitateur de Buonaparte, qui vint tomber sur les côtes de la Calabre; il éprouva le même sort et fut fusillé par ordre du congrès qui lui accorda cependant le temps convenable pour se préparer à mourir en chrétien. Avant de subir son arrêt il adressa aux soldats et au peuple une allocution où il leur recommandoit l'amour de leur patrie, l'observation de leur sainte religion, la subordination et l'obéissance envers leurs chefs, et il leur déclaroit qu'il étoit venu à leurs secours, et qu'il recevroit la mort avec gloire et non en traître. Il fut enterré sans honneurs, mais au milieu des marques de la pitié publique. Le congrès déclara qu'on assigneroit à sa veuve une pension de 8000 piastres, à condition qu'elle n'habiteroit que les Etats-Unis ou la Colombie, et elle s'est décidée pour Baltimore où elle est arrivée vers le milieu du mois d'octobre. Pendant son séjour en Toscane, Iturbide avoit composé des *Mémoires* qu'il remit avant son départ à un anglois nommé

Digitized by Google

nommé Quin, qui les publia la même année; mais l'auteur y parle beaucoup trop avantageusement de lui-même; la rédaction d'ailleurs en est diffuse, dénuée d'intérêt, et le style manque de chaleur et d'élévation; cependant ils ont été traduits en françois, sous ce titre *Mémoires autografes de D. Augustin Iturbide, ex-empereur du Mexique, contenant les détails des principaux événemens de sa vie publique, avec une préface et des pièces justificatives*, Paris 1824, in-8. On a aussi publié sous son nom, mais l'authenticité en paroît plus que douteuse, un roman historique intitulé l'*Illustre portugais* ou les *Amans conspirateurs*, traduit de l'espagnol, Paris 1825, 2 vol. in-12. On trouve encore une notice assez étendue sur Iturbide dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, année 1826, première partie.

J

JACOTIN (le colonel), chef de la section topographique de la guerre, né vers 1763, fut attaché dès l'âge de 18 ans au cadastre de la Corse, sous les ordres de son oncle. Bastia ayant été obligé de capituler en 1794, il revint en France, et y resta jusqu'au moment de l'expédition d'Egypte, où il suivit son oncle qui avoit été mis à la tête des ingénieurs-géographes. Celui-ci ayant été assassiné lors de l'insurrection du Caire, le colonel Jacotin fut nommé directeur du corps des ingénieurs-géographes, et il s'occupa du travail de la carte d'Egypte avec une ardeur et un dévouement infatigable. Pendant cette campagne, il avoit obtenu le grade de colonel, et à son retour en France, il fut nommé chef de la section topographique de la guerre. Il montra beaucoup d'habileté et d'intelligence dans l'emploi des matériaux qu'il avoit rapportés d'Egypte, et qui étoient le fruit de ses soins et de ceux de plus de 50 ingénieurs ou officiers de l'armée. Il dirigea avec un égal succès l'*Atlas de l'Egypte et de la Syrie* en cinquante-deux feuilles. C'est à lui que l'on doit aussi la belle carte de Corse en huit feuilles, qui est la réduction des feuilles du cadastre. Il a encore rassemblé les matériaux d'une carte d'Espagne, et préparé les cartes nécessaires aux campagnes du maréchal Gouvion-Saint-Cyr; enfin, il a surveillé les opérations pour l'exécution de la nouvelle carte géométrique de la France. Tant de travaux, pour lesquels les jours et les nuits suffisoient quelquefois à peine, ont fini par altérer sa santé et ont abrégé sa vie. Il est mort à Paris le 4 avril 1827, après avoir reçu les consolations de la religion qu'il avoit demandées, et qui ont bien contribué à lui faire supporter les douleurs cruelles que lui causoit une plaie, suite d'une ancienne blessure reçue dans la campagne d'Egypte. On ne s'apercevoit de ses souffrances que par les mouvemens qu'il faisoit involontairement. La sérénité et le bonheur ont paru empreints sur tous ses traits jusqu'à ses derniers momens. L'école de gravure lui doit beaucoup; il a formé, au dépôt de la guerre, une pepinière d'artistes qui assurent à la France la supériorité dans la gravure topographique.

JACOTOT. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, p. 613.

Digitized by Google

JACQUEMIN (Charles-Joseph), né à Bruxelles en 1762, fit d'abord quelques études, et se destinoit à la chirurgie lorsque les troubles qui agitèrent son pays en 1790, lui firent embrasser une autre carrière. Il entra dans un régiment de volontaires, et parvint bientôt, par son courage et son intelligence, au grade d'officier. Il se signala en plusieurs occasions, notamment à la bataille du 22 septembre. Bruxelles étant rentrée sous la domination des Autrichiens après la mort de François II, il profita de l'amnistie du 2 décembre, et s'enrôla sous les drapeaux de Marie-Christine, sœur de Léopold, et gouvernante des Pays-Bas. Il fut bientôt nommé lieutenant dans un régiment d'infanterie légère, et fit partie des troupes qui s'opposèrent à l'invasion françoise. Il pénétra plusieurs fois en France à la tête de sa compagnie, battit des détachemens ennemis, et ravagea la frontière; enfin, la Belgique ayant été conquise par les François, il fut fait prisonnier par les armées de la république et conduit en France. Il y lia une correspondance avec Georges Cadoudal et autres chefs vendéens, et devint leur émissaire. S'étant rendu secrètement à Bruxelles, il y fut découvert et arrêté; mais il obtint sa grace faute de preuves évidentes de conspiration. Alors il se retira dans la forêt de Lonpoigne dont il prit le nom, et où il forma un corps de partisans à la tête duquel il s'efforça de faire révolter les Pays-Bas en faveur de l'empereur François II. Des forces imposantes furent envoyées contre lui, sa troupe fut cernée, dissipée; il parvint néanmoins à s'échapper, et il fut condamné à mort, par contumace, le 17 février 1796. Il demeura long-temps caché; mais la conscription militaire ayant occasioné un soulèvement dans la Belgique, il reparut à la tête des mécontens, et remporta plusieurs avantages. Vaincu de nouveau par le nombre, il se retira dans la forêt de Soigne, d'où il faisoit des excursions dans toutes les communes où il se trouvoit des François, et pendant plusieurs mois il parvint à se soustraire à toutes les recherches. Devenu plus entreprenant par l'impunité, il osa enlever en plein jour trois hussards françois, qu'il força de le suivre dans la forêt; alors on mit plus de vigilance à découvrir ses traces, et on parvint à arrêter un de ses émissaires qui fit connoître sa retraite. Il fut surpris au moment où il distribuoit l'eau-de-vie à ses gens. Cependant il eut le temps de prendre ses armes, et tomba frappé d'une balle dans la poitrine, après avoir tué et blessé plusieurs soldats. Il mourut peu d'instans après. Sa tête fut portée à Bruxelles et attachée aux portes de l'hôtel-de-ville.

JACQUET DE MALZET (l'abbé Louis Sébastien) né à Nancy en 1715, passa jeune en Autriche et se fixa à Vienne, où il fut nommé professeur de géographie et d'histoire naturelle, et il y mourut en 1800. On a de lui: I. *Elémens géographiques* ou *Description abrégée de la surface du globe terrestre*, 1753, in-8; II. *Elémens de l'histoire profane tant ancienne que moderne*, 1755, in-8; III. *le Militaire citoyen* ou *Emploi des hommes*, 1759, in-8; IV. *Elémens de l'histoire ancienne*, 1763, in-8; V. *sur l'Electricité*,

Digitized by Google

1775, in-8 ; VI. *Lettres d'un abbé de Vienne à un de ses amis à Presbourg sur l'électrophore perpétuel*, 1776, in-8.

JAMET (Pierre-Charles), naquit au diocèse de Séez le 15 février 1701, et mourut vers 1780. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages sous le voile de l'anonyme, où l'on retrouve les principes des philosophes du jour. Les principaux sont : I. *Essais métaphysiques*, 1732, in-12 ; II. *Lettre en forme de dissertation sur la création*, 1733, in-8 ; III. *Idée de la métaphysique*, 1739, in-12 ; IV. *Lettres critiques sur le goût et sur la doctrine de Bayle*, 1740, in-8 ; V. *Promptuaire de la métaphysique du dictionnaire de Bayle*, 1740 ; in-12 ; VI. *Lettres à Lancelot sur l'infini*, 1740, in-8 ; VII. *Lettres sur le lieu et l'espace*, 1742, in-12. VIII. *Observations pour perfectionner les dictionnaires de Trevoux et de Moreri*, 1756, in-12. Il a aussi fourni plusieurs articles pour les *Dictionnaires de Trevoux et de droit*, et il a eu part aux nouvelles notes sur Rabelais et sur Montaigne.

JANIN. *Voyez* MELY.

JARD-PANVILLIERS (le comte Louis-Alexandre), né à Niort en 1747, étoit médecin à l'époque de la révolution dont il embrassa la cause. Il fut nommé, en 1790, procureur-général-syndic du département des Deux-Sèvres, l'année suivante à la législature, et en 1792 à la convention, où il vota la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix. Il travailla particulièrement dans le comité des secours publics et fut envoyé deux fois en mission, notamment en 1793, dans les départemens de l'ouest ; à son retour il fut dénoncé par Marat comme modéré. En 1795, il passa au conseil des cinq-cents, et parla avec force en faveur des parens d'émigrés et contre la loi des ôtages. S'étant montré favorable à la révolution du 18 brumaire, il fut envoyé en qualité de commissaire du gouvernement dans les départemens de la Vendée et du Poitou, et entra ensuite au tribunat. Il en devint secrétaire le 22 avril, et président à l'époque du 14 juillet. Il fit ensuite le rapport tendant à faire déclarer Buonaparte empereur, et il le termina par des attaques très-violentes contre la dynastie des Bourbons. Nommé l'un des présidens de la cour des comptes, il vint encore féliciter Buonaparte sur son retour de Russie, et lui protesta, au nom du corps dont il faisoit partie, d'un entier dévouement à sa personne ; néanmoins il adhéra, le 5 avril 1814, à la déchéance de ce même Buonaparte, et il exprima son vœu pour le retour des princes de la maison de Bourbon. L'année suivante il signa le 25 mars l'adresse de sa compagnie en faveur de la nouvelle révolution ; ce qui ne l'empêcha pas, le 3 mai 1816, de venir, au nom du même corps, porter aux pieds du roi, des paroles de félicitation à l'occasion de l'anniversaire de son entrée à Paris. Jard-Panvilliers a encore été élu dans le mois de septembre 1815 par le département des Deux-Sèvres à la chambre des députés, où il a voté avec la minorité. Réélu en 1817, il siégea avec le centre gauche, et mourut à Paris dans le mois d'avril 1822.

JARJAYES (François-Augustin REGNIER DE), né le 2 octobre

1745, entra au service en 1769 et fut d'abord aide-de camp de son oncle le général Bourcet, connu par ses *Mémoires sur les frontières des Alpes*. Jarjayes passa dans l'état-major de l'armée en 1779 avec le grade de capitaine; ensuite il parcourut les grades supérieurs, et devint adjoint à la direction-générale du dépôt de la guerre. Dès 1780, il reçut la croix de Saint-Louis, et Louis XVI le nomma maréchal-de-camp en 1792. Il dut un avancement aussi prompt à l'union qu'il contracta avec une des premières femmes de chambre de la reine Marie-Antoinette, que cette princesse honoroit d'une bienveillance particulière, ce qui mit le chevalier de Jarjayes à portée d'être personnellement connu de la famille royale, et lui fournit plus d'une occasion de lui témoigner son dévouement. Il se trouva au château des Tuileries le 10 août, et après avoir couru les plus grands dangers, il parvint jusqu'à la loge où le roi et la reine étoient renfermés, afin de prendre leurs ordres. Après la mort de Louis XVI, il prépara à la reine, de concert avec Toulan, tous les moyens de sortir de la prison du Temple. Cette princesse avoit accepté cette offre généreuse dans un moment où Jarjayes espéroit pouvoir sauver en même temps le jeune roi et Madame royale, mais les événemens qui se succédoient chaque jour, rendirent impossible l'évasion de tous les augustes prisonniers à-la-fois, et principalement celle du jeune prince sur lequel on exerçoit le plus de surveillance. La même impossibilité n'existoit pas pour faire évader la reine seule, dont les jours étoient plus particulièrement menacés; le chevalier de Jarjayes essaya donc de l'engager à profiter des ressources qui lui restoient pour échapper à ses bourreaux. Marie-Antoinette avoit pris connoissance des moyens qu'il devoit employer; ils lui avoient paru sûrs, et le jour du départ avoit été fixé; mais la veille, la reine qui ne pouvoit supporter l'idée de se séparer de ses enfans et de madame Elisabeth, écrivit à M. de Jarjayes le billet suivant: « Nous avons fait un beau » rêve, voilà tout; mais nous » y avons beaucoup gagné, en » trouvant, dans cette occasion, » une nouvelle preuve de votre » entier dévouement pour moi. » Ma confiance en vous est sans » bornes. Vous trouverez toujours » en moi du caractère et du cou» rage; mais l'intérêt de mon fils » est le seul qui me guide; quel» que bonheur que j'eusse éprou» vé hors d'ici, je ne peux con» sentir à me séparer de lui. Je » ne pourrois jouir de rien sans » mes enfans, et cette idée ne me » laisse pas même un regret. » Ainsi cette infortunée princesse refusa de s'évader seule, et comme elle s'occupoit constamment de tous les membres de sa famille, et qu'elle craignoit à chaque instant de se voir privée de toute communication avec ceux qui s'intésessoient à sa personne, elle chargea, vers la fin de mars 1793, le chevalier de Jarjayes de la mission délicate de faire parvenir à Monsieur et à monseigneur le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X, le cachet, l'anneau et le paquet renfermant des cheveux de la famille royale que le roi lui avoit fait remettre par Cléry peu de jours avant son départ du Temple. Madame Elisabeth chargea en ou-

tre le chevalier de Jarjayes d'une mission en Piémont. Il se rendit donc d'abord à Turin, où S. M. Sarde le retint pour l'employer auprès de sa personne, et se chargea de faire porter à Monsieur les tristes dépêches des illustres prisonniers par un courier extraordinaire. Ce prince adressa à ce sujet une lettre très-flatteuse au chevalier de Jarjayes, dont on trouve des fragmens dans les *Mémoires historiques de Louis XVII*. Enfin le Piémont ayant été envahi par les François, il trouva le moyen de rentrer en France, et dépouillé de sa fortune, il soutint sa famille par son travail. Sa capacité le fit bientôt appeler à l'emploi de vice-président des salines de l'Est, et il l'exerça honorablement jusqu'à sa mort, survenue dans le mois de septembre 1822. Par ordonnance du 4 février 1815, il avoit été élevé au grade de lieutenant-général. Le roi de Sardaigne l'avoit décoré de l'ordre de Saint-Maurice et Saint-Lazare, en récompense de ses services.

JAUBERT (le comte François), gouverneur de la banque de France, né à Bordeaux en 1758, étoit avocat au parlement de cette ville et professeur en droit, lorsqu'en 1790 il fut élu successivement membre de la première municipalité constitutionnelle, puis commissaire auprès du tribunal civil, et ensuite membre de la commission populaire qui s'y forma en 1793 contre la convention. Cette dernière qualité le fit mettre hors la loi par décret du 6 août. En 1795, il reprit ses fonctions d'avocat, fut nommé, en 1799, membre du conseil-général du département de la Gironde, devint tribun en 1802, et fut élu président de ce corps en 1804. Etant entré dans la section de législation, il fut rapporteur des projets de loi *sur le régime des colonies*, *sur l'âge d'admission pour être juge*, *sur les donations entre-vifs et les testamens*, *sur les contrats*; enfin, *sur la réunion des lois civiles en un seul corps de lois*, sous le titre de *Code civil des François*. Il fut aussi chargé d'aller, au nom du tribunat, exposer au corps législatif les motifs de ce dernier projet et de quelques autres, *sur le notariat*, *sur le contrat de louage*, etc. Il fut encore l'un des deux secrétaires-rédacteurs du procès-verbal du *Code de procédure civile*. Par suite de la faveur dont il jouissoit auprès du chef du gouvernement, il fut nommé membre de la légion-d'honneur et de son comité de consultation, premier inspecteur général des écoles de droit, commandant de la légion-d'honneur, conseiller-d'état, membre du comité contentieux de la liste civile; enfin, il fut créé comte et commandeur de l'ordre de la Réunion, et nommé, en 1807, gouverneur de la banque de France avec un traitement de 60,000 fr. La restauration lui fit perdre cette place, mais on lui donna celle de conseiller à la cour de cassation, avec le titre de conseiller-d'état honoraire. Lorsque Buonaparte se fut échappé de l'île d'Elbe, il reprit ses fonctions au conseil d'état impérial; mais il s'opposa à la destitution des employés nommés sous le gouvernement royal, et il conserva ceux qui refusèrent de signer l'acte additionnel. Au second retour du roi, il fut éloigné de la cour de cassation; mais il fut rappelé au mois de décembre 1818, et il y siéga jusqu'à sa mort

Digitized by Google

arrivée le 17 mars 1822. Il a laissé un grand nombre de *Mémoires* et *Consultations*, qu'il rédigea comme jurisconsulte, des *Rapports* et *Discours* qu'il prononça au tribunat, au corps législatif et au conseil-d'état.

JAUBERT (Guillaume-Auguste), frère du précédent, né en 1769 à Condom, fut, après le concordat, curé de Notre-Dame à Bordeaux, puis grand-vicaire de ce diocèse, enfin évêque de Saint-Flour; mais il avoit été nommé par Buonaparte, et il fut néanmoins prendre possession de l'administration du diocèse avant d'avoir reçu ses bulles du pape. Cependant le Saint-Père consentit à les délivrer en 1811; et comme elles ne faisoient point mention de la nomination de l'empereur, ce dernier ne voulut pas s'en servir, et elles restèrent dans les cartons du ministère. L'abbé Jaubert assista au concile de 1811, et pendant les cent-jours, il se donna beaucoup de mouvement pour qu'on fit usage de ses bulles qui étoient à Paris et pour se faire sacrer, mais toutes ses démarches furent infructueuses. En 1816 il consentit à renoncer à ses prétentions sur St.-Flour, et le roi lui assura une pension. Il avoit été créé baron par Buonaparte et nommé membre de la légion-d'honneur. Il avoit été aussi élu député en 1813 au corps législatif par le département du Cantal, mais il ne fut pas réélu en 1815. Il est mort en 1825.

JAUFFRET. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, p. 613.

JEAN VI (Marie-Joseph-Louis), roi de Portugal, du Brésil et des Algarves, naquit à Lisbonne le 13 mai 1769, et fut le second fils de Marie I.^ere et de l'Infant don Pédro, oncle et époux de cette princesse. En 1790, il épousa Charlotte-Joachime, fille du roi d'Espagne Charles IV, et se fit reconnoître régent du royaume le 10 mars 1792, sa mère atteinte d'une aliénation mentale, ayant été déclarée inhabile à régner. Cependant tous les actes continuèrent à porter le nom de la reine. Jean VI n'entra pas d'abord dans la coalition des puissances contre la France; mais sur la fin de 1793, il envoya à son beau-père un corps de huit mille hommes pour la défense des Pyrénées, qui déploya une grande bravoure, et rendit des services signalés à l'armée espagnole. Malgré ce secours accordé à l'Espagne, le gouvernement françois voulut ménager le Portugal, et s'abstint de lui déclarer la guerre; mais lorsqu'il eut connoissance que Jean avoit adhéré à la coalition par un traité signé à Londres, les croiseurs françois ne respectèrent plus le pavillon portugais, et leurs vaisseaux qui couroient les mers furent capturés par les corsaires françois; enfin la France exigeât, en 1797, que l'Espagne déclarât la guerre au Portugal, et par suite de cette guerre, cette dernière puissance se vit obligée de céder Olivenza et une portion de la province d'Alentejo à l'Espagne, et une partie de la Guiane à la France. La paix d'Amiens rendit un moment de calme à l'Europe; mais la guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, le prince régent crut devoir acheter, par de grands sacrifices d'argent, une neutralité que Buonaparte ne tarda pas à violer sous prétexte des secours qu'il reprochoit à ce prince d'avoir fourni aux flottes angloises; et il le fit sommer 1.° de fer-

Digitized by Google

mer sur-le-champ ses ports à l'Angleterre; 2.° de declarer la guerre à cette puissance, et de joindre ses forces de mer à celles de la France et de l'Espagne; 3.° d'arrêter tous les Anglois qui se trouvoient dans ses états et de sequestrer leurs proprietés. En cas de refus, on menaçoit d'occuper le Portugal et de mettre des garnisons dans ses ports. La cour de Lisbonne accepta la première de ses propositions, d'accord, dit-on, avec le cabinet anglois, et rejeta les autres; mais déjà une armée franco-espagnole s'avançoit vers Lisbonne, et la flotte angloise bloquoit cette ville. Il est à présumer cependant que cette dernière agissoit plutôt contre les François qui envahissoient le Portugal que contre le régent: quoiqu'il en soit, dans une position aussi critique, il prit la courageuse détermination de se retirer au Brésil avec sa famille, en laissant, pour le temps de son absence, le soin du gouvernement à une junte suprême. Le départ fut fixé pour le 27 novembre 1807, et il ne put s'effectuer que le 29; il en étoit temps, car l'armée françoise avoit franchi 200 lieues à travers tous les obstacles dans moins de 40 jours, et son avant-garde ne se trouvoit plus qu'à deux lieues de Lisbonne. La flotte portugaise qui portoit la famille royale, quoique assaillie quelques jours après d'une violente tempête, arriva sans accident le 21 janvier 1808 à Bahia, où le prince régent et toute la famille royale débarquèrent, et furent reçus avec des démonstrations d'enthousiasme universel. Après un séjour de plus d'un mois, la cour s'embarqua de nouveau et se dirigea vers Rio-Janeiro, où fut établi le siége du gouvernement. Le 2 mai, le régent adressa un manifeste aux puissances amies, dans lequel il declaroit nuls et non-avenus tous les traités conclus entre le Portugal et l'empereur des François, ajoutant qu'il ne feroit la paix que de concert avec son plus ancien et fidèle allié le roi de la Grande-Bretagne, et qu'il ne consentiroit en aucun cas à la cession du Portugal, la première et la plus vieille portion de l'héritage de la maison de Bragance. Le mois d'août suivant, en reponse à un mémoire qui lui fut presenté par la princesse son épouse et par l'infant dom Carlos, son gendre, implorant sa protection pour le maintien des droits de leur maison à la couronne d'Espagne usurpés par Buonaparte, le prince publia une nouvelle déclaration, par laquelle il s'engageoit à coopérer de tout son pouvoir au triomphe de ses droits, « oubliant » disoit-il, son juste ressentiment » contre la conduite de l'Espa- » gne, qui accorda le passage aux » troupes françoises et se joignit » à la France pour l'invasion du » Portugal. » Les ambassadeurs des puissances étrangères vinrent résider auprès du régent. Dans le même temps, l'armée françoise commandée par le général Junot fut forcée, par l'armée angloise, d'évacuer le Portugal; mais en 1810 le maréchal Massena y pénétra de nouveau, et après des succès divers, il en fut repoussé par lord Wellington aidé des troupes portugaises qui se battirent avec beaucoup de courage. Alors le Portugal rentra sous la domination du régent qui prit le titre de roi après la mort de sa mère arrivée le 20 mars 1816. Depuis que ce prince eut établi son gouver-

Digitized by Google

nement dans le Brésil, il s'occupa constamment de la prospérité de ce vaste pays : de sages lois garantirent le commerce entre les deux mondes; les arts et l'industrie reçurent des encouragemens, des primes ; des priviléges donnèrent une nouvelle existence à l'agriculture, au commerce ; les nouvelles manufactures se remplirent d'une foule d'artisans accourus de tous les pays de l'Europe ; l'esclavage des nègres fut adouci, et en toute occasion il se montra le père de ses peuples. Une insurrection ayant éclaté dans les colonies espagnoles, il fit occuper Monte Vidéo par ses troupes, afin de garantir ses états du même danger. Cette mesure ne pût l'en préserver. Un certain Martinez, à la tête de quelques mécontens, se révolta à Fernambouc et fit proclamer la république ; mais le roi déploya beaucoup de fermeté ; il fit presser cette ville par terre et par mer avec une telle rapidité, que les insurgés trouvèrent la mort ou les fers dès le premier choc. Martinez fut pris et fusillé, et tout le pays rentra dans le devoir. Dans le même temps on découvrit à Lisbonne une conspiration du même genre, dont le but paroissoit être de détruire l'autorité royale, et d'ériger une république. Des mesures très-vigoureuses furent prises, et le même succès signala le triomphe du roi; mais le calme ne fut pas de longue durée. Depuis long-temps les vœux des Portugais rappeloient leur roi dans son ancienne capitale, et toujours il reculoit cette époque, sous prétexte que sa présence étoit nécessaire au Brésil ; enfin, le peuple fatigué de voir l'absence de son souverain se prolonger, et de sentir l'administration du royaume confiée à un étranger (lord Beresford), laissa éclater son mécontentement. La révolution espagnole vint encore exalter les esprits, et malgré les efforts de la régence du Portugal pour éviter une pareille catastrophe, tout-à-coup une junte insurrectionnelle vint proclamer dans tout le Portugal la constitution modifiée des *Cortès* espagnols : Jean VI fut bientôt réduit à donner au Brésil la même constitution. Ces événemens le déterminèrent à se rembarquer pour le Portugal le 26 avril 1821, et deux ans après l'ancienne forme du gouvernement s'y trouva tout-à-fait rétablie ; mais il n'en fut pas de même au Brésil, il se vit obligé de reconnoître son indépendance. Son fils aîné, qui s'étoit prêté à la révolution qui venoit de s'opérer, pour éviter, dit-on, de plus grands malheurs, fut reconnu empereur, et Jean VI conserva seulement le même titre, mais pendant sa vie seulement ; ainsi le Brésil fut séparé de la mère patrie, et il fut convenu qu'à tout jamais les deux couronnes seroient séparées et ne pourroient être réunies sur une même tête. Le Portugal éprouva encore de nouveaux troubles le 30 avril et dans les premiers jours du mois de mai 1824, occasionés par le parti de la reine qui prétendoit que le roi étoit dominé par des factieux, et à la tête duquel se montra le prince don Miguel son fils. On a prétendu qu'il étoit question de déposer le roi et de nommer don Miguel régent ; cependant la lettre qu'il écrivit à son père en cette circonstance et la proclamation qu'il adressa aux Portugais n'annonce

Digitized by Google

rien de semblable ; il paroît seulement qu'excité contre les sociétés secrètes, et particulièrement contre celle des francs-maçons qui conspiroient contre l'autorité royale, il avoit pris les armes avec trop d'ardeur à l'inçu de son père, et que celui-ci, ignorant la cause du mouvement, s'étoit rendu à bord du vaisseau anglois le Windsor-Castle, où il fut suivi de tout le corps diplomatique qui s'étoit réuni auprès de sa personne. Jean VI envoya alors à don Miguel l'ordre de se présenter auprès de lui. Ce prince, toujours respectueux pour les volontés de son père, s'y rendit aussitôt, et avoua qu'il avoit été séduit et trompé. Le roi lui pardonna, et sur sa demande, lui permit de voyager dans l'étranger. Quelques mesures furent cependant prises contre les sociétés secrètes. Jean VI continua à régner paisiblement jusqu'au 10 mars 1826 qu'il mourut au bout de quelques jours d'une maladie violente. Ce prince étoit religieux, juste, très-austère dans ses mœurs ; jamais il ne fit usage de vin ni de liqueurs spiritueuses : il étoit aussi bon époux, bon père ; en quelques occasions on vit en lui de l'énergie ; si en d'autres il montra de la foiblesse, il faut l'attribuer à son amour pour ses peuples qui lui faisoit adopter la route où il croyoit trouver leur bonheur. On profita d'un moment de calme qu'il éprouva dans sa dernière maladie, pour faire déférer la régence à sa fille aînée, la princesse Isabelle, qui en prit aussitôt possession. Don Pedre, héritier de la couronne, qui régnoit au Brésil sous le nom de Pierre I, prit le titre de Pierre IV, comme roi de Portugal, et donna à ce pays une constitution représentative le 25 avril 1826 ; le lendemain il confirma la régence nommée par son père, et en même temps il abdiqua la couronne de Portugal en faveur de sa fille aînée Maria da Gloria, née le 4 avril 1819, qu'il promit pour épouse à l'infant don Miguel son frère, à la condition cependant que la constitution seroit acceptée et que le mariage auroit lieu ; et il ajouta que cette abdication et cession n'auroient aucun effet si l'une de ces deux conditions venoient à manquer.

JEAN-BON-SAINT-ANDRÉ (le baron), député à la convention nationale, né, à Montauban en 1749, d'une famille protestante, fut d'abord destiné pour le commerce, mais ayant éprouvé trois naufrages successifs en voulant se rendre en Amérique, il revint chez son père, continua ses études, et se trouvoit ministre de sa religion lorsque la révolution éclata. Il en embrassa la cause avec chaleur, fut élu député à la convention nationale, et y vota la mort du roi, en déclarant que ce prince avoit été condamné d'avance par la journée du 10 août Il passa ensuite au comité de salut public dont il fut élu président le 11 juillet 1793, et où il fit entrer Robespierre. La même année il fut envoyé en Bretagne, y organisa le régime de la terreur et convertit les églises en *temples de la raison* ; en mai 1794, il s'embarqua sur la flotte qui sortoit de Brest, et se trouva au combat du 1.er juin où cette flotte fut battue par l'amiral Howe. Blessé au commencement de l'action, il se retira sur une frégate moins à portée de l'ennemi, et resta à fond de cale sous

le prétexte de se faire panser. Après le 9 thermidor il se rendit à Toulon et à Marseille, où il se montra moins favorable aux terroristes, et à son retour, il ne s'occupa plus que de finances. L'année suivante, il fut compris dans le décret d'arrestation prononcé contre les anciens membres du comité de salut public, puis amnistié et employé par le directoire en qualité de consul à Smyrne. En 1800, on l'envoya organiser les nouveaux départemens acquis sur la rive gauche du Rhin, et il obtint la préfecture de Mayence, où il mourut, dans le mois de décembre 1813, d'une maladie pestilentielle qu'il avoit contractée dans les hôpitaux en visitant les militaires françois qui y arrivoient mourans de l'expédition d'Egypte.

JEANSON (Barthélemi), architecte des bâtimens du roi, né d'une famille ancienne qui exerçoit le même emploi depuis le règne de Louis XIII. C'est à lui que l'on doit les travaux du petit Trianon, ceux de Saint-Cloud et les bâtimens des eaux thermales de Wichy. Après cette dernière construction, l'intendant du Bourbonnois le chargea de construire un pont en pierre à Decise sur la Loire ; il établit une levée sur ce fleuve, et perça une route importante pour la province. Plus tard il fut chargé, d'après les ordres de Louis XVI, de l'établissement d'une manufacture d'armes à Moulins. Peu après il construisit, dans la même ville, une salle de spectacle, une rue, et il établit une fonderie de canons, où il a employé des moyens plus prompts que ceux connus jusqu'alors. Le vicomte Dubouchage, alors minitre de la marine, frappé des résultats qu'il avoit obtenus, le fit nommer directeur en chef de la fonderie du Creuzot pour y établir des machines propres à la fabrication de la grosse artillerie, et il y acquit de nouveaux titres à la reconnoissance de sa patrie. Jusque là la France étoit tributaire de la Suède pour les toles de grande dimension ; il fit établir des laminoirs qui nous étoient inconnus, et il nous affranchit à jamais de cet impôt. Il surpassa les anglois dans l'art du fondeur, en coulant une roue à engrenage de 24 pieds de diamètre. La cristallerie du Creuzot devint aussi l'objet de son intérêt et de ses travaux. Cet art lui doit sa renaissance par les soins qu'il mit à faire adopter pour nos cristaux ces dessins qui reproduisoient les formes épurées de l'antique. Jeanson, en quittant le Creuzot, se fixa en Belgique, et construisit à Mons une élégante salle de spectacle, un immense dépôt de mendicité, et dans les environs de cette ville, trois superbes filatures de coton avec moteurs hydrauliques ; à Avesnes, il fit aussi, pour le prince de Talleyrand, une jolie salle de spectacle, et en 1811 il établit, à Maubeuge dans la manufacture d'armes, une machine propre à fabriquer annuellement vingt mille baïonnettes. Le gouvernement voulant, en 1812, faire construire à Saint-Maur de vastes magasins de réserve pour le blé et des moulins hydrauliques pour la mouture du grain, fit appeler Jeanson, comme l'architecte et le mécanicien le plus propre à conduire une entreprise aussi utile. Les plans qu'il présenta furent si promptement et si admirablement bien combinés qu'ils furent adoptés de suite ; mais les désastres de la campagne de 1813 mirent obs-

Digitized by Google

tacle à l'exécution de ce monument qui devoit assurer l'approvisionnement de Paris, et garantir cette ville de toute émeute populaire sous prétexte de disette. A la restauration Jeanson rentra dans la maison du roi, et fut nommé directeur des eaux royales de Versailles. Le 20 mars il se rallia comme volontaire sous la bannière confiée au dévouement du marquis de Vioménil. Charles X, pour récompenser ses longs et honorables services, le nomma chevalier de la légion d'honneur. Il est mort, après avoir reçu les secours de la religion, en novembre 1828. Il n'a laissé à sa veuve d'autre ressource que les bontés du roi, quoiqu'il ait exécuté d'immenses travaux. Outre ceux dont nous avons parlé, on lui doit plusieurs inventions et utiles perfectionnemens, entr'autres un appareil pour la dissection des grains, un régulateur pour la distribution des eaux, les pompes ingénieuses fabriquées par M. Gaillard dans ses ateliers pour le service de la marine et autres, et une pompe non encore connue, destinée à puiser dans le sable. Il avoit aussi proposé de remplacer les colonnes de Sainte Geneviève, par des colonnes en fonte qui n'auroient pas gâté, comme les réparations qui y ont été faites, l'ordonnance de ce superbe édifice dû au génie de Soufflot, dont il étoit l'élève; mais malheureusement son projet ne fut pas adopté. Il vouloit encore récemment que la fonte fut employée en quelque cas pour remplacer le bronze; il avoit aussi conçu le plan d'un pont dont les piles auroient été en fonte de fer.

JEFFERSON (Thomas), né dans la Virginie en 1749, fut destiné à la profession d'avocat quoiqu'il jouît d'une assez grande fortune: aussi il ne se borna pas à l'étude des lois, il s'appliqua encore à la peinture, à la géométrie, à la géographie, à la philosophie naturelle et à l'astronomie. Il devint bientôt membre de la législature de Virginie, s'y fit remarquer par ses talens et y exerça une grande influence. Il s'en trouvoit gouverneur pendant la guerre de l'indépendance, et ce fut lui qui rédigea la déclaration par laquelle les colonies angloises de l'Amérique septentrionale brisèrent définitivement les liens politiques qui les unissoient à la métropole. On lui confia ensuite les fonctions importantes de ministre des Etats-Unis à la cour de Versailles, et il obtint différentes concessions en faveur du commerce de son pays. Lorsqu'il retourna en Amérique en 1789, il fut nommé secrétaire-d'état du gouvernement fédéral, et présenta à la chambre des représentans divers rapports fort remarquables, surtout celui *sur le commerce des Etats-Unis avec toutes les autres puissances*, *sur ses priviléges et restrictions*. John Adams ayant été élu président, il fut porté à la vice-présidence par le parti françois, et enfin à la présidence en 1801. Réélu en 1805, il fit l'ouverture du congrès par un discours dans lequel il développa de grandes vues de perfectionnement dans l'administration publique. Lors des différens survenus, en 1807, entre les Etats-Unis et l'Angleterre, il montra encore beaucoup d'énergie. En 1809, on vouloit prolonger sa présidence, mais il s'y refusa formellement pour l'exemple: il eut pour successeur M. Madisson. Jefferson est mort

Digitized by Google

le 4 juillet 1826. Sa patrie lui doit l'usage de la vaccine. Il a employé tous ses moyens pour la propager même parmi les tribus sauvages. Il s'est aussi occupé du perfectionnement des charrues. Un de ses modèles en relief a été déposé au conservatoire des arts et métiers à Paris, et l'on en trouve la description dans un mémoire inséré dans les *Annales du muséum d'histoire naturelle* et dans le *nouveau Cours complet d'agriculture*, 13 vol. in-8, au mot *Charrue*. Jefferson a encore publié plusieurs ouvrages : I. *Manuel du droit parlementaire*, traduit en françois par Pichon, 1816, in-8 ; II. *Vues sommaires sur les droits de l'Amérique angloise*, 1774, in-8 ; III. *Notes sur l'état de la Virginie*, 1788, in-8, et plusieurs *Mémoires* insérés dans divers recueils.

JENNER. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, page 616.

JOHNES (Thomas), lord-lieutenant et membre du parlement d'Angleterre, né, dans le pays de Galles, d'une famille très-ancienne dont il hérita d'une très-grande fortune qu'il dissipa par son goût pour les réparations et les embellissemens. Il est mort le 3 avril 1816. Il étoit de la société linnéenne, et a publié des traductions de plusieurs ouvrages françois, parmi lesquels on cite les *Chroniques d'Angleterre, de France, d'Espagne, etc., par Froissard*, 4 v. in-4 ; 3.ᵉ édition 10 vol. in-8, 1806 ; les *Mémoires de Joinville*, 1807, 2 vol. in-4 et la *Chronique de Monstrelet* avec des notes, 1810, 5 vol. in-4 ou 12 vol. in-8.

JOLY DE BÉVY (Louis-Philibert-Joseph), ancien président à mortier au parlement de Dijon, naquit dans cette ville le 23 mars 1736, et y mourut le 21 février, 1822. Il a publié : I. de *la Nouvelle église de France*, Paris 1816, in-8, où il se prononce contre le Concordat de 1801, et se déclare en faveur des prêtres insermentés qui ont refusé jusqu'à ce moment de se réunir à l'église romaine : II. *Nouvelle Traduction du Livre de l'Imitation de Jésus-Christ*, 3.ᵉ édition, Dijon 1822 ; III. *Prières à l'usage des fidèles dans les temps d'affliction et de calamités, tirées des psaumes de David, traduites de Laharpe*, 1817, in-12 ; IV. *de l'Ordre de la Noblesse et de son antiquité chez les Francs*, 1817, in-8 ; V. *Examen des apparitions et révélations de l'ange Raphaël à Thomas Martin, serviteur de Dieu, dans les mois de janvier, mars et avril*, 1817, in 8, 2.ᵉ édition ; VI. *Extrait du livre de M. Burke sur la révolution françoise*, 1819, in-8 ; VII. *sur Louis XIV*, 1820, in-8 ; VIII. *Instructions pour un pécheur touché de Dieu qui veut se convertir, tirées du commentaire des psaumes de Davil, par le P. Berthier, suivies du récit motivé de la conversion d'un incrédule* (*Laharpe*) *qui fut long-temps un des plus renommés dans la secte philosophique et auteur de ce récit*, 1820, in-8. Joly de Bevy a été encore l'éditeur du *Traité de la péremption d'instance par feu Mélinet, nouv. édit. augmentée d'un Traité du président Bouhier sur la même nature*, 1787, in-8, et des *Œuvres de jurisprudence de M. Bouhier, président au parlement de Dijon, recueillies et mises en ordre avec des notes et additions*, 1787-88, 2 vol. in-folio.

JONCOURT (Pierre DE), françois d'origine, réfugié en Hollande

Digitized by Google

avant la révocation de l'édit de Nantes, devint ministre de l'église wallonne de La Haie, et l'un des plus célèbres prédicateurs de la Hollande. Il est mort vers 1725. Il a publié : I. *Lettres critiques sur divers sujets importans de l'écriture sainte*, Amsterdam 1705, in-12; II. *Entretiens sur les différentes méthodes d'expliquer l'écriture et de prêcher de ceux qu'on appelle Coccéïens et Voëtiens dans les Provinces-Unies*, 1707, in-12; III. *Nouveaux entretiens*, in-12, pour faire suite aux précédens, en réponse à un écrit publié par les Coccéiens contre M. de Joncourt; IV. des *Lettres sur les jeux de hasard*, 1714, in-12; V. *Nouvelle Lettre sur les jeux de hasard*, 1774, in-12; VI. *Entretiens sur l'état présent de la religion en France, où l'on traite amplement de l'autorité des papes et de ses fondemens*, La Haie 1725, in-12.

JONCOURT (Elie DE), autre ministre protestant, né à La Haye vers 1700, mort dans la même ville vers 1770. Il a publié beaucoup de traductions d'ouvrages anglois : I. *Traité de la Providence*, traduit de Sherlock, La Haye 1721, in-12; II. *Préservatif contre le papisme*, trad. du même, 1721, in-8; III. *Sermons sur divers textes importans de l'Ecriture sainte*, trad. du même, 1723, 2 vol. in-8; IV. *Sermons sur la mort et sur le jugement*, traduits de feu M. Lucas, 1725, in-8; V. *Alciphron ou le Petit Philosophe*, traduit de Berkley, La Haye 1734, 2 vol. in-12; VI. *Elémens de la philosophie newtonienne*, trad. de Pemberton, Amsterdam 1755, in-8; VII. *Elémens de philosophie morale*, traduits de Fordyce, 1756, in-8; VIII. *Elémens d'algèbre de Saunderson*, augmentés de quelques remarques, Amsterdam 1756, 2 vol. in-4 : IX. *Nouvelle Bibliothèque angloise ancienne*, 1756, 3 vol. in-8, divisés en plusieurs parties ; X. le 7.^e et le 8.^e volume du *Spectateur anglois*, Amsterdam 1750 et 1754, in-12; XI. *Dialogues des morts*, traduit de Lyttleton, 1760, in-8; XII. *Elémens de physique démontrés mathématiquement, et confirmés par des expériences*, trad. du latin de s'Gravesande, Leyde 1746, 2 vol. in-4 ; XIII. *Œuvres diverses*, La Haye 1764, 2 vol. in-12, contenant quelques morceaux de la composition de l'auteur et autres trad. de l'anglois ou du hollandois. Il a aussi publié en latin un *Traité sur la nature et les principaux usages de la plus simple espèce de nombres trigonaux*, La Haye 1762, in-4, qu'il a traduit lui-même en françois. Il a été aussi l'éditeur et en partie le traducteur des *Œuvres diverses de Pope*, Amsterdam 1754, 7 vol. in-12. Il a encore coopéré à la reprise du *Journal littéraire*, par s'Gravesande, et à la traduction de l'*Histoire universelle*, publiée en anglois.

JOURDAN (Claude), dit *de Colombier*, voyageur et journaliste au commencement du 18.^e siècle. Après avoir séjourné plusieurs années dans les pays étrangers, il s'établit libraire à Leyde, et il y publia une *Histoire abrégée de l'Europe*, 1686, 5 vol. in-18, espèce de journal politique rédigé par Jacques Bernard. Quelques années après, il se retira dans un village du Barrois avec une pension du roi de France, et il y rédigea les observations qu'il avoit faites dans ses voyages, auxquelles il joignit

Digitized by Google

les mémoires laissés en manuscrit par un de ses amis, et il publia le tout sous le titre de *Voyages historiques de l'Europe depuis* 1692 *jusqu'en* 1700, 8 vol. in-12. Cet ouvrage obtint plusieurs éditions tant en France que dans l'étranger. En 1704, il commença un journal sous le titre de *Clef du cabinet des souverains*, dont il fit imprimer les premiers numéros à Luxembourg, qu'il continua ensuite à Verdun, d'où il a pris depuis le titre de *Journal de Verdun*, et qu'il a rédigé avec beaucoup de succès jusqu'en 1727, époque où ses infirmités et son grand âge l'empêchèrent de continuer. On a encore de lui : *Choix des bons mots* ou *Pensées des gens d'esprit sur toutes sortes de sujets*, Amsterdam 1709, in-12; nouv. édition considérablement augmentée, 1716. in-8.

JOURDAN (Athanase-Jean-Léger), avocat à la cour royale de Paris, né le 29 juin 1791 à Saint-Aubin-des-Chaumes, département de la Nièvre, s'adonna de bonne heure à une étude approfondie du droit romain, et fut reçu docteur en droit à la faculté de Paris en 1812. Ses goûts le portant de préférence vers l'enseignement, il s'y adonna tout entier dans l'espoir d'obtenir au concours une des chaires de la faculté de Paris, et il parut rarement au barreau. Vers 1820, le gouvernement le chargea d'aller étudier en Angleterre l'organisation des justices de paix, et il y fit à ce sujet plusieurs voyages. Dans le dernier, où il avoit pour objet d'y puiser des connoissances pour la législation coloniale, il fut atteint d'une fièvre ardente qui se convertit en fièvre cérébrale, et il mourut à Déale près de Douvres le 27 août 1826. On a de lui : I. *Relation du concours ouvert à Paris pour la chaire de droit romain, vacante par la mort de M. Berthellot*, Paris, Baudouin, 1819, in-8; II. *Juris civilis ecloga quâ, cum Justinianeis institutionibus, novellisque* 118 *et* 127 *continentur : Gaii institutionum commentarii IV, Ulpiani regularum liber singularis, Pauli sententiari libri V, et breviora quædam veteris prudentiæ monumenta, etc.* Paris 1822, in-12, que l'on joint ordinairement à une nouvelle édition des *institutes*, conférée avec le nouveau Gaius; IV. *Vaticana juris romani fragmenta*, 1823, in-8; V. *Tabulas chronologicas quibus historia juris romani externa illustratur A. V. C. Haubold concinnatas, etc.* Paris 1823, in-folio; V. *Code des chemins vicinaux*, 1825, in-8; VI. avec Decrusy et Isambert : *Recueil général des anciennes lois françoises*, Paris 1822 et années suivantes, 12 vol. in-8. Il a été aussi un des collaborateurs de la *Thémis* ou *Bibliothèque du jurisconsulte* de 1819 à 1826, à laquelle il a fourni un grand nombre d'articles.

JOURGNIAC-SAINT-MEARD (le chevalier François DE), chevalier de Saint-Louis, né, en 1745 à Bordeaux, d'une ancienne famille noble, originaire du Limousin, entra dans le régiment du roi dès 1766, et il étoit capitaine-commandant d'une compagnie de chasseurs lorsque ce régiment fut dissous en 1790. Se trouvant à Nancy dans le moment où la garnison se révolta, les soldats le forcèrent de commander l'armée qui se porta à Lunéville, et trois jours après, ils le condamnèrent à mort, prétendant qu'il les avoit trahis. Il

étoit renfermé à l'Abbaye lors des massacres des 2 et 3 septembre, et il y échappa comme par miracle; lui-même en a fait le récit dans une brochure extrêmement intéressante, sous ce titre: *Mon agonie de trente-six heures*, qui obtint, dit-on, plus de cinquante éditions, et où il osa signaler les égorgeurs des prisons qu'il avoit étonnés par son courage, sa présence d'esprit et une gaieté pleine de saillies. Au commencement de la révolution, il fut un des principaux rédacteurs du *Journal de la cour et de la ville*, qui a joui d'une grande vogue. Il a publié aussi quelques autres écrits, entr'autres: une *Tragi-Comédie*, en 3 actes sur l'*affaire de Nancy*, et *Correspondance de Mesmer*, *sur les trois découvertes du baquet octogone*, *de l'homme baquet et du baquet moral*, un vol. in-12, qu'il composa avec MM. de Fortia de Piles et Louis de Boisgelin, ses camarades.

JUBÉ (Auguste, baron DE LA PERELLE), né, le 12 mai 1765, à Leuville près de Montlhery, fut d'abord employé dans l'administration de la marine à Cherbourg. En 1792, il devint chef de la première légion des gardes nationales de la Manche, puis inspecteur des côtes de la Manche, et enfin inspecteur-général des côtes. En 1796, il obtint le grade d'adjudant-général, et il se trouvoit commandant de la garde du directoire lors de sa dissolution. S'étant prêté à la révolution du 18 brumaire, il fut nommé membre du tribunat, ensuite il occupa une préfecture dans le Piémont, puis celle de la Doire qu'il perdit à la restauration; mais il fut attaché au dépôt général de la guerre, avec le titre d'historiographe. Plus tard, il fut mis à la retraite, avec le grade de maréchal-de-camp et la décoration de Saint-Louis. On a de lui: I. *Histoire des guerres des Gaulois et des François en Italie*, *avec le tableau des événemens civils et militaires depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*, 1805, un vol. in-8; ouvrage qui a été continué jusqu'au traité d'Amiens par le général Servan, et qui forme aujourd'hui 7 v. in-8 avec atlas; II. *Hommage des François à l'empereur Alexandre*, une feuille in-8; III. *le Temple de la gloire* ou *les Fastes militaires de la France depuis le règne de Louis XIV jusqu'à nos jours*, Paris 1819, 2 vol. in-folio avec 40 gravures; IV. *Histoire générale militaire des guerres de la France depuis le commencement du règne du Louis XIV jusqu'à l'année* 1815; l'ouvrage devoit avoir 3 vol. et il n'a donné que les deux premiers. Il a coopéré, depuis 1818, au journal l'*Indépendant*.

JUBIN (saint), étoit fils de Hugon III, comte de Dijon. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint d'abord grand-archidiacre de l'église de Langres, et se fit remarquer par son zèle pour le maintien de la discipline, par ses vastes connoissances et une douceur inaltérable. Le siége de Lyon étant devenu vacant par la démission de Humbert I, il fut élu en sa place dans un concile provincial convoqué à Autun par Hugues, évêque de Die, en qualité de légat du St-Siége. Ce choix plongea notre saint dans la plus amère douleur, et il employa inutilement les plus instantes prières pour être dispensé d'accepter un fardeau qui lui paroissoit si pesant. Après avoir été

sacré par les mains de Hugues, il se rendit aussitôt auprès de son troupeau. Les historiens de sa vie disent que son grand désintéressement mit fin à de grandes prétentions ; que sa douceur inaltérable calma les esprits et lui gagna les cœurs les plus ulcérés, que sa tendre piété ranima la foi ; enfin, que son zèle et son habileté rétablirent la discipline, et contribuèrent à donner une nouvelle vie à la première église des Gaules. Le pape Grégoire VII lui adressa, en 1078, une décrétale pleine d'éloges, par laquelle il lui confirma, et à ses successeurs légitimes, la primatie, qui, de temps immémorial, appartenoit à son église, sur les métropoles de Rouen, Tours et Sens. Le même pape témoigna, en d'autres rencontres, l'estime singulière qu'il faisoit de S. Jubin et la confiance sans borne qu'il avoit en ses lumières et en son zèle. Ce vénérable prélat n'en étoit pas moins le plus humble des hommes ; il ne prenoit d'autre titre, comme on le voit par huit lettres qui nous restent de lui, que celui d'*indigne prêtre de l'église de Lyon*, et il ne se servit de l'ascendant que lui donnoient ses vertus et son rang que pour se concilier la confiance et l'amour de tous les évêques de son temps, pour pacifier les troubles de plusieurs églises, et mettre fin à de grandes divisions. Dans le concile qui eut lieu à Lyon en 1080, on le vit employer son crédit, ses lumières et son zèle pour concourir à faire de sages réglemens et réparer tous les abus. Il fit aussi plusieurs fondations, entr'autres celle des chanoines réguliers de St-Ruf, et il leur donna à Lyon une ancienne chapelle dédiée à la sainte Vierge, où fut depuis bâti le prieuré de N. D. de la Platière. Dans les dernières années de sa vie, S. Jubin fut atteint de violentes douleurs de goutte, et il fit éclater une patience admirable et une résignation parfaite au milieu de ses souffrances. Le Martyrologe de Lyon place sa mort au 18 avril 1082, et c'est en ce jour qu'on célèbre sa fête dans le diocèse. Ses restes précieux furent déposés, comme il l'avoit demandé, auprès des saints Martyrs, dans une chapelle souterraine à droite du grand escalier de l'église haute de Saint-Irénée ; et depuis, elle a été connue sous le nom de chapelle de saint Jubin. Le Martyrologe des Gaules dit qu'*il s'étoit rendu saintement prodigue envers les pauvres ; que ce qu'il n'avoit pas donné à ceux-ci, il l'avoit employé à réparer, bâtir et orner plusieurs églises, et s'étoit lui-même réduit, eu égard à son état, à une grande pauvreté.* Les anciens bréviaires et missels lyonnois le nomment *très-saint*, et l'on y voit qu'il avoit le don des miracles pour la guérison de la goutte et autres maladies aiguës. La Gaule chrétienne le met au nombre des saints qui y sont nommés *médecins*. Quelques historiens ont avancé que les reliques de saint Jubin avoient été détruites lors des ravages commis par le baron des Adrets, en 1562, dans l'église de Saint-Irénée, où ils brisèrent plusieurs tombeaux ; mais le contraire a été prouvé par plusieurs écrivains dignes de foi, et par des faits qu'il est impossible de récuser. M. Guerin, chanoine de Saint-Irénée, dans son *Abrégé historique des Martyrs de la ville de Lyon*, parle de plusieurs miracles opérés dans

la chapelle de saint Jubin à l'époque des ravages des calvinistes. Il cite aussi trois hommes impotens qui furent guéris miraculeusement en 1644, et qui laissèrent leur potence dans ladite chapelle. Il s'y est opéré plusieurs autres miracles, surtout depuis le 25 octobre 1824. Le corps de ce saint évêque a été transféré solennellement, le 9 mai 1826, dans une chapelle de l'église de S. Irénée, pour y être exposé à la vénération des fidèles. M. J. B. Durand, curé de Saint-Irénée, a publié une *Notice sur saint Jubin, archevêque de Lyon, avec une dissertation sur l'authenticité de son corps; quelques-unes des guérisons obtenues par son intercession; une neuvaine de méditations et prières; la messe et les vêpres à l'honneur de ce saint pontife et le chemin de la croix*, Lyon 1827, 1 vol in-12.

JUGE SAINT-MARTIN (J. J.), professeur d'histoire naturelle à Limoges, et agronome distingué, mort dans un âge avancé au commencement de 1824. La société royale d'agriculture de Paris, dont il étoit devenu correspondant, lui avoit décerné une médaille d'or pour avoir couvert plus de deux cents hectares de mauvaises terres, qui formoient le domaine de ses ancêtres, d'arbres vigoureux et variés, et, par là, il a mis les cultivateurs de son voisinage à portée de se procurer chaque année des milliers d'arbres de différentes espèces, qui n'avoient jamais été cultivés dans leur canton. Il a publié : I. *Traité de la culture du chêne*, 1788, in-8; II. *Notice des arbres et arbustes du Limousin*, Limoges 1790, in-8; III. *Observations météorologiques et économiques faites pendant l'année 1791 dans le département de la Haute-Vienne*, 1791, in-8; IV. *Propositions d'un congrès de paix générale*, 1798, in-12; V. *Théorie de la pensée, de son activité primitive et de sa continuation par les songes*, 1806, in-8; VI. *Changemens survenus dans les mœurs des habitans de Limoges depuis une cinquantaine d'années*, 2.e *édition augmentée*, Paris 1817, in-8.

JULLIEN (Marc-Antoine), député de la Drôme à la convention, étoit né au Péage de Romans en Dauphiné en 1744, et habitoit Paris avant la révolution; il en adopta les principes, et dès le commencement, il ouvrit une correspondance politique sur les affaires du temps avec les principaux habitans du Dauphiné avec lesquels il avoit toujours conservé quelques relations. Ses lettres, où l'on remarqua une chaleur entraînante et de l'énergie, contribuèrent beaucoup à le faire nommer d'abord à la première législature, ensuite à la convention, où il vota la mort du malheureux Louis XVI, en assurant « qu'il avoit toujours haï » les rois, et que son humanité » éclairée, ayant écouté la voix de » la justice éternelle, lui ordonnoit » de prononcer la mort ». Il se fit peu remarquer le reste de la session, et il échappa facilement aux proscriptions réactionnaires. Il rentra dans la vie privée et consacra ses loisirs aux muses. Il publia, dans le *Mercure de France*, quelques poésies parmi lesquelles on distingua une idylle intitulée : *la Nouvelle Ruth*. La loi d'exil de 1816 ne l'obligea pas de s'expatrier, parce que durant les cent jours il n'avoit ni signé l'acte additionnel ni accepté aucune fonction

Digitized by Google

publique. Saisi, dit-on, d'un violent étourdissement, il se laissa tomber, en 1821, d'un balcon fort élevé, et il expira sur le champ. Ses poésies, éparses dans plusieurs recueils ou dans ses portefeuilles, ont été réunies sous le titre d'*Opuscules en vers*, Paris 1807, in-8. Il a laissé en manuscrit des *Contes pour les enfans*, dont il existe plusieurs copies.

JUMELIN (J. B.), professeur de physique et de chimie, né en 1745, près de Cherbourg, fit ses études chez les eudistes de Caen, et se rendit ensuite à Paris, où il devint maître de quartier dans un des colléges de l'université. Dans ses heures de loisir il suivit des cours de médecine; mais il se livra plus particulièrement aux sciences physiques, fut membre du bureau de consultation des arts et métiers et accompagna Choiseul-Gouffier dans son ambassade de Constantinople. Il est mort à Paris en 1807. On lui doit l'invention de divers instrumens de physique et quelques ouvrages : I. *Œuvres diverses concernant les sciences et les arts*, Paris 1800, in-8; II. *Traité élémentaire de physique et de chimie*, Paris 1809, in-8, précédé d'une notice sur la vie et les ouvrages de Jumelin.

JUMILHAC (dom Pierre-Benoît DE), né dans le Limousin en 1611, d'une famille illustre, entra fort jeune dans la congrégation de St-Maur, parvint aux premiers emplois, et mourut à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, le 22 mars 1682. Il étoit bon musicien, et il a publié la *Science et la pratique du plain-chant*, Paris 1677, in-4, attribuée par quelques personnes à dom Jacques Leclerc; mais dom Marteune et dom Tassin ont fait connoître son véritable auteur. Ce traité, divisé en huit parties, renferme une exposition complète et méthodique des principes de Gui-d'Arezzo.

JUMILHAC (Antoine-Pierre-Joseph marquis DE), lieutenant-général, né, le 31 août 1764, d'une famille noble et ancienne du midi de la France, émigra en 1792, et fit plusieurs campagnes dans l'armée des princes. Lors de sa dissolution, il passa à Londres, d'où il partit comme officier pour Quiberon, et il eut le bonheur d'échapper aux massacres de cette désastreuse expédition. De retour à Londres, il en publia une intéressante relation, rentra en France après le 18 brumaire, et prit du service sous le régime impérial. Le 30 août 1814, il fut nommé lieutenant-général de cavalerie, puis commandant de la 16.e division militaire à Lille, et enfin commandeur de Saint-Louis. Louis XVIII le désigna, dans le mois de septembre 1816, pour présider le collége électoral du Nord, et on remarqua dans son discours d'ouverture le passage suivant : « Le roi n'attend de nous ni félicitation ni » adresse; les seules preuves qu'il » exige de notre amour, sont de » n'accorder nos suffrages qu'à des » hommes recommandables par » leurs principes en faveur de la » légitimité, par leur modération, » par leur amour pour lui et pour » la France dont il veut assurer le » repos » Le marquis de Jumilhac fut nommé président du même collége le 20 août 1817, et il mourut à Lille le 19 février 1826, des suites d'un abcès survenu à une ancienne blessure reçue à Quiberon, et de plusieurs attaques d'apoplexie. Il s'étoit con-

cilié, par son affabilité, l'estime et l'affection des habitans qui ont été vivement affligés de sa perte. Il avoit épousé une sœur du duc de Richelieu dont il a eu des enfans, et l'aîné de ses fils en a pris le nom et le titre.

JUMILHAC-CHAPELLE (le baron DE), né d'une famille ancienne, entra de bonne heure dans l'état militaire, et fit ses premières armes dans le régiment d'Artois cavalerie, ensuite il fut chargé de diverses missions diplomatiques en Allemagne, et il séjourna quelques temps à Berlin à la cour du grand Frédéric. De retour en France, il reçut le brevet de colonel, et fut nommé conseiller d'ambassade en Portugal où il resta deux ans. Il avoit épousé la fille de M. de Launay, et obtenu la survivance du gouvernement de la Bastille; mais la révolution le priva de ce poste important. Il paroît qu'il en a traversé les orages sans quitter le sol de sa patrie. A l'époque de la restauration, il reçut la croix de Saint-Louis et le brevet de maréchal-de-camp. Dans le mois de septembre 1815, il présida le collége électoral du département de Seine-et-Oise, et fut élu député. Il vota avec le ministère, et appuya, en avril 1816, la proposition de M. Lachèze-Muret, tendant à remettre les registres de l'état civil dans les mains des curés; il assura que cette mesure étoit nécessaire sous le rapport des principes religieux et pour éviter les fautes grossières qui se commettoient fréquemment; il en cita plusieurs exemples que lui-même avoit fait réparer. Après le 5 septembre 1816, il fut nommé pour la seconde fois président du collége électoral de Seine-et-Oise, qui le réélut membre de la chambre des députés, et pendant quatre sessions, il a voté avec la nouvelle minorité du côté droit. Il est mort dans son château de Guigneville, près Arpajon, le 7 juillet 1820. Il a publié des *Réflexions sur l'état des finances sur le budjet de* 1816, et quelques articles dans les *Mémoires* de la société d'agriculture et des arts du département de Seine-et-Oise.

JURE (Jean-Baptiste DE SAINT), né à Metz en 1588, entra en 1604 chez les jésuites, et y remplit divers emplois, spécialement celui de diriger des colléges et de former les novices à la vertu. Il remplit ces dernières fonctions pendant douze ans à Amiens, à Alençon, à Orléans ou à Paris, fut du nombre des jésuites qui passèrent en Angleterre du temps de Mad. Henriette, femme de Charles I., et mourut à Paris le 30 avril 1657, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages ascétiques qui décèlent un homme consommé dans les voies de Dieu et la science des saints. Son principal ouvrage a pour titre : *de la Connoissance et de l'Amour du Fils de Dieu, N. S. J. C.*, qui parut en 1634, in-folio, et dont huit éditions furent épuisées du vivant de l'auteur. Cet ouvrage est divisé en quatre livres : le premier contient les motifs qui doivent nous porter à nous appliquer à la connoissance et à l'amour de Jésus-Christ ; le deuxième expose et explique les exercices de cet amour; le troisième en montre les effets, et le quatrième présente les exemples des saints qui ont fait une profession particulière d'aimer notre Seigneur. L'auteur, naturellement fécond et accoutumé à méditer sur ce qui tient à la vie spirituelle, s'est beau-

Digitized by Google

coup étendu sur ces divers objets, et il épuise en quelque sorte la matière ; cependant il ne fatigue jamais parce qu'il a rattaché à son sujet toute l'économie de la religion, et qu'il parcourt tout ce qu'il y a d'important dans les doctrines et les pratiques du christianisme. Ce livre précieux a été réimprimé à Lyon en 1825, en 5 vol. in-8, et l'on a eu soin de retoucher le style qui en avoit bien besoin. Des tables à la fin de chaque volume montrent les divisions et subdivisions des chapitres, et peuvent servir à guider les lecteurs dans le choix du sujet. L'abbé de Saint-Pard, pour mettre cet ouvrage à portée d'un plus grand nombre de lecteurs, en a publié, en 1773, un abrégé en un vol. in-12, sous le titre *de la Connoissance et l'Amour de N. S. J. C.* Cet abrégé est en trois parties seulement, les motifs de l'amour de Dieu, les caractères de la charité, et le récit abrégé des saints. Il a été réimprimé à Paris en 1824, avec des corrections et augmentations. Le même abbé de Saint-Part avoit publié en 1771 le *Livre des Elus* ou *Jésus crucifié* qui étoit aussi un extrait de l'ouvrage du père Saint-Jure, et auquel il a joint une préface, où il fait un grand éloge de sa piété et de son expérience, et où il donne la liste de ses ouvrages qu'il considéroit comme une source excellente et sûre. Cet ouvrage a également été réimprimé en 1824, avec des augmentations. Les autres ouvrages du père Saint-Jure sont la *Vie de M. de Renty*, l'*Homme religieux*, *etc.*

K

KAAB, célèbre poète arabe du 17.e siècle, se fit remarquer par le mépris qu'il professoit pour sa religion, et par des vers satiriques contre Mohammed. Celui-ci s'étant emparé de La Mecque le mit au nombre des proscrits ; mais Kaab obtint sa grace en composant un poème en son honneur, qu'il lut en sa présence, et qui lui valut le don du manteau du prophète que ses héritiers vendirent dix mille pièces d'argent. Le poème de Kaab jouit d'une grande réputation parmi ses compatriotes. Il a été publié à Leyde en 1748, par les soins de Lette avec d'autres ouvrages orientaux, et il est accompagné de notes et d'une traduction latine. Reiske en a donné une nouvelle dans les *Acta eruditorum* de décembre 1747. Il en a été donné une autre en allemand par Wahl, dans le *Magasin de littérature ancienne et biblique*.

KARAMSIN (Nicolaï-Mikhaïlowitch), historiographe de l'empire Russe, né en 1765 dans le gouvernement de Simbirsk, servit d'abord dans la garde impériale et voyagea ensuite dans plusieurs pays étrangers. De retour à Moscou, il s'adonna à la littérature ; ensuite il entreprit d'écrire une *Histoire de Russie*, dont il a publié 11 vol., 1816 et années suivantes. Elle a été traduite en françois, et doit être continuée par M. Blondof qui a annoncé un 12.e vol. Cette histoire a obtenu à son auteur une très-grande réputation, et lui a valu l'affection toute particulière de l'empereur Alexandre, qui le nomma conseiller-d'état et le décora de l'ordre de Sainte-Anne. L'empereur Nicolas, pour le récompenser de ses travaux et de son dévouement pour le prince défunt, lui a accordé, par un ukase en date du 25 mai 1826, une

pension annuelle de 50,000 roubles, reversible à sa femme et à ses enfans, en l'engageant de se rendre dans un climat plus tempéré pour rétablir sa santé. Karamsin est mort le 3 juin 1826. On a de lui plusieurs autres ouvrages : *Lettres d'un voyageur russe* ; le *Panthéon des auteurs russes* ; le *Panthéon de la littérature étrangère* ; des *Recherches sur l'histoire de Russie*, des traductions en russe des *Contes de Marmontel* et de *madame de Genlis*. Il a aussi rédigé plusieurs journaux politiques et littéraires.

KAUNITZ-RIETBERG (Venceslas prince DE), né en 1710, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais la mort de son frère aîné le fit changer de vocation. Il entra dans la carrière diplomatique, et obtint successivement la confiance de Marie-Thérèse, de Joseph II, de Léopold II et de François I; une suite si longue de faveur et la réussite de presque toutes ses négociations, ne permettent guère de douter de ses talens. Cependant le roi de Prusse, dans ses *Mémoires de la guerre de* 1778, le dépeint comme fort au-dessous de la réputation politique dont il jouissoit en Europe. « L'impératrice Marie-Thérèse, dit-il, » étoit mal secondée par son ministre le prince de Kaunitz, qui, » par des vues assez communes aux » courtisans, s'attachoit plutôt à » l'empereur, dont la jeunesse ouvroit une perspective plus brillante à la famille de ce ministre, » que l'âge avancé de l'impératrice.... La déclaration inattendue de la Russie en faveur de la » Prusse, fut un coup de foudre » pour la cour de Vienne. Le comte de Kaunitz fut embarrassé » n'ayant rien prévu ». Pour atténuer un peu ce jugement qui est d'un grand poids, il faut ajouter que Frédéric avoit conservé contre lui un ressentiment depuis qu'il étoit parvenu à contracter avec la France une alliance en faveur de l'Autriche, au préjudice de la Prusse. Le traité de paix de 1756 qu'il parvint à conclure, étonna d'autant plus tous les politiques, que les deux nations conservoient depuis près de deux cents ans une constante inimitié, et on l'appela *union monstrueuse*, parce qu'on la regardoit comme impossible. L'heureuse issue de cette négociation lui fit donc beaucoup d'honneur, et depuis, la cour de Vienne crut ne pouvoir lui donner trop de marques de confiance. On l'a accusé d'en avoir abusé en certaines occasions et d'avoir été l'instigateur des funestes innovations que l'empereur Joseph II tenta d'opérer dans les églises de son empire, et particulièrement dans les Pays-Bas. On ajoute même que l'orgueilleux ministre parut plus inflexible que son souverain à l'égard des réclamations que le pape fit dans un voyage qu'il entreprit à Vienne, et on assure qu'il ne rendit point au pontife les respects extérieurs commandés par sa dignité: on peut consulter à ce sujet *l'histoire civile, politique et religieuse de Pie VI*. Le prince de Kaunitz avoit joui jusqu'à 84 ans d'une parfaite santé; mais ayant voulu se guérir lui-même d'un léger rhume, il en fit une maladie qui termina sa vie le 24 juin 1794.

KEMBLE (Jean-Philippe), célèbre acteur tragique anglois, né en 1757 à Prescot dans le comté de Lancastre, mort à Lausane le 26 février 1823. Il s'étoit retiré du théâtre depuis 1817, après avoir

Digitized by Google

joué pendant près de 40 ans sur les principaux théâtres, avec une célébrité toujours croissante, il excelloit particulièrement dans le rôle de Hamlet où personne, dit-on, ne l'a surpassé. Boaden a publié des *Mémoires sur la vie de Kemble*, contenant l'histoire du *Théâtre anglois, depuis Garrick, jusqu'à ce jour*, Londres 1825, 2 vol. in-8. On a de Kemble des *Poésies fugitives*, 1780 in-8; *Lodoiska*, drame musical imité du françois 1794; *Essai sur Macbeth et Richard III*; il a rangé pour le théâtre un assez grand nombre d'ouvrages dramatiques dont on trouve la liste dans *l'Annual biography* de 1824.

KEMPER (Jean-Melchior), jurisconsulte hollandois, né à Amsterdam en 1776. Il fut reçu docteur en droit à l'université de Leyde en 1796, et quelques années après il obtint la chaire de droit civil et naturel à Harderwick. En 1806 il remplaça Cras pour la leçon de droit civil à l'athénée d'Amsterdam, et en 1809 il alla professer à Leyde le droit naturel et le droit des gens. L'année suivante il publia une édition du *Code criminel de la Hollande* avec une introduction et un commentaire qui lui valurent les suffrages de tous les jurisconsultes. Il a toujours montré beaucoup de zèle pour l'indépendance de son pays, et dès 1806 il publia sous le voile de l'anonyme, un *Recueil de lettres hollandoises*, qui fit beaucoup de bruit, et où il se prononça contre l'influence que le gouvernement françois cherchoit à prendre de plus en plus sur la république Batave; en 1813 il profita de l'ascendant qu'il avoit sur la jeunesse pour accélérer le mouvement de l'insurrection hollandoise, lors des revers de Buonaparte. Le prince d'Orange le récompensa des services qu'il avoit rendus à sa patrie par la dignité de recteur magnifique de l'université de Leyde, le collier de commandeur de l'ordre du lion belgique, des lettres de noblesse et le brevet de conseiller d'état honoraire. Il prit la plus grande part à l'organisation des universités et des colléges, fut nommé membre de la commission chargée de préparer la législation du nouveau royaume des Pays-Bas, et rédigea le projet de code civil. Député par la province de Hollande aux états généraux en 1817, il y donna de nouvelles preuves de l'étendue et de la variété de ses connoissances, et il y montra une élocution vive, facile et entraînante. Un coup d'apoplexie termina sa vie le 20 juillet 1824. Il réunissoit les qualités du cœur à celles de l'esprit; on lui doit un grand nombre de *Dissertations* latines, des *Discours* en langue hollandoise, sur différens sujets, dédiés au prince souverain des Pays-Bas, 1 vol. in-8; des *Observations sur diverses parties du droit françois;* un *Essai sur la nécessité des idées religieuses* qui lui valut une médaille d'argent au concours de 1801, et un *Mémoire* intitulé de l'*Influence qu'ont exercée les événemens politiques sur les lumières, la religion et les mœurs des peuples de l'Europe*, couronné en 1818 par la société de Harlem, et qui a été traduit en allemand sur la 2.e édition par Dietrick.

KEMPHER (Gérard), savant hollandois qui florissoit au commencement du 18.e siècle. Il a publié un *Recueil d'Idylles;* une *Traduction d'Anacréon en vers*, 1726; *Hélène en*

Egypte, tragédie imitée d'Euripide; et des *Observations* assez étendues sur les trois premières églogues de Calpurnius insérées dans les *Poetæ latini rei venaticæ scriptores et Bucolici antiqui*, Leyde 1728, in-4. Il a aussi publié la *Chronique d'Egmond* ou *Annales des princes-abbés d'Egmond*, écrite en latin qu'il a revue et continuée, Alckmaer 1732, in-4.

KENT (Édouard-Auguste duc DE), 4.e fils de George III roi d'Angleterre et de la princesse Charlotte de Mecklembourg-Strelitz, né le 2 novembre, 1767; il fut envoyé à l'âge de 17 ans en Allemagne pour y faire son éducation militaire, et il débuta par faire le service à Luxembourg comme cadet, sous l'inspection d'un officier général qui avoit le titre de gouverneur, et qui l'assujétissoit à tous les exercices d'un service minutieux; cependant en 1786 il fut promu au grade de colonel aux gardes et en 1790 il fut rappelé en Angleterre où il fut nommé colonel du 70.e de ligne. Au bout de quelques jours il reçut l'ordre d'aller rejoindre son régiment à Gibraltar, d'où il s'embarqua pour le Canada pendant l'hiver de 1791. Il fit ses premières armes dans l'armée de sir Charles Grey et il donna des preuves de bravoure à l'attaque du Fort-Royal de la Martinique, ainsi qu'aux attaques de Sainte-Lucie et de la Guadeloupe. Après cette campagne il fut promu au grade de lieutenant-général le 12 janvier 1796, et il fut chargé du commandement de la nouvelle Ecosse dans l'Amérique du Nord; cependant une chûte de cheval qu'il fit à Hallifax, nécessita son retour en Angleterre en 1799. Alors il fut appelé à la chambre des lords avec les titres de duc de Kent, de Stratherne et de comte de Dublin; quelques semaines après il reçut le commandement en chef de toutes les forces britanniques en Amérique. Une indisposition grave l'ayant obligé de retourner en Angleterre vers la fin de 1801, il fut fait colonel de royal-écossois, et en 1803 il devint gouverneur de Gibraltar. L'extrême rigidité qu'il voulut introduire dans la discipline des troupes, excita une insurrection terrible qu'il ne parvint à réprimer qu'en marchant à la tête de son régiment avec une compagnie de grenadiers, deux pièces de campagne et en faisant feu sur les révoltés qui furent dispersés; mais il en perdit un grand nombre dans l'action; beaucoup aussi furent punis de la peine capitale après que la révolte fut appaisée. Cet événement qui pouvoit avoir les suites les plus funestes, pour un poste aussi important, donna lieu à une enquête contre sa conduite, et quelque temps après il fut rappelé de son gouvernement; cependant il reçut le bâton de feld-maréchal, mais depuis il resta sans activité. Au mois de juillet 1816 il fit partie de l'assemblée qui se réunit à la taverne de Londres pour aviser au moyen de venir au secours des manufacturiers qui se trouvoient dans une grande détresse, par suite du passage de l'état de guerre à l'état de paix, et il en résulta une souscription qui produisit une somme considérable. La dernière partie de la vie du duc de Kent ne présente qu'une suite d'embarras pécuniaires. Il avoit contracté des dettes énormes parcequ'il n'avoit jamais reçu un apanage capable de

Digitized by Google

le mettre à même de soutenir son rang. N'ayant pu obtenir de la chambre des communes qu'elles fussent acquittées aux frais du trésor, il prit le parti de se retirer à Bruxelles en 1816, où il vécut avec la plus grande économie. En 1818 il épousa la plus jeune fille du duc régnant de Saxe-Cobourg, et il mourut le 23 janvier 1820, des suites d'un rhume qu'il gagna en revenant de la chasse, pour n'avoir pas voulu quitter ses bottes qui etoient remplies d'eau; il paroît que l'éducation qu'il avoit reçue en Allemagne avoit rétréci ses premières idées, et qu'elle contribua à semer sa vie de chagrins. On convient qu'il s'occupa beaucoup du bonheur de ses concitoyens, et qu'il accepta avec empressement le patronage d'un grand nombre de sociétés philantropiques. C'est à lui que l'Angleterre doit l'introduction des écoles régimentaires dans les différens corps de l'armée britannique.

KERVÉLÉGAN (Auguste-Bernard-François le Goarre DE), député aux états généraux et à la convention nationale, naquit le 29 septembre 1745 à Quimper, où il étoit sénéchal du présidial à l'époque de la révolution. En 1789 il fut élu député du tiers-état aux états-généraux, et il publia au commencement des troubles de la Bretagne, une brochure intitulée *Réflexions d'un philosophe breton, sur les affaires présentes*. Il parla peu à l'assemblée constituante; mais il fit partie de la fameuse réunion révolutionnaire connue sous le nom de *Comité breton* qui fut formé à Versailles par les députés du tiers-état de sa province, et à laquelle se réunirent tous les députés qui partageoient les mêmes opinions. Kervélégan fut nommé membre du comité chargé de l'aliénation des biens nationaux qui ne comprenoient alors que les biens du clergé, et il eut plusieurs altercations avec ceux de ses collègues qui vouloient apporter de la modération dans cette mesure arbitraire, particulièrement avec le vicomte de Mirabeau contre lequel il se battit au pistolet; cependant après le malheureux voyage du roi à Varennes, il changea de système et se rangea dans le parti constitutionnel, où il ne montra pas moins d'énergie. Réélu à la convention il vota la détention de Louis XVI et son bannissement à la paix; ensuite il s'attacha au parti de la Gironde. A la fin de 1792 il dénonça la feuille incendiaire de Marat; en 1793 il devint membre de la commision des douze opposée à la commune de Paris, fut décrété d'arrestation le 31 mai 1793, et s'étant évadé, mis hors de la loi; mais il vint à bout de se soustraire aux poursuites, en se cachant dans son département, où même il procura un asile à quelques-uns de ses collègues. Après la mort de Robespierre il rentra à la convention, devint membre du comité de sûreté générale et montra le plus grand courage lors de l'insurrection jacobine du 20 mars 1795 dans laquelle il fut blessé. Il passa ensuite au conseil des anciens d'où il sortit en 1798; enfin il fut réélu en mars 1799 à celui des cinq-cents, puis il entra au corps législatif dont il faisoit encore partie en 1815. Cette assemblée ayant été dissoute au retour des Bourbons, il rentra dans la vie privée et se retira dans ses propriétés, où il est mort le 24 février 1825.

KLEIST DE NOLLENDORF le comte, général d'infanterie prussien fut employé en 1793 sur le Rhin en qualité de colonel des hussards de son nom et se fit remarquer en plusieurs rencontres notamment au siège de Mayence et à la bataille de Lautern où il fut blessé. Chargé ensuite du commandement d'un corps contre les polonois, il contribua à leur défaite après la bataille de Varsovie. Pendant la guerre de 1807 il n'eut point de commandement important; mais en 1812 il fut employé dans le corps d'armée prussien destiné à agir conjointement avec les François contre les Russes, et après la défection du général Yorck il fut nommé pour le remplacer lieutenant général et placé sous les ordres du roi de Naples. Lorsque la Prusse se déclara ouvertement contre la France, le comte de Kleist fit la campagne de 1813 et il se signala le 20 mai à la bataille de Bautzen, et le 15 août devant Dresde, mais plus particulièrement à l'affaire de Kulm où il contribua à la défaite du corps d'armée de Vandamme. C'est à la suite de ce succès qu'il reçut le titre de comte de Nollendorf nom du village où il avoit attaqué les François. Il prit aussi une part très-active à la bataille de Leipsick, et après avoir passé le Rhin il exécuta des marches savantes au combat de Laon. Il se distingua aussi à la Ferté-Gaucher d'où il délogea les François, et aux affaires de Sézanne et de Coulommiers; enfin il avoit reçu l'ordre de former la principale attaque de Paris et il étoit parvenu au village de la Chapelle, après une longue résistance, lorsque la capitulation fit cesser les hostilités. Dans le mois de mai 1816 le comte de Kleist commandoit encore l'armée prussienne sur la rive gauche du Rhin; mais ayant été nommé gouverneur du duché de Berg, il quitta Mayence pour se rendre à sa destination. Ce général est mort à Berlin le 16 février 1823. Il étoit estimé comme habile tacticien et connoissoit à fond tout ce qui tient à l'administration militaire.

KLOTZ (Chrétien-Adolphe), littérateur allemand, né à Bischoffs-Werda le 13 novembre 1738. Il avoit à peine atteint sa septième année qu'il manifesta un insatiable désir de lire et d'apprendre; son père ne négligea rien pour alimenter et fortifier de si belles dispositions. Après avoir terminé ses études à Leipsick, il se rendit à Iéna avec l'intention d'y cultiver les lettres, sans rechercher aucun emploi; mais sollicité par ses amis, il se décida à ouvrir une école, et il y interpréta Horace avec un succès si brillant que le roi d'Angleterra l'appela à Goettingue pour y remplir la place de professeur de philosophie. Plus tard le roi de Prusse le décida à venir à Halle professer l'éloquence, et lui donna le titre de conseiller aulique, ensuite celui de conseiller intime, afin de balancer les offres que le roi de Pologne lui faisoit faire pour l'attirer à Varsovie où il vouloit créer une nouvelle académie pour l'éducation de la jeune noblesse. Klotz mourut le 31 décembre 1771. Ses principaux ouvrages sont: les *Mœurs des érudits*; le *Génie du siècle*; les *Ridicules littéraires*. Ces trois ouvrages satiriques eurent une grande vogue et lui attirèrent beaucoup d'ennemis; une *Dissertation* sur l'heureuse hardiesse d'Horace, réimprimée à Londres dans le tome 13

du *Classical journal; vindiciæ Horatianæ* contre les paradoxes du P. Hardouin, réimprimés avec des améliorations considérables, sous le titre de *Lectiones venusinæ;* un ouvrage *Sur la numismatique* en 3 petits volumes estimé des antiquaires; *Opuscula varii argumenti*. Il a travaillé aux *Acta eruditorum* et aux journaux de Iéna et de Leipsick; il a encore publié 6 volumes d'un ouvrage périodique, sous le titre d'*Acta litteraria* où il rendoit compte des livres nouveaux, avec une franchise remarquable, et dans un style très-piquant.

KLUIT (Adrien), historien et publiciste hollandois, naquit à Dordrecht le 9 février 1735. Après avoir terminé d'excellentes études il fut successivement appelé aux fonctions du préceptorat et du rectorat dans les écoles dites *latines* de Rotterdam, de la Haye, d'Alckmaer et de Middelbourg. Il trouva dans cette dernière ville des facilités pour sa recherche favorite des anciens monumens de l'histoire de sa patrie, et il débrouilla le cahos des archives de la province qu'il classa dans un ordre inconnu avant lui; enfin en 1779 il fut nommé professeur d'archéologie hollandoise et d'histoire diplomatique, et en 1806 on créa pour lui une chaire de statistique du royaume de Hollande. Il périt en 1807 victime de l'horrible explosion d'un bateau de poudre qui renversa de fond en comble plusieurs maisons de cette ville, et particulièrement celle qu'il habitoit, ensorte que ses manuscrits ont été presque entièrement détruits. Il a publié un grand nombre de discours, opuscules, mémoires, lettres, thèses ou dissertations; mais les ouvrages sur lesquels repose principalement sa réputation sont : I. *Historia critica comitatus Hollandiæ et Zelandiæ*, Middelbourg, 1777-82, 2 tomes en quatre parties in-4, pleine de recherches nouvelles et intéressantes; II. *Economie politique de la Hollande;* III. *Histoire de l'administration politique de la Hollande*, jusqu'en 1794, Amsterdam 1802 et 1805, 5 vol. in-8.

KNOX (Vicessimus), littérateur et prédicateur anglois, né en 1752 dans le comté de Middlesex. Il cultiva avec un grand succès les lettres grecques et latines et devint supérieur de l'école de Tumbridge, poste qu'il occupa avec la plus grande distinction pendant 33 ans. Il avoit reçu le grade de docteur en théologie et il obtint quelques modestes bénéfices dont il remplit lui-même les charges. Il se livra aussi à la prédication et il parut avec succès dans les chaires ecclésiastiques de Londres; il se faisoit particulièrement remarquer par l'harmonie de son langage, et il est cité comme modèle en ce genre. La mort le surprit à Tumbridge le 6 septembre 1821. On a de lui : I. des *Essais de morale et de littérature*, 2.e édition 1778, 2 v. in-12, plusieurs fois réimprimés; II. *Education libérale* ou *Traité pratique sur les moyens d'acquérir une instruction utile et convenable*, nouvelle édition augmentée, 2 vol. in-8, 1785; III. *Soirées d'hiver*, 1787, in-8, plusieurs éditions; IV. *Sermons sur la foi, l'espérance et la charité*, 1792, in-8; V. *De la noblesse personnelle* ou *Lettres à un jeune noble*, 1793, in-12; VI. *Lectures de famille*, 1794, in-8; VII. *Considérations sur la nature et l'efficacité de la sainte-cène*, 1794, in-12, ouvrage qui fut re-

Digitized by Google

commandé par l'évêque Horsley, à l'attention du clergé, comme un monument remarquable de la piété et du savoir de l'auteur; VIII. *Philosophie chrétienne*, 1795, 2 vol. in-12; IX. *Sermon prêché à l'ouverture de la société philantropique*, 1807, in-4; X. Plusieurs *Ecrits* en faveur des Wighs. On lui doit encore une édition d'Horace *Expurgatus* et quelques compilations plusieurs fois imprimées sous ces titres, *Morceaux choisis en prose*, 1783, in-8; *Morceaux choisis en vers*, 1790, in-8, etc.

KOURAKIN (le prince Alexandre), né en 1752 d'une des familles les plus illustres de la Russie, fut élevé avec Paul I et admis dans sa société intime. Il l'accompagna dans ses voyages en Prusse et en France en 1776 et 1782, fut nommé ministre et vice-chancelier de l'empire en 1796 et donna sa démission après la mort violente de cet empereur. Cependant en 1806 il fut appelé à l'ambassade de Vienne, et en 1807 l'empereur Alexandre le chargea de conclure les négociations entamées à Tilsitt et il signa la paix. L'année suivante il fut envoyé à Paris avec le titre d'ambassadeur, et il occupa ce poste jusqu'en 1812, époque de la rupture avec la Russie. Pendant les négociations qui eurent lieu il montra beaucoup d'habileté et de fermeté. Buonaparte lui ayant dit dans une audience. « J'ai 500,000 » hommes pour mes amis, ou con» tre mes ennemis. — Non sire, » lui répondit-il aussitôt, vous » n'en avez que 250,000. » Il tenoit ces renseignemens de deux commis au bureau de la guerre, qui furent livrés à une commission militaire et fusillés. Le prince Kourakin n'obtint que très-difficilement ses passeports pour retourner en Russie; il fut aussi longtemps retenu à Memel, où il apprit l'incendie de Moscou qui lui causa des pertes considérables. Il ne put rejoindre, qu'après les désastres de l'armée françoise, l'empereur Alexandre. En 1814 il fut choisi pour aller complimenter ce prince sur son entrée à Paris, et le saluer du nom de *Béni*, que le sénat lui avoit conféré. En retournant en Russie il tomba malade à Berlin, ce qui l'empêcha pendant quelque temps de prendre part aux affaires publiques. Alexandre l'attacha ensuite à son conseil d'état; mais le délabrement de sa santé l'obligea, en 1817, de demander une permission pour voyager en pays étrangers. L'empereur la lui accorda en lui conservant ses *appointemens, pensions et argent de table*, et il ajouta, « quand il aura obtenu du soula» gement dans son état actuel, le » prince Kourakin, ne se refusera » pas sans doute, à être de nou» veau utile à sa patrie. » Il ne revint à Saint-Pétersbourg qu'en 1823, et il y mourut vers la fin de l'année suivante. Il étoit bailli de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et chevalier de presque tous les ordres de l'Europe.

KRASICKI (Ignace), comte de Siezen, né à Doubiecko en Pologne en 1735, d'une famille illustre, fut destiné dès l'enfance à l'état ecclésiastique, et devint successivement prince, évêque de Warmie et archevêque de Gnesne. Il cultivoit avec succès la poésie. Le premier partage de la Pologne de 1772, l'ayant fait passer sous la domination prussienne, il se retira à Berlin où il jouit constamment de l'amitié du grand Frédéric. Ce

prince qui goutoit infiniment sa société, lui dit un jour en plaisantant. « J'espère bien que vous » me ferez entrer en paradis sous » votre manteau épiscopale. Non » sire lui répondit-il, votre majes- » té me l'a rogné si court qu'il me » seroit impossible d'y cacher de » la contrebande. » Il est mort le 14 mars 1801. On a de lui : I. la *Michéide*, poëme héroï-comique en 10 chants, sur les rats et les souris ; II. la *Monomachie*, autre poëme en 6 chants ; III. plusieurs livres de *Fables et Contes*. M. de Vienne a traduit le premier en vers françois, in-18, Paris 1828 ; IV. des *Satires ;* V. la *Guerre de Chocsin*, poëme épique en 12 chants ; VI. des *Lettres* et *Mélanges ;* VII. une *Histoire de Varsovie*. Il excelloit à peindre les ridicules, surtout ceux qui tenoient aux habitudes nationales.

KRUDNER (Julie de Wittinghoff baronne DE), naquit en 1766 à Riga en Courlande, d'une des plus nobles et des plus opulentes familles de ce pays. Son père la conduisit à Paris à l'âge de neuf ans, et sa maison devint le rendez-vous des plus célèbres philosophes du jour, parmi lesquels on comptoit alors Diderot, d'Alembert, Helvétius et Grimm. Une telle société ne convenoit guère à une jeune personne d'une imagination ardente, et douée de tous les avantages, et de toutes les graces du corps et de l'esprit ; aussi elle n'en retira que des principes erronés qui la conduisirent aux plus grands écarts. A 14 ans elle épousa le baron de Krudner gentilhomme livonien, âgé de 36 ans, possesseur d'une grande fortune et jouissant d'une grande considération. Il emmena sa jeune épouse à Venise où il résida pendant plusieurs années en qualité d'ambassadeur de Russie, et il en eut deux enfans. Cependant cette union fut bientôt troublée par les passions, et le baron de Krudner fit prononcer son divorce en 1791. Madame de Krudner retourna alors à la maison paternelle : ensuite elle fit un nouveau voyage à Paris, un autre à Leipsick, et après une série d'aventures dont on croit voir les détails dans un roman qu'elle publia sous le titre de *Valérie*, ou *Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G...* Paris 1803, 3.e édition 1805, 2 vol. in-12, elle se rendit à Berlin où elle fut admise à l'intimité de la reine de Prusse. Le chagrin qu'elle éprouva de sa mort causa en elle une telle secousse qu'elle se jetta tout-à-coup dans l'enthousiasme religieux le plus exagéré. Les ouvrages du célèbre visionnaire allemand, Jung Stilling, contribuèrent à développer en elle un mysticisme exalté ; elle se lia même avec lui et devint son plus zélé disciple. En 1813 elle commença à Heidelberg une nouvelle carrière entièrement opposée à celle qu'elle avoit suivie jusqu'alors ; L'année suivante elle se rendit à Paris avec le projet de réformer les idées morales et religieuses des chefs des armées alliées. Ce n'étoit plus cette brillante ambassadrice recevant les hommages d'une foule d'admirateurs ; pleurant alors sur les vanités humaines et sur ses propres erreurs elle s'annonçoit comme une envoyée de Dieu, destinée à rétablir le règne du Christ sur la terre. Son rang et ses richesses, les qualités de son esprit et plus encore l'acomplissement de quelques-unes de ses prophéties, telles que la chûte de Napoléon,

Digitized by Google

son retour de l'île d'Elbe, les évènemens de Waterloo lui avoient attiré beaucoup de partisans ; on assure même que l'empereur Alexandre lorsqu'il pénétra dans Paris, assista aux assemblées qu'elle tenoit dans son hôtel et où elle préchoit et prioit; ce qu'il y a de certain c'est qu'elle montroit beaucoup d'enthosiasme pour ce prince. « Alexandre disoit-elle a reçu mis » sion de réédifier ce que Napo- » léon avoit reçu mission de dé- » truire ; Alexandre est l'ange » blanc de l'Europe et du monde, » comme Napoléon en fut l'ange » noir. » On attribue à l'influence que madame de Krudner avoit acquise sur l'esprit d'Alexandre, la modération que ce souverain montra dans les transactions qu'il fit avec la France ; on lui donne même l'idée première de la sainte alliance, qu'elle avoit conçue dans l'intérêt universel des peuples, et c'est dit-on, à la suite d'une conversation très-animée, qu'elle eut avec Alexandre, que ce prince enfanta ce projet. C'est à cette époque aussi que madame de Krudner publia une petite brochure sous le nom de *Camp devertus*. Peu après le départ de ce souverain cette femme enthousiaste se rendit en Suisse et d'abord à Bâle, où ses prédications alarmèrent l'autorité qui lui signifia l'ordre de quitter le pays. Il en fut de même à Lorrach et à Arau, où elle préchoit en plein air, debout sur un monticule, pendant cinq ou six heures de suite, à un grand nombre de personnes qui la suivoient, particulièrement les pauvres à qui elle distribuoit des aumônes; enfin elle se retira sur le territoire de Bade, d'où un détachement militaire l'obligea de s'éloigner. Après avoir protesté de la violence qui lui étoit faite, elle distribua un écrit intitulé *Avis aux pauvres*; et voulut pénétrer en France; mais lorsqu'elle se présenta à Colmar les autorités lui en défendirent l'entrée. Elle parcourut encore quelques autres pays, mais on la repoussa de toutes parts; enfin elle se décida à retourner dans sa patrie et elle arriva en 1818 à Riga où ses communications sympatiques avec les Hernutes ou frères Moraves la retinrent d'abord; mais ensuite elle forma le projet d'aller fonder en Crimée un établissement chrétien de correction, pour les criminels et les pécheurs, et elle mourut à Karasou-Bazar le 25 décembre 1824, et suivant quelques journaux le 13 janvier 1825. Différentes personnes ont pensé que madame de Krudner étoit l'agent d'un parti qui vouloit faire prévaloir le déisme sur la religion catholique, et M. de Bonald a paru partager ce sentiment dans un article qu'il a publié à son sujet dans le *Journal des Débats*. M. Marignié a publié en 1817 une brochure in-8, sous ce titre : *Sur madame de Krudner, en réponse à l'article sur cette dame et contre M. de Bonald*, inséré dans le *Journal de Paris* en 1817 et imprimé séparément in-8. M. Krug a fait aussi paroître ses *Entretiens avec madame de Krudner*, Leipsick 1818.

L

LABARTHE (Pierre), né à Dax le 9 juin 1760, d'une famille noble qui avoit formé un établissement commercial à Bordeaux, fit ses études à l'université de cette ville, et y fut reçu avocat. Mais

bientôt il renonça à cette profession pour entrer dans l'administration des colonies en qualité de secrétaire de l'intendant général, et en 1794 il fut nommé chef de bureau des colonies orientales et des côtes d'Afrique. Cette place le mit à même de recueillir une ample moisson de documens authentiques et d'observations importantes qui rendent utiles et précieux les ouvrages qu'il a publiés sur les colonies. La diminution de sa vue l'obligea de demander sa retraite, et il l'obtint en 1808. Il est mort le 6 juin 1824. On a de lui : I. *Essai sur l'étude de la législation de la marine*, 1796, brochure in-8 ; II. *Annales maritimes et coloniales*, 1799, in-8 ; III. *Voyage au Sénégal pendant les années* 1784-85, *d'après les mémoires de Lafaille, ancien officier de marine*, Paris 1802, in-8, trad. en allemand ; IV. *Voyage à la côte de Guinée* ou *Description des côtes d'Afrique depuis le cap Tagrin jusqu'au cap de Lopès-Gonzalès*, 1803, in-8, traduit en allemand par J. Ad. Bergk, Leipsick 1803, in-8 ; V. *Synonymes anglois*, 1803, 2 vol. in-8 ; VI. *Harmonies maritimes et coloniales, contenant un précis des établissemens françois en Amérique, en Afrique et en Asie*, Paris 1815, in-8 ; VII. *Intérêts de la France dans l'Inde*, 1816, brochure in-8. Il a aussi fourni plusieurs articles au journal intitulé : *Annales maritimes et coloniales*.

LABEY (Jean-Baptiste), né en Normandie, professsa les mathématiques à l'école militaire, puis aux écoles de la Seine et à l'école polytechnique. Il est mort en 1825. On a de lui : I. *Introduction à l'analyse infinitésimale par Léonard Euler, traduit du latin en françois, avec des notes et éclaircissemens*, Paris 1799, 2 v. in-4 ; II. *Lettres à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique et de philosophie, nouvelle édition revue et augmentée de diverses notes*, Paris 1812, 2 vol. in-8 ; III. *Traité de statique*, Paris 1812, in-8, fig.

LABOREAU (Jean-Baptiste), né en 1752 à Saint-Claude, fut long-temps attaché à l'ambassade de Londres en qualité de secrétaire, et devint ensuite receveur à Sens, où il est mort le 20 décembre 1814. On lui doit une traduction du *Précis philosophique de l'histoire d'Angleterre, dans une suite de lettres écrites par un lord à son fils*, Londres et Paris 1776, 2 vol. in-12 ; ouvrage estimé, faussement attribué à lord Lyttleton ; il appartient à Olivier Goldsmith.

LABOULLAYE-MARILLAC (Pierre-Charles-Madeleine comte DE), né en 1771 à Billom, étoit avant la révolution lieutenant-colonel, prenoit le titre de comte honoraire de Brioude, et fut du nombre des personnes qui s'offrirent volontairement comme ôtages de Louis XVI. Il alla ensuite à l'armée des princes où il resta jusqu'à l'époque de son licenciement, et il y obtint la croix de St-Louis. Il se livra aussi pendant l'émigration à l'étude de la chimie et de la médecine, et il se fit recevoir docteur à l'université de Goettingue, ce qui lui donna les moyens de pourvoir à sa subsistance et à celle de son père qui mourut sur une terre étrangère. De retour en France, Laboullaye s'occupa de la chimie appliquée aux arts, et il découvrit douze couleurs inaltérables ; enfin les

Digitized by Google

connoissances qu'il avoit acquises en cette partie lui valurent la place de directeur des teintures à la manufacture royale des Gobelins, et il y fit le cours public de chimie appliquée à la teinture. Chaque année il exposoit les procédés dont il étoit l'inventeur: il en a introduit plusieurs bien préférables à ceux qui étoient employés avant lui. Laboullaye étoit aussi contrôleur des dépenses au ministère de la maison du roi. Il mourut à Paris le 25 août 1824. On a de lui un *Mémoire sur les couleurs inaltérables pour la teinture, suivi du rapport fait à ce sujet par MM. Vauquelin, Gay-Lubersac, etc.* Paris 1814, brochure in-4. Il a donné, avec Tonnelier, *Voyages entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie dans les années* 1793 et 1794, par le professeur Pallas, traduit de l'allemand, Paris 1805, 2 vol. in-4 et atlas in-folio; 1811, 4 vol. in-8 et atlas in-4. Il avoit déjà paru, de 1799 à 1801 à Leipsick, une traduction de cet ouvrage en 2 vol. in-4 et atlas in-folio.

LABROUSSE (Clotilde-Suzanne COURCELLES), née au bourg de Vauxain en Périgord le 8 mai 1747, donna dès l'enfance dans un mysticisme exalté, et pratiqua des mortifications extraordinaires. Il paroît qu'elle étoit d'une forte complexion, et qu'elle éprouva de bonne heure les tentations de la foiblesse humaine; car l'auteur de sa vie nous apprend que craignant d'y succomber, et pour eloigner tous ceux qui pourroient la remarquer, elle appliquoit la nuit sur son visage de la chaux vive, afin de substituer à la fraîcheur du coloris qui l'animoit les rides et les cicatrices; mais que ce remède, quoique très-violent, n'altéra point la beauté de son teint, et qu'elle continua à éprouver les mêmes tentations. Elle résolut alors de combattre ses passions par des tortures continuelles, et le moyen qu'elle adopta fut de parsemer son lit et ses souliers de cailloutage, ensorte que la nuit et le jour elle enduroit des souffrances énormes. Comme elle avoit bon appétit et qu'elle trouvoit quelque plaisir dans les repas, elle pensa qu'il falloit encore combattre cette jouissance, et elle imagina d'avoir toujours dans sa poche un cornet de cendres mêlées avec du fiel et de la suie, et elle en jetoit, sans qu'on s'en aperçut, sur tout ce qu'elle trouvoit de son goût. Elle portoit aussi toujours avec elle un flacon d'eau mêlée avec du fiel de bœuf qu'elle flairoit souvent et dont elle se rinçoit la bouche; elle en avaloit même quelquefois, ce qui lui écorchoit le gosier et lui causoit une extinction de voix. *Du reste*, dit encore l'auteur de sa vie, *sa santé alloit toujours son train.* A dix-neuf ans, Suzanne Labrousse prit l'habit des religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François, dites *Tiercerettes*, et dès-lors elle fut tourmentée de l'idée de parcourir le monde pour aller convertir les pécheurs; mais ses supérieurs ecclésiastiques s'y opposèrent, quoiqu'elle prétendit en avoir reçu la mission de Dieu dans des communications directes et extatiques. Elle entreprit en ce temps d'écrire sa vie qu'elle envoya à M. de Flamareux, évêque de Périgueux; mais il paroît qu'il ne lui accorda qu'une légère attention; il n'en fut pas de même de D. Gerle, prieur de la chartreuse de Vauclair; cet écrit

Digitized by Google

étant tombé par hasard entre ses mains en 1759, il s'enthousiasma pour M.lle Labrousse avec laquelle il entra dans une correspondance suivie, et il contribua beaucoup à lui donner la réputation d'*inspirée* et de *prophétesse*. Il a prétendu depuis qu'elle lui avoit prédit qu'il devoit faire partie d'une assemblée nationale. La révolution ayant éclaté et détruit les couvens, M. Poutard, évêque constitutionnel de la Dordogne, qui avoit entendu parler avec avantage de M.lle Labrousse, l'attira à Paris, et l'introduisit dans la maison de la duchesse de Bourbon, dont elle sut gagner la bienveillance. Cette visionnaire commença à prêcher en faveur de la constitution civile du clergé contre la cour de Rome, et par-là elle s'attira un parti considérable, parmi lequel on remarquoit l'évêque Fauchet; mais il l'abandonna bientôt. Elle retourna en Périgord, et partit ensuite pour Rome, afin de prêcher aux cardinaux et au pape lui-même les principes de la liberté et de l'égalité, et pour inviter ce dernier à abdiquer sa puissance temporelle. Chemin faisant, elle prêchoit dans les églises, les clubs, et maisons des villes et villages et même sur les routes publiques, se servant de la formule jacobine *Frères et amis*. Enfin elle arriva à Bologne dans le mois d'août 1792, et elle voulut y essayer ses prédications, mais le cardinal-légat la fit chasser de la ville. Elle passa ensuite à Viterbe où l'ordre avoit été donné de l'arrêter pour la renfermer au château Saint-Ange; mais il ne fut point exécuté, on ne sait pour quel motif, et elle arriva dans la capitale du monde chrétien, où elle prononça plusieurs discours contre le pape et tout le clergé *non assermenté*. Cependant elle fut arrêtée et conduite au château Saint-Ange où se trouvoit déjà le fameux Cagliostro. Le directoire demanda son élargissement en 1796, qui fut, dit-on, accordé sur-le-champ; toutefois elle refusa de sortir de sa prison, prétendant qu'une inspiration céleste l'engageoit d'y rester; au reste, elle étoit traitée avec beaucoup de douceur. Lorsque les François se furent emparés de Rome en 1798, elle revint à Paris où elle vécut dans la retraite, quoiqu'elle parut se croire toujours inspirée; mais vraisemblablement les désagrémens qu'elle avoit éprouvés dans ses prédications l'avoit rendue plus prudente. Elle est morte en 1821. Il paroît qu'elle a conservé jusqu'à la fin ses relations avec M. Poutard, car en mourant elle l'a nommé son exécuteur testamentaire, et lui a fait un legs de 3,000 fr. qui lui ont été contestés par la famille de M.lle Labrousse, et ont donné lieu à un procès. Le *Recueil de ses prophéties* a été publié à Paris au commencement de la révolution en 2 vol. in-8. M. Poutard a publié : *Recueil des ouvrages de la célèbre mademoiselle Labrousse*, 1797, in-8, contenant beaucoup de particularités sur la vie de cette prophétesse, et où l'on retrouve toutes ses déclamations contre la cour de Rome. On a aussi imprimé dans cette ville, en françois et en italien : *Discorsi recitati della cittadina Courcelles Labrousse*.

LACÉPÈDE (Bernard-Germain-Etienne LA VILLE comte DE), naquit à Agen le 26 décembre 1756, d'une

d'une famille très-ancienne et très-illustre établie dans l'Agenois, et qui se rattachoit à la maison de Lorraine dont elle portoit les armes. Son père, le comte de la Ville, lui donna le nom de *Lacépède* que portoit un grand oncle maternel qui l'avoit fait son héritier. Après avoir terminé ses premières études, il s'adonna aux sciences naturelles, à la physique et plus particulièrement à la musique qu'il cultiva avec passion dès son enfance. Il quittoit tous les amusemens pour entendre un instrument, et lorsqu'il eut reçu des leçons de composition du célèbre symphoniste Beck, il organisa des concerts où l'on exécutoit des scènes détachées, des symphonies et autres pièces qu'il composoit avec une rare facilité. Il n'avoit que vingt ans quand il se rendit à Paris, et déjà il avoit entrepris de remettre en musique l'*Armide* de Quinault ; mais il y renonça quand il apprit que Gluck l'avoit dévancé. Par les conseils de ce dernier, avec lequel il forma une liaison intime, il composa un opéra d'*Omphale* qui étoit en répétition en 1781, et qui pourtant ne fut point représenté. Plus tard, il fit la musique de *Scanderberg* et d'*Alcine*, tragédies lyriques ; il a aussi composé plusieurs symphonies concertantes, qui ont été exécutées aux séances publiques de l'académie des beaux-arts ou de la société philotechnique ; enfin, il a fait des sonates, des sextuors, et il a mis en musique l'action du poëme de *Télémaque*. Il suivoit en même temps les cours des jardins des plantes. Son père auroit désiré le voir devenir un homme d'état ; mais ne lui voyant aucune disposition pour la diplomatie, il se contenta de lui procurer un brevet de colonel dans les cercles de l'empire. Lacépède se borna à faire deux voyages en Allemagne, et ne servit jamais effectivement De retour à Paris en 1781, il publia divers traités de physique qui, n'étant point à la hauteur de la science, donnèrent contre lui des préventions défavorables. C'est alors qu'il se rappela que Buffon lui avoit témoigné un bien vif intérêt : il alla le voir, le consulta et se soumit à sa direction. Ce célèbre naturaliste, qui peut-être avoit déjà des vues sur lui, lui proposa la place de garde et sous-démonstrateur du cabinet du roi qui se trouvoit vacante. Quoique ce poste fut au-dessous de ce que Lacépède devoit espérer, il l'accepta, et en remplit les devoirs comme s'il eût été dangereux pour lui d'être révoqué. Il ne se montra pas moins scrupuleux dans l'accomplissement des intentions du patriarche de Montbard qui l'avoit choisi pour continuer son grand ouvrage, et il publia l'*Histoire naturelle des quadrupèdes ovipares*, 1788, 1 v. in-4 ou 2 vol. in-12 ; celle des reptiles, 1789, 1 vol. in-4 ou 2 vol. in-12 ; celle des poissons, 1798-1803, 5 vol. in-4 ou 12 vol. in-12 ; et enfin celle des cétacées, 1804, 1 vol. in-4 ou 2 vol. in-12. Ces quatre histoires forment la suite et le complément de l'édition originale de Buffon sortie des presses de l'imprimerie royale. Les trois premières ont été traduites en allemand. Lacépède a aussi publié plusieurs éditions des *Œuvres de Buffon* mises dans un meilleur ordre, Paris, Saugrain, 1799, 56 vol. in-8 ; 1799-1802, Plassan, 76 vol. in-18 ; 1817, Rapet, 17

vol. in-8, fig., précédées d'une Notice sur la vie de l'auteur, et suivies d'un Discours intitulé : *Vue générale des progrès de plusieurs branches des sciences naturelles depuis le milieu du dernier siècle*. Cette dernière partie forme un vol. in-8, et a été tirée à part ; 2.e édit. 1819-22, 25 vol. in-8. Lacépède, dans ses descriptions, n'a pas le brillant de l'auteur qu'il continue ; mais il décrit exactement, et l'on voit qu'il cherchoit plus à satisfaire celui qui veut s'instruire qu'à éblouir par un attrayant langage. A l'époque de la révolution, il fut du nombre des nobles qui embrassèrent les idées d'une réforme, et il accepta d'abord la place d'administrateur du département, ensuite il fut appelé à la législature de 1791 où il montra de la modération, et où il obtint les honneurs de la présidence. On lui offrit la place de gouverneur du Dauphiné ; mais il refusa cet emploi difficile à remplir dans les circonstances où l'on se trouvoit, et après la session, il se retira à la campagne d'où il ne revint qu'après le 9 thermidor. En 1795, on créa pour lui une chaire au *Muséum d'histoire naturelle* ; il fit aussi partie de l'institut lors de la nouvelle organisation de ce corps. Après la révolution du 18 brumaire, il fut appelé au sénat-conservateur ; en 1803, il reçut le grade de grand-chancelier de la légion-d'honneur, et l'année suivante on lui donna la sénatorerie de Paris ; enfin, en février 1805, il fut décoré du cordon rouge, et il mérita toutes ces faveurs par un dévouement et une assiduité servile dont peu de personnes ont donné autant de preuves. En 1813, il resta fidèle au gouvernement auquel il avoit engagé son éloquence et ses services, et il suivit à Blois l'impératrice Marie-Louise. Plus tard, cependant, il envoya son adhésion aux actes qui prononçoient la déchéance de Buonaparte, et le rappel de la maison de Bourbon au trône ; son mérite personnel et ses talens le firent comprendre dans la première création des pairs du 4 juin 1814 ; mais ayant siégé pendant les cent-jours, il en fut exclus à la seconde restauration : toutefois il y fut rappelé avec ses anciens collègues par l'ordonnance du 6 mars 1819. Il est mort le 6 octobre 1825, dans une maison de campagne qu'il possédoit à Epinay, et où il avoit coutume de passer la belle saison. M. Villenave a publié l'*Eloge historique du comte Lacépède*, Paris 1826, in-8. Outre sa suite de Buffon dont nous avons donné les titres, il a publié : I. *Essai sur l'électricité naturelle et artificielle*, 1781, 2 vol. in-8 ; II. *Physique générale et particulière*, 1782-84, 2 vol. in-12 ; III. *Poétique de la musique*, 1785, 2 vol. in-12 ; IV. *Eloge du prince de Brunswick-Lunebourg*, 1786, in-8 ; V. *Vues sur l'enseignement public*, 1790 ; VI. des *Notices sur la vie et les ouvrages de Vandermonde*, sur *Montesquieu* et sur *Dolomieu* ; VII. avec MM. Cuvier et Geoffroy-Saint-Hilaire, *la Ménagerie du muséum d'histoire naturelle* ou *Description et histoire des animaux qui y vivent ou qui y ont vécu*, Paris 1801, grand in-folio, fig. : il n'en a paru que 10 cahiers ; VIII. *Ellival et Caroline*, 1816, 2 vol. in-12 ; roman qui a eu peu de succès. Ce sont les personnages de sa famille qu'il met en scène d'une manière peu

Digitized by Google

intéressante ; IX. *Charles d'Ellival et Alphonsine de Florentino*, suite d'Ellival et Caroline, 3 vol. in-12 ; X. *Histoire générale physique et civile de l'Europe, depuis les dernières années du 5.e siècle jusque vers le milieu du 18.e*, Paris 1826, 18 vol. in-8. Lacépède travailloit depuis long-temps à ce grand ouvrage, et il en revoyoit les dernières feuilles dans les derniers jours de sa vie ; il n'a été publié qu'après sa mort. Le prospectus promet beaucoup, mais ce travail étoit au-dessus des forces de l'auteur. Le cadre, dit un critique moderne, est mal rempli ; on y remarque beaucoup de désordre et point de vues nouvelles ; ce n'est, le plus souvent, qu'une compilation déclamatoire et ambitieuse. Lacépède a fourni encore plusieurs articles au *Dictionnaire des sciences naturelles*, à la *Décade*, au *Magasin* et à la *Revue encyclopédique*. Il a laissé en manuscrit *les Ages de la nature*. On publie, depuis 1826, les *Œuvres du comte Lacépède*, qui doivent former dix vol. in-8, avec 10 cahiers de figures. On y a ajouté une synonymie des auteurs modernes les plus célèbres.

LACHAPELLE (Marie-Louise Dugès), sage-femme en chef de la maison d'Accouchement établie sous le nom d'*Hospice de la maternité*, et dont elle fut la première directrice. Elle naquit en 1769, et reçut les premières leçons de son art de sa mère, sage-femme à l'Hôtel-Dieu. Lorsque le directoire créa, en 1797, un hospice particulier pour les femmes en couches, madame Lachapelle fut choisie pour organiser et diriger cette maison. Elle y donna des cours suivis, et y forma un grand nombre d'élèves distinguées autant par leur savoir que par leur habileté. Elle mourut dans l'exercice de ses fonctions en 1821, et fut vivement regrettée de ses élèves et des savans praticiens, ainsi que des infortunées auxquelles elle avoit consacré les soins les plus touchans pendant toute sa vie. On a d'elle : I. des *Observations sur divers cas d'accouchement* dans l'*Annuaire médico-chirurgical des hôpitaux*, dont il n'a paru que le tome premier ; II. *Pratique des accouchemens* ou *Mémoires et observations choisies sur les points les plus importans de l'art*, Paris 1821-25, 3 vol. in-8. Les deux derniers volumes ont été rédigés sur les mémoires de l'auteur, par son neveu, M. Dugès, professeur d'accouchement de la faculté de médecine de Montpellier. Cet ouvrage, qui est le fruit des nombreuses recherches de madame Lachapelle, renferme quelques longueurs ; mais on y trouve des vues neuves et importantes.

LA CHATRE (Claude-Louis, comte, puis duc de), naquit à Paris le 30 septembre 1745, d'une ancienne famille du Berri, et entra de bonne heure dans la carrière des armes. Il étoit maréchal-de-camp et grand-bailli d'épée du Berri en 1789, et fut élu par la noblesse député aux états-généraux. Il parut peu à la tribune, mais il montra dans les comités sa haine pour toute innovation, et il signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791 contre les opérations de l'assemblée nationale. Il émigra après la session, et servit dans l'armée des princes en 1792. Plein de zèle et d'activité, il organisa à Londres, en 1793, un régiment sous le nom de *Loyal émi-*

Digitized by Google

grant, qui se fit remarquer par sa bravoure et sa discipline dans l'armée des princes, et qui soutint, en plusieurs occasions, les efforts des républicains victorieux, particulièrement à Menin et à Quiberon. Ce corps fut embarqué en 1796 pour le Portugal et licencié en 1802. Le comte de La Chatre se retira à Londres, et conserva le titre de colonel dans l'armée angloise avec le traitement qui y est attaché. Louis XVIII le nomma, en 1807, son chargé d'affaires confidentiel auprès du cabinet britannique, et l'année suivante, il l'attacha à sa maison avec le titre de premier écuyer. Après la restauration de 1814, il fut nommé ambassadeur à la cour de Londres, puis pair de France, duc et premier gentilhomme de la chambre. Ayant pris parti, en 1824, pour le vicomte de Châteaubriand qui venoit de perdre le portefeuille des affaires étrangères, il fut remplacé, dans ses fonctions de premier gentilhomme de la chambre, par le comte Charles de Damas. Frappé de cette disgrace, il eut, peu de jours après, une attaque de paralysie, dont il mourut à Meudon le 13 juillet 1824.

LACHNITH (Louis-Venceslas), compositeur dramatique, naquit à Prague en 1756, et vint à Paris en 1773, où il joua, comme premier cor, au concert spirituel, mais il le quitta par raison de santé, et il mourut à Paris le 3 octobre 1820. Il a donné à l'Opéra *les Mystères d'Isis*, en 4 actes; *Saül* et la *Prise de Jéricho*, oratorio en 3 actes; ces deux dernières pièces avec Kalkbrenner, père : au théâtre italien, l'*Heureuse réconciliation*, en un acte; au théâtre de Monsieur, l'*Antiquaire*, opéra en 3 actes; aux Variétés, *Eugénie et Linval* ou *le Mauvais fils*, en 2 actes, et un grand nombre de *symphonies*, *quatuors*, *concerto*, *sonates* pour le piano et la harpe. Il a publié, avec Adam, une *Méthode de doigté pour le forté-piano*, adoptée par le Conservatoire de musique, à laquelle il a ajouté deux parties. Il avoit plus de talent, dit-on, pour l'enseignement musical que pour composer des chefs-d'œuvre; aussi a-t-il laissé plus de bons élèves que de bons ouvrages. On a trouvé dans son portefeuille les *Fêtes Lacédémoniennes*, opéra en 3 actes.

LACOMBE (Dominique), évêque d'Angoulême, naquit le 25 juillet 1749 à Montrejeau, diocèse de Cominges, et entra en 1766 chez les doctrinaires de Tarbes, où il venoit de terminer ses études. Après avoir occupé divers emplois dans cette congrégation, il devint, en 1788, principal du collége de Guyenne à Bordeaux. Lorsque la révolution éclata, il s'en montra zélé partisan, prêta le serment de la constitution civile du clergé, et fut nommé curé de Saint-Paul à Bordeaux, puis député à l'assemblée législative; mais il donna sa démission le 7 avril 1792, lendemain du décret qui prohiboit tout costume ecclésiastique et religieux. De retour à Bordeaux, il reprit l'exercice de son ministère, et pendant la terreur il contribua à sauver la vie à plusieurs patriotes proscrits sous le nom de *Fédéralistes*. M. Pacareau, évêque de Bordeaux, étant mort en 1797, il fut sacré en sa place le 14 février 1798, et tint un concile en 1801 avec ceux de son parti.

Digitized by Google

Il assista la même année au concile dit *national* qui se tint à Paris, et il donna sa démission avec tous ses collègues sur la réquisition du gouvernement consulaire. Le ministre Fouché le fit comprendre dans la liste des 12 constitutionnels qui durent entrer dans le nouvel épiscopat organisé par le concordat de 1802 ; cependant son institution canonique éprouva quelques difficultés, parce qu'il refusa la rétractation qu'on lui demandoit. Il continua de montrer beaucoup d'attachement à son église constitutionnelle, ce qui lui attira des altercations assez vives avec son clergé. Lorsque Buonaparte enleva au pape ses états, il approuva cette mesure dans un de ses mandemens, et chercha à la justifier en disant que *c'étoit là le doigt de Dieu* ; et, ce qu'il y a de plus inconvenant et de moins généreux, c'étoit à l'époque où le malheureux pontife avoit été non-seulement dépouillé de ses états, mais lorsqu'on venoit de l'arracher de sa capitale pour le traîner en France, mesure odieuse qui avoit répandu le deuil dans toute la chrétienté. Pendant les cent-jours, il exhorta ses curés à remercier Dieu du retour de Buonaparte, et il assista au champ de mai. Il est mort presque subitement le 7 avril 1823. Pour de plus amples détails, on peut consulter l'*Ami de la religion et du roi*, tom. 35, pape 337.

LACOSTE (Pierre-François), né à Plaisance près Toulouse, embrassa l'état ecclésiastique et adhéra, au commencement de la révolution, à la constitution civile du clergé, comme il le paroît par plusieurs brochures qu'il publia à cette époque. Il s'adonna ensuite à l'étude de l'histoire naturelle, et particulièrement à celle de l'Auvergne dont il explora toutes les parties. Il est mort dans le mois de décembre 1826. On a de lui : I. *Observations sur l'agriculture des montagnes de l'Auvergne*, 1799, in-8 ; II. *Discours sur les avantages qui résultent de l'étude de l'histoire naturelle, suivi de notes*, 3.e édition, 1801, in-8 ; III. *quelques Observations concernant l'agriculture dans les montagnes du département du Puy-de-Dôme*, 1801, in-8 ; IV. *Discours sur les dispositions des habitans du département du Puy-de-Dôme pour les sciences*, 1801, in-8 ; V. *Observations sur les volcans d'Auvergne, suivies de notes sur divers objets recueillis dans une course minéralogique*, 2.e édition, 1803, in-8 ; VI. *Lettres minéralogiques et géologiques sur les volcans de l'Auvergne, écrites dans un voyage fait en 1804*, 1815, in-8 ; VII. *Histoire naturelle de l'Auvergne et des départemens environnans*, 3 vol. in-8 ; VIII. *Combien les sciences, les lettres et les arts peuvent être cultivés avec succès dans le Puy-de-Dôme et dans toute l'Auvergne, et moyens de les y rendre florissans*, Clermont 1819, in-8.

LACOUR, peintre françois, né à Bordeaux en 1746, mort dans la même ville en 1814. Il étoit élève du célèbre Vien, et il a orné presque toutes les églises de Bordeaux de ses tableaux. On remarque particulièrement celui qui représente *saint Paulin, archevêque de Bordeaux, accueillant dans son palais une foule de malheureux persécutés*. On fait aussi beaucoup de cas de son tableau représentant *la Façade des Chartrons*. Il a

Digitized by Google

envoyé plusieurs de ses productions à l'exposition du Louvre, et les connoisseurs ont distingué un *Avare endormi sur son trésor*, un *Mendiant*, plusieurs *Paysages*, des *Marines* et des *Têtes d'étude*.

LACOURT (Pierre DE), jurisconsulte et savant agronome hollandois du 18.^e siècle. Il a publié *les Agrémens de la campagne*, Leyde 1750, in-4, trad. en françois, Paris 1752, 3 vol. in-12.

LACRETELLE, aîné (Pierre-Louis), né à Metz en 1751, d'un avocat distingué au parlement de Nancy, entra dans la même carrière, et se fit bientôt remarquer par un mémoire qu'il publia. En 1778, il se rendit à Paris, et fut inscrit l'année suivante sur le tableau des avocats du parlement. Il ne s'adonna pas à la plaidoirie, mais à la rédaction des mémoires imprimés. Celui qu'il publia pour le comte de Sanois, détenu arbitrairement par sa famille, sous prétexte d'aliénation mentale, et le mémoire pour la liberté du commerce contre les priviléges de la compagnie des Indes que le ministre Calonne venoit de rétablir, commencèrent sa réputation, et sont encore cités aujourd'hui comme des modèles. Il devint aussi l'un des rédacteurs du *grand Répertoire de jurisprudence* et du *Mercure de France;* il recueillit aussi quelques couronnes académiques, et fut appelé, en 1787, à faire partie d'une commission chargée de préparer les réformes de la législation pénale. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes avec modération, et fut nommé député à l'assemblée législative, où il défendit la constitution de 1790. Cette conduite, au milieu de l'agitation qui régnoit dans tous les esprits, lui attira beaucoup d'ennemis. Le 9 août 1792, il fut frappé et insulté au sortir de la séance, parce qu'il avoit combattu jusqu'au dernier moment pour cette constitution qui fut renversée le lendemain; alors il se retira des affaires publiques, et il ne reparut qu'après le 9 thermidor, toujours ami de la révolution, mais professant un juste éloignement pour les hommes qui s'étoient livrés à toute sorte d'excès. Cette opposition fut prise pour du royalisme par ceux qui vouloient le rétablissement de la monarchie, et il faillit être compromis, parce qu'on trouva, dans la correspondance de Lemaitre, Brottier, Lavilleheurnois et autres, des notes sur son compte, où il étoit représenté comme disposé à favoriser le parti des Bourbons. Sous le directoire, il fut un des jurés de la haute cour nationale, et il entra au corps législatif en 1801; mais il y vota contre la plupart des projets du gouvernement, aussi ne fut-il point réélu. Plus tard, il fut appelé à l'institut pour remplacer Laharpe dans la classe de la langue et de la littérature françoise. Le discours qu'il prononça pour sa réception, et où il versa le blâme sur la conduite de son prédécesseur, fut amèrement critiqué. Lacretelle se consacra alors aux études philosophiques et littéraires; il écrivit aussi quelques *Mémoires* à consulter, entr'autres pour le prince Carignan de la maison de Savoie. Il s'associa en 1817 aux rédacteurs de la *Minerve*, et inséra dans ce journal plusieurs articles écrits dans ses principes bien connus d'indépendance. Lorsque parut la première loi de

censure sur la presse périodique, il tenta d'en éluder les dispositions en se faisant libraire, et il publia successivement plusieurs brochures qui étoient réellement une suite de la *Minerve*, quoique ce journal eut été interdit par les nouvelles lois. Il fut cité pour ce fait devant la police correctionnelle, et condamné à un mois de prison; mais la bienveillance royale lui fit remise de la peine en raison de son âge, et il en témoigna hautement sa reconnoissance. Lacretelle consacra les derniers jours de sa vie à revoir ses divers ouvrages et à préparer une nouv. édit. de ses œuvres. Il est mort le 5 septembre 1824. On doit dire à sa louange que sous la république comme sous l'empire il sut conserver son indépendance aux dépens de sa fortune, et sa pauvreté honorable n'excita jamais en lui ni une plainte ni un regret. Il a publié : I. *Essai sur l'éloquence du barreau*, réimprimé dans la collection de ses *Œuvres* ; II. *Œuvres diverses : Mélanges de philosophie et de littérature*, 1802-7, 5 vol. in-8 ; III. *Fragmens politiques et littéraires*, Paris 1817, 2 parties in-8 ; plusieurs *Discours académiques* et *brochures* relatives à la révolution. Il avoit commencé à publier une édition complète de ses *Œuvres* qui devoient former 16 vol. in-8 ; mais il n'a paru de son vivant que les 6 premiers vol.

LACUNZA (Manuel), jésuite espagnol, né, le 19 juillet 1731 à Saint-Iago, de parens nobles, mais peu riches, étudia chez les jésuites, et fut admis dans la société le 7 septembre 1747 ; il se livra pendant quelque temps à la prédication, et il y obtint des succès ; il s'occupa aussi de géométrie et d'astronomie ; mais il n'est connu que par son ouvrage intitulé : *Avénement du Messie dans sa gloire et sa majesté*, imprimé dans l'île de Léon près de Cadix, en 2 petits volumes, sous le nom de Jean Josaphat-Ben-Ezra, qui fut traduit en latin par un Mexicain qui garda l'anonyme. L'ouvrage de Lacunza a été réimprimé depuis à Londres en 1816, en 4 vol. in-8, aux frais de l'envoyé de la république de Buénos-Ayres en Angleterre. Cette édition est la seule complète. M. Agier en a publié une analyse sous ce titre : *Vues sur le second avénement de Jésus-Christ*, Paris 1818, in-8, précédé d'une notice sur le jésuite espagnol, sur sa doctrine et sa manière de vivre. Il s'étoit sequestré de toute société depuis nombre d'années, lorsqu'on le trouva mort le 17 juin 1801, sur les bords de la rivière qui baigne les murs d'Imola.

LAENNEC (René-Théophile), médecin, né à Quimper en 1781. Il devint médecin de l'hôpital Necker, puis de la duchesse de Berri, et enfin professeur au collége de France et à la faculté de médecine. Il étoit allé respirer l'air natal pour se remettre d'une pulmonie dont il étoit menacé ; mais c'étoit trop tard, il mourut le 13 août 1826, en arrivant à Kerlouarnec dans le Finistère. Il étoit non-seulement très-habile dans son art, mais très-versé dans les langues anciennes. L'anatomie lui doit plusieurs découvertes qui ont été consignées dans les journaux du temps. Il a publié : I. *Description d'un nouveau mode de dissection* ; II. *de l'Auscultation médiate ou Traité du diagnostic des maladies des pou-*

mons et du cœur, Paris 1819, 2 v. in-8, ouvrage important, où il développe les expériences qu'il a faites sur l'emploi du *stéthoscope*, instrument de son invention. Il en a été imprimé une 2.e édition considérablement améliorée, sous le titre de *Traité de l'auscultation médiate*, 1826, 2 v. in-8; III. différens *Mémoires* insérés dans le *Journal de médecine*. Il a aussi fourni plusieurs articles au *Dictionnaire des sciences médicales*.

LAFAGE (Antoine DE), baron de Pailhès, né à Toulouse en 1755. Il s'adonna particulièrement à l'agriculture; mais il avoit aussi des connoissances très-étendues en peinture et en architecture. L'académie de sculpture de Paris a admis à son exposition annuelle divers modèles d'architecture qu'il avoit sculptés en bois. Il est mort le 16 septembre 1806. On lui doit: I. *nouveau Système d'agriculture fondé sur l'expérience*; II. *Observations sur les rouleaux à battre les grains*; III. *Mémoire sur la construction des cuves, foudres et citernes en maçonnerie*; IV. *Mémoire sur les boulpènes* et plusieurs autres *Mémoires*, imprimés dans la *Feuille du cultivateur* et dans le *Journal des propriétaires ruraux* du département de la Haute-Garonne.

LAFERANDIÈRE (Marie-Amable PETITEAU, épouse de Louis-Antoine ROUSSEAU, marquis DE), née à Tours en 1736, et morte à Poitiers en janvier 1817, s'est fait connoître par plusieurs pièces de poésie insérées dans le *Mercure*, le *journal des dames* et l'*Almanach des muses*, remarquables par l'élégance, la facilité, la douceur et le naturel des idées. Les différens morceaux qu'elle a publiés ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de mad. de Lafer*..... Paris, Colnet, 1806, 2 parties in-12, et ont obtenus la même année une seconde édition augmentée.

LAFFITE-CLAVE, inspecteur-général des fortifications de France, naquit à Clave en Gascogne, en 1750, et fut envoyé en Turquie en 1783. Le sultan lui fit présent d'une épée magnifique en reconnoissance des services qu'il lui avoit rendus dans la guerre contre la Russie. A son retour en France, Laffite fut élevé au grade de colonel, et obtint la direction des fortifications de Valenciennes. Il a publié: I. *Mémoire militaire sur la frontière du nord*, 1789, in-8; II. *Traité élémentaire de castramétation et de fortification passagère*, ouvrage composé en langue turque pour une école que l'auteur avoit fondée dans le voyage qu'il fit en turquie, et qui a été magnifiquement imprimé à Pera dans le palais de l'ambassadeur de France, 1787, 2 parties in-4 avec 20 planches.

LAFOLIE (Charles Jean), né à Paris le 25 janvier 1780, entra, au sortir de ses études, dans les bureaux de l'administration départementale de la Seine, et se trouvoit encore employé à la préfecture lors du procès du général Moreau en 1804. La veille du jugement, il publia un petit écrit anonyme intitulé: l'*Opinion publique sur le procès du général Moreau*, auquel on a voulu attribuer quelque influence sur l'issue de cette affaire; quoiqu'il en soit, il falloit du courage dans un employé pour prendre la défense de cet illustre proscrit. Lafolie fut appelé à Milan en 1805 par M.

Méjean, ministre de la justice du royaume d'Italie, pour y être chef de ses bureaux; mais il perdit cet emploi en 1812, pour avoir peint trop vivement, dans sa correspondance avec ce ministre, qui étoit alors en Autriche auprès du vice-roi, le mécontentement qu'inspiroit aux Italiens les charges sans cesse renaissantes de la guerre. Cependant il fut nommé peu de temps après secrétaire général de la préfecture du Tagliamento, puis sous-préfet de Ravenne, mais le retour du roi le ramena en France en 1814, et il obtint la place de conservateur des monumens des arts. Il est mort le 4 février 1824. On a de lui: I. une édition revue du *Janua linguæ latinæ*, de J. Amos Comenius, 1802, in-12; II. une 5.e édition de la *Grammaire italienne de MM. de Port-Royal*, *précédée de réflexions sur cette grammaire*, Paris 1803, in-8; III. une traduction en italien d'*Elisabeth* ou *les Exilés en Sibérie*, de Mad. Cottin; IV. une *Table chronologique des hommes les plus célèbres de l'Italie depuis le temps de la grande Grèce jusqu'à nos jours*, insérée dans une édition italienne de la géographie de Guthrie, donnée à Milan en 1810; V. *Notice des monumens publics*, *palais*, *edifices*, *musées*, *galeries*, *etc.*, *de la ville de Paris*, *avec l'indication des ministères*, Paris 1820, in-12; VI. *Histoire de l'administration du royaume d'Italie pendant la domination françoise*, *etc.*, par M. Frédéric Corradini, traduit de l'italien, Paris 1825, in-8. M. Beuchot prétend qu'il n'est pas le traducteur, mais l'auteur de cette histoire, quoiqu'il l'ait désavouée par une lettre insérée dans les journaux. Cet ouvrage a été reproduit l'année suivante sous le titre de *Mémoire sur la cour du prince Eugène et sur le royaume d'Italie*. Lafolie a publié plusieurs autres petits écrits de politique et de littérature, et donné des notices biographiques dans l'ouvrage intitulé: *Galerie françoise* ou *Collection des portraits des hommes et des femmes célèbres qui ont illustré la France dans les XVI, XVII et XVIII.e siècles*, Paris, Didot, 1822-24, in-4. Il a aussi coopéré, pendant qu'il étoit en Italie, au journal littéraire intitulé: *il Poligrapho*.

LAFOREST (DE), custode et curé de Sainte-Croix de Lyon, mort vers 1786. On lui doit: I. *Traité de l'usure et des intérêts*, *augmenté d'une défense et de diverses observations*, Cologne et Paris 1769, 2.e édition; Paris 1777, in-12; II. *Méthode d'instruction pour ramener les prétendus-réformés à l'église romaine*, *et confirmer les catholiques dans leur croyance*, Lyon 1773, in-12, l'un des meilleurs ouvrages que nous ayons sur ce sujet, et qui a contribué à ramener beaucoup de protestans. L'auteur, pendant le cours de son ministère qui a duré plus de 40 ans, en a instruit un grand nombre dont il a reçu les abjurations, et il s'est attaché dans cet ouvrage à ne rien omettre de tout ce qui concerne le fonds de tous les dogmes, les preuves qui servent à les établir et les réponses aux objections sérieuses qu'on a pu leur opposer. Il a adopté la forme d'entretiens comme la plus naturelle et la plus convenable. Chaque entretien a pour objet un point déterminé. Les six premiers sont consacrés à prouver que l'é-

glise catholique romaine est la véritable église de J. C.; dans les six derniers, l'auteur traite des points particuliers sur lesquels les catholiques et les prétendus-réformés sont divisés de croyance. L'abbé de Laforest avoit aussi fait des conférences qui eurent les plus heureux succès. M. Lasausse, qui avoit été son vicaire, en a recueilli le fonds, et pour leur donner une forme moins sévère et plus variée, les a publiées sous le titre de *Dialogues chrétiens sur la religion, les commandemens de Dieu et les sacremens*, Lyon 1802, 3 vol. in-8.

LAGRENÉE (Jean-Jacques), dit *le Jeune*, peintre, élève de Louis-Jean-François Lagrenée, son frère. Après avoir perfectionné ses études en Italie, il suivit ce frère en Russie, revint à Paris et devint professeur à l'académie de peinture de cette ville. Il fut aussi attaché quelque temps à la manufacture de Sèvres, et ses dessins produisirent une heureuse révolution dans les formes et dans les ornemens des vases de cette manufacture. Il étoit passionné pour les ouvrages des anciens, et il a reproduit les peintures des thermes, des vases étrusques et des arabesques sur les émaux, sur la toile, sur le bois, sur le verre et sur le marbre, au moyen des procédés les plus ingénieux. Ses peintures gracieuses et ses desseins sont recherchés par quelques amateurs. Il est mort le 13 février 1821.

LAISNÉ (Antoine), avocat au parlement, né à Paris vers la fin du 17.e siècle. Il devint directeur de l'hôtel des monnoies de Lyon, et s'occupa beaucoup de la numismatique et de l'archéologie en général. On lui doit quelques écrits sur ce sujet, dont nous citerons seulement les principaux : I. *Disquisitio in dissertationem cui titulus est : tumulus T. Flavii martyris illustratus*, Lyon 1728, in-4; II. *Explication d'une médaille singulière de Domitien, présentée à l'academie de Lyon*, Paris 1735, in-12 ; III. *Dissertation sur les médailles de l'empereur Commode, frappées en Egypte*, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, mai 1737.

LAKE (Gérard lord vicomte), général anglois, né en 1744, d'une famille très-ancienne, entra au service à l'âge de 14 ans avec le grade d'enseigne, fit la guerre de 7 ans avec distinction, et devint aide-de-camp du général Pearson. Il passa ensuite en Amérique sous lord Cornwallis, et se fit remarquer au siége de York-Town. De retour à Londres après la prise de cette place, le roi le nomma un de ses aides-de-camp. Lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France en 1793; il se trouvoit général-major, et il prit part à toutes les affaires qui eurent lieu en Hollande, dans la Belgique, et sur la frontière du nord; mais les succès des François l'obligèrent d'abandonner le continent en 1794. Au commencement de 1797, il fut envoyé en Irlande pour apaiser la révolte qui éclatoit sur tous les points, et il déploya des mesures d'une sévérité excessive qui ne firent qu'exaspérer les esprits. Les Irlandois s'étoient réunis aux François qui avoient débarqué à Killala le 22 août 1798 ; le général Lake marcha à leur rencontre avec une armée infiniment supérieure ; néanmoins il fut battu, et il se vit quelque temps hors d'état

Digitized by Google

d'arrêter les progrès des révoltés ; cependant ayant reçu des troupes fraîches et soutenu par lord Cornwallis, il parvint à joindre les François, et après un combat long-temps disputé, quoique ceux-ci fussent très-inférieurs en nombre, il les força à se rendre prisonniers. Alors les Irlandois ne firent plus qu'une foible résistance, et l'insurrection fut enfin étouffée. En 1800, Lake fut nommé au commandement en chef des forces angloises dans l'Inde, et il s'attacha à discipliner l'armée du Bengale et la cavalerie. Il obtint d'abord du nabab Virier une cession de territoire en faveur de la compagnie, en remplacement du subside qu'il lui payoit auparavant. En 1802, il marcha contre les Zemindars de Sasni et de Cotehoura qui avoient refusé de se soumettre, et il s'empara de toutes leurs places. L'année suivante il entra sur le territoire des Mahrates qui étoient soutenus par le général françois Perron, et après l'avoir obligé d'abandonner une forte position qu'il occupoit près de Coël, il s'empara de la forteresse importante d'Aly-Ghor, et peu de temps après il obligea deux brigades du même général de se rendre prisonnieres après un combat sanglant ; il marcha ensuite sur Agra, défendu par des troupes mahrates et françoises, et il s'en empara. Vers la fin de l'année, un traité fut conclu avec le rajah de Djaïpour, et l'année suivante il signala encore son courage dans la guerre contre Holkar, chef des Mahrates, qu'il défit en plusieurs occasions et qu'il contraignit à demander la paix. Ce prince s'étant réuni à Mirkhan, et ayant renforcé son armée, recommença les hostilités vers la fin de 1805 ; mais poursuivi avec vigueur par le général Lake et n'ayant plus d'espoir d'échapper, il demanda de nouveau la paix qui fut signée en février 1806. Lake revint à Londres en 1807. Le roi, en récompense de ses services, le nomma pair d'Angleterre, avec le titre de baron de Delby et Laswari ; peu après, il l'éleva à la dignité de vicomte et lui conféra le gouvernement de Plymouth ; mais il ne jouit pas long-temps de ces honneurs. Il mourut le 21 février 1808.

LALLEMAND (le baron Henri), frère cadet du général du même nom, naquit à Metz, et entra fort jeune au service. Il ne tarda pas à devenir un officier distingué dans l'arme du génie, et il avoit le grade de maréchal-de-camp à l'époque de la chute de Buonaparte. Le roi le maintint en activité de service, et le créa chevalier de Saint-Louis. Il n'en servit pas moins l'usurpateur à l'époque du 1.er mars 1815, et il tenta de s'emparer de La Fère ; mais il fut repoussé par le commandant, et il se cacha jusqu'au 20 mars qu'il obtint le commandement de la garde impériale. Il se trouva aux batailles de Fleurus et de Waterloo, où il donna des preuves du plus grand courage. Il revint ensuite avec l'armée sous les murs de Paris, et il la suivit sur les bords de la Loire. Compris, ainsi que son frère, dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il fut condamné à mort par contumace, et se réfugia aux Etats-Unis, où il épousa la nièce d'un riche négociant françois. Il est mort à Bordentown, province de New-Jersey, le 15 septembre 1823. On a

de lui un *Traité d'artillerie* estimé, qui a été traduit en anglois par le professeur Renwick.

LAMARTILLIERE (le comte DE), lieutenant-général d'artillerie et pair de France, né en 1732, entra au service, en 1757, comme sous-lieutenant d'artillerie, fit la guerre de 7 ans, et fut ensuite employé à la Guadeloupe, où il servit d'une manière distinguée. Nommé colonel en 1789, il prit une part glorieuse aux premières campagnes de la révolution, et fut élevé au grade de maréchal-de-camp. Ayant été chargé du commandement de l'artillerie à l'armée des Pyrénées-Orientales, il concourut à la conservation de Perpignan, dirigea avec beaucoup de distinction la défense du fort Belle-Garde, et contribua puissamment aussi à la prise du fort la Trinité et à celle de la citadelle de Roses. En 1795 il reçut le grade de général de division, et il continua à se signaler aux armées de Rhin et Moselle, d'Allemagne et d'Italie, notamment à Gènes, où il établit le meilleur ordre dans l'immense artillerie de cette place. En 1802, il fut nommé sénateur, et en 1805 il obtint la sénatorerie d'Agen. Au retour des Bourbons, il fut appelé à la pairie et désigné pour faire partie des conseils de perfectionnement et d'inspection de l'école polytechnique. Il est mort en 1819, avec la réputation d'un des plus savans et des plus habiles officiers de son arme. On lui doit 2 ouvrages estimés sur l'artillerie et la fonderie : I. *Recherches sur les meilleurs effets à obtenir de l'artillerie*, 1812, 2 vol. in-8; II. *Réflexions sur la fabrication en général des bouches à feu*, Paris 1817, in-8.

LAMBERTI (Louis), helléniste distingué, né à Reggio en Lombardie l'an 1758. Il étudia d'abord la jurisprudence, mais il y renonça bientôt pour suivre son goût pour la littérature ancienne. Il se lia d'amitié avec le célèbre Visconti, qui lui procura la connoissance et la protection du prince Borghèse, et il publia en 2 vol. la *Description des statues et sculptures* qui ornoient la ville de ce nom. Lorsque l'armée françoise pénétra en Italie, il se rangea du parti des novateurs, et devint membre du congrès national assemblé en 1797, et il y fit décréter l'abolition de la noblesse et des priviléges : il fut ensuite nommé successivement membre du grand-conseil, du directoire exécutif, de l'institut, professeur de belles-lettres au collége de Brera et directeur de la bibliothèque de ce nom. La *Biographie universelle* le fait mourir le 4 décembre 1813; mais il n'est mort qu'à la fin de 1815. On a de lui : I. des *Poésies*, Parme, Bodoni 1796, in-12; II. *Alessandro in armoria*, cantate, Milan 1808, in-folio; III. *Poesie di scrittori greci*, Brescia 1808, in-8; IV. une magnifique édition d'*Homère* en grec, grand in-folio, Parme, Bodoni, à laquelle il a fait des corrections et des changemens qui ont mérité l'approbation des plus savans critiques; V. *Osservazioni sopra alcune lezioni della Iliade di Omero*, Milan 1813, in-8; un *Discours* pour les belles-lettres et des *Odes* à l'honneur de Buonaparte.

LAMBESC (Charles-Eugène DE LORRAINE, prince DE), né le 25 septembre 1751, d'un des princes de la maison de Lorraine, étoit parent de la reine Marie-Antoi-

Digitized by Google

nette, et entra très-jeune au service de France. Il étoit colonel-propriétaire du régiment Royal-Allemand, et il obtint une grande influence à la cour, où il avoit le titre de grand-écuyer. Dès le commencement de la révolution, il montra une grande haine contre ses fauteurs, et il se signala particulièrement le 12 juillet 1789, en balayant, à la tête de son régiment, des groupes tumultueux qui s'étoient formés dans les champs-Elysées. Il pénétra même à cheval jusque dans le jardin des Tuileries, et il blessa quelques personnes, ce qui le fit dénoncer aussitôt au Châtelet comme un des principaux agens de la prétendue conspiration de la cour contre le peuple. Il fut acquitté; mais, effrayé des événemens sinistres qui se succédoient chaque jour, il n'attendit pas le résultat de la procédure, se réfugia en Allemagne où il fut suivi de son régiment, et servit dans l'armée des princes en 1792; ensuite il passa au service de l'Autriche, fut élevé au grade de feld-maréchal-lieutenant, et fit, avec distinction, une partie des campagnes contre les François : il n'a point eu cependant de commandement en chef. A la restauration il n'est pas rentré en France; néanmoins il a été porté sur la liste des pairs sous le nom de *duc d'Elbeuf*, mais il n'a jamais siégé à la chambre ni exercé sa charge de grand écuyer dont il étoit titulaire. Il est mort d'une attaque d'apoplexie à Vienne le 20 novembre 1825. La cour d'Autriche, qui le traitoit avec la plus haute distinction, a pris le deuil pendant trois jours, et ses obsèques ont été célébrées avec la plus grande pompe. Les gardes-du-corps Allemands et Hongrois y ont assisté, le prince ayant été nommé depuis quelques années premier capitaine des gardes. Il n'a point laissé d'héritiers : en lui s'est éteinte la branche mâle de la maison de Lorraine.

LAMBLARDIE (Jacques-Elie), inspecteur-général et directeur de l'école des ponts et chaussées, naquit, en 1747, à Loches en Touraine. Il entra à l'école des ponts et chaussées, et fut employé d'abord comme sous-ingénieur sur la côte de Normandie. En 1783, il fut nommé ingénieur du port du Havre, et il commença les grands travaux qui ont rendu ce port un des plus beaux et des plus utiles que la France ait sur l'océan. On y admire surtout le pont à bascule, qu'il fit établir sur la plate-forme qui sépare l'ancien bassin de celui qui le joint au nord. La description de ce pont se trouve dans son *Mémoire sur les diverses espèces de ponts mobiles*. Lamblardie fut ensuite envoyé comme ingénieur en chef dans le département de la Somme, et en 1793 il fut appelé à Paris pour être adjoint à Perronnet dans la direction des ponts et chaussées. Lors de la formation de l'école polytechnique, il en devint premier directeur, et mourut sans fortune le 26 novembre 1797. Il n'a publié qu'un *Mémoire sur les côtes de la Haute-Normandie*, 1789, in-4, où l'on trouve des vues profondes et neuves. Prony a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages de Lamblardie* dans le 5.e cahier du journal de l'*Ecole polytechnique*.

LEMBRECHTS (Charles-Joseph-Matthieu), né à Saint-Tron,

dans les Pays-Bas en 1753, s'adonna à l'étude du droit civil et canonique, et fut nommé professeur à Louvain en 1777. Joseph II le chargea, en 1788, de visiter les diverses universités d'Allemagne, et il avoit été choisi pour faire partie du grand-conseil de Malines lorsque les troupes françoises chassèrent les impériaux de la Belgique. Alors il se rangea du parti des vainqueurs, et il obtint les premières fonctions administratives à Bruxelles, où il s'étoit fixé depuis 1797 pour y exercer la profession d'avocat. Après le 18 fructidor, il fut désigné pour remplacer Merlin de Douai au ministère de la justice, mais plus tard, il fut remplacé par Cambacérès, et il retourna dans sa patrie, où il devint président du département de la Dyle. Le gouvernement consulaire l'appela au sénat après la révolution du 18 brumaire; il y apporta son esprit d'indépendance, et au lieu de laisser enchaîner son vote par la reconnoissance, il se montra toujours opposé aux vues ambitieuses de Buonaparte, et fut un des membres qui se prononcèrent contre l'érection du trône impérial. C'est lui qui rédigea, en 1814, l'acte de déchéance; il fit aussi partie du comité qui proposa l'acte constitutionnel que Louis XVIII refusa d'accepter. La Belgique devant cesser d'appartenir à la France, il demanda des lettres de naturalisation qu'il obtint. Cependant il ne fut pas du nombre des sénateurs qui entrèrent à la chambre des pairs. Deux départemens l'élurent député en 1819, et ils se plaça sur les bancs de l'extrême gauche, où il vota constamment contre tous les projets du ministère. Il est mort le 4 août 1823. Il avoit reçu le titre de *comte* et le grade de commandant de la légion-d'honneur. On a de lui: *Principes politiques*, 1815, in 8, et quelques *Réflexions à l'occasion du livre de M. l'abbé de Frayssinous*, intitulé: des *Vrais principes de l'église gallicane*, Paris 1816, in-8. Il a aussi écrit quelques détails sur sa vie, publiés après sa mort, sous le titre de *Notice trouvée dans les papiers de M. le comte Lambrechts*, Paris 1823, in-8.

LAMBRUSCHINI (Jean-Baptiste), évêque d'Orviète, né le 28 octobre 1755 à Sestri di Levante, diocèse de Brugnato, fit ses études au collége des jésuites à Gènes, et embrassa l'état ecclésiastique. L'archevêque de cette ville, instruit de son mérite et de sa piété, le nomma professeur de théologie dans son séminaire, et il eut lieu de s'applaudir de son choix: Lambruschini combattit avec force les égaremens de quelques théologiens qui prêchoient la nouveauté, et il chercha à prémunir ses disciples contre leur enseignement pernicieux. Lorsque la révolution éclata à Gènes en 1797, il fut arrêté et renfermé dans la forteresse de Savone, avec plusieurs autres personnages distingués; mais on l'en fit sortir au bout de quelque temps, et on lui défendit de rester à Gènes et d'exercer son ministère; cependant il revint dans cette ville lors des succès des alliés, et il fut nommé grand vicaire en 1799. Obligé de quitter de nouveau sa patrie, il se retira à Rome, où le pape l'accueillit avec distinction et le nomma successivement évêque d'Azoth *in partibus*, administrateur apostolique du diocèse d'Orviète et en-

fin évêque de ce siége en 1807. Il en commença presque aussitôt la visite qu'il continua malgré les troubles de l'invasion étrangère; enfin ayant refusé le serment, on l'exila à Turin, puis à Bourg, ensuite à Belley, où il consacra ses loisirs à la composition de quelques écrits pour l'utilité de son diocèse. Les victoires des puissances alliées ayant délivré, en 1814, l'église et l'Europe du joug qui les opprimoit, Lambruschini prit la route d'Italie et se rendit directement à Rome pour saluer le saint-père; ensuite il retourna dans son diocèse, où il s'occupa d'abord de rétablir son séminaire qu'il mit sur un meilleur pied; et pour réparer les maux passés, il s'attacha à procurer des exercices au clergé et au peuple. Par ses soins, plusieurs écoles furent ouvertes, entr'autres une pour les pauvres orphelines, et une maison des frères des écoles chrétiennes; il travailla aussi sans relâche à obtenir un collége de jésuites, et malgré un grand nombre d'obstacles, il parvint à rétablir dix couvens de religieux et religieuses. Quoique sa santé dépérit peu à peu par l'excès du travail, il conserva toute son activité jusqu'au 18 novembre 1827, qu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'enleva le 24 du même mois. On lui doit : I. *Theologica dogmata*, Gênes 1788, in-4, qui embrasse en trente-trois articles toute la théologie dogmatique; II. un *Abrégé de théologie*, en latin, *sur la grace*, Gênes 1789, in-8 ; III. un *Discours prononcé*, *en* 1804, *à l'académie de la religion catholique*, dont il fut un des premiers membres ; IV. *la Guide spirituelle pour l'usage du diocèse d'Orviète*, Rome 1823, in-12.

LAMEY (André), savant antiquaire, né en 1726 à Munster dans la Haute-Alsace. L'électeur de Bavière lui confia la garde de la bibliothèque palatine, et en 1763 il fut nommé secrétaire perpétuel de l'académie nouvellement formée dans cette ville. Peu après, il obtint le titre de conseiller intime de l'électeur, qui ne cessa de le combler de bontés. Il a fait plusieurs voyages en Italie pour visiter les principaux dépôts littéraires, et il est mort à Manheim le 17 mars 1802. On a de lui : I. *Codex principis olim laures hamiensis abbatiæ diplomaticus*, *ex ævo maximè carolingico diù multumque desideratus*, Manheim 1768, 3 vol. in-4; II. *Histoire diplomatique des anciens comtes de Ravensberg*, avec une table généalogique, des cartes et les pièces justificatives, 1779, in-4, en allemand ; III. vingt-sept *Dissertations* dans les *Mémoires de l'académie de Manheim*, dont il a publié les 7 premiers vol. On lui doit aussi la publication de l'*Alsatia diplomatica* de Schoepflin, ouvrage important qu'il a enrichi de deux bonnes préfaces et de plusieurs additions.

LAMIRAL (Dominique Harcourt), né à Lyon vers 1750, fut d'abord soldat dans le régiment de Provence, et devint ensuite secrétaire d'un officier de marine qui l'emmena au Sénégal, dont il avoit été nommé commandant. Lamiral devint agent de la compagnie commerciale, et ramassa une grande fortune, qu'il dissipa bientôt par sa prodigalité. Il parvint à la rétablir, mais l'expérience ne l'avoit pas rendu plus sage, il la prodigua de nouveau, et ne fit

Digitized by Google

plus que végéter jusqu'à sa mort, qui eut lieu en septembre 1795. Il a publié l'*Afrique et le peuple africain considéré sous tous les rapports avec notre commerce et nos colonies*, Paris 1789, in-8, ouvrage qui n'a de remarquable que le titre, et qui n'est guère qu'une longue diatribe contre la compagnie au service de laquelle il s'étoit enrichi. On a encore de lui un *Mémoire sur le Sénégal*, Paris 1791, in-4.

LAMOIGNON (Christian, vicomte DE), fils de Chrétien-François de Lamoignon, garde des sceaux sous Louis XVI, né en 1770, émigra au commencement de la révolution, et servit dans l'armée des princes. Blessé à Quiberon, il fut du petit nombre de ceux qui parvinrent à s'embarquer sur les vaisseaux anglois après la défaite des royalistes. Il revint en France à l'époque de l'établissement du consulat, et épousa la sœur du comte Molé, alors ministre de Buonaparte, et qui le fut depuis de Louis XVIII. M. de Lamoignon fut nommé, en 1812, membre du conseil-général du département de la Seine, et l'on a dit, qu'en cette qualité, il signa l'adresse votée à Buonaparte après la défection des Prussiens; d'autres ont prétendu qu'il étoit absent lorsqu'elle fut rédigée. Plus tard, il signa celle présentée par M. Bellart le 1.er avril 1814 contre Buonaparte, et Louis XVIII le nomma chevalier de la légion-d'honneur et pair de France. Pendant les cent-jours il n'a pas siégé à la chambre, et on ne le vit reparoître qu'à la seconde restauration. Dans le mois d'avril 1816 il fut nommé rapporteur de la commission formée pour l'examen du projet de loi sur l'abolition du divorce, et il appuya fortement ce projet. En 1819, il se déclara contre le ministère, et il devint un des membres les plus actifs de la majorité de la chambre. Le roi ayant créé un grand nombre de pairs pour affoiblir l'influence de cette majorité, Lamoignon, dans une séance très-orageuse, proposa une adresse au roi pour lui témoigner le regret que la chambre haute éprouvoit de voir l'augmentation de ses membres, mais toutes ces réclamations n'eurent aucun effet, le roi ayant la prérogative de créer des pairs à sa volonté. Lamoignon continua à voter avec la majorité dans les sessions suivantes, et mourut le 12 mars 1826.

LAMORINIÈRE Noël DE), né en 1766, s'adonna à l'étude de l'histoire naturelle, et devint inspecteur-général des pêches maritimes de France. Il fut chargé de plusieurs fonctions importantes qu'il remplit avec distinction. Le gouvernement l'envoya, en 1820, explorer les régions septentrionales de l'Europe, et il parcourut les nombreux archipels qui bordent ses côtes, en recueillant des dessins, des observations et des produits de la nature, destinés à enrichir notre muséum d'histoire naturelle. Il se disposoit à revenir dans sa patrie, lorsqu'une maladie, occasionée par l'âcreté du climat, l'enleva à Drontheim le 22 fevrier 1822. Il étoit membre de plusieurs sociétés savantes, et il a publié : I. *Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, in-8; II. *Tableau de la pêche de la baleine*, in-12; III. *Tableau statistique de la navigation de la Seine*, in 8; IV. l'*Amérique espagnole*

Digitized by Google

gnole ou *Lettres à M. de Pradt*, in-4; V. *Histoire générale des pêches anciennes et modernes*, 1816, in-4. Cet ouvrage devoit avoir 4 vol.; mais il n'a publié que le premier.

LAMOUROUX (Jean-Vincent-Félix), naturaliste, né à Agen en 1779. Il obtint la chaire d'histoire naturelle à Caen, et depuis cette époque il s'adonna particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle de la mer, à laquelle il a fait faire d'importans progrès. Il est mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 25 mars 1825. Ses collections, qui étoient très-riches et très-complètes, ont été acquises par la ville de Caen qui en a enrichi son musée. Lamouroux a publié: I. *Dissertations sur plusieurs espèces de fucus*, avec leur description en latin et en françois, Agen 1805, in-4, avec 36 planches; II. *Essai sur les genres des thalassiophytes non articulés*, 1813, in-4, avec fig.; III. *Histoire des polypiers coralligènes flexibles*, Caen 1816, avec 19 planches; IV. *Exposition méthodique des genres de l'ordre des polypiers, avec leur description*, Paris 1821, in-4; V. *Résumé d'un cours élémentaire de géographie physique*, Caen et Paris 1821, in-8, et plusieurs notices et articles insérés dans divers journaux scientifiques. Il a fait en grande partie l'*Histoire des vers* dans l'*Encyclopédie méthodique*, et il a publié un supplément aux *Icones zoophitorum*, d'Esper.

LANDOLPHE (Jean-François), naquit à Auxonne le 5 février 1747. Se trouvant le dernier de 22 enfans, il vint à Paris pour se livrer à l'étude de la chirurgie, mais il y renonça au bout d'un an pour entrer dans la marine. Dans cette intention il se rendit à Nantes, où il s'embarqua, en 1766, comme mousse à bord d'un bâtiment marchand. Ayant donné des preuves de beaucoup de courage et de capacité dans les différentes positions où il s'étoit trouvé, il fut chargé, par une riche compagnie, d'établir des comptoirs sur les côtes d'Afrique, pour faire pénétrer dans ces contrées encore inconnues les produits de notre industrie. Les Anglois, quoiqu'en pleine paix, détruisirent ces établissemens, et Landolphe sut en tirer une vengeance exemplaire. Lorsque la révolution éclata, il prit du service dans la marine militaire, et s'empara de l'île du Prince, où il captura 64 bâtimens ennemis et 930 pièces de canon évalués à une valeur de 45 millions de francs. Ses blessures et ses infirmités l'obligèrent de se retirer du service en 1802, et il mourut à Paris d'une attaque d'apoplexie le 13 juillet 1825. Le récit de ses combats et aventures a été publié sous ce titre: I. *Mémoires du capitaine Landolphe, contenant l'histoire de ses voyages pendant 36 ans aux côtes d'Afrique et aux deux Amériques, rédigés sur ses manuscrits, par Quesné*, Paris 1823, 2 vol. in-8, avec 3 grav.

LANDON (C. P.), peintre et conservateur des tableaux du musée, né vers 1760, mort le 7 mars 1826. Il étoit membre de l'institut, et joignoit à son art le talent d'écrire et une érudition peu commune. On lui doit: I. *Nouvelles des arts*, 5 vol. in-8, ouvrage hebdomadaire enrichi de planches; II. *Annales du musée et de l'école moderne des beaux arts*, 1801-1810, 17 vol. in 8. On y joint ordi-

Digitized by Google

nairement les *Paysages et tableaux de genre*, 1805, 4 vol. in-8; III. *Annales du musée*, seconde collection, 12 vol. in-8, dans laquelle on comprend le *Salon de* 1807, la *Galerie Giustiniani* et la *Galerie Massias*, ce qui forme en tout 33 vol. Les planches de cette collection ne sont gravées qu'au simple trait; cependant elle est très-recherchée des amateurs, à cause de la pureté et de la fidélité des dessins; IV. *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres*, 1803 et années suivantes, 20 vol. in-4 avec planches, auxquels on ajoute 3 vol. des *peintures antiques*; V. *Description de Paris et de ses édifices*, avec un précis historique et des observations par Legrand, 1806 à 1819, 2 vol. in-8; VI. *Galerie historique des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations*, 1805-1809, 12 vol. in-12. Il y a dans cet ouvrage plusieurs articles qui ne sont pas de Landon; VII. *Choix de biographie ancienne et moderne*, 2 vol. in-12, avec 144 portraits: c'est un abrégé du précédent ouvrage; VIII. les *Antiquités d'Athènes*, *d'après Stuart et Revett*. Le texte a été traduit de l'anglois par Feuillet, Paris, Didot, 1808-1812, 3 vol. in-fol.; IX. les *Amours de Psyché et de Cupidon*, par Apulée, traduction nouvelle, par Feuillet, ornée de 32 figures au trait, d'après Raphaël, Paris, Didot, 1809, in-fol.; X. *Description de Londres et de ses édifices*, in-8, avec 42 planches; XI. *le saint Evangile de N. S. J. C.*, in-4, Paris, Didot, avec 51 planches au trait, d'après Raphaël, le Dominiquin, le Poussin, l'Albane; XII. *Recueil des ouvrages de peinture et sculpture qui ont concouru pour les prix décennaux*, in-8, avec 45 planches; XIII. *Atlas du musée* ou *Catalogue figuré de ses tableaux et statues*; XIV. *Numismatique du voyage du jeune Anacharsis* ou *Médailles des beaux temps de la Grèce*, Paris 1818, 2 vol. in-8; XV. *Choix de tableaux et de statues des plus célèbres musées et cabinets étrangers* ou *Recueil de gravures au trait, etc.*, Paris 1821 et années suivantes, 12 vol. in-8; XVI. *Salon de* 1819 : *Recueil de morceaux choisis parmi les ouvrages de peinture et sculpture exposés au Louvre le* 25 *août* 1819, 2 vol. in-8; XVII. *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres de toutes les époques*, *recueil classique*, Paris 1821, in-4; XVIII. *Salon de* 1822, 2 vol. in-8; XIX. *Salon de* 1824, 2 vol. in-8. Landon ne s'est pas borné à reproduire, d'après ses dessins, les chefs-d'œuvre des grands maîtres, il a exposé au musée plusieurs productions de son pinceau, parmi lesquelles on a remarqué *Dédale et Icare*, et *Paul et Virginie*.

LANFRÉDINI (Jacob), savant cardinal, dont le vrai nom étoit *Amadori*. Il fut sacré évêque d'Osimo et de Cingoli en 1735, même année où il avoit reçu le chapeau de cardinal, et il mourut le 16 mai 1741, après avoir donné dans son diocèse de grands exemples de sagesse et de charité. C'étoit un prélat savant et zélé, recommandable autant par ses vertus épiscopales que par sa profonde érudition. On lui doit: I. *Raccolta d'orazioni sinodali*, *e lettere pastorali*, 1740, in-4; II. *Lettere pastorali*, Turin 1768, 2 vol. in-8; III. *Lettere*

Digitized by Google

scritte alla nobilita ed agli artisti, in-8. On trouve sa vie dans le tome 2 des *Memorabilia italorum eruditione præstantium* du P. Lami.

LANGLÈS (Louis-Matthieu), orientaliste, né à Péronne, près Montdidier, le 23 avril 1763. Après avoir terminé ses études à Paris, il succéda à son père dans la charge d'officier près le tribunal des maréchaux de France de la connétablie; mais l'oisiveté de cette profession s'accordant mal avec l'ardeur qu'il avoit pour le travail, il obtint la permission de se livrer à l'étude des langues orientales, et il suivit au collége de France les leçons d'Arabe de M. Caussin de Perceval, celles de persan de M. Ruffin, et il mérita bientôt d'être placé parmi les savans les plus distingués de son époque. La révolution, loin de le détourner de la carrière qu'il avoit embrassée, le porta à s'y enfoncer davantage. En 1792, il obtint la place de sous-garde des manuscrits orientaux à la bibliothèque nationale, et comme il avoit su se faire des protecteurs dans le parti dominant, il ne fut point inquiété, comme ses collègues, dans les temps les plus orageux; il fit même partie à cette époque de la commission temporaire des arts, qui, adjointe au comité d'instruction publique de la convention nationale, sauva du vandalisme révolutionnaire, la plupart des objets de sciences et d'arts. Langlès obtint, en 1794, la création de l'école des langues orientales vivantes près la bibliothèque nationale, qu'il sollicitoit depuis long-temps pour l'extension du commerce, les progrès des sciences et des lettres; et il en fut nommé administrateur et en même temps professeur de persan et de malais. L'année suivante, il fut compris parmi les huit conservateurs de la bibliothèque, et chargé spécialement des manuscrits orientaux. Il fut aussi appelé à l'institut lors de sa formation; il étoit encore membre de la société des antiquaires de France et de géographie, dont il étoit président en 1817. Langlès reçut l'ordre de Saint-Wladimir de Russie, mais il ne fut décoré en France qu'après la restauration. Quoique personnellement connu de Buonaparte avec lequel il avoit vécu dans les époques les moins heureuses de ce dernier, il avoit refusé de le suivre en Egypte, et il étoit resté fidèle aux principes de la révolution; c'en étoit assez pour déplaire au nouveau potentat de la France, qui ne vouloit que des flatteries et soumission entière à ses volontés. Langlès est mort le 28 janvier 1824 d'une fièvre inflammatoire bilieuse. Il a laissé une magnifique bibliothèque de livres relatifs à l'Orient. C'étoit la collection la plus complète de ce genre qui existât sur le continent, et en même temps l'une des plus belles par le choix et la condition des exemplaires; mais malheureusement elle a été vendue en détail et dispersée. Le catalogue général de cette bibliothèque, qui mérite d'être conservé parmi les ouvrages de bibliographie, a été imprimé à Paris en 1825, in-8, avec les prix de la vente. Langlès a publié un grand nombre d'ouvrages: I. *Instituts politiques et militaires de Tamerlan, traduits en françois sur la version persanne, avec la vie du conquérant*, Paris 1787, in-8; II. *Alphabet tartare-mandchou*, 1787, in-4; 3.e édit. 1807,

in-8. C'est le premier ouvrage en cette langue imprimé avec des caractères mobiles; III. *Contes, fables et sentences tirés de différens auteurs arabes et persans*, Paris 1788, in-18; IV. *Ambassade réciproque d'un roi des Indes, de la Perse et d'un empereur de la Chine*, traduite du persan, Paris 1788, in-8; V. *Dictionnaire tartare-mandchou-françois, composé d'après un dictionnaire mandchou-chinois, par le P. Amiot*, 1789-90, 3 vol. in-4; VI. *de l'Importance des langues orientales pour l'extension du commerce, les progrès des lettres et des sciences, adressé à l'assemblée nationale*, 1790; VII. *Fables et contes indiens nouvellement traduits, avec un discours préliminaire et des notes sur la religion, la littérature, les mœurs, etc., des Indous*, 1790, in-18; VIII. *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, traduite de l'anglois et de l'allemand, Paris 1793, in-8, sous le voile de l'anonyme; IX. *Collection portative de voyages, traduite de différentes langues orientales et européennes*, avec des notes géographiques et historiques, 1797-1805, in-8, 5 vol. et atlas petit in-4; X. avec Lamarck, *Voyage de C. P. Thunberg au Japon, etc; traduit et augmenté de notes considérables sur la religion, le gouvernement, le commerce, l'industrie et les langues de ces différentes contrées*, 1796, 2 vol. in-4 ou 4 vol. in-8; XI. *Voyage du Bengale à Pétersbourg, traduit de l'anglois avec additions et une notice chronologique des Kans de Crimée, etc.*, 1803, 3 vol. in-8, avec 2 grandes cartes géographiques; XII. *Voyage de Hornemann dans l'Afrique septentrionale, depuis le Caire jusqu'à Moursouk, traduit de l'anglois et augmenté de notes et d'un mémoire sur les Oasis, d'après les auteurs arabes*, 1803, 2 vol. in-8 avec cartes. Barbier, dans son *Dictionnaire des auteurs anonymes*, attribue cette traduction à Labaume; XIII. *Recherches sur la découverte de l'essence de rose*, 1804, in-8; XIV. *Catalogue des manuscrits samskrits de la bibliothèque impériale, avec les notices du contenu de la plupart des ouvrages*, traduit de l'anglois de Hamilton, et augmenté de notes; XV. *Notice sur l'état actuel de la Perse, en persan, en arménien et en françois*, 1818, in-18; XVI. *Monumens anciens et modernes de l'Indostan en* 150 *planches*, Paris, Didot aîné, 1821, 2 vol. in-folio, figures; XVII. *Analyse des mémoires contenus dans le 12.ᵉ volume des* Asiatick researches, *avec un appendice*, 1825, in-4, avec 2 planches, et plusieurs autres ouvrages. Il a encore coopéré aux *Voyages de Pallas*, 8 vol. in-8; d'*Egypte et de Nubie, par Norden*, 3 vol. in-4; en *Chine et en Tartarie, à la suite de l'ambassade de lord Macartney*, 2 v. in-8; du *Chevalier Chardin en Perse*, 10 vol. in-8; *chez les Mahrattes, par Tone*, 1 vol.; *aux Mœurs, usages et coutumes des Ottomans et Abrégé de leur histoire*, 1812, 6 vol. in-18; à l'*Histoire d'Egypte sous le gouvernement de Mohammed-Ali*, 2 vol. in-8; aux *Recherches asiatiques*, trad. par Labaume; à la *Grammaire de la langue arabe vulgaire et littérale, ouvrage posthume de Savary*; enfin, il a fourni des *Dissertations*, *Mémoires*, *Notices* ou *Articles* dans les *Mémoi-*

Digitized by Google

res de l'institut, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, dans la *Biographie universelle*, et dans le *Magasin*, les *Annales*, la *Revue encyclopédique* et dans le *Mercure étranger*.

LANJUINAIS (Jean-Denis), né à Rennes le 12 mars 1753, d'un avocat distingué du parlement de cette ville, se fit remarquer très-jeune encore par une vie austère et laborieuse, son application à l'étude des lois et des succès prématurés. Il fut reçu, par dispense d'âge, avocat en 1771, docteur en droit en 1772, professeur de droit ecclésiastique en 1775 et membre du conseil des états de la province de Bretagne en 1779. Nommé, en 1789, député aux états-généraux par le tiers-état de la sénéchaussée de Rennes, il fut un des premiers fondateurs du *club breton*, qui devint par la suite le *club des jacobins*; il s'éleva, dès le 27 juin, contre ces mots: *je veux*, *j'ordonne*, dont s'étoit servi le roi dans la séance du 23 juin et il ne voulut pas qu'on donnât le titre de prince aux membres de la famille royale. On le vit ensuite parler avec force contre la noblesse de Bretagne, du Dauphiné et du Languedoc, comme ayant pris des arrêtés contraires à la liberté, et il demanda, le 16 juin 1790, l'abolition de tous les titres. Il opina aussi pour l'anéantissement de tous les priviléges, et il demanda que les gens de couleur fussent admis aux droits de citoyen. Fortement attaché aux libertés de l'église gallicane, il se montra l'un des adversaires les plus prononcés des prétentions de la cour de Rome; et, en sa qualité de membre du comité ecclésiastique, il fut un des députés qui contribuèrent le plus à la constitution civile du clergé; mais il ne vouloit pas qu'on le dépouillât de ses biens, et il s'éleva avec force contre le décret qui proposoit de les déclarer biens nationaux. Après la session de l'assemblée constituante, Lanjuinais fut nommé, à Rennes, professeur de droit constitutionnel, professeur de grammaire générale, et ensuite membre de la haute-cour nationale, puis député du département d'Ille-et-Vilaine à la convention nationale. Plus modéré à mesure que la révolution prenoit un caractère plus funeste, il y combattit les terroristes, et s'unit, le 24 septembre 1792, à son collègue Kersaint, pour faire rendre un décret contre les provocateurs à l'assassinat; il appuya aussi la dénonciation de Louvet contre Robespierre. Lors de la mise en accusation du roi, il demanda qu'on lui laissât les mêmes moyens de défense et d'appel qu'aux autres accusés, et le lendemain il fut du nombre de ceux qui demandèrent que la famille d'Orléans fut obligée de quitter la France 24 heures après le jugement du roi, en s'écriant: qu'il portoit depuis trois » ans cette motion dans son cœur. » Quelques jours après, il attaqua l'acte même d'accusation du roi, et malgré les clameurs, il développa à la tribune toute l'atrocité d'un procès où les ennemis déclarés du souverain devenoient à la fois *accusateurs*, *témoins*, *jurés*, *juges*, et où ils le chargeoient de crimes dont ils étoient eux-mêmes les auteurs, notamment du sang répandu le 10 août à l'attaque des Tuileries. A l'appel nominal du 15 janvier 1793, il prononça cepen-

dant que Louis étoit coupable, et il vota la réclusion et le bannissement à la paix, en demandant que le jugement quel qu'il fut ne pût avoir force de loi que s'il réunissoit les deux tiers des suffrages. Le 8 février suivant, il soutint avec chaleur le décret qui ordonnoit la poursuite des massacres de septembre 1792, que les jacobins vouloient faire rapporter. Au commencement du mois de mars, il combattit le projet d'un tribunal révolutionnaire, et demanda que ses attributions ne s'étendissent pas au delà de Paris ; enfin les 27 et 28 mai, il attaqua encore les terroristes de la manière la plus vive, et le 2 juin il parla avec la plus grande énergie, malgré les injures de Drouet et la fureur de Legendre qui lui mit un poignard sur la gorge pour le forcer de descendre de la tribune ; mais il ne put y parvenir, Lanjuinais, soutenu par quelques uns de ses collègues qui volèrent à son secours, continua de parler avec le plus grand calme, et prononça ces mots remarquables qu'il adressa à l'apostat Chabot : « On a vu dans » l'antiquité orner les victimes de » fleurs et de bandelettes ; mais » le prêtre qui les immoloit ne les » insultoit pas. » Le discours qu'il prononça fut imprimé dans le temps et eut deux éditions. Mis en arrestation chez lui à la suite de cette même séance, il parvint à s'évader malgré le gendarme chargé de le surveiller. La convention le déclara hors de la loi le 28 juillet ; mais il réussit à se soustraire à toutes les recherches, en restant dix-huit mois confiné dans une cachette de sa maison à Rennes, gardé par une domestique courageuse et par son épouse, qui auroient été guillotinées si l'on avoit découvert sa retraite, comme si une femme pouvoit refuser un asile à son mari ; mais tels étoient les lois d'alors, il y avoit peine de mort contre ceux qui gardoient dans leur maison un proscrit quel qu'il fut. Ce beau trait a été célébré par Legouvé dans son poème du *Mérite des femmes*. Lanjuinais sollicita sa réinstallation dans le mois de novembre 1794; mais elle fut rejetée, et il ne fut rappelé que le 8 mars 1795. Peu après il obtint la présidence de l'assemblée, et il continua d'y professer l'amour de la république et celui de la modération. Il parla quelquefois en faveur des prêtres déportés, des parens d'émigrés et de la liberté des cultes. Le 4 mai 1795, il montra encore beaucoup de fermeté contre les jacobins ; mais en octobre 1795, il se prononça contre les sectionnaires royalistes ; cependant il s'opposa à toutes les mesures rigoureuses qui furent proposées contre les uns et les autres. Deux conseils législatifs ayant remplacé la convention, Lanjuinais fut porté simultanément au conseil des anciens par 73 départemens, et il en fut nommé secrétaire : il combattit toutes les lois qui parurent se rapprocher du système révolutionnaire, notamment celles contre les parens d'émigrés et contre les signataires d'actes réputés inciviques. Il fut encore nommé au corps législatif en novembre 1799, et le 22 mars 1800 il entra au sénat. Il s'y prononça contre l'établissement du consulat à vie, mais il se tut sur le titre d'empereur, et fut nommé comte et commandant de la légion-d'honneur. A l'époque des évènemens de mars 1814, il vota

pour l'établissement d'un gouvernement provisoire et la déchéance de Buonaparte. Il eut aussi part à la rédaction du projet de constitution. Le roi l'a compris dans la première organisation de la chambre des pairs, et l'y a maintenu à la seconde restauration, quoiqu'il eut accepté une nomination de député à la chambre des représentans et qu'il en eut été nommé président à une grande majorité ; il est vrai qu'il n'avoit pas accepté l'acte additionnel, et les fonctions qu'il avoit remplies ne furent point considérées comme une place à la nomination de Buonaparte ; d'ailleurs sa conduite, pendant cette courte cession, avoit continué d'être marquée au coin de la modération, et l'on dit même qu'il avoit proposé, deux fois en comité secret, d'envoyer des députés à S. M. Louis XVIII pour lui porter la soumission de la chambre et présenter à sa sanction les articles de la constitution qu'elle venoit de décréter. Depuis, Lanjuinais a conservé son esprit d'indépendance, et il s'est opposé avec persévérance à la suspension de la liberté individuelle, à celle de la presse, à ce que les prêtres mariés fussent privés de la pension qu'ils recevoient comme ecclésiastiques, et il a combattu constamment toutes les propositions qui lui ont paru contraires au système constitutionnel. Il avoit été nommé, en septembre 1815, président du collége électoral d'Ille-et-Vilaine, et il prononça, en cette occasion, un discours qui excita contre lui une partie des électeurs, et où l'on signala plusieurs phrases comme étant l'expression du républicanisme qu'il avoit long-temps professé, et d'un respect équivoque pour l'autorité monarchique. A la fin de 1817, il a publié sur le concordat une brochure pleine d'aigreur, où l'on retrouve sa prédilection pour la constitution civile du clergé. Il est mort le 14 janvier 1827. Il avoit été nommé membre de l'institut en 1808, et il a été conservé dans l'académie des inscriptions par l'ordonnance royale de 1816. Il a publié : I. *Histoire naturelle de la parole*, par Court de Gebelin, avec un *Discours préliminaire sur l'histoire de la grammaire générale et des notes*, Paris 1816, in-8 ; II. *Etudes biographiques et littéraires sur Antoine Arnould*, *Pierre Nicole* et *Jacques Necker avec une notice sur Christophe Colomb*, 1823, in-8 ; III. *la Religion des Indous selon les Vedah* ou *Analyse de l'Oupnekhat, publié par M. Anquetil Duperron en* 1802, 2 v. in-4 ; Paris 1823, in-8 ; IV. *Observations critiques sur l'écrit intitulé :* Christophe Colomb, ou *Notice concernant cet illustre navigateur*, faisant suite aux *Etudes biographiques* ; V. *Extraits de la grammaire slave de la Carniole*, *de Mithridate d'Adelung*, *etc.*, dans les *Mémoires de l'académie celtique* ; VI. des *Mémoires sur la religion*, in-8, où l'auteur blâme, avec un ton d'humeur et un air fâché, tout ce qui se dit ou se fait. *La restauration*, à l'entendre, *suspend*, *ajourne et change ses promesses ; la France gémit sous le fléau des rétablissemens ; le concordat de* 1817 *a été un sujet de deuil ; les missions ont semé la haine et la discorde ; on veut rétablir la dîme et les droits féodaux*, *etc.* Lanjuinais a publié plusieurs autres brochures politiques écrites dans le même esprit. La plupart des

Discours qu'il a prononcés dans les diverses assemblées dont il a fait partie, ont été imprimés. Son style est dur, obscur, bizarre, plein de néologismes. Il a été un des rédacteurs de la *Chronique religieuse*, et un des éditeurs de la vie et *Mémoires de Ricci* par de Potter, 4 vol. in-8, ouvrage plein de déclamations contre le pape et le clergé. Il a écrit aussi contre les jésuites; enfin il est encore auteur de plusieurs articles insérés dans le *Magasin encyclopédique*, l'*Encyclopédie moderne*, la *Revue encyclopédique*, *etc.*

LANNOY (Julienne-Cornélie baronne DE), née à Breda en 1738, morte dans la même ville en 1782. Elle a pris un rang distingué parmi les poëtes hollandois, et s'est fait redouter pendant plusieurs années dans tous les concours poétiques, où fréquemment elle a remporté le prix. La baronne de Lannoy a publié de son vivant 2 vol. de ses poésies, Leyde 1780, in-8; on y trouve de la verve, de l'originalité, de l'élégance. Son talent se fait surtout remarquer dans l'épître, dans la satire et plus particulièrement dans l'ode. M. de Bilderdyk a publié après sa mort un nouveau volume de ses *Poésies*, 1783, in-8. On a encore d'elle 3 tragédies en 5 actes, qui ont eu un grand succès sur le théâtre d'Amsterdam; *Léon le-Grand*, 1767, in-12; le *Siége de Harlem*, 1770 et *Cléopâtre*, 1776.

LANTIER (E. F. DE), chevalier de Saint-Louis et ancien capitaine de cavalerie, né vers 1736 à Marseille, où il mourut le 31 janvier 1826. Il étoit membre de l'académie de cette ville et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui: I. l'*Impatient*, comédie en un acte, représentée avec succès en 1778; II. le *Flatteur*, comédie en 5 actes et en vers, 1782, in-8. III. *Travaux de l'abbé Mouche*, 1784, in-12; IV. *Erminie*, poème en 3 chants, 1788, in-12; V. *Voyage d'Antenor en Grèce, avec des notions sur l'Egypte*, 1798, 3 vol. in-8, 16.^e^ édition; Paris 1823, 6 vol. in-18. Il a été traduit en allemand, en anglois, en espagnol, en portugais, en russe, et malgré le prodigieux succès qu'il a obtenu, il est loin de valoir le *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, auquel on a voulu le comparer; il ne peut nullement en faire la suite ou le complément, comme l'auteur semble en avoir eu la prétention. Les peintures licencieuses qu'il renferme, et l'esprit d'indépendance civile et religieuse qui y règne, ne permettent pas d'abord de le mettre entre les mains de la jeunesse; quant au mérite littéraire, nous nous bornerons à citer ce qu'en a dit la *Biographie des contemporains*, dont le jugement ne doit pas être suspect. « Ces deux productions, dit-elle, qui n'ont de commun que le titre de *Voyage*, diffèrent essentiellement par leur exécution et par leur nature. L'abbé Barthélemy avoit consumé la moitié de sa vie à recueillir les matériaux dont il a ensuite composé son chef-d'œuvre. Pour donner à ses récits et à ses descriptions une couleur historique et un caractère d'authenticité, il avoit pâli sur une foule d'anciens auteurs, la plupart peu connus, il avoit même voyagé dans les contrées que parcourut son Anacharsis, tant de siècles avant lui. Lantier, trop léger pour s'adonner à un travail aussi sérieux, a

Digitized by Google

» composé son Antenor au milieu » de Paris, entouré des femmes » les plus aimables de la capitale. » Ses héros s'en ressentent ; ils » discourent et débitent des vers » à la manière des beaux esprits. » Leur conversation est celle des » salons du 18.ᵉ siècle, que l'au» teur fréquentoit. Aussi le *Voya*- » *d'Antenor* n'est-il qu'un ro» man d'imagination, fort gra» cieux à la vérité, mais qui ne » donne que des idées imparfaites » et souvent même fausses des » mœurs de l'ancienne Grèce. On » l'a surnommé, avec raison, l'*A*- » *nacharsis des boudoirs* » ; VI. *Contes en prose et en vers, suivis de pièces fugitives et du poème d'Erminie*, 1801, 3 vol. in-18 ; 1806, 2 vol. in-8 ; VII. les *Voyageurs en Suisse*, 1803, 3 v. in-8, nouv. édition, 1817, trad. en anglois, 6 vol. in-12 ; VIII. *Voyage en Espagne du chevalier St-Gervais, officier françois, et les divers événemens de son voyage*, 1809, 2 v. in-8; nouv. édit. 1820, avec des planches gravées en taille-douce ; IX. *Correspondance de mademoiselle Suzette-Césarine d'Arly*, 1814, 2 vol. in-8 ; 1815, 3 vol. in-12 ; X. *Recueil de poésies*, 1817, in-8 ; XI. *Geoffroy-Rudel* ou le *Troubadour*, poème en 8 chants, 1825, in-8. On lui a attribué plusieurs autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Il a encore fait représenter la *Coquette rivale*, comédie en 5 actes et en vers, qu'il refit en un acte sous le titre de *les Rivales* ; mais qui n'obtint aucun succès ; *Lucette*, comédie mêlée d'ariettes, l'*Inconséquent*, comédie en cinq actes et en vers ; ces trois pièces n'ont pas été imprimées. On avoit annoncé, en 1826, une édition des *Œuvres complètes de Lantier*, en 13 v. in-8 ; mais il paroît qu'elle n'a pas eu lieu.

LAPEYROUSE (Philippe Picot de), naturaliste, né à Toulouse le 20 octobre 1744, entra d'abord dans la magistrature, et obtint, à 24 ans, la place d'avocat-général près la chambre des eaux et forêts du parlement de Toulouse ; mais il y renonça bientôt pour se livrer uniquement à l'étude de l'histoire naturelle. Il servoit de guide à Dolomieu sur les montagnes qui avoisinent Barèges, et il eut le bonheur de lui sauver la vie sur le pic sourcilleux de l'Hiério. Lors de la convocation des états-généraux en 1789, il fut chargé de rédiger les cahiers de la noblesse de la sénéchaussée de Toulouse, et en 1790, il devint l'un des administrateurs du district de cette ville ; mais il renonça à cette place en 1792, justement effrayé de la tournure que prenoient les affaires. Peu après il fut arrêté, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor ; alors il reprit ses occupations scientifiques, et reçut la place d'inspecteur des mines, puis de professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de Toulouse. En 1800, il fut nommé maire de la ville, et il fonda, pendant six années que dura son administration, un jardin botanique, un observatoire, un cabinet de physique et de chimie, plusieurs bibliothèques, un muséum et une école de peinture, sculpture et architecture. L'académie des sciences, dont il faisoit partie, le nomma son secrétaire universel. En 1808, il fut destitué des fonctions de maire, parce qu'il favorisoit, dit-on, les maisons de jeu. Après le 20 mars 1815, il fut nommé président du

Digitized by Google

collége électoral du département et membre de la chambre des réprésentans. A la seconde restauration, il rentra dans la vie privée et mourut à Toulouse le 18 octobre 1818. Il a publié : I. *Description de plusieurs nouvelles espèces d'orthocératites et d'ostracites*, 1781, in-folio, avec 13 planches coloriées ; II. *Traité des mines et forges à fer du comté de Foix*, Toulouse 1786, in-8, plusieurs fois réimprimé et trad. en allemand, Berlin 1789, in-8 ; III. *Table méthodique des mammifères et des oiseaux*, observés dans le département de la Haute-Garonne, 1789, in-8 ; IV. *Flore des Pyrénées*, Paris 1795, in-fol. avec atlas ; V. *Monographie des saxifrages*, 1801, in-folio ; VI. *Histoire abrégée des plantes des Pyrénees, et itinéraire des botanistes dans cette contrée*, 1813, in-8, avec un supplément, 1818 ; VII. un grand nombre de *Mémoires*. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits.

LAPLACE (le marquis Pierre-Simon), l'un des plus grands géomètres de notre temps, naquit à Beaumont-en-Auge le 23 mars 1749, d'un pauvre cultivateur. Les dispositions étonnantes qu'il annonça, dès l'enfance, pour les sciences abstraites, engagèrent des personnes riches de se charger de son éducation, et il fit de si rapides progrès qu'il fut nommé très-jeune professeur de mathématiques à l'école militaire établie dans le bourg où il avoit pris naissance ; mais poussé par le désir ardent d'acquérir des connoissances plus vastes, il y demeura peu de temps, et vint à Paris où il trouva des protecteurs, parmi lesquels on comptoit d'Alembert, qui se chargea de le diriger dans la carrière des sciences. Laplace se fit bientôt connoître par une découverte importante, celle de l'invariabilité des distances moyennes des planètes au soleil, et par divers mémoires qu'il publia, à dater de 1772, sous les auspices du président Saron à qui il dédia ses ouvrages, et qui les fit imprimer à ses frais. Né avec beaucoup de souplesse, il ne pouvoit rester long temps sans emploi, et il réussit à remplacer Bezout dans les fonctions d'examinateur des élèves du corps royal d'artillerie. Peu après, il fut admis à l'académie des sciences, et dès ce moment il se livra avec ardeur à la recherche des lois qui régissent le système du monde, et il publia sur ce sujet, en 1796, un ouvrage qui fit sensation dans toute l'Europe. En novembre 1799, il fut nommé, par les consuls, ministre de l'intérieur ; mais son peu de capacité pour les affaires le fit remplacer au bout de six semaines. Alors il entra au sénat conservateur, et il en fut élu vice-président en 1803 ; il en devint vice-chancelier le mois suivant et reçut le grand cordon de la légion-d'honneur. En 1806, il fut nommé comte de l'empire. Dans toutes les occasions, il s'étoit montré un des sénateurs les plus dévoués à Buonaparte, tant par ses discours que par ses actions ; néanmoins il ne balança pas à adhérer à sa déchéance, et il contribua puissamment au renversement du gouvernement impérial, en provoquant l'établissement d'un gouvernement provisoire. Il fut élevé à la dignité de pair le 14 juin 1814, et il reçut le titre de *marquis*. Pendant les cent-jours il resta

Digitized by Google

fidèle à ses nouveaux sermens, et il ne reparut pas aux Tuileries. Il est mort le 7 mars 1827. Il étoit l'un des fondateurs de la *société d'Arcueil*, destinée à encourager les progrès des sciences. On lui doit : I. *Théorie du mouvement de la figure elliptique des planètes*, 1784, in-4 ; II. *Théorie des attractions des sphéroïdes et de la figure des planètes*, 1785, in-4 ; III. *Exposition du système du monde*, 1796, 2 vol. in-8, 5.e édition revue et augmentée par l'auteur, 1824, in 4, avec portraits, en 2 vol. in-8 ; IV. *Traité de mécanique céleste*, 1798-1805, 5 vol., in-4. V. *Théorie analytique des probabilités*, 1812, in-4; 3.e édition, 1820, avec un *Supplément* publié en 1825, in-4; VI. *Essai philosophique sur les probabilités*, 1814, in-8, 5.e édit. 1825; VII. *Précis de l'histoire de l'astronomie*, 1821, in-8 ; VIII. un grand nombre de *Mémoires* dans le *Journal de l'école polytechnique*. Laplace s'est encore occupé de chimie. On lui doit l'invention d'un calorimètre, et il a répété les expériences de Cavendish et de Monge sur la décomposition de l'air. Le résultat de ces expériences a été consigné dans le journal polytype du 26 juillet 1786. Ses ouvrages sont écrits avec élégance et pureté, particulièrement son *Exposition du système du monde*, et il a prouvé que des démonstrations scientifiques n'excluent pas le mérite du style.

LAPORTE (Arnaud DE), intendant de la marine et de la liste civile sous Louis XVI, naquit à Paris en 1737, d'une famille qui avoit occupé des emplois élevés dans l'administration de la marine et des colonies; il suivit la même carrière, et succéda à son père, en 1770, dans la charge de maître des comptes; mais le gouvernement, pour ne pas l'enlever à la marine où il s'étoit déjà fait remarquer par beaucoup d'activité, le nomma la même année ordonnateur à Bordeaux ; quelque temps après, il fut appelé à l'intendance de Brest, et plus tard, il devint successivement intendant-général de la marine, maître des requêtes, intendant du commerce maritime et des armées navales. Louis XVI, en 1790, le nomma intendant de la liste civile avec le titre de secrétaire-d'état et de ministre de sa maison, et il montra dans cette place l'attachement le plus désintéressé et le plus constant à la personne de son auguste maître. Ce fut lui qui se présenta à la barre de l'assemblée nationale le 21 juin 1791, pour y déposer la déclaration que Louis XVI avoit rédigée avant son départ pour Varennes par laquelle il faisoit connoître les motifs de son départ secret. Cette révélation donna lieu à plusieurs murmures, et il fut sommé de produire la lettre que le roi lui avoit écrite ; mais il s'y refusa malgré les menaces qui lui furent adressées. Comme il paroissoit posséder toute la confiance du roi, il fut plusieurs fois exposé aux soupçons et aux questions des autorités révolutionnaires ; mais il montra dans toutes les occasions la fermeté d'un homme prêt à tout souffrir plutôt que de trahir les secrets qui lui avoient été confiés. Le 28 mai 1792, il fut accusé d'avoir livré aux flammes cinquante-deux ballots renfermant, disoit-on, la correspondance du comité autrichien ; mais il se justi-

Digitized by Google

fia, en déclarant que ces ballots étoient une édition des mémoires de la comtesse de La Mothe, contre la reine, que Louis XVI avoit fait acheter et brûler pour faire disparoître les traces de l'affaire scandaleuse du collier. A la suite de la journée du 10 août, sa maison fut de nouveau l'objet de nouvelles perquisitions; il fut arrêté, décrété d'accusation et renfermé dans les prisons de l'Abbaye. Le 25 du même mois, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et quoiqu'il répondit avec calme et fermeté à ses accusateurs, il fut condamné à mort et exécuté le 28 août 1792, comme convaincu de complicité dans la conspiration de Louis et de sa famille contre le peuple françois dans la journée du 10 août. Il entendit son arrêt avec beaucoup de sang-froid, et se tournant vers le peuple qui, par ses murmures, avoit, pour ainsi dire, forcé les juges à prononcer sa condamnation, dit d'une voix forte ces paroles : « Citoyens, je meurs » innocent ; puisse mon sang ren» dre la paix à ma patrie. » Son avocat, qui l'avoit fort bien défendu, a assuré depuis qu'il n'y avoit pas eu pour le condamner la majorité requise.

LAPORTE (Sébastien DE), avocat à Belfort, et neveu de l'abbé de Laporte, auteur du *Voyageur françois*, fut député par son département à l'assemblée législative, puis à la convention, où il vota la mort du roi et rejeta l'appel au peuple et le sursis. Envoyé en mission à l'armée des Ardennes, il déclara à Philippeville qu'il feroit élever une potence sur les remparts, et qu'il feroit pendre tous les habitans qui refuseroient de recevoir les assignats en payement de leurs denrées; la menace fit son effet, il n'eut pas besoin d'en venir à l'exécution. Il fut ensuite envoyé à l'armée chargée du siége de Lyon, et fit marcher contre cette ville les gardes nationales du département de Saône-et-Loire; il prit part à toutes les mesures atroces qui furent adoptées, et proposa le partage des biens des rebelles entre les sans-culottes. Cependant, après le 9 thermidor, il changea de système comme la plupart de ses collègues, et rejeta sur les terroristes toutes les atrocités commises ; il demanda particulièrement que les fonctionnaires publics rendissent compte de leur conduite, et il fit une violente sortie contre les *patriotes exclusifs*, qui appeloient *aristocrates* tout ce qui n'étoit pas *terroriste*. Quelque temps après il entra au comité de sûreté générale, et ensuite à celui de salut public. Le 1.er prairial, il montra beaucoup d'énergie pour s'opposer aux tentatives des démagogues contre la convention, et le 13 vendémiaire il fut adjoint à Barras pour la direction de la force armée. Après la session il passa au conseil des cinq-cents, et ne s'occupa plus que de finances; sous le gouvernement impérial il vécut dans l'obscurité. Il paroît qu'il n'avoit pas signé l'acte additionnel pendant les cent-jours, car il est resté en France. Il est mort au commencement de 1823. *L'Ami de la religion et du roi* dit que : « Tou» ché de Dieu, il a eu recours aux » consolations de la religion, et » qu'il a témoigné son regret des » actes publics qu'il avoit à se re» procher, notamment dans son » vote dans le procès du roi, et

Digitized by Google

» qu'il a reçu avec beaucoup d'édi» fication les sacremens des mou» rans. »

LAPPARENT (Charles COCHON comte DE) né dans le département de la Vendée en 1750, se trouvoit conseiller au presidial de Fontenay lorsque la révolution éclata, et fut nommé député suppléant du tiers-état de la sénéchaussée de Poitou aux états-généraux. M. Thibaud, qui avoit été nommé député, ayant refusé de se rendre au poste honorable où il avoit été appelé, Cochon le remplaça, et appuya toutes les innovations qui furent proposées. Elu député à la convention nationale, en 1792, par le département des Deux-Sèvres, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il fut ensuite envoyé à l'armée du Nord pour remplacer les commissaires françois que Dumouriez avoit livrés au prince Cobourg; mais n'osant se rendre au quartier général, il s'arrêta à Valenciennes avec ses collègues, et de là, il fit circuler dans l'armée des agens et des proclamations contre le général en chef, et il réussit à attirer à lui la plus grande partie des troupes. Cochon se trouvoit encore à Valenciences lorsque le siége de cette ville commença. Il contribua à sa défense et s'opposa long-temps à toute capitulation ; enfin il fut obligé d'en sortir avec la garnison le 1.er août 1793, et il retourna siéger à la convention. Il y défendit le général Ferrand, commandant de cette place, et soutint qu'il avoit fait tous ses efforts, ainsi que les volontaires nationaux, pour l'empêcher de tomber au pouvoir des ennemis, et que s'il y avoit eu trahison, c'étoit de la part des habitans et des troupes de ligne. Le 19 février 1794, Cochon fut élu secrétaire de la convention ; et dans le mois de septembre, il entra au comité de salut public. Il fut envoyé de nouveau en mission le 27 janvier 1795, et il accompagna l'armée du Nord en Hollande. Après la session, il passa au conseil des anciens et parut revenir à des sentimens plus modérés. Il y parla sur le danger de déclamer contre les riches, et combattit plusieurs projets concernant les finances ; enfin il fut appelé par le directoire au ministère de la police, et il rétablit l'ordre et la surveillance sur le même pied qu'avant la révolution. Cette sage mesure lui attira beaucoup d'ennemis et des injures grossières de la part des journalistes ; mais il n'en suivit pas moins son système. Ce fut lui qui découvrit et dénonça la conspiration de Babeuf, et qui le fit arrêter avec ses complices. Il déjoua aussi, le 10 septembre 1796, la conspiration du camp de Grenelle, où les jacobins, au nombre de 400, furent taillés en pièces par suite des dispositions qu'il avoit prises de concert avec les chefs militaires. Quelques mois après, il dénonça Lavilleheurnois, Brottier et Duverne du Presle, comme agens du roi à Paris, et il jura, dans le même rapport, de combattre tous les ennemis de la république de quelque parti qu'ils fussent. Il s'éleva aussi plusieurs fois contre les prêtres déportés et rentrés, qu'il accusa de susciter des troubles et de corrompre l'esprit public. Néanmoins les jacobins qui le craignoient essayèrent de lui faire perdre la confiance du directoire en l'accusant de favoriser secrètement les émigrés, et même d'être d'intelli-

gence avec les royalistes qui dominoient alors dans les conseils. Cette accusation plusieurs fois renouvelée échoua long-temps, parce que Cochon, comme on vient de le voir, étoit très-propre à maintenir le système des *contrepoids* adopté par le directoire, comme ressort principal de son gouvernement. Cependant dans la lutte qui s'éleva entre les conseils et le directoire, celui-ci ne croyant pas pouvoir compter assez sur lui pour le coup d'état qu'il méditoit, le remplaça quelques jours auparavant par Lenoir-Laroche. Le 18 fructidor, Cochon fut compris sur la liste des déportés ; mais il fut détenu seulement à Oléron, et il reparut sur la scène politique après le 18 brumaire. Au commencement de 1800, il fut nommé préfet de la Vienne, et en 1805, il quitta cette préfecture pour passer à celle des Deux-Nèthes. Le 28 mars 1809, il devint membre du sénat conservateur, et il reçut le titre de comte. Un décret du 20 septembre 1813 l'envoya avec des pouvoirs extraordinaires auprès de la 20.e division militaire à Périgueux, pour y prendre des mesures de salut public, et il employa tous les moyens qui étoient en son pouvoir pour soutenir la puissance de Buonaparte ; mais ensuite il adhéra, comme tous ses collègues, à sa déchéance. Après le retour du roi, il resta sans fonctions ; mais lorsque Buonaparte s'évada de l'île d'Elbe, il fut appelé à la préfecture de la Seine-Inférieure, et après sa seconde abdication, il proclama, le 25 juin 1815, Napoléon II, et invita ses administrés à le reconnoître pour souverain. La loi du 12 janvier 1816 contre les régicides, l'obligea de quitter la France, il se retira à Louvain, où il est resté jusqu'au mois de juillet 1819. Alors une décision du roi lui permit de rentrer en France. Il est mort le 17 juillet 1825 à Poitiers, où il avoit fixé sa résidence. Une notice nécrologique à sa louange a été insérée dans les affiches de cette ville; mais l'imprimeur éditeur a été traduit en police correctionnelle, comme ayant fait indirectement l'apologie du régicide ; il a été condamné à trois mois de prison et 1,000 francs d'amende. Cochon a publié une *Description générale du département de la Vienne*, 1802, in-8.

LARAUZA (Jean-Louis), né à Paris le 8 mars 1793. Il professa pendant quelques années la grammaire, les humanités et la rhétorique dans les colléges de Paris, ensuite il fut nommé maître des conférences à l'école normale, et il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et de succès jusqu'au moment de sa suppression. Alors il se livra avec une grande ardeur à l'étude de la musique et à la composition, et il se rendit en Italie pour y éclaircir divers points de critique sur cette science chez les anciens. Sa mort prématurée, arrivée le 29 septembre 1825, l'a empêché de publier le fruit de ses recherches. M. Viguier a publié son *Histoire critique du passage des Alpes par Annibal*, Paris 1826, in-8. Larauza a laissé plusieurs autres manuscrits qui ne seront sans doute pas perdus pour les sciences.

LARDENOY (le comte Antoine-Philippe DE), lieutenant-général, né vers 1747, d'une ancienne famille originaire du pays de Luxembourg, fut d'abord page de Louis XVI, et devint successive-

Digitized by Google

ment enseigne au régiment des Gardes françoises, colonel en second du régiment de la Reine, cavalerie, et colonel du régiment provincial d'artillerie à Strasbourg. Il avoit reçu la croix de St-Louis en 1782, et il émigra dès 1791. Le comte de Lardenoy rassembla à Trèves la noblesse de Champagne qu'il organisa en compagnie, sous les ordres du général d'Allonville, et il fit les campagnes de 1792 et le commencement de celle de 1793 contre la république françoise; ensuite il passa au service de sa majesté britannique en qualité de capitaine de la première compagnie des gentilshommes françois. Il devoit servir la cause du roi dans la Vendée, mais la malheureuse issue de l'affaire de Quiberon empêcha l'exécution de ce projet. Rentré en France en 1814, il fut nommé maréchal-de-camp, lieutenant-général et commandant militaire à Toulon qui se trouvoit alors livré à l'anarchie la plus complète. Par sa fermeté il parvint à comprimer la malveillance, et les habitans lui en témoignèrent leur reconnoissance en 1816 dans une adresse au roi signée de toutes les autorités civiles et militaires. Le 11 avril de la même année, il fut nommé gouverneur-général de la Guadeloupe, et il sut encore y gagner l'affection des habitans au point que, lorsque la nouvelle de sa mort pénétra dans cette colonie, l'affliction fut si générale et si profonde, que la population se porta en foule aux services funèbres qui furent célébrés spontanément dans toutes les églises pour cet ancien gouverneur. Le commerce surtout se distingua par la pompe de celui auquel il invita toutes les autorités: heureux, ajoute le journaliste qui en rend compte, celui dont la mémoire est ainsi honorée par le seul souvenir de ses vertus et du bien qu'il a fait. Le comte de Lardenoy étoit rentré en France, et dans ces derniers temps, il avoit été nommé gouverneur du château des Tuileries; c'est dans l'exercice de ces fonctions qu'il est mort le 12 septembre 1825.

LA REVEILLERE - LEPAUX. *Voyez* REVEILLÈRE.

LARIVE (Jean MAUDUIT DE), célèbre acteur tragique françois, né à La Rochelle en 1749, débuta à Lyon, et vint à Paris où il parut sur le théâtre François le 3 décembre 1770, sous les auspices de mademoiselle Clairon, dont il étoit élève. Quoique doué d'un physique avantageux, d'un organe sonore et de beaucoup de moyens, ses premiers debuts ne furent pas brillans, et il fut sur le point de se setirer; mais ses camarades, sentant le besoin qu'ils avoient de lui, le supplièrent avec tant de chaleur, qu'il ne put résister à leurs instances. La mort de Lekain le plaça bientôt au premier rang des acteurs; mais il faut remarquer qu'à cette époque la scène françoise restoit privée de talens remarquables, et il étoit le seul qui put le remplacer. Larive adopta les idées révolutionnaires avec modération; cependant il fut arrêté et détenu avec une partie de ses camarades en 1793 jusqu'à la mort de Robespierre. Il reparut sur la scène; mais les critiques de Geoffroy, et plus encore les étonnans succès de Talma, le décidèrent à prendre sa retraite; il se retira dans une belle propriété qu'il avoit achetée à Molignon, dans la vallée de Montmorency, et il de-

Digitized by Google

vint maire de sa commune, où il entreprit de fonder un établissement d'eaux minérales ; toutefois il ne renonça pas à son état, ni au désir d'augmenter sa fortune ; toutes les années il alloit faire des tournées en provinces, et il en rapportoit des sommes considérables. De retour à Paris en 1804, Larive ouvrit un cours de déclamation, et deux ans après, il se rendit à Naples en qualité de lecteur de Joseph Buonaparte, et il ne revint en France que lorsque celui-ci passa sur le trône d'Espagne. En 1816 il reparut sur la scène dans le rôle de Tancrède, mais c'étoit pour une représentation au bénéfice d'un ancien acteur, et malgré sa vieillesse, il réunit encore tous les suffrages. Il mourut à la fin d'avril 1827. Dazincourt en a fait un éloge exagéré dans les *Mémoires* qui lui sont attribués ; mais il est jugé avec beaucoup trop de sévérité dans l'*Histoire du théâtre françois*. S'il manquoit de sensibilité en quelques occasions, il remplaçoit ce défaut par d'autres qualités qui lui étoient particulières, et qui l'ont placé au premier rang des acteurs françois. Nous pourrions ajouter qu'ayant paru dans un temps de révolution, l'esprit de parti a bien pu dicter les jugemens qui ont été portés sur lui. Larive a publié *Pyrame et Thisbée*, scène lyrique, 1784, in-18; 2.e édition, 1791 ; II. *Réflexions sur l'art théâtral*, 1801, in-8 ; III. *Cours de déclamation* divisé en 12 *séances*, tomes 2 et 3, 1810, in-8.

LARREY (Claude-François-Hilaire), chirurgien, né en 1774 à Bodeau, près Bagnères-de-Bigorre, fut d'abord chirurgien-major dans un régiment, et fit, en cette qualité plusieurs campagnes. Admis à la retraite, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital militaire et civil de Nimes, et se fit connoître avantageusement par une opération césarienne qui fut couronnée de succès ; l'enfant et la mère survécurent tous deux. Il continua d'exercer la chirurgie avec beaucoup de distinction, et contribua de tous ses efforts à la propagation de la vaccine dans son département. Quoique très-occupé, il trouva toujours le temps de donner ses soins aux pauvres des campagnes environnantes, et sa mort, arrivée en octobre 1819, fut sans doute avancée par son trop grand zèle pour l'exercice de son art. Il a fait un grand nombre de rapports à l'institut du Gard, et publié quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons celui intitulé : *Discours sur les précautions que doivent prendre les mères pour procurer une bonne constitution à leurs enfans, suivi de quelques réflexions sur les accouchemens*, Nîmes 1803, in-8.

LARRIERE (Noël Castera), né à Aillas, près Bazas, en 1733. Quoique laïque, il s'occupa toute sa vie de matières ecclésiastiques; mais élevé dans les principes jansénistes, il s'occupa particulièrement de défendre leurs démarches, et il prit la plus grande part aux querelles du temps. Il avoit été envoyé en Hollande par le parti, et il y travailla long-temps sous les yeux de l'abbé Arnauld, qui lui faisoit, dit-on, une pension. Il se montra favorable à la révolution, sans cependant en approuver les crimes, et il se livra particulièrement à la défense de la constitution civile du clergé. Il a publié en ce sens : *Préservatif contre le schisme*

Digitized by Google

chisme ou *Questions relatives au décret du 27 novembre* 1790, in-8; *Préservatif contre le schisme accusé et non convaincu de graves erreurs*, en réponse à l'écrit du P. Lambert contre cet ouvrage; la *Suite du préservatif* ou *Nouveau développement des principes qui y sont établis*, 1792, in-8; une *Lettre à l'auteur de l'autorité de l'église et de ses ministres défendus;* et trois *Lettres* en réponse à la critique de Vauvilliers. Il a aussi travaillé aux *Nouvelles ecclésiastiques*, où il a inséré plusieurs articles en faveur de ses ouvrages. Il a rédigé quelque temps les *Annales de la religion* de l'évêque constitutionnel Desbois de Rochefort, et notamment le tome 6 et peut être le tome 7. Il avoit essayé de créer un nouveau journal sous le titre d'*Annales religieuses*, mais il n'eut que huit numéros, et fut supprimé par le directoire. Larrière a encore assisté, en 1797, au concile des constitutionnels, et il a appuyé leur cause de toutes les ressources de son esprit et de ses connoissances. La persécution du directoire l'obligea de retourner à Aillas, et il y mourut d'une apoplexie foudroyante, en sortant de table, le 3 janvier 1803. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a publié : *Entretiens d'Eusèbe et de Théophile sur le sacrifice de la messe*, brochure in-12, 1779; des *Observations sur le pastoral de M. de Juigné, archevêque de Paris*, au nombre de trois, 1786 et 1787, in-12; la *Vie d'Arnaud*, Lausanne, in-4, jointe à l'édition des œuvres de ce docteur, donnée par les soins de l'abbé de Bellegarde. On lui attribue des *Principes sur l'approbation des confesseurs*, 1785.

LASAUSSE (Jean-Baptiste), né à Lyon le 22 mars 1740, embrassa l'état ecclésiastique, et devint directeur du séminaire de la congrégation de Saint-Sulpice à Tulles et puis à Paris. Il s'est livré spécialement à la composition, et il a publié un très-grand nombre de livres de piété, remplis de pieuses pensées et de sentimens édifians. Il y avoit long-temps qu'il étoit dans un état d'infirmité fort affligeant, lorsque la mort l'enleva le 2 novembre 1826. C'est à tort que la biographie des hommes vivans a dit qu'il a été grand-vicaire de Lamourette; c'est un autre *Lasausse*, qui étoit aussi de Lyon. Ses ouvrages sont : I. *Cours de méditations ecclésiastiques*, Tulles 1781, 2 vol. in 12; 2.e édition, 3 vol. in-12; II. *Cours de méditations religieuses*, ibid., 2 vol. in-12; III. *Cours de méditations chrétiennes*, ibid., 2 v. in-12; IV. *Retraite du P. Cataneo*, traduite de l'italien, in-18, Paris 1783; V. le *Vrai pénitent*, traduit de l'italien, in-12, Tulles, ensuite Lyon 1785; nouvelle édit., 1788, sous ce titre : *le vrai Pénitent formé sur le modèle de David* ou *Motifs et moyens de conversion*, *ouvrage très utile aux simples chrétiens et à ceux qui sont spécialement consacrés à Dieu.* Cette édition est augmentée de l'*Abrégé de la vie du bienheureux Benoît-Joseph Labre;* VI. l'*Ecole du Sauveur*, traduction libre de l'ouvrage latin intitulé: *Schola Christi*, Paris 1791, 7 vol. in-12; VII. *Leçons quotidiennes*, 7 vol. in-12. Il y a une leçon pour chaque jour de l'année et de courtes réflexions sur le saint du jour; VIII. *Tableau de la vraie religieuse*, 1 vol. in-12, 2.e édition; IX. *Psautier des amans de Jésus*, *où l'on trouve le nom de Jésus après chaque*

verset, in-12 et in-18; X. *Soupirs d'un chrétien*, in-12; XI. *Vie sacerdotale et pastorale, suivie de méditations pour chaque jour du mois*, petit in-12, 2.ᵉ édition; XII. *Jésus et Marie parlant au cœur*, avec 13 fig. 2.ᵉ édition encâdrée; XIII. *Doctrine de l'évangile*, in-18; XIV. *Dévotion au Saint-Sacrement*, in-18, 2.ᵉ édition; XV. *Dialogues entre deux chrétiens sur les grandes vérités du salut*, in-18; XVI. *les Chrétiens catholiques*, in-18; XVII. *l'Amante du Sauveur avec des figures sur la passion*, in-18; XVIII. *le Présent utile à tous*, in-24; XIX. *le Fervent chrétien*, nouvelle édition considérablement augmentée, in-18 et in-32; XX. *Etrennes pour les fidèles*, in-32; XXI. *Pieux fidèles*, in-32; XXII. *Science de l'oraison*, 1 vol. in-12; XXIII. *le Chrétien brûlant d'amour pour Jésus crucifié*, 1 vol. in-12; XXIV. *Conversations instructives et intéressantes sur la religion*, in-12; XXV. *Dialogues chrétiens sur la religion, les commandemens de Dieu et les sacremens*, Lyon 1802, 3 vol. in-8, dont le fonds est tiré des conférences prêchées par M. de Laforest, ancien curé de Lyon; XXVI. *Cours annuel de sujets de piété*, Paris 1805, 3 vol. in-8; XXVII. *Vie de Jésus-Christ, suivie de réflexions après chaque lecture*, 2 vol. in-12; XXVIII. *Doctrine de Jésus-Christ puisée dans les épîtres des apôtres*, Paris 1807, 2 vol. in-12; XXIX. *Entretiens instructifs et pieux sur la confession et la communion*, Paris 1808, in-18; XXX. *les Pécheurs pensant à l'éternité*, Paris 1811, in-32; XXXI. *le Sage réfléchissant sur l'éternité, etc.*, in-24, Paris 1813; XXXII. *le Fervent ecclésiastique*, in-12. Il y a des réflexions pour chaque jour de l'année; XXXIII. *Explication du catéchisme, avec des traits historiques après chaque explication*, Paris 1814, édition stéréotype. Cet ouvrage a donné lieu à quelques critiques; XXXIV. l'*Heureuse année* ou *Année sanctifiée*, traduction libre de l'italien, Tulles, ensuite Rouen, 1814; XXXV. l'*Ami zélé donnant des conseils à son ami chaque jour de l'année*, Paris 1815, in 24; XXXVI. l'*Ami zélé des pécheurs*, où après de courtes reflexions se trouvent des anecdotes, Paris 1817, in-12; XXXVII. *Homélies sur la liberté, l'égalité et la philosophie moderne*, traduites de l'italien de M. Gr. Turchi, évêque de Parme, avec le texte original en regard, Paris 1816, in-12; XXXVIII. *le Chrétien sanctifié*, nouvelle édit. 1819, gros vol. in-12; XXXIX. l'*Imitation du sacré cœur de Jésus*, ouvrage calqué sur l'Imitation. Il y a de même quatre livres, et dans chaque livre autant de chapitres, et chacun renferme une effusion de cœur et ensuite une leçon sur un sujet de piété qui a rapport à celui de l'Imitation, Lyon 1819, in-12; XL. *Plaintes et complaisances du Sauveur*, in-32, avec beaucoup de figures, plusieurs éditions; XLI. *Plaintes et complaisances de la sainte Vierge*, 1820, in-18, avec ou sans figures. Chaque page contient une plainte ou une complaisance, une plainte à la sainte Vierge et un avis du saint du jour, qui peut servir pour la méditation; XLII. l'*Amant de Jésus en oraison*, nouvelle édition, 1820, in-32; XLIII. *Dévotion aux mystères de Jésus-Christ et de Marie, connue sous le nom de la dévotion*

Digitized by Google

des quinze samedis, 3.e édition, in-18, augmentée de prières pour la messe, et des leçons de Jésus-Christ sur les moyens d'obtenir un grand amour pour Dieu. Il y a aussi des prières pour la communion; XLIV. *le Solitaire chrétien*, ouvrage divisé en deux volumes; le premier a pour titre: *le Solitaire chrétien réfléchissant et priant pour exciter les fidèles à faire oraison et apprendre à la bien faire*; le second est intitulé: *le Solitaire chrétien instruisant et exhortant, etc.* Ce volume renferme des entretiens du solitaire avec des personnes de différentes conditions, et ensuite des réflexions du même pour chaque jour du mois; XLV. *les Chrétiens instruits à l'école de la sagesse*, 1 v. in-12; XLVI. *le Prêtre cité au tribunal de Dieu au moment de sa mort*, 1 vol. in-12. On y trouve une suite de méditations pour une retraite ecclésiastique. Lasausse a encore publié: *Vie et œuvres spirituelles de M. Cormeaux*, 3 vol. in-12; *Doctrine spirituelle des pères Berthier, Surin, Saint Jure, de M. d'Orléans de la Motte, et de sainte Thérèse*, in-12, plusieurs éditions; et *le Prédicateur de l'amour de Dieu*, ouvrage posthume du père Surin, 2.e édition, 1 vol. in-12.

LASCY. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, page 616.

LASSALA. *Voyez* le Supplément à la fin du tom. X pag. 617.

LATAPIE (François de Paule), botaniste, né à Bordeaux en 1739, d'une famille originaire de Troyes, que Montesquieu avoit fixée auprès de lui. Le jeune Latapie devint secrétaire dn fils de son illustre bienfaiteur, et l'accompagna dans ses voyages en Italie, où il puisa le goût de l'histoire naturelle. Etant à Naples, il fut chargé de revoir la traduction françoise du savant ouvrage des *Campi phlœgræi* du chevalier W. Hamilton. De retour à Bordeaux, il obtint la place d'inspecteur des arts et manufactures de la province de Guienne, et il fut chargé, par l'académie des sciences de cette ville, de démontrer la botanique dans le jardin des plantes qu'elle ouvrit en 1783. Il a ensuite professé la littérature grecque au lycée, et a été adjoint aux travaux de classement des livres de la bibliothèque publique de la même ville. Il est mort le 8 octobre 1823. Brède lui doit un fonds rural du revenu de 300 francs, destiné à doter la fille la plus vertueuse de cette commune. Il a aussi légué les fonds de plusieurs prix à distribuer dans diverses écoles publiques de Bordeaux. Une notice sur Latapie a été insérée dans le tome 2 du *Musée d'Aquitaine*. Il a publié: I. l'*Art de former les jardins modernes* ou l'*Art des jardins anglois de Whately*, Paris 1771, in-8; II. *Hortus Burdigalensis* ou *Catalogue du jardin des plantes de Bordeaux*, 1784, in-12; III. *Description de la commune de la Brède*, dans le tome 5 des *Variétés bordeloises*, et plusieurs articles dans le Journal d'agriculture de l'abbé Rozier. On a encore de lui une *Notice sur les arts et manufactures en Guienne*, conservée en manuscrit à la bibliothèque de Bordeaux.

LAUDENOT (Louise), fille d'un médecin du roi, recommandable par sa piété. Elle prit de bonne heure la résolution de renoncer au monde, et entra chez les bénédictines de l'abbaye de

Digitized by Google

Montmartre, où elle se distingua par sa régularité, ses vertus, et où elle mourut saintement le 27 mai 1756. On lui doit plusieurs ouvrages de spiritualité: I. *Catéchisme des vices et des vertus*; II. *Méditations sur les vies des saints pour toutes les fêtes de l'année, et sur les principales fêtes de notre Seigneur et de la Vierge*; III. *Exercice pour la sainte communion et pour la messe*, etc.

LAUNAY (J. B.), célèbre fondeur, né à Avranches le 20 mars 1768, fit ses études chez les jésuites, avec l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique, mais les événemens de 1789 changèrent sa destination et ses projets. Rappelé chez son père, il y exerça les arts mécaniques, pour lesquels il avoit toujours eu un goût particulier, jusqu'au moment où la réquisition l'obligea de partir comme simple soldat. Bientôt il fut élevé au grade de capitaine et attaché au matériel de l'armée. On le chargea avec d'autres officiers de diriger la fonte des canons et des projectiles. En 1802, il dirigea la fonte du pont des arts, et en 1805, celle du pont d'Austerlitz; sur la fin de l'année suivante, on lui confia la direction de la colonne de la place Vendôme, et il termina ce bel ouvrage le 15 août 1809. Il avoit conçu et exécuté dans ses ateliers le modèle de la coupole de la Halle-au-Blé; mais un autre artiste fut chargé de l'exécution. Abreuvé d'injustices et de dégoûts, il cessa de concourir aux travaux du gouvernement. Une maladie longue et douloureuse l'enleva à sa famille et à sa patrie le 23 août 1827. Il a laissé en manuscrit: *Manuel du fondeur sur tous métaux ou Traité de toutes les opérations de la fonderie, contenant tout ce qui a rapport à la fonte et au moulage du cuivre, à la fabrication des pompes à incendie et des machines hydrauliques; la manière de construire toutes sortes d'établissemens pour fondre le cuivre et le fer; la fabrication des bouches à feu et des projectiles pour l'artillerie de terre et de mer; la fonte des cloches, des statues, des ponts, etc., avec des exemples de grands travaux propres à aplanir les difficultés du moulage et de la fonte*, 2 vol. in-18, avec un grand nombre de planches. Cet ouvrage fait un complément indispensable à l'ouvrage du célèbre Monge sur la fonte des canons, et il est d'un intérêt d'autant plus réel pour les officiers d'artillerie, qu'ils trouveront, dans les expériences faites par M. Launay, une discussion toujours raisonnée, et souvent la solution des questions que l'on a de tout temps agitées sur les fontes.

LAURAGUAIS (Louis Léon-Félicité, duc de Brancas, comte DE), né à Paris le 3 juillet 1733, du duc de Villars-Brancas, pair de France et lieutenant-général des armées du roi, débuta dans le monde par la carrière des armes, et se distingua durant la campagne de 1757 dans le grade de colonel; mais l'année suivante, il quitta le service pour s'adonner à la culture des lettres et des arts. Son goût pour le plaisir et les dépenses prodigieuses qu'il fit pour diverses expériences, dérangèrent bientôt sa fortune, et il se vit obligé de vendre une bibliothèque riche et nombreuse qu'il avoit réunie à grands frais, et dont le catalogue est encore recherché par

les bibliographes. C'est à lui que l'on doit la découverte de la décomposition du diamant, qu'il fit d'un commun travail avec son malheureux ami Lavoisier. Il contribua aussi beaucoup à introduire l'inoculation de la petite vérole en France, et il défendit cette nouvelle méthode par ses écrits contre les préjugés de plusieurs facultés. Lors de la lutte des parlemens contre la cour en 1771, il publia un écrit plus hardi que solide, intitulé *du Droit des François* : et dès le commencement de la révolution, il écrivit en sa faveur; car il ne se passoit pas d'événemens grands ou petits sans qu'il y prit quelque part ; l'originalité de son caractère et la tournure de son esprit le portoit toujours à se placer dans les rangs de l'opposition. On le vit successivement fronder les règnes de Louis XV et de Louis XVI, et maudire, en les persiflant, les excès de la révolution. Les démagogues s'en vengèrent, en faisant périr sa femme sur l'échafaud et en le faisant renfermer lui-même à la conciergerie, où il eut le bonheur d'être oublié jusqu'au 9 thermidor ; alors il recouvra sa liberté, et il traversa le long intervalle qui sépare la révolution de la restauration, en faisant la guerre, par ses saillies, au directoire, au consulat et à l'empire. Il engagea aussi la lutte avec Geoffroy ; mais malgré l'originalité de son esprit et de son style, il ne put balancer l'avantage que donnoit à celui-ci l'instrument dont il pouvoit disposer chaque jour. Le comte de Lauraguais fut porté à la restauration sur la liste des pairs, et il s'y prononça pour la liberté de la presse, et contre le projet de loi présenté par l'abbé de Montesquiou. Depuis, ses infirmités ne lui permirent que rarement d'y paroître, et son amour pour l'independance le fit toujours voter avec les amis des libertés publiques. Lorsqu'il sentit ses derniers momens approcher, il voulut cependant recevoir en chrétien les secours et les consolations de la religion, et il mourut d'un accès de goutte qui se fixa sur la poitrine le 9 octobre 1824. Outre un grand nombre de brochures sur les événemens publics, il a publié deux tragédies : *Clytemnestre*, en 5 actes et en vers, 1761, in-8, et *Jocaste*, aussi en 5 actes et en vers, 1781, in-8, qui ne furent représentées ni l'une ni l'autre, et qui ne méritoient guère de l'être, malgré la hardiesse de la conception ; des *Observations sur le mémoire de M. Guettard, concernant la porcelaine*, 1766, in-12 ; un *Memoire sur la compagnie des Indes, précédé d'un discours sur le commerce en général*, 1769, in-4 ; *Expériences sur les mélanges qui donnent l'éther* et *Mémoire sur la dissolution du soufre dans l'esprit de vin*, dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, et plusieurs *Lettres* et *Discours* sur différens sujets. On trouve aussi diverses pièces de lui dans les *Mémoires secrets*, *la Correspondance de Grimm*, *etc.* Mahul a recueilli les titres de ses diverses productions dans son *Annuaire necrologique de 1824*.

LAURISTON (le comte Jacques-Alexandre-Bernard LAW DE), né, à Pondichéry le 1.^{er} février 1768, d'un ancien maréchal-de-camp au service de France, et de la famille du fameux Law, embrassa de bonne heure la carrière militaire, et entra dans l'artillerie,

où il obtint un avancement rapide. Buonaparte, dont il avoit fixé l'attention, le choisit pour l'un de ses aides-de-camp, tandis qu'il étoit premier consul, et en 1800 il l'éleva au grade de général de brigade et de commandant en chef de l'école d'artillerie de La Fère. Comme il avoit reconnu en lui des talens diplomatiques unis aux connoissances militaires, il le chargea de plusieurs missions importantes, notamment de porter à Londres la ratification du traité de paix conclu à Amiens. Une altercation qu'il eut avec Caulaincourt au sujet de l'arrestation du duc d'Enghien qu'il désapprouvoit, le fit disgracier momentanément ; et pour l'éloigner, Buonaparte l'envoya commander un dépôt d'artillerie à Plaisance. Plus tard, cependant, il lui confia le commandement en chef de l'armée embarquée à Toulon sur l'escadre de l'amiral de Villeneuve, pour se rendre sur les côtes de l'Espagne, et il le nomma général de division. Après la bataille navale de Trafalgar, Lauriston rejoignit la grande armée d'Allemagne ; il fit ensuite la campagne d'Espagne de 1808, et il contribua à la prise de Madrid. Employé en 1809 contre l'Autriche, il s'empara de Raab après huit jours de bombardement, et il se couvrit de gloire à Wagram, où il commandoit une batterie de cent pièces de canon. En février 1811, il fut envoyé à Saint-Pétersbourg comme ambassadeur, et n'ayant pu prévenir la guerre, il commanda et négocia tour-à-tour. Rentré en France avec Buonaparte, il alla prendre le commandement du corps d'armée d'observation de l'Elbe, et pendant trois mois il couvrit ce fleuve avec peu de monde depuis Hambourg jusqu'à Magdebourg, et il empêcha l'ennemi de pénétrer dans le Hanovre. Il se distingua en plusieurs autres occasions, notamment aux batailles de Bautzen et de Wurtsben, et après avoir repoussé un corps de troupes prussiennes, il s'empara de Breslau ; enfin, après avoir donné de nouvelles preuves de sa bravoure et de ses talens militaires à la bataille de Leipsick, il tomba entre les mains de l'ennemi, et fut traité avec beaucoup d'égards. Le général Lauriston rentra en France à la paix de 1814; le roi lui donna la croix de Saint-Louis, et le nomma peu après capitaine-lieutenant des mousquetaires gris ; le 20 mars il suivit Louis XVIII jusqu'à Béthune, et pendant les cent jours, il resta dans sa terre de Richemont. A la seconde restauration, il fut élevé à la pairie et il obtint le commandement de la première division de la garde-royale. En 1820, il présida le collége royal du département de la Loire-Inférieure, et le 1.er novembre de la même année, il fut nommé ministre de la maison du roi. Désigné en 1823 pour maréchal de France, il quitta le portefeuille, et reçut un commandement dans l'armée expéditionnaire envoyée en Espagne. Le roi le nomma grand-croix de la légion-d'honneur en septembre 1827, et il mourut le 11 juin 1828 d'une attaque d'apoplexie.

LAUTH (Thomas), docteur en médecine, né à Strasbourg en 1758, professa, avec une grande distinction, l'anatomie et la physiologie à l'école de cette ville, depuis sa création en 1794 jusqu'à sa mort arrivée le 16 septembre 1826. On lui doit plusieurs ou-

Digitized by Google

vrages estimés : I. *Nosologia chirurgica*, Strasbourg 1788, in-8 ; II. *Elémens de myologie et de syndesmologie*, 1798, 2 vol. in-8 ; III. une *Vie de Hermann* en latin ; IV. une *Histoire de l'anatomie*, tome 1.er, 1815, in-4 ; V. de l'*Esprit de l'instruction publique*, 1816, in-8, dont l'auteur fit hommage à la chambre des députés en 1816, in-8 ; VI. plusieurs *Dissertations* en latin et quelques autres ouvrages.

LAVALLÉE (Joseph), littérateur, né, vers le 23 août 1747, d'une famille noble des environs de Dieppe. Il avoit le titre de marquis avant la révolution ; néanmoins il en adopta les principes avec enthousiasme. Dès sa jeunesse il avoit embrassé la carrière militaire, et il étoit devenu capitaine au régiment de Bretagne, infanterie ; mais son goût pour les lettres le fit renoncer à cette profession, il vint à Paris et se fit remarquer parmi les membres les plus zélés du musée national, ensuite de l'athénée et de la société philotechnique dont il fut longtemps secrétaire. En 1804, il fut nommé membre de la légion-d'honneur, et peu après, chef de division à la grande chancellerie de cet ordre ; mais au retour des Bourbons en 1814, il perdit cette place, et se retira à Londres où il mourut en février 1816. On a de lui ; I. les *Bas-reliefs du 18.e siècle, avec des notes*, Paris 1786, in-12, sous le titre de Londres ; II. *Cécile, fille d'Achmet II, empereur des Turcs*, Paris 1786, 2 v. in-12, roman, plusieurs fois réimprimé, quoique fort médiocre ; III. les *Eloges de Léon X, de François I et de Pierre-le-Grand*, dans le premier vol. de la Galerie des hommes illustres ; IV. le *Nègre comme il y a peu de blancs*, Paris 1789, 3 vol. in-12, ouvrage qui eut quelques succès, parce qu'on y remarqua des vues philantropiques ; V. les *Dangers de l'intrigue*, 1800, 4 vol. in-12 ; VI. la *Vérité rendue aux lettres par la liberté* ou *de l'Importance de l'amour de la vérité dans l'homme de lettres*, 1790, in-12 ; VII. *Tableau philosophique du règne de Louis XIV* ou *Louis XIV jugé par un François libre*, Strasbourg 1791, in 8 ; VIII. *Voyage dans les départemens de la France*, enrichi de tableaux géographiques et d'estampes, Paris 1792-1800, 13 vol. in-8, ouvrage rédigé avec précipitation, et qui se ressent du style démagogique de l'époque où il fut écrit ; IX. plusieurs pièces de théâtre qui prouvent qu'il n'avoit pas le talent dramatique, quoiqu'il ait voulu s'élever jusqu'à la tragédie, en écrivant *Manlius-Torquatus*, *Thyeste à Mycènes* et *Spurius-Mélius*. Il a aussi donné la *Constitution à Constantinople*, pièce bizarre, représentée en 1793 ; le *Roi pélerin*, opéra en 1 acte ; *Jaquenot* ou la *Comédie de campagne*, comédie en 1 acte ; le *Départ des volontaires pour la frontière* ; la *Muette*, *etc.* ; X. *Semaine critique* ou les *Gestes de l'an 5*, journal dont il a paru 33 numéros, ou 4 vol. in-8, et qui a été supprimé le 18 fructidor 1797 ; XI. les *Eloges de Lemière*, *des généraux Marceau*, *Joubert et Desaix*, *et de Wailly*, *l'architecte* ; XII. *Poème sur les tableaux venus d'Italie*, 1799 ; XIII. le *Marsuin*, poème ; XIV. *Voyage historique et pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, *rédigé d'après l'itinéraire de Cassas*, 1802, gros in-

folio; XV. *Lettres d'un Mameluck* ou *Tableau moral et critique des mœurs de Paris*, 1803, in-8; XVI. avec Petit-Radel, la traduction du *Voyage au cap Nord*, *par la Suède*, *la Finlande et la Laponie*, *etc.*, par Joseph Acerbi, Paris 1804, 3 vol. in-8 et atlas in-4; XVII. *Annales de statistique*; XVIII. *Cours historique et élémentaire de peinture ou Galerie complète du musée Napoléon*, 1803 et années suivantes, 80 livraisons in-8, avec figures, de Filhol, graveur et éditeur. Il n'a été que le principal collaborateur de ces deux derniers ouvrages: XIX. *Annales nécrologiques de la légion-d'honneur*, 1807, in-8, non achevées; XX. *Histoire des inquisitions religieuses d'Italie*, *d'Espagne et de Portugal*, *depuis leur origine*, 1809, 2 vol. in-8, figures; XXI. *Histoire de l'origine*, *des progrès et de la décadence des diverses factions révolutionnaires qui ont agité la France depuis 1789 jusqu'à la seconde abdication de Buonaparte*, Londres 1816, 3 vol. in-8; XXII. des *Odes*, *Epitres*, *Fragmens*, en prose et en vers. Il a laissé en manuscrit deux poëmes: l'*Art théatral* et les *Saisons*, qui sont restés inédits, quoique Rosny ait voulu les placer à côté des poëmes de Delisle et de Thompson. Il a été rédacteur du *Journal des arts et de littérature.*

LAVEAUX (Jean-Charles), né à Troyes le 17 novembre 1749, fut amené très-jeune à Paris pour y faire ses humanités. Les succès qu'il obtint lui firent offrir une place de professeur de langue françoise à Bâle, et peu après celle de littérature françoise à Stuttgard. Frédéric ayant entendu parler de lui, l'appela à Berlin, et lui donna une chaire dans l'université de cette ville. Il se lia avec les savans et les littérateurs qui charmoient les loisirs studieux du prince, et il captiva l'esprit de tout le monde. Cependant lorsque la révolution françoise éclata, il revint dans sa patrie, et se fixa d'abord à Strasbourg, où il rédigea le journal que le libraire Treuttel venoit d'y créer; mais les principes révolutionnaires qu'il y professa le firent arrêter dans le mois de mai 1792. Remis en liberté, Laveaux se rendit à Paris, et il fut chargé de la rédaction du *Journal de la montagne*, qui lui attira de nouveaux demêlés avec les généraux et les députés en mission, qui se voyoient chaque jour dénoncés dans cette feuille; il fut même momentanément arrêté, et cependant relâché sur la demande de la société des jacobins. Ayant échappé aux poursuites qui suivirent le 9 thermidor, il retourna à ses travaux littéraires, et devint plus tard chef du bureau militaire du département de la Seine, et ensuite chef de division et inspecteur-général des prisons et hospices du département, place qu'il perdit à la restauration. Il est mort à Paris le 15 mars 1827. On a de lui: I. *Œuvres du chevalier Charles Hedlinger* ou *Recueil des médailles de ce célèbre artiste*, 2 parties, l'une de planches, l'autre d'explications, (celle-ci rédigées par Laveaux), Bâle 1776 et 1778, 2 vol. in-fol.; II. *Entretiens avec les enfans sur quelques histoires de la Bible*, traduits de l'allemand, 1782, in-8; III. *Leçons de langue françoise données à quelques académiciens et autres auteurs françois de Berlin*, Francfort 1782, in-12; IV.

Digitized by Google

Défense de l'abbé Raynal et de Borelli contre les attaques clandestines de quelques chenilles littéraires, 1783, in-8; V. les *Nuits champêtres*, 1783 et 1784, in-8; VI. le *Maitre de langue* ou *Remarques instructives sur quelques ouvrages françois écrits en Allemagne*, 1783, in-8; VII. *Cours théorique et pratique de langue et de littérature françoise*, *ouvrage entrepris par ordre du roi de Prusse*, Berlin 1784, in-8. VIII. de l'*Art de penser*, 1784, in-8; IX. *Dictionnaire françois-allemand et allemand-françois*, 1784-85, 2 vol. in-8; 4.e édit., 1789, entrepris également à la demande du roi de Prusse; X. *Musarion* ou la *Philosophie des graces*, poème en 3 chants, traduit de l'allemand de Wieland, Kell 1784, in-8; XI. *Histoire des Allemands*, traduite de Schmidt, 1784, 9 vol. in-8; XII. *Eusèbe* ou les *Beaux profits de la vertu dans le siècle où nous vivons*, Amsterdam, 1785, in-8; XIII. *Essais sur le peuple*, trad. de l'allemand, de Gossler, 1786, in-8; XIV *Réponse à M. le président de Renber au sujet du nouvel ordre judiciaire établi en Prusse*, 1786, in-8; XV. les *Vrais principes de la langue françoise*, 1787, in-8; XVI. *Tactique pure pour l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie*, traduite de l'allemand, de Muller, 1787; XVII. *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand*, traduit de l'allemand, de Louis Muller, Strasbourg et Paris 1788, in-4; des exemplaires portent la date de Berlin; XVIII. *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, Strasbourg 1788, 4 vol. in-8. On y joint ordinairement l'ouvrage suivant: XIX. *Lettres sur Frédéric II, roi de Prusse*, Strasbourg 1789, 3 v. in-8 et in-12; XX. *Frédéric II, Voltaire, J. J. Rousseau, d'Alembert et l'académie de Berlin vengés du secrétaire perpétuel de cette académie* (Formey), Paris 1789, petit-in-8; XXI. *Grammaire de Wailly pour les Allemands*, 1790, in-8; XXII. *Histoire des premiers peuples libres qui ont habité la France*, 1798, 3 vol. in-8; XXIII. *Histoire des origines, des progrès et de la décadence des sciences dans la Grèce*, traduite de l'allemand, de Meiners, 1798, 5 vol. in-8; XXIV. *Histoire de Pierre III, empereur de Russie, suivie de l'histoire secrète des amours et des principaux amans de Catherine II*, Paris 1799, 3 v. in-8; XXV. *Dictionnaire de l'académie françoise, nouv. édit. augmentée de plus de 20,000 articles, où l'on trouve les mots et les locutions adoptées depuis la dernière édition de 1762; l'explication des termes et des expressions synonymes; les termes des sciences, des arts et des métiers, et particulièrement ceux de la nouvelle nomenclature chimique*, Paris 1802, 2 vol. in 4. MM. Bossange et Masson, qui étoient propriétaires du dictionnaire de l'académie, poursuivirent les éditeurs de cette nouvelle édition comme contrefacteurs, et gagnèrent leur procès, particulièrement par rapport au titre qu'on n'auroit pas dû copier. Depuis, Laveaux en a donné une 2.e édition avec des augmentations considérables, intitulée: *nouveau Dictionnaire de la langue françoise, où l'on trouve le recueil de tous les mots de la langue usuelle; les étymologies nécessaires; un grand nombre d'acceptions non indiquées jusqu'à présent; l'explication détaillée*

Digitized by Google

des synonymes ; des remarques sur la prononciation et l'ortographe ; les noms des outils et instrumens des arts et métiers avec l'indication de leurs usages divers ; les termes des arts et des sciences ; la critique de plusieurs mots recueillis ou insérés mal à propos dans quelques dictionnaires modernes, etc. On a publié, en 1828, une 3.e édition de ce livre qui a encore d'importantes améliorations ; XXVI. *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue françoise*, 1818, in-8 ; 2.e édition considérablement augmentée, 1822, 2 vol. in-8 ; XXVII. *Dictionnaire de la langue françoise*, extrait du nouveau *Dictionnaire, etc.*, 1823, 2 vol. in-8 ; XXVIII. *nouveau Dictionnaire portatif de la langue françoise*, 1825, in-16 ; XXIX. *Dictionnaire synonymique de la langue françoise*, 1826, 2 vol. in-8. Laveaux a publié encore : *Œuvres complètes de Frédéric II, roi de Prusse*, Berlin 1788, 15 vol. in-8, et il a coopéré à la *Monarchie prussienne sous Frédéric-le-Grand*, par le comte de Mirabeau, Londres 1788, 4 vol. in-4 ou 8 vol. in-8 et atlas.

LAVILLEHEURNOIS. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, page 617.

LEBARBIER aîné (Jean-Jacques-François), peintre, né à Rouen le 11 novembre 1738. Le gouvernement le chargea, en 1776, d'aller lever en Suisse des vues et dessins pour le bel ouvrage de Zurlauben, intitulé : *Tableaux topographiques de la Suisse*, 1780-88, 4 vol. in-folio. C'est dans ce voyage qu'il fit connoissance avec le célèbre Gesner, et qu'il conçut le projet d'orner de ses dessins une édition françoise des œuvres de ce savant, qui a été publiée à Paris en 1786, en 3 vol. in-4. Pendant les quatre ans qu'il a séjourné à Rome, il a recueilli une foule de beaux dessins, d'après les grands maîtres, qui, presque tous, ont été gravés. On a encore de lui une quantité prodigieuse de vignettes et de grands dessins dont il a fourni les modèles. Parmi ses tableaux, on cite le *Siége de Beauvais*, qui valut à son auteur l'admission à l'école de peinture et le titre de citoyen de Beauvais ; le *Siége de Nancy*, qui a été placé à l'hôtel-de-ville de cette cité ; *Jupiter sur le mont Ida ; l'Apothéose de saint Louis* et *saint Louis prenant l'oriflamme : Sully aux pieds de Henri IV, etc.* Lebarbier a publié aussi quelques écrits, et il est mort le 7 mai 1826. On a imprimé le *Catalogue* de ses tableaux, dessins, etc., précédé d'une courte notice.

LEBERRIAYS (René), né en 1772, à Brécy près Avranches, et mort, le 7 janvier 1807, dans sa terre de Bois-Guerin même contrée, s'occupa toute sa vie d'agriculture et principalement des arbres fruitiers. Cet habile cultivateur réunissoit la théorie à la pratique, et il tailloit lui-même ses arbres et soignoit ses légumes. Il faisoit beaucoup d'expériences et il étoit parvenu à obtenir plusieurs variétés de fruits, et notamment des cerises remarquables par leur grosseur et leur goût délicieux. On lui doit presque en entier le *Traité des arbres fruitiers* qui parut en 1768, sous le nom de Duhamel-Dumonceau, et le *Traité des jardins* ou le *Nouveau la Quintinie*, Paris 1775, 2 vol. in-8, dont il

Digitized by Google

donna un abrégé sous le titre de *Petit la Quintinie*, Avranches 1791, in-18. Il avoit composé un *Traité sur les haricots*, orné de 49 planches enluminées, qui est demeuré manuscrit, et dont il avoit fait présent à M. Barenton d'Avranches.

LEBLANC DE BEAULIEU. *V.* BEAULIEU.

LEBLOND (Gaspard-Michel, surnommé) savant antiquaire, né à Caen le 24 novembre 1738, embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Paris où il obtint la place de sous-bibliothécaire du collége Mazarin, et fut reçu, en 1772, à l'académie des inscriptions. Après la suppression des corps savans, il fut nommé membre de la commission des arts, et chargé, en cette qualité, du dépouillement des archives et des bibliothèques appartenant aux maisons religieuses. L'abbé Hook ayant refusé, en 1791, le serment exigé des fonctionnaires publics, l'abbé Leblond fut nommé en sa place conservateur en chef de la bibliothèque mazarine, dont il étoit sous-bibliothécaire depuis vingt ans, et à la première organisation de l'institut, il fut nommé membre de la classe des antiquités, et il y lut plusieurs dissertations, entr'autres une sur la magie. Lors de l'établissement du gouvernement impérial, il abandonna Paris, et se retira à l'Aigle, où il est mort le 17 juin 1809. On a de lui, outre les mémoires qu'il a donnés dans le recueil de l'académie des inscriptions et dans celui de l'institut : I. *Observations sur quelques médailles du cabinet de M. Pellerin*, Paris 1771, in 4; II. avec l'abbé La Chau, *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, Paris 1780-84, 2 vol. in-folio, ouvrage précieux et très-estimé; III. dans le journal de Paris, plusieurs *Lettres* en faveur des inscriptions en langue latine; IV. un index pour le *Mémoire sur Vénus*, par Larcher, et autres opuscules. Il a eu une grande part à la publication du livre de l'*Origine de tous les cultes*, de Dupuis, et il passe pour l'éditeur des *Monumens de la vie privée des douze Césars et des dames romaines*, recueils infâmes, imprimés sous le nom de lieu de Caprée 1780 et 1784. Il avoit composé plusieurs autres ouvrages qui étoient en manuscrit, mais il les a brûlés quelques jours avant sa mort, dans un moment, dit on, de fièvre violente; on ne peut que s'en féliciter, s'ils étoient dans le genre de ceux que nous venons de désigner.

LEBRETON (Joachim) né à Saint Meen, en Bretagne, le 7 avril 1760, d'un maréchal-ferrant qui avoit une famille nombreuse, obtint une bourse dans un collége, et entra ensuite chez les théâtins; mais la révolution le décida à renoncer au ministère sacré où il étoit sur le point de s'engager, et par la suite, il épousa la fille aînée de M. d'Arcet, inspecteur-général des essais de la monnoie. Sous le directoire, il occupa la place de chef du bureau des beaux arts au ministère de l'intérieur, puis il devint tribun, membre de l'institut et secrétaire de la classe des beaux-arts. Ayant été privé de cette place à la seconde restauration, il s'embarqua pour le Brésil avec une compagnie d'artistes, de peintres, de sculpteurs, de graveurs, et il mourut à Rio-Janeiro le 9 juin 1819. On a de lui : I. *Logique adoptée à la rhétorique*, in-8, imprimée à Tulles, où il

Digitized by Google

avoit professé la rhétorique ; II. *Rapport sur l'état des beaux-arts* en 1810 pour les prix décennaux, et plusieurs *Notices* qu'il a rédigées comme secrétaire de la classe de l'institut à laquelle il appartenoit, et *Eloges historiques* qu'il a prononcés à l'occasion de la mort d'un grand nombre de ses membres. On a encore de lui une *Notice sur Raynal* dans la *Décade philosophique*, et un assez grand nombre d'articles dans différens journaux. Barbier lui attribue aussi l'*Accord des vrais principes de l'église, de la morale et de la raison sur la constitution civile du clergé par les évêques constitutionnels*, 1791, in-8.

LEBRUN (Charles-François), né à Saint-Sauveur-Landelin, près de Coutances, vint très-jeune à Paris, et obtint la protection de M. de Maupeou, dont il fut le secretaire après avoir été le précepteur de ses enfans. C'est ainsi qu'il devint le rédacteur des actes de son ministère, et il publia plusieurs brochures pour les défendre. On lui attribue même plusieurs discours ou mémoires prononcés ou publiés par ce chef de la justice. Lebrun devint successivement censeur royal, payeur des rentes, inspecteur-général des domaines de la couronne ; mais il fut entraîné dans la disgrace de son protecteur, et il se retira dans une terre qu'il avoit acquise à Grillon, qui avoit appartenu au poète Regnard, et il y vécut dans la retraite jusqu'au moment de la révolution, où un écrit qu'il publia en 1789 sous le titre de la *Voix du citoyen*, rappela l'attention publique sur sa personne. On y retrouve aujourd'hui avec étonnement ce passage prophétique : « Il nous faut une constitution nouvelle, le vœu public l'appelle, » l'intérêt de la nation la demande, » le souverain l'a promise, et nous » en sommes venus au point où il » n'y a plus pour nous de milieu » entre être libres ou cesser d'ê- » tre... Mais si un esprit de vertige » égaroit la raison, si un vil inté- » rêt, un intérêt aveugle corrom- » poit les ames les plus pures..., » alors (en parlant du tiers-état) » libres comme les autres, vous » vous refuseriez à un fardeau » qu'ils ne voudroient pas par- » tager. Alors plus de puissance » publique, plus de nœud social, » plus de nation, où si vous pou- » viez l'être encore, vous seriez » la dernière de toutes.... Bientôt » s'élèveroit un homme auda- » cieux, un *Leveller* déterminé qui, » sur les débris de vos anciennes » fortunes, établiroit une cons- » titution nouvelle.... Il appelle- » roit les citoyens à plus de li- » berté, à plus de richesses ; mais » il diroit aussi : l'autorité man- » que à mes vues bienfaisantes, à » chaque pas des formes impor- » tunes arrêtent ma marche et vo- » tre prospérité ; des assemblées » perpétuelles vous arrachent à » votre culture, à vos travaux, à » votre commerce. Tranchons » d'un seul coup toutes les diffi- » cultés ; rompons ces vieux liens » qui enchaînent un pouvoir qui » n'existe plus que pour vous ren- » dre libres, heureux et puis- » sans.... Le veu général remettra » dans ses mains toute la puis- » sance publique. Alors sera éta- » bli un despotisme légal, et nos » fers à tous seront rivés au trône » même de la constitution ». On est étourdi de lire l'avenir prédit avec tant de précision, précisé-

Digitized by Google

ment par un de ceux qui devoient concourir à l'établir. Lebrun, nommé la même année par la noblesse du bailliage de Dourdan aux états-généraux, rédigea les cahiers de son ordre, et, pendant la session, il s'occupa d'objets de police, de finance et d'administration; il s'opposa particulièrement à la multiplication exagérée des assignats, ce qui le mit aux prises avec Mirabeau, et il soutint que la nation n'avoit pas le droit de s'emparer des biens du clergé. Au sortir de l'assemblée constituante, il fut élu membre et président du directoire du département de Seine-et-Oise, et le 6 mars 1792, il parut à la barre de l'assemblée législative à la tête d'une députation du département, pour dénoncer le massacre du maire d'Etampes qui avoit eu lieu à l'occasion de la disette des grains, et il signala cet événement comme un résultat de l'anarchie. Après le 10 août il donna sa démission et s'éloigna des fonctions publiques. Deux fois il fut emprisonné pendant la terreur, et il ne recouvra sa liberté que trois mois après le 9 thermidor. Lebrun ne tarda pas à être appelé pour la seconde fois à la présidence du directoire du département de Seine-et-Oise, et peu après il fut élu député du conseil des anciens. Il y parla en faveur des émigrés, et fit presque tous les rapports sur les lois de finances et sur celles d'économie publique. Il présidoit ce conseil le 18 brumaire, et quoiqu'il ne paroisse pas qu'il ait pris part aux événemens de cette journée, il fut désigné par Buonaparte pour troisième consul. Il fut nommé successivement archi-trésorier, duc de Plaisance, gouverneur de la Ligurie et enfin administrateur-général de la Hollande après l'abdication de Louis Buonaparte. Il resta étranger à l'acte du sénat qui prononça la déchéance, mais il signa le rappel des Bourbons. Ayant siégé à la chambre des pairs pendant les cent-jours, il en fut exclus à la rentrée de Louis XVIII; cependant il y fut rappelé en 1819. Lebrun est mort dans son château de Sainte-Mesme, près Dourdan, le 16 juin 1824. Il étoit membre de l'institut, et il a publié: I. une traduction de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, la meilleure que nous ayons, 1774, 2 vol. in-8 et in-12 souvent réimprimée; II. une traduction de l'*Iliade* d'Homère, Paris 1776, 3 vol. in-4 ou in-8, et 2 vol. in-12; la même, presque entièrement refaite, Paris 1809, 2 vol. in-12; III. une traduction de l'*Odyssée*, Paris 1819, 2 vol. in-12.

LECARPENTIER (C. L. F.), peintre, né en 1750. Il devint professeur à l'école des arts de Rouen, membre de l'académie de cette ville et de plusieurs sociétés littéraires de la capitale. Il a publié: I. *Galerie des peintres célèbres, avec des remarques sur chaque maître*, 1810-1821, 2 vol. in-8; II. *Itinéraire de Rouen* ou *Guide des voyageurs, pour visiter avec intérêt les lieux les plus remarquables de cette ville et des environs*, 1816, in-8, 2.e édit. 1819, in-18; III. *Essai sur le paysage, dans lequel on traite des diverses méthodes pour se conduire dans l'étude du paysage, suivi de courtes notices sur les plus habiles peintres en ce genre*, Rouen 1817, in-8. Il est mort dans le mois de septembre 1822.

LECCHI (Jean-Antoine), jé-

Digitized by Google

suite italien, né en 1702 à Milan, mort dans la même ville en 1776, professa les mathématiques pendant vingt ans à Pavie, et fut directeur des travaux hydrauliques dans les provinces de Bologne, de Ferrare et de Ravenne. On lui doit: I. *Theoria lucis opticam, perspectivam, catoptricam, dioptricam complectens*, Milan 1739; II. *Arithmetica universalis Newtonis, perpetuis commentariis illustrata et aucta*, Milan 1752, 3 vol. in-8; III. *Elementa geometricæ theoricæ et practicæ*, 1753, 2 vol. in-8; IV. *la Idrostatica esaminata ne' suoi principii, etc.* 1765, in-4. V. *Memorie idrostatico-storiche delle operazioni eseguite nella inalveazione del reno di Bologna*, Modène 1773, 2 vol. in-4; VI. *Trattato de' canali navigabili*, Milan 1776, in-4, et plusieurs autres ouvrages.

LECLERC (Jean-Baptiste), député à la convention nationale par le département de Maine-et-Loire, vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il donna sa démission dans le mois d'août 1793; mais il fut réélu au conseil des cinq-cents en 1795. Lié avec Reveillère-Lépaux, il chercha à propager la théophilantropie, et proposa au conseil des cinq-cents d'établir une religion civile, qui auroit pour dogme l'existence de Dieu, dont les prêtres seroient les magistrats, et dont la morale s'appliqueroit à toutes les croyances. Ce discours, rempli d'idées bizarres et incohérentes, fut mal accueilli. En 1799, il fut nommé président de l'assemblée, et il prononça un discours en commémoration du 21 janvier, où, après avoir déclamé contre les parjures, il apostropha ainsi le roi de Naples: « Trembles, tu n'as pas en» core subi le sort que tu mérites; » un plus rigoureux t'attend: » poursuivi jusque dans le dernier » asile qui te reste, tu donneras » à l'Europe un nouvel exemple » d'un roi parjure et puni de ses » forfaits. » La même année il sortit du conseil, et, fidèle à la république, il s'ensevelit dans la retraite. Atteint par la loi contre les régicides, il se retira en Belgique; mais il obtint plus tard la permission de rentrer en France, et il mourut à Châlonne, sa patrie, peu de temps après son retour, en novembre 1826. Il étoit correspondant de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut de France depuis son établissement, et il a publié: I. mes *Promenades champêtres* ou *Poésies pastorales*, 1786, in-8; 2.^{e} édition, 1798, 2 vol. in-12; II. *Essai sur la propagation de la musique en France*, 1796, in-8; III. divers opuscules, insérés avec ceux de Reveillère-Lépaux, sous ce titre: *Opuscules moraux de L. M. La Reveillère-Lépaux et J. B. Leclerc.*

LECOAT (Yves-Marie-Gabriel-Pierre), baron de St-Haouen, contre-amiral et chevalier de Saint-Louis, né en 1756, d'une famille distinguée de la Bretagne, entra fort jeune au service de la marine, pour laquelle il avoit une vocation prononcée, et débuta par plusieurs campagnes en Amérique et dans les mers de l'Inde. Bientôt il fut nommé enseigne de vaisseaux, et sa bonne conduite et ses talens le firent parvenir de grade en grade jusqu'à celui de chef de division des armées navales, qu'il obtint en 1796. Pendant la terreur, Lecoat avoit été renfermé à l'abbaye, mais le 9 thermidor lui rendit la

liberté. En 1800 il se trouvoit chef d'état-major de l'amiral Latouche ; alors il fit les premiers essais d'un nouveau système de signaux dont il s'occupoit depuis long-temps, et qui mérita l'approbation d'une commission nommée par l'Institut pour examiner son invention. Cependant les missions importantes dont il fut chargé le forcèrent d'interrompre ses travaux. Son zèle et son activité le firent choisir pour diriger la grande expédition projetée contre l'Angleterre, et l'on cite parmi les services importans qu'il rendit, la manœuvre brillante et hardie par laquelle il parvint à réunir les divisions de Dunkerque et de Calais à l'armée navale combinée dans le port de Bologne. Après un combat opiniâtre il força les Anglois à la retraite, quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre. L'année suivante Lecoat signala encore son intrépidité lorsque les Anglois dirigèrent des brûlots incendiaires contre la flotille, et par une attaque impétueuse il les força de se retirer après avoir éprouvé une grande perte. A la première restauration il reçut la mission honorable d'aller à Hartwel présenter à sa majesté Louis XVIII les hommages de la marine françoise. Fidèle à ses nouveaux sermens il se retira pendant les cent jours dans une campagne de Normandie, où il s'occupa uniquement de perfectionner son nouveau système de signaux. Les événemens qui suivirent l'ayant rappelé au service du roi, il fut élevé au grade de contre-amiral et nommé major-général au port de Brest. Mis à la retraite en 1817, Lecoat fit plusieurs expériences à Paris, pour une télégraphie de nuit et de jour qu'il répéta au Hâvre avec le plus brillant succès : une décision des ministres lui avoit appris qu'une ligne télégraphique d'après son système devoit être établie de Paris à Bordeaux, et déjà il avoit mis la main à l'œuvre lorsque la guerre d'Espagne vint interrompre ses travaux ; mais il reçut l'ordre de former une brigade télégraphique à la suite du quartier-général du prince généralissime, et il rendit quelques services dans le cours de cette campagne. Lecoat tenoit particulièrement à son système parcequ'il espéroit en tirer les moyens de diminuer considérablement les naufrages. Il venoit de partir pour l'Angleterre, d'après une invitation de capitalistes, pour mettre à exécution son grand et utile projet de télégraphie universelle de terre et de mer, de jour et de nuit, lorsqu'une maladie rapide dans ses progrès, l'enleva à Calais, le 5 septembre 1826. Le télégraphe dont il est l'inventeur est le premier dont on se soit servi la nuit, et l'usage en est si économique que chacun de ses fanaux ne consume que pour cinq centimes d'huile par heure. Il est extrêmement simple, et un de ses principaux avantages est de faire connoître aux navigateurs pendant la nuit le point précis où ils se trouvent.

LECOINTE-PUIRAVAUX (Matthieu), homme de loi, à St-Maixent, devint administrateur du département des Deux-Sèvres en 1790, et fut l'année suivante député à l'assemblée législative, où il se montra l'un des plus ardens révolutionnaires : à peine y eut-il pris place qu'il soutint vivement une pétition des citoyens de Paris contre les ministres, et

Digitized by Google

dénonça lui-même le ministre Duportail. Il attaqua ensuite avec acharnement l'évêque de Mende; puis il prononça un discours très-véhément contre les prêtres insermentés, et il contribua beaucoup à faire rendre le décret de déportation contr'eux. Réélu à la convention, il fit décréter que les ministres ne pourroient être choisis dans l'assemblée. Lors du procès du roi il se prononça d'abord pour l'appel au peuple; mais tous les forcenés s'étant déclaré contre cette opinion, il vota la mort et contre le sursis. Cependant il parut se rapprocher un moment des Girondins, et il appuya la proposition d'appeler une force départementale à Paris pour la sûreté et l'indépendance de la représentation nationale. Il fut en plusieurs autres occasions en opposition avec les montagnards, et faillit même être proscrit avec les débris du parti de la Gironde. Devenu membre du conseil des cinq-cents il s'éleva contre les magistrats qui avoient refusé de prêter le serment de haine à la royauté, et il appuya la proposition de mettre le séquestre sur les biens des pères et mères d'émigrés. Il présida le conseil dans le mois de mars 1797, et il en sortit le mois de mai suivant. Il fut nommé alors commissaire du directoire près l'administration de son département, mais en mars 1798, il fut élu de nouveau député, et il s'opposa le 3 juillet au sursis de la sentence de mort prononcée contre M. d'Ambert, émigré rentré, en alléguant que Paris se remplissoit de ces sortes de gens, et qu'il y avoit même vu lui-même un chef de chouans. Les chouans et les émigrés l'épouvantoient tellement qu'il en voyoit partout et il les denonçoit fréquemment. Ce fut lui qui fit rendre un décret, portant qu'il seroit fait des visites domiciliaires dans toute la France pour y rechercher les chouans et les émigrés, et le même décret ordonnoit la confiscation des biens des personnes qui leur donneroient asile. Il vota à la même époque la confiscation des propriétés des déportés qui se seroient échappés du lieu de leur exil. Peu de jours après il se plaignit du mépris des institutions républicaines, et il demanda que l'on s'occupât des moyens répressifs. Son zèle lui valut de nouveau les honneurs de la présidence, et il célébra les fêtes des 9 thermidor et 10 août. Le 23 septembre, après une sortie contre la perfidie des rois, il proposa la levée de 200,000 conscrits. Il s'éleva aussi contre la liberté de la presse dont il demanda la compression, en attribuant aux journalistes les excès de la révolution. Après le 18 brumaire il entra au tribunat, et en mars 1800 il devint commissaire général de police à Marseille, d'où il fut rappelé en 1803. Depuis il a vécu à Paris. Buonaparte l'envoya pendant les cent-jours comme lieutenant-général à Lyon et dans les départemens voisins, ce qui le fit emprisonner à la seconde restauration; mais il parvint à s'évader et se réfugia en Italie, puis dans les Pays-Bas, et il mourut à Bruxelles, en janvier 1827.

LEFEBVRE-DESNOUETTES (le comte Charles), lieutenant-général, né à Paris, le 14 décembre 1775, d'un tailleur qui s'étoit enrichi et faisoit le commerce des draps, s'enrôla dès le commencement de la révolution dans la légion

gion des Allobroges, et il se trouvoit colonel d'un régiment de dragons à Austerlitz, où il se fit remarquer. Sa valeur le fit bientôt élever au grade de général de brigade, et il passa quelque temps au service de Jérome, roi de Westphalie. Il rentra ensuite dans les cadres de l'armée françoise, et fut nommé général de division le 28 août 1808, et colonel-commandant les chasseurs à cheval de la garde impériale. Employé à cette époque dans la guerre contre l'Espagne, il fut blessé, fait prisonnier, et conduit en Angleterre, où il obtint sur sa parole une ville pour prison. Cependant il s'échappa quelque temps après, revint en France et reçut de Buonaparte, au commencement de la campagne de 1809 contre l'Autriche, le commandement des chasseurs de sa garde. En 1812 il suivit l'empereur en Russie, et il l'accompagna dans sa retraite sur un des traîneaux qui formoient son escorte. L'année suivante il fut employé dans la campagne de Saxe et il contribua au succès de la bataille de Bautzen, mais il fut battu à Altenbourg le 29 septembre. Il prit sa revanche peu de temps après sur un corps de cavalerie russe. Rentré en France, par suite des désastres de l'armée, il se signala encore à Brienne où il fit plusieurs belles charges de cavalerie, et fut blessé de plusieurs coups de lance et d'un coup de baïonnette. Après l'abdication de Buonaparte, à Fontainebleau, le général Lefebvre commanda l'escorte qui le conduisit jusqu'à Roanne, et a son retour le roi lui donna la croix de St-Louis et lui laissa le commandement des chasseurs de la garde impériale, devenus chasseurs royaux; néanmoins à la première nouvelle du retour de Buonaparte en France il essaya de soulever contre le roi son régiment, et il tenta, avec les frères Lallemant, de s'emparer de la Fère, pour de-là marcher sur Paris et arrêter la famille royale prisonnière aux Tuileries; mais ce projet échoua par la fermeté du général d'Aboville qui commandoit à la Fère. Lefebvre se porta alors sur Compiègne où il tenta envain de mettre en mouvement les chasseurs de Berri. Obligé de chercher son salut dans la fuite, il se retira auprès du général Rigaud qui commandoit le département de la Marne, et qui lui donna un asile jusqu'à l'arrivée de Buonaparte; celui-ci en récompense de ses services le nomma membre de la chambre des pairs. Lefebvre partit avec lui le 13 juin, et combattit à Fleurus et à Waterloo avec son intrépidité ordinaire. Après le retour du roi il fut compris dans l'article I^{er} de l'ordonnance du 24 juillet, mais il parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, et il fut condamné à mort par contumace. Il vivoit paisible dans les Etats-Unis, mais guidé par l'espoir d'obtenir sa rentrée en France, il s'embarqua sur un paquebot qui faisoit voile pour la Belgique et qui échoua sur les côtes d'Irlande; il périt dans ce naufrage le 22 avril 1822.

LEFEVRE (Pierre-François-Alexandre), peintre et poète dramatique, né le 29 septembre 1741. On trouve en lui, dit un biographe moderne, les talens et les défauts qui tiennent à ces deux qualités; imagination exaltée, pensées fortes, rendues avec précision et énergie, mais revêtues d'un

Digitized by Google

style bizarre et incorrect. Son goût pour la poésie lui fit négliger la peinture ; il accepta en 1804 une place de professeur de belles-lettres au prytanée de Saint-Cyr, transféré depuis à la Flèche où il mourut le 9 mars 1813. Il a composé cinq tragédies : I. *Cosroës* qui obtint dix représentations ; II. *Florinde*, pièce romanesque et mal conçue qui tomba à la première représentation ; III. *Zuma* qui eut un brillant succès et lui valut l'emploi de lecteur du duc d'Orléans avec une pension de 1,200 livres ; IV. *Elisabeth de France* ou *don Carlos*, fils de Philippe II. La cour d'Espagne s'opposa à ce que cette pièce fut représentée sur un théâtre public, mais l'auteur la fit jouer sur le théâtre de la chaussée d'Antin qui appartenoit au duc d'Orléans son protecteur, et elle fut vivement applaudie. Petitot l'a insérée dans le tome 6 de son *Théâtre françois*, édition de 1818, avec une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur ; V. *Hercule au mont Œta* qui n'obtint aucun succès, et l'éloigna pour toujours de la scène. Lefevre a laissé en outre des *poésies diverses*, la plupart inédites, et un poème de plus de 10,000 vers intitulé : *Stockolm sauvé* ou *Gustave Wasa* qui n'a jamais été imprimé et qui offre, dit-on, de grands défauts dans le plan et un style inégal, mais des beautés supérieures dans les détails.

LEFORTIER (Jean-François), professeur de belles-lettres à l'école militaire de Saint-Cyr, naquit à Paris vers 1771, et mourut dans la même ville le 21 octobre 1823. On lui doit une traduction de la *Manière d'apprendre et d'enseigner* du P. Jouvency, avec un discours préliminaire, Paris, 1803, in-12 ; et quelques opuscules. Il a coopéré à la rédaction de la *Correspondance politique et littéraire*, du *Journal général*, et du *Journal des maires*. On lui attribue la *Géographie du premier âge* 7e édition, Paris 1814, in-18. Cependant la bibliographie de la France donne à l'auteur de cet ouvrage les lettres initiales L.B.B.

LEFRANC (N.), supérieur du couvent des eudistes de Caen, massacré avec les autres prisonniers au couvent des carmes à Paris le 2 septembre 1792. Il a publié : I. *Le voile levé pour les curieux* ou *secret de la révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, Paris, 1791, in-8 ; II. *Conjuration contre la religion catholique et les souverains*, 1792, in-8. Il avoit composé un poème intitulé : *Les abus* qui n'a pas été imprimé.

LEGALLOIS (Julien-Jean-César), médecin, né à Cherneix en Bretagne vers 1775 ; il prit les armes en 1793 avec le parti fédéraliste contre les démagogues de la convention, et il évita la mort en se réfugiant dans les hôpitaux de Paris où il se perdit dans la foule avec les élèves en médecine. Il fut nommé médecin de Bicêtre en 1813, et mourut en février 1814. Il avoit dirigé toutes ses recherches sur la physiologie et il a publié un ouvrage précieux sur cette science, intitulé : *Expériences sur le principe de la vie, notamment sur celui des mouvemens du cœur et sur le siége de ce principe*, Paris, 1812, in-8. Il a aussi inséré dans divers recueils des *Mémoires* dont plusieurs ont été lus à l'Institut, et il a fait la partie anatomique et physiologique

Digitized by Google

de l'excellent article *cœur*, du grand *dictionnaire des sciences médicales*.

LEGENTIL (la Barbinais), voyageur du 18e siècle. Il s'embarqua à Cherbourg en 1714, et il parcourut différens ports de la Chine, l'île Bourbon, le Brésil et revint par Gênes dans sa patrie où il publia le récit de ses observations, sous ce titre: *Nouveau voyage autour du monde avec une description de la Chine*, Paris, 1728, 3 vol. in-12, cartes et fig.; Amsterdam, 1728 et 1731, 3 vol. in-12, fig.: ce voyage rédigé en forme de lettres est écrit d'une manière agréable mais, l'auteur s'abstient de toutes remarques nautiques; on voit même qu'il n'est pas fort sur la géographie générale; il se borne à décrire les lieux qu'il a vus et les mœurs qu'il a observées: on y trouve cependant des particularités intéressantes sur le port d'Emoni peu fréquenté par les européens, sur plusieurs petites îles du détroit de la Sonde et sur la colonie de l'île Bourbon alors nommée *Mascarin*.

LEGER (F. P. A.), comédien, né à Paris en 1765. Il porta d'abord le petit-collet, pour se donner du relief dans l'état d'instituteur qu'il avoit embrassé; mais il n'entra jamais dans les ordres, et la révolution le jeta dans une carrière bien différente; il travailla d'abord pour le théâtre, et débuta comme acteur en janvier 1792 au théâtre du Vaudeville. Il essaya, en 1799, d'établir pour son compte une troupe sur le théâtre Louvois, mais elle ne put se soutenir; il retourna à son premier état, et devint ensuite secrétaire de la mairie de Saint-Denis. Il est mort le 27 mars 1823. On a de lui *de l'Homme sans façon* ou *le Vieux cousin*, comédie en 3 actes et en prose, représentée au théâtre françois; *Maria* ou *la Demoiselle de compagnie*, jouée à l'Odéon; le *Corsaire comme il n'y en a point*, au théâtre de la rue de Bondy, et un grand nombre de *Vaudevilles*, seul ou en société avec Barré, Chazet Deschamps, Désaugiers et autres. Il est encore auteur d'une *Rhétorique épistolaire* ou *Principaux élémens de l'art oratoire, appliqués au genre épistolaire, suivis d'un traité sur la manière de lire et de réciter à haute voix*, 1804, in-12; de *John Bull* ou *Voyage à l'île des Chimères*, 1818, 3 vol. in-12, et de *Poésies* et *Chansons érotiques*.

LEGRAVEREND (Jean-Marie), savant jurisconsulte, né à Rennes en mai 1776. Après avoir terminé d'excellentes études, il fut nommé, en 1792, secrétaire en chef de l'administration du département d'Ille-et-Vilaine: ainsi, dès sa 16.e année, il se vit appliqué aux travaux de l'âge mûr. Trois ans après il fut appelé à Paris pour occuper l'emploi de chef de bureau au ministère de la justice, et en 1813, il fut élevé au poste de chef de division des affaires étrangères. Louis XVIII lui donna, en 1814, la croix de la légion-d'honneur et l'emploi de directeur des affaires criminelles et des graces. Pendant les cent-jours, le département d'Ille-et-Vilaine l'élut à la chambre des députés, et il ne crut pas devoir refuser cette marque de confiance de ses concitoyens, qui l'élurent de nouveau en 1817. Dans cette même année, sans cesser d'être attaché au ministère de la justice, il inscrivit son nom parmi les avocats au conseil du roi et à la cour de cassa-

Digitized by Google

tion. En 1819, il fut nommé maître des requêtes, et peu après, il se consacra aux travaux de cabinet, regardant sa carrière publique comme terminée. Il est mort le 24 décembre 1827. Il a publié : I. *Traité de la procédure criminelle devant les tribunaux militaires et maritimes de toute espèce*, 1809, 2 vol. in-8; II. *Traité de la législation criminelle en France*, 1816, 2 vol. in-8 ; 2.e édition, 1823 ; III. *Observations sur le jury*, 1819, in-8 ; 2.e édit. 1827 ; IV. des *Lacunes et des besoins de la législation françoise en matière politique et en matière criminelle ou du défaut de sanction dans les lois d'ordre public*, 1824, 2 vol. in-8 ; V. *Un mot sur le projet de loi relatif au sacrilége*, 1825, in-8 ; VI. *Lettre à M. le comte de Montlosier*, 1826, in-8.

LEGUAT (François), voyageur françois, né en Bresse vers 1638, fut forcé de s'expatrier par suite de l'édit de Nantes, et arriva en Hollande en 1689. Peu après, il s'embarqua pour l'île Mascarin, aujourd'hui île Bourbon, avec d'autres françois réfugiés ; mais le capitaine le conduisit plus loin, et l'abandonna, avec dix de ses compagnons, dans l'île Rodrigue, d'où ils parvinrent à se rendre à l'île de France ; le gouverneur leur fit subir beaucoup de mauvais traitemens, et plusieurs y succombèrent : cependant Leguat y survécut avec deux autres seulement ; il revint en Europe, et se fixa à Londres où il mourut en 1735, après avoir publié : *Voyages et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales, avec la relation des choses les plus remarquables qu'ils ont observées dans l'île Maurice, à Batavia, au cap de Bonne-Espérance, dans l'île Sainte-Hélène et dans d'autres endroits de leur route*, Londres 1708, 1711, 1720, 2 vol. in-12 ; et Amsterdam 1708. Ce livre, écrit avec simplicité, ne manque pas d'intérêt, et plusieurs fois il a été cité comme autorité. On l'a traduit en hollandois, en allemand et en anglois. Un bibliographe françois cite cette dernière traduction comme l'ouvrage original.

LEHOC (Louis-Grégoire), né à Paris en 1745 d'un médecin distingué, entra dans la diplomatie, et fut nommé, en 1778, commissaire-général de la marine, pour procéder à l'échange des prisonniers qui furent faits dans la guerre d'Amérique, et le mode qu'il établit fut jugé si convenable et si sage, que toutes les puissances l'ont adopté dans leurs cartels d'échange. On songeoit à l'envoyer, en qualité d'intendant, dans l'une de nos colonies ; mais il préféra accompagner le comte de Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople, avec le titre de premier secrétaire de légation. Rappelé en France en 1787 par M. de Calonne, il concourut aux travaux préparatoires de l'assemblée des notables. Louis XVI l'envoya, en 1791, comme ministre plénipotentiaire à Hambourg, mais il fut rappelé peu de temps après, et incarcéré pour avoir donné des conseils au roi, qui furent trouvés dans la fameuse armoire de fer. Il eut le bonheur d'être oublié, et il recouvra sa liberté après le 9 thermidor. Le directoire le nomma, en 1795, ambassadeur extraordinaire en Suè-

Digitized by Google

de, et il ne revint en France qu'en 1799, peu après le 18 brumaire. A cette époque il se retira dans une terre qu'il possédoit à quelques lieues de Paris pour s'occuper de la culture des lettres, et il devint membre du conseil-général du département de l'Oise, puis président du même conseil. Il est mort à Paris en 1810. Le plus important de ses ouvrages est une tragédie de *Pyrrhus*, jouée avec succès au théâtre françois, et qui obtint une mention du jury des prix décennaux ; mais elle fut défendue peu de temps après par la police impériale, qui redoutoit les allusions et les applications qui naissoient du fonds du sujet, puisqu'il s'agit d'un prince légitime qui vient réclamer sa couronne.

LELLI (Hercule), peintre, architecte et sculpteur, né à Bologne vers l'année 1770. Il est principalement connu par les préparations en cire qu'il fit pour l'institut de Bologne, et qui consistent en statues et en tableaux, dans lesquels il a représenté tout ce qui a rapport à l'anatomie. Il étoit aussi très-habile dans la perspective linéaire. On lui doit l'invention d'une machine au moyen de laquelle il réduisoit et arrêtoit avec précision les contours des portraits qu'il vouloit graver. Il a aussi publié quelques estampes, parmi lesquelles on distingue *Agar et Ismaël dans le désert*, la *Vierge*, l'*Enfant Jésus* et *saint Joseph*, *sainte Thérèse en prières*. Ses gravures sont marquées des lettres E et L. Il a composé, pour l'instruction de la jeunesse, *Compendio anatomico per uso de' pittori e scultori*, ouvrage qui ne fut publié qu'après sa mort arrivée en 1766.

LEMERCIER. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, page 617.

LEMÈRE (Ignace), ecclésiastique, né à Marseille en 1677. Il entra d'abord chez les oratoriens de cette ville; mais il quitta ensuite cette congrégation et vint se fixer à Paris, où il publia : I. *Pensées chrétiennes et morales sur la Genèse*, 1734, 2 vol. in-12; une traduction des *Homélies de saint Chrysostôme*, 1741, 4 vol. in-8, et une traduction du *Traité de la Providence*, de Théodoret, 1740, in-8. Il mourut en 1752.

LEMIRE (Noël), graveur, né à Rouen en 1738, mort à Paris en 1801. Ses ouvrages sont estimés des connoisseurs pour la correction, la grace et l'exactitude. On recherche particulièrement les portraits, dans le genre de vignettes, du *Grand-Frédéric*, de *Henri IV*, de *Louis XV* et de *Joseph II*, remarquables par un fini précieux ; le portrait de *Washington* en pied, et le *Partage de la Pologne* ou le *Gâteau des rois*, gravure très-rare, et que l'on regarde comme son chef-d'œuvre.

LEMONNIER (Anicet-Charles-Gabriel), peintre d'histoire, né à Rouen le 6 juin 1743, remporta le grand prix de peinture en 1770, et se rendit à Rome, en 1774, en qualité de pensionnaire de l'académie de France. En 1789, il fut élu membre de l'académie royale de peinture, et fit partie de la commission des monumens pendant la révolution, ce qui le mit à même de conserver une foule d'objets précieux menacés par le vandalisme. On le nomma, en 1810, administrateur de la manufacture des tapisseries de la couronne, et pendant les six années qu'il dirigea cet établissement, il fit faire

tion françoise de Lemontey, publiées par le comte Orloff, 1825, 2 vol. in-8; X. *Eloge historique de Vicq d'Azir*, 1825, in-4. Il a fourni des articles à *la Minerve*, à *la Revue encyclopédique*, à *la Galerie françoise*, et dans *le Journal général* en 1814 et 1815.

LEMOT (François-Frédéric), statuaire, né à Lyon le 4 novembre 1771, d'un menuisier de cette ville, qui le fit recevoir à l'école gratuite de dessin pour lui faire apprendre la géométrie-pratique et l'ornement; ensuite il entra à l'école de M. Dejoux, et à 19 ans il remporta le grand prix de sculpture par un bas-relief représentant *le Jugement de Salomon*. Bientôt il se rendit à Rome comme pensionnaire du roi, pour y perfectionner son talent; mais la révolution vint le troubler dans ses travaux, et le força de quitter l'Italie. Alors il revint à Paris, et la réquisition l'obligea de partir pour l'armée du Rhin, où il servit comme artilleur; cependant il fut rappelé en 1795 pour exécuter, dans la capitale, une figure colossale en bronze, représentant le peuple françois sous la figure d'Hercule, qui n'eut pas lieu. Depuis lors, il fut constamment employé sous les divers gouvernemens qui se succédèrent; et, en 1810, il obtint la place de professeur à l'école des beaux-arts. Il est mort le 6 mai 1827. Il étoit membre de l'institut, chevalier de Saint-Michel, et avoit reçu le titre de baron. Ses principaux ouvrages sont: une statue en marbre de Cicéron, qu'il fit pour la salle du tribunat; un bas-relief représentant deux renommées pour la salle des délibérations du sénat conservateur; un bas-relief en marbre pour la tribune du corps législatif, les figures de la victoire et de la paix qui accompagnoient l'arc de triomphe du Carrousel; le fronton de la grande colonnade du Louvre; le buste colossal de Jean Bart à Dunkerque; une Hébé en marbre versant le nectar à Jupiter; un groupe de la religion et de la reine de France dans la chapelle expiatoire de la conciergerie; enfin, les statues équestres de Henri IV sur le pont-neuf à Paris et de Louis XIV sur la place de Bellecour à Lyon. Il a publié une *Notice sur la ville et le château de Clisson*, imprimée à la suite du *Voyage pittoresque dans le bocage de la Vendée* ou *Vues de Clisson et de ses environs*, par Thiénon, peintre, Paris, Didot, 1817, in-4. On trouve une notice sur Lemot dans la 5.e édition du *Voyage de Clisson*, par M. Ed. Richer, Nantes 1818, in-18.

LEMPRIÈRE (John), ecclésiastique anglois, né dans l'île de Jersey. Il fut d'abord maître de grammaire à l'école d'Exeter, ensuite recteur de Meeth, dans le comté de Devon, et mourut en 1824. Il a publié: I. le premier volume d'une *Traduction d'Hérodote*, qu'il ne continua pas à cause du succès mérité qu'obtint, dans le même temps, la traduction complète du même historien, par M. Beloe; II. *Bibliothèque classique*, ou *Dictionnaire classique*, 1789, in-8, ouvrage composé en grande partie d'après les Siècles littéraires de Sabatier de Castres, nouv. édit. fort augmentée, 1 v. in-4, trad. en françois par Christophe, 1804; III. *Biographie universelle*, 1808, in-4, dont il a donné un abrégé in-8. Il a aussi laissé plusieurs *Sermons*.

LENOIR (Jean-Charles-Pierre),

Digitized by Google

ancien lieutenant de police de Paris, né en 1732 dans cette ville, où son père étoit lieutenant-particulier au Châtelet, fut successivement conseiller au Châtelet, lieutenant-particulier, lieutenant-criminel, maître des requêtes, intendant de Limoges, lieutenant de police à Paris, conseiller-d'état, bibliothécaire du roi, président de la commission des finances ; et dans toutes ces charges, principalement dans celle de lieutenant de police, il montra un désintéressement et un zèle à toute épreuve ; il fit beaucoup d'améliorations, créa plusieurs établissemens utiles, et s'occupa avec des soins particuliers des hôpitaux, des prisons et des approvisionnemens. Contrarié dans ce dernier point par les opinions de Turgot, il fut disgracié momentanément ; mais les essais de ce ministre n'ayant pas été heureux, on le rappela à la police, et le public applaudit avec transport à cet acte de justice. Pour bien apprécier son administration, on peut consulter l'ouvrage intitulé : *Détail sur quelques établissemens de la ville de Paris, demandé par sa majesté impériale la reine de Hongrie, à M. Lenoir, conseiller d'état, lieutenant-général de police*, Paris 1780, in-8. On y trouve l'aperçu le plus exact de toutes les branches de ce vaste ministère, et l'on voit que c'est à cet habile administrateur que l'on doit l'établissement d'une école de boulangerie, la couverture des halles aux blés et aux toiles, l'institution du Mont-de-Piété, l'éclairage non interrompu des rues de la capitale, la suppression des vaisseaux de cuivre des laitières, et des comptoirs de plomb des marchands de vin, la construction des halles aux veaux, aux cuirs et à la marée, la suppression du cimetière des Innocens et l'établissement des piliers dans les carrières qui règnent principalement sous la partie sud de Paris. La police intérieure étoit entre ses mains un refuge de paix; il seroit impossible de nombrer les désordres qu'il a prévenus par sa prudence, les larmes qu'il a taries par sa bonté, les services qu'il a rendus aux familles, le plus grand nombre ayant été ensevelis dans les ombres du silence ; et ce qu'il y a de bien étonnant, c'est la modicité des sommes qu'il employoit pour une police aussi bien faite. Fouché, qui le consultoit souvent pendant son ministère ; eut peine à le croire, lorsqu'il lui en donna les détails. Les événemens de 1789, et la foiblesse du gouvernement, firent prévoir à M. Lenoir les orages de la révolution; il donna sa démission de la place de bibliothécaire qu'il occupoit alors, et il se retira en Suisse, puis à Vienne. Les progrès des armées françoises l'obligèrent souvent de changer d'asile, et partout il trouva un accueil distingué. L'empereur de Russie, Paul I.er, lui fit proposer de venir s'établir dans ses états, mais il préféra revenir en France en 1802 ; et comme il ne lui restoit plus rien, Buonaparte permit au Mont-de-Piété, dont il étoit le fondateur, de lui faire une pension de 4,000 francs. Il se retira dans une petite maison de campagne, qui lui fut offerte par un homme, devenu riche, à qui il avoit rendu des services, et il y trouva les douceurs de la retraite et de la tranquillité. Il venoit souvent à Paris, où il mourut en 1807.

LENOIR - LAROCHE (Jean-

Jacques), né à Grenoble le 29 avril 1749, d'un avocat distingué, suivit la même carrière, et vint s'établir à Paris à la fin de 1783. Un *Mémoire* qu'il fut chargé de rédiger par les états du Dauphiné, le fit élire député aux états-généraux de 1789. Il s'y rangea parmi les novateurs, et rédigea la feuille connue sous le nom de *Journal de Perlet*. Plus tard, il donna des articles de philosophie politique dans le *Mercure*. Il travailla ensuite au *Moniteur*, et il défendit constamment les principes républicains, tout en combattant la démagogie et le royalisme. Ses opinions le firent appeler au ministère de la police en remplacement de Cochon, qu'on supposoit dévoué au parti de *Clichy*; mais il n'y demeura que huit jours; la veille du 18 fructidor, on sentit l'importance d'avoir un homme d'énergie et non un homme entiché de belles doctrines; il fut remplacé, et reprit les fonctions de professeur de législation qu'il exerçoit auparavant à l'école centrale du Panthéon. Elu, en 1799, au conseil des anciens, il concourut au 18 brumaire, et entra au sénat conservateur, lors de sa première organisation. Le roi le nomma pair de France le 4 juin 1814. Il a continué de faire partie de la chambre, n'ayant pas été nommé par Buonaparte en 1815, et il s'est montré constamment fidèle aux principes qu'il avoit manifestés en 1789. Il est mort le 17 février 1825. Outre les articles nombreux qu'il a fournis au *Mercure* et au *Moniteur*, il a publié : I. *Considérations sur la constitution d'état du Dauphiné, applicables aux états-généraux*, 1789, in-8. II. de l'*Esprit de constitution qui convient le mieux à la France*, 1795, in-8; III. *Coup-d'œil raisonné sur les assemblées primaires de Paris*, 1795, in-8; IV. *Discours prononcé au cercle constitutionnel sur la constitution de l'an 3, et sur les motifs qui doivent y attacher tous les citoyens*, 1798, in-8. — Sa femme, madame *Claire Reguis*, née à Grenoble en 1762, morte à Paris en 1821, s'est fait connoître par l'exaltation de ses idées mystiques, et a publié, sous le voile de l'anonyme, *la Grèce et la France* ou *Réflexions sur le tableau de Léonidas, de David*, Paris 1815, in-8; *Description du calvaire de Lauriers*, 1820, in-8. Elle a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on cite une *Interprétation mystique de la fable de l'Amour et Psyché*.

LENOIR. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, pag. 618.

LENS (André-Corneille), peintre, né à Anvers le 31 mars 1739, vint s'établir, en 1761, à Bruxelles où il se maria, et produisit un grand nombre de tableaux de chevalet qui sont répandus dans diverses contrées de l'Europe, et particulièrement en Angleterre. Il peignoit aussi le portrait. La grace, la simplicité et une certaine suavité de coloris distinguent ses ouvrages. Non-content de pratiquer son art avec succès, il a voulu en faciliter le travail, et il a publié : I. *le Costume* ou *Essai sur les habillemens et les usages de plusieurs peuples de l'antiquité, prouvé par les monumens*, Liège 1770, in-8, avec 57 figures; nouvelle édition, revue par G. H. Martin, Dresde 1785, in-4; II. *du Bon goût ou de la Beauté de la peinture, considérée dans toutes ses parties*, Bruxelles 1811,

Digitized by Google

in-8, fig. Il est mort à Bruxelles le 30 mars 1822.

LÉON XII (le cardinal Annibal della Genga), naquit le 2 août 1760, dans la terre de ce nom, ancien fief de sa maison, situé dans le diocèse de Spolette. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut promu par Pie VI à l'archevêché de Tyr en 1793, et envoyé nonce à Cologne; plus tard, Pie VII lui confia la mission importante de nonce extraordinaire à la diète de Ratisbonne, pour pourvoir aux besoins des églises d'Allemagne, après les sécularisations et les envahissemens de 1803. Il eut à ce sujet plusieurs conférences à Ratisbonne en 1804, et il y déploya beaucoup de zèle et de talent, mais il ne put triompher de la difficulté des circonstances; et au bout de quelques années, il se vit obligé de quitter l'Allemagne et de retourner en Italie. Il y fut témoin de la persécution suscitée par Buonaparte contre Pie VII, et il paroît qu'après que ce pontife eût été arraché de sa capitale, il se retira dans sa famille. Le pape, en rentrant dans ses états, en 1814, le nomma nonce extraordinaire à la cour de France, et le chargea de complimenter le roi sur son retour. L'archevêque de Tyr revint à Rome sur la fin de la même année, et fut le premier cardinal nommé dans la nombreuse promotion du 8 mars 1816. Il succéda, en 1820, au cardinal Litta dans les fonctions de cardinal-vicaire de sa Sainteté, place qui ne se donne ordinairement qu'aux cardinaux qui font profession particulière de piété. Il étoit de plus préfet des congrégations de la résidence des évêques, des immunités ecclésiastiques, et du spirituel du collége et séminaire romain, lorsqu'il fut élu pape après la mort de Pie VII le 27 septembre 1823; alors il prit le nom de Léon XII, et sa promotion fut un juste sujet de joie pour tous les amis de l'église. Son couronnement eut lieu le 5 octobre. Il s'occupa d'abord du soulagement des pauvres et remit en vigueur une ancienne coutume introduite par saint Grégoire-le-Grand, qui vouloit que tous les jours douze pauvres trouvassent à dîner dans son palais. Le même jour de son couronnement, après une longue et fatigante cérémonie, en rentrant dans son palais, au lieu de goûter le repos dont il avoit besoin, il alla surprendre ses pauvres, bénit la table et les servit lui-même avec des paroles pleines de bonté. Quelques jours après, sa Sainteté visita, à l'improviste, l'hospice établi aux thermes de Dioclétien, prit connoissance de la nourriture, des habillemens, et s'assura qui rien ne manquoit à une classe qu'elle regardoit comme une portion précieuse de son troupeau, et à qui elle crut devoir donner d'autant plus de soins que cette portion est plus malheureuse et plus abandonnée. Léon s'occupa aussi des besoins de l'église, et s'empressa de pourvoir aux évêchés vacans. Une maladie qui présentoit quelques dangers vint suspendre un moment ses travaux, mais il les reprit ensuite avec une nouvelle activité, et il n'a cessé de donner des preuves de son zèle pour tous les exercices de religion qu'il remplissoit exactement dans les grandes solennités. Son règne n'a pas été fécond en grands événemens politiques; mais il a eu la consolation de se trouver à l'époque d'un jubilé, et de juger qu'il

y avoit encore de la piété parmi les fidèles, par la foule qui n'a cessé de se présenter à Rome pendant tout le temps qu'il a duré, quoique les routes fussent peu sûres par suite des événemens malheureux de la guerre, qui laissent toujours beaucoup de misère dans les pays qui en sont le théâtre. Son zèle pour le salut des ames le porta à étendre à tous les pays catholiques les faveurs du jubilé, par une allocution qui est un monument de son savoir, et qui a été trad. en françois et imprimée en tête des diverses instructions et prières pour ce saint temps. Léon XII ne jouissoit pas d'une bonne santé depuis qu'il avoit été élevé sur la chaire de saint-Pierre. Le 5 février 1829, il commença à ressentir les étreintes d'une strangurie; le mal ayant augmenté dans la nuit, on appela aussitôt les médecins qui lui administrèrent les remèdes ordinaires; mais ils furent infructueux : il rendit le dernier soupir le 10 du même mois, vers les dix heures du matin, après une longue et tranquille agonie. Il avoit conservé jusque-là toute sa présence d'esprit, et il avoit demandé lui-même le Saint-Viatique et les saintes onctions. L'*Ami de la religion et du roi*, d'où nous avons emprunté les principaux faits de cette notice, ajoute qu'il a excité le zèle des fidèles pour la reconstruction de l'église de saint Paul; qu'il a délivré les environs de Rome des malfaiteurs qui les infestoient; qu'il a embelli Rome, encouragé les sciences et les arts, enrichi la bibliothèque du Vatican et les musées, donné des soins particuliers à l'instruction et aux études, fait des réglemens très-sages sur l'administration publique, la justice et le commerce, favorisé les établissemens de charité et rempli tous les devoirs de pontife, de prince et de père commun. Non-seulement il s'occupoit de gouverner ses états avec sagesse, mais il aidoit de ses conseils tous ceux qui avoient en lui quelque confiance; nous en trouvons une preuve dans ce discours de l'ambassadeur espagnol au conclave assemblé pour l'election d'un nouveau pape : « Sa majesté me charge de parler au » sacré collége de la vive douleur » qui pénétra son ame royale, » quand elle reçut la funeste nou» velle de la mort du père com» mun des fidèles.... et il ajouta, » sa majesté vénéroit le défunt » souverain pontife comme le chef » visible de l'église, et entrete» noit avec sa Sainteté une affec» tueuse correspondance de let» tres, dans laquelle elle trouvoit » la consolation et les conseils dont » les souverains ont un si grand be» soin à l'époque présente. » L'élection de Léon XII, dit le *Mémorial catholique* de mars 1829, avoit été une marque de la protection divine sur l'église. Les plus touchantes vertus s'allioient en lui à la prudence et à la fermeté, si nécessaires aujourd'hui. Ses hautes lumières égaloient son zèle. Il connoissoit les besoins du siècle, et méditoit, dans sa sagesse, les grands devoirs que le nouvel état du monde prépare à la souveraineté spirituelle. Quoique la courte durée de son pontificat ne lui ait par permis de déployer ses salutaires desseins, entourés d'ailleurs d'obstacles de tout genre, quelques uns de ses actes font connoître qu'elles étoient ses vues. Il croyoit que, sans changemens brusques et violens, l'autorité spi-

Digitized by Google

rituelle devoit tendre à se dégager des liens politiques, et à exercer, avec une pleine liberté, la puissance qui lui appartient. C'est ce que montre sa conduite à l'égard des républiques de l'Amérique méridionale. Au lieu de subordonner à des considérations d'un ordre inférieur les intérêts de la religion, il s'éleva au-dessus des questions agitées par la diplomatie, et remplit avec indépendance le premier devoir d'un pape, celui de pourvoir en tout état de choses, à la perpétuité du ministère pastoral. Le même *Mémorial* nous apprend que les derniers jours de la vie de ce pontife ont été attristés par l'abus frauduleux que l'on a fait en France de la lettre écrite par le ministre secrétaire-d'état du gouvernement pontifical, au sujet des fatales ordonnances relatives aux séminaires; mais que la vérité n'a pas tardé à percer à travers toutes les intrigues, et il cite un passage, *trop peu connu*, de la réponse du pape, qui prouve que ce pontife n'a pas approuvé une circulaire, rédigée par quelques évêques, et adressée à M. Feutrier, laquelle reconnoissoit au gouvernement *des droits de surveillance*. Le pape souligna ces mots, et y joignit les observations suivantes: « Cette » note tombe sur cette expression » qui, dans le sens si large qu'elle » peut présenter ici, *ne doit cer-* » *tainement pas être soufferte* » *dans l'église du Christ, et a* » *été rejetée d'une voix unanime* » *dans plus d'un concile*. La mê- » me expression ne peut être ad- » mise et employée maintenant » par un illustre corps d'évêques; » car *elle ne peut l'être sans un* » *grave scandale et au détriment* » *de l'église*. » Nous terminerons cet article par ce passage de la *Quotidienne* du 19 février: « Léon XII » a vécu orné de vertus et de » science; c'étoit un des esprits » les plus grands de son siècle; » son caractère étoit doux et fer- » me; il savoit les hommes et les » choses de son temps; rien ne » manquoit à ce pontife pour gou- » verner l'église de Dieu, de ma- » nière à la faire sortir triom- » phante du milieu des tempêtes. » L'Italie a béni la douceur de son » sceptre, et le monde a admiré » la prévoyance de son autorité; » il a calmé des irritations pro- » fondes et apaisé des haines fu- » rieuses. L'église de Belgique » commençoit à jouir de sa sainte » et souveraine intervention: les » états dissidens cédoient à l'as- » cendant de son génie; l'Allema- » gne s'étonnoit de voir plusieurs » de ses grands princes passer sous » l'autorité de la foi divine, dont » il leur présentoit le flambeau. » De grandes conquêtes ont illus- » tré son court pontificat. Le ca- » tholicisme s'étendoit de toutes » parts. L'Amérique, agitée par les » usurpations, gardoit l'antique » lumière et le lien vénérable de » la religion; et pour mêler à ces » sacrés devoirs du pontificat des » bienfaits d'un ordre moins im- » posant, la culture des sciences » et des beaux-arts donnoient du » charme à l'austère dignité de son » commandement. L'Italie présen- » toit le doux exemple d'un peu- » ple gouverné comme une famille; » l'autorité des patriarches se ren- » doit vivante, et le monde pou- » voit savoir ce que c'est que le » sceptre de la royauté, lorsqu'il » est adouci par la religion et » sanctifié par les vertus.

LEORIER-DELISLE (Pierre,

Alexandre), célèbre manufacturier, né à Valence en 1744. Il avoit d'abord suivi la carrière militaire, et il étoit lieutenant dans un régiment de dragons lorsqu'une affaire d'honneur avec un de ses chefs l'obligea de quitter le service. Sans état et presque sans fortune il accepta la direction de la manufacture de Langlée près Montargis qui se trouvoit dans un état de décadence déplorable, et par sa fermeté, son génie inventif et ses grandes connoissances il parvint à y rétablir le bon ordre et à la porter à un haut degré de prospérité. On cite parmi ses inventions du papier fabriqué avec des plantes, les écorces et les végétaux les plus communs dont on trouve des modèles dans les *Loisirs des bords du Laing*, par Pelée de Varennes, 1784, in-12. Ayant eu des contestations avec les intéressés de la manufacture de Langlée, il fit bâtir, à peu de distance, la belle papeterie de Buges, qui faisoit l'admiration des étrangers. Quelques années après, il acheta la manufacture de Langlée, qui n'avoit pu se soutenir dans la nouvelle gestion, et c'est dans ces deux papeteries qu'il fit fabriquer tous les papiers pour les assignats, et depuis, pour l'administration du timbre. Les dépenses énormes qu'il fit pour entretenir ces fabriques, le mirent à la gêne, et il s'en suivit un procès qui s'est terminé par une expropriation forcée. Il est mort à Montargis le 25 août 1826.

LEPEKHIN (Jean-Ivanovitsch), savant médecin russe, né vers le milieu du 18.ᵉ siècle. Il vint se faire recevoir docteur en médecine à l'université de Strasbourg, et de retour en Russie, il fut nommé, en 1771, membre de l'académie impériale, classe d'histoire naturelle, et en 1783, secrétaire perpétuel de la même académie. Il fut aussi fait conseiller d'état, peu de temps avant sa mort, qui eut lieu le 18 avril 1802. On lui doit un ouvrage important sur l'histoire naturelle de son pays, intitulé : *Notes journalières sur un voyage dans diverses provinces de Russie*, Saint-Pétersbourg 1771, traduites en allemand par Hase, Altenbourg 1774, 3 vol. in-4. Il a laissé en manuscrit la traduction russe de plusieurs vol. de l'*Histoire naturelle de Buffon*.

LEPEL (le comte Henri DE), né en Prusse vers 1755, a rempli, jusqu'en 1790, les fonctions d'ambassadeur de Prusse en Suède. Depuis cette époque, il s'est livré uniquement aux sciences et aux arts, et il a recueilli une belle collection de médailles et de dessins, qu'il a léguée à l'académie de Berlin à sa mort, arrivée le 20 janvier 1826. Il a publié à Dresde, en 1806, les *Œuvres de Claude Gelée*. On lui doit encore le *Catalogue des estampes exécutées d'après Raphaël* qu'il a donné sous le nom de *Tansicus eubœus*, et un *Catalogue des ouvrages originaux des grands maîtres*. Il a laissé en manuscrit un ouvrage sur la numismatique.

LEREBOURS (Marie-Angélique ANEL, veuve), née en 1731, avoit épousé M. Lerebours, ancien contrôleur-général des postes à Paris. Elle se fit remarquer par son esprit, ses connoissances littéraires, et fut liée avec d'Alembert, Condorcet, le président Dupaty, J. J. Rousseau, etc. Pour faciliter l'accomplissement des préceptes de ce dernier, elle a publié, sans nom

Digitized by Google

d'auteur, *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfans*, Utrecht 1767, in-12; 5.e édit. 1799, in-12, traduit en allemand et en danois. Depuis elle a publié un *Supplément à l'Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfans*, Paris 1772, in-12; elle s'est aussi occupée avec succès de peinture. Plusieurs de ses portraits ont été pris pour des Rembrandt. Madame Lerebours est décédée à l'Arche, près Le Mans, le 3 août 1821.

LESAGE-SENAULT (J. H.), étoit, avant la révolution, négociant à Lille, et fut élu député à la convention nationale, où il vota la mort du roi. Envoyé en mission à l'armée du Nord en 1793, il y destitua le général Lavalette, partisan de Robespierre ce qui le brouilla avec ce chef de parti, et il se prononça vivement contre lui le 9 thermidor. Mais imbu des mêmes principes, il se montra le défenseur de tous ses collègues et des autres citoyens signalés comme révolutionnaires, et il ne cessa de se faire remarquer dans l'assemblée par sa fougue, ses emportemens et ses vociférations. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il y tint la même conduite et y excita plusieurs fois du trouble, notamment le 8 octobre 1796, par une sortie violente contre les royalistes, qu'il disoit se multiplier dans le directoire même et dans les conseils; enfin, réélu en 1798, il voulut faire supprimer du serment civique la formule *haine à l'anarchie*; et l'année suivante, il reproduisit de nouvelles plaintes contre les prêtres réfractaires et la faveur qu'ils trouvoient dans le corps législatif. S'étant montré opposé à la journée du 18 brumaire, il fut compris dans la liste de déportation, mais plus tard il obtint la permission de revenir dans sa famille, et il se retira à Douai, où il vivoit dans la retraite, lorsque la loi contre les votans l'obligea de quitter la France; il mourut à Tournay au mois d'avril 1823. Un de ses neveux, ayant célébré dans une Ode les principes républicains de son oncle, fut condamné par défaut, par les tribunaux Belges, à une année de prison, comme ayant outragé une des puissances alliées du royaume des Pays-Bas. — Il y a un autre *Lesage*, député aussi à la convention par le département d'Eure-et-Loire, et qui étoit avocat avant la révolution. Celui-ci fut d'abord très-exagéré et vota la mort du roi, avec sursis cependant comme Mailhe; mais ensuite il s'attacha aux *Girondins*, et fut mis hors la loi à la suite du 31 mai. Ayant trouvé moyen de se cacher jusqu'au 9 thermidor, il rentra dans le sein de la convention, et s'éleva souvent contre les terroristes. Il provoqua aussi une commission pour faire un rapport sur les députés qui, dans leurs missions, avoient répandu le sang innocent et dilapidé les deniers de l'état; enfin, il concourut à la rédaction de la constitution de l'an 3, et il entra deux fois au comité de salut public. Porté au conseil des cinq-cents, il n'y parla qu'une seule fois pour faire rejeter la motion de Dubot, qui avoit pour but l'exécution des lois contre les émigrés, et il mourut le 9 juin 1796.

LESCALLIER (Daniel), naquit à Lyon le 4 novembre 1743. Après avoir terminé ses études, il passa en Angleterre pour y apprendre la langue; ensuite il revint en France avec l'intention d'entrer dans le

corps du génie; mais obligé de suivre la carrière administrative, il partit avec le comte d'Estaing pour Saint-Domingue, et il y remplit divers emplois. De retour en France en 1766, il fut nommé sous-commissaire, puis commissaire de la marine à Toulon, et il contribua à la célérité de l'armement de l'escadre aux ordres du vice-amiral comte d'Estaing. En 1782, il fut nommé ordonnateur des colonies de la Guiane hollandoise, que les forces françoises venoient de reprendre sur les Anglois. Trois ans après, il partit avec le même titre pour la Guiane françoise, mais avec le rang de commissaire-général, et il en rapporta des renseignemens utiles et précieux sur les moyens de tirer un grand parti de cette colonie. En 1790, il fut adjoint au comité de marine de l'assemblée nationale constituante, et il coopéra jusqu'à la fin de la session aux travaux de ce comité. L'année suivante, il partit pour les établissemens françois situés au-delà du cap de Bonne-Espérance; et les dispositions qu'il prit, préservèrent ces colonies des désastreux événémens de Saint-Domingue. De retour en France, en 1797, il reprit son grade dans la marine, et fut nommé bientôt ordonnateur de première classe, avec la commission de former un grand établissement maritime et un arsenal à Corfou. Appelé par Buonaparte après le 18 brumaire au conseil-d'état, section de la marine, il fut spécialement chargé des colonies. Plus tard, on l'envoya à la Guadeloupe comme préfet colonial, puis à Gênes comme préfet maritime, et enfin aux Etats-Unis en qualité de consul-général de France, et il conserva cette dernière place jusqu'en 1815, quoique les circonstances ne lui eussent pas permis de se rendre à Washington. A cette époque, il fut éloigné des fonctions publiques, et il mourut au mois de mai 1822. Il a écrit lui-même une notice sur sa vie et ses travaux. Il étoit correspondant de la première classe de l'institut, et il avoit le titre de baron. On a de lui : I. *Vocabulaire des termes de marine, anglois-françois et françois-anglois*, en 2 part., Paris 1777, in-4; nouvelle édition augmentée, 1797, 3 vol. in-4, fig.; II. *Enlèvement du navire* le Bounty, *appartenant au roi d'Angleterre, et commandé par le capitaine Bligh*, 1790, in-8; 2.e édition, 1792; III. *Traité-pratique des vaisseaux et bâtimens de mer, ouvrage publié par ordre du roi, pour l'instruction des élèves de la marine*, Paris 1791, 2 vol. in-4, avec 34 planc.; IV. *Exposé des moyens de mettre en valeur et d'administrer la Guiane*, 1791, in-8, avec carte; 2.e édition, 1798; V. *Notions sur la culture des terres basses dans la Guiane*, in-8; VI. *Essai méthodique et historique sur la tactique navale, ouvrage traduit de l'anglois de Jean Clerk*, Paris 1792, in-4; VII. *Voyage en Angleterre, en Russie et en Suède, fait en 1775*, Paris 1800, 2 vol. in-8; VIII. *Description botanique du chirantodendron, arbre du Mexique*, traduite de l'espagnol, 1805, in-4, avec 2 planches coloriées; IX. *Baktiar-Nameh* ou *le Favori de la fortune*, conte, traduit du Persan, 1805, in-8; X. *le Trône enchanté*, conte indien, traduit du persan, 1808, 2 vol. in-8; XI. *Contes indiens*, traduits du persan en françois et en itali n.

C'est

Digitized by Google

C'est, d'un bout à l'autre, une diatribe contre les femmes ; XII. *Neh Manzer* ou *les Neuf loges*, conte oriental, trad. du persan ; XIII. *Dissertation sur l'origine de la boussole*, où il réfute quelques paradoxes de M. Azuni, et quelques brochures relatives à la marine. On a annoncé, en 1820, un nouvel ouvrage de lui, intitulé : *Mémoire de voyages et séjours dans les deux Indes*, *mêlés d'observations maritimes*, *coloniales*, *politiques et administratives*, *morales et instructives*, qui devoit former 4 vol. in-8, mais il n'a pas vu le jour.

LESCÈNE-DESMAISONS (Jacques), né à Granville en 1750, d'un officier de marine pauvre, fit ses études au collége d'Harcourt à Paris, comme boursier, et fut chargé ensuite de l'éducation d'un jeune lord. Il passa plusieurs années en Angleterre, visita l'Italie avec son élève, et ayant fini cette éducation, il fut attaché aux légations françoises dans quelques cours du nord. De retour en France peu de temps avant la révolution, il en adopta les principes, devint un des officiers municipaux de Paris, puis juge de paix du faubourg Montmartre. En 1791, il fut envoyé, avec d'autres commissaires, dans le comtat Venaissin, pour y mettre fin aux horreurs de la guerre civile ; mais soit foiblesse, soit que l'un d'eux fut d'intelligence avec les révolutionnaires, comme on l'a prétendu, les médiateurs quittèrent Avignon sans avoir pu rétablir l'ordre. Lescène y fut renvoyé avec une nouvelle commission, mais il n'arriva qu'après les massacres de la glacière, et il montra beaucoup d'énergie pour faire condamner les assassins. Poursuivi pendant la terreur, il se vit obligé de se cacher, et resta long-temps oublié, sans fortune et sans emploi. M. de Fleurieu, intendant de la liste civile, l'en fit nommer secrétaire en chef en 1804, et il occupa cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1808. On a de lui : I. *Histoire de la dernière révolution de Suède*, *précédée d'une analyse de l'histoire de ce pays*, Paris 1781 ; Amsterdam 1782, in-12. Elle est exacte, mais l'analyse qui la précède offre des omissions importantes ; et l'on préfère celle de Sheridan, qui a été traduite en françois ; II. *le Contrat conjugal* ou *Lois du mariage*, *de la répudiation et du divorce*, ouvrage qui renferme des erreurs de fait et des paradoxes ; mais on y trouve un grand nombre de vues utiles ; III. *Essai sur les travaux publics*, 1786, in-8 ; IV. *Histoire politique de la révolution de France* ou *Correspondance entre lord D... et lord T...* Londres, (Paris) 1789, 2 vol. in-8. C'est le meilleur ouvrage de Lescène : il y démontre avec sagacité les causes de la révolution ; V. l'*Ile des amis* ou *le Retour du capitaine Cook*, opéra en 2 actes, représenté au théâtre de Monsieur en 1790, mais qui n'obtint aucun succès ; VI. *des Comptes rendus aux assemblées constituante et nationale*, écrits avec exactitude et impartialité, et autres brochures sur les événemens du temps ; il a aussi publié plusieurs articles dans le *Moniteur*, *sur la liberté de la presse*, *sur les hôpitaux*, *sur la condition du marc d'argent*, *etc.* Il avoit présenté au Théâtre françois une tragédie en 5 actes ; mais elle fut refusée par les comédiens, et il en a donné une analyse dans le

premier vol. de son *Histoire de la révolution.*

LESCHENAULT DE LA TOUR (Louis-Théodore), naturaliste du roi, né en 1773 à Châlons-sur-Saône, entreprit divers voyages pour l'intérêt des sciences, et mourut à Paris, d'une attaque d'apoplexie, le 14 mars 1826. Il a procuré à l'île Bourbon la possession du cannellier le plus estimé; au Sénégal, un très-bel arbre de l'Inde, qui a l'avantage de croître dans les sables, et au jardin du roi, plusieurs objets curieux. Il a publié divers articles dans les *Mémoires du museum d'histoire naturelle*; une *Notice sur l'épizootie qui a régné en 1812 sur les troupeaux de bêtes à laine des départemens méridionaux* et un *Mémoire sur la végétation de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Niemen*, imprimé dans le tome 2 du *Voyage aux terres australes*, par Peron et Freycinet.

LESCHEVIN DE PRÉCOUR (Philippe-Xavier), naquit à Versailles le 16 novembre 1771, d'un premier commis du contrôle de la maison du roi, et s'adonna de bonne heure à l'étude de la minéralogie, pour laquelle il avoit un goût particulier. En 1794, il fut attaché aux poudres à Vincennes, puis à Luxembourg, à Trèves, à Dijon où il mourut le 6 juin 1814, avec le titre de commissaire en chef des poudres et salpêtres. M. Amanton a inséré une notice sur sa vie dans le *Journal de la Côte-d'Or*. Il a publié une foule d'écrits, parmi lesquels on remarque: I. *Instruction sur les nouveaux poids et mesures*, 1798, in-8; II. *Exposition des acides, des alcalis, des terres et des métaux, de leur conbinaison, etc.*, en 12 tableaux, traduite de l'allemand de Trommsdorff, avec des notes, 1802, in-folio; III. *Lettre à M. Patrin sur les roches glanduleuses du pays de Deux Ponts*, 1812; IV. *Notices sur quelques recherches archéologiques et agronomiques*; V. *sur l'Emploi de la stéatite dans la gravure en pierres fines*, traduit de l'allemand du prince de d'Alberg; VI. *l'École du pharmacien*, trad. de l'allemand de Trommsdorff, avec des notes, 1807; VII. *Mémoire sur le chrome oxide, natif du département de Saône-et-Loire*, 1810; VIII. *Notice sur la présence du zinc et du plomb dans quelques mines de fer en grain de la Bourgogne et de la Franche-Comté*, 1812; IX. *Voyage à Genève, en Savoie, etc.*, 1812, in-8; X. *Table analytique des matières contenues dans les 28 premiers volumes du Journal des mines*, travail ingrat et pénible, mais utile, qui consuma quatre années de sa vie. Il a aussi été l'un des principaux rédacteurs des *Annales de la république*, dont M. Laveaux fut l'éditeur en 1799, 6 vol. in-8, et il a fourni plusieurs notices au *Magasin encyclopédique*. Il a encore donné, en 1807, une nouvelle édition du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, qu'il a enrichi de notes curieuses et d'une notice sur la vie de l'auteur (Thémiseul de Saint-Hyacinthe.)

LESTRANGE (dom Augustin DE), abbé de la Trappe, naquit en Dauphiné en 1755. Il étoit maître des novices au monastère chef-lieu de l'ordre dans la province du Perche, lorsque des commissaires du département de l'Orne vinrent signifier à ces bons cénobites la suppression des corps religieux décrétée par l'assemblée

nationale ; mais ils ne voulurent pas rentrer dans le monde, et ils se retirèrent dans le canton de Fribourg en Suisse à la Valsainte, dont le nom sembloit appeler un pareil établissement. Plusieurs François et étrangers demandèrent à y être reçus, et bientôt cette maison devint très-considérable et fut érigée en abbaye. Dom Augustin en fut nommé abbé : il y forma un collége, et, par son zèle infatigable, il parvint à établir un grand nombre de maisons du même ordre sur divers points de l'Europe, et même jusqu'en Amérique. Il fonda aussi des monastères de religieuse, dont la règle se rapprochoit beaucoup de celle de la Trappe. Obligé de quitter la Suisse à l'approche des troupes françoises, il passa en Allemagne, d'où il alla en Russie. La princesse Louise de Condé lui obtint de l'empereur un accueil favorable ; mais plus tard il fut renvoyé, et il erra avec ses religieux jusqu'au moment où des circonstances plus favorables lui permirent de rentrer en France. Buonaparte, en réunissant Gènes à son empire, conserva le monastère qui étoit dans cette ville, et voulut même former un établissement de trapistes sur le mont Genèvre ; dans la suite il leur permit d'avoir une maison au mont Valérien et une autre à Grosbois ; mais à l'époque où il persécuta le pape, il supprima ces établissemens, et dom Augustin, poursuivi par la police, prit le parti de passer aux États-Unis. La restauration le ramena en France, et il racheta l'ancienne maison de la Trappe, berceau de la réforme. En peu de temps il rétablit plusieurs autres maisons de son ordre ; il mourut, en revenant de Rome, le 16 juillet 1827, dans le monastère des trapistes qu'il avoit fondé à Lyon. Quoique sa règle fut très-sévère, il y a ajouté encore quelques austérités.

LETOURNEUR (Antoine-Pierre marquis), lieutenant-général, commandeur de l'ordre de Saint-Louis et major des gardes-du-corps de Monsieur, naquit à Paris en 1752, d'une des plus anciennes familles du royaume, dont le vrai nom étoit *Letourneux*, provenant d'un fief qui leur fut enlevé pendant les guerres de la ligue, et leur fut restitué 40 ans après. Le marquis Letourneur commença sa carrière militaire en 1765, dans la deuxième compagnie des mousquetaires, et deux ans après, il fut nommé capitaine de cavalerie. Dès 1769 il obtint, par sa bravoure, le titre de maréchal-général-des-logis de l'armée, et en 1775 le grade de colonel. La même année, le comte d'Artois, (aujourd'hui Charles X) qui avoit eu occasion de le distinguer, l'attacha à sa personne comme major de ses gardes-du-corps. Le marquis Letourneur ne suivit pas ce prince dans son émigration, mais il resta en France par ses ordres, et il y courut de très-grands dangers. Louis XVI se vit obligé de lui défendre de rester auprès de sa personne, en lui disant obligeamment qu'il ne lui donnoit cet ordre, que parce que son attachement pour la famille royale étoit trop connu. Letourneur se retira alors dans sa terre près de Chantilly ; mais toujours prêt dans les momens de péril, il rejoignit bientôt Louis XVI, et il se trouvoit au château lors de la scène dite *des poignards*. Il vouloit, avec le comte d'Agout, défendre le roi et l'accompagner dans

sa fuite à la tête de ses fidèles sujets; mais leurs efforts furent vains par la volonté du monarque, qui leur fit déposer leurs armes dans les tiroirs de ses commodes. Ce fut par une princesse de la famille royale qu'il apprit le secret du départ de Sa Majesté pour Varennes; il précéda ce prince de 24 heures, et il faillit plusieurs fois être arrêté avant d'arriver à Binghen, où il rencontra le prince de Condé avec lequel il se rendit à Coblentz auprès de Monsieur, depuis Louis XVIII. Là, il fut chargé d'organiser les gardes-du-corps des princes, et il remonta la cavalerie, dans laquelle on lui donna un commandement important. Il fit les campagnes de 1792 et 1793, et, de deux jours l'un, il commandoit l'avant-garde. Après le licenciement de l'armée, il passa en Angleterre où il entra dans le régiment de Royal-Louis, et il fit partie de la malheureuse expédition de Quiberon. Louis XVIII le nomma, en 1797, maréchal-de-camp. Depuis il a servi sans interruption auprès de Monsieur, qu'il accompagna à son retour en France en 1814, et dans la Belgique en 1815. Sa Majesté le nomma alors lieutenant-général et commandeur de Saint-Louis. Il étoit toujours major des gardes-du-corps du comte d'Artois, lorsqu'il mourut en 1824.

LETOURNEUR (Antoine-François-Louis-Honoré), né à Granville en 1751, d'une famille aisée, entra dans le génie en 1768. Il avoit obtenu la croix de Saint-Louis, et se trouvoit employé en qualité de capitaine à Cherbourg, lorsque la révolution éclata. Il se montra néanmoins favorable au parti populaire, et fut député par le département de la Manche à l'assemblée législative, où il s'occupa particulièrement de ce qui concernoit la marine. Réélu à la convention, il se prononça d'abord pour l'appel au peuple, mais cet appel ayant été rejeté par la majorité, il vota la mort. Quelque temps après il entra au comité de salut public; enfin, il fut nommé membre du directoire exécutif, et à sa sortie, par la voie du sort, on lui donna les fonctions d'inspecteur-général de l'artillerie, et plus tard, on l'envoya à Lille, en qualité de plénipotentiaire, pour traiter de la paix avec l'Angleterre. Les rapports qu'il avoit eus avec Carnot le firent rappeler après le 18 fructidor. Le gouvernement consulaire lui confia la préfecture de la Loire-Inférieure en 1800, mais elle lui fut retirée en 1804, et il resta sans fonctions jusqu'en 1810 qu'il fut nommé conseiller à la cour des comptes. A la restauration il perdit encore cette place, qu'il recouvra pendant les cent-jours; mais il fut destitué de nouveau au second retour du roi. Compris dans la loi du 12 janvier 1816, il se retira à Bruxelles, et mourut dans le mois de septembre de l'année suivante.

LETROSNE (Guillaume-François), avocat du roi et conseiller honoraire au bailliage et présidial d'Orléans, naquit dans cette ville le 13 octobre 1728. Il fut lié avec Turgot, Gerbier, l'abbé Beaudeau et plusieurs autres économistes, et mourut à Paris en 1780. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Methodica juris naturalis cum jure civilis collatio*, 1750, in-4; II. *la Liberté du commerce des grains toujours utile et jamais*

nuisible, 1764 et 1765, in-12; III. *Recueil de plusieurs morceaux économiques*, 1768, in-12; IV. *Eloge de Pothier*, 1773, in-12; V. *de l'Ordre social*, 1777, in 8; VI. *de l'Intérêt social*, suite du même ouvrage; VII. *Vues sur la justice criminelle*, 1777, in-8; VIII. *les Effets de l'impôt indirect prouvés par les deux exemples de la gabelle et du tabac*, 1770, in-12, réimprimé en 1777 sous ce titre : *Examen de ce que coûtent au roi et à la nation la gabelle et le tabac*; IX. *Réflexions politiques sur la guerre actuelle de l'Angleterre avec ses colonies*, Orleans 1777, in 8; X. *de l'Administration provinciale et de la réforme de l'impôt*, suivi d'une *Dissertation sur la féodalité*, Bâle 1779, in-4, ouvrage important, couronné par l'académie de Toulouse. Il fut un des collaborateurs du *Journal d'agriculture, commerce et finance*, Paris 1759, 15 vol. in-12, et des *Ephémérides du citoyen*.

LETTSOM (Jean-Coakley), médecin anglois, né en 1744, dans une petite île située dans les parages de Saint Domingue, d'une famille de quakers, fut envoyé en Angleterre à l'âge de six ans pour son éducation, et s'y fixa après avoir voyagé dans une grande partie de l'Europe. Les connoissances qu'il avoit acquises dans sa profession, lui valurent en peu de temps une grande réputation et une fortune considérable, qu'il employa en partie à secourir les malheureux et à former des établissemens de charité. Il mourut à Londres en 1815. Il étoit membre de la société royale de Londres, en correspondance avec tous les savans de l'Europe, et résidoit une partie de l'année dans une maison de campagne délicieuse, appelée *Grove-Hill*, près Camberwell, à quelques milles de Londres, qui a été chantée dans un poème de ce nom par M. Maurice, et par plusieurs autres poètes. Ses principaux ouvrages sont : *Observationes ad historiam theæ pertinentes*, Leyde 1769, in-4; II. *Histoire naturelle de l'arbre à thé*, Londres 1772, in-4, ouvrage estimé, traduit en françois, Paris 1773, in-12. L'auteur s'y élève contre l'usage du thé; III. *le Compagnon du naturaliste et du voyageur*, 1772, in-8, 3.e édition, 1800, traduit en françois par le marquis de Lézay-Marnésia, sous le titre de *Voyageur naturaliste*; IV. *Réflexions sur le traitement général et la guérison des fièvres*, in-8; V *Mémoire sur la médecine du dispensaire général de Londres*, 1774, in-8, traduit en françois par Harris, 1787, in-8; VI. *Amélioration de la médecine à Londres, basée sur le bien public*, 1775, in-8; VII. *Observations préparatoires à l'usage des remèdes du docteur Mayerbach*, 1776, in 8; VIII. *Histoire de l'origine de la médecine et de son etat avant la guerre de Troie*, discours prononcé devant la société royale de Londres; IX. *Sur la culture et l'usage de la racine de disette*, trad. du françois de l'abbé Commerel; X. *Observations sur les dissections humaines*, 1788, in-8; XI. *Histoire de quelques-uns des effets de l'ivrognerie*, in-4, 1789; XII. *Essai sur les malheurs du pauvre*, 1794, in-8; XIII. *Essai pour la fondation d'une société de bienfaisance*, 1796, in 8; XIV. *Essai ou Projet pour répandre la bienfaisance*,

Digitized by Google

la tempérance et la science médicale, in-8, de 1797 à 1802; XV. *Observations sur la persécution religieuse*, 1800, in-8. Il a encore fourni plusieurs morceaux curieux dans les *Transactions philosophiques*, dans les recueils des sociétés de médecine de Londres, de Bath, etc., et il a publié une *Echelle de santé*, pour faire connoître les effets des liquides sur la santé de l'homme et les suites funestes de l'excès des boissons.

LEVAILLANT (François), voyageur et naturaliste, né à Paramaribo, dans la Guiane hollandoise, manifesta de bonne heure son goût pour l'histoire naturelle, et entreprit deux voyages au cap de Bonne-Espérance, dont il a publié la relation, qui annonce un homme ingénieux; mais on le regarde comme le moins véridique de nos voyageurs. L'histoire naturelle des oiseaux, à plumage brillant de l'Amérique et de l'Afrique, fixa principalement son attention, et les ouvrages d'ornithologie qu'il a publiés, sont très-recherchés pour leur belle exécution. Il est mort à Sézanne dans le mois de novembre 1824. On a de lui: I. *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance*, dans les années 1780-1785, Paris 1790, 2 tomes en 1 vol. in-4, fig., ou 2 vol. in-8, plusieurs fois réimprimé, et traduit en allemand, en hollandois et en danois; II. *second Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* dans les années 1783-85, Paris 1795, 2 vol. in-4 fig., ou 3 vol. in-8, nouvelle édition, augmentée d'une *Carte d'Afrique et d'une Table générale des matières servant aux deux voyages*, Paris 1806, 5 vol. in-8. La rédaction de ces deux ouvrages est attribuée à Casimir Varron. Outre le défaut essentiel d'avoir sacrifié quelquefois la vérité à la satisfaction de présenter à ses lecteurs des tableaux d'un coloris agréable, on lui reproche des descriptions et des peintures qui en rendent la lecture dangereuse. III. *Histoire naturelle des oiseaux d'Afrique*, Paris 1797-1812, 6 v. in-4 et in-12 en 51 livraisons, trad. en allemand; IV. *Histoire naturelle d'une partie d'oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes*, Paris 1801-1804, in-folio, fig.; V. *Histoire naturelle des perroquets*, Paris 1801-1805, 2 vol. grand in-4 et in-folio, fig. coloriées; VI. *Histoire naturelle des oiseaux de paradis*, *des toucans et des barbas*, *suivie de celle des promerops-guépiers et des couroucous*, Paris 1803-1816, 3 vol. grand in-folio, en 33 livraisons, fig. coloriées.

LEVESQUE DE POUILLY (Jean Simon), naquit à Reims vers 1734. Son père, auteur de la *Théorie des sentimens agréables*, lui fit donner une éducation très-soignée, et à 13 ans il étoit déjà très-instruit dans les belles-lettres grecque, latine et françoise. En 1768, il fut reçu membre de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres de Paris, et en 1790, il étoit conseiller d'état. Il quitta la France peu après, et y revint lorsque les premiers orages furent passés. Lors de la formation de l'institut, il devint correspondant de la 3.e classe; il étoit aussi membre honoraire de l'académie de Châlons-sur-Marne. Levesque de Pouilly est mort, dans une campagne où il s'étoit retiré depuis plusieurs années, le 24 mars 1820. On a de lui: les *Eloges de M.*

Digitized by Google

Rogier de Mauclin, *lieutenant de la ville de Reims*, et de *Charles Bonnet*, *la vie de Michel de l'Hôpital* et *Théorie de l'imagination*, Paris 1803, 1 v. in-12, ouvrage bien inférieur à la *Théorie des sentimens agréables*. Il a aussi donné des *Mémoires* dans la collection de ceux de l'académie des inscriptions.

LEVRIER (Antoine-Joseph), ancien lieutenant-général du bailliage de Meulan, né en cette ville, d'une famille originaire d'Italie, fut installé, en 1792, commissaire du roi près le tribunal criminel du département de la Somme. Privé de ses fonctions et de sa liberté pendant la terreur, il devint plus tard juge au tribunal d'Amiens, ensuite conseiller à la cour royale, et il en étoit président lorsqu'il obtint sa retraite en 1818. Il est mort en 1823. On lui doit une *Chronologie historique des comtes de Genevois*, Orléans 1787, 2 vol. in-8, ouvrage rempli d'érudition et de critique, et un *Mémoire* sur le jugement par jurés, dans le *Journal des savans* de 1790. Il a aussi travaillé à la 3.e édition de l'*Art de vérifier les dates*, et fourni quelques articles au *Magasin encyclopédique*.

LÉZAY-MARNÉSIA (Claude-François-Adrien, marquis DE), né à Metz le 24 août 1735, fut destiné par sa naissance à la profession des armes, et entra dans le régiment du roi aussitôt qu'il eut terminé ses études. Il y obtint quelque temps après une compagnie; mais les nouveaux réglemens lui déplurent; il donna sa démission, se retira dans sa terre de Saint-Julien, près de Lons-le-Saunier, et partagea ses loisirs entre l'agriculture et les lettres; il s'occupa aussi d'adoucir le sort de ses vassaux, et abolit dans ses domaines, plusieurs années avant la révolution, la corvée et la main-morte. Député aux états-généraux par le bailliage d'Aval, il se réunit aux députés du tiers-état; mais voyant qu'il devenoit impossible de diriger le mouvement révolutionnaire, il quitta la France avec le dessein de former un vaste établissement dans l'Amérique septentrionale. Il emmena à cet effet des cultivateurs, des ouvriers, des artistes; mais la compagnie du Scioto de laquelle il avoit acheté un vaste terrain pour le faire défricher n'ayant pas rempli ses engagemens, et plusieurs de ses compagnons s'étant dispersés, il se décida à revenir en Europe, et il rentra en France en 1792. Il se rendit aussitôt dans sa terre de St-Julien, où il espéroit vivre ignoré au milieu des habitans dont il avoit été constamment l'ami et le bienfaiteur; mais son asile fut découvert, il fut arrêté comme suspect, et conduit dans les prisons de Besançon où il languit onze mois. La chute de Robespierre le rendit à la liberté; il retourna à la campagne reprendre ses anciennes habitudes. Son fils aîné ayant été compris dans la proscription du 18 fructidor, il conçut des craintes pour sa propre sûreté, et se réfugia dans le pays de Vaud, où il fut bien accueilli de M. Necker et de sa famille; cependant dès qu'il crut le danger passé, il revint à Besançon, où il s'occupoit d'un grand ouvrage sur l'*Accord des principes de la religion et de la véritable philosophie*, dont il venoit d'arrêter le plan, lorsqu'il mourut le 9 novembre 1810. Il a publié: I. *Essai sur la minéra-*

Digitized by Google

logie du bailliage d'Orgelet en Franche-Comté, Besançon 1778, in-8; II. *le Bonheur dans les campagnes*, Neuchâtel 1784, 1788 et 1790, in-8, où il réclame avec force la suppression des corvées et le partage des biens des communes; III. *Plan de lecture pour une jeune dame*, Paris 1784, in-12; nouvelle édition, Lausanne 1800, in-8, augmentée d'un *Voyage au pays de Vaud*, d'une *Lettre sur la Bresse*, de *Pensées littéraires, morales et religieuses*, de l'*Héroïsme de la charité* nouvelle, d'un *Dialogue entre Buffon et Bailly* et du *Discours de réception de l'auteur à l'académie de Nancy*; IV. *Essai sur la nature champêtre*, poème en 5 chants, suivi de notes, Paris 1787, in-8, traduit en allemand et réimprimé sous ce titre : *les Paysages ou Essais sur la nature*, Paris 1800, in-8, précédé d'un discours préliminaire contenant des détails intéressans sur les progrès de l'art des jardins, sur les poëtes qui les ont célébrés et les écrivains qui ont donné des traités sur ce sujet. Cette édition est augmentée d'*Apelles et Campaspe*, ballet héroïque en 3 actes, de *Pièces fugitives*, parmi lesquelles on a remarqué l'*Epître à mon curé*, imprimée dans l'*Almanach des Muses* et de l'*Heureuse famille*, conte moral; V. *Lettres écrites des rives de l'Ohio*, Paris 1792, in-8, arrêtées par la police et devenues très-rares; VI. une traduction du *Compagnon du naturaliste*, ouvrage de Lettsom, qu'il a publié sous le titre de *Voyageur naturaliste ou Instruction sur les moyens de ramasser les objets d'histoire naturelle et de les bien conserver*, Paris 1775, in-12. On lui atribue encore les *Lettres* publiées sous le nom de Sherlock, Paris 1779-80, 2 vol. in-8.

LÉZAY-MARNÉSIA (Adrien, comte DE), fils aîné du précédent, naquit en 1770 à St-Julien, et entra d'abord dans le régiment du roi où son père avoit servi; mais il le quitta quelques années après pour aller étudier la diplomatie à l'école de Brunswick. Les troubles et les excès de la révolution ne lui permettant pas de rentrer en France, il visita l'Angleterre, l'Allemagne, et ne revint à Paris qu'après le 9 thermidor. Il publia successivement plusieurs écrits, dans lesquels il attaquoit avec énergie les démagogues. Il inséra aussi de nombreux articles dans le *Journal de Paris*, dont Rœderer étoit un des propriétaires, et il fut compris dans la proscription qui eut lieu après la journée du 13 vendémiaire, ce qui l'obligea de rester caché quelque temps dans le village de Breteville dans la Normandie. Proscrit de nouveau au 18 fructidor, il se retira avec son père dans le pays de Vaud. Après la chute du directoire il revint en France, et par la protection de madame de Beauharnois, depuis madame Buonaparte, dont sa sœur étoit alliée, il fut nommé ambassadeur près de l'électeur de Saltzbourg, puis préfet de Rhin-et-Mozelle en 1806, et enfin du Bas-Rhin en 1810, où il se fit chérir de ses administrés, par sa douceur et son intégrité. Il avoit été conservé dans ses fonctions par le roi en 1814, et il étoit allé au-devant du duc de Berri qui venoit visiter le département, lorsque ses chevaux, effrayés du bruit de la mousqueterie, le précipitèrent de sa voiture. Il fut rapporté à Stras-

bourg, où il expira le 9 octobre. Outre plusieurs brochures politiques, il a publié : I. *les Ruines* ou *Voyage en France pour servir de suite à celui de la Grèce*, Paris 1794, in-8, qui eut 4 éditions la même année, et fut traduit en anglois et en allemand ; II. *Pensées choisies du cardinal de Retz*, 1797, in-18; III. *Lettres à un Suisse sur la nouvelle constitution helvétique*, Neuchâtel 1797, in-8; IV. *Dom Carlos, infant d'Espagne*, tragédie traduite de l'allemand de Schiller, Paris 1799, in-8, avec des notes et remarques. Cette traduction est estimée, et l'on regrette que l'auteur n'ait pas traduit les autres pièces du poète allemand.

LINDET (Robert-Thomas), né à Bernay en 1743, étoit curé de cette ville lorsqu'il fut élu député du clergé du bailliage d'Evreux aux états-généraux de 1789. Il adhéra à la constitution civile du clergé, et devint évêque constitutionnel de l'Eure en mars 1791. A cette époque, il publia une *Lettre circulaire au clergé de son diocèse*, in-8, et une *Lettre aux religieuses des monastères de son diocèse*. L'année suivante il se maria publiquement, et fut le premier évêque qui donna ce scandale. Réélu à la convention, il y vota la mort de Louis XVI. Le 7 novembre 1793, il renonça à l'épiscopat, et le 16 du même mois, il remit à la convention les lettres de prêtrise de plusieurs ecclésiastiques de département de l'Eure qui avoient suivi son exemple. Il passa ensuite au conseil des anciens, d'où il sortit en 1798, et depuis il vécut dans l'obscurité. La loi contre les régicides l'obligea de sortir de France en 1816 ; mais plus tard il obtint la permission d'y rentrer, et il mourut à Bernay au mois d'août 1823. Son corps a été porté au cimetière sans l'assistance d'aucun prêtre et sans cérémonies religieuses.

LINDET (Jean-Baptiste-Robert), frère cadet du précédent, étoit avocat à Bernay au commencement de la révolution, et fut nommé d'abord procureur-syndic de ce district, puis député à l'assemblée législative, et enfin à la convention, où il vota la mort du roi sans sursis. Le 10 mars 1793, il proposa un projet d'organisation du tribunal révolutionnaire, qui portoit entr'autres choses que les juges ne seroient soumis à aucune forme dans l'instruction des procès ; que ce tribunal n'auroit point de jurés, et qu'il pourroit poursuivre tous ceux qui, par les places qu'ils avoient occupées sous l'ancien régime, rappeloient des prérogatives usurpées par les despotes. Robert Lindet se montra l'un des ennemis les plus acharnés des *Girondins*, et l'on rapporte que Brissot l'avoit surnommé *la Hiène*. Il entra au comité de salut public le 7 avril, et il devint ainsi un des chefs de ce gouvernement, qui s'intitula lui-même celui de *la terreur*, et qui a été renversé dans la journée du 9 thermidor. On dit cependant qu'il se conduisit avec quelque moderation dans les départemens du Calvados, de l'Eure et du Finistère, où il fut envoyé pour réprimer *les Fédéralistes*, et l'on cite ce trait à sa louange. Les membres de la municipalité de Conches furent mis en jugement après la pacification, sous prétexte qu'ils avoient fourni tous les boulets d'une forge à l'armée insurgée ; ainsi, la promesse d'amnistie que Lindet leur avoit

faite se trouvoit violée; il se mit en avant pour les défendre, et après avoir lutté long temps en leur faveur au sein de la convention, il parvint à les sauver à force de sursis. Il resta neutre dans la lutte qui s'éleva entre les deux factions de la montagne qui s'étoit divisée; mais après le 9 thermidor, il prit vivement la défense de Collot, Billaud-Varenne et Barrère, et demanda avec instance qu'au lieu d'isoler les prévenus, on jugea à-la-fois tous les membres qui avoient eu part au gouvernement. Cette mesure tendoit à les tous sauver; aussi les thermidoriens n'attaquèrent d'abord que quelques-uns des chefs les plus abhorrés, et Lindet, ainsi que ses collègues, se vit poursuivi à son tour. Il trouva cependant des défenseurs, mais l'assemblée les décréta d'arrestation, comme ayant été membres du comité de salut public pendant le règne de la terreur. L'amnistie de 1796 le rendit à la liberté. Impliqué ensuite dans la conspiration de Babeuf, il fut jugé par contumace à la haute cour de Vendôme, et acquitté. Après la journée du 30 prairial, en 1799, Lindet parvint au ministère des finances, qu'il conserva jusqu'au 18 brumaire. Alors il rentra dans l'obscurité et resta sans aucun emploi même pendant les cent-jours; ainsi il lui fut permis de rester en France après la loi d'exil, et il mourut à Paris le 17 février 1825.

LINN. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, page 618.

LIPSIUS. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, pag. 618.

LISSOIR (Remacle), religieux prémontré, né à Bouillon le 12 février 1730, entra à l'abbaye de la Valdieu au diocèse de Reims, et y fit profession en 1749. Il devint successivement maître des novices, professeur de théologie, prieur, et enfin abbé en 1766. Il s'occupa d'augmenter la bibliothèque, et de refondre les livres des prémontrés. Privé de son abbaye pendant la révolution, il desservit la cure de Charleville sous l'évêque constitutionnel des Ardennes, et fut enfermé pendant la terreur. Après ces temps funestes, il vint à Paris, et travailla au *Journal de Paris*. Il assista au concile des constitutionnels en 1797, et fut élu évêque de Samana, dans l'île de Saint-Domingue; mais il ne fut point sacré. Après le concordat, il obtint une place d'aumônier des invalides, et mourut le 13 mai 1806. Il a publié : *de l'Etat de l'église et de la puissance légitime du pontife romain*, Wurtzbourg 1766, 2 vol. in-12. C'est un abrégé du *Febronius* de l'évêque Hontheim, qu'il a refondu et rendu sien, comme il le dit lui-même. Il assure qu'il a adouci des expressions trop dures, et qu'il a omis entièrement des sorties trop vives contre la cour de Rome; mais il n'a pas poussé assez loin les corrections et les suppressions, puisqu'il soutient avec Hontheim, contre nos plus grands théologiens, que le pape n'a point une juridiction proprement dite sur toutes les églises; que la convocation des conciles généraux ne lui est point réservée, et qu'un décret du pape, accepté par le plus grand nombre des évêques dispersés, ne forme point un jugement irréfragable et final. On trouve aussi beaucoup d'expressions aigres et offensantes pour la cour de Rome, particulièrement dans les deux derniers chapitres, et il dit, dans son avertis-

sement : *Si j'étois théologien ultramontain, je n'oserois seulement sourciller en présence de l'auteur d'Emile.*

LIVERPOOL (Robert-Banks-Jenkinson, comte de), auparavant *Hawkesbury*, ministre anglois, né le 7 juin 1770, du comte de Liverpool, premier de ce nom, fit de bonnes études, et s'instruisit parfaitement dans les langues anciennes, le commerce, les manufactures et les finances. Il passa ensuite en France, et il s'y trouvoit à l'époque de la destruction de la Bastille. Il envoya, au ministère anglois, une notice sur le caractère et les vues des personnages les plus illustres de la cour de France, et des hommes qui acquirent à cette époque quelque popularité. Les communications qu'il fit donnèrent au premier ministre une haute idée de son discernement. De retour en Angleterre en 1790, il fut élu au parlement par le bourg de Rye ; mais n'ayant pas l'âge requis, il revint passer sur le continent le temps qui lui manquoit, et il ne prit sa place à la chambre des communes qu'en 1791. L'année suivante, le parti de l'opposition ayant attaqué le ministère à l'occasion de l'armement dirigé contre la Russie alors en guerre avec l'empire ottoman, et M. Wihtbréad ayant fait la motion de déclarer les ministres coupables d'abus d'autorité, Jenkinson parla un des premiers, et combattit la proposition avec une force de raisonnement et une facilité d'élocution qui firent dès-lors présager qu'il seroit un jour un des orateurs les plus distingués de la Grande-Bretagne. Le 22 juin 1793, il fut nommé l'un des commissaires pour les affaires de l'Inde, et l'activité avec laquelle il remplit cet important emploi, justifia pleinement le choix du gouvernement. En 1794, il reçut le commandement de la cavalerie fencible des cinq ports, et en 1796, il fut réélu membre du parlement par le même bourg de Rye ; plus tard, il devint intendant de la monnoie, membre du conseil privé, président du conseil du commerce et des colonies, et il ne cessa de soutenir le ministère et de prêter son appui à Pitt contre toutes les propositions d'une réforme parlementaire. Au changement de ministres en 1801, il fut secrétaire d'état pour les affaires étrangères, et prit la part la plus active aux discussions qui eurent lieu au sujet des troubles d'Irlande ; il contribua aussi à faire adopter l'acte qui réunit ce pays à l'Angleterre. Cependant, lorsqu'il eut signé la paix d'Amiens en 1801, il prit un langage plus modéré à l'égard de la France. Cette paix, toutefois, ne fut qu'une trève ; bientôt Jenkinson se montra un des plus ardens ennemis de Buonaparte, et il ne cessa d'agir contre lui d'accord avec Pitt, jusqu'à la mort de ce ministre en 1806. Alors il fut nommé gouverneur des cinq ports, place très-lucrative qui n'entraîne aucune responsabilité, ce qui ne l'empêcha pas de passer à son tour dans le parti de l'opposition lors de la formation du ministère Fox et Grenville, et de combattre toutes les mesures proposées par ces nouveaux ministres, dont les doctrines avoient toujours été opposées aux siennes. La mort de Fox, qui eut lieu en 1807, le fit rentrer au ministère, et il fut chargé du portefeuille de l'intérieur. Il présenta le bill destiné à réprimer les

Digitized by Google

insurrections en Irlande, et il combattit, avec beaucoup de force, le projet d'émanciper les catholiques. En 1809, le décès de son père l'autorisa à prendre le titre de comte de Liverpool, et il devint pair d'Angleterre. Au mois de juin 1812, il reçut le titre de premier lord de la trésorerie, par suite des changemens devenus nécessaires par l'assassinat de M. de Perceval, et il suivit constamment le même système de conduite contre Buonaparte. Enfin, profitant des fautes de ce dernier, il jouit du succès de ses soins et de sa constance politique par la capitulation de Paris de 1814 et 1815. Lord Liverpool profita habilement de la paix pour améliorer le sort de sa patrie, et cicatriser les profondes blessures que la guerre et les impôts lui avoient faites. Il s'occupa avec succès d'un grand nombre d'améliorations financières et commerciales; il fit aussi d'utiles réformes dans l'administration et la législation. Par ces divers moyens, de grandes économies furent opérées et les impôts les plus onéreux supprimés. C'est encore par ses soins que la traite des nègres, devenue nuisible à la Grande-Bretagne, fut abolie par toutes les puissances, à l'exception du Portugal, à qui on permit de s'y livrer encore pendant quelques années, mais avec de grandes restrictions. Une attaque d'apoplexie qu'il éprouva au mois de janvier 1827, le força de quitter sa place, et il mourut à Combe-Wood le 1.er décembre de la même année. C'étoit, après Pitt, dit un journal anglois, l'homme le plus capable, par ses talens et ses ressources intellectuelles, de faire face aux difficultés sans nombre de l'époque où il dirigea les affaires. Il est vrai, dit un biographe françois, « qu'il fut secondé dans » toutes ses opérations par les autres membres du ministère, mais » il faut convenir qu'une grande » partie de la gloire de cette administration lui revient de droit; » car c'est lui qui a donné l'impulsion, et qui a été en quelque » sorte l'intermédiaire entre les » divers élémens de l'oligarchie » angloise, dont le concours étoit » indispensable pour la réussite » des plans combinés pour l'avantage de la nation.

LLORENTE. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, p. 618.

LODOLI (le père Charles CONTI DE), religieux de l'ordre de St. François, né à Venise en 1690. Il enseigna avec succès les belles-lettres et la théologie, et devint censeur des livres de la république de Venise. Il s'est fait connoître plus particulièrement par son goût pour les beaux-arts. Il avoit recueilli divers morceaux d'architecture, de peinture, sculpture et gravure, dont la suite mettoit sous les yeux les progrès successifs de ces arts; mais un accident a fait périr tous ses manuscrits et ses dessins. Il mourut à Venise le 27 octobre 1771. Cette ville lui doit une école patricienne, d'où sont sortis des sujets du plus grand mérite. Les principes de Lodoli ont été développés dans un ouvrage italien, intitulé : *Elémens de l'architecture lodolienne*, Rome 1786, in-4, où l'on trouve des assertions hardies qui ont été réfutées dans un écrit publié à Bassano en 1787, sous ce titre : *Apologhi immaginati estemporaneamente*, *etc.*

LOFFICIAL (Louis-Prosper), étoit lieutenant-général au bailliage de Vouvant avant la révolu-

tion, et fut député par le tiers-état aux états-généraux de 1789, puis à la convention, et dans ces deux assemblées il parut rarement à la tribune, mais il travailla aux comités de judicature. L'imagination se repose en parcourant ces temps désastreux, lorsqu'elle trouve des hommes humains et courageux. Lofficial fut de ce nombre : et nous citerons avec plaisir ce trait qui mérite d'être connu : profondément affecté du sort réservé au malheureux Louis XVI, et ayant entendu dire dans la salle, avant l'appel nominal, qu'il n'y avoit qu'une voix de plus pour la mort, il s'empressa d'aller trouver M. Duchâtel, son ami, retenu dans son lit par une maladie grave, et celui-ci vint voter en robe-de-chambre et la tête enveloppée de flanelle. Aussi ôt plusieurs voix s'élevèrent pour demander « quel » étoit le royaliste qui étoit allé » chercher un spectre pour sau-» ver le tyran » ? Lofficial se leva en disant : » c'est moi » ; mais, heureusement et par un élan généreux, Jard-Panvilliers et plusieurs autres membres qui partageoient ses opinions, se levèrent en même-temps, et firent la même déclaration. Ainsi on ne pût connoître et condamner l'homme généreux qui avoit voulu sauver son roi, et Lofficial fut sauvé. Dans toutes les occasions, il s'étoit opposé aux mesures de rigueur proposées par la majorité pour assurer la révolution. Après le 9 thermidor, il attaqua Carrier avec beaucoup de vigueur, et provoqua contre lui le décret de mise en accusation. En décembre 1795, il fut envoyé dans la Vendée pour y porter le décret d'amnistie aux chouans et aux vendéens, et il fit mettre en liberté les détenus, et particulièrement madame de Bonchamp, qui avoit été condamnée à mort, et pour laquelle il avoit obtenu un sursis au jugement qu'il fit expédier sur-le-champ à Nantes par voie extraordinaire, et qui arriva heureusement avant l'exécution. De retour au sein de la convention, il dénonça les opérations révolutionnaires des députés Hentz et Francastel. Etant passé au conseil des cinq-cents, il accusa le général Turreau d'avoir fait massacrer des femmes, des enfans, des vieillards dans les départemens de l'Ouest, et il demanda son renvoi devant les tribunaux, puisqu'il s'agissoit de crimes et non de mauvaises opérations militaires. Après la session, il fut nommé juge au tribunal civil d'Angers, et il continua les mêmes fonctions à la cour royale de cette ville, jusqu'à sa mort arrivée en 1815.

LOISEAU (Jean-Simon), jurisconsulte, né en Franche-comté, fit son cours de droit à Dijon, et après avoir été reçu docteur en l'université de cette ville, il vint à Paris, où il se fit connoître avantageusement par sa coopération à un journal de jurisprudence estimé, intitulé : *Jurisprudence du code civil*, in-8, qu'il entreprit avec M. Bavoux en 1804, et terminé avec le 19.e vol. en 1812. On a encore de lui : I. *Cause célèbre. Enfant égaré dans la Vendée*, 1809, 2 vol. in-8 ; II. *Dictionnaire des arrêts modernes*, 1809, 2 vol. 8 ; III. *Traité des enfans naturels, adultérins, incestueux et abandonnés*, 1811, in-8, avec un appendice qui a paru en 1819 ; IV. *de la Juridiction des maires de village*, 1813, in-12, 2.e édition, 1816 ; V. *Mémoire sur le duel*,

Digitized by Google

1819, in-8. Il avoit acheté un office d'avocat à la cour de cassation depuis 1807, et il mourut à Paris le 22 décembre 1822.

LOMBARD (C. P.), procureur au parlement de Paris. Il a fourni au commencement de la révolution un grand nombre d'articles à divers journaux; mais son beau-père ayant été condamné à mort en 1793, il cessa de s'occuper de politique et se retira aux Thermes près Paris, où il s'occupa presque exclusivement de l'éducation des abeilles, et mourut en 1824. Il a publié : I. *Manuel nécessaire aux villageois pour soigner les abeilles*, Paris 1800, in-8, 6.^e édition 1825, sous ce titre : *Manuel des propriétaires d'abeilles, contenant les instructions les plus récentes pour soigner ces insectes, n'avoir que de bonnes ruches et en tirer du profit*. Cet ouvrage a été traduit en italien, Florence 1812, in-8; II. *Etat de nos connoissances sur les abeilles au commencement du 9.^e siècle, avec l'indication des moyens en grand de multiplier les abeilles en France*, 1805, in-8; III. *Mémoire sur la difficulté de blanchir les cires en France*, 1805, in-8. Il a été aussi l'un des coopérateurs du *Cours d'agriculture*, publié par Sonnini.

LOMET (Antoine-François, baron de Foucaux), né à Château-Thierry le 6 novembre 1759, entra dans l'école des ponts-et-chaussées, et fut nommé, en 1782, ingénieur dans la généralité de Bordeaux. Pendant la révolution, il fut employé dans les armées, et il obtint plusieurs commandemens, notamment celui de Braunau sur l'Inn, où il s'occupa beaucoup de lithographie qui prenoit alors naissance en Allemagne, et il y fit plusieurs essais où il réussit complètement; mais la pierre qu'il avoit empreinte, les épreuves qu'il avoit tirées et les mémoires qu'il apporta à Paris ne furent point appréciés, et la lithographie resta négligée. Après 30 ans de service, il reçut sa retraite, et obtint, en 1814, la croix de Saint-Louis. Il est mort à Paris le 10 novembre 1826. Il a publié : I. *Mémoire sur les eaux minérales et sur les établissemens thermaux des Pyrénées*, 1795, in-8; II. l'*Invention d'un nouveau sextant*, 1799; III. *Théorie et pratique du nivellement et son application au calcul des terrasses*; IV. *Traité de la construction, de l'équipement et des manœuvres des machines de théâtre, faisant suite aux recueils de charpenterie de M. Krafft*, grand in-folio, texte en trois langues. Le dépôt de la guerre possède de lui en manuscrit un excellent *Traité du baraquement des troupes*. C'étoit un homme très-ingénieux et de grande ressource dans l'occasion. Pendant l'hiver de 1793, il campoit sur les bords de la Bidassoa, et l'armée, faute d'abri, se trouvoit exposée à beaucoup de souffrances et de maladies; il proposa de la loger toute entière, et en moins de 15 jours, par ses soins, 475 baraques s'élevèrent, et l'armée dut son salut à une célérité si merveilleuse.

LONGCHAMPS (Pierre DE), né à La Rochelle vers le milieu du 18.^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, ou prit du moins le titre d'abbé, car il ne paroît pas avoir exercé aucune fonction. Il cultivoit les lettres et il resta étranger aux affaires publiques pendant la révolution; il mourut à Paris le 22 avril 1812. Ses principaux ouvra-

Digitized by Google

ges sont : *Tableau historique des gens de lettres*, Paris 1767-1770, 6 vol. in-12. Ce n'est qu'un abrégé de l'*Histoire littéraire de la France*, par les bénédictins, quoiqu'il ne parle pas une seule fois de cet ouvrage ; II. une traduction des *Elégies de Properce avec des notes interprétatives du texte et de la mythologie de l'auteur*, 2.e édition, 1802. C'est le plus beau titre ou plutôt le seul titre littéraire de Longchamps, quoique dans plusieurs endroits il soit loin d'avoir rendu Properce ; III. *Elégies de Tibulle*, traduites en prose, 1776, in-8 ; IV. *Histoire impartiale des événemens militaires et politiques de la dernière guerre dans les quatre parties du monde*, 1785, 3 vol. in-12. Il a aussi travaillé à la *nouvelle Bibliothèque de campagne*.

LONGOBARDI (Nicolas), jésuite, né en Sicile en 1565. Il sollicita la faveur d'être envoyé dans les missions de l'Orient, et il s'embarqua, en 1596, pour la Chine, où il opéra de nombreuses conversions. Le P. Ricci le désigna pour lui succéder dans la charge importante de supérieur-général des missions, et il la remplit pendant 12 années avec beaucoup de zèle. Il reprit ensuite le cours de ses missions, qu'il continua jusqu'à sa mort arrivée à Pékin le 11 décembre 1655. Il avoit une connoissance très-étendue de la langue chinoise, et il la parloit et l'écrivoit avec une égale facilité. On a de lui : I. *Annuæ litteræ e sinis anni* 1598, Mayence 1601, in-8 ; II. *Prières journalières de la sainte loi*, en chinois, ouvrage très-répandu dans les missions de la Chine, et dont il se trouve plusieurs exemplaires à la bibliothèque du roi ; III. *De confucio ejusque doctrinâ tractatus*, qui fut traduit en françois en 1701, et dont Leibnitz donna une nouvelle édition avec quelques notes, dans ses *anciens Traités de divers auteurs sur les cérémonies de la Chine*, 17 5, 4 vol. in 8 ; IV. un *Traité de l'ame* et quelques autres livres de piété.

LOOS (Philippe), né à Bouxviller en Alsase en 1754, mort à Paris en 1819, a publié, en allemand : I. une *Histoire des plus anciens solitaires chrétiens dans les déserts de l'Orient*, Leipsick 1787, 2 vol in-8 ; II. *Encyclopédie pour les artistes*, Berlin 1794-98, 6 vol. in-8. Il a rédigé en françois les *Archives des découvertes et inventions nouvelles faites dans les sciences, les arts et les manufactures, tant en France que dans les pays étrangers*, 1808 et années suivantes, 11 vol. in-8, et le *Journal-général de la littérature étrangère*, 1801-1819, 19 vol. in-8. Il a encore fourni divers articles à l'*Encyclopédie économique et technologique*, recueil en langue allemande.

LORDELOT (Benigne), avocat, né le 12 octobre 1639 à Dijon, où il exerça sa profession pendant plusieurs années avec beaucoup de distinction ; ensuite il vint s'établir à Paris, où il avoit eu occasion de venir plaider une cause importante, et il fut chargé de différentes affaires qui lui firent beaucoup d'honneur ; mais il se fit remarquer plus encore par son éminente piété. Pendant les vacations, il s'occupoit à composer des ouvrages sur des sujets de morale, qu'il a publiés sous le voile de l'anonyme. Les principaux sont : *Devoirs de la vie domestique par un*

père de famille, 1706, in-12; *Pensées chrétiennes tirées des psaumes*, 1706, in-12 et 1708, in-16; *Lettres sur les devoirs d'un véritable religieux*, 1808, in-12; *Entretien du juste et du pécheur sur cette proposition :* Que l'homme souffre beaucoup plus de maux et de peines pour se damner que pour se sauver, 1709, in-12; *Lettre sur les désordres qui se commettent à Paris ; Lettres importantes pour arrêter les irrévérences qui se commettent dans les églises ; nouvelle traduction de l'Office de la Vierge, avec des explications et des réflexions*, 1711 et 1712, in-12.

LORENZANA (François-Antoine DE), cardinal, archevêque de Tolède, né à Léon le 22 septembre 1722, fut d'abord chanoine de cette ville, puis grand-vicaire, abbé de Saint-Vincent, évêque de Placencia, archevêque de Mexico, en Amérique; enfin, il fut appelé en 1772 au siége de Tolède, le plus riche de la catholicité, et il ne se servit de ses grands revenus que pour faire plus de bien. Pie VI l'éleva au cardinalat dans la promotion du 30 septembre 1789. Lorsque la révolution françoise amena en Espagne un grand nombre de prêtres obligés de quitter leur patrie, l'archevêque de Tolède les accueillit généreusement, et leur procura d'abondans secours. Charles IV l'envoya à Rome, en 1797, pour porter quelques consolations à Pie VI, et pour pourvoir à ses besoins; car, après l'avoir dépouillé, le directoire ne lui donnoit pas la plus légère indemnité. Il resta auprès de sa Sainteté, et la suivit même à Florence et à Parme; mais les François lui ayant refusé des passeports, il se vit obligé d'abandonner l'illustre captif qu'il ne devoit plus revoir. Il paroît qu'il resta en Italie, et il assista au conclave tenu à Venise en 1800. Il donna sa démission de l'archevêché de Tolède, et il alla se fixer à Rome, où il mourut le 17 avril 1804. On a de lui diverses *Lettres importantes*, imprimées à Mexico ; un nouveau recueil de *Lettres de Fernand-Cortès*, Mexico 1770, in-4. Il a donné à ses frais de belles éditions des ouvrages suivans : I. *Sanctorum latrum toletanorum quotquot extant opera*, avec des préfaces et des notes savantes, Madrid 3 vol. in-folio ; *Sancti Martini, legionensis presbyteri, et canonici regularis opera nunc primum in lucem édita*, Ségovie, 4 vol. in-folio ; III. *Œuvres de saint Isidore de Séville*, revues sur les manuscrits du Vatican, et imprimées à Rome ; IV. *Missale gothicus secundum regulam B. Isidori, in usum Mozarabum*, Rome 1804, in-folio.

LORENZI (l'abbé Barthélemi), improvisateur italien, né à Vérone, où il est mort le 11 février 1822, à 90 ans. Il a publié : I. un poëme en 4 chants sur la culture des montagnes, intitulé : *Della coltivazione de' monti*, 3.ᵉ édition corrigée et augmentée de notes, Vérone 1811, in-4 ; II. *il Pastore* ou *le Berger*, autre poëme qu'il donna à l'âge de 88 ans.

LORGES (Jean-Laurent DE DURFORT-CIVRAC, duc DE), lieutenant-général et gouverneur du château de Rambouillet, naquit en 1745 à Lamotte-Montravel, et embrassa de bonne heure la carrière des armes. Il fut successivement mousquetaire, lieutenant dans les grenadiers de France, capitaine dans

Digitized by Google

dans le régiment Champagne, colonel dans Royal-Piémont, et enfin maréchal-de-camp en 1788. En 1791 il quitta le territoire de France avec ses deux fils, et il réunit, à Limbourg, un corps composé de beaucoup d'officiers de cavalerie et de gentilshommes. Les princes joignirent à ce corps les officiers de Colonel-Général, cavalerie, escortant la Cornette-Blanche, sauvée par le lieutenant colonel de ce corps, et lui ordonnèrent de conserver ce premier étendard de la cavalerie, l'autorisant, s'il pouvoit pénétrer en France, à l'arborer quand il le jugeroit nécessaire à leur service. Le duc de Lorges s'est toujours tenu à portée des princes pour pouvoir les suivre dans les expéditions projetées. En 1794, il passa en Angleterre pour demander à être employé: on lui avoit promis un corps de cavalerie pour appuyer l'insurrection des Lyonnois; mais cette promesse n'eût pas d'effet. S. A. R. Monsieur voulut aussi l'envoyer en Guyenne pour commander les royalistes, et il l'avoit nommé gouverneur de cette province; mais le débarquement n'eut pas lieu, et il ne put diriger que de loin les soulèvemens de cette contrée. Il ne rentra en France qu'avec la famille royale en 1814. Alors il remit au roi la cornette blanche qui lui avoit été confiée en 1791. Il fut nommé pair de France et lieutenant-général. Le 20 mars 1815, après le départ du roi, il se rendit à Bordeaux auprès de Madame, qui l'envoya en Angleterre réclamer des secours auprès du prince régent; mais les événemens furent si rapides, qu'elle même se vit obligée de quitter la ville peu de jours après. Le duc de Lorges rentra avec le roi, et fut nommé gouverneur du château de Rambouillet. Il est mort dans ce bourg le 4 octobre 1826. Le chevalier Delandine-de-Saint-Esprit lui a consacré une *Notice nécrologique* dans le *Moniteur* du 19 octobre.

LOUIS XVIII, roi de France, naquit à Versailles le 17 novembre 1755, et reçut, avec les prénoms de *Louis-Stanislas-Xavier*, le titre de *Comte de Provence*. Il fut le quatrième fils de Louis *Dauphin*, fils de Louis XV, et de Marie-Josephe de Saxe, dignes l'un de l'autre par leurs hautes vertus et par leur piété. Il eut pour frère aîné le duc de Berri, depuis Louis XVI, et pour cadet le comte d'Artois, depuis *Monsieur*, et aujourd'hui Charles X. Ses deux autres frères, le duc de Bourgogne et le duc d'Aquitaine, furent enlevés aux grandeurs: le premier à l'âge de 10 ans, le second dans la première enfance. Madame Elisabeth, l'une de ses sœurs, martyre comme Louis XVI, fut une princesse accomplie; Marie-Clotilde, son autre sœur, mariée à Charles-Emmanuel-Ferdinand, roi de Sardaigne, et morte en 1802, s'est distinguée par son éminente piété, et a été mise au nombre des bienheureuses sous le pontificat de Pie VII le 10 avril 1808. *Voyez* Marie. Le Dauphin présida lui-même à l'éducation de ses fils, et il ne déguisoit pas sa prédilection pour le comte de Provence, qui l'étonnoit par sa promptitude à saisir les leçons de ses maîtres. Louis-Stanislas n'avoit que 10 ans lorsqu'il perdit son père. On lui donna, ainsi qu'à ses frères, pour gouverneur le duc de La Vauguyon, et pour précepteur M. de

Digitized by Google

Coëtlosquet, évêque de Limoges. La Dauphine, après avoir donné les premiers momens à la douleur, voulut continuer de suivre l'éducation de ses enfans. Elle leur recommandoit l'éloignement pour les flatteurs, l'amour des peuples, et surtout la compassion pour les malheureux, qualité distinctive et héréditaire dans la famille des Bourbons; mais une maladie douloureuse l'enleva bientôt à ses fils chéris. Elle les recommanda à Mesdames Adélaïde et Victoire de France. Le comte de Provence continua ses études avec la même application, et lorsque l'âge l'eût affranchi de la surveillance de ses gouverneurs, il ne s'en livra pas moins au travail le plus assidu; il protégea les sciences et les lettres, et fit entrer dans l'organisation de sa maison des académiciens, des savans et des artistes. Il voulut même participer à diverses productions littéraires de cette époque. Le 14 mai 1771, il épousa Josephine de Savoie, fille de Victor-Emmanuel III, roi de Sardaigne, et le 10 mai 1774, la couronne de France ayant passé sur la tête du duc de Berri, par la mort de Louis XV, il prit le titre de *Monsieur*, assigné au frère aîné du roi. Le parlement avoit été exilé par Louis XV, il s'opposa de toutes ses forces à son rappel provoqué par le comte de Maurepas, principal ministre de Louis XVI, et il présenta même à ce sujet un mémoire énergique, où l'on trouve ces phrases remarquables: « Cette » magistrature avoit élevé dans » l'état une autorité rivale de celle » des rois, pour établir un *monstrueux équilibre*, dont l'effet » étoit d'enchaîner l'administration, et de jeter le royaume » dans l'anarchie. Que restera-t-» il d'autorité au roi, si les magistrats, liés par une association générale, forment de nouveau un corps qui puisse opposer une résistance combinée..... » Le roi sera-t-il atteint et convaincu d'avoir foulé, vexé, » exilé, dépouillé ses plus fidèles » magistrats? Quel exemple pour » les successeurs du roi..... On me » dira que les magistrats en exil » ne rentreront que sous les conditions les plus gênantes; mais » quelle caution offriront-ils au roi » de leur fidélité à les remplir? » ils entreront doux comme des » agneaux; arrivés en place, ils » seront des lions. Ils prétexteront les intérêts de l'état, du » peuple et du seigneur roi; en désobéissant, ils déclareront ne » pas désobéir; la populace viendra à leur secours, et l'autorité » royale succombera un jour, accablée du poids de leur résistance. Tel sera le résultat du » sacrifice de la magistrature soumise à la magistrature exilée et » rebelle. » A ce langage prophétique, Monsieur ajouta ces paroles dans un entretien qu'il eut avec le roi, son frère: « Le parlement actuel a remis sur la tête du feu » roi, notre grand-père, la couronne que l'ancien parlement lui » avoit en quelque sorte ravie, et » le chancelier Maupeou que vous » venez d'exiler, lui avoit fait gagner le procès que les rois vos » aïeux soutenoient contre les parlemens depuis deux siècles. Le » procès étoit jugé; et vous, mon » frère, vous cassez le jugement » pour recommencer la procédure. » Louis XVI sentit la justesse des raisons de son frère, mais voulant, avant tout, se faire aimer de

Digitized by Google

son peuple, et le comte de Maurepas ne cessant de lui répéter que ce seroit combler le vœu de la nation que de rappeler les parlemens, il s'y décida. Un biographe moderne, porté à fronder les actions de nos princes, attribue la manifestation de l'opinion de Monsieur en cette circonstance au désir de contrarier le comte de Maurepas, comme il s'appliqua dans la suite, dit-il, à combattre les plans de Necker, de Calonne et de Brienne, pour élever son crédit au-dessus des lumières et de l'influence de ces hommes d'état, et pour faire preuve de capacité et d'indépendance, en ne suivant jamais la politique de la cour. Cependant l'auteur d'une vie estimée de Louis XVIII, dit qu'il n'entroit point au conseil, qu'il n'étoit pas consulté sur le choix des ministres, qu'il ne déterminoit aucune opération, qu'il partageoit son temps entre ses devoirs de prince et d'époux, entre la retraite et l'étude, et que, désigné l'héritier nécessaire de la couronne (la reine n'ayant encore donné aucun signe de fécondité), il s'accoutumoit à la réserve dans ses propos et dans ses démarches. Le même historien, après avoir rapporté un voyage qu'il fit en 1777, avec le comte d'Artois, dans l'intérieur du royaume, et où il reçut partout des témoignages d'amour et de respect, dit qu'à son retour il acheta le beau château de Brunoy, où il donna des fêtes à-la-fois ingénieuses et magnifiques, et qu'il y menoit habituellement une vie sédentaire au sein des sciences et des lettres, ne regardant plus Versailles que comme le théâtre de la représentation royale, et ne s'y réunissant qu'un jour ou deux de la semaine; mais qu'il ne cessa d'y montrer une grande réserve jusqu'au moment où Louis XVI appela les notables de son royaume pour aviser au moyen de rétablir les finances. L'assemblée se divisa en sept bureaux, et Monsieur, présida le premier, qui fut appelé le *comité des sages*. Il ne manqua pas un seul jour de se rendre à son poste; aussi Louis XVI voyant un jour le duc de Biron qui alloit passer une revue, se mit à dire: « Il aime la » parade comme mon frère les » bureaux. » Il s'y occupoit, ce qui est assez étonnant d'après son opinion relativement aux parlemens, à discuter les matières les plus sérieuses de l'administration, à les éclaircir, à défendre les intérêts et la cause du peuple. Il espéroit, dit encore l'auteur de sa vie, en faisant quelques concessions aux novateurs, les ramener par une pente imperceptible dans la bonne voie, et tempérer l'exagération de leurs opinions et de leurs principes. Cependant, tout en avouant le besoin de certaines réformes, il redoutoit les innovations imprudentes. Un membre de son bureau, imbu de principes révolutionnaires, ayant, en sa présence, cité avec emphase ce vers de la tragédie de Straffort, par le comte de Lally-Tolendal:

La couronne a ses droits, mais le peuple
a les siens.

il répondit, sur-le-champ, par cet autre vers de la même pièce:

Renverser un état n'est pas le réformer.

Cette assemblée n'ayant eu aucun heureux résultat, le roi tint à Versailles un lit de justice, le 6 août 1787, dans lequel il fit enregistrer les édits du timbre et de l'impôt territorial. Le parlement protesta et fut exilé à Troyes. Monsieur et

Digitized by Google

le comte d'Artois furent chargés d'aller faire enregistrer ces édits, l'un à la chambre des comptes, l'autre à la cour des aides; et quoique la mission des deux princes fut la même, le comte d'Artois fut accablé d'outrages, tandis que Monsieur fut salué par mille acclamations. On lui offrit des bouquets; on jeta des fleurs sur son passage. Cette espèce d'ovation lui fournit l'occasion d'accroître l'enthousiasme dont il étoit l'objet. Sa voiture pouvant à peine se faire jour à travers la multitude qui l'entouroit, ce prince mit la tête à la portière, et cria à son cocher qui vouloit hâter le pas: « Prenez garde de blesser per» sonne. » Attention qui redoubla les transports, et fit l'objet de tous les entretiens du jour. Les dames de la Halle, se prévalant d'un ancien usage, vinrent haranguer Monsieur et l'embrassèrent à plusieurs reprises. Ce prince se crut alors obligé de se rapprocher des parlemens qu'il avoit si maltraités dans son mémoire, et le biographe que nous avons cité, dit que ce fut d'après son conseil, et malgré les instances de la reine, que le roi se décida à réunir les notables à Paris. Le vœu pour la double représentation du tiers-états partit ensuite de ses bureaux. Il parut aussi approuver le rappel de Necker dont il avoit autrefois blâmé les innovations, et il lui dit avec aménité: « Le vœu de la nation » vous rappelle ici, et je vous y » vois avec le plus grand plaisir. » En 1781, j'avois quelques pré» ventions contre vous, sans ja» mais cesser de vous estimer, vos » ouvrages m'ont réconcilié avec » le ministre des finances. A trente » ans passés, on pense, on juge » différemment qu'à 25 ans. » Le premier acte d'autorité du nouveau ministre fut de rappeler les parlemens exilés, et de faire révoquer les lois promulguées récemment par le souverain. Cet abus de pouvoir prouve combien l'autorité royale étoit déjà méconnue. Bientôt les états-généraux sont convoqués, et le tiers-état obtint la double représentation, qui fut sans contredit la cause la plus directe et la plus puissante de la révolution. Ce fut alors que le comte d'Artois, les princes de la maison de Condé et le prince de Conti signèrent cette protestation célèbre, qui présageoit la subversion de la monarchie; Monsieur, conformément aux intentions du roi, s'abstint de la signer. Appelé peu après au conseil, il vota pour la déclaration royale du 23 juin, qui, avec plus de fermeté de la part du roi et sans la perfidie de Necker, eût pu encore sauver la monarchie; enfin après l'insurrection du 14 juillet, tous les princes et plusieurs grands seigneurs, effrayés de la marche des événemens, quittèrent la France, et Monsieur voulut rester auprès du roi pour partager ses dangers et ses peines. Il ne cessa, depuis cette fatale époque, d'aider le roi et la reine à supporter le choc des événemens cruels qui se succédoient avec rapidité. Lui-même, quoiqu'il évitât tout ce qui pouvoit exciter l'ombrage et qu'il vécut dans une prudente retraite, fut bientôt en butte aux soupçons des révolutionnaires, dont les chefs étoient maîtres de Paris, de la personne du roi et de la force publique. Dans cet état de choses, il n'étoit pas étonnant que les amis de l'ordre et de la royauté fissent des

Digitized by Google

plans pour délivrer le monarque et sauver la monarchie. Les uns prétendoient qu'en faisant périr Necker, La Fayette et Bailly, on arrêteroit les progrès de la révolution ; d'autres, plus modérés encore, ne vouloient qu'enlever le roi et le conduire à Péronne. Le marquis de Favras, dénoncé comme un des principaux agens des royalistes, fut arrêté au mois de novembre, et comme il avoit fait partie de la maison de Monsieur, on prétendit que ce prince étoit à la tête du complot. La fermentation devenoit inquiétante ; pour conjurer l'orage, il se rendit en personne à l'assemblée des représentans de la commune, réunis à l'Hôtel-de-Ville, pour se justifier devant ses concitoyens ; et, par un discours plein de candeur et de noblesse, il dissipa tous les doutes, et fut reconduit à son carrosse, au milieu des applaudissemens d'un peuple immense, par une partie des membres de la commune. Lorsque mesdames Adélaïde et Victoire de France quittèrent Paris, le bruit se répandit que Monsieur devoit les suivre de près. Une députation tumultueuse, composée particulièrement de femmes, se rendit au Luxembourg où il habitoit, pour lui demander s'il étoit vrai qu'il qu'il pensoit a quitter la France ; le prince répondit qu'il ne se sépareroit jamais du roi ; — mais reprit l'une d'elles : « Si le » roi nous quittoit, vous nous res- » teriez, n'est-ce pas? » La question étoit embarrassante. Monsieur, se rappelant un trait du cardinal de Retz, la regarda fixement, et lui dit, en souriant et haussant les épaules : « Pour une femme d'es- » prit, vous me faites là une ques- » tion bien bête. » Toutes éclatèrent de rire, quelques-unes l'embrassent, et la foule évacue les appartemens. Cependant le roi et la reine, qui éprouvoient chaque jour de nouveaux outrages, se décidèrent à partir secrètement dans la nuit du 20 au 21 juin 1791. Une heure après le départ du monarque, Monsieur effectua le sien par une autre route, sous le nom de comte de Lille, seul avec le comte d'Avaray, et il arriva heureusement à Mons, après avoir évité tous les dangers. Lorsqu'il franchissoit la frontière, Louis XVI fut arrêté à Varennes et ramené prisonnier à Paris. Ayant appris cette fatale nouvelle en se rendant à Luxembourg, il en fut si affligé qu'il vouloit rentrer en France pour reprendre ses fers ; cependant le comte d'Avaray parvint à l'en dissuader, et il se rendit à Bruxelles où il trouva le comte d'Artois qui y étoit accouru, et qui montra le plus touchant empressement à le consoler et à le servir. Les deux princes se rendirent à Coblentz, qui étoit devenu le quartier-général de l'émigration, et trouvèrent, dans l'électeur de Trèves, leur oncle, tous les soins et tout l'appui que l'on doit à l'infortune. C'est alors que Monsieur écrivit à Louis XVI le billet suivant, souscrit par le comte d'Artois. « Je vous ai écrit, mais » c'étoit par la poste, et je n'ai » rien pu dire. Nous sommes ici » deux qui n'en font qu'un ; mêmes » sentimens, mêmes principes, » même ardeur pour vous servir. » Nous gardons le silence, mais » c'est qu'en le rompant trop tôt, » nous vous commettrions ; nous » parlerons dès que nous serons » sûrs de l'appui général, et ce » moment est proche. Si l'on nous

» parle de ces gens-là, nous n'é» couterons rien, si c'est de la » vôtre, nous écouterons : mais » nous irons droit notre chemin : » ainsi si l'on veut que vous nous » fassiez dire quelque chose, ne » vous gênez pas. Soyez tranquille » sur votre sûreté : nous n'existons » que pour vous servir ; nous y » travaillons avec ardeur et tout » va bien. Nos ennemis même ont » trop d'intérêt à votre conserva» tion pour commettre un crime » inutile, et qui achèveroit de les » perdre. Adieu. » Cette lettre parvint à Louis XVI par une voie sûre. Les princes travailloient en effet à le délivrer, et ils parvinrent à faire signer à l'empereur et au roi de Prusse cette convention célèbre datée de Pilnitz, dans laquelle ils signaloient à toutes les cours de l'Europe la cause de Louis XVI comme étant commune à tous les rois. Pleins de confiance en cette déclaration, Monsieur et le comte d'Artois firent publier, par la voie des journaux, un manifeste, par lequel ils annonçoient l'engagement mutuel pris par l'empereur et le roi de Prusse d'employer toutes leurs forces pour rétablir Louis XVI dans la plénitude de son autorité ; ils engageoient fortement ce prince à refuser son adhésion à l'acte constitutionnel qui lui étoit présenté, ne voyant dans les principes qui en formoient la base, que le renversement de la religion et de la monarchie, et ils protestoient d'avance contre toute acceptation qu'il pourroit en faire. Ce manifeste causa en France la sensation la plus vive ; mais il étoit trop tard, le roi avoit accepté purement et simplement la constitution. La cour de Vienne pensa alors que tout alloit se terminer par quelques concessions. La convention de Pilnitz n'eut aucune suite. Les princes cependant, qui étoient convaincus que la guerre pouvoit seule arrêter le torrent qui menaçoit de tout engloutir, ne négligèrent aucun moyen pour décider les souverains de l'Europe à former une coalition, et ils organisèrent eux-mêmes une armée à Coblentz, composée en partie de la noblesse françoise, à la tête de laquelle se trouvoient trois générations de Condé. Alors l'assemblée législative somma Monsieur de rentrer sous deux mois dans le royaume, faute de quoi il étoit déchu de son droit éventuel à la régence. Ce décret étoit daté du 31 octobre 1791, et le 1.er janvier 1792, un nouveau décret le frappa d'accusation, ainsi que le comte d'Artois et le prince de Condé. Les frères du roi jugeoient toujours à propos de faire la guerre ; mais ils sentoient qu'il falloit la combiner sagement, et ce ne fut que le 8 août qu'ils signèrent, conjointement avec les autres princes émigrés, un manifeste où se trouvoient exposés les motifs de la coalition qui alloit pénétrer sur le territoire françois. Monsieur déclara ensuite personnellement, à la tête de la noblesse qu'il commandoit, que son intention étoit de pardonner les erreurs de ses compatriotes. Le 29 du même mois, l'armée royale pénétra sur le territoire françois, à la suite des Prussiens, et vouloit marcher de suite sur Paris, pour ne pas donner aux factieux le temps de se reconnoître ; mais le duc de Brunswick, qui s'étoit toujours opposé à une irruption, après des marches et contremarches et des enga-

Digitized by Google

gemens sans résultat, prit le parti de la retraite, malgré les instances des princes, qui furent obligés de licencier leur armée faute d'argent, et de se retirer à Hamm, petite ville de la Westphalie. Là, ils apprirent l'horrible attentat du 21 janvier 1793, qui couvrit à jamais la France de deuil. Le 28 Monsieur publia une déclaration à l'effet de reconnoître roi le Dauphin, alors détenu dans la prison du Temple, et il annonça qu'il alloit agir en vertu du droit de sa naissance comme régent. En même temps il donna au comte d'Artois, le titre de lieutenant-général du royaume. Catherine II fut la seule des têtes couronnées qui le reconnut en sa nouvelle qualité. Cette circonstance détermina le comte d'Artois à partir pour St-Pétersbourg, avec une mission de son frère. L'impératrice le reçut avec beaucoup de distinction, et lui promit une armée auxiliaire de 20,000 Russes. Depuis l'assassinat du roi, la guerre avoit pris un aspect tout différent: l'Angleterre et l'Espagne s'étoient hautement déclarées contre les régicides; l'Autriche avoit reconquis la Belgique; une armée prussienne se réunissoit vers Mayence et l'Alsace; une guerre royale venoit d'éclater dans la Vendée; Lyon et Toulon étoient en pleine insurrection; Marseille s'armoit aussi contre la convention et l'armée de Condé réorganisée, rivalisoit de discipline et de valeur avec les meilleures troupes d'Allemagne. Tout sembloit indiquer que la France devoit succomber promptement. Toulon venoit de reconnoître Louis XVII, et les habitans avoient écrit à Monsieur, pour l'engager à venir dans leur ville se constituer régent. Ce prince s'étoit mis en marche; il avoit traversé l'Allemagne méridionale, et se dirigeoit sur l'Italie pour s'embarquer pour Toulon; mais les mêmes lenteurs qui avoient fait échouer la première campagne venoient de se renouveler dans la seconde; la Vendée n'avoit pas été secourue à temps; Lyon venoit d'être abandonné à lui-même, et Toulon avoit été évacué par les Anglois; Monsieur se vit donc obligé de rester à Turin, qu'il fut bientôt obligé de quitter. Il alla s'établir à Verone, où il passa les années 1794 et 1795, pendant lesquelles il entretint des liaisons en France. Lorsqu'il apprit la mort de Louis XVII, arrivée le 8 juin 1795, il prit le titre de Louis XVIII, et fit notifier son avénement à toutes les cours. Les progrès des armées françoises l'obligèrent de quitter l'Italie. Il se rendit à l'armée du prince de Condé, où son intention étoit de rester au milieu des braves qui combattoient pour sa cause; mais Moreau ayant passé le Rhin, et les troupes autrichiennes ayant battu en retraite, il quitta l'armée, et traversa la Souabe. A Dillingen, un assassin lui tira la nuit, lorsqu'il prenoit l'air sur son balcon, un coup de carabine qui l'atteignit au haut de la tête, et fit couler le sang. Le comte d'Avaray accourut au bruit et s'écria: « Ah! mon maître, si le » misérable eut frappé une demi- » ligne plus bas? » — Eh bien, mon ami, reprend froidement Louis XVIII, le roi de France se nommeroit Charles X. Ce prince, dont la cause paroissoit désespérée, ne savoit plus où trouver un asile: on craignoit de le recevoir. Cependant le duc de Brunswick lui offrit pour résidence la petite

ville de Blanckenbourg, dans le cercle de basse-Saxe, et il l'accepta. L'abbé Edgeworth, confesseur de Louis XVI, et le fidèle Cléry vinrent l'y joindre et lui procurèrent quelque adoucissement à ses peines; mais il y perdit le baron de Flashlanden, son ministre et son ami. Il se vit encore en butte à la fureur de ses ennemis : une association avoit été formée à Hambourg pour l'assassiner, et ceux qui l'entouroient étoient obligés de redoubler de précautions qui fatiguoient sa bonté. De fidèles sujets continuoient cependant à servir sa cause en France, mais avec plus d'ardeur que de succès. Plusieurs furent arrêtés par ordre du directoire; et le 18 fructidor, en replaçant la France sous un sceptre de fer, parut lui enlever toute espérance : la Providence pourtant lui ménageoit une ressource et des consolations. Paul I.er, ayant succédé à Catherine II, l'invita à venir dans ses états, et lui offrit pour résidence l'ancien château des ducs de Courlande, à Mittau, avec une pension considérable. Sa position ne lui permettoit pas de refuser de telles offres; il partit de Blanckenbourg le 11 février 1798, et il arriva à Mittau le 23 mars. Paul voulut que cent des anciens gardes du corps fissent le service auprès de sa personne, et il commença à retrouver une ombre des splendeurs de Versailles. Le cardinal de Montmorency fut chargé de remplir les fonctions de grand-aumônier de France; les ducs de Vilquier, de Guiche, de Fleury, les comtes d'Avaray, de Cossé, de Saint-Priest, le marquis de Nesle et un petit nombre d'autres gentilshommes furent ses courtisans. Son épouse, dont il étoit séparé depuis huit ans, vint le rejoindre, et le mariage du duc d'Angoulême fut célébré avec la fille unique de Louis XVI, le 10 juin 1799. « Si » la couronne de France étoit de » roses, dit le roi aux deux époux » en les unissant, je vous la don» nerois; elle est d'épines, je la » garde. » Ce prince reçut dans sa retraite la visite du maréchal Suwarow et du général Dumouriez. Après la mort de Pie VI, les cardinaux, assemblés à Venise pour élire son successeur, lui écrivirent selon l'usage, et lui annoncèrent la perte que l'église venoit de faire, et la prochaine tenue du conclave : sa majesté leur répondit le 24 novembre 1799. Peu après, Pie VII annonça son élection au roi, qui nomma le cardinal Maury son ambassadeur auprès du nouveau pontife. En 1800, le duc d'Angoulême quitta Mittau pour se rendre à l'armée de Condé où étoit déjà son frère. Un monarque exilé si loin sembloit n'avoir rien à redouter du sort; de nouvelles épreuves étoient cependant réservées à Louis. Paul I.er, très-versatile dans sa politique, venant de rompre avec la coalition pour former une étroite alliance avec Buonaparte qui s'étoit fait nommer premier consul, lui fit signifier, le 21 janvier 1801, de sortir de ses états dans les 24 heures. Ainsi, ce malheureux prince se vit obligé de se mettre en route au milieu d'un froid glacial, sous un des plus rudes climats de l'Europe, sans savoir où il pourroit fixer sa résidence, la politique craintive des souverains du nord le repoussant de toutes parts. Enfin, Frédéric-Guillaume, roi de Prusse lui permit de s'établir à Varsovie; mais peu après

il fit arrêter à Bareuth, à la demande du gouvernement de France, quelques-uns des agens de sa maison. Paul I.er ayant été assassiné dans la nuit du 23 au 24 août 1801, son fils Alexandre, qui lui avoit succédé, rétablit la pension du roi, et la porta même à 600,000 roubles. Ce prince, qui avoit repris le nom de comte de Lille, passoit l'été à Lajinka, maison de plaisance des anciens souverains de Pologne à un quart de lieue de Varsovie, et vivoit dans la retraite avec sa famille et quelques seigneurs attachés à sa cause. En 1803, le général prussien Keller lui fit au nom de Buonaparte, la proposition d'abdiquer ses droits à la couronne de France, en lui promettant les plus brillantes indemnités, et même, dit-on, le trône de Pologne. Le surlendemain, 28 février, le comte de Lille adressa à l'envoyé prussien la réponse suivante : « Je ne confonds » pas Buonaparte avec ceux qui » l'ont précédé ; j'estime sa va» leur, ses talens militaires ; je lui » sais gré de plusieurs actes d'ad» ministration, car le bien qu'on » fera à mon peuple me sera tou» jours cher ; mais il se trompe » s'il croit m'engager à transiger » sur mes droits : loin de là, » il les établiroit lui-même, s'ils » pouvoient être litigieux par la » démarche qu'il fait en ce mo» ment. J'ignore quels sont les » desseins de Dieu sur ma race » et sur moi ; mais je connois les » obligations qu'il m'a imposées » par le rang où il lui a plu de » me faire naître. Chrétien, je » remplirai ces obligations jus» qu'à mon dernier soupir ; fils » de saint Louis, je saurai, à son » exemple me respecter jusque » dans les fers ; successeur de » François I.er, je veux du moins » pouvoir dire comme lui : *Tout » est perdu, fors l'honneur.* » Le duc d'Angoulême écrivit au bas de cette noble déclaration : « Avec la » permission du roi, mon oncle, » j'adhère de cœur et d'ame au » contenu de cette lettre. » Le 19 mars suivant, l'envoyé prussien revint, et proposa à Louis XVIII de faire quelques changemens à cette lettre, en alléguant qu'elle pourroit irriter Buonaparte et le porter à user de son influence pour faire supprimer les subsides qui lui étoient destinés. « Je ne » crains pas la pauvreté, répliqua » le roi ; s'il le falloit, je mange» rois du pain noir avec ma fa» mille et mes fidèles serviteurs ; » mais ne vous y trompez pas, je » n'en serai jamais réduit là ; j'ai » une autre ressource dont je ne » crois pas devoir user tant que » j'ai des amis puissans, c'est de » faire connoître mon état en » France, et de tendre la main, » non au gouvernement usurpa» teur, cela jamais, mais à mes » fidèles sujets ; et croyez moi, je » serois bientôt plus riche que je ne » le suis. » L'envoyé, pour dernier moyen, essaya de lui insinuer qu'on pourroit le priver d'un asile dans les états soumis à l'influence du conquérant. A ces mots il répondit : « Je plaindrai le souverain, qui » se croira forcé de prendre un » parti de ce genre, et je m'en » irai. » Louis XVIII informa Monsieur, alors en Angleterre de ce qui venoit de se passer et lui manda d'en donner connoissance aux princes de son sang qui se trouvoient dans la Grande-Bretagne. Tous s'empressèrent d'appuyer la lettre du roi par un

Digitized by Google

acte d'adhésion daté de Vansled-House le 23 avril. Buonaparte s'en vengea par l'enlèvement et la mort du duc d'Enghien, qui avoit aussi adhéré à la déclaration du roi. Un sénatus-consulte organique du 18 mai 1804, ayant déféré à Buonaparte le titre d'empereur des François, Louis XVIII adressa de Varsovie, à tous les souverains, une protestation contre l'envahissement de son trône. Après avoir rempli les devoirs que lui imposoit son titre de roi, il voulut aussi remplir ceux que lui prescrivoit l'honneur. Charles IV, roi d'Espagne, ayant eu la lâcheté d'envoyer, à l'usurpateur du trône de la branche aînée de sa maison, l'ordre de la Toison-d'Or, il lui adressa la lettre suivante : « C'est » avec regret que je vous renvoie » les *insignia* de l'ordre de la Toison-d'Or, que sa majesté, votre » père, de glorieuse mémoire, » m'avoit confiées. Il ne peut rien » y avoir de commun entre le » grand criminel que l'audace et » la fortune ont placé sur mon trône, qu'il a eu la barbarie de » teindre du sang pur d'un Bourbon, le duc d'Enghien. La religion peut m'engager de pardonner à un assassin; mais le tyran » de mon peuple doit toujours être » mon ennemi. Dans le siècle présent, il est plus glorieux de mériter un sceptre que de le porter. La Providence, par des motifs incompréhensibles, peut me » condamner à finir mes jours en » exil; mais ni la postérité ni mes » contemporains ne pourront dire » que, dans le temps de l'adversité, je me suis montré indigne » d'occuper, jusqu'au dernier soupir, le trône de mes ancêtres. » Une conduite si ferme et si vigoureuse attira sur sa personne et sa famille de nouveaux dangers. Le projet fut formé de se défaire à-la-fois du roi, de la reine, du duc d'Angoulême et de Madame royale. On avoit adopté le poison comme moyen plus facile, et une somme considérable avoit été offerte à un François obéré de dettes pour exécuter ce crime. Celui-ci eut l'air de prêter l'oreille à cette ouverture; mais sa conscience se soulevant contre un si exécrable attentat, il courut tout révéler, et l'affaire fut évoquée devant les tribunaux. La sensation que fit à Londres la nouvelle de ce complot fut prodigieuse ; personne ne douta que l'usurpateur, assassin du duc d'Enghien, n'en fut le véritable mobile. Louis XVII, qui avoit appris qu'un agent de Paris avoit été envoyé à Varsovie pour épier ses démarches et pour lui dresser des embûches, méditoit un voyage à Grodno en Lithuanie, où son auguste frère devoit se rendre, afin de s'aboucher pour conférer sur un nouvel acte qu'il vouloit opposer à l'usurpation de Buonaparte. Le roi effectua son départ à cette époque, et fut reçu, le 23 août dans les états d'Alexandre, avec les honneurs et les égards dûs à sa naissance et à ses longues infortunes. Après avoir attendu vainement trois semaines sans voir arriver le comte d'Artois, il indiqua la petite ville de Calmar en Suède, comme point de réunion. Les deux frères s'y rencontrèrent, et leur entrevue fut des plus touchantes : ils passèrent ensemble 17 jours. L'usurpateur qui ne voyoit pas cette réunion d'un œil indifférent, envoya ses espions de Cologne à Gottembourg, sous le nom d'agens com-

merciaux, pour en découvrir le but politique et l'en informer; mais la loyauté suédoise déjoua toutes les menées des agens de Buonaparte. Il paroît que celui-ci ne perdoit pas de vue celui dont il redoutoit les droits; car Louis XVIII reçut de Berlin l'avis que le roi de Prusse lui interdisoit son retour à Varsovie où il comptoit retourner, puisqu'il y avoit laissé sa famille. Ce malheureux prince fut donc encore obligé de solliciter un asile dans l'empire de Russie, et il l'obtint à Mittau. Dès qu'il y fut établi, il fit répandre sur le continent sa déclaration royale, en date du 2 décembre, dont il avoit adopté les bases de concert avec Monsieur; la police de Buonaparte déploya tous ses moyens pour en empêcher l'introduction et la circulation en France. Poursuivi d'abord par des assassins, ensuite par des empoisonneurs, Louis le fut encore par des incendiaires qui mirent, à deux reprises différentes, le feu au château de Mittau, qu'il habitoit. Toutes ces trames contre la vie du roi légitime de France, coïncidoient avec les indices d'une nouvelle et prochaine coalition, dont l'usurpateur ne laissoit pas d'être alarmé. Enfin, ce dernier ayant triomphé de cette ligue, et la Russie ayant fait sa paix avec la France, il se vit obligé d'abandonner le continent et de chercher un refuge en Angleterre, où il arriva vers le mois d'octobre 1807. Le gouvernement anglois lui assura une pension digne de son rang. Il résida pendant quelque temps à Gosfield, puis à Wanstead et enfin à Hartwel, château dans le comté de Buckingham. Il y passa les dernières années de son exil avec M. le duc d'Angoulême et Madame, qui résidoient habituellement auprès de lui; Monsieur, qui faisoit son séjour ordinaire à Londres, venoit le voir fréquemment. Il eut le chagrin de perdre successivement plusieurs personnes qui lui étoient chères: la reine, son épouse, mourut le 10 novembre 1810, et son corps fut porté en Sardaigne; le comte, depuis duc d'Avaray, qui possédoit toute la confiance de son maître, mourut loin de lui, le 3 juin 1810, à Madère, où il étoit allé respirer un air plus doux; enfin, le 10 avril 1813, il perdit M. Asseline, évêque de Boulogne, son confesseur, qui avoit remplacé l'abbé Edgeworth, mort en donnant des soins aux prisonniers françois conduits à Mittau. Louis XVIII aimoit la retraite, cependant il en sortit le 14 juin 1811, pour assister à la fête qui fut donnée par le prince régent le jour de l'anniversaire de la naissance de Georges III, et il y reçut les honneurs du rang suprême. Plus tard, il refusa de se rendre à une fête brillante, célébrée à l'occasion de la destruction de l'armée de Buonaparte, en disant : « J'ignore si » ce désastre est un des moyens » que la Providence, dont les vues » sont impénétrables, veut employer pour rétablir l'autorité » légitime en France; mais jamais » ni moi, ni aucun prince de ma » famille, ne pourrons nous réjouir d'un événement qui a fait » périr deux cent mille françois. » Profondément affecté du récit de cette journée désastreuse, il écrivit à l'empereur de Russie la lettre suivante: « Le sort des armes a » fait tomber dans les mains de » votre majesté plus de 150,000 » prisonniers; ils sont pour la plus

» grande partie François ; peu importe sous quels drapeaux ils » ont servi ; ils sont malheureux, » je ne vois parmi eux que mes » enfans. Je les recommande à la » bonté de votre majesté impériale ; qu'elle daigne considérer » combien un grand nombre d'entr'eux a déjà souffert et adoucir » la rigueur de leur sort ! Puissent-ils apprendre que leur vainqueur est l'ami de leur père ! » Votre majesté impériale ne peut » me donner une preuve plus touchante de ses sentimens pour » moi. » Buonaparte ne se laissa pas décourager par un si rude échec, il forma une nouvelle armée, avec laquelle, au lieu de chercher à défendre son propre territoire, il voulut, suivant son habitude, aller attaquer l'ennemi sur son propre terrain ; mais mis en pleine déroute à Leipsick, après quelques succès qui avoient enflé son courage, il fut forcé de reculer jusqu'aux portes de sa capitale. Pendant ce temps, Louis XVIII, dont les espérances s'étoient ranimées, avoit envoyé des agens dans l'intérieur de la France, et déjà il s'étoit assuré de presque tout le midi, et surtout de Bordeaux, qui ne désiroit rien tant que de voir les Bourbons rétablis dans tous leurs droits. Les rois avoient formé une ligue contre l'usurpateur, mais elle n'avoit point pour but le triomphe de la legitimité. A l'exception de l'Angleterre, les autres puissances croyoient qu'il suffisoit, pour la sécurité de l'Europe de renverser Buonaparte ou de circonscrire sa domination. On trouve une preuve de ce dernier projet dans les propositions qui lui furent faites au congrès de Châtillon. S'il eût été moins ambitieux, la France restoit sous son joug ; mais heureusement Bordeaux, prenant l'initiative sur le reste de la France, proclama Louis XVIII, sous les yeux et sous les auspices du duc d'Angoulême. Cette journée mémorable, et la Vendée en armes toute dévouée à son légitime souverain, amena les événemens du 31 mars à Paris, la restauration et la paix générale. En effet, Wellington donna connoissance aux alliés de la révolution de Bordeaux par un courrier extraordinaire, qui, parvenu à Châtillon quelques heures avant que Buonaparte en reçut la nouvelle, détermina la dissolution du congrès. Le même Wellington a avoué aux députés de Bordeaux envoyés auprès du roi, que si leur ville eut tardé sept ou huit jours à se déclarer, les alliés étoient déterminés à traiter avec Buonaparte ou avec la régence. Toulouse mérita la seconde place dans l'heureux événement de la restauration. Le nom des Bourbons se fit bientôt entendre sur tous les points de la France. Tous les vœux pressoient leur retour. « La plupart des François, dit M. Alphonse de Beauchamp, éclairés sur le caractère » de leur roi, sur ses dispositions » paternelles, étoient sûrs d'y » trouver la plus solide garantie » en faveur d'une liberté sage et » bienveillante. On convenoit même que l'extrémité opposée à la » tyrannie se faisoit appréhender » de la part des Bourbons ; car » c'étoit sur cet écueil qu'avoit » péri l'infortuné Louis XVI, et » avec lui le bonheur et la liberté » des François. » Aussitôt que Louis XVIII apprit que Bordeaux avoit reconnu son autorité, il adressa au maire de cette ville une

Digitized by Google

lettre flatteuse, et le 12 avril 1814, S. A. R. Monsieur, comte d'Artois, son frère, fit, le premier de sa famille, son entrée à Paris, au milieu d'un concours immense de personnes de tout rang et de tout âge, et pour rassurer les esprits, ce prince aimable adressa à ceux qui l'environnoient ces paroles touchantes : « Il n'y a rien de changé » en France, il n'y a qu'un Fran» çois de plus. » Le 23 du même mois, le roi quitta l'Angleterre après avoir témoigné sa reconnoissance au prince régent, et il débarqua le 25 à Calais. Il est impossible de rendre les cris d'allégresse qui l'accueillirent sur toute la route jusqu'au château de St.-Ouen où il arriva le 2 mai, et reçut les félicitations du sénat et des autres principaux corps de l'état. C'est de ce lieu qu'il adressa une déclaration aux François, dans laquelle respirent la bonté, la magnanimité et le vif désir d'assurer le bonheur du peuple. Le lendemain il fit son entrée solennelle dans la capitale au milieu des mêmes transports de joie, escorté de la garde nationale qui s'étoit mise sous les armes, non plus comme au 29 mars pour aller se faire égorger au service d'un usurpateur, mais pour aller au-devant du roi légitime, du médiateur qui réconcilioit la France avec l'Europe. Effectivement, il conclut un traité de paix avec les diverses puissances belligérantes, par lequel la France conservoit l'intégrité de ses limites, telles qu'elles existoient à l'époque du 1.er janvier 1792. Elle reçut en outre une augmentation de territoire du côté de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Italie. Une telle modération de la part des puissances qui se trouvoient en force dans la capitale du royaume, ne pouvoit venir que de la haute considération qu'il s'étoit acquise chez les diverses nations où il avoit résidé, et l'on peut dire avec vérité qu'elle a beaucoup contribué à alléger les charges d'une invasion des armées étrangères qui avoient de grandes injures à venger, et qui avoient pu un moment se flatter d'obtenir, par un morcèlement, une compensation de toutes les pertes qu'elles avoient éprouvées. Le sénat avoit voulu lui dicter une constitution ; mais il la refusa et donna sa charte constitutionnelle, qui fut solennellement publiée au corps législatif le 4 juin. Par cet acte, le roi garantissoit aux François l'établissement du gouvernement représentatif, le libre consentement de l'impôt par les députés des départemens, l'égalité d'admission aux emplois, la garantie de la liberté individuelle et celle de la presse, sauf la répression des abus, le libre exercice des cultes (mais la religion catholique restoit celle de l'état), la responsabilité ministérielle, le jugement par jury, l'indépendance du pouvoir judiciaire, la consolidation de la dette publique ; enfin, le roi déclaroit considérer la vente des biens nationaux comme irrévocable et les opinions et votes émis durant la révolution comme exempts de toute responsabilité légale. Ainsi on crut avoir assez fait pour calmer toutes les craintes de retour à l'ancien régime, et personne ne réclama en faveur de la constitution du sénat, qui renfermoit tous les élémens d'une nouvelle révolution ; d'ailleurs la majorité de la nation ne vouloit plus Buonaparte, mais les Bourbons. Les divers souverains, convaincus

de ce principe, et persuadés que la révolution étoit finie, reprirent le chemin de leurs états ; les troupes alliées évacuèrent peu après le territoire françois. Louis XVIII peut donc être regardé comme le restaurateur de la monarchie françoise. Pour juger le commencement de son règne, ne perdons pas de vue ce passage de son oraison funèbre prononcée par M. de Boulogne : « Il s'agissoit de gouverner un » peuple travaillé depuis un siè» cle par des doctrines de licence » et d'impiété, divisé par les in» térêts comme par les opinions ; » un peuple usé par la civilisation » même, devenu étranger, du » moins en grande partie, à un » ordre de choses suranné pour » lui et qu'il ne connoît que par » l'histoire ; qui s'irriteroit de re» mèdes trop violens, qui tom» beroit en langueur par des re» mèdes trop doux. Oh ! qu'il faut » une main habile pour guérir tant » de maux. » Louis eut le courage de l'entreprendre : il disoit lui-même que le ciel l'avoit appelé à fermer l'abîme de la révolution, et il espéroit y parvenir en oubliant tous les torts et en maintenant dans leur grade ceux qui avoient combattu pour Buonaparte ; mais il est des hommes que rien ne peut ramener. Ceux même qu'il combloit de bienfaits furent les premiers à conspirer contre lui, pour rétablir l'usurpateur, et ce qu'il y a de bien étonnant, les personnes qui étoient intéressées à maintenir le roi sur le trône, mirent une telle négligence dans leur service qu'ils ne furent instruits d'un grand complot qui se tramoit que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y remédier. Cependant plusieurs simples officiers en avoient connoissance, et en voici une preuve. Un soir dans une société composée de royalistes, ou au moins que l'on croyoit tels, on y parloit du sage gouvernement de Louis XVIII. L'un d'eux entendit dire derrière lui à voix basse par un officier d'artillerie : « Vous avez beau raisonner.... il est trop tard.... l'*oiseau s'est envolé*...., et on apprit quelques jours après que Buonaparte avoit débarqué à Cannes le 1.er mars 1815. Celui qui avoit entendu le propos, et qui n'avoit pu alors en deviner le sens, vit avec surprise qu'un simple lieutenant savoit déjà ce que le gouvernement n'apprit que 6 jours après. A cette nouvelle la désolation et la stupeur s'emparent de tous les esprits, cependant les ministres qui, par l'aveuglement le plus étrange, n'avoient fait aucune attention aux avis qu'ils recevoient journellement, loin de sentir le danger, ne regardent la conduite de Buonaparte que comme l'acte d'un insensé entraîné par l'ambition et la violence de son caractère ; néanmoins on croit prudent de prendre des mesures. L'ordre est donné aux maréchaux et généraux employés dans les départemens, de se rendre dans leurs commandemens respectifs ; des courriers sont expédiés en toute hâte pour que les troupes en marche se rassemblent à Lyon ; Monsieur, comte d'Artois, le duc de Berri et le duc d'Orléans reçoivent l'ordre de se transporter sans délai à Lyon et à Besançon ; le roi convoque les deux chambres et appelle à sa défense l'armée, en l'invitant à justifier dans cette circonstance sa haute réputation. Il invite aussi toutes les gardes nationales et les propriétaires à se réunir pour la défense commune ;

Digitized by Google

mais depuis le 7 mars Buonaparte étoit entré à Grenoble avec sa garde et un premier régiment parjure. Là, il reprend son rôle d'empereur, et publie des proclamations, datées du golfe Juan, remplies de grossières injures contre les Bourbons, de provocations à la révolte, et où il déclare la famille régnante déchue du trône. Toutes les troupes envoyées à sa rencontre continuent de se joindre à lui; le 10, il arrive à Lyon où il rend de nouveaux décrets, et il poursuit sa marche sur Paris sans trouver aucun obstacle. Louis XVIII, qui ne veut pas attirer sur cette ville les malheurs de la guerre, refuse les secours patriotiques des fidèles Parisiens, et annonce que, ne pouvant défendre la capitale, il va réunir sur un point plus favorable les François voués à sa cause. Le 20 il quitte Paris à une heure du matin, et le même jour à 9 heures du soir, Buonaparte entre aux Tuileries au moment où on l'attendoit le moins. Le roi se retira, avec sa famille, à Gand, en attendant qu'il put rentrer dans sa capitale. L'Europe se ligua une seconde fois contre l'usurpateur, et la bataille de Waterloo, qui eut lieu le 17 juin, précipita pour jamais du trône le tyran qui s'en étoit emparé. Cette bataille, presque aussi funeste que la déroute de Moscou, causa la perte de plus de la moitié de l'armée françoise. Ceux qui échappèrent au carnage, rentrèrent en France dans le plus affreux désordre; mais l'attention qu'avoit eue Louis XVIII de promettre aux habitans du pays vingt francs pour chaque prisonnier qu'ils feroient, sauva la vie à un grand nombre de fuyards; il fit aussi parvenir à Bruxelles et à Mons des sommes considérables destinées au soulagement des blessés. Les puissances alliées pénétrèrent encore dans la capitale; mais cette fois bien moins généreuses, elles laissèrent en partant une armée d'occupation, et exigèrent plusieurs places fortes et des contributions énormes. On nous enleva aussi tous les objets d'arts dont nous avions dépouillé les nations vaincues. Louis XVIII, qui étoit rentré en France par Cambrai le 24 juin, reprit à Paris le 17 juillet les rênes du gouvernement. Ses premiers actes comme ses premières paroles furent empreints de l'esprit de pacification et de concorde. Il accorda une amnistie générale dont il n'excepta qu'un très-petit nombre des principaux auteurs de la dernière conspiration. Il s'occupa ensuite, pour la sûreté de ses fidèles sujets, d'une nouvelle organisation de l'armée, et de l'épuration des administrations, des tribunaux, des corps littéraires. Louis XVIII, fidèle interprète des derniers vœux du roi martyr, vouloit pardonner à ses assassins, mais les régicides ne purent trouver grace devant la chambre des députés, et ils furent condamnés à quitter pour jamais la France. Constamment occupé du bonheur des François, il parvint bientôt à alléger les maux de la dernière invasion, en obtenant que les troupes étrangères quitteroient la France, avant le temps fixé et une diminution dans les contributions. Tant de bonté ne pût fléchir le cœur de ceux qui n'en vouloient à rien moins qu'à l'extinction de sa famille. Un monstre, nommé *Louvel*, assassina le duc de Berri le 13 février 1820, lorsqu'il sortoit de l'opéra.

La même année fut tramé, à Paris et dans plusieurs départemens, un vaste complot qui avoit pour but d'attenter à la vie du roi ou des princes de sa famille, d'exciter les citoyens à s'armer contre l'autorité royale, et de changer ou détruire le gouvernement; mais heureusement il fut découvert. Quelques autres complots eurent lieu en différens départemens, tels que celui du général Berton; ils furent facilement déjoués, et ne servirent qu'à raffermir davantage l'autorité royale. Le roi, pour garantir l'Europe d'une nouvelle révolution dont elle étoit menacée sur plusieurs points, envoya en Espagne, en 1822, le duc d'Angoulême, pour délivrer son parent Ferdinand VII du joug des cortès, et ce prince, par sa valeur et sa prudence, termina, en moins de six mois, une guerre entreprise pour le salut des rois et le bonheur des peuples. De longs malheurs et un travail assidu avoient sensiblement affoibli la santé du roi; cependant il s'efforçoit toujours de se montrer en public et dans les conseils. Au mois de décembre 1823, il voulut encore ouvrir en personne la session législative, et y prononcer le discours de la couronne. Le 25 du mois d'août suivant, jour de saint Louis, quoique les signes précurseurs d'une fin prochaine se fusent manifestés, il eut encore la force de recevoir les fonctionnaires publics et les courtisans qui fréquentent le palais aux époques solennelles, et malgré son abattement physique qui ne put être dissimulé, sa présence d'esprit se manifesta encore par des paroles spirituelles et gracieuses qu'il adressa à quelques-uns de ceux qui passèrent devant lui. Il avoit répondu à son frère qui avoit voulu le détourner de recevoir ce jour-là: « Un roi de France meurt, » mais il ne doit pas être malade. » Cependant son état ne pouvant plus être dissimulé, fut annoncé officiellement, les évêques ordonnèrent des prières publiques, la bourse, les spectacles, les lieux publics furent fermés en signe de deuil; lui même, averti par un prélat illustre du danger de son état, voulut consacrer ses derniers jours à la piété. Il demanda son confesseur, s'entretint fréquemment avec lui, et sentant sa fin prochaine, témoigna le désir d'être administré. Calme et résigné sur son lit de douleur, on le voyoit prendre de temps en temps le crucifix, qu'il baisoit avec de grands sentimens de foi. Il se joignoit aussi aux prières que l'on faisoit pour lui; enfin, le 16 septembre 1824, il s'éteignit sans effort à 4 heures précises du matin. Depuis sa rentrée en France, il avoit toujours montré des principes religieux: il assistoit chaque jour au saint sacrifice de la messe, et le dimanche à l'office. Dans les grandes solennités il participoit à la table sainte. Un de ses premiers soins avoit été de rétablir les anciennes ordonnances du royaume sur l'observation des dimanches et des fêtes; les processions de la Fête-Dieu, qui étoient interrompues depuis si long-temps en beaucoup d'endroits, se firent partout avec solennité; il rendit une ordonnance pour donner des aumôniers à chacun des hôpitaux militaires où les soldats blessés et mourans étoient privés de tout secours religieux; une autre ordonnance remit les petits séminaires sous la dépendance des évêques, et les laissa libres

Digitized by Google

libres de les établir où ils jugeroient à propos et d'en nommer les maîtres; enfin, en dernier lieu, son zèle pour la religion l'avoit engagé de créer un ministère pour les affaires ecclésiastiques, et il l'avoit confié à l'évêque d'Hermopolis, son premier aumônier. Le lendemain de la mort de Louis XVIII, la quotidienne fit le plus grand éloge de ce prince, et inséra en entier une brochure remarquable de M. de Châteaubriand, improvisée à la hâte, intitulée : *le Roi est mort ; Vive le roi*, dont nous nous bornerons à transcrire ce passage : « Le prince comprenoit son siècle et étoit l'homme » de son temps : avec des connois» sances variées, une instruction » rare, surtout en histoire, un es» prit applicable aux petites com» me aux grandes affaires, une » élocution facile et pleine de di» gnité, il convenoit au moment » où il parut et aux choses qu'il » a faites. S'il est extraordinaire » que Buonaparte ait pu façonner » à son joug les hommes de la » république, il n'est pas moins » étonnant que Louis XVIII ait » soumis à ses lois les hommes de » l'empire ; que la gloire, que les » intérêts, que les passions, que » les vanités même se soient tus » simultanément devant lui. On » éprouvoit, en sa présence, un » mélange de confiance et de res» pect ; la bienveillance de son » cœur se manifestoit dans sa pa» role, la grandeur de sa race » dans son regard. Indulgent et » généreux, il rassuroit ceux qui » pouvoient avoir des torts à se » reprocher ; toujours calme et » raisonnable, on pouvoit tout » lui dire, il savoit tout entendre. » Pour les délits politiques, le » pardon chez les François lui » sembloit moins sûr que l'oubli, » sorte de pardon dépouillé d'or» gueil, qui guérit les plaies » sans faire d'autres blessures. Les » deux traits dominans de son » caractère étoient la modération » et la noblesse ; par l'une, il » conçut qu'il falloit de nouvelles » institutions à la France nou» velle ; par l'autre, il resta roi » dans le malheur, témoin sa » belle réponse aux propositions » de Buonaparte. » Le même écrivain, avant la rentrée du roi, avoit publié une autre brochure intitulée : *De Buonaparte et des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*, où l'on trouve une peinture énergique des maux que le premier a causé ou attirés sur la France et des raisons si fortes, si puissantes, pour rappeler l'auguste famille des Bourbons, que cette brochure a bien pu contribuer à l'enthousiasme que leur retour a excité ; mais depuis, M. de Châteaubriand a bien changé de langage et n'a pas approuvé toutes les opérations de Louis XVIII, ou au moins celles de son ministère, n'osant pas attaquer ouvertement le chef de l'état. On peut lire à cet égard sa *Monarchie selon la charte*, sa *Proposition à la chambre des pairs* et autres brochures du même, recueillies en 2 vol. sous le titre de *Principes politiques*. D'après ces productions, on pourra être étonné de l'éloge qu'il fait de ce prince à sa mort ; nous ne chercherons pas à en découvrir le motif. Cependant presque tous les écrivains se sont accordés à jeter des fleurs sur sa tombe. L'auteur de l'*Annuaire historique* de

1824 le peint ainsi en peu de mots : « Ce prince qui, dans une autre » carrière et dans d'autres circons- « tances, n'auroit peut-être paru » qu'un homme d'un esprit éclai- » ré, laissoit en mourant tout ce » qui peut recommander les prin- » ces à l'admiration de la postérité. » Aussi grand dans l'infortune que » sur le trône, il avoit réconcilié la » France avec l'Europe, et il avoit » apporté à son peuple plus que des » conquêtes, la liberté, le crédit » public et des lois protectrices » de tous les droits. Nul monar- » que n'avoit pris les rênes de » l'état dans des circonstances » plus critiques, au milieu de par- » tis plus divisés ; nul n'avoit lais- » sé le pouvoir plus affermi, » le peuple plus heureux, il » avoit accompli la restauration ; » il étoit mort en roi ; on le pleu- » roit comme un père : voilà qui » suffit à sa gloire. » M. de Boulogne, qui a été chargé de prononcer son oraison funèbre dans l'église de Saint-Denis, a montré le roi dans la disgrace et dans la prospérité, tantôt enveloppé dans les desseins d'une Providence sévère qui punit, tantôt servant aux desseins d'une Providence qui pardonne. Après avoir détaillé les bienfaits de la restauration, il ajoute en homme religieux et ami de son pays. « Mais en rendant justice à » ce qui est, je ne dois pas me » laisser éblouir par tout cet éclat » de félicité publique : le carac- » tère sacré dont je suis revêtu, » la présence du Dieu de vérité, » l'amour de mes concitoyens, » tout me presse de signaler, de » déplorer, dans cette circons- » tance solennelle, un mal d'au- » tant plus redoutable qu'on s'en » inquiète moins, et qui, en fo- » mentant tous les jours dans le » corps social les passions les plus » désordonnées, y entretient, y » développe le principe le plus » actif de dissolution et de mort, » mal qui suffiroit seul pour dé- » concerter, pour ruiner toutes » les combinaisons de la politique » humaine ; je veux parler de la » circulation de cette multitude » de livres funestes qui portent » dans les familles, avec les mau- » vaises doctrines, la corruption » qu'elles justifient. Dans ce siè- » cle, tout est perverti : on déna- » ture notre histoire en ne recueil- » lant que des traits d'ignorance » ou de scandale, en présentant » les faits sous un faux jour, et la » jeunesse n'apprend ainsi qu'à » dédaigner nos pères comme des » hommes odieux et ridicules ; on » dénature la religion, en rappe- » lant les maux dont elle a été » quelquefois le prétexte, et en » jetant un voile sur les biens im- » menses dont elle est la source. » Rien n'est oublié de ce qui peut » affoiblir ou même briser les liens » qui doivent nous attacher aux » maximes monarchiques et chré- » tiennes des âges passés. Dans » toutes ces productions, les no- » tions du bien et du mal sont » altérées, la piété est une foi- » blesse ; l'obéissance, une servi- » tude ; le respect pour le sacer- » doce, une superstition ; le mé- » pris de toute religion, une no- » ble indépendance. Et quel est » donc le fruit de tous ces ensei- » gnemens qu'on a tant de soin » de faire descendre jusqu'aux » dernières classes du peuple ? » C'est d'aller dessécher dans les » cœurs les germes de la vertu, » d'étouffer la conscience, de ren- » dre les hommes méchans par

» système ; c'est de former au » milieu de nous des familles sans » aucun frein religieux, d'où sortent de jeunes criminels qui » connoissent les raffinemens du » vice presque dans l'âge de l'innocence ; c'est de faire voir sur » l'échafaud des malfaiteurs qui » donnent à la multitude l'effrayant exemple de mourir dans » le crime sans crainte et sans » remords. » Le même avis a été répété depuis par d'autres évêques dans leurs mandemens, et cependant on ne prend aucune mesure pour arrêter les progrès du mal. Plusieurs opérations du règne de Louis XVIII ont été vivement critiquées, mais cela ne pouvoit être autrement. Les uns auroient voulu qu'en rentrant sur le trône de ses pères, il réparât toutes les injustices et qu'il donnât toute sa confiance à ceux qui avoient partagé ses malheurs ; les autres, quoiqu'il ait beaucoup fait en faveur des hommes de la révolution, dans l'espoir de les ramener, auroient voulu qu'il fît plus encore pour eux, et ils ont attribué à quelques-unes de ses mesures qui donnoient des craintes sur le retour de l'ancien régime, les événemens du mois de mars 1815, qui furent si funestes à la France. Nous nous abstiendrons de toutes réflexions, et nous dirons, avec l'auteur de l'oraison funèbre dont nous avons déjà cité plusieurs passages, que ce règne est trop rapproché pour qu'on puisse le juger, que les générations suivantes se trouveront à une distance convenable, et que si la postérité ne croit pas devoir tout admirer, elle sera étonnée au moins qu'au milieu de si nombreux et de si grands obstacles, et que du choc de tant d'opinions désordonnées, Louis ait pu guérir des plaies aussi profondes, préparer le remède à celles qui restent encore, et conduire les choses de manière que le passage d'un règne à l'autre, qui pouvoit paroître si périlleux, se soit effectué sans la plus légère secousse, tout aussi paisiblement que dans les plus beaux règnes de la monarchie. On attribue à Louis XVIII : I. *les Mannequins, conte ou histoire comme on voudra*, sans date, in-12, écrit dirigé principalement contre Maurepas, Turgot et l'abbé Terray ; II. *Description historique d'un monstre symbolique pris vivant sur les bords du lac Fagua*, 1784, in-8, brochure allégorique, dirigée selon les uns contre le magnétisme ; suivant les autres, contre le ministère de M. de Calonne ; III. *Eclaircissement sur le livre rouge, en ce qui concerne Monsieur, frère du roi*, 1790, in-8 ; IV. *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz* (1791), Paris 1823, in 8. C'est le récit de son voyage lorsqu'il quitta la France. Il en parut dix éditions la même année. Quelques-unes sont accompagnées de poésies attribuées à Louis XVIII, mais qui paroissent appartenir au marquis de Fulvy ; V. *Correspondance et écrits politiques de sa majesté Louis XVIII*, Paris 1824, in-18 ; VI. *Lettres écrites d'Hartwel*, 1824, in-8. Elles ont été imprimées, mais non publiées. L'ouvrage de M. Hue, intitulé : *Dernières années du règne et de la vie de Louis XVI*, a été revu, corrigé et complété par Louis XVIII. Parmi les nombreux ouvrages qui ont été publiés sur ce prince, nous citerons seulement sa *Vie*, publiée de son vivant, par

Digitized by Google

M. Alphonse de Beauchamp, Paris 1821, in-8; 3.ᵉ édition, 1825, 2 vol. in-8. Plusieurs orateurs ont prononcé ou publié son *Oraison* ou *Eloge funèbre*, entr'autres M. de Boulogne, dont nous avons cité quelques passages, et les abbés Liautard, de Bonnevie, de Bouvens et M. Rey, évêque de Pignerol. On a annoncé les *Mémoires d'une femme de qualité sur Louis XVIII, sa cour et son règne*, 4 v. in-8, dont le premier devoit paroître à la fin de mars.

LOUISE-ADELAIDE DE BOURBON-CONDÉ (Madame), fille de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé et de Charlotte-Godefride-Elisabeth de Rohan Soubise, naquit à Chantilly le 5 octobre 1757. Louis XV l'avoit destinée à épouser Monsieur, le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X, mais des divisions de famille empêchèrent cette union. Cette princesse fut nommée en 1786 abbesse du chapitre noble de Remiremont; cette dignité ne l'obligeant pas à quitter le monde, elle resta à la cour jusqu'au 16 juillet 1789 qu'elle émigra avec son père. Elle se rendit d'abord à Turin par la Suisse et y offrit l'exemple de la plus fervente dévotion et de la piété la plus éclairée. S'étant décidée à renoncer entièrement au monde elle écrivit, dans le mois de novembre 1795, à Louis XVIII qui étoit alors à Véronne, pour lui demander la permission de faire ses vœux et elle l'obtint. L'irruption des François dans la Suisse l'obligea de se retirer en Allemagne, puis en Pologne et elle prit le voile à Varsovie en septembre 1802 dans le couvent des religieuses de l'Adoration perpétuelle, en présence du roi qui se trouvoit alors en Pologne, et de M.gr le duc et Mad. la duchesse d'Angoulême. La princesse prononça ensuite ses vœux et prit le nom de *Marie-Louise de la Miséricorde*. Après la mort tragique du duc d'Enghien elle passa en Angleterre pour offrir des consolations au malheureux duc de Bourbon, et elle passa quelque temps dans le monastère des Bénédictines de madame Lévis-Mirepoix. Rentrée en France en 1814 le roi lui donna l'ancien palais du Temple pour s'y réunir avec ses sœurs, mais de grands travaux étoient nécessaires afin de mettre cette demeure en état de les recevoir, la princesse ne put y entrer que le 3 novembre 1816, et elle s'y consacra avec quelques religieuses à l'*adoration perpétuelle du St.-Sacrement*, association dont l'objet est d'expier les crimes de la révolution. Mad. Louise de Condé est morte le 10 mars 1824.

LOUREIRO (Jean DE), botaniste portugais, né vers l'an 1715, embrassa l'état ecclésiastique et passa dans la Cochinchine avec le désir d'y répandre les bienfaits de la religion chrétienne. Pour obtenir plus facilement la confiance des habitans il étudia la médecine, la botanique et devint très-habile dans cette dernière science de laquelle il s'occupa particulièrement ne pouvant obtenir des succès dans les fonctions de son ministère. En quittant la Cochinchine il se rendit à Canton où il séjourna pendant trois ans. En revenant en Europe il aborda aux côtes de Camboge et de Tchiampa, au Bengale, à la côte du Malabar, enfin à l'île de Mozambique, et dans ces divers pays il recueillit beaucoup de plantes. De retour à Lisbonne, après

26 ans d'absence, il mit en ordre ses nombreux matériaux qu'il publia sous le titre de *Flora Cochinchinensis*, et qui fut imprimée aux frais de l'académie des sciences portugaises, Lisbonne 1790, 2 vol. in-4. Cet ouvrage n'est pas exempt de défauts, il est cependant fort remarquable par les connoissances qu'il nous a données sur un pays qui n'avoit pas encore été exploré sous ce rapport. Wildenow a publié une 2e édition de cette Flore, Berlin 1798, 2 vol. in-8. à laquelle il a joint des notes et quelques rectifications.

LOUTHERBOURG ou mieux LUTHERBURG (Philippe-Jacques), peintre, né à Strasbourg en 1740, devint membre de l'académie de Paris en 1768, et passa ensuite en Angleterre où il reçut un traitement de mille livres sterlings pour faire les croquis du grand opéra. Il travailla aussi pour l'empereur de Russie. Il excelloit à peindre des batailles, des chasses, des paysages; il s'occupa aussi avec succès de la gravure à l'eau forte d'après ses propres compositions, et il a laissé plusieurs morceaux estimés. Il est mort à Londres vers 1814. On lui attribue l'invention du théâtre pittoresque et mécanique depuis mis en œuvre par l'artiste Pierre. Ses premiers essais en ce genre ont été décrits dans un journal littéraire allemand intitulé: l'*Eydophysion*.

LOUVRELEUL (Jean-Baptiste), né à Mende en 1660, embrassa l'état ecclésiastique devint prêtre de la doctrine chrétienne, et fut directeur du séminaire de Mende et professeur de théologie. Il a publié : I. *Le fanatisme renouvelé* ou l'*Histoire des sacriléges, des incendies, des meurtres et autres attentats que les calvinistes révoltés ont commis dans les Cevennes depuis le commencement de leur révolte*, Avignon 1704-1706, 4 vol. in-12; traduit en anglois, Londres 1707, in-8.; II. *Lettre de l'auteur du fanatisme renouvelé à M. Brueys*, de Montpellier, in-4.; III. *Mémoires historiques sur le pays de Gévaudan, et sur la ville de Mende, pour servir au Dictionnaire universel de la France*, Mende 1726, 2 parties in-12.

LOWMAN (Moïse), ministre presbytérien, né à Londres en 1679. Il savoit parfaitement l'hébreu et étoit très versé dans les antiquités juives. Il mourut à Londres en 1752. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *dissertation sur le gouvernement civil des Hébreux*, 1745; II. *Des paraphrases et des notes sur la révélation de St.-Jean*, 1746; III. *Raison du rituel des Hebreux*; IV. *Traité* où il entreprend de prouver mathématiquement l'unité et la perfection de Dieu. On a encore de lui trois *Traités* sur le Schechinah et le Logos, qui furent publiés après sa mort.

LOYSEAU voyez LOISEAU.

LUBERSAC (l'abbé DE) né en 1730 au château de Palmanteau en Limousin, entra dans l'état ecclésiastique, fut nommé grand vicaire de Narbonne, prieur de Brives-la-Gaillarde et ensuite abbé de Noirlac. Effrayé des progrès de la révolution il quitta la France en 1792, et se réfugia à Londres où il mourut en 1804. On a de lui : I. *Oraison funèbre du maréchal de Noailles*, prononcée à Brives en 1767, in-fol.; II. *Monumens érigés en France à la mémoire de Louis XV*, 1772, in-fol.; III. *Discours sur les monumens publics*

de tous les âges, avec la description d'un monument projeté à la gloire de Louis XVI, 1775, in-fol.; IV. *Discours sur l'utilité du voyage des princes*, Paris, Guillot, 1782, in-4.; V. *Vues politiques sur les finances de France*, 1787, in-4.; VI. *Le citoyen conciliateur*, 1788, in-4.; VII. *Hommages religieux, politiques et funèbres à la mémoire de Léopold II et de Gustave III* (avec leurs portraits), Coblentz, 1792, in-8.; VIII. *Relation de la journée du 20 juin*, 1792, *in*-8; IX. quatre *Entretiens spirituels* que l'auteur prêtoit à Louis XVI pendant sa captivité; X. *Eloge historique de Mme Elisabeth*; XI. *Journal historique et religieux de l'émigration et déportation du clergé de France en Angleterre*, Londres, 1802, in-8.

LUC voyez DELUC.

LUCAS (Jean-André-Henri), naquit en 1780 dans l'enceinte des bâtimens du Muséum d'histoire naturelle où son père remplissoit les fonctions de conservateur des galeries de l'établissement. Ainsi dès son enfance il s'occupa de l'histoire naturelle, mais plus particulièrement de la minéralogie, et il contribua à faire disposer avec plus de goût et d'une manière plus avantageuse pour l'étude les différents objets qui ont rapport à cette science. Non content de l'étudier sur les riches matériaux qui étoient en son pouvoir, il voulut visiter les régions volcaniques de l'Italie, et il en remporta les trésors minéralogiques du Vésuve et de l'Etna. Il mourut le 6 février 1825. Il a publié un *Tableau méthodique des espèces minérales*, 1re partie 1806, in-8.; 2e partie, 1812, recueil utile pour ceux qui veulent parcourir avec fruit les galeries du muséum ou ranger facilement les collections qu'ils entreprennent, ou reconnoître les minéraux qu'ils peuvent rencontrer dans leurs voyages. On doit encore à Lucas la seconde édition du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié par le libraire Déterville, dont Patrin avoit rédigé la première édition. Lucas a rectifié les inexactitudes de son prédécesseur, et il l'a porté au niveau des connoissances actuelles que celui-ci avoit trop négligées. Il a été aussi un des collaborateurs du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, publié sous la direction de M. Bory de Saint-Vincent. — Il y a un peintre du même nom (Jean-Paul Lucas), né à Toulouse et mort dans la même ville en 1808, auquel on doit: *Catalogue historique et critique des tableaux et autres monumens des arts du musée de Toulouse*, 5e édition 1806, et *Préceptes sur la manière d'apprendre à dessiner*, Toulouse, 1804, in-8. — Son frère, *François Lucas*, qui étoit sculpteur dans la même ville où il est mort en 1813, a recueilli une suite nombreuse de médailles et de figures et il a exécuté en terre cuite, en plâtre, en bois et en plomb 150 statues ou bas-reliefs représentant les monumens de cette ville.

LUCCHESINI (le marquis Jérôme DE), diplomate prussien, né d'une famille patricienne de la petite république de Lucques, en 1752, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et porta quelque temps le titre d'abbé. Son mérite et ses connoissances le firent bientôt appeler à Berlin, et il eut le bonheur de plaire à Frédéric-le-Grand qui le nomma son biblio-

thécaire. Il dînoit presque tous les jours avec lui, et il eût l'adresse de capter la bienveillance de l'héritier du trône, Frédéric-Guillaume II, sans donner de l'ombrage à son oncle, en sorte qu'à la mort de ce dernier, au lieu d'essuyer une disgrace, il devint ministre intime du nouveau roi. Lucchesini avoit beaucoup de talent, d'esprit et d'adresse, mais sa morale étoit assez relachée, comme il l'a prouvé en plusieurs négociations. Lorsque les Polonois commencèrent à s'occuper en 1788 de la réorganisation de leur patrie, le roi de Prusse qui cherchoit à contre balancer la prépondérance de la Russie offrit son alliance et sa protection aux Polonois et leur envoya Lucchesini qui eut ordre de multiplier les promesses, de nourrir les espérances, d'enflammer les esprits, et il remplit parfaitement sa mission; mais lorsque les Polonois réclamèrent l'assistance de Frédéric, il les abandonna et se réunit à la Russie et à l'Autriche, sous prétexte de rendre à la Pologne sa tranquillité. Ainsi ce malheureux pays devint victime de sa généreuse confiance dans le cabinet prussien. Le marquis de Lucchesini fut employé en plusieurs autres négociations, particulièrement avec la France, et il se montra toujours peu scrupuleux mais habile. En 1797 il obtint sa retraite qu'il sollicitoit depuis longtemps; néanmoins en 1802 il vint à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire près du premier consul Buonaparte, et il se montra en tout son plus fidele serviteur, et fut un de ceux qui lui prodiguèrent le plus de louanges. Il rentra dans sa patrie vers la fin de 1803, et fut encore employé dans une mission secrète pour suivre les négociations commencées par le comte de Haugwitz. Après la rupture entre la Prusse et la France, le marquis de Lucchesini se retira à Lucques et il entra en qualité de chambellan au service de la princesse Elisa Bacciochi, sœur de Buonaparte, devenue grande duchesse de Toscane. Depuis la chute de cette dernière, il abandonna la carrière politique et se retira à Florence où il ne s'occupa plus que de littérature; il y mourut le 19 octobre 1825 d'une attaque d'apoplexie. On a de lui, sous le voile de l'anonyme, *Sulle cause e gli effeti della confederazione rhenana*, Florence, 3 vol. in-8, traduit en allemand, Leipsick, 1825, 3 vol. in-8.

LUCHET (Jean-Pierre-Louis marquis DE), plus connu dans le monde sous le nom de marquis de *la Roche-du-Maine*, naquit à Saintes, le 13 janvier 1740, et fut quelque temps officier de cavalerie; ensuite il se maria avec la fille d'un négociant de Genève, et se mit à la tête d'une exploitation de mines. Cette entreprise n'ayant pas réussi il fut obligé de fuir pour échapper aux poursuites de ses créanciers, et s'établit à Lausanne où il commenca en 1776 un journal qu'il abandonna parcequ'il n'avoit pas un nombre suffisant d'abonnés. Il passa ensuite à la cour du Landgrave de Hesse-Cassel qui le nomma bibliothécaire et directeur de son théâtre françois, puis au service du prince Henri de Prusse; enfin naturellement inconstant, il rentra en France au commencement de la révolution; il en épousa la cause avec chaleur, rédigea le *Journal de la ville*, et mourut à Paris en 1792. Il a publié plusieurs romans, les *éloges de Voltaire*,

Digitized by Google

de Haller, *du marquis de Calvieres*, et un assez grand nombre d'ouvrages qui ne méritent pas d'être cités. Il manquoit d'ordre dans ses idées et son style n'étoit pas même correct.

M

MACABER, poète allemand qu'on croit supposé ; mais il existe sous ce nom un ouvrage allemand, intitulé : *le Miroir de la mort* ou *de la Danse des morts*, appelée autrement *danse Macabre*. Cet ouvrage singulier et recherché des curieux a été traduit en latin, et il est indiqué par Fabricius (*Bibl. med. et infin. latinit.*) sous ce titre : *Speculum morticini* ou *Speculum choreæ mortuorum* ; il a été aussi traduit en françois et en anglois. La première édition françoise, restée long-temps inconnue, a été imprimée par Guy ou Guyot Marchant, Paris 1485, petit in-folio, 2ᵉ édition augmentée 1486, 3ᵉ édition 1490, in-folio, fig. Debure en a donné la description dans la *Bibliographie instructive* n° 3109 ; mais il a réuni sous le même article deux ouvrages différens, la *Danse macabre des hommes* et la *Danse macabre des femmes*. Ils ont été réunis pour la première fois dans l'édition imprimée à Troyes, par Nicolas Lerouge, in-folio, fig. gothique, sans date, sous ce titre : la *Grand danse macabre des hommes et des femmes* ; c'est un recueil de dialogues entre la mort et des personnages choisis dans les divers états de la société. Cet ouvrage a été rajeuni par Jacques, chanoine d'Embrun, dans *le Faut mourir*. La traduction angloise se trouve dans le *Monasticum anglicanum* de Rog. Dodsworth et Guil. Dugdale, Londres 1673, t. 3, p. 368. La *Danse des morts* a été souvent reproduite par les artistes des 15 et 16ᵉ siècles, et on en retrouve les différens sujets dans les encadremens de livres de prières imprimés à cette époque. Le fameux peintre Holbein avoit aussi exécuté ce sujet dans le cloître du couvent des Augustins de Bâle. Hilscher, pasteur à Dresde, a publié, en allemand, une notice indiquant les dessins et tableaux sur la *Danse des morts* conservés dans la galerie de Dresde, Budissen 1721, in-8. Voyez pour de plus grands détails le *Magasin encyclopédique*, année 1811, tome 6, page 355.

MACBETH, roi d'Ecosse, né dans le 11ᵉ siècle, étoit cousin germain du roi Donald VII ou Duncan Iᵉʳ par sa mère, et devint *thane* royal de Glamis. Les succès éclatans qu'il remporta sur les Danois qu'il chassa deux fois du royaume lui acquirent un grand crédit et le portèrent à former le dessein d'envahir le trône auquel sa naissance pouvoit lui donner des droits. Le cours ordinaire des événemens pouvoit l'y conduire, car suivant les lois du pays, le plus proche parent du roi lui succède, lorsqu'à la mort de celui-ci ses enfans ne sont pas en âge de régner ; mais Duncan vivoit trop long-temps pour l'ambition de Macbeth, et d'ailleurs il venoit de lui ôter l'espoir d'y parvenir en créant prince de Cumberland Malcolm, son fils aîné, à peine parvenu à l'adolescence. Par-là il assuroit à ce dernier la succession immédiate à la couronne. Macbeth, incité par sa femme et sûr de l'appui de quelques amis, résolut d'assassiner le roi, et consomma

Digitized by Google

ce crime dans son château d'Inverness où il avoit reçu Duncan. Il fut couronné, sans opposition, en 1030, et sut consolider son autorité en comblant les grands de bienfaits et en gouvernant avec assez de justice et de modération; cependant tourmenté par les alarmes que lui causoient les fils de Duncan qui étoient échappés à ses poursuites, il donna un libre cours à son humeur farouche et sanguinaire, et il fit périr en peu de temps plusieurs personnes qui étoient devenues l'objet de ses soupçons. Macduff, seigneur écossois, connu par son dévouement pour le prince Malcolm, informé qu'il en vouloit à ses jours se retira précipitamment en Angleterre auprès du roi Edouard dit *le Confesseur*, et il en obtint une armée avec laquelle il vint mettre le siége devant le château fort que Macbeth s'étoit fait construire à Dunsinane, pour se mettre à l'abri d'une attaque imprévue; mais ayant eu l'imprudence de sortir pour tenter la fortune des armes, il fut tué dès le commencement de l'action par Macduff qui avoit à venger la mort de sa femme et de ses enfans que le tyran avoit fait massacrer impitoyablement après sa fuite en Angleterre. Cet événement a fourni à Shakespeare et à Ducis le sujet de l'une de leurs tragédies. En 1827, on a donné au théâtre de l'Opéra une tragédie de *Macbeth*.

MAC-CARTHY-REAGH (le comte Justin), célèbre bibliophile, né en 1744 à Spring-House dans le comté de Jepperary, d'une des plus illustres maisons d'Irlande qui professoit la religion catholique et vint s'établir en France, les lois de leur pays les privant des dignités et emplois auxquels ils avoient droit de prétendre. Le comte Justin Mac-Carthy possédant une grande fortune se livra sans partage à l'étude, et quoiqu'il eut acquis de riches domaines, il traversa la révolution sans beaucoup de périls. Il mourut, en 1811, à Toulouse où il résidoit depuis plusieurs années. Il avoit formé une bibliothèque précieuse, particulièrement pour les livres rares et les plus belles éditions contenant 825 volumes, imprimés sur peau-vélin, les plus beaux exemplaires des éditions *princeps*. On y trouvoit la *Biblia sacra polyglotta*, etc., ann. 1514, 15 et 17, 6 vol. in-folio sur vélin, dont on ne connoît que 3 exemplaires. Debure a publié le *Catalogue de la bibliothèque du comte Mac-Carthy*, Paris 1825, 2 vol. in-8.

MAC-CARTHY-LE-VIGNAC (le comte Joseph-Robert DE), de la même famille que le précédent, émigra en 1791 et fit plusieurs campagnes dans l'armée des princes, en qualité d'aide-de-camp du prince de Condé. Il fut élevé au grade de maréchal de cavalerie. Le 4 juin 1814, et l'année suivante il fut nommé par le département de la Seine-Inférieure membre de la chambre dite *introuvable*. Réélu en 1816, par le département de la Drôme, il se montra un des plus zélés défenseurs des intérêts du clergé. Dans la discussion du budjet il combattit avec beaucoup d'éloquence l'opinion de Camille Jordan qui prétendoit que les biens du clergé étoient la propriété de l'état; enfin il vota pour la conservation des forêts de l'état, pour la restitution des biens non-vendus appartenant à la religion ou à l'ordre de Malte, et déclara qu'il croyoit de son devoir de rejeter

Digitized by Google

le budjet tant qu'il contiendroit des articles que sa conscience ne lui permettoit pas d'adopter. Il fut choisi pour un des juges du général Bonnaire, et il mourut en 1827.

MACK (le baron Charles), général autrichien, né en 1752 à Neuslingen en Franconie, de parens peu fortunés qui néanmoins lui donnèrent une éducation distinguée. En sortant du collége il entra dans un régiment de dragons autrichiens et devint bientôt sous-officier. S'étant distingué dans la guerre contre les Turcs, il fut attaché à l'état-major de l'armée, et à la fin de la campagne le feld-maréchal de Lascy qui l'avoit pris en affection le nomma capitaine. Un trait de bravoure qu'il fit peu de temps après donna une haute idée de sa capacité. Le maréchal Landon qui avoit succédé à Lascy campoit à 2 lieues de Lissa et hésitoit s'il attaqueroit cette ville qu'il croyoit défendue par 30,000 hommes. Le capitaine Mack, qui vouloit le décider à cette attaque, le quitta à neuf heures du soir, traversa le Danube avec un seul houlan et pénétra dans un des faubourg de Lissa, où il fit prisonnier un officier turc, qu'il présenta le lendemain matin au maréchal. Cet officier ayant appris que cette place n'étoit défendue que par 6,000 hommes, elle fut aussitôt attaquée et prise. Landon nomma alors Mack son aide-de-camp, et peu de temps avant sa mort il le présenta à l'empereur, en disant : « Je laisse à votre majesté un homme qui vaudra » mieux que moi ; c'est le major » Mack. » Cette prédiction fut loin de s'accomplir. Cet officier ne manquoit pas de talent, il dressoit dans son cabinet des plans de campagne admirables, faisoit manœuvrer parfaitement des troupes en garnison ; mais sa tactique se trouvoit en défaut devant l'ennemi; son coup-d'œil juste dans les conseils devenoit indécis et aveugle sur le champ de bataille. Devancé par une certaine célébrité, il servit en 1793, sous le prince de Cobourg, avec le grade de quartier-maître-général, et il dirigea les premières opérations de la campagne, le passage de la Roer, la délivrance de Maëstricht et les batailles de Nervinde. Il prit aussi une grande part aux négociations qui eurent lieu avec Dumourier. Ses plans de campagne n'ayant pas été approuvés pour l'année suivante, il fut rappelé à Vienne et remplacé par le prince de Hohenlohe. L'empereur l'envoya à Londres dans le mois de février 1794, afin d'arrêter avec le cabinet britannique les plans de la campagne qui alloit s'ouvrir. Ses idées furent jugées bonnes, et il reçut l'accueil le plus honorable et le don d'une épée enrichie de diamans. De retour dans les Pays-Bas, il rejoignit l'empereur qui vouloit faire la guerre en personne, et qui le nomma général-major et quartier-maître général de son armée de Flandre. Mack s'étoit flatté d'écraser Pichegru, mais l'armée française, commandée par ce général, ayant pris l'initiative et s'étant portée sur un seul point ; les Anglois furent battus à Houdschoote, et les autrichiens, après plusieurs combats sanglans, se virent obligés de se retirer sous Tournai. L'empereur ne jugeant plus sa présence nécessaire à l'armée se retira à Vienne, et laissa le commandement au prince de Cobourg qui témoigna peu de confiance au gé-

Digitized by Google

néral Mack, alors il demanda la permission de se retirer. Il servit encore en 1797 à l'armée du Rhin, et après la paix de Campo-Formio il fut chargé de réorganiser l'armée d'Italie. La guerre ayant éclaté de nouveau l'année suivante, il prit le commandement de l'armée napolitaine; il remporta d'abord quelques succès sur des corps peu nombreux, mais ensuite il fut mis en pleine déroute par Macdonald et Championnet. L'armée napolitaine l'accusa de trahison, et pour se soustraire à sa fureur il ne vit d'autre parti que celui de se jetter dans les bras des François, qui le reçurent très-bien, mais comme prisonnier de guerre. Conduit en France, il fut détenu au château de Dijon jusqu'au 18 brumaire. Alors Buonaparte lui permit de venir à Paris, et il sollicita la permission de retourner à Vienne pour négocier son échange contre d'autres généraux françois. N'ayant pu obtenir la permission qu'il sollicitoit, et la cour de Vienne ayant refusé l'échange qui avoit été proposé par le gouvernement françois, il s'évada furtivement avec une courtisane et parvint à se justifier auprès de l'empereur d'Allemagne qui lui conféra, en 1804, le commandement de toutes les troupes qui se trouvoient dans le Tyrol, la Dalmatie et l'Italie. L'année suivante il devint membre du conseil de guerre, ce qui lui donna une grande influence dans la direction des affaires militaires. Dans le mois de septembre il obtint le commandement de l'armée autrichienne qui avoit envahi toute la Bavière inopinément et sans aucune déclaration de guerre, mais cette armée battue dans plusieurs combats par l'armée françoise se retira derrière le Danube; Mack se renferma dans Ulm avec 30,000 hommes et laissa passer le fleuve à Buonaparte sans rien entreprendre. Celui-ci feignit d'abord de vouloir pénétrer dans la Bavière; mais revenant tout-à-coup sur Ulm il présenta la bataille à Mack qui resta renfermé dans la place, malgré les instances réitérées de l'archiduc Ferdinand qui, n'ayant pu le déterminer à une action vigoureuse, se retira dans la Bohême avec un corps considérable de cavalerie. Pressé alors par les troupes françoises il accepta, après deux ou trois atttaques d'avant-poste, les conditions les plus ignominieuses. Toute son armée fut prisonnière de guerre, lui-même prisonnier sur parole, eut la permission de retourner à Vienne. On croit qu'il étoit porteur de dépêches pour l'ouverture d'une négociation pacifique entre la France et l'Autriche; mais lorsqu'il se présenta devant Vienne, on lui défendit d'entrer dans la ville; il fut aussitôt arrêté et conduit sous escorte à la citadelle de Brunn en Moravie, puis à celle de Josephstad en Bohême; enfin traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort, mais l'empereur commua la peine en une détention de deux ans dans la forteresse de Spielberg en Moravie. Au bout d'un an il reçut sa grace entière, et se retira dans une petite terre qu'il possédoit en Bohême où il vécut obscurément jusqu'à sa mort, arrivée en 1826.

MACKLIN (Charles), comédien anglois, dont le véritable nom étoit *Maclauchlin*. Il étoit né en Irlande, en 1690, d'une famille pauvre, et débuta, avec peu de succès, en 1725 à Londres sur le

théâtre de Drury-Lane dans les rôles tragiques ; il fut ensuite associé à la direction du même théâtre, mais étant entré dans une ligue contre le directeur principal, il fut exclu de la troupe, et il ouvrit un nouveau théâtre en 1744. S'étant réconcilié avec son ancien directeur il revint à Drury-Lane, puis il entra au théâtre de Covent-Garden, et il ne quitta la scène qu'en 1789. Il est mort le 11 juillet 1797, dans sa cent-huitième année. On a de lui l'*Amour à la mode*, farce populaire, qu'il donna en 1759, et qui fut fort applaudie à Londres et à Dublin, et l'*Homme du monde*, comédie, qui eut aussi beaucoup de succès et où il joua le rôle le plus difficile avec une vivacité remarquable étant âgé de plus de 80 ans. On a publié à Londres en 1799, *Mémoires de Charles Macklin, avec les caractères et les mœurs dramatiques du siècle où il a vécu*, par Kirkmann, 2 vol. in-8. Ils ont été traduits en françois, par M. de Faucompret, et insérés dans la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*, à la suite des mémoires de Garrick.

MAC-LÉOD (John), chirurgien et voyageur anglois, né à Bunhill, comté de Dunbarton. Il s'embarqua en 1798, en qualité d'aide-chirurgien, et il venoit d'être nommé chirurgien en chef lorsque la paix d'Amiens le fit mettre en retraite, sans solde, en 1801. La guerre s'étant bientôt rallumée il fut employé dans les Indes occidentales, sur un schooner de l'état, et il se battit plusieurs fois avec intrépidité quoique sa qualité de chirurgien lui prescrivit de se tenir hors de la mêlée. Il servit aussi sur la Méditerranée, pendant les années 1808 et 1809, et il fit preuve de beaucoup de dévouement pour arrêter les progrès d'une fièvre bilieuse qui s'étoit déclarée sur son vaisseau, en rade de Malaga. Il est mort le 9 novembre 1820, des suites des mauvais traitemens qu'il avoit éprouvés dans une insurrection au sujet des élections de Westminster. On a de lui : I. *Relation d'un voyage* qu'il fit en Chine en 1817 traduit en françois par Defaucompret, Paris 1818, in-8. 2 éditions ; II. la relation d'un voyage qu'il avoit fait sur les côtes d'Afrique, sous le titre : de *Voyage au Dahomey*, Londres 1819, in-8. Ed. Gauttier en a donné un abrégé dans la collection du libraire Nepveu, Paris 1821, in-18. Les relations de ces deux voyages sont plus amusantes qu'instructives.

MACQUART (Antoine-Nicolas-François) né à Chantilly en 1790, fut employé dans les bureaux du ministre de la marine où il étoit connu par son extrême obligeance. On lui doit : I. l'*Eloge de L. A. de Bourbon-Condé, duc d'Enghien*, couronné par l'académie de Dijon le 30 avril 1817 ; II. l'*Eloge de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri*, couronné par la même académie ; III. *Réfutation de l'écrit de M. le duc de Rovigo, avec pièces justificatives et des observations sur les explications de M. le comte Hullin*, Paris 1823, in-8. qui eut 3 éditions dans le même mois. Il a aussi fourni plusieurs articles au *Drapeau-Blanc* et à la *Gazette de France*. Il s'occupoit d'un roman historique où il se plaisoit à répandre les sentimens pieux qui l'animoit lorsque la mort l'enleva à ses amis et aux lettres, dans le mois de septembre 1825. On trouve des détails sur sa vie

Digitized by Google

dans *les Souvenirs et mélanges littéraires, politiques et biographiques*, de M. L. de Rochefort, Paris 1826, 2 vol in-8.

MAIMON (Salomon), juif et philosophe allemand, né en 1753 à Neschwitz en Lithuanie, d'un rabbin orthodoxe, dirigea toutes ses études vers le fatras des lois traditionnelles des Israëlites. Sa mauvaise conduite et ses principes peu compatibles avec la croyance des Israëlites lui attirèrent beaucoup de désagrémens. Naturellement inconstant il parcourut plusieurs villes d'Allemagne et de la Hollande, et vécut presque toujours d'aumônes; enfin le comte de Kalkreuth lui donna un asile dans une campagne près de Freistadt en Silésie, et il y mourut en novembre 1800. Le philosophe Ben David et M. Biester ont publié à Berlin, peu de temps après sa mort, plusieurs articles remarquables sur les événemens de sa vie. Lui-même avoit écrit des *Mémoires* curieux sur sa personne qui ont été publiés par Ch. P. Moritz en, 2 vol. in-18, Berlin 1792 et 1793. M. de Gérando a donné un exposé de ses doctrines philosophiques dans son *Histoire comparée des systèmes de philosophie*. Maimon a publié un grand nombre d'ouvrages : I. *Essai de philosophie transcendante*, Berlin 1790, in-8 ; II. *Commentaire hébreu sur le mont Nebuchim*, 1791, in-4 ; III. un *Parallèle de Bacon et de Kant*, *et l'Histoire des progrès de la métaphysique en Allemagne, depuis les temps de Leibnitz et de Wolf*, 1793, in-8 ; IV. *Traité de logique*, 1794, in-8 ; V. *Exposition des catégories d'après Aristote*, 1794, in-8 ; VI. *Recherches critiques sur l'esprit humain* ou *tableau des facultés de connoître et de vouloir*, Leipsick, 1797, in-8 et plusieurs autres ouvrages ; il a aussi été le collaborateur du *Magasin psychologique* de M. Moritz.

MAINE-DE-BIRAN (le chevalier Marie-François-Pierre-Gauthier), né à Grateloup, près Bergerac, en 1766, du lieutenant-général du bailliage de cette ville, entra au service avant la révolution, dans les gardes-du-corps et se fit avocat après la suppression de la maison du roi. La persécution qu'il éprouva en 1793 le porta à s'éloigner des affaires, et il se livra entièrement aux études sérieuses et aux méditations abstraites de la métaphysique. Sous le directoire le département de la Dordogne l'élut député au conseil des cinq cents, mais il n'y siégea pas, son élection ayant été annulée le 18 fructidor. Plus tard il fut nommé conseiller de préfecture de la Dordogne, sous-préfet de Bergerac, et en 1809 député au corps législatif ; il fit partie, en 1813, de la commission du corps législatif qui fut chargée de présenter un rapport sur la situation politique de la France et il partagea l'honorable disgrace qu'encoururent de la part de Buonaparte tous les membres de cette courageuse commission. Après le retour du roi, en 1814, Maine de Biran rentra dans les gardes-du-corps et reçut la croix de St.-Louis, le 11 juin, il fut nommé questeur de la chambre des députés. Réélu en 1815, il obtint la même charge et vota constamment avec le ministère. N'ayant pas été appelé à la chambre l'année suivante, on lui donna la place de conseiller-d'état en service ordinaire ; il fit ensuite partie de la commission de liqui-

dation des étrangers. En 1817 il fut envoyé dans son département pour en présider le collége électoral, et il fut encore élu député. Il est mort à Paris, d'une maladie de poitrine, le 20 juillet 1824. On a de lui : I. *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, Paris 1803, in-8., ouvrage qui remporta le prix proposé par la classe des sciences morales et politiques de l'institut national ; II. *Mémoire sur la décomposition de la pensée ;* III. *Examen des leçons de M. de la Romiguière* ; IV. un *Article sur Leibnitz.* Il a laissé en manuscrit un *traité de la folie* où il établissoit la nature des rapports du physique et du moral sous un point de vue tout différent de celui de Cabanis. Le journal intitulé : le *Globe* a donné, dans les n.os 139 et 140, année 1825, une analyse détaillée de la philosophie et des opinions de Maine de Biran.

MAINVIELLE (Pierre), né en 1765, d'un riche marchand d'Avignon, embrassa la cause de la révolution avec l'enthousiasme le plus exagéré et figura dans toutes les scènes désastreuses qui affligèrent le comtat. Il avoit été arrêté avec plusieurs de ses complices et alloit être jugé, mais l'amnistie du 19 mars 1792 les rendit à la liberté ; Mainvielle et ses compagnons furent ramenés en triomphe dans Avignon, et le premier fut nommé député suppléant à la convention ; la démission de Rebecqui l'y appela en avril 1793, mais accusé, en arrivant à Paris, par Duprat l'aîné d'avoir voulu l'assassiner, il fut arrêté ; cependant il fut justifié de ce crime, mis en liberté, et vint prendre place à la convention nationale. Un décret d'accusation l'atteignit de nouveau le 31 juillet, comme complice de Barbaroux et coupable de correspondance avec les fédéralistes du Midi. Il parut devant le tribunal révolutionnaire, fut condamné à mort le 30 octobre et exécuté le lendemain.

MAISONFORT (le marquis DE LA), né dans le Berri en 1763, étoit officier de cavalerie avant la révolution. Il émigra à cette époque, servit dans l'armée des princes, et après le licenciement alla se fixer à Brunswick, où il s'associa pour l'imprimerie avec Fauche-Borel, mais il le quitta bientôt pour aller remplir à Hambourg, à St.-Pétersbourg et à Londres diverses missions dans l'intérêt des princes, qui lui attirèrent quelques démêlés avec son ex-associé. Il vint à Paris en 1810, toujours pour servir la même cause, mais il fut arrêté, renfermé dans la prison du Temple et conduit ensuite à l'île d'Elbe, d'où il parvint à s'évader. Alors il se rendit en Russie et s'y lia avec M. de Blacas, qui étoit alors chargé des intérêts de Louis XVIII, et dont l'amitié lui a été depuis fort utile. Le marquis de la Maisonfort rentra en France à la restauration de 1814, et fut aussitôt nommé maréchal-de-camp et conseiller-d'état chargé du contentieux de la maison du roi. Il suivit ce prince dans la Belgique pendant les cent-jours et revint à Paris avec sa majesté. L'année suivante il accompagna à Lille le duc de Berri chargé de présider le collége électoral du département du Nord, et il fut nommé membre de la chambre des députés qui le choisit pour l'un de ses secrétaires. Dans les premières séances il prononça un discours remarquable en fa-

Digitized by Google

veur du projet de loi d'amnistie, dont nous citerons les passages suivans : « On vous a parlé de la clémence de Henri IV, sans doute » pour ne pas vous rappeler la sévérité de Louis XVIII. Eh bien » cette clémence, toute admirable » qu'elle puisse être, appartient » autant aux événemens qu'au caractère personnel de ce bon roi. » Ne comparons rien, car le présent ne ressemble point au passé; » n'imitons rien, car l'avenir lui » ressemblera moins encore. Obéissons aujourd'hui comme alors » aux circonstances et ramassons » les debris que le temps laisse » derrière lui. Les guerres de la » Ligue, les querelles des Valois » et des Guises, les différences de » religion avoient-elles le plus léger rapport avec la révolution ? » Henri IV en rentrant dans Paris, » retrouva-t-il Jacques Clément » et Bussy-le-Clerc ? Les seize lui » demandèrent-ils des places et » des honneurs ? Sans doute quelques rebelles, parens de toute » sa cour, lui vendirent des sermens de fidélité; mais ils tenoient des places fortes et il eut » fallu les combattre. Henri IV » fut généreux, mais il le fut pour » des hommes qui, s'ils avoient » méconnu le successeur du dernier des Valois, avoient toujours » respecté, on pourroit dire honoré en lui le roi de Navarre. » Il s'exprime ainsi sur l'amendement proposé par M. de Rocherolle : « Ces indemnités qu'on veut » par des sophismes faire regarder » comme des confiscations, sont » conformes à la justice la plus évidente ; la commission en les » proposant n'a fait que céder à » la raison » et il termina ainsi son opinion : « L'amnistie datée de » Saint-Ouen, le 2 mai 1814, n'a » été qu'un arrangement avec des » factions que l'on croyoit expirantes ; la déclaration de Cambrai, un ordre du jour pour » frapper de terreur des révoltés » sous les armes ; l'ordonnance du » 4 juillet, un sacrifice à la crainte » de la guerre civile, au danger » plus éminent encore de la guerre » extérieure. Tous ces actes ont » été faits sous des influences plus » ou moins dangereuses, plus ou » moins criminelles ; tandis que » le projet de loi qu'on vous présente a seul, pour sa première » fois, un caractère qui le rend » digne de vous. Emané de la bonté » du roi, cher à son cœur, important à ses yeux et présenté » par un ministre qui a votre estime, il ne lui reste plus qu'à » recevoir de vous, aujourd'hui, » cette haute sanction qui seule » peut lui donner le caractère que » l'Europe désire. » Après la session le marquis de la Maisonfort fut nommé directeur du domaine extraordinaire de la cour, ensuite ministre plénipotentiaire auprès du grand duc de Toscane. Il étoit revenu à Paris par congé, et il retournoit à son poste, lorsqu'il mourut à Lyon, le 3 octobre 1827, après avoir demandé et reçu les sacremens de la religion avec de grands sentimens de piété. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit. Dès sa jeunesse il s'étoit fait connoître par des romances, entr'autres celles de *Griselidis* et *les Adieux de la présidente de Tourvel au chevalier de Valmont*. En 1798 il fit imprimer des *Lettres sur la Mythologie* qu'il avoit composées et qu'il intercala dans une edition qu'il donna de celles de Demoustier. On a encore de lui :

Tableau politique de l'Europe depuis la bataille de Leipsick (18 octobre 1813) *jusqu'au* 13 *mars* 1814, imprimé en Allemagne et réimprimé en France sans nom d'auteur. M. Barbier lui attribue : I. *Etat réel de la France, à la fin de* 1795, 1796, 2. vol. in-18.; II. *Dictionnaire biographique et historique des hommes marquans de la fin du* 18.e *siècle, et plus particulièrement de ceux qui ont figuré dans la révolution françoise*, Hambourg 1800, 3 vol. in-8, 2.e édition 1806, 4 vol. On en a fait un abrégé ou imitation, en 2 vol. in-8, qui est très-incomplet et très-fautif, 2.e édition 1816, 3 vol. in-8.

MAISSIAT (Michel), ingénieur-géographe, né à Nantua, le 19 septembre 1770. Il partit en 1792 avec le grade de lieutenant, et fit cette campagne et celles de 1793 et 1794 avec distinction. Plusieurs fois il avoit été désigné pour reconnoître les positions de l'ennemi ce qui lui donna occasion de s'adonner à la topographie. Il s'y livra entièrement, sous la direction de l'adjudant-général Tonnet, auquel il fut bientôt adjoint; il fut ensuite employé en qualité d'ingénieur-géographe jusqu'en 1800. Après la bataille de Hohenlinden, il rentra en France, et il ne s'occupa plus que de travaux topographiques permanens. Il se fit particulièrement remarquer dans ceux relatifs aux quatre départemens réunis du Mont-Tonnerre, de la Sarre, du Rhin et Mozelle, et de la Roer, dont le colonel Tranchot avoit eu la direction, et il fut un de ses plus assidus collaborateurs. Celui-ci étant mort en 1815, Maissiat fut chargé de l'achèvement de la carte, et il y travailla jusqu'à la fin de la même année, que toutes les minutes, à l'exception de celles qui furent reconnues être sa propriété particulière, furent remises aux Prussiens, conformément aux traités; il travailla depuis à la nouvelle carte de France, et fut nommé, en 1818, professeur de topographie à l'école d'application du corps royal d'état-major. Il mourut le 4 août 1822. Il étoit parvenu au grade de chef d'escadron au corps des ingénieurs-géographes militaires, et il étoit décoré de l'ordre de S.t-Louis et de Danebrog. Augoyat a publié une notice sur sa vie, Paris, Anselin, 1822, in-8. On a de lui ; I. *Tables portatives de projections et de verticales*, Aix la-Chapelle 1806; II. *Mémoires sur quelques changemens faits à la boussole et au rapporteur, suivis de la description d'un nouvel instrument nommé graphomètre*, Paris 1812, in-8 ; III. *Tables des projections de ligne de plus grande pente, etc.*, Paris 1819, 2.e édition 1822, in-12 ; IV. *Notice sur une nouvelle échelle destinée à relever sur les plans et cartes topographiques la mesure des inclinaisons des pentes*, Paris 1821, in-8. On a encore de lui des *Cartes gravées et lithographiées* sur différentes échelles.

MALARTIC (Anne-Joseph-Hyppolite comte DE), né en 1730 à Montauban, d'une ancienne famille de l'Armagnac, entra au service en 1745, dans le régiment de la Sarre, passa en 1749 dans le Canada avec celui de Béarn, dont il étoit alors aide-major, et s'y distingua en plusieurs occasions. De retour en France, il fut nommé en 1763 colonel de Vermandois, et en 1767 il fut envoyé dans les Antilles. Deux ans après

il

Digitized by Google

il reçut le commandement en chef de la Guadeloupe et le grade de brigadier. Lorsqu'il fut rappelé il devint maréchal-de-camp et continua de servir jusqu'en 1792. A cette époque Louis XVI le nomma gouverneur des établissemens français à l'est du cap de Bonne-Espérance. Les principes de la révolution françoise avoient déjà excité dans cette colonie une effervescence difficile à réprimer, cependant il y parvint dans la même année, et pour éviter de nouveaux troubles il organisa une assemblée coloniale qui ne laissoit proclamer les nouvelles lois de France qu'après les avoir examinées et sanctionnées. Ainsi il empêcha la publication de toutes les lois révolutionnaires, et il réussit à maintenir le calme et la tranquillité dans cette colonie; il parvint aussi à la garantir des attaques réitérées des Anglois. Le directoire qui croyoit voir dans les actes d'autorité du général Malartic, une disposition à la révolte, envoya dans l'île des commissaires chargés de faire promulguer les lois dont l'exécution avoit été suspendue, et pour annoncer au gouverneur sa destitution; mais ceux-ci ayant imprudemment fait connoître, à leur arrivée, l'objet de leur mission, le peuple s'ameuta et pour les soustraire à sa fureur il fallut les faire embarquer en toute hâte sur une corvette, d'où ils revinrent en France. L'assemblée coloniale et le gouverneur déclarèrent cependant que s'ils ne se soumettoient pas à la volonté du gouvernement françois, ce n'étoit point pour se séparer de la mère-patrie pour laquelle ils faisoient de sincères protestations de respect et d'attachement, mais seulement parce que les conséquences de ce que la France exigeoit pouvoient devenir fatales à la colonie qu'ils étoient chargés de gouverner. Le général Malartic mourut le 28 juillet 1800; les habitans de l'île lui élevèrent un monument funèbre, avec cette inscription : *Au sauveur de la colonie*. Les Anglois, eux-mêmes, dont il avoit fait échouer toutes les tentatives, en apprenant sa mort, avoient demandé une suspension d'armes, et leurs vaisseaux furent pavoisés de deuil pendant tout le temps que la colonie rendoit les derniers devoirs à son gouverneur.

MALEVILLE. *Voyez* le Supplément à la fin du tom. X, p. 619.

MALEVILLE (le marquis Jacques), pair de France, né en 1741 à Domme dans le Périgord, d'une famille distinguée, exerça d'abord la profession d'avocat à Bordeaux, et vivoit retiré des affaires lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes, et se montra partisan de la monarchie constitutionnelle. En 1791, il fut nommé membre du tribunal de cassation, et en 1795, député au conseil des anciens. Il s'y prononça fortement en faveur des ascendans des émigrés, et ne craignit point de dire, dans le premier discours qu'il prononça, « qu'il n'a» voit pas l'honneur d'avoir des émi» grés dans sa famille. » On le vit ensuite attaquer avec véhémence la loi du 9 floréal an III, qui avoit ordonné le partage à titre de présuccession des biens des ascendans des émigrés, et il s'attacha à faire ressortir l'énorme injustice d'une législation qui punissoit si cruellement les parens d'un tort auquel ils étoient étrangers, et qui, plus impitoyable que la mort, les dépouilloit, avant elle, des biens qu'ils n'auroient du quitter qu'avec la

vie. Il appuya avec la même énergie la proposition d'abroger la loi monstrueuse du 3 brumaire an IV, qui plaçoit un très-grand nombre de François en état de prévention et de surveillance, et qui excluoit de toutes les fonctions électorales les parens et les alliés des émigrés. Il demanda encore que l'on remplaçât selon les formes légales les magistrats que le directoire avoit introduits irrégulièrement dans le tribunal de cassation pour en corrompre l'indépendance : plusieurs fois ses discours furent interrompus par les murmures et les cris de mécontentement ; les journaux du parti dominant l'attaquèrent aussi par les plus virulentes récriminations ; mais il y répondit par une brochure adressée à ses collègues et à ses commettans ; il continua de marcher dans les mêmes principes, et de s'opposer à tout ce qu'il croyoit contraire à l'équité ; enfin, il s'éleva dans l'intérêt de la société et des familles contre cette législation corruptrice, née du bouleversement de toutes les idées morales, qui accordoit aux enfans nés hors mariage les avantages de la légitimité. M. de Maleville fut réélu député par une assemblée électorale de la Dordogne ; mais le directoire, qui dominoit le corps législatif, fit annuler sa nomination, et il resta sans fonctions jusqu'après l'établissement du gouvernement consulaire. Alors il rentra par le choix du sénat au tribunal de cassation, et le suffrage de ses collègues le porta à la présidence de la section civile, en remplacement de Tronchet, nommé sénateur. Un décret le désigna, avec ce dernier, Portalis et Bigot de Préameneu, pour coopérer à la rédaction d'un projet de code civil, et il se montra le zélé partisan des maximes du droit romain, du régime dotal, de la puissance paternelle et de la faculté de tester. Il repoussa de tous ses efforts le divorce et l'adoption ; le premier tendant, selon lui, au relâchement de tous les liens sociaux, et le second comme propre à décourager du mariage et à affoiblir de plus en plus l'esprit de famille. Si ce code n'a pas répondu entièrement à la réputation de ses auteurs, il ne faut l'attribuer qu'à la précipitation avec laquelle il a été rédigé. Celui qui gouvernoit alors, dit fort bien un biographe moderne, ne *demandoit* pas, il *commandoit* des codes, et vouloit qu'ils fussent composés aussi vite qu'on exécute une évolution militaire. Le marquis de Maleville sentit si bien l'imperfection de l'ouvrage auquel il avoit pris une part très-importante, qu'il publia peu après un écrit pour justifier une opinion qu'il n'avoit pu faire triompher : savoir ; que le divorce ne devoit être admis qu'en cas d'adultère. Il reproduisit cette brochure avec des modifications à l'époque où le divorce a été définitivement aboli en France ; enfin il publia l'*Analyse raisonnée de la discussion du code civile au conseil d'état*, 1804-1805, 4 vol. in-8, dont il y eut trois éditions, et qui a été traduite en allemand. En mars 1806, le marquis de Maleville fut nommé sénateur, et en 1814, il vota pour la déchéance de Buonaparte et pour le projet d'acte constitutionnel du sénat, qu'il défendit par une brochure anonyme. Le 4 juin de la même année, il entra à la chambre des pairs, et il y a constamment défendu les principes constitutionnels. Il a présidé,

Digitized by Google

en 1815, l'assemblée électorale de son département, et il a été nommé marquis dans la classification des pairs faite en 1817; jusque-là il avoit porté le titre de comte. La plupart de ses opinions, outre qu'elles sont consignées dans le Moniteur, ont été imprimées à part par ordre de la chambre; enfin, son grand âge l'empêchant de prendre part aux délibérations de la chambre, il se retira dans sa ville natale, où il a terminé ses jours le 23 novembre 1824. La religion, qu'il avoit toujours respectée, lui a accordé ses consolations dans ses derniers momens.

MALLÈS (madame née DE BAULIEU), auteur de romans moraux et ouvrages pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, est morte à Montron département de la Dordogne, vers la fin de 1825. Ses ouvrages sont : I. *Lucas et Claudine* ou *le Bienfait et la reconnoissance*, Paris 1816, 2 vol. in-12; II. *Contes d'une mère à sa fille*, Paris 1817, 2 vol. in-12, 2e édition augmentée, 1820, avec 12 gravures; III. *le Robinson de douze ans, histoire curieuse d'un mousse abandonné dans une île déserte*, Paris 1818, in-12, 6e édit. revue et corrigée, 1826; IV. *Contes à ma jeune fille*, 1819, in-12, 3.e édition, 1826; V. *Lettres de deux jeunes amies* ou *Les leçons de l'amitié, ouvrage destiné à l'instruction et à l'amusement des jeunes personnes*, Paris 1820, 2 vol. in-12; VI. *Geneviève dans les bois*, Paris 1820, in-18, réimprimée dans la même année; VII. *Quelques scènes de ménage*, Paris 1820, 2 vol. in-12.; VIII. *le Labruyère des jeunes demoiselles* ou *Principaux caractères des jeunes personnes*, ouvrage utile et amusant, Paris 1821, in-12., fig., 2e édition 1824; IX. *Conversations amusantes et instructives sur l'Histoire de France à l'usage de la jeunesse de l'un et l'autre sexe*, Paris 1822, 2 vol. in-12., ornés de 2 planches. X. *Instructions familières d'une institutrice sur les vérités de la religion pour disposer les élèves à la première communion*, Paris, 1824, in-32.; XI *la Jeune parisienne au village*, Limoges 1824, in-12.

MALTE-BRUN (Conrad), né en 1775, d'une famille distinguée du Jutland, province du royaume de Danemarck, fut élevé dans la religion réformée de la confession d'Augsbourg, et destiné par ses parens aux fonctions de ministre; mais rebuté par la sécheresse des études théologiques et emporté par son goût pour les belles-lettres, il publia un volume de poésies, rédigea un journal de théâtre et s'adonna particulièrement à l'étude des langues, ce qui lui donna plus tard la facilité d'écrire en françois beaucoup mieux que ne l'ont fait les étrangers qui ont le mieux possédé cette langue. Lorsque les principes de la révolution françoise penétrèrent dans le Danemarck, ce pays se trouva partagé entre deux factions, le parti libéral protégé par un ministre (M. de Bernstorff) qui crut devoir faire des concessions aux idées de liberté qui fermentoient dans sa patrie, et le parti aristocratique qui vouloit l'ancien ordre des choses et la guerre contre la France; le père de Malte-Brun qui étoit de ce dernier parti, fut un des signataires de la noblesse contre les mesures ministérielles, mais son fils écrivit en faveur de l'affranchissement des paysans et de la liberté de la presse,

Digitized by Google

protégés par le ministre Bernsdorff. Jusque-là on ne lui pouvoit rien, mais une satire violente de la féodalité et de la coalition qu'il publia sous le titre de : *Catéchisme des aristocrates*, le fit menacer d'une poursuite judiciaire; alors il se réfugia en Suède, et il y fut bien accueilli par cette nation indépendante. Les motifs de prudence qui l'avoient éloigné de sa patrie, ayant perdu une partie de leur force, il crut pouvoir y rentrer en 1797, mais un nouvel écrit qu'il lança contre quelques actes de l'administration l'obligea de retourner en Suède, d'où il se rendit bientôt à Hambourg; là il se fit chef, disent les journaux allemands, d'une société secrète, appelée les *Scandinaves unis*, dont le but étoit de réunir les trois royaumes du nord sous une constitution républicaine fédérative. A cette époque Paul I^er^, empereur de Russie, et Gustave IV, firent des plaintes à la cour de Copenhague et demandèrent la répression et la punition de ceux qu'on appeloit les républicains du Nord. Alors le gouvernement danois fit poursuivre devant les tribunaux Malte-Brun, qui, absent et contumax, fut condamné au bannissement comme ayant tenté de changer la constitution monarchique. Depuis 1799 il étoit venu se fixer à Paris, et il y fut d'abord chargé d'une éducation particulière. Il voulut ensuite travailler pour les journaux, mais ayant osé insérer dans quelques-uns des articles contre le consulat à vie, il reçut l'ordre impératif de cesser de s'occuper d'intérêts auxquels il devoit se considérer comme étranger. Depuis cette époque il s'adonna entièrement à la branche des connoissances physiques qui fonda sa réputation, et il prit un rang distingué parmi les meilleurs géographes. Le *Journal des Débats*, pour lequel il avoit déjà travaillé, se l'attacha définitivement en 1806, et depuis cette époque, sauf une interruption de quelques années, pendant lesquelles il fut un des rédacteurs de la *Quotidienne*, il se dévoua jusqu'à sa mort à un travail de tous les jours avec un zèle que ne ralentirent jamais les autres travaux dont il s'étoit volontairement chargé. La plupart des articles qu'il composa portoient sa signature ou du moins les initiales de son nom; ceux-ci consistoient en analyses d'ouvrages, en considérations scientifiques, en fragmens géographiques et en notices sur des contrées peu connues, mais il en composa un grand nombre d'autres sous le voile de l'anonyme; ces derniers ont pour objet les dissertations relatives à la politique étrangère, et l'on peut dire avec vérité qu'ils ont beaucoup contribué aux succès du journal. On lui reproche dans les articles de critique qu'il étoit souvent dans le cas de rédiger, de ne s'en être pas acquitté avec l'urbanité que l'on doit même à ceux envers qui l'on veut être sévère. Il portoit dans la discussion une certaine apreté qui lui suscita plusieurs fois des querelles, et ce qu'il y a de moins généreux, sa plume acerbe devint une sorte de sceptre qui pesoit particulièrement sur les productions géographiques, les relations de voyages et toute publication qui rentroit dans le domaine de la science où il n'avoit plus de rivaux. Epuisé par le travail, une forte maladie le conduisit au tombeau le 6 décembre 1826. On lui doit : I. une *Géogra-*

Digitized by Google

phie mathématique, physique et politique, qu'il publia conjointement avec Mentelle, 1804-1807, 16 vol. in-8, avec atlas in-folio. Il a composé à peu près le tiers de l'ouvrage et particulièrement les introductions ; II. *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, 1807, in-8 ; III. *Voyage de Cochinchine par les îles de Madère, de Ténériffe et du cap Vert*, traduit de l'anglois de Barow, avec notes et additions, 1807, 2 vol. in-8 ; IV. avec Eyriès, *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, ouvrage périodique, 1807-1814, avec une table des 20 premiers vol., 25 vol. in-8 ; V. une édition, avec des notes, de l'*Histoire de Russie*, par Levesque, 1812, 8 vol. in-8 et atlas in-4 ; VI. *Précis de la géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions du globe*, 1810-1827. Il n'a publié que les six premiers volumes. Le dernier a été rédigé en partie sur les matériaux qu'il a laissés ; VII. *Apologie de Louis XVIII*, 3.e édition, 1815 VIII. *Nouvelles annales des voyages de la géographie et de l'histoire*, 1818-1826, qui se continuent par M. Eyriès, Larenaudière, etc. ; IX. *les Partis, esquisse morale et politique*, ou *les Aventures de sir Charles Credulous à Paris pendant l'hiver de* 1817, Paris 1818, in-8 ; X. *Tableau politique de l'Europe au commencement de* 1821, in-8, extrait des *Nouvelles annales des voyages* ; XI. *Traité de la légitimité considérée comme base du droit public de l'Europe chrétienne*, Paris 1824, in-8. On a publié après sa mort un *Dictionnaire géographique portatif*, Paris 1827, in-16, qu'il avoit entrepris, et dont il a rédigé lui-même le vocabulaire des mots techniques nécessaires à l'intelligence de tous les livres de géographie, et des *Mélanges scientifiques et littéraires*, ou *Choix de ses principaux articles sur la littérature, la géographie et l'histoire*, 3 vol. in-8. Il a coopéré encore à plusieurs entreprises scientifiques, entr'autres à la *Biographie universelle, ancienne et moderne* de Michaud, à la *Biographie universelle classique* de Barbier, à l'édition des *Voyages de Marco-Polo*, publiée par la société de géographie, dont il fut un des fondateurs ; il en a fait le *Discours préliminaire*. Il a aussi payé son tribut d'éloges à Buonaparte par une *imitation en vers de l'églogue* Sicilides musæ, à l'occasion de la naissance du roi de Rome.

MALUS (Etienne-Louis), célèbre physicien, né à Paris en 1755, d'une famille honnête, qui lui fit donner une éducation distinguée. A 17 ans, il entra à l'école du génie militaire, et son aptitude pour les sciences mathématiques alloit le faire nommer officier de génie lorsque la loi contre les *suspects*, qui atteignit sa famille, l'obligea de quitter l'école et de s'enrôler dans un des bataillons de Paris qui fut dirigé sur Dunkerque, où il travailla pendant quelque temps comme simple soldat aux réparations du port ; mais il fut bientôt remarqué par l'ingénieur Lepère, qui l'envoya à Paris pour faire partie de l'école polytechnique que le célèbre Monge s'occupoit d'organiser ; il en devint un des élèves les plus distingués, et rentra au bout de trois ans, dans le génie militaire. Il

fut d'abord envoyé à l'armée de Sambre et Meuse ; peu de temps après il partit pour l'expédition d'Egypte, et il s'y distingua en plusieurs occasions. Après la prise de Jaffa, il fut chargé d'en relever les fortifications et d'y établir des hôpitaux militaires. On l'envoya ensuite fortifier Damiette. De retour en France en 1801, on lui confia la direction de travaux importans à Strasbourg, et à Anvers, et malgré le temps qu'il étoit obligé d'y consacrer, il s'adonna particulièrement à ses recherches favorites sur les phénomènes de la nature, et il parvint à déterminer la *polarisation de la lumière*, découverte importante, qui a rendu son nom à jamais célèbre. Il avoit déjà remporté le prix proposé par la classe de l'institut pour le meilleur ouvrage qui seroit présenté sur la double réfraction de la lumière. Malus alloit être nommé directeur de l'école polytechnique, lorsqu'il mourut épuisé par un travail excessif le 23 février 1812. On trouve, dans les discours prononcés à ses funérailles par MM. Delambre et Biot, membres de l'institut dont il faisoit partie, le détail de ses découvertes. Il a laissé des *Essais d'optique analytique*.

MANDAR (Michel-Philippe), connu sous le nom de *Théophile*, naquit à Marines le 19 septembre 1759. Il embrassa avec chaleur la cause de la révolution, et se fit remarquer par son exaltation et les discours énergiques qu'il débitoit avec une force de poumons extraordinaire ; mais il ne participa à aucun des excès de cette époque, et il paroît qu'il n'étoit pas entièrement dépourvu d'humanité et d'un certain sens de droiture. Il réclama vivement, dans le *Moniteur* du 22 juillet 1791, contre le serment des *tyrannicides*, qu'un groupe de furieux avoit prêté au Champ-de-Mars, déclarant que cette démarche lui faisoit horreur, et qu'il se séparoit de ceux qui en avoient donné l'exemple. Lors des massacres de septembre, il se trouvoit vice-président de la section du Temple, et se rendit chez Danton, ministre de la justice, où s'étoient déjà réunis plusieurs ministres, Lacroix, président du corps législatif, Pétion, maire de Paris, Robespierre, Camille-Desmoulins, Manuel, plusieurs membres de la commune, les présidens des 48 sections, etc., et comme on ne s'occupoit que des moyens d'arrêter les progrès de l'armée prussienne qui s'étoit déjà emparé de Verdun, il interrompit la délibération, et s'adressant au terrible Danton, lui dit : « Toutes les mesures de » salut extérieure sont-elles pri- » ses ? oui, lui répondit celui-ci. » Occupons-nous donc à l'heure » même de l'intérieur, et il pro- » posa d'assembler sur-le-champ » toute la force armée, et de- » manda que tous les citoyens pré- » sens se rendissent par groupe » auprès des prisons, où l'on mas- » sacroit, pour arrêter, par leurs » discours, ces buveurs de sang, » qui disoit-il, souilleroient pour » jamais le nom françois. » Mais Danton, le regardant froidement, lui dit : « Assieds-toi, cela étoit » nécessaire. » Sans perdre courage, il tira à part Robespierre et Péthion, et proposa au premier de le faire nommer dictateur, comme le moyen le plus sûr d'arrêter les massacres ; mais celui-ci s'y opposa en disant : « Garde-toi

Digitized by Google

» de cela, Brissot seroit dicta-» teur. » Théophile Mandar fut revêtu, en 1793, du titre de commissaire national du conseil exécutif de la république françoise, et la convention lui accorda une gratification de 1500 liv. Sous le gouvernement impérial, il reçut aussi diverses gratifications qui ne l'empêchèrent pas de tomber dans l'indigence, où il vécut les dernières années de sa vie. Il est mort à Paris le 2 mai 1823. Il a publié : I. *Voyage de W. Coxe en Suisse, traduit de l'anglois*, 1790, 3 vol. in-8; II. *Voyage au pays des Hottentots, par W. Paterson, traduit de l'anglois*, 1791, in-8; III. *de la Souveraineté du peuple et de l'excellence d'un état libre, par Needham, traduit de l'anglois et enrichi de notes de J. J. Rousseau, Mably, Bossuet, Condillac, Montesquieu, Le Trosne, Raynal*, 1791, 2 vol. in 8; IV. *des Insurrections, ouvrage philosophique et historique*, 1793, in-8; V. *le Génie des siècles*, poème en prose, 2.e édit. 1795, in-8, à la suite de laquelle on trouve un discours prononcé contre les journées des 2 et 3 septembre; VI. *Voyage en retour de l'Inde par terre et par une route en partie inconnue jusqu'ici, par Th. Howel, suivi d'observations sur le passage de l'Inde par l'Egypte et le grand désert, par James Capper, traduit de l'anglois*, 1796, in-4; VII. *Adresse au roi de la Grande-Bretagne sur l'urgence, les avantages et la nécessité de la paix*, 2.e édition, 1799, in-8, et quelques autres brochures de circonstance. Il a aussi contribué à la traduction de la description de l'Indostan, par Rennel, et il y a joint des notes. Il a laissé en manuscrit *la Gloire et son frère* et *le Phare des rois*, poème en 16 chants, où l'on trouve le *Chant du crime*, qui en fit prohiber l'impression en 1809.

MANESSE (Joseph-Denis), né à Landrecies le 4 janvier 1743, fut reçu à l'abbaye de Saint-Jean des-Vignes, diocèse de Soissons, et comme son goût le portoit à la médecine, les religieux l'envoyèrent étudier à Paris chez les prémontrés de la rue Hautefeuille, où il put, en suivant son cours de théologie, se livrer à ses études de prédilection. De retour à Soissons, il s'occupa d'utiliser les connoissances qu'il avoit acquises en médecine, visitant les hospices, soignant les pauvres et traitant les malades avec une extrême charité. Bientôt il fut nommé vicaire d'Oulchi-le-Château, puis prieur de Branges; et en remplissant ses fonctions, il exerçoit avec succès gratuitement la médecine. Il quitta la France au commencement de la révolution, parcourut presque toute l'Allemagne et alla jusqu'en Russie. Partout il rendit des services aux François exilés comme aux habitans du pays, et aussi désintéressé que compatissant, il ne recevoit aucune rétribution pour ses soins et sollicitoit seulement des secours pour ses compatriotes proscrits; aussi il fut reçu partout avec distinction. L'académie d'Erfurt l'admit au nombre de ses membres en 1795, et celle de Saint-Pétersbourg en 1801. Il ne rentra dans sa patrie qu'à la première restauration, et il en sortit encore pendant les cent jours. Il mourut le 24 septembre 1820, dans le château de Soupire, département de l'Aisne, où il avoit trouvé un asile chez madame de La Villeheurnois. Il a laissé un *Traité*

Digitized by Google

sur la manière d'empailler et de conserver les animaux, les pelleteries et les laines, Paris 1787, in-12, et une *Oologie* ou *Description des nids et des œufs d'un grand nombre d'oiseaux d'Europe, avec l'histoire de leurs mœurs et de leurs habitudes*. Cet ouvrage, formant 2 vol. in-4 avec 54 dessins représentant 160 œufs qu'il avoit recueillis, est resté manuscrit, et a été acheté par le gouvernement d'après un rapport de l'académie des sciences. Il a été déposé à la bibliothèque du jardin du roi, avec la collection d'œufs qui l'accompagne.

MANN (A. T.), physicien, littérateur et antiquaire, né vers 1740 dans la Flandre autrichienne. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie monastique, et devint prieur de la chartreuse angloise de Nieuport; ensuite il demanda sa sécularisation pour se livrer plus particulièrement aux sciences, et il fut pourvu d'un canonicat de la collégiale de Tournay. Il mourut vers 1810. On lui doit: I. *Mémoire sur les diverses méthodes inventées pour garantir les édifices des incendies*, Bruxelles 1778, in-4; Lyon 1779, in-8, trad. en allemand; II. *Tableau des monnoies des différentes nations*, Bruxelles 1778, 1788, in-8, traduit en italien; III. *Pour et contre les spectacles*, Mons 1782, in-8; IV. *Description de la ville de Bruxelles et de ses environs*, 1785, 2 vol. in-8, ouvrage estimé; V. *Introduction à la géographie, la politique, etc.*, 1786, in-8; VI. *Mémoire sur les grandes gelées et leurs effets*, Gand 1792, in-8; VII. une édition du *Dictionnaire géographique de Vosgien*, 1792, 2 v. in-8; VIII. *Table chronologique de l'histoire universelle depuis le commencement de l'année 1770 jusqu'à la paix de 1802*, Dresde (Paris) 1804, in-4; IX. *Principes métaphysiques des êtres et des connoissances*, Vienne 1807, in-4; X. un grand nombre de *Mémoires* et de *Dissertations* scientifiques et historiques dans le recueil de l'académie de Bruxelles.

MANOEL (Francisco), poète portugais, né à Lisbonne en 1734, d'une famille riche et distinguée, mort à Paris vers 1819, a publié un grand nombre de *Pastorales*, *Romances*, *Sonnets*, *Odes*, *Epitres*, *Satires*, *Dithyrambes bachiques*, *etc.*, recueillis sous le titre de *Obras poeticas* ou *Œuvres poétiques de Filinto Elysio*, (nom qu'il avoit pris parmi les arcades) 11 vol. in-8. Il a aussi donné une traduction de l'*Histoire latine du roi Emmanuel* par l'évèque Osorio, Lisbonne 1804, 3 vol. in-12, et une traduction des *Martyrs* de Châteaubriand, Paris 1816, 2 vol. in-12. On a publié en françois un choix de ses *Odes*, sous le titre de *Poésies lyriques portugaises, etc.*, précédées d'une notice sur l'auteur et accompagnées de notes historiques, géographiques et littéraires par A. M. Sané, Paris 1808, 1 vol. in-8.

MANSO (Jean-Gaspard-Frédéric), recteur et premier professeur du gymnase de Sainte-Marie-Magdeleine à Breslau, naquit le 26 mars 1759 à Zella, bourg du duché de Gotha, et mourut le 9 juin 1826. Il a laissé des poésies et des traductions de plusieurs poètes grecs et latins, où l'on remarque un goût très-pur, une connoissance approfondie des auteurs qu'il traduisoit et beaucoup d'érudition. Ses principaux ouvrages

Digitized by Google

sont : deux volumes de poésies diverses, sous le nom de *Bosquets poétiques* ; des traductions en vers des *Georgiques de Virgile*, Jéna 1783, in-12, des *Idylles de Bion et de Moschus*, Gotha 1785, in-12, de l'*Œdipe de Sophocle*, 1785, in-8, et d'une partie de la *Jérusalem délivrée* ; *Essais sur quelques sujets de la mythologie des Grecs et des Romains* ; *Sparte, essai pour l'éclaircissement de l'histoire et de la constitution de cet état* ; *Vie de Constantin-le-Grand* ; *les Ostrogoths en Italie*, ou l'*Histoire de l'empire des Ostrogoths en Italie*, Breslau 1826, in 8.

MANUEL (Jacques-Antoine), né le, 10 décembre 1775 à Barcelonette, d'un notaire estimé, entra, en 1793, comme volontaire dans un bataillon de son département, et devint capitaine; mais une maladie grave le força de quitter le service, et il se fit recevoir avocat à Aix, où il se fit remarquer par son talent. En 1815, le département des Basses-Alpes le nomma membre de la chambre des représentans convoquée par Buonaparte; et depuis, il fut réélu en 1818 et en 1822. Il siégea toujours au côté gauche, et se montra un des orateurs les plus assidus à la tribune. Il parloit sur tous les sujets et toujours contre les propositions des ministres; enfin s'étant déclaré pour Grégoire, que la chambre vouloit exclure de son sein comme régicide, et s'étant permis d'appeler *crime nécessaire* l'assassinat de Louis XVI, la chambre demanda son exclusion qui fut prononcée le 3 mai 1823; mais il refusa de sortir, et il fallut le faire enlever par des gendarmes. Depuis, il n'a plus reparu sur la scène politique, et il est mort le 20 avril 1827. Il a rédigé, dit-on, les mémoires justificatifs des maréchaux Soult et Masséna, et un grand nombre d'autres mémoires et discours.

MANZI (Guillaume), né à Civita Vecchia dans l'etat de l'église, embrassa d'abord la carrière diplomatique et fut nommé consul d'Espagne dans sa patrie, mais il renonça bientôt à ces fonctions pour se consacrer entièrement à l'étude des langues, et surtout à la recherche des anciens manuscrits. Il occupoit la place de bibliothécaire de la *Barberina* lorsqu'il mourut à Rome, le 21 février 1821. On a de lui : I. *Dissertation sur les fêtes, les jeux et le luxe des Italiens* au 14^e^ siècle ; II. une *Traduction de Velleius paterculus*, 1813 ; III. une édition du *Traité de la peinture de Léonard de Vinci*, Rome 1818, 2 vol. in-4, sur un manuscrit du Vatican plus correct que ceux qui avoient paru auparavant ; IV. une édition du *Voyage de Frescobaldi en Egypte et en Palestine* ; V. une *Traduction des œuvres complètes de Lucien*, sous la date de Lausanne 1819, et plusieurs autres traductions de différens traités de St.-Jean Chrysostôme et de Cicéron. Ses éditions se distinguent par des discours préliminaires estimés et de savantes notes.

MANZON (Marie-Françoise-Clarisse Enjalran), née à Rhodez en 1785, d'un lieutenant en la sénéchaussée, qui fut depuis juge au tribunal civil de Rhodez, épousa par obéissance M. Manzon, officier de l'armée françoise, et fut bientôt obligée de s'en séparer. Elle s'est acquis une triste célébrité en paroissant comme témoin, et ensuite

Digitized by Google

comme accusée dans le procès du malheureux Fualdès, assassiné dans une maison de débauche. Elle est morte à Paris en 1826, après avoir publié : *Mémoire de mad. Manzon, explicatif de sa conduite dans le procès de l'assassinat de Fualdès, écrit par elle-même et adressé à mad. Enjalran, sa mère*, Paris 1818, in-8. Ce Mémoire a obtenu la même année 7 éditions ; II. *Mon plan de défense dans le procès de Fualdès, adressé à tous les cœurs sensibles*, Albi 1818, in-8 ; III. *Madame Manzon aux habitans de Rhodez ; réponse de cette dame au sténographe parisien et à mademoiselle Rose Pierret*, Toulouse 1818, in-8 ; IV. *Plaidoyer de M. Esquilat pour mad. Manzon, et discours composé par mad. Manzon et prononcé par elle-même à l'audience du 29 avril 1818*, Toulouse 1818 ; V *Lettres inédites de mad. Manzon, publiées par elle-même*, Paris 1819, in-8. deux éditions qu'elle vendoit elle-même dans son domicile, vraisemblablement pour activer le débit du livre.

MARBOT (Antoine), général républicain, né dans un village de la Corrèze vers 1750, entra fort jeune dans les gardes-du-corps du roi, et fut forcé d'en sortir lors de la réforme qui eut lieu au commencement du règne de Louis XVI. Dès le commencement de la révolution il en adopta les principes avec enthousiasme, devint administrateur du département de la Corrèze, et ensuite député à l'assemblée législative. Il s'y opposa à ce qu'on admit dans les troupes de ligne la garde constitutionelle du roi : « Parceque, disoit-il, selon » l'opinion commune, l'esprit de » ce corps étoit un dévouement » entier au roi, esprit très-con» traire à celui qui devoit animer » l'armée de la nation. » Après la session il rentra dans la carrière militaire et parvint en peu de temps au grade de général de division. Il contribua à la conquête de la Cerdagne espagnole en 1793, et continua d'être employé à l'armée des Pyrénées-Occidentales, où il se signala en plusieurs affaires. Destitué, comme jacobin, en 1795 il rentra dans ses foyers, mais bientôt il fut rétabli dans son grade par un arrêté du comité de salut public. Il fut aussi nommé au conseil des anciens, dont il obtint deux fois la présidence et où il se prononça fortement contre le parti dit de *Clichi* ; en 1799 il demanda que la responsabilité des ministres ne fut plus un vain mot. La même année il sortit du conseil et remplaça le général Joubert dans le commandement de Paris ; mais suspect, à cause de ses opinions républicaines, aux hommes qui préparoient le 18 brumaire, il fut envoyé à l'armée d'Italie et il en prit le commandement en chef après la mort de Championnet, comme le plus ancien dans son grade ; il le conserva jusqu'à l'arrivée de Masséna, alors il fut chargé de commander une division qui étoit à Savone. Etant tombé malade, il fut transporté à Gênes où il mourut, à la fin de 1799.

MARCET (Alexandre), médecin, né à Genève en 1770, d'un riche négociant qui le destinoit à sa profession ; mais n'ayant pu vaincre sa répugnance pour le commerce, et ayant perdu son père de bonne heure, il étudia le droit que les circonstances politiques l'obligèrent d'abandonner. S'étant déclaré contre le parti démocra-

Digitized by Google

tique qui triompha dans sa patrie en 1793, il fut arrêté et condamné à un an de réclusion domestique, qui fut commuée, à sa demande, en 5 ans d'exil hors du territoire de Genève. Alors il se rendit à Edimbourg pour y étudier la médecine, et il y prit ses grades, en 1797; ensuite il alla se fixer à Londres, où ses opinions politiques et la protection de quelques amis lui valurent le titre de médecin du dispensaire de Flinsburg, puis de l'hôpital de Guy, faveur qu'on accorde bien rarement aux étrangers, quel que soit d'ailleurs leur mérite. Le docteur Marcet obtint peu après la chaire de chimie établie dans cet hôpital et il professa avec succès. S'étant fait connoître avantageusement dans le public et auprès des savans, il fut agrégé à la société royale de Londres et nommé membre de la société géologique de la même ville; enfin, ayant fait un mariage avantageux et hérité à la mort de son beau-père d'une fortune considérable, il résigna sa place de médecin de l'hôpital de Guy; il renonça même à la pratique de la médecine pour se livrer exclusivement à l'enseignement de la chimie et aux recherches expérimentales. Il s'étoit fait naturaliser Anglois en 1802; cependant lorsqu'il apprit que Genève avoit été séparé de la France, il voulut retourner dans sa patrie, où il reçut l'accueil le plus flatteur et fut élu membre du conseil souverain. Il étoit retourné en Angleterre pour régler ses affaires et quitter définitivement ce pays, lorsqu'il mourut presque subitement le 12 octobre 1822, d'une attaque de goutte à l'estomac. Il a publié plusieurs ouvrages, dont le principal a pour titre: *Essai sur l'histoire chimique et le traitement médical des maladies calculeuses*, traduit en françois sur la 2.ᵉ édit. de Londres de 1819, revue et augmentée par M. J. Riffault, Paris 1823, in-8, avec planches. Il a aussi inséré plusieurs Mémoires sur la médecine et la chimie, dans divers recueils et journaux scientifiques. La chimie lui doit quelques inventions, il a perfectionné l'ingénieux appareil physico-chimique, connu sous le nom de chalumeau de Newman qui a pris en Allemagne le nom de lampe de Marcet, et il a inventé ou plutôt perfectionné un appareil à soupape, destiné à puiser l'eau au fond de la mer, dont il est souvent question dans le voyage au pôle arctique du capitaine Parry qui en fit un fréquent usage. On trouve une suite des expériences chimiques du docteur Marcet et plusieurs de ses écrits dans les *Philosophical transactions*, de 1819 à 1823; la *Bibliothèque universelle de Genève* tome 21, novembre et décembre 1822, donne une notice détaillée sur sa vie et ses ouvrages. — Son épouse a publié: des *Conversations sur la chimie*, sans nom d'auteur, qui ont été traduites en françois après avoir obtenu en Angleterre au moins huit éditions. On lui doit aussi des *Conversations sur l'économie politique*, et des *Conversations sur la physique*, 1819, trad. en françois par M. G. Prévost, neveu de madame Marcet, Genève 1820.

MARCHANGY (Louis-Antoine DE), avocat-général à la cour de cassation, naquit dans une petite ville près de Nevers en 1782, d'une famille recommandable et estimée. Après avoir fait de bonnes études, il se consacra à la jurisprudence

et fut nommé, à 22 ans, juge-suppléant de première instance à Paris. Quatre ans après il devint substitut du procureur-général, puis avocat-général auprès de la cour royale et, enfin, auprès de la cour de cassation en 1822. Ces diverses fonctions, qu'il a toujours remplies avec droiture et avec beaucoup de courage, ne l'empêchoient point de se livrer à la culture des lettres pour lesquelles il avoit un goût particulier, et il publia successivement 8 volumes de la *Gaule poétique* ou l'*Histoire de France, considérée dans les rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts*, 1813 à 1816, ouvrage qui révéla dans son auteur une connoissance approfondie de notre histoire, et une grande richesse d'imagination jointe à un mérite de style peu commun. Il manque cependant quelquefois de grace et même de correction. On ne se lasse pas néanmoins d'en relire les détails, ils offrent un aliment perpétuel à la curiosité, parce qu'ils sont infinis et inépuisables, et que l'auteur les a groupés avec un art étonnant autour des événemens les plus mémorables, des institutions les plus belles et des plus grands personnages de notre histoire nationale. M. de Marchangy a depuis réduit cet ouvrage à 6 volumes. Il ne s'est pas acquis moins de réputation dans les fonctions du ministère public. La première cause qui fixa sur lui l'attention, fut celle de Vigier. Depuis il a fait preuve d'une heureuse variété de moyens et d'une grande intelligence du barreau dans plusieurs causes intéressantes, et notamment dans celle de la *Biographie universelle*, en 1809; du testament du prince d'Henin et des héritiers du maréchal Lannes en 1816; de Fievée en 1818; de Ferlet, auteur de l'*Homme gris*, et enfin dans la conspiration de la Rochelle, où il dévoila avec tant de force et de courage les complots et le but de la secte des *Carbonari*. Monsieur, aujourd'hui Charles X, l'avoit appelé à son conseil en 1818. Il fut nommé député par le grand collége du département du Nord, en 1823, mais son admission à la chambre souffrit des difficultés parce qu'il ne payoit pas, depuis un an, le cens d'éligibilité voulu par la loi, et il se retira. Une fluxion de poitrine l'enleva, en très-peu de jours, le 2 février 1826. Il étoit chevalier de Malte depuis 1816. Sa fin a été celle d'un chrétien résigné et ses derniers momens ont été accompagnés de toutes les consolations que la religion peut donner. Ses autres ouvrages sont : I. *le Bonheur*, poème en 4 chants, 1804, in-8; II. *le Siége de Dantzick* en 1813, Paris 1814, in-8; III. *Mémoire historique pour l'ordre souverain de St.-Jean de-Jérusalem*, 1816, in-8; IV. *Tristan le voyageur* ou *la France au 14.^e siècle*, Paris 1825-1826, in-8. C'est une sorte d'appendice à quelques époques de la *Gaule poétique*, avec cette différence que l'auteur ne s'attache plus à nous montrer les richesses littéraires de la France, mais à retracer les mœurs, les usages et les coutumes de l'époque qu'il a choisie, et il a voulu que *Tristan le voyageur* fut pour la France ce qu'Anacharsis a été pour la Grèce; quoique son ouvrage ne vaille pas celui de l'abbé Barthelemy, il entraîne partout la curiosité du lecteur par le double attrait de l'instruction et du plaisir parce que les récits de son voya-

Digitized by Google

geur sont animés par une suite de scènes intéressantes, de tableaux pittoresques, de récits historiques et de fictions ardentes. « Une pen-» sée, dit l'auteur de la *Quoti-» dienne*, dont nous avons em-» prunté une partie de cet article, » domine dans cet ouvrage qui ne » doit pas échapper à nos éloges, » car elle n'échappera pas aux in-» jures de l'intolérante ignorance » qui répudie indistinctement tous » les âges et tous les établissemens » de notre ancien état social; M. de » Marchangy admire franchement » les mœurs et les institutions des » temps qu'il nous fait connoître. » Il n'en dissimule pas les torts, » les erreurs, les vices et même » les crimes; mais dans cet inévi-» table mélange de bien et de » mal dont se compose tout ce qui » est humain, il trouve que la » part du bien est de beaucoup la » plus forte, et qu'elle résultoit » de coutumes fortement enraci-» nées, saintement conservées, » moins soumises que les lois écri-» tes et les conventions politiques » aux chances journalières de » l'orgueil et de l'ambition. » M. de Marchangy a laissé en outre un grand nombre de plaidoyers, dont quelques-uns font partie de la collection du barreau françois, et plusieurs ouvrages manuscrits, savoir: *Un essai sur la génération sociale et sur l'immortalité de l'ame*; des *Mémoires sur la révolution françoise*; un *Voyage en Suisse*; un *Commentaire sur les cinq codes*; et un *Commentaire sur la charte*.

MARCILLAC (Pierre-Louis-Auguste de Crusy marquis DE), né le 9 février 1769, à Vauban en Bourgogne, d'une famille ancienne, fut admis à l'école militaire de Paris en qualité de cadet gentilhomme et devint successivement sous-lieutenant, capitaine et colonel au régiment de Picardie-cavalerie; il émigra dès les premiers troubles et fit les campagnes de 1792 et de 1793. Il passa ensuite en Espagne pour commander une compagnie dans la légion formée par le marquis de St.-Simon. La paix ayant été conclue, il s'aboucha, dit-on, avec MM. de Bourmont, Frotté, George-Cadoudal, et il paroît qu'on lui avoit donné le gouvernement de la province de Rouergue. Il se rendit en conséquence à l'armée de Souvarow qui devoit envahir le midi de la France, mais ce général ayant été repoussé, le marquis de Marcillac rentra en France et fut nommé sous-préfet de Villefranche d'Aveyron en 1812. A l'approche de l'armée angloise, en 1814, il entra en relation avec les comités royalistes et contribua à soustraire son département au gouvernement impérial. Lors de l'invasion de Buonaparte, il fut nommé commissaire du roi, administrateur-commandant en chef les forces que MM. de Damas et de Vitroles avoient mises à sa disposition; après la prise de Bordeaux et de Toulouse il dut se dérober aux poursuites dirigées contre lui. Le duc d'Angoulême l'avoit nommé, en rentrant en France, préfet de l'Aveyron, mais sa nomination n'ayant pas été confirmée par le roi, il vint à Paris et obtint la présidence du premier conseil de guerre. Quant la France arma contre l'Espagne, il entra dans le corps d'armée du maréchal Moncey, en qualité de colonel d'état-major. Il est mort à Paris, peu après son retour, le 25 du mois de décembre 1824. Il a publié: I. *Voyage en Espagne*, 1805, in-8; II. *Aperçu*

Digitized by Google

sur la Biscaie, *les Asturies et la Galice*, et *Précis de la défense des frontières de Guipuscoa et de la Navarre*, 1806, in-8; III. *Histoire de la guerre contre la France et l'Espagne pendant les années de la révolution*, 1793, 1794 et partie de 1795, Paris 1808, in-8; IV. *Histoire de la guerre d'Espagne en 1823; campagne de Catalogne*, Paris 1824, in-8; V. *Souvenirs de l'émigration à l'usage de l'époque actuelle*, 1825, in-8. Il a aussi écrit dans la *Quotidienne* contre le gouvernement constitutionnel d'Espagne.

MARGUERITTES (Jean-Antoine TESSIER, baron DE), né à Nîmes le 30 juillet 1744, fut député de la noblesse aux états-généraux, et y défendit constamment l'autel et le trône. Plusieurs discours qu'il prononça à la tribune, et surtout le compte qu'il y rendit des troubles arrivés à Nîmes en 1790, lui firent une réputation comme orateur. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, pour avoir défendu la cause du malheureux Louis XVI. Baron des états du Languedoc, il se servit de son influence pour le bien de sa province, et s'occupa particulièrement des améliorations dans la culture du mûrier et de l'éducation des vers à soie, si importante à Nîmes, où la fabrication des soies occupe la plus grande partie de la population. Sa fortune étoit le patrimoine de l'indigent, et plusieurs fois on le trouva visitant les arènes pendant la nuit, pour en retirer les malheureux qui n'avoient point d'autre asile. On a de lui : I. *Discours sur l'avénement de Louis XVI à la couronne*, 1775, in-8; II. *la Révolution de Portugal*, tragédie dédiée au roi de Portugal et jouée avec succès dans ce royaume en présence de la cour, 1775, in-8.

MARIE-CAROLINE, reine de Naples et de Sicile, archiduchesse d'Autriche, et dernière fille de François I.er et de l'impératrice Marie-Thérèse, naquit à Vienne le 13 août 1752, et fut mariée, dès l'âge de 15 ans, à Ferdinand IV, roi de Naples, sur lequel elle prit bientôt un entier ascendant. L'invasion des troupes françoises, en 1798, l'obligea de se retirer en Sicile, mais les succès du cardinal Ruffo lui rouvrirent les portes de sa capitale en 1800, et elle y resta jusqu'en 1806, où Ferdinand fut obligé de retourner en Sicile par suite d'une nouvelle invasion des troupes françoises. La mésintelligence s'étant mise entre Marie-Caroline et les Anglois qui lui disputoient le souverain pouvoir, ceux-ci obligèrent Ferdinand de la renvoyer en Autriche en 1811, et elle y mourut d'une attaque d'apoplexie au château-d'Hizendorf en 1814. *Voyez* Ferdinand IV, roi de Naples.

MARIE-LOUISE, reine d'Espagne, mère de Ferdinand VII, et fille de l'infant don Philippe, duc de Parme, naquit dans cette ville le 9 décembre 1754, et fut mariée, le 4 septembre 1765, à Charles, prince des Asturies, depuis Charles IV. Elle eut d'abord beaucoup de peine à gagner le cœur de son époux, mais elle prit ensuite sur lui une telle influence, que c'est elle qui dirigeoit les affaires, et disposoit des places et des revenus de l'état avec le trop fameux Godoy, connu sous le nom de *prince de la Paix*, dont elle causa l'élévation en le présentant à Charles IV, dont il devint le fa-

Digitized by Google

vori. Ce prince ayant été dépouillé de ses états, en 1808, par Buonaparte, se retira à Marseille et ensuite à Rome avec la reine. Celle-ci, revenue de ses erreurs et peut-être ramenée par l'infortune, chercha et trouva dans la religion les consolations les plus solides et les seules véritables. Elle passa le reste de sa vie dans des exercices de piété, et mourut le 26 décembre 1818.

MARIE-LOUISE, infante d'Espagne et reine d'Etrurie, fille de Charles IV et de Marie-Louise citée ci-dessus, naquit à Madrid le 6 juillet 1782, et épousa l'infant don Louis de Bourbon, fils aîné du duc de Parme, qui prit sous Buonaparte le titre de roi d'Etrurie, et mourut en 1803. Marie-Louise, qui avoit un fils, fut nommée régente du royaume, et pleura sincèrement son époux; mais elle s'abandonna ensuite à son goût pour le faste, et sa cour devint une des plus brillantes de l'Europe. Les revenus de son petit royaume ne pouvoient suffire, mais on dit que la reine d'Espagne y suppléoit. Privée de ses états par Buonaparte, ainsi que son père, elle se retira auprès de lui à Fontainebleau où il se trouvoit alors, puis à Compiègne; enfin, Buonaparte lui ordonna de se rendre à Parme, où il lui avoit assigné, disoit-il, le palais de Colorno; mais elle apprit en route qu'on la conduisoit à Nice et non à Parme. Assujétie dans cette ville à la surveillance la plus rigoureuse, elle envoya successivement deux de ses gentilshommes en Hollande pour négocier avec l'Angleterre sa délivrance; mais ce projet ayant été découvert au moment où il alloit être exécuté, les deux gentilshommes furent arrêtés et condamnés à mort; elle fut elle-même mise en jugement et condamnée par une commission militaire à être enfermée à Rome dans un monastère avec sa fille. Son fils fut renvoyé à Marseille auprès de ses parens. Cette malheureuse princesse a écrit elle-même les détails de tout ce qu'elle eut à souffrir à cette époque. Lemière-d'Argy les a traduits en françois sous le titre de *Mémoires de la reine d'Etrurie*, Paris 1814. La chute de Buonaparte ayant rendu la paix à l'Europe, Marie-Louise fit valoir, au congrès de Vienne, ses droits sur les états de Parme, Plaisance et Guastalla; mais sa demande fut écartée par les intrigues de l'Autriche. Elle la renouvela en 1815, et le congrès lui accorda, pour elle et pour ses enfans, la principauté de Lucques; cependant elle n'en prit possession qu'en 1817, sous le titre de duchesse de Lucques. Instruite par l'expérience, elle se fit aimer de ses nouveaux sujets par des dispositions sages et bienveillantes, et elle mourut en mai 1825. Son fils lui a succédé et a pris le titre de duc.

MARQUIS (Jean-Joseph), né le 4 août 1747 à St.-Mihiel, où il exerçoit la profession d'avocat, fut nommé, par le tiers-état, député aux états-généraux de 1789 et s'y fit peu remarquer. Il fut ensuite élu l'un des grands juges de la haute cour nationale, séante à Orléans, et en septembre 1792, député à la convention nationale. Il y vota la détention du roi, l'appel au peuple et passa au conseil des cinq-cents, mais il donna sa démission en 1797 et fut nommé, en 1799, commissaire du gouverne-

ment à Mayence, pour organiser les quatre nouveaux départemens de la rive gauche du Rhin. Le gouvernement consulaire le nomma, en 1800 préfet de la Meurthe et il en remplit les fonctions jusqu'en 1811, que la foiblesse de sa vue l'obligea de prendre sa retraite; il s'étoit fait chérir de ses administrés qui consignèrent leurs regrets sur un écriteau placardé à la porte de l'hôtel de la préfecture et où on lisoit : Que le baron Riouffe qui avoit été appelé pour lui succéder pourroit devenir *comte*, mais qu'il ne seroit jamais *marquis*. Le département de la Meuse l'élut l'année suivante au corps législatif et il y siéga jusqu'au 20 mars 1815. Depuis il se retira à St.-Mihiel où il est mort en 1823. Barbier lui attribue : *Observations de la ville de St.-Mihiel sur l'échange du comté de Sancerre.*

MARS (Antoine-Jean) conseiller à la cour royale de Paris, né vers 1777, mourut dans cette ville le 17 décembre 1824. Dans la cause de conspiration portée en 1820 devant la cour des pairs, il fut un des substituts du ministre de la justice, M. de Peyronnet. On a de lui : *Corps de droit criminel* ou *Recueil complet, méthodique et par ordre de matières des codes d'instruction criminelle et pénale, des lois, arrêtés du gouvernement, décrets, avis du conseil-d'état, ordonnances royales, édits, actuellement en vigueur en matière criminelle, correctionnelle et de police, avec les arrêts de la cour de cassation*, etc., *suivi d'une table chrologique des lois ou des actes du gouvernement, et d'une table générale alphabétique des matières*, Paris 1820-1821, 2 forts vol. in-4.

MARSY (Claude-Sixte SAUTEREAU DE), littérateur, né à Paris en 1740, mort dans la même ville le 5 août 1815; il est particulièrement connu pour avoir travaillé à différens journaux et particulièrement à l'*Année littéraire*, au *Journal des dames* et à la partie littéraire du *Journal de Paris*. On lui doit encore plusieurs collections : I. l'*Almanach des muses* depuis 1765 jusqu'en 1793; II. la *Nouvelle anthologie françoise*, 1769, 2 vol. in-12; III. les *Annales poétiques* avec Imbert, 1778-1788, 40 vol. in-12; IV. la *Nouvelle bibliothèque de société*, 1782, 4 vol. petit in-12; V. les *Poésies satiriques du 18.^e siècle*; VI. les *Œuvres choisies de Dorat*, 1786, 3 vol. in-12; VII. *Tablettes d'un curieux* ou *Variétés historiques, littéraires et morales*, 1789, 2 vol. in-12; VIII. avec M. Noël, le *Nouveau siècle de Louis XIV*, ou *Anecdotes, poésies*, etc. *du règne et de la vie de ce prince*, 1793, 4 vol. in 8, reproduit en 1805 avec un nouveau frontispice; IX. *Œuvres choisies de Pope*, 1800, 3 vol. in-12; X. *Lettres choisies de mad. de Maintenon*, 1806, 6 vol. in-12, édition préférée à celle de La Beaumelle. Marsy étoit un homme fort instruit et très-poli, mais il travailloit sans suite et avec négligence, ce qui a nui beaucoup à sa réputation.

MARTENS. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, p. 619.

MATIN (Edme), jurisconsulte, né à Pailly, près de Sens, vers 1714, mort à Ivry-sur-Seine en 1793. Il professa le droit canonique à Paris pendant 25 ans, et contribua à l'établissement de la nouvelle école de droit, située place Sainte-Geneviève. On a de lui

Digitized by Google

lui : *Institutiones juris canonici ad usum scholarum accomodatæ*, Paris 1788, 2 vol. in-8; 1789, in-4, traité rédigé avec beaucoup de méthode, sur le modèle des *Institutes* de Justinien, mais qui parut malheureusement à une époque qui devoit bientôt le rendre inutile.

MASCARENHAS-NETO (Diego), né d'une ancienne famille noble et illustre de Portugal, s'adonna à l'étude des lois, et parvint au rang de *desembargador*. Lors de l'entrée des troupes françoises à Lisbonne, il fut chargé de plusieurs commissions qui lui attirèrent l'animadversion de ses concitoyens, et le firent déporter par la régence aux îles Açores. De là il passa à Londres, puis en Suède, en Danemarck, et enfin en France, où il résida jusqu'en 1822; et pendant ce temps, il publia, avec MM. *Constancio et Xavier*, un recueil intitulé : *Annales des sciences, des arts et des lettres*, en langue portugaise, qui eut beaucoup de succès en Portugal et au Brésil, et qui forme 16 vol. in-8. Depuis il rentra dans sa patrie, et fut chargé d'affaires de Portugal, par intérim, à la cour de France. La province d'Algare le nomma député aux cortès ordinaires en 1822; il assista à la contre-révolution, et redevint, par suite de cet événement, membre de l'ancien sénat municipal de Lisbonne. Il s'empressa de signer une adresse à l'infant don Miguel, et mourut à Lisbonne en 1827.

MASCHERONI (Laurent), mathématicien, né à Bergame en 1750. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique; néanmoins il se montra partisan des changemens que l'arrivée des François occasiona dans le système politique de l'Italie, et fut élu député au corps législatif de la république cisalpine. Il venoit d'être nommé à la consultat de Milan, lorsqu'il mourut en juillet 1808. On a de lui : I. *Sulle curve che servono a delineare le ore ineguali degli antichi nelle superficie plane*, Bergame 1784, in-4; II. *Nouvelles recherches sur l'équilibre des voûtes*, en italien, Bergame 1785, in-4, avec 13 planches, ouvrage profond; III. *Géométrie du compas*, Milan 1795, in-8, traduite en françois par Carette, officier du génie, 1798, in-8; IV. *Invito di Daphni a Lesbia*, poëme, où il décrit, avec autant de précision que de facilité, les objets curieux de l'amphithéâtre de physique et du cabinet de l'histoire naturelle de l'université de Pavie.

MASKELYNE (Névil), célèbre astronome, né à Londres en 1732. Il étoit un des huit associés étrangers de l'académie des sciences de Paris, et fut envoyé, en 1761, à l'île de Sainte-Hélène, pour observer le passage de Vénus. Il ne réussit point à faire les découvertes qu'il s'étoit proposé; mais son voyage n'en fut pas moins une époque intéressante dans l'histoire de l'astronomie. Il en résulta pour les secteurs, les quarts de cercles et autres instrumens astronomiques, une suspension du fil à plomb, beaucoup meilleure, et qui est aujourd'hui généralement adoptée. Il employa encore utilement le temps de la traversée et de son retour à vérifier les différentes méthodes qui servent à déterminer les longitudes en mer; et le résultat de ses observations l'engagea à confirmer tout ce que Lacaille avoit déjà découvert dans son

Digitized by Google

voyage au cap de Bonne-Espérance. De retour en Angleterre, il reçut la place de directeur de l'observatoire de Greenwich, et il conduisit l'art à une précision qu'il paroît désormais impossible de surpasser. Il rendit encore un grand service à la science, en obtenant, du conseil de la société royale de Londres, que toutes ses observations seroient imprimées par cahiers, et d'année en année. Ces cahiers, auxquels on a joint les observations de Bradley, forment aujourd'hui 4 vol. in-fol. Avant lui, les observations faites dans les divers observatoires y restoient enfouie, commes non-avenues. Maskeline mourut le 9 février 1811. On lui doit : I. un *Guide pour les marins*, 1763; II. un *Almanach nautique*, d'après le plan tracé par Lacaille, qu'il publia pendant 45 ans; et depuis, cette éphéméride utile a été imitée par toutes les nations qui ont une marine; III. des *Tables* pour en faciliter l'usage à tous les marins, 1781, dont il publia depuis deux éditions; IV. divers *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*. Il a été encore l'éditeur des *Tables lunaires* de Mayer, et il en a augmenté la précision et l'utilité, en les faisant comparer par Mason avec douze cents observations de Bradley, qui servirent à mieux déterminer quelques équations et à en introduire de nouvelles que Mayer n'avoit pas déterminées. Maskeline a laissé aussi des manuscrits qui ont été remis à M. Vince, qui s'étoit chargé de les publier.

MASON (Georges), littérateur anglois, mort en 1806. On a de lui : I. *Essai sur le dessin dans le jardinage*, 1768 et 1796; II. un *Supplément au dictionnaire anglois de Johnson*, in-4; III. une *Vie de Richard*, comte Owes ; IV. une édition des *Poésies de Thomas Hoccleve*, avec une préface, des notes et un glossaire, 1796. — Il y a un théologien écossois du même nom, auquel on doit : *Connoissance de soi-même*, petit ouvrage qui a eu beaucoup d'éditions et qui a été traduit en françois par Abel Brunier, Amsterdam, 1765, in-8, et par M.lle Sobry en 1817.

MAS'OUDY, célèbre historien arabe, né à Bagdad, mort vers l'an 956. Il appartenoit à une famille illustre et il paroît qu'il passa la plus grande partie de sa vie en voyages. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages ; un des plus importans a pour titre : *Maroudj Eddheheb* ou les *Prairies d'or et les mines de pierres précieuses*, *présent offert aux rois les plus illustres et aux hommes instruits*, dont l'auteur donna lui-même deux éditions. La bibliothèque du roi possède un manuscrit de Mas'oudy contenant un recueil de mélanges sur différens sujets historiques, géographiques, scientifiques et philosophiques sur lequel M. Silvestre de Sacy a publié une excellente notice dans le 8.e vol. des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*.

MASQUELIER (Louis-Joseph), graveur, né à Cisoing près de Lille, fut élève de Lebas, et après avoir exécuté plusieurs ouvrages sous sa direction, se livra seul à l'impulsion de son talent et se fit connoître avantageusement du public. Il est mort le 26 février 1811. On distingue sa *Marine* d'après Vernet, et surtout sa magnifique *Galerie de Florence* dont il prit la direction et dont il a gravé plu-

sieurs tableaux, statues, bas-reliefs. Parmi ses autres productions on peut citer ses *Tableaux de la Suisse*, dont il a donné, avec Née, son ami, les 36 premières livraisons; *Les garans de la félicité publique*, d'après St. Quentin; *Les vœux du peuple confirmés par la religion*, d'après Monnet; deux *grandes vues d'Ostende*, et plusieurs petites planches de sa composition. Aucun genre de gravure ne lui fut étranger. Il essaya de graver à l'imitation du lavis et obtint un succès complet. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas-François-Joseph Masquelier (dit le jeune), graveur de la même famille, né au Sars près Lille, mort en 1809, qui a aussi travaillé pour la galerie de Florence, et plus particulièrement pour le musée françois publié par Robillard. Ses estampes ne peuvent être mises au premier rang des gravures de ce bel ouvrage. Son burin est sans précision, sans netteté; la touche en est molle et l'on y désireroit plus de couleur.

MASSARD (Jean), graveur, né le 22 avril 1740, mort à Paris le 16 mars 1822, il étoit fils d'un cultivateur de Belesme, et il entra à 15 ans chez un libraire de Paris; mais il avoit de si heureuses dispositions pour les arts qu'il apprit à graver et à dessiner sans maître et il devint un des premiers graveurs de son temps. Ses principales planches qu'il composa pour la galerie de Florence, et qui sont les meilleures de cet ouvrage, sont: la *Cruche cassée*, la *Vertu chancelante*, d'après Greuse, *Charles Ier et sa famille* d'après Van-Dyck, et la *Mort de Socrate* d'après David.

MAUPAS DU TOUR (Charles-Cauchon DE), né en 1606 au château du Cosson, fut tenu sur les fonts de baptême par Henri IV, et embrassa l'état ecclésiastique, il devint successivement abbé de St.-Denis de Reims, grand aumônier de la reine d'Autriche, évêque du Puy en Velay, et fut transféré en 1661 à l'évêché d'Evreux. Il mourut en 1680. Il passoit pour un des bons prédicateurs de son temps. On a de lui: I. *Discours funèbre sur l'archevêque de Reims, Gabriel de Ste-Marie*, Reims, 1629, in-8; II. *Vie de Mad. de Chantal*, Paris 1644, in-4, plusieurs fois réimprimée et traduite en italien; III. *Vie de Saint François de Sales*, 1657, in-4 avec 7 belles gravures; IV. *Oraison funèbre de St. Vincent de Paul*, 1661, in 4; V. *Statuts synodaux*, Evreux 1664, in-8. On croit qu'ils ont été dressés par le célèbre archidiacre Boudon.

MAURICE (Thomas), né à Hertford le 25 septembre 1754, d'un maître d'école qui le laissa en bas âge, mais le docteur Parr auquel il avoit inspiré de l'intérêt le fit entrer à l'université d'Oxford, et il devint curé de Woordfort, puis d'Epping, et enfin bibliothécaire adjoint au musée britannique. Il est mort à Londres, le 30 mars 1824, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. une *Histoire de l'Indostan*, 1795-1798, 2 vol. in-4, c'est l'ouvrage le plus important que nous ayons sur l'Inde; II. *Histoire moderne de l'Indostan*, 1802, 1804, 2 vol. in-4; III. *Défense de l'histoire de l'Indostan*, 1805, in-8; IV. *Richmond-Hill*, *poème descriptif et historique*, 1806, in-8; V. *Supplément à l'histoire de l'Inde*, 1810, in-4.

MAXIMILIEN-JOSEPH, roi de

Digitized by Google

Bavière, né le 27 mai 1756. Avant la révolution il étoit au service de France avec le titre de colonel du régiment d'Alsace, et il devoit à la mort de son frère devenir colonel-propriétaire du régiment de Royal Deux-Ponts. Il quitta la France en 1790 et entra dans les rangs de l'armée autrichienne, mais il s'y fit peu remarquer. Le I^er avril 1795, il succéda à son frère Charles II, duc de Deux-Ponts, et le 16 février 1799, à Charles-Théodore, son oncle, électeur de Bavière. Parvenu au pouvoir suprême il prouva que ce n'étoit pas par principe qu'il avoit combattu contre la France, car il commença aussitôt qu'il eut été délivré de l'influence des troupes russes et autrichiennes à attaquer dans ses états les priviléges de la noblesse et les immunités du clergé. Il supprima aussi les ordres mendians ainsi que plusieurs fêtes; ce dernier changement excita les murmures du peuple; enfin, en 1802 il ferma l'entrée de ses états aux émigrés françois et suisses. A la fin de 1805 l'Autriche qui vouloit pénétrer sur le territoire françois, le somma de lui livrer passage dans ses états et de joindre ses troupes à l'armée autrichienne, mais il refusa l'un et l'autre et fut obligé de se retirer à Wurtzbourg, d'où il adressa à son peuple une proclamation dans laquelle il lui rendoit compte des motifs de sa conduite. En même temps il fit avec Buonaparte un traité d'alliance offensive et défensive et réunit 25,000 hommes de ses troupes à l'armée françoise. Cette conduite lui valut, à la paix de 1806, le titre de roi de Bavière et la réunion du Tyrol et autres provinces à ses états héréditaires. A cette époque il resserra son alliance politique avec Buonaparte, en donnant en mariage sa fille aînée, Amelie, au prince Eugène Beauharnais. En 1808 et en 1812 il refusa encore d'entrer dans la coalition contre la France; cependant après les désastres de Moscou, entraîné par le mouvement national de toute l'Allemagne, le prince de Wrede, son général, qui avoit combattu long-temps avec les françois, marcha tout-à-coup contre eux et décida la victoire en faveur des autrichiens. Buonaparte ne dut son salut qu'à l'extrême valeur de ses soldats. Maximilien se rendit à Vienne en 1814 et accepta de l'empereur d'Autriche un régiment, dont il se fit recevoir colonel; enfin, en 1816 il cimenta son alliance avec cette puissance, en donnant en mariage, à l'empereur, la princesse Charlotte, l'une de ses filles. La refonte des états d'Allemagne qui fut faite après les événemens de 1814 le priva du Tyrol, mais il reçut en compensation d'autres provinces dont ses voisins furent dépouillés. Il est mort à Munich le 13 octobre 1825. Il avoit épousé en premières noces une princesse de Hesse-Darmstadt dont il a eu deux fils et deux filles, et ensuite une princesse de Bade qui lui a donné deux filles. Le prince royal Charles-Louis-Auguste, son fils aîné, lui a succédé.

MAYET (Etienne), né à Lyon en 1751, se rendit célèbre par ses riches manufactures de soie et fut appelé en Prusse en 1777 par Frédéric II, pour diriger de semblables établissemens à Berlin. Il s'attacha principalement à faire prospérer dans ce royaume la culture et la fabrication de la soie; mais la guerre de 1806 amena des changemens dans le régime des fabri-

Digitized by Google

ques prussiennes, et Mayet fut mis hors d'activité avec une modique pension ; son plus grand regret étoit d'abandonner son système de manufactures dont il avoit espéré de grands résultats. Il mourut en Prusse, en juillet 1825. Outre un grand nombre de vers insérés dans plusieurs recueils et journaux littéraires de France, il a publié : I. *Divertissement dramatique et lyrique pour madame Clotilde, princesse de Piémont, lors de son passage par Lyon pour se rendre à Turin en* 1775 ; II. *Pièces fugitives en vers*, Berlin et Paris 1783, in-8 ; III. *Recueil de poésies*, Berlin, 1785, in-8 ; IV. *Mémoire sur les manufactures de Lyon*, Londres et Paris, 1786, in-8, qui obtint l'accessit à l'académie de Lyon en 1784 ; V. *Mémoire sur les manufactures de soie en Brandebourg*, publié en allemand par le baron de Bock sur le manuscrit françois de Mayet, Berlin 1788, in-8 ; VI. l'*Agioteur puni*, comédie, Paris 1788, in-8 ; VII. *Mémoire sur la culture du mûrier en Allemagne, principalement dans les états prussiens*, traduit du françois en allemand, Berlin 1790, et plusieurs autres *Mémoires* ; VIII. *le Conservateur* ou *Gazette littéraire de Berlin*, 1792-93, in-8 ; IX. *Traité sur la culture et les fabriques de soie dans les états prussiens*, traduit en allemand, Berlin 1796, 2 vol. in-8 ; X. *Derwill*, comédie. On trouve une notice sur Mayet dans les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône, ligne* 3, *page* 65.

MAZOIS (François), architecte, né à Lorient en 1783, d'un négociant distingué et directeur-général des paquebots du roi, qui l'emmena avec lui à Bordeaux où l'appeloient les devoirs de sa place. Il vouloit embrasser la carrière des armes, mais une surdité qui lui resta, à la suite d'une rougeole, l'engagea de s'adonner à l'architecture ; pour s'y perfectionner, il fit un voyage à ses frais en Italie, où il trouva d'honorables encouragemens de la part de la reine de Naples, qui lui faisoit une pension de 12,000 livres. De retour à Paris, après douze ans d'absence, il devint inspecteur-général des bâtimens civils, et il mourut d'un coup d'apoplexie foudroyante le 31 décembre 1826. Il joignoit, aux connoissances d'un habile architecte, les talens et le goût éclairé d'un homme de lettres. On lui doit : I. *les Ruines de Pompéi, dessinées et mesurées par M. Mazois pendant les années* 1809 à 1821, Paris 1812-1827, 21 livraisons ou 2 vol. in-folio. M. Gau poursuit la publication de cet important ouvrage, qui doit former 30 livraisons ; II. *le Palais de Scaurus* ou *Description d'une maison romaine, fragment d'un voyage fait à Rome vers la fin de la république par Mérovir, prince des Suèves*, in-4, 2.e édition, 1822, in-8 ; III. *Discours prononcé aux funérailles de M. Hurtault*, Paris 1824, in-8. Il a encore publié, dans la *Galerie françoise*, un assez grand nombre de vies d'architectes, peintres, sculpteurs, et dans plusieurs recueils périodiques, des dissertations, tant en italien qu'en françois, sur des questions relatives aux arts et à la science des antiquités. On trouve aussi de lui, dans le 1.er vol. du *Théâtre complet des latins*, des *Considérations sur les théâtres des anciens* ; enfin, il a fourni quelques

Digitized by Google

articles à la *Revue encyclopédique*, et il a laissé en manuscrit les *Ruines de Pæstum*, ouvrage qui peut être considéré comme la suite des ruines de Pompeï, et dont il a fait lithographier, sous ses yeux, la plupart des planches nombreuses qu'il doit contenir.

MÉARD. *Voyez* Jourgniac.

MEAULLE (N.), né vers 1757, fut nommé député suppléant à l'assemblée législative; mais il ne siégea qu'à la convention nationale, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Envoyé ensuite en mission, il seconda particulièrement les opérations révolutionnaires qui eurent lieu à Lyon et dans la Vendée. A son retour, il fut accusé de déprédations et d'excès en tout genre; cependant au 9 thermidor il se déclara contre Robespierre, et devint, par suite, membre du comité de sûreté générale. Il s'y prononça avec chaleur contre la réaction, et se plaignit des poursuites dirigées contre les patriotes. Il prit aussi la défense des membres du comité révolutionnaire de Nantes que l'on vouloit faire traduire à un nouveau tribunal, et il réclama la mise en liberté de tous ceux qui n'avoient fait qu'exécuter les ordres des représentans en mission. Ayant passé au conseil des cinq cents, il y embrassa vivement la défense des terroristes qu'on accusoit de commettre des crimes dans le midi. Il sortit du corps législatif en 1797, entra au tribunal de cassation et devint plus tard procureur impérial près le tribunal criminel de Gand. Lors de la recomposition des tribunaux, il fut nommé substitut du procureur-général de la cour de Bruxelles, et il en remplit les fonctions jusqu'à l'évacuation de la Belgique en 1814, époque où il dut quitter le pays. La loi contre les régicides l'obligea d'y retourner en 1816, et il se fixa à Gand, où il mourut en novembre 1826.

MEERMAN DE DALEM (le baron Jean), né à La Haye le 1.er novembre 1753, cultiva les lettres toute sa vie, sans néanmoins négliger les emplois auxquels il fut appelé. Il fut chargé successivement de la direction de la compagnie des Indes-Orientales, de la surveillance du département maritime de Roterdam, de la première magistrature de Leyde; il devint aussi membre du collége des finances de la province de Hollande; enfin, l'armée françoise ayant envahi la Hollande, il fut nommé membre des états généraux, qu'il présida quelquefois. La forme de l'ancien gouvernement ayant été changée en 1801, Meerman, que l'on rangeoit parmi les orangistes, devint un des membres du gouvernement provisoire. Lorsque la Hollande fut érigée en royaume, il eut la place de chambellan de Louis Buonaparte, et fut chargé de l'organisation des établissemens d'instruction publique, des rapports des différentes communions entr'elles et de tout ce qui concerne l'église, les arts et les sciences. On lui confia aussi la direction du muséum royal. Plus tard, Buonaparte l'appela au sénat françois. Le prince d'Orange étant rentré dans ses états en 1814, il retourna dans sa patrie, s'occupa de nouveau d'entreprises littéraires, et mourut le 15 août 1815. Ses principaux ouvrages sont: I. une *Histoire de Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains*, La Haye 1783-1797, 5 vol. in-8; II. *Rela-*

Digitized by Google

tion de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, *de l'Autriche*, *de la Prusse et de la Sicile*, 1787-94, 5 vol. in-8; III. *Relations du nord et du nord est de l'Europe*, 1805-1806, 6 vol. in-8; IV. *Parallèle entre Josias*, *Antonin-le-Pieux et Henri IV*, La Haye 1807, in-8; V. un poëme intitulé: *Montmartre*, où il chante la vie pieuse et la mort de S. Denis, premier évêque de Paris; VI. une traduction en vers hollandois de la *Messiade* de Klopstock, qu'il orna de superbes gravures; VII. un autre ouvrage, intitulé *de la Sagesse de Dieu*, où il développa les progrès de l'esprit humain, de la civilisation, des arts et des sciences pendant les six derniers siècles de l'ère chrétienne. Il a encore laissé plusieurs ouvrages inédits. — Gérard MEERMAN, son père, qui étoit conseiller-pensionnaire de Roterdam, et qui est mort en 1771, a publié, outre plusieurs ouvrages sur le droit civil et canonique, *Origines typographiæ*, La Haye 1765, 2 t. en 1 vol. in-4, ouvrage estimé, et traduit en françois par l'abbé Goujet, 1762, in-8.

MÉHÉE DE LA TOUCHE (Jean-Claude-Hippolyte), fils d'un habile chirurgien de Meaux, se fit d'abord nommer le *chevalier de la Touche*, et fut chargé par le ministère François, au commencement de la révolution, de plusieurs missions d'espionage en Pologne et en Russie. Il étoit à Saint-Pétersbourg en 1792, et s'en fit chasser, en cherchant à propager ses principes révolutionnaires. De retour en France, il se fit assez remarquer dans les divers mouvemens insurrectionnels de cette époque, pour mériter d'être nommé sous-secrétaire-greffier adjoint de la commune *dite* du 10 août, et son nom parut sur plusieurs arrêtés de ces jours désastreux. Néanmoins, pendant le règne de la terreur, on ne vit plus son nom au greffe de la commune. Il paroît qu'étant ami particulier de Talien et partisan de Danton, qui étoient l'un et l'autre adversaires de Robespierre, il crut prudent de se tenir à l'écart pendant cette dangereuse lutte. Après la chute de Robespierre, Mehée de la Touche se distingua parmi les réactionnaires par plusieurs pamphlets qui ne manquoient ni d'esprit, ni d'originalité, sous le nom de *Felhémési*, qui étoit l'anagrame de Méhée fils, et avec ces titres: *la Queue de Robespierre; Rendez-moi ma queue*, ou *Lettre de Sartine à Thuriot; Défends ta queue*, *etc.*, et par là, il contribua à terrasser les partisans de la terreur. Cependant, lorsque le parti de la réaction voulut attaquer les jacobins qui avoient fait le 9 thermidor et qui n'étoient pas moins coupables que la plupart des partisans de Robespierre, on vit Méhée se rapprocher insensiblement des anciens terroristes, et s'excuser d'avoir été entraîné par le parti réacteur bien plus loin qu'il ne l'avoit voulu. Il commença, en 1795, avec Réal, le *Journal des patriotes de* 1789, plus connu sous la dénomination de *Journal du père Duchêne*, écrit dans le langage des halles, et qui contribua beaucoup à lui faire obtenir la place de secrétaire-général du ministère de la guerre, puis celle de chef de la 2.^{e} division politique au ministère des relations extérieures. Lors de la conspiration de Babeuf, il crut prudent de se cacher; mais il reparut après le 18

Digitized by Google

brumaire, et il fut chargé de la rédaction du *Journal des hommes libres*, qu'il ne conserva que trois mois. S'étant mis à écrire contre les prêtres, un arrêté des consuls le qualifiant de *septembriseur*, ordonna son arrestation ; en vain voulut-il réclamer auprès des tribunaux et dans les journaux, il fut exilé à Dijon, puis à Oléron, d'où il parvint à s'échapper en 1803. Il se rendit d'abord à Guernesey, où, sous prétexte de secrets importans qu'il avoit à dévoiler au gouvernement anglois, il obtint une somme assez considérable du général Doyle pour se rendre à Londres; mais il lui fut impossible de parvenir auprès des ministres ; ses ressources pécuniaires furent bientôt épuisées, il s'endetta et fut mis en prison. C'est alors qu'il se lia avec quelques émigrés françois, qui, croyant trouver en lui un agent utile pour la cause des Bourbons, contribuèrent à lui faire rendre la liberté, et lui firent compter, par un M. Drake qui étoit alors à Munich, une somme assez forte pour agir à Paris. A peine arrivé dans cette ville, il rendit compte de tout au ministre des relations extérieures et au ministre de la police, qui l'autorisa à entretenir une correspondance avec l'agent anglois qui continuoit à lui faire passer des fonds. La découverte de la conspiration de Georges mit fin à cette comédie; Méhée qui, depuis son retour, étaloit une sorte de faste, se trouva bientôt à la fin de ses finances, et retomba dans la détresse. Lors de la restauration, il voulut se mettre en évidence par plusieurs écrits; mais attaqué de toute part pour sa conduite révolutionnaire, il se vit bientôt réduit à garder le silence. Pendant les cent-jours il publia un nouveau journal, où il revenoit à ses anciens principes. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se vit obligé de sortir de France et se réfugia d'abord en Allemagne, ensuite à Bruxelles d'où la police ne tarda pas à l'expulser. De là il se rendit à Kœnigsberg, où il trouva des secours. En 1819, il obtint la permission de rentrer dans sa patrie, et il mourut le 8 février 1827. Il a publié: I. *Histoire de la prétendue révolution de la Pologne, avec un examen de sa nouvelle constitution*, 1792 et 1793, in-8; II. *Antidote ou l'Année philosophique et littéraire*, journal politique, dont il ne parut que deux cahiers en 1801, et qui fut défendu ; III. *Alliance des jacobins de France avec le ministère anglois*, 1804, in-8 ; IV. *Lettre à M. l'abbé de Montesquiou*, 1814, in 8 ; V. *Dénonciation au roi des actes et procédés par lesquels les ministres de sa majesté ont violé la constitution*, 1814, in-8, 3 éditions; VI. *Mémoire sur procès avec des éclaircissemens*, 1814, in-8 ; VII. *Contes, nouvelles et autres pièces posthumes de G. C. Pfeffel*, trad. de l'allemand, 1815, 2 vol. in-12 ; VIII. *C'est lui, mais pas de lui*, ou *Reflexions sur le manuscrit dit de Ste.-Hélène*, Bruxelles 1818, in-8, réimprimé à Paris en 1821, sous le titre de *Mémoires sur Napoléon Buonaparte*; IX. *Extrait des mémoires inédits sur la révolution françoise*, Paris 1823, in-8.

MEIL (Joseph-Guillaume), graveur, né à Altenbourg en 1733. Il s'étoit d'abord consacré à l'étude des sciences; mais dans un voyage qu'il fit à Berlin, la vue des mo-

Digitized by Google

numens de l'art qu'il eut occasion d'admirer dans cette ville, éveilla son talent pour la gravure et décida de sa vocation. Sans maître et sans adopter le genre d'aucune école, il se créa vers les derniers temps une manière qui n'appartenoit qu'à lui, et qui lui assigne une place distinguée parmi les plus célèbres artistes de son siècle. Il excelloit particulièrement dans les sujets gracieux en miniature, et il a gravé un grand nombre de vignettes qui décorent les principaux ouvrages littéraires de l'Allemagne. Il étoit vice-directeur de l'académie des beaux-arts de Berlin, lorsqu'il mourut dans cette ville en 1805.

MELENDEZ-VALDEZ (Jean-Antoine), poète espagnol, né en 1754 à Ribera en Estramadure. Il fut reçu docteur en droit à Salamanque à l'âge de 22 ans, et il y obtint ensuite au concours la chaire de belles-lettres. En 1781, il publia un *Eloge de la vie champêtre*, qui fut couronné par l'académie espagnole. Quelques années après, il remporta un nouveau prix pour son églogue de *Bathylle*, remarquable par une élégance soutenue et un bon goût assez rare chez les poètes espagnols. Ses talens lui valurent, en 1789, la place de juge au tribunal de Saragosse. En 1797, il fut appelé à Madrid pour y exercer les fonctions de procureur du roi près la cour de justice criminelle. Pendant les troubles qui agitèrent l'Espagne, il embrassa la cause de l'usurpateur, et fut nommé conseiller d'état et directeur-général de l'instruction publique. Lors de la retraite de l'armée françoise, il se réfugia dans le midi de la France, et mourut à Montpellier le 24 mai 1817. Ses œuvres ont été réunies et publiées à Valladolid, 1795, 5 vol. petit in-12, et à Paris 1821, 3 vol. in-18. Il excelloit surtout dans les odes anacréontiques et dans les épîtres. Sa versification, facile et mélodieuse, a un charme tout particulier.

MELI (Giovanni) poète, né à Palerme en 1740. Il s'adonna d'abord à la chimie et y fit d'utiles découvertes; mais bientôt entraîné par son goût pour la poésie, il s'y livra entièrement, et excella dans les églogues, les idylles et les pièces lyriques. Il publia aussi des apologues, des satires, des dithyrambes, des éloges, des paraphrases, etc. Il est mort presque dans la pauvreté en 1815. Ses ouvrages poétiques ont été recueillis sous le titre de *Racolta delle poesie*, Palerme 1814-1826, 8 vol. in-8. Différens morceaux de Meli ont été traduits en langues étrangères, et surtout en anglois.

MELY-JANIN (Jean-Marie JANIN dit), littérateur, né à Paris en 1776. Il a coopéré long-temps au *Journal de l'empire*, puis aux articles littéraires des *Petites affiches*, et enfin à la *Quotidienne*, où depuis 1814 il rédigea particulièrement le feuilleton avec succès. Il est mort à la suite d'une longue maladie le 14 décembre 1827, regretté de tous ceux qui ont été à même d'apprécier ses qualités personnelles. On a de lui: I. *Satire*, 1803, in-8; II. *Ode sur la naissance du roi de Rome*, 1811, in-4; III. *Ode sur le mariage de son A. R. monseigneur le duc de Berri*, 1816, in-8; IV. *Lettres champenoises*, 1817 à 1824, qui se font remarquer autant par l'esprit que par le courage de l'écrivain à combattre les

fausses doctrines ; V. *Ode sur le rétablissement de la statue équestre de Louis XIV*; VI. *le Sacre de Charles X*, ode, 1825, in-8. Il a donné au second théâtre françois, en 1801, *Oreste*, tragédie en 5 actes, qui fut suspendue, après trois représentations des plus orageuses, par décision du conseil des ministres. Une cabale, excitée par l'esprit de parti, avoit poursuivi, non la pièce qui méritoit un autre sort, mais l'auteur des *Lettres champenoises*, et l'un des rédacteurs d'un journal royaliste. Il a aussi fait jouer, en 1825, au théâtre Feydeau le *Projet de pièce*, opéra comique en 1 acte, et en 1827, au théâtre François, *Louis IX à Péronne*, comédie en 5 actes et en prose.

MERARD DE SAINT-JUST (Simon-Pierre), né à Paris en 1749, fut pendant quelques années maître-d'hôtel de Monsieur, frère du roi, et résigna sa charge en 1782. Sa fortune, qui étoit considérable, le mit à même de cultiver les lettres avec une entière indépendance, et il eut le rare bonheur de traverser toutes les époques de la révolution sans éprouver aucun danger. Il mourut le 17 août 1812. Il a publié les *Eloges de Bailly* et de *Gresset*, des *Fables*, des *Poésies* et un assez grand nombre d'*Opuscules*, dont plusieurs sont très-licencieux et qui n'ont d'autre mérite que d'avoir été tirés à un très-petit nombre d'exemplaires. C'étoit la manie de l'auteur. Quelques-uns de ses ouvrages n'ont été imprimés qu'au nombre de 12 ou 25 exemplaires, et c'est presque l'unique motif qui les fait rechercher par une certaine classe d'amateurs.

MERIAN (Jean-Bernard), célèbre philosophe, né à Liechstall, canton de Bâle, le 28 septembre 1723. Sa famille le pressa d'entrer dans la carrière ecclésiastique, et il s'y décida sans une vocation bien décidée. Il prêcha d'abord avec succès, mais sans plaisir ; il rêvoit un autre genre d'existence et de gloire. Dans un voyage qu'il fit à Lausanne, il prit l'habitude et le goût de parler le françois, ce qui devoit avoir sur sa vie entière une influence décisive ; plus tard, il alla à Amsterdam, où il fut instituteur dans la maison de M. Witte, échevin ; enfin il fut se fixer à Berlin, où il devint membre de l'académie et se lia étroitement avec Maupertuis, dont il prit la défense dans la fameuse querelle avec Kœnig sur la découverte du principe de la moindre action. Il a publié un grand nombre de *Mémoires* dans ceux de l'académie des sciences, dirigés d'abord contre la philosophie de Wolff, régnant alors en Allemagne, et ensuite sur les questions les plus abstraites et les plus difficiles de la métaphysique, telles que l'*Apperception de notre propre existence ; l'Existence des idées dans l'ame ; l'Action, la puissance et la liberté ; le Principe des indiscernables ; le premier principe de Leibnitz et celui de Locke, relativement à l'origine de nos idées ; le Sens moral, le désir, le suicide, la durée et l'intensité du plaisir et de la peine, la métaphysique en général*. Plusieurs de ces mémoires sont dirigés particulièrement contre les principes de la philosophie de Leibnitz : sa critique est juste sous quelques rapports, et mal fondée sur des points essentiels. Son talent philosophique ne s'est montré dans aucun de ses ouvrages

Digitized by Google

avec plus d'éclat que dans ses dix *Mémoires* sur le problème de Molineux, regardés par quelques-uns comme des chefs-d'œuvre d'ordre, de clarté, de distribution, d'impartialité. On a encore de Mérian un *Parallèle de la philosophie de Wolff et de celle de Kant*. Lorsque le système de ce dernier entraîna toute l'Allemagne, il le jugea sainement, et prévit qu'il iroit se joindre à tant d'autres systèmes, qui, dans le monde des idées, brillent pour s'éteindre et s'éteignent pour reparoître encore. Ses idées étoient-elles plus judicieuses ? il paroît que non, puisqu'il faisoit le plus grand cas des *Essais sur l'entendement humain* de David Hume, dont il a donné une traduction, Amsterdam 1758, avec des notes et une préface de Formey. Il a aussi traduit de l'anglois l'*Histoire naturelle de la religion de Hume*, *avec un examen critique et philosophique*, 1759, in-12 ; ses *Dissertations sur les passions*, *sur la tragédie*, *sur la règle du goût*, et les *Essais politiques et moraux*, même date. Il a encore publié le *Système du monde*, d'après Lambert, Bouillon 1770, et Paris 1784, in-8 ; et il a revu les *Œuvres du comte Algarotti*, *traduites de l'italien sous la direction de l'abbé Michelessi*, Berlin 1772, 8 vol. in-8. Ancillon a lu à l'académie de Berlin, en janvier 1810, l'éloge de Mérian.

MESSEY (Louis-François-Antoine-Nicolas, marquis DE), maréchal-de-camp, né au château de Braux en Champagne le 14 janvier 1748, entra au service à 17 ans avec le grade de sous-lieutenant de cavalerie, en sortant de l'école militaire, et fut nommé chevalier de Saint-Louis le 10 mars 1787. Il émigra en 1791, se rendit à l'armée des princes, et rentra en France en 1800. Dans le mois d'avril 1814, il contribua à former la compagnie à cheval qui fut adjointe à la garde nationale de Paris, et il exerça dans ce corps les fonctions de chef d'escadron, puis de colonel, et enfin d'adjudant-commandant à l'état major-général. Le 19 mars 1815, il suivit le roi à Gand, où il fit partie de l'état-major. Rentré en 1816, il fut choisi pour remplir les fonctions de prévôt de Paris. Le marquis de Messey est mort le 24 novembre 1821. Il a publié : I. *Mes souhaits pour l'année*, 1816, ouvrage loué dans les journaux, et qui avoit pour but d'éteindre les haines et les dissentions ; II. *Voyage d'un fugitif françois dans les années* 1791 *et suivantes*, 1816, in-8.

MEUSNIER (J. B. Marie), général françois, né à Paris en 1754. Il se livra dès sa jeunesse à l'étude des sciences mathématiques, et entra à l'école de Mezières, où il fit des progrès si rapides, qu'au bout de quelque temps il devint le professeur de ses camarades. Il entra ensuite dans le corps du génie, et fut employé comme ingénieur aux travaux du fort de Cherbourg. Il se distingua aussi dans la chimie, et s'associa quelque temps aux travaux du célèbre et malheureux Lavoisier. Il a inventé une machine pour dessaler l'eau de la mer, mais les débris de cette machine et de quelques autres ont été dispersés à sa mort. En 1783, il expliqua dans un *Mémoire* une nouvelle construction de lampe dont Quinquet a voulu s'attribuer l'invention. Meusnier, par ses talens, étoit parvenu au grade de

Digitized by Google

lieutenant-colonel du génie. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes comme beaucoup de savans, et fut chargé, par le ministre de la guerre, d'établir, vers les côtes et sur les frontières, des lignes de signaux à peu près semblables aux télégraphes qui ont été inventés plus tard. Il inventa aussi une machine très-ingénieuse pour la gravure des assignats en taille-douce. Vers la fin de 1792, il quitta ses fonctions au ministère de la guerre pour se rendre aux armées, avec le grade de général de division, et il ne tarda pas à se placer parmi nos plus grands généraux par la courageuse résistance qu'il fit dans le fort de Kœnigstein. Il ne se distingua pas moins par la construction rapide des fortifications de Cassel, par la défense de cette tête de pont sans laquelle Mayence n'eût pu soutenir un siége aussi long, par la prise de la redoute de Costheim et par plusieurs autres faits d'armes. Un biscaïen vint le frapper à la jambe dans une sortie, et il mourut des suites de cette blessure le 13 juin 1793.

MEYNARD (le chevalier François), conseiller à la cour royale de Paris. Il étoit avocat au commencement de la révolution, et fut député par le département de la Dordogne à la convention nationale, où il insista vivement pour l'appel au peuple. « Je crois » difficilement, dit-il, aux dangers dont ont on nous dit individuellement menacés ; peut-être n'en suis-je pas assez frappé, d'après les bruits alarmans » qu'on nous fait chaque jour sur » notre sûreté personnelle. Je » pourrois avoir d'autres craintes, » mais je déclare que je ne croirai jamais à la peur qu'on cherchoit à m'inspirer pour forcer » ma volonté.... Je demande, comme mesure de sûreté générale, » que Louis soit détenu pendant » le temps que durera la guerre. » Il fut plusieurs fois interrompu par les cris des députés de la montagne, et il leur répondit avec énergie : « Taisez-vous, ce ne sont » pas vos cris que j'écoute, c'est » ma conscience. » Nommé membre du conseil des cinq-cents, il fit rétablir dans l'administration de leurs biens les ecclésiastiques condamnés à la reclusion. Le directoire l'envoya en 1798 à Francfort comme agent politique, et il y resta quelques années. Rentré en France, il fut nommé, en 1811, vice-président du tribunal de Périgueux. A la seconde restauration, il fut élu député par le département de la Dordogne, vota avec la majorité, et n'en fut pas moins réélu en 1816, après l'ordonnance du 5 septembre. Ses fonctions de député cessèrent en 1817 ; mais il fut nommé de nouveau à la chambre de 1820, puis juge au tribunal de la Seine, et enfin à la cour royale en 1825. Il est mort en magistrat chrétien à Vaurain, arrondissement de Riberac, en 1828.

MICHALLON (Achille-Etna), peintre paysagiste, né a Paris le 22 octobre 1796. Il remporta, à l'exposition de 1812, la médaille d'or du second prix ; et en 1817, le grand prix de peinture en paysage historique, institué par le ministre de l'intérieur. Alors il partit pour Rome en qualité de pensionnaire du roi, et il envoya, en 1819, son paysage historique de *Rolland à Roncevaux*, qui le plaça au rang des maîtres ; plus tard, il envoya *le Combat des*

Lapithes et des Centaures, plus remarquable encore sous le rapport de la composition des groupes et de la science des figures. De retour à Paris pour l'exposition de 1822, il y présenta *les Ruines du cirque*, une *Vue des environs de Naples* et une *Cascade suisse*. Il a aussi exécuté plusieurs *Vues du parc de Neuilly* pour le duc d'Orléans. La mort l'a enlevé aux arts le 24 septembre 1822. Le *Catalogue des tableaux*, *études*, *peintures et dessins* de feu A. E. Michallon a été imprimé la même année à Paris, et renferme 463 numéros, presque tous ouvrages de Michallon, qui ont été vendus. Son *Oraison funèbre*, prononcée par Vanier, son cousin, le 25 septembre, a été imprimée, Paris 1822, in-8 de 22 pages.

MILET DE MUREAU (Louis-Antoine Destouff), né à Toulon le 26 juin 1756, d'une famille noble originaire de Lorraine, entra à 15 ans dans le corps royal du génie, et devint, en 1790, capitaine dans cette arme. Nommé député suppléant aux états-généraux de 1789 par la noblesse de Toulon, il remplaça Lapoype-Vertrieux, et fit décréter la fonte des cloches pour les convertir en monnoie de billon, ainsi que le type des nouvelles pièces de 15 et de 30 sous. Il fit aussi décréter l'impression, aux frais de la nation, des manuscrits du navigateur Lapérouse. En 1792, il fut employé à l'armée des Alpes et à celle du Var en qualité de commandant de l'artillerie et du génie, et il contribua à l'occupation du comté de Nice. Il commença la campagne d'Italie en 1793, mais étant devenu suspect aux commissaires de la convention, il revint à Paris, et fut chargé de l'exécution du décret qu'il avoit fait rendre pour la publication des manuscrits de Lapérouse, ce qui le sauva peut-être de l'échafaud où périt son frère unique, accusé d'avoir concouru au mouvement qui mit Toulon au pouvoir des Anglois. Le 7 janvier 1796, il rentra dans le génie, fut promu au grade de général de brigade, et chargé de la direction du génie, de l'artillerie et des transports. Les rapports fréquens qu'il eût avec Buonaparte, mécontentèrent souvent ce dernier et nuisirent à sa fortune; cependant, il fut nommé ministre de la guerre en remplacement de Schérer; mais trop contrarié par le parti démocratique, il donna sa démission et fut élevé, en se retirant, au grade de général de division du génie. Il reprit ensuite, *par interim*, le portefeuille de la guerre pendant une absence du général Bernadotte, et après le 18 brumaire, il fut mis en état de réforme. Il obtint cependant en 1802 la préfecture de la Corrèze, qu'il conserva jusqu'en 1810; alors il rentra dans la vie privée. Monsieur le nomma, en avril 1814, lieutenant-général du royaume, directeur, *par interim*, du département général de la guerre, et l'envoya le mois suivant en Corse, avec la qualité de commissaire extraordinaire du roi. Il ne servit point pendant les cent-jours; cependant il fut mis en retraite plus tard, par suite d'une mesure générale concernant l'état major de l'armée; mais on lui donna en dédommagement la place de membre du conseil d'administration de l'hôtel royal des invalides. Il mourut à Paris le 6 mai 1825. Il étoit commandant de l'or-

Digitized by Google

dre de Saint-Louis. Il a rédigé le *Voyage de La Pérouse*, d'après les manuscrits que ce célèbre navigateur avoit envoyés du Kamtschatka et de Botany-Bay, Paris 1797, 4 vol. in-4 et atlas grand in-folio, réimprimé en 1798 en 4 vol. in-8 avec atlas. Ce voyage a été traduit en allemand, en anglois et en suédois. Milet de Mureau a encore fait imprimer *les Dépositaires*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, Paris 1814, in-8, non représentée.

MILLS (Charles), né en 1788, d'un chirurgien distingué de Greenwich, embrassa d'abord la profession du barreau; mais il y renonça bientôt pour se livrer tout entier à la culture des lettres. Il est mort le 9 octobre 1825, et a publié : I. *Histoire du mahométisme*, Londres 1819, in-8; II. *Histoire des croisades*, Londres 1820, 2 vol. in-8, dont le 1.er vol. a été traduit en françois par Paul Tiby, Paris 1825, in-8; III. *Voyage de Théodore Ducas dans différentes contrées de l'Europe à l'époque de la renaissance des lettres*, 1823, 2 vol. in-8, ouvrage sur le plan du *Voyage d'Anacharsis*, où Mills donne un tableau intéressant de l'Italie à cette époque; IV. *Histoire de la chevalerie*, Londres 1823, 2 vol. in-8, dont le succès fut prodigieux.

MILNER (Isaac), ministre du saint Evangile et doyen de Carlisle, né le 11 janvier 1751, d'un pauvre tisserand de Leeds, trouva cependant les moyens d'étudier, et devint l'un des professeurs les plus distingués du collége de Cambridge. Il est mort à Kensington-gate, près Londres, le 1.er mars 1820. C'étoit un prédicateur zélé; mais on lui a reproché d'être calviniste trop ardent et trop exclusif. Il a publié : I. *Observations sur l'histoire de l'église chrétienne d'Haweis*, 1800, in-8; II. *Essais sur quelques publications du révérend Herbert Marsh, en reponse aux objections contre les sociétés de la Bible*, 1813, in-8, et il a communiqué divers mémoires à la société royale de Londres dont il étoit membre, notamment *sur la communication du mouvement par la pulsation et la gravitation*; *sur la précession des équinoxes*; et *des limites des équations algébriques*, contenant une démonstration générale de la règle de Descartes, pour trouver le chiffre des racines positives et négatives. Ces mémoires ont été publiés dans les *Philosophicales transactions*. Il a été aussi l'éditeur de l'*Histoire de l'église chrétienne*, écrite par son frère, et des *Sermons* du même, en tête desquels il a placé l'histoire de sa vie.

MILNER (Jean), évêque catholique anglois, né à Londres le 14 octobre 1752, reçut sa première éducation dans les écoles de Sedgeley-Park et d'Edgbaston près Birmingham, et fut ensuite envoyé à Douai dans le collége fondé par les catholiques anglois; il y acheva ses études, et fut ordonné prêtre en 1777. Il fut alors envoyé en mission à Londres, d'où il passa à Winchester. C'est dans cette place qu'il commença à se faire connoître par ses écrits et par son zèle pour la cause des catholiques. En 1782, on forma un comité pour diriger leurs affaires; et ce comité, renouvelé en 1787, fut chargé de dresser un projet de Bill pour demander au parlement la révocation des lois contre les catholiques. Les évêques firent

Digitized by Google

quelques objections sur ce projet; cependant, d'après les explications et les promesses du comité, ils le signèrent ainsi que leur clergé; mais on proposa un nouveau serment qui donna lieu à une vive dispute à laquelle Milner prit beaucoup de part. Les quatre vicaires apostoliques qui se partageoient l'Angleterre condamnèrent le serment par une lettre encyclique du 21 octobre 1789; mais le comité protesta contre les décisions des évêques, et on chercha à persuader aux catholiques qu'ils avoient droit de choisir et de nommer leurs pasteurs. Un des membres influens du comité publia en ce sens trois écrits, auxquels Milner répondit par trois brochures sous ces titres: *Réponse d'un ecclésiastique à la lettre d'un laïc; les Droits divins de l'épiscopat; la démocratie ecclésiastique dévoilée.* Peu après la condamnation du serment, deux vicaires apostoliques moururent et furent remplacés. Milner fut chargé de prêcher à la consécration de l'un d'eux, et depuis cette époque, il fut investi de sa confiance et de celle d'un des anciens vicaires; il fut souvent chargé de faire des démarches en leur nom, et eut des rapports avec les personnages les plus recommandables de ce temps, avec des ministres, des membres du parlement et même avec des évêques anglicans. Il leur représenta les clauses facheuses du serment que le comité avoit introduit, et rédigea, pour éclairer l'opinion, un petit écrit intitulé: *Faits relatifs à la contestation entre les catholiques*, qui produisit son effet. Le parlement, plus sage et plus réservé que le comité catholique même, jugeant qu'il ne falloit point allumer un flambeau de discorde, rendit plus précises les clauses qui avoient été trouvées trop vagues, et adopta à peu près le serment d'Irlande, que Milner avoit proposé comme moyen de conciliation. Ce bill, adopté par le parlement, fut sanctionne par le roi. Il portoit qu'on ne pourroit plus poursuivre ou inquiéter les catholiques qui auroient prêté le nouveau serment; qu'ils seroient obligés de declarer devant les magistrats les chapelles qu'ils voudroient ériger, et de les tenir ouvertes pendant les offices; que les prêtres donneroient également leur nom; que ces conditions remplies, on ne pourroit les troubler; qu'il étoit aussi permis aux catholiques de tenir des écoles pour ceux de leur religion, etc.; ainsi tous les sermens antérieurs et les peines prononcées contre les catholiques étoient abolis; ainsi le catholicisme cessoit d'être une cause de proscription, et l'exercice de la religion devenoit aussi peu gêné que dans la plupart des états attachés à l'église romaine. Ce succès valut à Milner la reconnoissance des catholiques et le mit en grande considération parmi eux. Il continua de servir leur cause avec beaucoup d'ardeur. En 1792, il assista au synode des évêques contre Trockmorton et Geddes; le premier fut censuré pour son écrit sur la nomination des évêques, et on signala la traduction de la Bible, donnée par le second, comme un ouvrage hardi et dangereux. De retour à Winchester, Milner fit des recherches sur l'histoire de cette ville, ancienne résidence de princes célèbres par leur attachement à la religion catholique, et il publia, en 1798, son *Histoire civile et ecclésiastique et examen*

des antiquités de Winchester, avec des gravures, 2 vol. in-4, ouvrage plein d'érudition, et qui fut loué même par plusieurs journaux protestans ; mais comme Milner s'y étoit expliqué avec quelque liberté sur l'évêque anglican Hoadley, le docteur Sturges, ami du prélat, fit paroître des *Réflexions sur le papisme à l'occasion de l'histoire de Winchester*, mais c'étoit moins une réponse à cet ouvrage qu'une suite de déclamations contre la religion catholique ; aussi Milner ne crut pas devoir passer sous silence cette attaque, et il donna ses *Lettres au prebendaire*, ou *Réponse aux réflexions sur le papisme du docteur Sturges*, qui furent réimprimées plusieurs fois en Angleterre, en Irlande et en Amérique, et passent pour un des meilleurs écrits de controverse. Elles ont beaucoup contribué à dissiper les préventions de plusieurs protestans contre l'église catholique. En 1802, Milner publia un nouvel écrit à l'occasion du concordat françois, pour calmer les esprits qui commençoient à s'agiter en Angleterre sur cette mesure. Cet écrit a pour titre : *Eclaircissement sur les brefs du saint-siége relatifs à l'église de France.* Le docteur Stappleton, vicaire apostolique du district du milieu, étant mort dans le mois de mai 1802, le comité catholique chercha à avoir un évêque de son choix; mais le plus ancien vicaire apostolique porta Milner, et il fut nommé le 1.er mai 1803, sous le titre d'évêque de Castabala *in partibus infidelium*, les évêques catholiques en Angleterre n'ayant que ce titre. Le premier écrit qu'il donna en cette qualité est une lettre pastorale adressée à son clergé le 27 décembre 1803 ; on y trouve des avis relatifs à la discipline et à la conduite des pasteurs. Dans les discussions qui eurent lieu sur les réclamations des catholiques, il publia *le Cas de conscience résolu*, ou *les Demandes des catholiques prouvées compatibles avec le serment du couronnement*, 1801, auquel il joignit un supplément, et en 1807, il en donna une 2.e édition, avec des observations sur un pamphlet de M. Le Mesurier. Cette même année et la suivante, il fit deux voyages en Irlande, qui lui donnèrent occasion de publier une suite de lettres sur les catholiques et les antiquités d'Irlande, qui sont regardées comme un de ses meilleurs ouvrages. Il mit encore au jour, en 1808, *quatre Lettres* sur les articles d'un journal intitulé : *la Revue anti-jacobine*, et il donna un mandement, en date du 1.er juin, contre les écarts des anti-concordataires. L'abbé Blanchard écrivit contre ce mandement, et Milner publia une nouvelle *Lettre pastorale* le 10 août, où il cita 16 propositions, tirées des écrits de cet abbé, qu'il condamna comme *fausses*, *scandaleuses*, *injurieuses au souverain pontife*, *insinuant le schisme*, *y tendant et même étant schismatiques.* Blanchard voulut répliquer par un écrit intitulé : l'*Abus sans exemple de l'autorité ecclésiastique*, où il dénonçoit Milner à tous les évêques. Ce prélat publia, le 7 mars 1809, un supplément à sa lettre du 10 août, et le 22 juillet, un appendice à ce supplément, où il rapportoit la censure portée le 3 juillet contre son adversaire par un grand nombre d'évêques d'Irlande. Cette controverse

Digitized by Google

verse n'étoit pas finie qu'il s'en éleva une autre plus vive encore et plus longue. Des membres distingués du parlement voulurent que l'on donnât au roi un *veto* sur le choix des évêques. Jusque là, la cour n'avoit influé en rien sur leur nomination. On imagina de lui conférer le droit de rejeter ceux dont elle croiroit pouvoir suspecter la loyauté, et on résolut d'attacher à cette condition l'émancipation absolue des catholiques que ceux-ci sollicitoient. Ce projet fut d'abord approuvé par Milner et quelques évêques d'Irlande; mais ayant cru s'apercevoir ensuite que le ministère ne cherchoit qu'à asservir l'épiscopat et à préparer ainsi sourdement le renversement de la religion, ils rétractèrent leur approbation, et se prononcèrent contre le *veto*. Les évêques d'Irlande s'assemblèrent plusieurs fois à ce sujet, et déclarèrent, le 14 septembre 1808, qu'il n'étoit point expédient d'introduire aucun changement dans le mode canonique suivi jusqu'ici pour la nomination des évêques, et depuis, ils confirmèrent encore cette résolution; toutefois les auteurs du projet en suivirent l'exécution; mais l'opposition des évêques les arrêtant, ils travaillèrent à les amener à seconder leurs vues, et indiquèrent une assemblée des catholiques à Londres pour le 1.er février 1810. On y adopta un avis favorable au *veto*, et Milner, qui étoit l'agent des évêques d'Irlande en Angleterre, lutta seul contre le sentiment de l'assemblée. Son *Eclaircissement sur le veto* ayant attiré un écrit de M. Butler sous le titre de *Lettre à un catholique irlandois*, il y répondit par des *Lettres à un prélat catholique d'Irlande, en réfutation de celle de M. Butler*, et il y ajouta un *post-scriptum sur l'écrit d'Oconnor*. En 1813, un nouveau bill fut présenté au parlement pour l'émancipation des catholiques, et l'on vouloit attribuer au bureau catholique l'autorité de nommer les évêques et d'examiner les bulles et rescrits de Rome; mais Milner exposa dans un écrit intitulé: *Court mémorial sur le bill*, la tendance de ce projet qui échoua au parlement le 24 mai. Ce prélat eut dans le même temps des différends avec M. Poynter, vicaire apostolique de Londres, et peut-être ne sut-il pas dans cette occasion se tenir assez en garde contre la vivacité de son caractère; mais depuis il se réconcilia avec lui. En 1813, il adressa au clergé de son district une lettre pastorale contre les sociétés bibliques, et quelques articles dans l'*Orthodox journal*, sur les affaires des catholiques et principalement sur le *veto*. Ayant appris le retour du pape en 1814, il résolut de se rendre à Rome pour consulter le saint-siége et soutenir les intérêts des évêques d'Irlande sur les points en discussion. Il fut bien accueilli par le Saint-Père qui entendit leurs raisons, mais ne prit cependant pas de décision formelle. Milner donna, en 1818, une suite à ses *Lettres au prébendaire*, sous ce titre: *Fin de la controverse religieuse*, suivie d'une adresse à l'évêque anglican de St-David's en réponse à son *Catéchisme protestant*; c'est sans contredit la meilleure production de Milner. Elle a été plusieurs fois réimprimée, et traduite en françois sous le titre d'*Excellence de la religion catholique*, ou *Correspondance entre une société de protestans reli-*

gieux et un théologien catholique, Paris 1823, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, divisé en 3 parties, renferme une discussion solide, une critique judicieuse, un heureux choix de preuves relevées par un ton de modération d'autant plus louable que l'auteur a souvent à répondre à des adversaires plus passionnés. La traduction que l'on doit à un émigré (M. Masson de La Veronnière est fidèle et accompagnée de notes, de citations et d'une table des matières qui ajoute au mérite de l'ouvrage. Depuis, Milner a publié *Apologie de la fin de la controverse religieuse contre ses adversaires*, in 8. Cette apologie, écrite en forme de lettres, par l'auteur, pour défendre son ouvrage qui avoit été attaqué, n'a pas été traduite en françois, parce qu'elle a été regardée comme moins intéressante en France, où les attaques dirigées contre Milner n'ont pas pénétré. Il a encore publié, sur l'invitation des evêques d'Irlande, un *Court sommaire de l'histoire et des doctrines de l'Ecriture*, qui paroît convenir spécialement aux écoles, et dont il s'est fait plusieurs éditions. Il a aussi inséré dans l'*Orthodox* du 19 juin 1819, une *Lettre* contenant quelques critiques de l'*Histoire d'Angleterre*, du docteur Lingard. Charles Butler avoit fait paroître cette année des *Mémoires historiques sur les catholiques anglois*, 2 vol. in-8, qui offrent des faits intéressans; mais où l'on trouve en même temps beaucoup d'omissions et d'inexactitudes. Milner crut devoir y ajouter un nouveau volume, qu'il publia sous le titre de *Mémoire supplémentaire des catholiques anglois*, où il rapporte principalement les affaires où il a pris part. Sa santé, affoiblie par d'aussi longs travaux, lui faisant craindre une fin prochaine, il demanda un coadjuteur qu'il sacra lui-même le 1.er mai 1825; enfin, devenu plus malade, il reçut les sacremens de l'église en présence de plusieurs catholiques, déclara qu'il pardonnoit à tous ses ennemis, et pria lui-même ceux qu'il auroit pu offenser de lui pardonner. Après avoir fait un acte public de foi, il expira, le 19 avril 1826, dans des sentimens de piété, d'humilité et de résignation à Wolverhampton, où il résidoit ordinairement. C'étoit un prélat fort instruit et fort zélé; ses ennemis même ont rendu justice à son mérite; mais ils l'ont accusé de trop de chaleur et d'exagération. On trouve une notice très-étendue sur ce prélat dans le tome 53 de l'*Ami de la religion et du roi*, d'où nous avons extrait cet article. Outre les productions que nous avons citées, il a publié un assez grand nombre d'autres écrits : I. *Certaines considérations à l'égard des catholiques romains*, in-8, 1791; II. *Recherches historiques et critiques sur l'existence et le caractère de saint George, patron de l'Angleterre*, in-8, 1792; III. *Oraison funèbre prononcée à l'occasion de l'assassinat de Louis XVI*, in-8, 1793; IV. *Réplique au rapport publié par le club cisalpin sur sa protestation*, in-8, 1795; V. *Sérieuse demande à M. Joseph Berington sur ses erreurs théologiques, touchant les miracles et autres sujets*, 1797, in-12; VI. *Vie de M. Challoner, vicaire apostolique de Londres*, 1798, in-12; VII. *Explication de la conduite du pape Pie VII à l'égard des évêques et des affaires ecclé-

siastiques de France, 1802, in-8; VIII. *Court examen des principaux argumens contre la pétition catholique;* IX. *Traité sur l'architecture des églises d'Angleterre*, 1811, in-8; X. *Discours prononcé le 18 juin 1816 à Birmingham, en actions degraces pour la paix;* XI. *Exercices pour sanctifier le dimanche et jours de fêtes, et pour se préparer à assister utilement à la messe;* enfin un article sur l'*Architecture gothique*, dans l'*Encyclopédie de Rees*, et plusieurs *Notices* dans les *Mémoires de la société des antiquaires de Londres* dont il étoit membre.

MILONOFF (Michel), poète russe, né en 1792, mort en 1821. Il étoit conseiller titulaire de l'empereur de Russie et membre de plusieurs sociétés littéraires. Il a laissé des poésies estimées dont quelques-unes ont été imprimées sous ce titre: *Satires, épîtres et autres poésies légères de Michel Milonoff*, St.-Pétersbourg 1819.

MINARD (Louis-Guillaume), prêtre de la doctrine chrétienne, né à Paris en 1725, fut interdit par M. de Beaumont, archevêque de Paris, comme attaché à la cause du jansénisme. Il se déclara pour l'église constitutionnelle, à l'époque de la révolution, devint curé de Bercy, et mourut en 1798. Les *Nouvelles ecclésiastiques*, imprimées à Utrecht, n'ont pas manqué de donner son éloge. Il a publié: *Avis aux fidèles sur le schisme dont l'église est menacée*, Paris 1795, in-8 avec un supplément, même année; il a prononcé un *Panégyrique de St. Charles Borromée*, mais il n'a pas été imprimé. — Il ne faut pas le confondre avec un autre abbé du même nom qui a publié plusieurs ouvrages contre les jésuites: I. *Histoire particulière des jésuites en France*, 1762, in-12; II. *Divers écrits des curés de Paris, de Rouen, etc., contre la morale des jésuites*, 1762, in-12. Il travailla aussi, dit-on, avec Clémencet, aux *Extraits des assertions dangereuses et pernicieuses des ouvrages des jésuites*. Barbier, dans son *Dictionnaire des auteurs anonymes*, attribue une partie de cet ouvrage à Gouget et non à Clémencet.

MIND (Godefroi), peintre suisse, né à Berne en 1768, mort dans la même ville en 1814, il étoit élève de Freudenberger, et s'étoit adonné particulièrement à dessiner et à peindre les animaux. Il excelloit surtout à peindre les chats dont il étoit constamment entouré; il a saisi parfaitement leurs différentes poses, leur physionomie doucereuse et rusée, et il a retracé avec une grande vérité leur poil soyeux. Plusieurs souverains en traversant la Suisse, ont voulu avoir des chats dessinés par cet artiste.

MIOLLIS (le comte Sextius-Alexandre-François), né à Aix le 18 septembre 1759, d'un conseiller au parlement, entra au service à l'âge de 17 ans en qualité de cadet gentilhomme dans le régiment de Soissons, et deux mois après fut promu au grade d'officier; il fit sa première campagne en Amérique sous les ordres du général Rochambeau, et fut blessé grièvement au siége d'Yorck-Town. A son retour en France il obtint le grade de capitaine, et en 1792 celui de lieutenant-colonel dans un bataillon de volontaires des Bouches-du-Rhône. Il reçut alors le commandement des côtes du Var, et se distingua en 1793, par la prise du fort d'Isola, qu'il

Digitized by Google

enleva à six compagnies de grenadiers, quoiqu'il n'eût avec lui qu'une petite troupe épuisée de fatigues. Il étoit général de brigade en 1797 et employé à la défense d'un faubourg de Mantoue, lorsqu'il fut sommé, par Provera qui avoit des forces bien supérieures, de se rendre, mais il répondit à cette sommation par la plus vigoureuse résistance, et il obligea le général autrichien à capituler lui-même avec toute sa division. Ce beau fait d'armes lui valut le commandement du Mantouan et peu après le grade de général de division, avec lequel il servit en Ligurie sous les ordres de Masséna. En 1805 il obtint le commandement de toutes les forces françoises dans l'Italie supérieure et fut chargé peu après d'aller prendre possession de l'état de Venise; de là il passa au gouvernement de Rome, et il exécuta l'ordre de Buonaparte, d'enlever le Saint-Père du palais Quirinal. Les événemens de 1814 l'obligèrent de rentrer en France. Il commandoit à Marseille en 1815 lors du débarquement de Buonaparte et il se vit obligé de marcher contre lui. Il n'osa pas différer, mais on prétend qu'il s'arrangea pour ne pas l'atteindre. Pendant les cent-jours il eut le commandement de Metz et fut mis à la retraite à la seconde restauration. Il est mort le 18 juin 1828 des suites d'une chûte de cheval. Il aimoit les lettres et les arts; pendant qu'il étoit à Mantoue il fit élever un obélisque à Virgile, sur les lieux même où ce poète avoit vécu; il fit aussi transférer avec la plus grande pompe les cendres de l'Arioste à l'université de Ferrare, et consacra par une colonne le lieu de sa naissance. Vérone lui doit la restauration de son cirque, un des plus beaux monumens de l'architecture romaine.

MIQUEL-FERIET (Louis-Charles), colonel d'artillerie, né en 1763 à Auxonne où son père professoit les mathématiques. Après avoir terminé ses études il entra au service; mais une étourderie de jeunesse l'obligea de s'expatrier: il passa en Prusse et fut admis comme cadet dans le régiment d'artillerie de Tempelhof. Ses talens lui procurèrent bientôt de l'avancement; il se trouvoit capitaine lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse en 1792; alors il déclara au roi Frédéric-Guillaume qu'il ne vouloit pas servir contre son pays et il obtint la permission de rentrer en France; il y fut employé dans son grade, et ce fut d'après ses plans que l'artillerie légère fut organisée en France sur le même pied quelle étoit en Prusse. Il a consigné ses observations sur cette arme dans un *Mémoire* imprimé à Paris 1795, in-4; il fit aussi exécuter un nouveau modèle de caissons pendant qu'il étoit attaché à la direction d'Auxonne. En 1802 il passa à St.-Domingue pour y commander l'artillerie dans la partie espagnole de cette île et il eut le bonheur d'échapper à l'épidémie qui la ravageoit. De retour en France, en 1805, il obtint la permission de se reposer dans une propriété qu'il avoit à Belleville près de Paris, et il y mourut en 1806.

MIRKHOND (Hamam Eddyn Myrkhawend Mohammed vulgairement appelé), célèbre historien persan, né vers 1433, mort en 1498. On a de lui: *Rouzat al safa* ou *Jardin de la pureté*, contenant

l'histoire des prophètes, des rois et des califes, ouvrage important dont on trouve plusieurs manuscrits dans la bibliothèque du roi et dont Khondemyr, son fils, a fait un abrégé. La préface de cet ouvrage a été traduite par M. Silvestre de Sacy et insérée dans le tome 9 des *Notices et extraits de la bibliothèque du roi*. Le même a traduit l'*Histoire des rois de Perse de la dynastie des Sarsanides* à la suite de ses *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, Paris 1793, in-4. Le baron de Jenisch a traduit en latin l'*Histoire des dynasties des Tahérides et des Soffarides*, sous ce titre: *Historia priorum regum Persarum post firmatum islamismum*, Vienne 1792, in-4. Frédéric Wilken a traduit aussi en latin l'*Histoire des Samanides et celle de Cabous* et l'*Histoire des Ghasnevides*; enfin on trouve des extraits de l'*Histoire de Dienghys-Kan* et de son code traduits par Langlès dans le tome 5 des *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi* et l'*Histoire des Ismaéliens de Perse* ou *Assassins*, traduits par Jourdain dans le tome 9 des *Notices* ci-dessus.

MIROUDOT DU BOURG (Jean-Baptiste), évêque *in partibus* de Babylone, né en 1716 à Vesoul en Franche-Comté, entra dans l'ordre de Citeaux, et devint aumônier du roi Stanislas, duc de Lorraine. En 1776 il fut nommé évêque *in partibus infidelium*, et quelque temps après consul de France à Bagdad. La guerre l'obligea de rester à Alep et il rendit de grands services à la religion. Pie VI lui accorda, à son retour, pour récompense la décoration du *Pallium*, signe distinctif des métropolitains; mais elle lui fut bientôt retirée et même le pape le suspendit par un bref du 13 avril, pour avoir aidé, en 1791, M. de Talleyrand, évêque d'Autun, dans la consécration des évêques constitutionnels. Il mourut dans la plus grande détresse, à l'hôpital des Incurables à Paris en 1798; il s'étoit occupé avec succès de la recherche des antiquités de la Lorraine, mais on ignore ce que sont devenues ses collections. Le seul ouvrage qui reste de lui est un *Mémoire sur le ray-grass* ou *faux seigle*, Nancy 1760, in-8 qui a été traduit en allemand par Reinhard.

MOESER (Juste), littérateur allemand, né à Osnabruck en 1720, exerça dans cette ville la profession d'avocat, et fut député à Londres, lors de la guerre de 7 ans, afin de diriger l'envoi des subsides pour l'armée alliée. Il profita de son séjour en Angleterre pour étudier les mœurs et les institutions de ce pays, et mérita par son patriotisme le surnom de Franklin allemand. Il est mort en 1794, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Essai de quelques tableaux des mœurs de notre temps*, Hanôvre 1747, in-8; II. *Arminius*, tragédie, 1749, in-8; III. de *Veterum germanorum gallorum theologiâ mysticâ et populari*, Osnabruck 1749, in-4; IV. *Histoire d'Osnabruck*, 1761, Berlin 1780, 2 vol. in-8; V. *de la Langue et Littérature allemande*, Osnabruck et Hambourg 1781; VI. *Idées patriotiques*, recueil périodique, Berlin 1774, 4 vol., 4.e édition 1820, augmentée du jugement de Goethe sur Mœser. C'est à cet ouvrage qu'il doit principalement sa réputation. L'éloge de cet écri-

vain se trouve dans le tome 2 des Mémoires de Goethe, traduit en françois par Aubert de Vitry, Paris 1822, 2 vol. in-8.

MOISE (François-Xavier), théologien, né le 12 décembre 1742 aux Gras, village de Franche-Comté. Après avoir terminé ses études d'une manière brillante, il concourut, à l'âge de 27 ans, pour une des chaires de théologie de Besançon, et quoiqu'il eut été placé le premier sur la liste, il eut le chagrin de se voir préférer un de ses rivaux. Le cardinal de Choiseul, pour le consoler de cet échec, le fit nommer professeur au collége royal de Dole. Après la mort du savant Pullet, Moïse se mit une seconde fois sur les rangs pour une chaire à l'université et il ne fut pas plus heureux; mais il fut dédommagé de cette nouvelle mortification par le plaisir de voir les élèves déserter les bancs de l'université pour aller à Dole entendre ses leçons qui attiroient une foule d'auditeurs de toutes les provinces voisines. Il prêta serment à la constitution civile du clergé et se montra favorable à la révolution; aussi fut-il nommé évêque du Jura par l'assemblée électorale de ce département, et sacré à Paris le 10 avril 1791. Il n'en fut pas moins poursuivi pendant la terreur et obligé de se cacher dans les montagnes. Ce traitement ne ralentit point son zèle pour la cause qu'il avoit embrassée, il adhéra aux deux encycliques, publiées par les évêques constitutionnels en 1795, et parut aux conciles tenus par eux en 1797 et 1801. Dans ce dernier il prononça un discours sous le titre de *Considérations sur le Saint-Siége* qui a été inséré dans le tome 7 des *Annales du parti constitutionnel* et un long rapport sur les démissions demandées aux évêques, où il chercha à prouver que les siéges des constitutionnels étoient remplis plus canoniquement que le Saint-Siége même. Intimément lié avec Grégoire, alors évêque de Blois, ils adressèrent, de concert, une lettre au pape pour lui annoncer leur démission. Moïse publia l'année suivante un petit écrit pour la défense de son ami, intitulé : *de l'Opinion de M. Grégoire dans le procès de Louis XVI*. Peu après il quitta Paris, fut fait chanoine honoraire de Besançon par Lecos, et se retira dans une petite ferme qu'il possédoit à Morteau, où il partagea son temps entre l'étude et les travaux agricoles. Il mourut dans cette retraite, le 7 février 1813. Il a publié : *Réponses critiques aux incrédules sur plusieurs endroits des livres saints*, Paris 1783, in-12 qui forme le tome 4 de l'ouvrage de Bullet, mais dans les nouvelles éditions on a fait disparoître le nom de Moïse. On a encore de lui des *Lettres pastorales*, des *Mandemens* et plusieurs petits écrits insérés dans les *Annales de la religion* par Desbois de Rochefort. On lui attribue une *Dissertation sur l'origine des fausses décrétales* qui se trouve dans le tome 5 de la *Chronique religieuse*. Il a laissé en manuscrit 2 nouveaux volumes pour terminer les *Réponses critiques* de Bullet, et une *défense des libertés de l'Eglise gallicane*.

MOISSY (Alexandre-Guillaume Mouslier de), littérateur et auteur dramatique, né à Paris en 1712, mort en 1777. Il a publié différens ouvrages, presque tous oubliés aujourd'hui. Nous ne citerons que les suivans : I. *le Provin-*

Digitized by Google

tial à Paris, comédie en 3 actes et en vers, 1750, in-12; II. *les Fausses inconstances*, comédie en 1 acte, 1750, in-12; III. *la nouvelle Ecole des femmes*, comédie en 3 actes, en prose, 1758, in-12; IV. l'*Education*, poëme en 5 chants, 1760, in-12; V. *les Deux Frères*, comédie en 5 actes et en vers; VI. *les Jeux de la petite Thalie*, 1770, in-8; VII. *Ecole dramatique*, suite des Jeux, etc., 1771, in-8; VIII. *Ecole dramatique de l'homme du dernier âge*, 1773, in-8; IX. *Vérités philosophiques tirées des Nuits d'Young*, 1770, in-8; X. *Œuvres dramatiques*, 3 vol. in-8.

MOLARD (Etienne), instituteur et membre du cercle littéraire de Lyon, naquit dans cette ville, vers 1765, et y professa jusqu'à la fin de sa vie la grammaire françoise et la langue latine. En l'an XIII il avoit été directeur de l'école secondaire communale du midi. Il est mort le 6 mars 1825. On a de lui: *Lyonnoisisme* ou *Recueil d'expressions vicieuses usitées à Lyon, employées même quelquefois par nos meilleurs écrivains, auxquelles on a joint celles que la raison ou l'usage a consacrées*, Lyon 1792, in-8 avec un supplément, 4.^e^ édition, Lyon 1810, sous le titre du *Mauvais langage corrigé*, 5.^e^ édition 1813, intitulée: *Dictionnaire du mauvais langage*. Molard est encore auteur de plusieurs articles de journaux, de quelques pièces de poésie et d'une notice sur Pierre Morel, le grammairien, correspondant de l'institut, insérée dans les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*.

MOLINE (Pierre-Louis), né à Montpellier, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, mais il s'occupa principalement de littérature et de poésie. Pendant la révolution il fut attaché à la convention sous le titre de secrétaire-greffier, et il mourut à Paris en 1820. Il a publié: I. *la Louisiade* ou *le Voyage de la Terre-Sainte, poème héroïque*, 1763, in-8; II. *les Amours champêtres, conte*, 1764, in-8; III. *Eloge historique de J. de Gassion, maréchal de France*, Pau 1766; IV. *Histoire du grand Pompée*, Londres et Paris 1777, 2 vol. in-12; V. un grand nombre de pièces dramatiques, odes et opuscules poétiques presque tous au-dessous du médiocre dont on trouve le détail dans les *Siècles littéraires* par Désessarts.

MONBODDO (James Burnett lord), avocat et littérateur écossois, né d'une ancienne famille du comté de Kinkardine en 1717. Il étoit juge à la cour des sessions à Edimbourg, lorsqu'il mourut le 26 mai 1799. Il a publié en anglois: I. *de l'Origine et des progrès du langage*, ouvrage remarquable où l'on trouve beaucoup d'idées neuves et d'aperçus ingénieux et profonds; mais on y remarque aussi un grand nombre de paradoxes et d'assertions hasardées qui excitèrent contre lui une vive critique; II. *la Métaphysique des anciens* ou *la Science des universaux*, Edimbourg 1779 à 1799, 6 vol. in-4, ouvrage où il a ajouté de nouveaux paradoxes à ceux renfermés dans le précédent et où il combat vigoureusement Newton et Locke qui, par les propriétés et attributions qu'ils accordent à la matière, détruisent selon lui l'idée de la divinité.

MONNIER (Louis-Gabriel), graveur, né à Besançon le 11 oc-

tobre 1733, mort à Dijon le 28 février 1804. Les amateurs recherchent ses estampes, cartes, médailles et cachets. Ses principaux ouvrages sont: la *Carte botanique de la Bourgogne*, la *Carte de la Bourgogne* en trois feuilles, celles des *Chaînes de montagnes et des canaux de la France*, les *vignettes du 4.^e vol. de l'Histoire de Bourgogne*, les *Bustes antiques et les médailles des œuvres de Salluste*, trad. par de Brosses; les *Antiquités de Dijon*, publiées par Legouz de Gerland; le beau *Frontispice des Mémoires de l'académie de Dijon*.

MONTAGU (Edouard), comte de Sandwich, également distingué comme général, amiral et homme d'état, naquit en 1625, et servit d'abord dans l'armée du parlement contre Charles I. Il se distingua à l'assaut de Lincoln et en plusieurs autres circonstances importantes, fut nommé membre de la chambre des communes, et siégea au parlement avant d'avoir l'âge requis. Il obtint aussi une place dans la trésorerie, sous l'administration de Cromwel. La paix ayant été conclue avec la Hollande, il entra dans la marine, et fut associé au célèbre amiral Blake dans le commandement de la flotte destinée pour la Méditerranée. L'année suivante, il obtint le commandement d'une flotte dont l'objet étoit de veiller sur les démarches des Hollandois, de continuer la guerre contre les Espagnols, de faciliter aux François la prise de Dunkerque, et il s'acquitta de cette commission avec autant de courage que de prudence. Après la mort de Cromwel, il reçut le commandement d'une grande flotte qui fut envoyée dans la Baltique pour arrêter, de concert avec les Hollandois, les progrès des Suédois, et les forcer à un accommodement avec les puissances du Nord; il y réussit, et le roi de Suède se vit obligé de lever le siége de Copenhague, et de consentir à la paix avec le Danemarck. Il paroît qu'à cette époque il éprouva quelques mécontemens, car il accepta les offres de Charles II, qui l'engageoit d'abandonner le service du parlement, et de ramener sa flotte en Angleterre, pour agir avec quelques royalistes disposés à effectuer la restauration. Montagu prenant pour prétexte le manque de provisions, fit voile pour les côtes d'Angleterre; mais il apprit en arrivant que sir George Beoth, qu'il venoit joindre, venoit d'être arrêté et conduit à la tour, et que lui-même étoit dénoncé comme traître. Peu effrayé de cet événement, il se rendit à Londres, et se défendit avec tant de courage qu'on se contenta de lui ôter son commandement. Sa retraite ne fut pas de longue durée, il fut peu après adjoint à Monck dans le commandement de la flotte angloise, et il profita de l'autorité qu'il avoit pour déterminer ses officiers à se soumettre à Charles II, qui s'embarqua avec le duc d'Yorck à bord de la flotte angloise, dont Montagu remit le commandement à ce prince comme grand-amiral. Ainsi il eut l'honneur de contribuer au rétablissement de Charles II, qu'il ramena en Angleterre. Le roi lui donna, deux jours après, l'ordre de la Jarretière, le créa baron, vicomte Hinchingbroke, comte de Sandwich, et le nomma ensuite membre du conseil privé, maître de la garde-robe, amiral de la Manche et lieutenant du duc

Digitized by Google

d'Yorck. Lorsque la guerre éclata avec la Hollande en 1664, Montagu commandoit l'escadre bleue, et il prit un grand nombre de vaisseaux à l'ennemi. De retour à Londres, il fut envoyé à Madrid pour négocier la paix entre l'Espagne et le Portugal ; non-seulement il réussit dans cette mission, mais il conclut en même-temps un traité de commerce très-avantageux à l'Angleterre ; enfin, au renouvellement des hostilités avec la Hollande en 1672, il s'embarqua de nouveau avec le duc d'Yorck, et eut le commandement de l'avant-garde de l'armée navale. Celle-ci ayant été surprise par l'amiral hollandois Ruyter, Montagu courut à son poste avec précipitation, et se hâta de sortir de la baie, où Ruyter auroit pu détruire, avec ses boulets, les deux flottes combinées. Les François s'étoient joints aux Anglois, et les bâtimens se trouvant pressés les uns contre les autres étoient hors d'état d'agir. Par cette manœuvre il donna au duc d'Yorck, qui commandoit le corps principal, et au maréchal d'Estrées, qui étoit à la tête de l'arrière-garde, le temps de se dégager. En même temps il se précipita au milieu des assaillans, et, par cet acte désespéré, il attira tous leurs efforts sur le *Royal-Jacques* qu'il montoit. Quoique ce bâtiment fut criblé de toute part, et qu'il eut perdu plus de la moitié de son équipage, il n'en continua pas moins à faire tonner son artillerie contre les ennemis ; mais un brulot, au milieu de la fumée, étant parvenu à se cramponner à son vaisseau, sa perte devenoit inévitable. Averti par son capitaine, ce brave officier, refusa de se sauver, et périt au milieu des flammes avec presque tous ses officiers. Son corps fut retrouvé 15 jours après sur le rivage. On le fit embaumer, et d'après les ordres du roi, il fut porté à Londres, et enterré avec beaucoup de pompe à l'abbaye de Westminster. On trouve de lui quelques observations dans les *Transactions philosophiques*, et plusieurs de ses lettres dans celles d'Arlington et autres recueils. Il a aussi traduit en anglois *la Métallurgie d'Alonzo-Barba*, 1674, petit in-8.

MONTAGU (Jean), 4.e comte de Sandwich, de la même famille que le précédent, naquit à Westminster en 1718, et succéda, en 1729, à la pairie de son grand-père. Dès qu'il eut atteint l'âge requis, il siéga dans la chambre haute, et se distingua par ses talens politiques. Il fut employé, en 1746, comme plénipotentiaire au congrès de Breda, et ses pouvoirs furent continués jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle. A son retour, en 1748, il fut admis au conseil-privé, et nommé premier lord de l'amirauté. Il occupa depuis deux fois ce poste important, et notamment pendant toute la période orageuse de la guerre d'Amérique, et sa conduite dans ces circonstances difficiles lui fit beaucoup d'honneur. Il réforma plusieurs abus dans les arsenaux de marine ; augmenta les établissemens des soldats de cette arme ; encouragea les voyages de decouvertes et montra une grande connoissance des devoirs du département qu'il occupoit. En 1783, il accepta la capitainerie des chasses, qu'il ne conserva qu'un an. Il rentra dans la vie privée, et mourut le 30 avril 1792. On lui attribue

Digitized by Google

un pamphlet intitulé : *Etat de la question relative à l'hospice de Greenwich*, en réponse à l'écrit du capitaine Baillie : *Etat de l'hospice royal de Greenwich.* Depuis sa mort, John Cook, son chapelain, a publié : *Voyage fait par le comte de Sandwich dans la Méditerranée, dans les années* 1738-39, *écrit par lui-même*, précédé d'une notice détaillée sur l'auteur.

MONTALIVET (Jean-Pierre Bachasson comte DE), né d'une ancienne famille du Dauphiné le 5 juillet 1766, à Sarreguemines où son père commandoit avec le grade de maréchal-de-camp, fut destiné dès son enfance à la profession des armes, mais de nouvelles vues adoptées par sa famille, lui firent quitter la carrière militaire pour celle de la magistrature, et à 19 ans il fut pourvu, par dispense d'âge, d'une charge de conseiller au parlement de Grenoble. Dès le commencement de la révolution il s'en montra partisan; cependant pour échapper au glaive de la terreur qui frappoit indistinctement tout ce qui avoit appartenu à l'ancien régime, il se vit obligé d'entrer comme simple soldat dans un bataillon de volontaires de la Drôme, et après avoir servi quelque temps il revint avec le grade de caporal à Valence. Il devint successivement maire de cette ville, préfet de la Manche, puis de Seine-et-Oise, conseiller-d'état, commandant de la légion-d'honneur, comte de l'empire, directeur général des ponts-et-chaussées et enfin ministre de l'intérieur le 1er octobre 1809 en remplacement de M. Crétet. Il se montra digne de son élévation par le zèle qu'il montra pour les travaux publics qui tendoient à embellir et à assainir la capitale; il fit aussi améliorer le port d'Ostende et suivre avec activité la construction de ces belles routes qui ont aplani les Alpes. L'approche des armées alliées ayant obligé l'impératrice Marie-Louise de quitter Paris, il fut du nombre des ministres qui accompagnèrent cette princesse à Blois. Après la chute de Buonaparte il resta sans fonctions. Celui-ci s'étant échappé de l'île d'Elbe, s'empressa de le rappeler et le nomma intendant-général de la couronne, puis pair de France. Le second retour du roi le fit rentrer dans la vie privée; mais en 1819 le comte Decaze le fit comprendre sur la liste des nouveaux pairs pour ressaisir la majorité qui lui échappoit. Le comte de Montalivet resta constamment attaché aux principes constitutionnels, et mourut à sa terre de la Grange près Pouilly, le 22 janvier 1823.

MONTFERRAT. Nom d'une ancienne famille d'Italie, qui a disputé long-temps à la maison de Savoie la souveraineté du Piémont, qui a fourni aux croisades plus de guerriers qu'aucune autre maison de l'Europe, et qui a régné en même temps à Casal, en Thessalie et à Jérusalem. Les personnages les plus illustres de cette maison sont : *Guillaume V de Montferrat*, qui mourut en 1185. Il avoit acquis, dans les guerres de la Terre-Sainte, le surnom de *Longue-épée*, parce qu'aucun rempart ne pouvoit mettre ses ennemis hors de la portée de son glaive. Il fut le soutien du royaume de Jérusalem. — Son frère, *Conrad de Montferrat*, repoussa les attaques de Saladin, ruina la flotte d'Egypte, refusa d'écouter les propositions du Sul-

Digitized by Google

tan qui lui promettoit de grandes richesses, et fut nommé prince de Tyr et roi de Jérusalem en concurrence avec Gui de Lusignan; mais Richard Cœur de Lion, excité par une basse jalousie contre un prince qui lui disputoit le prix de la valeur, embrassa avec chaleur la cause de Gui de Lusignan, alluma la discorde dans tout le camp des chrétiens, et Conrad fut assassiné, dans le plus fort de leurs démêlés par deux Sarrasins, le 24 avril 1192. — *Boniface III*, *marquis de Montferrat*, frère des précédens et roi de Thessalonique, fut choisi pour chef de la 5.ᵉ croisade, et contribua, d'une manière brillante, à la conquête de l'empire de Constantinople. Il fut tué en 1207, par une flèche empoisonnée, en combattant les Sarrasins devant Satalieh, ville de l'Asie Mineure. — *Guillaume VII*, dit *le Grand*, régna sur le Montferrat de 1254 à 1292, se fit reconnoître capitaine et seigneur par plusieurs villes importantes, et maria sa fille Iolande avec Andronic Paléologue, empereur de Constantinople. A une époque où les Italiens commençoient à négliger la carrière militaire, il avoit formé une armée considérable, qu'il sut maintenir en activité, en la mettant à la solde des princes ses voisins, lorsque lui-même n'avoit point de guerre. Par ce moyen, il avoit acquis une grande prépondérance; mais il est loin de mériter le titre de *Grand* qu'on lui a donné: il n'observoit nullement les traités qu'il concluoit, et lorsqu'on lui en faisoit le reproche, il répondoit » J'avois promis, il est vrai; mais » je n'avois pas promis d'observer » ma promesse. » Il termina sa vie d'une manière peu glorieuse. S'étant rendu à Alexandrie pour calmer une sédition fomentée par les citoyens d'Asti, ville indépendante, il fut fait prisonnier en 1290, enfermé dans une cage de fer, et mourut, après 17 mois de captivité, le 16 février 1292. La maison de Montferrat s'éteignit en 1533, après avoir régné 228 ans sur le pays qui passa à la maison de Gonzague. Elle le joignit au duché de Mantoue, qui s'éteignit à son tour en 1708.

MONTGAILLARD (Guillaume-Honoré-Roques DE), désigné ordinairement sous le nom d'*abbé de Montgaillard*, parce qu'il avoit embrassé l'état ecclésiastique, mais la révolution ne lui ayant pas permis de suivre ce projet, il prit le parti de l'émigration. Il avoit reçu le jour en 1772 d'une famille noble qui habitoit le château de Montgaillard dans le village de ce nom, près Villefranche de Lauraguais en Languedoc, et il étoit frère du comte de Montgaillard, connu par une longue série d'intrigues, d'espionnage et par ses pamphlets contre le parti royaliste qu'il servit et trahit tour-à-tour. L'abbé de Montgaillard dont il est ici question, après avoir résidé quelque temps en Espagne, en Angleterre et en Allemagne, rentra en France en 1793 et se trouva bientôt compromis, avec ses frères, dans la conspiration royaliste. Enfermé au Temple, il fut soupçonné d'espionnage par ses compagnons d'infortune; ce qu'il y a de certain c'est qu'il recouvra bientôt sa liberté, tandis que ceux qui avoient été arrêtés pour le même fait gémissoient encore dans les cachots et dans l'exil; il obtint même peu après un brevet de garde-magasin pour les fourrages, et après l'oc-

Digitized by Google

cupation de l'électorat de Hesse, il fut chargé à Cassel de la perception des contributions publiques et resta attaché à l'administration des finances du royaume de Westphalie, sous M. Beugnot. En 1809 il reprit à Vienne les fonctions qu'il avoit exercées dans les vivres et en 1811 il passa dans la 32.ᵉ division militaire. Il étoit à Paris au retour du roi et resta sans emploi, malgré sa captivité du Temple qui devoit être un titre aux récompenses s'il en fut sorti loyalement, ce qui tendroit à confirmer les soupçons dont nous avons parlé ci-dessus. Il s'occupa alors de travaux littéraires, et mourut à Ivry près Paris le 28 avril 1825. Etant brouillé avec son frère, il a légué aux hôpitaux toute sa fortune, évaluée à 8,000 fr. de rente, non par le désir d'apporter quelques soulagemens aux malheureux, mais par haine pour sa famille et pour le gouvernement qui auroit pu hériter de sa fortune s'il n'eut pas fait de testament; cette pièce qui dévoile la perversité de son ame a été insérée dans le *Mercure de France* du 16 février 1828. Il n'a publié de son vivant qu'une *Revue chronologique de l'histoire de France depuis la première convocation des notables jusqu'au départ des troupes étrangères*, 1787 1818, Paris 1820, in-8, 2.ᵉ édit. augmentée 1823. On a publié après sa mort, sous son nom: *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en* 1825, faisant suite à toutes les histoires de France publiées jusqu'à ce jour, Paris 1826, 9 vol. in-8, 2.ᵉ édit. 1827, 3.ᵉ édit. 1828, 15 vol. in-18. « En lisant ce » volumineux libelle, dit l'auteur de » *Bibliographie universelle et portative des contemporains*, il est » aisé de s'apercevoir aux nombreuses contradictions qu'il renferme, et à la différence de style qui se fait remarquer souvent d'une page à l'autre, que l'abbé de Mongaillard n'en est pas le seul auteur, et que sauf quelques déclamations injurieuses dont il n'a fait que surcharger sa *Revue chronologique*, le reste du livre appartient à des continuateurs posthumes qui ont spéculé sur sa réputation de causticité, de cynisme et de dévergondage, pour séduire la malignité publique. » Il a été aussi un des collaborateurs de la *Biographie et galerie historique des contemporains* dont il n'a paru que les deux premiers vol. 1822, in-8 où l'on trouve des articles d'une malveillance extrême contre des hommes qu'il a loués à outrance dans l'*Histoire de France* qu'on lui a attribuée.

MONTGLAT (François-de-Paule de Clermont, marquis DE), maréchal-de-camp et grand-maître de la garde-robe du roi, mourut le 7 avril 1675. Il avoit été témoin d'un grand nombre d'événemens qu'il se plaisoit à raconter, ce qui l'avoit fait surnommer *Montglat-la-Bibliothèque*. Il a laissé des *Mémoires* qui ont été publiés par le P. Bougeant, Amsterdam 1727, 4 v. in-12. Le style en est négligé; mais ils sont remplis de faits qui font bien connoître les événemens militaires du règne de Louis XIV et de la minorité de Louis XV, ainsi que ce qui s'est passé de plus considérable à la cour. Petitot les a insérés dans la 2.ᵉ série de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*.

MONTGON (l'abbé Charles-Alexandre DE), né à Versailles en

1690, fut élevé à la cour, et se fit remarquer dans sa première jeunesse par son esprit et ses dispositions précoces. Il embrassa l'état ecclesiastique, et fit sa théologie avec beaucoup de succès ; ensuite il passa en Espagne pour s'attacher au service de Philippe V, qui venoit d'abdiquer en faveur de son fils, et dont il gagna la confiance. Ce prince, ayant été obligé de reprendre le sceptre après la mort de son fils Louis, chargea l'abbé Montgon d'une mission en Portugal, ensuite il l'envoya en France, avec la commission secrète d'intriguer pour lui assurer la succession à la couronne dans le cas où Louis XV mourroit sans enfans. L'agent de Philippe eut l'imprudence de communiquer ses instructions au cardinal de Fleury, premier ministre, malgré la défense qui lui en avoit été faite ; et celui-ci arrêta facilement ses intrigues, en l'exilant à Douai en 1732. A peine fut-il arrivé dans cette ville qu'on s'empara de tous ses papiers. Il essaya vainement d'adoucir le cardinal, par les lettres les plus suppliantes ; mais n'ayant obtenu aucune réponse, il se retira dans les Pays-Bas, où il rédigea les *Mémoires de ses différentes négociations, dans les cours d'Espagne et de Portugal, depuis* 1725 *jusqu'en* 1731, qu'il ne fit imprimer qu'après la mort du cardinal de Fleury, et qui ont été réimprimés à Genève et à Lausanne de 1745 à 1753. On y trouve des particularités intéressantes, mais ils sont écrits avec une diffusion qui en rend la lecture fatigante. L'auteur paroît sincère dans ses récits ; mais il avoit eu tant à se plaindre du cardinal de Fleury, qu'on ne peut douter qu'il n'ait exagéré les reproches dont il charge ce ministre. Dès 1732, il avoit publié un *Recueil de lettres et mémoires*, concernant les négociations dont il avoit été chargé, 1 vol. in-12. Il mourut en 1770.

MONTI (Vincenzo), célèbre poète italien, naquit à Lusignano dans la légation de Ferrare vers 1753, et se fit bientôt connoître par son talent pour la poésie. Ses premières productions obtinrent un grand succès et le firent recevoir à l'académie des arcades. S'étant rendu à Rome, il s'attacha au prince Louis Braschi, neveu du pape Pie VI, et il écrivit d'abord en faveur des ennemis de la France. La conquête de l'Italie par les François, le fit changer de langage, aussi il fut nommé secrétaire du directoire de la république Cisalpine, et professeur d'éloquence à l'université de Pavie, puis au collége de Milan, et enfin historiographe du royaume d'Italie. A la chute de Buonaparte il s'éleva également contre son bienfaiteur et signala l'ère qui venoit de finir comme le règne du mal et celui qui commençoit comme le retour du règne d'Astrée. Il est mort en 18 8. Un journaliste a dit malignement que ses premières poésies sont de l'abbé Monti, les secondes du citoyen Monti, les troisièmes du chevalier Monti. Quoiqu'on lui donne quelquefois le titre d'abbé il n'a jamais été engagé dans l'état ecclésiastique, il en avoit prit l'habit à Rome parce que c'est le costume le plus en usage pour être admis dans la société. Il a publié des *Tragédies*, des *Odes*, des *Poèmes* et un grand nombre d'autres pièces de poésie. Le plus important de ses ouvrages est une traduction en vers libres de l'*Iliade*

d'Homère, Brescia 1800, 3 vol. in-8 2.e édition 1818. Cependant elle a été vivement critiquée, et Monti a avoué lui-même que ne sachant pas le grec il avoit été obligé de suivre les traducteurs et les commentateurs; il a aussi traduit les *Satires de Perse*, Milan 1803, in-4. Son poème intitulé : *la Mort de Basville* a été traduit en françois par J. Martin. Il avoit entreprit un dictionnaire de sa langue, dont il a publié 6 vol. sous le titre : de *Proposta di alcune correzione al Vocabulario della crusca*, 1817-1824, 6 vol. in-8. Un recueil de ses œuvres a paru à Milan en 1818.

MONTMIGNON (Jean-Baptiste), né en 1737 à Lucy près château-Thierry, entra dans l'état ecclésiastique et fut d'abord secrétaire de l'évêché de Soissons, sous M. de Bourdeilles. Ce prélat le nomma successivement chanoine, vice-gérent de l'officialité, archidiacre et vicaire-général du diocèse. L'abbé Montmignon succéda en 1786 à l'abbé Dinouart dans la rédaction du *Journal ecclésiastique*; mais il abandonna ce travail à l'abbé Barruel, en janvier 1788. Il eut part aux écrits publiés au commencement de la révolution par l'évêque de Soissons, et il passa notamment pour l'auteur d'un mandement donné par ce prélat, sous la date de Bruxelles, le 20 mai 1792, écrit étendu qui fut remarqué parmi les productions du même genre qui parurent à cette époque. Obligé de quitter Soissons en 1793, il passa dans l'étranger, rentra dans la Belgique en 1798 et vint à Paris avant la publication du concordat. Il fut nommé alors grand-vicaire de Poitiers, mais il y resta peu; de retour à Paris il fut nommé chanoine de la métropole en 1811, et depuis grand-vicaire du diocèse. L'archevêque de Paris l'avoit chargé en dernier lieu de l'examen des livres soumis à l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Il est mort le 21 février 1824. On a de lui : I. *Système de prononciation figurée, applicable à toutes les langues et exécuté sur les langues françoise et angloise*, Paris 1787, in-8; II. une *Lettre à l'éditeur des œuvres de d'Aguesseau*, insérée dans le 8.e vol. de l'édition in-4; III. *Crime d'apostasie. Lettre d'un religieux à un de ses amis*, brochure in-8, 1790; IV. *Vie édifiante de Benoit-Joseph Labre*, traduite de l'italien de Marconi, Paris 1784, in-12 qui eut 3 éditions la même année; V. *Préservatif contre le fanatisme ou les nouveaux millénaires rappelés aux principes fondamentaux de la foi catholique*, Paris 1806, in-8; c'est une réfutation de l'ouvrage du P. Lambert, intitulé : *Eposition des prédictions et des promesses faites à l'Eglise pour les derniers temps de la Gentilité*, 1806, 2 vol. in-12; VI. *Choix de lettres édifiantes écrites des missions étrangères, avec des tableaux géographiques, historiques, politiques, religieux et littéraires*, 1808, 8 vol. in-8, 2.e édition augmentée 1824 et 1825. Les discours préliminaires de l'auteur, ses additions, ses notes critiques, ses observations pour l'intelligence de l'histoire des missions forment plus du tiers des 8 vol.; VII. *De la règle de vérité et des causes du fanatisme*, 1808, brochure in-8 sous le voile de l'anonyme; VIII. *la Clef de toutes les langues ou moyen prompt et facile d'établir*

un lien de correspondance entre tous les peuples, et de simplifier extrêmement les méthodes d'enseignement par l'étude des langues, 1811, in-8. L'abbé Montmignon a encore revu et corrigé la seconde édition de la *Vie de J.-C.* par Peigné, professeur de l'université, et il l'a augmentée de la citation en marge des textes de l'Evangile et des Saintes Ecritures et d'un abrégé de la doctrine chrétienne.

MONTMORENCY (Mathieu-Jean-Félicité Laval, vicomte, duc DE), pair de France, gouverneur de S. A. R. Mgr. le duc de Bordeaux, maréchal-de-camp, ancien ministre des affaires étrangères, etc., naquit à Paris le 10 juillet 1760, et entra très-jeune comme officier dans le régiment d'Auvergne, dont le vicomte de Laval, son père étoit colonel. Il fit ses premières armes en Amérique, et en rapporta, comme presque tous les officiers qui avoient servi dans cette guerre, des idées d'indépendance et de réforme qu'il manifesta aux états-généraux où il fut nommé député de la noblesse par le bailliage de Montfort-l'Amaury, dont il étoit grand bailli d'épée. Trop jeune pour prévoir les suites des innovations sur lesquelles tant d'hommes éclairés se trompèrent comme lui, il embrassa avec toute l'impétuosité d'une ame ardente ces funestes théories que l'on présentoit de toutes parts sous les couleurs les plus séduisantes, et il fut un des premiers à se réunir avec la minorité de l'ordre de la noblesse à la chambre du tiers-état. Pendant toute la session il vota avec la majorité pour toutes les opérations de cette première assemblée. Il remplit ensuite pendant quelque temps les fonctions d'aide-de-camp auprès du maréchal Luckner; mais bientôt, éclairé par les sanglantes catastrophes qui plongèrent la France dans le deuil il put juger que la véritable intention de ceux qu'il avoit pris d'abord pour les réformateurs des abus de la monarchie étoit de bouleverser la France; alors il se vit obligé de songer à sa propre sûreté et il se retira en Suisse où il erra quelque temps jusqu'à ce que Mad. de Staël lui offrit, à Coppet, une généreuse hospitalité. Ce fut là où il apprit la nouvelle de la mort de son frère, sacrifié sur l'échafaud révolutionnaire, au mois de juin 1794. Ce coup affreux fortifia en lui les idées religieuses vers lesquelles il commençoit à chercher des consolations. Vers la fin de 1795 il voulut se réunir à sa famille et il rentra en France espérant y vivre tranquille dans une retraite ignorée; il fut cependant exposé à plusieurs persécutions de l'autorité ombrageuse du directoire. Muri par une sévère expérience, le vicomte de Montmorency se condamna à une retraite absolue et persévéra dans sa résolution, même sous le gouvernement consulaire, qui s'empressoit d'appeler à lui toutes les grandes illustrations. Il ne voulut accepter que de simples fonctions de charité dans l'ordre le plus modeste et il fit sa plus chère occupation du soulagement des malheureux jusqu'au moment où étant allé voir Mad. de Staël, il partagea avec elle les persécutions du gouvernement impérial. Ce fut sans doute cette communauté d'infortune, qui malgré la différence la plus prononcée d'opinions religieuses et politiques fit naître en-

tre lui et cette femme célèbre une amitié que rien n'a pu altérer. Toutefois le vicomte de Montmorency parvint à rentrer en France vers la fin de 1811 ; mais il y fut souvent surveillé. Ayant participé aux projets de rétablissement du trône des Bourbons, il fut chargé en 1814 d'aller annoncer à Monsieur, aujourd'hui Charles X, le vœu des habitans de Paris, et il accompagna ce prince dans la capitale, en qualité d'aide-de-camp. Nommé chevalier d'honneur de l'auguste fille de Louis XVI il accompagna S. A. R. à Bordeaux en mars 1815, et s'embarqua avec elle pour Londres, d'où il repartit pour rejoindre le roi à Gand. Les désastres de la bataille de Waterloo ayant amené la seconde abdication de Buonaparte, Louis XVIII remonta sur son trône et appela le vicomte de Montmorency à la chambre des pairs, où il parla plusieurs fois avec succès sur les finances, le clergé et les journaux. En 1822 il reçut le portefeuille des affaires étrangères et devint président du conseil. S'étant rendu au congrès de Véronne, il fit adopter le projet de la guerre d'Espagne. De retour à Paris il fut créé duc, remplacé au ministère par M. de Chateaubriand, et nommé ministre d'état et membre du conseil privé. Peu de temps après le roi le nomma gouverneur de Mgr. le duc de Bordeaux et ce choix fut applaudi de l'Europe entière ; il employa le reste de sa vie à des œuvres charitables et à des exercices de dévotion, visitant les hôpitaux, fréquentant journellement les églises et cherchant partout des malheureux à soulager. Il fut un des principaux fondateurs de l'association de St.-Joseph et en fut nommé president. Atteint d'une maladie grave il reçut avec édification les sacremens de l'église au milieu du mois de mars 1826, et il sembloit se remettre lorsqu'il, mourut subitement le vendredi-saint, à 3 heures du soir, dans l'église de St.-Thomas-d'Aquin où il s'étoit rendu pour adorer N. S. au tombeau. Le duc Doudeauville a prononcé son éloge à la chambre des pairs qui en a ordonné l'impression.

MONTMORENCY-LAVAL (Louis-Adélaïde-Aimé-Joseph comte DE), lieutenant-général des armées du roi, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, petit-fils du maréchal de Montmorency-Laval, né en 1752, entra au service le 1[er] janvier 1768 en qualité de garde-du-corps du roi, fut nommé capitaine au régiment Dauphin en 1771, colonel en second en 1777, colonel-commandant du régiment de Lescure-Dragon en 1784 et maréchal-de-camp le 30 juin 1791. Son mérite personnel, plus encore que le nom illustre dont il étoit héritier, lui ouvroit la plus brillante carrière; mais un nouvel ordre de choses vint détruire ses espérances et renverser sa fortune; il émigra et fit la campagne de 1792 à l'armée des princes. Il entra ensuite dans l'armée de Condé où un grand nombre de gentils-hommes par un glorieux dévouement servirent comme simples soldats et il prouva par le zèle et l'exactitude à remplir ces pénibles fonctions qu'il ne savoit pas moins obéir qu'il avoit su commander. Lorsque cette armée passa au service de l'empereur de Russie, un grand nombre des officiers qui la composoient se trouvant sans emploi, le prince de Condé crut devoir

Digitized by Google

devoir en former une compagnie, et il en confia le commandement au comte de Montmorency-Laval, comme un témoignage éclatant de son estime. Il s'est trouvé en 1793 au siége de Maestricht ; en 1794 il fut nommé major au régiment de Bethisy, et il fit les campagnes de 1794 à 1801 à l'armée angloise. Le roi le nomma, à la restauration, lieutenant-général et commandeur de l'ordre militaire de St.-Louis. La mort l'a enlevé à sa famille et à ses nombreux amis, dans le mois de mars 1828, après une maladie longue et aiguë où il a montré cette résignation que l'homme de bien puise dans les consolations de la religion ; car sa piété égaloit son courage.

MORANDE (Charles-Theveneot DE), pamphletaire et journaliste, né en 1748 à Arnay-le-Duc où son père étoit procureur. Entraîné par son goût pour les plaisirs et son père lui ayant refusé un jour de l'argent, il s'enrôla par dépit dans un régiment de dragons. Cependant la bonté paternelle rompit son engagement et il promit de s'occuper sérieusement de la procédure ; mais emporté par son penchant pour l'intrigue et la dissipation il déserta bientôt la maison de son père et vint à Paris, où il se livra non-seulement à toutes sortes de dissolutions mais à des actes de filouterie qui attirèrent sur lui les regards de la police, et la sollicitude de sa famille qui obtint des lettres de cachet pour le faire enfermer d'abord au fort l'Evêque, et ensuite à Armentieres. Elargi au bout de 15 mois, il passa en Angleterre où il se livra à la composition de quelques libelles pour subsister. Il publia d'abord le *Philosophe cynique* et des *Mélanges confus sur des matières bien claires*, Londres 1771, in-8. Ces deux écrits dont l'impudence et l'immoralité font tout le sel trouvèrent assez de lecteurs pour engager Morande à noircir encore ses crayons et il donna le *Gazetier cuirassé* ou *Anecdotes scandaleuses de la cour de France*, 1772, in-12 *avec des recherches sur la Bastille*, tissu de calomnies grossières contre les personnes les plus recommandables de son pays, et qui obtint par cela même un succès prodigieux quoiqu'on n'y trouve aucune trace d'esprit ; enfin spéculant sur la révélation des premiers scandales de la vie de Mad. Dubarry, il la fit avertir qu'il étoit sur le point de les dévoiler dans une nouvelle production, et Beaumarchais qui étoit alors à Londres pour une mission secrète, reçut l'ordre d'acheter le silence du libelliste qui exigea une somme de cinq cents guinées et une rente de 4,000 francs. Encouragé par ce succès il se crut un moment appelé, comme l'Aretin, à rançonner les puissances, mais il ne fut pas toujours si heureux. Voltaire à qui il avoit écrit qu'il avoit en main le moyen de le diffamer, ne répondit à sa proposition qu'en la dénonçant au public, et le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, à qui il avoit fait les mêmes menaces le gratifia de coups de canne dont il eut soin d'exiger quittance. La pension que Louis XV payoit à Morande ayant été supprimée sous le règne suivant, il fit paroître en 1776 les *Anecdotes secrètes sur la comtesse Dubarry*. Il rédigea aussi pendant quelque temps le *Courrier de l'Europe*. Au commencement de la ré-

volution il rentra en France et eut quelques démêlés avec Brissot qu'il avoit dénoncé précédemment comme l'auteur d'un pamphlet intitulé : *le Diable dans un bénitier*, et qu'il avoit fait mettre à la Bastille. Ce dernier chercha à s'en venger. Morande publioit, à cette époque, un journal intitulé : l'*Argus patriotique* ; et ce qu'il y a de bien étonnant, il avoit adopté dans cette feuille des principes de modération et il paroissoit flotter entre les partis. Il fut dénoncé comme favorable à la cour, et périt dans les massacres de septembre. Il n'avoit pas mérité cet honneur.

MORATIN (Martin-Léandre-Fernandez DE), célèbre poète dramatique, né à Madrid en 1760 de Nicolas Fernandez, qui avoit déjà tenté d'introduire quelques réformes sur la scène, et qui est auteur d'une comédie et de trois tragédies, remarquables par le style, chercha lui-même à faire respecter le goût et les convenances, ainsi que la vérité dramatique, et il eut cette gloire, quoique plusieurs l'aient essayé avant lui ; il la dut particulièrement à sa *Comedia nueva*, ou le *Café*, qui est une satire contre les auteurs dramatiques qui s'obstinoient à n'écrire que pour une multitude ignorante, sans vouloir s'assujétir à aucune règle. Cette pièce, qui est son chef-d'œuvre, fut d'abord en butte à la brigue, à la dénonciation; on fit beaucoup d'efforts pour la faire tomber ; mais, soutenue par des juges éclairés, elle fit disparoître le mauvais goût. Moratin publia quelques autres pièces : *le Baron*, *la Begueule dévote*, *le Oui des jeune filles*. Cette dernière fut mise à l'index à cause d'une intrigue de couvent que l'auteur avoit mêlée dans l'action de la pièce. Les productions de Moratin sont remarquables par la facilité du dialogue, la sagesse des plans, la pureté du langage, l'originalité des situations et des caractères, et sont même regardées comme des modèles ; elles laissent cependant encore beaucoup à désirer, et manquent particulièrement de cette vigueur poétique qui enlève souvent les suffrages malgré les autres défauts. Moratin a aussi traduit avec succès deux pièces de Molière : l'*Ecole des maris* et le *Médecin malgré lui*, et la tragédie de *Hamlet* de Shakespeare, afin de donner aux Espagnols une idée juste du mélange d'énergie et d'abandon, de trivialité et d'élévation tragique qui caractérisent encore la scène de Londres. Moratin a encore publié des poésies lyriques, où l'on retrouve le goût, la correction, la pureté du style et la régularité qui le distinguent, mais qui n'ajoutent rien à sa célébrité. Il a publié lui-même ses œuvres sous ce titre : *Obras dramaticas y liricas de D. Leandro Fernandez de Moratin*, Paris 1825, 3 vol. in-8 ; 2.e édition, 1826, 3 vol. in-12. Ses comédies ont été publiées séparément à Paris avec ce titre : *Comedias de Moratin publicadas con el nombre de Inarco Celenio*, 2.e édition augmentée, 1821, in-12. Quelques-unes ont été traduites en françois et insérées dans les *Chefs-d'œuvres des théâtres étrangers*, publiés par Ladvocat. Moratin a publié les *Œuvres posthumes* de son père, Barcelone 1821, in-8. Il mourut en 1828.

MOREAU DE LA SARTHE (Louis-Jacques), médecin, naquit à Montfort, près le Mans, le 28 janvier 1771, d'une famille de bourgeoisie. Après avoir terminé

Digitized by Google

ses études chez les pères de l'Oratoire du Mans, il vint étudier à Paris la médecine, et obtint, très-jeune encore, une place d'officier de santé dans les armées. Blessé à la main droite, il revint à Paris, et se livra à la composition de quelques ouvrages, qui lui valurent d'abord la place de sous-bibliothécaire de l'école de médecine, puis celle de bibliothécaire en chef et de professeur; il n'y avoit point de chaire vacante, mais Louis XVIII établit, par une ordonnance particulière, celle de bibliographie médicale, à laquelle la commission d'instruction publique réunit l'enseignement de l'histoire de la médecine. Cette chaire fut ensuite supprimée par ordonnance du 21 novembre 1822. Il avoit contracté l'habitude de rédiger journellement ses observations scientifiques, et il travailloit à les réunir pour en former un ouvrage important, lorsqu'une maladie de poitrine l'enleva aux sciences le 13 juin 1826. Il étoit membre titulaire de l'académie royale de médecine, et il lui a légué sa bibliothèque, afin qu'elle fut décernée par elle à titre de prix. Ses ouvrages, remarquables par la profondeur des observations et l'élégance du style, sont : I. *Essais sur la gangrène humide des hôpitaux, d'après l'état actuel des connoissances chimiques et physiologiques*, qu'il donna avec Burdin, 1796, in-8; II. *Esquisse d'un cours d'hygiène* ou de *Médecine appliquée à l'art d'user de la vie et de conserver la santé, accompagné de notes*, 1799, in-8; III. *quelques Réflexions philosophiques et morales sur l'Emile de J. J. Rousseau*, 1800, in-8; IV. *Traité historique et pratique de la vaccine*, 1801, in-8, traduit en plusieurs langues; V. *Histoire naturelle de la femme, suivie d'un traité d'hygiène, appliqué à son régime physique et moral aux différentes époques de la vie*, 1803, 3 vol. in-8, traduite en allemand, avec des notes, par le docteur Rink. Il a été l'éditeur I. des *Œuvres de Vicq d'Azyr*, Paris 1805, 6 vol. in-8 et atlas in-4, accompagnées de notes et d'un discours préliminaire qu'il avoit publié en 1797 sous le titre d'*Eloge*; II. *de l'Art de connoître l'homme par la physionomie*, de Lavater, Paris 1805-1809, 10 vol. in-8, fig.; 2.e édition, 1820-21 10 vol. in-8, qu'il a disposée dans un meilleur ordre, et enrichie de beaucoup d'augmentations importantes. Il a donné, dans le *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique*, les articles de médecine clinique et mentale, et l'*Histoire de l'école de médecine de Paris*, depuis son origine jusqu'à sa suppression; enfin il a inséré divers morceaux dans le *Journal de médecine* et dans les *Mémoires de la société médicale d'emulation*.

MORENAS (Francois), né à Avignon en 1702, d'une famille obscure, fit néanmoins quelques études, et après les avoir terminées, prit du service dans un régiment d'infanterie, qu'il quitta bientôt pour prendre l'habit de cordelier. Naturellement inconstant, il se fit relever de ses vœux, et en 1733, il entreprit la rédaction du *Courrier d'Avignon*, journal qui obtint de la vogue dans les provinces, et surtout dans l'étranger. Cette feuille, dont il étoit obligé de partager le bénéfice avec ses associés, ne pouvant suffire à ses besoins, il fit plusieurs compila-

tions qui auroient mérité plus de succès si elles eussent été faites avec moins de précipitation. Lorsque les troupes françoises entrèrent dans Avignon en 1768, il alla continuer sa Gazette et ses spéculations littéraires à Monaco, et y mourut en 1774. Il avoit le titre d'historiographe de la ville d'Avignon; mais il n'a fait paroître en cette qualité qu'une *Histoire de l'inondation de* 1755. Il a publié: I. *Parallèle du ministère du cardinal de Richelieu et de celui du cardinal de Fleury*, Avignon 1743, in-12; II. *Histoire de la présente guerre*, 1744, in-12; III. *Histoire de ce qui s'est passé en Provence depuis l'entrée des Autrichiens jusqu'à leur retraite*, 1747, in-12; IV. *Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleury*, 1750 et années suivantes, 10 vol. in-12, avec plusieurs approbations; cependant son ouvrage fut vivement critiqué, et particulièrement par D. Clemencet et le président Rolland, qui ont publié chacun des *Lettres à Morenas sur son Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleury;* V. *Dissertations sur le commerce*, trad. de l'italien du marquis Belloni, Paris 1756, in-12; VI. *Dictionnaire portatif des cas de conscience*, Avignon 1758, 3 vol. in-8, avec des supplémens à la fin de chaque volume; VII. *Dictionnaire historique portatif de la géographie ancienne et moderne*, Paris 1759, in-8; VIII. *Dictionnaire portatif comprenant la géographie, l'histoire universelle, la chronologie*, Avignon 1760-62, 8 vol. in-8; IX. *Précis du résultat des conférences ecclésiastiques d'Angers*, 1764, 4 vol. in-12. On a encore de lui divers écrits périodiques : *Lettres historiques*, 1739, in-12; *Entretiens historiques*, 1743-48, 18 vol. in-12; *le Solitaire*, 1745, in-12, et des brochures de circonstance.

MOREL (Jean-Alexandre), né à Loisey, département de la Meuse, le 26 mars 1775, entra à l'école polytechnique en 1797, et en devint un des élèves les plus distingués. Nommé professeur d'artillerie de la garde et envoyé à Plaisance pour son service, il profita de son séjour dans cette ville pour se livrer à l'étude de la musique, et il recueillit une infinité de morceaux rares et peu connus en France, dont la bibliothèque de l'école royale de musique et de déclamation a tiré une copie. En 1817, il obtint la place de sous-inspecteur à l'école polytechnique, et il mourut à Paris le 31 octobre 1825. On lui doit : *Principe acoustique nouveau et universel de la théorie musicale expliquée par J. A. Morel*, Paris 1816, in-8, qui renferme une foule d'idées neuves présentées avec clarté. Ce n'étoit qu'une esquisse d'un ouvrage plus considérable, pour lequel l'auteur avoit rassemblé un grand nombre de matériaux. Il a aussi fourni au *Moniteur* plusieurs articles, presque tous relatifs à la musique, et il a publié séparément quelques mémoires, parmi lesquels on remarque celui où il combat la théorie musicale de M. Momigny. — Il y a un autre écrivain du même nom, *Jean-Marie Morel*, né à Lyon en 1728, et mort en 1810, qui a publié une *Théorie des jardins* et un *Mémoire sur la théorie des eaux fluentes*, inséré dans le tome I des *Archives du Rhône*. M. Dumas, de l'académie de Lyon, a publié, dans le tome II des mêmes *Ar-*

chives, une notice sur sa vie et ses ouvrages.

MORITZ (Charles-Philippe), écrivain allemand, naquit à Hameln en 1757, de parens pauvres, et entra en apprentissage chez un marchand chapelier, à Brunswick, qui ne lui trouvant pas de dispositions pour cet état le renvoya; alors le commandant de Hânovre s'intéressa à son sort et assigna une somme d'argent pour lui faire faire ses études. Il se livra pendant quelque temps à l'éducation et devint professeur en 1784 au gymnase de Berlin, où il obtint des succès dans ses cours de langue allemande, de belles-lettres et d'histoire; mais né avec un caractère bizarre, il ne sut pas suivre cette carrière et entreprit plusieurs voyages. Il mourut à Dresde, en 1793, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages écrits d'un style pur, naturel et d'une simplicité élégante. Ceux sur la langue allemande sont estimés, particulièrement son Traité sur la prosodie. Les principaux sont: I. *Entretiens avec mes élèves*, Berlin 1779 et 1780; II. *Lettres sur la différence de l'accusatif et du datif*, 1780, 4.^e^ édition 1798; III. *Supplément aux lettres sur la différence*, etc. 1780; IV. *Instruction pour l'accentuation angloise*, 1780; V. *Lettres sur le dialecte de la marche*, 1781; VI. *Mémoire pour servir à la philosophie du cœur humain*, 3.^e^ édition 1791; VII. *Opuscules sur la langue allemande*, 1782; VIII. *Grammaire allemande pour les Dames* en forme de lettres, 1762 plusieurs éditions; IX. *Magasin de la psychologie expérimentale*, avec Pockels et Maimon, 1783-1793, 10 vol. in-8; X. *Instructions pour écrire des lettres*, 1783 et 1795; XI. *Grammaire angloise*, 1783, 4.^e^ édit. 1796; XII. *Voyage d'un Allemand en Angleterre*, 1783 et 1785; XIII. *de l'Orthographe allemande*, 1784; XIV. *Idéal d'une gazette parfaite*; XV. *Antoine Reiser*, roman philosophique, 1785-1790, 4 vol. c'est l'histoire de sa vie. Elle a été augmentée d'un 5.^e^ vol. par Klischnig; XVI. *Essai d'une prosodie allemande*, 1786; XVII. *Essai d'une petite logique-pratique des enfans*, 1786; XVIII. *de l'Imitation du beau dans les arts*, Brunswick, 1788; XIX. *Manuel mythologique*, 1790; XX. *Vie du pasteur André Hartknopf*; c'est encore une histoire de sa vie. XXI. *Fictions mythologiques des anciens* avec 65 figures d'après l'antique; XXII. *Anthousa* ou *les Antiquités de Rome*, premier vol. concernant les usages sacrés des Romains avec fig., Berlin 1791 et 1797. Rambach y a publié une suite en deux vol.; XXIII. *Grammaire italienne*, 1790; XXIV. *Voyage d'un Allemand en Italie*, 1792-93, 3 vol.; XXV. *De la bonne expression en allemand*, 1792; XXVI. *Correspondant général allemand*, 1793 7.^e^ édition augmentée par Heinsius, 1816; XXVII. *Dictionnaire gramatical de la langue allemande*, tome 1, 1793, in-8. Sturtz et Stenzel ont rédigé les 2 vol. suivans; XXVIII. *Préliminaires d'une théorie des raisonnemens*, 1793. Il a aussi traduit de l'anglois plusieurs ouvrages, entr'autres les *Principes de la psychologie* par Beattie, et les *Voyages de Walker en Flandre, en Allemagne, en Italie et en France.*

MORTIMER (Thomas), écrivain anglois, mort à Londres en 1809, dans sa 80.^e^ année. On lui

doit un grand nombre d'ouvrages utiles et estimés, quoique écrits d'une manière un peu prolixe : I. *le Plutarque anglois* ou *Vie des plus illustres personnages de la Grande-Bretagne, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à Georges II*, 1762, 12 vol. in-8, trad. en françois par la baronne de Vasse, Paris 1785-86, 12 vol. in-8 ; II. *le Directeur universel*, ou *Vrai guide de la jeune noblesse vers les sciences et les beaux arts*, 1763, in 8 ; III. *Dictionnaire du commerce*, 1766, 2 vol. in-folio ; IV. *Elémens du commerce, de la politique et des finances*, 1772, in-4 ; V. *Dictionnaire de poche de l'étudiant*, ou *Abrégé de l'histoire universelle, de la chronologie et de la bibliographie*, 1777 ; VI. une Traduction de l'ouvrage de Necker *sur les finances*, 1786, in-8 ; VII. *Leçons sur les élémens du commerce, de la politique et des finances*, 1801, in-8 ; VIII. *Dictionnaire général du commerce*, 1810, in-8.

MOSER (Jean-Jacques), publiciste allemand, et peut-être le plus fécond écrivain de son temps, né à Stuttgard en 1701 fut nommé à 19 ans professeur extraordinaire à l'université de Tubingue et devint en 1726 conseiller de régence à Stuttgard ; mais il quitta cette place lorsque l'administration publique fut transférée à Louisbourg et il accepta une chaire de droit à Tubingue où il professa avec un grand succès ; il finit cependant par se brouiller avec ses collègues et fut nommé, en 1736, directeur de l'université et professeur de droit à Francfort sur l'Oder. Il y éprouva encore des désagrémens et se retira dans la petite ville d'Ebersdorf, puis à Hanau, et enfin dans sa patrie, où il occupa le poste d'avocat-consultant auprès des états de Wurtemberg. Un Mémoire adressé au souverain par ces états et dont il fut soupçonné l'auteur le fit enfermer pendant 5 ans dans la forteresse de Hohentwiel. Depuis cette époque il ne prit plus aucune part aux affaires publiques, et mourut à Stuttgard le 30 septembre 1785. Meusel a donné le catalogue de ses ouvrages qui avoient une grande autorité lorsque l'empire germanique subsistoit. Nous ne citerons que les principaux : I. *Plan de la constitution moderne de l'Allemagne*, Tubingue 1731, 6 édit. ; II. *Ancien droit public d'Allemagne*, Nuremberg 1727-53, 26 vol. in-4 ; III. *Nouveau droit public*, Stuttgard 1766 et années suivantes ; IV. *Manuel du droit public de l'Europe*, Francfort 1768, 2 vol. in-8 ; V. *Essai du plus moderne droit des peuples d'Europe en paix et en guerre*, Stuttgard 1777 et années suivantes avec des supplémens, 18 vol. in-8 ; VI. *Histoire politique de l'Allemagne sous le gouvernement de Charles VII*. Iéna 1743, 2 vol. in-8 ; VII. *Triple ébauche d'une histoire du royaume de J. C. sur la terre, particulièrement depuis le temps de Spener jusqu'à ce jour*, Ebersdorf 1745, in-8, et beaucoup d'autres livres dans le même esprit de piétisme.

MOSER (Frédéric-Charles DE), fils du précédent, né à Stuttgard le 18 décembre 1713, se forma sous son père aux affaires publiques, et fut nommé en 1749 conseiller aulique de Hesse-Hombourg, il devint successivement député des deux Hesses, au cercle du Haut-Rhin, conseiller aulique impérial, baron, administrateur du

Digitized by Google

comté impérial de Falkenstein, et premier ministre et chancelier à Darmstadt. Cette élévation rapide fut pour lui le sujet de beaucoup de désagrémens; il se vit attaqué dans son honneur, alors il se rendit à Vienne et intenta à son souverain, devant le conseil aulique de l'empire, un procès qu'il gagna. Le landgrave lui rendit ses biens sequestrés, paya même les revenus échus, et lui assigna une pension de 5,000 florins. Moser se retira dans le Wurtemberg, et mourut le 10 novembre 1798. Ses principaux ouvrages sont: I. *Recueil des recès du Saint-Empire romain*, Leipsick et Ebersdorf, 1747, 3 vol. in-4; II. *Essai d'une grammaire politique*, Francfort 1749, in-8; III. *des Langues de cour et d'état en Europe*, 1750, in-8; IV. *Opuscules pour servir à l'explication du Droit public et des nations, et du cérémonial de cour et de chancellerie*, Francfort et Leipsick, 1751-65, 12 vol. in-8: V. *Amusemens diplomatiques et historiques*, 1753-64, 7 vol. in-8; VI. *le Maitre et le Serviteur* ou *les Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, 1759, 1763, trad. en françois par Champigny, Hambourg, 1761; VII. *la Cour, en fables*, Leipsick 1761 Manheim 1786; VIII. *Opuscules moraux et politiques*, Francfort 1763-64, 2 vol.; IX. *Mémoires pour servir au Droit public et des nations*, 1764-72, 4 vol.; X. *Archives patriotiques de l'Allemagne*, Francfort et Leipsick, 1784-90, 2 vol. in-8; XI. *Vérités politiques*, Zurich, 1796; XII. *Mélanges*, 1796, 2 vol. — Il y a un pasteur Wurtembourgeois du même nom qui est auteur d'un *Lexicon manuale hebraïcum et chaldaïcum* publié à Ulm, en 1795. — Le fils de ce dernier fut conseiller intime et président à Darmstadt, puis député de cercle à Ulm, et mourut le 31 janvier 1793, après avoir publié *les Principes de l'économie forestière*, Francfort 1757, 2 vol. in-8, et les *Archives forestières*, Ulm 1788-96, 17 vol. in-8.

MOUSTIER (Eléonor-François-Elie marquis DE), d'une ancienne maison de Franche-Comté, naquit à Paris en 1751 et entra sous-lieutenant dans Royal-Navarre à l'âge de 17 ans, et l'année suivante comme surnuméraire dans les gardes-du-corps. Le marquis de Clermont d'Amboise, son beau-frère, ambassadeur en Portugal, l'emmena à Lisbonne comme gentilhomme d'ambassade et lui donna le titre de secrétaire lorsqu'il fut chargé de celle de Naples. Il avoit à peine 27 ans lorsqu'il fut promu au grade de mestre-de-camp de dragons et nommé ministre du roi à Trèves. En 1783 il partit pour Londres avec le même titre, et en 1787 il remplaça M. de la Luzerne aux Etats-Unis, d'où on le rappela bientôt pour lui confier l'ambassade de Berlin. Louis XVI voulut le charger en 1791 du ministère des affaires étrangères, mais il refusa et fut nommé à l'ambassade de Constantinople. Le marquis de Moustier rejoignit ensuite les princes, frères de Louis XVI, et reçut d'eux des pleins pouvoirs pour traiter avec les puissances étrangères. Sa correspondance avec leurs altesses ayant été enlevée par les républicains, fut lue à la tribune de la convention par Hérault de Sechelles qui le fit décréter d'accusation. Après la dispersion de la cour de Coblentz, il suivit le comte d'Artois en Angle-

Digitized by Google

terre, et fut nommé, en 1795, commissaire du roi auprès des armées royales de l'Ouest. Il fit de vains efforts pour accélérer l'expédition angloise qui devoit débarquer avec lui, n'ayant pu l'obtenir et la Vendée s'étant vu forcée de conclure la paix avec la France, il alla se fixer en Prusse. L'invasion de Buonaparte, en 1806, l'obligea de quitter ce pays, et il retourna en Angleterre où il est resté jusqu'en 1814. Le marquis de Moustier rentra en France avec le roi; le retour de Buonaparte le força de s'expatrier de nouveau; il suivit Louis XVIII à Gand et revint avec sa majesté. Regardant sa carrière politique comme terminée, il se retira dans une maison de campagne près de Versailles, où il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'enleva le 1er février 1817. Il a publié: I. de l'*Intérêt de la France à une constitution monarchique*, Berlin 1791; II. de l'*Intérêt de l'Europe dans la révolution françoise*, Londres 1793; III. *Observations sur les déclarations du maréchal prince de Cobourg aux François par un royaliste françois*, Londres 1793. Les Archives des affaires étrangères renferment un grand nombre de documens importans fournis par cet habile diplomate, principalement sur l'Amérique.

MOYSE. *Voyez* MOISE.

MUDGE (William), ingénieur anglois, naquit à Plymouth en 1762, et mourut à Londres, le 17 avril 1820. On lui doit *Tableau des opérations qui ont servi à dresser le plan trigonométrique de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1799-1811, 3 vol. in-4.

MULLER (Louis), ingénieur prussien, né en 1735 dans la Marche de Pregnitz, servit pendant la guerre de sept ans, et obtint, en 1786, le grade de capitaine-instructeur du corps des ingénieurs. Il a beaucoup contribué, par ses travaux et ses écrits, à perfectionner l'artillerie chez les Prussiens, et surtout leur système d'attaque et de défense des places. Il fut nommé major en 1797, et mourut le 12 juin 1804. On lui doit: I. l'*Art des retranchemens et des cantonnemens d'hiver*, Postdam 1782, in-8 avec 15 planches, réimprimé à Vienne en 1786, et à Gotha en 1795; II. *Introduction au dessein des plans et cartes militaires*, 1783, in-4; III. *Instruction sur la manière dont la largeur et la profondeur des rivières peuvent être exprimées sur les cartes*, Berlin 1784; IV. *Précis des campagnes de Silésie*, allemand et françois, 1785, in-4.; V. *Tableau des guerres de Frédéric-le-Grand*, Berlin 1785, in-4, Postdam 1786 et 1788 en françois et réimprimé à Paris par les soins du comte de Grimoard, sous ce titre: *Tableau historique et militaire de la vie et du règne de Frédéric-le-Grand*. Cet ouvrage a été traduit en espagnol; VI. *Plan de l'île de Postdam et des environs*, 1787; VII. *œuvres militaires*, Berlin 1806, 2 vol. in-4, estimées en Allemagne.

MULLER (Frédéric-Auguste), poète allemand, né à Vienne en 1767, mort dans cette ville en 1807; il s'est fait une réputation par son poème de *Richard cœur de Lion*, publié en 1790, et par celui d'*Alonzo*. — Il ne faut pas le confondre avec *Christophe-Henri Muller*, né à Zurich en 1740, qui professa la philosophie à Berlin, et mourut dans sa patrie en 1807. Il a publié quelques écrits

recueillis à Zurich en 1792, 2 parties in-8, et il a fait de nombreuses recherches sur les poètes allemands des 12.^e^ et 14.^e^ siècles, dont il a donné une édition, Berlin 1784, 2 vol. in-4.

MULLER (Jean-Frédéric-Guillaume), graveur allemand, né à Stuttgard en 1782, vint à Paris à l'âge de 20 ans et travailla au musée de Robillard. Il a aussi coopéré à plusieurs autres publications à Stuttgard et à Dresde, et il est mort le 3 mai 1816 dans cette dernière ville, épuisé par des travaux excessifs, après avoir donné *la Madona di santo Sisto*, d'après Raphaël, qui est regardée comme son chef-d'œuvre. Il réunissoit, à une grande habileté dans son art, la connoissance intime du dessin et de la peinture. Il avoit étudié cet art sous le peintre Rumli, son ami, et il a peint trois portraits estimés, entr'autres le sien. On trouve une notice sur cet artiste et un catalogue de ses ouvrages dans le *Morgenblatt* de Stuttgard.

MULLER (Guillaume), poète lyrique allemand, né à Dessau le 7 octobre 1794. Il entra comme volontaire au service de la Prusse en 1813, et se trouva à plusieurs batailles importantes, mais l'année suivante il retourna à Berlin, et y étudia l'ancienne littérature allemande. Il devint ensuite professeur de grec et de latin et bibliothécaire à Dessau. Il est mort en 1820. On a de lui : I. *Rome, Romains et Romaines*, Berlin 1820, 2 vol. ; II. un *Recueil de poésies*, Dessau 1822, 2 vol., qui lui a fait une réputation comme poète lyrique. Ses chants de la Grèce qui offrent des beautés du premier ordre ont été traduits en françois ; III. une *Introduction à l'étude de l'Odyssée*, Leipsick 1824 grand in-8.

MUNIER (Etienne), né le 7 décembre 1732 à Vesoul, entra à l'école des ponts-et-chaussées et fut nommé en 1759 ingénieur à Angoulême, où il resta jusqu'en 1786. Il fut ensuite appelé à Paris comme ingénieur en chef; mais il revint à Angoulême en 1790, et il obtint sa retraite en 1809 avec le brevet d'inspecteur honoraire de division. Il est mort le 17 septembre 1820 ; il étoit membre des sociétés d'agriculture, des sciences et des arts de la Haute-Vienne et de la Charente. On lui doit l'exécution du projet de rendre cette rivière navigable depuis Cognac jusqu'à Civrai ; le port de l'Houmeau qui établit des communications entre Angoulême et Rochefort ; la construction et l'entretien de presque toutes les routes du département et l'agrandissement et l'embellissement d'Angoulême. Il a publié : I. *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connoissances des voyageurs*, ou *Recueil d'observations relatives à l'histoire, à la répartition des impôts, au commerce, aux sciences, aux arts et à la culture des terres*, Paris 1779, 2 vol. in-8; II. une *Nouvelle géographie à l'usage des deux sexes, contenant un précis historique de l'origine des divers peuples de la terre, de leur manière de se gouverner, avec des observations sur la population, les produits du sol, l'industrie et le commerce ; sur l'extraction d'une grande partie d'objets employés dans les arts et les manufactures, les mines et leur exploitation, ainsi que sur les canaux qui existent*, Paris 1804, 2 vol. in-8 ; III. *Observations sur*

Digitized by Google

les 19 articles proposés à l'examen des cultivateurs par la société d'agriculture du département de la Seine, concernant les améliorations introduites depuis 50 ans dans l'économie rurale du département de la Charente, Angoulême 1813, in-8, couronné par la société d'agriculture de la Seine; IV. une *Notice sur la culture et l'usage des pommes de terre*, Angoulême 1816, et une *Notice sur les brûleries du département de la Charente.*

MUNOZ ou MUGNOZ (Jean-Baptiste), savant espagnol, né en 1745 à Museros près de Valence. Il fut appelé à la place de cosmographe en chef des Indes, et à celle d'official de la secrétairerie d'état et dépêches générales du même département. Ayant reçu la commission d'écrire une histoire de l'Amérique, il voyagea pendant plusieurs années et recueillit, dans les archives de Séville, Cadix, Lisbonne, etc., un nombre immense de pièces inconnues qui formoient, dit-on, 130 volumes. Il a publié le premier volume de cette histoire en 1793, sous le titre: de *Historia del nuevo mundo*, in-8; elle a été traduite en allemand et en Anglois. Munoz étoit sur le point de livrer à l'impression deux nouveaux volumes, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva le 19 juillet 1799. Ses autres ouvrages sont: I. de *Recto philosophiæ recentis in theologiâ usu dissertatio*, Valence 1767, in-4; II. un *Traité contre la philosophie d'Aristote et jugement sur ses sectateurs*; III. *Juicio del tratado del M.R.L.D. Cesareo Pozzi; lo escribia por el honor de la litteratura espanola*, 1778, in-8; IV. *Elogio de Antonio de Lebrija*, 1796, in-8. Il a aussi donné une réimpression de la logique de Vernet avec une préface et une édition des œuvres latines du P. F. Louis de Grenade avec des préfaces à la tête de chaque volume. On remarque surtout le morceau qui précède la *rhétorique* de ce savant dominicain. Il a encore donné une édition du *Collectanea moralis philosophiæ* du même religieux, qu'il a fait précéder d'un traité fort estimé intitulé: *de Scriptorum gentilium lectione et profanarum disciplinarum studiis ad Christianæ pietatis normam exigendis*, 1775. Il avoit commencé des *Institutions philosophiques*, en latin, mais il paroît qu'il n'a pu terminer cet ouvrage.

MUNOZ (Thomas), lieutenant-général de la marine espagnole, né vers 1743, s'est fait une grande réputation comme ingénieur; c'est sous sa direction que furent exécutés des travaux immenses pour réparer la muraille qui défend Cadix du ravage des flots et les fortifications ajoutées à l'arsenal de l'île de Caraca. On lui doit encore l'invention d'un appareil aussi simple qu'ingénieux pour le radoubage des vaisseaux, et un grand nombre d'autres constructions utiles et importantes. Ayant embrassé le parti de Joseph Buonaparte, il fut obligé de s'exiler de sa patrie, et il vint à Paris, où il a composé un *Traité des fortifications* qui est resté inédit. La révolution de 1820 lui permit de rentrer en Espagne, et il mourut à Madrid le 28 novembre 1823.

MURPHY (James Cavanach), architecte anglois, né en Irlande, mort à Londres en 1816, il avoit voyagé en Portugal et en Espagne et il a donné des descriptions très-détaillées et savantes des plus beaux

édifices gothiques et arabes de ces deux pays, sous ces titres : I. *Voyage en Portugal dans les provinces d'Entre-Douro et Minho, Beira, Estramadure et Alentejo dans les années* 1789 et 1790, *contenant des observations sur les mœurs, les usages, le commerce, les édifices publics et les antiquités de ce royaume*, Londres 1795, in-4, fig., trad. en françois par Lallemant, Paris 1797, in-4 ou 2 vol. in-8 avec fig. Cette traduction est remplie d'inexactitudes. Quant à l'ouvrage de Murphy il mérite l'attention des savans pour la partie de l'architecture, quoiqu'il juge trop sévèrement les architectes portugais modernes ; mais on trouve beaucoup d'erreurs et de jugemens hasardés dans ce qui regarde les mœurs et les usages du pays ; II. *Plan, elévation, coupes et vues de l'église de Batalha dans la province d'Estramadure en Portugal*, Londres 1795, in-folio avec 27 planches ; III. *Antiquités des Arabes en Espagne*, Londres 1816, grand in-folio avec cent gravures exécutées par les artistes les plus distingués, sur les dessins de l'auteur.

MURR (Christophe-Théophile DE), écrivain allemand, né à Nuremberg en 1733, occupa la place de directeur des douanes dans cette ville, et se rendit célèbre par l'étendue de ses connoissances dans les langues, la bibliographie, les antiquités, et mourut en 1811. Il a voyagé en Angleterre, en Italie, en Hollande, en France, en Allemagne, et il entretenoit une correspondance continuelle avec les hommes les plus instruits de l'Europe. On trouve la liste de ses écrits dans l'Allemagne littéraire de Meusel ; lui-même a publié en 1805 la liste de tous ses ouvrages imprimés ou manuscrits, tant en françois qu'en latin et en allemand. Les principaux sont : I. *Essai sur l'histoire des poètes tragiques grecs*, 1760, in-8 ; II. *Haoh Kioeh tshwen*, roman chinois, trad. sur la version anglaise, avec un essai de grammaire chinoise, à l'usage des allemands, Leipsick, 1766, in-8, trad. en françois la même année par Eidous ; III. *Bibliothèque de peinture, de sculpture et de gravure*, Francfort 1770, 2 vol. in-8 ; IV. *Voyage du P. Wolfgang Baier au Pérou*, 1776 in-8 avec une suite publiée en 1810, sous ce titre : *Notice de divers pays de l'Amérique d'après les manuscrits autographes des missionnaires jésuites*, Halle, in-8 avec une grande carte espagnole inédite du Chili ; V. *Antiquités d'Herculanum*, Ausbourg 1777-1793, 7 parties in-folio avec un grand nombre de planches ; VI. *Voyage de quelques missionnaires jésuites en Amérique*, Nuremberg 1785, 2 parties in-8 avec une carte ; VII. *Mémoire pour la littérature arabe*, Erlang 1803, avec 3 planches ; VIII. *Essai d'une histoire de la langue angloise et de ses dialectes*, Leipsick 1805, in-8 ; IX. *Essai d'une histoire des Juifs à la Chine*, Halle 1807, in-8.

MURRAY (Lindley), né en 1745 dans la Pensylvanie, de parens quakers, vint s'établir avec sa famille à New-Yorck, où il exerça avec succès la profession d'avocat ; mais bientôt sa santé le força de revenir en Europe, et il mourut à Londres le 26 janvier 1826. Il a publié : I. le *Pouvoir de la Religion sur l'esprit des hommes*, New-Yorck 1787, in-8 qui eut plus de 20 éditions ; II. *Gram-*

Digitized by Google

maire angloise, Londres 1795, in-12 très-estimée en Angleterre et qui obtint aussi un grand nombre d'éditions ; III. *Exercices anglois adaptés à la grammaire*, 1797, in-12 ; IV. *Abrégé de la grammaire angloise*, 1797, in-12; V. le *Lecteur anglois* ou *Recueil de morceaux en prose et en vers, pris dans les meilleurs écrivains*, 1799, in-12; VI. *Suite du lecteur anglois*, 1800, in-12 ; VII. *Introduction au lecteur anglois*, 1801, in-12; VIII. le *Lecteur françois*, 1802, in-8 ; IX. *Livre pour apprendre à épeler l'anglois*, 1804, in-12 ; X. *Premier livre pour les enfans*, 1804, in-18 ; XI. *Introduction au lecteur françois*, 1807, in-8 ; XII. *Grammaire angloise*, 1809, 2 vol. in-8 ; XIII. *Choix des commentaires de Horne sur les psaumes*, 1812, in-12 ; XIV. *Dissertation sur l'utilité de la lecture des Saintes Ecritures*, 1817, in-12.

MURRAY (John), médecin écossois, né à Edimbourg, professa avec succès dans cette ville la physique, la chimie, la matière médicale, et y mourut le 22 juillet 1820. Il a publié : I. *Elémens de chimie*, 1801, 2 vol. in-8, 2.e édition 1810 ; II. *Elémens de matière médicale et de pharmacie*, 1801, 2 vol. in-8 ; III. *Système de chimie*, 1806, 4 vol. in-8 avec un *Supplément*, 1809, in-8 ; IV. *Système de matière médicale et de pharmacie*, 1810, 2 vol. in-8.

MURVILLE (P. N. André plus connu sous le nom DE), auteur dramatique, né en 1754 ; il a servi pendant les guerres de la révolution comme capitaine, mais il n'a pas plus fait fortune aux armées qu'en cultivant les muses, et il est mort, presque dans l'indigence, en 1815. On a de lui : I. les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce qui partagea le prix en 1776 ; II. *Epître à Voltaire* qui obtint l'accessit en 1779 ; III. *Melcour et Verseuil*, comédie en un acte et en vers, 1785, in-8 qui eut quelques succès et où l'on trouve des vers heureux, mais qui n'est au fond qu'un extrait du *Jaloux* de Rochon de Chabannes ; IV. *Abdelazis et Zuleima*, tragédie en 5 actes et en vers, représentée en 1791, sur le théâtre de la rue de Richelieu et un grand nombre d'autres pièces qui ne méritent pas d'être citées. On trouve de lui beaucoup de pièces de vers dans les *Almanachs des Muses* et autres recueils.

MUSTAPHA-BAIRAKDAR ou BAIRACTAR, célèbre grand-visir, ottoman, né en 1753, d'un pauvre laboureur, exerça d'abord la profession de son père, puis entreprit le commerce des chevaux où il ne réussit pas, et enfin s'enrôla sous les drapeaux du pacha de sa province. S'étant fait remarquer par plusieurs traits d'intrépidité, il fut surnommé *Bairakdar*, c'est-à-dire porte-étendard. Il continua sa carrière militaire avec la plus grande distinction pendant la lutte sanglante que la Porte eut à soutenir contre Paswan-Oglou, et il venoit de parvenir à la dignité de pacha de Routschouk, lorsque Sélim fut détrôné par les janissaires pour avoir entrepris une réforme que Mahmoud vient d'accomplir. Au bruit de cette révolution, Bairakdar qui commandoit l'armée du Danube, alors occupée à défendre la province contre l'invasion des Russes, conçut le projet de rétablir Sélim et profita d'une invasion des Serviens pour conclure

Digitized by Google

un armistice avec le général ennemi. Libre d'agir, il marche aussitôt avec un corps de 12,000 hommes qui lui étoit entièrement dévoués sur Andrinople, où campoit le nouveau visir Tchebli, créature du monarque régnant, et après plusieurs conférences il parvint à le déterminer à le suivre à Constantinople avec la plus grande partie de ses troupes. En cette affaire il se conduisit avec une habileté peu commune. Cependant on lui reproche lorsqu'il se présenta devant le sérail d'avoir accordé au sultan Mustapha une heure pour réfléchir; il est vrai qu'il ne lui avoit accordé ce répit qu'à condition qu'il n'attenteroit point aux jours du sultan Sélim, son oncle; toutefois Mustapha ne tint aucun compte de sa promesse et il profita des momens qui lui étoient accordés pour faire poignarder le sultan d'après les conseils du Mufti qui n'étoit point attaché aux intérêts de Bairactar. On a prétendu que si celui-ci eut fait attaquer le palais au lieu de donner au sultan le temps de la réflexion, Sélim n'auroit pas péri; quoiqu'il en soit ayant manqué le but principal de son expédition, il ne voulut pas laisser l'assassin profiter de son crime. Son premier mouvement fut de le faire massacrer sur-le-champ, mais se laissant toucher, il se contenta de le déposer et fit proclamer à sa place son frère Mahmoud. Le grand-visir et le Mufti furent noyés par ses ordres; il fit pendre, à la porte du palais, le chef des eunuques qui avoit osé porter la main sur Sélim, et il fit trancher la tête aux autres complices de cet assassinat. Après cette révolution, qui eut lieu le 28 juillet 1808, Mahmoud qui lui devoit le trône le nomma ou plutôt le reconnut pour grand-visir; car il s'étoit nommé lui-même, et dès ce moment il s'occupa de tout réformer et de remplacer le corps des janissaires par celui des *seymens* qui étoit de nouvelle création et dont l'institution avoit amené la mort du précédent sultan. Mais le mécontentement excité par ces innovations engagea les janissaires, dispersés dans différens châteaux, à se porter sur Constantinople pour rétablir le prince captif. Bairactar les arrêta à peu de distance de Constantinople et se battit avec une valeur digne de sa réputation; mais obligé de céder au nombre, il se réfugia avec une poignée des siens dans la tour la plus forte du sérail. Réduit enfin à la dernière extrémité et sommé par les jannissaires de livrer Mustapha, il leur jeta du haut des créneaux la tête sanglante de ce prince, et après avoir mis le feu aux poudres il se fit sauter avec eux et périt dans les décombres.

MUTEL DE BOUCHEVILLE (Jacques-François), né en mars 1730 à Bernay dont il fut plusieurs années maire, mourut dans la même ville le 4 février 1814. Il étoit membre de l'académie de Rouen et de la société d'agriculture d'Evreux. On lui doit: l'*Education*, poème en 4 champs, suivi de la *Conquête de la Sicile par les Normands*, poème en 6 chants, de la *Traduction* en vers des 4 premiers livres de l'*Enéide*, etc., 1807 et 1809, 2 vol. in 8; II. *Eloge de l'agriculture*, poème, 1808, in-8, et plusieurs discours et brochures politiques.

MUTIS (don Joseph-Célestin), célèbre naturaliste, né à Cadix en 1732. Il s'étoit d'abord voué à la médecine, et en 1760 il accompagna

Digitized by Google

à la Nouvelle Grenade le vice-roi don Pedro Mesia de la Cerda, en qualité de médecin; mais en 1772 il embrassa l'état ecclésiastique et fut nommé chanoine de la cathédrale de Santa-fé de Bogota. Il est mort le 11 septembre 1808. Il s'occupa avec succès de la zoologie et consacra beaucoup de tems à l'étude des reptiles, des mammifères, des poissons et des oiseaux de la Nouvelle Grenade. Parmi les grands services qu'il a rendus à la science il faut placer la découverte du quinquina, qu'il fit en 1772 dans les montagnes de Téna situées dans l'hémisphère septentrional. Plus tard il reconnut aussi cette précieuse substance dans les forêts de Houda, à Villeta, et dans d'autres localités. Il a aussi décrit plusieurs autres plantes utiles dans la médecine et dans le commerce. On trouve des renseignemens sur ses travaux dans le Supplément de Linné, dans les ouvrages de l'abbé Cavanilles, de M. de Humbold et dans le *Seminario del nuevo-reino de Grenada* rédigé par M. Caldas en 1808 et 1809. Il a publié plusieurs ouvrages, et ils sont peu connus en Europe, si ce n'est ceux que Linné a consignés dans les Mémoires de l'académie royale de Stockolm, année 1769, et ceux publiés par des recueils américains; il a aussi laissé des manuscrits qu'il avoit recommandés aux soins de ses amis et de ses proches parens.

MUYART DE VOUGLANS (Pierre-François), le seul des anciens criminalistes françois dont on lise encore les ouvrages, né à Moirans près St.-Claude, d'une famille de robe, se fit recevoir avocat au parlement de Paris et s'attacha spécialement aux matières criminelles. En 1771, il entra au parlement formé par le chancelier Maupeou, devint conseiller au grand conseil, et mourut à Paris le 14 mars 1791. On a de lui: I. *Institutes au droit criminel* avec un *Traité particulier des crimes*, Paris 1757, in-4; II. *Instruction criminelle suivant les lois et ordonnances du royaume*, 1762, in-4, ouvrage qui fait suite au précédent; III. *Réfutation des principes hasardés dans le Traité des délits et des peines*, Paris 1767, petit in-8, Utrecht, 1768, in-12, trad. en italien et en allemand; IV. *Motifs de ma foi en Jésus-Christ* ou *Points fondamentaux de la religion chrétienne, discutés suivant les principes de l'ordre judiciaire*, Paris 1776, in-12; ouvrage qui valut à l'auteur une lettre de félicitation du pape Pie VI; V. les *Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, Paris 1783, in-folio; compilation rédigée sur le plan des lois ecclésiastiques, par d'Héricourt, des lois civiles par Domat, et qui a coûté à l'auteur 20 ans de travail; VI. *Preuves de l'authenticité de nos évangiles contre les assertions de certains critiques modernes*, 1785, in-12; VII. *Lettre sur le système de l'auteur de l'esprit des lois touchant la modération des peines*, 1785, brochure in-12 de 83 pages.

MUZZARELLI (Alphonse), célèbre théologien romain, de la même famille des comtes de ce nom, naquit à Ferrare le 22 août 1749 et entra en 1768 chez les jésuites à Bologne, où il professa ainsi qu'à Imola. Lors de la suppression de la société, il fut prourvu d'un bénéfice dans l'église principale de Ferrare, et reçut du duc de Parme

Digitized by Google

la direction du collége des nobles. Zélé pour l'instruction de la jeunesse, il avoit formé dans cette ville une congrégation de jeunes gens auxquels il inspiroit une tendre dévotion pour le sacré cœur de Jésus et pour la Sainte Vierge. Il se livroit en même temps à des travaux théologiques et littéraires, mais sans négliger la prière et les bonnes œuvres, donnant beaucoup aux pauvres et rendant la religion aimable par sa douceur et sa charité. Cependant ses ouvrages l'avoient exposé au ressentiment des révolutionnaires; il se vit obligé de partir secrètement en 1801, et il alla occuper les fonctions de directeur spirituel du collége de Parme que le marquis Onuphre Bevilacqua lui avoit offert, et où l'infant Ferdinand avoit réuni plusieurs jésuites. Muzzarelli y passa deux ans, jusqu'à ce qu'il fut rappelé à Rome pour être théologien de la pénitencerie, place qui équivaut à celle de théologien du pape. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour l'exercice du ministère. Il dirigea quelque temps l'oratoire de Caravita; ensuite il institua avec un de ses confrères, dans l'église de St.-Stanislas des Polonois, une congrégation, pour l'instruction de la jeunesse. Les traverses qu'il essuya n'altérèrent jamais sa tranquilité, et sa soumission à la Providence fut toujours parfaite et entière, même au milieu des plus grands malheurs de l'église. Lorsque Pie VII fut arraché de Rome, en 1809, il fut arrêté dans la chambre qu'il occupoit au collége de Jésus, et conduit à Civita-Vecchia avec deux autres prélats, et on les jeta dans un cachot étroit et humide où ils restèrent pendant six semaines; ensuite on les amena à Reims, et le 17 mai 1810, Muzzarelli, sur un nouvel ordre, partit pour Paris et logea chez les dames de St.-Michel, à l'ancien couvent rue St.-Jacques; il y mourut le 25 mai 1813. Il a publié un grand nombre d'ouvrages en italien et en latin: I. des *Recherches sur les richesses du clergé*, Ferrare 1776, in-8; II. un *Recueil de vers*, Venise 1780, in-4; III. *deux Opinions de Charles Bonnet* de Genève *sur la résurrection et les miracles*, réfutées, Ferrare 1781, in-8; IV. l'*Emile détrompé*, Sienne 1782, 2 vol. Il a paru depuis une suite en 2 vol. à cette réfutation de Rousseau, et elle a été traduite en espagnol; V. du *Bon usage de la logique en matière de religion*, Foligno 1787, 3 vol. in-8, 2.e édit. 1789, 6 vol. 4.e édit. 1807, 10 vol. Le tome 7 des *Mélanges de philosophie*, imprimé en 1809 chez Leclerc, rend compte de ce recueil. On y trouve 37 opuscules différens, tous en italien. Les principaux ont été traduits en françois, et en voici les titres: *Méthode à observer présentement dans les écrits de religion; Abus dans l'église; Discipline ecclésiastique; Tolérance; Remarques sur l'histoire ecclésiastique, spécialement contre les discours de Fleury; Richesses du clergé*, imprimées séparément et 1776, et indiquées ci-dessus; *Inquisition; Domaine temporel du pape; Religion du philosophe; De l'immunité ecclesiastique; Origine de la juridiction des évêques dans leur propre diocèse; Un fait dogmatique décidé par l'église est-il de foi catholique? Sur le mariage en tant que sacrement; Valeur des indulgences;*

Digitized by Google

Gregoire VII; Sainteté et divinité de l'église catholique, prouvée par la vertu héroïque de ses saints; J. J. Rousseau accusateur des prétendus philosophes et prophéte de leur destruction, réimprimé à Ferrare sous le titre de *Mémoires du jacobinisme, extraits des œuvres de J. J. Rousseau; Liberté morale; Réflexions sur les tribulations de l'église; Des obligations d'un pasteur dans les tribulations de l'église.* Tous ces écrits, traduits par les soins d'un ecclésiastique françois, ont été imprimés in-8, dans les pays-Bas, vers 1810. *Le bon usage de la logique en matière de religion*, a aussi été traduit en latin, à l'exception des 4 ou 5 derniers opuscules, en 9 vol. in8; cette traduction a paru foible; VI. *Instruction-pratique sur la dévotion au cœur de Jésus*, Ferrare 1788, in-12; VII. *le Mois de Marie*, opuscule très-souvent réimprimé en Italie, et qui ne paroît pas être le même que celui qui a été traduit en françois; VIII. *l'Année de Marie*, ou *l'Année sanctifiée en l'honneur de la Ste.-Vierge*, 1791, 2 vol. in-12; IX. *Lettres à Sophie sur la secte dominante de notre temps*, 1791, in-4; X. *Du motif formel, spécifique et principal de l'acte de charité parfaite*, Foligno 1791, in-8 : écrit qu'il publia contre le théologien Bolgeni, qui soutenoit que c'étoit une exagération de supposer que nous puissions aimer Dieu pour lui-même, et sans aucun rapport à notre bien particulier; XI. *Lettre amicale à Bolgeni*, sur le même sujet; XII. *Réponse à quelques objections* encore sur le même sujet, 1792; XIII. *Des causes des maux présens, et de la crainte des maux futurs et leurs remèdes*, Foligno 1792, in-8; XIV. *Examen critique des principales fêtes de Marie*, 1792; XV. *De la vanité du luxe dans les vêtemens modernes*, 1794; in-8; XVI. *Opuscules inédits composés dans le temps de la persécution*, Foligno 1800, in-8. XVII. *Questions proposées aux détenteurs des biens ecclésiastiques dans la cisalpine*, 2.e édition, Ferrare 1800; XVIII. *le Carnaval sanctifié*, Parme 1801; XIX. *Observations* latines *sur les notes du promoteur de la foi*, Rome 1805, in-folio; XX. *le Trésor caché dans le cœur de Marie*, 1806, in-12; XXI. *Dissertation sur les règles à observer pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion au cœur de Jésus*, Rome 1806, in-12; XXII. *Neuvaine pour préparer aux fêtes des cœurs de Jésus et de Marie*, 1806 et 1807; XXIII. *Recueils des événemens singuliers et de documens authentiques sur la vie de François de Girolamo*, Rome 1806, in-8. Ce jésuite, mort en 1716, a été béatifié en 1807; XXIV. une *Dissertation sur l'embrasement des cinq villes dont il a été parlé dans la Genèse*, qu'il écrivit pour répondre aux objections des incrédules, et qu'il lut, en 1807, à l'académie de la religion catholique. Elle a été insérée dans le tome 9 de la 4.e édition *du Bon usage de la logique*; XXV. *Douze faits de l'histoire sainte*, exprimés en vers, Ferrare 1807, in-8. Tous les écrits ci-dessus sont en italien, à l'exception des *Observations sur les notes du promoteur*, qui sont en latin; XXVI. *Dissertations choisies* en latin, Rome 1807, in-8. Il y en a quatre, *sur la règle des opinions morales, sur l'origine et l'usage* des

des offrandes, sur le règne de mille ans de Jésus-Christ et sur le droit du pape de destituer un évêque malgré lui. Cette dernière a été traduite en françois sous ce titre : *Dissertation sur cette question : Le souverain pontife a-t-il le droit de priver un évêque de son siége dans un cas de nécessité pour l'église ou de grande utilité ?* Paris 1809, in-8 ; XXVI. l'*Enfant Jésus*, traduit en vers italiens, du latin de Ceva, Rome 1808, in-12 ; XXVII. *du Droit de primauté du souverain pontife pour la confirmation de tous les évêques*, in-8, en françois, sans date (1811), inséré dans le *Complément de la correspondance de la cour de Rome* ; XXVIII. des *Observations sur les élections capitulaires*, traduites probablement de l'italien, et que l'on trouve à la suite de la *Correspondance de la cour de Rome avec Buonaparte*, Paris 1814, Muzzarelli s'est plaint que dans ses observations on avoit souvent mal rendu sa pensée. XXIX. un *Traité de l'autorité du pontife romain dans les conciles généraux*, en latin, imprimé depuis à Gand 1815, 2 vol. in-8. Il a aussi travaillé à un ouvrage, où il prétendoit prouver l'infaillibilité du pape par les écrits de M. Languet, et on a publié un extrait de son travail sous ce titre : *les Gallicans ne peuvent s'accorder avec eux-mêmes dans leur système sur l'infaillibilité du pape*, in-8, sans date ni désignation de lieu. On a encore de lui : *le Bon usage des vacances, proposé aux jeunes étudians* ; *la Vocation de saint Louis de Gonzague*, poème, Ferrare 1789 ; des *Notes sur la seconde partie du rapport de M. de Choiseuil-Praslin à l'assemblée de* 1682, en latin, in-8, et un *Sermon sur la fête de saint Pierre*, Foligno 1803, qui a été traduit en françois. Muzzarelli a laissé en outre beaucoup de manuscrits. Son *Oraison funèbre*, prononcée par le chanoine Finetti, a été imprimée et traduite en françois, ainsi qu'un autre *Eloge* prononcé par Felisi le 15 juillet, dans un service que l'association des jeunes gens fit célébrer pour lui. Ces deux discours sont suivis, dans l'original italien d'inscriptions, notices et petites pièces de vers, où l'on célèbre les talens, les vertus et la piété de ce savant théologien. On trouve encore une notice sur lui dans le tome I des *Mémoires de religion, de morale et de littérature*, Modène 1822, avec un extrait de ses lettres précieuses par l'esprit de ferveur, de pénitence et de courage qui les a dictées.

N

NAHL (Jean-Augustin), célèbre sculpteur, né à Berlin en 1710. Il reçut les premières leçons de son père, et visita à 20 ans la France et l'Italie, pour se perfectionner par l'étude des grands modèles. De retour à Berlin, il fit plusieurs morceaux pour la décoration des jardins de Postdam et de Charlottembourg ; ensuite il fit un voyage en Suisse, et y séjourna long-temps, charmé de la beauté du site et des mœurs pures des habitans. Il se plaisoit surtout à Hindelbanck, aux environs de Berne, où il avoit reçu l'accueil le plus gracieux de M. Langhans, pasteur du village. L'épouse de ce dernier étant morte en couche, Nahl lui éleva un tombeau, regardé comme un chef-d'œuvre de sulpture, et décrit

dans la plupart des ouvrages sur la Suisse, et principalement dans le tome I des *Tableaux pittoresques* de M. de La Borde. Ce monument a été aussi modelé dans de petites proportions, et reproduit plusieurs fois par la gravure. Haller et Wiéland l'ont encore chanté dans leurs vers. Nahl, en quittant la Suisse, retourna en Allemagne et se fixa à Cassel, où il fut nommé professeur de sculpture. Il exécuta dans cette ville plusieurs ouvrages remarquables, entr'autres une belle statue du Landgrave Guillaume, qu'il éleva sur la place de l'Esplanade. Il mourut en 1785.

NANNONI (Angelo) célèbre chirurgien, né à Florence le 1.er juin 1715. Il commença ses études d'anatomie et de chirurgie à 16 ans, sous Antoine Benevoli, et vint les terminer à Paris, où il suivit avec assiduité les hôpitaux. De retour dans sa patrie, il devint professeur et chirurgien en chef du grand hôpital de Ste-Marie-la-Neuve, et perfectionna l'opération de la taille. Il combattit aussi avec succès, dans ses leçons et dans ses écrits, l'humorisme galénique qui régnoit de toutes parts. A sa mort, arrivée en 1790, il passoit pour l'un des plus habiles opérateurs de son temps. On lui reproche cependant d'avoir rejeté trop exclusivement la méthode opératoire de la cataracte, par l'extraction inventée par Dariol, et d'avoir blâmé la perforation qu'on fait à l'os unguis dans certains cas. Il a publié un grand nombre d'ouvrages. Le plus remarquable a pour titre : *Della simplicità del medicare*, 3 vol. in-4, 1761-67, où l'on trouve une foule d'aphorismes judicieux. — *Laurent Nannoni*, son fils, pratiqua et enseigna aussi la chirurgie avec beaucoup de succès, et mourut de langueur le 14 août 1821, épuisé par une vie trop active. Il avoit gagné en 25 ans une fortune immense, qu'il évaluoit lui-même à un million argent de France, et dont il usoit largement, ce qui excita l'envie et appela sur lui la critique. Il s'étoit formé une bibliothèque magnifique et un musée anatomique, qui étoit regardé comme le plus complet. On a de lui un *Traité de chirurgie théorique et pratique*, Florence 1785, 6 vol. in-8, et un *Traité d'anatomie*, 1788, 3 vol. in-4. Dans un voyage qu'il fit en France vers 1770, il publia plusieurs *Mémoires* dans les journaux de médecine.

NAPIER. *Voyez* NEPER.

NARUSZEWICZ (Adam-Stanislas), célèbre historien et poète Polonois, né en 1733 dans le district de Pinsk, d'une famille peu fortunée, entra, en 1748, dans l'ordre des jésuites, et fut nommé d'abord professeur à l'académie de Wilna, et plus tard au collége de Varsovie. Le roi Stanislas-Auguste Poniatowski, qui avoit eu occasion de distinguer les qualités brillantes de son esprit, l'appela auprès de lui, et après la suppression de son ordre, qui eut lieu en Pologne en 1778, il fut nommé successivement coadjuteur à l'évêché de Smolensk, grand notaire pour le duché de Lithuanie, secrétaire du conseil permanent, évêque de Smolensk *in partibus*, et enfin évêque de Luck en 1790. Il mourut à Ianow le 6 juillet 1796. Le roi l'avoit décoré des ordres de l'Aigle-Blanc et de Saint-Stanislas. On a de lui : I. une *Histoire de Pologne*, 7 vol., dont il a paru une seconde édition dans le *Choix*

Digitized by Google

des écrivains polonois, publié par Thadée Mostowski, Varsovie 1801-1803. L'abbé Gley en a entrepris une traduction françoise ; mais elle n'a pas été publiée. Le manuscrit se trouve dans la bibliothèque de l'institut ; II. *Histoire de Jean-Charles Chodkiewicz*, *palatin de Wilna et grand-général de Lithuanie*, Varsovie 1781, 2 vol. in-8 ; III. *la Tauride*, ou *Histoire ancienne et moderne de la Crimée*, 1787, in-8 ; IV. *Voyage de Stanislas-Auguste à Kaniow, en* 1786-1788, in-8 ; V. *Traduction des œuvres complettes de Tacite*, 1772, 4 vol. in-8. Cet ouvrage et les précédens ont été aussi réimprimés par Mostowski et font partie du *Choix d'auteurs polonois*; VI. des *Poésies lyriques*, en 2 livres ; VII. *Traduction en vers des odes d'Anacréon*, Varsovie 1774, in 4 ; VIII. *Traduction des odes d'Horace*, 1773, 2 vol. in-8 ; IX. *Récréations utiles et agréables*, écrit périodique auquel il travailla avec Albertrandy. On a encore de lui des *Fables*, des *Eglogues*, des *Epîtres* et des *Tragédies*. On lui reproche de l'enflure et une recherche de mots inusités ; mais il a en revanche la force, la vigueur d'expressions et d'idées qui constituent le véritable poète. Il a laissé en outre de nombreux manuscrits.

NASSAU-SIEGEN (Charles-Henri-Nicolas-Othon, prince DE), naquit le 5 janvier 1745. Il appartenoit à la branche catholique de Siegen, et devint célèbre par ses aventures. Le conseil aulique de Vienne avoit refusé de reconnoître la légitimité de Maximilien son père, et avoit disposé des biens de sa maison en faveur d'un autre; il se trouva donc sans apanage, et se vit dans la nécessité de se créer un état. Il entra au service à 15 ans comme simple volontaire, et fut successivement aide-de-camp, lieutenant d'infanterie, puis capitaine de dragons. Il quitta les armes pour suivre Bougainville dans son voyage autour du monde. Il pénétra dans les déserts de l'Afrique, et son combat avec un tigre ajouta à sa réputation de bravoure. De retour en Europe, il entra au service de France en qualité de colonel d'infanterie. En 1779, il essaya sans succès de surprendre Jersey. L'Espagne se trouvoit en guerre avec l'Angleterre, et le siége de Gibraltar fixoit l'attention générale : Nassau y court, monte une des batteries flottantes imaginées par le chevalier d'Arçon, et échappe aux dangers de cette tentative périlleuse, où il s'étoit exposé plus que personne. Le roi d'Espagne lui témoigna sa reconnoissance en lui donnant trois millions en cargaison de vaisseaux, avec le brevet de major-général de son armée, et droit à la grandesse de première classe. Catherine II, éblouie de sa réputation, lui donna le commandement d'une escadre destinée à agir contre les Turcs ; il attaqua en 1788, sur la mer Noire, les forces navales de la Porte ; et, quoiqu'elles fussent supérieures en nombre, il les détruisit entièrement après deux ou trois combats. En 1790, il battit encore la flotte suédoise sur les côtes de la Finlande, et l'enferma dans le golfe de Viborg ; mais Gustave III, dont il se croyoit maître, força ses lignes et lui fit perdre 44 bâtimens. Cet échec l'ayant dégoûté de la gloire militaire, il refusa son bras à la coalition formée contre la France, et ne fut pas

même tenté par les exploits de Souwarow. Paul I^{er}, qui lui montroit peu d'estime, lui continua néanmoins ses appointemens après la mort de Catherine, et il ne fit plus que voyager en Europe : il mourut obscurément quelques années après. Le prince de Ligne, admirateur de tout ce qui environnoit Catherine, n'a pas oublié d'en faire un brillant portrait ; mais le duc de Levis en a parlé d'une manière bien différente. Il le peint ainsi : « Le prince de » Nassau, grand et bien fait, avoit » une physionomie peu expres- » sive, que ne démentoit pas son » esprit. Ses talens étoient aussi » médiocres que son intrépidité » étoit grande. Ses voyages mili- » taires, si prompts et si rapides, » ressembloient assez aux courses » des paladins, et quand il arri- » voit de quelque cinq cents » lieues, revenant de se battre ou » y allant, on s'attendoit à voir » un chevalier de la table ronde ; » il paroissoit, adieu le roman : » sa présence désenchantoit; point » d'éclat, point de brillant, pas » même de vivacité ; son abord » étoit froid, ses manières com- » munes et sa conversation plate. » Avec la plupart des qualités qui » composent les héros, il n'a laissé » que la réputation d'un aventu- » rier; et pendant sa vie, il eut plus » de célébrité que de considéra- » tion. »

NATOIRE (Charles), peintre, né à Nîmes le 3 mai 1700. Il eut pour maître Lemoine, et devint directeur de l'académie de France à Rome. Partisan zélé des jésuites, il accueillit avec bienveillance tous ceux qui vinrent dans cette ville chercher un refuge contre les poursuites des parlemens, et mourut dans de grands sentimens de piété à la fin d'août 1777 à Castel-Gandolfo, dans le Boulonois, où il s'étoit retiré après avoir perdu sa place de directeur, pour avoir osé expulser de l'académie un pensionnaire du roi qui refusoit de remplir tous ses devoirs religieux. Ses compositions les plus importantes et les plus estimées sont celles qui ornoient les appartemens du 1.^{er} étage du château de Versailles, un salon de l'hôtel de Soubise et la chapelle des Enfans trouvés. Son principal mérite consiste dans la correction du dessin. On reproche à son coloris d'être généralement foible et gris. Plusieurs de ses tableaux ont été reproduits par d'habiles graveurs, et l'on cite comme son chef-d'œuvre celui qui représente un ange arrachant la flèche de la plaie de saint Sébastien. Ce tableau a été comparé aux meilleurs ouvrages du Guide, même sous le rapport de la couleur.

NAUBERT (Benedicte), romancière allemande, née à Leipsick en 1755. Elle étoit fille du professeur Hebenztreit, qui lui enseigna les belles-lettres; elle apprit ensuite plusieurs langues modernes, et se maria, à 18 ans, avec un négociant de Nauburg. Douée de beaucoup d'imagination, elle publia, sous le voile de l'anonyme, un grand nombre de romans, qui ont obtenu du succès en Allemagne. Plusieurs ont été traduits en françois, entre autres: *Hermann d'Unna*, par M. de Bock; *Elisabeth de Toggenburg*, *Valther de Montbarry* et *Thecla de Thurn*. Ces romans ne peuvent point, comme l'a prétendu le traducteur d'Hermann d'Unna, et d'après lui quelques biographes, être

rangés dans la classe des livres utiles. Ils renferment tous les dangers du genre, au moins à en juger par le roman que nous venons de citer. On y trouve des anecdotes qui ne sont rien moins que morales, et qui tendent à avilir la religion en déprisant ses ministres. Madame Naubert est morte à Leipsick le 12 janvier 1819.

NAUDET. *Voy.* le Supplément à la fin du tome X, page 620.

NAUMANN (Jean-Amédée), célèbre compositeur de musique, né à Blasewitz, près Dresde, en 1745. Il alla fort jeune en Italie et y passa huit années entières, uniquement occupé de ses études musicales. Il y retourna vers 1772, et composa, pour les théâtres de Venise et de Naples, plusieurs pièces qui lui firent une grande réputation. Le roi Gustave III et plusieurs autres princes du Nord, lui firent les offres les plus brillantes pour l'attirer à leur cour; mais pénétré d'un attachement sincère pour son souverain, il vint fixer son séjour en Saxe, et fut nommé directeur de la chapelle de l'électeur. Dans les dernières années de sa vie, il consacra son talent uniquement à la musique d'église, et mourut d'une apoplexie foudroyante, en se promenant dans le parc de Dresde, le 27 mai 1801. Viéland lui a consacré une notice dans le *Mercure allemand* de 1803. Il a composé pour le théâtre des opéra italiens, allemands, suédois et danois, et laissé une quantité prodigieuse de pièces de clavecin, la plupart avec accompagnement de violon, basse et flûte. Il a aussi composé des sonates pour l'harmonica, instrument sur lequel il excelloit. Dans sa musique sacrée, on remarque *la Passion* de Métastase, qu'il fit deux fois; l'une à Padoue, l'autre à Dresde, et le *Giuseppe riconosciuto*, du même poète, qu'il mit également deux fois en musique sur des paroles italiennes pour Dresde, et sur des paroles françoises pour Paris. Naumann avoit une connoissance parfaite de la prosodie italienne. Ses productions se recommandent par la pureté des motifs, la grace des détails et un style facile et suave, qui donne à un grand nombre de ses airs une couleur tout à fait italienne.

NAVILLE (François-André), jurisconsulte genevois, né en 1752, d'une ancienne famille, fut reçu avocat en 1775, et parvint, en 1782, à la place de procureur-général, l'une des plus importantes de la république. Cette même année, une chambre des tutelles fut décrétée, et la présidence lui en fut déférée. Lorsqu'il eut terminé ses six années d'exercice que la loi assigne à la charge de procureur-général, il fut élu conseiller d'état. Dès les premiers mouvemens qui eurent lieu au commencement de la révolution françoise, il fit tous ses efforts pour attacher les Genevois à leurs institutions dont il leur dépeignoit les bienfaits, mais il ne pût les sauver de nouveaux troubles. L'ancienne constitution fut renversée le 29 décembre 1792, le gouvernement passa en d'autres mains, et Naville rentra dans la vie privée. Une effroyable insurrection ayant éclaté à Genève dans le mois de juillet 1794, il fut arrêté avec les membres de l'ancienne magistrature et une foule d'autres citoyens. Conduit devant le tribunal révolutionnaire, il se défendit avec

Digitized by Google

beaucoup de courage, et s'attira même l'admiration de ses ennemis; toutefois les services qu'il avoit rendus à sa patrie et les talens qu'il déploya pour prouver son innocence, ne purent le sauver, il fut condamné à mort à la majorité d'une seule voix, et exécuté le 2 août 1794. Il a publié, en 1790, l'*Etat civil de Genève*, avec des notes qui renferment une foule de vues nouvelles et profondes sur les points les plus importans du droit, et les germes de plusieurs autres traités que méditoit l'auteur. Mallet-du-Pan, en rendant compte des travaux de l'assemblée constituante dans le *Mercure* du 28 août 1790, recommanda cet ouvrage à la méditation des législateurs, particulièrement pour le mode de conciliation des tribunaux de Genève.

NÉAL (Daniel), théologien anglican, né à Londres en 1679, mort en 1743. On a de lui : I. une *Histoire de la Nouvelle Angleterre*, 2 vol. in-8; II. une *Histoire des puritains*, Londres 1732-38, 4 vol. in-8; Toulmin en a donné une 2.e édition; III. des *Sermons*, dont plusieurs contre l'église romaine.

NÉLIS (Corneille-François DE), évêque d'Anvers, né à Malines en 1736, mort à Parme, en 1798, dans le couvent des Camaldules, où il s'étoit retiré en 1794, lors de l'invasion de son diocèse par les troupes françoises. Quoiqu'il dût son élévation à la maison d'Autriche, il s'étoit déclaré contre les innovations religieuses que Joseph II avoit voulu introduire. Il s'étoit montré aussi un des plus ardens ennemis de la révolution françoise. Il a publié : I. l'*Aveugle de la montagne* ou *Entretiens philosophiques*, Parme 1795, 2.e édit., Rome 1796, in-4; II. *De historiâ Belgicâ et ejusdem scriptoribus præcipuis commentatio*, Parme 1795; III. un *Eloge funèbre de Marie-Thérèse*, et plusieurs *Dissertations* sur des points d'histoire et de morale. Il a laissé en outre des manuscrits.

NEPER, NEPAIR ou NAPIER (Jean), baron de Merchiston ou Markinston, près d'Edimbourg en Ecosse, célèbre par l'invention des logarithmes, naquit en Ecosse, et fit le tour du monde après avoir terminé ses études. De retour dans sa patrie, avec tous les avantages qui auroient pu le faire distinguer à la cour et le faire parvenir aux emplois, il préféra consacrer sa vie à l'étude, et il s'appliqua d'abord à la théologie, puis aux mathématiques; et, par ses recherches, il fit la découverte des logarithmes, qui, en simplifiant la science du calcul, a beaucoup contribué aux progrès de l'astronomie, de la géométrie-pratique et de la navigation. Il mourut le 3 avril 1617. On a de lui : I. *Exposition claire de la révélation de saint Jean*. Il y désigne le pape comme l'Ante-Christ, ce qui donna beaucoup de faveur à son ouvrage parmi les protestans. Il a été traduit en françois sous ce titre : *Ouverture de tous les secrets de l'Apocalypse*, ou *Révélation de saint Jean mise en françois*, par Georges Thompson, La Rochelle 1604, in-4; II. *Mirifici logarithmorum canonis descriptio*, Edimbourg 1614, in-4, auquel il fit une suite qui a été publiée par son fils en 1619. Les deux ouvrages ont été réimprimés ensemble à Lyon en 1620 avec ce titre : *Logarithmorum canonis descriptio*, *seu*

Digitized by Google

artihmeticarum supputationum mirabilis abbreviatio,*etc*., première partie; *Mirafici logarithmorum canonis constructio*, *et eorum ad naturales ipsorum numeros habitudines*,*etc*., deuxième partie, in-4 fort rare. Les procédés de l'auteur sont exposés dans le tome I.^{er} de l'*Histoire de l'astronomie moderne*; III. *Rabdologiæ seu numerationis per virgulas libri duo*, Londres et Amsterdam 1617, in-12, plusieurs fois réimprimé. On trouve la description des bâtons ou fiches arithmétiques qu'il inventa, pour abréger les multiplications et les divisions, dans le tome I.^{er} des *Récréations mathématiques de Montucla*. Nieper est encore connu par les *Analogies* qui portent son nom. On lui doit aussi deux formules générales pour la solution des triangles sphériques-rectangles.

NERINI (D. Félix-Marie), savant religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, né à Milan en 1705. Il fut d'abord procureur-général, puis abbé de son ordre. Il devint consulteur du saint-office sous le pontificat de Benoît XIV, et se retira, sur la fin de ses jours, au monastère de Saint-Alexis à Rome, où il mourut en 1787. Il a publié : I. *De templo et cænobio sanctorum Bonifacii et Alexii historica monumenta*, Rome 1752, in-4, dont on trouve un bon extrait dans le tome VI de la *Storia letteraria d'Italia*; II. *De suscepto itinere subalpino epistolæ tres*, Milan 1753, in-4, avec des notes savantes; III. *Hieronimianæ familiæ vetera monumenta*, Plaisance 1754, in-4, qu'il entreprit pour prouver, par des monumens antiques, l'antiquité de l'ordre de Saint-Jérôme.

NERLI (Philippe), historien de Florence, né en 1485 et mort en 1556. Le grand-duc Cosme I.^{er} l'avoit nommé sénateur, et l'avoit député, en 1550, vers le pape Jules III pour le complimenter sur son avénement au trône pontifical. On lui doit : *Commentari de' fatti civili occorsi nella città di Firenze dall' anno* 1215 *al* 1537, ouvrage qui fut long-temps oublié, et ne fut imprimé qu'en 1728, in-folio. Les historiens italiens le citent souvent; cependant il manque quelquefois de sincérité de peur de blesser le pouvoir. Son style est correct, élégant, mais un peu diffus.

NEUFCHATEAU. *Voyez* FRANÇOIS.

NICOLO (Nicolas ISOUARD, dit), célèbre compositeur de musique, né à Malte en 1777, d'un père d'origine françoise, fut élevé à Paris, et retourna dans sa patrie en 1790. Il fut d'abord employé dans une maison de banque à Palerme, puis à Naples; enfin, entraîné par son goût pour la musique, il s'y livra entièrement, et composa quelques opéra qui commencèrent sa réputation. Sa famille ayant obtenu pour lui la place d'organiste de la chapelle de l'ordre de Malte, il accourut en remplir les fonctions; mais il employoit pour le théâtre tous les momens qu'il pouvoit leur dérober. Après la capitulation de l'île, il vint en France, et donna à l'opéra comique un grand nombre de pièces, parmi lesquelles on remarque *Michel-Ange*, *Jeannot et Colin* et le *Médecin turc*, une de ses plus anciennes et de ses meilleures productions. Il mourut le 23 mars 1818, avec la réputation d'un compositeur agréable et quelquefois original. Nicolo a aussi composé une grande quantité de

pièces pour piano, Harpe, flûte, violon et harmonica. Il jouoit de ce dernier instrument d'une manière inimitable.

NIEBUHR (Carsten), célèbre voyageur, né en 1733 à Ludingsworth, dans le duché de Lauenbourg, d'un paysan aisé, mais dont la fortune, partagée entre plusieurs enfans, se réduisit à peu de chose. Le jeune Niebuhr employa la portion qui lui revenoit à acquérir des connoissances, qui le mirent en état d'entrer dans le corps des ingénieurs hanovriens, où une bourse de famille qu'il obtint comme récompense de sa bonne conduite, lui servit à l'acquisition de quelques instrumens de mathématiques. Son ardeur pour l'étude le fit choisir, avec d'autres savans en 1761, par le gouvernement danois, pour aller explorer l'Arabie; et après six années de fatigues qui avoient coûté la vie à ceux qui avoient été désignés avec lui, il revint à Copenhague avec des matériaux nombreux dont le gouvernement lui abandonna la propriété. Protégé par le comte de Bernstorff, qui étoit alors ministre, il entreprit la rédaction de son voyage, qui fut traversée par des obstacles de tout genre; n'ayant pas obtenu le succès qu'il pouvoit espérer, il accepta, en 1778, la modeste place d'administrateur à Meldorf, chef-lieu d'un canton de son pays natal, et il y mourut en 1814 ou 1815. On a de lui: I. *Description de l'Arabie, d'après les observations faites dans le pays même*, Copenhague 1772, in-4, traduit en françois par Mourier, 1773, in-4, réimprimée à Amsterdam et Utrecht en 1774, revue et corrigée par Deguignes, Paris 1779; II. *Voyage en Arabie et autres pays circonvoisins*, Copenhague 1774-78, 2 vol. in-4, cartes et fig. traduit en hollandois et en françois, Amsterdam et Utrecht 1776-1780, 2 vol. in-8. Il avoit des matériaux pour un 3.e vol., mais il n'a pas paru. On a encore de lui: *Etat politique et militaire de l'empire turc*, et l'*intérieur de l'Afrique*, inséré dans le *Musée germanique* de 1789 et de 1790. M. de Niebuhr fils a publié la *Vie* de son père, Kiell 1817, in-8.

NIEMCEWICZ (Julien-Ursin), secrétaire du sénat du royaume de Pologne, né en Lithuanie en 1767, débuta, comme nonce du palatinat de la Livonie polonoise à la diète constituante de 1788 à 1792, et fit paroître un journal politique, avec deux de ses collègues, pour répandre les principes de la liberté. Il publia, dans les mêmes vues, *Ode à l'armée polonoise*, où il chantoit les exploits des héros nationaux et une petite comédie intitulée: *le Retour du Nonce* et *Casimir-le Grand*, drame en 3 actes, pour les fêtes publiques qui furent célébrées après la proclamation de la constitution de 1791. Il soutint aussi de sa plume le célèbre Kosciusko, lorsqu'il leva l'étendard de l'indépendance, et il rédigea les proclamations, les ordres du jour et les bulletins des combats. Blessé avec Kosciusko à la journée du 10 février 1794, il tomba avec ce général au pouvoir des Russes, et fut envoyé, avec un grand nombre d'autres prisonniers, dans les cachots de Saint-Pétersbourg, où ils gémirent jusqu'à l'avénement de Paul I.er au trône de Russie. Alors 14,000 Polonois, dispersés en Sibérie ou dans les différentes places fortes

Digitized by Google

du royaume, recouvrèrent leur liberté; mais Niemcewicz fut excepté. « Je crains, disoit Paul, que » sa jeunesse brillante et son es- » prit exalté ne suscitent de nou- » veaux troubles dans mon em- » pire. » Cependant les instances de Kosciusko parvinrent à désarmer les soupçons du czar; il obtint la permission de l'emmener avec lui en Amérique. Le désir de revoir sa famille lui fit faire un voyage à Varsovie en 1802, et il fut reçu dans la société des amis des sciences qui venoit de s'y former; ensuite il se rendit à Paris où il reçut l'offre d'une place en Russie; mais il refusa d'entrer au service d'une puissance spoliatrice de sa patrie, et il retourna en Amérique où il se maria. L'entrée en Pologne des armées françoises le ramena à Varsovie, où on lui confia d'abord l'emploi de secrétaire du sénat, puis il fut nommé membre de la direction publique; mais un système rétrograde le fit éloigner du conseil en 1821. Peu après, il eut la consolation de se voir appeler, par le choix des habitans, à la présidence de la société de bienfaisance, et à celle de la société royale des amis des sciences. Il est mort en 1828. Il a publié, outre les ouvrages que nous avons cités: I. *Histoire secrète de Jean de Bourbon*, traduite du françois, Varsovie 1779, 2 vol. in-8; II. *Histoire de Marguerite de Valois*, aussi traduite du françois, 1781, 4 vol. in-8; III. des *Odes*, écrites en quittant l'Angleterre en 1787; IV. *la Boucle de cheveux enlevée*. poème de Pope, trad. en vers Polonois en 1796; V. *Wladislas, roi de Pologne sous Warna*, tragédie en 5 actes, représentée en 1807; VI. *les Pages du roi Jean Sobieski*, comédie en 1 acte, 1808; VII. *Lettres lithuaniennes*, écrites pendant la guerre de 1812, pour encourager le soulèvement des Lithuaniens; VIII. *des Prisons publiques*, 1818; IX. le *Règne de Sigismond III, roi de Pologne*, 1819, 3 vol. in-8; X. *les Deux-Siéciech*, roman historique, 1819; XI. *les Chants historiques de la Pologne*, 1819, in-8, avec gravures et musique; XII. *Fables et contes*, 1820, 2 vol. in-8, 2.^e^ édit. 1822; XIII. *Recueil de mémoires historiques sur l'ancienne Pologne*, 1822, 4 vol. in-8; XIV. *Jean de Tenczyn*; roman historique, 1825, 3 vol. in-12, trad. en allemand, et plusieurs autres ouvrages.

NIEMEYER (Auguste-Hermès), thélogien et poète, né le 1.^er^ septembre 1754 à Halle, où il devint professeur en 1784. Il fut successivement nommé aux premiers emplois de tous les établissemens d'instruction publique et de bienfaisance, et mourut recteur de l'université le 5 juillet 1828. Il avoit été conduit vers 1812 en France comme un des ôtages de l'université de Halle; mais il recouvra sa liberté en 1814, et fit un voyage en Angleterre avant de retourner dans sa patrie. On a de lui: I. *le Caractère de la Bible*; II. *Philotas*, ou *Moyens de consolation et d'instruction pour ceux qui souffrent*; III. *Timothée*, *ouvrage destiné à exciter et à augmenter la dévotion des chrétiens*; IV. *Théologie populaire et pratique*; V. *Lettres à ceux qui enseignent la religion chrétienne*; VI. *le Guide des instituteurs*, Halle 1802, in-8; VII. *Aperçu sur le régime des écoles allemandes et sur leur histoire dans le 18.^e^*

Digitized by Google

siècle, Halle 1802, in-8; VIII. *Principes fondamentaux de l'éducation et de l'instruction à l'usage des parens*, *des instituteurs et des maîtres d'école*, 7.^e^ édit., Halle 1819, 3 vol. in-8; IX. *Passages des classiques grecs et romains*, *relatifs à la théorie de l'éducation*, Halle et Berlin 1813, in-8; X. *Observations sur les voyages*, 1822, 5 vol. in-8. Les deux premiers contiennent son voyage en Angleterre, et le 3.^e^, la relation d'un voyage qu'il a fait depuis en Hollande; XI. *De Isidori pelusiotæ vitâ, scriptis et doctrinâ, commentatio historico-theologica*, Halle 1825, in-8, où l'on trouve des notices précieuses que l'on chercheroit vainement ailleurs.

NOAILLES (le duc DE), fils aîné du maréchal de ce nom, naquit le 26 octobre 1739, et porta d'abord le nom de duc d'*Ayen*. Appelé par sa naissance à la carrière des armes, il fut inscrit en 1752, au nombre des gardes-du-corps, et devint, en 1755, colonel du régiment de Noailles-cavalerie, dont sa famille étoit propriétaire, ayant levé ce corps à ses frais pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il fit, à la tête de ce régiment et avec distinction, les quatre dernières campagnes de la guerre de sept ans. Sous Louis XV et Louis XVI, il exerça la charge de capitaine de la compagnie écossoise des gardes-du-corps, et fut décoré de la Toison-d'Or. Elevé successivement aux grades de brigadier et de maréchal-de-camp, il obtint le gouvernement du Roussillon, que son père avoit obtenu lorsqu'il fit la campagne de Catalogne; et quand la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, il fut employé en Bretagne. Depuis, il fut nommé lieutenant-général, inspecteur-général militaire, commandant en Flandre et membre du conseil de la guerre sous le ministère du maréchal de Ségur. Il amena, par les mémoires qu'il lut dans ce conseil, plusieurs réformes, entre autres celle de faire coucher par trois les soldats d'infanterie. Le duc d'Ayen s'étoit fait connoître de bonne heure par des mots heureux, de piquantes saillies, des vers faciles et légers, et passoit pour un des seigneurs les plus spirituels de la cour. Il émigra en Suisse dès le commencement de la révolution; mais il revint auprès du roi quand il apprit que sa personne étoit menacée. Au premier signal d'alarme, il accourut aux Tuileries avec son habit de lieutenant-général, et il resta constamment à côté du roi toute la semaine qui précéda le 10 août, et pendant toute cette journée. Il retourna ensuite en Suisse, et il passa trente années dans le canton de Vaud, au sein de l'étude et environné de la considération publique. A la restauration, il revint un moment en France, et siégea quelquefois à la chambre des pairs; mais ses infirmités et ses habitudes le rappelèrent dans sa retraite au canton de Vaud. La perte qu'il fit en 1823 de sa seconde épouse, la comtesse de Golofkin, dame russe, le ramena auprès de ses enfans, et il termina paisiblement sa longue carrière à Fontenay en Brie le 20 octobre 1824, entouré de quatre générations de sa famille. Il avoit épousé en premières noces la fille du célèbre chancelier d'Aguesseau, et il avoit perdu pendant la terreur, en un même jour 22 juillet 1794, et sur le même échafaud, sa mère, son épouse et la vicom-

Digitized by Google

tesse de Noailles, sa fille. Il étoit membre de l'académie des sciences depuis 1777, et il fut compris, en 1816, dans la réorganisation de l'institut avec le titre d'académicien libre. C'est à lui qu'est dûe la première bonne carte de l'Allemagne, connue sous le nom de *Chancharel*, et qui a été adoptée dans toutes les guerres dont ce pays a été le théâtre.

NOBLOT, géographe, mort à Paris vers 1745. On a de lui : I. *Géographie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne*, Paris 1725, 5 vol. in-12 avec cartes, qui renferme des détails importans sur la géographie ecclésiastique d'après l'abbé Commanville, et dont Lenglet-Dufresnoy a fait l'éloge ; II. *Tablettes chronologiques de Marcel, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours*, Paris 1729, in-12 ; III. *Tableau du monde ancien et moderne*, Paris 1730, petit in-12, où l'on trouve un précis chronologique de l'histoire ancienne d'après le P. Labbe ; les principales révolutions des divers états de l'histoire moderne, le tableau géographique des mêmes états, et des remarques curieuses sur l'origine des arts et des sciences ; IV. l'*Origine et les progrès des arts et des sciences*, in-12, où il cherche à prouver que ce n'est point aux Égyptiens, mais aux Hébreux, que nous devons les arts et les sciences.

NOEL (François), savant jésuite allemand et missionnaire à la Chine, né vers 1640. On ignore l'époque de sa mort; mais il paroît qu'il est parvenu à un âge fort avancé. On a de lui : I. des *Observations astronomiques faites à la Chine*, insérées dans le recueil de celles du P. Richaud ; II. *Observationes mathematicæ et physicæ in Indiá et Chiná factæ ab anno 1684, usque ad annum 1708*, Prague 1710, in-4 ; III. *Sinensis imperii libri classici sex*, Prague 1711, in-4. Le P. Noël a très-bien entendu les écrits de Confucius et de ses disciples ; mais on lui reproche un style diffus et prolixe ; IV. *Philosophia cinica*, Prague 1711, in-4. C'est un recueil d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine ; mais il est peu lu, parce qu'on y trouve les mêmes défauts que dans l'ouvrage précédent. On lui reproche aussi de présenter les objets sous le jour le plus favorable aux Chinois, ce qui lui attira quelques disgraces, et fit supprimer ou retirer ses ouvrages, qui, par cette raison, sont devenus fort rares ; V. *Opuscula poetica*, 1747, in-12 ; VI. *Theologiæ Summa seu Compendium*, Genève 1732, in-folio. C'est un abrégé du P. Suarez, dont le recueil forme 23 vol. in-folio.

NOEL DE LA MORINIÈRE (Simon-Barthelemi-Joseph), voyageur, né à Dieppe le 16 juin 1765, fut d'abord inspecteur de la navigation, puis inspecteur-général des pêches. Il est mort le 18 février 1822 à Drontheim, en Norwège, en revenant d'un voyage au cap Nord, qu'il avoit entrepris par ordre du gouvernement françois, dans le but d'observer les grandes pêcheries qui sont sur les côtes septentrionales de la Norwège. Il étoit associé aux académies de Saint-Pétersbourg, Turin, New-Yorck, Philadelphie et aux principales sociétés savantes de la France. On a de lui : I. *Histoire naturelle de l'Eperlan de la Seine-Inférieure*, 1795, in-8 ; II. *pre-*

Digitized by Google

mier Essai sur le département de la Seine-Inférieure, Rouen 1795, in-8 ; III. *Essais sur le département de la Seine-Inférieure*, 1797, in-8 ; IV. *Tableau historique de la pêche de la baleine*, Paris 1800, gros in-8 ; V. *Tableau statistique de la navigation de la Seine depuis la mer jusqu'à Rouen ;* VI. *Histoire générale des pêches anciennes et modernes dans les mers et les fleuves des deux continens*, Paris 1815, vol. I, divisé en 2 tomes. Ce n'est, à proprement parler, que l'introduction de l'ouvrage qui devoit former 10 volumes. Il a laissé en manuscrit 6 autres volumes de cet important ouvrage. Il a publié encore plusieurs *Lettres* et *Mémoires*, et il a fourni divers articles à l'*Histoire naturelle des poissons* par Lacépède, au *Magasin encyclopédique* de Millin, à la *Biographie universelle* et aux *Mémoires de l'académie celtique*.

NOESSELT (Jean-Auguste), savant théologien allemand, né en 1734, mort en 1807, doyen de l'université de Halle, où il professa, avec beaucoup de succès, la philosophie et la théologie. Il avoit été nommé conseiller privé du roi de Prusse en 1806. Il a publié : I. *Défense de la vérité et de la divinité de la religion chrétienne*, 5.e édition, Halle 1783, in-8 ; II. *sur le Mérite de la morale*, Halle 1777 et 1783, in-8 ; III. *Instruction pour la connoissance des meilleurs livres de théologie*, 1779 et 1800, in-4. Cet ouvrage a été continué par Simon ; IV. *Instructions pour les élèves en théologie*, Halle 1785-89, 3 vol. in-8, et plusieurs autres traités de morale et de religion. Niemeyer lui a consacré une notice, Halle 1809, in-8.

NOMSZ (Jean), poète hollandois, né à Amsterdam vers 1738. Il a composé plusieurs ouvrages, et donné au théâtre de cette ville plus de 40 pièces, qui, presque toutes ont eu du succès ; néanmoins il fut obligé dans sa vieillesse d'aller à l'hôpital, où il mourut dans la plus grande misère en 1803. Une conduite peu réglée et sa versatilité ont beaucoup contribué à le déconsidérer. Outre ses tragédies et comédies, dont plusieurs sont traduites du françois, on a de lui : I. *Guillaume I, fondateur de la liberté hollandoise*, Amsterdam 1779, in-4, poème prétendu épique, qui ressemble beaucoup à des annales rimées, mais où l'on remarque cependant quelques morceaux saillans et de fort belles descriptions ; II. des *Mélanges*, contenant des satires, des épîtres et des contes, 1782, in-4 ; III. des *Héroïdes patriotiques* ; IV. une traduction des *Fables de La Fontaine ;* V. des *Contes moraux ;* VI. *mes Récréations ;* VII. *Principes pour l'acteur dramatique et pour son spectateur*. Il a aussi coopéré à quelques feuilles hebdomadaires.

NORDIN (Charles-Gustave), évêque suédois, né à Stockolm en 1749. Il fut d'abord pasteur à Skelleftea et ensuite appelé à plusieurs emplois distingués. Gustave l'admit dans son conseil en 1792 ; mais ce prince ayant été assassiné, il perdit de son influence. Cependant, en 1805, il fut nommé à l'évêché d'Hernosand, et à l'époque de la révolution qui amena la chute du fils de Gustave III, il fut élu député à l'assemblée des représentans du royaume. Il coopéra au

Digitized by Google

projet de la nouvelle constitution. Charles XIII lui donna le cordon de commandeur de l'ordre de l'Etoile-Polaire, et il mourut dans son diocèse en 1812. Il s'occupa beaucoup de recherches sur l'antiquité, et il a laissé une immense quantité de matériaux pour l'histoire de Suède, dont le catalogue a été dressé par le professeur Fant, et qui ont été donnés à l'université d'Upsal. Le baron Adlerbeth a publié une notice très-étendue sur Nordin, qui a été insérée dans le tome X de l'académie des belles-lettres de Suède.

NORTH (Frédéric, comte de Guilfort, plus connu sous le nom de lord), naquit en 1732, d'une famille ancienne, et mérita, par la manière brillante dont il débuta à la chambre des communes, d'être nommé l'un des lords de la trésorerie à l'âge de 26 ans, et chancelier de l'échiquier en 1767. Au commencement de 1770, il remplaça le duc de Grafton, comme premier lord de la trésorerie. La guerre de l'Amérique, qu'il désapprouva dès le commencement, mais qu'il entreprit par foiblesse de caractère pour plaire au cabinet secret qui, dès-lors, gouvernoit la Grande-Bretagne sous le nom du roi, rendit sa position difficile; il lutta néanmoins longtemps contre le parti qui vouloit la paix. Cependant les attaques violentes du parlement le déterminèrent à quitter le ministère le 20 mars 1782; il y rentra l'année suivante, après la signature du traité où l'indépendance des Etats-Unis fut reconnue; mais ce nouveau ministère, appelé le *ministère de la coalition*, parce qu'il s'en étoit emparé, pour ainsi dire avec Fox, ne fut pas de longue durée. La proposition du fameux bill émise par ce dernier sur le gouvernement et l'administration de l'Inde, en amena la dissolution. Quelque temps après, lors North perdit la vue et n'assista plus que rarement aux débats du parlement; il y parut cependant encore deux fois avec éclat, en 1787, pour combattre la motion relative à la révocation de l'acte du test en faveur des dissidens; et en 1789, au sujet du plan de régence proposé par Pitt, à l'époque de la maladie mentale du roi. La mort du comte de Guilfort fit entrer lord North à la chambre des pairs en 1790, mais ses infirmités étant devenues plus graves, il s'y fit peu remarquer, et il se vit bientôt obligé de renoncer aux affaires publiques. Il mourut le 5 août 1792. L'université d'Oxford, dont il étoit chancelier, rendit de grands honneurs à sa mémoire. Lord North joignoit à une instruction profonde et variée une grande connoissance des affaires et de l'histoire; il avoit une éloquence persuasive, des manières douces et aimables, et ce genre d'esprit fin et plaisant sans amertume, que les Anglois appellent *wit humour*.

NORTH (Frédéric, comte de Guilford), troisième fils du précédent, naquit en 1766, et fut nommé d'abord gouverneur de Ceylan. Pendant le temps qu'il y demeura, il entreprit, avec M. Cordiner, un voyage dans l'intérieur de l'île, et en fit une description d'autant plus exacte qu'il a tout vu par ses yeux. De retour en Angleterre, il reçut une mission pour les îles Ioniennes, et il chercha, avec une constante philantropie, à relever le caractère national des habitans, et à les ra-

mener à leur splendeur première. Pour cet effet, il commença à établir des écoles dans quelques-unes des îles les plus voisines de la Grèce, et malgré un grand nombre d'obstacles, il parvint à fonder l'université de Corfou, dont il fut nommé archonte ou chancelier, et qui avoit déjà, malgré les événemens désastreux de la Grèce, plus de 200 élèves dans le mois de juin 1826. Il procura aussi à cet établissement une riche bibliothèque, dont l'achat de la plus grande partie venoit de sa générosité. Le comte de Guilfort est mort en Angleterre, où il étoit allé passer quelques mois le 14 octobre 1827.

NOUET (Jacques), jésuite, né au Mans en 1605, entra dès l'âge de 18 ans dans la société, et fut bientôt chargé d'enseigner les humanités. Il s'adonna ensuite avec succès à la prédication, et se fit remarquer par un grand zèle. Lorsque le livre *de la fréquente Communion* d'Arnauld parut, il le signala dans ses sermons comme un ouvrage pernicieux. Quelques-uns ont prétendu qu'il l'avoit d'abord approuvé, mais il n'y en a aucune preuve. Dupin ajoute que sa conduite excita le mécontentement des évêques qui avoient approuvé l'ouvrage d'Arnauld, et que dans une assemblée qu'ils tinrent à Paris avec d'autres évêques, ils le forcèrent à rétracter une critique qu'ils regardoient comme sans fondement. Le P. Nouet fut aussi un des plus ardens adversaires de Lenoir, théologal de Séez, qui professoit les nouvelles opinions de ce temps. On lui attribue l'écrit dirigé contre ce prédicateur et ses amis, intitulé : *Remerciement du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples de saint Augustin*. Après avoir rempli pendant 25 ans la place de recteur des colléges d'Alençon et d'Arras, il mourut le 21 mai 1680 à Paris, dans la maison professe de son ordre. On lui doit plusieurs ouvrages ascétiques, dont les personnes exercées sur ces matières font un cas particulier : I. *Réponse aux provinciales*, Paris 1647 ; II. *Dévotion envers l'ange gardien*, 1661 ; III. *la Présence de Jésus-Christ dans le très-Saint-Sacrement*, Paris 1666, in-4 ; IV. *Réponse au ministre Claude sur la présence réelle*, 1668 ; V. *Méditations et entretiens pour tous les jours de l'année, sur la vie, la doctrine et la personne sacrée de Notre-Seigneur*, Paris 1675, 6 tomes en 8 vol. in-12. On y trouve la *Vie de Jésus-Christ dans les saints*, qui forment 2 vol. ; VI. l'*Homme d'oraison, sa conduite dans les voies du salut*, Paris 1695, 5 vol. in-12. C'est le plus estimé de ses ouvrages : il a été réimprimé en 1767 ; VII. *Devotion envers Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 3 vol. in-4. On vient de publier, dans un ouvrage intitulé : *Bibliothèque des familles chrétiennes*, qui formera environ 24 vol. in-18, un choix des Méditations du P. Nouet, sous le titre de *Méditations pour tous les dimanches de l'année*, Paris 1828, 2 v. On avoit annoncé à Lyon une nouvelle édition des principaux écrits de ce jésuite, sous le titre d'*Œuvres spirituelles du R. P. Jacques Nouet, de la compagnie de Jésus*, ou l'*Homme d'Oraison*, 15 vol. in-12, comprenant 1.° les Méditations, 8 vol. in-12 ; des Retraites annuelles, en 4 vol., et pour se préparer à la mort un vol. ;

Digitized by Google

conduite dans les voies de Dieu, 2 vol.; mais cette entreprise n'a point été encore exécutée. Comme le style du P. Nouet n'a que très-peu d'expressions surannées, l'éditeur a annoncé qu'il conserveroit le texte de ce pieux et savant religieux dans toute son intégrité. Ses ouvrages sont devenus si rares qu'à peine on en trouve des exemplaires complets, et encore à un prix exorbitant.

NOUET (Nicolas-Antoine), astronome, né à Pompey en Lorraine le 30 août 1740. Il entra dans l'ordre de Cîteaux où il passa plusieurs années, et il a conservé le nom de *dom Nouet* jusqu'à l'époque de la révolution. Vers la fin de 1780, il vint se fixer à Paris pour se livrer aux calculs et observations astronomiques sous la direction du comte de Cassini. Il eut une grande part aux *Mémoires de l'académie*, qui se publioient chaque année sous le nom du directeur de l'observatoire : on lui est redevable du calcul de la première orbite elliptique d'Uranus. Il a aussi donné, dans la *Connoissance des temps* en 1789, les longitudes et les latitudes des villes de France. En 1784, il avoit été envoyé à Saint-Domingne comme astronome, à l'effet d'y dresser la carte des débouquemens et de la côte françoise de la même île; mais il revint à Paris l'année suivante, et il reprit ses travaux habituels. En 1795, il fut appelé au département de la guerre pour lier à la France, par de grands triangles, les départemens du Rhin. En 1796, il se rendit en Savoie pour des opérations du même genre; et, trois ans après, il fit partie de l'expédition d'Egypte, comme astronome. Ses travaux, dans cette contrée, se trouvent consignés dans un mémoire intitulé : *Exposé des résultats des observations astronomiques faites en Egypte*, depuis le 1.er juillet 1798 jusqu'au 28 août 1800. Ce mémoire se trouve dans le tome I de la *Description d'Egypte*. Nouet, de retour en France en 1802, reprit sa place d'ingénieur au bureau de la guerre; puis il retourna en Savoie, en qualité de chef de section et de directeur des opérations topographiques de la carte du Mont-Blanc, et il mourut subitement à Chambéry le 23 avril 1811.

NOUGARET (Pierre-Jean-Baptiste), romancier et compilateur aussi fécond que médiocre, né à La Rochelle le 17 décembre 1742, commença d'écrire dès sa première jeunesse, sans avoir fait des études classiques; mais il aimoit la lecture, il avoit de l'imagination, et dès l'année 1760, il fit jouer à Toulouse une comédie intitulée l'*Incertain*, en 1 acte et en vers. En 1762, il fit le voyage de Ferney, et il fut bien accueilli de Voltaire, parce qu'il lui avoit prodigué des éloges dans une *Héroïde sur Calas*. Ce poète, ami de la flatterie, lui procura par reconnoissance une certaine réputation, qui lui servit dans la suite pour vivre du produit de ses ouvrages. Nougaret se rendit à Paris en 1763, et il voulut donner une *suite* ou *supplément* à la Pucelle, qui le fit renfermer pour quelques mois à la Bastille. Il a aussi figuré dans les administrations révolutionnaires, et on l'a vu, en 1792, parcourir les départemens en qualité d'agent du comité de sûreté-générale, pour la recherche des complots royalistes. A son retour, il devint chef

Digitized by Google

du bureau de surveillance à la commune, d'où Pache et Chaumette le firent ensuite renvoyer. Il est mort dans le mois de juin 1823. Outre un grand nombre de romans, comédies et pièces de poésie qui ne méritent pas d'être cités, il a publié : I. *Anecdotes des beaux arts*, 1776, 2 vol. in-18, 2.e édition 1781, 3 vol. in-8, sous le voile de l'anonyme ; II. *Histoire des prisons de Paris et des départemens*, 1797, 4 vol. in-12 ; recueil d'opuscules de divers auteurs ; III. *Voyage à la Guiane et à Cayenne*, 1798, in-8 ; IV. *Anecdotes de Constantinople ou du Bas-Empire, depuis le règne de Constantin jusqu'à la prise de Constantinople, par Mahomet II*, 1799, 5 vol. in-12 ; V. *Parallèle de la révolution d'Angleterre en 1642 et de celle de France, suivi de poésies satiriques relatives à la révolution françoise*, 1801 in-8 ; VI. *Quels sont les moyens les plus propres à extirper l'indigence du sol de la république*, 1802, in-8 ; VII. *Histoire de la guerre civile en France et des malheurs qu'elle a occasionés*, 1803, 3 vol. in-8 ; VIII. *les Destinées de la France sous la 4.e dynastie*, 1806, in-8 ; IX. *Histoire du donjon et du château de Vincennes*, revue par Alphonse de Beauchamp, 1807, 3 vol. in-8 ; X. *Anecdotes militaires anciennes et modernes de tous les peuples*, 1808, 4 vol. in-12 ; XI. *Beautés de l'histoire d'Angleterre*, 1811, in-12 ; XII. *Beautés de l'histoire d'Allemagne* ou *Précis de ce qu'il y a de plus intéressant dans les annales de la Germanie*, 2.e édition 1817, in-12 ; XIII. *Précis de l'histoire des empereurs romains depuis Auguste jusqu'à la translation de l'empire à Constantinople*, 1813, in-12 ; XIV. *Beautés de l'histoire de Russie*, 2.e édition 1820, in-12 ; XV. *Beautés de l'histoire de Pologne*, 2.e édition, 1817 ; XVI. *Beautés de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, réunies en un seul vol., 1814, in-12 ; XVII. *Beautés et merveilles du christianisme, offrant ce qu'il y a de plus intéressant dans la vie des apôtres, des pères du désert, des martyrs, des souverains pontifes, etc., pour l'instruction de la jeunesse*, 1816 et 1820, 2 vol. in-12, 3.e édition où l'on a fait de grands changemens d'après la critique très-vive qui avoit été faite de cet ouvrage, et qui renferme encore plusieurs morceaux et des réflexions qui ne devroient pas se trouver dans un ouvrage destiné pour l'instruction de la jeunesse ; XVIII. *Beautés de l'histoire des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, 1816, in-12 ; XIX. *Beautés de l'histoire du Danemarck et de la Norwège*, 1817, in-12 ; XX. *Beautés de l'histoire de Suède*, 1817, in-12 ; XXI. *Beautés de l'histoire de Sicile et de Naples* ou *Précis des annales de ces peuples*, 1818, in-12 ; XXII. *Beautés de l'histoire de la Savoie et de Genève, du Piémont, de la Sardaigne et de Gênes*, 2.e édition 1821, in-12 ; XXIII. *Beaux traits de dévouement, d'attachement conjugal, de piété filiale, etc., qui ont eu lieu pendant la révolution françoise*, 1819, 2 vol. in-12 ; XXIV. *Beautés de l'histoire de Paris*, 1820, in-12 ; XXV. *Aventures les plus remarquables des marins* ou *Précis des naufrages et des accidens sur mer les plus extraordinaires*, 1820, in-12 ; XXVI. *le Raynal de la jeunesse*, 1821, in-12 ; XXVII. *Beautés*

Beautés de l'histoire de Prusse ou *Précis des annales de ce peuple*, 1822, in-12; XXVIII. *Beautés de l'histoire du règne des Bourbons*, Paris 1822, in-12; XXIX. *Beautés de l'histoire d'Egypte ancienne et moderne* ou *Précis des annales de ce peuple*, Paris 1823, in-12; XXX. *Beautés de l'histoire ecclésiastique*, 1822, 2 v. in-12. Cet ouvrage ayant été annoncé avec éloge dans des journaux d'ailleurs estimables, qui, vraisemblablement ont été trompés par le titre, et n'ont point lu l'ouvrage, nous croyons devoir donner ici le jugement qu'en a porté l'auteur de l'*Ami de la religion et du roi*. Il est peu d'ouvrages, dit-il, rédigés avec moins de choix et de goût. On y trouve beaucoup de choses incohérentes et déplacées. L'auteur n'a certainement pas songé à faire aimer la religion ou à la peindre sous des traits honorables. Il entasse les faits sans ordre; il ne sait point discerner ceux qui offriroient plus d'intérêt et qui justifieroient son titre de *beautés;* il compile, il abrège, il copie et malheureusement pas toujours dans de bonnes sources, puisqu'il cite Dulaure pour un de ses auteurs. Nulle liaison, nulle vue, pas une de ces réflexions qui annoncent un chrétien animé des pensées de la foi, se réjouissant de ses conquêtes ou s'affligeant de ses pertes; partout une froideur et une sécheresse rebutante. Les deux derniers siècles de l'église sont surtout défigurés dans les récits de Nougaret. Il confond perpétuellement les époques. En plusieurs occasions, les faits sont intervertis. On passe à chaque instant d'une matière à une autre, d'une époque à une époque antérieure. Des méprises grossières, des omissions impardonnables fatiguent le lecteur tant soit peu instruit. Il seroit inutile de signaler toutes les méprises du copiste, il suffit de dire que les *beautés de l'histoire ecclésiastique* offrent le titre le plus trompeur, et qu'il est peu d'ouvrages aussi tristes, aussi informes, aussi dépourvus de talent et d'intérêt. Quelques autres beautés de Nougaret, quoique moins mauvaises, ne remplissent point encore le but pour lequel elles ont été écrites: *celles de Russie* commencent par trois ou quatre trahisons bien noires, et quelques actes de cruauté que l'histoire ne doit point déguiser, mais qui servent peu à l'éducation du jeune âge; les *beautés de l'histoire de Pologne* ne commencent guère mieux; si Leck entreprend de civiliser les Sarmates; si Cracus, fondateur de Cracovie, établit des tribunaux de justice pour ses peuples; Leck II s'ouvre le chemin au trône en assassinant son frère; je le demande, ne sont-ce pas là des *horreurs* qui sont en contradiction avec le titre de *Beautés de l'histoire?* et que peut introduire de bon dans des cœurs neufs le récit de ces perfidies et de ces cruautés? Ce que nous disons des Beautés de Nougaret peut s'appliquer à beaucoup d'autres productions modernes du même genre; on ne doit en permettre la lecture qu'après les avoir entièrement lues et avec beaucoup de soin; il en est peu qui ne renferment rien de répréhensible.

NOVERRE (Jean-Georges), célèbre danseur, né à Paris en 1727, parut d'abord destiné à la profession des armes par son père qui étoit officier dans l'armée de

Digitized by Google

Charles XII; mais entraîné par son goût pour la danse, il prit des leçons de Dupré, fameux à cette époque, débuta devant la cour à Fontainebleau, et depuis ne quitta plus le théâtre. Il fit plusieurs voyages à Berlin, à Londres, à Stuttgard, à Vienne en Autriche, et fut enfin fixé à Paris par le titre de maître de ballets en chef à l'opéra, et d'ordonnateur des fêtes du petit Trianon. Il a introduit de grandes réformes dans la danse: c'est lui qui eut la pensée, en voyant à Londres la perfection du jeu du célèbre Garrick, que la danse pouvoit s'allier à la pantomime. Il a composé un grand nombre de ballets, et particulièrement ceux des opéra de Gluck et de Piccini. Son *Iphigénie en Aulide* est regardée comme son chef-d'œuvre, et le fit couronner à Londres sur le théâtre. La révolution lui enleva une grande partie de sa fortune, et il mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1810. Il a publié, en 1767, des *Lettres sur la danse*, qui ont été réimprimées en 1807 sous ce titre: *Lettres sur les arts imitateurs et sur la danse en particulier*, 2 vol. in-8, où l'on a joint deux *Lettres sur Garrick*, qu'il avoit écrites à Voltaire, et une *Lettre à un artiste sur les fêtes publiques*, 1801, in-8.

NYSTEN (Pierre-Hubert), docteur en médecine, né à Liége en 1771. Il vint faire à Paris ses études médicales, et devint en peu d'années aide d'anatomie à la faculté de médecine. En 1802, il fut reçu docteur, et le gouvernement lui confia plusieurs missions honorables. De retour à Paris, n'ayant point de fortune, il se consacra à la pratique de la médecine, et obtint, par la protection de Hallé, son ancien professeur, la place de médecin de l'hospice des Enfans-Trouvés; mais il ne jouit pas long-temps de cet emploi: une attaque d'apoplexie foudroyante l'enleva aux sciences le 3 mars 1818. Il a publié: I. *Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris 1803, in-8. Ces expériences sont faites par le moyen de l'électricité galvanique qui étoit alors en vogue; II. *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, imprimerie royale, 1808, in-8; III. avec Capuron, *nouveau Dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, art vétérinaire, etc.*, 2.ᵉ édition entièrement refondue, Paris 1810, in-8: la première édition étoit de Capuron seul. Depuis la mort de Nysten il en a paru une 3.ᵉ édit. avec des additions; IV. *Dictionnaire de médecine et des sciences accessoires à la médecine*, 1814, in-8, qu'il a aussi rédigé avec Capuron; V. *Recherches de physiologie et de chimie pathologique*, pour faire suite à celles de Bichat *sur la vie et la mort*, Paris 1811, in-8; VI. *Manuel médical*, 2.ᵉ édition, 1816, in-8. On lui doit encore une 2.ᵉ édition du *Traité de matière médicale* par Schwilgué, 2.ᵉ édition, 1809, 2 vol. in-8.

O

OBERKAMPF (Christophe-Philippe), né à Weissembach dans le marquisat d'Anspach, d'un habile teinturier qui étoit venu se fixer à Arau en Suisse et y avoit formé un établissement prospère, vint à Paris, à 19 ans, avec le projet d'imiter les toiles peintes

Digitized by Google

de Perse et de l'Inde, et il parvint, malgré les nombreux obstacles qu'il eut à surmonter à naturaliser en France une nouvelle branche d'industrie. Il n'avoit que 21 ans lorsqu'il s'établit, avec la modique somme de 600 francs, dans une chaumière de la vallée de Jouy, et il se chargea seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Le terrain qu'il occupoit étoit marécageux, il entreprit de l'assainir en le desséchant par des saignées habilement ménagées, et en resserrant le lit de la petite rivière de Bièvre. Le pays en outre étoit presque désert, et par le fait seul de son industrie il y appela en peu de temps une population de 1500 ames. L'abbé Morellet écrivit en sa faveur, et malgré les efforts des manufacturiers qui avoient intérêt d'empêcher le nouvel établissement d'Oberkampf, il parvint à obtenir, en 1759, un arrêt du conseil-d'état qui autorisoit la fabrication intérieure des toiles peintes qu'on avoit repoussée jusqu'alors comme tendant à détruire la culture du chanvre, du lin et de la soie; alors la manufacture de Jouy prit le plus grand développement, et depuis plus de 300 établissemens qui occupent 200,000 ouvriers se sont formés et produisent à la France un bénéfice immense de main-d'œuvre. Louis XVI, protecteur éclairé des inventions utiles, accorda à Oberkampf des lettres de noblesse. Le conseil-général de son département lui avoit décerné une statue; mais sa modestie la lui fit refuser et elle ne fut point élevée. Plus tard on lui offrit une place au sénat qu'il refusa également. C'est encore Oberkampf qui a élevé à Essonne la manufacture de coton qui est le premier et le plus bel établissement de ce genre en France. Il mourut dans le mois d'octobre 1815, de chagrin, dit-on, de voir la vallée de Jouy exposée aux ravages des troupes étrangères et de ne pouvoir plus soulager une population qu'il avoit nourrie pendant 60 ans.

OBERLIN (Jean-Frédéric), frère du célèbre professeur de ce nom, naquit à Strasbourg le 31 août 1740, et se consacra au ministère évangélique. Nommé pasteur dans la paroisse de Waldbach, au Ban de la Roche, pays aride et sabloneux, situé au milieu des Vosges, il comprit qu'il ne devoit pas se borner à pourvoir aux besoins spirituels de ses concitoyens. Comme le territoire de Waldbach est entouré de rochers escarpés et qu'il manque de communications, il entreprit d'abord d'en établir: muní d'instrumens et de poudre il se mit lui-même à la tête des habitans pour faire sauter les roches et creuser des routes. La terre, faute d'engrais, étoit en grande partie inculte, il essaya de la féconder par des moyens artificiels; et pour y parvenir plus sûrement, il fit venir du nord les semences des plantes qu'il jugea les plus convenables à la nature du terrain et il en encouragea la culture. Bientôt par ses soins les côteaux arides et stériles prirent une face plus riante, et fournirent non-seulement aux besoins du pays mais encore à des exportations dont les produits servirent à des améliorations nouvelles. Ce n'étoit pas assez pour ce digne pasteur d'avoir assuré la subsistance des habitans, il voulut encore pourvoir à leurs besoins en

cas d'accident ou de maladie, et il éleva une petite pharmacie dont il dirigea gratuitement l'emploi. Enfin il créa des écoles où par des méthodes perfectionnées l'enfance reçut les premières instructions, et il s'attacha à maintenir la paix et l'union parmi ses paroissiens; sa porte étoit ouverte à toutes les infortunes et à toutes les nécessités. Chacun trouvoit chez lui les secours, les conseils, l'appui et les consolations dont il avoit besoin; et de plus, lorsqu'il apprenoit que quelqu'un s'étoit écarté de la bonne voie, ou s'étoit brouillé avec un parent, un ami, un voisin, il alloit le voir et ne le quittoit pas sans qu'il ne l'eut porté à faire les démarches nécessaires pour se réconcilier. Rarement un procès s'engageoit entre les habitans de la Roche; mais si à son insçu ou par obstination de la part d'une des parties, une affaire se portoit devant les tribunaux, on le voyoit, lorsque la somme n'excédoit pas ses facultés, payer de sa bourse l'objet de la contestation pour rétablir l'harmonie dans les familles. Plusieurs sociétés philanthropiques s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres; la société d'agriculture du département de la Seine lui décerna une médaille d'or, et Louis XVIII, sur le rapport du ministre de l'intérieur, le décora de la croix de la légion d'honneur. Il mourut le 1er juin 1826, et fut regretté comme un père. Dans la vue de conserver le souvenir des bienfaits de ce respectable pasteur, une souscription a été ouverte pour faire, dans le pays même qu'il a régénéré, une fondation de charité qui porteroit le nom d'*Oberlin*. Quoiqu'il se soit toujours montré d'accord avec ses co-religionnaires sur les bases de leur religion, il avoit du goût pour les opinions particulières. C'est ainsi que s'appuyant sur ce que Jésus-Christ a dit: « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père, » il crut pouvoir se représenter matériellement les divers séjours occupés par les ames au sortir de cette vie. Il se montra aussi un chaud partisan des doctrines de Gall et de Lavater. Pour exercer son talent, comme physionomiste, il recueillit un grand nombre de silhouettes, au bas desquelles il écrivit son jugement sur leur caractère et leurs facultés; mais ce jugement étoit toujours indulgent. Il avoit aussi une collection de pierres luisantes, de toutes couleurs, dont il se servoit pour former des conjectures sur le caractère des personnes, d'après la préférence qu'il donnoit à l'une ou à l'autre. Pour de plus amples détails on peut consulter les *Archives du Christianisme au 19.^{e} siècle*, année 1826, et le *Rapport fait à la société royale et centrale d'agriculture par M. le comte François de Neuf-Château sur l'agriculture et la civilisation du Ban de la Roche*, *suivi de pièces justificatives*, in-8, Paris 1818. Il existe encore plusieurs notices et brochures en françois et en anglois sur Oberlin. On trouve aussi des détails sur ce pasteur dans les *Promenades alsaciennes* et dans l'*Ecolier* ou *Raoul et Victor* par Mad. Guizot.

OCHS (Pierre) chancelier et grand tribun de l'état de Bâle, directeur de la république helvétique, puis conseiller-d'état, naquit à Bâle en 1749, et commença sa carrière par le grade de docteur en droit; s'il se trouva en mesure

Digitized by Google

de devenir un des intermédiaires du rapprochement projeté en 1795 entre le roi de Prusse et la république françoise qui amena la paix signée à Bâle le 5 avril de cette année, il contribua aussi à amener la fin de la guerre avec l'Espagne, et à faire conclure un traité avec l'électeur de Hesse-Cassel. En mai 1796, il fut envoyé à Paris pour dissiper les nuages qui s'étoient élevés alors entre la France et la Suisse, et assurer le directoire que l'état de Bâle, en particulier, étoit résolu à conserver inviolablement la bonne intelligence avec la nouvelle république françoise. A la fin de 1797 il fut encore chargé d'une négociation à l'occasion des échanges proposés entre les deux états; mais il paroît que cette mission ne fut qu'un prétexte, et qu'il fut appelé à Paris par les chefs de la république françoise qui avoient jeté les yeux sur lui comme très-propre à accomplir le projet qu'ils avoient formé de changer la forme du gouvernement de la Suisse; en effet après avoir préparé les esprits, il envoya de Paris à Bâle le projet de la nouvelle constitution destinée pour la Suisse, rédigé par lui et concerté avec le directoire; et soit par ses insinuations, soit par les menaces de l'envoyé de France, on s'occupa d'organiser un gouvernement pour la Suisse à peu-près sur le modèle du gouvernement directorial de la France. Ochs fut appelé à présider l'assemblée qui se forma dans Bâle même pour établir la constitution particulière de ce pays; cependant le sénat helvétique réuni à Arau sous sa présidence, ne le choisit point pour le directoire, comme la France l'avoit souhaité; alors Ochs se rendant l'interprète du mécontentement de cette puissance, attaqua le directoire helvétique et la majorité du grand conseil. Rapinat, beau-frère du directeur Rewbell et commissaire de la république françoise, outrepassant ses instructions, se permit, au mois de juin 1798, de frapper un coup d'état en forçant la démission de deux directeurs qu'il remplaça par Ochs et Dooler. Ces nominations occasionèrent des troubles dans le pays, Rapinat fut rappelé, et par suite Ochs fut obligé de donner sa démission; mais le retour de son protecteur le fit rappeler au directoire. La journée du 30 prairial ayant renversé en France le crédit de Rewbel et de Rapinat, Ochs se vit de nouveau obligé de donner sa démission, et pour se soustraire à l'indignation publique, il vint passer quelque temps à Paris. Cependant en 1802 il parvint encore à se faire nommer membre de la consulta, convoquée à Paris, et il fut un des auteurs de la nouvelle constitution de son pays. Sous ce nouveau gouvernement il entra au conseil-d'état, mais il s'occupa plus particulièrement de travaux littéraires. Il est mort à Bâle le 19 juin 1821. Mallet-Dupan, dans son *Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétique*, l'a dépeint comme un homme délié, jouant le philosophe et également avide d'argent et de pouvoir. On a de lui: I. *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis à Neuchâtel*, 1781, in-8; II. *Histoire de la ville et du pays de Bâle*, 1785–1821, 5 vol. in-8. Cette histoire, écrite d'après des documens originaux et authentiques, est estimée quoi-

Digitized by Google

qu'un peu prolixe, et Muller la cite souvent avec éloge. Elle doit avoir un sixième volume; III. *Projet de constitution helvétique* en allemand, en françois et en italien, Paris 1797, in-8 et Bâle 1798, in-12. Le directeur Merlin a eu part à la rédaction de cette pièce; IV. l'*Incas d'Otaïti*, tragédie en 5 actes et en vers françois, Bâle 1807, pleine de germanismes et de flagorneries pour Buonaparte; V. *Promethée*, opéra en 3 actes et en vers libres, Paris 1808, rempli aussi de flagorneries comme dans la pièce ci-dessus; VI l'*Homme à l'heure*, comédie en 3 actes et en prose, Paris 1808. Ces trois pièces sont au-dessous du médiocre. Le *Journal de l'empire* a rendu compte de cette dernière le 27 novembre 1808.

ODIER (Pierre-Agathange), sous-intendant militaire, né à St.-Marcellin en 1774, s'enrôla à 17 ans dans un régiment de sa province et passa ensuite dans l'administration militaire, où il devint d'abord adjoint au commissaire des guerres, puis inspecteur aux revues. Sous le gouvernement impérial il fut nommé sous-intendant militaire et bientôt appelé à l'école d'état-major pour instruire les jeunes officiers dans la science de l'administration militaire. Il est mort à Paris en 1825. Il a publié le recueil de ses leçons sous ce titre: *Cours d'études pour l'administration militaire*, Paris 1824-25, 7 vol. in-8; ouvrage estimé des militaires, et le plus complet qui existe sur cette matière. On en trouve une analyse étendue dans le tome 27 de la *Revue encyclopédique*. On a encore de lui: *de la Réforme dans la législation militaire*, in-8, et *de l'Administration de l'armée d'Espagne* ou *du Système des entreprises*, in-8. — Il y a un médecin de Genève du même nom, mort en 1817, qui a contribué puissamment à la découverte de la vaccine et qui se fit toujours remarquer par le plus parfait désintéressement. Il a publié plusieurs ouvrages relatifs à sa profession, entr'autres un *Manuel de médecine pratique*, où l'on trouve des vues neuves et qui est le sommaire des cours de médecine qu'il fit en 1799. Il a été aussi le rédacteur des articles de médecine dans la *Bibliothèque britannique*. Une notice sur sa vie et ses écrits a été publiée à Genève en 1818.

OLEARY (Arthur), théologien catholique irlandois, né à Cork en 1729, passa fort jeune en France et entra dans l'ordre des Capucins. Lorsqu'il fut prêtre on le chargea pendant la guerre de sept ans, de donner des secours spirituels aux Irlandois qui se trouvoient dans les hôpitaux et dans les prisons en Bretagne; mais on vouloit qu'il usa de son crédit pour engager ses compatriotes au service de France. Il s'y refusa, et retourna après la guerre dans son pays, où il établit une chapelle qu'il desservoit. Un médecin écossois ayant publié un pamphlet intitulé: *Pensées sur la nature et la religion*, il y répondit par la *Défense de la divinité de J. C. et de l'immortalité de l'ame*. Le parlement d'Irlande ayant modifié les lois pénales contre les catholiques et arrêté le serment qui garantissoit leur fidélité à l'autorité civile, quelques consciences conçurent à cette occasion des inquiétudes. Oléary publia un écrit intitulé: *la Loyauté prouvée et le serment*

Digitized by Google

défendu, qui décida beaucoup de catholiques à prêter ce serment; il écrivit aussi pendant la guerre d'Amérique une *Adresse aux catholiques* pour les exciter à rester fideles au gouvernement établi. En 1784, il publia une nouvelle adresse à l'occasion des pillages nocturnes qui s'exerçoient dans le comté de Cork. Dans les dernières années de sa vie il vint se fixer à Londres, où il érigea une chapelle catholique dédiée à St. Patrice. Il est mort le 8 janvier 1802. Outre les ouvrages que nous avons indiqués, il a publié : I. une *Défense de sa conduite et de ses écrits*, en réponse au docteur Woodward, évêque protestant de Cloyne, 1788; II. des *Remarques sur la défense des associations protestantes de Wesley*; III. un *Essai sur la tolérance*; IV. une *Revue de la controverse entre le docteur Carroll et MM. Hawkins et Warthon*; V. une *Adresse à la chambre des lords du parlement d'Angleterre sur un bill contre les religieuses*; c'est une excellente justification des catholiques anglois; VI. une *Oraison funèbre de Pie VI*, et autres *Sermons*. Plusieurs écrits d'Oleary ont été réunis en un vol.

OMMEGANCK (N.), l'un des premiers paysagistes de l'Europe, mort à Anvers sa patrie le 18 janvier 1826. Il étoit chevalier du Lion belgique et membre de l'institut des Pays-Bas. On trouve plusieurs de ses tableaux au musée de Paris; il excelloit à représenter les beautés simples et gracieuses de la nature et particulièrement les moutons, ce qui lui a fait donner le surnom *de racine des moutons*.

ORANGE. *Voyez* le Supplément à la fin du tome 10, page 620.

ORLÉANS (Louise-Marie-Adélaïde DE BOURBON-PENTHIÈVRE, duchesse D'), naquit le 13 mars 1753, du duc de Penthievre et de Marie-Thérèse-Félicité d'Est. Par la mort du prince de Lamballe, son frère unique, elle se trouva de bonne heure héritière de l'immense fortune de la maison de Penthièvre qu'elle a porté dans la maison d'Orléans. Cette princesse fut mariée avec Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, alors duc de Chartres, le 5 avril 1769. Ce dernier s'étant brouillé avec la cour, elle l'accompagna dans plusieurs voyages qu'il fit en Hollande, dans le midi de la France et en Italie; enfin abandonnée de son époux, quoiqu'elle fit tout pour lui plaire, elle se retira auprès de son vertueux père, d'abord à sa résidence d'Eu, puis au château de Bizy près Vernon, où elle eut le malheur de le perdre le 4 mars 1793. Dans les premiers jours de l'année suivante la proscription qui pesoit sur toute la famille des Bourbons, vint aussi atteindre la duchesse d'Orléans; des gendarmes, envoyés par le comité de sûreté générale, vinrent pour l'arrêter et la conduire dans les prisons de Paris; mais les habitans de Vernon, qui avoient été comblés de ses bienfaits et de ceux de son père, s'assemblèrent spontanément et déclarèrent que si la princesse étoit suspecte, ils sauroient bien la garder, et qu'ils ne souffriroient pas qu'on la retint ailleurs que chez elle. Les gendarmes furent forcés de se retirer; mais le comité qui ne souffroit pas de résistance à ses ordres, envoya des forces plus considérables. Mad. la duchesse d'Orléans ne voulut pas qu'on résistât, et cette princesse fut conduite dans la prison

Digitized by Google

du Luxembourg, où bientôt elle fut atteinte d'une maladie grave qui lui sauva la vie. Le concierge ému de compassion en sa faveur refusa de la remettre aux agens chargés par le comité de la conduire à la conciergerie, en disant qu'elle ne pouvoit pas supporter le transport, et ce refus la déroba à la hache révolutionnaire; peu après elle fut transférée dans une maison de santé, où elle jouissoit d'un peu plus de liberté. Le 18 fructidor elle sortit de prison après trois années de captivité, et fut exilée en Espagne avec une pension de 100,000 fr. qu'on lui accordoit en échange de ses immenses propriétés confisquées par un décret; mais cette ressource lui fut bientôt ravie. Obligée de quitter Barcelone, où elle résidoit à l'époque de l'invasion des François, elle se retira dans l'île de Minorque, puis à Palerme où elle eut la joie de marier son fils le duc d'Orléans avec la princesse Amélie de Sicile. Madame la duchesse d'Orléans rentra en France à la première restauration et recouvra ceux de ses biens qui n'avoient pas été vendus. Dans le mois de janvier 1815 elle se cassa la jambe, dans une chûte qu'elle fit sur un escalier, en sorte qu'elle étoit retenue sur son lit de douleur lorsque Buonaparte rentra dans Paris; il lui fit dire qu'elle pouvoit y rester si elle le vouloit: ainsi elle ne quitta point la France, et bientôt elle eut la consolation de revoir sa famille. La vénération des François ne l'a jamais abandonnée. Elle est morte à Ivry près de Paris le 23 juin 1821. E. Delille, son secrétaire, a publié, en 1822, *Journal de la vie de S. A. R. Mad. la duchesse d'Orléans*, in-8.

ORLOFF (Grégoire), favori de Catherine II, impératrice de Russie, naquit, s'il faut en croire la tradition vulgaire, d'un strelitz, à qui Pierre-le-Grand fit grace au moment où il alloit être décapité pour crime de rebellion. Grégoire Orloff entra comme simple soldat dans l'artillerie. Sa haute taille et sa physionomie martiale ayant plû au comte Schouvaloff, grand maître de l'artillerie, il le nomma son aide-de-camp; mais bientôt il eut à s'en repentir; son protégé avoit été remarqué par la princesse Kourakin qu'il affectionnoit, et celle-ci donna la préférence au jeune officier. Le comte, s'en étant apperçu, le destitua, et il étoit sur le point de le faire exiler en Sibérie, lorsque Catherine, informée de cette aventure, voulut voir l'aide-de-camp disgracié, et prit pour lui le plus vif intérêt. Celui-ci, peu scrupuleux sur les moyens de parvenir, entra dans la conjuration qui fit perdre à Pierre III la couronne et la vie. On sait que secondé par ses trois frères et surtout par Alexis, l'un d'eux, il prépara et exécuta le fameux coup d'état qui eut lieu à la cour de Russie en 1762. Alors il devint grand maître de l'artillerie et accumula sur sa tête tous les honneurs dont il fut en possession pendant plus de douze ans; cependant Catherine lasse de ses indiscrétions, de ses vues ambitieuses et piquée plus encore du refus qu'il lui avoit fait, dit-on, de l'épouser secrètement, le remplaça par un autre favori pendant qu'il étoit aller négocier la paix avec les Turcs. Orloff revint aussitôt dans l'espoir que sa présence feroit éloigner son rival; mais il fut arrêté aux portes de St.-Pétersbourg et conduit dans sa maison de cam-

pagne, d'où l'impératrice lui fit demander la démission de toutes ses places; il s'y refusa obstinément, et Catherine qui conservoit un reste d'attachement pour lui et qui peut-être craignoit les conspirations, entra en négociation et lui accorda 100,000 roubles, le brevet d'une pension de 150,000, un mobilier magnifique, une terre de 6,000 paysans et le titre de prince, à condition cependant qu'il quitteroit la Russie. Il entreprit alors plusieurs voyages en France, en Italie en Allemagne, étalant partout un faste et un luxe qu'un souverain seul auroit pu égaler; mais toujours ramené par l'ambition vers le trône sur lequel il s'étoit flatté de monter, il ne put supporter l'aspect de la puissance de Potemkin, son dernier successeur dans la puissance de Catherine, et il mourut en 1783, dans un horrible état de démence, à Moscou où il avoit reçu l'ordre de se rendre. On a prétendu que Potemkin l'avoit fait empoisonner avec une herbe dont la vertu est de rendre fou; mais ce meurtre n'étant point utile au nouveau favori paroît peu vraisemblable.

ORLOFF (Alexis), frère du précédent, commença par être simple soldat aux gardes russes, et contribua puissamment à la révolution de 1762 qui plaça Catherine II sur le trône. Doué d'une taille de géant, d'une force prodigieuse et d'une audace à toute épreuve, il fut choisi pour être un des assassins de Pierre III, et ce fut lui, dit-on, qui étrangla ce malheureux prince. Ce crime lui valut, ainsi qu'à ses frères, le grade de lieutenant-colonel et malgré son incapacité celui d'amiral dans la guerre de 1769 et 1770 contre les Turcs; mais guidé par un officier anglois, nommé Elphinston, il se dirigea avec son escadre et des brûlots vers la petite baie de Tschesmé, où se trouvoient 10 vaisseaux de ligne turcs, et il parvint à les brûler. Cette victoire lui fit donner le surnom de Tschesminski. Il revint en triomphe à St.-Pétersbourg où Catherine lui fit l'accueil le plus brillant, et le décora du grand cordon de St.-Michel. Fier de tant de distinctions, il demanda et obtint le commandement d'une nouvelle escadre en promettant d'achever la ruine de l'empire turc; mais avant de s'embarquer il fut chargé d'une autre mission digne de lui. Il restoit en Italie une jeune princesse, nommée Tarakanoff, fille de l'impératrice Elisabeth, qui donnoit de l'ombrage à la Sémiramis du nord; il se rendit, par terre, à Rome et parvint à la découvrir. Feignant de prendre part à ses malheurs, il gagna sa confiance, et abusant de l'état de détresse où elle se trouvoit, il la décida à l'épouser secrètement en lui faisant espérer qu'il la placeroit sur le trône; enfin, il la fit embarquer sur un vaisseau, sous prétexte de la faire reconnoître par l'équipage, et par la trahison la plus noire elle y fut retenue prisonnière, conduite en Russie et jetée dans une prison, où elle périt à la fleur de l'âge. Là se bornent les exploits d'Alexis Orloff qui continua à jouir de la plus grande faveur, même après la disgrace de son frère Grégoire. Catherine étant morte, Paul I[er] voulut que les restes de son père reçussent les honneurs funèbres dont ils avoient été privés, et il ordonna que ses meurtriers tinssent le drap funéraire. Ainsi Orloff pendant 3

heures que dura la cérémonie se trouva exposé aux regards des spectateurs qui sembloient lui reprocher le crime qu'il avoit commis 35 ans auparavant. Paul exigea ensuite qu'il sortit de ses états, mais il y rentra après sa mort et mourut paisiblement à Moscou en janvier 1808.

ORLOFF (Grégoire Wladimir comte), né à St.-Pétersbourg en 1777, remplit dans sa jeunesse plusieurs fonctions importantes, et fut élevé en 1812 au rang de sénateur. Des raisons de santé l'obligeant de quitter la Russie, il se rendit en Italie, puis à Paris où il se lia avec les hommes les plus marquans du parti libéral. De retour en Russie, il fut mal accueilli de l'empereur qui lui interdit quelque temps le droit de siéger au sénat. Il mourut d'un coup d'apoplexie, au milieu même de cette assemblée, le 4 juillet 1826. Il cultiva les lettres avec succès, et il écrivoit en françois avec autant de facilité que de pureté. Il a publié en cette langue : I. *Mémoires historiques, politiques et militaires du royaume de Naples, avec des notes et additions* de M. Amaury-Duval, Paris 1819-1821, 5 vol. in-8, 2e édition 1825, traduits en anglois; II. *Essai sur l'histoire de la musique en Italie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Paris 1822, 2 vol. in-8; III. *Essai sur l'histoire de la peinture en Italie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Paris 1823, 2 vol. in-8; IV. *Voyage dans une partie de la France* ou *Lettres descriptives et historiques adressées à Mad. la comtesse Sophie de Strogonoff*, Paris 1824, 3 vol. in-8; V. *Fables russes, tirées du recueil de M. Kriloff et imitées en vers françois par divers auteurs, précédées d'une introduction françoise de M. Lemontey*, et d'une préface italienne de M. Salfi, publiées par le comte Orloff, Paris 1825, in-8. Il s'occupoit au moment de sa mort d'un *Abrégé de l'histoire de Russie*, en françois.

OPSONVILLE. *Voyez* FOUCHER.

OSSUNA. *Voy.* le Supplément, à la fin du tome 10, page 620.

OUTREMONT (Anselme D'), fils du célèbre avocat de ce nom, naquit à Paris en 1746, et entra au parlement en 1766, où il se fit remarquer par la facilité de son travail et la clarté de son élocution. Pendant l'exil de ce corps il s'appliqua avec ardeur à l'étude des lois et surtout aux matières criminelles. Le parlement ayant été rétabli, en 1774, il fut chargé quoique très-jeune des remontrances les plus importantes; et lorsque des plaintes s'élevèrent sur les abus qui s'étoient introduits dans l'administration de la justice, ce fut lui qui proposa l'abolition des épices et d'autres réformes sur cette matière. Parvenu à la grande chambre en 1785, il s'opposa à la convocation des états-généraux qui ont été si funestes à la France et il termina sa laborieuse carrière parlementaire par cette célèbre chambre des vacations, qui supporta elle seule le poids du ressort immense du parlement de Paris, depuis le mois de septembre 1789 jusqu'en octobre 1790, époque de sa suppression définitive. L'année suivante il émigra; en 1793 il fut appelé à Hamm, où se trouvoit alors Monsieur qui prenoit le titre de régent, et qui le nomma conseiller de régence. Les

Digitized by Google

événemens de la fin de cette année ayant détruit les espérances des royalistes, il passa en Angleterre, et il y fut le conseiller et l'arbitre de ses compatriotes jusqu'à son retour en 1814. Le roi pour le récompenser de ses services le nomma conseiller d'état. Au retour de Buonaparte il passa de nouveau en Angleterre et revint en France en avril 1816. Il est mort à Paris dans le mois de septembre 1822. On a de lui : I. le *Nouveau siècle* ou *la France encore monarchie*, Londres 1796, 2 vol.; II. *Examen critique de la révolution françoise considérée comme système politique*, Londres 1805, in-8. Il avoit composé des pièces de théâtre, entre autres, *Marguerite d'Anjou* et *la Mort de Charles I*, mais elles n'ont été ni jouées, ni imprimées.

OWEN (Henri), savant docteur anglican, né dans le pays de Galles en 1716. Il occupa divers bénéfices, et mourut le 15 octobre 1795. Il a publié : des *Observations sur les miracles de l'Ecriture*; des *Observations sur les quatre Evangiles*; un *Avis aux étudians en théologie*; des *Recherches sur l'état de la version des septante*; une *Critique sacrée*, en latin; des *Sermons* prêchés pour la fondation de Boyle, imprimés en 1773, sous ce titre : *But et avantage des miracles de l'Ecriture*, et quelques autres ouvrages d'érudition et de critique. Il a été éditeur, en 1778, de la *Collation du manuscrit cotonien de la Genèse avec la copie du Vatican*, collection qui avoit été faite par Grabe, mais qui étoit restée inédite. — Il ne faut pas le confondre avec John Owen, l'un des principaux fondateurs et secrétaire de la société biblique, né à Londres en 1765, et qui mourut le 26 septembre 1822. On a de ce dernier : I. *Réflexions sur l'état de la religion et des affaires politiques en France et dans la Grande-Bretagne*, 1794, in 8; II. *Voyage dans les différentes parties de l'Europe en 1791 et 1792 avec des remarques familières sur les hommes et les mœurs*, 1796, 2 vol. in-8; III. le *Moniteur chrétien pour les derniers jours*, 1799, in-8, 2.^e^ édit. 1808; IV. le *Monde élégant dévoilé*, 1804, in-12; V. *Justification de la société de la Bible en réponse à un ecclésiastique de la campagne*, 1809, in-8; VI. *Histoire de l'origine et des dix premières années de la société biblique britannique et étrangère*, 1816-1819, 3 vol. in-4, trad. en françois par des pasteurs de Genève, Paris 1819, 2 vol. in-8; VII. plusieurs *Sermons* et *Discours*.

OZERETSKOWSKI, l'un des premiers membres dont fut formé l'académie des Russes, en 1783. On a de lui : I. un *Recueil d'extraits* en 10 vol., des calendriers russes de 1775 à 1793; II. des *Mémoires périodiques sur les progrès des sciences en Russie* de 1803 à 1810; III. des *Elémens d'histoire naturelle* en 7 vol., St.-Pétersbourg 1792; IV. une *Description de Koly et d'Astracan*, 1804; V. une *Description des lieux compris entre St.-Pétersbourg et Staroï-Rouss*, 1808; VI. un *Voyage au lac Sevguer*, 1817, et des traductions de l'*Avis au peuple*, de Tissot, de l'*Histoire des guerres de Catilina et de Jugurtha* par Salluste, et de l'*Histoire universelle de la chasse et de la pêche* par Noel. Il a aussi coopéré à la traduction de l'*Histoire naturelle*

Digitized by Google

de Buffon, et il a fourni au *Dictionnaire de l'académie russe* toute la partie relative à la médecine. Il est mort le 28 février 1827 dans sa 77.e année.

P

PACARAU (Pierre), évêque constitutionnel de la Gironde, né à Bordeaux en 1716, embrassa l'état ecclésiastique et se distingua par son talent pour la chaire, ce qui lui valut un canonicat dans l'église métropolitaine. Il prêta le serment exigé par la constitution civile du clergé, et fut nommé évêque constitutionnel de Bordeaux en 1791. Il mourut le 5 septembre 1797. On a de lui divers *Mémoires* en faveur de son chapitre; des *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, et des *Considérations sur l'usure*. Il a aussi composé des *noels* que l'on chantoit tous les ans à Bordeaux à la messe de minuit.

PACHE (Jean-Nicolas), ministre de la guerre et maire de Paris, étoit fils d'un Suisse, portier du maréchal de Castries, et reçut une éducation assez soignée; il fut d'abord précepteur des enfans du duc de Castries qui lui fit donner plus tard un emploi dans les bureaux de la marine; mais il se retira bientôt dans sa patrie, pour habiter, disoit-il, un pays libre; cependant la révolution le ramena à Paris, et il se fit remarquer par l'exagération de ses principes démocratiques et par une espèce d'abnégation de lui-même qui sembloit exclure l'idée de toute ambition, ce qui lui donna un grand crédit dans le parti républicain. Il se lia avec Brissot, puis avec Roland, alors ministre de l'intérieur et qui étoit écrasé sous le poids et la multiplicité des affaires. Ce dernier l'employa dans ses bureaux, mais Pache pour conserver toute son indépendance ne voulut recevoir aucun titre ni appointemens. Il passa ensuite dans les bureaux de Servan, ministre de la guerre. Celui-ci s'étant retiré pour cause de santé, en 1792, Pache fut appelé à lui succéder, d'après la réputation que lui avoit faite Roland qui croyoit avoir un appui dans son protégé; mais il avoit oublié son premier désintéressement et prévoyant sans doute que les plus ardens révolutionnaires finiroient par s'emparer de toute l'autorité, il abandonna ses premiers protecteurs et s'environna des jacobins et des cordeliers les plus déterminés, qui donnèrent à son ministère une activité aussi violente que désordonnée. Cependant les girondins qui pouvoient encore se faire entendre et qui se regardoient comme les auteurs de l'élévation de Pache, piqués de son abandon, passèrent tout-à-coup de l'estime à la haine, et dévoilèrent les vexations et le gaspillage qu'il avoit au moins toléré. Mercier a prétendu que son ministère avoit été plus fatal à la France qu'une armée ennemie. Marat se montra son défenseur et prétendit que les attaques dirigées contre le ministre faisoient partie des manœuvres employées pour sauver le roi; néanmoins une commission fut nommée, le 3 janvier 1793, pour examiner les dénonciations, et Barrere fit decréter que Pache seroit remplacé; toutefois il rendit justice à ses intentions et dit « qu'il ne manquoit que du nerf » principal de l'autorité publi- » que, *la confiance*. » Les déma-

Digitized by Google

gogues parisiens, pour venger le ministre, envoyèrent des députés à la barre de la convention pour faire déclarer qu'il conservoit l'estime publique; mais malgré l'appui de la montagne ils virent écarter leur demande par l'ordre du jour. Le 15 février suivant Pache fut nommé maire de Paris, et le 28 mars il vint appeler l'attention de l'assemblée sur l'ambition et l'incivisme de quelques généraux. Le 15 avril il vint encore à la tête d'une députation demander que Brissot, son premier protecteur, et les autres chefs de son parti, fussent expulsés de l'assemblée; enfin il est regardé comme un des principaux moteurs de la révolution du 31 mai, quoiqu'il n'ait cessé dans tous ses rapports de protester à l'assemblée qu'elle n'avoit aucune insurrection à redouter; ce qu'il y a de certain c'est qu'il ne prit aucune mesure pour la protéger, et lors de la traduction, devant le tribunal révolutionnaire, des députés proscrits, il vint déposer contr'eux et les accusa d'avoir voulu fédéraliser la république. Au commencement de juin, il fut chargé, par le comité de salut public, de séparer le jeune Louis XVII de la reine sa mère, et de faire arrêter Arthur Dillon et autres conspirateurs. A cette époque les jacobins, vainqueurs au 31 mai, s'étoient divisés en de nouvelles factions; Pache appartenoit à celle des cordeliers; cependant lors de la conjuration d'Hebert qui amena la chûte de cette faction, il ne fut point compris dans le coup d'état qui atteignit la commune; mais Robespierre qui ne pouvoit compter sur lui le fit remplacer et ensuite le fit arrêter. Ces premières poursuites demeurèrent sans effet et il recouvra sa liberté après le 9 thermidor. Il fut aussi accusé d'avoir pris part aux mouvemens qui eurent lieu en avril et en mai 1795, mais il fut acquitté par le tribunal du département de l'Eure, devant lequel il avoit été traduit. Sous le directoire, le *Journal officiel* l'accusa encore à l'occasion de la conspiration Babeuf d'exciter secrètement l'insurrection; il se justifia par trois *Mémoires* apologétiques, et depuis il se retira dans un domaine qu'il avoit à Thym-le-Moutiers, département des Ardennes, où il vécut ignoré, et où il termina son orageuse carrière sur la fin de 1823. Madame Roland qui l'a bien connu et qui avoit puissamment contribué à son élévation, le dépeint dans ses *Mémoires* comme un hypocrite, et cite de lui des traits de la plus noire ingratitude. Elle ajoute qu'il n'avoit point de style et qu'il ne falloit pas lui donner une lettre à faire, sous peine de l'avoir sèche et platte.

PAGANEL (Pierre), député aux assemblées législatives et conventionnelles, né à Villeneuve-d'Agen le 31 juillet 1745, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit pendant plusieurs années la carrière de l'enseignement; ensuite il accepta la cure de Noaillac près d'Agen. Dès le commencement de la révolution il renonça à son caractère sacré, et se rangea du parti des novateurs qu'il seconda de tout son pouvoir, par ses discours et par ses écrits. Ayant prêté le serment civique, il fut élu en 1790 procureur-syndic du district de Villeneuve, et l'année suivante député à l'assemblée législative. Il dénonça, le 5 février 1792, les

manœuvres des prêtres réfractaires et demanda des mesures vigoureuses pour empêcher la guerre civile prête à éclater. Le 13 juin suivant il repoussa vivement les plaintes de Dumouriez, sur le mauvais état de l'armée et des places fortes, et il rappela à cette occasion que c'étoit Dumouriez lui-même, qui avoit provoqué la guerre, sachant bien en quel état se trouvoient les choses, et il conclut par dire qu'il étoit un traître ou un calomniateur. Réélu à la convention, il publia un écrit pour demander que le jugement du roi fut laissé aux tribunaux. Sa demande n'ayant pas été accueillie, et ayant même indisposé contre lui ses amis, il vota la mort, mais il se déclara pour le sursis. Après le 3 mai il eut différentes missions dans lesquelles il se conduisit avec assez d'humanité; cependant il dénonça l'évêque de Condom, comme provoquant la guerre civile par ses prédications fanatiques, et il fit décréter son arrestation. Il fit aussi appeler à la barre de la convention le procureur-général-syndic de son département, qu'il accusa d'hypocrisie, pour rendre compte de sa conduite. Il fut encore un des commissaires chargés d'organiser la levée en masse. Après la session il devint secrétaire des relations extérieures, et en 1803 il entra comme chef de division à la chancellerie de la légion-d'honneur, place qu'il occupa jusqu'à la restauration. Obligé de sortir de France, en 1816, comme régicide, il se retira d'abord à Liége, puis à Bruxelles, où il mourut le 20 novembre 1826. Il étoit membre de plusieurs sociétés savantes et étrangères. Il a publié : I. *Essai historique et critique sur la révolution françoise, ses causes, ses résultats*, 1810, 3 vol. in-8, que le gouvernement impérial fit mettre au pilon, et dont il y a eu depuis 3 éditions ; II. *les Animaux parlans*, poème épique en 24 chants, trad. de l'italien de Casti ; III. *Mémoire sur l'ancienneté du globe* ; IV. *Mémoire sur les causes de la durée de l'empire des Chinois.*

PAGANO (Francesco-Mario), jurisconsulte napolitain, né à Brienza, dans la province de Salerne, en 1748, se fit recevoir avocat à Naples et se fit bientôt remarquer par son éloquence. Lorsque les François entrèrent dans cette ville en 1799, il se prononça en faveur de la révolution et devint l'un des législateurs de la nouvelle république. Il voulut aussi la défendre les armes à la main; quand le cardinal de Ruffo se présenta devant Naples, il s'offrit de porter aux patriotes réfugiés au château de l'Œuf des signaux d'attaque, et il remplit sa mission au milieu des plus grands dangers. Il fut compris dans la capitulation générale ; néanmoins il fut arrêté, renfermé dans les cachots de la junte de l'état, condamné à mort et exécuté le 6 octobre 1800, avec plusieurs de ses collègues. Il a publié : I. *Esame politico della legislazione romana*, Naples 1768, in-8 ; II. *Considerazioni sul processo criminale*, réimprimées plusieurs fois, en Italie et traduites en plusieurs langues ; III. *Saggi politici de' principi, progressi e decadenza delle societa*, Naples 1783-1792, 3 vol. in-8 ; IV. *Saggio del gusto et delle arti belle, discorso sulla natura e l'origine della poesia*, et quelques autres ouvrages.

Digitized by Google

PAIGE (Louis-Adrien le), avocat, né à Paris, vers 1712, mort en 1802, a publié I. *Lettres pacifiques*, Paris 1752, in-12 et 1753, in-4; II. *Lettres historiques sur les fonctions du parlement*, Amsterdam, 1753, 2 vol. in-12; III. *Histoire de la détention du cardinal de Retz à Vincennes*, 1755, in-12; IV. *Mémoire* au sujet de l'écrit de l'abbé de Chaupy, intitulé : *Observations sur le refus que fait le Châtelet de reconnoître la chambre royale*. La *France littéraire* lui attribue : *la légitimité et la nécessité de la loi du silence*, 1758, in-12, et un *Mémoire sur la nécessité d'une exposition de doctrine*, 1758, in-12. Le Paige dans ces productions prend la défense des appelans et se déclare vivement pour les prétentions de la magistrature. — Il y a plusieurs autres personnages du même nom. *Thomas le Paige*, religieux dominicain et célèbre prédicateur, mort en 1658, qui a publié plusieurs oraisons funèbres, et l'*Homme content*, *œuvre pleine de graves sentences*, *d'heureuses reparties et de bonnes pensées*, Paris 1629-1633, 2 vol. in 8, dont le 1er volume avoit obtenu, dès 1634, cinq éditions. — *Jean le Paige*, procureur-général des Premontrés, ensuite curé de Nantouillet, mort vers 1650, auteur de la *Bibliotheca præmonstratensis*, *ordinis*, Paris 1633, in-fol. — *André René le Paige*, né au Mans, vers 1699, mort dans la même ville en 1781. On lui doit : un *Dictionnaire topographique*, *historique*, *généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine*, le Mans 1777, 2 vol. in-8.

PANIERI (Ferdinand), théologien italien, né à Pistoie le 24 novembre 1759, fut ordonné prêtre par Ricci évêque de cette ville et nommé par lui professeur de dogme dans son séminaire. Il fit partie du synode tenu par cet évêque en 1786, et contribua à répandre les innovations dangereuses qu'il vouloit introduire, ainsi que les livres pernicieux qu'il publia à cet effet. Ricci ayant été obligé de quitter son siége, par suite de plusieurs révoltes de ses diocésains, Panieri écouta les conseils salutaires de ses amis et examina avec plus de soin les matières qui avoient été contestées. Cet examen lui ayant laissé des doutes, il se hasarda à envoyer à Rome un Mémoire en forme d'objections, auquel Pie VI répondit par un bref qui fut dressé, dit-on, par le cardinal Gerdil, et qui produisit les plus heureux effets sur l'esprit de Panieri. Une maladie qui lui survint acheva de changer ses opinions; il fit vœu de se rétracter s'il relevoit, et fidèle à sa promesse, aussitôt qu'il fut guéri, il fit sa rétractation entre les mains de M. Falchi, successeur de Ricci, sur le siége de Pistoie. Non content de cette démarche, il adressa au Saint-Siége l'aveu de ses torts, auquel il ajouta une dissertation pour réfuter les opinions qu'il avoit professées, et il sollicita de Rome une formule de soumission au bas de laquelle il apposa sa signature. Enfin dans les conférences ecclésiastiques du clergé de Pistoie, dont il étoit le directeur, il signala et réfuta, en 1817, à l'occasion d'une leçon de morale qu'il donnoit sur le mariage les erreurs enseignées autrefois dans le diocèse sur le pouvoir de l'église relativement aux empêchemens *dirimans*. Il déclara

Digitized by Google

en même temps son adhésion à la bulle *auctorem fidei* de Pie VI, promulguée à l'occasion des discussions que nous venons de citer. Cette partie de la leçon a été insérée, à sa demande, dans le *Giornale arcadico* de Rome et signée de lui, sous la date du 17 mars 1820. Elle a été aussi imprimée séparément avec deux extraits de lettres de Panieri : dans la première il rend compte de sa conduite passée ; la seconde, en date du 11 juin 1820, renferme sa profession de foi sur l'autorité du Saint-Siége et sur différentes questions y relatives. L'abbé Panieri est mort le 22 janvier 1822. L'évêque Falchi l'avoit nommé chanoine de la cathédrale et lui témoignoit beaucoup de confiance. On a de lui : I. *Examen pratique et instructif sur les péchés qui se commettent dans les fêtes et les plaisirs du siècle*, Pistoie 1808-1813, 4 vol.; II. *Exposition des lois de Dieu et de l'Eglise sur l'usure*, 1813, 1 vol.; III. *Catalogue des Saints de Pistoie*, 1818. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits sur des matières ecclésiastiques.

PAPIN (Elie), maréchal-de-camp, né à Bordeaux d'un père commerçant, avoit lui-même embrassé la même carrière, lorsque la réquisition de 1793 l'obligea d'aller servir à l'armée des Pyrénées-Orientales. Il parvint en peu de temps, par des actions d'éclat, au grade de général de brigade ; cependant un secret éloignement pour la cause qu'il servoit le porta à abandonner la carrière qui lui offroit un si brillant avenir, et il reprit les occupations commerciales. Un des agens de Louis XVIII, informé de sa démission inopinée, vint lui offrir, au nom du prince, le brevet confirmatif de son grade avec des pouvoirs militaires de commandant en chef de la Guienne. Ce général, trompant la surveillance des autorités locales, concourut à organiser sur le territoire de Bordeaux, au milieu d'obstacles de toute nature, un armement secret de 6,000 hommes ; mais la police impériale, plus active, en fut informée, et donna l'ordre d'arrêter le général Papin, qui n'échappa à une condamnation à mort qui fut prononcée à Nantes en 1806, par une commission militaire, qu'en se sauvant en Amérique, où il fut transporté secrètement à fond de cale d'un navire. Pendant huit ans qu'il resta dans cette région, il s'y occupa de spéculations commerciales et il avoit amassé une certaine fortune, lorsqu'il apprit la chûte de l'usurpateur. Alors il s'empressa de revenir en France ; mais la traversée fut des plus périlleuses ; le vaisseau sur lequel il se trouvoit, périt avec tout son avoir qu'il y avoit placé, et lui-même fut grièvement blessé en se sauvant du naufrage. Son premier soin, en revoyant sa patrie, fut de demander l'annulation du jugement qui l'avoit condamné et privé de ses droits ; il fut cassé à l'unanimité le 30 avril 1817, et peu après il fut replacé dans son grade. Il est mort en 1825 à Agen, où il avoit le commandement d'une subdivision militaire.

PARIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier, né dans le Dauphiné, d'une famille qui a fourni plusieurs autres personnages qui se sont fait un nom par leur habileté dans les finances. Il fit adopter, en 1751 le projet de l'école royale militaire et fut nommé le premier

Digitized by Google

premier intendant des finances, avec le titre de conseiller-d'état. Doué d'une activité prodigieuse, il prit part à toutes les grandes entreprises commerciales et acquit une fortune considérable. Le gouvernement le consultoit dans toutes les grandes opérations de finances, et ses plans furent toujours reconnus justes et bien combinés. Il mourut en 1770. Il a publié : *Histoire du système et du visa*. On lui attribue l'*Examen du livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, Paris, 1740, 2 vol. Le général Grimoard a publié les *Correspondances de Richelieu, du comte de St.-Germain et du cardinal de Bernis avec Paris-Duverney*, Paris 1789, in-8. Luchet a publié l'*Histoire des frères Paris*.

PARKES (Samuel), manufacturier anglois pour les produits chimiques et membre de la société de géologie de Londres, naquit en 1760 à Stourbridge dans le comté d'Yorck, et mourut à Londres le 23 décembre 1825. Il a publié plusieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de succès et ont contribué aux progrès de l'industrie de la Grande Bretagne : I. *Catéchisme de chimie*, Londres 1806, in-8. II. *Essai sur l'utilité de la chimie dans les arts et les manufactures*, 1808, in-8; III. *Elémens de chimie rendus sensibles par des expériences*, 1809, in-18; IV. *Essais chimiques sur les arts manufacturiers de la Grande-Bretagne*, 1815, in-8. Ce dernier ouvrage a été traduit en françois par Delaunay, Paris 1820, 3 vol. in-8, fig.

PAROY (Jean-Philippe Guy Legentil, marquis de), issu d'une ancienne famille de Bretagne, naquit en 1750, et suivit la carrière militaire. Parvenu au grade de colonel il se retira avec la croix de St.-Louis. A l'époque de la révolution il consacra tous ses loisirs à la peinture, ce qui devint pour lui et sa famille non-seulement une ressource pour subsister, ayant perdu la plus grande partie de sa fortune qui étoit à St.-Domingue, mais un moyen de sauver son père emprisonné à Bordeaux, où la mort l'attendoit, et comme émigré, et comme député du côté droit de l'assemblée constituante. Avec son talent de dessinateur il parvint à intéresser des hommes alors puissans, et il sauva ainsi ses jours. Le marquis de Paroy avoit aussi l'esprit tourné vers les inventions de toutes sortes. On lui doit l'usage d'un procédé de stéréotypage, où les matrices de cuivre sont remplacées économiquement par une couche de plâtre appliquée sur des pages en caractères mobiles qui reçoivent sans altération la matière fondue. Il est aussi l'inventeur d'un vernis à faïence, entremêlé de poudre d'or, qui paroît susceptible d'un très bel effet. Il est mort le 22 décembre 1824. Il étoit de l'ancienne académie de peinture, mais il ne fut point compris dans la classe des beaux arts lors de la réorganisation de l'Institut. Il a publié : un *Précis historique de l'origine de l'académie royale de peinture, sculpture et gravure*, Paris 1816, brochure in-8, et un *Précis sur la stéréotypie*, autre brochure, 1822, in-8, de 32 pages et cinq tableaux. On a exécuté d'après ce procédé une collection économique de classiques latins.

PASSERONI (l'abbé Jean-Charles), poète italien, naquit en 1713

Digitized by Google

à Lantosca, village du comté de Nice, et fut d'abord aumônier du nonce Lucini, ce qui lui offroit la voie des hauts emplois; mais né sans ambition, la simplicité de ses mœurs ne pouvoit s'accorder avec l'étiquette de cour; il se retira à Milan où il habitoit une petite chambre au dernier étage et vivoit d'une manière très-frugale, n'ayant pour subsister que le produit de ses messes; cependant il conserva toujours une humeur très-gaie, comme on le voit par ses écrits; mais en même temps il sut garder une décence exempte de tout reproche: en châtiant le vice par le ridicule il fit toujours chérir la vertu. Il avoit l'ame si timorée que jamais il ne se permit de lire l'Arioste à cause des tableaux un peu libres qu'on y rencontre; par la même raison il arracha de l'exemplaire de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, qu'il possédoit, le 16[e] chant où il est question des amours de Renaud et d'Armide. L'abbé Passeroni resta étranger à toutes les affaires politiques, et il se crut heureux parce qu'on ne l'empêcha pas d'exercer les fonctions de son ministère. Lorsqu'on créa l'institut des sciences et belles-lettres à Milan, on vint, pour ainsi dire, l'arracher de son humble réduit pour l'en nommer membre avec une pension; les pauvres seuls y gagnèrent, il vécut toujours avec la même frugalité. Il est mort en 1803. On a de lui: I. *Capitoli*, satire pleine de sel et de verve, où il combat les vices et les travers des grandes villes; II. *il Cicerone*, poème en 34 chants et en octaves, Venise 1750, 2 vol. in-8, 2.[e] édition, Milan, 1768, 6 vol. in-8; Turin 1774, 6 vol. in-8. Passeroni sous prétexte de vouloir chanter la vie et les actions du vainqueur de Catilina entreprit dans cet ouvrage de démasquer les vices et les ridicules de la société à cette époque, et sous le voile léger du badinage et de la moquerie, il se plût à dire de grandes vérités; III. *Favole esopiane*, 1779, 7 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés; IV. *Traduzioni di alcuni epigrammati græci*, 1786, 6 vol. in-12, et plusieurs volumes de *poësies fugitives* et d'*apologues*, tirés le plus souvent d'auteurs anciens, mais auxquels il a su donner le cachet de l'originalité et de cette naïveté débonnaire qu'il avoit en commun avec La Fontaine.

PASTEUR (Jean-David), savant distingué, né à Leyde en 1763, fut membre des diverses assemblées nationales qui eurent lieu en Hollande depuis 1795 jusqu'en 1798, et mourut en 1804. Il a publié: I. une *Histoire des mammifères*, 3 vol. in-8; II. *les Russes en nord-Hollande*, drame en 3 actes; III. une traduction du *Voyage de Cook autour du monde*, 13 vol. in-8, et plusieurs autres traductions.

PASUMOT (François), ingénieur-géographe, né à Beaune en 1733, reçut le brevet d'ingénieur-géographe en 1756, et fut envoyé en Auvergne pour étudier les volcans éteints de cette province, mesurer les hauteurs et les distances et en dresser les cartes. Après trois ans de séjour dans ce pays, il fut appelé à professer la physique et les mathématiques au collége d'Auxerre, devint membre de l'académie des sciences de cette ville, et écrivit pour cette compagnie des *Mémoires géographiques sur quelques antiquités*

Digitized by Google

des Gaules, publiés en 1765, avec de fort bonnes cartes. Des contrariétés imprévues l'ayant privé de sa chaire, il se rendit à Paris, où il donna des leçons particulières. Partisan de la révolution, il écrivit en faveur de l'église constitutionnelle dans les *Annales de la religion* de Desbois, et il y attaqua avec fureur le souverain-pontife dans le temps même où il gémissoit en captivité. C'est aussi dans sa maison que se tinrent pendant long-temps les assemblées hebdomadaires de la société de la philosophie chrétienne. Dans les dernières années de sa vie, il fut attaché, en qualité de sous-chef, au bureau des plans et cartes de la marine, et mourut à Beaune en 1804. Il a travaillé au *Journal de physique* de l'abbé Rozier, et publié *Voyage physique dans les Pyrénées en* 1788 et 1789, Paris 1797, in-8, et plusieurs *Dissertations et mémoires sur différens sujets d'antiquités et d'histoire*, recueillis par M. Grivaud de la Vincelle, Paris 1810 à 1813, in-8, précédés d'une notice sur ce savant avec une liste complète de ses écrits.

PAULET (Jean-Jacques), docteur-médecin, né à Anduze dans les Cévennes, d'une famille noble et distinguée, étudia la médecine à Montpellier, où il prit ses degrés en 1764. Il vint ensuite à Paris, où il obtint le grade de docteur-régent de la faculté. Il se fit connoître principalement par des écrits en faveur de l'inoculation à l'origine de cette découverte, et il mourut au commencement d'octobre 1826 à Fontainebleau, où il remplissoit les fonctions de médecin des hospices, des établissemens de charité et du château royal de cette résidence. On a de lui : I. *Histoire de la petite vérole, avec les moyens d'en préserver les enfans et d'en arrêter la contagion en France, suivie d'une traduction françoise du Traité de la petite vérole de Rhasès*, Paris 1765, 2 vol. in-12, ouvrage où il attaquoit un préjugé fort enraciné, en soutenant que la petite vérole pouvoit devenir épidémique, et qui lui attira une critique fort acerbe de la part de ses confrères et une menace de la bastille de la part de l'autorité. Néanmoins, il continua d'écrire sur le même sujet; II. *Mémoire pour servir de suite à l'histoire de la petite vérole*, 1768, in-12; III. *Avis au peuple sur son grand intérêt*, ou *l'Art de se préserver de la petite vérole*, 1769, in-12; IV. *Recherches historiques et physiques sur les maladies épizootiques, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas*, Paris 1775, 2 vol. in-8; V. *le seul Préservatif contre la petite vérole*, ou 3.e *Mémoire pour servir de suite à l'histoire de la petite vérole*, 1776, in-12; VI. *Anti-magnétisme*, ou *Origine, progrès, décadence, renouvellement et réfutation du magnétisme*, Paris 1784, in-8; VII. *Histoire des champignons*, 1790-93, 2 vol. in-4, avec 31 livraisons de figures coloriées, contenant plus de 600 espèces de champignons, décrits et éprouvés par l'auteur et de grandeur naturelle; VIII. *Tabula plantarum fungosarum*, Paris 1791, in-4. C'est l'exposé de la méthode qu'il a suivie dans l'ouvrage ci-dessus, et il y donne également les caractères de tous les genres; IX. *Examen d'un ouvrage qui a pour titre* : Illustrationes Theophrasti in usum botanicorum perc-

Digitized by Google

grinantium, auctore, J. Stackouse, Melun 1810, in-8; X. *Flore et Faune de Virgile*, ou *Histoire naturelle des plantes et des animaux, dont ce poète a fait mention*, Paris 1824, in-8. Il a aussi travaillé pendant plusieurs années à la *Gazette de santé*.

PEARCE (Zacharie), évêque anglican de Rochester, né à Londres en 1690, mort doyen de Westminster en 1774, a publié: *Essai sur l'origine et les progrès des temples; Défense des miracles de Jésus-Christ*, contre Woolston qui les avoit attaqués; des *Commentaires sur les quatre évangélistes et les Actes des apôtres*; des *Sermons* sur divers sujets en 4 vol. in-8, et plusieurs *Lettres* contre Midleton.

PEIGNÉ (Etienne), né à Paris le 30 décembre 1748, se consacra à l'enseignement; et, après avoir professé dans les colléges de Reims, Amiens, Liége et Moulins, devint professeur émérite et pensionnaire de l'université. Il est mort à Paris en 1822. Il a publié: *Précis de la vie de Jésus-Christ, extrait de l'Evangile et des meilleurs auteurs qui ont écrit sur cette matière, avec des notes historiques, géographiques et chronologiques, à l'usage de la jeunesse, et particulièrement destiné aux établissemens d'instruction publique*, ouvrage autorisé par Monseigneur l'archevêque de Paris, Paris 1821, in-12 et in-18; 2.ᵉ *édition revue, corrigée et augmentée de la citation, en marge, des textes de l'évangile et des saintes écritures, et d'un abrégé de la doctrine chrétienne*, 1822. Les journaux ont fait l'éloge de cet ouvrage. Après sa mort, on a fait imprimer un *Traité de mythologie* qu'il avoit composé pour ses élèves. Il avoit entrepris les *Vies particulières des apôtres*, pour faire suite à la Vie de Jésus-Christ, mais la mort le surprit lorsque ce travail étoit à peine commencé.

PELLEGRINI (Joseph-Louis), jésuite, né à Vérone en 1718, mort dans la même ville en 1799. On lui doit: I. des *Poésies latines et italiennes*, Bassano 1791, in-8; II. *Débora, Jephté, Jonas, leçons sacrées*, Venise 1804, 2 vol. in-8; III. *Tobie, raisonnemens*, 1818, 2 vol. in-8; IV. des *Sermons*, 5 vol. in-8; V. des *Panégyriques*, 1820, in 8. Son style est pur, concis et plein de chaleur.

PELLICER (don Juan-Antonio), savant bibliographe espagnol, né à Valence en 1738, fut appelé à Madrid par Charles III, qui le nomma son bibliothécaire et lui donna des marques continuelles de bienveillance. Il étoit membre de l'académie royale des sciences, et il mourut en 1806. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. *Essai d'une bibliothèque de traducteurs espagnols*, Madrid 1778, in-4, où l'on trouve les notices de 37 traducteurs, faites avec soin, et les titres des ouvrages exacts, ayant été pris sur les livres mêmes. Cet Essai est précédé de notices littéraires sur la vie de trois auteurs espagnols, de *Lupercio Leonardo y Argensola*; de *Bartholomeo*, son frère, et de *Miguel Cervantes*; II. des *Dissertations sur des sujets d'histoire d'antiquité et de littérature*, Madrid 1806, in-4; III. une excellente édition avec des *notes* du *don Quichotte* de Cervantes, 1797, 5 vol. petit in-8; réimprimé avec des corrections, 1798-1800, neuf parties, petit in-8. Les notes

Digitized by Google

de Pellicer ont été insérées dans l'édition du don Quichotte, imprimée à Paris en espagnol en 1814, 7 vol. in-18. Il avoit achevé une *Histoire de la bibliothèque royale de Madrid*, qui étoit sous presse en 1808 au moment de l'invasion des François en Espagne.

PELTIER (Jean), littérateur, né à Nantes, d'un riche négociant de cette ville, se destinoit à suivre la même carrière; mais il en fut détourné par la révolution. Il étoit à Paris en 1789 pour perfectionner son instruction, et il ne se montra point opposé, comme on l'a prétendu, à toute réforme politique; il a même avoué, dans ses écrits publiés à Londres, que plusieurs réformes lui avoient paru nécessaires; mais quand il vit des assassinats, des violences de toute espèce devenus les moyens des réformateurs, il s'en sépara pour toujours, et les combattit de toutes ses forces par ses écrits. Obligé de quitter la France après le 10 août, il se réfugia à Londres, où il continua ses attaques contre la révolution françoise, et particulièrement contre Buonaparte, lorsqu'il se fut emparé du pouvoir suprême. Celui-ci, profondément blessé, adressa de vives et pressantes réclamations auprès du gouvernement anglois, qui répondit que personne en Angleterre n'avoit le droit de s'opposer à la liberté de la presse; mais qu'il pouvoit l'attaquer devant les tribunaux. Buonaparte prit ce parti, et le fit poursuivre comme calomniateur: il parvint à le faire condamner à un dédommagement pécuniaire et aux frais de la procédure; mais une souscription fut publiquement ouverte, et presque aussitôt remplie, pour aider le journaliste à payer le montant de sa condamnation. Toutefois, comme le jugement fut rendu le jour même où la guerre éclata de nouveau entre la France et l'Angleterre, il n'a jamais été exécuté, et les écrits de Peltier furent répandus avec plus de profusion que jamais. Il publia lui-même la procédure dont il débita un très-grand nombre d'exemplaires. Il reparut à Paris à l'époque des deux restaurations de 1814 et de 1815; mais n'ayant pas obtenu les avantages qu'il espéroit, il retourna en Angleterre où il s'étoit marié, et où il recevoit une pension du gouvernement britannique. En 1817, il attaqua avec beaucoup de véhémence le ministère de M. Decazes, et quelques années après il revint à Paris, où il mourut en mars 1825. On lui a reproché son peu d'ordre et d'économie, qui le réduisit plusieurs fois aux expédiens, et lui fit accepter l'emploi de chargé d'affaires du roi noir Christophe, de Saint-Domingue, qui, pour honoraire de ses bons offices, lui envoyoit de fortes cargaisons de café ou autres denrées coloniales. A cette occasion, ses ennemis disoient qu'il avoit changé du *blanc au noir*. Peltier a publié : I. *Sauvez-nous* ou *sauvez-vous*, août 1789, brochu e anonyme contre l'assemblée constituante ; II. *Domine salvum fac regem* et *Pange lingua*, deux autres brochures, 1789, in-8 ; III. *les Actes des apôtres*, journal très-ingénieux et plein de saillies piquantes contre les principaux personnages de la révolution. Ce journal contient 311 numéros, qui forment 10 vol. in-8, plus 11 numéros. Il eut beaucoup de succès et a été contrefait à Paris en 20 v.

Digitized by Google

in-12. On en avoit commencé un abrégé dont il a paru 4 vol. in-12. Peltier eut pour collaborateur de cet ouvrage le général comte de Langeron, le comte de Lauraguais, Rivarol, le vicomte de Mirabeau et beaucoup d'autres écrivains aussi spirituels; IV. *Dernier tableau de Paris*, ou *Précis de la révolution du 10 août et du 2 septembre*, *des causes qui l'ont produite*, *des événemens qui l'ont précédée et des crimes qui l'ont suivie*, Londres 1792, 2 v. in-8, traduit en anglois la même année, et réimprimé à Paris après le 9 thermidor; V. *Histoire de la restauration de la monarchie françoise*, ou *la Campagne de* 1793, publiée en forme de correspondance, Londres 1793. C'est une espèce de prédiction qui a été long-temps à se réaliser; VI. *Courrier de l'Europe et Courrier de Londres*, qu'il donna ensuite sous le titre de *Tableau de l'Europe pendant* 1794, Londres 1794 et 1795, 2 vol. in-8; VII. *Paris pendant les années* 1795 *à* 1802, 250 numéros, formant 35 vol. in-8; VIII. *deux Lettres adressées à un membre du parlement actuel sur les propositions de paix avec le directoire de la république françoise, par Edme Burk*, traduit de l'anglois, Londres 1797, in-8; IX. *Tableau du massacre des ministres catholiques et des martyrs de l'honneur, exécuté dans le couvent des carmes et à l'abbaye de Saint-Germain, les* 2 *et* 4 *septembre* 1792, *suivi d'une histoire par ordre alphabétique des députés qui ont voté pour le jugement de Louis XVI*, Lyon 1797, in-8; X. l'*Ambigu*, *variétés atroces et amusantes*, journal commencé en 1803, qui se continuoit encore en 1819, et qui contenoit déjà plus de 80 volumes; XI. *Relation du voyage de S. A. R. Monseigneur le duc de Berri, depuis son débarquement à Cherbourg jusqu'à son entrée à Paris*, 1814, in-8; XII. *Naufrage du brigantin américain* le Commerce, *perdu sur la côte occidentale d'Afrique, au mois d'août* 1815, publié par James Riley, traduit de l'anglois, Paris, 2 vol. in-8. On a encore de lui une réimpression du *Voyage dans la haute et basse Egypte*, de M. Denon, Paris 1802, 2 vol. très-grand in-folio, avec des changemens assez nombreux dans le texte, qui est mis dans un nouvel ordre; le 2.^e volume est augmenté d'un appendice très-étendu, contenant des relations particulières, et des mémoires publiés par différens officiers ou savans qui ont fait partie de l'expédition.

PERCEVAL (Spencer), ministre anglais, né à Londres en 1762, étoit le deuxième fils de John Perceval, comte d'Egmont, premier lord de l'amirauté, sous le ministère de lord Bute. Privé de son père à l'âge de 8 ans, il fut envoyé à l'université de Cambridge, où il fit de brillantes études qui l'entraînèrent dans la carrière du barreau; mais bientôt il se jeta avec ardeur dans la polémique des partis, il embrassa celui des *Torys*, dont William Pitt étoit le chef, et se montra l'un des plus grands admirateurs de l'éloquence de ce ministre. Choisi, par l'influence de ce dernier, pour représenter au parlement le bourg de Northampton, il appuya sans restriction toutes ses vues, et combattit, dans toutes les cisconstances, l'opposition des *Wigs*, no-

Digitized by Google

tamment en 1797, lors de l'insurrection de la flotte mouillée au Nore. Pitt ayant proposé à ce sujet un bill tendant à réprimer tout complot qui avoit pour but d'exciter la sédition, Perceval outrepassa sa demande, en proposant d'accorder au gouvernement un pouvoir discrétionnaire pour emprisonner ou déporter les coupables. L'année suivante, il attaqua vivement l'opposition, et Fox en particulier, dans un discours d'une grande étendue à l'occasion d'un bill sur les *taxes assises*, qu'il soutint avec beaucoup de chaleur et de talent. Il s'occupa depuis plus spécialement de finances. Nommé trois ans après au conseil de la couronne, il remplit les fonctions du ministère publique contre les *clubs*, et il se fit remarquer par la chaleur de son plaidoyer et la sévérité de ses conclusions. Pour le récompenserde ses efforts, quoique la plupart des accusés eussent été déclarés non-coupables par le jury, le gouvernement l'appela peu de temps aprèsau poste important de solliciteur général. Disciple constant de Pitt, il repoussa avec véhémence les propositions de paix avec la France, qu'il ne cessoit de représenter comme une ennemie irréconciliable, dont il falloit, à tout prix et avant tout, arrêter les progrès alarmans. Il se prononça aussi fortement, en 1805, contre l'émancipation des catholiques irlandois, dont il fit rejeter la pétition. Après la mort de Pitt, les partis de Fox et de Grenville s'étant coalisés, les *Wighs* triomphèrent momentanément, et Perceval cessa d'être solliciteur général. Alors il se rangea du côté de l'opposition, et il y occupa encore un rang distingué; mais le nouveau ministère, affoibli par la mort de Fox, ne fut pas de longue durée; Perceval obtint, à sa chûte, une place dans le cabinet avec l'office de chancelier de l'échiquier, et peu après l'emploi lucratif de chancelier du duché de Lancastre; enfin, à la mort du duc de Portland en 1809, il devint premier ministre en titre, comme il l'étoit en réalité depuis plusieurs années, et il fut appelé au poste éminent de premier lord de la trésorerie. Dans ces diverses fonctions, Perceval se montra le champion ardent de l'aristocratie et de l'épiscopat anglican, et il provoqua une espèce de *houra* contre les papistes, par une adresse véhémente aux habitans de Northampton; il se déclara aussi fortement contre la traite des noirs. Il continua de diriger les affaires de la Grande-Bretagne, d'après les principes de Pitt, jusqu'au 11 mai 1812, qu'il fut assassiné en sortant d'une maison particulière pour se rendre au parlement, par un nommé Bellingham, ancien courtier du commerce à Liverpool, qui déclara n'avoir aucun complice; mais qu'il avoit voulu se venger d'un refus que le ministre avoit fait d'écouter ses réclamations. La populace témoigna une joie féroce en apprenant la mort de Perceval; mais les deux chambres montrèrent la plus grande consternation; et tous les membres, sans distinction d'opinions politiques, firent l'éloge du ministre, et demandèrent au prince régent une pension de 5,000 liv. sterlings pour sa veuve et ses enfans, qui fut accordée. Perceval ne doit pas être rangé parmi les hommes d'état du premier ordre; mais on ne peut disconvenir qu'il n'eût des qualités

Digitized by Google

très-remarquables; il jouissoit surtout d'une grande réputation comme ministre des finances, quoiqu'il fut loin d'égaler Pitt pour cette branche d'administration. On lui accorde aussi une fermeté inébranlable et une réputation d'intégrité au-dessus de toute atteinte, lorsqu'il étoit question de ses propres intérêts; mais il n'a pas montré la même générosité dans sa conduite, lorsqu'il s'agissoit de ses frères. On attribue son opinion prononcée pour la guerre contre la France, au désir de plaire à son second frère qui étoit greffier de l'amirauté, place dont les produits étoient immenses en temps de guerre, et nuls en temps de paix. On prétend aussi que s'il se déclara avec tant de véhémence contre les catholiques, c'est parce que lord Egmond, son frère aîné, étoit propriétaire de 100 mille acres de terre confisquées sur les catholiques. On lui a encore reproché l'incendie de Copenhague et l'enlèvement de la flotte danoise en pleine paix. C'est aussi sous son administration qu'eut lieu l'affaire de Walcheren, entreprise mal concertée, dont l'issue fit peu d'honneur au ministre qui dirigeoit la politique angloise. Son éloquence convenoit plutôt au barreau qu'au parlement, et étoit plus propre à embarrasser par sa subtilité, que pour éblouir par son éclat et subjuguer par sa force; cependant il obtint souvent un grand avantage sur ses adversaires, et il les dut à un sang-froid imperturbable dans la discussion. On a publié à Londres un *Essai biographique sur M. Perceval*, qui a été traduit en françois, Paris 1812, in-8.

PERCY (Thomas), savant prélat anglois, né à Bridgenorth en 1728, d'une famille qui descendoit des anciens comtes de Northumberland, mourut à Dromore en Irlande, dont il étoit évêque en 1782. Il a publié plusieurs ouvrages estimés: I. *Han-Kiou-Chouan*, roman traduit du chinois, 1761, 4 vol. in-12; II. *Mélanges chinois*, 1762, 2 vol. in-12; III. *cinq Morceaux de poésie runique*, trad. de l'islandois, 1763, in-4; IV. *Cantique de Salomon, avec un commentaire et des notes*, 1764, in-8; V. *Clef du Nouveau Testament*, 1764, in 8; VI. *Reliques d'ancienne poésie angloise*, 1775, 3 vol. in-12, 4.ᵉ édition, 1812, 3 vol. in-8; ouvrage qui fit époque dans la littérature angloise; VII. une *Traduction des antiquités septentrionales de Mallet*, 1806, in-4, et quelques autres ouvrages, ainsi que des éditions soignées des *Poëmes de Surrey* et des *Œuvres de George Villiers, duc de Buckingham*.

PERCY (le baron Pierre-François), célèbre chirurgien militaire, né en 1754 à Montagney en Franche-Comté, reçut, à 21 ans, le grade de docteur en médecine à Besançon, et vint ensuite à Paris pour perfectionner ses talens; il remporta, pendant plusieurs années, tous les prix proposés par l'académie de chirurgie; depuis, il fut couronné 16 fois par diverses académies de l'Europe. Il entra d'abord comme aide-chirurgien dans la Gendarmerie, et il y resta 5 ans et demi. Pendant ce temps, il étudia avec soin l'art vétérinaire sous le célèbre Lafosse, alors hippiatre en chef de la gendarmerie; en 1782 il entra, avec le grade de chirurgien-major, dans le régiment de Berri-cavalerie. Appelé

Digitized by Google

à l'armée de la Moselle dès le commencement de la révolution, pour y remplir le poste de chirurgien en chef, il resta pendant 25 ans presque sans interruption, soit dans cette armée, soit dans celle de Sambre-et-Meuse, du Rhin, de l'Espagne, etc., et il s'est trouvé à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Pulstuck, à Friedland. Il ne craignoit ni les fatigues, ni les dangers; dans les marches forcées, il ne quittoit jamais ses subordonnés, couchoit comme eux sur la paille, et étoit toujours prêt à porter partout les secours de son art. Dans le moment de l'action, il se portoit, à la tête de ses collaborateurs, sur tous les points où il y avoit des blessés à secourir; il faisoit ou surveilloit les premiers pansemens, les premières opérations, sur le champ de bataille, tandis que les balles et les boulets pleuvoient autour de lui; cependant il ne fut blessé que trois fois dans le cours de ses campagnes: il semble qu'une main toute-puissante protégeoit un si noble dévouement. C'est à lui et à M. Larrey que l'on doit l'institution de ces corps de chirurgiens ambulans, portés sur des chars légers, parcourant avec rapidité le champ de bataille, cherchant au milieu des rangs les militaires blessés, et les pansant sous le feu même de l'ennemi. Ce fut aussi à Percy que l'on dut ces corps de soldats infirmiers, formés de tous les militaires que des blessures rendoient inhabiles au maniement des armes, et une compagnie de brancardiers qui, pourvus de brancards de son invention, se transportoient partout pour enlever les blessés. Des soins si constans, pour adoucir les malheurs de la guerre, lui avoient non-seulement attiré la confiance et l'attachement des soldats, mais encore l'admiration des étrangers; et c'est en considération de la conduite que lui et ses collègues avoient tenue, que Moreau, général de l'armée de la Moselle, obtint cette convention, si honorable pour la chirurgie militaire, qui faisoit regarder comme neutres tous les officiers de santé faits prisonniers de part et d'autre, et ordonnoit leur renvoi immédiat à leurs armées respectives. Percy ne bornoit pas ses soins aux militaires de sa division; lorsqu'il trouvoit des blessés, des malades, des vieillards ennemis ou compatriotes, il prodiguoit à tous les secours de son art. A la fin de la campagne de 1814, qui se termina par l'occupation de Paris, douze mille soldats des armées étrangères blessés aux environs de la capitale, languissoient à-peu-près abandonnés, sans pansemens, sans linge, sans asile; Percy demanda et obtint les vastes abattoirs de Paris pour les mettre à l'abri des injures de l'air; un appel fut fait à tous les habitans, qui s'empressèrent de fournir du linge, des matelas, des couvertures; en 36 heures un service régulier fut établi dans tous les abattoirs, et il se plaça lui-même à la tête des anciens officiers de santé qui avoient répondu à son appel pour secourir les malades et blessés russes et prussiens. Les souverains étrangers décorèrent, en cette occasion, Percy de l'ordre de Saint-André de Russie, de l'Aigle-Rouge de Prusse, du Mérite de Bavière. Buonaparte l'avoit nommé inspecteur-général du service militaire, chirurgien en chef des armées, et lui avoit donné les titres de baron et de commandant

de la légion d'honneur. Il jouissoit de plus de l'estime particulière du prince Charles, et le roi de Prusse l'avoit appelé à des conférences très-fréquentes durant les négociations de Tilsitt. Pendant les cent-jours, le département du Doubs le nomma à la chambre des représentans. Il n'y parut que peu de temps, et monta seulement à la tribune pour plaider la cause des soldats malades. Il se rendit à l'armée, et assista à la bataille de Waterloo. Il fut mis immédiatement après à la retraite. Plusieurs biographes ont pensé qu'il avoit demandé lui-même à se retirer du service. Depuis lors, il consacra les jours de sa vieillesse à la continuation de ses travaux scientifiques, et particulièrement à arranger une magnifique collection d'armes anciennes et modernes, qu'il avoit commencée depuis long-temps. Le catalogue en a été publié à Paris en 1805. Il s'occupoit aussi de l'amélioration d'un domaine rural qu'il possédoit à Mongey près Lagny, et il fit de nombreux essais pour procurer aux cultivateurs une boisson économique, agréable et salubre, et pour obtenir une huile comestible avec les graines de diverses plantes oléagineuses, notamment avec celles du grand soleil. Il pratiquoit aussi la médecine des pauvres, et il exerça plusieurs actes de bienfaisance envers les malheureux. Lors de la disette de 1816, quarante soupes aux légumes étoient tous les jours distribuées dans sa maison. Il est mort le 18 février 1825, après avoir demandé et reçu les secours de la religion. C. Laurent a publié : *Histoire de la vie et des ouvrages de Percy*, in-8. On a de lui : I. *Mémoire sur les ciseaux à incision*, 1785, in-4, couronné par l'académie de chirurgie, et traduit en allemand ; II. *Manuel du chirurgien d'armée*, in-12, 1792 ; III. *Pyrotechnie chirurgicale-pratique* ou l'*Art d'appliquer le feu en chirurgie*, 1792, Metz 1794, in-8, aussi traduite en allemand ; IV. les *Eloges de Sabathier et de Foes*, et quelques autres ouvrages. Il a fourni beaucoup de *Rapports* et d'*Observations* curieuses dans les *Mémoires de l'académie des sciences* et dans les *Journaux de médecine*. Il a aussi donné un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences médicales* et au *Magasin encyclopédique*. On y trouve de l'érudition, et son style ne manque pas d'élégance ; mais on lui reproche d'avoir jugé avec trop d'indulgence les travaux qu'il étoit chargé d'examiner, et d'en avoir un peu exagéré l'importance et l'utilité.

PÉRIGNON (le marquis Dominique-Catherine DE), né à Grenade près de Toulouse le 31 mai 1754, suivit la carrière des armes et entra comme sous-lieutenant dans le corps des grenadiers-royaux de Guienne, et il fut fait aide-de-camp du comte de Preissac. Au commencement de la révolution il accepta la place de juge-de-paix à Montech, et fut nommé, en 1791, député par le département de la Haute-Garonne à l'assemblée législative où il ne se fit nullement remarquer ; il reprit ensuite le parti des armes et alla prendre le commandement d'une légion des Pyrénées-Orientales ; il obtint bientôt, à la suite de plusieurs affaires brillantes, le grade de général de brigade, puis celui de général de division, et il devint général en chef de cette ar-

Digitized by Google

mée après la mort de Dugommier. Pendant les campagnes de 1794 et 1795 il remporta différentes victoires sur les Espagnols, notamment près de la Jonquière, à St.-Sébastien, à Figuière; mais son exploit le plus brillant fut la prise de Rose, dont le fort surnommé le *bouton de Rose* n'avoit jamais été pris. Pérignon avoit eu à lutter contre tout ce que la nature et l'art pouvoient réunir d'obstacles. Plus de 80 redoutes placées sur les positions les plus avantageuses, hérissées de canons et défendues par 50,000 hommes protégeoient le fort; en moins de six heures toutes ces redoutes furent enlevées, et les Espagnols mis en pleine déroute, laissèrent au pouvoir des François leur camp et leur artillerie. Pour arriver à ce résultat le général françois avoit fait tailler dans le roc un chemin de plus de 3 lieues, et placer sur une montagne de 2,000 toises une batterie de canons et de mortiers qui foudroyèrent la ville et en amenèrent la reddition, ainsi que celle du fort qui jusque-là étoit réputé imprenable. La paix ayant été conclue avec l'Espagne, Pérignon fut nommé ambassadeur à Madrid et il y conclut un traité d'alliance offensive et défensive entre la France et l'Espagne. En 1799 il fut employé à l'armée d'Italie, et il se distingua particulièment à la bataille de Novi, où il fut blessé grièvement et fait prisonnier en essayant de couvrir la retraite. En 1801 il fut nommé sénateur, et en 1804 pourvu de la sénatorerie de Bordeaux. Il fut aussi élevé à la dignité de maréchal de France; en 1806 il devint gouverneur de Parme et de Plaisance; en 1808 il alla remplacer le général Jourdan à Naples, et il prit le commandement en chef des troupes de ce royaume; il y resta jusqu'au moment où Murat se déclara contre la France. Après la restauration du trône des Bourbons, Monsieur le nomma commissaire extraordinaire du roi dans la 1.re division militaire, et il fut créé chevalier de St.-Louis; la même année il fut élevé à la dignité de pair de France. Le maréchal Pérignon se trouvoit dans sa terre de Montech près de Toulouse lorsque Buonaparte débarqua sur le territoire françois, en mars 1815. Il essaya d'organiser un plan de défense dans le Midi; mais la rapidité des événemens rendit ce projet inexécutable. Il se retira dans ses propriétés et refusa tout emploi pendant les cent-jours. A la seconde restauration il fut nommé gouverneur de la 1.re division militaire, il reçut la croix de commandeur de l'ordre royal de St.-Louis, et fut compris dans la première nomination des pairs de France. Il mourut à Paris en 1819.

PERREAU (Jean-André), né à Nemours le 17 avril 1749, débuta dans la carrière littéraire en 1771 par le drame de Clarisse, pièce froide et mal conçue qui n'eut pas de succès et engagea l'auteur à chercher d'autres ressources que le théâtre. Il étoit en 1775 précepteur des enfans du marquis de Caraman et vécut assez obscur jusqu'à l'époque de la révolution; alors il embrassa la cause populaire, et publia, en 1791, la feuille intitulée: *Vrai citoyen*. Il paroît que pendant la terreur il se tint à l'écart, mais il reparut en 1799 comme professeur de législation à l'école centrale de la Seine et professeur suppléant du droit

de la nature et des gens au collége de France. En 1801 il fut porté au tribunat et il appuya constamment le pouvoir consulaire ; en sortant de cette assemblée, en 1804, il obtint la place d'inspecteur des nouvelles écoles de droit, et il mourut à Toulouse dans l'exercice de ses fonctions, le 6 juillet 1813. Il a publié divers ouvrages qui n'ont pas eu de succès quoiqu'on retrouve dans plusieurs les opinions de la philosophie du jour ; les principaux sont : I. *Elémens de l'histoire des anciens peuples*, 1775, in-8 ; II. *Mirzim* ou *le Sage à la cour*, Neuchatel, 1781, in-8, reproduit en 1789, sous ce titre : *le Bon politique* ou *le Sage à la cour ;* III. *Scènes champêtres*, 1782, in-8 ; IV. *le Roi voyageur* ou *Examen des abus de l'administration de la Lydie*, Londres, 1784, in-8 ; V. *Lettres illinoises*, Paris 1792, in-8 ; VI. *Théorie des sensations* ; VII. *Etudes de l'homme physique et moral, considéré dans les différens âges*, Paris 1798, in-8 ; VIII. *un Traité sur la législation naturelle* qui a été loué par Chenier.

PERRÉE (Jean-Baptiste-Emmanuel), contre-amiral de la marine françoise, né à St.-Valery sur Somme le 19 décembre 1761, d'un père marin, se livra dès sa plus tendre jeunesse à la navigation marchande et parvint au grade de capitaine. Lorsqu'en 1793 on voulut remplir les vides que l'émigration avoit causé dans la marine militaire, on appela plusieurs officiers de la marine du commerce, et Perrée reçut le commandement de la frégate la *Proserpine*, avec le titre de lieutenant de vaisseau. Dans une seule croisière il captura 63 bâtimens, au nombre desquels étoit une frégate de 32 canons dont il ne s'empara qu'après une vigoureuse résistance. Nommé capitaine en 1794, il fut chargé d'aller détruire les établissemens Anglois à la côte d'Afrique, et il revint avec 54 bâtimens richement chargés ; enfin en 1798, il fut envoyé en Egypte sous les ordres de Brueys et avec une flotte de bâtimens légers tirant peu d'eau ; il suivit sur le Nil toutes les opérations de l'armée à laquelle il rendit d'importans services. Fait prisonnier en revenant en France, il fut presque aussitôt échangé et nommé contre-amiral ; il partit en cette qualité pour aller ravitailler Malte menacée par les Anglois ; mais ayant rencontré une escadre angloise qui lui étoit bien supérieure, et voyant qu'il ne pouvoit l'éviter, il l'attaqua le premier et périt dans cette lutte inégale, après avoir donné des preuves de la plus grande intrépidité.

PERRIER (Marie-Victorine PATRAS, veuve), morte à Paris en 1821, a publié : *Récréations d'une bonne mère avec ses filles* ou *Instructions morales sur chaque mois de l'année, à l'usage des jeunes demoiselles*, 1804, in-12 ; elle a aussi composé des *chansons* et *poésies fugitives*, insérées dans le *Petit magasin des dames* et autres recueils, et une petite *comédie* en 1 acte et en vers, jouée avec succès à la porte St.-Martin en 1820. On dit qu'elle a laissé en manuscrit plusieurs autres petites comédies.

PERSUIS (Louis Luc Loiseau DE), compositeur de musique, né à Metz en 1769, et non à Avignon comme l'ont prétendu plusieurs biographes, fut d'abord attaché à

l'orchestre du théâtre Montansier au Palais-Royal, d'où il passa à l'orchestre de l'opéra, où il devint successivement professeur à l'école de chant, l'un des maîtres en chef de la scène, membre du jury de lecture, premier chef d'orchestre, inspecteur-général de la musique, et enfin directeur du personnel de l'académie royale de musique et du théâtre Italien. Il mourut le 5 décembre 1819. Il a donné plusieurs opéra aux théâtres Montansier, Feydeau et Favart, mais c'est à l'Opéra qu'il a fourni le plus d'ouvrages et obtenu le plus de succès. Les principaux sont : *Léonidas*, opéra en 3 actes, 1799, avec Gresnick ; le *Triomphe de Trajan*, aussi en 3 actes, avec Lesueur, 1807, et *Jérusalem délivrée*, aussi en 3 actes qui passe pour être son chef-d'œuvre. Il a aussi contribué, en 1817, au grand succès de la remise des *Danaïdes*, par les heureux changemens qu'il fit à l'ouvrage, du consentement de l'auteur.

PERTUSATI (le comte François), naquit à Milan, le 9 mai 1741, d'un sénateur de cette ville, et fut élevé chez les jésuites dont il prit même l'habit, mais ensuite il les quitta sans cesser de leur être attaché. Après avoir éprouvé diverses persécutions il eut la satisfaction de voir leur rétablissement, et il mourut subitement le 22 mai 1823 ; presque toute sa vie avoit été employée à des œuvres de charité et particulièrement à la propagation des bons livres de morale et de piété. Il en a traduit un grand nombre du françois en italien ; les principaux sont : I. *la Consolation du Chrétien*, par le P. Roissard, jésuite ; les *Circonstances de la mort de Voltaire* ; des *Pensées chrétiennes tirées du Trésor du chrétien*, par l'abbé Champion de Pontarlier ; *pieux Soliloques sur les souffrances de N. S.*, par le P. Compans ; *Mentor des enfans*, de l'abbé Reyre ; *la Vérité défendue et prouvée par des faits contre les calomnies anciennes et nouvelles qui est une apologie des jésuites ; Exercices pour la communion* du P. Griffet, et *le Chrétien catholique fermement attaché à la religion*, par le P. Diesbach.

PESTALOZZI (Henri), instituteur, né à Zurich le 12 janvier 1745, d'une famille patricienne de cette ville, montra dès son enfance un esprit ardent, actif, et beaucoup de goût pour l'étude des langues ; cependant il y renonça à 18 ans pour s'occuper de théologie, mais le mauvais succès d'une première prédication lui fit abandonner cette carrière pour se livrer à la jurisprudence. Ce n'étoit point encore l'état qui lui convenoit, il s'adonna à la littérature, et l'*Emile* de Rousseau lui persuada que la civilisation européenne étoit un contre-sens, et que de toutes les conditions celle du savant étoit la plus contraire à la nature. Cette conviction le porta à brûler ses notes, ses extraits, ses collections de manuscrits sur le droit et sur l'histoire de la Suisse, pour se vouer entièrement à l'économie rurale ; il acquit des connoissances théoriques et pratiques dans cette partie, et aliéna son patrimoine pour acheter, dans le canton d'Argovie, une petite campagne qu'il appela *Neuhof*, et où il s'ouvrit, à 22 ans, une carrière agricole. Un mariage qu'il contracta avec la fille d'un négociant de Zurich lui fit prendre un

Digitized by Google

intérêt dans une fabrique de coton à laquelle il se voua d'abord d'une manière active; mais ému d'une pitié profonde à la vue de l'état de misère intellectuelle et morale du peuple qu'il eut occasion de remarquer dans cette nouvelle profession, il ouvrit, en 1775, dans sa petite propriété, un institut pédagogique pour des enfans pauvres et abandonnés, et il fit entrer dans son plan d'éducation l'agriculture et l'industrie manufacturière, comme offrant la perspective d'une carrière utile à des enfans qui paroissoient destinés à la mendicité. En peu de temps il se vit entouré d'une cinquantaine de jeunes garçons dont il devint le père, l'appui, l'instituteur; il pouvoit trouver dans leur travail une ressource pour faire prospérer son établissement, mais il n'en fut pas ainsi : inhabile aux détails des affaires, victime de sa bonté et de sa trop grande confiance, il consuma la plus grande partie de sa fortune malgré la vie frugale qu'il avoit introduite dans sa colonie et dont il donnoit lui-même l'exemple. Ce mauvais succès et les sarcasmes qu'il lui attira ne le découragèrent point. Convaincu de la justesse de ses vues, et ne pouvant les suivre par le défaut de fonds, il entreprit de les propager par ses écrits et les consigna dans un ouvrage intitulé : *Léonard et Gertrude*. Jusqu'à la révolution helvétique les autorités locales avoient refusé de soutenir son établissement; enfin en 1798 le nouveau gouvernement unitaire adopta ses théories. Le canton d'Undervald désolé, par la guerre, renfermoit un grand nombre d'enfans restés orphelins et sans asile, on les confia à ses soins, et ce premier institut fut établi en 1798 à Stanz dans un couvent supprimé. Le directoire helvétique lui adjoignit un économe et chargea son commissaire de le seconder dans ses plans. Peu de temps après Pestalozzi eut le chagrin de voir détruire cet établissement par l'approche des armées étrangères, mais il ne perdit point pour cela l'appui du gouvernement, il obtint à un prix de louage très-modéré le château de Berthoud canton de Berne, et le domaine qui en dépendoit. Là il réorganisa son établissement qui fut ensuite transporté à Yverdun et élevé un moment au plus haut degré de prospérité, puis troublé par des dissentions intestines, et enfin ébranlé et anéanti par les vices d'une administration qui manquoit d'ordre et de surveillance. Pestalozzi se retira à sa campagne de Neuhof et fut nommé président de la société d'Olten; mais miné par les travaux excessifs auxquels il s'étoit livré toute sa vie, et par le chagrin qui lui avoit causé la perte du sommeil, il mourut après une maladie de très peu de jours à Brougg, canton d'Argovie, où il s'étoit fait transporter le 27 février 1827. Plusieurs biographes en ont fait le plus grand éloge, et particulièrement D. A. Chavanne, membre du grand conseil et de la société d'émulation du canton de Vaud qui a publié un *Exposé de la méthode élémentaire de H. Pestalozzi, suivi d'une notice sur ses travaux, son institut et ses principaux collaborateurs*; mais cet exposé étant un peu obscur à force de précision et de brièveté ne donne pas une haute idée de l'auteur de cette nouvelle institution; ensuite il y règne un ton d'enthou-

Digitized by Google

s'asme et de prosélytisme qui inspire de la méfiance. Pestalozzi, à l'entendre, est un homme extraordinaire, un homme merveilleux, un homme divin; on va presque jusqu'à le représenter comme chargé d'une mission céleste, comme appelé à opérer une grande révolution dans les destinées du genre humain; mais venons à l'examen de cet exposé: le premier mot qui se présente est intuition, la méthode est une méthode d'intuition; chez M. Pestalozzi on mémorise; il s'agit beaucoup dans son école de mémorisation. Ne perdons pas de vue qu'elle est pour les pauvres, et on y parle souvent de l'art de la catachrese; les procédés d'après lesquels on dirige les jeunes étudians sont des procédés psychologiques; l'enseignement y roule tout entier sur le nombre, la forme et le mot, et il n'est question dans tout cet exposé que du mot, de la forme et du nombre. Ce langage si métaphysique n'exprime pourtant que des choses bien grossièrement physiques, car toute la pratique de la méthode se réduit à peu près à montrer à lire aux enfans avec de grandes baguettes au bout desquelles on met des grosses lettres, et à leur apprendre à calculer avec des espèces de jeux d'oie. Tout le système d'éducation de Pestalozzi a pour fondement et pour base ce qu'il appele le *Manuel des mères*; ce manuel est une instruction qu'il donne aux mères pour diriger les premières sensations et les premières idées de leurs enfans. Ces fondemens de tant d'innovations, a dit un auteur estimable et religieux, sont *le matérialisme et l'égalité des esprits.* Ces principes ne sont vraisemblablement pas dans la tête de tous les novateurs, et plusieurs, il n'en faut pas douter, ne se doutent pas du point d'où ils partent; mais il n'en est pas moins vrai que telle est la racine de tous ces nouveaux systèmes d'éducation. A l'exemple de Pestalozzi, beaucoup de personnes prétendent avoir fait des découvertes de la plus haute importance sur la nature et la marche de l'esprit humain et veulent tout rectifier, prétendant que les anciennes méthodes ne valent rien. Aujourd'hui, on enseigne à lire en 30 leçons, à écrire en 8, l'orthographe en 30; les langues aussi en un petit nombre de leçons, tandis qu'anciennement toute l'enfance étoit employée à faire ce qu'on appelle l'éducation; la science y a-t-elle gagnée, l'avenir seul le prouvera. M. A. Julien a publié un *Esprit de la méthode de Pestalozzi*, précédé d'un *Précis sur l'institut d'éducation d'Yverdun*, Milan 1812, 2 vol. in-8. On a encore publié en allemand une *Justification définitive de l'institut de Pestalozzi* contre ses détracteurs. Il avoit commencé à publier ses *œuvres complètes* dont le produit a été destiné par lui à la fondation d'une école pour les enfans des pauvres. Les tomes I à IV contiennent une 3.e édit. de *Léonard et Gertrude*; le tome 5, *Comment Gertrude élève ses enfans* ou *Direction adressées aux mères, sur la manière d'instruire elles-mêmes leurs enfans*, 1820; le tome 6, *A l'innocence, à la gravité, à la magnanimité de ma patrie*, 1820; le tome 7, *mes Recherches sur la marche de la nature dans l'éducation du genre humain, sur la législation et l'infanticide*, 1821; le tome 8, continuation du même

ouvrage *sur le principe de l'éducation élémentaire*, discours prononcé en 1809 à la société suisse des Amis de l'éducation, 1822; le tome 9, *divers Ecrits sur l'éducation*, 1822; le tome 10, *Figures sur ma croix de par Dieu ou Pour faciliter les premiers développemens de la réflexion*; ce sont des apologues à la portée du peuple; le tome 11, *Vues et expériences concernant le principe de l'éducation élémentaire, accompagnées d'opuscules et de fragmens sur la marche et l'histoire de mes travaux*, 1823; le tome 12, *Christophe et Elisabeth*, second livre populaire, 1824. Le tome 13 publié en 1827 ne répondit point à l'attente des amis de Pestalozzi : il contient de longues explications sur les petites causes qui ont fait tomber son grand institut d'Yverdun, et rien sur l'objet qu'il devoit embrasser. Le *Livre des mères* n'est point compris dans cette collection, ni les quatre autres volumes élémentaires pour l'application des principes de l'auteur, ni le volume intitulé : *mes Destinées* qui porte son nom, mais que l'opinion générale des Suisses attribue à M. Schmidt. On a publié une réfutation de ce livre, sous ce titre *Mémoire pour servir à la biographie de Pestalozzi*, 1827, in-8.

PETION. *Voyez* le Supplément à la fin du tome 10, page 621.

PETIS (François), savant orientaliste, né en 1622, d'une famille originaire d'Angleterre, fut pourvu, à 30 ans, de la charge de secrétaire interprète du roi pour les langues turques et arabes et il l'exerça pendant 40 ans avec autant d'honneur que de capacité. Il mourut en 1695. On lui doit I. un *Dictionnaire françois et turc et turc françois*; II. une *Histoire de Gengis-Kan* qui a été publiée par Petis de la Croix, son fils; III. une traduction de l'*Histoire de France* en arabe. Il a aussi rédigé les trois volumes des *Voyages de Thevenot*, le neveu, son ami, qui étoit mort en Perse sans avoir pu les publier, et le *Catalogue raisonné de tous les manuscrits turcs et persans de la bibliothèque du roi*.

PETIT-RADEL. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, page 621.

PETITOT (Claude-Bernard), littérateur, né à Dijon le 30 mars 1772, vint à Paris dès le commencement de la révolution et s'y distingua autant par la pureté et l'élévation de ses sentimens que que par le mérite de ses productions littéraires. Il s'essaya d'abord dans le genre dramatique, mais au lieu de s'adonner aux pièces de circonstance, genre facile où presque sans talent on étoit sûr d'obtenir des succès, il puisa dans l'histoire ancienne une tragédie d'*Hécube*, qui fut reçue en 1792 au théâtre François, mais les allusions qu'on crut y trouver avec les malheurs de la reine, en firent défendre la représentation et compromirent la sûreté de l'auteur. Il se vit obligé de se réfugier aux armées; mais il fut réformé dès la fin de la première campagne à cause du mauvais état de sa santé. De retour à Paris il concourut, en 1793 et 1794, à la rédaction d'un journal sur l'instruction publique. En 1796 il donna une nouvelle tragédie, la *Conjuration de Pison* qui ne fut jouée qu'une fois au théâtre François, et n'a pas été imprimée, quoique les journaux du

Digitized by Google

du temps en eussent loué le style et quelques scènes intéressantes ; plus tard il produisit *Geta* qui obtint 4 représentations au théâtre Louvois ; et *Laurent de Médicis* qui en eut douze à l'Odéon et dont les représentations furent suspendues par suite de l'incendie de ce théâtre. Il a encore composé *Rosemonde*, tragédie, imitée d'Alfieri, à l'exception du 5.e acte qui est restée manuscrite. Petitot fut nommé en 1800 chef de bureau de l'instruction publique du département de la Seine, et il contribua de tous ses efforts à la restauration de l'enseignement dans les lycées de Paris, en y faisant rétablir l'étude de la langue grecque, le concours général et les prix d'honneur pour les discours latins. Il quitta cette place en 1804 pour se retirer à Dijon, où il se maria, mais il continua de s'occuper de travaux littéraires ; il envoya des articles à plusieurs journaux, principalement dans le *Mercure*, et il s'y montra toujours le défenseur des saines doctrines. Pendant les proscriptions du 18 fructidor an V, Fontanes trouva un asile chez Petitot qui lui procura les moyens de quitter la France, et continua de correspondre avec lui malgré tous les dangers que présentoit la plus simple correspondance d'amitié avec un proscrit. Fontanes ayant été nommé en 1808 grand-maître de l'université, se rappela la dette de l'amitié et fit conférer à Petitot les fonctions d'inspecteur-général des études. Celui-ci remplit avec zèle plusieurs missions dans les départemens jusqu'à l'époque des cent-jours où il donna sa démission. Au retour du roi il fut nommé secrétaire-général de la commission d'instruction publique ; en 1821 conseiller de l'université, et en 1824 directeur de l'instruction publique. Il mourut le 6 avril 1825. M. Delvincourt prononça sur sa tombe un discours fort intéressant qui peut servir de notice pour la vie de ce fonctionnaire. Sa conversation étoit fine, spirituelle et concise ; il se levoit dès les quatre heures du matin, et c'est ainsi qu'il a trouvé le moyen d'exécuter dans l'espace d'une courte carrière, de vastes et nombreux travaux littéraires, sans négliger ses fonctions publiques. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui : I. *les Jacobins et les brigands* ou *les Synonimes*, vaudeville, 1794, in-8, avec M. Fabien Pillet ; II. *Sommes-nous libres* ou *ne le Sommes-nous pas*, avec le même, 1794, in 8 ; III. *Œuvres dramatiques du comte Alfieri*, 1802, 4 vol. in-8 ; IV. *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*, 1803, 1810, précédée d'un *Essai sur l'origine et la formation de la langue françoise*, discours remarquable, où dans un cadre resseré il fait connoître tous les écrivains qui depuis 6 siècles ont contribué aux progrès de notre langue, V. *Répertoire du théâtre François*, 1803 1804, 23 vol. in-8, renfermant les tragédies, drames et comédies du second ordre qui sont restées au théâtre depuis Rotrou, avec d'excellentes notices biographiques et littéraires sur les auteurs, et un examen de chaque pièce, 2.e édition augmentée, 1817-1818, à laquelle il joignit, en 1819, huit volumes in-8 de pièces du 3.e ordre, précédés d'un discours préliminaire sur les auteurs non mentionnés dans le premier recueil et sur leurs ouvrages ; VI. *Œuvres*

choisies et posthumes de Laharpe, 1806, 4 vol. in-8, d'après les manuscrits de l'auteur; VII. *Œuvres de Racine*, avec les variantes et les passages des auteurs anciens que ce grand poète a imités, 1805, 5 vol. in-8, édition stéréotype; VIII. *Dictionnaire abrégé de la Bible* par Chompré nouvelle édit. considérablement augmentée, 1807 et 1819, in-12; IX. *Œuvres de Molière*, précédées de la vie de l'auteur, avec des réflexions sur chacune de ses pièces, 6 vol. in-8, édition stéréotype; X. *les Nouvelles* de Michel de Cervantes, 1809, 4 vol. in-8; XI. *de l'Initiative des lois* ou *Réflexions sur les assemblées délibérantes*, 1814, in-8; XII. *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis Philippe-Auguste jusqu'à la paix de* 1763, avec des notices sur chaque auteur et des observations sur chaque ouvrage, 1819-1824. Cette collection, l'une des premières et des plus belles entreprises de ce genre qui ait été faite dans ces derniers temps, se continue avec un succès mérité et se divise en 2 parties. La première, qui est terminée, se compose de 52 vol. contenant 47 ouvrages jusqu'au règne de Henri IV, et d'un volume de tables en 2 parties. Il s'en publie une seconde édition depuis 1824. La deuxième série commence aux *Mémoires de Sully*, et contiendra un nombre à peu près égal d'ouvrages. Il en a paru jusqu'au mois d'août 1828 69 vol. y compris un tome 21 bis qui reproduit le texte du 1.er volume des *Mémoires de Richelieu* avec des corrections et des augmentations considérables. Elle étoit parvenue au 44.e vol. quand la mort enleva Petitot; depuis elle a été continuée par M. Monmerqué qui a placé une notice biographique et littéraire sur cet ecrivain, en tête du 47.e vol. de la deuxième série. Les éditeurs ne se sont pas bornés aux soins de rechercher les textes les plus authentiques et les plus corrects des divers Mémoires et aux Notices qu'ils ont donnés sur les auteurs, ils ont éclairci par des notes les passages obscurs et rempli les lacunes qui séparent les ouvrages par des morceaux historiques qui en forment la liaison et servent d'introduction aux principales époques de l'Histoire de France. Cette collection forme un monument historique très-précieux et très-utile à tous ceux qui veulent connoître à fond l'histoire de leur pays.

PEYRARD (François), professeur de mathématiques spéciales au lycée Buonaparte et bibliothécaire de l'école polytechnique, né en 1760 à Vial, commune de St-Victor-Malescourt, dans le département de la Haute-Loire, est mort à Paris le 3 octobre 1822. Il a publié: I. *de la Nature et de ses lois*, 4.e édition, 1794: II. *Cours de mathématiques à l'usage de la marine et de l'artillerie, par Bezout, édition revue et augmentée par F. Peyrard*, 1798-99, 4 vol. in-8. Il y a eu 4 éditions originales de ce cours indépendamment des éditions des diverses parties appropriées aux différentes professions, et plusieurs contrefaçons, particulièrement de l'*Arithmétique* qui a eu un grand nombre d'éditions; III. *Poésies complètes d'Horace, traduites par Batteux et F. Peyrard, avec le texte en regard*, Paris 1803, 2 vol in-12; IV. *de la Supériorité de la femme au-dessus de l'homme* par H. Corneille Agrip-

pa, avec un commentaire par M. Boetitg, Paris 1803, in-12; V. *Alphabet françois*, 1805, in-8; VI. les *Œuvres d'Archimède, traduites littéralement, avec un commentaire, précédées de sa vie et de l'analyse de ses ouvrages*, Paris 1807, in-4, fig.; 2.e édition 1808, 2 vol. in-8, revue par Delambre qui y a joint un *Mémoire sur l'arithmétique des Grecs*. C'est la seule édition complète qui existe en françois des œuvres du plus grand géomètre de l'antiquité; VII. *Statistique géométrique démontrée à la manière d'Archimède*, Paris 1812, in-8; VIII. les *Œuvres d'Euclide en grec, en latin et en françois, d'après un manuscrit très-ancien qui étoit resté inconnu jusqu'à nos jours*, ouvrage approuvé par l'académie des sciences, Paris 1814-18, 3 vol. in-4, fig. Peyrard avoit déjà donné, en 1804, une traduction littérale des élémens de géométrie, suivis d'un traité du cercle, du cylindre, etc. 1 vol. in-8; IX. *les Principes fondamentaux de l'arithmétique, suivis des règles nécessaires au commerce et à la banque*, 3.e édition, Paris 1822, in-8. Il a laissé en manuscrit une traduction des *Coniques d'Apollonius de Perge*.

PEYRE (Antoine-François), architecte, né à Paris le 5 avril 1739, connu sous le nom de *Peyre le jeune*, pour le distinguer de son frère aîné qui exerçoit la même profession. Il étudia d'abord la peinture, et particulièrement la perspective, et il acquit dans cette branche importante de l'art une connoissance assez profonde comme le prouve les dessins suivans qui ornent le musée royal: l'*Intérieur de la basilique de Saint-Pierre, la Vue de la coupole et du baldaquin éclairés par la croix lumineuse du vendredi-saint*, une autre *Vue de la colonnade au moment de la procession de la Fête-Dieu*. Cependant les succès de son frère l'attirèrent à l'architecture et il brilla dans tous les concours; enfin il obtint le grand prix qui lui valut la pension de Rome en 1763. Il y cultiva avec ardeur l'art qu'il avoit définitivement embrassé sans négliger celui qu'il avoit suivi en premier lieu, et il revint à Paris, remportant dans son portefeuille tous les beaux modèles de l'art, et dans son esprit toutes les raisons de leurs beautés. Il fut nommé successivement controleur des bâtimens du roi à Fontainebleau et à Saint-Germain. Il fit construire dans cette dernière ville deux petites églises, dont les connoisseurs admirent la bonne ordonnance et la justesse des proportions; mais ce qui contribua particulièrement à le faire connoître, c'est le choix que l'académie d'architecture fit de lui pour l'envoyer à Coblentz construire le palais de l'électeur de Trèves, qui avoit demandé à la France un architecte habile. Le palais qu'il s'agissoit de construire avoit été commencé sur un plan vicieux et beaucoup trop vaste; les constructions étoient déjà hors de terre, il auroit convenu de tout détruire; mais il vint à bout, en se servant des constructions déjà faites, de corriger les vices du plan, d'en diminuer l'étendue, d'en restreindre considérablement les dépenses, et d'y ajouter de nouvelles beautés. Le succès qu'il obtint dans cette entreprise, quoique en pays étranger, lui fit une grande réputation en France. Retiré à Fontainebleau, pendant les momens les plus ora-

Digitized by Google

geux de la révolution, il s'efforça de soustraire à la fureur des sicaires divers objets d'arts, particulièrement les bronzes qui embellissoient cette résidence royale, et il en sauva un grand nombre de la fonte nationale: c'en étoit assez pour le rendre suspect, il fut détenu au château, devenu une maison de force, et il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Depuis, il fut nommé successivement membre de l'institut, du conseil des bâtimens civils, de l'administration des hospices, et il mourut le 7 mars 1823. M. Quatremère de Quincy a prononcé son éloge, qui forme une feuille et demie in-4, et a été réimprimé dans le Moniteur du 26 janvier 1824. Mahul l'a reproduit presque en entier dans le tome 4 de son *Annuaire nécrologique*. On a de cet architecte : I. *Restauration du Panthéon françois ; compte rendu*, *etc.*, 1799, in-4 ; II. *Œuvres d'architecture d'Antoine Peyre*, Paris, Didot 1819-20, in-folio, et plusieurs *Mémoires* dans la collection de ceux de l'institut. Il a été l'éditeur d'une 2.^e^ édition des *Œuvres* de son frère *Marie-Joseph Peyre*, ancien architecte du roi, Paris 1795, in-folio. On a publié : *Notice de tableaux*, *dessins*, *gouaches*, *etc.*, *composant le cabinet et la bibliothèque de feu M. Peyre*, Paris 1823, in-8.

PEYRON (Jean-François-Pierre), peintre, né à Aix en Provence en 1744, fut porté de bonne heure, par un sentiment naturel, à étudier les ouvrages du Poussin, quoique ce peintre fut depuis long-temps discrédité dans notre école. Après avoir remporté le grand prix, en 1773, par un tableau représentant la *Mort de Sénèque*, qui étoit déjà une protestation éclatante contre le mauvais goût de l'époque, il résolut de s'attacher aux traces de Vien, qui avoit commencé une réforme qui a été achevée depuis avec tant de succès par David. Peyron eut la gloire d'y avoir contribué par ses ouvrages. David, en assistant à ses funérailles, fit son éloge en ce peu de mots : *Peyron*, dit-il, *m'a ouvert les yeux*. Ce peintre fut admis à l'école de peinture en 1783, nommé directeur de la manufacture des Gobelins en 1785, et chargé de plusieurs travaux importans pour le roi; la révolution lui fit perdre toute sa fortune, et depuis il n'a fait que languir jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1815. Ses principaux tableaux sont: un *Cimon qui se dévoue à la prison pour en retirer et faire inhumer le corps de son père*, et *Paul Emile s'indignant de l'humiliation où se réduit Persée, qui se prosterne à ses pieds*. Ces deux tableaux se trouvent au musée royal. On estime aussi une *Mort de Socrate*, un des meilleurs tableaux de notre temps, qui décore aujourd'hui une des salles du palais des députés. Sa composition est sage, raisonnée, quelquefois un peu trop méthodique, mais toujours pleine d'intérêt. Ce qui le distingue principalement, c'est la transparence et la suavité de ses teintes, la fermeté, la vivacité de sa touche. Dans ses derniers tableaux, ses chairs sont un peu violettes ; mais les lumières sont toujours habilement ménagées. Peyron a aussi gravé neuf pièces à l'eau forte, dont quatre d'après ses propres dessins, quatre d'après le Poussin et une d'après Raphaël. Cette dernière retrace une première pensée de la grande Sainte-famille.

PEYRON (Jean-François), frère du précédent, né à Aix le 4 octobre 1748, fut secrétaire d'ambassade à Bruxelles, puis commissaire des colonies et secrétaire de M. de Bussy, gouverneur de Pondichéry. Il mourut à Goudelour le 18 août 1784. Il a traduit plusieurs ouvrages de l'anglois : I. les *Méditations d'Hervey*, avec Letourneur, 1770, in-8, souvent réimprimées ; II. *Lettres d'un Persan en Angleterre, à son ami à Ispahan*, ou *nouvelles Lettres persannes*, (de Littleton), 1770, in-12 ; III. *le Fourbe*, comédie en 5 actes et en prose, de Congrève, 1775, in-8 ; IV. *Choix de lettres du lord Chesterfield à son fils*, 1776, in-12 ; V. *Jeux de Calliope*, ou *Collection de poëmes anglois, italiens, allemands et espagnols*, 1776, in-12. On a encore de lui : *Essais sur l'Espagne, et voyage fait en* 1777 et 1778, *où l'on traite des mœurs, du caractère, des monumens, du commerce, du théâtre et des tribunaux particuliers à ce royaume*, Genève 1780, 2 vol. in-8, contrefait sous ce titre : *Voyage en Espagne pendant* 1777 et 1778, 1782.

PEYROT (Jean-Claude), prieur de Pradinas, naquit à Milhau en 1709. Il s'adonna à la poésie et à la musique d'église. Plusieurs de ses pièces de vers ont été couronnées par les académies de Toulouse et de Rhodez ; mais il a particulièrement réussi dans les poésies patoises, écrites dans l'idiôme du Rouergue ou de l'Aveyron, où il décrit, avec une vérité naïve, les mœurs et les habitudes locales. On estime surtout son poëme des *Quatre saisons*, ou les *Georgiques patoises*, 1781, in-12. Ses *Œuvres patoises et françoises* ont été plusieurs fois réimprimées ; la 3.^e édition a été publiée à Milhau 1810, in-8. Peyrot est mort en 1795.

PEYROUSE. *Voyez* PICOT.

PFEFFEL (Gottlieb-Conrad), littérateur allemand, né à Colmar en 1736, mort dans la même ville en 1809. Il avoit obtenu, en 1773, la permission de fonder une maison d'éducation, sous le nom d'*Ecole militaire*, pour les jeunes protestans, qu'il dirigea avec son ami Lersé jusqu'en 1792, époque où la révolution françoise vint la supprimer ; alors il se livra entièrement à la littérature. On a de lui : I. *Essai poétique*, 1761, in-8 en 3 parties, Bâle 1789 ; Vienne 1791 ; Francfort et Leipsick 1796 et Tubingue 1802-10, 10 vol. in-8. On y trouve des épigrammes, de petits contes, des odes, des épîtres et des fables. Ces dernières, narrées avec facilité, offrent une lecture agréable ; II. *Amusemens dramatiques*, trad. ou plutôt imités du françois, contenant environ 25 tragédies ou comédies en 5 collections, Francfort 1765 ; III. *Hochets dramatiques*, Strasbourg 1769, faits pour ses enfans et ceux de ses amis ; IV. *Principes du droit naturel*, Colmar 1781, en françois ; V. *Magasin historique pour la raison et le cœur*, 2 vol. in-8, Strasbourg 1792, en françois et en allemand. Il a été aussi un des traducteurs de la *Géographie de Busching*. Méhée de La Touche a traduit en françois : *Contes, Nouvelles et autres pièces posthumes* de Pfeffel, 1825, 2 vol. in-12. On a encore en françois : *Collection des contes et nouvelles de Pfeffel*, trad. de l'allemand, Paris 1825, 7 vol. in-12, et *dix Nouvelles, par Pfeffel*, 1826, 4 vol. in-12.

PFEIFFER (Jean-Frédéric), économiste allemand, né à Berlin

Digitized by Google

en 1718, servit d'abord dans l'armée prussienne, et fut ensuite commissaire des guerres, puis conseiller de guerre et des domaines. A la paix, le roi de Prusse le chargea des établissemens projetés pour la Marche électorale, et environ 150 villages et établissemens ruraux ou industriels s'élevèrent sous son inspection. Il avoit été élevé à la charge de conseiller intime; mais une accusation de concussion au sujet de fournitures de bois, lui occasiona quelques désagrémens, et l'engagea de quitter sa patrie. Il trouva de l'emploi auprès de plusieurs petits princes de l'empire; mais il y renonça bientôt pour se livrer tout entier à l'économie publique, et visiter les diverses contrées de l'Europe. Il est mort le 5 mars 1787, à Mayence, où il avoit accepté la chaire des sciences économiques. Ses principaux ouvrages sont: I. *la Culture de la soie en Allemagne*, Berlin 1748, in-8; II. *Précis de toutes les sciences économiques*, Manheim 1770-78, 4 vol. in-4; III. *Histoire de la houille et de la tourbe*, 1774, in-8; IV. *Secret d'améliorer la houille et la tourbe*, 1777, in-8, traduit en françois avec l'ouvrage précédent, 1787, in-8; V. *Projets d'améliorations et idées franches sur plusieurs objets concernant les subsistances, la population et l'économie politique en Allemagne*, Francfort 1777, 2 vol. in-8; VI. *Précis de la vraie et de la fausse politique*, Berlin 1778, 2 vol. in-8; VII. *Science naturelle de la police*, Francfort 1779, 2 vol. in-8; VIII. l'*Anti-physiocrate*, ou *Examen détaillé du prétendu système physiocratique*, Francfort 1780, in 8; IX. *les Manufactures et les fabriques d'Allemagne dans leur état actuel, avec des observations sur les moyens de les perfectionner*, 1780, 2 vol. in-8; X. *Principes de la science financière*, 1781; XI. *Principes de la science forestière*, 1781, in-8; XII. *Examen critique d'écrits remarquables de ce siècle sur l'économie politique, les finances, la police*, Francfort 1781, 6 vol. in-8; XIII. *Principes de l'économie générale*, 1782, 2 vol. in-8; XIV. *Examen des projets d'amélioration pour la félicité publique et les puissances de l'Allemagne*, Francfort 1786; XV. *Principes et règles de l'économie politique*, publiés par Mores, Mayence 1787.

PFLUGUER (Marc-Adam-Daniel), agronome, né à Morges, canton de Vaud, en 1777, s'occupa dès l'enfance de l'agriculture pratique; ensuite il vint à Paris, où il se livra à l'étude de la théorie de cette science, et il publia divers écrits sur cette matière. Il est mort au mois de mars 1824. On a de lui: I. *Cours d'agriculture-pratique, divisé par ordre de matière* ou l'*Art de bien cultiver la terre*, 1809, 2 vol. in-8; II. les *Amusemens du Parnasse* ou *Mélanges de poésies légères*, 1810, in-18; III. *Manuel d'instruction morale*, 1811, 2 vol. in-12; IV. *Cours d'étude à l'usage de la jeunesse*, Paris 1811-12; V. la *Maison des champs* ou *Manuel du cultivateur*, avec des gravures en taille-douce, Paris 1819, 4 vol. in-8.

PHELIPPEAUX (Jean), docteur en théologie et chanoine de Troyes. Le grand Bossuet le plaça auprès de l'abbé Bossuet, son neveu, pour le diriger dans ses études. Il l'accompagna ensuite en

Digitized by Google

Italie, et fut nommé, à son retour, official et grand vicaire de l'évêche de Meaux. Il mourut en 1708 dans un âge avancé. On a de lui : I. *Discours en forme de méditations sur le sermon de Jésus-Christ sur la montagne*, Paris 1730, in-12 ; II. *Relation de l'origine des progrès et de la condamnation du quiétisme*, qui ne parut qu'en 1732 et 1733, in-8, 2 parties sans nom d'auteur ni d'imprimeur, l'auteur ayant recommandé de ne la faire paroître que 20 ans après sa mort. Cet ouvrage décèle la partialite la plus marquée et l'acharnement le plus odieux contre Fénélon, et fut flétri par un arrêt du conseil, et condamné au feu. On trouve encore plusieurs *Lettres* de Phélippeaux dans la correspondance sur le quiétisme, insérées parmi les œuvres de Bossuet.

PHELIPPEAUX (A. le Picard de), officier d'artillerie, né en 1768, d'une ancienne famille du Poitou, fut élevé à l'école militaire de Pont-le-Voy, et passa en 1783 à celle de Paris, où il fut le condisciple de Buonaparte ; mais dans les divers concours où ils se trouvèrent en rivalité l'un de l'autre, Phelippeaux obtint toujours l'avantage. En quittant l'école, en 1785, il entra dans le régiment de Besançon, et se trouvant à Paris en juillet 1789, il y commandoit une des batteries qui devoient dissiper les attroupemens formés sur la place Louis XV, si le baron de Bezenval eut fait son devoir. Dès 1791 il émigra, avec un grand nombre de ses camarades, et fit la campagne de 1792, sous les ordres des Princes françois. Après le licenciment, il passa à l'armée de Condé, où il servit, en 1793 et 1794, dans la compagnie noble d'artillerie ; enfin, en 1795, il rentra en France pour y organiser une insurrection royaliste dans les provinces du centre, et il leva un corps à la tête duquel il s'empara de la ville de Sancerre, et livra plusieurs combats où il eut l'avantage ; mais bientôt ne se trouvant plus en état de résister aux forces dirigées contre lui, il fut contraint de se cacher avec plusieurs autres chefs royalistes. Dénoncé, arrêté et conduit à Bourges, il trouva, par le secours d'une de ses parentes, les moyens de s'évader. Peu après, il conçut et exécuta le projet de délivrer sir Sidney-Smith, officier supérieur de la marine angloise, détenu au Temple. Celui-ci lui en témoigna sa reconnoissance, en le faisant nommer colonel au service de l'Angleterre, et l'emmena avec lui dans une expédition dont il étoit chargé sur la Méditerranée. Phelippeaux eut part à tous ses succès, et fut chargé des travaux de défense de la place de Saint-Jean-d'Acre, assiégée par Buonaparte. Quoique les fortifications de cette ville fussent vieilles et délabrées, et qu'il n'eut pas un nombre suffisant d'hommes pour les soutenir, il parvint, par ses bonnes dispositions, à forcer l'armée françoise de lever le siége le 20 mai 1799, après soixante un jours de tranchée ouverte. Epuisé de fatigues, il mourut peu de jours après. Cet officier, doué d'un esprit vif et pénétrant, unissoit la résolution et l'activité à la prudence. Il est probable, dit un biographe, que s'il eut vécu, l'expérience et l'habitude d'un grand commandement auroient mûri son talent naturel, et qu'il auroit parcouru avec gloire

Digitized by Google

une carrière dans laquelle la fortune ne lui a permis de faire que le premier pas.

PHILIBERT (Emmanuel-Robert DE), prêtre, né à Toulouse le 25 mars 1717, mort vers la fin du 18.e siècle, a publié les *Annales de la Société des jésuites*, 1764-1765, 4 vol. in-4.

PHILIPPE *de Thessalonique*, poète grec, connu par quelques épigrammes spirituelles, et particulièrement par la collection que les philologues désignent sous le nom de deuxième anthologie, ou *anthologie de Philippe*. Elle n'a jamais été imprimée seule, et se trouve dans les grandes éditions de l'anthologie de Planude. Quoiqu'elle soit loin de valoir le premier recueil, on y trouve encore un grand nombre de pièces ingénieuses et piquantes, et celles que Philippe y a insérées de sa composition y occupent une place distinguée.

PHILIPPEAUX. *Voyez* le Supplément, à la fin du tome X, page 621.

PHILLIP (Arthur), navigateur anglois, né en 1738, à Londres, où son père, qui étoit allemand, enseignoit la langue de son pays. Il entra dans la marine à l'âge de 17 ans, et parvint bientôt, par ses services distingués, au grade de capitaine de vaisseau. En 1787, on lui donna le gouvernement-général de la colonie de la *Nouvelle-Galle méridionale*, découverte par Cook. Il y arriva en janvier 1788 ; mais ayant découvert que le point de Botany-Bay, indiqué par ce navigateur comme le plus favorable à un établissement, ne répondoit pas à l'idée qu'il en avoit donnée, il préféra le port Jakson, où il établit l'ordre parmi les malfaiteurs qui y avoient été transportés, et jeta les bases de la prospérité à laquelle cette colonie est parvenue depuis. Le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de revenir en Europe après cinq ans d'absence, il fut élevé au rang de vice-amiral, et mourut à Bath en 1814. On a publié : *Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du port Jakson et de l'île de Norfolck*, Londres 1789, in-4 avec cartes, ouvrage mal rédigé et fort mal traduit en françois, Paris 1791, in-8.

PIAZZI (Joseph), savant astronome suisse, né à Ponte, dans la Valteline, en 1746, prit l'habit des théatins à Milan en 1764, et enseigna d'abord la philosophie à Gênes, ensuite les mathématiques à Malte. Cet ordre ayant été supprimé, Piazzi se rendit à Rome, et de là à Ravennes, pour y occuper la chaire de philosophie et de mathématiques dans le collége des Nobles. Quelques thèses philosophiques qui parurent trop hardies pour un jeune religieux, l'obligèrent de se retirer à Crémone, d'où il fut appelé à Rome pour y remplir la place de lecteur de théologie dogmatique de Saint-André-della-Valle, et il eut pour collègue le Père Chiaramonte, depuis pape, sous le nom de Pie VII. Par le conseil du P. Jacquier, il accepta, en 1780, la chaire de mathématiques supérieures dans l'académie de Palerme, et il remplaça les ouvrages de Wolff par les productions de Locke et de Condillac, qui, jusque là, étoient demeurées inconnues à cette académie. Sa passion pour l'astronomie le porta à solliciter du vice-roi la possession d'une haute et ancienne tour qu'il

Digitized by Google

transforma en observatoire ; et afin de le fournir des instrumens nécessaires, il voulut visiter celui de Paris, où il fit plusieurs observations avec Lalande, et de là il se rendit en Angleterre pour s'y procurer les meilleurs instrumens. De retour en Sicile en 1789, il s'occupa de mettre en activité son observatoire, qui fut terminé en 1791, et il commença par dresser un nouveau catalogue des étoiles fixes, qu'il considéroit, avec raison, comme la véritable base de l'astronomie, et il le termina en 1814. Ce grand catalogue, qui contient 7646 étoiles, fut couronné par l'académie des sciences de France, et lui acquit l'admiration et l'estime de tous les savans de l'Europe. C'est pendant qu'il s'occupoit de ce travail qu'il fit, le 1.er janvier 1801, la découverte d'une nouvelle planète, qu'il appela *Ceres Ferdinandea*. Piazzi fut aussi employé, par le gouvernement napolitain, pour former un code métrique, afin d'établir l'uniformité des poids et mesures en Sicile : il fut encore consulté sur une nouvelle division territoriale de ce pays. Murat ayant fondé un nouvel observatoire sur les hauteurs de *Capo di Monte*, il fut invité à venir l'examiner, et il introduisit plusieurs changemens dans le plan qui avoit été adopté ; enfin, il prit part aux travaux de la commission de l'instruction publique, et il mourut à Naples le 22 juillet 1826. M. Xavier Scrofani a publié son *Eloge*, Palerme 1826, in-8. On a de lui : I. *Discours sur l'astronomie*, 1790, in-8 ; II. *Della specola astronomica di Palermo*, 1792, 1794 et 1816, 3 vol. in-folio ; III. *Sur la découverte de la nouvelle planète* Ceres Ferdinandea, Palerme 1802 ; IV. *Stellarum inerrantium positiones*, 1803 ; V. *le Système métrique de la Sicile*, 1812 ; VI. *Catalogue des principales étoiles fixes*, 1814 ; VII. *Leçons d'astronomie*, 1817, et plusieurs *Mémoires* envoyés aux différens corps dont il faisoit partie, ainsi que des *Lettres* et *Observations* dans les *Transactions philosophiques* et dans le *Journal des savans*.

PICARD (Louis-Benoît), auteur dramatique, né à Paris en 1769, étoit fils d'un procureur au Châtelet de Paris, et neveu, par sa mère, de Gastelier, médecin distingué. Après avoir fait de bonnes études, il suivit quelque temps le barreau ; mais ne se sentant pas d'inclination pour cette carrière ni pour l'art de guérir, il céda au penchant qui l'entraînoit vers le théâtre. S'étant lié avec Andrieux, déjà connu par plusieurs petites pièces, il prit de lui des conseils, et le chargea de présenter, au théâtre de Monsieur, le *Badinage dangereux*, comédie en un acte et en prose, qui fut jouée en 1789 avec quelque succès ; il donna ensuite *le Masque*, qui réussit médiocrement, et en 1791, sa comédie intitulée : *Encore des Ménèchmes*, en 3 actes et en prose, qui fut mieux accueillie. La même année, il présenta au théâtre françois *le Passé*, *le Présent* et *l'Avenir*, 3 petites comédies de circonstance et en vers ; et l'année suivante, il fit représenter les *Visitandines*, opéra en 2 actes, auquel il a ajouté depuis un 3.e acte, et où il donna l'exemple dangereux qui, depuis, a été si souvent suivi, d'introduire sur la scène des religieux et des religieuses, pour les livrer à la risée publique. Son goût pour le

théâtre étant devenu une véritable passion, il embrassa et fit embrasser à son frère la profession de comédien, et ils débutèrent l'un et l'autre sur le théâtre de Louvois, où il fit représenter différentes pièces de sa composition, qui obtinrent un grand succès, et où il joua les rôles les plus importans. En 1801, il devint directeur de ce théâtre; cependant il sentit bientôt qu'il lui convenoit mieux de se livrer exclusivement à la composition, et il renonça à jouer la comédie en 1807. Peu après, il fut admis à l'académie françoise, et le gouvernement lui confia la direction de l'opéra. Il prit, en 1816, la direction de l'Odéon, puis celle du théâtre Favart, et il se retira avec une pension en mars 1821. Il est mort en décembre 1828. C'est un des auteurs dramatiques les plus féconds. Il a donné plus de 80 pièces. Quelques enthousiastes l'ont surnommé *le Molière de son siècle*; mais il seroit plus exact de le comparer à Dancourt, dont il se rapproche davantage par le genre qu'il a adopté, et par une gaieté franche et naturelle qui est le caractère de son talent. Il a publié lui-même le recueil de ses principales pièces sous le titre de *Théâtre de L. B. Picard*, contenant 33 pièces. Les principales sont: *le Conteur*, ou *les Deux Postes*, comédie en 3 actes et en prose, 1793; *Médiocre et Rampant*, ou *le Moyen de parvenir*, en 5 actes et en vers, 1797; *le Voyage interrompu*, en 3 actes et en prose, 1798; *l'Entrée dans le monde*, en 5 actes et en vers, 1799; *le Collatéral*, ou *la Diligence à Joigny*, en 5 actes et en prose, 1799; *la Petite ville*, d'abord en 5 actes, puis en 4 et en prose, 1801; *la Grande ville*, ou *les Provinciaux à Paris*, en 4 actes et en prose, 1802; *le Mari ambitieux*, ou *l'Homme qui veut faire son chemin*, en 5 actes et en vers, 1802; *les Tracasseries*, ou *M. et Mad. Tatillon*, en 5 actes, réduits à 4; *les Marionnettes*, ou *un Jeu de la fortune*, en 5 actes et en prose, 1806; *la Manie de briller*, en 3 actes et en prose; *la Vieille Tante*, ou *les Collatéraux*, en 5 actes et en prose. Il a fait imprimer depuis *M. de Boulanville*, ou *les Deux Réputations*, en 5 actes réduits à 3, 1816; *les Deux Philibert*, en 3 actes et en prose, 1816, et plusieurs autres pièces réunies à son théâtre. On a encore de lui plusieurs romans parmi lesquels on a remarqué *les Aventures d'Eugène de Senneville et de Guillaume Delorme*, 4 v.; *l'Exalté*, ou *Histoire de Gabriël Désodry*, *sous l'ancien régime*, *pendant la révolution* ou *sous l'empire*, 3.e édition, 1824, 4 vol. in-12.

PICARDET. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, p. 622.

PICHAT (Michel), né à Vienne en Dauphiné en 1786, commença par étudier le droit pour complaire à sa famille; mais il y renonça bientôt pour se livrer entièrement à la littérature. Il a composé trois tragédies: *Léonidas*, jouée avec beaucoup de succès au théâtre François à la fin de 1825, et *Turnus* et *Guillaume-Tell*, reçues au même théâtre, mais que la censure empêcha de représenter. On a encore de lui une pièce de vers sur le *Dévouement des médecins françois à Barcelone*, qui obtint le second *accessit* au concours de l'académie françoise en 1822. Il est mort le 26 janvier 1828.

PICHLER (Weith), jésuite, né en Bavière, fut professeur de droit

Digitized by Google

canonique à Dillingen, à Ingolstatd, à Munich, et mourut dans cette dernière ville en 1736. On lui doit : I. *Iter polemicum ad ecclesiæ catholicæ veritatem*, Ausgourg 1708, in-8 ; II. *Theologia polemica*, Ausbourg 1719, in-4, souvent réimprimée, et destinée à réfuter les incrédules, les protestans, et à éclairer les questions sur lesquelles ces derniers se sont écartés de la doctrine catholique ; III. *Jus canonicum secundum quinque decretalium titulos explicatum*, Ingolstadt 1738, in 4 ; et Pesaro 1758, 2 vol. in-folio, ouvrage posthume, publié par les soins du savant Zaccaria, qui a corrigé, d'après les dernières constitutions des papes, l'édition que Pichler avoit préparée de son vivant ; IV. *Epitome juris canonici juxtà decreta*, Ausbourg 1749, 2 vol. in-12. Meusel lui attribue une *Histoire des empereurs d'Allemagne*, siècle premier, en latin, mais d'autres biographes croient que cette histoire est d'un autre Pichler.

PICOT (Pierre), prédicateur de Genève, né dans cette ville en 1746, descendoit de Nicolas Picot, compatriote et ami de Calvin, qui quitta Noyon avec ce réformateur, et vint s'établir à Genève en 1536. Pierre Picot entra de bonne heure dans la carrière évangélique, et voyagea en France, en Hollande et en Angleterre pendant les années 1771 et 1772, et à son retour, fut nommé pasteur du village de Sattigny, puis professeur de théologie : il avoit aussi des connoissances en astronomie, et il mourut d'une attaque d'apoplexie le 28 mars 1822. Ses *Sermons*, remarquables par l'élégance et l'harmonie du style, ont été recueillis et publiés après sa mort, par le professeur Chenevière, Genève 1823, in-8.

PICOT LA PEYROUSE (Philippe), naturaliste, né à Toulouse en 1744, d'un négociant considéré qui avoit été capitoul, suivit la carrière de la magistrature, et fut pourvu, en 1768, de la charge d'avocat-général près la chambre des eaux et forêts du parlement de Toulouse. La révolution opérée, en 1771, dans la magistrature par le chancelier Maupeou, l'ayant fait rentrer momentanément dans la vie privée, il se retira dans les Pyrennées, afin de satisfaire son goût pour les recherches de botanique et de minéralogie. En 1789, il fut chargé de la rédaction des cahiers de la noblesse de la sénéchaussée de Toulouse, et en 1790, il fut nommé l'un des administrateurs du district de cette ville. Arrêté sous le régime de la terreur, il passa dix-huit mois en prison, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Alors il reprit ses occupations scientifiques, et devint successivement inspecteur des mines, professeur d'histoire naturelle et maire de Toulouse. Il occupa cette dernière place depuis 1800 jusqu'en 1806, et fut destitué, dit-on, pour avoir accordé protection aux maisons de jeu. Il est mort le 18 octobre 1818. On a de lui : I. *Description de plusieurs nouvelles espèces d'orthocératites et d'ostracites*, Erlang 1781, in-folio, en latin et en françois, avec 13 planches enluminées, où l'on trouve des espèces nouvelles et fort singulières de coquilles fossiles que l'on a nommées depuis *hippurites*, *batholites*, *et cornucopiæ* ; II. un *Traité des mines et forges à fer*

du comté de Foix, contenant beaucoup de choses utiles, et qui a été traduit en allemand en 1789; III. *Figures de la flore des Pyrénées*, 1795 et années suivantes, in-folio; IV. *Tables méthodiques des mammifères et des oiseaux observés dans le département de la Haute-Garonne*, 1799, in-8, extraites d'un ouvrage plus considérable, accompagné de 120 planches enluminées, qui est resté dans le portefeuille de l'auteur : il avoit fait imprimer ces tables pour l'usage de ses élèves; V. *Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, et itinéraire des botanistes dans ces montagnes*, 1813, in-8, auquel il donna un supplément en 1818, qui contient quelques espèces qui étoient alors inconnues. On a encore de lui plusieurs *Mémoires*, dans les recueils des académies de Toulouse, de Stockolm; dans le *Journal de physique*, et dans celui des *Mines*. Il a encore fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie méthodique*.

PICTET (Marc-Auguste), né à Genève en 1752, d'une ancienne famille de cette république, fut dès sa jeunesse l'élève et l'ami du savant de Saussure, qu'il accompagna dans ses voyages aux Alpes. Il lui succéda, en 1786, dans la place de professeur de philosophie, et ensuite dans celle de président de la société pour l'avancement des arts. Lorsque la révolution vint interrompre ses occupations, il s'interposa au milieu des différens partis, et tenta inutilement diverses voies de conciliation. Un nouveau gouvernement ayant été établi, il s'exposa aux plus grands dangers pour sauver les magistrats d'une populace ameutée; enfin, le mal étant consommé, il donna tous ses soins à adoucir les ressentimens et à rapprocher les cœurs. En 1798, il fut choisi pour l'un des négociateurs du traité de réunion de la république de Genève à la France, et en 1802, il fut appelé au tribunat où il vota la consulat à vie, et ensuite l'élévation du premier consul à la dignité impériale. Lors de l'abolition du tribunat, l'empereur le nomma l'un des quinze inspecteurs-généraux de l'université. Après les événemens politiques de 1814, il se retira dans sa patrie, où il reprit ses occupations scientifiques, et il mourut le 19 avril 1825. Il avoit ouvert, depuis quelques années, des cours publics d'histoire naturelle qui étoient très-suivis. La ville de Genève a fait l'acquisition de son cabinet, pour donner des cours de physique exprimentale. On a de lui un *Essai sur le feu*, 1791, in-8, contenant beaucoup d'expériences nouvelles; *Voyage de trois mois en Angleterre, en Ecosse et en Irlande*, 1803, in-8; plusieurs morceaux insérés dans le *Journal de Paris*, dans les *Lettres* de Deluc, les *Voyages* de Saussure, et divers *Opuscules* cités par Sennebier au tome 3 de l'*Histoire littéraire de Genève*. Pictet a aussi traduit de l'anglois de sir James Hall, *Description d'une suite d'expériences sur la compression et sur l'action de la chaleur*, mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, c'est le recueil périodique qu'il entreprit en 1796 avec son frère et avec M. Maurice, son ami, sous le titre de *Bibliothèque britannique*, et qui étoit exclusivement destiné aux objets de littérature et de sciences, d'origine étrangère, et particulièrement

Digitized by Google

angloise. Cet ouvrage, dont il paroissoit un cahier chaque mois, s'est maintenu jusqu'à nos jours, et a pris, depuis 1816, le nom de *Bibliothèque universelle*. Les auteurs, depuis cette époque, en ont étendu le plan à toutes les contrées de l'Europe, et ont rendu compte de tous les ouvrages qui méritoient d'être connus, insérant de préférence les articles concernant la Suisse, ou émanés de la plume des écrivains suisses.

PICTET DE ROCHEMONT (Charles), frère du précédent, né le 22 septembre 1755, entra fort jeune au service de France, dans le régiment suisse de Diesbach, où il a servi dix ans avec distinction. Il quitta le service en 1785; et, en rentrant dans sa patrie, il s'engagea dans la carrière des emplois civils. Il fut choisi, en 1789, par le gouvernement, pour organiser la milice genevoise, et en 1790 il exerça les fonctions d'auditeur, magistrature de police par laquelle devoient débuter à Genève ceux qui vouloient parvenir aux emplois supérieurs. Lorsque Genève fut bouleversée par l'influence des maximes révolutionnaires, il faillit perdre la vie, et demeura quelque temps incarcéré; enfin, il se retira à la campagne avec son frère, et il y partagea son temps entre les études littéraires et celles de l'agriculture. Il aimoit la campagne, il estimoit les paysans, et il fit de la ferme de Lancy, où il s'étoit retiré dès 1796, une ferme modèle, où tous les meilleurs systèmes de culture étoient successivement introduits, et d'où tous les perfectionnemens de la science, tous les meilleurs instrumens, tous les ouvriers les plus habiles se répandoient ensuite dans les lieux circonvoisins. Il introduisit le premier dans le pays la race des moutons d'Espagne; il enseigna l'art de la maintenir dans sa pureté; et après avoir communiqué au public, par la voie d'un journal sur l'agriculture, l'instruction qu'il donnoit d'abord aux bergers par son exemple, il fonda au loin des colonies de mérinos; il en établit en Provence, et en envoya jusqu'à Odessa. En même temps, il contribua puissamment à étendre la culture de la pomme-de-terre, et il accoutuma à la destiner à la nourriture des bestiaux et à la tenir en réserve pour les temps de disette, dans lesquels il suffit de changer sa destination pour rétablir l'abondance. Ce fut encore Pictet qui introduisit le système des assolemens, qui fit reconnoître la supériorité de la charrue belge, par la comparaison qu'il en fit avec les autres charrues, et qui donna l'impulsion à ces écoles d'agriculture, qu'on a vues ensuite se multiplier dans toute l'Europe. Son journal d'agriculture, qu'il publia pendant vingt-neuf ans, contribua beaucoup à répandre toutes les découvertes, toutes les connoissances utiles, et dirigea, vers un but commun, tous les travaux des amis du laboureur. Pictet, en abandonnant le service pour s'occuper d'agriculture, n'avoit point renoncé à l'étude de l'art de la guerre; il s'y livra dans la solitude avec un redoublement d'ardeur, et ne demeura étranger à aucun de ses développemens. A son régiment, il étoit devenu seulement un bon officier; à Lancy, il devint un bon tacticien. Pendant la durée des triomphes de la France, il n'avoit donné, par aucun acte personnel ni par l'accep-

Digitized by Google

tation d'aucune fonction publique, son adhésion à la réunion de sa patrie à la France; lorsque les alliés approchèrent du Rhin, après les revers de cette puissance, il sentit que c'étoit le moment d'agir pour faire recouvrer à sa patrie son indépendance, et il fit partie de la première députation qui se présenta aux souverains alliés près de Bâle. En avril 1814, il fut à Paris le représentant du gouvernement de Genève; et dans le mois d'octobre de la même année, il fut envoyé au congrès de Vienne. En août 1815, la confédération helvétique l'envoya au congrès de Paris, en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire, et plus tard, à la cour de Turin avec le même caractère. Au moment où les puissances victorieuses travailloient à reconstituer l'Europe, Pictet s'attacha à prouver l'importance de la neutralité suisse pour la paix de l'Europe et il publia à ce sujet un écrit intitulé: *La Suisse dans l'intérêt de l'Europe*, où il fit preuve d'une grande supériorité de vues dans l'art de la guerre, au point que l'on crut y reconnoître le général Jomini, déjà connu avantageusement par quelques ouvrages. Il insista aussi pour que l'on détruisit à Genève toute la partie des fortifications qui pouvoient lui devenir fatale, sans être d'aucune utilité pour la Suisse, ce qui entraîna des discussions sans fin. Cependant il parvint à éclairer et à ramener les esprits, et il fut un des commissaires nommés par le conseil-souverain pour l'examen du projet. Sa santé étoit depuis long-temps altérée; quoique plus fatigué le jour où l'on devoit prendre une décision importante, il voulut assister à la séance, et il en sortit avec une aggravation de son mal qui le conduisit au tombeau le 28 décembre 1824. Il a dit lui-même, à sa dernière heure, « que sa conscience de fortifications lui coûtoit la vie, mais qu'il avoit fait son devoir. » Il n'avoit accepté en cette occasion les fonctions de commissaire que par zèle pour le bien public; car peu jaloux des dignités, aussitôt qu'il eut fait reconnoître l'indépendance de la Suisse et sa neutralité, il avoit donné sa démission de la place de conseiller-d'état, pour rentrer dans sa retraite. On a de lui: I. *Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique*, d'après Morse et les meilleurs auteurs américains, Paris 1795, 2 vol. in-8; II. *Education pratique*, traduction libre de l'anglois, de Marie Edgeworth, 1800, in-8; 1801, 2 vol. in-8; III. *Traité des assolemens*, ou l'*Art d'établir les rotations des récoltes*, 1801, in-8; IV. *Faits et observations concernant la race des mérinos d'Espagne à laine superfine et les croisemens*, 1802, in-8; V. *Théologie naturelle* ou *Preuves de l'existence et des attributs de la Divinité, tirées des apparences de la nature*, traduction libre de l'anglois, d'après Paley, Paris 1804; 2.e édition, 1817, in-8, avec une préface; VI. *Recherches sur la nature et les effets du crédit du papier dans la Grande-Bretagne*, traduit de l'anglois de H. Thornton, in-8; VII. *Vues relatives à l'agriculture de la Suisse et aux moyens de la perfectionner*, par M. de Fellemberg, traduit de l'allemand, et enrichi de notes, 1808, in-8; VIII. *Cours d'agriculture angloise, avec les développemens utiles aux agri-*

Digitized by Google

culteurs du continent, 1810, 10 vol. in-8. C'est la réimpression de la partie d'agriculture de la *Bibliothèque britannique*; IX. *De l'emploi des pommes-de-terre à la nourriture des bestiaux dans le canton de Genève*, extrait de la *Bibliothèque universelle*, Genève 1820, in-8 : X. *Choix de poésies de lord Byron, de Walter Scott et de Th. Moore*, Genève et Paris 1820, 2 vol. in-8 ; XI. *La Suisse dans l'intérêt de l'Europe*, 1821, in-8 ; *Comparaison de trois charrues*, Genève et Paris 1823, in-8. Il a aussi rédigé, dans la *Bibliothèque britannique*, *la partie littéraire*, où l'on a remarqué plusieurs morceaux importans, entr'autres celui qu'il publia en 1816 sur la littérature angloise, qui appartient, par la force des pensées et la sévérité du goût, à la plus haute critique.

PIE VII. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, page 622.

PIERRES (Philippe-Denis), premier imprimeur du roi, né à Paris en 1741, d'une famille qui exerçoit la librairie depuis 200 ans. Il fut reçu imprimeur sur la décision de Lemercier, son grand oncle, et ne tarda pas à se distinguer par la beauté et la correction des ouvrages sortis de ses presses. Il avoit une connoissance très-étendue de l'histoire et des procédés de son art. L'académie des siences l'engagea, en 1774, à rédiger l'*Art de l'imprimerie* pour la *Collection des arts et métiers*. Il avoit réuni à cet effet beaucoup de matériaux, et l'on regrette qu'il n'ait pas terminé cet ouvrage qui auroit formé 3 vol. in-folio. Pierres présenta, en 1784, à Louis XVI le modèle d'une presse de son invention, qui obtint les suffrages de l'académie des sciences et qui fut perfectionnée depuis. Il en imagina une seconde, qui n'a ni jumelles, ni train, ni étançon, et supérieure à toutes les autres. Il exécutoit lui-même fort adroitement les modèles de ses machines, et avoit à ses gages des ouvriers qui travailloient sous sa direction. Son atelier étoit fréquenté par les hommes les plus distingués de la France et de l'étranger. Il reçut, en 1787, l'ordre d'établir une imprimerie à Versailles pour le service de l'assemblée des notables ; mais la révolution lui ayant enlevé son état et sa fortune, il accepta en 1807 une place dans le bureau des postes à Dijon, et mourut dans cette ville le 18 février 1808. Il étoit membre des académies de Lyon, Orléans et Rouen, et il eut part à la rédaction du *Catalogue hebdomadaire des livres nouveaux qui se publient en France et chez l'étranger*, qu'il continua depuis 1774 jusqu'en 1789, et qui forme 27 vol. in-8. Il a donné aussi une édition estimée du *Lexicon* de Schrevelius, et publié divers articles dans les journaux ; entr'autres une *Lettre* à Fréron, sur le *Salluste* stéréotypé par Ged en 1739 ; une autre *Lettre* sur des essais de polytypage, et la *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie*, 1786, in-4. Lescheviu a publié une notice sur ce typographe dans le *Magasin encyclopédique*.

PIGEAU (Eustache-Nicolas), ancien avocat au parlement et professeur à la faculté de droit de Paris, né le 16 juillet 1750 à Mont-l'Evêque près de Senlis, de parens pauvres, reçut cependant dans son enfance les leçons d'un ecclésiastique qui n'eut que le temps

d'ébaucher son instruction, ses parens l'ayant envoyé de bonne heure à Paris pour apprendre un état mécanique. Devenu orphelin il quitta bientôt l'atelier où il faisoit son apprentissage pour entrer chez un procureur, dont il devint premier clerc au bout de six mois. Son application au travail et ses heureuses dispositions lui permirent de se faire recevoir avocat au parlement de Paris le 22 décembre 1774, et il publia au bout de quelques années sa *Procédure civile du Châtelet de Paris*, Paris 1778, 2 vol. in-4, qui fut depuis réimprimée en 1780 et en 1787. Il donna en 1784 un autre ouvrage intitulé : *Introduction à la procédure civile*, in-18, 5.e édition revue par Poncelet, 1822 in-8. Malgré les succès de Pigeau son peu de fortune l'obligea avant la révolution d'entrer en qualité de secrétaire chez Hérault de Sechelles, avocat-général au parlement; cette ressource lui ayant été enlevée par la suppression des parlemens, au lieu de chercher à profiter, comme tant d'autres, pour s'élever aux emplois ou à la fortune, de la désorganisation qu'entraînoient à leur suite les événemens de cette époque, il préféra entrer comme commis libraire chez madame Desaint, éditeur de ses ouvrages. Après la terreur il reprit ses travaux et ouvrit des cours de droit et de procédure, où sa réputation attira un grand nombre d'auditeurs. Lorsqu'il fut question de donner un code de procédure, Pigeau fut appelé avec Treilhard, Séguier, etc., à faire partie du comité de rédaction. Les écoles de droit ayant été créées il fut nommé en 1805 à la chaire de procédure de la faculté de Paris, et il en a rempli les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 22 décembre 1818. Pendant les cent-jours il avoit refusé de signer l'adresse de l'école de droit à Buonaparte et l'acte additionnel. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a publié : I. *Notions élémentaires sur le code civil*, 1804, 4 vol. in-8; 2.e édition, augmentée sous le titre de *Cours élémentaire de code civil*, 1818, 2 vol. in-8; II. la *Procédure civile des tribunaux de France, démontrée par principe et mise en action par des formules*, 1807-1808, 2 vol. in-4; 4.e édition avec des notes de M. Crivelli, 1826; ce n'est que la procédure du Châtelet avec les additions et les corrections nécessitées par le nouveau code; III. *Commentaire sur le code de procédure civile*, ouvrage posthume revu et publié par MM. Poncelet et Lucas Championnière, 1827, 2 vol. in-4, précedé d'une notice sur l'auteur.

PIGNOTTI (Laurent), fabuliste italien, né en 1739 à Figline, petite ville entre Florence et Arezzo, d'un riche négociant qui s'étant ruiné par des spéculations malheureuses vint s'établir avec sa famille à Castello et mourut de chagrin peu de temps après, laissant 4 enfans en bas âge. Laurent Pignotti se livra à l'étude de la médecine qu'il exerça à Florence, mais il y obtint bientôt une chaire de physique, puis à l'université de Pise où il devint membre du conseil de l'instruction publique, et enfin recteur de l'université, première dignité littéraire de la Toscane. Il mourut le 5 août 1812. On a de lui : I. des *Conjectures météorologiques sur les variations du baromètre*, insérées dans les *Novelle*

Digitized by Google

Novelle letterarie de Castri, Pise 1780; II. un *Recueil de fables*, Pise 1782, dont il s'est fait un grand nombre d'éditions, quoiqu'elles soient loin de valoir celles de La Fontaine; elles sont écrites avec pureté et même avec élégance, mais l'auteur confond souvent les genres, et ses fables ne sont quelquefois que des contes ingénieux et piquans et pas toujours assez châtiés. On y a surtout réuni des nouvelles qui empêchent de les mettre entre les mains de la jeunesse; III. *la Tresse de cheveux enlevée*, pièce dans le genre héroï-comique. Ses poésies ont été recueillies à Florence, 1812-13, 6 vol. in-8, et à Pise, 6 vol. in-12. On a encore de lui une *Histoire de la Toscane*, Pise 1813, 9 vol. in-8 et 10 vol. grand in-18.

PILES (Antoine-Toussaint-Joseph-André-Marseille comte de Fortia DE), né le 18 août 1758, d'une famille noble et ancienne originaire de Catalogne, dont le père et l'aïeul avoient été successivement gouverneur-viguier royal de Marseille. Il entra au service en 1773 dans les chevau-légers de la garde du roi, et se trouvoit lieutenant dans le régiment du Roi, infanterie, lorsque ce corps fut dissous, par suite de la révolution de 1789; il émigra en 1790, mais il rentra pendant le régime de la terreur, et fut incarcéré en 1795. Mis en liberté, il se fixa à Paris et il y fit ressource de sa plume. Il est mort dans les premiers mois de 1826 en Provence où il s'étoit retiré depuis quelques années. Il étoit chevalier de Saint-Louis et de St.-Jean-de-Jérusalem. C'étoit un homme fort instruit et il ne pardonnoit pas les erreurs et les négligences chez les autres écrivains. Sa critique, genre auquel il s'est le plus particulièrement livré, est presque toujours juste, mais quelquefois vétilleuse et souvent dure, aigre et virulente. On a de lui: I. *Correspondance philosophique de Caillot-Dorval*, Paris 1795, in-8; II. *Voyage de deux françois au nord de l'Europe, en Allemagne, Danemarck, Russie, Suède et Pologne, fait en 1790-1792*, Paris 1796, 5 vol. in-8; III. *Six lettres à L. S. Mercier sur les six tomes de son nouveau Paris*; IV. *Examen sur trois ouvrages sur la Russie*: (Voyage de Chantreau; Révolution de 1762, par Rhulieres, Mémoires secrets par Masson), 2.ᵉ édition augmentée, 1817, in-8; V. *Quelques mots à M. Masson*, 1803, in-8; VI. *Quelques erreurs de la géographie universelle de Guthrie et du cours de cosmographie de Mentelle*; VII. *Coup-d'œil rapide sur l'état présent des puissances européennes*, Paris 1805, in-8, ouvrage qui ne pût être mis en circulation qu'en 1814; VIII. l'*Ermite du faubourg St.-Honoré à l'Ermite de la chaussée d'Antin*: Piles y relève plusieurs erreurs de M. de Jouy; IX. *nouveau Dictionnaire françois* par le comte de F. P., Paris 1818-1819, 12 numéros formant un vol. in-8. Ce dictionnaire ne contient qu'un certain nombre de mots, la plupart relatifs à l'histoire, à la morale et à la politique, qui servent de texte à l'auteur pour critiquer les opinions émises par divers écrivains. On y joint ordinairement cinq brochures faisant suite à ce dictionnaire: *un Mot sur la charte, sur les armées, sur les mœurs publiques, sur la noblesse*, etc.; X. *Préservatif contre la biogra-*

phie nouvelle des contemporains, n° 1 à 6, 1822 à 1825. Il avoit promis deux autres livraisons pour achever l'examen de cette biographie qui est remplie de bévues. Il a publié encore plusieurs brochures critiques, et il a été l'éditeur de *Malte ancienne et moderne* par L. de Boisgelin, 1809, 3 vol. in-8. Avant la révolution il avoit fait représenter quatre opéra sur le théâtre de Nancy, et il avoit fait graver plusieurs œuvres de musique instrumentale.

PINDEMONTE (le comte Hippolyte), l'un des plus illustres poètes de l'Italie, né à Véronne en 1753, d'une famille illustre, voyagea d'abord en France, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et s'adonna ensuite entièrement à la littérature. Il commença par traduire du grec l'*Hymne à Cérès* attribuée à Homère, ainsi que des morceaux de Catulle, de Virgile et d'Ovide; mais plus tard il attira davantage l'attention publique par son *Abarite*, ses *Bucoliques* en vers et en prose, son poème sur les *Tombeaux*, et surtout par ses *Epîtres* auxquelles il donna le nom de *Sermoni* et qui donnoient la plus haute idée de son talent. Sa tragédie d'*Arminius*, sa traduction de l'*Odyssée*, ses *Eloges* de quelques hommes célèbres furent aussi accueillis avec beaucoup de faveur et sont des œuvres remarquables par la pûreté du style et par une richesse d'images où le sentiment domine en première ligne. Il a encore publié le *Coup de marteau*, petit poème, des *Sonnets*, des *Elégies*, des *Stances* et autres pièces de poésie, des *Dissertations sur les jardins anglois*, des *Discours sur les théâtres*, etc. Il est mort le 18 novembre 1828. — Son frère, le marquis *Jean Pindemonte*, suivit la carrière du théâtre et composa plusieurs tragédies qui eurent du succès mais qui ne se soutinrent pas à la lecture. L'édition de son *Théâtre* faite à Milan en 1804, 4 vol. in-8, précédés d'un *Discours sur le Théâtre italien* n'a jamais été épuisée. Jean Pindemonte visoit toujours à la pompe et au bruit de la scène, et il négligeoit la correction du style, des caractères et du plan.

PINEL (Philippe), célèbre médecin, membre de l'institut, né en 1745, dans un village près de Castres, département du Tarn, fit ses premières études au collége de Lavaur et se rendit ensuite à Toulouse pour y étudier la théologie; mais n'ayant pas de vocation pour l'état ecclésiastique il abandonna l'université pour diriger ses études vers la médecine. Son peu de fortune l'obligea de donner des leçons de mathématiques, et par ce moyen il prit tous ses grades à ses frais et fut reçu docteur en médecine le 22 décembre 1773. Il se rendit ensuite à Montpellier pour y perfectionner ses études, puis à Paris où il rédigea avec succès, pendant plusieurs années, la *Gazette de santé*, et il donna une traduction très-estimée de Cullen, de 3 vol. des *Transactions philosophiques*, et une édition de Baglivi. Ces travaux suffisoient à peine pour le mettre au-dessus du besoin. Cependant la société royale de médecine avoit proposé, en 1791, un prix *Sur les moyens les plus efficaces de traiter les malades dont l'esprit est devenu aliéné avant l'âge de vieillesse*, Pinel concourut et obtint le prix. Thouret, l'un des juges qui reconnut

Digitized by Google

son talent lui fit donner la place de médecin de Bicètre, et il y opéra les réformes les plus salutaires dans le traitement des aliénés; deux ans après il obtint la place de médecin de la Salpétrière, et il y fit comme à Bicètre les plus heureux changemens. Lors de la création de l'école de médecine, il fut désigné pour occuper la chaire d'hygiène et de physique médicale et peu après celle de pathologie interne. A l'époque où Corvisart formoit l'école de clinique de la Charité, Pinel donna des leçons publiques au pied du lit des malades et se fit remarquer par la justesse de ses vues et la rectitude de son jugement ; enfin dans les temps d'anarchie une multitude de prisonniers étoient renfermés dans les prisons de Bicètre et on vouloit les en extraire pour les conduire à l'échafaud, mais il s'y opposa en affirmant qu'ils étoient en traitement, et par là il leur sauva la vie. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 25 octobre 1826. Le baron Dupuytren lui a consacré une notice dans le *Journal des débats* du 7 novembre 1826, qui a été imprimée à part in-8. Outre les traductions que nous avons citées, il a publié : I. *Nosographie philosophique* ou *Méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, Paris 1798, 2 vol. in-8 ; 6.e édition 1818, 3 vol. in-8 ; ouvrage dont le but est d'exercer les hommes qui entrent dans la carrière de l'art difficile de guérir à suivre de grands exemples et à joindre la justesse de l'application à la science du précepte. L'exécution a parfaitement répondu au plan et a amené les plus heureux résultats ; II. *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, Paris 1800 et 1809, in-8 ; III. *Médecine clinique*, 1802, in-8, 4.e édition 1815 ; IV. *Discours inaugural sur la nécessité de rappeler l'enseignement de la médecine aux principes de l'observation*, in-4, et plusieurs morceaux dans différens recueils littéraires et périodiques. Il a encore travaillé au *Dictionnaire des sciences médicales*.

PINGERON (Jean-Claude), littérateur, né à Lyon vers 1730, embrassa d'abord la carrière des armes et passa au service de Pologne avec l'agrément du roi. Il y obtint le grade de capitaine d'artillerie et fut employé comme ingénieur à Zamosc. De retour en France, il entra dans les bureaux des bâtimens de la couronne à Versailles et il consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il voyagea aussi en Italie et parcourut avec le marquis de Néelle les échelles du Levant, Malte et la Sicile. En 1779 il devint l'un des coopérateurs du *Journal de l'agriculture, du commerce, des arts et des finances*, dans lequel il inséra un grand nombre de dissertations sur des objets d'utilité publique. Il mourut à Versailles en 1795. On lui doit un grand nombre de traductions d'ouvrages italiens et anglois : I. de l'italien le *Traité des vertus et des récompenses*, de Dragonetti, Paris 1768, in-12 ; II. *Conseils d'une mère à son fils qui est sur le point d'entrer dans le monde* par Mad. Piccolomini Girardi, 1769, in-12 ; III. *Essai sur la peinture*, par Algarotti, in-12 ; IV. le *Traité des violences publiques et particulières*, par Muréna, 1769, in-12 ; V. les *Abeilles*, poème de Ruccelaï, 1790, in-8, Amsterdam 1781, in-12 ; VI. les *Vies des architectes*

anciens et modernes, par Milizia, 1771, 2 vol. in-12; VII le *Voyage dans la Grèce asiatique*, par l'abbé Sestini, 1789, in-8; VIII. les *Lettres écrites par l'abbé Sestini à ses amis en Toscane, pendant le cours de ses voyages*, 1789, 3 vol. in-8, avec des notes du traducteur. Il a traduit de l'anglois: IX. *Voyage dans la partie septentrionale de l'Europe, pendant les années* 1768, 1770, par J. Marshal, 1776, in-8; X. la *Description de l'île de la Jamaïque*, 1782, in-8; XI. la *Description d'une machine électrique construite et perfectionnée par Cuthberson*, 1790, in-8; XII. *Expériences et recherches utiles à l'humanité, aux hospices, au commerce et aux beaux arts*, trad. de plusieurs langues et recueillis de divers voyages. Il a aussi fourni divers articles daus la *Bibliothèque-physico-economique*, et autres recueils du même genre.

PINKERTON (Jean), écrivain anglois de la société des antiquaires de Londres, né à Edimbourg le 17 février 1758, fut destiné à la carrière du barreau et entra chez un avocat, mais ayant perdu son père en 1789, il alla s'établir à Londres et s'y lia avec plusieurs littérateurs distingués. Il publia d'abord quelques poèmes élégiaques qui eurent du succès; cependant il renonça à ce genre pour se livrer entièrement à des recherches historiques, et surtout à la numismatique. Il est mort à Paris le 10 mars 1826. On a de lui: I. *Vers*, 1781, in-8; II. *Contes en vers*, 1782, in-4; III. deux *Odes dithyrambiques sur l'enthousiasme et le rire*, 1782, in-4; IV. *Essai sur les médailles*, 1784, 2 vol. in-4, traduit en françois avec d'amples additions, par J. G. Lipsius, 1785, in-4; V. *Lettres sur la littérature*, sous le nom de Robert Héron, 1785, in-8, qui lui attirèrent des critiques virulentes; VI. *Anciens poèmes écossois, de la collection des manuscrits de sir Richard Maitland*, 1786, 2 vol. in-8. VII. *Dissertation sur l'origine et les progrès des Scythes ou Goths*, 1787, in-8, trad. en françois; VIII. *Vitæ antiquæ sanctorum*, 1789, in-8; IX. *Bruce, ou Histoire de Robert, roi d'Ecosse*, écrite en vers écossois, par Jean Barbou, 1789, 3 vol. in-8; X. *Histoire en médailles de l'Angleterre jusqu'à la révolution*, 1790, in-4, avec 40 planches; XI. *Poèmes écossois*, réimprimés d'après des éditions rares, 1792, 3 vol. in-8; XII. *Recherches sur l'histoire d'Ecosse avant Malcolm*, 1789, 3 vol. in-8; XIII. *Histoire d'Ecosse depuis l'avènement de la maison Stuart*, 1797, 2 vol. in-4; XIV. *Iconographie écossoise, ou Portraits des illustres personnages d'Ecosse, avec des notes biographiques*, 1795-1797, 2 vol. in-8; XV. *Galerie écossoise, ou Portraits des personnages les plus émimens avec leur caractère*, 1799, in-8; XVI. *Géographie moderne, rédigée sur un nouveau plan*, 1802, 2 vol. in-4; 2.e édition, 1807, 3 vol. in-4, ouvrage fort estimé en Angleterre, et trad. en françois par Walckenaer, 6 vol. in-8, avec atlas; XVII. *Abrégé de l'ouvrage précédent*, 3.e édition, 1817, in-8, avec des cartes, trad. aussi en françois par Walckenaer, et précédé d'une introduction à la géographie-mathématique, et à la géographie-physique, et suivi d'un précis de géographie ancienne, par Barbier du Boccage, avec 10 cartes, Paris 1811, 2 parties, in-8;

Digitized by Google

XVIII. *Souvenirs de Paris* en 1801 et 1805, 1806, 2 vol. in-8, ouvrage fortement critiqué en Angleterre; XIX. *Collection générale de voyages*, de 1808 à 1815, 13 vol. in-4; XX. *Nouvel atlas moderne*, de 1806 à 1815; XXI. *Pétralogie*, ou *Traité sur les rochers*, 1811, 2 vol. in-8; XXII. *Recherches sur l'histoire d'Ecosse*, *à laquelle est ajoutée une dissertation sur l'origine des Scythes ou Goths*, 1814, 2 vol. in-8.

PIOZZI (Hester-Lynch), angloise, née en 1739 à Boswel, dans le comté de Carnarvon, épousa en premières noces un riche brasseur du bourg de Southwark, membre du parlement, se lia avec le célèbre Johnson, et fut recherchée dans les sociétés par son esprit et l'amabilité de ses manières. Après la mort de son mari, elle avoit épousé Piozzi, maître de musique italien. Elle a publié : I. *Mélanges de Florence*, 1785, in-8, en société avec MM. Merry, Parsons, Greathead et autres; II. *Observations et réflexions faites durant un voyage en France, en Italie, en Allemagne*, 1786, 2 vol. in-8, ouvrage qui obtint beaucoup de succès, malgré son peu de mérite et son extrême frivolité; III. *Anecdotes du Dr. Samuel Johnson, durant les 20 dernières années de sa vie*, 1786, in-8; IV. *Lettres du Dr. Johnson, ou à lui adressées*, 1788, 2 vol. in-8; V. *Synonimie angloise*, ou *Essai sur l'emploi régulier des mots dans la conversation familière*, Londres 1794, 2 vol. in-8; c'est son meilleur ouvrage; VII. *Rétrospection*, ou *Revue des événemens, des caractères, des circonstances les plus remarquables de l'histoire du genre humain pendant l'année 1800, avec leurs conséquences*, 1801, 2 vol. in-4. Elle a encore publié divers morceaux en vers et en prose dans divers recueils périodiques.

PIRINGER (Benoit), graveur allemand, né à Vienne en Autriche en 1774, s'adonna particulièrement à la gravure à l'*aquatinta*, et s'étoit déjà fait remarquer par des vues d'Autriche et des paysages qu'il avoit dessinés et gravés, lorsque M. le comte Alexandre de Laborde, amateur distingué, voulut faire, au profit de la France, la conquête d'un graveur, dont le genre agréable étoit peu cultivé dans ce pays. Il amena donc Piringer à Paris, qui produisit successivement un grand nombre de planches remarquables pour les *monumens de la France* du comte de Laborde, pour les *Voyages pittoresques dans la Vendée, à Constantinople et à Lyon*. Son ouvrage le plus considérable est la *Danse de village*, où il s'est montré le digne traducteur de Claude Lorrain. On estime aussi *le Lever et le coucher du soleil*, d'après Claude Lorrain; son œuvre, intitulé *Ecole des paysages*, d'après les plus grands maîtres; et les *Quatre points du jour*, aussi d'après Claude Lorrain. Cette dernière production valut à Piringer la médaille d'or à l'exposition de 1814, et le diplôme de membre de l'académie impériale et royale des beaux arts de Vienne. Le succès qu'elle obtint le décida à faire paroître quatre autres *Points du jour*, d'après une plus petite dimension et d'après ses propres dessins: les sites en sont bien choisis et l'exécution en est facile et gracieuse. Il travailloit pour le *voyage pittoresque dans les Pyrénées françoises* de M. Melling, et il

en avoit déjà publié 4 livraisons de 6 planches chacune, lorsque la mort l'enleva en 1826. M. Chaillou-Potrelle, appréciateur d'objets d'arts, a publié le *Catalogue d'estampes de l'atelier de Piringer*, Paris 1827, in-8 de 47 pages, précédé d'une notice sur ce graveur.

PIROT (Edme), docteur et professeur de Sorbonne, né à Auxerre en 1631, souvent cité dans les *Histoires de Bossuet et de Fénélon*, par M. de Beausset, se trouva mêlé dans les affaires du quiétisme, et fut choisi pour examiner le livre de Fénélon, intitulé : *Explication des maximes des saints*, et l'on assure qu'après quelques changemens faits à cet ouvrage et consentis par Fénélon, il avoit dit que ce livre étoit *tout d'or* ; cependant ayant vu Bossuet se prononcer fortement contre ce même livre, il rétracta ce premier jugement, et rédigea contre l'*Explication* une censure datée du 16 octobre 1698, et qui fut signée par 60 autres docteurs. Il est mort chanoine de Notre-Dame de Paris le 4 août 1713. On ne connoît d'imprimé de lui qu'un discours latin qu'il prononça à la Sorbonne en 1669 ; mais il a laissé plusieurs manuscrits dont il a circulé des copies, particulièrement un *Mémoire sur l'autorité du concile de Trente en France*, cité dans la correspondance de Bossuet avec Leibnitz, et des *Corrections et des changemens faits à l'abrégé des principaux traités de théologie* de Letourneux. — Il y a un jésuite de même nom, né dans le diocèse de Rennes, mort en 1659, qui est auteur de l'*Apologie des casuistes contre les calomnies des jansénistes*, qui fut condamnée par le pape Alexandre VII, par plusieurs évêques de France et par la faculté de théologie de Paris.

PLACE. *Voyez* LAPLACE.

PLAYFAIR (John), fils de James Playfair, ministre anglican, connu par son *Système de chronologie*, naquit à Bervic en Ecosse, et embrassa, comme son père, l'état ecclésiastique. Il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques, et en devint professeur, et ensuite de physique. Il s'est distingué par le zèle avec lequel il a défendu la *Théorie de la terre* d'Hutton. Dans les dernières années de sa vie, il s'adonna particulièrement à la géologie, et il entreprit, en 1816, un voyage dans les Alpes pour observer ces montagnes. Il est mort à Edimbourg le 20 juillet 1819. On a de lui : I. *Elémens de géométrie*, 1796, in-8 ; II. *Eclaircissemens sur la théorie de la terre par Hutton*, 1812, in-8 ; III. *Lettre à l'auteur de l'examen de la doctrine du professeur Steward*, in-8 ; IV. *Système complet de géographie ancienne et moderne*, 5 vol in-4, dont le dernier a paru en 1813 ; V. *Esquisse de la philosophie naturelle*, 1812, in-8 ; VI. une édition d'*Euclide* ; VII. l'excellent *Discours préliminaire* placé en tête du supplément de l'*Encyclopédie britannique*. Il a été aussi un des coopérateurs les plus actifs et les plus distingués de la *Revue d'Edimbourg*, et il a publié plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions de la société royale de cette ville*, et dans d'autres recueils. On distingue surtout celui qu'il lut en 1789 devant la société royale d'Edimbourg, dont il étoit membre, et qu'il a inséré dans le 2.e vol. de ses *Transactions*, sous ce titre : *Remarques sur l'astronomie des brahmes*.

Digitized by Google

PLAYFAIR (William), frère du précédent, né à Dundée en 1759, fut employé d'abord comme dessinateur à Birmingham; il se rendit ensuite à Londres où il publia plusieurs ouvrages. Au commencement de la révolution, il forma un établissement de banque à Paris; mais il en sortit pendant le régime de la terreur, et il retourna à Londres où il ouvrit un magasin d'orfévrerie et de bijouterie. Il est à remarquer qu'il avoit annoncé le départ de Buonaparte de l'île d'Elbe deux mois avant l'exécution; mais l'avis qu'il en avoit donné aux ministres anglois fut négligé. A la seconde restauration, il revint à Paris où il travailla, en 1818, au journal anglois intitulé: *Galignani's messenger*. Il fut condamné dans le mois de juillet à trois mois de prison et à trois mille francs d'amende, pour avoir calomnié la mémoire du comte de St-Morrys. Il est mort à Londres dans la misère en 1823. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, la plupart dirigés contre la France et les François. Les principaux sont: I. *Atlas politique et commercial*, 1786, in-4; II. *Vues générales des forces et des ressources actuelles de la France*, 1793, in-8; III. *Pensées sur l'état actuel politique de la France*, 1793, in-8; IV. *Paix avec les jacobins, chose impossible*, 1794, in-8; V. *Histoire du jacobinisme*, 1795, in-8; VI. *Etat vrai des finances et des ressources de la Grande-Bretagne*, 1800, in-4; VII. *Tables statistiques de tous les états de l'Europe*, 1800, in-4; VIII. *Manuel statistique, montrant, d'après une méthode entièrement nouvelle, les ressources de chaque état et royaume de l'Europe*, 1801, in-8, traduit en françois par Donnant, Paris 1802, in-8; IX. *Recherches sur les causes de la décadence et de la chute des riches et puissantes nations*, 1805, in-4; 2.e édit. 1807; X. *Richesses des nations*, de Smith, *avec des notes et des chapitres supplémentaires*, 2.e édition, 1805, 3 vol. in-8; XI. *Notice statistique des Etats-Unis d'Amérique*, 1807, in-8; XII. *Plan pour obtenir la balance du pouvoir en Europe*, 1813, in-8; XIII. *Portraits politiques et modernes, avec des notes historiques et biographiques*, 1814, 2 vol. in-8; XIV. *Détails sur le complot de Buonaparte, donnés au comte Bathurst et à l'ambassadeur de France*, 1815, in-8; XV. *la France telle qu'elle est, et non telle que l'a faite lady Morgan*, 1818, traduite en françois, Paris 1820, in-8.

PLÉE (Auguste), ancien chef de division à la secrétairerie des conseils du roi, mort le 17 août 1825, au Fort-Royal, île de la Martinique, où il avoit été envoyé en 1819, comme voyageur naturaliste du gouvernement. Ses collections ont été envoyées au museum d'histoire naturelle de Paris. Il a publié: I. *Le jeune Botaniste*, ou *Entretiens d'un père avec son fils sur la botanique et la physiologie végétale, ouvrage contenant en abrégé les principes de la physique végétale, l'exposition de la méthode de Tournefort, celle du système de Linnée, etc., avec 48 planches dessinées et gravées d'après nature, par l'auteur*, Paris 1812, 2 vol. in-12; II. avec François Plée, *Herborisations artificielles aux environs de Paris*, 1811 à 1814, 18 livraisons in-8, avec figures.

PLOWDEN (Charles), Prêtre

catholique anglois, né en Angleterre en 1743, fut d'abord élevé dans le séminaire de Saint-Omer, et termina ses études à Rome, où il entra dans la société des jésuites en 1759. De retour dans sa patrie, il fut quelque temps directeur du séminaire catholique de Stonyshurst, dans le comté de Lancastre, d'où il passa à la direction de la chapelle de Bristol. Il prit une part fort active aux divisions qui agitèrent les catholiques anglois sur les mesures à prendre pour obtenir leur émancipation, et il se montra toujours favorable aux droits du St-Siége, et même à ce qu'on appelle les opinions ultramontaines. Dans les disputes qui éclatèrent en 1790 et 1791 pour le serment, il se rangea du côté des évêques, et s'éleva avec force contre les opérations du comité catholique. Il est mort le 13 juin 1821. On a de lui : I. *Discours prononcé lors du sacre de M. Douglas*, 1791, in-8, II. *Observations sur le serment proposé aux catholiques anglois*, 1791 ; III. *Réponse au second livre bleu*, 1791 ; IV. *Lettres de M. C. Plowden aux catholiques pour justifier sa conduite ;* V. *Remarques sur les écrits de Berington, adressées au clergé catholique d'Angleterre ;* VI. *Remarques sur un livre intitulé :* Mémoire de G. Panzani, précédé d'une lettre à M. Berington ; VII. *Lettre à M. C. Butler, etc., sur la protestation des catholiques*, 1796, in-8 ; VIII. *Considérations sur l'opinion moderne de la faillibilité du pape*, Londres 1796, in 8. Il a aussi publié plusieurs lettres dans le *Journal de Bristol*, sur la question de l'émancipation des catholiques.

PLOWDEN (François), ecclésiastique anglois, d'une famille catholique qui suivit Jacques II en France, et dont la mère étoit dame d'honneur de la reine, femme de ce prince. Il fut élevé auprès d'elle à Saint-Germain-en-Laye, et ensuite placé au séminaire des anglois à Paris; mais s'étant lié avec Boursier, prêtre appelant, il refusa de signer de nouveau le formulaire, ce qui le priva, dit-on, du chapeau de cardinal que le prétendant lui destinoit. Le même refus empêcha de l'employer dans les missions de l'Angleterre ; alors il revint en France, et se logea dans la maison des Doctrinaires de saint-Charles à Paris ; il reprit les fonctions de catéchiste qu'il avoit déjà exercées à St-Etienne-du-Mont, mais le curé de cette paroisse le força de renoncer à cet emploi. Il se borna depuis à faire des instructions dans des maisons particulières, sans vouloir se soumettre aux conditions nécessaires pour obtenir des pouvoirs. Il paroît qu'il est mort vers 1787. On a de lui : *Traité du sacrifice de Jésus-Christ*, Paris 1778, 3 vol. in-12, où il enseignoit que la réalité de ce sacrifice consistoit, non dans l'immolation, mais dans l'offrande faite à Dieu de la victime immolée, et que le sacrifice n'étoit qu'une simple offrande de l'immolation faite sur la croix. Ce livre excita quelques divisions parmi les prêtres appelans seulement, et donna lieu à plusieurs écrits pour et contre. Il a encore laissé *Elévation sur la vie et les mystères de Jésus-Christ*, œuvre posthume, Paris 1804, 4 vol. in-12.

PLOWDEN (Francis), célèbre avocat anglois, frère du précédent, fut élevé comme lui au collége

Digitized by Google

anglois de St.-Omer, et quoique catholique fut reçu docteur-ès-lois en l'université d'Oxford, en récompense de son zèle à défendre la constitution angloise. Il exerça pendant quelque temps avec succès la profession d'avocat à Londres; mais ayant attaqué dans un ouvrage historique la conduite de plusieurs fonctionnaires publics, il fut traduit devant les tribunaux et condamné à une amende énorme de 5000 livres sterlings. L'impossibilité où il se trouvoit de la payer le força à quitter l'Angleterre; il se retira en France où il a toujours résidé depuis, et il obtint une pension sur les fonds des colléges britanniques et un logement dans l'ancien collége anglois. Il est mort dans le mois de février 1829. Il a publié : I. *Examen des droits naturels des sujets britanniques*, 1784, in-8, avec un *Supplément*, 1785; II. *Histoire abrégée de l'empire britannique pendant les derniers 20 mois*, 1794, in-8; III. *Histoire abrégée de l'empire britannique pendant les années* 1794 et 1795, in-8 trad. en françois par André, 1795, in 8; IV. l'*Eglise et l'Etat* ou *Recherches sur l'origine, la nature et l'étendue de l'autorité ecclésiastique et civile dans ses rapports avec la constitution britannique*, 1795, in-8; V. *Revue historique de l'état de l'Irlande depuis l'invasion de ce pays par Henri II, jusqu'à son union avec la Grande-Bretagne*, 1803, 3 vol. in-4; ouvrage plein de faits curieux et peu connus; VI. *deux Lettres historiques à sir John Cox Hippisley*, in-8; VII. une *Histoire d'Irlande*, 1812, 5 vol. in-8; VIII. *deux Lettres historiques à Charles O'Connor*, 1812 et 1813, in-8; IX. *Subordination humaine*, 1824, espèce de dissertation sur l'autorité spirituelle et civile dans ses rapports avec la question de l'émancipation, écrite d'une manière diffuse, obscure et amère qui montre l'effet de l'âge et de l'exil sur une tête ardente. Plowden étoit d'ailleurs un homme aussi estimable qu'instruit, et ses écrits lui ont acquis une juste réputation.

POIX (Louis DE), savant capucin du couvent de la rue Saint-Honoré à Paris, et l'un des principaux disciples de l'abbé de Villefroy, naquit au diocèse d'Amiens en 1714, et donna avec les PP. Jérôme d'Arras et Séraphin de Paris : I. les *Principes discutés pour faciliter l'intelligence des livres prophétiques*, 15 vol. 1755 et années suivantes; II. une *Réponse au P. Leroi*, 1752; III. une *Traduction de l'Ecclésiaste*, 1771; IV. une *Traduction d'Habacuc*; et une de *Jérémie et Baruch*, en 6 vol., 1780; V. une *Nouvelle version des psaumes.*

POLIER (Antoine-Louis-Henri DE), colonel dans l'Inde, né à Lausanne, d'une famille noble de France, naturalisée depuis long-temps en Suisse, passa dans l'Inde en 1757 comme cadet au service de la compagnie angloise, mais ses connoissances en mathématiques lui valurent bientôt la place d'ingénieur, et peu d'années après celle d'ingénieur en chef; cet emploi lui fut enlevé deux ans après par une injustice qu'il ne méritoit pas; néanmoins il continua son service avec le même zèle, mais de nouveaux passe-droits l'engagèrent d'accepter la place d'architecte et d'ingénieur en chef de Souja-Oul-Doula, devenu l'allié des Anglois; il se fixa à Feizabad où il étudia à

Digitized by Google

fond la religion et l'histoire des Indous. En revenant en Europe il rapporta de nombreux manuscrits d'où l'on a tiré l'ouvrage intitulé: *Mythologie des Indous*, Paris 1809, 2 vol. in-8. Il s'étoit fixé, en 1792, dans une propriété qu'il avoit achetée aux environs d'Avignon, et il y fut assassiné le 9 février 1795 par des brigands qui dévalisèrent sa maison; mais la riche collection de peintures indiennes et de manuscrits orientaux qu'il avoit formée dans l'Inde échappa heureusement au pillage. Sa cellection de peintures fut vendue par l'hoirie à M. Beckford, anglois. Ses manuscrits, au nombre de 42, ont été cédés par son fils à la bibliothèque du roi; l'un des plus précieux, celui des *Institutes de l'empereur Akbar*, avoit été remis par suite d'échange à M. Langlès, par Polier lui-même qui avoit envoyé d'autres manuscrits contenant la copie complète des Védas, en 11 vol. in-folio, à sir Joseph Banks, pour être déposés au *Muséum britannique*.

POMMEREUL (François-Réné-Jean baron DE), né à Fougères le 12 décembre 1745, d'une famille noble, entra au service en 1765, comme officier d'artillerie et fut employé dans l'expédition de Corse. Zélé partisan des opinions révolutionnaires et anti-religieuses, il se déclara avec beaucoup de chaleur pour les innovations, et fut envoyé en 1790 à Naples pour y organiser l'artillerie sur le même pied qu'en France, et il devint successivement colonel, brigadier et maréchal-de-camp. Lorsque la cour de Naples se réunit à la coalition, en 1793, il sollicita des passeports pour rentrer en France, mais ils lui furent refusés sous le prétexte assez plausible que la connoissance entière qu'il avoit des moyens offensifs et défensifs du pays ne permettoient pas de l'en laisser sortir. Pendant ce temps il fut inscrit sur la liste des émigrés en France; sa femme et ses enfans furent incarcerés et une partie de ses biens vendus; alors il réitéra ses instances pour obtenir un passeport, et il lui fut délivré en juin 1795; il se rendit aussitôt auprès du ministre de France à Florence pour solliciter sa radiation de la liste fatale et elle lui fut accordée en avril 1796. De retour à Paris il reprit du service, et quoiqu'il ne se soit pas fait remarquer, il devint néanmoins général de division. En 1800 il renonça à la carrière militaire et fut nommé préfet du département d'Indre-et-Loire. Dans cette place il afficha sa haine pour tout sentiment religieux et fit publier un almanach dans lequel tous les noms des saints étoient remplacés par celui des philosophes et par des figures emblématiques représentant leur système. Cette publication ayant causé un grand scandale, il sollicita et obtint de passer à la préfecture du Nord qu'il occupa jusqu'au mois d'octobre 1810. Après la disgrace de M. Portalis, Buonaparte lui confia la direction générale de l'imprimerie et de la librairie et il dirigea cette partie importante de l'administration dans le sens de ses principes jusqu'à la chûte du gouvernement impérial. Il se vantoit lui-même de n'avoir été élevé aux fonctions qu'il occupoit que pour persécuter le pape et il s'en acquitta avec une fidélité dont on dut être satisfait. « Chacun sait, dit la *Biographie* » *universelle*, que pendant toute

Digitized by Google

» la durée de son pouvoir il ne » manqua aucune occasion d'exer- » cer le plus odieux arbitraire et » de faire peser sur une branche » de commerce, alors très-souffran- » te, une fiscalité sans mesure, » et qui ne tourna pas toujours au » profit de l'état. On avoit établi, » en faveur de son administration, » un impôt sur la réimpression des » anciens ouvrages; et ce fut prin- » cipalement aux livres de piété » et de saine morale qu'il en fit » supporter le poids; enfin il exerça » souvent contre les gens les plus » honnêtes et les plus paisibles des » vexations inutiles, et que ne lui » prescrivoit pas le despotisme » même de Buonaparte. Privé de tout emploi sous le règne de Louis XVIII, il se retira dans une petite maison qu'il avoit acquise dans le faubourg du Temple, où il vécut dans l'obscurité jusqu'au 20 mars 1815, qu'il crut à l'exemple de plusieurs autres chefs d'administration pouvoir reprendre ses fonctions de directeur-général de la librairie; mais Carnot, alors ministre de l'intérieur, auquel il s'étoit présenté et qui avoit résolu de rendre la presse absolument libre, refusa de le reconnoître en cette qualité; il ajouta cependant qu'il verroit avec plaisir le général Pommereul. La direction-générale de l'imprimerie et de la librairie et les censeurs furent supprimés par un décret du 24 mars 1815. Buonaparte n'oublia cependant pas son protégé, il rentra dans le conseil d'état et fut envoyé dans la 5.ᵉ division militaire comme commissaire extraordinaire. Ayant signé la délibération du 25 mars, il fut compris, après le second retour du roi, dans l'ordonnance du 24 juillet, qui le força à quitter la France et à se retirer à Bruxelles, où il fut arrêté et gardé à vue pendant plusieurs jours et d'où il reçut l'ordre de s'éloigner. Cependant il obtint, en 1819 la permission de rentrer en France, et il mourut à Paris le 5 janvier 1823. Il a publié un grand nombre de compilations, traductions ou ouvrages de circonstance qui ne méritent guère d'être cités. Voici les principaux : I. *Histoire de l'île de Corse*, 1779. L'éloge qu'il y fait de la famille de Buonaparte a beaucoup contribué, dit-on, à la faveur dont il a joui constamment; mais il est probable qu'une cause plus réelle de cette étonnante faveur fut la connoissance parfaite qu'il avoit du caractère de son maître et la bassesse avec laquelle il sut exécuter tous ses ordres; II. *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781; III. *des Chemins et des moyens les moins onéreux au peuple et à l'état de les construire et de les entretenir*, 1781; IV. *Manuel d'Epictète, précédé de réflexions sur ce philosophe et sur la morale des Stoïciens*, 1783, 2.ᵉ édition 1823; V. *Réflexions sur l'histoire de Russie* par M. Levesque, 1783, in-12; VI. *Etrennes au clergé de France ou Explication d'un des plus grands mystères de l'église*, 1786; VII. *Essais minéralogiques sur la Solfatare de Pouzzoles*, trad. de l'italien de Breislack, 1792, in-8; VIII. *Observations sur le droit de passe proposé pour subvenir à la confection des chemins*, 1796, in-8; IX. *Vues générales sur l'Italie, Malte, etc., dans leurs rapports politiques avec la république françoise et sur les limites de la France à la rive droite*

Digitized by Google

du Rhin, *suivies d'un Mémoire sur les beaux arts et les institutions propres à les faire fleurir*, Paris 1796, in-8 ; X. *Campagne du général Buonaparte, en Italie, pendant les années IV et V de la république françoise*, *par un officier général*, 1797, in-8, réimprimé en 2 vol. in-12 ; XI. de l'*Art de voir dans les beaux arts*, *traduit de l'italien de Milizia*, 1798, in-8, mis à l'index à Vienne; XII. *Mémoire sur les funérailles et les sépultures*, Tours 1801, in-8; XIII. *Voyage physique et lithologique dans la Campanie*, *suivi d'un Mémoire sur la constitution physique de Rome*, *trad. du manuscrit italien et accompagné de notes*, 1801, 2 vol. in-8 ; XIV. *Inutilités politiques et opuscules d'économie politique* par le général Pommereul, 1803, in-8 ; XV. *Oisivetés par le général Pommereul*, 1804, in-8, tiré seulement à 50 exemplaires ; XVI. *Epigrammes de Martial*, *Owen et autres poètes latins*, 1818, in-8, imprimé à 25 exemplaires; XVII. *Essai sur l'histoire de l'architecture*, *précédé d'observations sur le beau*, *le goût et les beaux arts*, extrait et traduit de Milizia, La Haye 1819, tome 1.er, in-8; l'ouvrage devoit avoir 3 vol. Pommereul a encore coopéré au *Dictionnaire historique et géographique de la Bretagne*, par Ogée, Nantes 1778, 4 vol. in-4 ; au *Dictionnaire des sciences morales* ; à l'*Encyclopédie méthodique*, et il étoit un des auteurs de la *Clef du cabinet des souverains*.

PONCE (Pierre), bénédictin espagnol, mort en 1584, est le premier inventeur connu de l'art d'instruire les sourds-muets. Si l'on en croit même l'historien Morales, il a eu des succès tels que les instituteurs modernes des sourds-muets ne peuvent se vanter d'en avoir eu de pareils. Il prétend qu'il avoit instruit les deux frères et une sœur du connétable, ainsi qu'un fils du grand-juge d'Arragon, tous quatre sourds-muets de naissance, et il dit que ces élèves écrivoient non seulement très-bien une lettre ou toute autre chose, mais qu'ils répondoient de vive voix aux questions que leur instituteur leur adressoit par signes ou par écrit. Si cela étoit, il auroit bien surpassé tous les maîtres les plus renommés ; mais il est à présumer qu'il appeloit langage quelques sons mal articulés, comme on en a entendu de nos jours. Ponce n'a rien écrit sur sa méthode d'instruire les sourds-muets ; Jean-Paul Bonnet est le premier qui ait publié un ouvrage sur ce sujet, intitulé : *Reduccion de las letras*, *y arte para ensenar a hablar los mutos*, 1620, in-4.

POPHAM (sir Home Riggs), contre-amiral anglois, né à Gibraltar en 1762, d'une famille originaire d'Irlande, et dont le père fut consul à Tetuan ; mais ayant eu plusieurs femmes et quarante-quatre enfans, ses fils se virent obligés de pourvoir eux-mêmes à leur avancement. Sir Home Popham, qui étoit un des plus jeunes, entra dans la marine, et devint lieutenant pendant la guerre d'Amérique. A la paix, il se rendit dans l'Inde, où l'un de ses frères s'étoit déjà distingué, et il montra de si grandes connoissances en topographie nautique, qu'il fut choisi, en 1788, pour faire partie d'une commission envoyée pour inspecter New-Harbour, qui avoit été représenté comme très-propre

à devenir un arsenal maritime. En 1791, il commandoit dans l'Inde un bâtiment du pays avec lequel il se rendit à Bombay, mais il éprouva de violentes tempêtes qui le forcèrent de jeter l'ancre à Poulo-Pinang, appelé maintenant l'île du prince de Galles. Cet accident le conduisit à la découverte et à la connoissance du détroit du Sud, dont il fut publié la même année une carte, avec la permission du gouvernement, qui écrivit à sir Popham une lettre de remercîmens. Le gouverneur-général et plusieurs capitaines des vaisseaux de la compagnie qui sentoient l'avantage qu'on devoit tirer de sa découverte, lui offrirent aussi des remarcîmens publiques et des marques de leur reconnoissance. Jusqu'ici il n'avoit servi que dans la marine marchande, la guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et la France, il assista comme volontaire au siége de Nimègue fait par Pichegru en 1794, et il y fit preuve de beaucoup de valeur, ce qui le fit connoître du duc d'Yorck, qui obtint pour lui, en avril 1795, le grade de capitaine de vaisseau. Ce fut alors qu'il conçut l'idée d'armer les pêcheurs de Flandre contre les François pour défendre leurs propres villes, moyen qu'il fit ensuite adopter en grand en Angleterre. Lorsque les succès de Pichegru contraignirent les Anglois à évacuer la Hollande, il présida à l'embarquement des troupes, et les escorta en Angleterre avec les frégates l'*Amphion* et le *Dédale*; il présenta ensuite au gouvernement le plan d'organisation d'un corps de marins destinés à résister à toute tentative d'invasion de la part des François, et il eut en récompense le commandement d'une de ces compagnies, qu'il conserva jusqu'à l'année 1800. Pendant tout ce temps, il déploya beaucoup d'audace et d'intelligence, et il réussit, en 1798, à brûler et à détruire les écluses, les bassins et les divers travaux du canal d'Ostende à Bruges, par où le gouverneur françois faisoit arriver à Dunkerque une grande quantité de munitions de guerre. Pendant l'hiver de 1799, il fut employé de nouveau sur les côtes de Hollande, et il reçut une pension de cinq cents livres sterlings en témoignage de satisfaction pour les services qu'il rendit alors. A la fin de 1800, il fut envoyé de nouveau dans les Indes orientales avec une escadre de quatre vaisseaux de ligne, et il se concerta avec le gouverneur-général Vellesley, au nom duquel il remplit avec succès différentes missions diplomatiques auprès du Cherif de la Mecque et d'autres chefs de l'Arabie. De retour en Angleterre, il trouva le ministère changé, et les Wighs à la tête des affaires. Ce parti censura sa conduite dans l'Inde et le laissa sans emploi; mais bientôt élu au parlement par le bourg d'Yarmouth, il profita de sa position pour attaquer le ministère par rapport à l'administration de la marine. Un nouveau changement ayant eu lieu dans le cabinet en 1804, sir Popham obtint le commandement de l'*Antilope*, de 50 canons, et fut chargé de faire l'essai d'un nouveau moyen de destruction des flottes. Cette première expérience réussit, et deux bâtimens françois furent détruits devant Boulogne; mais une seconde tentative plus importante trompa son attente. En 1805, il eut le commandement de la partie

maritime de l'expédition qui s'empara du cap de Bonne-Espérance en janvier 1806 ; de là, il se porta sur Buenos-Ayres, mais cette entreprise, qu'il avoit fait de son chef, n'ayant pas réussi, il fut arrêté par ordre du gouvernement, comme ayant outre-passé ses pouvoirs, et mis en jugement. Cependant il fut acquitté ; cette rigueur n'étoit qu'apparente : on ne punit réellement en lui que le défaut de succès dans la tentative. En effet, il fut employé de nouveau pour l'expédition de Copenhague, puis sur les côtes du nord de l'Espagne, et enfin pour la prise de l'île de Valcheren, qu'il fut forcé d'abandonner à l'approche des troupes françoises. Durant la guerre de la péninsule, il commanda le *Vénérable* de 74 canons, qui fut employé activement sur la côte nord-ouest de l'Espagne, à harceler les armées françoises. Lorsque lord Moira partit pour le gouvernement général du Bengale, sir Popham fut chargé de le transporter dans l'Inde sur le *Stirling-Castle*, et à son retour, il fut nommé colonel des troupes de la marine. Le 4 juin 1814, il fut élevé au grade de contre-amiral du pavillon blanc. Il s'occupa d'objets relatifs à la marine, particulièrement de la confection d'un télégraphe nommé *Semaphore*, qui offre, dit-on, deux mille combinaisons au lieu de cent, et peut être démonté en cinq minutes et transporté sur un chariot d'un endroit à l'autre. Il fut adopté par le gouvernement, et employé, en 1815, sur la côte depuis Bridport jusqu'à l'extrémité du comté de Cornouailles. En 1819, il eut le commandement de la station de la Jamaïque, et peu après, il alla commander celle des Indes Occidentales, où il fit de vains efforts pour ménager un accommodement entre le roi noir Christophe et le général Boyer. Sir Popham revint en Angleterre en 1820, et mourut le 11 septembre de la même année à Cheltenham. Il a publié : I. *Exposé succinct des faits relatifs au traitement éprouvé par sir Home Popham, depuis son retour de la mer rouge*, 1805, in-8 ; II. *Description de l'île du Prince de Galles et des avantages qu'elle offre comme point maritime*, 1805, in-8 ; III. *Principes et réglemens à observer sur les vaisseaux de Sa Majesté*, 1805, in-4.

PORCHER DE LISSONAY (Gilles), comte de Richebourg, né en 1753 à La Châtre, où il étoit subdélégué et procureur du roi à l'époque de la révolution, fut nommé successivement maire, commissaire du roi près le tribunal du district de la même ville, suppléant du département de l'Indre à l'assemblée législative, et enfin député à la convention nationale en 1792 ; il y vota la détention du roi et son bannissement à la paix, en déclarant qu'il votoit non comme juge, n'en ayant pas le droit, mais comme représentant du peuple chargé de prendre des mesures de sûreté générale. Il se déclara aussi pour l'appel au peuple et pour le sursis. Depuis il se fit peu remarquer dans l'assemblée, et ce ne fut qu'après le 9 thermidor qu'il fut employé avec beaucoup d'activité, soit au comité de législation, au nom duquel il fit de fréquens rapports, entr'autres celui qui amena la suppression du tribunal révolutionnaire le 26 mai 1795, soit dans les départemens où il fut envoyé

en mission, et où il se conduisit avec assez de modération. Néanmoins, se trouvant aux approches de vendémiaire dans le Calvados, il dénonça à la convention les manœuvres des royalistes, et il continua à se montrer républicain, quoique souvent en opposition avec le directoire. Il fut encore nommé député au conseil des anciens; mais son élection ayant été annulée, il devint membre de la commission administrative des hospices civils de Paris. Il perdit cet emploi en 1799, à la suite d'un renouvellement général; mais il fut réélu au conseil des anciens, et dans le mois de novembre il se prononça en faveur de la révolution de Saint-Cloud. Alors il fit partie de la commission intermédiaire du conseil, et enfin il entra au sénat conservateur. Il en étoit secrétaire à l'époque de la chute de Buonaparte, et il signa, en cette qualité, la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance. Le roi le nomma pair de France le 4 juin. N'ayant pas été appelé à la chambre des cent-jours, il conserva cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1824.

PORTIEZ DE L'OISE (Louis), député à la convention, né à Beauvais, étoit clerc de procureur lorsque la révolution éclata. Il en adopta la cause avec chaleur comme la plupart de ses camarades, et se fit remarquer à la prise de la Bastille, où il obtint un brevet de vainqueur de cette forteresse. De retour à Beauvais avec le titre d'avocat et la réputation d'un vaillant patriote, il contribua puissamment à l'établissement des clubs qui couvrirent bientôt toute la France. Nommé député à la convention, il se fit d'abord connoître par sa modération; mais il ne tarda pas à changer de système, et il vota, dans le procès du roi, contre l'appel au peuple, et pour la mort et le sursis, quoiqu'il eut demandé quelques jours auparavant que le procès fut porté devant le tribunal criminel de Paris. Après le 9 thermidor, il prit part à toutes les mesures qui tendoient à réparer les excès qui avoient eu lieu, et il fit décréter, le 8 juillet 1796, qu'on ne feroit plus d'exécution sur la place de Louis XV, qu'on appeloit alors la *place de la Révolution*. Envoyé la même année dans la Belgique, il pressa vivement la réunion de ce pays à la république françoise. Il fut ensuite élu député au conseil des cinq-cents, puis membre du tribunat; et à la dissolution de ce corps, il devint professeur et directeur des écoles de droit de Paris, quoiqu'il fut hors d'état de remplir cette place; mais les journaux avoient prôné un *Code diplomatique* qu'il avoit publié, *contenant le texte de tous les traités conclus avec la république françoise jusqu'à la paix d'Amiens*, 4 vol. in-8. Ce n'étoit cependant qu'une maigre et sèche compilation de diverses pièces qu'il avoit copiées dans le *Moniteur*. On a encore de lui un *Essai sur Boileau*, 1804, in-8; un *Cours de législation administrative*, 1808, 2 vol. in-8, et quelques autres écrits qui ne valent pas mieux. Ses leçons furent souvent l'objet de la critique et même de la risée de ses élèves. Il mourut le 5 mars 1810.

PORTO-MAURIZIO (Léonard DE), religieux des frères mineurs réformés de St.-François, naquit le 20 décembre 1676 à Port-Maurice, d'où il a pris son nom. Il

Digitized by Google

étoit de la famille de *Casa Nuova* qui occupa d'honorables emplois dans cette ville, mais au lieu de rechercher les dignités il prit l'habit monastique chez les religieux réformés de Saint-François, et il se livra à l'œuvre des missions qu'il remplit avec beaucoup de succès jusqu'à sa mort arrivée en 1751. Benoît XIV rendit aussitôt un témoignage public à ses vertus et parla de lui de la manière la plus honorable. Le P. Raphaël a écrit sa vie, et l'on dit que l'on travaille à sa béatification. C'est à lui que l'on doit la dévotion connue sous le nom de *Chemin de la Croix*. Il a publié : I. *il Tesoro nascosto*, *owero pregi ed eccelenze della santa messa*, Rome 1737, qu'il dédia à Clément XII; II. *Manuale sacro owero raccolta di vari documenti spirituali per le monache*, Venise 1734; III. *Direttorio della confessione generale*, Rome 1739; IV. *la Via del paradiso*, *considerazioni sopra le massime eternæ*, *e sopra la passione del Signore*; ces différens écrits ont été réunis en 2 vol., sous le titre : d'*Œuvres morales*, Venise 1742, depuis plusieurs fois réimprimées.

POSSELT (Ernest-Louis), historien et publiciste allemand, né à Bade en 1763, d'un conseiller aulique de Dourlach, embrassa la profession d'avocat, mais trouvant cette carrière peu à son goût, il sollicita et obtint la chaire de droit et d'éloquence au gymnase de Carlsruhe, et reçut en outre le titre de secrétaire privé du margrave. En 1791 il obtint une place de bailli à Gernsbach, près de Rastadt, qui lui donnant peu d'occupation, lui permit de fixer toute son attention sur les grands événemens qui se passoient en France et il se déclara chaudement pour le parti de la révolution. Il écrivit en latin l'*Histoire des premières guerres des françois contre les coalisés*, qu'il fit imprimer à Goettingue en 1793, et qui a été trad. en allemand et en françois, et commença son *Almanach de l'histoire de nos jours* qu'il continua pendant 10 ans. S'étant lié avec le général Moreau, il le suivit à Strasbourg avec le projet de recueillir auprès de lui les documens de l'histoire de la fameuse retraite de Bavière, et il la publia dans les *Annales européennes*. On en fit à Strasbourg une traduction françoise avec des notes. Posselt continua depuis à correspondre avec le général françois; mais celui-ci ayant été accusé de haute trahison en 1804, et le *Moniteur* ayant parlé de prétendues trames ourdies en Allemagne, il craignit d'être impliqué dans la procédure; et frappé de terreur il quitta subitement Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté; enfin son imagination se troubla à tel point qu'étant arrivé au mois de juin à Heidelberg, il s'élança d'un troisième étage sur le pavé de la rue et expira quelques heures après. On a encore de cet écrivain un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve de la profondeur, beaucoup de facilité mais trop de penchant à l'enthousiasme. Les principaux sont : I. *Histoire des ligues des princes allemands*, Leipsick, 1787, ouvrage fait à l'occasion de la ligue de la Prusse et des petits états d'Allemagne pour protéger la Bavière contre l'Autriche; II. *Histoire des Allemands*, tome 1 et 2, Leipsick, 1789-90. Posselt n'a pas continué cette histoire, mais Pœlitz

Digitized by Google

tilz y a ajouté un 3.e vol en 1805; III. *Remarques sur l'histoire secrète de la cour de Berlin, par Mirabeau*, Carlsruhe, 1789, in-8; IV. *Archives de l'histoire, de la politique et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne*, tom. 1 et 2, Memmingen, 1790-92, ouvrage non achevé; V. *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carlsruhe, 1792, nouvelle édition, Giessen, 1805. C'est un des meilleurs ouvrages de Posselt, et il a été traduit en françois, Genève 1807, in-8; VI. *Histoire impartiale, complète et authentique du procès de Louis XVI*, Bâle, tome 1 et 2. Cette édition n'ayant pas été mise en circulation l'ouvrage a été réimprimé à Nuremberg en 1802, mais le tome 1 a été seul réimprimé; VII. *Annales européennes*, Tubingue 1795-1805, dix années. Après la mort de Posselt, ce journal a été continué par d'autres rédacteurs. On y trouve des matériaux sur l'histoire des guerres et autres événemens de la révolution; VIII. *Dictionnaire de la révolution françoise ou Recueil de notices biographiques*, tome 1, Nuremberg, 1802.

POULLAIN DE GRANDPREY (Joseph-Clément), député à la convention, né le 23 décembre 1744 à Ligneville, près Mirecourt, exerça d'abord la profession d'avocat dans cette dernière ville, et fut pourvu en 1770 de l'office de procureur du roi près le même bailliage; l'année suivante il obtint la place de prévôt de Bulgnéville et il occupoit cette place au commencement de la révolution. Il embrassa la cause populaire et fut chargé de rédiger le cahier des doléances du bailliage de Neuf-Châteaux; les députés de la Lorraine le choisirent aussi pour la rédaction des demandes du tiers-état de toute la province. Lors de la première formation des administrations populaires, il fut élu procureur-général syndic du département des Vosges et il gouverna cette contrée dans les circonstances critiques où on se trouvoit avec un mélange habile de modération et de patriotisme qui lui acquit l'estime et la confiance des deux partis. Il présida les assemblées électorales de 1791 et de 1792, et fut nommé dans cette dernière député à la convention. Désigné par le sort pour être un des commissaires chargés de communiquer à Louis XVI les pièces trouvées dans l'armoire de fer des Tuileries, que l'on prétendoit être à sa charge, afin qu'il put y répondre, il montra pour ce malheureux prince des égards qui déplurent à Drouet et à Legendre qui firent décréter qu'*il ne lui seroit plus fait de communications à l'avenir*. Dans le procès du roi, il s'opposa d'abord à ce que la convention jugea ce prince, il se prononça ensuite pour la ratification du peuple; cependant il vota la mort, mais avec la réserve expresse du sursis inséparable de son vote, ce qui le fit comprendre dans la minorité, c'est-à-dire, parmi ceux qui avoient voté le bannissement ou la réclusion. Après la promulgation de la constitution il passa au conseil des anciens où il se déclara pour le parti du directoire contre celui dit de Clichy qui formoit l'opposition. Il fut élu successivement secrétaire et président de cette assemblée, et occupa fréquemment la tribune. Sorti par la voie du sort il fut réélu au conseil des cinq cents, et il prit

une part active aux mesures du 18 fructidor. Il eut encore l'honneur de la présidence le 21 août 1798, et il s'occupa beaucoup cette année et la suivante d'objets de finance. Fidèle au serment qu'il avoit fait à la constitution de l'an 3, il ne favorisa pas l'usurpation de Buonaparte au 18 brumaire, et comme on connoissoit son attachement aux lois existantes, il fut compris d'abord au nombre des députés condamnés à la déportation, puis à être relégué dans les îles du département de la Charente. Pour se soustraire aux premières poursuites il avoit accepté un asile chez Montgolfier, mais il eut bientôt la liberté de se retirer sur sa terre de Grandpré, et il s'y occupa d'essais agricoles, notamment de la culture du sainfoin qu'il a introduite dans son département, ce qui lui valut une médaille de la société d'encouragement. En 1800 il fut nommé président du tribunal civile de Neufchâteau, et en 1811 il fut envoyé à Trèves pour présider une des chambres de la cour royale. Le traité de Paris du 30 mars 1814 l'obligea de revenir dans ses foyers. Durant les cent-jours il fut nommé député, et à la seconde restauration, quoique son vote eut été compté avec la minorité dans le procès de Louis XVI, il fut compris dans la loi contre les régicides, et obligé de se retirer à Trèves; mais le roi informé de cette circonstance, l'autorisa, par une ordonnance du 13 février 1818, à rentrer en France. Depuis Poullain de Grandpré ne s'occupa plus que d'agriculture, et il mourut dans sa terre près de Neufchâteau le 6 février 1826.

POULTIER D'ELMOTTE (François-Martin), né à Montreuil-sur-Mer en 1753, d'une famille estimée et considérée dans le pays, servit d'abord dans la maison du roi, ensuite dans le régiment de Flandre, et devint commis dans les bureaux de l'intendance de Paris; mais s'étant servi du contreseing de l'intendant pour faire circuler des nouvelles manuscrites, il perdit son emploi. Alors il entra au théâtre des élèves de l'opéra, et il y joua les rôles de Jeannot. En quittant ce théâtre, il embrassa l'état monastique chez les bénédictins, mais il ne reçut pas, dit-on, la prêtrise, et il se borna à porter l'habit de l'ordre comme professeur au collége de Compiègne. Dès le commencement de la révolution, il en embrassa la cause avec chaleur, et il se maria, ce qui ne l'empêcha pas de prendre les armes comme volontaire, et il devint chef de bataillon. Peu après il fut élu, par le département du Nord, député à la convention nationale, et il y vota la mort du roi et son exécution dans les 24 heures. Au 9 thermidor, il se déclara contre Robespierre, et il attaqua son compatriote Lebon et les jacobins avec autant de véhémence que s'il n'avoit jamais rien eu à se reprocher. Envoyé dans une mission qu'il eut dans le midi, il se montra l'ennemi prononcé des terroristes; mais ayant été envoyé dans la Haute-Loire après le 13 vendémiaire, il y sévit avec ardeur contre les royalistes. Après la session, Poultier passa au conseil des anciens, et il se voua aux intérêts du directoire, dans un journal qu'il publia, sous le titre d'*Ami des lois*; il y tonna aussi contre les prêtres, les parens d'émigrés et le *modérantisme;* cependant on doit ajouter qu'après

le 18 fructidor il écrivit, dans le même journal, contre le projet de Boulay de la Meurthe, pour la déportation des nobles, et qu'il contribua à faire rejeter cette atroce mesure. Il sortit du conseil le 20 mai 1798, et le directoire le nomma chef de brigade de gendarmerie dans les départemens réunis. Réélu au conseil des cinq-cents en 1799, il parla en faveur de la liberté de la presse, et se prononça ensuite pour la révolution de St-Cloud au 18 brumaire. En 1802, il rentra au service avec le grade de colonel, et fut nommé commandant de place à Montreuil, sa patrie; il y resta jusqu'à la restauration de 1814. Après l'invasion de Buonaparte, Poultier fut encore élu député, mais il se fit peu remarquer, et la loi contre les régicides l'obligea de quitter la France en 1816. Il est mort à Tournay, dans les Pays-Bas, en 1827. On a de lui : *Lettres sur le partage de la Pologne; Galathée*, scène lyrique; plusieurs *Epitres* en vers, et plusieurs morceaux sur la métaphysique, la logique, la littérature, etc.

POYET (Bernard), architecte, naquit à Dijon le 3 mai 1742, et reçut les leçons de Vailly, sous lequel il fit de grands progrès. Ayant été envoyé en Italie comme pensionnaire du roi, il y perfectionna ses connoissances, et quoique très-jeune fut chargé, par l'ambassadeur de France à Naples, de la direction des fêtes brillantes qu'il exécuta de la manière la plus ingénieuse. De retour à Paris, il devint successivement architecte du duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché, de l'université, du corps législatif, du ministère de l'intérieur et membre de l'académie d'architecture. C'est lui qui fit transporter la fontaine des Innocens au milieu du marché de ce nom, et c'est à son goût et à sa persévérance, que l'on doit la démolition de toutes les maisons construites sur les ponts. Parmi les édifices construits par lui, on remarque les écuries d'Orléans et le superbe frontispice qui décore la chambre des députés; cependant on reproche à cette œuvre capitale de Poyet, de n'offrir qu'une imitation commune de l'antique, et d'être dénuée de grace et d'effets pittoresques. Cet architecte est un de ceux qui ont présenté le plus de projets. Il avoit une fécondité et une fougue d'imagination étonnante; mais il donna souvent dans la bisarrerie, et il présenta plusieurs conceptions chimériques. Il est mort le 6 décembre 1824. Il a fait imprimer un grand nombre de projets. Les principaux sont : I. *Mémoire sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4; II. *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dédiée à la nation, avec l'exposition des moyens de fournir à la dépense du monument civique*, 1791, in-8; III. *Projet de cirque national et de fêtes annuelles*, 1792, in-8; IV. *Renouvellement du projet de transférer l'Hôtel-Dieu à l'île des Cygnes*, 1807, in-4, et 1822; V. *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de Sa Majesté Louis XVIII, et la réunion de tous les François autour du trône légitime*, Paris 1816, in-4; VI. *Mémoire sur le projet d'un edifice à construire au*

centre du grand carré des Champs-Elysées, pour les réunions de la garde royale et de la garde nationale, ainsi que pour servir aux fêtes publiques, Paris 1816, in-4; VII. *Nouveau système de ponts en bois et en fer forgé, inventé par M. Poyet, etc.*; VIII. *Nouveau système de ponts en bois et en fer forgé.... comparé avec les ponts ordinaires pour la durée, la solidité et l'économie*, Paris 1822, in-folio.

POYNTER (M. W.), évêque catholique de Londres, né le 26 mai 1762. Il étoit auparavant coadjuteur du précédent évêque, et en cette qualité il prit part aux discussions sur le *veto*, et parut se déclarer en sa faveur; mais un assez grand nombre d'évêques, parmi lesquels se trouvoit Milner, ayant adopté une délibération contraire, Poynter écrivit à l'archevêque de Dublin que ses démarches avoient été mal interprêtées, et qu'il ne s'étoit montré disposé à seconder les arrangemens projetés qu'autant qu'ils ne blesseroient point la foi et la discipline. Cette explication n'opéra point de rapprochement, et on continua de se prononcer fortement, à Dublin, contre le *veto*: cependant, comme il étoit toujours l'objet de discussions très-animées, Poynter, qui etoit devenu vicaire apostolique par la mort de M. Douglas, crut devoir s'adresser à Rome pour en obtenir une décision; il reçut d'abord une réponse du vice-président de la propagande, qui permettoit le serment proposée, et sembloit prononcer en sa faveur sur les autres points en discussion; mais cette réponse occasiona beaucoup de bruit en Angleterre, et surtout en Irlande. Milner se rendit à Rome pour faire valoir ses motifs et ceux des évêques d'Irlande; Poynter y fut aussi mandé; le souverain pontife entendit leurs raisons, et ne prit cependant aucune décision formelle; seulement le préfet de la propagande annonça qu'il ne seroit rien innové avant l'émancipation accordee aux catholiques, et que le St-Père ne consentiroit jamais à ce que sa correspondance avec les évêques fut soumise à l'inspection du gouvernement. Poynter est mort le 27 novembre 1827. On trouve une notice sur ce prélat dans l'*Annuaire catholique de la Grande-Bretagne*, pour 1829. Il a laissé quelques bons ouvrages, dont un vient d'être traduit en françois par M. Taillefer, inspecteur de l'académie de Paris, sous ce titre: *le Christianisme* ou *Preuves de la religion chrétienne*. Ce traité, utile pour ceux qui désirent des'instruire des preuves de la religion, plaira par sa brièveté même, et paroît répondre aux besoins de la religion et de la piété. Le *Correspondant*, journal religieux, politique et littéraire, le recommande à l'attention de ses lecteurs, comme propre à l'instruction religieuse des séminaires et des institutions de l'université, et il ajoute que le nom du docteur Poynter, cher à tous les catholiques d'Angleterre, est déjà connu parmi nous, et que celui du traducteur, est une garantie que tout le monde s'empressera d'accepter.

PRAM (Christian), poète, né en Norwège, mort aux Antilles dans le mois de novembre 1821, a publié, en 1785, un poëme en 15 chants, intitulé: *Staerkadder*, dont le sujet est tiré de l'histoire fabuleuse des Scandinaves. On y

Digitized by Google

a relevé beaucoup de défauts et d'inégalités ; mais il renferme aussi de très-beaux passages. Pram a composé encore 3 drames en vers, *Damon et Pythias*, 1789 ; *Frode et Fingal*, 1790, et *Olinde et Sophronie*, qui se sont mieux soutenus à la lecture qu'au théâtre. Il a aussi donné plusieurs comédies, qui n'ont pas été imprimées, et un opéra intitulé : *Lagertha*, imprimé dans la *Minerva* de son ami Rahbek. On trouve plusieurs poésies de lui dans les *Mémoires de la société royale des belles lettres de Copenhague*. La verve, la vigueur, le feu de l'imagination caractérisent spécialement le talent de ce poète. Il a coopéré à la rédaction de la *Minerva*, et fourni plusieurs morceaux intéressans aux *Mémoires de la société de littérature Scandinave*, dont il étoit membre.

PREAMENEU. *Voyez* BIGOT.

PRÉVOST (Isaac-Bénédict), physicien et naturaliste, né à Genève en 1755, mort en 1819 à Montauban, où il occupoit la chaire de philosophie dans la faculté de théologie protestante. On lui doit un ouvrage estimé, intitulé : *Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou du charbon des blés et de plusieurs autres maladies des plantes*, Paris 1807, in-8 ; et un grand nombre de *Mémoires* dans divers recueils scientifiques. Il est regardé comme un des fondateurs de l'académie des sciences de Montauban.

PREVOST (Pierre), peintre, né à Montigny en 1764, d'un cultivateur aisé, mais pas assez riche pour lui donner une éducation appropriée au goût qu'il manifesta dès l'enfance pour les arts. Sa famille, cependant, voyant en lui des dispositions particulières et une inclination que les obstacles ne pouvoient vaincre, crut devoir faire des sacrifices pour l'envoyer à Paris. Il avoit 20 ans lorsqu'il y arriva, et par un travail opiniâtre et les sages conseils de Valenciennes, son maître, il parvint bientôt à composer divers paysages qu'il exposa au salon du Louvre, et qui lui méritèrent les suffrages des connoisseurs et des artistes. A cette époque, l'Américain Fulton vint en France pour y faire connoître les panoramas nouvellement inventés en Angleterre, et par conséquent encore imparfaits ; Prévost s'adonna dès-lors à ce genre de peinture, et il le porta au plus haut degré de perfection. Il donna d'abord celui de Paris, dont les habitans purent juger de la fidélité, et il fut suivi de 17 autres, qui furent exécutés d'après des dessins pris sur les lieux par l'auteur lui-même ; ceux qui obtinrent le plus de succès sont : *Rome*, *Naples*, *Amsterdam*, *Boulogne*, *Tilsitt*, *Wagram*, *Anvers*, *Londres*, *Calais*, *Jérusalem*, *Athènes*. Prévost, pour ces grandes compositions, eut pour collaborateur Bouton, et plus tard, Cochereau, son neveu, que la mort lui enleva en 1817. Cette perte empoisonna ses derniers jours ; une maladie de langueur l'enleva le 9 janvier 1823. Peu de peintres ont su rendre avec autant de talent que lui les différens aspects de la campagne, et reproduire sur la toile, avec une vérité aussi frappante, la nature dans tous ses détails et dans toutes ses formes. Quoique habitué à représenter la nature en grand, il a encore très-bien réussi à exécuter à l'huile des compositions dans la dimension la plus réduite, et qui sont précieuses par le charme du

Digitized by Google

coloris et la légèreté du dessin. Il excelloit aussi à faire la *gouache*.

PRIEUR DE LA MARNE, né vers 1760, étoit avocat avant la révolution, et en embrassa les principes avec chaleur. Il fut élu en 1789 député du tiers-état de Châlons-sur-Marne aux états-généraux, et il ne s'y fit remarquer que par ses opinions populaires. Il parut souvent à la tribune, non pour y prononcer des discours suivis, mais pour y attaquer, par quelques phrases courtes et violentes, les modérés et les ennemis de la révolution. En 1790, il se prononça pour le séquestre des biens du clergé, et lorsque les évêques offrirent, au nom de cet ordre, de remplir un emprunt de cent millions, il observa que ne possédant rien, ils ne pouvoient rien offrir. Ce fut aussi lui qui provoqua, le 29 mai 1791, une loi contre les émigrans; après le départ du roi pour Varennes, il accusa ce prince de perfidie, et commença à attaquer son inviolabilité. A cette époque il fut envoyé dans le Finistère, pour y contenir les mécontens qui commençoient à remuer à l'occasion de cet événement, et à son retour, il continua de se montrer partisan des mesures extrêmes. A la fin de la session, il fut élu vice-président du tribunal criminel du département de Paris, puis député à la convention nationale, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il sollicita ensuite vivement le rapport du décret contre les auteurs des massacres des prisons aux 2 et 3 septembre, et devint, peu de temps après, membre du comité de défense générale, et ensuite de celui de salut public. Envoyé en mission aux armées et dans la Vendée, il fit exécuter, contre les habitans de ce malheureux pays, les décrets de la convention. Prieur rentra au comité de salut public le 6 octobre 1794, et le 22 du même mois, il fut nommé président de la convention. Lors de l'insurrection du 1.er avril 1795, il fit diverses propositions favorables aux révoltés, et demanda autr'autres la liberté des patriotes détenus depuis le 9 thermidor. André Dumont l'ayant accusé de complicité dans cette émeute, il expliqua, avec beaucoup d'adresse, les expressions dont il s'étoit servi, et vint à bout de conjurer cet orage; mais le 20 mai suivant, il prit une part plus active à la nouvelle insurrection qui éclata contre la majorité de la convention, et il fut nommé membre de la commission extraordinaire, créée pour remplacer le comité de salut public. Lorsque la force armée se présenta pour s'emparer de la salle, presque évacuée par les insurgés, il s'écria *à moi sans-culottes*, ce qui le fit décréter d'arrestation le même jour. Il parvint à s'évader, et profita de l'amnistie de 1796. Depuis ce temps, Prieur reprit sa profession d'avocat, et n'eut plus aucune part aux affaires publiques. Banni de la France, comme régicide, il se retira dans les Pays-Bas, et mourut dans un état voisin de l'indigence à Bruxelles en 1828. Il a publié : *Rapport sur l'établissement des sourds-muets fait à l'assemblée nationale*, 1791, in-4.

PROPIAC (Catherine-Joseph-Ferdinand-Gérard DE), né en Bourgogne vers 1760, d'une famille noble, composa dès sa jeunesse de la musique pour la comédie italienne, entr'autres la partition des *Déesses rivales*, opéra de Piis qui

Digitized by Google

eut du succès. Il émigra en 1791, servit dans l'armée des princes, habita long-temps à Hambourg, et rentra en France après le 18 brumaire. Il obtint peu de temps après l'emploi d'archiviste du département de la Seine. Ces fonctions lui laissant beaucoup de loisirs, il travailla pour les libraires et donna successivement un grand nombre de traductions de livres élémentaires et d'abrégés très-superficiels qui ne sont pas toujours exempts de reproches, relativement à la morale et à la vérité de l'histoire. Il est mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 1.er novembre 1823. Il avoit obtenu la croix de St.-Louis en 1815, et il étoit membre du comité de lecture du théâtre de la Gaîté. Voici le titre de ses nombreux ouvrages: I. *Nouveaux contes moraux d'Auguste Lafontaine*, traduits de l'allemand 1802, 2 vol. in-12; II. *Histoire de Gustave Wasa, roi de Suède*, par M. d'Archenholtz, trad. de l'allemand, 1803, 2 vol. in-8, production fort médiocre, toute en faveur des Protestans, et qui n'a obtenu aucun succès; III. avec Dubois, *Voyage d'Almuza dans l'île de la Vérité*, traduit de l'allemand, 1804, in-12; IV *Plutarque* ou *Abrégé des hommes illustres de ce célèbre écrivain, avec des leçons explicatives de leurs grandes actions*, 1805, 2 vol. in-12, 4.e édition, 1823; V. *Histoire de France à l'usage de la jeunesse*, 1807, 2 vol. in-12, fig., 5.e édition, 1822; VI. *Histoire d'Angleterre à l'usage de la jeunesse*, 1818, 2 vol. in-12, fig., 2.e édition, 1823; VII. *les deux Fiancées*, trad. de l'allemand d'Auguste Lafontaine, 1810, 5 vol. in-12; VIII. *Histoire sainte à l'usage de la jeunesse*, 1810, 2 vol. in-12; IX. *le Plutarque des jeunes demoiselles* ou *Abrégé des vies des femmes illustres de tous les pays, avec des leçons explicatives de leurs actions et de leurs ouvrages*, 1810, in-12, fig., 3.e édition, 1821, 2 vol. in-12; X. *Beautés de l'histoire sainte* ou *Choix des traités les plus remarquables et des passages les plus éloquens contenus dans l'ancien et le nouveau Testament, ouvrage propre à inspirer l'amour de la religion à la jeunesse et à fortifier la foi et la piété des personnes de tout âge et de tout sexe*, Paris 1811, avec 16 jolies gravures, 3.e édition, 1825, in-12; XI. le *Plutarque françois* ou *Abrégé des vies des hommes illustres dont la France s'honore depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*, Paris 1813, 2 v. in-12, 2.e édit. ornée de 60 portraits 1825; XII. *Beautés de l'histoire militaire ancienne et moderne contenant le précis des batailles, des combats, etc. ouvrage élémentaire destiné à l'instruction de la jeunesse*, Paris 1814, in-12. Cet ouvrage renfermant beaucoup d'éloges de Buonaparte n'a pas été mis en circulation; XIII. *Beautés de l'histoire de la Suisse depuis l'epoque de la confédération jusqu'à nos jours*, Paris 1817, in-12, 2.e édit. revue et corrigée, 1823; XIV. *Dictionnaire d'émulation à l'usage de la jeunesse*, Paris 1820, in-12; XV. les *Merveilles du monde* ou *les plus beaux ouvrages de la nature et des hommes, répandus sur toute la surface de la terre*, ornées de 16 gravures, Paris 1820, 2 vol. in-12, 2.e édition, revue, corrigée et augmentée, 1823. Cet ouvrage est traduit de l'anglois, XVI. *les Vœux de la mère Poisson, marchande de marée à la halle de*

Paris, pour S. A. R. le duc de Bordeaux, Paris 1821, in-8. XVII. *petit Tableau de Paris et des François aux principales époques de la monarchie, contenant une description des monumens les plus remarquables de la capitale, l'indication de tous les autres édifices, les ministères, etc., avec une notice explicative des vêtemens, coiffures et armures des françois depuis Pharamond jusqu'à ce jour*, reproduit l'année suivante sous le titre: de *Beautés historiques, chronologiques, politiques et critiques de la ville de Paris*, 1821, 2 vol. in-12; XVIII. le *Laharpe de la jeunesse, ou l'art de raisonner, de parler et d'écrire, extrait du cours de littérature de ce célèbre auteur*, Paris 1822, 4 vol. in-12; XIX. *la Sœur Ste.-Camille* ou *la Peste de Barcelone, roman historique*, Paris 1822, 2 vol. in-12; XX. *Beautés de la morale chrétienne* ou *Choix de morceaux publiés par les prédicateurs les plus célèbres et les philosophes chrétiens les plus illustres sur les vérités et la force morale du christianisme, ouvrage destiné à l'instruction et à l'édification de la jeunesse;* XXI. *les Curiosités universelles faisant suite aux* Merveilles du monde, *contenant les plus beaux ouvrages de la nature et des hommes, répandus sur toute la surface de la terre*, orné de gravures, Paris 1823, 2 vol. in-12; XXII. *Beautés de l'histoire du Pérou* ou *Tableau des évènemens qui se sont passés dans ce grand empire, son origine, etc.*, Paris 1825, in-12 avec 4 gravures, ouvrage posthume. Propiac a été aussi l'éditeur de la 4.ᵉ édition des *Epoques* ou *Beautés de l'histoire de France*, par Durdent, revue, corrigée et considérablement augmentée, Paris 1823, in-12, et il a donné quelques articles à la *Biographie universelle*, entr'autres celui du chevalier d'*Eon*.

PRUDHON (Pierre-Paul), peintre, membre de l'Institut, né le 6 avril 1760 à Cluny, d'un maître maçon dont il étoit le 13.ᵉ enfant, perdit son père encore en bas âge, et fut élevé gratuitement à la célèbre abbaye de sa ville natale. Les heureuses dispositions qu'il montra pour la peinture fixèrent l'attention des moines qui sollicitèrent pour lui la protection de l'évêque de Mâcon. Ce prélat l'envoya à l'école de dessin de Dijon, et les progrès du jeune Prudhon justifièrent les espérances qu'il avoit fait concevoir; mais aussi l'ardeur et la vivacité d'une imagination qu'il ne chercha point à réprimer le précipitèrent dans des écarts qui eurent sur le reste de sa vie une influence bien funeste et le tinrent dans un état de gêne qui l'empêcha de se livrer à des travaux de longue haleine. Le chagrin qu'il éprouva de la perte d'une de ses élèves, qui se détruisit elle-même, le conduisit au tombeau le 16 février 1823. M. Voyart a publié une notice sur sa vie et ses ouvrages, Paris Didot, 1824, in-8. Ses principales productions sont: le plafond du Musée représentant *Diane implorant Jupiter; le crime poursuivi par la justice et la vengeance céleste*, allégorie, où le peintre s'est élevé très haut, principalement dans la partie poétique et morale de son art. Ce tableau exposé au salon de 1808 a été déposé à la galerie du Luxembourg et a été gravé par M. Roger; l'*enlèvement de Psyché par les Zephirs* exposé aussi au salon de 1808, et

gravé par Muller en 1817; *Zéphir se balançant sur la surface des eaux*, exposé au salon de 1812. Il peignit aussi pour le salon de 1819 une *Assomption de la Vierge* qui orne maintenant l'autel de la chapelle du château des Tuileries. Enfin sa dernière composition est un *Christ mourant sur la croix* qui a été acheté par le ministre de la maison du roi. On reproche à cet artiste de l'incorrection dans le dessin et une constante ressemblance dans les têtes de tous ses personnages; mais il avoit toujours une couleur suave et brillante, et un charme de pinceau que personne ne peut lui contester.

PUIRAVAUX. *Voyez* **LECOINTE.**

PUISAYE (le comte Joseph DE), lieutenant-général, né à Mortagne, d'une famille distinguée qui occupoit la charge héréditaire de grand bailli du Perche. Se trouvant le plus jeune de 4 frères, il fut destiné à l'état ecclésiastique et envoyé au séminaire de St.-Sulpice, à Paris, où il fit de bonnes études; mais à 18 ans, sa vocation pour les armes l'emportant sur les vues de sa famille, il sollicita d'une parente toute puissante à la cour de le faire entrer au service, et il obtint une sous-lieutenance dans le régiment de Conti-cavalerie, d'où il passa dans les dragons de Hanau comme capitaine à la suite. Cette place ne flattant pas son ambition il se retira dans sa famille, recueillit la succession de son père et acheta une charge dans les Cent-Suisses de la maison du roi, qui lui procura successivement le grade de colonel et la croix de Saint-Louis. En 1788 il épousa la fille unique du marquis de Mesnilles, riche propriétaire en Normandie, et en 1789 il fut élu député de la noblesse du Perche aux états-généraux. Il s'y rangea d'abord du côté de la minorité et signa la protestation du 19 juin; mais ensuite il se réunit au tiers-état et siégea toujours au côté gauche de l'assemblée, où d'ailleurs il se fit peu remarquer. Promu au grade de maréchal-de-camp, après la session il se retira dans sa terre de Mesnilles, et fut mis à la tête de la garde nationale du district d'Evreux. Quoique partisan des premières innovations et de la constitution angloise, il se montra de bonne heure l'adversaire des démagogues. Il se proposoit de lever une armée en Normandie pour délivrer Louis XVI, lorsque la journée du 10 août le fit renoncer à ce projet. Après la révolution du 31 mai, il devint chef de l'état-major de l'armée fédéraliste sous le général Wimpfen, et il commandoit l'avant-garde qui fut défaite à Pacy-sur-Eure par les troupes de la convention. Sa tête fut mise à prix; alors il se réfugia en Bretagne, où ses talens et son activité le mirent à la tête des mécontens. Il publia des proclamations, fit différentes courses à Londres, et reçut des pouvoirs de Mgr. le comte d'Artois. Il obtint aussi des secours de l'Angleterre, et le gouvernement britannique lui adressa directement plusieurs dépêches. S'étant rendu secrètement à Londres en 1794, il y fut environné de préventions et de haine, et les émigrés le regardoient généralement comme un faux frère. Cependant il parvint à gagner la confiance des ministres Pitt, Windham et Dundas, et il en obtint un armement pour agir sur les côtes de Bretagne, qui amena l'expédition de Quiberon, qui

échoua d'une manière si déplorable. On avoit fait une faute capitale en partageant le commandement entre M. d'Hervilly qui devoit commander les émigrés, et M. de Puisaye les royalistes de l'intérieur. Delà une concurence funeste, dont le général Hoche sut profiter ; et l'opinion publique rendit responsable M. de Puisaye de l'issue malheureuse d'une expédition qu'il avoit provoquee. Les plaintes et les reproches éclatèrent de toutes parts contre lui, et comme il avoit trouvé moyen de s'échapper de Quiberon au moment de l'action, il fut regardé par les uns comme un traître et par d'autres comme un homme doué de plus de talens que de courage ; envain essaya-t-il de débarquer de nouveau en Bretagne, il y courut les plus grands dangers, et il ne put faire taire les préventions contre lui. Enfin son parti se trouvant entièrement ruiné par la pacification de Hoche, il donna sa démission de général en chef et retourna à Londres, où il obtint des ministres un établissement dans le Canada, et une somme d'argent pour son exploitation. Il y fut suivi par les officiers qui lui étoient restés attachés. Après la paix d'Amiens il revint en Angleterre, où il trouva les esprits toujours prévenus contre lui ; il les irrita encore davantage par les *Mémoires* qu'il publia de 1803 à 1808, sous ce titre : *Mémoires du comte de Puisaye, etc., qui pourront servir à l'histoire du parti royaliste durant la dernière révolution*, 6 vol. in-8. Il y justifie sa conduite, et traite avec beaucoup de hauteur et de dureté plusieurs ministres et agens du roi. Ces Mémoires ont été combattus, aussitôt qu'ils ont paru, dans quelques brochûres et ouvrages périodiques ; on avoit annoncé des réfutations plus complètes qui n'ont pas paru, ce qui prouveroit en sa faveur ; ils renferment d'ailleurs des faits curieux, et sont nécessaires pour quiconque veut connoître l'histoire du parti royaliste durant la révolution. On doit aussi consulter l'*Histoire de la Vendée*, par Beauchamp, et les *Lettres sur la chouannerie*. Le comte de Puisaye, qui s'étoit attiré la disgrace du roi par ses démêlés avec ses ministres, ne rentra pas en France à la restauration ; il s'étoit fait naturaliser Anglois, et il y vivoit d'une petite pension que ce gouvernement lui faisoit ; car quoiqu'ait pu répandre la calomnie, il ne lui restoit rien de toutes les sommes qui avoient passé par ses mains pour être réparties parmi les royalistes insurgés de l'ouest, ou employées à secourir les émigrés. Il est mort le 13 octobre 1827, à Hammersmith près Londres. Il étoit grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. La *Quotidienne* du 19 décembre donne une notice nécrologique en sa faveur.

PUYSÉGUR (Jean-Auguste de Chastenet de), archevêque de Bourges, né, en 1740, de l'illustre famille de ce nom, fut nommé à 31 ans évêque de Saint-Omer, puis de Carcassonne, et archevêque de Bourges en 1788. L'année suivante il fut député aux états-généraux, signa plusieurs protestations du côté droit, et fut un des 30 évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes contre la constitution civile du clergé*. Obligé de s'expatrier, il fut aussi un des signataires de l'*Instruction sur les atteintes portées à la Religion*, publiée en 1798, par les évêques

françois émigrés. En 1801, il donna la démission de son siége, et revint en France, où il vécut dans la retraite. Il est mort à Rabasteins en 1815.

PUYSÉGUR (Amand-Marie-Jacques DE CHASTENET, marquis DE), petit-fils du maréchal de ce nom, naquit en 1752, et entra en 1768 dans l'artillerie, où son nom et son mérite lui valurent un avancement extraordinaire. A 27 ans, il reçut le rang de colonel, sous la condition cependant, qu'avant d'en remplir les fonctions, il passeroit un certain nombre d'années à compléter son instruction dans tous les emplois et grades intermédiaires; il fit la campagne d'Espagne en 1782, et remplit, au siége de Gibraltar, les fonctions de major de tranchée. En 1786, il fut nommé commandant du régiment d'artillerie de Strasbourg. Au commencement de la révolution, il en adopta les principes, mais avec modération, et devint commandant de l'école d'artillerie de La Fère, et maréchal-de-camp. Il donna sa démission en 1792, et rentra dans ses foyers; mais bientôt il fut accusé de correspondre avec ses frères émigrés, et détenu pendant deux ans à Soissons avec sa femme et ses enfans. Il se retira ensuite dans sa terre de Buzancy qui est aux environs de cette ville, et donna asile à plusieurs proscrits dans les carrières qu'il possédoit. Il racheta aussi une portion du patrimoine de sa famille, qu'il partagea avec ses frères, lorsqu'ils revinrent en France. Après le 18 brumaire, il devint maire de Soissons; mais il donna sa démission en 1805. Il s'est livré depuis avec beaucoup d'ardeur au magnétisme, dont il avoit été le partisan dès son origine. Il a publié: I. *Mémoire pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, Paris 1784, in-8, sous le voile de l'anonyme; II. *Suite à ce Mémoire*, 1805, in-8; III. *Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique*, 1807-1809, in-8; IV. *Recherches, expériences et observations physiques sur l'homme, dans l'état de somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8; V. *les Vérités cheminent, tôt ou tard elles arrivent*, 1814, in-8; ouvrage aussi relatif au magnétisme. M. de Puségur a aussi coopéré, de 1814 à 1825, aux recueils suivans: *Annales du magnétisme animal; Bibliothèque magnétique; Archives du magnétisme.* Il est encore auteur de l'*Intérieur d'un ménage républicain*, vaudeville représenté, et *le Juge bienfaisant*, comédie qui eut du succès en 1799 au théâtre de l'Odéon. C'est un beau trait de la vie de M. Angran-d'Alleray. Le marquis de Puységur est mort le 1.er avril 1825.

Q

QUANZ (Jean-Joachim), musicien et compositeur, né en 1697, près de Gottingue, donna des leçons de flûte au grand Frédéric, qui prennoit souvent plaisir à exécuter des duo avec lui, et qui le combla de bienfaits. Cet artiste est mort à Postdam le 12 juillet 1773. Il passoit pour un des plus grands virtuoses sur la flûte, et il perfectionna cet instrument, dont il avoit établi chez lui un atelier qui lui rapportoit beaucoup d'argent.

Il a publié, en 1729, une *Suite de pièces à deux flûtes*, et *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin 1752, in-4, souvent réimprimée et traduite en françois et en hollandois.

QUARIN (Joseph), célèbre médecin allemand, né à Vienne en 1733. Il s'est fait une grande réputation par ses talens, son zèle et ses soins infatigables pour le perfectionnement de l'instruction médicale dans sa patrie, et pour l'amélioration du système des hôpitaux. Joseph II, dont il étoit le premier médecin, lui avoit donné le titre de baron; il reçut ensuite celui de comte, et en 1808, le cordon de l'ordre de St-Léopold. Il mourut le 19 mars 1814. Il a publié plusieurs ouvrages remplis de vues sages, mais qui pèchent par des divisions peu exactes et par des théories erronées sur les fièvres : I. *Tentamina de cicutâ*, Vienne 1761, in8; II. *Methodus medendarum febrium*, 1772, in-8; III. *Methodus medendi inflammationes*, 1774, in-8. Ces deux derniers ouvrages ont été réimprimés en 1781, sous ce titre: *De curandis febribus et inflammationibus commentatio*, Vienne 1782, in-8, traduit en françois par Emonnot, Paris 1800; IV. *Tractatus de morbis oculorum*; V. *De Entomiâ noxâ et utili physico-medicè considerata*; VI. *Considerations sur les hôpitaux de Vienne*, en allemand, 1784; VII. *Animadversiones practicæ in diversos morbos*, 1786, in-8, traduit en françois par Sainte-Marie, sous le titre d'*Observations-pratiques sur les maladies chroniques*, Paris 1807, in-8.

QUERIOLET (Pierre DE), né le 14 juillet 1602, dans la ville d'Aurai en Bretagne, d'un conseiller au parlement, qui lui fit donner une éducation soignée et surtout religieuse, lui apprenant à prier et à adorer Dieu, lui faisant entendre que nous tenons de lui l'être, la vie et tous nos biens, dont nous serons obligés de rendre un compte exact à la fin de nos jours. Il semble que ce jeune enfant, élevé avec tant de soins par des parens si pieux, devoit marcher dans la voie du salut et dans la pratique de la vertu; mais, ô malheur déplorable de la foiblesse et de la malignité de notre nature pervertie par le péché! à peine eut-il atteint l'âge de discrétion, qu'il s'abandonna à toutes sortes de sottises et d'espiégleries; il commença d'éteindre ce beau flambeau de la raison et celui de la foi, par un aveuglement volontaire, pour courir mieux à toute bride dans les voies larges de l'iniquité et de la dissolution; et quoique ses parens s'efforçassent de le retenir par douceur et par rigueur, par belles promesses et par menaces, de peur qu'il ne se précipitât dans le dernier abîme, ils ne gagnèrent rien. Comme un cheval indompté, il devenoit chaque jour plus incorrigible et plus rebelle; enfin, il s'associa à une bande de petits fripons, qui, par leurs mauvais exemples et leur libertinage, corrompirent bientôt tout ce qu'il avoit appris de bon, et il devint le plus dissolu de tous. Il éprouva que les mauvaises compagnies sont un poison aussi mortel pour nos ames, et surtout pour celles des jeunes gens, que l'air pestiféré l'est à nos corps. Il vécut donc dans ses premières années sans aucune modestie ni retenue, sans soumission et sans aucune piété, ni respect pour Dieu, ni pour ses

parens. Il se rendoit fier à tous les domestiques, rebelle à ses maîtres, insupportable à ses compagnons qu'il injurioit, menaçoit et frappoit à toute heure. Comme c'est le propre du mal d'aller toujours croissant, si l'on n'y résiste fortement, ce jeune libertin ne pouvant plus souffrir la férule de ses parens, non plus que leur présence qui lui servoit toujours d'un continuel reproche, quoiqu'ils n'osassent plus lui rien dire, de crainte de lui voir faire pis, leur demanda permission d'aller dans des colléges plus célèbres pour achever ses études, leur promettant que le changement d'air et de compagnie lui feroit produire de meilleurs fruits et leur donner plus de contentement ; mais c'étoit bien loin de sa pensée : on remarqua bientôt dans sa manière d'agir que son motif avoit été de se procurer plus de liberté, afin de pouvoir tout à son aise, à l'exemple de l'enfant prodigue, employer, en toutes sortes de débauches, l'argent qu'on seroit obligé de lui envoyer pour son entretien, et qu'il manieroit par lui-même. Ainsi, au lieu de s'adonner à l'étude des sciences humaines, il s'attacha principalement à faire des armes et à tirer l'épée. Doué d'une adresse toute particulière, il pensoit en faire le plus fort instrument de sa fortune, et la portoit toujours comme une des preuves de sa valeur. Son passetemps ordinaire étoit d'aller furtivement à la comédie et au cabaret, et il s'accostoit toujours des plus méchans garnemens, faisant avec eux une petite guerre aux plus sages et vertueux de ses compagnons, dérobant leurs manteaux et crochetant leurs coffres pour en prendre l'argent. Après avoir terminé tant bien que mal ses premières études, il commença sa philosophie, mais il en fut bientôt content; il alla étudier le droit pour apprendre à donner des lois aux autres. Sa conduite étoit toujours des plus dissolues; cependant, las de ces premières voies d'iniquité, il crut devoir revenir dans la maison d'un bon père pour y prendre quelque repos. Bientôt son esprit qui ne pouvoit demeurer en paix, le porta à lui dérober une somme considérable, et à prendre la fuite pour se rendre chez les Turcs. Il eut dissipé en peu de temps l'argent qu'il avoit pris, et se trouvant sur des terres étrangères et ennemies, il fut plusieurs fois chargé de coups; en sorte que ne trouvant plus rien à prendre, il fut contraint de revenir sur ses pas, et se trouva souvent dépourvu de tout, prêt de périr de faim et de soif auprès d'un arbre ou au coin d'un fossé. Il a avoué lui-même qu'il a enduré tant de peines dans cette course frénétique, qu'il n'en a jamais éprouvé de pareilles. N'espérant plus aucun secours du côté des hommes, il résolut d'avoir recours aux démons et aux magiciens, mais il n'en put trouver; il imagina alors pour venir à bout de ses funestes dessins d'avoir recours à son adresse et à sa valeur. Il commença donc à marcher toujours armé, ne quittant jamais l'épée et ne cherchant que l'occasion de la tirer. A ce dessein, il alloit avec fierté par les rues, qui lui sembloient trop étroites pour lui laisser passage, prenant plaisir de heurter les uns et les autres, afin qu'au moindre mot de reproche il eut un démêlé et qu'il eut occasion d'aller sur le pré. Il se trouvoit

toujours dans les querelles et les séditions, pour y trouver occasion de signaler son courage, son humeur fière et arrogante ne respirant que le sang. Faisant donc profession de braver tous les plus forts et les plus adroits, il repoussoit tantôt l'un, tantôt l'autre, et souvent jusque dans leurs maisons pour les obliger d'en venir aux mains. Ne rencontrant plus personne qui put lui tenir tête, il ne craignit pas de résister à deux combattans de même arme, et il a eu la témérité d'en poursuivre tête baissée jusqu'à sept ou huit ensemble au milieu des rues et aux portes de leurs propres maisons; et comme le lion par ses rugissemens fait trembler tous les autres animaux, il causoit un tel effroi que c'étoit à qui le fuiroit de plus loin; lorsqu'on étoit à sa compagnie par nécessité, il falloit bien prendre garde à tout ce que l'on disoit. Son humeur bilieuse ne trouvant pas assez d'occasions dans les duels et les combats particuliers de satisfaire sa passion pour le meurtre et le carnage, il a voulu souvent signaler sa valeur dans des batailles. Il seroit difficile de nombrer combien il a tué d'hommes dans les attaques et les cartels de défi qu'il a portés, et dans les guerres où il a été, tant en Italie qu'en Allemagne. La rage de se battre alloit toujours croissant : il a avoué lui-même qu'il se plaisoit à élever des querelles, qu'il attaquoit l'un, qu'il provoquoit l'autre, et qu'il s'étoit battu une fois contre 14 hommes qu'il fit fuir, et une autre contre 30 sans avoir aucune peur de la mort; qu'il la cherchoit, au contraire, et qu'il croyoit que c'étoit une mort trop lâche que de mourir dans un lit; il cherchoit à mourir dans un instant, dit-il, de crainte que l'on ne vint lui parler de confession, n'appréhendant rien tant que de tomber en cet état. Son père étant mort, il forma plusieurs projets, et finit par acheter une charge de conseiller au parlement de Rennes. Cette place honorable ne le rendit pas plus sage; il abusa de sa nouvelle dignité pour séduire les femmes et tromper les plus sottes. Il seroit difficile de citer combien d'ombrages, de divorces, d'amertumes et d'aversions il a causé dans les familles entre les femmes et les maris. Il gagnoit par argent les domestiques infidèles, entroit par adresse dans les appartemens, et s'y cachoit afin de savoir ce qui s'y passoit; une fois qu'il avoit mis le pied dans une maison, il n'abandonnoit point ses attaques qu'il ne s'en fut rendu aussi maître que le maître même, qui étoit quelquefois contraint de lui céder la partie; et ce qui va jusqu'aux derniers excès du désordre, il s'en vantoit et étoit bien aise que l'on crut ce qu'il en disoit. Cependant, Dieu qui n'a que des entrailles de miséricorde pour tous les pécheurs, voulut le faire rentrer en lui-même en faisant trembler la terre et éclater le tonnerre; mais le furieux et l'insensé, ô audace aveugle et extraordinaire, entreprend de se mettre en défense, appelle son domestique, lui demande ses armes, bande ses pistolets et va les tirer par une fenêtre contre le ciel, comme s'il eut pu arriver jusqu'à percer le cœur de Dieu. Ayant commis cet attentat effroyable, il retourne se coucher comme s'il eut remporté la victoire; l'orage sembloit, en effet, s'être calmé; mais le tonnerre retourne sur sa route fondre sur

le toit de sa maison, pénètre dans sa chambre et brûle l'un des pilliers du lit où il étoit couché. Il y fit peu d'attention, et cette première menace ne produisit aucun effet sur lui. Surpris un autre jour au milieu d'une lande, monté à l'avantage, il fut environné d'éclairs, et les tonnerres l'abattirent par terre. Son cheval s'étant remis debout, il fut épouvanté sans doute, car il se cacha sous le ventre de sa bête pour se mettre à l'abri de la colère de Dieu, sans toutefois le respecter, et sans lui demander miséricorde. Dans une vie si licencieuse, si débordée et si scandaleuse, il ne laissoit pas de fréquenter les églises et quelquefois même les sacremens, mais c'étoit pour les profaner; et lorsqu'il entroit dans les églises, il s'y tenoit dans des postures indécentes, et cherchoit, par mille singeries, à détourner ceux qui vouloient prier, n'ayant rien plus en horreur que de voir qu'on adoroit un Dieu si bon et si miséricordieux, qui lui avoit fait tant de biens, sans qu'il en voulut reconnoître aucun, ni sacrifier à autre puissance qu'à ses propres passions. Il donnoit souvent l'aumône par compassion pour la misère du pauvre; mais il ne vouloit pas qu'on lui demanda au nom de Dieu, et plusieurs fois on l'a vu le blasphémer pour contredire toutes les louanges et bénédictions du Dieu qu'il ne vouloit pas reconnoître; enfin, une de ses plus ardentes passions fut de pouvoir corrompre quelques filles religieuses, et il a inventé à cet effet toutes les ruses et stratagêmes qu'il a pu imaginer, jusqu'à contrefaire la dévotion pour gagner leur confiance; mais il n'a jamais pu y réussir. Sa haine contre toute vertu, contre les choses saintes et contre Dieu étoit telle, qu'il ne levoit plus les yeux au ciel que pour lancer contre lui toutes sortes de blasphêmes; mais Dieu lui ouvrit le sein de la terre, et le fit descendre en enfer tout vivant, par une imagination vive et pressante qui lui dura cinq ou six heures, sans pouvoir s'en distraire par aucun effort, ni chasser les impressions horribles qu'il en conçut, et qui lui ont demeuré jusqu'à la fin de ses jours. Depuis lors, il donna quelques signes de conversion; il entra même chez les Chartreux pour faire pénitence, mais cette appréhension qu'il avoit conçue des tourmens de l'enfer ne fut pas assez forte pour emporter un cœur si ferme et si endurci que le sien; il retourna donc lâchement et malheureusement à ses premières ordures, comme le pourceau à son bourbier, et comme le chien à ses vomissemens. Nous ne le suivrons pas dans cette nouvelle carrière du vice : il entreprit de nouveau de braver tout le monde; il attaqua tantôt l'un et tantôt l'autre, ne perdant aucun avantage de mettre le pied sur la gorge à tous ceux qu'il put. Il ne tarda cependant pas à revenir sincèrement, et on peut attribuer sa conversion à la compassion qu'il eût toujours pour les pauvres et particulièrement à sa dévotion pour la sainte Vierge. Il n'a jamais manqué de respect, et de rendre ses hommages à la très-sacrée Vierge, mère de Dieu; et quoiqu'il ne crut point de Dieu ni en Dieu, duquel néanmoins elle tire, par une relation nécessaire, toutes ses excellences et prérogatives, il ne laissoit pas de l'invoquer dans ses besoins et ne passoit aucun jour

sans lui dire au moins un *Ave Maria*. Il ne faut donc pas s'étonner si notre Seigneur ne l'a pas entièrement abandonné avec ces deux bonnes inclinations qu'il a toujours cultivées et conservées dans le temps même de son plus grand libertinage. Sa conversion s'opéra à Loudun, où il s'étoit rendu pour y corrompre une demoiselle huguenote, dont on lui avoit vanté la rare beauté ; et pour montrer qu'il ne vouloit rien épargner pour gagner cette belle hérétique, il se proposoit d'abjurer le nom de chétien ; mais Dieu ne permit pas qu'il tombât dans ce dernier malheur. En parcourant les rues de la ville, il passe devant l'église de Sainte-Croix, et il y entend un grand bruit ; il en demande la cause, et on lui répond que c'étoient des filles possédées du démon qu'on y exorcisoit, et que cette cérémonie y attiroit un grand nombre de personnes des plus hauts rangs pour voir ce qui s'y passoit. Il avoit autrefois cherché des démons et demandé d'en voir, mais il n'y croyoit plus, et il avoit protesté qu'il ne croiroit jamais qu'il y en eut. Cependant, attiré par la curiosité, il entre, et prend un tel goût à voir et entendre parler ces possédées, qu'il y retourne plusieurs fois; enfin, il est si touché de ce qu'il a vu et de ce qu'il a entendu, que ses yeux s'ouvrent à la lumière de la grace, et qu'il retourne chez lui avec la ferme résolution de se séparer du monde et de mener une vie solitaire et crucifiée avec Jésus-Christ. M. de Queriolet fut d'abord bien combattu par le respect humain ; il se disoit en lui-même, que pensera-t-on de moi ? ne peut-on pas se sauver en toutes sortes de conditions, pourvu qu'on vive conformement aux lois que Dieu a prescrites à un chacun ? Il fut bien combattu de ces pensées, mais il n'en fut pas abattu, et il persista dans sa première résolution. Il vendit sa charge de conseiller, et ayant dépouillé sa robe rouge et le reste de son éclat, il résolut de faire une pénitence exemplaire, et de satisfaire à Dieu dans tous les lieux où il l'avoit le plus offensé. A cet effet, il fit d'abord un voyage à Notre-Dame de Bonne Nouvelle à Rennes, et y demeura pendant neuf jours dans un coin au plus bas de l'église, dans une posture toute humiliée, sans oser lever les yeux, ne sortant que pour aller mendier quelques morceaux de pain aux maisons les plus proches, et aller passer la nuit sous quelque porche ou dans la première grange. Après plusieurs épreuves qu'il eut à subir au commencement de sa conversion et de l'avis de son directeur, il se décida à prendre les ordres sacrés le 28 mars 1637, quoiqu'il s'en trouva tout-à-fait indigne, et il continua la pénitence la plus rigoureuse. Sans parler de ses prières, de ses jeûnes, de ses aumônes, de ses pélerinages, voulant accomplir le vœu qu'il avoit fait de maltraiter son corps jusqu'à la mort, et considérant les plaisirs où il l'avoit plongé, il inventa à proportion autant de genre de tourmens pour le faire souffrir. Pour ses lits molets et de duvet, il couchoit le plus souvent, dans ses pélerinages, à plate-terre ou sur les pavés ; et dans l'intérieur de sa maison, il couchoit la plupart du temps tout habillé, ou bien il demeuroit sur une chaise sans autre oreiller que la table, ou quelque livre pour appuyer sa tête. Au lieu de ses habits de soie ou

Digitized by Google

d'écarlate et de ses chemises déliées, il n'en portoit que de l'étoffe la plus commune et de la toile la plus grossière. Le plus gros pain et l'eau claire avec quelques fruits étoient sa nourriture ordinaire, et dans ses pélerinages il ne mangeoit point jusqu'au soir, à moins que la nécessité ne l'obligeât de prendre quelques morceaux en passant, de crainte que les forces ne lui manquassent dans le reste du chemin qu'il avoit à faire. Il seroit trop long de détailler toutes les mortifications qu'il a pratiquées, ainsi que ses jeûnes et ses abstinences ; nous dirons seulement quelque chose de ses œuvres de miséricorde. Il avoit toujours eu beaucoup de compassion pour les malheureux ; depuis sa conversion il ne regardoit plus ses grands biens que comme le patrimoine des pauvres et de Jésus-Christ en leurs personnes, n'en prenant plus que l'économie que Dieu lui en laissa, se jugeant tout-à-fait indigne de cette charge, et il avoit fait tous ses efforts pour s'en démettre et se retirer en quelque solitude ou en quelque cloître, afin d'y mener la vie d'un second Alexis. On le voyoit aller de côté et d'autre pour chercher les pauvres brebis égarées, rapportant quelquefois les plus foibles et les plus malades sur ses épaules, et lorsqu'il étoit trop éloigné de sa maison, il les portoit dans les premières hôtelleries qu'il rencontroit, leur donnant de quoi se faire penser, traiter et habiller ; on ne le vit jamais refuser l'aumône à un pauvre ; il ne leur laissoit seulement pas le loisir de lui demander ; mais sa charité le portoit plus particulièrement à donner en cachette aux pauvres honteux, qui, par quelque respect humain, n'osoient faire connoître le besoin de leur famille. Ses soins étoient aussi de faire des dots à des pauvres filles pour les marier ou les mettre en quelque couvent, si elles en avoient la vocation, disant, par l'expérience qu'il en avoit eu, qu'il n'y avoit personne qui vécut en plus grand danger de se perdre que celles de cette condition. Dans ses voyages, il alloit toujours la bourse garnie, non pour subvenir à ses nécessités, mais pour celles des pauvres, et il étoit très-ingénieux à découvrir leurs besoins. Son excessive charité, connue au loin, lui amenoit beaucoup de pauvres, et il n'avoit pas de plus grande joie que lorsqu'il les voyoit abonder dans sa maison; il les alloit prendre par la main, quand il s'apercevoit que par honte ou pour quelque infirmité ils demeuroient dans les cours sans entrer plus avant. Il les servoit toujours de ses propres mains, mangeoit avec eux, et demeuroit le dernier à prendre sa portion s'il en restoit. Il avoit comme des boutiques formées d'habits, de chemises, de souliers, pour vêtir et pour chausser les nuds et les plus infirmes; et quand toutes ses provisions étoient épuisées, et particulièrement dans ses dernières années que sa bourse étoit presque vide, il donnoit les effets de sa maison, et jusqu'à ses couvertures. Pendant ses voyages, l'aumône se faisoit également chez lui, et il n'a jamais souffert qu'on ait vendu aucun grain de blé de sa maison, lors même qu'il étoit très-cher, ce qui lui auroit rapporté un grand profit; il l'avoit tout consacré pour les pauvres : mais il ne se bornoit pas à les soulager dans leurs be-

Digitized by Google

soins, il s'est plusieurs fois exposé au danger de perdre la vie pour sauver la leur, et les défendre des outrages et des rapines qu'il prévoyoit qu'on leur pourroit faire, personne n'osant l'entreprendre en sa présence; et non-seulement il protégeoit ceux qui s'étoient retirés dans sa maison comme dans un lieu d'asile; mais encore les pauvres paysans de son voisinage, et toutes les personnes qu'il voyoit injustement opprimées; mais autant il paroissoit comme un lion rugissant lorsqu'il s'agissoit de défendre ceux qu'il regardoit comme sous sa garde, autant il étoit doux et benin lorsqu'il étoit maltraité lui-même: depuis sa conversion, on ne l'a pas vu une seule fois ouvrir la bouche pour se plaindre d'aucun mauvais traitement qu'il ait reçu, quoiqu'il en ait éprouvé plusieurs, ni levé la main pour se défendre. Non-content de secourir les malheureux qui se présentoient à lui, il visitoit encore régulièrement les prisons et les hôpitaux; il alloit y répandre ses aumônes, et consoler les pauvres affligés; il tâchoit d'exciter les personnes riches à en faire de même par son exemple et par les bons discours qu'il leur tenoit. Ces œuvres de miséricorde ne l'empêchoit pas de s'occuper des besoins spirituels des pauvres; et afin de s'acquitter avec fruit de toutes les fonctions dont il pouvoit être capable, il prit l'approbation de son évêque pour confesser et communier tous les pauvres passans et leur administrer les autres sacremens qu'il jugeroit nécessaires, tant pour remédier à mille abus et concubinages qui se rencontrent parmi eux, que pour ne les pas laisser privés des deux ou trois années de la participation des sacremens, qui est le pain vivant de nos ames. On a remarqué que, par humilité, il n'a jamais voulu confesser que des pauvres, quoique plusieurs personnes de distinction l'en aient souvent prié. Il a témoigné, dans ces rencontres, que notre Seigneur ne lui avoit confié en sa garde que le plus chétif et abandonné troupeau. Ce qui lui faisoit fuir l'entretien des personnes du monde, c'étoit afin d'avoir l'esprit plus libre et de pouvoir dire avec l'apôtre : *Conversatio nostra in cœlis est*, que sa conversation étoit dans le ciel, ce qui ne l'empêchoit pas néanmoins de s'entretenir souvent avec ses pauvres; mais c'étoit pour les détourner plus facilement des vices auxquels ils pouvoient être enclins. Dans les chemins, lorsqu'il trouvoit des rouliers, qui ne sont que trop accoutumés à jurer le nom de Dieu, il les accostoit et les entretenoit sur des points et des maximes de notre religion et de nos fins dernières, afin de les empêcher de jurer ou de proférer quelques mauvaises paroles; enfin, comme sa conversion s'étoit opérée par le moyen des filles possédées, il voulut travailler à leur guérison, et il l'a fait avec une charité et une persévérance si grande, qu'il semble en avoir fait, dans les dernières années de sa vie, un de ses principaux exercices, qui n'ont pas manqué de produire des fruits merveilleux. Nous ne finirions plus si nous voulions examiner avec détail tous ses voyages et pélerinages, sa méthode d'oraison, son amour pour Dieu, sa dévotion à la sainte Vierge, envers les anges et tous les saints, sa simplicité, sa prudence, la crainte qu'il a eu des jugemens de Dieu, sa confian-

ce en Dieu, sa force et sa grandeur de courage en certaines occasions, son humilité, sa persévérance, sa vie cachée, enfin sa dernière maladie, son agonie et sa mort, qui a paru celle d'un saint, et qui a eu lieu le 8 octobre 1660. Plusieurs personnes, dit-on, ont été guéries par ses prières ou en venant visiter son tombeau. Sa Vie a été écrite sous ce titre : *Le grand Pécheur converti, représenté dans deux états de la vie de M. de Queriolet, prêtre, conseiller au parlement de Rennes, par le P. Dominique de Sainte-Catherine, religieux Carme de la province de Touraine et observance de Rennes*, 3.e édition, revue, corrigée et augmentée, Paris 1671, in-12.

QUINETTE (Nicolas-Marie), député à la convention nationale, naquit à Paris en 1762, d'un avocat au parlement, qui le destinoit au barreau ; mais la révolution l'obligea d'embrasser une autre carrière. Il paroît qu'il étoit notaire à Soissons lors des premiers troubles; il fut alors nommé administrateur du département de l'Aisne, et en 1791, député à l'assemblée législative. Il s'y rangea parmi les plus ardens révolutionnaires, et demanda, en 1792, le séquestre des biens des émigrés, qui fut décrété le même jour. Peu après, il appuya le décret d'accusation contre le duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi, et il continua à voter avec ceux qui renversèrent le trône. Réélu à la convention, il conclut à la peine de mort et contre le sursis, en s'engageant de traiter avec la même sévérité tous ceux qui usurperoient les droits du peuple. Il devint ensuite membre du comité de salut public, et fut un des commissaires envoyés à l'armée de Dumouriez pour faire arrêter ce général, qui fit saisir lui-même les commissaires, et les livra au général autrichien. Après 33 mois de captivité, il fut échangé contre *Madame*, fille de Louis XVI. De retour à Paris, il entra au conseil des cinq-cents, et il en sortit en 1797. Il étoit ministre de l'intérieur avant le 18 brumaire; mais Buonaparte, qui ne goûta pas son administration, le remplaça et lui donna néanmoins la préfecture de la Somme. Plus tard, il le créa baron de *Rochemont*, et le nomma conseiller-d'état. Quinette donna son adhésion à la déchéance de Buonaparte ; toutefois, pendant les cent-jours, il fut envoyé en qualité de commissaire extraordinaire dans les départemens de l'Eure, de la Seine-Inférieure et de la Somme, et à son retour, il siégea dans la chambre des pairs. On croit que ce fut par l'influence de Fouchet qu'il devint membre de la commission provisoire qui gouverna pendant quelques jours jusqu'au retour du roi. Atteint par la loi contre les régicides, il passa aux Etats-Unis ; mais deux ans après il revint en Europe, et se fixa à Bruxelles, où il mourut le 14 juin 1821.

R

RABOTTEAU (Pierre-Paul), né à La Rochelle en 1766, se fit connoître de bonne heure dans la république des lettres, et fut reçu membre de l'académie de sa ville natale ayant à peine 22 ans. Il vint se fixer à Paris en 1797, et obtint quelque réputation par des vaudevilles et autres écrits agréables. Son poème des *Jeux de l'enfance*,

Digitized by Google

1802, in-8, eut beaucoup de succès, et fut réimprimé en 1805. Il lut aussi, à la société philotechnique dont il étoit membre, un poëme adressé *aux artistes*, une églogue de *Rebecca* et plusieurs *Fables*. Après le retour du roi, il occupa une place de sous-chef dans l'une des divisions du ministère de la police; mais il prit bientôt sa retraite, et revint à La Rochelle, où il mourut le 21 octobre 1825.

RACKNITZ (Joseph-Frédéric, baron DE), entra à 17 ans au service de l'électeur de Saxe, fit les campagnes de 1761 et 1762, et reçut, à la paix d'Hubertsbourg, le grade de premier lieutenant dans les grenadiers de la garde électorale. En 1763, il fut nommé gentilhomme de la chambre, et en 1769, il quitta la carrière militaire, et devint successivement chambellan, directeur de la chapelle, grand-maître d'hôtel, grand-maréchal du palais, et il mourut en 1818. Il s'est beaucoup occupé du progrès des sciences et des arts, et il a publié : I. *Lettres sur Carlsbad, et les productions naturelles de ses environs*, Dresde 1780; II. *Lettres sur la basalte*, 1790; III. *Lettres sur les arts*, 1792, in-4; IV. *Histoire du goût chez les principaux peuples, sous le rapport de l'architecture et l'ornement intérieur des appartemens*, 1796, in-4, avec beaucoup de planches gravées; V. *Essai critique sur divers tableaux de la galerie royale de Dresde*, 1811, avec planches; VI. *Esquisse d'une histoire des beaux arts en Saxe, particulièrement de la peinture*, 1812.

RADET (Etienne), né en Lorraine le 19 décembre 1762, étoit, avant la révolution, garde-chasse du prince de Condé. Il entra ensuite au service, et se trouvoit colonel de la 24.e légion de gendarmerie lorsqu'il fut appelé à Paris en 1800, d'après un mémoire qu'il avoit adressé au premier consul pour réorganiser cette arme, et pour la commander en chef. Depuis, il passa successivement en Corse, dans le Piémont et à Gênes, toujours pour la même opération. En 1809, il fut adjoint au général Miollis, pour obtenir du pape sa renonciation au domaine temporel des états de l'église, et il dirigea en personne l'assaut qui fut livré au palais Quirinal dans la nuit du 5 au 6 juillet. Aidé d'un millier d'hommes, gendarmes, conscrits ou soldats de la garde civique de Rome, il fit appliquer des échelles vers deux heures du matin au palais où le pape se tenoit renfermé; et après avoir fait enfoncer les fenêtres et les portes intérieures, il arriva suivi de ses hommes portant des armes et des torches jusqu'à la pièce qui précédoit immédiatement la chambre à coucher du pape. Celle-ci fut ouverte par ordre de Sa Sainteté; alors le général Radet, le chapeau à la main, se présenta devant le Saint-Père à la tête de ses gendarmes, et lui exposa l'objet de sa mission. Le pape ayant refusé d'obéir à l'injonction qui lui étoit faite, Radet lui déclara qu'en ce cas il avoit ordre de l'emmener avec lui, et il ne lui donna qu'une demi-heure pour se préparer à ce voyage, où il n'eut la liberté d'emmener avec lui que le cardinal Pacca. Il étoit quatre heures du matin lorsque le pape monta dans une voiture qui l'attendoit à la porte extérieure du palais, et il sortit de Rome par la porte *del popolo*. Le général

Digitized by Google

demanda de nouveau au Saint-Père s'il vouloit renoncer aux Etats de l'Eglise, qu'il en étoit encore temps, et sur la réponse négative de Sa Sainteté, il fit prendre le chemin de Florence. En route, Radet prit toutes les précautions imaginables pour soustraire son prisonnier à l'empressement et à la curiosité publique; il pressa même tellement les postillons, que la voiture où étoit renfermé le Saint-Pontife versa à Poggibondi. Heureusement le pape ne se fit aucun mal; mais le général qui étoit dans le cabriolet sur le devant de la voiture fut jeté dans une mare d'eau bourbeuse; il continua néanmoins sa route jusqu'à Florence, et là il remit son vénérable prisonnier à un autre officier de gendarmerie. Radet fut encore chargé par Buonaparte d'accompagner le pape à Savone. Après le rétablissement des Bourbons en 1814, il cessa d'être employé activement; mais à l'approche de Buonaparte, au mois de mars 1815, il se rangea des premiers sous ses drapeaux, et commanda l'escorte chargée de conduire à Cette M. le duc d'Angoulême qui s'y embarqua pour l'Espagne. Dans le mois de juin il reçut les titres d'inspecteur général de gendarmerie et de grand prévot de l'armée. Après la déroute de Waterloo il se retira sur les bords de la Loire et fut remplacé dans ses fonctions au mois d'août suivant. En 1816, il fut arrêté à Vincennes, conduit à la citadelle de Besançon et traduit devant un conseil de guerre, qui le condamna à neuf ans de détention pour la part qui lui fut imputée dans les événemens du mois de mars 1815; mais une ordonnance royale du mois de mars 1818 lui rendit la liberté. Il est mort à Varennes, département de la Meuse, le 28 septembre 1825.

RAFFENEL (Claude-Denis), né vers 1797 dans le département du Jura, d'un officier de marine, entra d'abord dans le commerce, mais il ne tarda pas à en sortir pour se livrer à des spéculations aventureuses dans les mers du Levant. Il fut attaché quelque temps à l'un des consulats de France en ces pays, et fut témoin des premiers mouvemens de la révolution des Grecs. Dès-lors il se voua tout entier à leur cause, et prit part à la première campagne des Hellènes. Une maladie grave l'obligea de revenir en France où il fut bien accueilli du général La Fayette, qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils. Cependant, il s'embarqua de nouveau en 1826 pour aller porter les armes sous l'étendard des Grecs, et il eut la tête emportée d'un boulet de canon dans le château d'Athènes le 27 janvier 1827. Il a publié: I. *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à ce jour*, Paris 1824, in-12; II. *Résumé de l'histoire de la Perse, depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à ce jour*, 1825, in-18; III. *Histoire complète des événemens de la Grèce, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour*, 2.^e^ édition, 1825, 3 v. in-8, cartes et portraits, avec quelques corrections et changemens; IV. *Résumé de l'histoire du Bas-Empire*, 1826, in-18.

RAFFLES (Thomas-Stamford), né le 6 juillet 1781, entra très-jeune au service de la compagnie des Indes, et devint gouverneur de Bencoulen. Il est mort en Angleterre le 4 juillet 1826, d'une atta-

Digitized by Google

que d'apoplexie. On lui doit une *Histoire de Java*, Londres 1817, in-4, dédiée au roi d'Angleterre, qui le créa chevalier, et un ouvrage sur la *mission de Fintayson à Siam*. Il avoit recueilli des matériaux pour une *Histoire de Bornéo*, qu'il perdit dans un naufrage en revenant à Londres. Il a aussi laissé un mémoire manuscrit sur *Singapour*.

RAFFRON DU TROUILLET né en 1708, fut élu, en septembre 1792, député de Paris à la convention nationale, et malgré son grand âge (ayant alors 84 ans), il se montra un des révolutionnaires les plus ardens, et pressa vivement le procès du malheureux Louis XVI, dont il vota la mort sans appel et sans sursis. Il appuya aussi la création de l'armée révolutionnaire, demanda avec instance que les nobles fussent renvoyés des armées, et afin d'accélérer la vente des biens des émigrés, il proposa de les adjuger par petits lots. Cependant, les jacobins ayant été vaincus dans la journée du 9 thermidor, il songea à pourvoir à sa sûreté personnelle en se détachant de ce parti, et il hâta d'abord le jugement de Carrier, son ami, puis il se déclara contre Barrère, Lebon et David. En 1795, il entra dans le conseil des cinq cents, et il s'éleva contre le luxe des fonctionnaires publics, les folles dépenses et les vêtemens somptueux. Il sortit du conseil le 20 mai 1797, et mourut en 1800.

RAMEL DE NOGARET (Jacques), député aux états-généraux et à la convention nationale, étoit avocat du roi à Carcassonne en 1789, et fut alors député du tiers-état de la sénéchaussée de cette ville aux états-généraux, où il s'occupa presque exclusivement de la partie des finances et des contributions. Réélu à la convention, il y vota la mort de Louis XVI et contre le sursis, et il ne prit aucune part aux sanglantes querelles de la Gironde et de la montagne. Au mois de mars 1795, il fut chargé d'une mission en Hollande, et à son retour il entra au conseil des cinq-cents, où il s'occupa encore beaucoup des contributions et des finances; enfin, il fut nommé, en 1796, ministre des finances; et quoique ce poste fut alors assez difficile à remplir, à cause des désordres produits par la tourmente révolutionnaire, il s'en acquitta avec assez de capacité; cependant il fut en butte à de graves reproches, et fut pendant quelque temps aux prises avec les rapporteurs des commissions de finances des conseils, au sujet du déficit et des embarras du trésor. En 1799 il fut remplacé, et vécut depuis dans l'obscurité sous le consulat et l'empire; il ne reparut sur la scène politique qu'en mai 1815, époque à laquelle il fut nommé préfet du Calvados; mais la rentrée du roi le priva bientôt de cet emploi. Il fut compris, en 1816, dans la loi contre les régicides, et il se retira à Bruxelles, où le barreau l'admit dans son sein. Il est mort dans cette ville le 31 mars 1829.

RAMLER (Charles-Guillaume), poète et littérateur allemand, né en 1725 à Colberg en Poméranie, de parens pauvres, qui le placèrent d'abord à la maison des orphelins à Stettin, d'où il passa à celle de Halle. Il y fréquenta aussi l'université de cette ville; mais dominé par son goût pour la poésie, il n'y cultiva que la littérature.

Digitized by Google

En 1746, il alla se fixer à Berlin, où Gleim, qui l'avoit connu à Hall, lui procura une place de précepteur. Son mérite lui valut bientôt la place de professeur de logique et de belles-lettres au corps-royal des cadets, et celle de membre de l'académie des sciences. En 1787, il fut chargé, avec Engel, de la direction du théâtre : mais le mauvais état de sa santé, l'obligea d'y renoncer en 1796 ; toutefois on lui en conserva les appointemens, et il mourut le 11 avril 1798, d'une phthysie pulmonaire. Le *Recueil des poésies de Ramler* a été publié par son ami Goekingk, 1800-1801, 2 vol. in-8, avec une notice biographique très-intéressante sur ce poète célèbre. Nourri de la lecture d'Horace, qu'il imite sans cesse, il a quelquefois sa noblesse ; mais on y chercheroit en vain sa légèreté et sa grace ; il réussissoit particulièrement dans les odes et les chansons. On a encore de lui : I. une traduction du *Cours de belles-lettres* de Batteux, accompagnée de remarques, qui fut pendant long-temps le principal ouvrage classique des Allemands, Leipsick 1758, 5.e édit. 1803 ; II. *Chansons des Allemands et anthologie lyrique*, Berlin 1766, 3 vol. in-8 ; III. *Recueil des meilleurs épigrammes des poètes allemands*, Riga 1766, in-8 ; IV. *Extraits de Martial, en latin et en allemand*, première partie, Leipsick 1787, in-8 ; V. *Choix d'Idylles de Gessner mises en vers*, 1787, in-8 ; VI. *Le premier navigateur*, du même, mis en vers, Berlin 1789 ; VII. *Mythologie abrégée*, etc. Berlin 1790, 2 vol. in-8, 2.e édition, 1808 ; VIII. *Recueil de Fables*, Leipsick 1790, 3 vol. in-8 ; IX. *Epigrammes de Longau*, avec des augmentations et des remarques, 1791, 2 vol. petit in-8 ; X. *Extrait de Catulle*, en latin et en allemand, 1793, in-8 ; XI. *Odes choisies d'Anacréon*, et les deux *Odes de Sapho*, avec des remarques par Ramler. Il s'est encore consacré à revoir et à corriger les ouvrages de plusieurs poètes de sa nation ; mais ses corrections n'ont pas toujours été heureuses.

RAMOND DE CARBONNIÈRES (le baron Louis-François-Elibeth), né à Strasbourg le 4 janvier 1753, fut d'abord attaché au cardinal de Rohan, et faisoit partie de la garde du roi lorsque la révolution éclata. Ayant adopté, à l'exemple de beaucoup d'autres, les espérances d'un meilleur ordre de choses, il fut nommé, en 1791, député de la ville de Paris à l'assemblée législative, et s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie constitutionnelle. Il monta souvent à la tribune, et y développa une rectitude de vues et une conséquence de principes qui ne se démentirent jamais. Dans les discussions sur les émigrés, il convint que la confiscation devoit frapper sur tous ceux qui prendroient les armes contre la France, mais il soutint en même temps que les autres devoient jouir du droit qui appartient à tout homme de transporter sa personne et sa fortune où bon lui semble. Il parla aussi en faveur des prêtres insermentés, et il insista surtout sur la nécessité de laisser le libre exercice des cultes, et de salarier indistinctement tous les ministres. Le 27 mars 1792, il fut chargé, par le comité diplomatique, de faire un rapport sur l'état des relations de la France avec l'Espagne, et vers

la fin de mai, il obtint un décret en faveur des prisonniers de guerre. Dans le même mois, il prit de nouveau la parole en faveur des prêtres insermentés, et s'éleva avec force contre la tyrannie que les autorités locales exerçoient sur eux; il parla aussi contre le projet de licencier la garde du roi. Enfin, le 20 et le 28 juin, il combattit, avec un courage honorable, les Girondins, qui préparoient déjà la chute du pouvoir exécutif, et qui attaquoit M. de La Fayette, parce que ce général étoit venu demander à l'assemblée justice des attentat commis, le 20 juin, contre le trône constitutionnel. Il proposa le désarmement du rassemblement qui s'étoit porté à l'assemblée et aux Thuileries, et peu après des mesures relatives à la capitulation des régimens suisses. Après la journée du 10 août, il fut obligé de quitter Paris pour échapper aux proscriptions de 1793. Il fit alors un voyage dans les Pyrénées pour suivre ses études scientifiques qu'il avoit négligées pendant ses fonctions législatives; et après la mort de Robespierre, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département des Hautes-Pyrénées. Le sénat conservateur l'appela au corps législatif en 1800, et il y siégea jusqu'à l'année 1806, qu'il fut nommé préfet du département du Puy-de-Dôme. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1814. Le roi le nomma, en 1815, maître des requêtes, et en 1818, conseiller-d'état. Il est mort à Paris le 4 mai 1827. Il étoit membre de l'institut depuis le 24 février 1802. On a de lui : I. *Lettres de M. W. Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et militaire de la Suisse*, traduites de l'anglois, et augmentées des observations faites par le traducteur dans le même pays, 1781, 2 vol. in-8; II. *Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes*, insérées dans une traduction des *Lettres de M. Coxe sur la Suisse*, 1789, 2 vol. in-8; III. *Opinion sur les lois constitutionnelles, leurs caractères distinctifs, leur ordre naturel, leur stabilité relative, leur révision solennelle*, 1791, in-8; IV. *Voyage au Mont-Perdu*, 1801, in-8; V. *Mémoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4, et plusieurs autres *Mémoires*, insérés dans ceux de l'institut.

RATTE (Etienne-Hyacinthe DE), astronome, né en 1722 à Montpellier, d'une famille noble, originaire de Bologne, montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences et particulièrement pour les mathématiques; mais la prédiction de Halley, sur le retour de la comète de 1682, décida sa vocation pour l'astronomie. Il voulut participer à la recherche de cette comète, et il la découvrit un des premiers à sa sortie des rayons du soleil; depuis, il a fait un grand nombre d'observations, et en particulier sur le passage de Vénus en 1761, qui servit de base à ses immenses calculs sur la parallaxe du soleil. Après la mort de son père, il se fit recevoir conseiller à la cour des aides de Montpellier, et pendant la terreur, il fut enfermé comme suspect; cependant il eut le bonheur d'échapper à l'échafaud révolutionnaire. Lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il se réunit à quelques amis des sciences, pour rétablir l'ancienne académie de

Montpellier, et il en fut nommé le premier secrétaire perpétuel, et peu après, président. L'institut de France s'empressa aussi de l'admettre au nombre de ses membres associés. Il est mort le 15 avril 1805. Il a publié, de 1766 à 1778, les *Memoires de la société royale de Montpellier*, qu'il a enrichis des éloges de plusieurs membres de cette académie, et de plusieurs dissertations interessantes. Il a aussi fourni plusieurs articles importans au *Dictionnaire encyclopédique*, tels que froid, glace, gelée, etc.

REES (Abraham), né vers 1743, dans le nord du pays de Galles, d'un ministre de l'Évangile, suivit la même carrière, et professa d'abord les mathématiques à l'institution d'Hoxton près de Londres, puis la théologie au collége d'Hackney. Il devint membre de la société royale de Londres, de la société linnéenne et de plusieurs corps savans. Il est mort le 9 juin 1825, avec la réputation d'un des savans les plus distingués de l'Angleterre. Son principal ouvrage et le plus connu a pour titre *The new cyclopedia, or universal dictionnary of arts, sciences and litterature*, Londres 1803 et suiv. 44 vol. grand in-4, composé sur le plan de notre encyclopédie et du grand dictionnaire de Chambers.

REEVE (Clara), romancière angloise, née vers 1725 à Ipswich, où elle mourut en 1803. Elle étoit fille d'un ecclésiastique anglois, qui l'initia, dès l'enfance, à l'étude des langues savantes et de l'histoire. Elle a traduit du latin le roman de Barclay, intitulé: *Argenis*, et composé en anglois plusieurs romans, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre *le Vieux Baron anglois.*

REGNIER (Edme), célèbre mécanicien, né à Sémur en Bourgogne le 15 juin 1751. Il se fit d'abord connoître par des inventions relatives à son art. La première fut une *éprouvette pour essayer la force des poudres de chasse*, supérieure à toutes celles qui ont été imaginées jusqu'à ce jour et qui amena la découverte du *dynamomètre*, machine pour éprouver la force et la résistance. C'est lui qui a construit le premier des paratonnerres en Bourgogne et il les a perfectionnés. Il fit aussi pour l'usage de sa ville natale un méridien sonnant dont il présenta un modèle réduit à Louis XVI, qui l'admira et récompensa l'inventeur. C'est par le même procédé que s'obtient la détonation des *canons méridiens*. En 1777, il obtint le premier prix d'encouragement pour la meilleure *serrure à combinaisons*, quoiqu'il n'eut jamais vu d'ouvrage de ce genre. Il l'a perfectionnée depuis ainsi que les cadenas à combinaisons qui sont maintenant fort en usage. On lui doit encore l'invention d'une *échelle à incendie* qui a remporté le premier prix, et le *secateur*, machine pour tailler les arbres. Il est mort à Paris le 10 juin 1825. On trouve dans une notice imprimée chez Mad. Huzard, la description de 75 machines différentes qu'il a inventées. On avoit publié auparavant un *Mémoire explicatif du dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen R.*, 1798, in-4.

REICHARDT (Jean Frédéric), compositeur et littérateur allemand, né à Kœnigsberg en 1751, fut long-temps directeur de l'Opéra italien à Berlin, et eut ensuite la direction des Théâtres françois

et allemand à Cassel ; il alla aussi donner des concerts à Londres et à Paris, et en fit exécuter plusieurs de sa composition. Il est mort dans une terre qu'il avoit à Halle le 27 juin 1814. Comme compositeur il a donné plusieurs opéra, parmi lesquels on distingue celui intitulé : l'*Ile des esprits*, qu'il fit pour la fête du sacre de Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, et *Amour et fidélité*, vaudeville allemand qui eut un grand succès. Il a publié : I. *Lettres familières écrites pendant un voyage en France* en 1792, 2 vol. in-8 ; II. *Nouvelles lettres familières écrites pendant son voyage en France* dans les années 1803 et 1804, 3 vol. in-8, ouvrage qui eut beaucoup de succès ; III. des *Lettres familières sur Vienne*, qui furent aussi très-bien accueillies. Il a rédigé à Berlin la *Gazette musicale* pendant les années 1804 et 1805, et il y a inséré plusieurs morceaux estimés des connoisseurs.

REIL (Jean-Chrétien) médecin allemand, né le 28 février 1729, à Rhanden dans l'Ost-Frise, tourna ses études vers la médecine et se distingua d'abord à l'université de Halle, où il fut nommé professeur de thérapeutique et directeur de l'institut clinique. Lorsqu'on établit, en 1810, l'université de Berlin le roi l'appela en cette capitale pour lui donner une chaire de médecine où il soutint sa grande réputation. En 1813, on le chargea de la direction des nombreux hôpitaux que nécessita la bataille de Leipsick. Epuisé par l'étude et les veilles, il succomba le 12 novembre 1813, aux attaques du typhus qu'il gagna en visitant un de ses confrères et de ses anciens élèves attaqué de cette maladie. Il étoit d'une activité peu commune, et il a contribué plus que personne à mettre en rapport les connoissances physiologiques avec celles de la pathologie. Il s'efforça aussi d'éclairer par ses connoissances en psychologie, les phénomènes qui se présentoient dans la pratique. Il s'occupa encore d'une manière toute particulière des affections morales, et il déploya toute sa vie une activité infatigable dans cette carrière épineuse ; s'il s'est trompé quelquefois dans ses systèmes, il n'en a pas moins rendu de grands services à cette branche de la médecine. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : I. *Tractatus de polycholiâ*, Halle 1782, in-8 ; II. *Fragmenta metaschematismi polycholiæ*, 1783, in-8 ; III. *Histoire de la maladie du professeur Gold-Hagen*, 1788, in-8, en allemand ; IV. *Memorabilia clinica medico-practica*, 1790 et 1793, in-8 ; V. *Hygiène domestique*, Brême 1791, 2 vol. in-8 ; VI. *Dissertatio de irritabilitatis notione naturâ et morbis*, 1793 ; VII. *Cœnæsthesis*, 1794, in-8 ; VIII. *Sensus externus*, in-8 ; IX. *Functiones animæ peculiares*, 1794, in-8 ; X. *Dissertatio de semeiologia placentæ*, 1794, in-8 ; XI. *Archives de physiologie*, ouvrage périodique publié en allemand, 1795 à 1815, 12 vol. in-8, continuées par d'autres professeurs ; XII. *Exercitationum anatomicarum fasciculus primus de structurâ nervorum*, 1796, in-folio ; XIII. *sur les Symptômes et les guérisons des fièvres*, en allemand, Halle 1797-1815, 5 vol. in-8 ; XIV. *Programma de pruritu senili*, 1801, in-4 ; XX. *Pensées détachées sur l'explication de la méthode psycho-*

logique au traitement des aliénés, 1803, in-8; XVI. *Pépinière pour l'instruction et la formation des routiniers en médecine, comme besoin de l'état dans la position actuelle*, 1804, in-8, en allemand, XVII. *Plan d'une pathologie universelle*, 1815, in-8, ouvrage posthume; XVIII. un grand nombre de *Mémoires* réunis à Vienne en 1811, 2 vol. in-8; et à Halle 1817, 1 vol. in-8.

REINHARD (François Volkmar), célèbre prédicateur protestant, né en 1753, dans le duché de Sulzbach, fut d'abord professeur de théologie et de philosophie à l'université de Wittemberg, puis premier prédicateur à la cour de Saxe, conseiller ecclésiastique et membre du consistoire suprême. Son influence dans l'administration se manifesta par des améliorations dans toutes les branches de l'enseignement scolaire et religieux. Pour faciliter les jeunes prédicateurs, il avoit établi une *société homélitique* qu'il dirigeoit, et il mourut à Dresde le 6 septembre 1812. Ses principaux ouvrages sont : I. *Système de la morale chrétienne*, 1788-1815, 5 vol. Les deux premiers volumes ont été réimprimés plusieurs fois; II. *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain*, ouvrage qui a obtenu quatre éditions de 1791 à 1798, et dont l'idée fondamentale avoit été déjà exprimée dans une dissertation latine qu'il avoit publiée en 1780, in-4, sous ce titre: *Consilium benè merendi de universo genere humano ingenii supra hominem elati documentum*; III. *Sermons*, 1786-1813, 39 vol. in-8. Les quatre derniers n'ont été publiés qu'après sa mort. Le docteur Ernest Zimmermann, aidé de Reinhard lui-même, a donné une *Table de toutes les matières traitées dans les sermons de Reinhard*, Francfort 1812-1822, 4 vol. in-8. J. L. Ritter a fait imprimer un semblable extrait en 2 parties, Leipsick 1813; IV. *Lettres de F. V. Reinhard, sur ses études et sa carrière de prédicateur*, trad. de l'allemand par Monod, 1816, in-8. On trouve le catalogue raisonné des ouvrages de Reinhard à la suite de ses lettres; V. *De præstantiâ religionis christianæ in consolandis miseris*, trad. en allemand sous ce titre: *Influence du christianisme sur l'adoucissement du malheur*, par J. S. Fest, 2.ᵉ édit. 1798; VI. *Leçons de théologie dogmatique*, 1801, 4.ᵉ édition, 1818.

REINHOLD (Charles-Léonard), métaphysicien, né à Vienne en Autriche en 1758, d'un ancien militaire, entra au noviciat des Jésuites à Vienne en 1772, et après la suppression de cet ordre passa, en 1774, chez les barnabites, où il occupa une chaire de philosophie. Les réformes opérées par Joseph II, et les liaisons qu'il forma avec plusieurs savans de Vienne, qui l'associèrent à un journal philosophique qui se publioit dans cette ville, lui inspirèrent des doutes sur la religion catholique, et pour briser plus brusquement les liens qui l'attachoient à sa profession, il se rendit, en 1783, à Leipsick, où il publia une *Apologie de la réformation*, par laquelle il essaya de justifier sa renonciation à la foi de ses pères. Depuis, il passa à Weimar, où il reçut l'accueil le plus amical de Wieland, qui l'associa à son journal, intitulé le *Mercure*,

et lui donna sa fille aînée en mariage. Il obtint ensuite une chaire de philosophie à Iéna, qu'il quitta en 1794, pour s'attacher à l'université de Kiel, où il fut appelé par le gouvernement danois, qui lui conféra le titre de conseiller-d'état et la décoration de Danebrog. Il mourut en 1823. Il a beaucoup contribué à répandre le système philosophique de Kant, qui excitoit alors un vif intérêt. Il l'avoit adopté avec enthousiasme, et il publia successivement divers ouvrages en allemand pour l'expliquer et le défendre. I. *Sommaire de la philosophie de Kant*, 1789; II. *Essai pour concilier les discussions des philosophes*, Iéna 1792-94, 2 vol. in-8; III. *Lettres sur la philosophie de Kant*, Leipsick 1796, 2 v.

REMUSAT (Claire-Elisabeth-Jeanne Gravier de Vergennes, comtesse de), née le 5 janvier 1780, étoit petite-nièce du comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, et fut mariée, en 1796, au comte Auguste-Laurent de Remusat, avocat-général à la cour des compted'Aix avant larévolution, et depuis chambellan de Buonaparte, puis préfet de la Haute-Garonne et ensuite du Nord. La comtesse de Remusat fut attachée, en 1803, à la maison de Joséphine, épouse de Buonaparte, premier consul, et elle lui resta attachée après le divorce de l'empereur. Depuis la restauration, elle vécut auprès de son mari dans les diverses préfectures où il fut appelé, et elle mourut à Paris le 16 décembre 1821. Son fils a publié, en 1824, un ouvrage d'elle intitulé : *Essai sur l'éducation des femmes*, Paris, 1 vol. in-8, qui a obtenu 3 éditions, et le suffrage de l'académie françoise qui a accordé une médaille d'or en hommage et à la mémoire de la comtesse de Remusat. Cet Essai, bien superficiel, est cependant écrit d'une manière quelquefois bien abstraite, et contient plutôt des recherches et des discussions que des préceptes et des moyens pour diriger l'éducation des femmes. L'ouvrage d'ailleurs n'a pas été achevé, et l'éditeur lui-même convient qu'il ne renferme qu'environ la moitié du plan que l'auteur s'étoit tracé. De plus, le contenu des chapitres ne répond guère au titre; par exemple, le chapitre intitulé : *De l'éducation des filles dans la première enfance*, commence par parler du mariage des filles, et l'auteur se plaint qu'on les marie trop jeunes. Ce chapitre ne roule presque que sur les femmes, et finit aussi en parlant des femmes. Il ne répond donc pas à son titre. Il est vrai que dans le cours du chapitre l'auteur indique que Rousseau s'est occupé avec succès du régime des enfans, et que les deux premiers chapitres de son *Emile* semblent propres à diriger les mères. Ainsi, il faut avoir recours à cet ouvrage pour remplir le but de ce chapitre; et les mères chrétiennes qui ne veulent pas lire cet écrivain rempli de sophismes, ne trouvent rien pour se diriger dans cette première enfance. Le même Rousseau est souvent cité dans cet Essai d'éducation, et souvent avec éloge, ce qui n'est guère propre à inspirer la confiance. On aimeroit mieux y trouver les conseils d'une femme qui a l'usage du monde, que les rêves d'un homme qui a mis tous ses enfans à l'hôpital. Le chapitre sur la religion paroît aussi susceptible de beaucoup de reproches. On y

Digitized by Google

trouve qu'on emploie la peur pour instruire le pauvre; qu'on n'apprend aux malheureux la religion que par la crainte, que les instructions, les sermons sont effrayants, et que ce qui trouble est toujours un mauvais moyen. On ignore où l'auteur a lu ou entendu de pareils discours, qu'elle a soin d'accompagner de réflexions ironiques. D'ailleurs son ouvrage n'est pas écrit pour l'éducation des pauvres, et alors à quoi bon censurer la méthode qu''elle prétend qu'on emploie à leur égard. Les chapitres intitulés : *de la Destinée des femmes en France, et sous le règne de Louis XIV; les Femmes du règne de Louis XV; les Femmes pendant la révolution; de la Destinée prochaine des femmes*, paroissent plus propres pour un Essai sur les femmes, que pour un Essai d'éducation qui ne contient pas 300 pages. Du reste, ils n'ont point été examinés, non plus que les autres chapitres, cet article étant déjà trop long. Ce qui étonnera beaucoup de personnes, c'est que cet ouvrage soit parvenu à sa 3.e édition. Madame de Remusat a encore publié une *Nouvelle*, insérée dans le tome 3 du *Lycée françois*. On assure qu'elle a laissé plusieurs autres manuscrits.

RENNEVILLE. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, page 632.

RENNIE (John), célèbre mécanicien et ingénieur anglois, né en Ecosse, d'un fermier qui jouissoit d'une réputation méritée, mais qui le laissa orphelin en bas-âge. Ayant souvent l'occasion d'aller dans une manufacture voisine, connue par quelques inventions, il prit du goût dès l'enfance pour les divers travaux qu'il y vit exécuter, et il eut le bonheur d'inspirer quelque intérêt au chef d'atelier, qui lui donna des instructions et lui prêta des outils. A l'âge de 10 ans, il avoit déjà construit des modèles de moulin à vent et des machines à vapeur et à battre les pieux, remarquables par la perfection de la main d'œuvre. A 13 ans, il alla étudier à Dunbar, sous le professeur Gibson, les sciences mathématiques et physiques, dans lesquelles il fit de très-grands progrès; et pour s'y perfectionner, il voulut encore aller suivre à Edimbourg le cours des profeseurs Robison et Black. Le premier l'introduisit dans les ateliers de Watt et Bolton, établis à Soho près Birmingham, et il y travailla pendant un an à exécuter diverses machines, qui, après 40 ans d'usage, étoient encore regardées comme des modèles dans leur genre; enfin il alla à Londres pour se produire sur un plus grand théâtre, et il y fut employé par les mêmes Watt et Bolton, dans l'établissement connu sous le nom d'*Albion-mills*, et il continua à y faire preuve d'une grande habileté. Calculateur et praticien, ses machines étoient remarquables par une précision de mouvement, une proportion, une harmonie entre les diverses parties, qui les faisoient regarder comme des modèles. A ces qualités, il joignoit le talent, plus essentiel encore, d'employer la force motrice avec un grand avantage. Il fit des sciences hydrauliques l'objet de ses méditations, et il exécuta plusieurs grandes constructions en ce genre, sous la direction du célèbre Smeaton, dont il devint bientôt l'émule, et après sa mort, il fut jugé seul capable de le remplacer. Parmi les nom-

breux travaux de Rennie, on admire particulièrement le canal de Lancastre, un des plus beaux monumens de ce genre; le canal de Crinian en Ecosse, dont le creusement offroit les plus grandes difficultés; les magnifiques *docks* ou bassins d'entrepôts pour les vaisseaux marchands, que Londres compte parmi ses ornemens; la jetée de Plymouth, l'une de ses plus belles conceptions, remarquable par son étendue, le choix des matériaux et les moyens pour les mettre en place; le pont en fer de Southwark, cité comme le monument le plus remarquable en son genre, et le premier où l'on ait conçu l'idée hardie d'employer le fer coulé en masses compactes, d'une étendue qui surpasse celle des massifs de pierre les plus considérables; celui du Strand ou Waterloo, exécuté en pierre aussi sur la Tamise, le plus grand, le plus régulier et le plus hardi de tous ceux qui se trouvent dans le royaume britannique, et enfin, les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam et Sheerness. L'aspect de ce dernier, dont M. C. Dupin a publié la description dans son *Voyage de la Grande-Bretagne*, où il donne sur Rennie une notice fort intéressante, frappe d'admiration les personnes les plus étrangères à l'architecture hydraulique. Ce grand ingénieur a été enlevé aux sciences et aux arts le 16 octobre 1821.

RENOU (Antoine), peintre et littérateur, né à Paris en 1731, fit d'excellentes études, et obtint souvent des couronnes à l'université; cependant son goût pour le dessin le décida pour la peinture. Il se fit d'abord connoître par un tableau représentant *Jésus parmi les docteurs*, qui le fit agréer à l'académie de peinture en 1766; il en fut reçu membre en 1781, sur un des tableaux du plafond de la galerie d'Apollon, représentant l'*Aurore*. L'académie ayant été supprimée à la révolution, il fit partie des écoles spéciales de peinture comme secrétaire et comme surveillant des études. Il mourut à Paris en 1806. Ses principales productions, outre celles déjà citées, sont: le *Tableau d'Agrippine débarquant à Brindes, avec l'urne contenant les cendres de Germanicus*; une *Annonciation*, qui se voyoit dans un couvent de Saint-Germain-en-Laye, et un plafond pour l'hôtel des monnoies de Paris. Comme littérateur, on a de lui: *Térée et Philomèle*, tragédie jouée sans succès au théâtre françois en 1773, et faite par suite d'un défi, dans une discussion élevée sur les difficultés de la poésie et celles de la peinture; Lemierre soutint la suprématie de la poésie, alors Renou le défie de faire un tableau, et s'engage de faire une tragédie; il composa *Térée*, et le tableau est encore à venir. On a encore de Renou une traduction en vers du *Poème latin* de Dufresnoy sur la peinture, estimé surtout pour les *notes*; une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, où l'on trouve de beaux vers et la *Lettre du marin*, et celle de M. *Bonnard, marchand bonnetier*, critique fort gaie, aussi instructive pour les artistes que pour le public.

RETZIUS (Anders-Jahan), professeur d'histoire naturelle, né en 1742 à Christianstadt en Suède, mort en 1821, est connu par plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle et la chimie, entr'autres

par ses *Observationes botanicæ, sex fasciculis comprehensæ*, Leipsick 1779-91. Il étoit membre d'un grand nombre de sociétés savantes, et il a fondé la société physiocraphique de Lunden, dont il fut secrétaire et ensuite président. On trouve une notice sur lui dans les *Mémoires de l'académie royale de Stockolm* pour 1822.

REVEILLERE-LÉPAUX (Louis-Marie), député aux états-généraux et à la convention nationale, né en 1753 à Montaigu, petite ville de la Vendée, fut d'abord destiné à la profession d'avocat, et vint à Paris pour étudier le droit, et y prêta le serment d'avocat au parlement; mais, entraîné par son goût pour les beaux arts, il rentra au sein de sa famille, et se maria à une demoiselle Boyleau de Chandoiseau, qui lui inspira le goût de la botanique qu'elle cultivoit elle-même, et dont elle lui enseigna les élémens; plus tard, il en ouvrit un cours public à Angers. Il se préparoit d'aller explorer la Suisse; mais la révolution vint changer ses projets. Nommé député du tiers-état aux états-généraux, il se montra partisan zélé de la révolution, et en servit activement la cause dans les comités; car il parut rarement à la tribune. Cependant il prit part à quelques dénonciations contre les ministres, et il s'opposa à ce que l'on donnât le titre de *prince* aux membres de la famille royale; enfin il vota, dans toutes les occasions, pour priver le roi de ses plus importantes prérogatives. Lorsqu'il fut question de consacrer les couleurs nationales, il proposa d'inscrire sur les drapeaux militaires *la liberté ou la mort*. Après la session, il devint administrateur du département de Maine-et-Loire; et pour prévenir l'insurrection de la Vendée qui commençoit à se manifester, il parcouroit les campagnes avec une société de patriotes, en prêchant la liberté, et il faillit plusieurs fois à être assommé par le peuple. Au mois de septembre 1792, il fut élu à la convention nationale, et il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Ce fut lui qui fit adopter, par représailles contre le manifeste du duc de Brunswick, la rédaction du décret portant que *la nation françoise viendroit au secours de tous les peuples opprimés qui voudroient recouvrer leur liberté.* Plus tard, il se rapprocha néanmoins des modérés de la droite, et quoiqu'il ne fut point d'abord compris dans le décret de proscription du 31 mai, par un élan de générosité, lorsqu'il vit plusieurs de ses collègues arrêtés, il s'écria: « Soyez justes, ou je veux » partager le sort de mes collègues que vous avez décrété » d'arrestation. ». Les jacobins, néanmoins, ne le comprirent point au nombre de leurs victimes; alors il donna sa démission. Ce nouvel acte de courage faisant craindre qu'il eut l'intention de se retirer dans quelque département pour y exciter l'insurrection, le comité de sûreté générale lança contre lui un mandat d'arrêt, mais il parvint à s'y soustraire, et il resta caché jusqu'en mars 1795, qu'il fut rappelé à la convention sur la motion de Thibault. Il y combattit avec vigueur les anarchistes désignés sous le nom de *Queue de Robespierre*, et fut l'un de ses derniers présidens. Réélu au conseil des anciens, il obtint encore les honneurs de la présidence; et le 31

Digitized by Google

octobre il fut nommé membre du directoire : il n'y eut qu'une influence secondaire, ses collègues s'étoient emparés des principales branches de l'administration. Alors il chercha à s'occuper de la direction morale et religieuse de la république, et il entreprit de se faire chef de secte. La haine pour les prêtres catholiques qu'il accusoit d'avoir combattu ses premières prédications patriotiques dans la Vendée, lui fit imaginer la *Théophilantropie*, qui n'étoit autre chose que la religion naturelle. Pour se conformer cependant aux idées reçues, il voulut que cette nouvelle secte eut ses prêtres, et chacun des sectaires devoit l'être à son tour. Leur habillement étoit de longues robes blanches, avec des ceintures tricolores, et ils récitoient en chaire des hymnes et des cantiques philosophiques, en invoquant le Dieu de la nature. Reveillère se donna beaucoup de mouvement pour faire réussir cette secte ridicule; mais il ne put y parvenir, et n'obtint que des railleries quelquefois fort piquantes. Barras, l'un de ses collègues, lui dit un jour : « Fais-toi pendre, » c'est le seul moyen de faire des » prosélytes; les religions ne réus» sissent que par des martyrs. » Le directeur ne voulut pas pousser les choses jusque-là, et la théophilantropie tomba dans le mépris. Comme président du directoire, il prit une grande part à la journée du 18 fructidor, et s'étant réuni à Barras et à Rewbel, il fut un des plus ardens proscripteurs; cependant en juin 1799, il se laissa chasser du directoire sans avoir opposé la moindre résistance. Depuis il vécut dans l'obscurité au milieu des livres et des plantes, et il préfera donner sa démission de membre de l'institut en 1804, plutôt que de prêter serment de fidélité à Buonaparte, devenu empereur. Alors il se retira dans une petite propriété qu'il avoit près d'Orléans. N'ayant pris aucune part aux événemens des cent jours, il ne fut point obligé de quitter la France. A la seconde restauration, il continua même d'habiter Paris, où il s'étoit fixé depuis quelque temps pour se livrer à l'éducation de son fils; mais il y vécut toujours dans la retraite, et il y mourut le 27 mars 1824. Il a publié des *Réflexions sur le culte*, qu'il avoit lues à l'institut, et quelques autres opuscules. Il a aussi donné quelques morceaux dans les cahiers de la ci-devant *Académie celtique*, et quelques articles dans les journaux.

REYNIER (Jean-Louis-Antoine), né à Lausanne le 25 juillet 1762, d'un médecin de cette ville, dont la famille originaire du Dauphiné avoit été naturalisée suisse après la révocation de l'édit de Nantes. Il étoit frère aîné du général Reynier, mort au service de France, en 1815. Il s'adonna d'abord à la botanique, à l'économie rurale et voyagea en Hollande et en France. Il se maria dans ce dernier pays et s'établit à Garchy dans le Nivernois, où il avoit acquis un domaine. Par le crédit de son frère il fut employé à la suite de l'armée expéditionnaire d'Egypte avec le titre de directeur des revenus en nature et du mobilier national, et il publia à son retour plusieurs ouvrages intéressans sur les antiquités et l'histoire de cette contrée. Resté sans emploi, Joseph Buonaparte l'appela à Naples pour la réorganisation

Digitized by Google

nisation administrative et financière de la Calabre. Plus tard il lui donna la place de surintendant-général des postes du royaume de Naples, et enfin il le chargea de réorganiser l'administration des forêts, avec le titre de directeur-général. Privé de son emploi par la révolution de 1814, il se retira dans le pays de Vaud, où le conseil-d'état lui offrit l'intendance des postes cantonnales qu'il accepta avec reconnoissance, et qui lui permit de continuer à se livrer à ses travaux scientifiques. Il avoit formé un très riche herbier et une belle collection de médailles, dont il a publié le catalogue. Il est mort à Lausanne le 17 décembre 1824. On a de lui : I. le *Louvet*, *maladie du bétail*, *ses causes et ses remèdes*, Lausanne 1782, in-12; II. du *Feu et de quelques-uns de ses effets*, Lausanne et Paris 1787 et 1790; III. avec M. Struve, professeur de chimie à Lausanne, *Mémoires pour servir à l'histoire physique et naturelle de la Suisse*, Lausanne et Paris 1788, in-8; IV. le *Guide du voyageur en Suisse*, *précédé d'un discours sur l'état politique du pays*, Paris et Genève 1791, in-12; V. de l'*Egypte sous la domination des Romains*, Paris 1807, in-8; VI. de l'*Economie publique et rurale des Celtes*, *des Germains et d'autres peuples du nord et du centre de l'Europe*, Genève 1818, in-8; VII. de l'*Economie publique et rurale des Perses et des Phéniciens*, 1819 in-8; VIII. de l'*Economie publique et rurale des Arabes et des Juifs*, 1820, in-8; IX. de l'*Economie des Egyptiens et des Carthaginois*, précédée de *Considérations sur les antiquités éthiopiennes*, 1823, in-8 : X. de l'*Economie politique et rurale des Grecs*, 1825, in 8. On trouve dans ces différens ouvrages sur l'économie des aperçus neufs et originaux. Reynier a encore donné la section *physique expérimentale* dans l'*Abrégé des transactions philosophiques de la société royale de Londres*; des *Considérations sur l'agriculture de l'Egypte et sur les améliorations dont elle est susceptible*, dans les *Annales d'agriculture* et reproduites dans le tome 4 des *Mémoires sur l'Egypte*, Paris, Didot; et divers articles dans le *Dictionnaire d'agriculture* de l'*Encyclopédie méthodique*, dans la *Décade égyptienne*, dans la *Décade philosophique*, dans la *Revue philosophique*, et enfin dans la *Feuille du canton de Vaud* de 1806 à 1824.

RIBIER (César), curé de Larajasse, né à Lyon en 1762, fut élevé par les soins d'un de ses oncles, négociant à Saint-Chamond, et fit pressentir, dès ses premières années, par l'aménité et la douceur de son caractère, les vertus qui devoient le distinguer. Ses premières études terminées, il entra au séminaire de Saint-Irénée, et s'y fit remarquer par son application à l'étude, et surtout par sa piété. Lorsqu'il eut reçu les ordres, il fut chargé du soin de la paroisse de Farnay, annexe de Saint-Paul-en-Jarrest, où il se fit chérir des habitans par son zèle pour le salut des ames et son excessive charité. Ayant refusé le serment ordonné par la constitution civile du clergé, il éprouva quelques persécutions, et fut même renfermé à Saint-Paul; mais bientôt mis en liberté, il se retira à Lyon et ensuite sur une terre étrangère, où il occupa ses loisirs

à acquérir quelques connoissances en médecine, espérant que cette étude lui faciliteroit les moyens, en rendant la santé aux corps, de procurer le salut des ames. Un moment de calme semblant luire sur la France en 1795, il revint à Lyon, et fut désigné pour remplir les fonctions de secrétaire du conseil de l'archevêché, qui étoit alors gouverné par les vicaires-généraux en l'absence de l'archevêque, M. de Marbeuf, et il se fit bientôt connoître avantageusement par la justesse de son jugement et sa prudence dans des missions souvent pénibles et délicates, qu'il terminoit presque toujours à la satisfaction de tout le monde. Une nouvelle organisation ayant eu lieu dans le diocèse en 1802, il devint vicaire à Saint-Nizier, et il ne s'y fit pas moins admirer par son zèle infatigable à annoncer la parole de Dieu, à entendre les confessions, à donner des conseils et des consolations à tous ceux qui s'adressoient à lui. Un sujet si distingué par ses talens et ses vertus sembloit devoir être appelé à un poste éminent dans la ville archi-épiscopale, mais il n'en fut pas ainsi, il fut nommé, en 1807, curé à Larajasse, petite paroisse des montagnes du Lyonnois, et comme il ne savoit qu'obéir, il s'arracha sur-le-champ à sa famille, à ses amis, aux paroissiens qui le chérissoient, pour se rendre au poste qui lui étoit assigné, et où il fut bientôt jugé aussi favorablement. Son zèle parut même prendre de nouveaux accroissemens; courses, fatigues, désintéressement, éclat et majesté dans les cérémonies augustes de notre sainte Religion, tout fut employé par ce bon pasteur pour faire régner Jésus-Christ dans sa paroisse. Chaque année il en faisoit la visite pastorale dans toute son étendue, afin de connoître les besoins des habitans; et non-seulement il leur donnoit d'excellens conseils pour pratiquer la vertu, mais aussi pour leurs affaires temporelles. Comme il étoit persuadé que la pompe des cérémonies de la religion contribue à inspirer la piété aux fidèles, il avoit mis un soin particulier à tout ce qui pouvoit y donner quelque éclat, et les rendre plus dignes de celui qui en est l'objet; et malgré le peu de moyens des habitans, il étoit parvenu à agrandir son église, trop petite dans les grandes solennités, à la décorer de trois autels en marbre, à enrichir la sacristie de vases sacrés, de beaux ornemens, à ouvrir un nouveau cimetière, et à y construire une chapelle où l'on va chaque dimanche prier pour les morts. Il étoit encore parvenu à réunir un nombre considérable d'enfans de chœur qui, sous des maîtres choisis, pouvoient faire les études préliminaires pour entrer dans l'état ecclésiastique. Dans les dernières années de sa vie, M. Devie, nommé évêque de Belley, qui l'honoroit d'une amitié particulière, voulut se l'attacher en qualité de son premier vicaire-général; mais il céda aux prières de ses paroissiens qui le regardoient comme un père, et il resta avec eux, malgré les liens d'amitié qui l'appeloient auprès de l'évêque de Belley. Rien ne peut peindre la joie des habitans, lorsqu'il leur annonça qu'il s'étoit décidé à rester au milieu d'eux. Un *Te Deum* d'actions de graces fut chanté dans toute l'effusion de la joie et de la reconnoissance, et le lendemain, toute la paroisse se

Digitized by Google

pressa autour des saints autels pour remercier le Seigneur par une messe solennelle. Ce vénérable pasteur fut enlevé, le 14 mai 1826, à ses paroissiens, qui n'oublieront jamais ses vertus. Doué d'une humilité profonde et d'un grand amour pour Dieu, zélé pour le salut des ames, orné de toutes les vertus sacerdotales, joignant à cela beaucoup d'instruction, la sagesse, la prudence, la douceur et la bonté, il étoit encore excellent parent, ami sincère; enfin, sa religion étoit une religion toute d'amour. *Tout pour Dieu, tout avec Dieu*, disoit il, souvent, *et rien sans Dieu*. Comme saint Jean, il répétoit aussi : *Mes enfans, aimez-vous les uns les autres*. Aussi l'expression de sa physionomie étoit si bien l'expression de la charité, que sa présence seule suffisoit pour rappeler leur devoir à ses paroissiens. Une notice sur sa vie a été imprimée en 1826, in-8. Son humilité ne lui a pas permis de rien faire imprimer pendant sa vie; mais on a publié après sa mort : I. *le Paradis sur la terre* ou *le Chrétien dans le ciel par ses actions; Méditations sur l'amour de Dieu pour tous les jours de deux mois, sur la communion, pour entendre la sainte messe, et divers autres exercices en forme de méditations*, précédé d'un *Abrégé de sa vie*, Lyon 1827, in-18; 2.e édition, 1828, avec son portrait, ouvrage qui a obtenu le plus grand succès et qui convient à toute espèce de personnes, parce que ce sont des sujets détachés qui forment la matière d'amples réflexions pour celui qui veut entrer dans la vie spirituelle; II *Conférences et sermons, suivis d'Avis et d'une Retraite de trois jours pour les premières communions, et d'un Plan de retraite pour les religieuses*, Lyon 1828, 1 vol. in-12. Il a laissé, en manuscrit un grand nombre de *Sermons* et d'*Instructions familières*.

RICARDO (David), célèbre économiste anglois, né à Londres en 1772. Son père qui professoit la religion israëlite, exerçoit l'état lucratif de courtier de change. David Ricardo se livra au commerce et à une étude approfondie des finances et de l'économie politique. Toujours heureux dans ses spéculations, il avoit acquis une fortune immense, et il fut nommé, en 1819, à la chambre des communes par le bourg de Portarlington en Irlande, et il y obtint un grand poids par sa supériorité en matière de finances. Il mourut à Catcomb-Park le 11 septembre 1823. Il avoit renoncé à la religion de ses pères pour se faire chrétien anglican. On a de lui : I. le *Haut prix du lingot, preuve de la dépréciation des billets de banque*, 1810, in-8 avec un supplément, 1811; II. *Essai sur l'influence du bas prix du blé, sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8; III. *Projet d'un papier-monnoie économique et sûr*, 1816-1818, in-8; IV. *Principes d'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8, 5.e édit. 1821, trad. en françois, Paris 1818, 2 vol. in-8 avec des notes de M. J. B. Say; V. *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8. Il a inséré dans le supplément de l'*Encyclopédie britannique* un article sur le *Système d'amortissement*, et il mettoit la dernière main à un essai sur la *Meilleure constitution d'une banque nationale*, lorsque la mort l'a enlevé.

RICH (James-Claudius), rési-

Digitized by Google

dent de la compagnie des Indes d'Angleterre, près le pacha de Bagdad, depuis 1807 jusqu'en 1821 qu'il mourut à Shiraz, à l'âge de 35 ans du *cholera-morbus*. Il joignoit à une connoissance approfondie des langues orientales, le goût des recherches d'antiquité, et il s'occupa à réunir une belle collection de manuscrits orientaux, de médailles précieuses, de cylindres, de pierres gravées et d'objets antiques de tous les genres, et particulièrement de monumens babyloniens qu'il avoit recueillis lui-même dans les nombreuses visites qu'il fit sur l'emplacement de Babylone. Il les a insérés dans le tome 3 du *Recueil des mines de l'orient*, publié à Vienne en 1813, in-fol., et il en a été publié une traduction françoise, sous ce titre : *Voyage aux ruines de Babylone par M. J. C. Rich*, *résident à Bagdad*, *orné de 4 gravures*, *traduit et enrichi d'observations*, *avec des notes explicatives*, *suivies d'une dissertation sur la situation du Pallacopas*, *par J. Raymond*, *ancien consul à Bassora*. On trouve dans le même tome 3 du recueil des mines et dans le tome 4 un *Catalogue latin des manuscrits arabes*, *persans et turcs*, recueillis dans l'orient par Rich, et dans le tome 4, même recueil, une traduction angloise de l'*Histoire* ou plutôt de la *Légende des sept Dormans*, écrite en arabe. Le *Journal des savans* de mai 1821 et d'avril 1822 renferme encore des extraits intéressans de deux *Lettres* du résident anglois à M. Sylvestre de Sacy.

RICHARD (Louis-Claude-Marie), savant botaniste, né à Versailles en 1754. Il étoit fils de Claude Richard, jardinier du roi à Auteuil, homme fort instruit qui envoya Louis, son fils aîné, dont il est ici question, dans le collége de Vernon, pour y faire ses études, se proposant de lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais celui-ci entraîné par son goût pour la botanique, quitta la maison paternelle et vint à Paris pour se livrer sans contrainte à sa science favorite. Il y fit de si grands progrès qu'en 1781 l'académie des sciences le proposa au roi pour un voyage dans la Guiane françoise et aux Antilles. Après avoir parcouru ces pays pendant huit ans il revint dans sa patrie pour y réclamer la récompense due à ses services; mais on étoit alors en 1789, et il n'y trouva que des maux à déplorer. Ses finances étant presque épuisées, il fut longtemps réduit à un état de gêne que le délabrement de sa santé rendoit encore plus cruel. Cependant un ordre de choses plus calme vint améliorer sa position, il fut choisi pour remplir la chaire de botanique à l'école de médecine, et quelques années après élu membre de la première classe de l'institut dans la section de zoologie et d'anatomie comparée. Il s'acquit bientôt une grande réputation par ses leçons de botanique, par ses herborisations, et il publia plusieurs *Mémoires* qui ont puissamment contribué aux progrès de la botanique. Il est mort le 7 juin 1821, honoré de l'estime des savans les plus distingués de l'Europe. Il étoit membre correspondant de la société royale de Londres et chevalier de la légion-d'honneur. C'est à son zèle qu'on doit la création du jardin de botanique de la faculté de médecine, dans lequel il classa toutes

les plantes médicinales. Il aimoit la science pour elle-même ; toutes ses recherches tendoient à mieux connoître l'organisation des plantes, à déterminer leurs affinités, à ramener la science de l'histoire naturelle à un petit nombre de principes, et à créer une philosophie botanique qui put remplacer celle de Linné. A cet effet il a poussé l'art d'observer la nature jusque dans les plus petits détails ; la difficulté que présentoit un objet étoit pour lui une raison de s'en occuper ; l'organisation la plus compliquée étoit celle qui l'intéressoit le plus, et il passoit des mois entiers a suivre une observation lorsqu'elle lui paroissoit devoir répandre de la lumière sur un point obscur. Il possédoit au plus haut degré l'art du dessin et toutes ses figures offrent les détails les plus minutieux avec une netteté et une exactitude admirables. On regrette que son style soit négligé, mais on trouve dans tous ses écrits des observations neuves et profondes. On lui doit : I. *Dictionnaire élémentaire de botanique* par Bulliard, revu et presque entièrement refondu, Paris 1798, petit in-fol., fig. et in-8, 1800. C'est le catalogue le plus complet que nous ayons des termes techniques ; II. *Démonstration botanique* ou *Analyse du fruit considéré en général*, ouvrage remarquable par son extrême concision, les idées exactes qu'il renferme et qui a été traduit en plusieurs langues ; III. *Commentatio botanica de coniferis et cycadeis*, Paris 1826, in-4, fig., ouvrage posthume publié par son fils. Il a aussi publié plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'institut, dans les *Annales du Muséum* et dans divers autres recueils scientifiques. Il a encore fourni quelques articles au *nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié chez Deterville, et il a rédigé la *Flore de l'Amérique septentrionale*, de Michaud, en latin, 1803, 2 vol. in-8.

RICHARD. *Voyez* le Supplément, à la fin du tome 10, page 633.

RICHE (Claude-Antoine-Gaspard), naturaliste, né à Chamelet en Beaujolois le 20 août 1762, d'un ancien magistrat du parlement de Dombes, manifesta de bonne heure le goût le plus vif pour l'histoire naturelle et fut reçu médecin à l'université de Montpellier en 1787. L'année suivante il se rendit à Paris et il fut bien accueilli par Vicq-d'Azir qui l'associa à ses travaux. Ce fut lui qui composa les tableaux qui précèdent l'*Anatomie comparée*. Le gouvernement l'ayant nommé naturaliste, dans l'expédition destinée à la recherche du malheureux Lapérouse, il s'embarqua en 1791 sur la frégate l'*Espérance*, et après deux ans de recherches il revint à l'île de Java, chargé de riches collections en tous genres qui lui furent enlevées par les Hollandois, avec lesquels la France étoit alors en guerre. Le chagrin qu'il en éprouva, et les fatigues qu'il essuya dans la traversée, en venant en France le conduisirent au tombeau imédiatement après son arrivée en 1797. Le gouvernement réclama les papiers relatifs à son voyage qui ont été fort utiles pour la relation du voyage d'Entrecasteaux. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans le recueil de la société philomatique dont il étoit membre, et la *Chimie* des *Végé-*

Digitized by Google

taux, Avignon 1786, qu'il composa pour servir de développement à une thèse qu'il avoit soutenue à Montpellier pour obtenir le baccalauréat.

RICHEBOURG. *Voyez* PORCHER DE LISSONAY.

RICHTER (Auguste-Gottlob), célèbre chirurgien et médecin allemand, né à Zoerbig dans la Saxe en 1742. Il étudia la médecine à Goettingue, fut reçu docteur à 22 ans, et voyagea pendant 2 ans en France, en Angleterre et en Hollande. A son retour il fut pourvu de la chaire de chirurgie qu'il occupa avec distinction jusqu'à l'époque de sa mort arrivée à Goettingue en 1812. Il a publié, en allemand ou en latin, plusieurs ouvrages à l'usage des jeunes médecins et chirurgiens qui jouissent en Allemagne d'une grande réputation. Les principaux sont : I. *Observationum chirurgicarum fasciculi III*, Goettingue 1770-1780, 3 parties in-8; II. *Bibliothèque chirurgicale*, en allemand, 1771-97, 15 vol. in-8; III. *Mémoires sur les fractures*, Goettingue 1777-85, 3 vol. in-8, trad. en françois par Rougemont, Bonn 1788, in-4; IV. *Elémens de chirurgie*, Goettingue 1782-1804, 7 et 8; V. *Observations médicales et chirurgicales*, Goettingue, 1790-1813, 3 vol. in-8; VI. *Thérapeutique spéciale*, Berlin 1813-1821, 9 v. in-8, ouvrage posthume publié par son fils. — Il y a plusieurs autres médecins du même nom, notamment *Jérémie Benjamin*, mort à Berlin en 1807, qui est auteur d'un nouveau *Journal de chimie*, de plusieurs autres ouvrages sur cette science, et continuateur du *Dictionnaire de chimie* de Bourguet; et *Guillaume-Michel*, professeur émérite de l'université de Moscou, conseiller-d'état, chevalier de plusieurs ordres, mort dans cette ville au commencement d'août 1822. On doit à ce dernier une *Histoire de la médecine en Russie* qui atteste les connoissances les plus étendues en cet art.

RICHTER (Jean-Paul-Frédéric), célèbre écrivain bavarois, surnommé le *Sterne* de l'Allemagne, né en 1763 à Wunsiedel dans le pays de Bareuth, se distingua de bonne heure par son application, ses facultés brillantes et aussi par un penchant à se singulariser. Il étudia d'abord la théologie; mais il y renonça bientôt, entraîné par son goût pour les belles-lettres, et il se livra à divers écrits qui font encore les délices d'une grande partie de la nation allemande et qui lui ont valu des pensions de la part du prince Primat et du roi de Bavière, et le titre de conseiller de légation du duc de Saxe-Hildbourghausen. Wieland, en lisant ses premiers ouvrages, disoit : « S'il pouvoit s'assujétir aux règles » du goût il nous effaceroit tous. » Mais il n'a jamais voulu s'assujétir à aucune règle; ses dernières productions comme les premières renferment des beautés du premier ordre et des pages ravissantes, mais d'autres endroits ne se font remarquer que par l'enflure de la diction, l'exagération des idées, l'extravagance des situations et des images. Chez lui l'érudition dégénère souvent en pédanterie, l'énergie en grossièreté, le comique en burlesque et des allusions prodiguées avec autant de savoir que de mauvais goût font le tourment du lecteur le plus instruit, tant elles sont recherchées et souvent obscures; aussi Reinhold a publié

Digitized by Google

un *Dictionnaire* à l'usage de ses lecteurs. Ses principaux ouvrages sont : I. *Esquisses satiriques*, Berlin 1783 et 1784, 2 vol. in-8; II. *Extraits des papiers du diable, avec un avis du juif Mendel*, 1788; III. *la Loge invisible, biographie de Jean Paul*, 2 vol. in-8, Berlin 1793; IV. *Hesperus ou 45 jours de la peste aux chiens*, Berlin 1795, in-8, 2.e édition 1798, une de ses productions les plus spirituelles; V. *Vie de Quintus Fixlein*, Bareuth 1796, in-8, édition augmentée, Berlin 1800; VI. *la Vallée campanienne* ou *de l'Immortalité de l'ame*, Erfurt 1797, in-8, 2.e édition 1801; VII. *Titan*, 6 vol. in-8, Berlin 1800, un des ouvrages ou *Jean Paul* a montré le plus d'originalité; VIII. l'*Adolescence de J. P. R.*, Tubingue 1803-1805, 4 vol. in-8; IX. *Levana* ou *Science de l'éducation*, Brunswick 1807, 2 vol. in-8. On a publié l'*Esprit de Jean-Paul* ou *Choix des meilleurs morceaux de ses écrits*, Weimar 1801-1805, 3 vol. in-8. Jean-Paul Richter est mort en 1825.

RIEGO Y NUNEZ (Raphaël DEL), né en 1785 à Tuna, village du district de Tineo, dans les Asturies de D. Eugène del Riego, gentilhomme connu par son goût pour la poésie, s'enrôla en 1808 dans les milices espagnoles qui se levèrent pour repousser l'invasion de Buonaparte, et fut nommé officier dans le régiment des Asturies. Fait prisonnier dans les premières affaires, il fut amené en France, et durant une captivité de plusieurs années, il étudia la langue du pays et fut initié aux principes politiques de notre révolution. Les événemens de 1814 lui ayant rendu la liberté, il voulut visiter l'Allemagne et la capitale de l'Angleterre avant de rentrer dans sa patrie. Il y reprit du service et obtint le grade de lieutenant-colonel dans le régiment des Asturies. Son régiment ayant été dirigé vers Cadix pour faire partie d'une expédition contre les colonies d'Amérique, il profita du mécontentement des officiers et des soldats pour lever l'étendard de l'insurrection, et le 1.er janvier 1820 il proclama, au village de Las-Cabezas-de-San-Juan, où étoit stationné son bataillon, le rétablissement de la constitution de Cadix; plusieurs autres régimens suivent le mouvement insurectionnel; enfin après plusieurs alternatives de succès et de revers il se décide pour ne pas laisser ralentir le premier élan d'enthousiasme à diriger sa marche dans l'intérieur de la Péninsule. Il parvint jusqu'à Malaga, mais atteint par le général O'Donnel, il se vit obligé d'accepter la bataille, quoique très-inférieur en nombre, et sa troupe fut complètement dispersée; il parvint cependant à s'échapper avec une poignée d'hommes prêts à se disperser, lorsqu'il apprit que la Corogne et Madrid venoient de proclamer la constitution et qu'elle avoit été acceptée par le roi. Alors il poursuivit sa route avec sa petite colonne et il arriva à Madrid où il fut reçu avec une sorte de solennité triomphale. Le roi d'Espagne sembla rivaliser de bienveillance pour lui avec les citoyens; il fut créé maréchal-de-camp, puis capitaine-général de l'Arragon. Cependant le parti constitutionnel ne tarda pas à se diviser, et Riégo se trouva bientôt en opposition avec le ministère qui profita d'un mouvement démocra-

Digitized by Google

tique qui eut lieu à Saragosse, chef-lieu de son gouvernement, pour le destituer et l'exiler à Lérida; mais cette disgrace augmenta sa popularité et, son nom devint un cri de ralliement. Les élections de 1822 le portèrent aux Cortès et il en fut nommé président. Le régiment qu'il avoit commandé à Cadix eut l'honneur de défiler dans la salle des séances, et le sabre dont ce général avoit fait hommage à l'assemblée, lui fut remis afin qu'il s'en servit contre les ennemis de la constitution. Lors du soulèvement de la garde royale, le 7 juillet 1822, Riégo combattit dans les rangs des miliciens et fit triompher le parti constitutionnel. A l'approche de l'armée françoise il prononça, conformément à un article de la constitution, la suspension provisoire de l'autorité royale et en même-temps celle de l'assemblée des Cortès, qui furent l'une et l'autre remplacées par une régence durant la translation du roi et du gouvernement de Séville à Cadix. Le général Balesteros ayant signé une convention avec les François, et le général Zayas ayant perdu la confiance du gouvernement, Riégo fut chargé de se rendre à Malaga par mer pour y prendre le commandement des troupes qu'il commandoit, afin de faire ensuite sa jonction avec Balesteros. Il enleva d'abord le commandement à Jayas qu'il fit embarquer pour Cadix et il étoit parvenu par des marches rapides à rejoindre les cantonnemens du premier de ces généraux; mais ne doutant pas, dans une entrevue qu'il eut avec lui, qu'il trahissoit les Cortès, il le fit arrêter par ses soldats. Son état-major qui avoit embrassé ses projets le délivra et provoqua son armée à résister à Riégo. Celui-ci au moment d'être atteint par les françois, fut obligé de renoncer à son entreprise et de se retirer. Mais toujours poursuivi par divers corps françois, sa petite troupe fut entièrement dispersée, et lui-même blessé à la jambe se sauva sur un cheval qu'on lui avoit prêté, le sien ayant été tué sous lui; enfin il fut livré par ses guides aux françois, jeté dans un cachot, puis conduit à Madrid, où il fut condamné à perdre la vie sur un gibet, et le jugement fut exécuté le 5 novembre 1823, au milieu d'un grand concours de peuple. On a publié à Paris : *Procès du général R. del Riégo*, 1823, in-8.

RIFFAUT-DES-HETRES (Jean-René-Denis), né à Saumur en Anjou vers 1754, d'un médecin de cette ville, s'attacha à la régie des poudres et salpêtres, en fut nommé commissaire au Ripault près Tours, et contribua à l'amélioration et à la découverte de divers procédés de fabrication, tendant à en diminuer les dangers imminens pour la vie des ouvriers et pour la destruction des usines. Les services importans et multipliés qu'il a rendus en cette partie, l'ont fait nommer l'un des trois administrateurs-généraux des poudres et salpêtres. La régie des poudres ayant été confiée, après la restauration, à un directeur-général pris dans le corps de l'artillerie, Riffault se livra avec ardeur à l'étude des sciences chimiques, et mourut à Paris le 7 février 1826. On lui doit: I. *Manuel du commissaire des poudres et salpêtres*, Paris an 8; II. *Système de chimie*, traduit de l'anglois de Thompson, enrichi d'observations par Berthollet, 1809,

Digitized by Google

in-8, 2.e édition d'après la 5.e de l'ouvrage anglois, 1818, 4 vol. in-8, avec un *Supplément*, 1822, contenant les additions faites par l'auteur dans une 6.e édition, publiée à Londres en 1821; III. *Essai sur les affections calculeuses*, traduit de l'anglois d'Alexandre Marcet, in-8; IV. *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon*, Paris 1812, 1 vol. in-4, qu'il a composé avec Boltée de Toulmont, et qui a été traduit en plusieurs langues; V. *l'Art du salpétrier*, avec le même, 1813, in-4; VI. *Traité pratique sur l'usage et le mode d'application des réactifs chimiques fondé sur des expériences*, traduit de l'anglois sur la 2.e édition, 1819, in-8; VII. *Chimie des gens du monde*, par Samuel Parke, traduite de l'anglois sur la 9.e édition, 1822, 2 vol. in-8; VIII. *Dictionnaire de chimie sur le plan de celui de Nicholson*, par André Ure, traduit de l'anglois sur la 9.e édition, 1822-1824, 4 vol. in-8, avec 14 planches; IX. *Manuel théorique et pratique du peintre en bâtimens, du doreur et du vernisseur*, 1824, in-18, 2.e édit. 1825; X. *Manuel théorique et pratique du brasseur*, 1825, in-18; XI. *Manuel de chimie*, 1825, in-18, 2.e édition entièrement refondue et considérablement augmentée par A. D. Vergnaud, 1827, in-18; XII. *Manuel de chimie amusante*, ou *Nouvelles récréations chimiques*, traduit de l'anglois d'Accum, 1825, in-18, 2.e édit. revue par Vergnaud, 1827; XIII. *Manuel complet du teinturier et du dégraisseur*, 1825, in-18.

RIGAUD (le baron Antoine), maréchal-de-camp, né en 1758, entra au service au commencement de la révolution, dont il fit toutes les campagnes, devint colonel du 25.e régiment de dragons, fut nommé commandant de la légion-d'honneur après la bataille d'Austerlitz, et général de brigade en janvier 1809. A la restauration il reçut la croix de St-Louis, et fut chargé du commandement militaire du département de la Marne; néanmoins, lorsqu'il apprit le débarquement de Buonaparte, il employa l'argent qu'il tenoit du trésor à répandre parmi les troupes des proclamations pour favoriser son usurpation. Enfin, lorsqu'il apprit qu'il avançoit sur Paris, il foula aux pieds les lis et la croix de St-Louis en présence des troupes qu'il avoit rassemblées, et leur ordonna de crier *vive l'empereur*; cependant, craignant d'être enveloppé par le maréchal Victor, il prit la route d'Epernay; mais le même jour il revint à Châlons pour ordonner l'arrestation du maréchal, et le 21 il fit publier le rétablissement du gouvernement impérial, et il reprit en son nom le commandement du département de la Marne, qu'il conserva jusqu'au mois de juillet 1815, qu'il fut attaqué par le général russe Czernitscheff, et obligé de poser les armes devant des forces trop supérieures. Conduit prisonnier à Francfort, il recouvra sa liberté après la capitulation de Paris, mais il se garda bien de rentrer en France. Il fut mis en jugement, au mois de mai 1816, devant un conseil de guerre, et condamné à mort par contumace. Il s'étoit d'abord retiré à Saarbruck, mais convaincu d'entretenir une correspondance coupable avec les mécontens de l'intérieur, le commandant prussien voulut le faire transporter à Wesel par ordre de son gouvernement; mais il

prévint cette mesure en se réfugiant à Deux-Ponts, puis dans les Pays-Bas, et enfin dans les Etats-Unis. Il est mort à la Nouvelle-Orléans au commencement de 1821.

RIPAULT (Louis-Magdeleine), né à Orléans le 29 octobre 1775, étoit neveu de l'académicien Ripault-Désormeaux, et fut pourvu à 15 ans d'un bénéfice; mais la révolution le fit renoncer à l'état ecclésiastique pour se livrer à l'étude des lettres. Il travailla d'abord à la *Gazette de France*, dirigée à cette époque par Fiévée, dont le 18 fructidor vint interrompre la publication; ensuite il fut présenté pour faire partie de la commission des sciences de l'expédition d'Egypte. A son retour, il devint bibliothécaire particulier de Buonaparte, et il s'acquitta de son emploi avec beaucoup de zèle : l'abbé Denina lui ayant été adjoint, il se dégoûta de ses fonctions, et il y renonça volontairement pour s'occuper de l'étude des langues. Il est mort le 12 juillet 1823. On a de lui : I. *Description abrégée des principaux monumens de la haute-Egypte*, 1800, in-8, traduite en allemand, Coblentz 1801 ; II. *Marc-Aurèle*, ou *Histoire philosophique de l'empereur Marc-Antonin, ouvrage où l'on présente dans leur entier, et selon un ordre nouveau, les maximes de ce prince, qui ont pour titre :* Pensées de Marc-Aurèle, de lui-même à lui-même, *en les rapportant aux actes de sa vie publique et privée*, Paris 1820, 4 vol. in-8; III. *Tite-Antonin le Pieux, résumé historique ; Marc-Aurèle-Antonin, sommaire historique, etc.*, Paris 1823, in-8. C'est un résumé de l'ouvrage précédent. Il a encore publié, en 1721, 3 cartes dessinées pour l'histoire de Marc-Antonin. Il avoit annoncé, sous le titre de *Monumens de l'histoire aurélienne*, une collection de 120 planches en 12 livraisons, qui devoient former 2 vol. in-folio.

RITCHIE (Joseph), voyageur anglois, né en 1790 à Otley dans le Yorkshire, étoit secrétaire du consulat anglois à Paris, lorsqu'il apprit que le ministère anglois, sur l'invitation du dey de Tripoli, se proposoit d'envoyer un agent dans l'intérieur de l'Afrique. Passionné pour les voyages lointains, il sollicita cet emploi, fut accepté et s'embarqua à la fin de 1818, avec un jeune françois fort habile dans l'art de préparer et de conserver les objets d'histoire naturelle. Ils s'étoient revêtus du costume maure pour pénétrer plus facilement dans le pays ; mais Ritchie se ressentit bientôt de l'influence maligne du climat, et après plusieurs mois de souffrance, il succomba le 20 novembre 1819. Le capitaine Lyon, officier de marine avec lequel il s'étoit embarqué à Malte, et qui lui-même avoit été fort incommodé de ce voyage, revint en Europe, et publia à Londres en 1821, in-4, le récit de cette expédition, qui a servi à mieux faire connoître le Fezzan. Elle a été traduite en françois, mais beaucoup abrégée par Edme Gaultier, Paris 1821, 2 vol. in-18. On y trouve des détails intéressans sur les aventures du voyage et sur les contrées qui ont été visitées.

RITTER ou RICHTER (Jean-Guillaume), physicien allemand, né à Samitz en Silésie, d'une famille obscure et peu riche, se consacra néanmoins à l'étude avec une ardeur peu commune, et malgré

son peu de moyens pécuniaires, parvint à se faire recevoir médecin à Iéna, mais il s'occupa spécialement des phénomènes dits *galvaniques*, et de l'électricité développée par le contact des métaux et d'autres substances ; il a fait à ce sujet plusieurs expériences ingénieuses, et il est mort le 23 janvier 1810, après avoir publié : I. *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar 1798 ; II. *Contributions pour la connoissance plus particulière du galvanisme*, Iéna 1801, 2 vol. in-8 ; III. *Mémoires physico-chimiques*, Leipsick 1806, 3 vol. in-8 ; IV. *Fragmens tirés de la succession d'un jeune physicien*, Heidelberg 1810, 2 vol. in-8, et un grand nombre de *Mémoires*, *Dissertations*, *etc.*, dans le *Magasin d'histoire naturelle* de Voigt, dans les *Annales de physique* de Gilbert, dans le *Journal de physique et de chimie* de Gehlen, et autres ouvrages périodiques. — Il y a un autre médecin et chimiste allemand (Jérémie-Benjamin), né aussi en Silésie, à Hirschberg en 1762, mort en 1807, qui fut directeur de la société pharmaceutique de Berlin, et attaché à la manufacture de porcelaine de cette ville. Celui-ci a publié : I. *Sur les nouveaux objets de la chimie*, Breslau 1791-1802, 2 cahiers in-8, II. *Elémens de la stæchpométrie*, ou *Art de mesurer les élémens chimiques*, Breslau 1792-94, 3 vol. in-8. Il a aussi rédigé les tomes 3 et 6, et le *Supplément du Dictionnaire de Chimie*, commencé par Bourguet, et il a coopéré à plusieurs journaux de physique et de chimie.

RIVALS (Jean-Pierre), l'un des meilleurs peintres du midi de la France, né d'une ancienne famille de Toulouse, illustrée par le capitoulat, étoit destiné à la profession d'avocat, mais il l'abandonna pour suivre son penchant pour la peinture. Il se rendit à Rome pour y étudier la perspective et l'architecture, et il le fit avec un tel succès, que Le Poussin ne dédaigna pas de se l'associer à la composition d'études de fabrique pour plusieurs de ses tableaux. De retour à Toulouse, il fut nommé peintre et architecte de la ville, qu'il embellit par plusieurs tableaux, la plupart détruits par la révolution. Il mourut en 1706. — *Antoine*, son fils et son élève, se rendit à Paris, puis à Rome pour se perfectionner, et fut couronné au capitole, ayant remporté le prix de peinture décerné par l'academie de St-Luc. Il occupa la place de son père, qu'il surpassa par l'invention et la correction du dessin ; mais il lui est inférieur pour la beauté du coloris. Il a laissé plusieurs tableaux estimés, la plupart relatifs à l'histoire de Toulouse. Il a aussi gravé plusieurs planches avec talent, et il est mort le 7 décembre 1735. Il y a eu plusieurs autres graveurs estimés du même nom et de la même famille.

RIVIÈRE (MERCIER DE LA), célèbre économiste, né vers 1720, d'une famille de finances, acquit, en 1747, la charge de conseiller au parlement de Paris, et fut nommé peu après intendant de la Martinique. A son retour, il embrassa avec ardeur les opinions de Quesnay, et fut témoin des malheurs de la révolution qu'il avoit prédite, en indiquant les moyens qu'il croyoit propres à la prévenir ; mais il eut le bonheur d'échapper aux

proscriptions, et mourut vers 1794. On a de lui : I. *l'Ordre naturel et essentiel des sociétés publiques*, Paris 1767, in-4, ou 2 vol. in-12. C'est l'exposé des principes des économistes ; II. *l'Intérêt général de l'état*, ou *la Liberté du commerce des blés*, *démontrée conforme au droit naturel*, *etc.*, avec la réfutation d'un nouveau système, publié en forme de *Dialogues sur le commerce des blés*, 1770, in-12; III. *de l'Instruction publique*, ou *Considérations morales et politiques*, *sur la nécessité, la nature et la source de cette instruction*, Paris 1775, in-8 ; IV. *Lettres sur les économistes*, in-12, sans date, 1787, in-8. C'est une apologie de leurs principes; V. *Lettre à MM. les députés composant le comité des finances dans l'assemblée nationale*, 1789, in-8 ; il y adopte les principes de Necker ; VI. *Essai sur les maximes et les lois fondamentales de la monarchie françoise*, ou *Cannevas d'un code constitutionnel pour servir de suite à l'ouvrage intitulé* : les Vœux d'un françois, 1789, in-8 ; VII. *Palladium de la constitution politique*, ou *Régénération morale de la France*, 1790, in-8 ; VIII. *l'Heureuse nation*, ou *Relation du gouvernement des Féliciens*, peuple souverainement libre et heureux sous l'empire absolu des lois, 1792, 2 vol. in-8. Ces deux derniers ouvrages ont été quelquefois attribués par erreur à M. Henri de La Rivière, ainsi que la lettre à MM. les députés.

RIVIÈRE (Charles-François DE RIFFARDEAU, marquis DE), né à La Ferté-sur-Cher en 1765, entra fort jeune au service, et fit ses premières armes dans les Gardes-Françoises. Il émigra dans le commencement des troubles, et alla rejoindre le comte d'Artois à Turin. Il devint son premier aide-de-camp, suivit ce prince dans tous ses voyages, et fut chargé par lui de plusieurs missions délicates auprès des chefs royalistes de la Vendée et de la Bretagne. Arrêté dans un de ces voyages, il fut conduit dans les prisons de Nantes, mais il parvint à s'évader, et se rendit auprès de Charette. Il fut arrêté de nouveau en 1804 à Paris où il avoit été envoyé, avec George et Pichegru : cette fois il fut mis en jugement et condamné à mort le 10 juin avec Jules de Polignac ; mais sa peine fut commuée par l'intercession de Joséphine en celle de la déportation, après une détention préalable de 4 ans au château de Joux. Rendu à la liberté par les événemens de 1814, il fut nommé, par Monsieur, maréchal-de-camp, et par le roi commandeur de Saint-Louis et commandant de la 21.e division militaire. Il venoit d'être nommé à l'ambassade de Constantinople, et il se rendit à sa destination lorsqu'il apprit le débarquement de Buonaparte. Alors il mit tout en usage pour insurger le midi, puis il s'embarqua avec le duc de Bruges pour se rendre à Barcelone auprès du duc d'Angoulême qu'il ne quitta plus jusqu'au mois de juillet qu'il monta sur l'escadre angloise commandée par lord Exmouth, afin de s'approcher des côtes de France, et il débarqua à Marseille après la nouvelle des désastres de Waterloo. Ayant été élevé au grade de lieutenant général pour cette division par le duc d'Angoulême, et ayant reçu la nouvelle du retour de Louis XVIII, il rassembla les officiers-généraux, provoqua leur soumission et fit

arborer le drapeau blanc. Toulon tenoit encore pour Buonaparte, il s'y rendit et fit connoître au maréchal Brune que les troupes étrangères s'engageoient à ne commettre aucune hostilité, s'il consentoit à abandonner le commandement de l'armée du Var et à sortir de Toulon. Le maréchal accéda à cet arrangement, et prit la route d'Avignon, où il fut assassiné par la populace, malgré les efforts des magistrats et de la force armée. Le marquis de Rivière, en rentrant à Paris, fut créé pair de France, et envoyé presqu'aussitôt en Corse pour commander la 23.e division militaire. Il y courut les plus grands dangers; un jour il fut couché en joue par 200 rebelles, et n'écoutant que son courage, il se précipita au devant d'eux avec quelques personnes, au cri de *vive le roi*. Cette intrépidité les désarma; et par ses manières affables, il acheva de les soumettre. Après avoir établi les administrations dans l'île, il remit le commandement au général Willot, et mit à la voile pour Constantinople. De retour à Paris en 1820, il fut nommé capitaine des gardes de Monsieur; en 1824, capitaine des gardes-du-corps du roi, et en 1826, gouverneur du duc de Bordeaux. Le marquis de Rivière est mort à Paris le 20 avril 1828.

ROBBÉ DE BEAUVESET (Pierre-Honoré), poète satirique et licencieux, né à Vendôme en 1714, d'un marchand gantier, fit de bonnes études chez les oratoriens dans sa ville natale, et s'abandonna dès sa jeunesse à son goût pour la satire et la poésie érotique. Quelque disgrace qu'il éprouva et même, dit-on, des coups de bâton, qu'il reçut comme auteur d'écrits injurieux pour plusieurs de ses compatriotes l'obligèrent de s'expatrier. Il vint à Paris où sa muse caustique faillit à le faire renfermer à la Bastille. Il n'avoit pas craint de l'essayer contre Louis XV; mais, averti à temps qu'on devoit l'arrêter et saisir ses papiers, il se hâta de remplacer sa satire par une apologie, et le prince, croyant que le poète avoit été calomnié, lui accorda une pension. On assure qu'elle ne lui fut promise qu'à condition qu'il brûleroit un poème ordurier qu'il avoit composé. On dit aussi que son caractère ardent et son imagination exaltée l'avoient porté à se jeter dans le jansénisme et même dans l'extravagance des convulsions. Palissot ajoute que ce travers, le repentir et la confusion avoient achevé d'aliéner sa raison, et l'avoient fait renfermer; mais il est le seul à parler de cette circonstance, ce qui fait douter de sa véracité. Il mourut à Saint-Germain en 1794. La plupart de ses productions roulant sur des sujets licencieux, son nom est devenu un opprobre aux yeux de quiconque conserve encore de la pudeur. Les seules qu'on puisse citer se réduisent à des *Odes* au dessous du médiocre; à une *Satire sur le goût*, dont les principes sont assez judicieux, et la versification heureuse par intervalle; à un poème en 4 chants, intitulé: *Mon Odyssée*, qu'on croiroit avoir été fait pour des lecteurs tudesques, tant le style en est dur et barbare, et enfin à une *Satire au comte de B...*, regardée, malgré la dureté de plusieurs vers et le peu de noblesse de quelques expressions, comme une des meilleures épîtres de ce genre.

ROBERT (Pierre-François-Jo-

seph), député à la convention nationale, né en 1763 à Gimnée près Givet, étoit épicier à Paris avant la révolution, et il en embrassa les principes avec chaleur: il se fit connoître par un journal intitulé: le *Mercure national*, qu'il rédigea en commun avec sa femme, mademoiselle de Keralio, morte à Bruxelles en 1821. *Voyez* KERALIO à la fin de l'article. Robert, d'abord secretaire de Danton, et poussé par ce protecteur, entra au corps électoral, et fut nommé député à la convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, en regrettant qu'il ne fut pas en son pouvoir de prononcer celle de tous les souverains. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus épouvantable que le discours qu'il prononça en cette occasion. Robert faisoit encore le commerce d'épicerie en gros, et il fut dénoncé comme accapareur à la populace qui pilla sa maison et s'empara de plusieurs tonneaux de Rhum. Depuis ce temps, on l'accabla de sarcasmes, et il ne fut plus appelé que *Robert-Rhum*. En 1795, il fut envoyé en mission à Liége, mais il fut rappelé presque aussitôt, comme entravant les opérations de l'administration de la Belgique. A la fin de la session il ne rentra pas dans le corps législatif, et ne s'occupa plus que d'opérations commerciales. Il avoit fixé sa résidence à Bruxelles, où il est mort en 1826.

ROBISON (John), mathématicien écossois, né en 1739 à Boghall, dans le comté de Stirling. Il s'embarqua à 19 ans pour Québec, comme professeur de mathématiques du fils aîné de l'amiral Knowles, et bientôt il fut nommé aspirant de marine. Il rendit des services importans pendant le siége de Québec, et en 1762, il entreprit le voyage de la Jamaïque pour faire l'essai des montres maritimes d'Harrison. De retour dans sa patrie en 1767, il accepta la chaire de chimie à l'université de Glasgow, et en 1770, il suivit sir Charles Knowles en Russie, en qualité de secrétaire; il y obtint, par ses talens, l'emploi d'inspecteur-général du corps des cadets, et le général Kutusoff, qui lui avoit donné toute sa confiance, adoptoit tout ce qu'il lui proposoit; cependant quelques dégoûts qu'il éprouva dans sa position l'engagèrent de revenir à Edimbourg, après 4 ans d'exercice, pour y occuper la chaire de philosophie qui lui avoit été offerte par les magistrats de la ville. Il la remplit avec distinction jusqu'à sa mort arrivée en 1805. Il est auteur des articles de marine insérés dans l'*Encyclopédie britannique*, et de ceux de *mathématiques* et de *philosophie* qui ont été imprimés dans la 3.e édition dudit ouvrage, et publiés séparément sous le titre de *System of mechanical philosophy*, nouv. édition, 1822, 4 vol. grand in-8. On a encore de lui un ouvrage contre la franc-maçonnerie, qui a eu plusieurs éditions, et dont l'abbé Barruel a tiré parti pour ses *Mémoires sur le jacobinisme*. Il a aussi donné, en 1803, une édition des *Elémens de chimie*, de Black, 2 vol. in-4.

ROCHE (Sophie DE LA), dame, auteur, née à Kaufbeuren en Souabe, en 1730, d'un médecin allemand, nommé Guttermann, cultiva dès sa jeunesse la littérature et épousa un conseiller de l'électeur de Mayence, appelé *Frank Lichtenfels*, dont le nom fut transfor-

Digitized by Google

né, par le ministre Stadion, en celui *de la Roche*. Elle est morte à Offenbach en 1807, et a publié: *Mademoiselle de Sternheim*, Leipsick 1771, 2 vol. in-8, traduit de l'allemand en françois par Mad. de la Fite, 1773, 2 vol. in-12; quelques relations de voyages, et plusieurs autres écrits littéraires tant en prose qu'en vers, en allemand.

ROCHECOTTE (Fortuné-Guyon comte DE), officier-général royaliste, né en 1769, dans la Basse-Touraine, au château de Rochecotte près de Langeais, d'un officier au régiment d'Orléans-cavalerie, entra en 1786 comme officier dans le régiment du Roi-infanterie, et fut témoin, en 1790, des troubles de Nancy. Son régiment ayant été licencié, il émigra, joignit l'armée de Condé et fit les campagnes de 1792, 93 et 94 en qualité de garde-noble à cheval. Il revint en France en 1795 avec le comte de Bourmont qui alloit se réunir aux royalistes de Bretagne. Pour lui il prit la route de Poitiers afin de joindre Charette; mais ayant appris que ce chef royaliste venoit d'entrer en accomodement avec le gouvernement républicain; il se rendit dans le Maine pour y former une nouvelle insurrection; et, à cet effet il fit un voyage à Paris où il eut une entrevue avec quelques agens du roi. Dans ces entrefaites la trève fut rompue entre les royalistes insurgés et les républicains; alors il revint dans le Maine et alla rejoindre Charette en 1796. Peu après il reçut une commission pour commander en chef dans le Maine et malgré l'opposition de quelques chefs qui ne tenoient que d'eux-mêmes leur autorité, il nomma ses officiers et organisa une troupe avec laquelle il tenta une diversion en faveur des Vendéens; mais il échoua et se jeta dans le Perche. Lors de la pacification de la Vendée, par le général Hoche, il refusa de déposer les armes, à l'exemple des autres chefs, et il reçut du roi un brevet de commandant en chef des provinces du Maine, du Perche et du pays Chartrain. Il s'occupa alors avec beaucoup d'activité de relever le parti royaliste, et pour y parvenir plus sûrement il entreprit d'établir une chaîne de correspondance dans les différens pays qui venoient de lui être assignés; il fit aussi plusieurs voyages à Paris pour se concerter avec les agens du roi. Dans un de ses voyages il contribua à l'évasion du commodore Sidney Smith, alors détenu au Temple. Malgré toutes les précautions qu'il prenoit pour dérouter la police sur ses démarches, il fut découvert et dénoncé dans son dernier séjour à Paris par un traitre qu'il avoit comblé de bienfaits et qu'il venoit d'admettre au nombre de ses officiers. Des agens apostés l'entourèrent sur le pont Royal le 29 juin 1798. Armé d'un poignard il en tua un, en blessa deux autres et alloit s'échapper lorsque d'autres émissaires criant à l'assassin fondirent sur lui de nouveau, le blessèrent et parvinrent à l'arrêter dans la rue du Bac. Conduit à l'état-major, il refusa de répondre aux interrogatoires et fut livré à une commission militaire qui le condamna à mort. Il fut fusillé peu de jours après derrière le mur d'enceinte de Paris, près du Champ-de-Mars. Alphonse de Beauchamp, auteur d'une *Histoire de la Vendée*, a publié les *Mémoires du*

Digitized by

comte F. Guyon de Rochecotte, rédigés sur ses papiers et sur les notes de quelques-uns de ses officiers, Paris 1819, in-8.

ROCHEFOUCAULD-BAYERS (François Joseph et Pierre-Louis DE LA), deux frères, embrassèrent l'un et l'autre l'état ecclésiastique; le premier né à Angoulême en 1735 devint, en 1772, évêque de Beauvais, pair de France et fut député du clergé du bailliage de Clermont en Beauvoisis aux états-généraux de 1789. Il y vota constamment en faveur de la religion et de la monarchie, fut enfermé aux Carmes dans le mois d'août 1792, et massacré dans les journées des 2 et 3 septembre. — Le dernier, né dans le diocèse de Périgueux en 1744, étoit évêque de Saintes et l'un des signataires des protestations du 12 septembre 1791. Il n'avoit pas été compris dans l'ordre d'arrestation qui ne frappoit que l'évêque de Beauvais, mais par pure amitié, il avoit demandé à être renfermé dans la même prison. Son valet de chambre instruit du danger qu'il couroit s'y étoit introduit à la fin d'août, et lui avoit offert de l'en faire sortir avec des habits qu'il avoit apportés. L'évêque de Saintes lui demanda s'il pouvoit aussi sauver son frère, et sur sa réponse négative il refusa d'en faire usage et partagea son sort le 2 septembre.

ROCHEFOUCAULD (François-Alexandre-Frédéric duc DE LA), pair de France, né en 1747, n'a été connu très-long-temps que sous le nom de *Liancourt*, terre qu'il possédoit dans le Beauvoisis, et ce n'est qu'à la restauration, en 1814, qu'il a pris le titre et le nom de duc de la Rochefoucauld qui lui étoit dévolu par la mort de son cousin-germain, assassiné à Gisors en 1792. La Rochefoucauld-Liancourt fut d'abord attaché à Louis XV, comme grand-maître de la garde-robe, et il remplissoit les mêmes fonctions auprès de Louis XVI en 1789. Lors de la convocation des états-généraux, il y fut élu par la noblesse du bailliage de Clermont en Beauvoisis et il montra qu'il partageoit les nouvelles idées politiques de réforme; cependant son nom ne se trouve pas sur la liste des nobles qui firent scission avec leur ordre et qui se réunirent au tiers-état avant que le roi le leur eut ordonné. A cette époque Necker avoit été renvoyé et les esprits qui s'exaltoient de plus en plus faisoient craindre les scènes les plus terribles. Déjà la populace de Paris avoit pris la Bastille et massacré son intrépide défenseur; d'autres assassinats plus odieux encore avoient été commis; Mirabeau qui dominoit l'assemblée donnoit en son nom les plus insolentes instructions aux commissaires qui alloient se rendre auprès du roi. En ce moment le duc de Liancourt se trouvoit auprès du malheureux monarque et craignant sans doute de lui voir ravir le trône et peut-être la vie, lui conseilla de rappeler Necker que les Parisiens redemandoient et d'éloigner les troupes cantonnées dans les environs de Paris et de Versailles. Quelques-uns ont regardé ce premier acte de foiblesse comme la cause de tous les malheurs du monarque. On a dit aussi que ce fut dans un dîner donné par le duc de Liancourt aux membres les plus influens de l'assemblée, que l'on décida l'abolition de tous les priviléges de la noblesse qui furent décrétés dans la nuit du 4 août; ce qu'il

y

y a de certain, c'est qu'il proposa plus tard de frapper une médaille pour consacrer le souvenir de cette séance et qu'il renvoya au roi son cordon bleu. Le 1.^{er} septembre de la même année il prononça un discours pour montrer la nécessité de conserver au roi le veto absolu pour tous les actes qu'il jugeroit contraires à l'intérêt de ses peuples et de sa couronne. Il invoqua aussi les instructions ou cahiers remis aux députés par leurs commettans qui demandoient des améliorations mais non le renversement de la monarchie, et il en conclut que l'assemblée n'avoit pas le droit de la détruire en affranchissant les lois de la sanction royale à laquelle elles furent soumises dans tous les temps. Il accompagna encore la famille royale à Paris dans les journées des 5 et 6 octobre, et resta auprès du roi à l'Hôtel-de-Ville au milieu des représentans de la commune. Le 16 janvier de l'année suivante il défendit, de concert avec Malouet, le chef d'escadre, Albert de Rioms, contre lequel le peuple de Toulon s'étoit soulevé, et il soutint le 28 juin, avec MM. de Noailles et Lameth, que les militaires en activité de service ne devoient point faire partie des assemblées délibérantes, c'est-à-dire des clubs qui s'étoient formés sous la protection de l'assemblée dans toutes les villes du royaume. Pendant le reste de l'année il ne s'occupa que de lois militaires et d'objets philantropiques. Nommé président du comité de mendicité, il fit un grand nombre de rapports sur les hôpitaux et les secours à accorder aux indigens. Au mois d'avril il demanda que l'assemblée en corps assista aux funérailles de Mirabeau, et il motiva son opinion sur la résolution que cet orateur avoit prise quelques jours avant sa mort de combattre les factieux de toutes les couleurs. Lors du départ du roi pour Montmédy, il prit encore la défense du roi, et il s'écria : « Disons la vérité le » roi n'est bravé que par des factieux ; c'est à la royauté qu'on » en veut, c'est le trône qu'on » veut renverser. » Après les événemens du champ de mars, le duc de Liancourt persistant à croire qu'il étoit possible de sauver la France en maintenant la constitution, devint membre de la société des Feuillans qui la défendoit contre les Jacobins. A la fin de la session il se retira à Liancourt, où il préparoit l'établissement de plusieurs manufactures lorsqu'il fut appelé, en 1792, à commander à Rouen, en qualité de lieutenant-général. La journée du 20 juin 1792 lui ayant fait connoître les dangers que couroit le roi, il proposa à ce prince de se retirer en Normandie avec sa famille, lui offrant de tout préparer pour assurer son évasion. Sa proposition n'ayant pas été acceptée, et la révolution du 10 août ayant tout renversé, le duc de Liancourt n'eut que le temps de s'enfuir et de s'embarquer au Hâvre, d'où il se rendit en Angleterre et passa en Amérique où il résida jusqu'en 1798. Après le 18 brumaire il rentra en France et s'établit à Liancourt, dont les bâtimens et le parc devenus propriétés nationales, lui furent rendus. Il s'occupa de ranimer les manufactures qu'il y avoit établi dès 1780 ; il y introduisit de nouveaux ateliers, et fournit bientôt des moyens de subsistance et de travail à tous les indigens du département. A la première res-

tauration il fut appelé à siéger à la chambre des pairs, mais pendant les cent-jours il accepta les fonctions de membre de la chambre des représentans quoiqu'il eut protesté contre les opérations de l'assemblée électorale. Cependant il fut admis de nouveau à la chambre des pairs, mais le roi en se rendant à l'ouverture des chambres invita à sa suite tous les chevaliers des ordres excepté le duc de la Rochefoucauld; il s'y rendit néanmoins à son rang parmi les pairs. Il se prononça contre les opérations de la chambre de 1815, et depuis il n'a cessé de défendre les institutions nouvelles et les principes constitutionnels qu'il avoit manifestés dès le commencement de la révolution. Partisan zélé de toutes les idées philantropiques, il a été un des protecteurs de la méthode d'enseignement mutuel. Lorsqu'il a terminé sa carrière, le 27 mars 1827, une grande affluence de jeunes élèves de l'école des arts et métiers se pressant à son convoi, voulut porter ses restes au cimetière, et la police fut obligée d'intervenir pour rétablir l'ordre. On a de lui: I. *Des prisons de Philadelphie*, 1796, in-8, 4.e édition, 1819; II. *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique*, de 1795 à 1798, 8 vol. in-8; III. *Etat des pauvres*, ou *Histoire des classes travaillantes de la société en Angleterre*, 1800, in-8; IV. des *Notes sur l'impôt territorial en Angleterre*, V. des *Notes sur la législation angloise des chemins*, 1801, in-8; VI. *Système anglois d'instruction*, traduit de l'anglois de J. Lancastre, Paris 1815, in-8 et plusieurs autres ouvrages. Ses opinions à l'assemblée nationale et à la chambre des pairs ont été imprimées, et son fils a publié sa *Vie* en 1 vol. in-8.

ROCHON (Alexis-Marie), astronome et navigateur, naquit à Brest en 1741 au Château de cette ville, dont son père étoit aide-major. Son frère aîné ayant embrassé la carrière des armes, il fut destiné à l'état ecclésiastique; mais entraîné par son goût pour les sciences et les voyages, il resta clerc tonsuré, et fut nommé, en 1765, bibliothécaire de l'académie royale de marine établie à Brest, et l'année suivante, il obtint le titre d'astronome de la marine. Ce fut en cette qualité qu'il s'embarqua, en 1767, sur un vaisseau qui transportoit à Maroc le général Breugnon, ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur, ainsi que le consul Chénier, qui alloit y résider comme agent-général de la république françoise. Dans ce voyage, il détermina plusieurs longitudes, et il observa les distances d'étoiles à la lune par de nouveaux moyens qu'il avoit proposés. En 1768 il fut chargé, par le gouvernement, d'aller reconnoître les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde des îles de France et de Bourbon, et il s'acquitta de cette mission avec succès; enfin il accompagna, en 1771, M. de Kerguelen, qui avoit été chargé d'examiner le projet d'une route directe de l'île de France à la côte de Coromandel; mais peu satisfait des procédés de ce commandant à son égard, il n'alla pas au-delà de l'île de France. De retour à Brest, il obtint, en 1774, la place de garde du cabinet de physique et d'optique du roi, établi au château de la Muette, près de Paris; et, dans ce poste tranquille, il dirigea ses recherches sur les instrumens

d'optique. L'étendue de ses connoissances lui fit confier de nouvelles missions en Bretagne, dans le Berri et le Nivernois. En 1787, il fut nommé à la place d'astronome-opticien de la marine ; en 1790 il fut envoyé à Londres au sujet des nouveaux systèmes des poids et mesures qu'on vouloit introduire en France, et en 1792, il fut chargé d'examiner les différens projets pour le desséchement des eaux stagnantes de la commune de Neuilly. Privé de ses places à cette époque, il se retira dans sa ville natale, et consacra tous ses momens à des travaux d'utilité publique. La marine ne pouvoit se procurer pour la construction des fanaux les feuilles de corne à lanterne qu'on tiroit d'Irlande, il inventa des gazes métalliques, faites avec des matières qu'il étoit facile d'obtenir à bon marché, et qui réunissoient à l'avantage d'être incombustibles celui de donner une clarté double, et de pouvoir être employées au vitrage des vaisseaux. Il forma aussi en 1795 à Brest un atelier pour la fabrication des lunettes nécessaires à la marine. Lors de la création de l'institut, il fut compris au nombre de ses membres, et il ne passa pas une année sans adresser à ce corps des mémoires sur l'optique, la science nautique et autres objets d'utilité publique. Il mourut à Paris en 1817. On a de lui : I. *Opuscules mathématiques*, Brest 1768, in-8 ; II. *Recueil de mémoires sur la mécanique et sur la physique*, 1783, in-8 ; III. *Nouveau voyage à la mer du Sud*, rédigé d'après les plans et les journaux de M. Croset, 1783 ; IV. *Voyages à Madagascar et aux Indes-Orientales*, 1791, in-8, 3.e édition 1802, 3 vol. in-8, nouvelle édition, sous le titre de *Voyages aux Indes-Orientales et en Afrique . . . avec une Dissertation sur les îles de Salomon*, 1807, où l'on a retranché tout ce qui concerne l'île de Madagascar. Ces voyages ont été traduits en allemand et en anglois ; V. *Essais sur les monnoies anciennes et modernes*, 1792, in-8, et plusieurs autres brochures et mémoires, publiés à Paris de 1800 à 1812.

ROCHOW (Frédéric-Everard DE), né à Berlin le 17 octobre 1734, entra, en 1749, dans la cavalerie prussienne, et fit les deux premières campagnes de la guerre de 7 ans ; mais des blessures l'obligèrent de quitter le service en 1757 : alors il se retira dans ses terres, et il se livra à l'étude qu'il avoit négligée dans sa jeunesse. Il apprit sans maître non-seulement le latin et plusieurs langues modernes, mais encore l'économie politique et morale, l'histoire naturelle, et il s'occupa constamment du bonheur de ses vassaux. Il chercha à améliorer leur sort en les éclairant, et il fonda dans ses terres de nouvelles écoles. Il mourut d'une hydropisie de poitrine à Reckau, près de Postdam, le 16 mai 1805, et il légua une somme de 12,000 fr. pour l'entretien de ses écoles. Lui-même en a publié l'*Histoire*, Sleswig 1795, in-8. Rieman en a aussi publié une *Description*, 4.e édition, 1809, dans laquelle il a détaillé le mode d'instruction qu'il employoit, et l'a comparé avec celui de Pestalozzi. Rochow a encore publié *Essai d'un livre d'école pour les enfans des paysans*, ou *Instruction pour les maîtres des classes inférieures*. Il a composé plusieurs autres traités

Digitized by Google

élémentaires, parmi lesquels on distingue l'*Ami des enfans*, traduit dans presque toutes les langues. Il a aussi écrit plusieurs ouvrages sur les *pauvres*, le *crédit*, le *caractère national*, *etc*.

ROHAN-CHABOT (le prince DE), pair de France et lieutenant-général, embrassa le parti de la révolution, et servit d'abord comme garde national. Il devint aide-de-camp de La Fayette, et lorsqu'il s'aperçut que les factieux vouloient renverser la monarchie et menaçoient même les jours du roi, il changea entièrement de sentiment. On le vit, le 10 août 1792, se rendre à l'assemblée nationale auprès de ce prince, et demeurer en faction à sa porte le 11 et le 12; mais remarqué par ceux dont il avoit abandonné la cause, il fut arrêté, conduit dans les prisons de l'abbaye et massacré le 2 septembre suivant.

ROHAN-MONTBAZON (le prince DE), né à Paris en 1730, fut destiné dès sa jeunesse au service de la marine, et après avoir suivi tous les grades, fut nommé vice-amiral. Ses principes et sa qualité de noble le privèrent de son emploi; cependant il n'émigra pas, et il chercha à vivre ignoré; mais pendant le régime de la terreur, il fut arrêté comme suspect, renfermé dans la maison des carmes, et traduit ensuite devant le tribunal révolutionnaire comme complice de la conspiration supposée des prisons; il fut condamné à mort, et exécuté quatre jours avant le supplice de Robespierre.

ROHAN-ROCHEFORT (la princesse DE), née à Paris en 1750, fut accusée d'avoir tramé une conspiration avec Bertrand de Moleville, et décrétée d'accusation dans la séance du 9 novembre 1792, malgré les réclamations de Tallien et de Chabot, qui assuroient qu'elle étoit dans un état d'aliénation mentale la plus grande partie de l'année. Néanmoins elle fut mise en jugement devant le tribunal criminel de Paris; mais les juges ayant reconnu qu'elle étoit hors d'état de pouvoir conspirer, l'acquittèrent en 1793. L'année suivante, on l'accusa d'être complice de l'Admiral, assassin de Collot-d'Herbois, et elle fut traduite devant le tribunal révolutionnaire, qui la condamna à mort trois jours après avec un de ses fils, âgé de 24 ans.—Un autre de ses fils, qui avoit émigré et qui étoit rentré imprudemment en 1794, fut arrêté à Grenoble, livré à une commission militaire, et fusillé.

ROMANA (don Pedro Caro y Sureda, marquis DE LA), général espagnol, né le 3 octobre 1761 à Palma, capitale de l'île Maïorque, d'un officier général qui fut tué à la tête du régiment de dragons d'Almanza, dans l'expédition contre Alger en 1775. Le jeune La Romana fut envoyé, à l'âge de 10 ans, au collége de l'oratoire à Lyon, où il reçut une première éducation bien soignée, qu'il alla continuer à l'université de Salamanque, puis au collége des nobles à Madrid. Dès 1775, il fut nommé garde-marine, mais il n'alla qu'en 1778 en remplir les fonctions à l'école de Carthagène. L'année suivante, il parvint au grade d'officier, et fut choisi pour aide-de-camp par le général don Ventura-Moreno. Il se distingua sur les chaloupes canonières et sur les batteries flottantes au siége de Gibraltar, et à la paix de 1783, il se retira à Valence, pour perfectionner les con-

noissances qu'il avoit acquises. Dans le même but, il voyagea en Autriche et en Prusse, et à son retour il fit quelques courses en mer sous les ordres du général Gravina. En 1790, il fut élevé au grade de capitaine de frégate. Lorsque la guerre éclata entre la France et l'Espagne, La Romana passa au service de terre, et il obtint d'abord le commandement d'un corps de chasseurs d'environ 2,000 hommes, avec lequel il prit part aux événemens les plus remarquables des campagnes de 1792 et 1794. Il passa ensuite à l'armée de Catalogne où il se distingua, et fut bientôt élevé au grade de maréchal-de-camp, et peu après à celui de lieutenant-général. En 1800, il fut appelé au commandement général de la Catalogne, puis à faire partie du conseil suprême de la guerre. Buonaparte ayant obtenu, en 1807, que l'Espagne mît à sa disposition un corps de 14,000 hommes de ses meilleures troupes, La Romana fut désigné pour le commander, et placé sous le commandement immédiat du maréchal Bernadotte. Celui-ci lui intima l'ordre, tandis qu'il étoit en Fionie, de prêter et de faire prêter à ses troupes le serment de fidélité à Joseph, que Buonaparte venoit de placer sur le trône d'Espagne. Le général espagnol, qui se trouvoit dans une position délicate, crut devoir céder à ce qu'on exigeoit de lui, en prêtant un serment conditionnel, subordonné au vœu unanime de la nation espagnole; mais instruit peu de temps après de l'état des affaires d'Espagne, il jeta le masque, et se décida à voler à la défense de son pays. Les mesures qu'il avoit prises furent si bien observées et le secret si bien gardé, que presque toutes ses troupes arrivèrent le même jour dans les îles de Fionie et de Langeland, et il les fit embarquer à bord de bâtimens caboteurs danois; il les rejoignit lui-même avec son état-major à Gothembourg, et il se rendit à Londres pour s'entendre avec les ministres anglois au sujet des subsides indispensables pour pousser la guerre avec vigueur. Il n'arriva en Espagne qu'après la perte de la bataille d'Espinosa en 1808; mais ne se laissant point abattre par ce revers, il réunit les débris de l'armée de Galice et des Asturies dont il venoit de recevoir le commandement, et il s'efforça, par diverses proclamations, d'inspirer une nouvelle énergie aux pays qu'il occupoit. En relevant ainsi l'esprit national, et en donnant l'exemple du courage et de la patience à supporter les fatigues de tout genre, il réussit à harceler les troupes françoises qui lui étoient opposées, et il les força d'évacuer la partie d'Espagne soumise à son commandement. La junte centrale l'appela en 1809 dans son sein, et il s'y rendit. Il se déclara contre le système représentatif qui avoit été adopté, et qu'il considéroit comme tenant plutôt de la démocratie que de la monarchie. Il proposa, en attendant le rassemblement des Cortès, qu'on confia l'autorité suprême à un régent ou à un conseil de régence, composé de trois à cinq personnes; mais ses conseils ne furent pas suivis. En 1810 il fut remis en activité, et il marchoit avec 25,000 hommes contre les troupes françoises en Estramadure, lorqu'il fut appelé par Wellington pour renforcer l'armée

Digitized by Google

anglo-portugaise menacée par Masséna. Il arriva en Portugal dans les premiers jours de janvier 1811, et il mourut le 23 du même mois dans la ville de Cartaxo, après une courte maladie.

ROMANZOFF (le comte Nicolas DE), fils du célèbre général de ce nom, qui illustra le règne de Catherine II, suivit la carrière de l'administration publique, et fut appelé d'abord au ministère du commerce. Il hâta l'exécution des vues d'agrandissement que l'empereur Alexandre avoit sur Odessa et sur les côtes environnantes, dont l'administration fut confiée à M. de Richelieu. Devenu ensuite conseiller privé, sénateur, chambellan et chancelier, il parut adopter le système continental proposé par Buonaparte, qui, de son côté, lui donna plusieurs témoignages de son estime, et lui envoya la décoration du grand-aigle de la légion-d'honneur. Le comte de Romanzoff fut chargé, à la retraite du comte de Kotschoubey, du portefeuille des affaires étrangères; et il réunit ce travail à celui du ministère de la guerre dont il étoit déjà chargé. Le cabinet anglois mit tout en œuvre pour faire perdre à ce ministre la confiance d'Alexandre; mais pendant long-temps l'influence britannique ne put l'emporter sur celle de la France. Lorsque enfin cet empereur se décida à se déclarer contre cette puissance, le comte Romanzoff, sous prétexte de santé, demanda à se retirer des affaires; cette permission lui fut accordée, mais elle fut accompagnée d'une lettre très-flatteuse d'Alexandre, qui lui disoit qu'il espéroit que, lorsque sa santé le lui permettroit, il ne refuseroit pas, par amour pour son pays, de lui être de nouveau utile par ses lumières et son expérience. Romanzoff s'occupa alors uniquement des arts et des sciences, et fit, en 1817 et 1818, divers voyages dans l'empire russe, pour acheter des manuscrits et autres documens pour l'histoire de son pays. Il est mort à Saint-Pétersbourg le 26 janvier 1826. Il mérita à juste titre le nom de *Mecène* russe. Il avoit formé de nombreuses collections qui renferment des objets précieux de toute espèce, et il permettoit l'usage de sa collection aux savans qu'il protégeoit. Il leur fournissoit même des fonds pour l'impression des ouvrages qu'il jugeoit utile. C'est à sa libéralité qu'est due la relation du *Voyage du capitaine Kotzebue*, le *Voyage d'un Allemand en Russie*, et de plusieurs autres entreprises. Peu de jours avant sa mort, il avoit remis à M. Krug, académicien, le complément de 25,000 roubles, qu'il avoit destinés à la publication d'anciennes chroniques russes, sous la surveillance et au choix de l'académie. Cette somme a été déposée à la banque de Russie, pour être employée suivant l'intention du testateur. Comme diplomate, il a concouru à plusieurs actes importans et notamment à celui par lequel le grand duché de Warsovie fut reconnu royaume de Pologne.

ROSENSTEIN (Nils ou Nicolas DE), fils du célèbre docteur Rosen de Rosenstein, connu par plusieurs ouvrages de médecine estimés, fut nommé, par Gustave III, secrétaire d'ambassade à Paris. A son retour, ce prince le chargea de rédiger les statuts et priviléges de l'académie suédoise qu'il fonda en 1786, et dont il le

nomma secrétaire perpétuel. Pour se l'attacher davantage, il lui confia l'éducation de son fils Gustave-Adolphe. Rosenstein ne fut point employé sous le règne de ce dernier; mais après son abdication, il fut nommé chef du département des affaires ecclésiastiques qu'il ne quitta que deux ans avant sa mort. Depuis long-temps il étoit devenu presque aveugle; mais sa mémoire prodigieuse suppléoit à ses yeux. Il se faisoit lire tous les actes une ou deux fois par un commis avant de se rendre au conseil; là, il résumoit de mémoire les affaires les plus difficiles qui lui offroient plus de 50 noms et un grand nombre de dates, qu'il citoit sans jamais se tromper sur aucun. Il est mort à Stockholm le 7 août 1824. Outre les mémoires de l'académie qu'il a rédigés comme secrétaire, on a de lui quelques éloges, et un livre sur les *Progrès des lumières*, très-estimé en Suède. Il a aussi enrichi de préfaces et de commentaires les *Œuvres poétiques* de madame Lenngren et de Kellgren, et celle de l'orateur *Lehnberg*.

ROSSI. *Voyez* CELLIEZ.

ROSSI (Ignace DE), jésuite, né à Viterbe le 3 février 1740, entra dans la société des jésuites en 1753, et professa la rhétorique et les humanités à Spolette, à Macerata et à Florence, jusqu'à la suppression de ce corps. Il se rendit ensuite à Rome, où il fut nommé professeur d'hébreu dans l'université grégorienne, et il continua à s'occuper de travaux littéraires, et surtout de la langue Cophte. Lors du rétablissement des jésuites par le pape Pie VII, il s'empressa de se réunir à ses confrères, et il est mort au milieu d'eux le 25 novembre 1824, au collége romain. On lui doit: I. *Commentationes Laertianæ*, Rome 1788, in-8; II. *Etymologiæ Egytiacæ*, Rome 1808, in-4, et beaucoup de petites pièces en vers et en prose. Il a laissé en manuscrit des corrections et éclaircissemens sur la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, sur des inscriptions antiques, sur beaucoup d'auteurs anciens grecs et latins, et une interprétation latine d'un manuscrit en langue Cophte, tiré de la bibliothèque angélique à Rome, contenant les petits prophètes, à laquelle il a ajouté des fragmens de ces mêmes prophètes, en dialecte hébraïque, qu'il traduisit en latin et enrichit de notes.

ROSSI (Vincent), né à Palmi près Naples, de parens pauvres, s'éleva, par ses talens et son éloquence, à la profession d'avocat, qu'il exerçoit avec distinction lorsque les françois pénétrèrent à Naples en 1799. Il embrassa avec ardeur les principes de la liberté, et fut choisi pour remplir les fonctions de membre du corps législatif. Voulant donner l'exemple des vertus républicaines, il quitta sa maison pour se confiner dans une chétive retraite, et il traversoit les rues en mangeant son pain et revêtu de l'habit d'un simple soldat. Lorsque le cardinal Ruffo se présenta devant Naples, il fit tous ses efforts pour disposer ses concitoyens à une vigoureuse résistance; mais le cardinal ayant repris cette capitale, il fut arrêté avec les principaux révolutionnaires, et condamné à mort. Naturellement incrédule, il conserva toute sa gaieté, et ne répondit que par des plaisanteries au prêtre chargé de l'assister dans ses derniers momens. En montant sur l'échafaud, il s'écria d'une voix forte:

Digitized by Google

» Citoyens, vengez-moi, je meurs » pour la patrie. » Il avoit à peine 25 ans. La populace, dont il étoit l'idole peu de temps auparavant, se précipita sur son cadavre et le déchira en mille pièces.

ROSSIGNOLI (Charles-Grégoire), jésuite, né en 1631, dans le diocèse de Novarre, mort le 5 janvier 1707. Il est particulièrement connu par son ouvrage du *Choix d'un état de vie*, traduit de l'italien sur la 8.ᵉ édition publiée à Venise en 1751. Il a aussi composé une *Instruction pratique pour les nouveaux confesseurs*, divisée en deux parties, ne formant qu'un volume, et plusieurs autres ouvrages ascétiques réunis par Baglioni en un recueil, précédé de la *Vie* de l'auteur, et publié à Venise 1723, 3 vol. in-4.

ROSTAING (Juste-Antoine-Henri-Marie-Germain, marquis DE), né en 1740, au château de Vauchette près Montbrison. Il entra en qualité de cornette dans le régiment de Caraman, sous les ordres du maréchal de Broglie pendant la campagne de 1760 en Allemagne, et fut fait, en 1769, aide-major dans la première compagnie des mousquetaires. Il passa ensuite en Amérique, se signala à la prise de la Martinique et à l'attaque de Sainte-Lucie, devint colonel du régiment de Gatinois, et trouva de nouvelles occasions de déployer sa valeur dans la guerre des États-Unis contre l'Angleterre; il obtint le grade de maréchal-de camp, en récompense de sa belle conduite à la prise d'Yorck. De retour en France, il fut nommé député du tiers-état aux état-généraux par le bailliage du Forez. Flatté de ce choix, et sans attendre celui de la noblesse, il accepta, et se crut dès cet instant obligé de voter dans le sens de l'ordre qui l'avoit élu. Il n'approuva pas cependant les excès de la révolution; on le vit même, en 1791, se joindre au côté droit, pour faire improuver une adresse de Bordeaux en faveur du décret sur les colonies. Il disparut ensuite de la scène politique, et vécut retiré dans ses terres, s'occupant uniquement à soulager l'infortune des malheureux. Il est mort dans son château de Vauchette en septembre 1826.

ROUSSEL (Pierre-Joseph-Alexis), né à Epinal, fut d'abord avocat, puis commis principal de la grande chancellerie de la légion-d'honneur, et mourut à Paris en 1815. On a de lui : I. *Politique de tous les cabinets de l'Europe, pendant les règnes de Louis XV et Louis XVI, contenant des pièces authentiques sur la correspondance secrète du comte de Broglie, etc.*, 1793, 2 vol. in-8, extraite des ouvrages de Favier, et publiée sous le voile de l'anonyme. Elle a été attribuée au comte de Ségur; mais il n'a donné que l'édition de 1802, 3 vol. in-8, avec beaucoup de notes et observations; II. *Correspondance amoureuse de Fabre d'Églantine*, 1796, 3 vol. in-12, production aussi dégoûtante par le style que par les principes; III. *Correspondance de L. P. J. d'Orléans*, 1800, 1 vol. in-8 ou 2 vol. in-18; IV. *le Château des Tuileries, ou Récit de ce qui s'est passé dans l'intérieur de ce palais depuis sa construction jusqu'au 18 brumaire de l'an 8*, 1802, 2 vol. in-8, livre plein de détails romanesques; V. *Correspondance secrète de plusieurs grands personnages illustres à la fin du 18.ᵉ siècle*, 1802 in-8; VI. avec

Plancher, *Annales du crime et de l'innocence*, ou *Choix des causes célèbres, anciennes et modernes, réduites aux faits historiques*, 1813, 20 vol. in-12. Il a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on cite des *Mémoires de Louis XVI*, qui pourroient former 3 vol. in-8. C'est par erreur que plusieurs biographes ont désigné les prénoms de Roussel par L. C., et l'ont fait mourir en 1802 ou 1803; lui même explique, dans une lettre insérée dans le *Journal de l'empire* du 18 septembre 1812, que les initiales L. C. R. signifie le citoyen Roussel.

ROYOU (Jacques-Corentin), avocat, frère du célèbre abbé et journaliste de ce nom, naquit à Quimper vers 1745, et fut attiré à Paris par son frère en 1791, pour coopérer à la rédaction de l'*Ami du roi*. Il avoit une telle conformité de style et de façon de penser avec l'abbé, que le public ne s'aperçut pas de cette coopération; aussi il ne fut point poursuivi comme son frère, et il échappa aux proscriptions révolutionnaires. En 1796, il fit paroître un autre journal intitulé: le *Véridique*, puis l'*Invariable*, qui fut proscrit au 18 fructidor, et le fit déporter à l'île de Ré. Rendu à la liberté par le gouvernement consulaire, il reprit ses fonctions de jurisconsulte, et contribua à la défense de Brothier et de Lavilleheurnois; c'est lui qui fit les deux péroraisons si touchantes, prononcées par Lebon, qui tirèrent des larmes de tout l'auditoire, et sauvèrent les accusés de la mort qui les menaçoit. A la restauration, il fut nommé censeur dramatique, et obtint une pension du roi. Il est mort le 1.er décembre 1828. On a de lui: I. *Précis de l'histoire ancienne, d'après Rollin*, 1802, 4 vol. in-8, 3.e édition, 1826; II. *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste*, 1806, 4 v. in-8, 2e édition, 1826; III. *Histoire des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Constance Chlore, père de Constantin*, 1808, 4 vol in-8; 2.e édition, 1824; IV. *Histoire du Bas-Empire*, 1803, 4 vol. in-8; 2.e édition, 1814, écrite dans un mauvais esprit. Sous prétexte d'abréger Lebeau, il le rend méconnoissable. Il se moque de l'apparition de la croix à Constantin, de l'invention de la croix par Ste. Hélène. On diroit qu'il en veut à Constantin d'avoir embrassé le christianisme, et partout il s'attache à faire disparoître la teinte religieuse que Lebeau avoit mise à son ouvrage. *Voyez* les *Mélanges de philosophie, suite des Annales catholiques*, t. 6, p. 289; V. *Phocion*, tragédie représentée avec quelques succès en 1817 sur le théâtre François: VI. *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à la 25.e année du règne de Louis XVIII*, 1819, 6 vol. in-8. Cette histoire, dit l'*Ami de la religion et du roi*, n'est propre qu'à donner de fausses impressions aux jeunes gens sur la religion et le clergé. M. Royou ne laisse passer aucune occasion de grossir les abus qui avoient pu s'introduire dans la clergé. Tous les événemens qui ont trait à la religion, son culte, ses miracles, ses pratiques, ses saints les plus révérés, ses ministres les plus recommandables, tout est pour l'historien l'objet de remarques aigres, de censures déplacées, d'expressions méprisantes ou satiriques; il se plaît à signaler

les torts des papes, des évêques et des prêtres; la justice exigeroit qu'en disant le mal il raconta aussi le bien, et c'est ce qu'il ne fait guère; il ne dit rien des grandes vertus de saint Bernard, et des services qu'il rendit à son siècle. Sous le rapport littéraire, les faits de cette histoire sont présentés sans ordre et racontés d'une manière sèche. L'auteur ne paroît pas s'être occupé de mettre de l'intérêt et de la variété dans ses récits; il est fort négligé dans son style. Il y a des expressions et des tournures familières jusqu'à l'excès; enfin, il est habituellement dépourvu de grace, d'ornement, d'élégance et de mouvement; VII. *le Frondeur*, comédie en 1 acte et en vers, représentée sur le théâtre François; VIII. *Développement des principales causes et des principaux événemens de la révolution, pouvant servir de suite et d'additions à* l'Histoire de France, *précédé d'un choix des apophtegmes des anciens, etc.*, 1823, in-8; IX. *la mort de César*, tragédie en 5 actes, représentée sur le théâtre de l'Odéon en 1825, qui fut très-mal accueillie. Royou a encore travaillé à l'*Observateur des colonies*, journal publié en 1819 et 1820, et qui parut d'abord sous le titre de *Défenseur des Colonies*. La *Biographie universelle et portative des contemporains*, dit qu'il se distingue des écrivains qui, comme lui, se sont consacrés à la défense des doctrines du pouvoir absolu, par sa haine pour toute suprématie sacerdotale.

RUBBI (André), jésuite, né à Venise en 1739. Il professa les belles-lettres au collége des nobles à Brescia, et après la suppression de son ordre, se retira dans sa patrie, où il s'occupa de travaux littéraires, et où il mourut en 1810. On a de lui: I. *Interpretatio et illustratio epitaphii græci Ravennæ reperti*, Rome 1765, in-4; II. *Rodi presa*, Venise 1773, in-8, tragédie qui fut jouée par ses élèves à Brescia; III. *Elogi italiani*, Venise 1781 et ann. suiv., 12 vol. in-8. C'est un choix d'éloges de différens auteurs modernes, parmi lesquels il y en a six de lui; ceux de *Pétrarque*, *Léonard de Vinci*, *Galilée*, *Castiglione*, *Métastase et Ginanni*; IV. *Ugolino*, tragédie, insérée sans nom d'auteur dans le tome 5 du *Teatro italiano del secolo* 18.^e, Florence 1784; V. *Parnaso italiano*, Venise 1784-91, 56 vol. in-8. C'est un choix des poètes italiens les plus célèbres depuis la renaissance des lettres jusqu'au commencement du 18.^e siècle, auquel il a ajouté des notices critiques sur le caractère de chaque ouvrage, et un Précis de la vie de l'auteur. On reproche à cette collection de manquer de proportion dans les différens genres, et à ses notices d'être écrites d'un style si coupé, que la lecture en est pénible, ce qui lui a valu le sobriquet de *Stile a singhiozzo* (style à hoquet); VI. *Parnaso de' poeti classici d'ogni nazione tradotti in italiano*, 1795 et suiv. 41 vol. in-8. Cette seconde collection contient un recueil des poètes anciens, traduits en italien, avec des *Notices* sur la vie et les ouvrages de chaque auteur dont le style a le même défaut que dans l'ouvrage précédent; VII. *il Genio nautico e militare, canti due*, in-4, petit poème composé à l'occasion de la mort d'Angelo Emo, célèbre amiral vénitien; VIII. *la Vainiglia, poemetto latino*, in-

Digitized by Google

4, et quelques autres ouvrages.

RUCHS (N.), historiographe du roi de Prusse et professeur d'histoire à l'université de Berlin, né en 1780 à Greifswald dans la Poméranie suédoise, mort en 1820 à Livourne, où il étoit allé pour rétablir sa santé. Il est particulièrement connu par son *Histoire de Suède*, 4 vol. in-8, publiée à Greifswald, et qui a fondé sa réputation comme historien. On a encore de lui : *Essai d'une histoire de la religion, du gouvernement et de la civilisation de l'ancienne Scandinavie*, 1801; *de la Finlande et de ses habitans*, 1809; des *Lettres sur la Suède*, 1814. A l'époque de sa mort, il travailloit à une *Histoire de Bysance*, d'après les anciens auteurs bysantins.

RUFFINI (Paul), médecin et mathématicien italien, né en 1765 à Valentano, dans le duché de Castro, s'adonna d'abord à la pratique de la médecine; mais les mathématiques furent son étude de prédilection, et la principale source de sa célébrité. Le savant Cassiani, qui avoit été son maître, le demanda pour le remplacer dans sa chaire de mathématiques; l'autorité, instruite de son mérite, lui confia non-seulement cette chaire, mais peu de temps après celle d'analyse et de géométrie. Ayant refusé de prêter le serment, comme membre de l'université, à la république italienne, il perdit ses places; mais il les recouvra, en 1799, à la rentrée des Autrichiens, et il mourut le 10 mai 1822. Ses travaux sur la théorie générale des équations, sur la nouvelle méthode qu'il a inventée pour les résoudre, sur la manière d'extraire les racines numériques d'un degré quelconque, sur l'impossibilité de résoudre les équations numériques d'un degré au-dessus du quatrième, sur l'insolubilité du problème de la quadrature du cercle, sur la classification des courbes simples de tous les ordres, etc., furent accueillis par des applaudissemens unanimes, et lui méritèrent deux couronnes académiques. Il a publié : I. *Teoria generale dell' equazioni*, Bologne 1798, 2 vol. in-8; II. *Della soluzione dell' equazioni algebraïche determinate, etc.*, et *dell' insolubita dell' equazioni algebraïche generali di grado superiore al quarto*, dans les tomes 9 et 10 des *Mémoires de la société italienne*; III. *Riflessioni intorno alla rettificazione ed alla quadratura del circolo*, 1802; IV. *Memoria sopra la determinazione delle radici nell' equazioni numeriche di qualunque grado*, Modène 1804; V. *Risposta ai dubbi proposti dal socio Malfatti sull' insolubilita algebraïche delle equazioni di grado superiore al quarto*, et plusieurs autres dissertations savantes; VI. *Dell' immaterialita dell' anima*, 1806, in-8, où il réfute le système métaphysique de Darwin; VII. *Riflessioni critiche sopra il saggio filosofico intorno alle probabilita del signor Laplace*, Modène 1821, in-8, où il relève les erreurs de ce mathématicien, et, en passant, celles qui se trouvent dans le *Traité élémentaire du calcul des probabilités* de Lacroix.

RUFFO (Fabrice), cardinal, surnommé en Italie le *Général-Cardinal*, naquit à Naples le 16 septembre 1744, d'une famille ancienne, dont le chef porte le titre de duc de Baranelle, et fut,

en qualité de cadet, destiné à l'état ecclésiastique. Il se rendit à Rome, plut à Pie VI qui le nomma son trésorier-général, et il s'occupa avec succès de plusieurs parties de l'administration. Devenu cardinal-diacre, il retourna à Naples, et le roi lui donna l'intendance du château de Caserta. Il s'y livra d'abord à l'agriculture; mais l'armée françoise s'étant emparée des états du pape, et ayant forcé le roi de Naples à se retirer en Sicile, le cardinal l'y suivit. Il s'étoit opposé à la guerre, et les désastres de l'armée napolitaine avoient justifié ses craintes; Acton, alors premier ministre, craignant qu'il ne s'emparât de l'esprit de la reine et du roi, chercha à l'éloigner, et le proposa comme propre à déterminer une insurrection en Calabre, préparée depuis quelque temps par le parti royaliste, afin de forcer les François à évacuer le royaume de Naples. Le cardinal ne fut point la dupe de l'intrigant Acton, mais doué de beaucoup d'énergie et d'un caractère belliqueux, il osa se charger de cette périlleuse mission, dans l'espoir de rétablir le roi son maitre sur le trône de ses ancêtres. Muni de pleins pouvoirs, il partit avec cinq hommes d'escorte, bientôt il en eut cent; enfin, il parvint à former une armée de 25,000 hommes bien déterminés, avec lesquels il se porta d'abord sur Monteleone, où s'étoient enfermés les républicains des contrées environnantes. Cette ville fut attaquée avec vigueur et défendue avec courage; néanmoins elle fut forcée de se rendre à discrétion et livrée au pillage. Cet exemple de sévérité remplit de terreur tout le pays, et le cardinal ne marcha plus que de victoire en victoire jusqu'aux portes de Naples, où il pénétra avec le secours des Russes, après avoir couru les plus grands dangers, et conclu une capitulation avec la junte napolitaine, d'après laquelle les patriotes devoient être embarqués et envoyés à Marseille; il écrivit à la cour pour l'engager à des sentimens de modération envers des ennemis qui n'étoient plus à craindre; mais on l'accusa de trop d'indulgence pour les républicains, et même d'avoir déployé peu de zèle pour la dignité de la couronne. La capitulation ne fut point observée par les Anglois débarqués avec le général Nelson, et il périt un grand nombre de personnes, victimes de la vengeance et de l'acharnement. Le cardinal voulut vainement s'opposer à ces exécutions; il tomba dans la disgrace, et Ferdinand lui donna un successeur. Cependant, ce prince revint bientôt de son erreur, et nomma Ruffo ministre plénipotentiaire à la cour de Rome. Après l'enlèvement du Saint-Père, Buonaparte le fit venir à Paris, lui donna la croix-d'honneur, et sembla le distinguer des autres cardinaux. Ne s'étant pas montré assez docile aux volontés du despote, il fut exilé à Bagneux, près de Sceaux; il assista néanmoins au mariage de l'empereur, et ne partagea point les nouvelles rigueurs dont furent frappés les cardinaux. A la restauration de 1814, il retourna à Rome, et Pie VII l'accueillit avec bienveillance; il revint ensuite à Naples, où il fut mal reçu du roi qui lui devoit sa couronne. Le cardinal Ruffo rentra dans ses possessions, s'y livra à des plantations et autres opérations agricoles, et ne rentra au conseil qu'en 1821,

après le rétablissement du pouvoir absolu à Naples. Il est mort dans cette ville le 13 décembre 1827, avec la réputation d'un homme habile et plein d'énergie. Il étoit très-instruit, et sa conversation étoit aimable et spirituelle. Il ne fut toujours que cardinal-clerc, et jamais il ne reçut l'ordre de la prêtrise. On lui a reproché des exécutions cruelles dans sa conquête du royaume de Naples ; mais il faut plutôt les attribuer à la horde de brigands qu'il avoit été obligé d'admettre dans son armée ; ce qui le prouve, c'est que depuis il s'est toujours fait remarquer par la modération de ses opinions. Il a écrit sur les manœuvres des troupes et les équipages de la cavalerie, sur les fontaines, sur les canaux et sur les mœurs des différentes sortes de pigeons.

RUTY (le comte Charles-Etienne-François), lieutenant-général d'artillerie, né à Besançon le 2 novembre 1774, embrassa de bonne heure le parti des armes : il entra à l'école d'artillerie à Châlons, d'où il sortit lieutenant. S'étant distingué en plusieurs occasions dans les campagnes de la révolution, il partit avec le grade de chef de bataillon pour l'expédition d'Egypte. Il fut ensuite employé à l'armée du Nord, puis à celle d'Espagne, et mérita, par sa bravoure et ses talens, un avancement rapide. Il s'est particulièrement signalé au siége de Ciudad-Rodrigo, dont il dirigea l'artillerie, et aux affaires de Santa-Marta et de Villalba. C'est dans cette expédition qu'il donna l'idée d'un nouveau genre d'obusiers, qui fut employé avec succès dans la guerre de montagnes, et qui a été désigné sous le nom d'*obusier-Ruty*. A la restauration, il fit partie du comité de la guerre, et l'année suivante, il eut le commandement de l'artillerie destinée, sous les ordres du duc de Berri, à arrêter Buonaparte dans sa marche sur Paris. En 1816, il fit partie du conseil de guerre chargé de juger le général Grouchy, et depuis il a été nommé successivement inspecteur-général d'artillerie sur les côtes de l'Océan, directeur-général des poudres et salpêtres, membre du conseil-d'état, et enfin pair de France en 1819. Son aptitude pour les affaires le fit souvent appeler dans le sein des commissions administratives et législatives. Il est mort en 1828.

S

SABBATI (Liberato), botaniste italien du 18.e siècle. Il exerçoit la chirurgie à Rome, lorsqu'il fut nommé conservateur du jardin de botanique de cette ville. On ignore le lieu de sa naissance et l'époque de sa mort. On a de lui : I. *Synopsis plantarum quæ in agro romano luxuriantur*, Ferrare 1745, in-4 de 50 pages, reproduit à Rome sous ce titre : *Collectio plantarum quæ luxuriantur in agro romano*. Ce catalogue est rangé d'après la méthode de Tournefort, avec quelques changemens ; II. avec Bonelli, médecin : *Hortus romanus juxtà systema Tournefortianum*, 7 vol. grand in-folio, contenant chacun environ 30 pages de texte et 100 figures. Les deux derniers volumes sont d'un autre Sabbati, et l'ouvrage n'est pas terminé. Il est d'ailleurs des plus médiocres. Le papier et l'impression du texte sont très-communs, les planches d'une

médiocre exécution, sans aucun détail de fructification, et d'un format plus petit que celui du volume; le texte est encore plus imparfait. On y trouve cependant quelques remarques de Bonelli, sur la classification de Tournefort, qui sont assez justes; et l'auteur a placé, dans le discours préliminaire du 1.er vol., une Notice abrégée du jardin de Rome, qui est curieuse.

SABBATINI (le père Louis-Antoine), franciscain et célèbre musicien, fut maître de chapelle de Saint-Antoine de Padoue, et mourut à Rome le 29 janvier 1809. Sa musique sacrée, dont il reste un grand nombre de morceaux en manuscrit, a un caractère noble et sublime. Il a publié plusieurs ouvrages sur la théorie de la musique qui sont estimés, quoiqu'ils aient eu beaucoup de contradicteurs: I. *Vera idea delle musicali numeriche segnature*, Venise 1799, in-4; II. *Elementi teorici e pratici di musica*, Rome 1790, in-4; III. *Trattato delle fughe musicali*, Venise 1802, 2 vol. in-4, fig. Il a aussi dirigé l'édition des psaumes de Marcello, donnée par le P. Valle en 1801. C'est la plus belle et la plus exacte.

SADE (Donatien-Alphonse-François, marquis DE), fils du comte de Sade, gouverneur des ville et château de Vaison pour le pape, et capitaine de dragons au régiment de Condé en France, entra à 14 ans dans les chevau-légers, d'où il passa comme sous-lieutenant au régiment du roi, puis comme lieutenant dans les carabiniers, et enfin capitaine de cavalerie. Il fit dans ces différens corps la guerre de sept ans, et revint en 1766 à Paris, où il épousa une demoiselle de Montreuil, fille d'un président à la cour des aides. Il n'est connu que par les désordres les plus affreux et les écrits les plus dépravés que puisse enfanter le libertinage. Le parlement d'Aix informa contre lui, et le condamna à mort, avec son valet-de-chambre compagnon de ses débauches; mais il se sauva à Gênes, puis à Chambéry, où une lettre de cachet du roi de Sardaigne le fit enfermer à Miolans; mais il trouva moyen de s'évader. Il erra longtemps en France et en Italie, fut arrêté de nouveau, et passa presque toute sa vie dans les prisons d'état. Au commencement de la révolution, il recouvra momentanément sa liberté, parvint à se faire nommer secrétaire de la section des Piques; et quoique très-révolutionnaire, fut dénoncé comme *modéré*: d'ailleurs, suspect comme noble, il fut arrêté par ordre du comité de sûreté-générale, et ne recouvra sa liberté qu'au mois d'octobre 1794. Il en fut privé de nouveau le 5 mars 1801, pour avoir donné une nouvelle édition de ses infâmes écrits. Nous nous abstiendrons d'en citer les titres. Il est mort à Charenton le 2 décembre 1814, après avoir passé 29 ans, à diverses époques, dans onze prisons différentes. — L'aîné de ses fils, qui avoit émigré et embrassé la carrière des armes pour racheter un nom que son père avoit compromis, donna des preuves d'honneur et d'humanité; il rentra en France en 1794, exerça quelque temps l'état de graveur pour vivre avec sécurité, rentra au service en 1806, et se trouvoit lieutenant au régiment d'Isembourg, lorsqu'il fut assassiné par des brigands sur une grande route.

le 9 juin 1809. Il avoit publié le 1.er vol. de l'*Histoire de la nation françoise*, Paris 1805, in-8, comprenant la première race, et renfermant des recherches neuves et curieuses, qui ouvrirent à l'auteur l'entree de l'académie celtique.

SAGE *Voyez* LESAGE.

SAGE (Balthazar-Georges), chimiste, né le 7 mai 1740 à Paris, d'un apothicaire de cette ville, qui lui fit faire de bonnes études au collége des Quatre-Nations. Il suivit ensuite les cours de physique de l'abbé Nollet et ceux de chimie de Rouelle, et devint bientôt en état d'ouvrir lui-même des cours publics et gratuits, qui lui obtinrent des protecteurs riches et puissans. En 1770 il fut appelé à l'académie des sciences pour remplacer son maître Rouelle; en 1778, une chaire de minéralogie expérimentale fut créée pour lui près la Monnoie de Paris, et en 1783 il fut encore nommé, par le ministre de Calonne, directeur de l'école des mines; mais il perdit ces places au commencement de la révolution, parce qu'il refusa d'adopter les nouvelles nomenclatures adoptées par Lavoisier et autres chimistes. Il se montra aussi l'ennemi prononcé de la révolution, ce qui le fit jeter dans les prisons à l'époque où l'infortuné Lavoisier, victime de la jalousie, perdit la vie sur un échafaud. Sous le directoire il fut replacé à la tête du cabinet de minéralogie de l'hôtel des Mines dont il étoit le fondateur; et il montra, pour les nouvelles théories de Hauy, les mêmes dédains que pour les découvertes de la chimie, de sorte qu'on n'alloit plus à la monnoie que pour admirer des échantillons, et on alloit étudier les nouveaux systèmes à l'école des mines et au muséum d'histoire naturelle. Un accident le priva de la vue en 1805, et il mourut le 9 septembre 1824. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages ou opuscules, dont on trouve la liste dans le *Journal de la librairie* et dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul de 1824. Les principaux sont: I. *Examen chimique de différentes substances minérales*, 1769; in-12, traduit en allemand, 1769, in-12, avec des notes; II. *Elémens de minéralogie docimastique*, 1772 et 1777, 2 vol. in-8, traduit aussi en allemand avec des notes, et en italien; III. *Mémoires de chimie*, 1773, in-8; IV. *Analyse des blés et expériences propres à faire connoître la qualité du froment et principalement celle du son de ce grain*, 1776, in-8; V. *Expériences propres à faire connoître que l'alcali volatil-fluor est le remède le plus efficace dans les asphyxies*, 1777, in-8; 3.e édit. 1778, traduit en allemand, en espagnol et en anglois; VI. avec Perthuis, l'*Art de fabriquer le salin et la potasse, suivi des expériences sur les moyens de multiplier la potasse*, 1777 et 1794, in-8, traduit en allemand; VII. l'*Art d'imiter les pierres précieuses*, 1778; VIII. l'*Art d'essayer l'or et l'argent*, 1780, in-8, traduit en allemand; IX. *Analyse chimique de la concordance des trois règnes de la nature*, 1786, 3 vol. in-8; X. *Précis historique sur les différens genres de peintures, suivi de l'examen physique des couleurs et de la manière de les préparer*, in-8; XI. *de la Terre végétale et de ses engrais*, 1802; XII. *des mortiers ou cimens*, 1808, nouvelle édition, avec des additions, 1809; XIII. *Théorie de*

l'origine des montagnes et de l'accrétion quotidienne de la masse solide du globe, avec des conjectures sur la cause des subversions qu'il a éprouvées, 1809, in-8 ; XIV. *Moyens de remédier aux poisons végétaux*, 1811, in-8, 2.e édition ; XV. *Institutions de physique*, Paris, Didot, 1811, 3 vol. in-8 ; XVI. *Supplément aux institutions de physique*, 1812, in-8 ; XVII. *Opuscules de physique*, Paris, Didot, 1813, in-4 ; XVIII. *Traité des pierres précieuses*, 1814, in-8. Il a aussi fourni des articles dans le *Journal de physique* et des *Mémoires* dans les recueils de l'académie des sciences et de l'institut.

SAINT-ANDRÉ. *Voyez* JEAN-BON.

SAINT-GERMAIN (comte DE), aventurier fameux du dernier siècle, qui, ainsi que le fameux Cagliostro, en imposa aux gens crédules par ses secrets et ses impostures ; mais, plus heureux que lui, il mourut tranquille, au milieu de ses admirateurs, à Sleswig en février 1784. On n'a jamais su son véritable nom ni son origine. Il étoit doué de beaucoup d'esprit, d'un vaste savoir, d'une éloquence facile, parloit plusieurs langues anciennes et modernes, et il fut admis dans l'intimité de personnages très-distingués. Il passa les dernières années de sa vie auprès du prince de Hesse-Cassel. Il jouissoit d'une grande fortune, et on l'attribue à ce qu'il fut employé comme espion par différens ministres.

SAINT-HAOUEN. *Voyez* LÉCOAT.

SAINT-JEAN (l'abbé), professeur émérite de l'université, mort à Toulouse le 12 mai 1828. Il étoit de l'académie des jeux-floraux et de celle des sciences de cette ville. On lui doit : *nouveau Manuel ecclésiastique*, 1 vol. in-12 avec un supplément, sous ce titre : *Lettres sur divers sujets relatifs au saint ministère et à l'exercice de ses fonctions*, in-12.

SAINT-MAURIS (Alexandre-Marie-Eléonore, prince de Montbarey), né à Besançon le 20 avril 1732, d'une famille illustre, obtint à l'âge de 12 ans une compagnie dans le régiment de Lorraine, et fit avec ce corps plusieurs campagnes en Allemagne. Il reçut le brevet de colonel en 1749, mais ce ne fut qu'en 1758 qu'il commanda le régiment de la Couronne. Il se distingua au combat de Crevelt, où il fut blessé, aux batailles de Lutzerberg, de Corback, et en 1762, il enleva au prince de Brunswick six pièces de canon, dont le roi lui fit présent, et qu'il fit transporter à son château de Raffey. A la paix de 1763, il fut nommé capitaine des Cent-Suisses, pour la maison de Monsieur, et il se fit remarquer par ses connoissances profondes dans l'art militaire. En 1776, il fut admis au conseil de la guerre, et quelques mois après adjoint au comte de Saint-Germain, qui en étoit ministre. Il lui succéda ensuite, et modifia beaucoup ses projets de réforme qui avoient occasionés tant de mécontentemens. Son peu de fermeté et les lenteurs de son administration l'obligèrent de remettre son portefeuille, en 1780, au marquis de Ségur. Au commencement de la révolution, il se réfugia en Suisse avec sa famille, et mourut à Constance le 5 mai 1796. Il avoit composé des *Mémoires* qui ont été publiés à Paris de 1826 à 1828, en 4 vol. in-8. — Son fils, *Louis-Marie-François*

François, qui étoit colonel du régiment de Monsieur en 1788, et qui s'étoit prononcé aux états de la province pour la suppression des priviléges de la noblesse, émigra quelque temps après; mais ayant été mal accueilli, il revint en France, fut arrêté comme suspect et traduit, quelques mois après, comme complice d'Admiral dans l'assassinat de Collot-d'Herbois, devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 17 juin 1794.

SAINT-MÉARD. *V.* Jourgniac.

SAINT-MICHEL (Alexis de), né à Lorient le 14 décembre 1795, débuta dans la carrière des lettres par une pièce de vers couronnée à l'académie d'Orléans, et en 1816, il fit paroître un petit poème intitulé : *la Guerre de Rhura*; en 1820, il donna un autre petit poème intitulé : *Fingal*, dont quelques fragmens ont été insérés dans l'*Almanach des Muses*, et cités avec éloge dans les feuilles publiques. On a encore de lui : *la Vierge de Groa*, autre poème, publié en 1822, et plusieurs autres pièces de poésie. Son principal ouvrage est une traduction complète en vers des *Poésies d'Ossian*; mais elle est restée manuscrite. Saint-Michel est mort à la fleur de l'âge vers 1827.

SAINT-MORYS (Etienne Bourgevin Vialart comte de), maréchal-de-camp, né à Paris en 1772, d'un conseiller au parlement, suivit son père dans l'émigration, prit du service dans l'armée de Condé, et après le licenciement, voyagea en Suède et en Angleterre, et s'occupa des sciences naturelles. De retour à Paris en 1803, il fut compromis dans l'affaire de Georges Cadoudal, à cause de ses liaisons avec MM. de Polignac, et renfermé à la Force; cependant il fut mis en liberté. Le 31 mars 1814, il contribua de tous ses efforts à la restauration, et obtint du service dans la maison militaire du roi. Il le suivit à Gand, avec un détachement des gardes-du-corps qu'il commandoit, et il montra beaucoup de fermeté. A son retour, il eut, avec un colonel de l'ancienne armée qui avoit acheté une partie de ses biens, diverses contestations, qui se terminèrent par un duel dans lequel M. de Saint-Morys succomba le 21 juillet 1817. Sa veuve a publié, dans cette affaire, un *Mémoire et consultation*, qui a fait beaucoup de bruit. Le comte de Saint-Morys a publié : I. *Voyage pittoresque de Scandinavie*, Londres 1802, in-4; II. *Tableau littéraire de la France au 18.e siècle*, 1809, in-8, production fort médiocre, où il se montre partisan exalté de la philosophie du siècle; III. *Description d'un monument romain trouvé à Paris rue Vivienne*, 1806, et quelques autres morceaux insérés dans les *Mémoires de l'académie celtique*; IV. *Réflexions d'un sujet de Louis XVIII, fonctionnaire public dans le département de l'Oise*, 1814, in-8; V. *Aperçu sur la politique de l'Europe et l'administration intérieure de la France*, 1815, in-8, où il montre une grande admiration pour la constitution angloise; VI. *Proposition d'une seule mesure pour dégréver la dette de l'état et réduire les impôts en 1817*, 1816, in-8; VII. *Mémoire sur les moyens de rendre utiles les friches et côtes incultes en les plantant*, 1810. Il a aussi fourni quelques articles à la *Biographie universelle*.

Digitized by

SAINT-PARD (Pierre-Nicolas-vau-Blotaque), jésuite, né le 9 février 1734 à Givet-Saint Hilaire, diocèse de Liége. Il entra à 10 ans dans le collége des jésuites de Dinan, et conçut l'idée d'entrer dans leur compagnie, en voyant sur le portail de leur église une inscription qui annonçoit qu'elle étoit destinée à travailler au salut des ames. Il vint ensuite à Paris pour y faire son noviciat, et fut envoyé suivant l'usage dans plusieurs colléges pour y professer; il se trouvoit à Vannes lors des arrêts du parlement contre la société, et il revint aussitôt à Paris, où il prit, pour pouvoir exercer son ministère, le nom de Saint-Pard, que depuis il a toujours conservé. M. de Beaumont le plaça dans la paroisse de Saint-Germain-en-Laye, et il y échappa aux arrêts de proscription et de bannissement. Vers 1775 il revint à Paris, et fut nommé directeur des religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine. Pendant la révolution il ne sortit point de France, et se tint caché dans divers asiles, toujours prêt cependant à remplir les fonctions de son ministère, ce qui le fit renfermer pendant six mois dans les prisons de Versailles sous le directoire, et peu après à Paris pendant le même temps. A l'époque du concordat, M. de Belloy, archevêque de Paris, le nomma chanoine honoraire; il se fixa sur la paroisse de Saint-Jacques, où il exerça son zèle, confessant et prêchant, soit dans la capitale, soit dans les provinces. Il est mort le 1.er décembre 1824. On lui doit: I. *le Livre des élus*, ou *Jésus crucifié*, *par le P. de Saint-Jure*, revu et corrigé, Paris 1771, in-12, avec une préface de l'éditeur qui contient l'éloge du P. de Saint-Jure, et une liste de ses ouvrages, nouvelle édition, 1825, augmentée d'une notice sur l'abbé de Saint-Pard, extraite de l'*Ami de la religion et du roi*, t. 42, p. 198; II. *de la Connoissance et de l'amour de J. C. pour servir de suite au Livre des élus*, par le P. de Saint-Jure, revue et corrigée; III. *Retraite de 10 jours à l'usage des ecclésiastiques et des religieux, d'après l'Ecriture sainte et les pères de l'église*, 1773, in-12; IV. *l'Ame chrétienne formée sur les maximes de l'Evangile*, *ouvrage de piété en faveur des personnes qui aspirent à la perfection*, 1774, in-12; V. *la Vie et la doctrine de Jésus-Christ*, *rédigées en méditations pour tous les jours de l'année*, traduites du latin du P. Avancin, Paris 1775, 2 vol. in-12; VI. *le Jour de communion*, ou *Jésus-Christ considéré sous les différens rapports qu'il a avec l'ame fidèle dans l'Eucharistie*, *suivi de sentimens affectueux*, 1778, in-12; nouv. édit., 1819; VII. *Conduite intérieure du chrétien*, 1779, in-24, revue et mise dans un nouvel ordre; Paris, Rusand, 1819, in-32; VIII. *Exercice de l'amour pénitent*, *suivi d'un essai sur l'ordre considéré comme vertu*, 1819, in-16. Il a laissé en manuscrit des *Lettres spirituelles* et des *Lectures pieuses tirées des psaumes*.

SAINT-SIMON (le marquis Maximilien-Henri DE), né vers 1720, entra de bonne heure au service, et fut aide-de-camp du prince de Conti dans les guerres d'Italie. Entraîné ensuite par son goût pour la littérature, il entreprit plusieurs voyages pour perfectionner les sciences qu'il avoit acquises; puis il se retira, vers 1758, dans une

Digitized by Google

terre qu'il avoit auprès d'Utrecht, où il mourut en 1799. Il étoit passionné pour les fleurs, et notamment pour les jacinthes, dont il avoit réuni plus de 2,000 variétés dans ses jardins. On a de lui : I. *Des jacinthes, de leur anatomie, reproduction et culture*, Amsterdam 1768, in-4 avec planches; II. *Histoire de la guerre des Alpes*, ou *Campagne de* 1744, 1769, in-folio; 1770, in-4 ; III. *Histoire de la guerre des Bataves et des Romains*, d'après César, Tacite, etc. 1770, grand in-folio avec fig.; IV. *Essai de traduction littérale et énergique de l'*Essai sur l'homme de Pope, et d'une *Partie du* 2.e *livre de la Pharsale*, Harlem 1771, in-8, et Amsterdam 1793; V. *Temora*, poëme épique d'Ossian, traduit d'après l'édition de Macpharson, Amsterdam 1774, in-8; VI. *les Nyctologues de Platon*, Utrecht 1784, 2 parties in-4, ouvrage qui n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires distribués en présent; VII. *Absurdités spéculatives*, sans date, grand in-4, suite à l'ouvrage précédent; VIII. *Mémoire*, ou *l'Observateur véridique sur les troubles actuels de la France*, Londres 1788, in-8; IX. *Essai sur le despotisme et les révolutions de la Russie*, 1794, in-8.

SAINT-SIMON (Claude-Henri, comte DE), de la même famille que le duc de ce nom, naquit en 1760 à Paris, et se montra de bonne heure partisan des idées libérales. Il ne faut pas s'en étonner, il avoit eu d'Alembert pour précepteur, et il avoit fait en Amérique la guerre de l'indépendance, qui lui avoit valu la décoration républicaine de *Cincinnatus*. De retour en France, il fut nommé colonel du régiment d'Aquitaine; mais la carrière militaire dans laquelle il étoit entré n'étant pas de son choix, il la quitta en 1789. On ne voit pas qu'il ait pris part aux mouvemens révolutionnaires; mais il se jeta dans des spéculations considérables sur les domaines nationaux. Pendant la terreur, un mandat d'arrêt fut lancé contre lui par suite d'une ressemblance de nom. Il ne se trouvoit pas alors à Paris, mais ayant appris que l'on avoit rendu son hôte responsable de son absence, et qu'il avoit été arrêté à sa place, il alla se constituer prisonnier, afin qu'il ne fut point inquiété à son sujet. Cependant l'erreur ne fut point reconnue, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor et 11 mois de détention. Il continua ses premières spéculations, et il obtint par ce moyen une très-grande fortune. Tourmenté du désir de contribuer aux progrès des lumières et à l'amélioration du sort de l'humanité, il abandonna la carrière financière, et tourna toutes ses vues vers le projet qu'il méditoit. A cet effet il entreprit, comme il le dit lui-même, de refaire son éducation, et il se lia avec la plupart des savans, et particulièrement avec le célèbre Monge, pour acquérir des idées générales sur la physique des corps bruts et sur celle des corps organisés. Il voyagea ensuite en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Italie, et à son retour, il publia : *Introduction aux travaux scientifiques du* 19.e *siècle*, 1807, 2 vol. in-4, ouvrage qu'il ne tira qu'à 100 exemplaires, afin de le distribuer seulement à un petit nombre de penseurs capables d'apprécier les vues qu'il renfermoit. Cet ouvrage, où l'on ne

Digitized by Google

trouve qu'une sorte de quakérisme sans spiritualité ni pratiques extérieures, ne reçut pas l'accueil qu'il en attendoit. L'année suivante, il adressa des *Lettres* au bureau des longitudes et à la première classe de l'institut, qui n'eurent pas un meilleur sort; enfin, ayant dissipé presque toute sa fortune à poursuivre la propagation de sa doctrine qu'on s'obstinoit à rejeter, il résolut de se délivrer de la vie, et se tira un coup de pistolet, qui n'eut d'autre résultat que de le priver d'un œil; mais il lui attira quelques disciples, et il commença une nouvelle série de travaux qui comprend un grand nombre d'écrits dont on trouvera les titres à la fin de cet article, et qui est généralement connu sous le nom de *Doctrine industrielle*. Il est mort le 19 mai 1825. Aucun membre de sa famille ne parut dans ses derniers momens; ce fut un de ses disciples qui fit les frais de ses funérailles. Il a poussé si loin le désir de propager ses idées, qu'à différentes reprises il eut auprès de lui des jeunes gens qu'il payoit pour avoir le droit de les instruire, espérant qu'un jour ils pourroient devenir les organes de sa doctrine; cependant il étoit quelquefois dans un état de gêne si extrême, qu'il lui est arrivé d'être obligé de vendre ses meubles ou de les mettre en gage pour pouvoir subsister. Il a publié, outre les deux ouvrages que nous avons cités: I. *Prospectus d'une nouvelle encyclopédie*, 1810; II. avec Thierry, son élève, *de la Réorganisation de la société européenne*, ou *de la Nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun son indépendance nationale*, 2.e édition, 1814; III. *le Défenseur des propriétaires de domaines nationaux*, ou *Recherches sur les causes du discrédit dans lequel sont tombées les propriétés nationales, et sur les moyens d'élever ces propriétés à la même valeur que les propriétés patrimoniales*, prospectus, Paris 1813, in-8; IV. l'*Industrie*, ou *Discussions politiques, morales et philosophiques dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendans*, Paris 1817 et 1818, 4 vol. in-8. La hardiesse des idées sur le gouvernement et sur la morale qui sont émises dans cet ouvrage, porta plusieurs de ceux à qui il étoit dédié à en refuser la dédicace, et d'autres à déclarer qu'ils n'étoient point au nombre des souscripteurs, quoique leur nom fut porté sur la liste; V. *le Politique, par une société de gens de lettres*, Paris 1819, 12 cahiers formant 2 vol. in-8, recueil périodique sous le voile de l'anonyme; VI. *l'Organisateur*, première livraison, 1819, in-8, qui fut poursuivi devant la cour d'assises; mais l'auteur fut acquitté; VII. *A messieurs les cultivateurs, fabricans, négocians, banquiers et autres industriels*, cinq lettres, 1820, petit in-folio, y compris la lettre d'envoi; VIII. *Lettres sur les Bourbons, adressées au roi et aux industriels*, 1820, in 4; IX. *du Système industriel*, 1821-1822, 3 parties in-8; X. *Catéchisme des industriels*, 1824, in-8, 3 cahiers; XI. *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, 1824, in-8; XII. *nouveau Christianisme, dialogue entre un conservateur et un novateur*, 1825, in-8, anonyme, et plusieurs autres brochures. Il a aussi donné des articles dans le

Digitized by Google

Censeur européen de MM. Comte et Dunoyer, 1814-15, 6 vol. in 8. La doctrine de Saint-Simon a eu depuis sa mort pour organe principal, le *Producteur*, ouvrage périodique, Paris 1825-26, 4 vol. in-8.

SAINT-VINCENT (le vicomte John Jervis de), amiral anglois, né le 7 juin 1734 à Medford, entra dans la marine dès l'âge de 10 ans, fit ses premières armes sous lord Hawke, fut nommé capitaine de vaisseau en 1760, et employé comme tel dans les Indes-Occidentales. Il commandoit le *Foudroyant* au combat d'Ouessant, qui ne fut pas favorable aux Anglois, et il prit hautement la défense de l'amiral Keppel, traduit par suite de cette affaire devant un conseil de guerre. En avril 1782, il s'empara du *Pégase*, qui escortoit une flotte françoise, et cette action lui valut le collier de l'ordre du Bain. En 1787, il obtint le grade de contre-amiral; peu après il fut nommé membre du parlement, et il se rangea du côté de l'opposition; mais la guerre ayant éclaté de nouveau, il reprit du service, et le 16 mars 1794, il s'empara de la Martinique et des autres colonies françoises, malgré la résistance la plus opiniâtre du général Rochambeau. Les fatigues de cette campagne l'obligèrent de retourner en Angleterre pour rétablir sa santé. Il se remit bientôt en mer, et remplaça l'amiral Popham dans le commandement de la flotte de la Méditerranée composée de 15 vaisseaux de ligne et de quelques frégates. Après quelques croisières, il remporta, le 14 février 1797, une victoire signalée sur l'amiral Cordova qui avoit 27 vaisseaux de ligne, et il lui en enleva quatre. La ville de Londres lui fit, en cette occasion, présent d'une épée de la valeur de 200 guinées, et le roi lui donna le titre de baron Jervis de Medford, lieu de sa naissance, et de comte de Saint-Vincent, du cap de ce nom qui avoit été le théâtre de son triomphe, avec une médaille d'or et une pension annuelle de 3,000 livres sterlings. Lord Saint-Vincent bombarda ensuite le port de Cadix dans l'espoir de détruire la flotte, mais ce bombardement n'eut aucun succès par la belle défense de l'amiral Massaredo. Ce fut lui qui détacha, en 1798, Nelson, avec une grande partie de ses forces, pour aller detruire à Aboukir la flotte françoise qui venoit de conduire en Egypte le général Buonaparte. Il continua de commander en 1799 et 1800 dans la Méditerranée ou dans l'Océan; cependant il remit le commandement à diverses reprises à d'autres amiraux, sous le prétexte du mauvais état de sa santé. En 1801 il fut nommé premier lord de l'amirauté: une insurrection ayant éclaté sur la flotte mouillée à la hauteur de Cadix, il la comprima par sa fermeté, en faisant saisir, juger et exécuter les séditieux dans le plus bref délai. Lorsque Pitt reprit la direction du ministère en 1805, il résigna le poste d'amiral; mais l'année suivante il remplaça lord Cornwallis dans le commandement de la flotte du canal. Peu après il fut accusé de négligence dans ses fonctions de premier lord; mais l'accusation fut rejetée, et il en sortit comblé de témoignages d'approbation. En 1810, il blâma ouvertement l'expédition dirigée contre le Danemarck par l'amiral Moore, et il conclut en annonçant que l'Angleterre étoit dans une situation qui

Digitized by Google

rendoit la paix avec la France inévitable. Il mourut le 15 mai 1823, entouré de la considération que lui avoit mérité les brillans services qu'il avoit rendus à son pays.

SAJANELLI (Jean-Baptiste), religieux de l'ordre de saint Jérôme, de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise, né à Cremone le 5 octobre 1700. Il professa avec distinction la théologie à Padoue pendant 9 ans, et il prêcha avec le plus grand succès dans les principales villes d'Italie; enfin il fut élu, en 1758, général de sa congrégation, et mourut en 1777. On lui doit: *Historica monumenta ordinis sancti Hyeronymi, B. Petri de Pisis documentis nunc primùm editis illustrata*, Venise 1758 et 1762, 3 vol. in-folio. Il a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit. On trouve son éloge dans le tome 14 du *Journal de Modène*.

SALAS (Grégoire-François DE), poète espagnol, né à Badajoz en 1738, reçut les ordres en 1763, mais son esprit caustique nuisit à son avancement. En 1780, il obtint la chaire du droit des gens à l'université de Salamanque; mais les principes d'indépendance qu'il professa firent supprimer sa chaire. On lui fit son procès, et il ne sortit de prison qu'à condition qu'il ne quitteroit pas la capitale, et qu'il ne donneroit pas des leçons particulières. Quelques traits satiriques et des propos libres peu convenables à son état, le firent ensuite citer au tribunal de l'inquisition, et il s'avisa de faire sa défense en vers impromptu. Malgré leur mérite, le grand-inquisiteur le fit enfermer pendant plusieurs mois dans ses prisons, et il ne lui imposa pour tout châtiment que sa rétractation; il voulut encore la faire en vers, et il fut condamné de nouveau à plusieurs mois de détention. Enfin, plusieurs seigneurs s'étant intéressés en sa faveur, il recouvra sa liberté après avoir rétracté ses erreurs, non plus en vers, mais en prose. Il est mort en 1808. Il étoit membre de l'académie de Madrid, et a publié: I. *Observatoire rustique*, ou *Description de la vie de la campagne et de ses avantages*, Madrid 1772, 77 et 79; II. *Dalmire et Silvain*, églogue en faveur de la vie de la campagne, Madrid 1780, in-8; III. *Songes poétiques adressés aux académies royales et des beaux arts*, 1778, in-8; IV. *Poésies nouvelles, contenant les éloges des grands hommes espagnols morts dans le siècle présent*, Madrid 1776 et 1779; V. *Hymne à la paix*. Ses poésies se font remarquer par la pureté et l'élégance du style. On y trouve de la force, de la chaleur, beaucoup de coloris et une verve inépuisable.

SALES (Louis, comte DE), frère aîné du saint évêque de Genève, François de Sales, né le 3 juillet 1577 au château de Brens, dans le Chablais, fut envoyé de bonne heure au collége d'Annecy, et y fit de grands progrès dans les lettres en même temps qu'il se formoit aux vertus chrétiennes par les exemples et les leçons de son frère puîné. La poésie françoise, qui avoit pour lui beaucoup d'attraits, l'occupa dans ses premières années, et ses essais réunirent les suffrages de tous les beaux esprits; mais il étoit trop raisonnable pour s'y livrer entièrement, il fit une étude particulière des mathématiques et de la fortification, qui lui donna des connoissances

Digitized by Google

précieuses sur les moyens de mettre le pays à l'abri des invasions. Il fut chargé, par le duc de Savoie, de veiller sur la frontière menacée à chaque instant par les troupes espagnoles stationnées en Franche-Comté, et il préserva la ville d'Annecy d'une surprise. Le prince Thomas de Savoie s'empressa de l'appeler dans son conseil de guerre, et il y obtint une grande influence. Le duc de Nemours l'avoit aussi nommé chevalier du conseil de Genevois, et dans cette place, il rendit d'importans services à son pays. Il força les Espagnols d'évacuer plusieurs villages dont ils s'étoient emparés sans déclaration de guerre, et il négocia le traité de Dole qui mit fin aux troubles préjudiciables aux deux états. Il fit aussi réparer à ses frais les fortifications d'Annecy, et il défendit cette ville, en 1630, contre Louis XIII qui vint l'assiéger en personne. La paix lui ayant permis de retourner dans sa retraite, il passa le reste de sa vie dans la prière et dans les exercices de la piété. Après avoir partagé lui-même ses biens entre ses enfans, il mourut en 1654. Sa *vie* forme la seconde partie de la *maison naturelle de saint François de Sales*, par Nicolas de Hauteville, Paris 1669. Elle a été aussi écrite par le P. Buffier, Paris 1718 et 1737, in-12. Elle a été traduite en italien par le marquis Orsi. — Son fils, Charles de Sales, né à Thorens en 1625, qui joignoit la bravoure d'un guerrier à la simplicité de mœurs d'un chrétien, entra dans l'ordre de Malte, et se signala dans plusieurs guerres contre les Turcs et les pirates barbaresques. Il contribua à la défense de Candie en 1650; ensuite il fut nommé par son ordre gouverneur de Saint-Christophe, l'une des Antilles. Ces îles ayant été cédées à la France en 1655, Louis XIV lui en continua le commandement, avec le titre de vice-roi, et il fut tué l'année suivante après avoir repoussé les Anglois dans plusieurs combats particuliers.

SALIERI (Antoine), célèbre compositeur, né le 29 août 1750 à Legnano dans les états de Venise. Vers 1775, il obtint la place de maître de musique de la chapelle de la chambre impériale et du théâtre de Vienne. En 1784, il vint en France, où il fit représenter plusieurs opéra qui obtinrent les plus grands succès. De retour à Vienne en 1788, il donna *Assur, roi d'Ormus*, pièce qui plut beaucoup à l'empereur Joseph II, qui fit présent à son auteur de 200 ducats, et lui assura une pension de 300. Peu de temps après, il fit un riche mariage, et il devint directeur de l'école de chant à Vienne, associé étranger de l'institut de France et correspondant du conservatoire de musique de Paris. Il est mort à Vienne le 7 mai 1825. Il a composé un assez grand nombre d'opéra en italien, en allemand et en françois. Parmi ces derniers, ceux qui ont eu le plus de vogues sont les *Danaïdes*, opéra en 5 actes, joué à l'Académie royale de musique en 1784, remis avec des changemens en 1817; *Tarare*, en 5 actes, aussi représenté à l'opéra en 1787, et remis au théâtre à diverses reprises et avec différens changemens. Il a composé en outre un grand nombre d'airs détachés, de sérénades, symphonies, concerto pour le forte-piano et autres instrumens, et plusieurs morceaux de musique d'église.

SALIS, nom d'une ancienne fa-

mille suisse, qui a produit plusieurs personnages distingués dans les sciences et dans les armes. Les plus connus sont *Ulysse*, *baron de* SALIS, surnommé le *Polybe des Grisons*, qui obtint, dans les troubles de la Valteline, le grade de colonel, et se fit remarquer en plusieurs occasions par sa bravoure, sa droiture et sa fidélité. Il se distingua aussi au siége de La Rochelle en France, et à l'armée des Pays-Bas, où il reçut le brevet de maréchal-de-camp pour être employé en Italie. Nommé gouverneur de Coni, il assura ses communications par la réduction des places voisines, et quoique malade, il se signala encore aux siéges de Nice, Tortone, etc. Il obtint sa retraite en 1643, et mourut en 1674. Ses *Mémoires*, écrits en italien, sont conservés dans sa famille, et forment 2 vol. in-folio. — *Charles-Ulysse de* SALIS, né à Marschlins, canton des Grisons, en 1728, obtint d'abord une place de podestat ou maire à Tirano dans la Valteline, et se fit ensuite nommer chargé d'affaires de France auprès des Grisons, place qu'il occupa pendant 24 ans avec une grande autorité. Il accueillit chaudement le nouveau système d'éducation de Basedow, et essaya de former un établissement semblable dans son château de Marschlins, mais il fut obligé de l'abandonner après avoir consumé une partie de sa fortune. Cette tentative d'innovation lui avoit attiré beaucoup d'ennemis. Il fut accusé d'avoir fait arrêter M. de Sémonville, ambassadeur de France, et de l'avoir livré aux Autrichiens. On fit son procès, et il fut condamné à mort, mais le jugement ne fut pas exécuté : il s'étoit retiré à Vienne, où il mourut le 6 octobre 1800. Il a publié : I. *Mémoires pour servir à la connoissance de l'histoire naturelle et de l'économie domestique des Deux-Siciles*, Zurich 1790, 2 vol. in-8 ; II. *Fragmens de l'histoire politique de la Valteline*, 1792, 4 vol. in-8 ; III. *Voyages en diverses provinces du royaume de Naples*, 1793. L'auteur s'y étend beaucoup sur l'agriculture et l'histoire naturelle, et compare les écrits des agriculteurs anciens avec la pratique d'aujourd'hui ; IV. *Journal pour les ligues des Grisons*, principalement aussi pour l'histoire naturelle et l'agriculture, 6 cahiers, formant 1 vol. in-8, 1799 ; V. *Archives historico-statistiques pour les Grisons*, 1799, 3 vol. in-8 ; VI. *Œuvres posthumes*, 1803, 2 vol. in-8 ; VII. *Galerie des malades souffrans du heimweh* (mal du pays), 2.e édition, 1804, 3 vol. — *Rodolphe-Antoine-Hubert*, *baron de* SALIS, né en 1732, entra au service de France, fut créé maréchal-de-camp en 1780, et obtint la grand-croix du mérite militaire. Le ministre Acton l'ayant déterminé à passer au service de Naples, il y organisa l'armée sur un meilleur pied, et se retira dans sa patrie en 1790 ; il leva pour l'Autriche, en 1799, un régiment à la solde de l'Angleterre, et il mourut en 1807. — *Rodolphe de* SALIS, baron de Zitzers, aide-major du régiment des Gardes-Suisses au service de France, naquit en 1736. Se trouvant aux Tuileries à la fatale journée du 10 août, il accompagna Louis XVI à l'assemblée législative, fut arrêté, conduit à la prison de l'Abbaye, et massacré le 2 septembre de la même année. — *Jean-Gaudence*, *baron de* SALIS,

parvint au grade de capitaine dans les Suisses de la garde à Versailles, et passa ensuite dans la ligne comme officier-général. Il fit la campagne de 1792 sous le général Montesquiou, et se retira l'année suivante dans sa patrie. Il y fut nommé inspecteur-général de la milice de la Suisse, mais il se fit peu remarquer dans les événemens militaires de cette époque. Il retourna dans son pays natal, et y mourut vers 1804. On a de lui des *Poésies* estimées, Zurich 1793, souvent réimprimées. La dernière édition, Vienne 1815, contient plusieurs pièces nouvelles et de nombreuses améliorations. — Le *baron de* SALIS-SAMADE, né vers 1755, se trouvoit major du régiment de Château-Vieux à Nancy, et fut le seul officier qui refusa de livrer ses armes aux soldats insurgés. Une conduite si courageuse le fit nommer lieutenant-colonel dans le régiment de Diesbach, qui étoit en garnison à Lille, et il eut une nouvelle occasion de déployer sa fermeté à l'époque du massacre du général Théobald Dillon. Les régimens Suisses au service de France ayant été licenciés, il se retira dans son pays. Etant revenu en France en 1803 pour y recueillir les débris de sa famille, il mourut la même année à Montargis d'une maladie épidémique.

SALLE (Philippe DE LA), dessinateur et machiniste, né à Seissel en 1723, se fixa à Lyon, et porta dans les manufactures de cette ville de nombreux perfectionnemens. Il réussissoit particulièrement à peindre les fleurs et à les exécuter sur étoffe. Il faisoit aussi à la navette des tableaux d'animaux, admirables ; il réussissoit même à faire le portrait en broché d'une grande ressemblance. On cite surtout les portraits de Louis XV et de l'impératrice de Russie. C'est à lui qu'on doit l'idée des étoffes en soie pour meubles. Turgot lui fit accorder en 1775 le cordon de St-Michel avec une pension de 6000 livres, et en 1783 il reçut la grande médaille d'or destinée à récompenser les découvertes les plus utiles au commerce. Ses ateliers ayant été pillés et ses machines détruites pendant le siége de Lyon, il vendit ses meubles et ses effets précieux pour reconstruire ses machines. Dans les dernières années de sa vie il perfectionna le tour et le moulin à soie. Salle mourut à Lyon le 27 février 1804. On trouve une notice sur lui dans le *Moniteur* du 2 avril.

SALLÉ (Jacques-Antoine), jurisconsulte, né à Paris le 4 juin 1712, de parens commerçans, suivit la carrière du barreau et fut reçu avocat en 1736. Une trop grande timidité l'empêchant de parler en public il se vit forcé de renoncer à la plaidoirie, et il s'adonna dans le silence du cabinet à l'étudedes lois. A 26 ans il avoit déjà terminé ses commentaires sur les ordonnances de 1731 et 1735 touchant les donations et testamens ; il continua le même travail sur les ordonnances qui parurent successivement, sans négliger les autres occupations de la profession d'avocat. Un tact sûr, une méthode et une fécondité de principes judicieusement appliqués l'ont placé parmi les premiers jurisconsultes de son temps, et lui avoient acquis la confiance de la célèbre congrégation de St.-Maur. Il s'occupoit encore de travaux littéraires, et il a eu part à plusieurs

rapports et à quelques ouvrages critiques sur la peinture et la sculpture qui parurent en 1749. Il mourut d'une hydropisie le 14 octobre 1778. On a de lui : I. l'*Esprit des ordonnances de Louis XV*, Paris 1759, 3 vol. in-12 ou in-4, ouvrage qui fut placé aussitôt au rang des livres classiques de notre droit françois ; II. l'*Esprit des ordonnances de Louis XIV*, Paris 1758, 2 vol. in-4 ; III. *Traité des fonctions des commissaires du Chatelet*, Paris 1760, 2 vol. in-4 ; IV. *nouveau Code des curés*, Paris 1780, 4 vol. in-12, précédés de l'éloge de Sallé. On remarque dans tous ces ouvrages un ordre méthodique et lumineux qui étoit propre à l'auteur. Il a encore donné, mais sans se faire connoître, des éditions nouvelles de plusieurs autres ouvrages de droit qu'il a enrichi de ses observations, entr'autres du *Recueil de jurisprudence* de Lacombe.

SALLES (Jean-Baptiste), médecin à Vezelise dans la Lorraine, fut député aux états-généraux et à la convention, n'ayant encore qu'environ 28 ans, et plusieurs fois il vota avec les plus ardens révolutionnaires. Il parla particulièrement contre le *veto* absolu et contre les ecclésiastiques accusés d'avoir suscité des troubles religieux en Alsace. Il se montra aussi zélé partisan des sociétés jacobines et il fit donner gain de cause à celle d'Aqs contre la municipalité de cette ville ; cependant il combattit avec force l'avis de ceux qui vouloient enlever à Louis XVI l'inviolabilité, en disant : « On me » poignarderoit plutôt que de me » faire consentir à ce que le gou» vernement passât entre les mains » de plusieurs. » Il se rangea un moment parmi les réviseurs de la constitution, et voulut comme beaucoup d'autres, mais trop tard réédifier ce qu'il avoit contribué à détruire. Réélu à la convention, il vota la réclusion de Louis XVI et son bannissement à la paix. Il dénonça ensuite Marat comme excitant le peuple au meurtre et au pillage, et il se montra constamment l'antagoniste des Montagnards. S'étant rangé du parti de la Gironde, il fut proscrit au 31 mai 1793, mis hors la loi, et après avoir erré long-temps d'asile en asile, de caverne en caverne, il fut arrêté chez le père de Guadet et exécuté le lendemain, à l'âge de 34 ans.

SALM-KIRBOURG (Frédéric III, Wild et Rhingrave DE), né à Limbourg vers 1746, de l'ancienne maison des comtes du Rhin. Si l'on en croit madame du Deffant, sa bravoure étoit fort équivoque. Lors de la révolution de la Hollande en 1787, il se jeta du côté des patriotes, avec l'espoir de chasser le prince d'Orange pour se mettre à sa place. Doué de beaucoup de souplesse et d'une certaine aisance dans les manières, il persuada à La Haye qu'il avoit beaucoup de crédit à Versailles et à Versailles qu'il avoit un parti en Hollande. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il plut à Calonne, et il en obtint un brevet de maréchal-de-camp et 40 mille livres de traitement, dont il se fit aussitôt réaliser le capital. De retour en Hollande, il rendit sa conduite équivoque à tous les partis ; cependant à l'époque où les Prussiens s'emparèrent de la Hollande, il fut chargé de défendre Utrecht avec 8,000 hommes, et il rendit cette place importante sans coup férir, ce qui le démasqua entière-

ment. Alors il vint à Paris occuper le bel hôtel qu'il venoit d'y faire bâtir, et qui a long-temps porté son nom. Il se montra fort partisan de la révolution, et demanda du service dans la garde nationale à M. de La Fayette. Ce général le nomma commandant de bataillon, et en cette qualité, dit l'auteur du *petit Dictionnaire des grands hommes de la révolution*, « Le » vaillant prince de Salm, à la » tête de 3,000 hommes, fit la » descente du cimetière des inva- » lides, persuadé qu'il s'y tramoit » quelque nouveau complot, et » que tout l'argent et les canons de » France y étoient ensevelis; il y » pénétra armé de pied en cap; il » y combattit pendant cinq heures » entières sans rien trouver contre » les intérêts de la nation, et sa » valeur contre les morts, fit ju- » ger de sa douceur avec les vi- » vans. » Cette conduite, indigne de sa naissance, ne le sauva point; il fut arrêté pendant le régime de la terreur, renfermé dans la maison d'arrêt des Carmes, et condamné à mort, le 23 juillet 1794, comme complice d'une prétendue conspiration ourdie dans cette prison. Un décret du 17 décembre 1795, ordonna la restitution de ses biens à sa famille.

SALMON (Robert), mécanicien anglois, naquit en 1763 à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, d'un charpentier entrepreneur de bâtimens. Il ne reçut qu'une éducation très-imparfaite, et fut placé quelque temps chez un homme de loi; enfin il fut employé par M. Holland, entrepreneur de bâtimens, à la restauration du palais de Carlton-House; il fut aussi chargé des grandes réparations et embellissemens pleins de goût que le duc de Bedford fit exécuter à Woburn-Abbey, et ce seigneur l'attacha à cette résidence en qualité d'architecte et de mécanicien. M. Holland avoit fait venir à Woburn un ouvrier de France, pour pratiquer, dans ce pays qui manque de pierres, le mode de construction usité en certaines parties de France, et qui consiste en un mélange de terre et de paille hachée. Salmon s'empara de cette méthode, la perfectionna, et parvint, au moyen d'un peu de chaux détrempée et étendue à l'intérieur, à égaler, en solidité et en belle apparence, les constructions faites avec la meilleure pierre. On trouve un exposé de sa méthode dans le 27.[e] vol. du *Recueil de la société des arts*. Le duc de Bedford fut si charmé de son travail, qu'il lui donna la direction de ses vastes domaines. Salmon, qui s'occupoit constamment de nouvelles améliorations, constata, contre un préjugé fort accrédité qui portoit à ne point élaguer les hautes futaies, qu'une élagation bien entendue est favorable aux intérêts du propriétaire, et qu'elle améliore et embellit la qualité du bois par les nœuds qu'elle y multiplie. Il a publié, dans le recueil de la société des arts, un *Mémoire* sur ce sujet, enrichi de gravures. Salmon est mort à Woburn-Abbey le 9 octobre 1821. Ses principales inventions sont: un piége à homme pour prendre les braconniers et autres déprédateurs des bois sans les maltraiter gravement; un procédé pour transporter sur une toile neuve les tableaux peints sur les murs ou les briseries qui sont endommagés: ce procédé est décrit dans les *Transactions de la société des arts*; une

Digitized by

balance qui marque les degrés de poids sur un cadran semblable à celui des montres ; une machine à pêcher les objets tombés au fond des eaux les plus hautes ; un nouveau bandage pour les hernies, pour lequel il obtint un brevet d'invention, et au sujet duquel il a publié : *Analysis of the general construction of trusses*, 1807, in-8. L'agriculture lui doit encore un hache-paille, dont les lames sont droites au lieu d'être recourbées, ce qui lui donne une force uniforme; un semoir qui suit toujours la ligne directe, quelles que soient les déviations du cheval qui le traîne, et plusieurs autres inventions ingénieuses. Quelques-unes de ses machines sont dessinées dans l'*Encyclopédie de Rees*.

SANCHÈS (Antoine-Nunez-Ribeiro), savant médecin, né en Portugal en 1699, vint à Leyde étudier sous le célèbre Boerhaave. Ce docteur l'apprécia assez pour l'envoyer à l'impératrice Catherine II, qui lui avoit demandé, en 1731, trois de ses élèves auxquels elle destinoit des emplois honorables. Comme il avoit été désigné le premier, cette princesse le nomma médecin de l'armée impériale, du noble corps des cadets, et enfin son premier médecin et conseiller-d'état. Il entretint une correspondance active avec les missionnaires françois établis à la Chine, qui lui envoyèrent divers objets d'histoire naturelle. Il obtint sa retraite en 1747, et se fixa à Paris, où il mourut en 1783. Sanchès a publié quelques ouvrages sur la médecine, et il a laissé un grand nombre de manuscrits sur toutes sortes de matières : religion, politique, morale, physique, rien ne lui étoit étranger, et il parloit toutes les langues de l'Europe avec autant de facilité que sa langue propre.

SANTANDER (Charles-Antoine Laserna de), savant bibliographe, né le 1.er février 1752 à Colindres en Biscaye, d'une famille ancienne et distinguée dans laquelle on doit remaquer *don Simon de Santander*, son oncle, autre biographe très-érudit, qui lui légua sa bibliothèque, l'une des plus riches et des plus nombreuses des Pays-Bas. Charles Santander fut nommé, en 1795, conservateur de la bibliothèque de Bruxelles qu'il a considérablement enrichie et qui est devenue entre ses mains une des plus belles de l'Europe. Il a aussi contribué à l'établissement d'un jardin botanique, d'un musée de tableaux, et il est mort à Bruxelles en 1813. L'institut de France l'avoit admis au nombre de ses correspondans. On a de lui : I. *Catalogue des livres de la bibliothèque de don Simon de Santander*, Bruxelles 1792, 4 v. in-8, avec de nouveaux frontispices et un supplément, 1803; II. *Note additionnelle à l'extrait de l'instruction sur la manière d'inventorier les dépôts littéraires*, 1794, in-8; III. *Dictionnaire bibliographique choisi du 15.e siècle*, Paris 1805-7, 3 v. in-8, où l'on trouve un *Essai sur l'origine de l'imprimerie*.

SANTI (George), professeur de chimie et d'histoire naturelle à l'université de Pavie, mort à Pienza, sa patrie, le 22 décembre 1822. On a de lui : I. un *Voyage au Montamiata et dans le Siennois*, en Italie, Pise 1795, in-8, traduit en françois par Bodard, Lyon 1802, 2 vol. in-8; II. un traité estimé sur le *Laurus nobilis*; III. une *Analyse* chimique des eaux thermales

de Santo-Juliano, près de Pise.

SARMIENTO (le P. Martin), savant bénédictin espagnol, né à Ségovie en 1692, mort à Madrid en 1770. On a de lui des *Œuvres posthumes*, dans lesquelles on remarque des *Mémoires pour l'histoire de la poésie et des poètes espagnols*, Madrid 1775, 4 vol. in-8.

SARTIGES (Charles-Gabriël-Eugène, vicomte DE) né en 1772, au château de Sourniac, près Mauriac, entra fort jeune à l'école royale-militaire, d'où il sortit en septembre 1786. L'année suivante il fut reçu élève de la marine, et il fit les campagnes d'observations sur les côtes de Malabar, de Coromandel, d'Afrique, etc. De retour en France en 1791, il se rembarqua en qualité d'enseigne de vaisseau sur la frégate la *Fidèle*, et il se trouvoit à Pondichery le 10 juin 1793, lorsqu'il reçut l'ordre du gouverneur-général de prendre le commandement des canonniers et matelots destinés à être employés pendant le siége dont cette ville étoit menacée; effectivement elle fut investie le 15 juin, et elle ne se rendit que le 23 août. Se trouvant prisonnier de guerre, il fut detenu dans plusieurs forts, puis conduit à l'île de France où il resta jusqu'en 1803. Alors il revint en France, et il quitta le service de la marine en 1805, quoiqu'il eut le grade de capitaine. En 1807, il accepta la sous-préfecture de Gannat, qu'il occupa jusqu'à la restauration, époque où le roi l'éleva à la préfecture de la Haute-Loire, et lui donna la croix de Saint-Louis. Lors du débarquement de Buonaparte, il tenta de mettre son département à l'abri de l'usurpateur, et il résista à toutes les propositions qui lui furent faites, jusqu'au moment où il apprit le départ de Louis XVIII de sa capitale. Alors il se retira à Clermont, où il demeura en surveillance pendant les cent-jours. Il rentra ensuite dans sa préfecture, et le département de la Haute-Loire dut, à sa prudence et à sa fermeté, l'exemption d'une somme énorme qui avoit été demandée par le commandant des troupes autrichiennes qui y stationnoient; cependant il fut écarté de ses fonctions sous le ministère de M. Decazes, à cause de son opposition ouverte aux principes politiques de ce ministre. Cette disgrace lui valut de grands éloges dans le *Conservateur*, t. 2, p. 132. Il mourut à Lyon le 9 juillet 1827, en allant prendre les eaux de Balaruc.

SAUVEBŒUF (Louis-François, comte DE Ferrières), né le 29 juin 1762, d'une famille distinguée du Limousin, suivit la carrière militaire, et il étoit parvenu au grade de capitaine de cavalerie, lorsqu'il fut envoyé en Perse en 1782, pour démêler les vues de la Russie sur cette empire. Il y fut témoin des désordres affreux qui suivirent la mort imprévue d'Aly-Mourad, et qui facilitèrent à Aga-Méhémed l'établissement de sa dynastie. Connu par la promptitude de ses voyages, il fut encore chargé, par le ministre des affaires étrangères, de porter des dépêches au comte de Choiseul alors à Constantinople, dont le silence inquiétoit dans les circonstances de la guerre qui alloit éclater; mais il eut plusieurs altercations avec cet ambassadeur, et ayant voulu partir à son insçu et sans réponse, il fut arrêté sur la route et faillit plusieurs fois perdre la vie. Enfin il rentra en Fran-

Digitized by Google

ce en 1789, et se montra partisan de la révolution; cependant il fut arrêté pendant le régime de la terreur, et il ne dut la vie, dit-on, qu'à ses liaisons avec Robespierre. Il n'a été employé sous aucun des gouvernemens qui se sont succédés en France, et il a été tué de plusieurs coups de fusil dans sa terre de Montmort, près Epernai, où il s'étoit retiré. Il a publié: des *Mémoires historiques, politiques et géographiques de ses voyages en Turquie, en Perse et en Arabie depuis* 1782 *jusqu'en* 1789, 2 vol. in-8, qui ne sont guère qu'un long factum contre le comte de Choiseul-Gouffier, et où tous les événemens dont il a été le témoin se trouvent confondus avec les récits et descriptions qu'il a pris dans différens ouvrages.

SAVOYE-ROLLIN (Jacques-Fortunat, baron DE), né à Grenoble vers 1765, se trouvoit avocat-général au parlement de cette ville au commencement de la révolution, et s'étoit acquis une grande popularité par sa résistance aux édits de Brienne. Lors du premier renvoi de Necker, on l'obligea de présider l'assemblée populaire qui se forma soudainement à Grenoble pour demander le rappel de ce ministre. Il échappa aux orages de la révolution, et fut appelé au tribunat en décembre 1799. Il appuya, en 1800, le projet de fermer la liste des émigrés; fut nommé secrétaire dans le mois de mars, et vota, en 1801, pour l'établissement des tribunaux spéciaux; il se prononça aussi pour le nouveau mode d'élection accordé au peuple par le projet sur la formation des listes de notabilité. En 1802, il parla contre l'institution de la légion-d'honneur, dont il devint ensuite un des membres. Savoye fut encore élu secrétaire en 1804, et il opina en mai pour que Buonaparte fut proclamé empereur. Plus tard, il fut nommé l'un des substituts du procureur-général près la haute-cour impériale, et successivement préfet de l'Eure, de la Seine-Inférieure et des Deux-Nèthes. Privé de son emploi par la remise de la Belgique aux puissances alliées, il resta sans fonction à la première restauration, et se tint volontairement éloigné pendant les cent-jours. A la fin de 1815, il fut élu membre de la chambre des députés, et il y garda le silence le plus absolu. Réélu à la session suivante, il vota avec la majorité, et mourut le 31 juillet 1823.

SAXE-GOTHA (ERNEST II, Louis, duc DE), né le 30 janvier 1745, succéda en 1772 à son père, et gouverna avec sagesse son petit état composé des duchés de Gotha et d'Altenbourg. Son premier soin fut de restaurer ses finances, qui se trouvoient dans l'état le plus déplorable par suite de la guerre de Sept-ans, et il trouva moyen, par une sage économie, de faire face à tout sans augmentation d'impôts. Lors de la guerre d'Amérique, il refusa l'appât des énormes subsides que lui offroit le roi d'Angleterre pour la levée d'un corps de Saxons; il préféra tenir ses peuples en paix, et lorsqu'il dut fournir son contingent à la confédération germanique pour agir contre la France, il n'épargna aucun sacrifice pour éloigner la guerre de ses états et diminuer les fléaux qu'elle entraîne après elle. Il se montra aussi le protecteur des sciences, et prit sur ses économies personnelles pour fonder, dans son château de Seeberg, un

observatoire astronomique regardé par Lalande comme le plus beau et le plus utile de l'Allemagne. Le duc de Saxe-Gotha est mort le 20 avril 1804. — Son fils, *Emile-Léopold-Auguste*, duc de Saxe-Gotha et Altenbourg, né en 1772, lui succéda et suivit la même politique. Il refusa d'entrer dans la ligue de l'Autriche et de la Prusse contre la France, et se trouva ainsi à l'abri des malheurs qu'eurent à déplorer les autres princes d'Allemagne lors de l'invasion de Buonaparte. Ami des arts et des lettres, il les cultiva avec succès, et fit diverses compositions littéraires et musicales, qui font honneur à son goût et à ses talens. On cite particulièrement son livre intitulé: *Kyllenion*, contenant 12 idylles et autres petites poésies. Quelques unes ont été mises en musique par lui-même; d'autres par Himmel et Weber. Il a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit. On dit qu'il réussissoit particulièrement dans le style épistolaire, et qu'il a écrit sous cette forme plusieurs romans. Il mourut à Gotha le 17 mai 1822.

SCARPA (Antoine), célèbre anatomiste et chirurgien, professeur de l'université de Pavie, naquit en Lombardie vers 1750, et refusa, lors de l'établissement de la république cisalpine, le serment exigé de tous les fonctionnaires publics, ce qui le priva de sa chaire; mais Buonaparte, en se faisant couronner roi d'Italie, la lui fit restituer, en disant: « Hé, » qu'importe le refus du serment » et les opinions politiques; le » docteur Scarpa honore l'univer» sité et mes états! » il continua à se livrer à ses fonctions avec le plus grand zèle jusqu'à sa mort, arrivée en 1826. Praticien habile et observateur exact autant que laborieux; il a puissamment contribué aux progrès de la chirurgie. C'est à lui que l'on doit l'opération de la cataracte par la méthode de l'abaissement, qu'il tira, pour ainsi dire, de l'oubli, et qu'il remit en honneur. On lui doit aussi des remarques importantes sur les causes, le développement et la thérapeutique des tumeurs et des fistules lacrymales; une méthode nouvelle pour l'opération de la pupille anormale; des descriptions anatomiques très-fidèles de plusieurs espèces de hernies, qui ont fait connoître plusieurs dispositions jusque-là inconnues ou inexpliquées; l'ingénieux procédé de la ligature des artères par l'aplatissement; enfin il a contribué à accréditer la méthode d'Anel, improprement dite de Hunter, dans le traitement des anévrismes. Il a publié plusieurs ouvrages qui se recommandent plus par l'utilité que par la précision du style. Il est en général rempli de phrases entortillées, surchargées de propositions incidentes qui en rendent la lecture difficile; mais l'excellence des préceptes que ses écrits renferment, et les considérations judicieuses et originales qui leur servent de base, ont placé plusieurs d'entr'eux au rang des livres classiques et les ont fait traduire en plusieurs langues. Les principaux sont: I. *Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu*, Pavie 1789, in-folio; II. *Commentarius de penitiori ossium structurâ*, Leipsick 1789, in-4, traduit en françois par Léveillé, sous le titre de *Mémoire de physiologie et chirurgie-pratique*, Paris 1804, in-8; III. *Tabulæ nevrologicæ ad illustrandam historiam cardiaco-*

rum nervorum, Pavie 1794, in-folio; IV. *Trattato delle principali malattie degli occhi*, Pavie 1810, 5.e édition, in-4, traduit en françois par Léveillé, sous le titre de *Traité-pratique des maladies des yeux* ou *Expériences et observations sur les maladies qui affectent ces organes*, Paris 1802, 2 v. in-8. Depuis il s'en est fait deux traductions d'après la 5.e édition : l'une par MM. Bousquet et Bellanger ; l'autre par M. Fournier-Pescay et M. Begin, Paris 1821, 2 vol. in-8; V. *Reflessioni ed osservazioni anatomico-chirurchice sull' anevrisma*, Pavie 1804, in-fol. traduites en françois par M. Delpech, sous ce titre : *Réflexions et observations anatomico-chirurgicales sur l'anévrisme*, Paris 1809, in-8, avec atlas petit in-folio. Ce traité est remarquable par l'exactitude des descriptions anatomiques; VI. *Sull' hernie memorie anatomico-chirurgiche*, Milan 1809-1810, in-folio, ouvrage devenu classique et traduit en françois par M. Cayol, avec le titre de *Traité-pratique des hernies* ou *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur ces maladies*, Paris 1812, in-8, et atlas in-folio. Il faut y joindre : *Supplément au Traité-pratique des hernies* ou *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur ces maladies, suivis d'un nouveau mémoire sur la hernie du périnée*, Paris 1823, in-8, traduits d'après la nouvelle édition publiée par Scarpa, à laquelle il avoit ajouté un grand nombre de faits recueillis depuis sa première édition ; VII. *Sul taglio ipogastrico per l'estrazione della pietra della vescica orinaria*, Milan 1820, in-4; VIII. *Sullo sciro e sul cancro*, Milan 1821, in-4 ; IX. *Memoria sull idrocele del cordone spermatico*, Pavie 1823, in-4 avec planches.

SCEVOLA (Louis), littérateur italien, né à Brescia en 1770, y professa la rhétorique depuis 17 ans jusqu'en 1797, qu'il devint secrétaire d'un comité d'instruction publique. En 1807, il fut nommé sous-bibliothécaire à Bologne, mais il perdit cette place après la mort de Murat, et il se retira à Milan, où il mourut en 1819. On a de lui plusieurs tragédies : *la Morte di Socrate*, *Annibal in bitinia*, *Saffo*, *Erode*, *Aristodemo*, *Giulietta e Romeo*, imprimées à Milan en 1 vol. Les deux premières ont obtenu le prix de l'académie de Brescia.

SCHIAVONETTI (Louis), graveur, né à Bassano en 1765, étudia sous Bartolozzi et Volpato, et suivit le premier de ces graveurs à Londres, où il acquit bientôt une grande réputation. Il mourut à Brompton le 15 juin 1810. Il a exécuté un très-grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue la *Mater dolorosa*, d'après Vandick ; *Juliette et Roméo* ; quatre *estampes* représentant l'histoire de la dernière année de Louis XVI, d'après Benazeck ; l'*Apothéose* de ce monarque ; *la Naissance de Jésus-Christ*, tableau connu sous le nom de la *Nuit du Corrége*; *le Fils du doge Foscari*, priant son père de faire révoquer l'arrêt qui le bannit à perpétuité de Venise ; *le Pèlerinage de Cantorbery*, gravé à l'eau-forte, d'après Stothard ; *le Débarquement des Anglois en Egypte*, d'après Loutherbourg ; *le Corps de Tipoo-Saïb*, reconnu par sa famille, d'après Singleton. Cette dernière estampe est une des plus belles de Schiavonetti. On remarque dans

tous

tous ses ouvrages une force de dessin, un éclat, un mouvement qui décèle plutôt le génie d'un peintre que l'effort d'un graveur.

SCHILL (Ferdinand DE), célèbre major prussien, issu d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune, fut destiné dès l'enfense à la carrière militaire, et après avoir passé par les grades subalternes, il obtint celui de major, et se fit remarquer par son courage et par ses talens militaires, particulièrement pendant la campagne de 1806, où il fut blessé grièvement à la bataille d'Iéna. Il venoit d'être élevé au rang de colonel, et faisoit partie de la garnison de Berlin lorsque la reprise des hostilités entre la France et l'Autriche lui fit concevoir le dessein d'entraîner la Prusse dans une nouvelle guerre, et de la porter à secouer le joug des François. A cet effet, il pratiqua des intelligences dans divers corps, et lorsqu'il se crut assuré de l'assentiment secret de quelques chefs du gouvernement et de l'armée, il déserta publiquement à la tête d'une troupe de braves, prête à affronter tous les dangers pour tenter l'affranchissement de l'Allemagne. Il marcha d'abord sur la ville de Wittemberg en Saxe, puis sur Dessau, Halle, Halberstadt, sans éprouver de la résistance, et partout il relevoit les aigles prussiennes et il enlevoit les caisses publiques; cependant la Prusse, forcée de s'expliquer, se vit obligée de désavouer sa conduite, et rendit plusieurs décrets rigoureux contre lui; elle mit même sa tête à prix; mais personne ne fut dupe de ces apparences, et on ne douta pas un instant que Schill ne fût soutenu par un parti puissant qui vouloit recommencer la guerre, et qui n'attendoit que des succès pour se déclarer. Alors Schill entra en ennemi dans le nouveau royaume de Westphalie, s'empara de plusieurs villes, et après un engagement avec un corps de troupes westphaliennes, auquel il fit éprouver de grandes pertes, il se dirigea sur Magdebourg, place forte, où il paroît qu'il s'étoit ménagé des intelligences, et il reçut sous ses drapeaux plusieurs officiers et soldats hessois. On rapporte qu'en traversant la Saxe il s'empara d'un convoi où se trouvoient quatre superbes chevaux que l'on conduisoit à Buonaparte, et que celui-ci lui fit offrir 4,000 ducats s'il vouloit les restituer: mais la suscription de la lettre portoit : à *Schill, chef de brigands*. Schill ne fit pas attendre sa réponse. Elle commençoit ainsi : *Monsieur mon frère*, et il promettoit de rendre les quatre chevaux, si Buonaparte renvoyoit à Berlin les quatre chevaux qu'il avoit fait enlever de dessus la porte de Brandebourg. Cependant le général Michaud qui avoit été envoyé à sa poursuite avec une division de troupes hollandoises, l'atteignit à Moderdodleben, et l'obligea, après un combat opiniâtre, de se retirer sur le Meklembourg. Schill s'empara encore de la ville de Wismar et du défilé de Damgarten, qui étoit défendu par 500 hommes avantageusement postés et soutenus de 6 pièces de canon; mais toujours poursuivi et harcelé par le corps de troupes hollandoises, il passa en Poméranie, embarqua ce qui lui restoit de soldats à Warnemunde, fit voile pour l'île de Rugen, et s'empara de Stralsund, où il fit élever sur-le-champ des fortifications; mais

le corps hollandois, qui n'avoit cessé de le poursuivre, s'étant réuni à un autre corps danois, ne lui laissa pas le temps de terminer ses travaux et enleva la place d'assaut, mais non sans de grandes pertes. Schill se mit alors à la tête des hussards, chasseurs et hulans qui lui restoient, et fit plusieurs charges avec la rage du désespoir; enfin, épuisé de fatigues, il fut tué, le 31 mars 1809, par un hussard danois qui l'atteignit au moment où il cherchoit à gagner une embarcation, après avoir vu détruire sa troupe qui avoit fait des prodiges de valeur. Le gouvernement prussien, en apprenant sa défaite, témoigna de nouveau son indignation sur sa conduite, et fit enlever son portrait, qui s'étoit multiplié dans toutes les villes du royaume. Les généraux qui l'avoient vaincu reçurent des récompenses du Danemarck et de la France, et le hussard danois qui l'avoit renversé, reçut la croix d'honneur. Peu après cependant, Schill, qui avoit été déclaré traître à sa patrie et qu'on n'avoit pas soutenu, fut regardé comme un héros, et on admira son dévouement patriotique.

SCHIMMEL-PENNINCK (Rutger-Jean), né à Deventer le 31 octobre 1761, de parens riches et considérés, embrassa la carrière du barreau, et alla s'établir à Amsterdam, où il ne tarda pas à jouir de la confiance générale. Lors de l'invasion des François dans sa patrie en 1794. il fut appelé à des fonctions administratives, d'où il passa à la convention nationale batave, et dans ces divers postes, il se distingua par l'étendue de ses connoissances, ses talens oratoires, son zèle et sa fermeté à maintenir l'ordre et la tranquillité publique. En 1798, on lui donna l'ambassade de Hollande auprès du gouvernement françois. Trois ans après, il représenta sa nation au congrès d'Amiens, et à la paix de 1802, il fut nommé ambassadeur en Angleterre. Prévoyant qu'une nouvelle guerre étoit imminente, il fit tous ses efforts pour obtenir que la république batave pût rester neutre; le gouvernement anglois non-seulement y consentoit, mais faisoit de grands avantages à la Hollande; la France s'y refusa, et obligea cette nation de prendre part à une guerre qui acheva de ruiner son commerce et sa marine. Rappelé de Londres et dégoûté de la carrière politique, il se retira dans ses terres situées dans la province d'Over-Yssel, avec l'espoir d'y mener une vie tranquille au sein de sa famille; mais une lettre du premier consul, qui ressembloit beaucoup à un ordre, l'engageoit, en termes pressans, de se rendre à Bruxelles pour conférer avec lui sur des objets concernant les intérêts des deux républiques; son gouvernement l'engageoit de son côté à obtempérer à l'invitation qui lui étoit faite: il se rendit donc à Bruxelles, et après plusieurs conférences sur les moyens de défense en cas de descente de la part des Anglois, il consentit de retourner à Paris comme ambassadeur de la république. A peine y fut-il arrivé que Buonaparte, proclamé empereur, lui déclara que la Hollande seroit réunie à la France, ou qu'elle adopteroit un gouvernement plus fort, concentré entre les mains d'un seul, et il ajouta qu'il désiroit que le choix tomba sur lui. Schimmel-Penninck ne pouvant faire changer

cette résolution qui étoit irrévocable, en fit part à son gouvernement, qui le chargea de tout accepter, excepté la réunion à la France; il fut donc nommé, en 1805, chef du gouvernement, sous le titre de *grand-pensionnaire*, et cette dignité devoit être inamovible; cependant quinze mois après, au mépris de cet arrangement, Buonaparte vainqueur de l'Autriche, et voulant être le chef d'une famille de rois, érigea la Hollande en royaume, et mit à la tête Louis Buonaparte, son frère. Schimmel-Penninck refusa tout emploi et se retira dans ses terres, où il vécut comme simple particulier pendant tout le règne du roi Louis; enfin, lorsque ce trône fut renversé par celui qui l'avoit élevé, pour réunir la Hollande au grand empire, il se vit encore comblé des faveurs impériales, et fut nommé à-la-fois comte de l'empire, membre du sénat-conservateur, grand-trésorier d'un nouvel ordre des *Trois-Toisons-d'Or*. Il eut préféré rester dans sa retraite, mais son fils approchoit la conscription, il craignît d'irriter le chef de l'état par sa résistance, et alla faire acte de présence au sénat; aussitôt que sa patrie eut recouvré son indépendance, il donna sa démission de sénateur, et se retira de nouveau dans ses terres. Lors de la création du royaume des Pays-bas, il fut nommé membre de la première chambre des états-généraux et grand cordon de l'ordre du Lion-Belgique. Il est mort le 13 février 1825, regardé comme un des plus illustres citoyens dont puisse s'honorer la Hollande. Il étoit, depuis plusieurs années, privé de la vue, et comme il aimoit beaucoup les lettres et qu'il étoit doué d'une mémoire très-étendue, il se plaisoit à se rappeler, et à citer les morceaux classiques des poètes italiens, allemands, anglois, comme ceux de sa nation ou des anciens.

SCHINDERHANNES (Jean Buckler dit), fameux chef de voleurs allemands, né en 1779, se mit, dès son jeune âge, à la tête d'une bande de jeunes garçons avec lesquels il enlevoit, toutes les fois qu'il en trouvoit l'occasion, des vivres dans les fourgons de l'armée françoise. Ayant été puni de la bastonnade pour un vol qu'il avoit commis, il alla s'enrôler dans la troupe des garotteurs ou chauffeurs qui désoloient les deux rives du Rhin. Son audace et l'adresse qu'il mit à s'échapper de diverses prisons où il avoit été renfermé, lui acquit de la célébrité, et le fit nommer capitaine d'une troupe de brigands qui avoit déclaré la guerre aux Juifs. Son nom étoit si redouté, qu'il lui suffisoit souvent d'une sommation pour faire comparoître en sa présence de riches fermiers qu'il vouloit mettre à contribution. On cite cependant de lui quelques traits de générosité. Satisfait de leur obéissance, on l'a vu quelquefois leur donner un passeport pour circuler librement dans le pays. Il avoit choisi la rive gauche du Rhin pour le théâtre de ses exploits, et il y dévasta des communes entières; plusieurs fois il osa se défendre contre les forces militaires envoyées contre lui; enfin, l'organisation de la police et de la gendarmerie sur la rive françoise du Rhin, le força à se rejeter en Allemagne, et il y fut arrêté le 31 mai 1802 par le grand bailli de Limbourg, conduit à Franc-

Digitized by Google

fort, de là à Mayence, où il fut condamné à mort et exécuté le 21 novembre 1803. Il mourut avec courage ayant à peine 24 ans. Sa *Vie* a été écrite et publiée par M. de Sevelinges, Paris, 2 vol. in-12.

SCHLEGEL (Jean-Elie), poète allemand, né en 1718 à Meissen en Saxe. Il avoit embrassé la carrière du droit; mais il s'adonna plus particulièrement à la culture des lettres, et il fut recherché par les coryphées de la littérature à cette époque. En 1743, il suivit Spener en Danemarck comme secrétaire d'ambassade, et il se lia bientôt avec les savans du pays, dont il étudia la langue et l'histoire; la même année il devint l'un des collaborateurs du célèbre recueil intitulé: *Fragment de Brême.* En 1748 il accepta, avec l'agrément du duc de Saxe, une place de professeur extraordinaire à l'université de Soroé, et mourut l'année suivante d'une fièvre inflammatoire causée par l'excès de travail. On a de lui: I. des *Tragédies* qui eurent du succès, et dont il a publié le recueil en 1746; II. des *Comédies*, parmi lesquelles on cite celle intitulée: *la Beauté muette*, en vers; III. des traductions des *Georgiques* de Virgile, des *Epîtres* d'Horace, de la *Cyropédie* de Xenophon et des *Imitations* de quelques pièces de Sophocle et d'Euripide. Il a encore concouru à la rédaction de divers recueils, notamment à la *Bibliothèque* de Gottsched, aux *Amusemens* de l'esprit de Schwabe. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 5 vol. in-8, Copenhague 1766-70, par les soins de son frère Jean-Henri Schlegel, professeur d'histoire à Copenhague, né en 1724 à Meissen, et mort à Copenhague en 1780, qui a publié une *Histoire des rois de Danemarck de la maison d'Oldenbourg jusqu'en* 1729, in-folio, et un *Recueil de traités sur l'Histoire, la numismatique, l'économie et la langue du Danemarck*, Copenhague 1771-76, 2 vol. in-8.

SCHLEGEL (Frédéric DE), littérateur allemand, de la même famille que le précédent. Son père, qui étoit un des chefs du clergé de Hanovre, s'est fait une réputation par ses *sermons* et ses *poésies.* Frédéric Schlegel avoit été destiné au commerce, mais il abandonna le comptoir pour aller étudier à Gottingue, et après s'être essayé par des morceaux de critique dans les journaux les plus répandus, et surtout dans le *Lycée des beaux arts*, publié à Berlin en 1793, il débuta par un ouvrage remarquable, intitulé: *les Grecs et les Romains*, qui fut suivi d'un autre sur la *Poésie de ces deux peuples de l'antiquité.* On regrette que ce traité, qui n'est pour ainsi dire qu'un fragment, ne soit pas achevé. Les productions des auteurs dont il est parlé sont parfaitement caractérisées, et l'on voit que l'auteur avoit fait une étude profonde du génie poétique des temps anciens. Frédéric Schlegel donna ensuite *Alarcos*, tragédie, jouée à Berlin et à Weymar, mais qui ne satisfit pas le public. Ses admirateurs même la classèrent dans le genre romantique. Il quitta la capitale de la Prusse vers 1801, et alla s'établir à Iéna, où il ouvrit des cours particuliers. En 1804, il vint à Paris et s'y occupa de recherches sur les romans de chevalerie et les fabliaux du moyen âge. Il y fit aussi un ouvrage tout françois, intitulé: *Notices et extraits relatifs à Jeanne d'Arc.* De re-

tour en Allemagne, il fit paroître un *Almanach poétique*, où l'on remarque un morceau sur l'architecture gothique et un poème de *Roland*, divisé en romances à la manière des poésies chevaleresques du moyen âge. En 1808, il fut attaché au quartier général de l'archiduc Charles en qualité de secrétaire aulique, et il obtint à cette époque, de l'empereur, des lettres de noblesse. Après la paix, il ouvrit à Vienne des cours d'histoire et de littérature, qui augmentèrent beaucoup sa réputation. On a encore de lui: *Essais sur la langue et la philosophie des Indiens*, qui prouve la variété de ses connoissances et plusieurs écrits diplomatiques, qui lui ont valu le titre de conseiller de la légation autrichienne auprès de la diète germanique à Francfort. Il a aussi inséré quelques morceaux de poésie dans l'*Athénée*, journal publié par son frére Auguste-Guillaume Schlegel, connu par son *Cours de littérature dramatique*. On attribue à l'un et à l'autre une grande influence sur leurs contemporains ; tous deux ont ramené le goût public à l'étude du beau chez les anciens et les modernes. Frédéric Schlegel est mort à Dresde le 12 janvier 1829. Il avoit épousé la fille du célèbre Mendelsohn, israélite philosophe, qui avoit fait profession avec sa fille, à Cologne, de la foi catholique.

SCHLICHTEGROLL (Frédéric DE), né à Waltershausen, dans le duché de Gotha, le 8 décembre 1764, fut successivement professeur à Gotha, employé de la bibliothèque publique, puis de la bibliothèque du duc d'Ernest, adjoint et conservateur du cabinet des médailles, président de l'académie de Munich, et enfin secrétaire-général de cette même académie, dont il a publié les *Mémoires*. On a de lui : I. *le Nécrologe des Allemands*, 34 vol. in-4, 1790-1806, ouvrage utile pour ceux qui veulent connoître l'histoire politique et littéraire de ce temps ; mais qui pèche souvent par les éloges de complaisance prodigués à des hommes qui venoient de mourir, et dont le nom, pour la plupart, fera peu de bruit dans la postérité ; II. *Choix des principales pierres gravées de la collection qui appartenoit autrefois au baron de Stosch*, *qui se trouvent maintenant dans le cabinet du roi de Prusse*, *accompagnées de notes et d'explications*, Nuremberg 1798, 2 vol. in-folio, fig. ; III. *Historia Numothecæ gothanæ ;* IV. *Annales numismatiques*, qu'il commença en 1804, et dont il n'a paru qu'un premier volume et un cahier du deuxième.

SCHLOETZER ou SCHLOEZER (Auguste-Louis DE), historien, né en 1737 à Jagstad, perdit son père en bas âge, et passa sa première jeunesse au gymnase de Wahlheim, ensuite il étudia à Gottingue les langues orientales et la philologie sacrée, puis il passa en Suède comme instituteur; enfin il se rendit en Russie sur l'invitation de l'historiographe Muller qui l'appela auprès de lui, pour mettre en ordre les riches matériaux qu'il avoit recueillis sur l'histoire encore si peu connue de la Moscovie. Vers 1767, il revint à Gottingue, et on lui donna la chaire de philosophie et de politique. Il mourut dans cette ville en 1809. C'est lui qui a créé *l'Histoire du Nord*, jusqu'à lui incomplette et mêlée de fables. Son style est peu

correct, mais la force de ses raisonnemens, la lucidité de son exposition et la sûreté de sa critique, l'ont placé parmi les plus illustres historiens modernes. On lui doit: I. *Introduction à l'histoire du Nord*, 1771, in-4; II. *Histoire de la Lithuanie jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne* en 1569, 1776. Ces deux histoires font partie de l'*Histoire universelle angloise*, traduite en allemand; III. *Echantillon d'annales russes*, Brême 1768, in-8; IV. *Tableau de l'histoire de Russie*, 1768, in-12, en russe, françois et allemand; V. *la Russie nouvellement changée*, 1767 et an. suiv., 4 vol. in-8, réimprimés en 1768 et 1777; VI. *Recherches historiques sur les lois fondamentales de la Russie*, Gottingue 1791, in-8; VIII. *Louis Ernest, duc de Brunswick et Lunebourg, feld-maréchal de S. M. I. R. et du Saint-Empire*, 1786, in-8, traduit en françois, Gotha 1788; IX. *Correspondance et indicateur politique*, 60 et 72 cahiers, 1776-94, réunis en 80 vol. in-8.

SCHNEIDER (Jean-Gottlob), célèbre philologue et naturaliste allemand, né en 1750 au village de Kolm, près de Hubertsbourg, s'appliqua avec succès à l'étude des langues anciennes, et alla ensuite étudier le droit à Leipsick; mais la connoissance qu'il y fit de Reiske, Fischer et Reis, le décida à se consacrer à la littérature classique. Il se rendit d'abord à Gottingue, où il vécut quelques années dans la détresse; mais il y fit la connoissance de Brunck, qui l'emmena avec lui à Strasbourg pour l'aider dans ses travaux philologiques, et il sut trouver du temps pour étudier l'histoire naturelle, surtout la botanique et la zoologie, dans la vue de comparer les connoissances des anciens avec les découvertes des modernes. En 1776, il fut nommé professeur de philosophie à Francfort sur-l'Oder. L'université de cette ville ayant été transférée à Breslau en 1811, il continua d'y occuper la même chaire, et il obtint, en 1816, la place de premier bibliothécaire qui convenoit mieux à ses goûts. Il mourut en 1822. On remarque dans ses ouvrages plus d'érudition et de talent que d'esprit et même de jugement. Outre un grand nombre de *Mémoires* qu'il a publiés dans différens recueils, il a donné beaucoup d'ouvrages et d'éditions dont on trouve la liste dans l'*Almanach littéraire* de Meusel, et parmi lesquels nous citerons: I. un *Essai sur la vie et les écrits de Pindare*, 1774, in-8, en allemand; II. une édition des ouvrages de Plutarque *sur l'éducation*, avec les *fragmens* de Marcellus de Sède, 1775; III. *Démétrius de Phalère*, édition accompagnée d'un excellent *Commentaire*, Altembourg 1779; IV. *Specimina aliquot zoologiæ veterum ex hist. nat. piscium sumta*, Francfort-sur-l'Oder 1782, in-4; V. *Ichthiologiæ veterum specimina*, 1782, in-4; VI. *Recueil de divers traités pour l'éclaircissement de la zoologie et de l'histoire du commerce*, en allemand, Berlin 1784, in-8; VII. *Analecta ad historiam metallicam veterum*, 1788, in-4; VIII. *Synonymia piscium græca et latina, sive historia piscium naturalis et litteraria*, Leipsick 1789, in-4; IX. *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, 1794, 4 vol. in-8; X. un *Dictionnaire critique*, grec-allemand, 1797, 2 vol. in-8, destiné aux classes, le meilleur de

Digitized by Google

tous les lexiques manuels qui existe en allemagne ; XI. *Eclogæ physicæ*, 1801, 2 vol. in-8 ; XII. une édition de *Vitruve*, Leipsick 1807, 3 vol. in-8 ; XIII. une édition grecque-latine de la *Politique d'Aristote*, Francfort-sur-l'Oder 1809, 2 vol. in-8 ; XIV. *Histoire des animaux d'Aristote*, Leipsick 1811, 4 vol. in-8, dédiée à M. Cuvier ; XV. une édition des *Œuvres complettes de Théophraste*, Leipsick 1818-1821, 6 vol.

SCHNURRER (Chrétien-Frédéric), théologien protestant et orientaliste, né à Canstadt, dans le royaume de Wurtemberg, le 28 octobre 1742, embrassa la carrière évangélique, et fut nommé d'abord professeur à l'université de Tubingue, puis placé à la tête du séminaire de théologie ; enfin, après 29 ans d'exercice, il devint chancelier de l'université. S'étant montré favorable aux novateurs, il fut privé de sa place en 1817, et se retira à Stuttgard, où il mourut en 1822. Schnurrer étoit zélé partisan de la révélation, et en cela il étoit loin de partager les écarts de plusieurs de ses compatriotes. Comme orientaliste, il est au premier rang parmi ceux de l'Allemagne. Sa critique est d'une justesse et d'une sûreté qui peuvent servir de modèle. On a de lui : I. *Vindiciæ veritatis christianæ revelatæ ab insultibus libelli* 1765, in-4 : II. *de Codicum hebræorum V. T. Mss. ætate difficulter determinandâ*, Tubingue 1772, in-4 ; III. plusieurs *Dissertations philologiques* sur les proverbes, sur Job, sur divers psaumes, etc., in-4 ; IV. *de Pentateucho arabico-polyglotto*, 1780, in-4 ; V. *Dissertationes philologico-criticæ*, Gotha 1790, in-8 ; VI. *Notices biographiques et littéraires sur les hébraïsans de Tubingue*, Ulm 1792, in-8, en allemand, où l'on trouve des détails curieux sur Reuchlin et Schickard ; VII. *Eclaircissement sur l'histoire de la réformation ecclésiastique et de la littérature dans le Wurtemberg*, 1798, in-8, en allemand, ouvrage plein de recherches bibliographiques ; VIII. *Bibliotheca arabica*, Halle 1811, in-8, où l'on trouve tous les livres imprimés en langue arabe, et tous ceux qui sont relatifs à l'étude de cette langue, tels que les grammaires et dictionnaires. On regrette de n'y pas trouver une table alphabétique des auteurs, pour la facilité des recherches. Le même défaut existe dans l'ouvrage précédent. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages aussi curieux que savans.

SCHOENING (Gherard), historien de Norwége, né en 1722 dans la province de Northland, fut appelé, en 1751, à diriger l'école de Drontheim, où il avoit été élevé ; et en 1765, il fut nommé professeur d'histoire et d'éloquence à l'académie de Soroé, et mourut en 1780, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. un *Essai de la géographie ancienne de la Norwége*, Copenhague 1751, in-4 ; II. une *Histoire de Norwège*, 1770-81, 3 vol. in-4, suivie d'une notice biographique sur l'auteur par son ami Suhm. C'est un des meilleurs ouvrages qu'on ait sur la Scandinavie. Schoening a aussi fourni un grand nombre de *Dissertations* et de *Mémoires* dans les recueils de l'académie de Copenhague et de la société savante de Norwége. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits, entr'autres ses *Voyages en*

Norvége; un *Traité sur les Normands* et un grand nombre de *Cartes* dessinées de la Norwége.

SCHOUWALOFF (le comte DE), lieutenant-général russe, né vers 1775, d'une famille distinguée. Son grand-père, mort en 1762, contribua beaucoup au perfectionnement de l'artillerie russe, et inventa des obus qui portent son nom ; son père, mort à Moscou en 1798, avoit été chambellan de l'impératrice Elisabeth, et avoit été chargé par elle de diriger les progrès des arts et de la civilisation dans ses états. Il avoit voyagé dans toutes les contrées de l'Europe et faisoit fort bien les vers dans notre langue. On trouve plusieurs pièces de sa composition dans différens recueils ou almanachs, notamment l'*Epître à Ninon* et celle *à Voltaire*. Il avoit fourni à cet écrivain des renseignemens pour la composition de son *Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand*. Le jeune comte Schouwaloff entra de bonne heure dans la carrière des armes, servit d'abord sous les ordres de Souvarow, et reçut la croix de Saint-George à l'assaut de Praga. En 1799, il fit la campagne d'Italie sous le même général, et il eut le genou fracassé au passage du Saint-Gothard ; enfin, il fut nommé général à 25 ans, et se distingua en plusieurs circonstances dans la campagne de 1807 ; ne se signala pas moins en 1809. Après une marche habile et hardie, à travers une foule d'obstacles, il pénétra sur le territoire suédois par Tornes, se rendit maître de Schlefta, prit 8,000 Suédois, 120 canons et 24 drapeaux. Cette brillante campagne lui valut le grade de lieutenant-général. Au commencement de la campagne de 1812, il commandoit le 4.^{e} corps d'armée, mais il fut forcé de l'abandonner pour cause de maladie. Dans la campagne suivante, il fut aide-de camp de l'empereur Alexandre, et après la prise de Paris, il fut chargé d'aller chercher à Blois Marie-Louise, ensuite de conduire Buonaparte à l'île d'Elbe. Il eut beaucoup de peine à le défendre de la fureur du peuple à Avignon et à Orgon. Il mourut subitement à Saint-Pétersbourg le 1.^{er} décembre 1823, et l'empereur voulut honorer son convoi de sa présence.

SCHREBER (Jean-Chrétien-Daniel DE), médecin et naturaliste allemand, né en 1739 à Weissensée en Thuringe, fut un des élèves les plus distingués de Linné, et contribua beaucoup à consolider les doctrines de son maître, et notamment l'emploi du système sexuel. Il fit d'abord des cours de médecine à l'école de Butzow, qu'il quitta en 1764 pour aller habiter Leipsick, où il venoit d'être nommé membre de la société économique dont il devint bientôt secrétaire. En 1769, il fut appelé à l'université d'Erlangen comme professeur ordinaire de médecine, d'histoire naturelle, de botanique et d'administration financière, avec le titre de conseiller aulique ; enfin il fut nommé président de l'académie impériale des naturalistes, conseiller impérial, et il reçut de l'empereur des lettres de noblesse. Il mourut le 10 décembre 1810. Peu de savans ont joui en Allemagne d'une aussi grande célébrité. Il étoit de 40 sociétés savantes, tant de sa patrie que des pays étrangers. On a de lui : I. *Icones plantarum minus cognitarum decas*, in-folio, Halle 1776; II. *Beschrei-*

bung der Græser, Leipsick 1769-1774, 2 parties in-folio, avec 54 planches, offrant les dessins de 70 graminées coloriés; III. *De phasco observationes*, in-4, Leipsick 1770; IV. *Spicilegium floræ Lipsicæ*, Leipsick 1771, in-8, ouvrage peu recherché; V. *Plantarum verticillitarum unilabiatarum genera et species*, 1774, in-4; VI. *Ueber die sæugthiere*, Erlang 1775-92, 15 cahiers in-4, ouvrage sur les mammifères et accompagné de dessins empruntés, pour la plupart, d'autres auteurs. Il est estimé, quoique rédigé sans ordre systématique; VII. *Mantissa editionis 4.e materiæ medicæ Linnæi*, 1782, in-8; VIII. *De Persæa Egyptiorum*, 1, 2 et 3 diss. 1787-88, in-folio; IX. une 8.e édition du *Genera plantarum* de Linné, Francfort 1789, 1 vol. in-8, qui a subi de grands changemens, et qui est très-estimée en Allemagne; X. un grand nombre de *Dissertations*, insérées dans les *Actes de l'académie des curieux de la nature*.

SCHREIBER (Jean-Godefroi), né à Roberschau, près de Marien berg en Saxe, le 5 août 1746, d'un simple ouvrier mineur, père d'une nombreuse famille qui, malgré sa pauvreté, éleva assez bien ses enfans. Jean Godefroi, qui étoit le neuvième, après avoir passé les premières années de sa jeunesse dans les travaux manuels des exploitations, fut jugé digne, à l'âge de 24 ans, d'être envoyé à l'académie des mines de Freyberg pour y perfectionner son instruction, et pour y acquérir les connoissances théoriques nécessaires à l'officier des mines. Il étudia pendant dix ans dans cette école, et il s'acquit l'estime et l'amitié de ses maîtres et des chefs de l'administration. Il fut d'abord chargé de diriger les travaux de plusieurs exploitations dans sa patrie; ensuite il fut envoyé en France, d'après la demande de Monsieur, comte de Provence, qui avoit chargé l'ambassadeur à la cour de Saxe de solliciter un officier des mines très-instruit, pour diriger les mines d'or et d'argent du Dauphiné qui lui étoient concédées. Schreiber vint en France avec un maître mineur en septembre 1771, et depuis il a été constamment employé, soit par Monsieur, soit par les chefs des divers gouvernemens qui se sont succédés pendant la révolution. Depuis 1813 il avoit le grade d'inspecteur-divisionnaire, et on le chargea, selon son désir, de l'inspection de la 4.e division minéralogique, dont le chef-lieu fut établi à Grenoble. Le roi le nomma chevalier de la légion-d'honneur en 1820, et lui accorda des lettres de naturalisation. Peu après, il fut envoyé dans le département de la Loire pour contribuer au développement de la nouvelle industrie minéralogique créée dans cette contrée par M. Gallois. Il fit encore plusieurs voyages en Savoie; enfin, affoibli par l'âge, il demanda sa retraite qui lui fut accordée, avec le brevet d'inspecteur-général honoraire, et qui lui conservoit voix délibérative au conseil général des mines. Il est mort à Grenoble le 10 mai 1827. Il étoit membre correspondant de l'institut; et en 1815 il fut conservé correspondant de l'académie royale des sciences; il étoit aussi affilié à plusieurs sociétés savantes de divers pays. On a de lui: *Traité sur la science de l'exploitation des mines par théorie et pratique*, traduit de l'allemand de F. Delius,

1778, 2 vol. in-4, et plusieurs *Mémoires* qu'il a insérés dans le *Journal de physique* et dans le *Journal des mines*.

SCHROETER (Jean-Samuel), ministre luthérien, né en 1735 à Rastenbourg en Thuringe, mort en 1808 à Bukstaedt. On lui doit plusieurs écrits en allemand sur la minéralogie et la conchyologie : I. *Dictionnaire lithologique*, Berlin 1772-88, 8 vol. in-8 ; II. *Journal pour les amateurs du règne minéral et de la conchyologie*, Weimar 1773-80, 6 vol. in-8 ; III. *Introduction complette à la connoissance et à l'histoire des pierres et des pétrifications*, Altenbourg 1774-84, 4 vol. in-8 ; IV. *Dissertations sur différens objets d'histoire naturelle*, Halle 1776, 2 vol. in-8 ; V. *Introduction à la conchyologie*, d'après Linné, Halle 1783-86, 3 vol. in-8 ; VI. *remarques et observations sur l'histoire naturelle*, principalement sur les coquilles et les fossiles, Leipsick 1784-87, 4 vol. in-8, et un grand nombre d'articles dans différens recueils périodiques. On a encore de lui : *la Vieillesse*, ou *Moyen infaillible d'atteindre un âge avancé*, nouvelle édition, Berlin 1805, in-8, où l'on trouve des observations intéressantes et utiles.

SCHTSCHERBATOF (le prince Michel MICHAELOVITSCH), né en 1733, suivit d'abord la carrière des armes, qu'il abandonna pour celle de l'administration civile dans laquelle il s'éleva aux premiers emplois. Sous Catherine II, il eut beaucoup de part à l'organisation de l'instruction publique et de l'ordre judiciaire. Il mourut à Moscou en 1792. Il est auteur d'une *Histoire de Russie*, 1770, et années suivantes, 5 vol. in-4, qui ne va que jusqu'au règne de Michel Théodorovitsch, et qui a été vivement critiquée sous le rapport du style et même de l'exactitude. On encore de lui plusieurs opuscules imprimés séparément, ou dans différens recueils. Il a aussi publié comme éditeur : *Histoire abrégée des usurpateurs russes ; les annales royales ; annales des troubles de la Russie ; vie de Pierre-le-Grand, avec le texte original imprimée à Venise, et des notes*, 2 vol. ; *journal de Pierre-le-Grand*, 2 vol. ; *cahiers et notes de Pierre-le-Grand*.

SCHUBART DE KLEEFELD (Jean-Chrétien), agronome allemand, né à Keits en 1734, mort en 1787. Il avoit été d'abord domestique chez le ministre de Saxe, et après avoir passé par plusieurs autres emplois, il devint conseiller-aulique au service de Hesse-Darmstadt, et enfin conseiller imtime de Saalfeld-Cobourg. Il s'adonna à la culture, mais on vit un peu de charlatanisme dans son zèle agronomique ; toutefois l'agriculture lui doit la propagation de quelques objets utiles. Ses vues sont consignées dans son recueil d'*Ecrits d'économie rurale et publique*, Leipsick 1786, 6 vol. in-8, et dans sa *Correspondance économique*, même date, 4 cahiers in-8, fig.

SCHUBERT (Frédéric-Théodore), astronome, né le 30 octobre 1758 à Helmstett, dans le duché de Brunswick, s'adonna particulièrement aux mathématiques, et se rendit, en 1785, à Saint-Pétersbourg, où il fut attaché, comme géographe, à l'académie des sciences, qui le reçut, en 1789, au nombre de ses membres. Alors il ouvrit des cours d'astronomie qui eurent beaucoup de suc-

Digitized by Google

cès. Il a publié chaque année le *Calendrier de l'académie*, un grand nombre d'articles remarquables dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, et plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue I. son *Astronomie théorétique*, 1798, en allemand, qu'il traduisit lui-même en françois à la prière de M. de La Place, Saint-Pétersbourg 1823, 3 vol. in 4; II. *Astronomie populaire*, 3 v. in-8, en allemand; III. *Opuscules variés*, aussi en allemand, Stuttgard 1823, in-8. Il est mort dans le mois d'octobre 1825. L'empereur Alexandre l'avoit décoré de plusieurs ordres, et il jouissoit du rang de conseiller-d'état.

SCHUCHHARD (Louis-Henri), né le 24 septembre 1795, près d'Amorbach en Bavière, fit ses études en Saxe, et vint de bonne heure à Paris pour solliciter la place de professeur de langue allemande à l'école de La Flèche: elle lui fut accordée, et il l'enseigna avec le plus grand succès d'après une nouvelle méthode. Frappé de l'insuffisance des grammaires de Gottsched, Junker, Meidinger, alors en usage, il entreprit de donner, sur un nouveau plan, une grammaire dégagée des règles vagues et indistinctement entassées, qui offre une division simple des élémens et du mécanisme de l'idiome allemand, et des développemens clairs et précis sur la conformation et le génie de cette langue. Elle a été adoptée pour les écoles royales militaires, et publiée sous ce titre : *Grammaire allemande par feu L. M. H. Schuchhard*, Paris 1825, in-8. Il mourut d'une maladie de poitrine le 26 janvier 1824.

SCHWAB (Jean-Christophe), littérateur allemand, né dans le Wurtemberg en 1743, fit d'abord quelques éducations particulières, fut ensuite attaché comme professeur au gymnase de Stuttgard, et devint conseiller-royal de l'instruction publique, membre des académies de Saint-Pétersbourg et de Berlin et de la société des sciences de Harlem. Il est mort à Stuttgard le 15 avril 1821. Ses principaux ouvrages sont : I. *Mélanges poétiques*, 2.^{e} édition, 1782; II. *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue françoise et la durée vraisemblable de son empire*, Stuttgard 1784, traduit en françois par Robelot, Paris 1803. L'académie de Berlin, qui avoit mis ce sujet au concours, partagea le prix entre Schwab et de Rivarol. Ce dernier est plus brillant, mais l'écrivain allemand est plus profond; sa logique est plus rigoureuse, et il a sur son rival l'avantage de l'érudition: III. *Examen de l'influence des littératures étrangères sur la littérature allemande*, Berlin 1788, couronné à la même académie; IV. des *Progrès de la métaphysique en Allemagne depuis Leibnitz et Wolf*, Berlin 1796, qui partagea le prix double proposé par l'académie. Il a remporté plusieurs autres palmes dans les académies de Leyde et de Harlem, pour des dissertations latines, et il n'a pas craint de se déclarer l'adversaire de la philosophie de Kant, qui jouissoit alors d'une grande vogue.

SCHWEDIAUR ou SWEDIAUR (François Xavier), médecin, né dans la Haute-Autriche le 24 mars 1748. Il pratiqua d'abord la médecine à Vienne, puis en Angleterre, et enfin à Paris

Digitized by Google

où il se fit naturaliser françois, et où il mourut dans le mois d'août 1824. On a de lui : I. une *Dissertation* latine, *offrant la description des préparations anatomiques et des instrumens de chirurgie que possède la faculté de médecine de Vienne*, Vienne 1777, in-8; II. *Méthode médicale usitée aujourd'hui dans les hôpitaux de Londres*, Vienne 1777, in-8; III. *Observations-pratiques sur les maladies vénériennes les plus opiniâtres et les plus invéterées*, en anglois, Londres 1784, in-8, 3.e édition, Edimbourg 1788, traduites en allemand par l'auteur lui-même, Vienne 1786; IV. *Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques*, en françois, Paris 1798; 7.e édition, 1817, 2 vol. in-8; V. *Pharmacopée universelle du médecin-praticien*, 1803, in-12, en latin; VI. *Matière médicale*, aussi en latin, Paris, 2 vol. in-12; VII. *Nouveau système de nosologie méthodique*, Paris 1811-12, 2 vol. in-8, encore en latin.

SCHWILGUÉ (C. J. A.), médecin, né en 1774 à Schelestadt, de parens peu aisés, qui lui donnèrent cependant une bonne éducation. Il entra, en 1793, dans les hôpitaux militaires comme élève en pharmacie, puis il suivit les cours de médecine à Strasbourg, et il vint à Paris, en 1797, pour y perfectionner ses études. Il dut à l'affection que lui portoit Pinel l'avantage d'être attaché à la Salpêtrière, et en 1802 il en fut reçu médecin. Il donna ensuite des cours particuliers de matière médicale, de nosographie interne, et il se livra à des recherches d'anatomie pathologique. Une fièvre cérébrale ou ataxique l'enleva dans le mois de février 1808, au moment où ses talens commençoient à être appréciés par le public. On a de lui : I. *Essai sur le croup des enfans*, Paris 1802, in-8, qui eut le plus grand succès; II. un *Traité de matière médicale*, 1805, 2 vol. in-8, où les fonctions du système nerveux sont traitées d'une manière ingénieuse et plus précise qu'elles ne l'avoient été précédemment; III. un *Manuel médical*, 1807, in-8, qui n'est plus au courant de la science.

SEGUIER (Antoine-Louis), avocat-général, naquit à Paris, d'une famille illustre dans la magistrature, le 1.er décembre 1726, et fut élevé par les jésuites de La Flèche et du collége de Louis-le-Grand à Paris. Il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'art oratoire. Sa mémoire étoit prodigieuse. Après avoir entendu un discours dont le manuscrit étoit perdu, il le rétablit tout entier dans l'espace d'une nuit. Il fut pourvu, dès 1748, d'un office d'avocat du roi au Châtelet; en 1751, il fut nommé avocat-général au grand-conseil, et en 1755 au parlement de Paris, où il resta jusqu'en 1790, époque de la dissolution de cette compagnie. Il avoit remplacé le célèbre d'Aguesseau, et il se montra digne d'un tel prédécesseur, par son éloquence et par ses vertus. Il lutta long-temps contre les philosophes et les novateurs politiques, et se fit beaucoup d'ennemis par son réquisitoire de 1770; monument de courage comme de sagesse, formant 35 pages in-4, et qui fut imprimé par ordre exprès de Louis XV, le parlement balançant à en ordonner l'impression. Le ma-

gistrat y signaloit l'origine de la fausse philosophie, la licence de la presse et les efforts d'un parti puissant pour pervertir les esprits, affoiblir l'empire de la religion, tourner ses pratiques en ridicule, et soulever les peuples au lieu de les éclairer. Il analysoit en même temps plusieurs écrits déférés, et il en faisoit sentir le venin et le danger. Ce n'est pas la seule fois que l'avocat-général montra son zèle contre la licence de la presse; en 1775, il dénonça un pamphlet de Voltaire; en 1777, il s'éleva au sujet d'un écrit qui attaquoit l'archevêque de Lyon, contre *la noirceur avec laquelle on tentoit de semer la division dans le clergé et de soulever les ouailles contre le pasteur;* son réquisitoire du 25 mai 1781, contre l'*Histoire philosophique* de Raynal, étoit une réclamation vigoureuse contre le scandale de cette publication audacieuse. Il y signaloit le danger de ces déclamations emphatiques, de ces tableaux licencieux, de ces provocations insolentes dont le livre est rempli: il l'appeloit nettement un *amas de chimères et d'indécence; un dépôt de fiel et de corruption*. Il montroit que, sous prétexte d'attaquer les abus, Raynal tendoit à rendre la religion et l'autorité odieuses, et sur ses conclusions, l'*Histoire philosophique* fut condamnée au feu et l'auteur décrété de prise de corps. Lorsque la guerre éclata entre la cour et le parlement, et que la nouvelle magistrature, appelée par dérision le parlement *Maupeou*, fut installée, Seguier donna sa démission et s'éloigna. Il rentra avec l'ancienne compagnie en 1774; et fidèle à ses principes, il continua de combattre avec énergie les opinions nouvelles; mais voyant ses efforts impuissans, au commencement de la révolution il se retira au sein de sa famille, et refusa la place de maire de Paris qui lui fut offerte par un parti puissant. Enfin, signalé par un libelle intitulé: *Seguier traité comme il le mérite*, il prit la détermination de quitter la France, et se retira à Tournai, où il mourut le 25 janvier 1792, d'une attaque d'apoplexie. Son fils aîné a fait graver sur sa tombe une épitaphe terminée ainsi: « Il » fut juge intègre, magistrat élo- » quent, défenseur éclairé de la » religion, sujet fidèle à son roi: » *Non habebis ossa ejus, ingrata* » *patria* » Ce magistrat a laissé des plaidoyers, des comptes rendus aux assemblées des chambres, des réquisitoires, des mercuriales qui l'honoreront à jamais; mais celles de ses productions qui ont été imprimées, sont éparses et difficiles à trouver. Son éloge a été prononcé à l'institut le 2 janvier 1806 par le comte Portalis.

SÉGUR (Philippe-Henri marquis DE), maréchal de France, né le 20 janvier 1724 d'une famille distinguée dans les armes, entra très-jeune au service et se fit remarquer par sa bravoure dans les guerres de Bohême, d'Italie et de Flandre. Ayant eu le bras fracassé à Bufedt il continua de commander de crainte que sa disparution ne ralentît l'ardeur des soldats; il força les retranchemens et ne quitta son poste qu'après la victoire; alors il se soumit à une douloureuse amputation. En deux promotions successives il fut nommé maréchal-de-camp et lieutenant-général. A Varburg il sauva un corps d'armée; mais à Closter il fut fait prisonnier après avoir

reçu un coup de baïonnette à la gorge, trois coups de sabre sur la tête et résisté long-temps aux grenadiers qui l'entouroient. A la paix il fut nommé inspecteur de l'infanterie, puis il obtint le commandement de la Franche-Comté, et il sut maintenir la tranquillité dans un moment où l'on cherchoit à semer la mésintelligence entre le ministère et les parlemens, le militaire et la bourgeoisie. En 1781 il fut appelé par Louis XVI au ministère de la guerre et il reçut presque en même temps le bâton de maréchal; il rétablit la discipline dans les corps et l'ordre dans les dépenses. C'est à lui que les soldats dûrent le bienfait de n'être plus entassés par trois dans le même lit. L'ordonnance qu'il fit rendre sur les hôpitaux prouve à quel point il s'occupoit de tout régénérer dans cette partie trop long-temps négligée. Lorsque l'intrigue s'empara des conseils, le maréchal de Ségur quitta le ministère et vécut dans une retraite absolue; la révolution lui enleva non-seulement sa fortune et le priva de ses grades et de ses ordres, mais il fut jeté dans un cachot avec défense d'y recevoir les soins de ses enfans et même les secours d'un domestique; cependant ses jours furent épargnés; il mourut à Paris le 8 octobre 1801.

SEID MUSTAPHA, ingénieur turc, né à Constantinople, montra dès sa plus tendre jeunesse une passion très-vive pour les sciences et les arts, particulièrement pour les mathématiques; il y passoit les jours et les nuits, et pour cultiver cette science avec plus de succès il apprit la langue françoise qu'il considéroit comme la plus universelle et la plus capable de le mettre à portée d'approfondir les sciences qu'il aimoit. Il a écrit en cette langue: *Diatribe de l'ingénieur Seid Mustapha sur l'état actuel de l'art militaire, du génie et des sciences à Constantinople*, brochure curieuse, in-8 de 33 pages, imprimée à la nouvelle typographie de Scutari, fondée par Sélim III, et réimprimée à Paris en 1810 avec une préface et quelques notes de Langlès. On ignore l'année de la mort de Seid Mustapha, mais il paroît qu'il périt lorsque Sélim III fut renversé du trône en 1807.

SEPMANVILLE (Louis-François-Cyprien-Antoine baron DE), contre-amiral, né à Roman en Normandie l'an 1762, entra comme aspirant dans la marine royale à Brest, fit la campagne de Cadix en 1780, et l'année suivante celles d'Europe et d'Amérique. En 1784 il fut chargé d'opérations géographiques qu'il continua jusqu'à la révolution. Alors il émigra, fit la campagne des princes, puis se rendit en Angleterre où il reçut la croix de St.-Louis. Il rentra dans sa patrie en 1801, se retira dans une terre qu'il avoit en Normandie, et remplit diverses fonctions gratuites d'administration et de bienfaisance. A la restauration il fut nommé capitaine de vaisseau et peu après admis à la retraite avec le grade de contre-amiral; mais il renonça à sa retraite au profit du trésor royal, et mourut à Evreux en 1817. On lui doit: *Manuel des marins*, ouvrage élémentaire qui a été approuvé par le bureau des longitudes. Il a été publié un *Précis de la vie du baron de Sepmanville* par Gady, juge à Versailles, 1817, in-8.

SERNA. *Voyez* SANTADER.

SERRA-CAPRIOLA (Antoine-Maresca-Donnorso duc DE), né à Naples le 3 février 1750, débuta en 1782 dans la carrière diplomatique, en qualité de ministre de sa cour auprès de l'impératrice Catherine II, et sut gagner sa confiance ainsi que celle de Paul I^er. Ce qu'il y a de remarquable c'est qu'il fut le seul des ministres étrangers qui put se maintenir dans son poste auprès de ce dernier souverain, dont il obtint des secours pour sa patrie, et qui lui conféra même le premier ordre de l'empire, celui de Saint-André. Louis XVIII habitoit à cette époque Mittau, le duc Serra-Capriola crut qu'il étoit de son devoir de servir ce prince malheureux; il devint le conseil de ses agens et correspondit personnellement avec lui. Il en reçut plusieurs lettres très-honorables, et l'on en trouve une insérée dans le tome 4 de l'Annuaire de Mahul. Fidèle à ses sermens, fidèle au malheur, qui trouve ordinairement peu d'amis, le duc de Serra-Capriola perdit sa fortune par l'occupation de Naples; il repoussa néanmoins les offres brillantes qui lui furent faites de la part de Buonaparte pour lui et son fils, et quoique la paix de Tilsitt eut fait reconnoître Murat pour roi de Naples et qu'il se trouva sans mission, il ne cessa pas de jouer un rôle important. Devenu le directeur d'une opposition prévoyante, éclairée, ferme et prudente, il dirigea les agens publics ou secrets de la Sardaigne, de l'Espagne, du Portugal, de la Prusse; en même temps il entretenoit des relations avec l'Angleterre et l'Autriche; et quand la Russie se vit à son tour menacée, il concourut puissamment à lui faire faire une alliance avec l'empire Britannique, la Perse, la Turquie, la Suède et l'Espagne. Après le premier traité de Paris il defendit vivement au congrès les droits de son maître et il parvint à y ménager son rétablissement. Le duc de Serra-Capriola revint alors dans sa patrie qu'il n'avoit pas vue depuis 32 ans et chercha envain à éclairer le gouvernement sur ses dangers et ses compatriotes sur leur devoir. Il retourna en Russie, pénétré de la funeste idée que Naples devoit être livrée à de nouveaux troubles; effectivement ils se manifestèrent en 1820, et il fut appelé à prêter serment à la nouvelle constitution; alors il écrivit au roi qu'il ne reconnoissoit que lui seul, et que ne pouvant juger de loin les événemens, il lui envoyoit sa signature pour en faire l'usage qu'il croiroit convenable. Ferdinand donna de la publicité à cette lettre qui acquit des partisans au duc de Serra-Capriola, mais il ne profita de sa faveur que pour inviter tous les partis à la modération, à l'union, à une confiance mutuelle et à un profond respect pour le souverain; en même temps il usoit de son crédit auprès du ministère russe pour faire éviter à sa patrie une guerre étrangère oppressive et pour tirer son souverain de la pénible situation où il se trouvoit. Il n'eut pas la satisfaction de voir l'entière réussite de ses efforts, mais il vit les maux provoqués par la révolution adoucis par les puissances alliées, et il mourut dans le mois de novembre 1822 vivement regretté de tous ceux qui l'avoient connu et particulièrement de son roi qui écrivit à son fils de la ma-

nière la plus touchante, et de l'empereur Alexandre qui adressa à sa veuve une lettre pour lui témoigner la part qu'il prenoit à sa douleur. Elle a été aussi insérée dans l'Annuaire de Mahul, déjà cité.

SERRE (le comte Hercule DE), issu d'une famille honorable de Lorraine, étoit bien jeune encore lorsque la révolution éclata. Il émigra et servit comme simple soldat dans l'armée de Condé. L'amnistie de 1802 lui ayant permis de rentrer en France il vint habiter Metz, où il se fit recevoir avocat, et bientôt il y acquit un rang distingué. Lors de la réorganisation des tribunaux, en 1811, comme il possédoit parfaitement la langue allemande il fut nommé premier président de la cour impériale de Hambourg, et il y gagna la considération de toutes les classes du pays en allégeant autant qu'il le pouvoit les nombreuses vexations dont les Hambourgeois eurent à gémir pendant l'occupation françoise. Après l'évacuation de cette ville par les François, il obtint la place d'avocat-général près la cour impériale de Colmar, et à la restauration celle de premier président. Elu député à la chambre de 1815 après la rentrée du roi, il y vota avec la minorité et forma des liaisons étroites avec MM. Camille Jordan et Royer-Collard. Lorsque l'ordonnance du 5 septembre eut amené des élections dans un sens opposé, il prit place dans la nouvelle majorité et se prononça fortement contre le rapport de M. de Kergolay sur le clergé. Il fut porté à la présidence qu'il conserva l'année suivante, mais il la perdit à la session de 1818. Lors de la retraite du duc de Richelieu et du triomphe accordé au système politique de M. Decazes, il entra dans l'administration renouvelée dans les rangs du centre gauche de la chambre des députés et il eut les sceaux en partage; il débuta par défendre avec la plus grande énergie la loi des élections du 5 février 1817 que menaçoit une proposition déjà adoptée par la chambre des pairs; cependant après le meurtre du duc de Berri il parut changer de système, et il attaqua avec beaucoup d'énergie la loi des élections qu'il avoit défendue l'année précédente; enfin, ayant demandé en 1821 une prolongation de la censure ministérielle, le ministère qui chanceloit depuis long-temps fut renversé sous les efforts réunis de la droite et de la gauche. Le lendemain de sa chûte il alla s'asseoir au centre droit et employa son éloquence à défendre les droits du jury sur les questions relatives aux délits de la presse. L'année suivante il fut nommé ambassadeur de France à Naples, et il mourut sur une terre étrangère le 21 juillet 1824. La nature l'avoit formé pour devenir orateur. Sa méthode de discuter étoit nette, bien ordonnée; son style correct, sagement hardi et il n'accordoit rien à la période et à la déclamation.

SERRIE. *Voyez* le Supplément à la fin du tome 10 p. 633.

SESTINI (Barthélemi), poëte et improvisateur italien de Pistoja, naquit vers 1790. Ayant voulu, lors des derniers troubles de l'Italie, jouer le rôle de Tyrtée, en enflammant les esprits par ses chants patriotiques, il fut obligé de se réfugier en France et il improvisa à Marseille et à Paris avec beaucoup de succès. Une fièvre cérébrale l'enleva dans cette dernière ville

ville le 11 novembre 1822. On a imprimé de lui : la *Pia*, *leggenda romantica*, Rome 1822, petit poëme en 3 chants et en octaves où l'on trouve de l'intérêt et des beautés poétiques, mais auquel on reproche une redondance d'images et d'expressions qui tenoit au trop de fécondité de l'auteur.

SHARP (William), graveur anglois, né en 1749, mort à Chiswick en juillet 1824. Il n'avoit appris d'abord à graver que pour faire des ornemens d'armurier, profession de son père, mais entraîné par le goût de son art, il produisit successivement un grand nombre d'ouvrages qui le placent au premier rang parmi les artistes anglois les plus célèbres au 19.^{e} siècle. On cite comme des chefs-d'œuvres : *les Docteurs de l'Eglise disputant sur l'immaculée conception*, d'après le Guide ; *les deux Enfans égarés et endormis dans une forêt*, d'après Benwel ; *Diogène ;* le *roi Léar au milieu de la tempête*, d'après West ; la *Ste. Cécile* du Dominiquin et le *portrait* du célèbre anatomiste Hunter.

SHEFFIELD (Jean-Baptiste-Holroyd lord baron), pair de la Grande-Bretagne, né vers l'an 1741 d'une ancienne famille de l'Yorkshire, entra de bonne heure dans la carrière militaire et commanda dès 1760 un corps de cavalerie légère sous les ordres du marquis de Granby. A la paix il voyagea dans une grande partie de l'Europe. Ayant hérité à son retour de la fortune de son frère aîné, il épousa en 1767 une riche héritière et s'adonna entièrement à l'agriculture dans sa terre de Sheffield, à laquelle il fit de grandes améliorations. Nommé représentant à la chambre des communes par le bourg de Coventry ; il prit une part très-vive aux débats sur les affaires publiques, et se signala surtout par son zèle à défendre les Catholiques contre les agressions de lord Gordon. Les grandes connoissances qu'il avoit développées relativement au commerce et à l'économie politique le firent appeler lors du renouvellement intégral du parlement pour représenter la ville de Bristol, et il se signala de nouveau par une grande énergie. Il s'éleva particulièrement contre la traite des Nègres, et gagna par là beaucoup de popularité. Enfin il fut élevé en 1802 à la pairie et il porta dans la chambre haute le même esprit d'indépendance. Il continua à s'occuper de tout ce qui pouvoit intéresser l'agriculteur et le commerçant. Il cultivoit aussi les lettres, et fut très-lié avec Gibbon qui lui légua ses papiers. Lord Sheffield les publia en 3 vol. in-4 ou 7 vol. in-12. On auroit désiré pour la réputation de son ami qu'il mit plus de sévérité dans le choix des morceaux qu'il a publiés. Il mourut le 1er juin 1821. On a de lui : I. *Observations sur le commerce des Etats-Unis*, 1783, in-8, qui eut 6 éditions dans l'espace d'un an ; II. *Observations sur les manufactures, le commerce et l'état actuel de l'Irlande*, 1785, in-8, 3.^{e} édit. 1792 ; III. *Observations sur un projet pour l'abolition du commerce des esclaves*, 1789, in-8 ; IV. *Observations sur le bill concernant le blé*, 1791, in-8 ; V. *Discours au sujet de l'union avec l'Irlande*, 1799, in-8 ; VI. *Remarques sur le manque de grains occasioné par la mauvaise récolte de* 1799, 1800, in-8 ; VII. *Observations sur les objections*

faites contre l'exportation de la laine de la Grande-Bretagne en Irlande, 1804, in-8 ; VIII. *Réflexions sur la nécessité de maintenir le système naval et commercial de la grande-Bretagne*, 1804, in-8 ; IX. *les Ordres du conseil et l'embargo américain, profitables aux intérêts politiques et commerciaux de la Grande-Bretagne*, 1809, in-8 ; X. *Lettre sur les lois touchant les grains, et sur les moyens d'obvier aux malheurs et à la détresse qui l'accroissent rapidement*, 1815, in-8.

SHELLEY (Percy-Bisshe), poète anglois, né en 1793, d'un riche baronnet anglois, se fit remarquer par un génie précoce, une imagination ardente et la hardiesse de ses opinions philosophiques. Il étoit encore à l'université d'Oxford lorsqu'il écrivit en faveur de l'athéisme, ce qui le fit exclure de cette corporation. Il avoit déjà publié, avant l'âge de 15 ans, 2 romans où les journalistes avoient signalé des opinions immorales. Peu après, il contracta un mariage d'inclination qui le brouilla avec son père ; il alla d'abord à Edimbourg, puis en Irlande, alors agitée par des troubles graves, et il y publia un pamphlet qui eut beaucoup de succès ; il se rendit ensuite à Genève, où il forma avec lord Byron une étroite amitié. Il s'étoit séparé de sa femme en 1816 ; sa mort le rappela en Angleterre, et l'année suivante, il épousa la fille du fameux Godwin. Toujours négligé de sa famille et privé de ses enfans, qui lui avoient été retirés par un arrêt du grand-chancelier à cause de son athéisme, il résolut de quitter sa patrie pour n'y plus retourner, et passa en Italie. Il habita tour-à-tour Venise, Rome, Florence ; enfin, surpris par une tempête dans une course sur mer, il périt le 8 août 1822, à l'âge de 29 ans, entre Livourne et Lérici, et son corps ne fut retrouvé que quinze jours après. La revue d'Edimbourg de 1824, n.° 80, contient un article sur Shelley. On trouve aussi dans le tome 3 du *Voyage historique et littéraire en Angleterre*, d'Amédée Pichot, une note sur ce poète, qui donne des détails sur sa vie et ses ouvrages. Sa veuve a publié ses *Œuvres posthumes*, 1824, in-8, moins son poème de la *Reine Mab*, qui a été condamné comme immoral par les lois angloises. On y remarque son *Promethée déchaîné*, qui dénote une profonde étude des tragiques grecs ; son drame de *Cenci*, fondé sur une histoire tragique très-connue en Italie, et que lord Byron mettoit au premier rang des tragédies de notre époque, quoique renfermant des mœurs hideuses et des crimes atroces ; son conte de *Julien et Maddalo*, écrit en vers blancs ; la *Sorcière de l'Atlas* ; le *Triomphe de la vie* ; le *Mont-Blanc et Genève* ; son élégie d'*Adonaïs* et son poème d'*Hellas*, ou le *Triomphe de la Grèce*, où l'on trouve de belles pensées, mais exprimées avec trop d'emphase ; c'est le vice de toutes les productions de Shelley. S'il fait une description gracieuse, il multiplie les épithètes, les détails brillans ; il étale un luxe de mots qui fatigue l'esprit et n'éveille point de sensations douces. On trouve aussi dans tous ses ouvrages des allégories métaphysiques difficiles à saisir, des images un peu vagues ; enfin, un je ne sais quoi d'âpre et de desséchant, qu'expliquent suffisamment ses doctrines matéria-

listes et le profond dégoût de la vie où durent le plonger les égaremens de son esprit.

SIBTHORP (Jean), botaniste anglois, né en 1758, succéda en 1784 à son père dans la chaire de botanique à Oxford; mais ayant formé le projet de visiter la Grèce dans l'intérêt de la science qu'il professoit, il s'embarqua au printemps de 1786 pour la Crète, et il séjourna un an à Constantinople pour y étudier la langue grecque moderne. Il se rendit ensuite à l'île de Cypre, puis à Athènes, d'où il dirigea ses excursions dans les différentes provinces de la Grèce. A la fin de 1787, il s'embarqua pour l'Angleterre, et il consacra tous ses momens à classer et à décrire les objets de ses précieuses recherches. Ses collections n'ayant pas atteint le degré de perfection qu'il vouloit leur donner, il quitta Londres en 1794 pour retourner à Constantinople, et faire une excursion en Bithynie, d'où il rapporta une ample récolte de plantes; enfin, il se dirigea sur quelques points de l'Asie mineure, et il visita particulièrement Zante et les ruines de Nicopolis. S'étant senti incommodé à Otrante, il revint en Angleterre, et mourut à Bath le 8 février 1796. Il n'a publié de son vivant que *Flora oxoniensis*, Oxford 1794, in-8; mais il a légué, à l'université d'Oxford, une rente destinée à publier la *Flora græca*, fruit de ses travaux pendant ses longs voyages dans le Levant, et devant former 10 vol. in-folio, ornés chacun de 100 gravures coloriées avec un volume d'introduction. La publication de ce grand ouvrage n'est pas encore terminée.

SIESTRZENCEWICZ (Stanislas), archevêque catholique de Mohilow, né le 4 septembre 1731 à Zabludow, diocèse de Wilna, d'une famille protestante, embrassa d'abord la profession des armes, et devint officier dans un régiment prussien; mais le prince Massalski, évêque de Wilna, qu'il eut occasion de connoître, le détermina à se faire catholique et même à entrer dans l'état ecclésiastique. Il lui donna un riche canonicat dans sa cathédrale, et l'ordonna prêtre en 1762. Lors du premier partage de la Pologne, l'impératrice de Russie, ne voulant pas que ses nouvelles acquisitions continuassent à dépendre des évêques de Pologne, sollicita du St.-Siége la nomination d'un évêque pour les catholiques de ces provinces, et Siestrzencewicz fut fait évêque de Mallo *in partibus*, et vicaire apostolique pour la Russie blanche. Ce fut en cette qualité qu'il permit, en 1779, aux jésuites de ce pays de recevoir des novices. Peu après Catherine, pour rompre toute communication avec l'évêque de Wilna, demanda que Mohilow fut érigé en archevêché. Pie VI adhéra à cette nouvelle demande, et plaça sur ce siége l'évêque de Mallo, dont la juridiction s'étendit sur tous les catholiques des nouvelles possessions de la Russie. Depuis, elle reçut une plus grande extension; car il prenoit le titre de métropolitain de toutes les Russies. Il est mort le 3 décembre 1826 à Saint-Pétersbourg, où il résidoit ordinairement et où il remplissoit les fonctions de ministre du culte catholique partout l'empire. Il étoit membre de plusieurs sociétés littéraires, économiques, et s'intéressoit aux progrès des sciences et à la culture

Digitized by Google

des lettres. On a de lui une *Histoire de la Crimée qu'il avoit visitée deux fois*, et des *Recherches historiques sur l'origine des Sarmates et des Slaves, et sur les époques de la conversion de ces peuples au Christianisme*, Saint-Pétersbourg 1812, in-8.

SIMIOLI (Joseph), théologien, né à Naples le 26 juin 1712, embrassa l'état ecclésiastique, et s'attacha au cardinal Spinelli, alors archevêque de cette ville, qui le nomma professeur de théologie dans son diocèse, et l'emmena ensuite à Rome. Benoît XIV s'empressa de l'employer dans les congrégations; il eut beaucoup de part, dit-on, à l'encyclique de ce pontife, et il fut chargé, avec plusieurs autres théologiens, de composer une méthode générale pour l'instruction des élèves destinés aux missions étrangères. Après la mort du cardinal Spinelli, il fut rappelé à Naples, et nommé de nouveau professeur de théologie, puis chanoine de la métropole, principal du collége archiépiscopal, et il mourut subitement le 21 janvier 1799. On l'a accusé d'avoir partagé les opinions de Tanucci, son protecteur, qui étoit devenu ministre et président du conseil de régence à Naples, et qui s'est montré en toute occasion opposé à la cour de Rome. Simioli a publié: I. un *Cours de théologie* qui fut adopté par plusieurs évêques; II. *Dissertations sur divers points d'histoire, de critique et de discipline ecclésiastique*; III. *Avis aux évêques pour bien gouverner leur diocèse*, qui a été traduit en espagnol. Il a encore laissé plusieurs ouvrages en manuscrit.

SIMON (Edouard-Thomas), médecin et littérateur, né à Troyes le 16 octobre 1740. Il vint habiter Paris en 1786, et fut nommé, en 1790, secrétaire-général du conseil de salubrité, et successivement de ceux de mendicité et de secours publics. Quoiqu'il se fut montré partisan de la révolution, on l'accusa, en 1792, de conspirer pour la royauté, et pour se soustraire aux persécutions, il accompagna le conventionnel Bouret, son ami, qui fut envoyé en mission. Lors de la formation d'une bibliothèque pour les conseils des anciens et des cinq-cents, il en fut nommé conservateur, et ensuite bibliothécaire du tribunat. Cette place ayant été supprimée en 1807, il entra dans l'instruction publique, et obtint d'abord la place de censeur des études au lycée de Nancy, puis celle d'éloquence latine à Besançon. Il mourut le 4 avril 1818. Ses principaux ouvrages sont: I. *Choix de poésies traduites du grec, du latin et de l'italien*, 1786, 2 vol. in-18; II. *les Muses provinciales*, 1788, petit in-12; III. *Contes moraux à l'usage de la jeunesse, traduits de l'italien de Fr. Soave*, 1790, in-12, 2.^e^ édition, augmentée d'une seconde partie, sous le titre de *Nouvelles morales*, 1803, 2 vol. in-12; IV. *Essai politique sur les révolutions inévitables des sociétés civiles*, traduit de l'italien, 1791, in-8; V. *Coup-d'œil d'un républicain sur les tableaux de l'Europe en 1795 et 1796*, in-8; VI. *Mutius* ou *Rome libre*, tragédie; VII. *le Congrès des fleuves*, poème latin; VIII. *Saint Louis*, poème héroïque, abrégé de P. Lemoine; IX. *Epigrammes de Martial*, traduction nouvelle et complette, publiée par son fils, 1819, 3 vol. in-8.

SINCLAIR Charles-Gédéon,

Digitized by Google

baron DE), l'un des généraux les plus distingués de la Suède, servit dans sa jeunesse en France, en Prusse et en Saxe, et mourut à 73 ans, le 1.er septembre 1803; en lui s'éteignit une des familles les plus illustres de la Suède. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés sur l'art militaire: I. *Réglement pour l'infanterie*, qui est en vigueur en Suède; II. *Institutions militaires* ou *Traité élémentaire de tactique*, deux-Ponts 1775, 3 vol. in-8.

SINETY (le marquis André-Marie), ancien maître-d'hôtel du comte de Provence, depuis Louis XVIII, mort en 1811, avec le grade de maréchal-de-camp. Il se livra particulièrement à l'agriculture, et a publié: l'*Agriculture du midi* ou *Traité d'agriculture propre aux départemens méridionaux*, Marseille 1803, 2 vol. in-12.

SKELTON (Philippe), théologien irlandois, mort à Dublin en 1787. Il s'est fait remarquer par son zèle pour la religion anglicane, et a publié le *Déisme révélé*, 2 vol. in-8, estimé; des *Sermons* et autres écrits oubliés.

SMEATON (John), célèbre mécanicien et ingénieur anglois, né en 1724 dans le comté d'Yorck. Il montra de bonne heure de grandes dispositions pour les talens mécaniques, et fut admis, en 1753, d'après plusieurs travaux très-remarquables, à la société royale de Londres. C'est lui qui construisit le phare d'Eddystone à l'entrée du canal de la Manche, entreprise où il eut beaucoup d'obstacles à surmonter et qui lui fit beaucoup d'honneur. La description de ce phare a été publiée à Londres en 1791, in-folio, avec planches, et il en a été donné un extrait très-détaillé dans le 1.er vol. de la *Bibliothèque britannique*, et dans le tome 3. Ces divers morceaux ont été réunis dans le *Recueil de divers mémoires à l'usage des ingénieurs*, par M. Lesage, Paris 1810. Smeaton fut employé en 1764 auprès de l'administration de l'hôpital de Greenwick, et il s'appliqua au perfectionnement des moulins, et à l'amélioration des propriétés de cet établissement; mais ses occupations se multiplièrent tellement qu'il donna sa démission en 1775, pour se livrer tout entier aux objets d'une utilité générale. Il dirigea les travaux par lesquels la rivière Calder a été rendue navigable, ceux du pont de Londres, et construisit un grand nombre de moulins d'après les expériences qu'il avoit faites. Il s'occupa aussi, du moins quant au projet, du grand canal d'Ecosse qui établit la communication entre l'Océan Atlantique et la mer du Nord; il s'occupoit aussi d'astronomie et il a construit plusieurs instrumens astronomiques, tant pour lui que pour ses amis, et a établi un observatoire dans une maison de campagne qu'il possédoit à Austhorpe. Il mourut le 16 septembre 1792. On a de lui 14 ouvrages sur la physique, la mécanique appliquée, l'astronomie, qui se trouvent pour la plupart dans les *Transactions philosophiques* de Londres; le plus important a pour titre: *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau et du vent pour faire mouvoir les machines de rotation*, imprimées séparément après sa mort, et auquel on a joint ses recherches sur la *Transmission du mouvement* et la

collision des corps, Londres 1794, trad. en françois par Girard, de l'académie des sciences, Paris 1810. On a aussi imprimé après sa mort un recueil de ses rapports, Londres 1812, 3 vol. in-4, dont les ingénieurs peuvent profiter. Ses avis, ses décisions étoient respectés même de ceux dont son opinion contrarioit les intérêts.

SOAVE. *Voyez* le Supplément à la fin du tome X, page 634.

SOLARI (Joseph-Grégoire), poète génois, né à Chiavari en 1737, entra dans la congrégation des Piaristes, et après avoir professé les mathématiques à Sienne, fut promu, par Pie VI, au poste d'examinateur et de théologien de son association. Ayant accepté un emploi lors de la création de la république romaine, il fut, à la suite de ce gouvernement éphémère, renfermé à Livourne; mais sa détention fut de courte durée. En 1804, il devint professeur de grec à Gênes, et il mourut en 1814. On a de lui des traductions italiennes en vers de l'*Enéide*, 2 vol. des *Eglogues* et des *Georgiques* de Virgile, 1 vol., 1810; des *Poésies* d'Horace, 1811, 2 vol.; des *Métamorphoses* d'Ovide, 1814, 3 vol. et de quelques *Psaumes* et *Cantiques*. On reproche à ces traductions trop de concision. Il s'étoit imposé la loi de ne point dépasser le nombre de vers du texte, ce qui l'oblige souvent d'avoir recours aux ellipses, et nuit à l'élan, à la chaleur et à la richesse qu'il auroit pu déployer, s'il ne se fut pas chargé volontairement d'entraves bizarres et puériles.

SOLI (Joseph-Marie), architecte italien, né en 1745 à Vignola, d'un laboureur, montra, dès son enfance, beaucoup de goût pour les arts du dessin. Le comte Malvasia qui en fut instruit le fit venir à Bologne, pour qu'il y suivit les écoles des beaux-arts. La ville de Modène l'envoya ensuite à Rome comme pensionnaire; et à son retour, il fut chargé d'organiser à Modène une académie des beaux-arts dont il fut nommé directeur; il surveilla en même temps les travaux de plusieurs édifices publics en qualité d'architecte de la cour. Il jouissoit d'une si grande réputation, qu'on le consulta pour presque toutes les constructions exécutées de son temps à Milan, Mantoue et Venise. Des offres brillantes lui furent faites pour l'attirer à Saint-Pétersbourg et à Paris, mais il préféra constamment le séjour de Modène, et il y mourut le 20 octobre 1822. Ses principaux travaux sont le palais Bellucci à Vignola, un pont sur le Tanaro, entre Modène et Bologne; trois façades et deux escaliers du palais ducal de Modène et le pont de Rimini. Il a aussi composé plusieurs tableaux qui annoncent que s'il se fut livré exclusivement à cet art, il seroit devenu un des plus habiles peintres de son temps. On a imprimé de lui, à la suite du *Manuale di archit.* de Branca, Modène 1789, in-8, quelques pages sur les voûtes en bois, qu'il avoit étudiées particulièrement.

SOLVYNS (François-Balthazar), né à Anvers en 1760, apprit de bonne heure à peindre et à graver, et obtint à 11 ans le prix de dessin de l'académie de cette ville. Devenu peintre il exécuta plusieurs marines, entr'autres le *port d'Ostende*, pour le gouvernement des Pays-Bas. Il en existe une gravure de grande di-

Digitized by Google

mension par Robert Daudet. Les talens de Solvyns lui valurent à 16 ans le titre de capitaine du fort Lillo, et peu après l'archiduchesse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas, voulant l'attacher à sa cour, le nomma capitaine de son château impérial de Lacken. Lors de l'insurrection de la Belgique, Solvyns la suivit en Autriche et resta auprès d'elle jusqu'à sa mort. Alors il s'embarqua à bord de l'escadre de sir Popham pour visiter les côtes de la mer Rouge, et il en dressa des cartes dont on vante l'exactitude. Arrivé dans l'Inde, il conçut le projet de faire connoître les Hindous aux Européens, et à cet effet il apprit leur langue, étudia à fond leurs mœurs, leurs habitudes et entreprit un recueil de gravures représentant leurs diverses castes, leurs états et leurs conditions qu'il publia à Calcutta en 1799, in-8 et petit in-folio dont il fabriqua lui-même le papier. Cette édition a été reproduite en Angleterre, sous le titre : *The costume of Hindous*, Londres 1804, in-4. Après 15 années de séjour dans l'Inde, Solvyns revint en Europe avec une précieuse collection de dessins et d'observations, et alla s'établir à Paris, dans le dessein de publier un grand ouvrage sur les Hindous au sujet desquels il n'existoit presque rien dans la littérature françoise. Il l'annonça et le publia sous ce titre : *les Hindous* ou *Description de leurs mœurs*, *coutumes*, *cérémonies*, *etc.*, *dessinés d'après nature dans le Bengale*, Paris 1808-1812, 4 vol grand in-folio, fig. coloriées en 292 planches formant 48 livraisons. C'est lui-même qui a gravé toutes les planches. Comme il ne cultivoit plus sa profession depuis long-temps elles sont mauvaises sous le rapport de l'art, mais les sujets ont un caractère de fidélité et de vérité qu'on trouve rarement dans la représentation des sujets étrangers. Elles sont accompagnées d'un texte françois et anglois écrit par son épouse et généralement court et un peu aride parce que l'auteur n'a voulu y rapporter que ce qu'il avoit vu ou appris dans l'Inde. Les discours préliminaires qui se trouvent en tête de chaque volume ont été rédigés, en grande partie, par Depping. Solvyns avoit entrepris en même temps une édition in-4 de cet ouvrage dont le texte étoit en trois langues (françois, anglois et allemand), mais il n'en donna que quelques cahiers. On a commencé aussi à Leipsick une petite édition du grand ouvrage sur les Hindous avec un texte du docteur Bergk. On ignore si elle a été continuée. Solvyns avoit encore annoncé, en 1814, un *Voyage pittoresque aux Indes orientales et en Chine*, 2 vol. in-4 dont il devoit aussi exécuter les planches ; mais il n'a rien paru de cet ouvrage. Lorsque la Belgique passa sous le sceptre de la maison d'Orange, il retourna dans sa patrie et fut nommé capitaine du port d'Anvers ; il est mort dans cette ville le 10 octobre 1824 d'une attaque d'apoplexie.

SOUILLAC (Jean-George DE), évêque de Lodève et docteur en théologie, né d'une ancienne famille tenant à l'illustre maison de Turenne, fut d'abord vicaire-général de l'évêque de Périgueux. Le roi le nomma à l'évêché de Lodève en 1732, et il assista en cette qualité aux états du Languedoc, quoiqu'il n'ait été sacré qu'en janvier 1733. Il fut aussi un des évê-

ques qui condamnèrent le livre du P. Pichon. Il mourut en 1750. C'étoit un prélat instruit, édifiant, de mœurs irréprochables; mais il paroît qu'il avoit adopté les opinions des jansénistes. Le dictionnaire des auteurs jansénistes l'accuse d'en tenir le langage. Barbier lui attribue les *Conférences ecclésiastiques du diocèse de Lodève*, Paris 1749, 4 vol. in-12 qui sont rédigées dans cet esprit.

SOUMILLE (Bernard Laurent), ecclésiastique, né à Carpentras, mort à Villeneuve-lez-Avignon en 1774, consacra sa vie à l'étude des sciences physiques et mathématiques, et chercha à faire d'utiles applications de la mécanique. On lui doit l'invention de plusieurs instrumens aratoires, entr'autres, d'un semoir à bras dont il a publié la description, Avignon 1763, in-16 On lui doit encore un *thermomètre* dont il fit hommage à l'académie des sciences en 1770, et qui fut approuvé par cette société comme un *moyen ingénieux et très sûr de faire appercevoir jusqu'aux moindres changemens dans la température de l'air*. La description en a été insérée dans les *Mémoires de l'académie*, année 1770. On a encore de lui le *grand Trictrac* ou *Méthode pour apprendre les finesses de ce jeu*, 1738, plusieurs éditions in-8, et la *Loterie insidieuse* ou *Tableau général de tous les points tant en perte qu'en profit qu'on peut faire avec 7 dès*, Avignon sans date, in-12.

SOUQUE (Joseph-François), né le 2 septembre 1767, embrassa la cause de la révolution avec zèle et s'attacha au parti de la Gironde. Le 31 mai 1793 il accompagnoit Brissot qui se sauvoit en Suisse, lorsqu'ils furent arrêtés à Moulins et conduits ensemble dans les prisons de Paris. Souque qui étoit qualifié, par les journaux de cette époque, d'agent du pouvoir exécutif, ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Il devint sous le directoire secrétaire d'ambassade en Hollande, et sous le gouvernement impérial secrétaire-général de la préfecture du Loiret. Il fut élu deux fois par ce département membre du corps législatif et il en faisoit partie à l'époque de la déchéance de Buonaparte, à laquelle il adhéra. Il parla en faveur de la liberté de la presse contre la censure, et se montra peu favorable aux émigrés lors de la discussion du projet de loi sur leurs biens non vendus. Durant les cent-jours il fut encore élu à la chambre des députés par le département du Loiret et il y professa les mêmes principes. Resté sans emploi à la seconde restauration, il s'occupa de littérature, et donna le *chevalier de Canolle* ou *une Episode de la Fronde*, comédie en 5 actes et en prose, jouée avec succès le 27 mai 1816, sous le nom de M. *de St.-Georges*, sur le théâtre de l'Odéon et imprimée la même année; et *Orgueil et vanité*, comédie en 5 actes et en prose, représentée sur le théâtre François le 1er avril 1819 aussi imprimée. Souque est mort le 14 septembre 1820. Il a laissé en manuscrit une comédie dans le genre du chevalier de Canolle, intitulée: *François II*.

SOUZA-BOTELHO (don Jose-Maria), diplomate portugais, né en 1758 à Oporto, embrassa à 20 ans la carrière des armes qu'il quitta en 1791 pour aller comme plénipotentiaire en Suède. En 1795 il passa à Copenhague dans la même qualité, et en 1802 il vint

à Paris comme ministre plénipotentiaire de Portugal. Le cabinet de Lisbonne le désigna, en 1805, pour aller occuper le même poste à St.-Pétersbourg, mais il ne put se rendre à sa destination, et alors il cessa d'être revêtu de tout caractère politique. Fixé en France, Souza s'occupa de la culture des lettres et entreprit de donner une magnifique édition de la *Lusiade* avec une vie du Camouens et un jugement sur ce poëme, Paris, Firmin Didot, 1817, grand in-4 avec fig. gravées d'après les dessins de Gérard. On trouve un article fort étendu sur cette nouvelle édition dans le *Journal des Savans*, juillet 1818. On lui doit une traduction, dans sa langue maternelle, des *Lettres portugaises*, publiées avec le françois en regard, et Paris, Firmin Didot, 1824, in-12 précédées d'une notice bibliographique. Souza est mort à Paris le 1er juin 1825. Il avoit épousé en secondes noces la veuve du comte de Flahault, connue par plusieurs romans.

SOYER (Jean-Aimé), maréchal-de-camp, né à Thouarcé, département de Maine-et-Loire, fut enfermé en 1792 dans le château d'Angers à cause de son attachement à la monarchie; mais il parvint à s'évader au moment où il alloit être jugé, passa dans la Vendée et fut nommé lieutenant de cavalerie dans une compagnie de volontaires qui fut toujours à la tête de l'armée royale. La Rochejacquelein l'éleva au grade de capitaine sur le champ de bataille, et il devint successivement aide-de-camp, colonel, chef de division et major-général; il se signala particulièrement à Dol où il enfonça une division ennemie après un combat sanglant, et à Chavagne où il commandoit une division royale et où il fut atteint de trois balles. Il se fit aussi admirer par un trait de générosité digne d'être cité : lorsque les Vendéens, usant de représailles, cessèrent de faire quartier aux prisonniers, le sort des combats fit tomber entre ses mains 40 de ceux qui l'avoient persécuté, arrêté et qui avoient incendié sa maison; il leur accorda la vie et la liberté, uniquement parce qu'ils avoient été ses ennemis personnels. Le roi lui envoya la croix de St.-Louis le 1er janvier 1796 et le confirma dans le grade de major-général. Monsieur le chargea, en 1800, de commander en second toutes les divisions de l'armée royale et joignit à ses instructions les marques les plus honorables de satisfaction pour les services de cet officier-général et de ses deux frères qui occupoient des grades élevés dans la même armée. Le maréchal Soyer est mort en 1823.

SPAENDONCK (Van), célèbre peintre de fleurs, né à Tilbourg en 1746, vint de bonne heure en France et se fit d'abord connoître comme peintre en miniature. Watelet lui fit obtenir en 1774 la survivance de la place de peintre en miniature du roi; mais ses tableaux de fleurs lui acquirent une bien plus grande réputation. Tout le monde à la cour voulut avoir sur une boîte un vase peint par Spaendonck. A l'époque de la révolution, il fut nommé professeur d'iconographie au jardin des plantes, et il mourut le 11 mai 1821. Nul peintre n'a entendu mieux que lui l'art de la composition. Il excelloit aussi à reproduire avec la plus grande fidélité le velouté des

Digitized by Google

fruits, la forme et le port des fleurs.

SPAGNI (André), jésuite, né à Florence en 1716. Il étoit occupé dans l'enseignement et chargé de divers emplois à Sienne lors de la suppression de son ordre; mais il n'en continua pas moins ses études avec ardeur; il s'étoit adonné particulièrement à la métaphysique où il avoit acquis des connoissances très-étendues. Il mourut à Rome en 1788, après avoir publié : I. *De ideis humanæ mentis eorumque signis*, Rome 1781, 2 vol. in-4; II. *De signis idearum*, même date; III. *De causâ efficiente*, 1764; IV. *De bono, malo, et pulchro dissertationes tres*, 1766, 2.e édition, 1776, avec augmentations; V. *De animâ brutorum*, 1775; VI. *De miraculis*, Rome 1777.

SPANGENBERG (Auguste-Théophile), évêque de la secte des Frères-Moraves, né le 15 juillet 1704, s'appliqua d'abord au droit, qu'il quitta pour la théologie. Ayant fait connoissance du comte de Zinzendorf, il voulut se faire recevoir de sa nouvelle secte; et, depuis cette époque, toute sa vie fut consacrée à prêcher et à répandre sa doctrine en Europe et en Amérique, où il fit plusieurs voyages. Son zèle et ses talens lui valurent bientôt le titre d'évêque de l'unité des frères (nom collectif sous lequel les hernhutes comprennent tous les individus de leur secte). A la mort du comte de Zinzendorf, il fut appelé au conseil suprême, où toutes les affaires des Frères-Moraves sont jugées et décidées en dernier ressort. Il obtint encore, en 1764, l'inspection-générale des établissemens de la haute-Lusace; et en 1789, il devint président de la direction-générale. Il est mort le 18 septembre 1792. C'est à son habileté et à sa grande activité que les Frères-Moraves durent la plupart de leurs établissemens dans les états protestans de l'Europe et même en Russie. Il a publié une *Vie du comte de Zinzendorf*, en 8 vol. in-8, 1772-75, et un *Résumé de la doctrine chrétienne dans la communauté évangélique des Frères*, 1779, in-8.

SPENER (Philippe-Jacques), célèbre docteur de l'église protestante, regardé comme le fondateur de la secte appelée des *Piétistes*, naquit le 13 janvier 1635 à Ribeauviller, d'un conseiller au service du dernier comte de cette petite souveraineté. Après avoir terminé d'excellentes études, il devint instituteur de deux princes de Birkenfeld, avec lesquels il passa deux années à Strasbourg; ensuite il voyagea en Allemagne, en France et en Suisse. A Bâle, il étudia l'hébreu sous le fameux Buxtorf, et à Lyon, il connut le P. Ménestrier, qui lui inspira du goût pour le blason, science qu'il transporta en Allemagne. De retour à Strasbourg, il y accepta une place secondaire de prédicateur, et il acquit bientôt une si grande réputation par son éloquence, la pureté de ses mœurs et sa piété, que le sénat de Francfort lui offrit la première place parmi les pasteurs de cette ville. Il y séjourna 20 ans; et, convaincu que les froides prédications qui constituoient l'essence du culte protestant, ne peuvent produire beaucoup d'effets sur les grandes masses, il institua chez lui, en 1670, des assemblées particulières dans lesquelles, après des actes de dévo-

Digitized by Google

tion, il répétoit d'une manière simple et très-abrégée le contenu de ses sermons, et expliquoit quelques versets du Nouveau-Testament. Afin de mieux éclairer ceux qu'il instruisoit, il leur permettoit d'exposer leurs doutes, et de demander des éclaircissemens. Les femmes étoient admises à ces exercices, mais sans pouvoir être vues de l'auditoire. On appeloit ces réunions des *Colléges de piété*, et ils subsistèrent pendant plusieurs années sans aucune plainte. Il se forma des assemblées pareilles dans plusieurs villes de l'Allemagne; mais il s'y glissa des abus, et il s'éleva des réclamations de toutes parts. Spener essaya de justifier son institution par un livre intitulé: *Pia desideria*, dans lequel il s'efforçoit de démontrer la nécessité d'une réforme générale dans tous les états de la société, et particulièrement parmi les ecclésiastiques dont les études n'étoient dirigées, disoit-il, que pour faire briller les prédicateurs dans les disputes religieuses, au lieu de les pénétrer de cet esprit de charité, d'humilité et des sentimens pieux qui édifient les fidèles. Ne se contentant pas de signaler le mal, il proposa les moyens de le guérir, et il continua à exécuter le plan de réforme qu'il avoit entrepris; cependant l'électeur de Saxe, qui l'avoit connu dans ses campagnes, voulut l'attirer à son service, et il céda à ses instances, dans l'espoir de produire un plus grand bien dans une cour qui étoit alors très-corrompue, et dans un pays qui renfermoit les deux principales universités protestantes. Sur ce nouveau théâtre, il s'appliqua à gagner les esprits par des écrits, des sermons, et surtout des instructions; mais il fut enveloppé dans deux disputes religieuses qui le brouillèrent avec l'électeur, qui ne lui permit plus de paroître devant lui, et affecta même de ne pas aller à ses sermons. Alors il accepta la place d'inspecteur et premier pasteur de l'église St-Nicolas à Berlin, et il parvint à faire introduire son système de réforme dans l'université de Halle, nouvellement fondée par l'électeur de Brandebourg. Cette ville devint alors le centre du Piétisme, et tous les luthériens d'Allemagne se partagèrent en deux partis opposés: les orthodoxes comprenant les universités de Saxe, et les piétistes ou spénériens qui dominoient à Halle; les docteurs de Wittemberg publièrent un ouvrage dans lequel ils dénoncèrent 264 thèses hérétiques extraites des livres de Spener. Celui-ci se défendit avec beaucoup de talent. Frédéric-Auguste, qui étoit parvenu, en 1694, à l'électorat de Saxe, le pressa de revenir à Dresde prendre ses anciennes fonctions; mais il ne voulut plus quitter Berlin, et y mourut le 5 février 1705. Quelques-unes de ses opinions sont peu conformes aux livres symboliques des luthériens. Celle qui, élevant la théologie au-dessus d'une science, en faisoit une lumière intérieure, paroît conduire au mysticisme, et Spener semble se rapprocher de l'église catholique par le mérite qu'il accorde aux bonnes œuvres. Ses idées sur une seconde venue du Christ, forment tout-à-fait une nouvelle croyance. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie en langue allemande, oubliés aujourd'hui. Ses ouvrages historiques et héraldiques, écrits en latin, ont pour titre: I. *Sylloge genealogico-*

historica è numero præcipuarum familiarum quibus suos principes Germania nostra debet XII exhibens, etc., Francfort 1665, in-8; II. *Theatrum nobilitatis Europeæ, etc.*, 1668-78, 4 vol. in-folio; III. *Commentarius historicus in insignia serenissimæ domus Saxoniæ*, 1668, in-4; IV. *Insignium theoria, seu operis heraldici pars specialis* 1680; *pars generalis*, 1690, 2 vol. in-fol. réimprimés en 1717; V. *Illustriores galliæ stirpes tabulis genealogicis comprehensæ*, 1689, in-folio. — Son fils, *Jacques-Charles* Spener, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages estimés: *Historia Germanica universalis et pragmatica*, 2 vol. in-8; *Notitia Germaniæ antiquæ*, 1717, in-4.

SPOLVERINI (le marquis Jean-Baptiste), poète italien, né à Vérone en 1695, est du nombre de ceux qui, moins par les préceptes que par l'exemple, ont contribué à la régénération des bonnes études en Italie; il remplit aussi diverses charges publiques avec autant de zèle que d'intelligence, et il mourut en 1763. On lui doit un poème dans le genre des *Georgiques*, intitulé: *la Coltivazione del riso*, Vérone 1758, in-4, fig., réimprimé avec des variantes, 1763, in-4; et Padoue 1810, in-8. Cette dernière édition, accompagnée de notes et de l'éloge de Spolverini, est la plus estimée. Ce poème, où l'auteur célèbre la culture du riz qui fait la plus grande richesse du territoire de sa patrie, est divisé en 4 livres, et contient environ 5,000 vers blancs, qui lui ont coûté 20 années de travail. On y trouve quelques longueurs dans les détails et pas assez de proportion dans l'ensemble; mais les épisodes sont traités avec une supériorité de talent qui ne laisse rien à desirer. On admire surtout le débordement de l'Adige dans le premier livre, le tableau de la vie champêtre dans le troisième, et les aventures de la fille d'Inachus dans le quatrième.

SPRENGEL (Matthieu-Chrétien), historien, né à Rostock le 24 août 1746, fut nommé en 1778 professeur extraordinaire à la faculté de philosophie de Gottingue, et obtint l'année suivante la chaire d'histoire à Halle. Il s'y rendit surtout utile par ses leçons sur la statistique, science pour laquelle il avoit réuni des matériaux précieux. Il mourut le 7 janvier 1803, avec la réputation d'une grande sagacité et d'un rare savoir. Ses ouvrages sont nombreux: I. *Histoire des premières découvertes des Portugais sous l'infant don Henri*, Halle 1783, in-8, en allemand; II. *Histoire des principales découvertes géographiques jusqu'à celle du Japon en* 1542, même date, 2.ᵉ édition, 1792. On y trouve beaucoup de traits curieux sur les voyageurs du moyen âge; mais l'auteur passe sous silence plusieurs voyages, et il y en a d'autres qu'il traite trop-brièvement. Malte-Brun a tiré de cet ouvrage une grande partie des matériaux du premier volume de son *Précis de la Géographie universelle*, en y ajoutant les choses que l'on regrettoit de ne pas y trouver; III. *Histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, 1783, in-4, s'arrêtant aux temps de la *grande charte*, et formant le 47.ᵉ volume de l'*Histoire universelle* de l'édition allemande; IV. *Histoire des révolutions des Indes-Orientales de* 1756 *à* 1783, *notamment des conquêtes des Anglois dans le*

Digitized by Google

Décan et l'Indostan, 1788, in-8; V. *Vie de Hyder-Haly, nabab du Maïssour*, traduite du françois, *avec des additions et remarques*, 1784-85, 2 vol. in-8; VI. *Histoire des Marattes, jusqu'à la dernière paix conclue avec l'Angleterre*, 1785, in-8; VII. *Résumé de l'histoire du 18.e siècle*, 1797, in-8; VIII. *Géographie des Indes Orientales*, Hambourg 1802, in-8, formant la 2.e partie de la géographie de Busching; IX. *Manuel de la statistique des principaux états de l'Europe*, Halle, tome 1.er, 1793, in-8; X. *Nouvelle édition de la statistique d'Achenwal, refondue sur un meilleur plan*; XI. avec Forster, dont il étoit le gendre, *Mélanges d'ethnographie et de géographie*, Leipsick 1781-1790, 14 vol. in-8, et seul, la suite, intitulée: *Nouveaux mélanges, etc.*, 1790-94, 13 vol. in-8; XII. *Bibliothèque des relations de voyages les plus récentes et les plus importantes*, Weimar 1800-1801, 7 vol. in-8, cartes et fig. Ces deux recueils ne renferment que des traductions d'ouvrages en langues étrangères; XIII. *Choix des meilleurs ouvrages sur la statistique, la géographie, pour servir d'éclaircissement à l'ethnographie et à la géographie*, Halle 1794-1800, 14 vol. in-8. Ces derniers ouvrages laissent beaucoup à désirer. Les notes sont rarement instructives; mais les préfaces renferment des jugemens bien raisonnés sur le voyage qu'il traduit et souvent de bonnes notices critiques sur les voyages faits précédemment dans ces mêmes pays. On a encore de lui un grand nombre de *Dissertations* et d'*Analyses critiques* d'ouvrages nouveaux.

SPRENGER (Balthasar), écrivain agriculteur, né le 14 février 1724, fut d'abord adjoint à la faculté de théologie de Tubingen et après avoir fait un voyage en Allemagne, en Angleterre et en France, devint successivement pasteur à Gœppingen, professeur du collège de Maulbronn, conseiller du duc de Wurtemberg, surintendant-général, prélat à Alderberg et l'un des membres du comité permanent des états. Il mourut le 14 septembre 1791. On lui doit plusieurs ouvrages estimés: I. *Traité général sur l'agriculture*, extrait en grande partie de Duhamel et accompagné de nouvelles expériences et dissertations, Stuttgard 1764, in-8; II. *Traité complet sur la culture de la vigne*, 1765-78, 3 vol. in-8; III. *Elémens complets d'agriculture*, 1772-78, 3 vol. in-8.

SPRENGER (Placide), bénédictin, né en 1735, fut bibliothécaire du monastère de Banz en Franconie, et devint, en 1785, prieur de cette abbaye qu'il quitta en 1796 pour celle de St.-Etienne à Wurtzbourg. Lorsque les couvens furent sécularisés, en 1803, il se retira dans le bourg de Lichtenfels dans la principauté de Bamberg, où il mourut le 23 septembre 1806. On a de lui: I. *le Spectateur de la Franconie*, Francfort 1772, in-8 dont il n'a paru que 4 cahiers; II. *la Littérature de l'Allemagne catholique*, Cobourg, 1775-88, in-8; III. *Magasin littéraire pour les catholiques*, Cobourg 1792-95, in-8 6 cahiers; IV. *Thesaurus rei patristicæ*, Wurtzbourg, 1784-92, 3 vol. in-4. Cet ouvrage n'est pas terminé; V. *Histoire de l'imprimerie à Bamberg*, Nuremberg 1800, in-4; VI. *Histoire de l'abbaye de Banz d'après des do-*

cumens authentiques, depuis 1050 jusqu'en 1251, 1803, in-8.

STADION (Philippe comte DE), ministre d'état, né à Mayence en 1763, d'une ancienne famille distinguée par les services qu'elle a rendus à l'Autriche, entra fort jeune dans la carrière diplomatique sous le ministère du prince de Kaunitz qui l'envoya en Suède dès l'âge de 24 ans, comme ministre plénipotentiaire de l'empereur. En 1792, le baron de Thugut qui étoit devenu premier ministre l'envoya à Londres avec le même titre, mais il chargea M. de Mercy d'Argenteau de négocier les affaires les plus importantes. Le jeune comte de Stadion en fut vivement blessé et se retira dans ses terres de Souabe, où il vécut loin des affaires jusqu'en 1801, que le prince de Trtotmansdorff prit le portefeuille des affaires étrangères. Alors il fut envoyé ambassadeur à Berlin, puis à Saint-Pétersbourg pour organiser une nouvelle coalition contre la France. Enfin après la paix de Presbourg, en 1806, le comte de Stadion fut appelé au ministère des affaires étrangères, et il sut maintenir avec autant de prudence que d'habileté l'état de paix alors si difficile et dont cependant l'Autriche avoit un si grand besoin. Mais lorsqu'il crut l'existence de cette puissance menacée par l'ambition toujours croissante du chef de la France, et qu'il le vit en Espagne avec la plus grande partie de ses forces, il jugea que l'occasion étoit favorable pour attaquer le dévastateur de l'Europe, et après la publication d'un manifeste fondé sur des motifs trop réels, la Bavière fut envahie et les premiers corps de l'armée française culbutés. Buonaparte quitta alors l'Espagne, et malgré la grande distance des lieux, se trouva bientôt en présence de l'ennemi et livra les batailles de Ratisbonne et de Wagram qui furent si fatales à l'Autriche et amenèrent la paix de 1809 qui dépouilla l'empereur François I.^{er} d'une partie considérable de ses états et lui fit faire un sacrifice plus grand encore, celui de donner la main de l'archiduchesse Marie-Louise, sa fille, à son vainqueur; celui-ci exigea encore le renvoi du comte de Stadion qu'il accusoit, avec raison, d'être un des principaux auteurs de la guerre. Ce ministre remit son portefeuille à M. de Metternich et se retira dans une terre en Bohême. Lors du projet de la grande coalition, en 1813, il fut rappelé au ministère comme l'homme le plus propre à en accélérer les effets; après la bataille de Lutzen il se rendit au quartier-général de l'empereur Alexandre et du roi de Prusse pour faire admettre l'intervention de son souverain, et il fut un des plénipotentiaires qui signèrent à Toeplitz le traité d'alliance entre les trois grandes puissances du nord. Il assista en la même qualité aux conférences de Francfort et de Châtillon, et il signa pour l'Autriche le traité de Paris du 11 avril 1814. De retour à Vienne, il prit part aux délibérations du congrès, et fut ensuite chargé du ministère des finances. Il n'y montra pas moins de talent que dans la diplomatie, et sans mettre de nouveaux impôts il parvint par une sage économie et une scrupuleuse exactitude à rétablir les finances épuisées par une guerre de 20 ans et des pertes de tous les genres. Il mourut à Bade le 15 mai 1824,

laissant une fortune peu considérable, quoiqu'il eut recueilli de ses ancêtres un riche héritage et qu'il eut occupé les premiers emplois de la monarchie et le ministère des finances pendant 10 ans. L'empereur a donné une pension à sa veuve. Le comte de Stadion doit être cité non-seulement pour son désintéressement, mais encore pour son affabilité et pour la protection éclairée qu'il a accordée aux lettres et au commerce.

STEDMAN (Jean-Gabriel), officier écossois, né en 1748, fut long-temps au service de Hollande et fit la guerre contre les nègres de Surinam. La guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et la Hollande, il quitta le service de cette dernière puissance et mourut à Tiverton en 1797, après avoir publié une relation de son voyage, Londres 1796, 2 vol. in-4, trad. en françois sous ce titre : *Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guianne* par le capitaine Stedman, Paris 1799, 3 vol. in-8.

STEEVENS (George), célèbre critique anglois, né à Stepney en 1736, mort en 1800. Il a donné avec Johnson une bonne édition du *Théâtre de Shakespeare* avec des commentaires 1773, 10 vol. in-8, plusieurs fois réimprimé avec des corrections et augmentations. La dernière édition et la meilleure, est de 1793.

STEIBELD (N.), compositeur allemand, mort à St.-Pétersbourg au mois de septembre 1823, dans un âge avancé. Il est connu en France par la musique de l'opéra de *Roméo et Juliette*, joué à Paris au mois de septembre 1793, dont on trouve l'analyse dans le *Moniteur* du 23 de ce mois. On a encore de lui de beaux morceaux de piano qui sont d'une mélodie agréable, d'une exécution facile et ont obtenu de grands succès.

STELLINI (Jacques), professeur italien, né en 1699, d'un pauvre tailleur de Cividal del Friuli, entra à 18 ans dans l'ordre des Somasques, et en sortant de l'école enseigna la réthorique au collége des nobles à Venise. En 1739 il fut appelé à une chaire de morale à l'université de Padoue, et il y mourut le 17 mars 1770. Il a publié, en 1740, un *Essai sur l'origine et les progrès des mœurs*, en latin qui fit beaucoup de sensation, et a été trad. en italien par Valeriani, Milan 1806, et par Melchior Spada, Bassano 1816, in-8. Cet ouvrage a été réimprimé en 1778 dans le recueil de ses œuvres intitulé : *Opera omnia*, 4 vol. in-4. Son système, dont on trouve une analyse très-détaillée dans la *Biographie universelle* de Michaud, est le résultat de la plus profonde connoissance du cœur humain et d'un examen aussi complet qu'impartial de notre nature. Ce qui lui a nui c'est que ce philosophe a rendu ses écrits inaccessibles pour la plupart des lecteurs par les difficultés du style, le défaut de méthode et l'emploi de la langue latine qu'il a préférée à l'italien ; on pourroit ajouter qu'on ne sauroit y trouver de bizarres innovations, et c'est vraisemblablement ce qui a contribué à le faire oublier quoiqu'il ne mérite pas de l'être. On a encore de Stellini : *Opere varie*, 1783 et 1784, 6 vol. in-8.

STEPHENS (Alexandre), biographe anglois, né en 1757 à Elgin, du prévôt de cette ville, fit ses études à Berdeen, voyagea ensuite pour son instruction, puis s'adonna à l'étude des lois qu'il

abandonna pour ne s'occuper que de littérature, et il mourut le 24 février 1821. On a de lui : I. *Histoire des guerres faites à la France à l'occasion de la révolution*, en anglois, 1803, 2 vol. ; II. les *Mémoires de John Horne-Took*, 1813, in-8 ; III. l'*Annual biography obituary*, Londres 1817-21, tome 1 à 5, avec portraits à la Silhouette, ouvrage qui se continue. On a encore de lui les 9 premiers volumes des *Public characters*, quelques pamphlets anonymes et deux poèmes : *la Jamaïque* et l'*Habitant du temple*, et plusieurs morceaux dans les journaux et revues périodiques, entr'autres dans le *Monthly magazine*.

STICOTTI (Antoine), acteur de la comédie italienne à Paris, mort vers l'an 1776. On a de lui : I. *Garrik*, ou *les Acteurs anglois*, *contenant des observations sur l'art dramatique*, Paris 1769, in-8 ; II. *Dictionnaire des gens du monde*, *historique*, *littéraire*, *critique*, *moral et physique*, Paris 1770, 5 vol. in-8 ; III. *Dictionnaire des passions*, *des vertus et des vices*, composé par Sticotti, et publié par l'abbé Sabathier, de Castres, 2.e édition, Paris 1777, 2 vol. in-8 ; IV. plusieurs *Pièces*, représentées au théâtre Italien.

STOLL (Maximilien), l'un des médecins les plus distingués de l'école de Vienne, né en Souabe en 1742. Il se forma d'après les préceptes de Haën, qu'il remplaça comme professeur en 1776 ; il attira un grand concours d'élèves et s'acquit une réputation brillante. Peu de médecins ont apporté autant de soin et d'exactitude à décrire les maladies. Il mourut en 1788. Ses principaux ouvrages sont : I. *Ratio medendi*, 1777-80, 4 vol. in-8, ouvrage important, traduit par Mahon, Paris 1809, 2 vol. in-8 ; II. *Observationes de collicâ saturninâ*, 1781 ; III. *Aphorismi de cognoscendis et curandis febribus*, 1787, in-8, excellent ouvrage, traduit en françois par Mahon et Corvisart, in-8 ; IV. *Prælectiones in diversos morbos chronicos*, Vienne 1788-89, 2 vol. in-8, publiés par Eyerel ; V. *Dissertationes medicæ ad morbos chronicos pertinentes*, 1788-89, 4 vol. in-8, publiés par Eyerel.

STONNE. *Voyez* SY.

STOTHARD (Charles-Alfred), peintre anglois, né en 1778. Il s'adonna spécialement à l'illustration des antiquités nationales de la Grande-Bretagne, partie qui jusque là avoit été fort négligée, et il fut chargé de dessiner les planches de divers ouvrages sur ce sujet. Il périt le 28 mai 1821 à Bère-Ferrers, d'une chute qu'il fit en levant les dessins des vitraux d'une église. Ses principales productions sont des *dessins* pour la *Magna britannia*, du docteur Lysons, 1806-14, in-4 ; *Monumental effigies of great Britain*, 1812-23, 10 livraisons in-4 ; un *Mémoire* sur la tapisserie de Beauvais, insérée dans le 19.e vol. de l'*Archéologie* ; un *Tableau* de l'effigie d'Elisabeth à Westminster, et plusieurs *Dessins* inédits des sceaux royaux et baroniaux les plus rares, sur lesquels il se proposoit de publier un ouvrage. Sa femme, qui l'avoit accompagné dans son dernier voyage en France, a publié, à son retour à Londres en 1818, avec une partie de ses dessins : *Lettres écrites durant un voyage en Normandie*, *en Bretagne et autres parties de la France*, dans lesquelles elle rend compte à sa mère des vues, des

costumes,

costumes, des antiquités d'architecture qu'ils remarquèrent dans leur route, et qui fournissoient à son mari les sujets de divers dessins.

STRAMBI (Vincent-Marie), né à Civita-Vecchia en 1745, fut élevé d'abord au séminaire de Montefiascone, puis à Rome, chez les pères des Écoles pies, ensuite chez les Dominicains, et, après avoir été ordonné prêtre, s'associa l'un des premiers au vénérable Paul de la Croix, fondateur des Passionistes. Il s'appliqua aux missions, aux catéchismes et aux autres exercices du ministère évangélique. Pie VII le nomma, en 1801, évêque de Macerata il Tolentino, et il se consacra tout entier au soin de son diocèse. Il bâtit un séminaire qu'il dota, fonda une maison de refuge et une école pour les jeunes filles. Son attachement pour le pape le fit exiler à Novarre, puis à Milan. Après avoir édifié cette ville par ses vertus, il revint au milieu de ses ouailles, fit agréer sa démission après l'avènement de Léon XII, et le pape lui donna un logement au palais Quirinal, qui est une distinction considérable à Rome. Il y mourut le 2 janvier 1825. On lui doit plusieurs ouvrages en italien : I. *des Trésors que nous avons en Jésus-Christ, notre Sauveur, et des mystères de sa passion et de sa mort, source de tout bien* ; II. *Exercice de courtes méditations sur la passion pour tous les jours du mois*, 6.e édition, Rome 1797 ; III. *Vie de Paul de la Croix*, Macerata 1805, 3 vol. ; IV. *Exercices et mouvemens pieux vers le sang de Jésus Christ, avec une manière d'entendre la messe*, 1813 ; V. *Réglement de vie pour un jeune homme ; Reglement de vie pour une jeune personne*, 1813 ; VI. *Aiguillon aux curés pour l'accomplissement exact de leurs devoirs*, 1814 ; VII. *Dévotes réflexions sur une image du crucifix* ; VIII. *Instructions sur les vertus théologales et l'acte de repentir* ; IX. *le Mois sanctifié par des considérations sur le sang de Jésus-Christ*, Rimini 1821.

STRUVE (Henri), professeur de chimie, né en 1751, d'un père médecin, fut aussi inspecteur des mines, et mourut à Lausanne le 29 novembre 1826. Il a fait don au musée de cette ville d'une collection de minéraux, et il a légué sa bibliothèque à l'académie, et 4,000 fr. à percevoir lorsqu'on aura aboli la mendicité pour l'établissement d'une maison de travail. Il a publié : I. *Méthode analytique des fossilles, fondée sur leurs caractères extérieurs*, Lausanne 1797, in-4 ; II. *Recueil de mémoires sur les salines et leur application*, 1803, in-8 ; III. *Description abrégée des salines du ci-devant gouvernement d'Aigle*, 1804, in-8 ; IV. *Fragment sur la théorie des sources, et sur son application à l'exploitation des sources salées*, 1804, in-12 ; V. *Itinéraire des salines*, 1805, in-12 ; VI. *Mémoire sur différens objets relatifs à la géologie, aux mines et salines*, 1805 ; VII. *Abrégé de géologie*, 1818, 2.e édition, 1819, in-12 ; VIII. *Coup-d'œil sur l'hypothèse de M. Charpentier*, 1819, in-12 ; IX. *Observations sur le gisement du gypse salifère dans le district d'Aigle*, 1825, in-12. Il a publié en outre chaque année, depuis 1805 jusqu'en 1814, un *Rapport*, en 1 vol. in-12, sur les travaux entrepris ou à entrepren-

dre dans les mines et les salines du district de l'Aigle.

STUBBS (George), anatomiste et peintre d'animaux, né à Liverpool en 1736, a excellé à rendre les chevaux de course ; on vante aussi beaucoup un *tigre* qu'il a peint d'après nature, son *Philis*, *beau chien d'arrêt de lord Clarmont*, et son *chien d'arrêt épagneul*. Il est mort en 1806. On a de lui l'*Anatomie du cheval*, *contenant la description des os*, avec 18 planches dessinées d'après nature, et *Tableau de l'anatomie comparée de la structure du corps humain*, *d'un tigre et d'un oiseau ordinaire*, avec 30 planches. Cet ouvrage devoit avoir six livraisons, il n'en a paru que trois.

SUCHET (Louis Gabriel), duc d'Albuféra, maréchal de France, né en 1772 à Lyon, entra, en 1792, comme volontaire dans la cavalerie nationale de cette ville, et passa peu après capitaine dans une compagnie franche de l'Ardèche, et au bout de quatre mois fut fait chef du 4.e bataillon de ce même département. C'est vers ce temps qu'il fut chargé d'exécuter, avec son bataillon, l'ordre sanguinaire donné par le proconsul Maignet, de réduire en cendres la commune de Bedouin, et d'en décimer les malheureux habitans. Il passa ensuite à l'armée d'Italie, et se distingua en plusieurs occasions, notamment au combat de Loano, où il enleva trois drapeaux aux Autrichiens. En 1798, il fut nommé chef de brigade sur le champ de bataille de Neumark, et passa en Suisse avec son régiment sous le général Brune ; il montra dans cette campagne beaucoup d'habileté, et sa conduite lui valut l'honneur de porter à Paris vingt-trois drapeaux pris sur l'ennemi. Suchet se rendit ensuite à l'armée d'Italie comme chef d'état-major sous Joubert dont il étoit l'ami. Après la mort de ce général, tué à la bataille de Novi, il continua les mêmes fonctions sous Championnet, jusqu'à ce qu'il fut adjoint comme lieutenant à Masséna, devenu général en chef de l'armée d'Italie. C'est en cette qualité qu'il tint en échec, avec 8,000 hommes, le général Mélas, qui commandoit 40,000 Autrichiens ; ensuite, par d'habiles manœuvres, il contribua à réduire cette armée, qu'il avoit privée de tout moyen de retraite. Suchet rejoignit alors Masséna, et assista à la bataille de Marengo, après laquelle il alla prendre le commandement de Gênes. Plus tard, il eut le commandement du centre de l'armée d'Italie, parvint à dégager le général Dupont, fit avec lui 4,000 prisonniers autrichiens, et pendant la paix, qui suivit le traité de Lunéville, il fut employé à l'inspection des troupes dans le midi et dans l'ouest. Rentré en campagne en 1805, il se signala par une manœuvre aussi hardie que savante à Austerlitz, et l'année suivante, il eut la principale part au gain de la bataille d'Iéna ; enfin, il passa en Espagne en 1808, et fut mis à la tête du 5.e corps d'armée avec lequel il fut détaché en Aragon comme général en chef. Son armée étoit sans discipline, dans le plus grand délabrement et presque découragée ; il parvint à y rétablir l'ordre, à pourvoir à ses besoins, et il la releva en peu de temps par des succès habilement ménagés. Après la brillante victoire de Margalef, il s'empara de la forteresse de Lérida, regardée comme inexpugnable ; sa prise

Digitized by Google

fut suivie de celle de plusieurs autres forts et de l'occupation du Mont-Serrat, où il enleva, sous le feu d'une escadre angloise, la plus redoutable position. Ces beaux faits d'armes furent récompensés du bâton de maréchal. Le 25 octobre 1811, il gagna la bataille de Sagonte, et le lendemain cette ville lui ouvrit ses portes. Il se porta ensuite sur Valence, qu'il força de capituler malgré la plus vive résistance, et il en prit possession le 12 janvier 1812. C'est alors qu'il reçut le titre de duc d'Albuféra, avec le domaine qui en fait l'apanage; mais ce qui lui fait le plus d'honneur en cette occasion, c'est d'avoir cherché à atténuer les malheurs de la guerre en diminuant les résistances par la justice. Une commission, composée des hommes les plus éclairés et les plus recommandables du pays, fut organisée, par ses soins, pour voter et répartir avec équité les taxes de guerre, et il se faisoit rendre compte de l'emploi de ces impôts avant d'imposer de nouvelles charges. L'arrivée d'un renfort anglois aux espagnols ayant amené le revers fameux de Vittoria, les François furent contraints d'évacuer la Péninsule; mais le maréchal Suchet, dans sa retraite vers les Pyrénées, ne perdit point l'attitude de vainqueur. Chargé quelque temps après de protéger la rentrée de Ferdinand VII en Espagne, il reçut de ce prince, à Perpignan, le témoignage *de sa reconnoissance de la manière dont il avoit fait la guerre à ses peuples*. Lorsque le duc d'Albuféra apprit l'abdication de Buonaparte, il fit reconnoître Louis XVIII par l'armée, qui fut passée en revue par le duc d'Angoulême. Il reçut le titre de commandeur de Saint-Louis et le commandement de la 10.e division militaire. Sa conduite au commencement des cent-jours fut très-réservée; néanmoins il prit du service de Buonaparte, et devint membre de sa chambre des pairs. Il eut le commandement de l'armée des Alpes, battit les Piémontois le 15 juin 1815, et quelques jours après les Autrichiens. L'arrivée de la grande armée autrichienne à Genève, l'obligea d'évacuer la Savoie, et de se replier sur Lyon. Instruit du retour du roi le 11 juillet, il obtint, du chef de l'armée étrangère, une convention honorable qui, en sauvant sa ville natale, conserva à la France pour dix millions d'artillerie. Le même jour il envoya à Sa Majesté la soumission de l'armée qu'il commandoit jusqu'à son licenciement. L'ordonnance du roi du 24 juillet, l'a exclus de la chambre des pairs; mais il fut réintégré dans sa dignité par l'ordonnance du 5 mars 1819; et, plus tard, il fut nommé par le roi pour assister aux couches de madame la duchesse de Berri. Il est mort à Marseille le 7 janvier 1826, après une maladie longue et douloureuse.

SURCOUF (Robert), célèbre marin, né à St.-Malo en 1773. Il descendoit, par sa mère, de Duguay-Trouin. Dès l'âge de 13 ans, il montra un penchant décidé pour la navigation, et après quelques voyages en Europe il partit pour l'Inde et se fit bientôt remarquer par la fermeté de ses résolutions, son coup-d'œil perçant et sûr, sa bravoure à toute épreuve et plusieurs beaux faits d'armes qui lui valurent à 20 ans le grade de capitaine. Il commanda successive-

Digitized by Google

ment les corsaires, *la Clarisse*, *la Confiance* et *le Revenant* et chacune de ses croisières fut marquée par quelque action d'éclat. En 1796, il attaqua et enleva par une attaque brusque le vaisseau *le Triton*, de la compagnie des Indes, armé de 26 canons et portant 150 hommes d'équipage, quoiqu'il n'eut avec lui que 19 hommes. Monté, en 1799, sur le corsaire la *Confiance*, de 20 canons et 120 hommes d'équipage il s'empara du vaisseau *le Kent*, de la compagnie angloise, fort de 40 canons et de 437 hommes, auxquels étoit réuni l'équipage d'un autre vaisseau recueilli à la suite d'un incendie. Son intrépidité l'avoit rendu la terreur du commerce dans ces parages, et le gouvernement britannique se vit obligé de renforcer sa station dans l'Inde de plusieurs frégates. Surcouf se chargea en 1809 de conduire en France la frégate *le Charles*, et il entra dans le port de St.-Malo après avoir échappé à toutes les croisières par son sang-froid et l'habileté de ses manœuvres. Buonaparte, informé de ses exploits, lui proposa le grade de capitaine dans la marine militaire avec le commandement de deux frégates; mais son bouillant caractère ne lui permettant pas de suivre rigoureusement la discipline qui pouvoit arrêter son essor, il fit accueillir ses motifs et renonça au service de la marine. Il ne s'occupa plus que de spéculations commerciales qu'il dirigea sans sortir du port. Son bonheur particulier étoit d'employer un grand nombre de matelots, et il venoit de terminer l'armement de 8 bâtimens pour la pêche de Terre-Neuve, lorsqu'il mourut le 8 juillet 1827, après avoir reçu les secours de la religion d'une manière édifiante, dans une maison de campagne qu'il avoit acquise près de St.-Servan. Son corps fut transporté à St.-Malo, suivant son intention.

SURIN (Jean-Joseph), jésuite, né à Bordeaux en 1600 d'un conseiller de cette ville, fut élevé dans la piété, et obtint de son père, à l'âge de 15 ans, d'entrer au noviciat des jésuites de Bordeaux; il y passa 2 ans et fut ensuite envoyé à la Flèche et à Rouen pour continuer ses études. De retour dans sa ville natale, on l'envoya à Marennes où les jésuites venoient de former une maison, et quoiqu'il fut à peine dans sa 30.^e année on le regardoit déjà comme un bon guide dans les voies de la perfection. Il vivoit dans une profonde sollitude et se félicitoit d'avoir rompu tout commerce avec les hommes pour ne s'occuper que de Dieu. Quoiqu'il résidât habituellement à Marennes, il alloit quelquefois à Bordeaux, à Saintes et autres villes, et même dans les campagnes pour y prêcher ou pour d'autres fonctions de son ministère. Sa haute vertu et son habileté dans les voies intérieures engagèrent ses supérieurs à lui confier un emploi plus délicat et plus périlleux, ils l'envoyèrent, à la fin de 1634, à Loudun pour diriger les religieuses ursulines que l'on disoit possédées du démon; il fut spécialement chargé de diriger la mère Jeanne des Anges, prieure du couvent, qui n'avoit pas moins de prudence que de piété et qui se trouvoit alors dans les épreuves les plus singulières et les plus difficiles. Extrêmement tourmentée, il s'appliquoit à la former à la vie

intérieure et à lui inspirer un entier détachement et une parfaite humilité. Il a développé dans deux manuscrits assez curieux les moyens qu'il a employés. Mais lui-même ne put échapper aux tourmens que cette fille enduroit ; il essuya de rudes attaques pendant près de 2 ans. On l'a blamé d'avoir négligé les exorcismes et de s'être appliqué davantage à diriger la prieure dans les voies spirituelles; enfin ses supérieurs lui ordonnèrent, à la fin de 1636, de quitter Loudun et de revenir à Bordeaux. Il obéit aussitôt quoiqu'il n'eut pas rempli entièrement l'objet de sa mission; il étoit parvenu cependant à delivrer la supérieure d'une partie de ses souffrances. De retour dans sa communauté, il se livra de nouveau avec succès à la prédication et à la direction des consciences. Ses supérieurs, sollicités par plusieurs personnes, jugèrent à propos de le renvoyer à Loudun dans l'été de 1637 pour achever ce qu'il avoit commencé, et la prieure fut entièrement délivrée le 15 octobre de la même année, à la suite d'un vœu qu'elle avoit fait avec le P. Surin, de se rendre au tombeau de St. François de Sales, mort en odeur de sainteté. Ils firent le voyage séparément ; mais ils se rencontrèrent et furent bien accueillis par la mère de Chantal, qui vivoit alors. De retour à Bordeaux, le P. Surin se trouva privé de ses facultés extérieures et en proie aux tentations les plus violentes ; dans cet état humiliant, on crut devoir le tenir renfermé, quoiqu'il jouit de toute sa raison, et il devint l'objet du mépris des uns et de l'inquiétude des autres; mais il eut assez de force pour offrir à Dieu ses peines, et ce fut même pendant ce temps qu'il composa plusieurs de ses ouvrages. Il ne recouvra le calme et l'usage de ses facultés qu'après plus de 20 ans ; alors il reprit l'exercice de son ministère et sa correspondance qui avoit été interrompue. Il aimoit à donner ses soins aux gens du peuple, aux habitans des campagnes et à leur faire des instructions à leur portée ; il visitoit aussi les malades les plus abandonnés et pansoit leurs plaies; enfin dans les dernières années de sa vie il éprouva de grandes satisfactions dans l'oraison, et il mourut le 21 avril 1665 après s'y être préparé par un redoublement de ferveur et d'austérités. Tous ses écrits montrent un homme intérieur, plein de sagesse, de zèle et de charité. On lui reproche cependant un peu de sécheresse. Il n'en a été publié que deux de son vivant : I. le *Catéchisme spirituel*, 1661, 2 vol. in-12, livre cité avec éloge par Bossuet et que le prince de Conti, qui estimoit beaucoup Surin, fit imprimer sur un manuscrit qu'il avoit ; II. les *Fondemens de la vie spirituelle*, 1669, in-18. Ces deux ouvrages ont été publiés sous les initiales J. D. S. F. P., et plusieurs fois réimprimés et traduits en italien. Le dernier, qui contient des réflexions sur quelques maximes de l'imitation, a été revu en 1703 par le P. Brignon qui en a donné une nouvelle édition. On a fait imprimer depuis la mort du père Surin : I. ses *Dialogues spirituels*, revus par le P. Champion, 1704, 3 vol. in-12; II. les *Lettres spirituelles*, nouvelle édition, Paris 1825, 2 vol. in-12, qui sont doublement intéressantes et par les avis qu'elles renferment sur la vie

spirituelle et par les détails qu'elles offrent sur l'auteur ; III. le *Prédicateur de l'amour de Dieu*, 1 vol. in-12, publié par l'abbé Lasausse en 1799, nouvelle édition, Paris 1825. Le manuscrit étoit intitulé : *Questions sur l'amour de Dieu*. Le style a été retouché, mais on n'a rien changé au fonds de l'ouvrage. Les *Avis salutaires et sentimens affectueux et le Chrétien en oraison* qui se trouvent à la suite, ont été tirés des ouvrages du même auteur et contiennent ce qu'il y a de plus intéressant. Ce livre peut donc être regardé comme l'abrégé des œuvres du P. Surin. Il a laissé en outre beaucoup de manuscrits dont on trouve la liste dans l'édition de 1824 des *Fondemens de la vie spirituelle*, imprimés par la *Bibliothèque catholique* et dans la *Vie de Surin* écrite par l'abbé Boudon, Chartres 1689, in-8. Cette vie est toute en réflexions et ne fait point connoître les actions du jésuite.

SWEBACH, dit **FONTAINE**, (Jacques-François-Joseph), peintre, né à Metz le 19 mars 1769, d'un père qui, sans études et livré seulement à la fougue de son imagination, se montra tour-à-tour peintre, sculpteur, graveur, mécanicien et minéralogiste. Le jeune Swebach doué d'une grande vivacité qui rapprochoit son caractère de celui de son père, s'adonna avec passion à la peinture, et fut couronné à l'âge de 15 ans à l'exposition de la place Dauphine. Deux ans après il obtint un second grand prix, et en l'an 10 la grande médaille du salon. Il mourut le 10 décembre 1823. Il étoit décoré du titre de chevalier de l'ordre de Ste.-Anne de Russie. Il avoit été dans cette région et l'empereur l'avoit nommé directeur de sa fabrique impériale de porcelaine; mais n'ayant pu supporter la rigueur du climat, il avoit été obligé de revenir en France. Ses compositions se distinguent par une touche fine et gracieuse, et surtout par une connoissance parfaite de la perspective. Ses tableaux les plus remarquables sont : la *Bataille de Rivoli*, le *Passage du Danube*, la *Calèche*, la *Malle-poste* et plusieurs autres beaux morceaux qu'il venoit d'achever et qui n'ont pas été exposés. On a recueilli en 4 vol. ses dessins, études et autres compositions gravées par lui.

SWEDIAUR. *Voyez* **SCHWEDIAUR.**

SWINBURNE (Henri), voyageur anglois, né à Capheaton, d'une famille catholique. Il avoit fait une partie de ses études en France et en Italie, et il en avoit parcouru différentes parties lorsqu'il se maria. Sa femme partageant son goût pour les antiquités et les beaux arts, il partit avec elle, en 1774, et passa 6 ans à visiter les lieux les plus remarquables de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Allemagne. A son retour en Angleterre il se retira à la campagne et publia : I. son *Voyage en Espagne*, traduit en françois par J. B. de la Borde, Paris 1787, in-8. Swinburne a le mérite d'un bon observateur ; ses descriptions sont vives, animées, et il est le premier qui ait bien fait connoître en Angleterre les arts et les anciens monumens de l'Espagne ; II. *Voyage dans les Deux-Siciles*, traduit par le même, Paris 1785, 4 vol. in-8. Swinburne ayant marié sa fille avec l'aventurier Paul Benfield, alla partager ses dé-

Digitized by Google

sastres dans l'île de la Trinité, où il mourut en 1803.

SWITZER (Etienne), jardinier anglois, mort vers 1745, est le premier qui donna aux Anglois, en 1717, les directions convenables pour obtenir des primeurs par le moyen des serres-chaudes. On a de lui plusieurs ouvrages en anglois : I. *Iconographia rustica, or the nobleman, gentlemen and gardeners recreation*, Londres, 3 vol. in-8, contenant la direction générale pour distribuer une propriété étendue; II. *the Practical fruit and Kitchen's garden*, 1727, in-8, 4.e édit. 1729; III. *Introduction à un système général d'hydrostatique et d'hydraulique*, Londres 1729, 2 vol. in-4; IV. *Dissertation sur le vrai cytise des anciens*, 1731; V. *Système philosophique et pratique des eaux et de leur conduite* avec des gravures, Londres, 1730, 2 vol. in-4.

SY (Alexandre-César-Annibal-Firmin baron de STONNE marquis DE), ancien officier au régiment de Dauphiné, mort à Corbeil le 12 septembre 1821 avec le titre de maréchal-de-camp. Il avoit émigré et s'étoit fixé à Londres, où il s'étoit lié intimément avec Delille dont il partageoit les sentimens et les goûts, et il n'est rentré en France qu'après la restauration. On a de lui quelques ouvrages de poésie où il ne s'élève guère au-dessus du médiocre. Il a publié : I. *Mélanges de poésie*, Londres 1782, in-12, imprimé par lui-même et tiré seulement à 60 exemplaires; II. la *Chûte de Rufin, poëme en 2 chants, traduit du latin de Claudien* avec des notes, Londres 1811, in-8, tiré à petit nombre; III. l'*Art poétique d'Horace traduit en vers françois*, suivi de la 2.e édition du poëme de la *Chûte de Rufin*, 1816, in-8; IV. *Epithalame d'Honorius et de Marie*, poëme traduit de Claudien, en vers françois, avec le latin en regard, 1816, in-8.

SYMES (Michel), embrassa de bonne heure la profession des armes et servit dans l'Inde, où il parvint au grade de major. Sir John Shore, gouverneur-général des établissemens anglois dans cette contrée, jeta les yeux sur lui, en 1795, pour l'envoyer en ambassade à la cour du roi des Birmans avec lequel il s'étoit élevé des difficultés pour une violation de limites. Il remplit cette négociation avec succès, malgré les tracasseries qui lui furent suscitées par les ministres birmans, et conclut un traité avantageux pour le commerce de ses compatriotes. Chargé d'une nouvelle mission, en 1797, auprès des Birmans, il s'en acquitta également, à la satisfaction du gouverneur-général. De retour en Europe il publia la relation de sa première ambassade, sous ce titre: *Relation de l'ambassade angloise envoyée en* 1795 *dans le royaume d'Ava*, Londres, 1800, in-4 ou 3 vol. in-8, avec 27 planches; trad. en françois, Paris 1800, 3 vol in 8 avec un atlas, et en allemand par Hager, Hambourg 1801, in-8. Symes fut encore envoyé en Espagne en 1808; mais les fatigues qu'il éprouva le forcèrent de s'embarquer à La Corogne pour revenir dans sa patrie, et il mourut dans la traversée le 22 janvier 1809.

T

TALMA (François-Joseph), célèbre acteur tragique, né à Paris le 15 janvier 1763, passa les pre-

mières années des sa vie en Flandre ou en Angleterre, où son père exerçoit la profession de dentiste. A 9 ans il fut renvoyé en France pour y commencer ses études, et il n'avoit encore que 10 ans lorsque la représentation d'une tragédie, dans le pensionnat où il étudioit, marqua sa vocation pour le théâtre. Ses études terminées, il retourna à Londres auprès de son père, et il y joua quelques petites comédies avec de jeunes François, qui attirèrent une grande affluence de beau monde. On le pressa de débuter à Drury-Lane, et il y étoit presque décidé, lorsque des circonstances particulières le ramenèrent à Paris. Il suivit quelque temps l'école de déclamation, et le 21 novembre 1787, il debuta par le rôle de Séïde. Encouragé par les applaudissemens qu'il reçut, il s'adonna entièrement à son art, et s'occupa d'abord de la réforme du costume. Au commencement de 1789, on le vit, dans le rôle de Proculus, de la tragédie de Brutus, paroître pour la première fois vêtu avec la toge romaine, et il eut la gloire d'introduire sur la scène les costumes grecs, romains et ceux des autres nations; réforme que Lekain, mademoiselle Clairon et madame Saint-Huberti avoient essayée vainement. D'une opinion différente de ses confrères, ayant adopté le parti de la révolution, il eut avec eux quelques contestations qui nuisirent d'abord à ses succès; mais après la retraite de Larive, il resta en possession des premiers rôles, et c'est de cette epoque que date sa grande réputation. D'après l'expérience et les conseils des meilleurs critiques, il avoit cherché à réformer ce qu'il y avoit de trop violent dans sa verve, et il parvint, à force de travail, à donner à son jeu un degré de perfection qui le rendit digne de succéder aux grands acteurs qui l'avoient précédé : les rôles où il excelloit, sont ceux de Manlius, Néron, Britannicus, Oreste, Hamlet, et surtout Joad dans Athalie. Il étoit cité particulièrement pour la noblesse de sa démarche et de son maintien sur la scène, et l'on dit que Buonaparte prit sérieusement des leçons de lui pour apprendre à représenter avec dignité dans les occasions d'éclat. Talma s'est encore essayé avec succès dans la comédie. Il mourut à Paris le 19 octobre 1826. L'archevêque de Paris qui, par un esprit de charité, s'étoit présenté deux fois à sa porte dans les derniers jours de sa maladie, n'ayant pu pénétrer auprès de lui, il fut transporté de sa maison au cimetière du P. La Chaise. On assure que Talma s'étoit montré sensible à cet honneur, et qu'il auroit reçu le vénérable prélat, s'il n'en avoit été empêché; quoiqu'il en soit, ses funérailles furent magnifiques et le cortège très-nombreux, car l'esprit de parti y entroit pour beaucoup. Ses partisans soutiennent qu'il avoit le sublime de Lekain et la majesté de Larive. L'auteur du *Rideau levé* est loin de partager ce sentiment : « Est-ce rendre service à Talma, dit-il, que de le comparer sans cesse à Lekain et même à Larive? Lekain avoit un grand talent; Talma n'a que de très-belles parties de talent. Un exemple suffira pour m'expliquer : Que Vendôme conversât avec Coucy ou qu'il délirât aux pieds d'Adélaïde du Guesclin, le personnage étoit également soutenu, l'acteur également ad-

Digitized by Google

» mirable. Voyez, au contraire, » Talma jouant Oreste dans *Andromaque*, il sera sublime, prodigieux dans la scène avec Hermione; mais n'aura-t-il pas été » contraint, monotone, glacial, » dans ses entretiens avec Pylade » et même avec Pyrrhus. » Cette critique est peut-être un peu sévère, comme les éloges qui lui ont été prodigués ont été exagérés; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on doit le placer au rang des grands acteurs, quoiqu'il ne soit pas exempt de défauts, et qu'il a succédé avec honneur à Lekain et à Larive, et que peut-être il sera difficile de le remplacer. Il est auteur de *Réflexions sur Lekain et sur l'art théâtral*, 1825, in-8, réimprimées la même année avec les *Mémoires de Lekain*; M. Moreau a publié des *Mémoires historiques et littéraires sur Talma*, Paris 1827, in-8.

TAMBRONI (Joseph), poète et littérateur italien, né à Bologne en 1773, fut attaché successivement en qualité de secrétaire à la légation cisalpine, au congrès de Rastatd et de Vienne, à la légation italienne à Paris, et plus tard au ministère des affaires étrangères, confié au comte Marescalchi; enfin, en 1809, il fut nommé consul à Livourne, puis à Rome, où il mourut le 10 janvier 1824. On a de lui un *Abrégé de l'histoire de Pologne*, Milan 1807, 2 vol. in-8; des *Odes*, des *Lettres* sur divers objets d'arts ou d'antiquités et un grand nombre d'articles sur des sujets appartenant aux beaux arts, dans le *Giurnale arcadico*. Il a aussi donné un *Traité de la peinture* de Cennino-Cennini, publié pour la première fois avec une préface et des notes, Rome 1822, in-8. — Sa sœur, Clotilde Tambroni, femme célèbre par son érudition, savoit les langues grecque, latine, françoise, angloise et espagnole. Elle occupa même pendant quelques années la chaire de langue grecque dans sa ville natale. Elle a publié quelques poésies grecques et italiennes sous ce titre: *Ode Pindarica per la ricuperata salute dell' arcivescovo di Bologna*, Bologne 1793, in-8.

TARDIEU (Antoine-François), dit de *l'Estrapade*, graveur-géographe, né à Paris le 17 février 1757, mort dans la même ville le 4 janvier 1822. Ses travaux sont remarquables par le soin et le fini précieux avec lequel ils sont exécutés. Il excelloit surtout par la pureté du trait et le filé des eaux. Les principaux sont: 8 *plans*, in-folio *des capitales de l'Europe*, faisant partie de l'*Atlas de Mentelle*, les *cartes marines* de l'Atlas dit du *commerce*, plusieurs plans du *Voyage pittoresque de la Grèce*, de Choiseul-Gouffier; les *cartes* des palatinats de *Cracovie*, *Plock*, *Lublin* et *Sandomir*, gravées pour Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne; l'*Atlas du voyage d'Anacharsis*, publié par Didot jeune; une *carte du Hartz*, pour un ouvrage de minéralogie de M. Héron de Villefosse; une grande *carte de la Russie d'Europe*, en 6 feuilles; l'*Atlas du voyage aux terres australes* de M. Péron, et celui des *guerres des François en Italie*, d'après Lapie.

TARRIBLE (Jean-Dominique-Léonard), jurisconsulte, né à Auch en 1753, exerçoit la profession d'avocat, mais il habitoit la campagne, et se bornoit à donner des consultations. Lors de l'organisation judiciaire de 1790, il

fut appelé aux fonctions de commissaire du roi près le tribunal criminel du Gers, et depuis il fut successivement administrateur du département, accusateur public et président du tribunal criminel: enfin, après le 18 brumaire, il fut nommé membre du tribunat. Ses profondes connoissances en jurisprudence le tinrent attaché à la section de législation, et il prit la part la plus active et la plus importante à la confection du code civil. Il a travaillé aux *Commentaires du code civil*, Paris 1803 à 1807. Les trois derniers volumes lui appartiennent en entier, ainsi que les chapitres de la *Tutelle et des servitudes*, qu'il a publiés séparément, sous le titre de *Manuel des justices de paix*, Paris 1806, in-8. Il a encore fourni plusieurs articles à la 4.e édition du *Répertoire de jurisprudence* de Merlin.

TASCHER DE LA PAGERIE. *Voyez* BEAUHARNOIS (Marie-Françoise-Joséphine.

TESTA (Félix), habile sculpteur, mort en 1826, dans un âge peu avancé, à Turin lieu de sa naissance. Ses productions les plus estimées sont un *Persée*, une *Lida* et un *Cupidon*. Il a exécuté à Cagliari le tombeau du comte de Maurienne; à Sassari celui du duc de Montferrat, et il travailloit au mausolée du roi Charles-Emmanuel, lorsque la mort est venue le frapper.

TEXIER (Claude), jésuite, né dans le Poitou en 1610, entra dans la société en 1628, et après avoir professé pendant cinq ans les basses classes et la rhétorique, il se livra à la prédication, et prêcha le carême de 1661 devant Louis XIV; il fut ensuite provincial de la province d'Aquitaine, et il mourut à Bordeaux le 24 avril 1687. On a de lui des *Sermons* en 10 vol. in-8, imprimés à Paris 1673-78, contenant: *Sermons pour l'Avent*, intitulés: l'*Impie malheureux* ou *les trois Malédictions du pécheur*, 1 vol.; *Carême*, 2 vol.; *Octave du Saint-Sacrement et de la Croix*, 1 vol; *sur les Mystères de N. S. et de la sainte Vierge*, 2 vol.; *Panégyrique des saints*, 2 vol; pour les *Dimanches* de *l'année*, 2 vol. Il avoit la méthode, suivant les prédicateurs de son temps, de prouver la première partie de son discours par l'autorité de l'écriture; la seconde, par les sentimens des Pères; la troisième, par des raisonnemens. Ses sermons sont bons à consulter, mais ils ne peuvent servir de modèle.

THAARUP (Thomas), poète danois, né à Copenhague le 21 août 1749; il fut, depuis 1781, professeur d'histoire, de géographie et de belles-lettres à l'académie des cadets de la marine, et, pendant les années 1794 à 1800, membre de la direction du théâtre royal de Copenhague. Dans les dernières années de sa vie il se retira à la campagne, et il mourut en 1821. Le roi l'avoit décoré de l'ordre de Danebrog. Il a composé des *Cantates* sacrées qui offrent de grandes beautés, et trois petits *opéra* de circonstance qui ont obtenu un grand succès. Rahbek a publié le *Recueil de ses poésies*, Copenhague 1822, 1 vol. in-8. Elles se distinguent par la douceur des pensées et par l'élégance harmonieuse de la diction.

THEVENOT (Magloire), professeur, né à Dampierre le 22 février 1746, mort à Troyes le 19 fevrier 1821. On a de lui: I. *Cours de septième*, Troyes, in-12; II.

Elémens des langues latine et françoise, 1783, in-12. C'est le développement de l'ouvrage précédent; III. *Principes de la grammaire françoise*, 1801, in-12; IV. *Questions sur les principes généraux de la langue françoise*, 5.e édition, 1810, brochure in-8 de 48 pages; V. *Anthologie poétique latine, extraite des meilleurs poètes modernes, avec la matière en regard, à l'usage des professeurs*, Paris 1811, 2 vol. in-8. On a encore de lui des *Lettres* et des *Dissertations* anonymes dans le journal de sa province. Il a laissé en manuscrit une *Anthologie historique et morale*, en latin et en françois, trois parties in-folio.

THIBAUDEAU (Antoine-Claire), ancien avocat à Poitiers, fils du député de ce nom aux états-généraux, mort vers 1813, et auteur d'un *Abrégé* estimé de l'*Histoire du Poitou*, étoit procureur-syndic de la commune de Poitiers lorsqu'il fut nommé, en 1792, député à la convention nationale: il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis, et se fit peu remarquer pendant la terreur; mais après la chute de Robespierre, il devint un des chefs du parti constitutionnel, également déclaré contre les montagnards et les royalistes. Il présida la convention, en fut nommé secrétaire, parla souvent à la tribune sur des objets d'administration, et présenta des rapports sur la marine, sur l'éducation publique et pour la suppression du *maximum* et des commissions exécutives. En octobre 1794, il fit rappeler au sein de la convention Thomas Payne; le 15 février 1795, il provoqua la révision des lois révolutionnaires, et peu après fit l'éloge de l'ancien comité de salut public et de sa manière de gouverner, ajoutant « qu'il gouverneroit encore s'il » n'avoit pas eu le droit de vie et » de mort sur les membres de la » convention. » Il déploya la plus grande énergie contre les jacobins au 12 germinal an III, repoussa avec vigueur les pétitionnaires des sections et tint la même conduite au 1.er prairial suivant. Il combattit encore avec force les projets des sections de Paris à l'approche du 13 vendémiaire, blâma leurs pétitions insultantes et se déclara prêt à combattre ce qu'il appeloit l'*anarchie royale*; enfin, élu membre du comité de salut public, il s'éleva contre Tallien et Fréron, qu'il accusa de complots subversifs de la constitution; déjoua, par sa fermeté, le projet formé de maintenir le gouvernement révolutionnaire, et reçut le surnom de *Barre de fer* pour la fermeté de ses principes. Il passa au conseil des cinq-cents, en fut nommé secrétaire, puis président, continua à se montrer l'antagoniste des jacobins et des royalistes, et déclara qu'il combattroit toutes les factions. Le 22 juillet 1797 il défendit, contre les *Clichiens*, la liberté des sociétés populaires; mais ensuite il parut se rapprocher d'eux en provoquant l'organisation de la garde nationale, comme seul moyen de resister au *triumvirat directorial*, ce qui le fit comprendre sur la liste des proscrits du 18 fructidor; cependant il trouva des protecteurs assez puissans pour l'en faire effacer, et il ne sortit du corps législatif qu'en mai 1798. Après le 18 brumaire, il devint conseiller d'état, ensuite préfet de la Gironde, et en 1808 il reçut le titre de comte

de l'empire. La restauration de 1814 le priva de tous ses emplois. Buonaparte, après s'être échappé de l'île d'Elbe, lui rendit le titre de conseiller d'état, et le nomma commissaire extraordinaire dans le département de la Côte-d'Or. A son retour à Paris, il fut nommé membre de la chambre des pairs; mais l'année suivante il fut forcé de s'expatrier comme régicide. Il se retira en Suisse, puis en Allemagne, où il subit plusieurs arrestations; enfin, il obtint du cabinet autrichien la permission de se fixer à Prague, et il y mourut en 1823. Son fils revint en France, et fit imprimer les *Mémoires* de son père, 1824, 2 vol. in-8, ouvrage écrit d'un style ampoulé pendant l'exil de l'auteur, et où il retrace les événemens depuis 1791 jusqu'en 1800. On a encore de Thibaudeau : *Histoire du terrorisme dans le département de la Vienne*, 1795, in-8; *Recueil des actes héroïques et civiques des républicains françois*, et un grand nombre de *Discours* et de *Rapports* aux différentes assemblées législatives, imprimés dans le *Moniteur*.

THIBAULT (Jean-Thomas), peintre et architecte, né le 20 novembre 1757 à Montierender (Haute-Marne), fut d'abord attaché aux travaux du prince de Conti, comme peintre et comme architecte; mais il se livra spécialement à la peinture du paysage. Il fit ensuite un voyage à Rome pour se perfectionner, et à son retour il fut employé aux travaux du palais de Neuilly, de Malmaison, de l'Élysée, etc. Il fut aussi appelé en Hollande pour la restauration de l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, pour l'embellissement du palais de La Haye, et pour plusieurs autres constructions. Il est mort le 27 juin 1826. Il étoit membre de l'académie royale des beaux arts, du conseil des bâtimens civils et professeur de perspective à l'école des beaux-arts. Il s'occupoit dans ses derniers momens d'un ouvrage sur la perspective qui a été publié par M. Chapuis, son élève, sous le titre d'*Application de la perspective linéaire aux arts de dessin*, Paris 1827, 5 livraisons, in-4 comprenant 55 planches.

THICKNESSE (Philippe), écrivain anglois, né en 1719, mort subitement en 1792 dans une voiture publique à peu de distance de Boulogne. Il avoit servi quelque temps en Georgie, à la Jamaïque et en Angleterre; ensuite il avoit voyagé en France et en Espagne, avec le projet de s'établir tantôt dans l'un de ces pays, tantôt dans l'autre ou ailleurs, et il avoit dépensé en courses vaines la plus grande partie de sa fortune. Il a publié : I. *Lettre à une jeune dame*, 1764; II. *Observations sur les coutumes et les mœurs de la nation françoise, où cette nation est justifiée des calomnies de quelques écrivains*; III. *Conseils utiles à ceux qui font le voyage de France*, 1767, in-8; IV. *Esquisses et caractères des personnages les plus éminens et les plus singuliers, actuellement vivans*, 1770; V. *Voyage d'une année en France et en Espagne*, 1777, 2 vol. in-8; 3.^{e} édition, 1789; VI. *Nouveau guide à Bath*, 1778; VII. *Guide du valétudinaire à Bath ou moyens d'obtenir la santé et une longue vie*, 1780; VIII. *Voyage d'une année dans les Pays-Bas autrichiens*, 1784; 3.^{e} édition 1786; IX. *Mémoire sur la vie et les ta-*

Digitized by Google

bleaux de Gainsborough, 1788; X. *Mémoires de Ph. Thicknesse, ex-gouverneur du fort Landguard et malheureusement père de George Touchet, baron Audley*, 1788, 2 vol. in-8 auxquels il ajouta un 3.e vol. en 1791. La lecture en est instructive et amusante par le grand nombre de faits et d'anecdotes qu'ils contiennent et par le ton d'esprit de l'écrivain original et piquant; mais le style en est fort négligé comme celui de ses autres productions.

THILLAYE (Jean-Baptiste-Jacques), chirurgien et professeur d'anatomie, né à Rouen le 2 août 1752. Ses cours, qui avoient pour objet la description des drogues usuelles en médecine et celle des instrumens de chirurgie, étoient très-suivis. Il étoit aussi chirurgien en chef de l'hôpital St.-Antoine; il mourut le 5 mars 1822. On a de lui : I. un *Traité des bandages et appareils*, Paris 1798, in-8; 3.e édition 1815, traduit en allemand par Gruber, 1798, in-8. C'est l'ouvrage le plus complet sur ce sujet; II. *Elémens d'électricité et de galvanisme, par G. Singer, traduits de l'anglois et augmentés de notes*, Paris 1816, in-8.

THOMANN (J. G.), né à St.-Gall en Suisse vers l'an 1756, mort à Paris le 2 février 1826, a publié les *Arbitrages françois, en 120 tableaux complétés* en 1816, Paris 1817, in-4. Il a laissé en manuscrit les *Arbitrages anglois*, et un *Cours d'arithmétique-pratique*.

THORE (Jean), médecin et botaniste, né en 1762 à Montault, dans l'Armagnac, d'un tisserand, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais il y renonça pour aller étudier la médecine à Bordeaux, où il suivit avec un goût particulier les leçons de botanique de Latapie. Il fut reçu docteur en 1792, et bientôt employé à l'armée des Pyrénées-Occidentales. La paix ayant été conclue en 1795, il s'établit à Dax. Lorsque la guerre recommença, en 1809, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital de cette ville, et il conserva cet emploi jusqu'à la suppression de cet établissement en 1815; il est mort le 27 avril 1823. On lui doit : I. un *Mémoire sur la constitution physique des environs de Dax*, lu à la société d'histoire naturelle de Bordeaux, imprimé dans le tome 5 du recueil de la société de médecine de Paris, et dans le tome 3 du recueil de Capelle et Villers; II. *Essai d'une Chloris du département des Landes*, Dax et Paris 1802, in-8, où l'on trouve décrits pour la première fois beaucoup de végétaux qui jusque-là avoient échappé à tous les botanistes; III. *Promenades sur les côtes du golfe de Gascogne*, 1810, où l'on trouve d'excellens détails statistiques, des observations curieuses sur l'histoire naturelle, des additions à sa *Chloris* et des faits intéressans relatifs à la culture du pays; IV. *Coup-d'œil rapide sur les Landes du département de ce nom*, et plusieurs Mémoires dans le *Bulletin polymathique du muséum de Bordeaux*.

THOUIN (André), botaniste et professeur de culture au jardin du roi, né à Paris en 1747, fut encouragé, dès ses premiers pas, par Buffon et Bernard de Jussieu. Son père occupoit depuis près de 20 ans la place de jardinier en chef du jardin du roi, lorsqu'il eut le malheur de le perdre, et quoiqu'il n'eut alors que 17 ans,

Buffon qui s'intéressoit à lui, le fit nommer en sa place et bientôt il tripla l'étendue de l'école de botanique et augmenta ses richesses en végétaux exotiques. Il agrandit aussi les serres et les remplit de plantes qu'il tira des diverses parties du globe ; enfin il fut proclamé le restaurateur du jardin, et mérita l'estime des hommes les plus distingués et, par suite, d'être admis à l'académie des sciences. C'est lui qui dirigea pour cette société la partie rurale de l'instruction que Louis XVI avoit demandée à ce corps savant afin de guider l'infortuné Lapeyrouse dans son voyage autour du monde, et que le roi voulut remettre lui-même à ce célèbre navigateur. En 1791, Thouin fut élu membre du département de Paris, et en 1792, professeur d'économie rurale à l'école Normale. Il voyagea ensuite en Hollande et en Italie en qualité de commissaire du gouvernement afin de reconnoître et recueillir dans ces pays les objets intéressans pour l'agriculture. En 1806, il obtint la création d'une école d'agriculture-pratique, et il en fut nommé professeur. Ce cours devint un des plus suivis du muséum d'histoire naturelle. De toutes les parties de la France et même de l'étranger, on venoit entendre ses leçons. Il est mort le 27 octobre 1824. On a de lui : I. *Essai sur l'exposition et la divison méthodique de l'économie rurale, sur la manière d'étudier cette science par principes, et sur les moyens de l'étendre et de la perfectionner*, 1805, in-4 ; II. *Mémoires sur l'aérologie et l'ectrologie*, 1806, 3 vol. in-8 ; III. *Monographie des greffes* ou *Description technique des diverses sortes de greffes employées pour la multiplication des végétaux*, Paris 1821, in-4, avec 13 planches ; IV. un grand nombre de *Mémoires* dans la collection de l'*Académie royale des sciences*, de l'*institut*, du *muséum d'histoire naturelle*, de la *société royale d'agriculture*, dont on trouve la liste dans l'*Eloge historique* de Thouin, composé par M. Thiébaut de Berneaud, lu à la société linnéenne. Il a aussi coopéré au *Dictionnaire d'agriculture de l'encyclopédie méthodique*, dont il a rédigé la partie du jardinage, et au nouveau *Cours complet d'agriculture*, rédigé sur le plan de celui de Rozier, Paris 1809, 13 vol. in-8. M. Oscar Leclerc, son neveu, auquel il avoit légué ses manuscrits, a publié son *Cours d'agriculture et de naturalisation des végétaux*, Paris 1827, 3 vol. in-8 et atlas in-4 de 65 planches, précédé de l'éloge de l'auteur par M. Cuvier, et d'une notice sur lui par l'éditeur.

THUILLIER (Jean-Louis), botaniste, né de parens pauvres et obscurs, resta sans instruction et exerça d'abord la profession de jardinier. Une grande perspicacité naturelle qui lui faisoit reconnoître les plantes dans tous leurs états et dans toutes leurs variations, le porta à composer des herbiers, qu'il vendoit avec avantage. Il s'étoit acquis des amis et des protecteurs, mais il les perdit par sa grossièreté et son inconduite, et il mourut, dans un état voisin de l'indigence, le 18 décembre 1822. On a de lui : *Flore des environs de Paris*, 1790, in-12 ; nouvelle édition considérablement augmentée, 1799, in-8. On croit que M. Richard de l'institut a participé à cet ouvrage.

Digitized by Google

THURIOT-LAROSIÈRE (Jacques-Alexis), avocat au parlement de Paris, embrassa la cause de la révolution avec chaleur, et fut membre de la première assemblée électorale. Lors de la formation des premières autorités, il devint juge au tribunal du district de Sezanne, et fut nommé, en 1791, député du département de la Marne à l'assemblee législative. Il y provoqua des mesures de rigueur contre l'émigration, et denonça le ministre de la guerre Narbonne, pour avoir envoyé de sa propre autorité un réglement militaire à l'armée, et le déclara digne de mort; il parla aussi vivement contre les prêtres insermentés, et pressa leur déportation. Elu en 1792 à la convention nationale, il demanda que le roi fut jugé sous trois jours, et qu'il porta sa tête sur l'échafaud. Quelques jours après, il annonça, à la tribune des jacobins, que si la convention usoit d'indulgence envers le tyran, il iroit lui-même lui brûler la cervelle. Il vota ensuite la mort sans appel et sans sursis, fit déclarer Dumouriez traître à la patrie et contribua beaucoup aux mesures de rigueur prises contre les Girondins. Au 9 thermidor, il se prononça cependant contre Robespierre, mais il retourna bientôt à ses premiers principes; et s'étant montré, le 12 germinal (avril 1795), un des principaux moteurs de l'insurrection jacobine contre la convention, il fut décrété d'accusation; toutefois il échappa par la fuite, et fut amnistié l'année suivante. Peu après, il fut employé par le directoire en qualité de commissaire civil près le tribunal de Reims. Il passa de là comme juge au tribunal criminel de la Seine, et il en exerçoit encore les fonctions lors du procès de Moreau, Pichegru et George; il en fut le rapporteur, et vota selon les vues de Buonaparte. En récompense il eut la place de substitut du procureur-général près la cour de cassation, qu'il quitta pour celle d'avocat-général près la même cour. Remplacé à la première restauration de 1814, il y rentra pendant les cent-jours; mais il fut banni en 1816 comme régicide. Il est mort à Bruxelles, où il s'étoit retiré, en juin 1829.

TINTHOIN (Pierre-François), ancien professeur de Sorbonne, chanoine et grand-pénitencier de l'église de Paris, né en 1756 dans cette ville, fut ordonné prêtre avant l'âge en 1774, et fut choisi pour professeur d'Ecriture-Sainte en Sorbonne, quoiqu'il n'eut pas encore 30 ans. En 1789, il obtint un canonicat à Saint-Omer, mais il n'en jouit pas long-temps, la révolution vint l'en chasser. Il prit part aux démarches de la faculté de théologie de Paris contre le schisme, et il signa la lettre des professeurs contre l'arrêté des administrateurs du directoire de Paris du 17 octobre 1791, qui ordonnoit que les écoles de théologie resteroient fermées. On voit encore son nom sur une consultation de docteurs et professeurs de Sorbonne, contre les écrits d'une fausse spiritualité d'une demoiselle Brohon. L'abbé Tinthoin quitta la France en 1792, et se rendit en Angleterre, puis en Ecosse, où il resta jusqu'au concordat. Etant revenu à Paris en 1802, on lui donna la cure des Blancs-Manteaux, et en 1806, le cardinal du Belloy le fit chanoine et grand-pénitencier de son église.

Sa piété et ses lumières, sa connoissance dans les voies de la spiritualité lui attira un grand nombre de personnes qu'il dirigea jusqu'à ce que ses infirmités l'obligèrent de se retirer du tribunal sacré, et il mourut le 13 mai 1826. On a de lui : I. *nouvelle Instruction en forme de conférence et de catéchisme sur l'état actuel du clergé de France, avec un traité sur le schisme et des règles de conduite pour les vrais fidèles*, Paris 1791, in-8, dont il se fit en peu de temps 6 éditions, et qui se trouve dans la collection de l'abbé Maurel ; II. *Exhortations à tous les prêtres et fidèles de l'église catholique, avec des notes essentielles sur la souveraineté des rois*, Paris 1792, in-8, faisant suite au précédent écrit ; III. *Choix et indication de pieuses lectures à conseiller dans le tribunal de la pénitence*, Paris, in-18, ouvrage divisé en 6 chapitres, et utile pour les confesseurs et pour les pénitens. Dans le dernier, l'auteur indique les livres qui peuvent convenir de préférence aux ecclésiastiques, aux religieuses, aux personnes du monde qui tendent à la perfection, aux jeunes gens, aux incrédules, aux protestans, aux pécheurs, aux personnes affligées ou scrupuleuses ; et il a joint à sa liste quelques réflexions très-brièves.

TISCHBEIN (Jean-Henri), peintre du laugrave de Hesse-Cassel, naquit d'un boulanger le 3 octobre 1722 à Hayna, dans le pays de Hesse, et devint le père de tant d'élèves et le fondateur d'une nouvelle école qui s'est répandue jusqu'en Italie. Jusque-là, on avoit suivi la manière obscure de Rembrandt. Ayant étudié longtemps en France sous Vanloo, et visité les écoles d'Italie, il dégoûta ses nombreux élèves de cette méthode, et les engagea à étudier la nature et ce mélange heureux de couleurs qui caractérise l'école vénitienne. On peut lui reprocher toutefois d'avoir donné dans l'excès contraire à celui de Rembrandt, et d'avoir mis un coloris trop vif à ses tableaux. Il s'est exercé particulièrement sur des sujets mythologiques ; il a traité cependant quelques sujets de l'histoire sainte et de l'histoire ancienne de l'Allemagne ; mais soit qu'il peignit un sujet de la fable ou de l'histoire, il exprimoit avec force ce qui tient aux affections de l'ame, ce qui peut remuer l'homme ; et c'est en cela qu'il excelloit. Il connoissoit aussi très-bien l'art de ménager la lumière avec les ombres. Il mourut à Cassel le 22 août 1789.

TISCHBEIN (Jean-Henri-Conrad), neveu du précédent, né aussi à Hayna en 1742, étudia à Cassel sous les yeux de son oncle, et s'appliqua particulièrement au paysage et à la peinture d'histoire naturelle ; il a aussi gravé à l'eau forte et sur le bois. Il est mort à Cassel le 22 décembre 1808. Il a publié : *Traité élémentaire de la gravure à l'eau forte, avec 84 feuilles de gravures tirées selon cette méthode*, Cassel 1790, in-folio, en allemand.

TISCHBEIN (Jean-Henri-Guillaume) frère du précédent, né le 15 février 1751, fut élevé comme lui à l'école de son oncle, et devint un des premiers peintres d'histoire de son temps. Il réussissoit aussi très-bien dans le portrait. Il a travaillé à Hambourg, en Hollande, à Hanovre, à Berlin, à Rome, à Naples, et il fut nommé,

en

en 1790, directeur de l'académie de peinture de cette dernière ville. Il y resta jusqu'en 1799, que les malheurs de la guerre l'obligèrent de retourner dans sa patrie. Il a publié : I. *Collection of engravings from antique vases*, Naples 1791, 4 vol. in-folio. Il devoit y avoir un 5.ᵉ vol. qui n'a pas paru. Cette grande collection a été copiée en France sous ce titre : *Recueil de gravures d'après des vases antiques, la plupart de travail grec, trouvés dans des tombeaux, au royaume des Deux-Siciles, principalement dans les environs de Naples, en* 1789 *et* 1790, *tirés du cabinet de Ch. Hamilton, avec des observations sur chacun des vases, publié d'après H. Guil. Tischbein*, Paris 1803-1806, 4 vol. contenant 240 gravures ; II. *Têtes de différens animaux dessinées d'après nature*, Naples 1796, in-folio, recueil très-estimé ; III. *Gravures de tableaux grecs*, en allemand, Weimar 1797, in-folio ; IV. *Homère dessiné par Tischbein, d'après des antiques expliquées par Heyne*, aussi en allemand, Gottingue 1801 à 1804, en 6 cahiers, publié en France sous ce titre : *Figures d'Homère dessinées d'après l'antique, par H. Guil. Tischbein, etc.* Metz, t. 1, contenant l'Iliade en 6 feuilles, tome 2, 1802, contenant l'Odyssée en 12 feuilles ; V. *Restes des livres de la Sibylle, rassemblés devant les portes de Cumes*, en 17 planches. — Il y a encore de la même famille *Jean-Frédéric-Auguste* Tischbein, frère des précédens, né à Maëstricht en 1750, mort à Heidelberg en 1812, qui réussissoit très-bien dans le portrait, et qui fut nommé peintre de la cour du prince de Waldeck, avec le titre de conseiller, et ensuite professeur et directeur de l'école des beaux-arts à Leipsick. Ses portraits sont très-recherchés. — *Jean-Antoine* Tischbein, frère de Jean-Henri, né en 1720 à Hayna, mort en 1784 à Hambourg, où il avoit établi une école de dessin, a publié en allemand : *Instructions pour apprendre la peinture par principes*, Hambourg 1771, in-8.

TISSOT (Alexandre-Pascal), littérateur, parent du célèbre médecin du même nom, né en 1782 à Mornas, département de Vaucluse, vint terminer ses études à Paris et y demeura. Il y obtint l'emploi de chef de bureau au ministère des cultes, et mourut, des suites d'une fièvre cérébrale, le 27 mai 1823. Il étoit membre de la société académique des sciences de Paris et de l'athénée de Vaucluse. M. Thiébaut de Berneaud, son ami, a prononcé sur sa tombe un discours qu'il a fait imprimer. D'après lui, Tissot a laissé : I. *Notes historiques et critiques sur quelques magistratures*, Paris 1805, in-8 ; II. *Code et nouvelles de Justinien ; nouvelles de l'empereur Léon ; fragment de Caïus, d'Ulpien et de Paul, traduction unique faite sur l'édition d'Elzevir, revue par D. Godefroy*, Metz et Paris 1807-10, 4 vol. in-4 ou 18 vol. in-12, faisant partie d'une collection intitulée : *Corps de droit romain, en latin et en françois*, 14 vol. in-4 ou 68 vol. in-12 ; III. *Manuel du négociant*, Paris 1808, in-4 ; IV. *le Trésor de l'ancienne jurisprudence romaine*, avec Daubenton, Metz 1811, in-4. Il a aussi fourni plusieurs articles aux *Tablettes universelles*, recueil dirigé par M. Gouriet, et a laissé plusieurs manuscrits. Il a été en-

core l'éditeur des *Œuvres de Tissot* le médecin, publiées à Paris, avec une notice sur l'auteur, et des notes du docteur Hallé.

TISSOT (Clément-Joseph), né à Ornans en 1750, étoit originaire Suisse et parent du célèbre médecin Tissot, qui l'avoit dirigé par ses conseils dans la carrière médicale, et qui le recommanda, lorsqu'il se rendit à Paris à Tronchin, qui en fit son disciple et son secrétaire, et le désigna, en 1787, comme médecin-adjoint de la maison d'Orléans. En 1788 il fut appelé, en qualité de chirurgien en chef adjoint, au camp de Saint-Omer, commandé par le prince de Condé, et peu de mois après, le roi le nomma inspecteur divisionnaire des hôpitaux de l'Alsace et de la Franche-Comté. Il resta pendant près de vingt ans dans les hôpitaux militaires ou auprès de plusieurs corps d'armée; mais pendant le régime de la terreur, il fut plusieurs fois dénoncé, arrêté et même suspendu de ses fonctions. En 1806, il porta des secours aux prisonniers autrichiens cantonnés dans la Souabe, qui étoient attaqués d'une dyssenterie épidémique désastreuse. Pour prix de son zèle, l'archiduc Charles lui écrivit une lettre flatteuse, et lui envoya une tabatière avec une médaille entourée de diamans, faisant allusion à cette épidémie, et le diplôme de membre honoraire de l'académie de médecine et de chirurgie de Vienne. Il obtint ensuite sa retraite, et vint à Paris, où il reprit l'exercice de sa profession. Le duc d'Orléans lui conféra à son retour le titre de son médecin consultant. Il fut aussi agrégé à la société de médecine-pratique, et il en étoit vice-président lorsqu'il mourut le 30 juin 1826. Plusieurs de ses ouvrages ont été imprimés par ordre du comité d'instruction publique et approuvés par l'académie royale de chirurgie de Paris. Les principaux sont : *Gymnastique médicale*, Paris 1781, in-12; *du Régime diététique dans les maladies*; des *Effets du sommeil et de la veille*; de *l'Influence des passions de l'ame dans les maladies*. Ces trois derniers ouvrages ont été traduits en allemand. On a encore de lui : *des Observations sur les causes des épidémies dans les hôpitaux* et des *Recherches topographiques*, insérées dans le 15.^e volume des *Mémoires de médecine militaire*, en décembre 1824.

TITSINGH (Isaac), voyageur hollandois, né à Amsterdam vers 1740, passa de bonne heure aux Indes-Orientales, entra dans l'administration de la compagnie, et par son zèle et son assiduité parvint à l'emploi de conseiller. En 1778 il fut envoyé au Japon comme chef du commerce, et il en rapporta une foule d'objets curieux et d'observations importantes. Peu après son retour, il fut nommé gouverneur de Chinchoura, comptoir du Bengale; enfin, il fut envoyé ambassadeur en Chine, et il se fit aimer de ce peuple cérémonieux et défiant, comme il l'avoit été au Japon. Après un séjour de 33 ans en Asie, il revint dans sa patrie, où il se disposoit de publier le résultat de ses recherches, lorsque la mort l'enleva en 1812. On a publié, d'après ses manuscrits : I. *Cérémonies usitées au Japon pour les mariages et les funérailles*, etc., Paris 1819, 2 v. in-8, avec 36 planches; II. *Mémoires et anecdotes de la dynastie*

régnante des Djogouns, souverains du Japon, Paris 1820, in-8, fig. publiés par les soins de M. Remusat, qui les a enrichis de notes et éclaircissemens; III. *Description de la terre de Iéso*, traduite du japonois dans le tome 24 des *Annales des voyages*. La bibliothèque du roi est redevable à Titsing de l'*Encyclopédie japonoise*, collection rare et importante.

TODE (Henri-Julien), naturaliste, né dans le duché de Holstein en 1733, remplit différentes fonctions comme ministre protestant et mourut en 1797 à Schwerin, où il étoit surintendant. On a de lui : *fungi Mecklenburgenses selecti*, Lunebourg 1790 et 91, 2 vol. in-4 avec 17 planches et des *Dissertations* dans les Mémoires de la société d'histoire naturelle de Berlin.

TODE (Jean-Clément), médecin du roi de Danemarck, né en 1736 à Zollenstocker, près de Hambourg, devint professeur de médecine à l'université de Copenhague, où il a formé d'excellens élèves et contribua à la fondation de la société médicale de cette ville et à celle d'autres établissemens d'utilité publique. Il est mort le 16 mars 1805. On trouve son nom à la tête de 127 productions médicales, littéraires ou polémiques, écrites en allemand ou en danois. Les principales sont : I. *Bibliothèque médico chirurgicale*, Copenhague 1774-87, 10 vol. in 8; II. *Conversations sur la médecine*, 1785-89, 4 vol. in-8; III. *Annales médicales*, 1787-92, 13 numéros in-8; IV. *Journal de médecine*, 1793-1804, 5 vol. in-8; V. *Instruction sur la matière médicale*, 1797, 2 vol. in-8; VI. *Science médicale en général*, 1798, 2 vol. in-8; VII. *Réflexions impartiales sur la typographie en Danemarck*; VIII. *Œuvres en prose*, 1793, 8 vol. in-8; IX. *Fables originales et contes pour la jeunesse des deux sexes*, 1793, in-8. Ces trois derniers ouvrages sont en danois.

TODERINI (Jean-Baptiste), né en 1728 à Venise, entra chez les jésuites et professa la philosophie à Vérone et à Forli. Après la suppression de son ordre il s'attacha au Baïle Gazzoni, et le suivit en 1781, dans son ambassade à Constantinople. Il mourut à Venise en 1799. Il a publié plusieurs ouvrages; le plus connu est celui qu'il publia sur la littérature des Turcs, dont il connoissoit à peine la langue, intitulé : *della Letteratura turchesca*; Venise 1787, 3 vol. in-8, trad. en françois par Cournand, Paris 1789, 3 vol. in-8, et en allemand par Hansleutner, Konigsberg, 1790, in-8.

TOLLIUS (Hermann), philologue hollandois, né à Breda en 1742, fut appelé en 1767 à une chaire d'histoire, d'éloquence et de grec à l'académie d'Harderwick, et en 1778 à celle d'histoire et de langue grecque à l'athénée d'Amsterdam. En 1784, il fut chargé de l'éducation des enfans du stathouder Guillaume V, dont il voulut partager la mauvaise fortune, et auquel il continua de rendre des services dans les différentes missions dont il fut chargé à Hambourg, Londres, Berlin, Hanovre et Rastadt. Rappelé en Hollande par Louis Buonaparte, il accepta la chaire de statistique et de droit public créée pour lui, qu'il échangea plus tard contre la chaire de littérature grecque et latine. Son ancien élève, le roi Guillaume I,

Digitized by

l'y confirma en 1814 et le désigna pour assister à l'assemblée des notables, convoquée pour voter la *loi fondamentale* du nouveau royaume des Pays-Bas ; l'année suivante il fut décoré de l'ordre du Lion belgique. Tollius est mort à Leyde le 29 avril 1822. On lui doit : *Apollonii lexicon homericum, græcè, cum notis Villoisonii et H. Tollii*, Leyde 1788, in-8, et un *Recueil d'écrits politiques* ou *Mémoires concernant la république des provinces-unies*, 1814-16, 3 vol. in-8.

TOLOMEI (Nicolas), jésuite, né d'une famille noble de Sienne en 1699, prêcha avec succès à Rome et à Florence, et mourut peu de temps après la suppression de son ordre. Il a publié en 1774, en italien : *Vocation de St.-Louis de Gonzague*, ouvrage qui obtint plus de 30 éditions de son vivant. — Il y a un autre jésuite du même nom (Jean-Baptiste), et de la même famille, né à Florence en 1653, et mort en 1726, qui eut de grands succès dans l'enseignement et fut employé dans toutes les affaires importantes par Clément XI. Ce pontife pour le récompenser de ses services lui donna le chapeau de cardinal en 1712. Le P. Tolomei ne l'accepta que par obéissance pour ses supérieurs et à condition qu'il ne changeroit rien aux habitudes qu'il avoit contractées. Il continua de manger avec ses confrères et conserva son modeste appartement au collége germanique dont il étoit alors recteur. Il n'a publié qu'un cours de philosophie : *Philosophia mentis et sensuum*, Rome 1696, in-folio.

TONE (Théobald Wolf), fondateur de l'association des Irlandois-unis, né à Dublin en 1763, étudia d'abord le droit ; mais entraîné vers la politique, il y renonça bientôt pour s'occuper des moyens d'améliorer le sort de l'Irlande qui gémissoit sous l'oppression du gouvernement anglois. Quoique attaché à la religion anglicane, il embrassa la cause des catholiques, ses compatriotes, qui souffroient le plus, et il publia, en 1790, deux brochures véhémentes contre les abus de l'administration à leur égard, qui le firent admettre dans la société des wighs de Bedford et nommer secrétaire du comité central de l'opposition. Attaché dès-lors à la cause de la liberté Irlandoise, il rédigea les pétitions et les défenses des catholiques, et fut chargé, en 1793, de demander au roi d'Angleterre l'abolition des lois pénales sous lesquelles ils gémissoient. Il fut porté au parlement, mais ayant fondé la société des Etats-Unis, il se vit menacé dans sa liberté ; alors il se retira en Amérique, puis en France, et il se concerta avec le général Hoche sur les expéditions de la baie de Bantry et du Texel. Nommé adjudant-général, il servit dans les armées françoises, et notamment dans l'expédition du général Hardy, en 1798. Le vaisseau sur lequel il se trouvoit ayant été pris par les anglois, il fut condamné à être pendu, et se tua dans sa prison

TOOKE (Jean-Horne), célèbre écrivain et philologue anglois, né à Londres en 1736, d'un marchand de volaille qui jouissant de quelque aisance, le destina à l'état ecclésiastique, et l'envoya à l'école de Westminster. Ses études terminées il entra dans les ordres, et obtint presque aussitôt la chapel-

lenie de Brentfort. Son avancement étoit certain ; mais s'étant prononcé pour la cause populaire, il perdit l'espoir de parvenir aux dignités de l'église, fit un voyage à Paris, et à son retour, se démit de sa chapellenie et quitta l'état ecclésiastique. Il se livra d'abord à l'agriculture, mais sans succès ; alors il suivit la carrière du barreau, et eut la mortification, lorsqu'il eut terminé son stage, d'éprouver un refus pour son admission dans l'ordre des avocats, sous prétexte qu'il étoit ecclesiastique. Il se mit à écrire dans les journaux en faveur de la réforme parlementaire; et ayant rendu un service important à un riche propriétaire, celui-ci l'institua son héritier conjointement avec un neveu, en lui prescrivant d'ajouter le nom de Tooke à celui de Horne, et c'est depuis cette époque qu'il se fit appeler *Horne-Tooke*. En 1801, il parvint à se faire nommer au parlement par le bourg *Old-Sarum* ; et pendant le peu de temps qu'il y siégea, il défendit avec ardeur les principes démocratiques auxquels il resta toujours fidèle. Après la session il rentra dans la vie privée, et se borna à conseiller les plus ardens ennemis de la cour et les plus chauds partisans de la réforme. Il mourut à Wimbledon en mars 1812, et fut appelé dans son parti *le dernier des Romains*. Il a publié un assez grand nombre de *brochures* et de *pamphlets*, et un ouvrage important *sur l'Origine des langues*, en 2 v. in-4 et 2 vol. in-8, mais où il a malheureusement mêlé trop de politique nationale et de satire personnelle.

TOPHAM (Edouard), littérateur anglois, né dans un des comtés du nord, d'un docteur et juge à Yorck, embrassa d'abord la profession des armes et parvint au grade de major; en même temps il s'occupoit de littérature et il devint un des propriétaires d'un journal anglois intitulé *the World* (le Monde). Sur la fin de sa vie, il se retira dans ses terres et mourut à Doncaster en 1820. On a de lui: I. *Lettres écrites d'Edimbourg contenant des observations sur la nation écossoise*, 1776, in-8; II. *Adresse à Edmond Burke sur sa lettre aux shériffs de Bristol*, 1777, in-4; III. *Vie de John Elwes*, 1790, in-8 fort estimé et qui a eu plus de 12 éditions; IV. *Essai sur une pierre remarquable tombée du ciel dans le Yorkshire*, 1790, in-8, et plusieurs petites pièces de théâtre.

TORELLI (Joseph), mathématicien, littérateur et poète, né en 1721 à Vérone, où il mourut en 1781. Ses connoissances étoient plus variées que profondes. Il a publié un grand nombre d'ouvrages; mais celui qui lui fait le plus d'honneur est son édition d'Archimède, sur lequel il avoit entrepris un grand travail, qui ne parut qu'après sa mort, sous ce titre: *Archimedis quæ supersunt omnia cum Eutocii Ascolomitæ commentariis, cum novâ versione latinâ, etc.*, Oxford 1792, in-folio, précédé d'une notice latine sur la vie et les écrits de Torelli. M. Peyrard, professeur de mathématiques, en a donné une *Traduction*, Paris 1808. Pindemonte a publié l'éloge de Torelli dans le tome 2, part. 2 des *Mémoires de la société italienne*. — Il y a eu un grand nombre d'autres personnes distinguées du même nom, parmi lesquelles on remarque *Lelio* TORELLI, qui devint le chef de la

Digitized by Google

magistrature de sa ville natale, et fut ensuite s'établir à Florence, où il fut accueilli avec empressement par le grand-duc Cosme de Médicis, qui l'éleva aux places de chancelier, de premier secrétaire de son palais et de sénateur. Il mourut en 1576; il s'est acquis des droits à la reconnoissance des savans par son édition des Pandectes, intitulée: *Digestorum seu pandectarum libri L. ex Pandectis Florentinis repræsentati*, Florence 1553, 3 vol. in-folio. Sa *Vie* a été publiée à Florence en 1770, in-4.

TORRE (Jean-Marie DELLA), physisien, né à Rome en 1713. Il prit l'habit des Somasques à Venise, et le cardinal Spinelli l'appela à Naples pour remplir une chaire au séminaire archiépiscopal de cette ville. Charles III lui confia la direction de sa bibliothèque et du musée d'antiquité; mais ces occupations, peu conformes à ses goûts, ne lui firent point négliger les sciences naturelles; il fit venir du *flint-glass* d'Angleterre, polit lui-même des verres d'optique, et au moyen de quelques boules de cristal, il obtint des agrandissemens beaucoup plus considérables qu'avec les instrumens ordinaires. Il fit aussi des recherches sur le sang, le chyle, le fiel, les muscles, le cerveau, et il hasarda des systèmes, mais il se livra plus particulièrement à l'examen des phénomènes volcaniques; il eut le courage, jusqu'alors sans exemple, de descendre plusieurs fois dans les flancs du Vésuve, pour en explorer les cavités. Il mourut à Naples en 1782, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue *Scienza della natura generale e particolare*, 3.e édition augmentée, Naples 1774, 3 vol. in-4, fig.; II. *Storia e fenomeni del Vesuvio, col catalogo degli scrittori Vesuviani*, 1755, in-4, fig. avec deux supplémens, 1759 et 1761, in-4. Cet ouvrage a été traduit en françois par l'abbé Péton, Paris 1760, in-8; III. *Nuove Osservazioni intorno alla storia naturale*, 1763, in-4; IV. *Elementa physices generalis et particularis*, 1767, 9 vol. in-8; V. *Nuove Osservazioni microscopiche*, 1776, in-4, fig.; VI. *Incendio trentesimo del Vesuvio*, 1779, in-8, trad. en allemand 1783 et plusieurs autres ouvrages sur le même sujet.

TORRE (Bernard DE LA), prélat italien, né à Naples en 1736. Il fut d'abord professeur de philosophie au séminaire de cette ville, directeur de l'académie apologétique de la religion catholique, puis évêque de Marsico-Nuovo, et bientôt après de Lettere et Gragnano. Pie VI, dont il avoit mérité la confiance, le nomma, en partant de Rome, son légat apostolique dans le royaume de Naples. Il prêcha l'obéissance, mais ayant manifesté, lors de l'invasion des François en 1799, quelques idées démocratiques dans un de ses mandemens, il fut arrêté et banni après le rétablissement de l'ancien gouvernement. Il se retira en France, ensuite à Rome, et fut choisi en 1806, par Joseph Buonaparte pour administrer le diocèse de Naples en l'absence de l'archevêque et cardinal Ruffo, qui avoit été exilé. Au retour de Ferdinand IV en 1815, La Torre se retira dans son diocèse, qui fut réuni, en 1818, à celui de Castellamare, et il mourut à Portici le 28 mai 1820. On

Digitized by Google

a de lui en italien : I. *Caractère des incrédules*, 1779; II. *le Rétablissement du christianisme*, poème imprimé en 1806; III. *Vérité de la religion chrétienne*, ouvrage posthume.

TORREMUZZA (Gabriel Lancillotto-Castello, prince de), né à Palerme le 21 janvier 1727, mort dans la même ville le 27 février 1792. Il employa toute sa vie à l'étude des antiquités, et a publié un grand nombre d'ouvrages sur ce sujet. Les principaux sont: I. *Storia di Alesa antica citta di Sicilia*, Palerme 1753, in-4; II. le *Antiche iscrizioni di Palermo, raccolte e Spiegate*, 1762, in-folio; III. *Siciliæ et objacentium insularum veterum inscriptionum nova collectio*, 1769, in-folio, 2.e édition augmentée, 1784; IV. *Memorie delle zecche del regno di Sicilia, e delle monete, etc.*, 1775, in-4; V. *Siciliæ populorum et urbium, regumque quoque et tyrannorum veteres nummi saracenorum epocham antecedentes*, 1781, in-folio, avec 107 planches et 2 supplémens de pièces inédites, 1789 et 91, in-folio.

TORRES (Louis da Motta-Feo, etc.), amiral portugais, né à Lisbonne en 1769, d'une ancienne famille, fit ses études à l'académie royale des Gardes-Marines, et fut employé, dès 1786, comme lieutenant de vaisseau. Après 18 mois de navigation, il fut nommé capitaine; et en 1797, il devint chef de division. A cette époque, il eut le commandement des batteries flottantes destinées à défendre l'entrée du Tage, ensuite il partit pour accompagner un convoi considérable dans le Brésil, et il fut nommé gouverneur de la partie septentrionale de ce royaume. Il revint en Portugal en 1805, alla croiser sur les côtes d'Afrique, et s'empara de plusieurs corsaires. Lorsque sa patrie fut attaquée par les François en 1808, il donna des preuves du plus grand dévouement en abandonnant une forte somme pour les besoins de l'état et en combattant avec courage à la tête de trois légions pour la défense de la capitale. Appelé dans le Brésil en 1811, il y fut créé vice-amiral, et en 1816, il fut envoyé dans le royaume d'Angola comme capitaine-général; pendant quatre ans qu'il y commanda, il s'y fit chérir par sa bienfaisance et l'habileté de son administration. De retour à Lisbonne en 1821 avec son souverain, il fut employé dans les conseils de l'amirauté jusqu'à la révolution des Cortès. Le chagrin que lui causa cet événement le conduisit au tombeau le 27 mai 1822.

TOSCAN (George), un des conservateurs du jardin du roi, né à Grenoble en 1756, mort à Paris le 12 décembre 1826. Il a publié : I. *Histoire du lion du muséum et de son chien*, 1795, in-8; II. avec Amaury Duval, *Voyages dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Appenins*, traduits de l'italien de Spallanzani, 1796, réimprimés en 1800, 6 v. in-8, avec notes de Faujas de Saint-Fond; III. *Mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une bibliothèque au jardin des plantes*, in-8; IV. l'*Ami de la nature* ou *Choix d'observations sur divers objets de la nature et de l'art*, 1800, in-8. Il a été aussi un des rédacteurs de la *Decade philosophique*.

TOTT (François, baron de), né le 17 août 1733 à Chamigny, près la Ferté-sous-Jouarre, d'un

gentilhomme qui étoit passé en France avec le maréchal de Berchiny, et fut employé en plusieurs négociations en Turquie. Le jeune baron de Tott, qui avoit le rang de capitaine dans le régiment de Berchiny lorsqu'il perdit son père qu'il avoit accompagné à Constantinople, fut employé dans l'ambassade par le chevalier de Vergennes, et vint en France par congé en 1763. Ayant développé au duc de Choiseul ses vues sur un traité de commerce avec le kan des Tartares, et sur les moyens d'ouvrir à notre pavillon l'entrée de la mer Noire., il obtint de ce ministre le consulat de Crimée en 1766, et il en prit possession l'année suivante. Il ne tarda pas à donner des preuves de son habileté par l'influence qu'il obtint sur le kan, et par les ressorts qu'il fit jouer pour amener entre la Russie et la Turquie une rupture que le duc de Choiseul désiroit. Il paroît aussi qu'il contribua à faire déposer le kan Makhsoud, en qui il ne trouvoit pas toute la condescendance qu'il désiroit, et qu'il fit rétablir Grym Guéraï; mais ce prince mourut en 1769, et son fils, qui lui succéda, fit défendre au baron de Tott de reparoître en Crimée, sous prétexte qu'un infidèle ne pouvoit demeurer dans son armée. De retour à Constantinople, il se fit connoître avantageusement du grand-seigneur, par une carte du théâtre de la guerre et par une carte de Russie. Les vues qu'il développa pour la réforme des pontons et de l'artillerie turque, engagèrent la Porte à le charger de cette opération, ainsi que du soin de défendre les Dardanelles contre la flotte russe, commandée par Orloff, et il réussit dans ces deux entreprises; il indiqua aussi les moyens de mettre à couvert les frontières ottomanes du côté d'Oczakow et de la Crimée; enfin, il fit plusieurs réformes utiles dans l'artillerie, fit établir des fonderies de canons, forma les cannoniers turcs au jet des bombes, et fit entreprendre plusieurs châteaux à l'embouchure de la mer Noire. Il donna encore des dessins pour la construction des vaisseaux, et mérita à diverses reprises des marques de reconnoissance de la Porte. Cependant il éprouva, dans les constructions entreprises, des dégoûts et des désagrémens qui tiennent au caractère de ce peuple, qui a une aversion invincible pour les arts de l'Europe et pour tout perfectionnement et amélioration, et il demanda d'être employé ailleurs. Il obtint des distinctions honorables et la permission de revenir en France. Peu après son retour, le baron de Tott fut chargé de l'inspection générale des consulats dans les échelles du Levant, en Egypte et en Barbarie, et après s'être acquitté de cette fonction pendant 17 mois il revint à Paris, fut promu au grade de maréchal-de-camp en 1781, et nommé commandant de Douai vers 1787. Obligé de fuir en 1790, parce que ses opinions ne s'accordoient pas avec celles de la garnison, il se retira en Suisse, puis à Vienne et de là en Hongrie, et il mourut à Tatzmansdorff en 1793. Il a publié à Paris, sous la date d'Amsterdam, *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, 1784, 4 vol. in-8, dont il donna une seconde édition l'année suivante, en 2 vol. in-4, et qui furent traduits en allemand, en anglois, en danois, en

Digitized by Google

suédois et en hollandois. Ces mémoires eurent du succès, parce qu'ils sont les premiers qui ont commencé à faire connoître en France la politique et l'histoire de l'empire ottoman ; mais les relations modernes les ont fait oublier.

TOULAN (François-Adrien), membre de la commune de Paris, né à Toulouse en 1761, vint s'établir à Paris comme marchand de musique, et se jeta avec ardeur dans la révolution. Placé au nombre des commissaires chargés de surveiller les augustes prisonniers du Temple, il se montra d'abord un des plus exagérés ; mais touché des vertus de Louis XVI, il travailla avec Cléry à adoucir la captivité de ce prince et de sa famille. Ce fut lui qui conçut le hardi projet de faire évader Louis XVII et les princesses. Il s'entendit pour cela avec le chevalier de Jarjayes, et détermina le commissaire Lepitre à s'engager dans l'entreprise ; mais les irrésolutions et les frayeurs de ce dernier en firent différer d'un jour à l'autre l'exécution, et finirent par la faire manquer. Il devint impossible de sauver toute la famille royale. Toulan vouloit du moins sauver la reine, dont la vie étoit particulièrement menacée ; mais cette princesse ne voulut pas se séparer de ses enfans. *Voyez* JARJAYES. Toulan, devenu suspect par ses conférences avec l'auguste prisonnière, fut arrêté ; il parvint cependant à s'évader, et se rendit à Toulouse, puis à Bordeaux, où il resta caché pendant six mois dans la baraque d'un écrivain. Sa femme ayant demandé, sous son véritable nom, un passeport pour cette ville, on soupçonna que son mari devoit y être. Il fut découvert, arrêté par ordre du comité de sûreté générale, conduit à Paris, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 30 juin 1794.

TOUR (BAILLET, comte DE LA), général autrichien, né au château de La Tour, dans la province de Luxembourg, vers le milieu du 18.e siècle, d'une ancienne et noble famille d'origine françoise, fit ses premières armes contre les Turcs en 1778, et devint colonel du régiment de dragons de son nom, l'un des plus beaux de l'armée autrichienne, puis général major. Joseph II l'envoya contre les habitans des Pays-Bas révoltés, et par sa fermeté et sa valeur, il contribua beaucoup à y rétablir l'ordre. Il commandoit à Tournai lors de la bataille de Jemmapes, et il soutint pendant plusieurs jours les efforts de la gauche des François. Dans la campagne suivante, il eut beaucoup de part aux succès du prince de Cobourg. Elevé au grade de feld-maréchal-lieutenant, il se distingua près de Landrecies et sur la Sambre en 1794, et fut chargé de couvrir les mouvemens rétrogrades de l'armée de la coalition. Nommé général d'artillerie en 1796, il commanda un corps d'armée sur le Haut-Rhin, et ne put empêcher le général Moreau de traverser le fleuve, ni le troubler dans sa retraite, si justement vantée. L'année suivante, il fut encore chargé de disputer à Moreau le passage du Rhin, mais il ne fut pas plus heureux, et il avoit déjà commencé à se retirer sur la Bavière, lorsque les préliminaires de paix, signés à Léoben, mirent fin aux hostilités ; alors il fut nommé gouverneur de la Styrie, puis de

la Haute-Autriche. Il présidoit en 1806 le conseil aulique de guerre, losqu'il mourut presque subitement à Vienne.

TRAETTA (Thomas), célèbre compositeur italien, né Bitonto, dans le royaume de Naples, en 1727, débuta à 23 ans par *Farnace* qui eut un grand succès sur les théâtres de Naples. L'*Ezio* qu'il donna à Rome, ne fut pas moins bien accueilli. Après avoir figuré sur les principaux théâtres de l'Italie, il prit un engagement pour le théâtre impérial de Vienne, pour lequel il composa *Armide* et *Iphigénie*, qui sont au nombre de ses plus beaux ouvrages. En 1765 il obtint la place de maître au conservatoire de l'*Ospedaletto* à Venise; enfin, il se rendit à l'invitation de l'impératrice Catherine II qui le retint 7 ans à St.-Pétersbourg; il alla ensuite à Londres où la foiblesse de sa santé ne lui permit pas de rester long-temps; il mourut à Venise le 6 avril 1779. Il excelloit surtout dans les effets sombres et pittoresques de l'harmonie. On cite encore parmi ses principaux ouvrages: *Ippolito ed aricia*, qu'il donna à Parme; l'*Isola disabitata*, l'*Olimpiade* et la *Didon* à St.-Pétersbourg; *Germonda*, à Londres, et la *Disfatta di Dario*, à Naples.

TRAUN (Othon-Ferdinand comte DE), feld-maréchal, au service d'Autriche, né le 27 août 1677, d'une des plus anciennes familles de la Bavière, se distingua d'une manière si brillante pendant la guerre de la succession d'Espagne, qu'il obtint à l'âge de 27 ans le rang de colonel et général-adjudant. L'empereur le nomma, en 1723, général-major, puis commandant-général des troupes de l'Autriche en Sicile. N'ayant pas assez de forces pour s'y maintenir, il passa le détroit, se jeta dans Capoue, où il se défendit pandant deux mois de la manière la plus distinguée; mais sans espoir d'être secouru, il se retira à la tête de 3,000 hommes. Traun reçut en 1735 le grade de général d'artillerie, et l'année suivante le gouvernement de Milan qu'il défendit avec succès contre des forces supérieures. Il gagna encore la bataille de Campo Santo sur les bords du Tanaro. Cependant il fut remplacé; on trouva qu'il n'en avoit pas assez fait; il alla servir sous le prince de Lorraine en Allemagne, où ses avis furent extrêmement utiles. Frédéric II lui attribua les succès de cette campagne. Selon lui c'étoit le premier des généraux autrichiens. Traun se rendit à Vienne en 1746, et il y fut reçu de la manière la plus flatteuse. L'année suivante il fut nommé gouverneur de la Transylvanie, et il mourut à Hermanstadt le 18 février 1748.

TRENCK (Maurice-Flavius baron DE), né à Dresde, fit comme officier de génie, et avec la permission de la cour, un voyage en Espagne pour diriger les travaux des fortifications de Carthagène. Il quitta ensuite le service de l'Autriche, voyagea pendant 5 ans et se fixa à Neuwied sur le Rhin, où il établit un journal politique, sous le titre de *Dialogues des morts*, qui obtint un succès prodigieux et eut plusieurs contrefaçons et des traductions en latin. Il est mort à Francfort le 21 septembre 1810.

TRENEUIL (Joseph), poète, né à Cahors le 27 juin 1763. Après avoir terminé ses humanités avec succès, il vint faire son droit et

Digitized by Google

prit ses grades à Toulouse ; mais trois couronnes qu'il obtint successivement aux jeux floraux le déterminèrent à suivre son goût pour la poésie. Il se chargea de l'éducation d'un fils de M. de Castellane, et s'étant attaché à cette famille, il en partagea constamment l'exil et la captivité. Profondément affligé des crimes de la révolution, il résolut d'en chanter les victimes et de flétrir les bourreaux. Cependant il n'eut pas le courage de publier ses productions, et il se borna à les lire dans le secret du silence et de l'amitié. Ce ne fut qu'en 1806 qu'un décret impérial ayant ordonné l'érection de *trois autels expiatoires* dans l'église de St. Denis, en réparation du régicide commis envers les cendres des rois de France, il publia les *Tombeaux de St.-Denis*, poème qu'il avoit composé depuis long-temps, qui obtint plusieurs éditions, et lui valut une couronne décennale. Murat, dont il avoit été le condisciple, sollicita et obtint pour lui une place de conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal. Lors du mariage de Buonaparte avec l'archiduchesse d'Autriche, tous les poètes s'empressèrent de célébrer cet événement, il n'osa pas garder le silence, non plus que sur la naissance de son fils, premier né, mais on reconnut facilement à la lecture de ses vers la position forcée de l'auteur. A la restauration il publia plusieurs pièces qu'il avoit conservées jusque là dans son portefeuille, savoir : l'*Orpheline du Temple*, le *Martyre de Louis XVI*, la *Captivité de Pie VI*. Treneuil est mort le 7 mars 1818. Il avoit publié lui-même un *Recueil de ses poésies*, en 1817, précédé d'un *Discours sur l'élégie héroïque*. Un de ses amis en a donné une 2.ᵉ édition, Paris 1824, in-8, augmentée de plusieurs pièces inédites et d'une notice sur l'auteur.

TRIMMER (mistress Sara), angloise, morte en 1815. Elle a consacré une partie de sa vie à l'instruction et au perfectionnement moral de la jeunesse. C'est par ses conseils que l'on a ouvert, le dimanche, en faveur des jeunes filles sans fortune des écoles gratuites, où on leur enseigne un état utile et les principes de la morale et de la religion. Elle a publié plusieurs ouvrages estimés : I. *Introduction à la connoissance de la nature et à la lecture des écritures saintes*, trad. en françois ; II. *Abrégé de l'histoire sainte* ; III. *Abrégé du nouveau Testament* ; IV. *Catéchisme des saintes écritures*, contenant une explication des ouvrages ci-dessus, 2 vol. ; V. l'*Histoire sainte tirée des saintes écritures avec des annotations et des réflexions* ; VI. *Histoires fabuleuses destinées à enseigner le traitement qu'on doit aux animaux*, trad. en françois sur la 2.ᵉ édition par David de St.-George, Genève, 1789, 2 vol. in-12 ; VII. l'*Economie de la charité*, 1787, in-12 ; VIII. *Histoire d'Angleterre jusqu'à la paix de Paris*, 2 vol. ; IX. *Histoire ancienne* ; X. *Histoire romaine*. Elle avoit entrepris un ouvrage périodique sous le titre de *Guide de l'éducation*, dont il a paru 28 numéros formant 5 vol. On a publié en 1816 des *Mémoires sur la vie et les écrits de mistress Trimmer*, avec des lettres, des méditations et des prières nouvelles, choisies dans son *journal*, Londres, 2 vol. in-8.

TRONSON (Louis), supérieur-

Digitized by Google

général de la congrégation de St.-Sulpice, né à Paris le 17 janvier 1622, d'un secrétaire du cabinet du roi, eut Louis XIII pour parrain. Elevé dans une famille nombreuse et où l'on faisoit profession de piété, il se décida pour l'état ecclésiastique et fut tonsuré le 1er mars 1632 à l'archevêché de Paris. Il montra autant de dispositions pour la vertu que pour les sciences, et s'appliqua non-seulement à la théologie, mais encore à la lecture de l'écriture sainte et des pères; et c'est-là où il puisa cette facilité, cette onction et cette abondance avec lesquelles il parloit et écrivoit. Ayant été ordonné prêtre, il se mit sous la conduite de M. Olier qui venoit de donner naissance au séminaire de St.-Sulpice. Il y entra le 1er mars 1656, et bientôt il fut choisi pour premier directeur de la maison. M. de Bretonvilliers, successeur de M. Olier, étant mort le 13 juin 1676, il fut élu supérieur de St.-Sulpice. L'année suivante M. Colbert le fit nommer à un évêché, mais il refusa et pria le roi de lui permettre de se renfermer dans le cercle de ses fonctions. Il vit un grand nombre de sujets venir puiser dans cette maison l'esprit ecclésiastique, et plusieurs parvinrent à l'épiscopat; un grand nombre d'autres devinrent des sujets très-distingués. Fénélon passa plusieurs années sous sa conduite et continua avec lui des relations d'amitié, d'estime et de confiance; plusieurs autres évêques le consultoient aussi pour les affaires de leur diocèse. Le cardinal Le Camus l'estimoit singulièrement, et plusieurs personnes d'un haut rang l'avoient choisi pour directeur ou correspondoient avec lui, soit pour leur conscience, soit pour les diriger dans leurs bonnes œuvres. Il fut associé à Bossuet et à M. de Noailles pour les conférences sur le quiétisme, et il montra des lumières et une sagesse qui sembloient mettre son autorité sur la même ligne que celle des évêques. Il est souvent parlé de lui dans l'histoire de Fénélon par le cardinal de Bausset, et toujours de la manière la plus honorable. Il établit sa congrégation dans les séminaires de Bourges, d'Autun, de Tulles, d'Angers, et mourut à Paris le 26 février 1700, regretté non-seulement de ses confrères et de ses disciples, mais de tout le clergé et des gens du monde avec lesquels il avoit eu des rapports; il s'étoit montré toujours fort opposé à toutes les nouveautés, et tandis qu'elles s'insinuoient plus ou moins ouvertement dans plusieurs corps, sa sagesse en préserva entièrement sa compagnie. On lui doit: I. *Examens particuliers sur divers sujets*, Lyon 1690, in-12, réimprimés très-souvent en 2 vol. in-12, et en 1824 en 1 gros vol. in-12. Quoique cet ouvrage soit écrit particulièrement pour les séminaires, il convient également à ceux qui veulent travailler à leur perfection. C'est proprement un recueil de méditations sur les vertus dont on a le plus besoin, ou les défauts dont on est le plus entaché, ou les devoirs qu'il est le plus important de remplir. L'auteur, aussi fin dans ses aperçus que plein d'onction dans les motifs qu'il propose, poursuit nos défauts et nos misères jusque dans les plus intimes retranchemens de l'amour-propre, et nous accoutume à la vigilance sur tout ce qui se passe dans notre intérieur. Il y

Digitized by Google

a en tout 206 sujets, tous accompagnés de passages de l'Ecriture et des auteurs ecclésiastiques, relatifs à la même matière ; ces passages courts et qui peuvent se graver facilement dans la mémoire, servent à fortifier les conseils de la sagesse et de l'expérience ; II. *Forma cleri*, collection tirée de l'Ecriture et des pères, touchant la vie et les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avoit d'abord paru que 3 vol. in-12 ; mais on a imprimé, en 1724 à Paris, l'ouvrage entier, in-4. Il a été réimprimé, en 1824, en 3 vol. in-8 : III. la *Vie de la sœur Marie du Saint-Sacrement*, Paris 1690, in-8. Voyez *Marie de l'incarnation*. M. Tronson avoit laissé plusieurs ouvrages en manuscrit qui se conservoient dans sa congrégation. Quelques-uns viennent d'être publiés ; savoir : le *Traité de l'obéissance*, 1822, in-12, ouvrage qui répond parfaitement à la réputation de sagesse et de goût qu'avoit M. Tronson ; le *Manuel du séminariste* ou *Entretiens sur la manière de sanctifier ses principales actions*, avec quelques autres opuscules, 1823, 2 vol. in-12, où l'on reconnoît non-seulement le zèle et la piété de l'auteur, mais sa sagesse, la solidité de son esprit et sa parfaite expérience dans la connoissance et dans la conduite des hommes ; *Retraite ecclésiastique*, *suivie de méditations sur l'humilité*, 1823, in-12, ouvrage où l'on retrouve l'onction, l'abondance et les autres qualités remarquées dans ses autres écrits.

TROUILLE (Jean-Nicolas), ingénieur militaire, né à Versailles le 1.er avril 1750, entra dans le corps du génie, et fut employé, la plus grande partie de sa vie, au port de Brest où il a rendu d'importans services. Elu député au conseil des cinq-cents en 1795, il y présenta plusieurs rapports pleins de vues sages sur l'organisation de la marine. Le 12 juin 1796, il dénonça l'*Ami du peuple*, rédigé par Lebois, comme provoquant à l'anarchie ; il s'opposa ensuite au projet d'amnistie présenté par Camus, et demanda la poursuite des délits révolutionnaires. Peu après il s'éleva contre le directoire, parla en faveur des prêtres, et s'opposa à ce qu'on exigeât d'eux des déclarations qui pouvoient blesser leur conscience. Malgré ses principes, il ne fut point enveloppé dans la proscription du 18 fructidor. Depuis, il parut rarement à la tribune, et seulement pour des objets relatifs à l'organisation de la marine et à l'administration des bâtimens publics. C'est à lui que l'on doit particulièrement la conservation du Palais-Royal et de ses jardins, ainsi que celle du château de Versailles, dont l'aliénation avoit été proposée par des messages du directoire. Il a présenté à l'exposition du Louvre de 1798 deux *plans d'hôpitaux maritimes*, qu'une commission de l'institut a jugé dignes de la récompense promise par le gouvernement aux meilleurs ouvrages d'architecture. Trouille étoit encore ingénieur en chef du port de Brest en 1821 ; mais il sollicita et obtint sa retraite au mois de juillet, et il mourut le 3 août 1825. On trouve l'indication des principaux plans qu'il a fournis pour les ports de Brest et de Rochefort dans l'*Annuaire nécrologique* de 1825, publié par Mahul.

TRUFFER (Jean), ancien professeur de l'université de Paris,

né en 1746, à Hardinvest, département de la Manche, mort à Paris le 31 janvier 1828. Sous l'empire, il avoit été nommé professeur au collége Charlemagne. On lui doit une *Traduction* estimée des plus célèbres *Harangues de Cicéron contre Verrès*.

TRUSLER (John), né à Londres en 1735, exerça d'abord la profession d'apothicaire; mais n'y trouvant que des bénéfices bornés, il entra dans les ordres, et reçut la prêtrise. Sans fortune et sans éducation, il s'avisa d'un projet dont l'exécution lui procura les moyens d'acheter une terre à Englefield-Green. Il abrégea les sermons des théologiens les plus distingués, et les imprima avec des caractères qui imitoient l'écriture manuscrite, de manière à éviter aux prédicateurs la peine de composer et de transcrire leurs sermons. Il a aussi fait un grand nombre de compilations qui offrent peu de mérite, mais dont plusieurs ne sont pas sans utilité. Les principales sont : I. *Moralités d'Hogarth*, 1766, in-8 ; II. *Chronologie* ou *Vue concise de l'histoire*, 1769, in-12, qui a obtenu plusieurs éditions; la dernière est en 2 vol. in-12, et il en a paru un 3.e vol. en 1805 ; III. *Principes de politesse extraits des lettres de Chesterfield*, 1775, in-12 ; IV. *Agriculture-pratique* ou *l'Art du fermier*, 1780, in-8 ; V. *Compendium des sciences usuelles*, 1784, in-12 ; VI. *les Temps modernes* ou *les Aventures de Gabriel Outcast*, 1785, 3 vol. in-12 ; VII. *Vie et aventures de William Ramble*, 1793, 3 vol. in-12 ; VIII. l'*Art du jardinage*, in-8 ; IX. *Pensées philosophiques détachées sur l'homme*, 1810, 2 vol. in-12 ; X. *Proverbes réduits en exemples*, 1811, in-12.

TUCKEY (James-Kingston), navigateur anglois, né en 1776 à Greenhill en Irlande, s'embarqua dès l'âge de 15 ans, et succomba, en 1816, aux fatigues qui avoient emporté la plupart de ses compagnons en venant d'explorer le Zaïre qu'il ne put remonter que jusqu'à 280 milles dans l'intérieur des terres. On a de lui : I. *Relation d'un voyage fait pour établir une colonie au port Philip dans le détroit de Bass*, etc., Londres 1805, in-8 ; II. *Géographie et statistique maritime*, 1815, 4 vol. in-8 ; III. *Relation d'une expédition entreprise en* 1816 *pour explorer le fleuve Zaïre*, Londres 1818, in-4, cartes et fig. traduite en françois la même année, Paris, 2 vol. in-8 et atlas.

TUET (Jean-Charles-François), chanoine de Sens, né à Ham en 1742, mort en 1797 ; il avoit été professeur à Sens depuis 1764 jusqu'à 1782. On lui doit : I. des *Elémens de poésie latine*, Sens 1778, 83 et 87, in-12 ; II. le *Guide des humanistes* ou *Principes de goût développés par des remarques sur les plus beaux vers de Virgile et autres bons poètes latins et françois*, Sens 1781, in-12, réimprimé plusieurs fois à Paris et à Lyon. La dernière édition, publiée en 1826, est augmentée des *Elémens de poésie latine* ; III. *Matinées senonoises* ou *Proverbes françois, suivis de leur origine*, Paris 1789, in-8. Il a laissé plusieurs manuscrits. — Son frère puîné (Esprit-Claude), prêtre du diocèse de Noyon, puis premier vicaire de Saint-Médard à Paris, est auteur d'un *Manuel propre à MM. les curés, vicaires et ecclésiastiques*

Digitized by Google

chargés de la partie des mariages, 1785, in-8, 2.e édition, 1786, augmentée des empêchemens dirimans. Esprit-Claude Tuet mourut vers 1787.

TURCKHEIM (Jean, baron DE), né à Strasbourg, d'une ancienne famille alsacienne, avoit rempli, avant la révolution, les premières fonctions municipales. Député à l'assemblée constituante, il se borna à défendre les intérêts locaux de ses concitoyens, et pendant la terreur, il se retira sur la rive droite du Rhin où il avoit des propriétés. Depuis, il fut employé comme négociateur, par plusieurs princes Allemands, près la diète du cercle de Franconie et près la diète germanique. Il est mort dans sa terre d'Altorf, près d'Ettenheim, le 28 janvier 1824. On lui doit plusieurs ouvages savans, entr'autres les *Histoires généalogiques des maisons de Bade et de Hesse.*

TURGY (Louis-François DE), né en 1763 à Paris, faisoit partie de la maison de Louis XVI avant la révolution. Ayant appris, après la journée funeste du 10 août, que le roi devoit être transféré au Temple, il trouva le moyen de s'y introduire le jour même où ce prince y fut conduit avec sa famille, et il eut le bonheur d'obtenir d'y rester pour lui continuer ses services. Ce fut lui surtout qui facilita la correspondance des augustes prisonniers entr'eux, et qui leur donna quelques communications de ce qui pouvoit les intéresser au-dehors. Il fut même le dépositaire de quelques-uns de leurs billets, dont plusieurs furent adressés à lui-même. Contraint de sortir du Temple le 13 octobre 1793, il se retira à Tournans en Brie dans sa famille, où il éprouva beaucoup de persécutions; ensuite il se rendit auprès de Madame-Royale à Vienne, puis en Russie. A la restauration, Louis XVIII lui accorda des lettres de noblesse, et le nomma officier de la légion-d'honneur; Madame, duchesse d'Angoulême, lui confia les fonctions de son premier valet-de-chambre et d'huissier de son cabinet, qu'il a exercés jusqu'à sa mort, arrivée le 4 juin 1823. Cléry, dans le *Journal de la tour du Temple*, et Hue dans l'ouvrage intitulé : *Dernières années de la vie de Louis XVI*, ont attesté les services que M. de Turgy a rendus à divers membres de la famille royale. Le roi lui-même, avant de mourir, écrivit à Cléry ce billet : « Je vous » charge de dire à Turgy combien » j'ai été content de son fidèle » attachement pour moi, et du » zèle avec lequel il a rempli son » service; je lui donne ma béné- » diction, et le prie de continuer » ses soins avec le même attache- » ment à ma famille, à qui je le » recommande. » M. de Turgy avoit rédigé des documens authentiques sur cette époque intéressante de sa vie; une portion a été détruite par son beau-père quelques jours après le 18 fructidor; une autre a été remise par M. de Turgy lui-même entre les mains de madame la duchesse d'Angoulême, et a été insérée dans la 3.e édition des *Mémoires historiques sur Louis XVII, par M. Eckard*, qui les a rédigés sous ce titre : *Fragmens historiques sur la captivité de la famille royale à la tour du Temple, recueillis pendant son service du 13 août* 1792 *au* 13 *octobre* 1793.

TURLOT (François-Claude), ancien vicaire-général du diocèse de Nancy, né en 1745, d'une fa-

mille honorable de magistrats, commença par faire l'éducation de l'abbé de Bourbon, fils naturel de Louis XV, qu'il accompagna dans un voyage à Naples, où cet élève mourut en 1787. Turlot fut aussi aumônier de madame Victoire, et depuis 1796 attaché à la bibliothèque du roi. Il est mort le 21 décembre 1824. Il a publié, mais sans y mettre son nom : *Etudes sur la théorie de l'avenir* ou *Considérations sur les merveilles et les mystères de la nature, etc.*, Paris 1810, 2 vol. in 8, ouvrage digne des éloges qu'il a reçus dans les journaux. On a encore de lui : *de l'Instruction, ouvrage destiné à completter les connoissances acquises dans les lycées, colléges et maisons d'éducation*, Paris 1816 et 1819, où il a indiqué un choix des meilleurs livres et des meilleures éditions, et *Abailard et Héloïse, avec un aperçu du 12.^e siècle, comparé sous tous les rapports avec le siècle actuel, et une vue de Paris tel qu'il étoit alors*, 1822, in-8.

TURNER (Samuel), voyageur anglois, né dans le comté de Glocester vers 1749, mort à Londres en 1802, est principalement connu par son ambassade auprès du Tchou-Lama, dont il a fait connoître lui-même les détails sous ce titre : *Relation d'une ambassade à la cour du Tchou-Lama en Tibet, contenant la relation d'un voyage en Boutan et dans une partie du Tibet, avec des observations botaniques, minéralogiques et médicales, par Saunders, et des vues dessinées par Davis*, Londres 1800, in-4, fig., traduite en plusieurs langues, et notamment en françois par Castera, Paris 1802, 2 vol. in-8, avec atlas. — Il y a eu plusieurs autres personnages distingués du même nom, entr'autres *Daniel* TURNER, médecin, auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue un *Traité des maladies de la peau*, 4.^e édition, 1731, in 8, traduit en françois par Boyer de Pébrandier, Paris 1743, 2 vol. in-12; et *Dawson* TURNER, botaniste anglois, mort en 1818, qui a fait imprimer un ouvrage savant sur la *mousse*, ses genres et ses espèces, sous ce titre : *Muscologiæ hibernicæ spicilegium*, Yarmouth et Londres 1804, in-12, avec 16 planches, dont il garda tous les exemplaires pour en faire présent.

TURREAU (le baron Louis-Marie), lieutenant-général, né à Evreux en 1756, étoit capitaine d'infanterie quand la révolution éclata; il en embrassa la cause et obtint un avancement rapide. Il fut d'abord employé à l'armée de la Moselle sous Beurnonville; ensuite il passa dans la Vendée, et après la défaite des républicains à Coron, il alla prendre le commandement des Pyrenées-Orientales. Après quelques succès peu décisifs, il n'éprouva que des revers, et le comité de salut public, le renvoya dans la Vendée où la guerre civile paroissoit s'éteindre; mais Turreau la voyant renaître avec une nouvelle force, partagea son armée en 12 colonnes, auxquelles il donna l'ordre de dévaster le territoire vendéen dans tous les sens. Ce système d'extermination n'ayant fait qu'irriter l'armée royale, il prit le parti de renfermer son armée dans des camps retranchés, répartis sur les limites de la Vendée. Ce plan fut adopté, mais on lui ôta le commandement

mandement des troupes. Après la mort de Robespierre, il fut dénoncé pour ses cruautés dans l'Ouest, et il se défendit avec beaucoup d'énergie, ce qui fit présumer qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres qu'il avoit reçus. Après une longue détention, le directoire le fit acquitter, et Buonaparte l'employa en 1800 à l'armée de réserve. Il commanda ensuite dans le Valais, et fut chargé de diriger les travaux du Simplon. En 1804 il fut envoyé, en qualité de ministre plénipotentiaire, aux Etats-Unis, et il obtint rarement ce qu'il demandoit. Il revint en 1811, fut employé en Allemagne, et commandoit à Marienbourg lors de l'invasion de la grande-armée. Louis XVIII lui accorda la croix de Saint-Louis; néanmoins il servit encore sous Buonaparte et le gouvernement provisoire : il se retira avec l'armée derrière la Loire, et mourut dans sa terre de Conches, département de l'Eure, en 1816. On a de lui : I. des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Vendée*, qui ont obtenu deux éditions, et qui ont été traduits en plusieurs langues; II. *Aperçu sur la situation politique des Etats-Unis*, 1815.

TWIS (Richard), littérateur anglois, né à Rotterdam le 16 avril 1747, d'un négociant anglois établi depuis long-temps dans cette ville, reçut une éducation soignée, et parcourut successivement l'Angleterre, la France, la Suisse et les divers états de l'Allemagne et de l'Italie. Il étoit cité comme un des plus habiles exécuteurs sur le violon, et en général comme un connoisseur en tout ce qui concerne les beaux arts. Il est mort à Camden-Town au mois de mars 1821. On a de lui, en anglois : I. *Voyages en Espagne et en Portugal*, faits en 1772 et 1773, 2 vol. in-8, Londres 1775, in-4, fig.; trad. en françois, Berne 1776, in-8; et en allemand, Leipsick 1776; II. *Voyage en Irlande*, fait en 1775, Londres 1776, in-8, figures; traduit en françois par Millon, et en allemand avec des remarques, Leipsick 1777, in-8. Twis se montre beaucoup trop prévenu contre les habitans de cette île; III. *une Tournée à Paris*, 1792, in-8; IV. *Anecdotes du jeu des échecs*, 1792, in-8; V. *Mélanges*, 1805, 2 vol. in-8.

U

UHLICH (Gottfried), religieux des écoles Pies, né en 1743 à St.-Poelten en Autriche, professa l'éloquence à Vienne, puis la numismatique et la diplomatique à Lemberg en Gallicie, où il mourut en 1794. On lui doit quelques ouvrages historiques estimés en allemand et en latin : I. *Histoire universelle, en abrégé*, Vienne 1778, in-8; II. *Histoire de la guerre de la succession de Bavière, après la mort de l'électeur Maximilien Joseph*, Prague 1779, in-8; III. *Connoissances préliminaires avant de passer à l'étude de l'histoire universelle*, Vienne, 1780, in-8; IV. *Vie de Marie-Thérèse*, Prague 1782, in-8; V. *Prælectiones diplomaticæ in usum auditorum*, Lemberg 1785, in-8; VI. *Prælectiones numismaticæ in usum auditorum*, 1785, in-8.

UILKENS (Jacques-Albert), théologien et naturaliste hollandois, né à Wierum, village voisin de Groningue, en 1772, mort en 1825. Le roi des Pays-Bas avoit créé pour lui à l'académie de Groningue, une chaire d'économie

rurale qu'il a remplie avec distinction. Ses principaux ouvrages sont: I. *Discours sur les perfections du créateur considérées dans la créature*, 4 vol. in-8; II. *Manuel d'économie rurale*, 1819.

UNZER (Jean-Auguste), médecin et littérateur allemand, né à Halle en 1727, exerça la médecine dans sa ville natale, à Hambourg, et à Altona, où il eut une vogue extraordinaire, et où il mourut le 2 avril 1799. Il réunissoit à l'expérience des connoissances profondes en médecine. Ses ouvrages sont nombreux; les principaux sont: I. *Nouvelle doctrine sur les mouvemens de notre ame et de l'imagination*, Halle 1746, in-8, qui trouva beaucoup de contradicteurs; II. *Pensées sur le sommeil et sur les songes*, même date, in-8; III. *Méditations philosophiques sur le corps de l'homme*, 1750, in-8; IV. le *Médecin* ou *Journal de médecine*, 1759, in-8; dernière édition, Hambourg 1769, 6 vol. in-8, qui fut trad. en Suédois, en danois et en hollandois; V. *Recueil d'écrits et dissertations sur la physique et la médecine*, Hambourg 1768, 3 vol. in-8 qui a obtenu également plusieurs éditions en Allemagne, et a été trad. en hollandois; VI. *Manuel de médecine*, Hambourg 1770, 2 vol. in-8; ouvrage qui a eu aussi un grand nombre d'éditions, et a été trad. en danois et en hollandois; VII. *Physiologie de la nature animale dans les corps vivans*, Leipsick 1771, in-8; VIII. *Recherches physiologiques, relatives aux critiques adressées à la physiologie d'Unzer*, Leipsick 1773, in-8. Il a été l'un des collaborateurs du *Magasin de Hambourg*, et l'éditeur des *Contes de société*, Hambourg 1752 et 1753, 4 vol. in-8, et du *Patriote médecin et économique*, 1756 à 1758, 3 vol. in-4. — Son épouse, morte en 1782, a publié des *Poésies* et *Principes de conduite et de sagesse pour les femmes*, 2.e édition 1767.

URQUIJO (Mariano-Louis chevalier DE), ministre espagnol, naquit dans la vieille Castille en 1768. Il fut élevé en Angleterre, d'où il rapporta des idées de philosophie et d'indépendance qui devinrent la règle de sa conduite. De retour dans sa patrie, il publia une traduction de la *Mort de César*, de Voltaire, *précédée d'un discours préliminaire sur l'origine et la situation présente du théâtre espagnol et sa réformation indispensable*, où il inséra beaucoup d'idées nouvelles qui furent réfutées par un anonyme et attirèrent sur lui l'attention du tribunal de l'inquisition, qui vraisemblablement l'auroit fait emprisonner si le comte d'Aranda, premier secrétaire-d'état, ne l'eut protégé ouvertement en le faisant nommer officier de la secrétairerie-d'état; néanmoins son ouvrage fut prohibé. Peu après il fut élevé à la place de premier commis de la première secrétairerie-d'état et des dépêches, et le portefeuille lui en fut confié provisoirement, après la démission de Saavedra qu'il remplaça bientôt définitivement. Les premiers actes de son autorité, furent de déclarer la guerre à tout le clergé d'Espagne et à l'inquisition qu'il vouloit faire supprimer sous prétexte d'en appliquer les biens à des établissemens utiles. Il en avoit présenté la signature au roi, mais il ne put obtenir que quelques modifica-

Digitized by Google

tions à l'autorité de ce tribunal. Cette opération lui attira beaucoup d'ennemis ; mais il en trouva un plus puissant encore dans le prince de la Paix, qui craignant qu'il ne parvînt à le supplanter, le fit disgracier à la fin de 1800, et renfermer dans les cachots de la citadelle de Pampelune, où il fut tenu au secret le plus rigoureux jusqu'à l'avénement de Ferdinand VII au trône, en 1808. On dit qu'il mit tout en œuvre pour détourner ce prince du funeste voyage de Bayonne. Cependant après l'abdication forcée de Charles IV, de Ferdinand et des Infans, il accepta les fonctions de secrétaire de la junte des notables espagnols réunis à Bayonne, et aussitôt après celle de ministre-d'état auprès du nouveau roi Joseph Buonaparte, auquel il donna des preuves de dévouement sans bornes, cherchant par toutes sortes de moyens de lui attirer des partisans ; mais il ne recueillit de tous ses inutiles efforts que la haine de la grande majorité de la nation, qui repoussoit au prix de son sang le joug détesté de l'invasion la plus perfide. Après les revers des François en Espagne, il suivit Joseph et fixa sa résidence en 1814 à Paris, où il mourut le 3 mai 1817. On assure qu'affectant l'esprit fort, lorsqu'il sentit sa fin approcher, il dit à son domestique qui vouloit s'éloigner : « Attends tu vas voir comme un homme meurt. » Et à l'instant il cessa de vivre.

V

VACA DE GUZMAN (Joseph-Marie), poète espagnol, né dans le royaume de Grenade en 1745, mort vers l'an 1805, étoit avocat et recteur perpétuel du collége de St.-Jacques à Alcala de Hénarès. On a de lui 3 *Eglogues* et 2 *Poëmes* couronnés en 1778 et 79 par l'académie royale de Madrid, l'un sur la *Destruction des vaisseaux de Cortez*, trad. en françois par Mollien ; l'autre sur la *Reddition de Grenade*.

VACCA-BERLINGHIERI (François), médecin, né en 1732 près de Pise ; il refusa la place de médecin du roi de Pologne, pour rester auprès de son père octogénaire ; mais il en fut récompensé par la place de professeur de chirurgie à Pise qu'il remplit avec distinction. Il mourut en 1812 après avoir publié plusieurs ouvrages qui l'ont placé au rang des premiers médecins de l'Italie. Les principaux sont : I. *Considerazioni intorno alle mallatie putride*, Lucques 1781, in-8 ; II. *Saggio intorno alle principali e Più frequenti mallatie del corpo umano*, 2.e édition 1799, in-8 ; III. *Lettere fisico-mediche*, 1790, in-4 ; IV. *Riflessioni sui mezzi di stabilire e di conservare nell' uomo la sanita e la robustezza*, Pise 1792, in-4, 2.e édition, Venise 1801, in-8 ; V. *Codice elementare di medicina pratica ;* VI. *Filosofia della medecina*, Lucques 1801, in-8. — Son fils mort en 1826 à Pise, où il étoit professeur de chirurgie et de clinique, fut un des plus habiles chirurgiens de son temps.

VADIER, conseiller au présidial de Pamiers à l'époque de la révolution dont il embrassa la cause, fut nommé député du tiers-état de ce pays aux états-généraux, et ne prit la parole que pour attaquer les autorités et la royauté,

Digitized by Google

sans ménager même la personne du monarque qu'il nomma, après son voyage à Varennes, un brigand couronné, et dont il demanda la déchéance. Cependant effrayé par une dénonciation dont il étoit l'objet il protesta deux jours après de sa haine pour le système républicain et jura d'exposer sa vie pour défendre les décrets constitutionnels. Elu, en 1792, député à la convention, il y vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Il se montra un des partisans les plus ardens de la révolution du 31 mai 1793, et fit poursuivre avec la plus grande activité les administrations accusées de fédéralisme. Ce fut lui aussi qui dirigea dans le mois de juillet l'expédition de Neuilly, dont 114 habitans furent conduits à l'échafaud. Elu président, il prononça le 21 janvier 1794, jour anniversaire de la mort de Louis XVI, un des discours les plus furieux et les plus insensés que l'on ait entendus à cette époque de délire. Il étoit entré au comité de sûreté générale, et il écrivit plusieurs lettres à Fouquier-Tainville pour lui recommander une fournée d'habitans de Pamiers, qui furent en effet envoyés à l'échafaud. Il devint aussi président de la société des jacobins, et pendant l'époque de la plus grande terreur, il monta souvent à la tribune, et y parla quelquefois de manière à faire douter si sa raison n'étoit pas aliénée. Vadier montra le même acharnement à poursuivre Robespierre lorsqu'il fut accusé; mais cette démarche ne put faire oublier la part qu'il avoit eue à tous ses crimes; un mois après il fut dénoncé par Lecointre de Versailles, comme un des chefs des terroristes. Il résista à cette attaque et parut à la tribune un pistolet à la main, comme prêt à se tuer, si la convention ne proclamoit pas son innocence et ne rendoit pas justice à *ses* 60 *ans de vertu*. Il se rapprocha alors davantage des jacobins et essaya de faire corps avec eux pour résister au torrent de la réaction; mais il fut compris dans le décret d'accusation porté contre Barère, Billaud et autres, et enfin condamné à la déportation. Il parvint à s'échapper, fut arrêté de nouveau en 1796 comme complice de Babeuf, puis acquitté de cette accusation. Le gouvernement consulaire le mit en surveillance à la fin de 1799; mais il le réintégra ensuite dans ses droits de citoyen. Il ne reparut sur la scène politique que pour se mettre, en 1815, à la tête de la fédération de l'Ariège. Compris dans la loi contre les régicides, il quitta la France en 1816, et mourut à Bruxelles à la fin de 1828.

VALCKENAER (Jean), fils du célèbre helléniste Louis Gaspard, fut d'abord professeur de jurisprudence à l'académie de Franeker, et embrassa, en 1786, la cause dite *des patriotes* contre la maison d'Orange. Sa réputation d'excellent jurisconsulte le fit appeler, en 1787, à la chaire de droit vacante à Utrecht; mais la révolution qui, au mois de septembre de la même année, rétablit l'autorité du prince d'Orange, l'obligea de s'expatrier. Il se retira en France, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1795, à la suite des armées françoises. Alors il devint un des membres marquans du parti anti-stathoudérien, et il publia un journal intitulé: *l'Avocat de la liberté batave*, tendant à diriger l'esprit public dans

le sens de l'ordre de choses qui venoient de s'établir. Cette même année il fut nommé professeur de droit public à Leyde ; mais lancé dans la carrière politique, il ne remplit que très-peu de temps les devoirs de sa chaire. Il fut envoyé deux fois en Espagne comme ambassadeur, puis à Berlin pour négocier le remboursement d'un emprunt fait en Hollande. Quoique cette négociation n'ait pas amené le résultat qu'on espéroit de son habileté, il n'en conserva pas moins la réputation de négociateur fin et instruit, et en 1810, il fut choisi pour être envoyé à Paris, afin de détourner Buonaparte de son dessein d'incorporer le royaume de Hollande à la France. Ayant échoué dans cette dernière mission, il ne prit plus de part aux affaires, et se retira dans une campagne aux environs de Harlem, où il mourut en 1820. Il a laissé de savantes *Dissertations* sur le droit et quelques *écrits* politiques de circonstance.

VALENCE (Cyrus-Marie-Alexandre DE TIMBRUNE-TIMBRONE, comte DE), général françois, né à Agen en 1757, d'une famille très-ancienne, entra au service dans l'artillerie en 1774, et passa en 1778 capitaine dans le régiment de Royal-cavalerie. Il devint aide-de-camp du maréchal Devaux, et fut nommé, en 1784, colonel en second du régiment de Bretagne. Ayant épousé peu de temps après la fille de la comtesse de Genlis, il obtint la charge de premier écuyer du duc d'Orléans et le grade de colonel du régiment de Chartres-dragons, avec la décoration de l'ordre de St-Lazare. En 1789, il fut nommé par la noblesse député suppléant aux états-généraux, mais il n'y prit pas séance. La guerre ayant été déclarée en 1792, il fut élevé au grade de maréchal-de-camp et employé dans l'armée du maréchal Luckner. Des trahisons causèrent des revers, l'assassinat du général Dillon, et amenèrent une nouvelle organisation de l'armée. Le commandement des grenadiers fut remis au général Valence, et il parvint, malgré l'insubordination qui régnoit alors parmi les troupes, à établir dans ce corps une discipline qui les rendit l'exemple de l'armée. Ce fut à leur tête qu'il prit la première ville et les premiers canons de campagne conquis sur les Autrichiens. Il contribua aussi à la victoire de Valmy, et c'est lui qui, pendant la retraite des Prussiens, reçut la capitulation de Verdun, et détermina, par sa contenance courageuse, le duc de Brunswick, qui avoit tourné l'armée françoise, à cesser son attaque et à se retirer. Nommé général en chef de l'armée des Ardennes, il suivit les Prussiens dans leur retraite, et signa la capitulation qui les forçoit à rendre Longwy et à évacuer la France. Après la bataille de Jemmapes, il s'empara de Charleroi, de Namur et de tout le pays situé entre la Sambre et la Meuse. Il fit encore des prodiges de valeur à la bataille de Nerwinde, et fut blessé de plusieurs coups de sabre, en exécutant une charge brillante qui ramena au combat l'infanterie qui s'étoit vue obligée de se replier devant un ennemi trop supérieur en nombre. Après la défection de Dumouriez, avec lequel il étoit lié, il se retira en Angleterre, puis dans le Holstein, où il vécut obscurément jusqu'à l'époque du gouvernement

consulaire. Alors il obtint de rentrer en France, s'attacha à la fortune de Buonaparte, fut nommé sénateur en 1805 et employé en Espagne en 1808, où il se fit peu remarquer. Il fit aussi partie de l'expédition de Russie, et se distingua au combat de Mohilow; mais étant tombé malade à Smolensko, il revint en France. A la fin de 1813, il fut envoyé à Besançon comme commissaire extraordinaire, pour pourvoir à la défense de cette ville. Il se porta sur Gray avec une colonne de gardes nationales et de troupes étrangères, et il tint l'ennemi en échec pendant sept jours. De retour à Paris, comme secrétaire du sénat, il signa la déchéance de Buonaparte. Le roi le nomma pair de France le 4 juin suivant; mais ayant siégé pendant les cent jours, il en fut éliminé à la seconde restauration; il y fut réintégré par une ordonnance du 21 novembre 1819, et il vota dès lors avec l'opposition. Il est mort le 5 février 1820, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle il étoit revenu à la religion. Il a publié, en 1796 à Hambourg: *Essai sur les finances de la république françoise et sur les moyens d'anéantir les assignats.*

VALLARSI (Dominique), savant ecclésiastique, né à Vérone le 13 novembre 1702, se livra aux études sacrées, et aux langues grecques et hébraïques. Benoît XIV lui donna un bénéfice dans le diocèse de Vicence, et le nomma réviseur au saint-office pour les langues orientales. Il mourut le 14 août 1771. Son travail le plus estimé est une édition de S. Jérôme, qu'il donna sous ce titre: *S. Hieronymi opera omnia post monachorum e congregatione S. Mauri recensionem quibusdam ineditis monumentis aliisque lucubrationibus aucta notis et observationibus illustrata, studio ac labore dominici Vallarsi*, Vérone 1734, 12 v. in-folio; Venise 1766, 24 vol. in-4.

VALMIKI, le plus ancien et le plus célèbre des poètes épiques de l'Inde, qui, de même qu'Homère, n'est connu que par son poème intitulé: le *Ramayana*, qui ne contient pas moins de 24 mille *slokas* ou distiques, distribués en 7 livres, dont chacun se divise en un grand nombre de sections. Les deux premiers livres ont été publiés, avec une traduction angloise littérale, par MM. Carey et Marshman, à Serampore, de 1806 à 1810, en 3 vol. in-4. Fr. de Schlegel a donné en vers allemands les deux premières sect. du premier liv. M. Chézy a traduit en françois deux épisodes, qui font regretter que ce savant n'ait pas donné suite à cette publication. M. Bopp, jeune professeur de Berlin, a traduit aussi un épisode en 1816. On trouve des extraits en françois de plusieurs de ces traductions, dans le tome 1.er des *Religions de l'antiquité*, d'après Creuzer, Paris 1825.

VAN-BAALE (Henri), poète hollandois, mort à 40 ans à Dordrecht le 12 février 1822; il a laissé diverses productions poétiques parmi lesquelles on distingue deux tragédies jouées avec succès à Amsterdam: *de Saracene*, 1809; *Alexander*, 1816.

VAN-BEMMELEN (Abraham), savant professeur de physique et de mathématiques, né à La Haye en 1762, mort le 10 août 1822, a publié, en hollandois, des *Elémens de physique expérimentale*,

4 vol. in-8; des *Leçons d'algèbre*, et une *Introduction à l'architecture hydraulique*. Ces ouvrages sont estimés.

VANDERBOURG (Charles Boudens de), ancien officier de marine, mort à Paris dans le mois d'octobre 1827. Il émigra en Allemagne pendant la révolution, et rentra en France après le 18 brumaire. Alors il se voua tout entier aux occupations littéraires, et concourut au *Publiciste*, aux *Archives littéraires*, au *Mercure étranger*, au *Journal des savans*; il fut nommé membre de l'institut en 1814 et censeur en 1815. On a de lui : I. *Voldemar*, par Jacopi, traduit de l'allemand, 1796, 2 vol. in-12; II. une traduction du *Voyage en Italie* de Meyer, 1802, in-8; III. *du Laocoon* ou *des Limites respectives de la poésie et de la peinture*, trad. de l'allemand de Lessing, 1802, in-8; IV. une traduction en vers françois des *Odes d'Horace*, 1812-13, 2 vol. in-8, qui n'est pas sans mérite; V *Cratès et Hipparque*, roman de Wieland, traduit en françois, 1818. Il a été l'éditeur des *Poésies* de Clotilde de Surville, et il a fourni quelques articles à la *Biographie universelle* de Michaud.

VAN-DE-VELDE (Jean-François), théologien belge, et l'un des membres les plus distingués de l'université de Louvain dans ces derniers temps, naquit à Beveren le 5 mars 1743, et reçut les ordres sacrés à Anvers en 1769. En 1772, il devint licencié en théologie et bibliothécaire de l'université; en 1775, il prit le bonnet de docteur et fut successivement président du collége de Savoie, du petit collége du Saint-Esprit, du collége hollandois et du grand collége du Saint-Esprit. Il obtint une prébende dans la collégiale de Saint-Pierre, et devint professeur royal. Dans ces différentes places, Van-de-Velde montra autant de talent que de zèle; mais la fermeté de ses principes l'exposa aux persécutions à l'époque des innovations de Joseph II. Il fut plusieurs fois suspendu ou destitué de ses fonctions, et obligé de se réfugier sur une terre étrangère, mais toujours il revenoit dans sa patrie lorsqu'elle jouissoit d'un moment de calme; enfin il y rentra en 1802, mais sans pouvoir reprendre ses fonctions à Louvain; l'université avoit été détruite. Il se livra alors à des travaux littéraires, qu'il interrompit pour accompagner M. de Broglie, évêque de Gand, qui l'amena au concile de Paris. En 1811 il fut enveloppé dans la disgrace de ce prélat. Comme lui il fut arrêté et renfermé à Vincennes, puis envoyé en exil à Rhétel, où il resta jusqu'au mois d'avril 1814. La chute de Buonaparte lui permit encore de retourner dans sa patrie. Il s'y occupa de recherches sur les monumens de l'église des Pays-Bas, et il a publié un abrégé de son travail, sous le titre de *Synopsis monumentorum*, Gand 1822, 3 v. in-8, collection savante qui offre beaucoup de choses très-curieuses sur la révolution françoise et sur ses résultats par rapport à la religion en Belgique. Il a laissé en outre un grand nombre de *Mémoires*, de *Dissertions* et d'*Opuscules* sur différens sujets, les uns publiés, les autres manuscrits. Il mourut à Beveren le 9 janvier 1823.

VANDER-VELDE. *V.* Velde.

VANSPAENDONCK. *Voyez* Spaendonck.

Digitized by Google

VANSWINDEN (Jean-Henri), savant professeur hollandois, né à La Haye en 1746. Lors de la formation de la république batave, il devint membre du directoire exécutif, et en 1798, il reçut, avec M. Œnex, la mission de se rendre à Paris, pour s'entendre avec les savans françois sur l'établissement du nouveau système métrique. Après son retour dans sa patrie, il continua ses travaux sur les poids et mesures. C'est à lui qu'on attribue le rapport que l'institut des Pays-Bas fit, après 1814, au nouveau gouvernement de ce royaume. Il a aussi contribué à l'organisation de l'école de marine. Il mourut le 9 mars 1823. Il étoit correspondant de l'institut de France depuis 1803, et appartenoit aux principales sociétés savantes de l'Europe. Ses principaux ouvrages sont : I. *Pensées sur divers sujets de philosophie* en latin, 1767, in-4, 4 parties ; II. *Essai d'une nouvelle théorie du phénomène magnétique* aussi en latin, Leyde 1772 ; III. *Recueil de différens mémoires sur l'électricité et le magnétisme*, 1784, 3 vol. in-8 ; IV. *Observations météréologiques* pour l'année 1779-80, in-8 ; V. avec P. Nieuwland, *Traité sur la détermination de la longitude en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes*, 1787, in-8, en hollandois, souvent réimprimé ; VI. un *Traité des poids et mesures parfaites*, 1802, 2 vol. in-8. Il a aussi donné plusieurs *Mémoires* sur différens sujets de physique et de mathématiques, dans le recueil de l'institut royal des Pays-Bas.

VASSELIN (George-Victor), avocat, né à Paris en 1767, embrassa le parti de la révolution, mais avec modération, et échappa au régime de la terreur en vivant dans la retraite. Les affaires étant devenues plus calmes, il ouvrit chez lui un cours de droit qui, à défaut d'autres écoles publiques, fut d'un grand secours ; le succès de ses leçons l'avoit engagé de les rédiger par écrit et à les faire imprimer ; mais la mort l'enleva le 31 juillet 1801, avant qu'il eut pu terminer son travail. On a de lui : I. *Respect à la propriété* ou *le Seul point de ralliement des représentans aux représentés, et des gouvernés aux gouvernans*, 1796, in-8, écrit hardi, dans lequel il parloit avec beaucoup de force en faveur des propriétés, et du droit que doit avoir tout citoyen de quitter son pays lorsqu'il est menacé de grands désordres ; II. *Mémorial révolutionnaire de la convention*, ou *Histoire des révolutions de France, depuis le 20 septembre 1792 jusqu'au 26 octobre 1795* ; Paris 1797, 4 vol. in-12, ouvrage qui a eu du succès et qui est devenu rare ; III. *Cours de droit civil*, 7 cahiers formant un vol. in-8. Le dernier a été publié par Guynemer.

VAUBAN (Anne-Joseph Le Prestre, comte de), arrière-petit-neveu du maréchal, né à Dijon en 1754, entra, en 1770, comme sous-lieutenant dans les dragons de La Rochefoucault, et passa bientôt dans le régiment de Chartres, avec le grade de capitaine. Il suivit ensuite Rochambeau en Amérique, en qualité d'aide-de-camp, et revint en France en 1782, avec des dépêches de ce général. Peu après, il devint chambellan du duc d'Orléans, et colonel du régiment d'infanterie de ce nom. Il émigra à l'époque du départ de Louis XVI pour Va-

rennes, fit la campagne de 1792 comme aide-de-camp du comte d'Artois, accompagna ce prince en Russie, passa ensuite en Angleterre, et fit partie, en 1795, de l'expédition destinée pour les côtes de Bretagne. Après les désastres de Quiberon, où il pensa périr, il se vit obligé de chercher de nouveau un asile en Angleterre, puis en Russie; enfin il revint en France, et séjourna quelque temps à Paris avec la permission de la police, qui le fit arrêter néanmoins en 1806, et le retint long-temps prisonnier au temple. On lui enleva le manuscrit de ses *Mémoires historiques pour servir à l'histoire de la guerre de la Vendée*, et comme il y accusoit avec beaucoup d'amertume la plupart de ses compagnons d'armes, et même ses anciens maîtres, le gouvernement s'empressa de les publier sous le nom du comte. On crut alors assez généralement qu'il n'étoit pas l'auteur du livre qu'on lui attribuoit; cependant il fut répandu avec affectation au retour des Bourbons, et réimprimé dans les cent-jours, et il ne paroît pas que l'auteur ait réclamé. M. de Beauchamp a réfuté quelques passages de ces mémoires, qui sont devenus fort rares, dans la préface de la 4.e édition de son *Histoire de la Vendée*. Le comte de Vauban, qui avoit été mis en liberté peu après la première édition de son ouvrage, s'étoit retiré dans le Charolois, où une partie de ses biens lui avoit été rendue, et il y vivoit obscur. Lors de la restauration, il s'empressa de venir à Paris pour présenter ses hommages aux princes qu'il avoit servis, mais n'ayant pu être admis à cet honneur, il en conçut un tel chagrin, qu'il retourna malade dans son pays, et y mourut le 20 avril 1816.

VEBER (Anselme), célèbre compositeur prussien, né à Manheim en 1766. Après avoir parcouru la Hollande, l'Allemagne, le Danemarck, la Norwége et la Suède, il vint à Paris en 1803, et à son retour, le roi de Prusse le nomma son maître de chapelle. Il mourut le 23 mars 1821. Il a fait la musique de plusieurs opéra de Schiller et de Goethe, qui ont été joués avec le plus grand succès sur les théâtres d'Allemagne.

VEITH (Laurent-François-Xavier), jésuite, né à Augsbourg le 3 décembre 1725, d'une famille honorable, prononça ses derniers vœux à Dillingen en 1760, fut reçu docteur en théologie, et après avoir enseigné la rhétorique et la philosophie, occupa une chaire d'écriture sainte et de controverse à Ingolstadt. Lors de la suppression de la société en 1773, il devint professeur de théologie au lycée catholique d'Augsbourg, et consacra ses talens et son érudition à la défense des doctrines catholiques. Il mourut le 9 octobre 1796. Ce théologien, aussi simple dans ses mœurs que laborieux et savant, vivoit pauvrement et sa cellule étoit dénuée de tout. Humble, patient, charitable, il avoit une dévotion tendre, et étoit tourmenté de scrupules dont il ne put jamais triompher. Ce fut là sa croix et il la porta avec résignation. On lui doit plusieurs ouvrages estimés: I. *De primatu et infallibilitate romani pontificis*, 1781, in-8, réimprimé à Malines en 1824, et dédié à notre saint père le pape Léon XII. Cet opuscule est accompagné de plusieurs documens curieux; II. *Edmundi Richerii doc-*

toris Parisini systema de ecclesiasticâ et politicâ potestate singulari dissertatione confutatum, 1783, in-8, nouvelle édition, Malines 1825, avec un discours préliminaire sur la vie et les écrits de Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro. Cet ouvrage fut loué lorsqu'il parut par Zillinger, et Pie VI adressa à l'auteur un bref de satisfaction; III. *De geminâ delectatione cœlesti ac terrena relative victrice*, 1785, in-8, et Malines 1826; IV. *des Avis et des règles pour ceux qui veulent étudier l'écriture*; V. *Scriptura sacra contra incredulos propugnata*, Augsbourg de 1789 à 1795, 8 parties, réimpr. à Malines, 1824, 5 vol. in-12, avec une notice sur l'auteur. Cet ouvrage lui valut un second bref de satisfaction du pape, sous la date du 1.er juin 1790. Veith y passe en revue toutes les objections que les incrédules modernes ont faites ou répétées contre les livres saints, et y donne les solutions des saints pères, des apologistes anciens et nouveaux, françois, allemands, italiens, etc.

VELDE. *Voyez* VAN.

VELDE (Charles-François-Vander), né à Breslau le 17 septembre 1779, remplit en Silésie différentes fonctions de magistrature, et se distingua dans les lettres. Il donna d'abord de petites pièces dans les journaux, ensuite il travailla pour les théâtres; mais n'obtenant que peu de succès, il se livra tout entier à la composition de ses romans qui lui ont mérité le nom de *Walter-Scott allemand*. Quoiqu'il soit loin de l'égaler, on peut dire cependant qu'il lui est quelquefois supérieur, par des tableaux de mœurs fort exacts et fort touchans. Une mort prématurée l'a enlevé aux lettres dans le mois de mars 1824. Depuis 1817 il travailloit au *Journal du soir*, et cette feuille lui dut la vogue qu'elle eut dès ce moment. Ses *Œuvres* ont paru à Dresde en 14 vol. in-8; 1823, 2.e édition, 18 vol. Plusieurs de ses romans ont été trad. en françois, et forment la première livraison des *Romans historiques de Vander-Velde*, collection commencée en 1826, qui doit avoir environ 20 vol. in-12.

VENINI (l'abbé François), né à Milan, mourut dans cette ville en 1820. Il avoit été professeur de belles-lettres et de mathématiques à Parme. On a de lui quelques ouvrages en italien. Le plus estimé a pour titre: *des Principes de l'harmonie musicale et poétique, et de leur application à la théorie et à la pratique de la versification italienne*, Paris 1798, in-8.

VENTURI (le chevalier Jean-Baptiste), littérateur et physicien, né dans le duché de Reggio en 1746. Lors de la république italienne, il devint membre du corps législatif de Milan, et quand on établit une école de génie à Modène, il en fut nommé professeur. Il fut ensuite professeur de physique à l'université de Pavie, puis chargé d'affaires du royaume d'Italie à Berne, et il mourut le 10 septembre 1822 à Reggio. Il a laissé, en italien, différens ouvrages sur la géodésie, l'optique, l'art des fortifications, et une *Histoire de Modène*, où l'on trouve des notices biographiques sur les hommes célèbres de cet état. Il a publié, en françois, *Considérations sur la connoissance de l'étendue que nous donne le sens de l'ouie*, Paris 1796, et *Essai sur*

les ouvrages physico-mathématiques de Léonard de Vinci, avec *des fragmens tirés de ses manuscrits*, 1797, in-4, fig.

VERNINAC DE SAINT-MAUR (Raimond), né à Gourdon, dans le Querci, en 1762, vint de bonne heure à Paris, où il suivit la carrière du barreau, et chercha à se faire connoître par des pièces de vers insérées dans les journaux. Il embrassa le parti de la révolution, et fut envoyé, en 1791, en qualité de commissaire-médiateur, pour apaiser les troubles du comtat Venaissin; mais il se lia avec les révolutionnaires du pays, et à son retour pallia leurs projets et les malheurs qui devoient en résulter. L'année suivante, il fut nommé ministre de France en Suède, puis à Constantinople, et il ne négligea rien pour faire entrer cette cour dans une alliance avec la France; mais il ne put obtenir que l'envoi d'un ambassadeur à Paris. Il est le premier étranger qui ait fait imprimer une gazette dans sa langue en Turquie. Ayant sollicité son rappel, il rentra en France en 1797; et dès la création des préfectures, il obtint celle du Rhône, qu'il administra avec sagesse et modération. Au mois d'août 1801, il fut nommé ministre plénipotentiaire dans le Valais, mais ayant favorisé l'indépendance de ce pays qui s'étoit érigé en république, et contrarié par là les vues du 1.er consul, qui vouloit en faire un nouveau département de la France, il tomba dans la disgrace, et resta éloigné des fonctions publiques. Il mourut le 1.er juin 1822, dans une terre qu'il possédoit près d'Angoulême. On a de lui: I. un *Recueil de poésies fugitives*, Paris 1787, in-18; II. *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre, extraites des commentaires de Blackstone sur les lois angloises*, Paris 1790, in-8; III. *Description physique et politique du département du Rhône.*

VERRI (le comte Alexandre), suivit d'abord avec éclat la carrière du barreau; mais mécontent de la législation civile et criminelle de son pays, il se livra particulièrement à la littérature, et publia, avec Beccaria, une feuille périodique, sous le titre du *Café*, qui eut beaucoup de succès. Vers 1766, il vint à Paris, s'y lia avec les philosophes, fit ensuite un voyage à Londres, et revint se fixer à Rome, où il mourut le 23 septembre 1816. Il ne prit aucune part aux troubles de l'Italie, et échappa toujours aux séductions de Buonaparte. On a de lui: I. *Biblioteca scelta di opere Italiane antiche e moderne*, contenant un grand nombre d'articles philosophiques et littéraires, Milan 1818, in-12; II. *Essai sur l'histoire générale d'Italie, depuis la fondation de Rome jusqu'à nos jours*, dont on prépare une traduction française; III. *Panthée* et *la Conjuration de Milan*, tragédies imprimées sous le titre d'*Essais dramatiques*; IV. l'*Iliade d'Homère*, abrégée, avec des notes; V. *Analyse et commentaire de la Cyropédie de Xenophon*; VI. *Commentaires, analyses et critiques des principaux orateurs grecs*; VII. *les Nuits romaines au tombeau des Scipions*, qui ont obtenu, en Italie et en France, plus de 10 éditions en différens formats. Elles ont été traduites en allemand, en anglois et en françois par M. Lestrade, 3.e édition, Paris 1826, 2 vol. in-8; VIII. la *Vie d'Eros-*

trate, traduite aussi par M. Lestrade. Il a coopéré au *Traité des délits et des peines*, publié par Beccaria. — Son frère *Pierre* VERRI, né à Milan en 1728, entra d'abord au service de l'Autriche; mais il renonça bientôt à la carrière militaire, et devint successivement vice-président de la chambre des comptes, conseiller-d'état et conservateur de la société patriotique fondée à Milan pour encourager l'agriculture, les arts et les manufactures; mais par suite d'une nouvelle organisation du duché de Milan, il perdit tous ses emplois. Lors de l'entrée des François à Milan en 1796, il fut appelé à faire partie de la municipalité, et mourut en 1797. On a de lui: I. *Meditazioni sull' economia politica*, Milan 1791; Turin 1801; II. *Riflessioni sulle leggi vincolanti principalmente il commercio de' grani*, Milan 1796, in-8; III. *Scritti inediti del comte Pietro Verri*, Lugano 1825, in-8.

VIAL DU CLAIRBOIS (Honoré-Sébastien), directeur de l'école des ingénieurs de vaisseaux et chef de génie maritime à Brest, naquit à Paris en 1733, et mourut à Brest en 1816. On lui doit: I. *Essai géométrique et pratique sur l'architecture navale*, Brest 1766, 2 t. en 1 v. in-8, fig.; II. *Traité élémentaire de la construction des vaisseaux à l'usage des élèves de la marine*, Paris 1787-1805, 2 vol. in-4, fig.; III. une traduction du *Traité de la construction des vaisseaux* de Chapman, avec des notes, Brest 1781, in-4, fig.

VIBORG (Éric-Nissen), célèbre vétérinaire danois, né le 5 avril 1759 à Badsted dans le duché de Sleswick, d'un ministre luthérien qui le destinoit à l'état ecclésiastique, mais d'autres inclinations ou la crainte de ne pas réussir lui firent abandonner la théologie pour les sciences mathématiques, physiques et naturelles. Ayant remporté plusieurs prix, le gouvernement danois le fit voyager à ses frais en Allemagne, en Italie, en France, en Angleterre et en Hollande pour étendre ses connoissances en botanique et visiter les principaux établissemens vétérinaires. De retour à Copenhague en 1790, il fut nommé professeur d'art vétérinaire et inspecteur des dunes, puis professeur de botanique, et enfin directeur de l'école vétérinaire et secrétaire de la direction des haras, place dont il a rempli les fonctions avec beaucoup de zèle pendant 21 ans. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 25 septembre 1821. Il étoit décoré de l'ordre de Danebrog, conseiller de justice et d'état, et membre de la direction de l'université. Il a publié un *Recueil de dissertations pour les medecins vétérinaires et pour les économes*, en danois et en allemand, Copenhague 1795, 2 vol. in-8, et d'après une notice biographique publiée par son frère, 129 *Dissertations* ou *Traités sur l'art vétérinaire*, en latin, en françois, en allemand et en danois.

VICTOR-AMÉDÉE III, roi de Sardaigne, fils de Charles-Emmanuel III, naquit à Turin le 26 juin 1726, et charma de bonne heure le roi, son père, par la vivacité de son esprit et la facilité avec laquelle il faisoit ses études; mais en même temps il montroit une trop grande facilité de caractère et trop de bienveillance pour la médiocrité. En 1745, il fit sa première campagne à côté de son pè-

Digitized by Google

re, et parut avec avantage aux batailles de Coni et de Bassignana, ce qui fit croire qu'il auroit l'esprit guerrier de ses ancêtres ; mais il vivoit sous un roi jaloux de son pouvoir ; il ne put rien faire de lui-même, et il arriva à 47 ans sans s'être écarté du moindre de ses devoirs. Lorsqu'il parvint au trône le 20 février 1773, il s'occupa de grandes innovations dans l'organisation de ses troupes, que vingt années de paix avoient laissées bien en arrière des autres nations de l'Europe. Voulant profiter de cet état de calme que rien ne sembloit devoir interrompre, il éleva la forteresse de S. Victor de Tortone, sur les fondemens jetés par Charles-Quint ; il acheva la citadelle d'Alexandrie, erigea une académie royale des sciences, celle de sculpture et de peinture ; fit bâtir l'observatoire de Turin, éclairer les rues de cette capitale, et établir des sépultures publiques hors de son enceinte, sous le nom de *Cénotaphes*. Il fit aussi réparer et creuser le port de Nice, relever l'ancien palais ducal de Chambery, embellir les bains d'Aix, et élever à grands frais des digues pour retenir dans leurs lits l'Arve et le Rhône ; enfin, il abolit les péages dans toute la Savoie qui fixoit particulièrement son attention, et où il entreprit un voyage en 1775, avec la reine et ses enfans, à l'occasion du mariage du prince de Piémont. Il y reçut les bénédictions du peuple et en fut vivement ému. En Piémont, les cœurs lui étoient moins dévoués; on blâmoit ouvertement les dépenses considérables qu'il avoit faites, soit à Nice, soit dans la Savoie : on disoit qu'il ne restoit rien de l'épargne laissée par son père. On voyoit aussi avec peine son alliance étroite avec la France, qui avoit failli tant de fois à perdre sa maison ; toutefois le crédit du gouvernement sarde étoit resté intact et jamais l'agriculture et le commerce n'avoient déployé autant d'activité en Piémont, à Nice et en Savoie. A peine la révolution françoise eût-elle éclaté, que les frères de Louis XVI et un grand nombre de gentilshommes françois vinrent se réfugier à la cour de Turin. Victor-Amédée, qui avoit refusé de recevoir l'ambassadeur de France, craignant pour ses provinces limitrophes, envoya des troupes dans le comté de Nice et dans la Savoie ; mais elles étoient trop foibles pour résister à une attaque, leur retraite fut précipitée et même honteuse ; en moins d'un mois, il perdit le quart de ses états qui formèrent deux nouveaux départemens de la France. Déterminé de sauver à tout prix ce qui lui restoit, il s'adressa à l'Autriche pour avoir des hommes, à l'Angleterre pour des subsides, et par son activité, il eut bientôt une armée qui sembloit lui offrir quelque sécurité. Rempli d'ardeur malgré les glaces de l'âge, il marcha avec elle; mais il lui manquoit le talent militaire et l'énergie politique de ses ancêtres. A la merci des généraux autrichiens qui dirigeoient la guerre en Piémont, il les vit avec douleur laisser triompher, de même qu'en Flandre et sur le Rhin, les armées de la nouvelle république ; enfin, cédant à des conseils pusillanimes, après plus de trois ans de guerre, il envoya proposer une suspension d'armes, qu'il ne put obtenir qu'en mettant sa couronne à la merci de la France révolutionnaire, et en livrant plusieurs de ses places for-

Digitized by Google

tes pour garantie de ses intentions. Un armistice fut conclu, et à dater de cette époque, Victor-Amédée se vit environné de troupes françoises dans sa capitale, et en butte à toutes les rigueurs et à toutes les violences du directoire de la république françoise. Ce gouvernement nouveau lui imposa des lois plus dures que jamais prince de sa maison n'en avoit subi de la part des rois de France. Ce malheureux monarque en fut navré de tristesse, et ses peuples partagèrent sa douleur. Il ne survécut que six mois à cette funeste capitulation, et ses derniers jours furent encore troublés par des réformes affligeantes et par de cruels embarras de finances. Il mourut le 15 octobre 1796, à Montcalier, d'une attaque d'apoplexie.

VICTOR-EMMANUEL V, roi de Sardaigne, né le 24 juillet 1759, étoit le second fils de Victor-Amédée III et de Marie-Antoinette-Ferdinande, infante d'Espagne; il reçut en naissant le nom de duc d'Aoste, montra de bonne heure un penchant décidé pour les armes, et fut promu, dès 1780, au grade de capitaine-général. Le 21 avril 1789, il épousa Marie-Thérèse d'Autriche, fille de l'archiduc Ferdinand; et lorsque la révolution françoise vint troubler tous les états, il se prononça fortement contre les novateurs et dirigea les premiers efforts des troupes sardes contre les François en 1792. Lorsqu'il fut question de reprendre la Savoie et le comté de Nice, il fut mis à la tête du corps d'armée qui, de concert avec une division autrichienne, devoit agir sur le Var, et à sa première apparition tout plia devant lui; mais n'étant pas soutenu par de fortes réserves, comme il l'avoit demandé, et le comte de Saint-André, qui agissoit sur un autre point, ayant été repoussé, il se vit obligé d'opérer sa retraite au moment où il alloit reprendre Nice. Ainsi on vit s'évanouir tous les projets d'une campagne qui pouvoit être décisive par les moyens extraordinaires qu'avoit réunis le roi de Sardaigne. La campagne suivante fut plus fâcheuse encore, et le duc d'Aoste n'y trouva pas d'occasions de signaler son courage, les géné aux autrichiens réglant seuls les opérations dans le Piémont. A l'époque des négociations de paix entamées en 1796 avec la France, ce prince étoit d'avis de continuer la guerre, et n'ayant pas été écouté, il se retira en Italie. Le prince de Piémont, son frère aîné, qui avoit succédé à Victor-Amédée III, ayant abdiqué le 4 juin 1802, le duc d'Aost, sous le nom de Victor-Emmanuel, lui succéda dans ses états qui se trouvoient réduits à la seule île de Sardaigne, où il resta jusqu'à ce que l'Europe coalisée eut chassé Buonaparte du trône de France. Il fit son entrée à Turin le 20 mai 1814, et marqua son rétablissement par des actes d'une véritable restauration politique. Il reconnut les dettes abolies par le gouvernement révolutionnaire, restitua les biens et les rentes aux corporations, et s'empressa de rétablir tout sur l'ancien pied; la plupart des emplois furent confiés à des hommes restés fidèles, et une armée toute nouvelle fut organisée; un édit fixa l'indemnité accordée aux émigrés dépouillés dans le comté de Nice et la Savoie qui restoient à la France; Turin fut embelli et agrandi, et de superbes routes s'ouvrirent dans tou-

tes les directions; enfin il se montra le chef de sa noblesse et le père de ses peuples, en pardonnant à ceux qui avoient embrassé le parti révolutionnaire et qui sembloient revenir de bonne foi; il consacra aussi ses soins à la prospérité de la religion; il demanda au pape le rétablissement de plusieurs évêchés, la création de quelques nouveaux siéges, pourvut à leur dotation, à la formation des séminaires, à l'observation de la discipline, et rétablit plusieurs ordres religieux, entr'autres les pères jésuites, reconnus si utiles pour l'éducation. Cependant l'esprit d'insurrection qui avoit éclaté en Espagne en 1819 se propagea en Italie, et Victor-Emmanuel, qui ne vouloit pas répandre le sang de ses sujets ni adhérer à des concessions qu'il n'étoit pas dans l'intention de tenir, et que réprouvoit sa conscience, se décida à abdiquer le 12 mars 1821 en faveur du duc de Genevois, son frère, Charles-Félix, aujourd'hui régnant. Ce prince accepta la couronne, mais il refusa de prendre le titre de roi jusqu'à ce que Victor-Emmanuel, devenu parfaitement libre, pût lui faire connoître que telle étoit réellement sa volonté. On sait que si la contre-révolution s'opéra en moins de cinq jours après le départ de ce prince, ce fut parce que Charles Félix osa regarder la révolte en face, et qu'il encouragea franchement la fidélité. Son frère, qui s'étoit d'abord rendu à Nice, confirma son abdication le 19 avril, par un nouvel acte, dont on ne pouvoit plus suspecter la fidélité; alors Charles-Félix notifia son avénement. Victor ne resta pas longtemps à Nice, il se rendit à Modène; et le 8 juin 1822, il revint subitement à Turin, et alla habiter le château de Montcalier, où il passa paisiblement les dernières années de sa vie dans des exercices de piété, et où il mourut le 10 janvier 1824.

VIEL (Charles-François), architecte, né à Paris en 1745, mort dans la même ville en 1819, fut élève de Chalgrin, et débuta dans la carrière de l'architecture par son magnifique projet d'un monument consacré à l'histoire naturelle. Ses principaux édifices sont: le Mont-de-Piété; l'Hôpital Cochin, remarquable par son ordonnance, son aérage et sa distribution; le grand bâtiment de la Pitié; le grand Amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu et l'Égoût de Bicêtre; mais ce qui le distingue particulièrement des autres architectes, c'est qu'il sut parler de son art en homme de lettres. On a de lui: I. *Lettres sur l'architecture des anciens et celle des modernes*; 1781-87; in-8; II. *Projet, plan et élévation d'un monument consacré à l'histoire naturelle, dédié à M. le comte de Buffon*, in-4; III. *Observations philosophiques sur l'usage d'exposer les ouvrages de peinture et de sculpture*, 1788, in-8; IV. *Décadence de l'architecture à la fin du 18.e siècle*, 1800, in-4; V. *De la construction des édifices publics sans l'emploi du fer*, 1803, in-4; VI. *Des anciennes études de l'architecture*, 1809, in-4; VII. *Moyens pour la restauration des piliers du dôme du Panthéon*, 1797 et 1812, in-4; VIII. *Principes de l'ordonnance et de la construction des bâtimens*, 5 vol. 1797-1814.

VIENNET (Jacques-Joseph), né en Languedoc le 14 avril 1754, d'une famille originaire d'Italie,

entra en 1774 dans le régiment de Languedoc-dragons, et fit, comme sous-lieutenant, la guerre de 7 ans. Ce corps ayant été licencié à la paix, il vécut dans la retraite jusqu'à la révolution ; alors il fut nommé officier municipal à Beziers, puis député par le département de l'Hérault à l'assemblée législative et à la convention nationale. Dans le procès du roi, il s'exprima ainsi, dans la question sur l'incompétence : « Je crois avoir » prouvé que Louis n'a cessé » d'être roi qu'à l'époque où vous » avez aboli la royauté. Je crois » encore qu'il ne peut être jugé » comme homme..... J'ai toujours » pensé qu'une assemblée de législateurs ne pouvoit s'ériger en » tribunal judiciaire ; que le même corps ne pouvoit à-la-fois » exercer la justice et faire des » lois ; que cette cumulation de » pouvoirs seroit une monstruo- » sité. » Viennet vota ensuite pour l'appel au peuple, pour la réclusion et pour le sursis. Tant qu'il fut membre des diverses législatures, il s'occupa sans relâche d'obtenir la radiation des émigrés qu'on lui recommandoit, d'arracher des victimes aux tribunaux révolutionnaires et de faire lever le séquestre mis sur les biens des proscrits. Enfin, il ne cessa de lutter contre le parti le plus exalté et le plus sanguinaire. Un jour dans la dispute, il renversa Marat de la tribune, et fut dénoncé le lendemain, dans le journal de ce démagogue, comme un *ennemi de la nation et un royaliste.* Il contribua particulièrement à préserver son département de la terrible commission d'Orange, que Voulland vouloit y introduire pour juger 400 suspects renfermés dans les prisons de l'Hérault. En sa qualité d'ancien officier de cavalerie, Viennet fut chargé de la remonte des troupes, et il fit preuve, dans cet emploi délicat, de la plus austère probité. En 1798 il rentra dans ses foyers plus pauvre qu'il n'en étoit sorti, et mourut, dans sa paisible retraite, regretté de tous ceux qui l'avoient connu, le 12 août 1824. — Son frère, *Esprit* VIENNET, qui a été pendant 40 ans curé de la paroisse de Saint-Méry à Paris, prêta le serment à la constitution civile du clergé ; mais il refusa d'être évêque constitutionnel de Paris, en disant qu'il n'occuperoit jamais un siége dont le titulaire étoit vivant. Il mourut en 1796, après avoir fondé un hospice dans le cloître même de son église.

VILLARS (Dominique), botaniste et médecin, né le 14 novembre 1745, dans un hameau du Gapençois, dépendant du village de Noyer. Il obtint, en 1782, la place de médecin en chef de l'hôpital militaire de Grenoble, et en 1805, celle de professeur de botanique et de médecine à l'académie de Strasbourg. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 27 juin 1814. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire naturelle des plantes du Dauphiné*, Grenoble 1786, 4 vol. in-8, avec 65 planches ; II. *Principes de médecine et de chirurgie*, Lyon 1797, in-8 ; III. *Mémoire sur la topographie et l'histoire naturelle*, in-8 ; IV. *Essai de littérature médicale*, 1811, in-8 ; V. *Précis d'un voyage botanique fait en Suisse, dans les Grisons, etc. en* 1811, Paris 1812, in-8, avec 4 planches.

VILLENEUVE (Gabrielle-Susanne BARBOT, dame DE), romancière, morte à Paris le 29 décembre 1755. Elle étoit fille d'un gentilhomme

Digitized by Google

tilhomme de La Rochelle, et fut mariée à M. Gaalon de Villeneuve, lieutenant-colonel d'infanterie. Restée veuve et sans fortune, elle se fixa à Paris, où elle trouva des ressources dans l'exercice de ses talens. On a d'elle les *Contes marins* ou *la Jeune américaine*, Paris 1740, 4 vol. in-12, d'où est tiré *la Belle et la Bête*, conte abrégé par madame de Beaumont dans son *Magasin des enfans*, et mis en opéra par Marmontel, sous le titre de *Zémire et Azor*. Le même ouvrage a été réimprimé en 1768, sous le titre de : *Le temps et la patience*, 2 vol. in-12. Madame de Villeneuve a encore publié plusieurs romans, parmi lesquels on distingue celui intitulé : *la Jardinière de Vincennes* ou *les Caprices de l'amour et de la fortune*, 1750, 53 et 71, 4 parties in-12, le meilleur de tous et le plus connu : il ne manque pas d'intérêt. On y trouve des situations touchantes, des sentimens généreux ; mais le style en est inégal, négligé, diffus et chargé de détails inutiles.

VILLENFAGNE-D'INGIHOUL (Hilarion-Noël, baron DE), savant antiquaire, né à Liége en 1753. Il devint bourguemestre de cette ville en 1791, membre du conseil-privé du prince évêque en 1792, et se trouvoit, à l'époque de sa mort arrivée en 1826, député de l'ordre Equestre aux états de la province, l'un des curateurs de l'université de Liége, membre de l'institut des Pays-Bas et de l'académie des sciences de Bruxelles. Ses principaux ouvrages sont : I. *Mélanges de littérature et d'histoire*, Liége 1788, in-8 ; II. *Recherches historiques sur l'ordre Equestre de la principauté de Liége*, in-8 très-rare ; III. *Histoire de Spa*, 1803, 2 vol. in-8 ; IV. *Essais critiques sur différens points de l'histoire civile et littéraire de la principauté de Liege*, 1808, 2 vol. in-12 ; V. *Mélanges pour servir à l'histoire civile, politique et littéraire du ci-devant pays de Liége*, 1810, in-8.

VINCENS SAINT LAURENS (Jacques), frère de Jean-César Vincens, auteur d'une *Topographie estimée de la ville de Nîmes et de sa banlieue*, 1 vol. in-4, né à Nîmes le 9 janvier 1758, entra dans la carrière des armes, et fut nommé, à l'âge de 20 ans, sous-lieutenant dans le régiment de Barrois-infanterie ; mais il se maria bientôt après, quitta le service et s'adonna à la vie agricole. Il embrassa le parti de la révolution, comme presque tous ceux de la religion réformée à Nîmes ; cependant il ne trempa dans aucun de ses crimes, il exposa même sa vie, en 1790, pour arracher des victimes à la vengeance du parti victorieux. En 1792, il fut nommé capitaine de l'un des bataillons du Gard, et devint bientôt commissaire-ordonnateur de l'armée qui envahit la Savoie sous les ordres de Montesquiou. Enveloppé dans la proscription de ce général, il fut traduit devant le tribunal criminel de Lyon, où il fut acquitté ; mais il ne voulut reprendre aucune fonction et se retira dans sa famille. Ayant pris part, après le 31 mai 1793, à l'insurrection qui éclata dans le midi contre la convention, il fut mis hors la loi, et contraint de se réfugier en Suisse, où il n'arriva qu'à travers des périls sans nombre ; enfin il rentra dans sa patrie après la chute de Robespierre, et il se livra tout entier à la culture des lettres ; néanmoins il fut encore

persécuté sous le directoire et sous l'empire, et il vint habiter Paris en 1815. Il y mourut le 6 mai 1825. On a de lui un *Mémoire sur l'industrie manufacturière du département du Gard*, imprimé avec la *Topographie de la ville de Nimes*, composée par son frère; la traduction du second volume du *Manuel historique du système politique des états de l'Europe et de leurs colonies depuis la découverte des Deux Indes*, par M. Heeren, Paris 1821; la traduction de plusieurs pièces du théâtre de Kotzbue, imprimées, en 1822, dans la collection intitulée : *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiée par l'Advocat; une *Dissertation* savante sur la littérature suédoise, en tête du volume de la même collection, qui contient les pièces du théâtre suédois; plusieurs morceaux dans les *Mémoires de l'académie du Gard*; une excellente instruction qu'il a insérée à l'article Vers-à-soie, dans le *Nouveau cours d'agriculture*, et un grand nombre de *Notices* imprimées séparément, ou dans la *Biographie universelle* de Michaud.

VINCENT (William), savant anglois, né à Londres en 1739. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les fonctions pénibles de l'enseignement, et obtint, en 1801, une prébende dans l'église de Westminster, et en 1805 la cure d'Islip. Il mourut en 1815. Son principal ouvrage, sur lequel sa réputation est établie, a pour titre : *Voyage de Néarque des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate*, ou *Journal de l'expédition de la flotte d'Alexandre, rédigé sur le journal original de Néarque, conservé par Arrien, etc., et contenant l'histoire de la première navigation que des Européens aient tentée dans la mer des Indes.* Il a été traduit en françois par Billecocq, 1800, in-4 et 3 vol. in-8.

VIOTTI (Jean-Baptiste), célèbre violoniste, né à Fontaneto, près de Turin, en 1755, débuta à Paris avec éclat au *Concert spirituel* en 1782, et en moins de 10 ans, ses ouvrages se répandirent dans toute l'Europe. Il se rendit à Londres en 1792, et il y obtint également les plus grands succès. Il fit encore plusieurs voyages à Paris en 1802, 1814 et 1818, et mourut en Angleterre en 1824. On a de lui un grand nombre d'ouvrages gravés pour le violon, des concerto, symphonies, duo, sérénades, trio, quatuors, etc. Il a aussi donné des divertissemens, concerto et sonates pour le piano.

VIRIEU (F. H. comte DE), d'une famille illustre du Dauphiné, étoit colonel du régiment de Limosin à l'époque de la révolution, et fut nommé député de la noblesse du Dauphiné aux états-généraux de 1789. Il fit partie des 47 deputés de la noblesse de France qui se réunirent le 25 juin au tiers-état, et figura parmi les partisans les plus zélés du ministre Necker; il vota aussi en faveur de la déclaration des droits et pour l'abolition des priviléges; mais depuis cette époque, il ne cessa de se montrer l'appui du gouvernement monarchique, et il se déclara pour le *veto* absolu. Il defendit plusieurs fois cette dernière opinion avec force, et fut nommé président de l'assemblée le 27 avril 1790; mais le parti révolutionnaire ayant excité quelques troubles à ce sujet, il donna sa démission le lendemain. Après l'arrestation du roi à Varennes, il cessa de concourir aux

travaux de l'assemblée, et il signa la protestation des 12 et 15 septembre contre ses décrets ; ensuite il se retira dans le Dauphiné, puis en Suisse et enfin à Lyon, où il s'associa au plan de défense de M. de Précy, sans toutefois se montrer ouvertement. Ce général, serré de près et n'espérant plus d'être secouru, se décida à se frayer un passage à travers les assiégeans, et confia au comte de Virieu le commandement de l'arrière-garde de sa petite armée ; mais celui-ci n'ayant avec lui que 300 hommes, fut attaqué par des forces considérables, et périt les armes à la main, après avoir opposé sans succès la plus vive résistance. Les premières dépêches des commissaires de la convention avoient annoncé qu'il avoit été pris avec le général Précy et fusillé, mais des dépêches ultérieures ont démenti cette nouvelle, répétée par plusieurs biographes.

VITRAC (Jean-Baptiste), né à Limoges en 1740, embrassa l'état ecclésiastique, et fut appelé, lors de la création du collége royal de cette ville après la suppression des jésuites, à un emploi distingué ; mais il préféra la place modeste de professeur des premiers élémens, et il s'en acquitta avec une intelligence et des succès qui ne se démentirent jamais. Aussi lorsque la place de principal vint à vaquer, elle lui fut unanimement déférée, et malheureusement il resta trop peu de temps dans un poste si légitimement acquis : des circonstances particulières l'engagèrent d'y renoncer. A cette époque, on lui fit des offres brillantes ; mais il falloit s'éloigner, il aima mieux se sacrifier à une famille dont il étoit devenu le père, et borna ses désirs à la petite cure de Montjovis. Lorsque la révolution éclata, il en prévit bientôt les funestes conséquences ; cependant avant que le délire eut perverti l'opinion publique, il se vit choisi pour être un des notables de la commune, et fut nommé secrétaire de la chambre du clergé, dont il rédigea les cahiers. Porté comme député, il crut devoir refuser, prévoyant que ses principes ne pourroient s'accorder avec des mesures dont *l'abolition du catholicisme étoit l'objet principal*, comme l'a dit Portalis en arrivant au ministère des cultes. Peu après il fut proscrit avec ses trois frères, et il se réfugia en Espagne, où il se livra à la prédication dans la langue du pays avec une facilité égale à celle qu'il avoit dans sa langue maternelle. Le rétablissement du catholicisme lui permit, au bout de 12 ans, de rentrer dans sa patrie, et il se montra aussitôt avec honneur dans le double ministère qui avoit été l'objet constant de ses travaux. Le provisorat du lycée de Limoges lui fut offert, mais les nouvelles circonstances n'étant pas dans ses principes, il fit agréer ses excuses, et accepta la cure de la paroisse St-Michel à laquelle il fut nommé dans le même temps. Son église devint alors sa maison habituelle. Se regardant comme le simple dépositaire des revenus de sa cure, ce qu'il recueilloit d'une main il le donnoit de l'autre ; il s'occupa surtout de réparer les désordres que le vandalisme avoit causés dans la maison du Seigneur ; mais ce digne pasteur ne fut montré qu'un moment à son nombreux troupeau ; il succomba aux peines et aux fatigues d'un long exil en 1805. Les hon-

neurs funèbres qui lui furent rendus, le deuil général de deux générations qu'il avoit formées, ne pourront s'effacer de la mémoire des hommes, et transmettront à la postérité le souvenir de ses talens, de ses services et de ses vertus. On lui doit : I. *Traité élémentaire du style épistolaire*, *de la narration*, *etc.*, imprimé plusieurs fois chez Barbou, dernière édition, 1788 ; II. *Eloge de Dorat*, *de Muret*, *de Baluze*, *de Grégoire XI*, 1774, 75, 77 et 79 ; III. *Eloge de l'institut des filles de Notre-Dame*, 1788 ; IV. *Oraisons funèbres de Louis XVI*, *de Marie-Antoinette*, *de madame Elisabeth*, *de Louis XVII*, *suivies de Robespierre aux enfers*, 1814. Il a laissé en manuscrit une *Histoire littéraire des grands hommes du Limosin*, ouvrage considérable, dont grand nombre d'articles ont été imprimés dans le journal de Limoges ; un *Eloge de sainte Thérèse* et beaucoup de *Sermons*.

VOLTA (Alexandre), physisien, né à Côme en février 1745, d'une famille noble et ancienne, parut un moment indécis sur la carrière qu'il vouloit parcourir. Egalement attiré par les charmes de la poésie et par les pressentimens des découvertes que la physique étoit sur le point de faire, il cultivoit à-la-fois les sciences et les lettres, et sa muse célébroit les merveilles de la physique ; enfin, la science l'emporta, et il publia deux *Mémoires*, en 1769 et 1771, qui le placèrent parmi les physiciens les plus célèbres de cette époque. En 1774, il fut nommé régent de sa ville natale ; mais l'université de Pavie l'appela en 1779 pour occuper la chaire de physique, qu'il conserva jusqu'en 1804. Buonaparte qui l'avoit appelé à Paris pour répéter ses expériences sur le développement de l'électricité par le contact, en présence d'une commission de l'institut, le combla de distinctions. Il fut nommé successivement député de l'université de Pavie à la consulta de Lyon, membre du collége des dotti, sénateur, et enfin comte. Lorsque la partie de l'Italie qu'il habitoit rentra sous la domination autrichienne, il conserva les avantages pécuniaires que ses travaux lui avoient si bien mérités, et il mourut le 6 mars 1826, laissant dans les sciences un nom que la découverte de l'appareil électromoteur rend impérissable. Cette découverte est d'autant plus précieuse, que d'elle sont sorties une multitude d'autres aussi importantes qu'inattendues, dont le premier honneur doit être reporté à Volta, puisqu'elles n'auroient jamais pu être faites sans l'admirable invention de son appareil. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence en 1816, en 5 vol. in-8.

VOSS (Jean-Henri), poète et critique allemand, né le 26 février 1751 à Sommersdorf, près de Wahren, débuta, en 1770, par quelques essais dans l'*Almanach des Muses* de Gottingue, dont il prit la direction en 1775, et qui fut transporté à Hambourg, sous le nom d'*Anthologie*. Il en augmenta le succès, en y insérant, pendant plusieurs années, un certain nombre de pièces de sa composition. Il publia aussi, dans le *Deutsches museum*, plusieurs morceaux de critique, qui le firent connoître comme philologue ; et en 1778, il fut nommé recteur du collége d'Otterndorf, dans le Hanovre, d'où il passa à Eutin (duché d'Ol-

denbourg), avec les mêmes fonctions. Le grand-duc de Bade l'attira, en 1805, à l'université d'Heidelberg depuis peu rétablie, pour contribuer, par sa présence et ses avis, à lui rendre son ancien éclat; mais sans qu'aucune fonction spéciale lui fut imposée. Il mourut, le 29 mars 1826, d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : I. des traductions, en allemand, des *Œuvres complètes d'Homère*, 1793, 2.e édition corrigée, 1821; de *Virgile*, 1799; d'*Horace*, 1806, 2.e édition corrigée, 1820; d'*Hésiode*, 1806; de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus*, 1808; de *Tibulle* et de *Lygdamus*, avec des éclaircissemens, 1810; d'*Aristophane*, 1821; d'*Aratus*, avec le texte, et un commentaire, 1824, et des morceaux choisis des *Métamorphoses d'Ovide* et d'une partie du *Théâtre de Shakspeare*; II. *Louise*, poème en 3 chants, 1795, dans le style naïf, gracieux et noble de l'Odyssée; III. des *Idylles*, au nombre de 18, qui méritent d'être considérées comme des modèles, et dont le recueil a été souvent réimprimé; IV. des *Poésies diverses*, dernière édition, 1825, 4 vol.; V. des *Lettres mythologiques*, Kœnigsberg 1794, 2 vol. in-8, l'un de ses meilleurs ouvrages. Il y a une nouvelle édition, donnée après sa mort et enrichie de *Dissertations*, qui composent le 3.e vol. Elles ont été traduites en anglois; VI. d'excellentes *Dissertations* sur la géographie ancienne dans le *Muséum* et la *Gazette d'Iéna*; VII. un *Examen* de l'édition de l'Iliade, publiée par Heyne, qui remplit 16 numéros dans la *Gazette d'Iéna* (mai 1803), et qui fit beaucoup de sensation; VIII. des *Lettres critiques sur Goetz et Ramler*, Manheim 1809.

W

WALKER (Georges), mathématicien anglois, né vers 1734 à Newcastle, fut ministre d'une congrégation de dissidens, et mourut à Londres en 1807. On lui doit : I. *Doctrine de la sphère*, 1777, in-4. C'est le traité le plus complet que nous ayons sur cette matière, et un modèle de démonstration géométrique; II. la première partie d'un *Traité sur les sections coniques*; III. des *Sermons*, 1790, 2 vol. in-8; IV. un *Appel au peuple d'Angleterre sur les lois du test*, 1790.

WALKER (Adam), physicien anglois, né d'une famille pauvre du comté de Westmoreland. Quoique sans instruction, il entra dans la carrière de l'enseignement, et il n'étoit pas rare qu'il employât la nuit à apprendre ce qu'il devoit enseigner aux autres le lendemain. Il est mort à Richmond le 11 février 1821. On lui doit plusieurs inventions utiles, parmi lesquelles on cite des voitures à vent et à vapeur, les phares à rotation de l'île de Scilly, une barque qui va contre le courant de l'eau, un bateau à curer les rivières et un instrument qui marque tout à-la-fois la direction et la force du vent, l'heure du temps, la quantité des pluies, la hauteur du baromètre, la sécheresse et l'humidité de l'air. Il a publié, en anglois : I. *Analyses des cours de physique expérimentale*, in-8; II. *Explication physique des causes et des effets de l'insalubrité de l'air dans les villes, et des moyens d'y remédier*, in-8; III. *Sur les causes qui font fumer les*

cheminées, *et les moyens d'y remedier*, in-8; IV. *Idées suggérées par une excursion en Flandre, en Allemagne, en Italie et en France*, 1791, in-8; V. *Remarques faites durant un voyage aux lacs de Westmoreland et de Cumberland dans l'été de* 1791, *avec un Essai sur le gouvernement*, *la religion*, *les arts et l'agriculture de la France*, *composé pendant un voyage à Paris en* 1785, 1792, in-8; VI. *Système de physique familière disposé pour un cours*, 1799, in-4; VII. *Traité de la géographie et de l'usage des divers globes*, in-12. Il a aussi inséré quelques pièces de vers et de prose dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Annales d'agriculture* d'Arthur Young.

WATT (James), habile ingénieur et mécanicien, né en 1736 à Greenock en Ecosse, d'une famille dans laquelle les connoissances mathématiques étoient depuis long-temps héréditaires, fut envoyé à 18 ans à Londres pour y apprendre l'art de fabriquer les instrumens de mathématiques, et il fit en un an de grands progrès dans les différentes branches de la mécanique. De retour en Ecosse en 1757, il fut nommé fabricant d'instrumens de mathématiques de l'université de Glasgow. Il coopéra aussi aux travaux des ports et canaux de l'Ecosse dont quelques-uns furent exécutés d'après ses plans, notamment le canal Calédonien qui traverse l'Ecosse de l'est à l'ouest. En 1763, il reçut la mission de réparer un modèle de la machine à vapeur de Newcommen, afin qu'il pût servir pour l'instruction de la jeunesse des colléges de Glasgow. La difficulté qu'il éprouva à fournir de la vapeur à la machine, lui suggéra l'idée d'un condenseur séparé; et par une suite d'expériences fort curieuses, il parvint à établir avec exactitude la quantité de calorique consommé dans l'évaporation. Il inventa ensuite une seconde modification à cette machine, et il eut la gloire d'utiliser le premier la machine à vapeur, qui est aujourd'hui répandue dans toutes les contrées civilisées. On contesta d'abord à Watt ses inventions; mais la cour du banc du roi, considerant que le perfectionnement de la machine à vapeur valoit plus que la découverte, le fit triompher de ses adversaires et le déclara véritable inventeur. Il fut encore chargé du plan d'un canal de jonction entre le Forth et la Clyde, et peu après de diriger les travaux de celui de Mouclaud à Glasgow et de plusieurs autres plans et devis qu'il seroit trop long d'énumérer. Vers 1775, il s'étoit établi en Angleterre; il y perfectionna beaucoup les moulins et montra autant de génie dans ses inventions que de persévérance et de sagacité dans leurs diverses applications. Les améliorations qu'il a fait subir dans ce pays à toutes les machines à vapeur ou à roues, et la grande économie qui résultoit de ses procédés ont donné à la population et aux manufactures une impulsion sans exemple dans les annales du pays. Malgré ses nombreuses occupations, il s'occupa encore des progrès des connoissances chimiques, et il y contribua lui-même par la découverte de quelques propriétés remarquables des gaz. C'est lui qui introduisit en Angleterre, en 1786, le nouveau procédé du blanchîment par l'acide muriatique découvert par Bertholet de Paris. La foiblesse de sa santé l'engagea

de se retirer des affaires en 1800, mais il continua de s'intéresser aux progrés des sciences et des arts en donnant son avis et ses conseils dans les matières de sa compétence. Il est mort dans sa terre d'Heathfield, près de Birmingham, le 25 août 1819. On trouve une notice sur sa vie et ses inventions dans la *Revue d'Edimbourg*. Il étoit membre de la société royale de cette ville, de celle de Londres et correspondant de l'institut de France.

WATS (mistress), plus connue sous le nom de *miss Jane Waldie*, née en 1792, se rendit habile dans le dessin, la peinture, et cultiva avec succès la littérature. Elle avoit appris les langues françoise, espagnole, italienne et même le latin. Elle voyagea en Belgique, en France, en Italie, et mourut en 1826. On a d'elle un grand nombre de tableaux dont plusieurs ont été exposés à la galerie britannique, de jolis dessins à l'aquarelle, et des dessins d'architecture au crayon. Elle a publié en anglois : *Esquisses faites en Italie*, et des *Fragmens d'un journal* de son séjour à Bruxelles, durant le second exil du roi de France en 1815.

WEBER (Henri), littérateur anglois mort à York en 1818. Il a publié : I. *la Bataille de Floddenfield*, 1809 ; II. *Romans en vers des* 13, 14, *et* 15emes *siècles*, avec une introduction et un glossaire, 1811, 3 vol. in-8 ; III. *Contes et romans populaires*, 1812, 4 vol. in-8 ; IV. *Contes orientaux*, précédés d'une dissertation, 1812 ; V. avec Jamieson, *Explications d'antiquités septentrionales* d'après les plus anciens romans teutoniques et scandinaves, Edimbourg 1814, in-4. Il a aussi donné des éditions des *Œuvres dramatiques de John Ford*, avec une introduction et des notes explicatives, 1811, 2 vol. in-8, et des *Œuvres de Beaumont et Fletcher*, avec une introduction et des notes, 1812, 14 vol. in-8.

WEBER (Charles-Marie) habile compositeur, né en 1786 à Eutin, dans le duché de Holstein, d'un musicien distingué, manifesta dès son enfance le goût le plus vif pour la musique et la peinture, et fit paroître à l'âge de douze ans son premier ouvrage, 6 *fugues à 8 parties*. Il se rendit ensuite à Munich pour y prendre des leçons de chant, et il y composa sous, les yeux de ses maîtres, divers ouvrages. En 1800 il donna son opéra de *Weinsberg*, qui obtint un grand succès sur plusieurs théâtres. Après avoir parcouru diverses contrées de l'Allemagne, il se rendit à Vienne où il profita des conseils du célèbre abbé Vogler. Sur la réputation qu'il s'étoit acquise, il fut appelé à la direction du théatre de Breslau ; mais il s'en dégoûta bientôt et accepta la proposition qui lui fut faite par le prince Eugène de Wurtemberg de venir s'établir à Stuttgard, où il composa divers morceaux de musique instrumentale, et une cantate qui obtint un grand succès. En 1813 il fut nommé directeur de l'opéra de Prague, où il exécuta plusieurs réformes, et au mois de décembre 1816, il accepta l'invitation du roi de Saxe de se rendre à Dresde pour y créer un opéra allemand ; enfin il se rendit à Paris, puis à Londres où il fit representer son opéra d'Obéron, qui a été beaucoup vanté par les papiers anglais. Il paroît que l'air de Londres ne lui étoit pas favorable, il fut attaqué d'une maladie de langueur, et mourut

Digitized by Google

le 5 juin 1826. Les opéra qu'il chérissoit au-dessus des autres sont le *Freyschutz*, connu en France sous le nom de *Robin des bois*, qui eut un succès prodigieux, et l'*Euryanthe*, où l'on trouve plusieurs morceaux du 1[er] ordre. Weber n'étoit pas seulement un grand compositeur, il avoit beaucoup d'instruction, et écrivoit très-purement sa langue. Il a publié plusieurs morceaux de poésie dans différens recueils, et a laissé en manuscrit un *Journal*, qu'il appeloit la *Vie des artistes*, dont on a publié quelques morceaux. Il s'étoit aussi adonné momentanément à la lithographie, et il en disputa l'invention à Sennefelder qui prétendoit en avoir trouvé les secrets à Munich. — Il y a eu plusieurs autres artistes du même nom, entr'autres Bernard-Anselme Weber, organiste du roi de Prusse, né en 1766 à Manheim, mort en 1821, qui fit paroître de 1784 à 1810 prusieurs œuvres de musique théâtrale et morceaux de piano.

WEIGAUD (George-Henri), pasteur luthérien, mort à Bayernaumbourg en Saxe en 1825, a publié, en 1808, l'*Art d'apprendre l'italien en deux mois*, 2[e] édit. 1814, et autres écrits du même genre pour l'étude du russe et de l'anglois. On a encore de lui : *Disputatio de instaurandâ lutheranos inter et reformatos concordiâ*, 1808.

WERNER (Frédéric-Louis-Zacharie), l'un des plus grands auteurs dramatiques de l'Allemagne, naquit à Kœnigsberg en 1768, et eut une jeunesse fort dissipée. Le gouvernement prussien lui donna, en 1796, une place dans l'administration de Varsovie, et il s'affilia à une loge de franc-maçons, dont il devint l'orateur. En 1805, il passa dans les bureaux du ministère à Berlin, et se livra à la composition dramatique, où il obtint de grands succès. Werner fut ensuite en Suisse, puis à Paris et de là à Rome, où il abjura le protestantisme ; enfin, résolu de se consacrer au service des autels, il se rendit à Vienne, et il vécut trois ans dans l'hermitage de Pausilype, où l'esprit de renoncement, de pénitence et de mortification, le silence et les austérités de la vie ascétique le préparèrent à la sainte ordination, qui lui fut conférée peu après. Il obtint beaucoup de vogue dans ses prédications, et mourut le 17 janvier 1823. Madame de Staël, qui avoit reçu Werner chez elle à Coppet, a porté sur lui un jugement flatteur dans son ouvrage intitulé : *De l'Allemagne*. Ses meilleures tragédies sont : *la Croix à la mer Baltique*, *Martin Luther*, *Attila*, *le Vingt-quatre février*. Les deux premieres ont été traduites en françois et insérées dans le *Théâtre étranger*, publié chez l'Advocat. On a encore de lui des *Poésies sacrées*, ses *Confessions*, plusieurs *Sermons* et quelques brochures, dans lesquelles il réfute ses premières opinions et ses anciens sentimens.

WEZEL ou WETZEL (Jean-Gaspard), littérateur allemand, né en 1747 à Sondershausen, voyagea en France, en Angleterre, en Allemagne, avec un jeune gentilhomme silésien, dont il avoit entrepris l'éducation, et séjourna plusieurs années à Vienne, où il jouit d'une grande faveur auprès de l'empereur Joseph II. De retour dans sa patrie, il tomba dans une profonde mélanlolie, et vécut dans la solitude, évitant le regard des hommes,

et passant les nuits à errer dans les bois. Il mourut vers 1789. Il a publié, en allemand, un grand nombre d'ouvrages. Les plus remarquables sont : I. *Vie de Tobie Knaut*, Leipsick 1774 et 75, 4 vol. in-8, production singulière, où il s'est proposé de montrer que dans tous les états les hommes sont égaux, et qui eut un grand succès. Elle a été trad. en hollandois ; II. *Belphegor, la plus vraisemblable des histoires qui se soient passées sous le soleil*, 1776, 2 vol. in-8. Le but de l'auteur est de prouver que l'homme est presque toujours mu par l'envie et l'ambition ; III. *Contes satiriques*, 1777, 2 vol. in-8 ; IV. *Comédies*, 1778 à 1787, 4 vol. in-8 ; V. *Robinson Crusoë*, 1779 et 1795, 2 vol. in-8, qui excita, entre l'auteur et Campe, une discussion très-vive. Il a été traduit en russe en 1781 ; VI. *Hermann et Ulrique*, Leipsick 1780, 4 vol. in-8, réimprimé la même année à Tubingue, trad. en françois, Paris 1792, in-12 ; VII. *Sur la langue, les sciences et le goût des Allemands*, 1781, in-8 ; VIII. *Essai sur la connoissance de l'homme*, 1784 et 85, 2 vol. in-8. Cet ouvrage n'est pas achevé ; IX. *Verge du dieu Wezel pour châtier la race des hommes*, ou *Œuvres de la folie de Wezel, dieu-homme*, ouvrage posthume, 1804, 4 vol. in-8.

WHITE (Henri-Kirke), poète anglois, né à Nottingham, mort en 1806. Il a publié ses *poésies* sous ce titre : *le Bocage de Clifton, esquisses en vers, et autres poèmes*, 1803. Southey en a donné une édition plus ample sous le titre de *Remains*, etc., *restes de Henri-Kirke White*, 1807, 2 vol. in-8, 6.e édition, 1815. Un 3.e vol. a été publié en 1822.

WHITEFIELD (George), un des chefs de la secte des Méthodistes, né à Glocester en 1714, s'attacha d'abord à Wesley, et déploya tout le zèle d'un ardent néophyte pour propager ses opinions ; mais des idées différentes, ou plutôt la rivalité, les brouillèrent bientôt, et ils devinrent ennemis irréconciliables, s'accusant d'hétérodoxie et s'excommuniant réciproquement. Whitefield, après avoir fait cinq voyages en Amérique pour la propagation de ses principes, mourut à Newbury, près Boston, en 1770. On a de lui : des *Lettres*, des *Sermons*, des *Traités de controverse* et autres, recueillis et imprimés en 1771, 6 vol. in-8.

WHITEHURST (John), mécanicien anglois, né le 10 avril 1713 à Congleton, dans le comté de Chester, d'un horloger, fut d'abord chargé de la construction de plusieurs horloges pour des édifices publics ; ensuite il établit, à Derby, une manufacture d'instrumens de physique, dont plusieurs étoient de son invention. En 1775, il fut appelé à l'hôtel des monnoies de Londres, et chargé de la confection des étalons et trébuchets. Il mourut le 18 février 1788. On a de lui : I. *Recherches sur l'état originaire et la formation de la terre*, Londres 1778, in-8 ; 2.e édition, 1786, et réimprimées après sa mort en 1792 ; II. *Essai pour obtenir des mesures égales de longueur, de capacité et de poids par la mesure du temps*, Londres 1787 ; III. *Traité des cheminées, des ventilateurs et des serres-chaudes dans les jardins*, 1794, in-8, ouvrage

posthume; IV. quelques *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*. On a publié à Londres, en 1792, une édition complette de ses *Œuvres*.

WICHMANN (Burchard DE), historien russe, né à Riga le 24 août 1786, mort en 1823. Il étoit depuis 1815 directeur des écoles du gouvernement de Courlande, et il a publié plusieurs ouvrages écrits en allemand. Les principaux sont: I. *Tableau de la monarchie russe*, Leipsick 1813, in-8; II. *Charte sur l'election de Michel Romanow*, Leipsick 1820, traduit de l'original russe, publié pour la première fois en 1813. C'est un des documens les plus précieux qu'on ait sur l'histoire de Russie; III. *Collection de plusieurs écrits inédits, relatifs à l'histoire ancienne de Russie*, Berlin 1820, in-8; IV. *Musée national de la Russie*, Riga 1820; V. *Aperçu chronologique de l'histoire russe, depuis la naissance de Pierre-le-Grand jusqu'à nos jours*, 1821-25, 2 vol. in-8, ouvrage très-utile quoique incomplet; il est cependant écrit avec partialité pour la patrie de l'auteur.

WIDMER (Samuel), mécanicien et manufacturier, né en 1767 à Othmarsingen, dans le canton d'Argovie, étoit neveu d'Oberkampf, possesseur d'une petite manufacture d'indienne à Jouy, qui l'appela auprès de lui, prit soin de son éducation, et après l'avoir initié dans les secrets de son art, l'envoya à Paris étudier la physique dans le cabinet du professeur Charles, et la chimie dans le laboratoire du savant Bertholet. Etant revenu auprès de son oncle, celui-ci lui confia la direction de sa fabrique, et il y fit plusieurs améliorations. On lui doit entr'autres, l'invention d'une machine pour graver les cylindres en cuivre destinés à l'impression des toiles, et une autre pour la gravure des planches, de même métal. Il appliqua ensuite le système de la vapeur au chauffage de l'eau nécessaire pour la teinture, et peu après il découvrit une espèce de couleur, *le vert solide d'une seule application*, que les chimistes anglois cherchoient en vain depuis long-temps, et qui est une des plus précieuses découvertes de la chimie appliquée aux manufactures. Sur la fin de ses jours, il inventa encore une machine pour le blanchiment des toiles, et c'est à lui que l'on doit l'heureuse importation de la machine à ouvrer le coton, qu'un fileur anglois lui permit de dessiner sur la sienne, en reconnoissance d'autres services qu'il lui avoit rendus. Widmer s'empressa d'en faire construire une dans la filature bâtie par son oncle à Essonne, et de là le modèle s'en répandit dans la plupart des filatures françoises. L'excès de travail altéra ses facultés morales, et le porta à se donner la mort en 1821. Louis XVIII lui avoit donné une médaille d'or et la décoration de la légion-d'honneur. On trouve sur lui une notice assez étendue dans le tome 6 de l'*Annuaire de Mahul*.

WIEGLEB (Jean-Chrétien), l'un des meilleurs chimistes de l'Allemagne, naquit à Langensalza le 21 novembre 1732, d'un avocat qui lui fit faire toutes ses études grammaticales et littéraires; mais entraîné par son goût pour la chimie, il s'y livra spécialement, et mourut le 10 janvier 1800. Ses principaux ouvrages sont: I. *Ma-*

Digitized by Google

nuel de chimie générale, appliquée aux arts, Berlin et Stettin 1779, 2 vol. in-8; 3.^{e} édition, 1796, ouvrage justement estimé; II. *Essais chimiques sur les sels alkalins*, 2.^{e} édition, 1787; III. *Histoire des progrès et des découvertes en chimie chez les anciens et pendant le moyen âge*, 1790-91, 2 vol.

WILLDENOW (Charles-Louis), botaniste, né en 1765 à Berlin, obtint, en 1798, la chaire d'histoire naturelle au collége royal de médecine, puis celle de botanique et enfin la direction du jardin des plantes de la même capitale. Il est mort en 1812, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *Prodromus floræ Berolinensis*, 1787; II. *Historia amaranthorum*, in-folio, Zurich 1790; III. *Elémens de botanique*, Berlin 1792; 5.^{e} édition, 1810, ouvrage rédigé pour ses cours, qui fut traduit en plusieurs langues, et sert encore de guide dans plusieurs universités de l'Allemagne; IV. *Arboriculture berlinoise spontanée*, Berlin 1796; 2.^{e} édition, 1811, in-8; V. *Species plantarum exhibentes plantas ritè cognitas ad genera relatas, etc.*, Berlin 1797-1810, 5 vol. en 9 parties, ouvrage le plus complet de ce genre; VI. *Guide pour étudier soi-même la botanique*, 2.^{e} édition, 1809; VII. *Enumeratio plantarum horti regii botanici Berolinensis*, 1809, in-8, auquel on a donné un supplément en 1813.

WILLIAMS (David) écrivain anglois, fondateur du *Fonds littéraire*, naquit en 1738, et embrassa, presque malgré lui, la carrière ecclésiastique; aussi sa conduite ne fut rien moins que conforme à son état. Il fut appelé en France par le ministre Roland, pour venir coopérer à la constitution qui devoit faire le bonheur du peuple françois, et il vécut quelque temps dans la société des *Girondins*; mais lorsqu'il vit les excès commis au nom de la liberté, il désespéra de la voir établir, et se hâta de regagner son pays, où il mourut le 29 juin 1816. Il a publié des *Lettres* et *Discours*, dans lesquels il trace les limites de la liberté politique et civile, qui lui acquirent beaucoup de popularité, et plusieurs autres ouvrages, particulièrement sur l'éducation; mais à travers quelques vues utiles et judicieuses, ils renferment beaucoup d'opinions hasardées, et l'auteur reproduit fréquemment les idées de J. J. Rousseau. Ses idées en fait de religion étoient fort indulgentes, et il professoit ouvertement le déisme; on le rencontroit dans le monde et même au spectacle. Le chapitre *Religion*, dans ses *Leçons sur l'éducation*, 3 vol. in 8, n'est que l'apologie de sa conduite.

WILLIAMS (miss Helena-Maria), née à Londres en 1759, d'une famille noble écossoise, s'adonna de bonne heure à l'étude des lettres, et parvint assez rapidement à une sorte de maturité. A 18 ans, elle publia un poëme intitulé: *le Pérou*, qui lui valut les suffrages des gens de lettres les plus distingués de ce temps. Son imagination lui montrant la révolution françoise comme le prélude de grandes améliorations sociales, elle quitta l'Angleterre et vint s'établir à Paris en 1790. Elle se lia avec Pétition, Vergniaud et autres chefs des *Girondins*, et faillit être enveloppée dans leur proscription.

Elle subit même une détention à la conciergerie du Luxembourg; mais elle parvint à s'échapper, et se retira en Suisse, où elle recueillit des observations qui parurent sous le titre de *Voyage en Suisse, avec des considérations sur le gouvernement helvétique*, qu'elle fit imprimer à Londres, et qui eut un grand succès. Il a été traduit en françois par J. B. Say, 1798, 2 vol. in-8. Après la tourmente révolutionnaire, elle revint à Paris, où elle publia plusieurs ouvrages sur la révolution. On a d'elle : I. *Lettres écrites de la France sur la première fédération*, 1791-92, 2 vol. in-12; II. *Lettres écrites de France sur l'époque de la terreur*, 1795, 4 vol. in-12; III. *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions de la république françoise et de la fin du 18.e siècle*, 1801, in-8; IV. *Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI, avec des observations*, 1804, 3 vol. in-8, publiée en anglois la même année. M. Beuchot, dans son *Journal de la librairie* du 13 juin 1818, dit que cet ouvrage est apocryphe; V. *Relation des événemens qui se sont passés du 1.er mars au 20 novembre* 1815, 1816, in-8; VI. *Souvenirs de la révolution françoise*, traduits de l'anglois par M. Coquerel, son neveu. On a encore d'elle des *Poésies angloises*, dont quelques-unes ont été traduites par Esmenard. Elle est morte le 15 décembre 1827.

WILLOT (Amédée), général françois, né à Saint-Germain-en-Laye en 1759, d'une famille noble, entra dans la carrière des armes, et fit la campagne de Corse de 1769 comme officier dans la légion de Maillebois. Partisan de la révolution, il obtint bientôt le grade de colonel, puis celui de général de brigade; mais un échec qu'il éprouva le 20 avril 1793 contre les Espagnols, le fit accuser d'impéritie, et suspendre de ses fonctions; il n'y fut réintégré qu'après le 9 thermidor. Il ne tarda pas à se signaler à l'armée des Pyrénées occidentales, et il fut nommé général de division. Envoyé dans la Vendée, après la paix avec l'Espagne, il servit d'abord sous Hoche, mais la diversité d'opinions les désunit bientôt. Il alla ensuite commander dans les départemens du midi; et en mars 1797, il fut nommé député des Bouches-du-Rhône au conseil des cinq cents. S'étant lié avec Pichegru, il devint comme lui un des chefs du parti de *Clichi*, et fut une des premières victimes de la révolution du 18 fructidor. Déporté à Cayenne, il parvint à s'échapper avec ses compagnons d'infortune, passa en Angletere, puis en Allemagne, et il se trouvoit au quartier-général de l'armée autrichienne, lors de la bataille de Marengo. Alors il s'embarqua à Gênes avec un corps d'émigrés suisses et françois, à la solde de l'Angleterre, et il s'attacha de plus en plus à la cause des Bourbons. Il rentra en France avec eux en 1814, fut réintégré par Louis XVIII dans son grade de lieutenant-général, et obtint le titre de comte, et le gouvernement militaire de l'île de Corse. Rappelé en 1818, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort arrivée en 1823.

WILSON (Henri), navigateur anglois. Il commandoit l'*Antilope*, bâtiment de la compagnie des Indes, lorsqu'il reçut à Macao, en juin 1783, l'ordre de repartir pour l'Angleterre. Il mit à la voile le 21 juillet suivant; mais ayant touché

sur des brisants, dans la mer du Sud, son vaisseau fut fracassé. Par son courage, son sang-froid et sa prudence, il parvint à sauver son équipage, et aborda sur une petite île, où le roi du pays lui fournit les moyens de construire un nouveau bâtiment pour retourner dans sa patrie. Il est mort à Colgton en 1810, après avoir servi encore long-temps, avec autant de zèle que de succès, la compagnie des Indes. La relation du naufrage de l'*Antilope* a été écrite par Kéate, et traduite en françois sous le titre de *Relation des îles Pelew composée sur les journaux et communications du capitaine H. Wilson et de plusieurs de ses officiers*, Paris 1780, in-4, ou 2 vol. in-8, avec cartes et planches.— Il y a un autre navigateur anglois du même nom, *Jacques* WILSON, qui partit de l'Angleterre en 1796 avec le navire le *Duff*, pour porter des missionnaires dans les diverses îles du grand Océan, et visita successivement Otaïti, quelques îles voisines, l'Archipel des Amis, les Marquises, et découvrit un groupe de 14 îles, qu'il nomma *Duff's-Groop*. Il revint en Angleterre en 1798, et mourut quelques années après. La *Relation de son voyage* a été écrite par un membre de la société des missions de la Grande-Bretagne, et publiée à Londres en 1799, in-4. Elle a été traduite en allemand. On en trouve un extrait dans le tome 3 de l'*Abrégé des voyages modernes*, par Eyriès.

WINKEL (N.), connu par son rare talent pour la mécanique, surtout dans la partie de cette science qui s'applique à la musique, est mort à Amsterdam le 28 septembre 1826. On lui doit le *Componium* ou Improvisateur musical, qui a obtenu le suffrage des connoisseurs, surtout à Paris, et plusieurs autres ouvrages de musique-mécanique, qui font honneur à son talent. Dans sa vie privée, il étoit trop modeste, et souvent d'autres se sont appropriés ses inventions.

WOLF (Jean-Christophe), voyageur anglois, né en 1730 à Ploebel. Il a séjourné long-temps à Ceylan dans les bureaux de l'administration de la compagnie des Indes, et il a publié en allemand la relation de son voyage sous le titre de *Voyage à Ceylan, avec une relation du gouvernement hollandois à Jaffanaptanam*, Berlin et Stettin 1782-84, 2 parties in-8. Il a été traduit en anglois, Londres 1784, in-8, et en françois, par Langlès, dans le recueil intitulé : *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, Paris 1793, in-8. On ignore l'époque de sa mort.

WOLF (Fréderic-Auguste), célèbre professeur de l'université de Halle, né à Haynrode, dans le Holstein, en 1757 ou 59. Lors de la guerre de Prusse en 1806, il vint se réfugier à Berlin, et reçut le titre de conseiller-d'état après la paix de Tilsitt. Il eut, en 1808, une grande part à la fondation et à l'organisation d'une nouvelle université à Berlin, où il reprit son rang de professeur, et vit ses leçons fréquentées par un grand nombre de personnages distingués. Le mauvais état de sa santé l'engagea d'entreprendre un voyage dans le midi de la France, et il mourut à Marseille le 8 août 1824. On a de lui : I. une édition grecque du *Banquet de Platon*, avec des notes allemandes, remarquables par le style et une excellente critique ; II. une édition de la

Théogonie d'Hésiode, avec des *Commentaires*, 1783, in-8; III. une édition des *Œuvres d'Homère ad usum scholarum*, Halle 1784-85, 2 vol. in-8, remarquable par une grande correction; IV. une *Histoire de la littérature romaine*, en allemand, *avec des notes biographiques et littéraires des auteurs latins, etc., servant de guide pour des cours académiques*, 1787, in-8; V. *Demosthenis oratio adversùs Leptinem cum scholiis veteribus et commentatio perpetua*, 1789, in-8; VI. une *Histoire d'Hérodien* en grec, texte corrigé, 1792; VII. une édition de *Suétone*, avec des notes, 1802, 4 vol. in-8; VIII. une nouvelle édit. des *Œuvres complètes d'Homère*, plus parfaite que les précédentes, sous le titre de *Homeri et Homeridarum opera et reliquiæ*, Leipsick 1804-1807, 5 vol. in-8; IX. *Museum antiquitatis studiorum*, Berlin 1808, recueil archéologique, publié de concert avec Buttmann; X. *Analectes littéraires*, en allemand, Berlin 1816, 4 vol. et plusieurs autres éditions de parties séparées de *Muret*, *Lucien*, *Aristophane*, *Platon*, *Ciceron*, *etc.* Wolf a encore travaillé à plusieurs *Recueils périodiques et littéraires* en allemand. On trouve sur lui une notice assez étendue dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul, année 1826.

WOLFE-TONE (Théobald), fondateur de la société des Irlandois-unis, né à Dublin le 20 juin 1763, fut d'abord destiné au barreau, et fit ses études avec un succès rare; mais doué d'un génie ardent et curieux, il se tourna bientôt exclusivement vers la politique, et il forma le projet de délivrer l'Irlande de l'oppression de l'Angleterre. Il y travailla sans relâche, ce qui lui attira l'animadversion du gouvernement anglois. Exposé aux premiers coups de la persécution ou obligé de sacrifier son honneur et ses principes, il se retira en Amérique avec le projet d'y terminer ses jours en repos; mais pressé par les Irlandois d'appuyer leurs intérêts auprès de la France, il vint à Paris en 1795, et concerta avec le général Hoche, les expéditions de la baie de Bantry et du Texel; il entra aussi dans l'armée françoise avec les grades de général de brigade et d'adjudant-général, et il servit dans plusieurs expéditions dirigées contre l'Angleterre et l'Irlande; enfin ayant été fait prisonnier par les Anglois, il fut amené à Dublin, traduit à une commission militaire et condamné à mort. Il demanda à être fusillé, mais sa demande ayant été rejetée, il se coupa la gorge dans son cachot, la veille qu'il devoit être exécuté, dans le mois de novembre 1798. Il a publié plusieurs pamphlets sur l'administration du ministère anglois en Irlande qui ont eu un grand succès, et quelques écrits en faveur des catholiques irlandois. Sa *Vie* a été écrite par lui-même, et continuée par son fils, Washington 1826, 2 vol. in-8.

WOSS *Voyez* VOSS.

WURTZ (George-Christophe), médecin, né à Strasbourg en 1756. Il voyagea en Allemagne afin de visiter les établissemens consacrés à l'art de guérir, et après avoir exercé pendant quelque temps à Strasbourg, vint se fixer à Paris, et mourut à Versailles en 1823. Comme plusieurs autres médecins, il s'étoit laissé séduire par le charlatanisme de Mesmer, et il s'en déclara l'un

Digitized by Google

des champions. Ses ouvrages sont: I. *Conamen mappæ gen. medicamentorum simplicium secundum affinitates virium naturalium* 1778, in-8; II. *Voyage d'un médecin étranger de Prague à Carlsbad* en Allemagne, Leipsick 1779; III. *Mémoire sur l'établissement des écoles de médecine-pratique*, Strasbourg et Paris, 1784, in-8; IV. *Observations sur les maladies qui proviennent d'une âcreté, d'une dégénérescence, ou d'une corruption du sang et de la lymphe, etc.*; Paris, 5.e édition; V. *Teinture confortative nerveuse*, brochure de 14 pages, où il expose les avantages de cette composition pharmaceutique qui est de son invention; VI. deux *Mémoires* sur Saint-Domingue, etc.

WYTTENBACH (Daniel), né à Berne en 1746, passa en Hollande et obtint, en 1771, une chaire de littérature et de philosophie dans le collége des *Remontrans* à Amsterdam, puis celle de philosophie dans l'école publique de la même ville, et enfin celle de littérature grecque et latine à Leyde, où il mourut d'une attaque d'apoplexie le 17 janvier 1820. Ses principaux ouvrages sont: I. *Præcepta philosophiæ logicæ*, Amsterdam 1781; Halle 1794 et 1821, in-8; II. *Selecta principum Græciæ historicorum*, avec notes, 1794 et 1808, in-8; III. une édition des *Œuvres morales et mêlées de Plutarque*, estimée des savans, avec notes, Oxford 1795-1810, 6 tomes en 7 vol. grand in-4, ou 12 vol. in-8. Le 6.e tome contient le commencement des notes de Wyttenbach, et devoit être suivi de plusieurs autres vol. qui n'ont pas paru; IV. *Vita Ruhnkenii*, 1800, in-8; V. une édition du *Phedon* de Platon, avec un savant commentaire; VI. *Opuscule varii argumenti*, 1821, 2 vol. in-8. Il a été le principal rédacteur de la *Bibliothèque critique*, publiée de 1777 à 1807, 12 parties formant 3 vol., continuée sous le titre de *Philomathica*, 1808-18, 5 livraisons. Sa *Vie* a été imprimée à Gand 1823, in-8. On y trouve plusieurs lettres curieuses et plusieurs morceaux inédits de l'auteur.

Y

YART (Antoine), né à Rouen en 1709, mort en 1791, étoit curé de Saussay dans le Vexin, et avoit exercé quelque temps les fonctions de censeur royal. On a de lui: *Idée de la poésie angloise*, 1749 à 1756, 8 vol. in-12, c'est un recueil de traductions en prose de différens poémes anglois, précédés de discours littéraires sur chaque auteur, et accompagnés de notes.

YEARSLEY (Anna), fille d'une laitière des environs de Bristol, morte en 1806. On a d'elle: *Poémes sur divers sujets*, 1785-87, 2 vol. in-4; *sur l'Inhumanité du commerce des esclaves*, poème, 1791; *le comte de Godwin*, tragédie qui eut quelques succès; *les Augustes captifs*, 1795, 2 vol. in-12; *la Lyre champêtre*, recueil de poésies, 1796, et 3 autres vol. de poésies.

YPSILANTI (Alexandre), prince grec, dont le père s'étoit retiré en Russie, entra de bonne heure au service de cette puissance, et parvint au grade d'officier général. En 1814, il entra dans une ligue qui avoit pour but de régénérer son malheureux pays, et il profita du voisinage d'une armée russe pour commencer le soulèvement

Digitized by Google

de la Moldavie et de la Valachie, et il appela en même-temps les provinces grecques à l'indépendance par une proclamation, dans laquelle il prenoit le titre de régent du gouvernement. Mais la désapprobation du conseil russe en Moldavie atténua les effets de cette proclamation, et après quelques marches et contre-marches la troupe d'Alexandre fut taillée en pièce, et il se retira presque seul sur le territoire autrichien, où il fut arrêté et renfermé dans la forteresse de Mongatz. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1827, et il mourut à Vienne au mois de février 1828.

YSABEAU (Alexandre-Clément), né vers 1750, entra dans la congrégation de l'oratoire, et se trouvoit préfet du collége de Tours, lorsque la révolution éclata; il en adopta les principes, et devint grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Tours; ensuite il renonça à la prêtrise, se maria, et fut nommé, en 1792, député à la convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel, fit souvent des rapports au nom des comités de pétition et de correspondance, et fut envoyé en mission avec Tallien à Bordeaux, où il mit la *terreur à l'ordre du jour*; plus tard cependant, il fut accusé de modérantisme : toutefois il sut conserver son crédit, et devint membre du comité de sûreté-générale. Réélu au conseil des anciens, il se prononça en faveur de la majorité du directoire, et fut nommé, à sa sortie, substitut du commissaire du directoire près l'administration des postes à Bruxelles. Lors de la restauration de 1814, il occupoit un modeste emploi dans cette même administration à Paris; il en fut renvoyé par le nouveau directeur, et mourut dans la même ville pauvre et ignoré en 1823.

Z

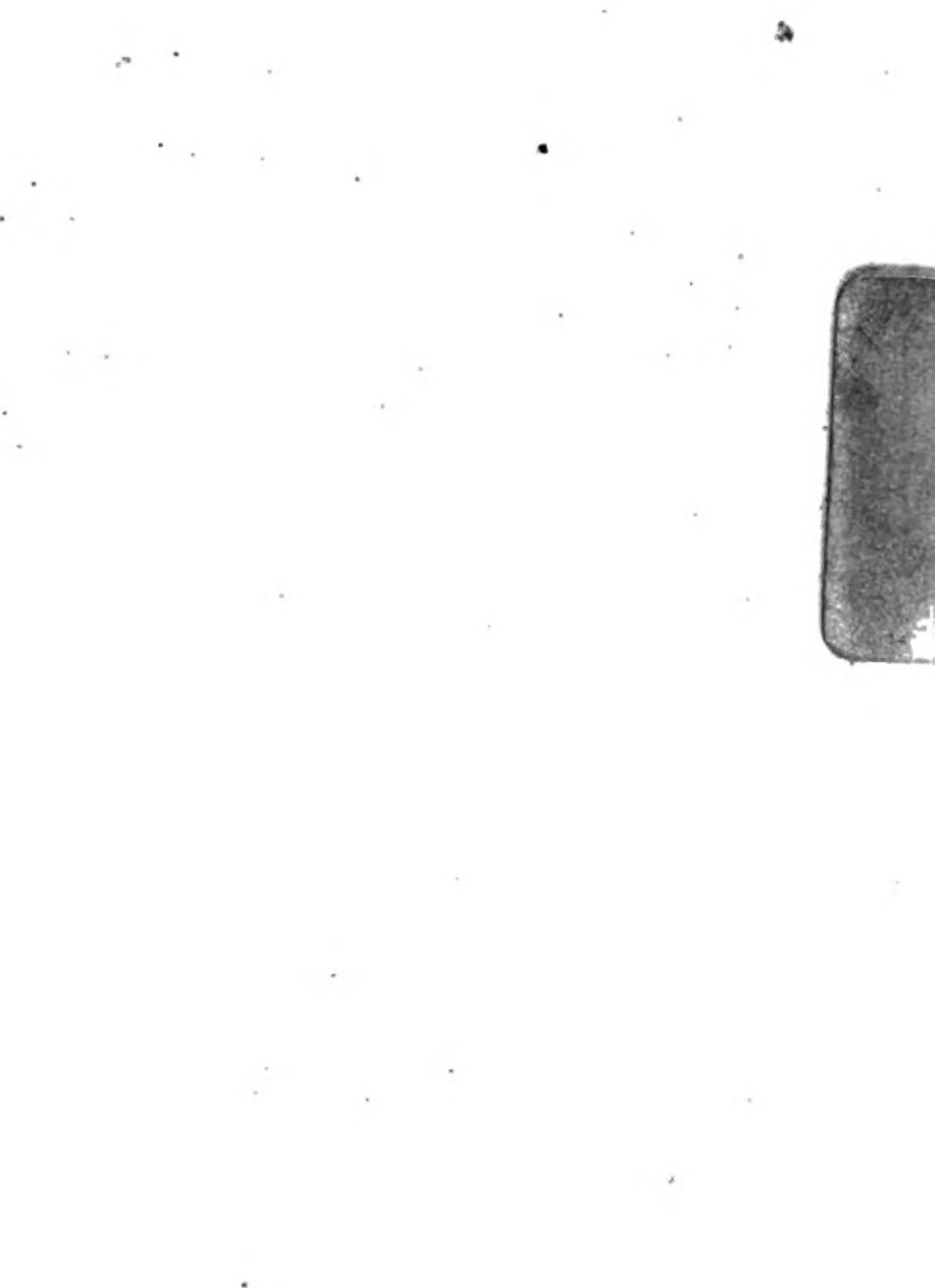
ZAMAGNA (Bernard), jésuite italien, né à Raguse en 1735, professa pendant quelque temps la rhétorique et la philosophie dans le collége romain à Sienne, et depuis la littérature grecque à Milan, où il mourut le 2 avril 1820. On lui doit deux poëmes latins : *Echo*, Rome 1764, in-8, et *Navis aëria*, 1768, et des traductions en vers latins de l'*Odyssée d'Homère*, Sienne 1777, in-folio et in-8; d'*Hésiode*, Parme, Bodoni 1785, in-4, et des *Idylles de Théocrite*, *Moschus et Bion*, Parme 1784 et Sienne 1788, in-8.

ZANONI (Antoine), agronome italien, né à Udine en 1696, introduisit dans le Frioul la culture du mûrier, l'éducation des vers à soie, la culture de la vigne et l'améliora, ainsi que plusieurs autres parties de l'économie rurale. Il mourut en 1770. On lui doit : I. *Lettres sur l'influence de l'agriculture*, en italien, Venise 1763, 7 vol. in-8; II. *De la formation et de l'usage de la tourbe*, 1767, in-4; III. *De la culture et de l'usage des patates*, 1767, in-8; IV. *De la marne et des autres fossiles pour engrais*, 1768, in-4; V. *Essais d'histoire de la médecine vétérinaire*, 1770, in-8; VI. *De l'utilité morale, économique et politique des académies d'agriculture, arts et commerce*, 1771, in-8, précédé de l'éloge de l'auteur.

FIN DU SUPPLÉMENT.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google